

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

35 14
77

LA REVUE DE PARIS

P
LF
R

LA

734-119

REVUE DE PARIS

111

SIXIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1899

46022
99

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85^{bis}, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85^{bis}

1899

GEORGETTE LEMEUNIER

PERSONNAGES

GEORGETTE LEMEUNIER.	GÉNÉRAL DE LESVILLE.
MARIE-THÉRÈSE SOURETTE.	RAYMOND.
NICOLE MAIRIEUX.	MAIRIEUX.
MADAME ANGEVIN.	CHARCENNES.
JULIA.	DUK DE MORTAGNE.
MARGELLE SOURETTE.	DUFAUCHU.
LEMEUNIER.	MIDASSE.
JOURNAY.	UN DOMESTIQUE.
SOURETTE.	AUTRE DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER

Chez les Lemeunier. — Salon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE. — Je ne sais pas ce que j'ai à être fatiguée comme ça, ce soir.

GEORGETTE. — En effet, tu as l'air fatigué... Tu sais, si tu veux dormir, ne te gêne pas.

NICOLE. — Oh ! ce n'est pas à ce point-là... Écoute-les, ils ne sont que quatre, là dedans, et ils font du bruit comme trente-six.

GEORGETTE. — Oui, ils sont sans doute en train de parler de l'Affaire...

NICOLE. — C'est ennuyeux : ils vont rester enfermés comme ça toute la soirée ; il n'y aura plus moyen de les avoir. Jusqu'à mon Raymond qui se passionne, lui qui déteste pourtant toutes ces questions-là, et qui se soucie de la politique comme de sa première maîtresse !... Enfin, heureusement que je l'ai vu tantôt... Je suis restée avec lui toute l'après-midi.

GEORGETTE. — Ah !

NICOLE. — Oui, nous sommes restés ensemble chez lui, chez nous. Il est si gentil, si amusant... et puis, c'est un garçon plein de délicatesse. Tu me trouves ridicule ?

GEORGETTE. — Non.

NICOLE. — C'est que j'en suis folle, ma chère, j'en suis bête ! Je n'aurais jamais cru que je pourrais aimer un homme à ce point-là. Est-ce drôle, la vie ! Quand j'ai connu Raymond, j'avais horreur de ce genre d'hommes-là, et lorsqu'il m'adressait la parole, bien qu'il fût toujours très aimable et très respectueux, j'avais envie de lui dire des sottises et même de le gifler.

GEORGETTE. — Oui, il paraît que les grandes passions souvent commencent ainsi.

NICOLE. — Oui, c'est la grande passion. Est-ce que ça se voit ?

GEORGETTE. — Plutôt. Si un étranger entrait pour la première fois, et sans être prévenu, dans un salon où vous vous trouvez tous les deux, il serait fixé au bout de dix minutes.

NICOLE. — Vraiment, Georgette, c'est à ce point-là ?

GEORGETTE. — N'en doute pas. Vous avez une tenue déplorable.

NICOLE. — C'est effrayant, ma chère, ce que tu me dis là... Mais alors, mon mari...

GEORGETTE. — J'ai dit : « un étranger », je n'ai pas dit : « ton mari ». Cependant, si j'ai un conseil à te donner, c'est de l'observer, parce que, si tu ne l' observes pas, les autres s'en chargent. Mon mari — le mien, alors — s'est très bien aperçu que tu n'avais d'yeux et d'oreilles que pour Raymond, et Journay aussi s'en est aperçu.

NICOLE. — Oh ! il me déplaît d'ailleurs, ce Journay, avec son air de toujours se moquer des gens... je ne peux pas le sentir...

GEORGETTE. — Et puis, tu es d'une imprudence ! On te rencontre à chaque instant dans la rue où demeure Raymond. Vous vous promenez tout le temps ensemble ; on vous aperçoit aux Champs-Élysées, entre chien et loup, et sur la terrasse des Tuileries.

NICOLE. — Nous regardons les couchers de soleil. Mais comment sais-tu ?

GEORGETTE. — Je le sais. C'est pourtant bien assez qu'on te voie presque tous les soirs au théâtre, au restaurant ou dans les mai-

sons amies entre ton mari et Raymond. Enfin, l'autre jour, madame Ricquet, qui est mauvaise comme la gale, t'a vue descendre de voiture à la *Tour d'Argent* et monter les escaliers des cabinets particuliers. Or, c'est un restaurant bien connu pour ces sortes de rendez-vous, et comme il se trouve, il est vrai, dans un quartier assez excentrique, on a des chances de ne pas être rencontré; seulement, quand on est rencontré, c'est terrible!

NICOLE. — Madame Ricquet a la berlue... je ne sais pas ce que tu veux dire.

GEORGETTE. — Voyons, ma petite Nicole, n'essaie pas de me tromper, moi. Tiens! c'est mercredi dernier.

NICOLE. — Je te jure, Georgette... D'abord, comment a-t-elle pu me reconnaître? J'avais une voilette très épaisse, avec des pois comme des choux.

GEORGETTE. — Malheureuse! Voilà l'inconvénient de ces voilettes-là! On ne voit personne et on attire l'attention de tout le monde. Et puis, encore une fois, elle t'a parfaitement reconnue à ta taille, à ta tournure, à ta démarche. D'ailleurs, elle t'a parfaitement décrite: tu avais ta robe de drap prune doublée de soie mauve et ta casaque de *breitschwanz*.

NICOLE. — Comment, elle m'a décrite? A qui m'a-t-elle décrite?

GEORGETTE. — Comme c'était mon jour et qu'elle sait que je suis ton amie, elle est bien vite venue me raconter tout ça, avec un air ingénu.

NICOLE. — Ah! quelle peste, cette mère Ricquet! Je la déteste. D'abord, elle est jalouse de toutes les jeunes femmes. Je lui conseille de parler, à celle-là! Elle a fait une vie de polichinelle. Elle trompait son mari à la petite semaine, et maintenant... Ce sont toujours celles-là... Il y avait beaucoup de monde?

GEORGETTE. — Le salon était plein.

NICOLE. — Délicieux!... C'est épouvantable!

GEORGETTE. — Heureusement! je t'ai défendue, j'ai dit à madame Ricquet que ce n'était pas possible, attendu que tu avais déjeuné chez moi.

NICOLE. — Oh! que tu es gentille, ma chérie, que tu es bonne! Tu sais, si jamais, en revanche...

GEORGETTE. — Oui, oui, je te remercie, mais j'espère ne jamais en avoir besoin.

NICOLE. — Est-ce qu'on sait? Il ne faut pas dire: « Fontaine... » mais, j'y pense si pareille chose arrivait à nouveau, je pourrais toujours dire que je déjeunais chez toi!

GEORGETTE. — Non. Écoute, je t'ai rendu ce service-là, l'autre

jour, parce qu'il fallait à tout prix te sauver et couper court aux commentaires de madame Riequet, qui est mauvaise comme la gale, mais je te dirai qu'il m'est tout à fait désagréable de jouer ces rôles-là.

NICOLE. — Pourquoi?... voyons, c'est pour rire que tu dis ça.

GEORGETTE. — Non, non, c'est très sérieux; je suis très gênée d'être au courant de ta liaison avec Raymond.

NICOLE. — Tu es ma seule amie : il faut bien que je te dise tout.

GEORGETTE. — Et même, à ce propos, je t'en prie, ne me raconte plus rien; j'aime mieux ça. D'abord, je n'ai aucun intérêt à écouter les petites affaires de cœur, puisque je n'ai rien, moi, à te raconter... et, quand deux femmes se font des confidences, si l'une écoute pendant que l'autre parle, c'est qu'elle espère bien parler à son tour, et même, la plupart du temps, elle fait semblant d'écouter... en pensant surtout à ce qu'elle va dire.

NICOLE. — C'est vrai! Comme tu es intelligente, toi!

GEORGETTE. — Mais moi, qui n'ai pas d'aventures, pourquoi éconterais-je les tiennes? Ça ne m'amuse pas, je fais un métier de dupe. Comprends-tu?

NICOLE. — Oui, je comprends.

GEORGETTE. — Enfin, je suis au courant de ta liaison avec Raymond : je ne te demandais rien, tu es venue me raconter... je le sais... tant pis! Je vous invite à dîner ensemble, je vous mets à côté l'un de l'autre, je trouve que c'est déjà assez de complaisances et je ne veux pas avoir à les pousser plus loin. Donc, je t'en prie, fais bien attention à ne pas me mêler à toutes tes combinaisons... tu comprends?

NICOLE. — Oui, je comprends... tu n'es plus mon amie.

GEORGETTE. — Oh! ma chère petite, comment peux-tu dire ça? Je ne t'ai peut-être jamais été davantage, au contraire.

NICOLE. — Alors, pourquoi me dis-tu ça?... Est-ce que... tu aimes Raymond?

GEORGETTE. — Oh! quelle horreur!... Oh! pardon, ma chérie, je veux dire que Raymond est très gentil, certainement... c'est même un très beau garçon et je comprends que tu l'aimes... Mais enfin, moi, j'aime mon mari, j'adore mon mari, tu le sais bien, et si je te dis tout ça, ce n'est pas par prudence ou par pose, ce n'est pas non plus parce que je n'ai pas à attendre de mes amies des complaisances réciproques... non, mais c'est parce que vraiment, je trouve dans ce rôle-là, quelque chose de pas beau... de pas propre.

NICOLE. — Tu exagères.

GEORGETTE. — Non. Ça t'étonne de m'entendre parler ainsi... ce

n'est pas le langage des cours ni des salons. Mais j'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps, j'ai beaucoup observé ce qui se passait autour de moi... et puis, vois-tu, il y a telles circonstances qui font voir la vie sous son véritable aspect... qui n'est guère séduisant.

NICOLE. — Comme tu dis ça !... Tu n'as pas d'ennuis ?

GEORGETTE. — Non, pas encore... mais il faut les prévoir et même tâcher à les éviter... ça serait trop long à t'expliquer. Tu ne m'en veux pas ?

NICOLE. — Oh ! non, je ne t'en veux pas... seulement, ce qui m'ennuie, c'est que je vais être obligée de me confier à Germaine, en qui je n'ai aucune confiance.

GEORGETTE. — Mais rien ne t'y oblige.

NICOLE. — Il faut bien que j'aie quelqu'un à qui parler de lui !

GEORGETTE. — C'est donc indispensable ?

NICOLE. — Mais oui... Ah ! on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est, toi !

GEORGETTE. — Maintenant, je t'en prie, sois bien prudente. Si ton mari apprenait quelque chose, je crois que ça finirait très mal.

NICOLE. — Henry ? Eh bien, je lui conseillerais de se taire, à celui-là ! Et s'il faisait du raffut, je connais un moyen de le remettre aux petites allures.

GEORGETTE. — Comment cela ?

NICOLE. — D'abord, il est l'amant d'Adèle Sorbier.

GEORGETTE. — Tu en es sûre ?

NICOLE. — Absolument. Tiens, tu sais ma petite jument Gau-frette, que j'attelais à mon buggy ?

GEORGETTE. — Oui.

NICOLE. — Adèle Sorbier en a eu envie, et Henry la lui a donnée ; de sorte que maintenant cette grue se promène avec ma jument. Et je pourrais te citer mille traits de ce genre.

GEORGETTE. — C'est égal, tu sais que les hommes ont des façons assez égoïstes de juger leurs fautes et les nôtres, et de ce qu'il est notoirement avec cette Adèle Sorbier, il ne s'ensuit pas qu'il te pardonnerait volontiers Raymond... Ce n'est pas très juste, mais c'est comme ça ! Donc, méfie-toi ! Suppose qu'au lieu de cette madame Ricquet, ce soit ton mari qui t'ait aperçue l'autre jour, quand tu descendais devant la *Tour d'Argent*.

NICOLE. — Il n'y avait pas de danger ; nous savions qu'Henry déjeunait chez Adèle Sorbier.

GEORGETTE. — Mais comment le saviez-vous ?

NICOLE. — Ah ! voilà !...

SCÈNE II

GEORGETTE, NICOLE, LEMUNIER, JOURNAY, MAIRIEUX
RAYMOND.

NICOLE. — Ah ! ah ! voici ces messieurs... Vous vous êtes enfin décidés à revenir...

HENRY. — De quoi parliez-vous, mesdames ? Nous ne vous dérangeons pas ?

NICOLE. — Pas du tout ; nous parlions de l'Affaire.

HENRY. — Comment, vous aussi ?

NICOLE. — Nous aussi... pourquoi pas ?

JOURNAY. — En effet, elle est des deux sexes.

NICOLE. — Seulement, nous en parlions raisonnablement, sans passion, tandis que l'on vous entendait crier d'ici.

JOURNAY. — Et pourtant nous étions d'accord.

GEORGETTE. — Ça prend des proportions effrayantes, cette affaire, on ne sait pas comment ça peut finir. Il paraît qu'il y a eu une séance très orageuse tantôt, à la Chambre ?

JOURNAY. — Orageuse, vous l'avez dit.

GEORGETTE. — Vous y êtes allé, Journay ?

JOURNAY. — Oui, j'ai eu cette curiosité malsaine.

HENRY. — On dit que plusieurs députés en sont venus aux mains.

JOURNAY. — Et même aux pieds.

NICOLE. — Ah ! j'aurais tant voulu voir ça !... Ça devait être drôle !

JOURNAY. — C'était ébourrant ! A un moment, il y a eu bagarre : la moitié de la Chambre s'est précipitée dans l'hémicycle... là, on s'est cogné, tandis que les députés restés à leurs bancs échangeaient leurs cartes et surtout les injures les plus grossières. Je crois que le parlementarisme a atteint, cette après-midi, son plus haut degré.

HENRY. — C'est très malheureux, ça arrête les affaires, tout le monde se plaint.

GEORGETTE. — Et nous n'avons plus de ministère.

JOURNAY. — Oui, c'est Midasse qui l'a renversé. Il a fait un très bon discours.

HENRY. — Ah ! il parle bien. C'est une canaille, mais il a du talent.

JOURNAY. — Il est même question de lui pour former un nouveau ministère.

GEORGETTE. — Comment !... de Midasse qui a été si compromis dans le Panama ?

JOURNAY. — Le même... l'Affaire lui a refait une virginité.

GEORGETTE. — Enfin, de Midasse, qui a été l'amant de madame Sourette?... Mais si Midasse a un portefeuille, M. Sourette va revenir sur l'eau, puisqu'ils sont restés amis intimes.

LEMEUNIER. — Écoute, Georgette, je t'ai déjà dit que je n'ai pas ces plaisanteries-là.

GEORGETTE. — Quelle plaisanterie ? Parce que j'ai dit que Sourette allait revenir sur l'eau?... Ah ! j'ai dit ça sans intention, je t'assure. Ce n'est pas ma faute si on a ri. C'est drôle ce que j'ai dit ?

HENRY. — Ah ! ah ! ah ! vous en avez de bonnes !

LEMEUNIER. — Sourette est mon ami... je suis en relations d'affaires avec lui... ce n'est pas à nous de nous faire l'écho de calomnies odieuses.

GEORGETTE. — Pourtant, tout le monde dit que...

LEMEUNIER. — Qu'est-ce que ça prouve ? Le monde dit bien d'autres choses ! Enfin, moi, je tiens Sourette pour un fort galant homme et je ne veux pas que devant moi, chez moi, on fasse sur son compte des plaisanteries d'un goût douteux et qui ne reposent sur rien.

HENRY. — Écoutez, Lemennier, vous allez un peu loin... C'est très bien de défendre ses amis, mais où les Sourette trouveraient-ils tout l'argent qu'ils dépensent ?

LEMEUNIER. — Oh ! ils ne dépensent pas tant que ça !

HENRY. — Allons donc ! ils ont un très bel hôtel avenue du Bois et c'est d'un luxe inouï chez eux. J'y vais quelquefois, je sais bien comment c'est. Ils reçoivent beaucoup, ils donnent des dîners merveilleux, et nous n'ignorons pas ce que sont, à Paris, les frais de représentation. Madame Sourette est une femme très élégante et qui dépense au moins soixante mille francs par an pour sa toilette. Voyons, madame Lemeunier, est-ce vrai ?

GEORGETTE. — Oh ! moi, je ne dis plus rien !

HENRY. — Nicole ?

NICOLE. — Quoi donc, mon ami ?

HENRY. — Combien estimez-vous que madame Sourette dépense par an pour sa toilette ? Je dis soixante mille francs.

NICOLE. — Oh ! oui, en comptant tout, les chapeaux, les fourrures... elle dépense soixante mille francs au bas mot... ça représente bien ça...

HENRY. — Eh bien ! ce n'est pas Sourette qui paye tout ça, avec sa place d'inspecteur qui lui rapporte vingt mille francs par an.

LEMEUNIER. — Sourette n'est pas seulement inspecteur.

HENRY. — C'est ce que je vous dis. (*Il rit.*)

LEMEUNIER. — Je vous en prie, parlons sérieusement... Il est administrateur des mines de Sidi-ben-Zid en Tunisie.

HENRY. — Ça ne vaut rien.

LEMEUNIER. — Il est dans beaucoup d'autres affaires. Depuis deux mois que je suis près de lui, que je le vois tous les jours presque, vous comprenez bien que je l'ai étudié et que je le connais. C'est un homme d'affaires remarquable, très intelligent, très adroit, un travailleur acharné... Il gagne beaucoup d'argent. Alors, on lui en veut... Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous à en médire.

HENRY. — Il ne gagne pas tant d'argent que ça !

LEMEUNIER. — Je vous demande pardon.

HENRY. — Écoutez, je connais des chiffres... Combien croyez-vous que Sourette se fasse par an ?

LEMEUNIER. — Je ne sais pas, moi... Cent cinquante mille...

HENRY. — Otez-en cent mille, vous serez dans le vrai ! Eh bien ! ce n'est pas avec ça qu'on mène le train qu'ils mènent.

LEMEUNIER. — Mais madame Sourette avait une dot considérable.

HENRY. — La dot a disparu dans les mines d'or. Maintenant, remarquez bien que je ne dis pas que Sourette soit au courant de ce que fait sa femme. Peut-être a-t-elle l'habileté de lui faire croire que les petits pains de deux sous ne coûtent qu'un sou... Je vous demande pardon de vous enlever vos illusions.

LEMEUNIER. — Oh ! ce n'est pas à ce point-là !

HENRY. — Je vais faire un tour au cercle avant de rentrer... Vous restez là ?

NICOLE. — Oui, mais je ne reste pas toute la nuit.

HENRY. — Je pense bien. Voulez-vous que je vous conduise à la maison, avant de monter au cercle ?

NICOLE. — Oh ! non... Il est de trop bonne heure... Qu'est-ce que je ferais à la maison ? Je n'ai pas envie de me coucher.

HENRY. — Comme vous voudrez. C'est que je n'aime pas beaucoup que vous rentriez seule, le soir. Alors, Raymond aura l'obligeance de vous reconduire, n'est-ce pas, vieil ami ?

RAYMOND. — Quoi donc, cher ami ?

HENRY. — Je dis à madame Mairieux que tu auras l'obligeance de la reconduire.

RAYMOND. — Mais certainement.

NICOLE. — Si ça ne vous dérange pas.

RAYMOND. — Oh ! madame, vous plaisantez... je suis trop heureux...

HENRY. — Comme ça, je m'en vais tranquille.

LEMEUNIER. — Je descends avec vous.

GEORGETTE. — Tu sors ?

LEMEUNIER. — Mais oui... j'ai rendez-vous avec Sourette à l'Opéra... Je dois les retrouver dans leur loge.

GEORGETTE. — Tu ne peux pas les lâcher, les Sourette, ce soir ?... Tu ne peux pas me sacrifier l'Opéra ?...

LEMEUNIER. — Mais, ma pauvre chérie, tu comprends bien que je ne vais pas pour entendre la musique, ni pour voir le ballet ; j'y vais parce que Sourette doit me parler d'affaires.

GEORGETTE. — Ah ! ah ! alors, c'est différent ! il faut que tu y ailles.

LEMEUNIER. — Pourquoi ris-tu ?

GEORGETTE. — Pour rien. Allons, va, mon chéri, ne rentre pas trop tard !

LEMEUNIER. — J'en ai pour une heure. Journay te tiendra compagnie jusqu'à ce que je rentre... J'en ai pour une heure... N'est-ce pas, Lucien ?

JOURNAY. — Mais certainement... avec le plus grand plaisir. (*Sortent Lemeunier et Mairieux.*)

SCÈNE III

RAYMOND, NICOLE, GEORGETTE, JOURNAY.

GEORGETTE. — Journay, soyez gentil. Arrangez donc cette lampe qui va tout de travers.

JOURNAY. — Oh ! ça, jamais ! Je suis comme Siebel qui ne peut, sans qu'elle se fane, toucher une fleur : je ne peux, sans qu'elle se casse, toucher une lampe.

GEORGETTE. — Si vous trempiez vos doigts dans l'eau bénite ? Ou, alors, aidez-moi. (*Ils passent à droite et causent tout bas ; Raymond et Nicole restent à gauche.*)

RAYMOND. — J'ai la permission de te reconduire.

NICOLE. — Oui.

RAYMOND. — Nous n'allons pas faire de vieux os ici, nous allons encore rester cinq minutes « pour ne pas avoir l'air », et puis tu te déclareras fatiguée.

NICOLE. — C'est ça : il est dix heures et demie, nous avons jusqu'à deux heures. Il ne rentre jamais qu'à deux heures... Il doit être déjà chez Adèle. Il me trompe, le misérable. Oh ! mon chéri, que je t'aime ! Et toi ?

RAYMOND. — Moi aussi. Et puis, il y a du nouveau.

NICOLE. — Quoi? dis vite!

RAYMOND. — Nous allons bientôt avoir des congés. Mademoiselle Sorbier a envie de voir l'Italie. Elle a demandé à ton mari de l'emmener, ils seront absents un mois. Henry va t'annoncer ça prochainement. En ce moment, il est en train de chercher un prétexte. Tu comprends, il veut te ménager, te préparer peu à peu à cette absence.

NICOLE. — Oh! mon chéri, quel bonheur!

RAYMOND. — Il ne faudra pas avoir l'air aussi heureux quand il t'annoncera ce voyage.

NICOLE. — Oh! non, n'aie pas peur! Je ferai une scène.

RAYMOND. — Tu es adorable.

NICOLE. — Crois-tu qu'il a été encore assez gaffeur tout à l'heure, à propos de Sourette?... Il avait bien besoin de dire tout ça à Lemeunier!...

RAYMOND. — Oui, il avait l'air de prendre un bain de gaffe, comme on prend des bains de boue.

NICOLE. — Lemeunier est toujours très amoureux de madame Sourette?

RAYMOND. — On le dit. Je crois que cette bonne Marie-Thérèse l'a sérieusement chambré... et elle s'y entend, l'archiduchesse!

NICOLE. — Eh bien! si Georgette savait ça, ce serait terrible... car elle adore son mari, son Édouard, son Ned, comme elle l'appelle... C'est égal, ça n'est pas chic, ce qu'il fait là, Lemeunier.

RAYMOND. — Non, c'est très vilain. Ah! tiens, ne me parle pas de ces maris qui trompent cyniquement leurs femmes! Mais nous, aimons-nous, sans trahison, sans mensonge. Donnons au monde l'exemple d'un adultère indissoluble.

NICOLE. — Je ne veux pas que tu plaisantes avec notre amour.

RAYMOND. — Mais je ne plaisante pas, je suis très sérieux.

NICOLE. — Un mois! nous allons être libres un mois... c'est trop beau, ça ne se réalisera pas.

RAYMOND. — En attendant, profitons de l'heure présente, les cinq minutes sont écoulées... *Carpe diem*, comme dit ton vieil Horace...

NICOLE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

RAYMOND. — Cela veut dire : « Va mettre ton petit chapeau. »
(*Nicole va auprès de Georgette.*)

NICOLE. — Ma chère Georgette, je vais te demander la permission de me retirer.

GEORGETTE. — Déjà?

NICOLE. — Oui, je suis très fatiguée.

GEORGETTE. — Alors, ma chérie, je ne te retiens pas.

NICOLE. — Tu ne m'en veux pas?

GEORGETTE. — Pas le moins du monde.

RAYMOND. — Alors, madame, je vais vous reconduire...

NICOLE. — Mais oui, c'est convenu.

GEORGETTE. — Veux-tu que je te fasse chercher une voiture?

NICOLE. — Oh! non, je te remercie, ça n'est pas la peine... nous en trouverons une tout de suite... il en passe tout le temps dans cette rue... et puis il fait si beau! nous pouvons bien marcher un peu.

JOURNAY. — Mais oui, rentrez donc à pied, ça vous fera du bien.

NICOLE. — Merci. Je vais aller mettre mon chapeau. *(Elle sort. Georgette l'accompagne.)*

SCÈNE IV

JOURNAY, RAYMOND.

JOURNAY. — Madame Mairieux est tout à fait charmante.

RAYMOND. — Tout à fait.

JOURNAY. — Elle est même très jolie!

RAYMOND. — Oui, elle est jolie.

JOURNAY. — Vous avez de la chance de la reconduire!

RAYMOND. — Je ne me plains pas.

JOURNAY. — Elle doit être une maîtresse exquise.

RAYMOND. — Oh! vous savez, mon cher, les femmes du monde ne sont jamais des maîtresses exquisés.

JOURNAY. — Voyons, vous qui avez beaucoup de succès auprès des femmes, de tous les genres de femmes...

RAYMOND. — Je vous en prie.

JOURNAY. — Si... si... c'est de notoriété... Aimez-vous mieux ces demoiselles ou les femmes du monde?

RAYMOND. — Mon cher, comme maîtresses, les grues sont toujours plus agréables... les femmes du monde sont en général plus intéressantes... c'est tout ce que l'on peut dire.

JOURNAY. — Et c'est assez!... Enfin, voilà donc bien établie une distinction qui me préoccupait depuis longtemps. Je vous remercie.

RAYMOND. — Mais de rien, mon cher, à votre service. *(A ce moment, Georgette et Nicole apparaissent, — Nicole chapeauté et mantelée. — On se dit au revoir. Nicole et Raymond s'en vont.)*

SCÈNE V

GEORGETTE, JOURNAY.

JOURNAY. — Voilà des gens heureux.

GEORGETTE. — A quoi voyez-vous ça?

JOURNAY. — Parce qu'ils s'aiment.

GEORGETTE. — Mais pas le moins du monde!

JOURNAY. — Vous savez parfaitement le contraire.

GEORGETTE. — Je ne sais rien du tout.

JOURNAY. — Voyons, nous n'allons pas recommencer. D'ailleurs, ce jeune Raymond ne s'en cache pas!... Ne soyez pas plus royaliste que le roi : il vient de me dire qu'il était l'amant de madame Mairieux.

GEORGETTE. — Comment! il vous a dit ça... comme ça?

JOURNAY. — Il ne l'a pas dit comme ça, mais il me l'a laissé comprendre.

GEORGETTE. — Alors, c'est un mulle.

JOURNAY. — Le royaume des femmes est à lui.

GEORGETTE. — Ça dépend de quelles femmes.

JOURNAY. — En tout cas, madame Mairieux en est très amoureuse. Elle n'a employé que cinq minutes à mettre son chapeau; si elle n'avait pas dû partir avec le jeune Raymond, elle serait restée à bavarder avec vous une demi-heure dans votre cabinet de toilette.

GEORGETTE. — En effet, c'est une preuve.

JOURNAY. — Mais certainement! Enfin, que voulez-vous? Le mari va retrouver une cocotte, la femme se fait reconduire par un gigolo... c'est bien parisien!

GEORGETTE. — C'est trop parisien... Ça en devient banal.

JOURNAY. — C'est le ménage à quatre. Il n'y a qu'un détail qui ne le rende pas banal! Vous savez que c'est le jeune Raymond qui a présenté le mari à Adèle Sorbier, son ancienne maîtresse... et, comme ils sont restés très bons camarades, elle le tient au courant des faits et gestes du mari, et quand, par exemple, Mairieux déjeune chez Adèle Sorbier, madame Mairieux peut, en toute sécurité, déjeuner avec Raymond... C'est très comique.

GEORGETTE. — Vous trouvez ça comique, vous!... vous n'êtes pas difficile... moi je trouve ça répugnant.

JOURNAY. — Vous avez tort : il faut en rire!

GEORGETTE. — Non, je ne ris pas... c'est ignoble ce qu'il fait là, ce Raymond!

JOURNAY. — Mais non, mais non!

GEORGETTE. — Mais si, mais si!... Comment! voilà un garçon qui présente à son ancienne maîtresse le mari de la femme qu'il prétend aimer et qui met dans la confidence une Adèle Sorbier! Ah! non, ne le défendez pas.

JOURNAY. — Je ne vous dis pas que ce soit très correct, je vous dis que c'est amusant... tout est là.

GEORGETTE. — Et Nicole accepte ça? elle accepte que son secret soit entre les mains de cette fille?... En somme elle est à sa merci, et en tout cas, son obligée. Eh bien, elle a beau être mon amie, je ne la trouve pas fière de consentir à de semblables compromissions!

JOURNAY. — Vous exagérez.

GEORGETTE. — Non, je n'exagère pas : je dis absolument ma façon de penser... ça me dégoûte, ça me révolte.

JOURNAY. — Ah! ah! ah!... non, vous êtes trop drôle.

GEORGETTE. — Ne riez pas comme ça, vous m'exaspérez... je ne sais pas ce que je vous ferais. D'ailleurs, vous n'avez aucun sens moral, c'est bien simple!... vous souriez indulgemment à toutes ces veuleries, à toutes ces lâchetés, à toutes ces saletés... ça vous amuse. Moi, je n'ai pas ce caractère-là, et je m'en flatte. Je vous ai dit tout à l'heure que je ne savais pas que Raymond et Nicole... Eh bien! si, je le savais; mais je déplore amèrement d'avoir été mise au courant de leur liaison... surtout après ce que vous venez de me dire, parce qu'avant, j'ignorais du moins Adèle Sorbier et les jolis dessous que vous m'avez dévoilés.

JOURNAY. — C'est l'amour!

GEORGETTE. — Ah! ne dites pas ça... l'amour, c'est tout de même autre chose. D'ailleurs j'en ai assez, je vais balayer tout ça. Je ne veux pas partager avec mademoiselle Sorbier ces rôles de complaisante et d'entremetteuse.

JOURNAY. — Voilà les grands mots : vous ne comprenez vraiment pas la plaisanterie, ce soir. N'allez pas faire d'éclat, au moins?... Je serais désolé que vous vous fâchiez avec votre amie!

GEORGETTE. — Soyez certain pourtant qu'elle connaîtra ma façon de penser.

JOURNAY. — Allons, bon! Si j'avais su, je ne vous aurais rien dit.

GEORGETTE. — Vous auriez aussi bien fait... et même, à l'avenir, je vous dispense de me raconter tous ces potins qui font votre joie... ça ne m'amuse pas du tout, ça me dégoûte... et ça me fait mal. (*Un silence.*)

JOURNAY. — Ah! comme vous l'aimez!... Il a de la chance!

GEORGETTE. — Qui ça?

JOURNAY. — Votre mari, parbleu!

GEORGETTE. — Oui, j'aime mon mari... Quel rapport cela a-t-il?

JOURNAY. — Un rapport essentiel : l'amour véritable et profond rend les hommes et les femmes vertueux.

GEORGETTE. — C'est possible !

JOURNAY. — Et si vous détestez ces potins, ce n'est pas seulement par droiture naturelle, mais votre morale s'appuie sur un touchant égoïsme : vous voyez dans chaque mari infidèle un exemple déplorable pour le vôtre, et dans chaque femme qui s'amuse vous voyez une rivale possible, par conséquent une ennemie personnelle.

GEORGETTE. — C'est vrai... Oui, c'est bien cela, vous avez raison... Alors, cette atmosphère d'adultère et de vice dans laquelle on vit, m'opprime, m'étouffe... C'est une sensation semblable à celle qu'on éprouve quand le train s'arrête sous un tunnel... Je voudrais respirer un air sain... respirer, enfin !... Sonnez donc, voulez-vous ? Vous prendrez bien une tasse de thé ?

JOURNAY. — Volontiers.

GEORGETTE. — Ça nous aidera à passer le temps. Ned a dit qu'il ne serait absent qu'une heure ; mais ça m'étonnerait bien s'il rentrerait avant minuit. (*Une femme de chambre apparaît.*)

JULIA. — Madame a sommé ?

GEORGETTE. — Oui, Julia : vous apporterez du thé et deux tasses.

JULIA. — Bien, madame.

JOURNAY. — Vous avez été dure pour moi, tout à l'heure.

GEORGETTE. — Vous m'avez pardonné.

JOURNAY. — Je vous ai comprise.

GEORGETTE, *elle a pris un ouvrage*. — Vous rappelez-vous, dans les premiers temps de notre mariage avec Ned, quand nous habitions dans la triste rue de Provence, un tout petit appartement au-dessus d'un tailleur ?

JOURNAY. — Oui ; c'était le bon temps.

GEORGETTE. — Oui, c'était le bon temps : on n'était pas riche, mais on était heureux. Ned était simple ingénieur dans une usine ; vous, vous étiez clerc d'avoué ; vous veniez quelquefois dîner avec nous.

JOURNAY. — Trois fois par semaine.

GEORGETTE. — Je ne vous le reproche pas... Et, le soir, nous faisons des projets d'avenir sous la lampe !... Et puis le succès est venu, et la fortune. Mon mari est devenu un inventeur célèbre, et vous, vous avez acheté l'étude de votre patron... et nous voilà dans le tourbillon ! (*On apporte le thé.*) Posez ça là.

JOURNAY. — Alors, vous regrettez ce temps-là ?

GEORGETTE. — Oui, parfois je regrette d'avoir quitté notre petit appartement de la rue de Provence. Ils ne sont pas si ridicules, les gens qui ont peur de déménager, qui redoutent les installations

nouvelles... On a tort d'abandonner les endroits où l'on fut heureux, car le bonheur peut ne pas vous suivre !

JOURNAY. — Déménager, c'est mourir un peu.

GEORGETTE. — Mais oui. Quelquefois, à peine installés, les gens meurent... encore, ça, ce n'est rien ; mais, d'autres fois, c'est l'amour, c'est l'affection qui meurent !... et alors, c'est plus grave.

JOURNAY. — Décidément, vous êtes gaie, ce soir !... Vous ne dites pas ça pour vous ?

GEORGETTE. — J'ai su, ces jours-ci, qui habitait cet appartement avant nous.

JOURNAY. — Ah ! qui était-ce ?

GEORGETTE. — Un pauvre diable de répétiteur de mathématiques qui s'était trouvé tout à coup, par un héritage inattendu, à la tête d'une grosse fortune. Il demeurait modestement sur la rive gauche... il est venu s'installer ici, il a changé son genre d'existence, il a eu des maîtresses, il a fait toutes les sottises, si bien qu'en trois ans il s'est complètement ruiné, et, la semaine dernière, on l'a retrouvé au fond de la Loire, à Nantes.

JOURNAY. — C'est une fin très malheureuse, mais je ne vois pas...

GEORGETTE. — Alors, je pense qu'il est resté dans ces murs des microbes de prodigalité, de folie, et c'est de ces microbes-là que nous sommes atteints !... Quand je dis nous, c'est Ned que je veux dire, parce que moi...

JOURNAY. — C'est très ingénieux votre petite théorie, mais ça ne tient pas debout. Et puis, quand même... on ne peut pas lessiver et désinfecter les appartements où il y a eu des prodiges, comme ceux où moururent des phthisiques ou des diphtériques.

GEORGETTE. — C'est dommage.

JOURNAY. — D'abord, qu'est-ce qui vous autorise à penser que votre mari est atteint ?

GEORGETTE. — Mille choses... Vous comprenez, je ne suis pas une imbécile !... j'ai des yeux, des oreilles et un cœur : alors, je vois, j'entends, et surtout je sens, oui je sens que Ned n'est plus le même depuis quelque temps. Tenez, par exemple, l'autre soir, il m'a dit qu'il ne faudrait plus nous tutoyer devant le monde et que c'était bourgeois et petit commerce.

JOURNAY. — Oh !

GEORGETTE. — Oui, je sais bien, ce n'est qu'un détail, mais il a son importance. Tenez, encore une chose : lui qui n'apportait pas une très grande attention à ses vêtements, il est devenu élégant, il a pris un tailleur anglais, il se met en habit tous les jours... il ne s'en rapporte plus à moi pour choisir ses cravates.

JOURNAY. — Ça, il a raison : les femmes choisissent toujours très mal !

GEORGETTE. — Pas toujours... Et puis il s'est fait recevoir d'un cercle chic, il me quitte presque tous les soirs... Enfin, il n'est plus le même !

JOURNAY. — Mais ce ne sont là que des changements extérieurs. Vous comprenez que depuis qu'il est devenu célèbre grâce à ses inventions, et surtout depuis que sa dernière découverte de la chaudière électrique l'a mis tout à fait en vue, il a été obligé de changer de manière de vivre. S'il était resté dans son coin, avec un appartement trop modeste, au lieu de vendre son brevet très avantageusement, comme il est sur le point de le vendre, on le lui eût acheté pour une somme dérisoire comme à un pauvre diable d'inventeur.

GEORGETTE. — Ah ! mais pour ça, je suis de votre avis, je lui ai même conseillé d'exploiter son brevet lui-même.

JOURNAY. — Oui, vous le lui avez conseillé : alors, il a dû se mettre en rapport avec des hommes d'affaires. L'automobilisme est une industrie à la mode ; les gens chics s'en sont même emparés. Il y a de tout là dedans : des industriels, des nobles, des snobs... c'est très mêlé. Il faut qu'il voie tout ce monde-là, pour lequel il y a une tenue spéciale, des préjugés à observer, des ridicules à éviter... il est obligé de prendre le ton.

GEORGETTE. — L'obligation est douce pour lui. Il a beau être très intelligent... car enfin, ce n'est pas parce que c'est mon mari, mais il est très intelligent... il a fait de très belles inventions... cette chaudière électrique, c'est merveilleux... et puis, il n'est pas seulement inventeur, il a de l'esprit, il a beaucoup lu... mais pour certaines choses, il est comme un enfant, et, tout en ayant des idées très larges, et du bon sens, quand il ne s'agit pas de lui, il n'est pas fâché de connaître les gens chics dont vous parlez... ils exercent une séduction sur lui, leur élégance le trouble, leur luxe l'éblouit, leurs mœurs l'intéressent, l'amuse...

JOURNAY. — Ça passera.

GEORGETTE. — Je l'espère... mais j'ai bien peur qu'il ne rencontre là dedans...

JOURNAY. — Quoi donc ?

GEORGETTE. — Non... ce n'est pas la peine, vous vous moquez de moi.

JOURNAY. — Mais non, je vous assure.

GEORGETTE. — Et puis je n'ai pas la moindre confiance en vous... je vous le dis franchement.

JOURNAY. — En effet, mais vous avez tort... je ne suis pas un méchant homme...

GEORGETTE. — Oh ! non, vous êtes même un bon garçon.

JOURNAY. — Ah !

GEORGETTE. — Ce qui est pire.

JOURNAY. — Oh !

GEORGETTE. — Oui... vous ne savez pas distinguer le bien du mal, vous êtes d'une inconscience !... c'est, d'ailleurs, ce qui fait qu'on vous pardonne. Et puis, vous vous en tirez toujours par une pirouette, un sourire, un mot exquis, un air de flûte. En parlant de vous, on dit : « Amusant, beaucoup de charme... » Alors, c'est effrayant.

JOURNAY. — Vous me flattez, je suis confus...

GEORGETTE. — Vous n'avez pas toujours été comme ça... dans les premiers temps que je vous ai connu, vous étiez plus naïf... c'est moi qui vous donnais des conseils pratiques. Ah ! vous m'en remonteriez maintenant !

JOURNAY. — Oh ! pas tant que ça !

GEORGETTE. — Vous êtes maintenant Journay, Lucien Journay, l'avoué à la mode. Une femme qui se respecte divorce chez vous.

JOURNAY. — Vous me comblez !

GEORGETTE. — Mais vous êtes devenu sceptique... vous avez le mépris des hommes et des femmes : ça se voit dans tout ce que vous dites.

JOURNAY. — En tout cas, j'ai une estime et un respect profonds pour vous... vous n'en doutez pas ?

GEORGETTE. — Je pense bien... il ne manquerait plus que ça !

JOURNAY. — Vous me dites que j'ai le plus profond mépris des femmes... est-ce ma faute ? J'ai toujours été avec elles d'une telle correction que souvent elles étaient obligées de me rappeler aux inconvenances. Quant aux hommes, si vous saviez ce qu'on peut entendre dans notre profession !... c'est très instructif et très désillusionnant... Mais, encore une fois, vous avez tort de ne pas avoir confiance en moi.

GEORGETTE. — Alors, vous seriez capable de me rendre un grand service, d'être véritablement mon ami ?

JOURNAY. — N'en doutez pas... je suis à votre disposition.

GEORGETTE. — D'ailleurs je n'en ai pas besoin pour le moment ; mais, à l'occasion, je peux compter sur vous ?

JOURNAY. — Absolument.

GEORGETTE. — Nous verrons. *(Un silence, puis d'un ton détaché.)* Vous ne devineriez jamais ce que j'ai fait tantôt.

JOURNAY. — Comment voulez-vous que je devine ?

GEORGETTE. — Je passais avenue de Wagram... je suis montée chez madame de Thèbes.

JOURNAY. — Vous ?

GEORGETTE. — Oui, moi, ça vous étonne, n'est-ce pas ?

JOURNAY. — Ça vous ressemble si peu !

GEORGETTE. — C'était la première fois... je ne sais pas ce qu'il m'a pris... une sorte de curiosité... Enfin, j'y suis montée. Eh bien ! elle m'a dit des choses très curieuses, et même assez exactes... et puis, à côté de ça, des choses folles.

JOURNAY. — Par exemple ?...

GEORGETTE. — Je commence par vous dire que je n'y crois pas du tout. Elle a examiné ma main. Elle y a vu que j'avais tout, mais tout à craindre d'une femme blonde et très jolie. Voilà. De sorte que, j'ai beau ne pas y croire, ça me tracasse tout de même un peu.

JOURNAY. — Oh ! vous savez, madame de Thèbes dit ces choses-là... la main tournée, elle n'y pense plus... il faut faire comme elle !

GEORGETTE. — Oh ! je sais bien... je plaisante. (*Un silence.*) Est-ce que vous déjeunez demain chez les Sourette ?

JOURNAY. — Si je déjeune ?... Non, non, je n'y déjeune pas. Pourquoi me demandez-vous ça ?

GEORGETTE. — Pour rien... parce que c'est demain jeudi : vous savez bien, les fameux déjeuners du jeudi !

JOURNAY. — C'est vrai, au fait !... Non je n'y vais pas.

GEORGETTE. — Je croyais que vous y alliez à chaque instant, que vous étiez un des familiers de la maison ?

JOURNAY. — Moi ? pas du tout.

GEORGETTE. — Tiens !... je croyais !... Voyons, entre nous, quel homme est-ce, Sourette ?

JOURNAY. — Phh !! vous savez...

GEORGETTE. — Oui, c'est moitié chair et moitié poisson.

JOURNAY. — Vous êtes méchante.

GEORGETTE. — Et madame Sourette, elle a fait la fête, hein ?

JOURNAY. — Phh ! vous savez...

GEORGETTE. — Oui, elle a eu trente-six amants. Elle est très jolie... blonde, n'est-ce pas ?

JOURNAY. — Phhh !... vous savez...

GEORGETTE. *frappant sur la table.* — Oh ! écoutez, vous m'agacez avec vos « phh... vous savez... »

JOURNAY. — Vous m'avez fait peur !

GEORGETTE. — C'est vrai, c'est exaspérant ! Vous pouvez bien me dire si elle est blonde ou brune... ça ne vous compromettra pas.

JOURNAY. — Oui, elle est très blonde.

GEORGETTE. — C'est peut-être elle dont j'ai tout à craindre... on dit qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent un empire incroyable... il paraît que tous les hommes qui vont chez elle en tombent éperdument amoureux... On m'a même dit qu'elle était la maîtresse de mon mari.

JOURNAY. — Ça, par exemple, je vous jure bien que non !

GEORGETTE. — Enfin, on me l'a dit, on me l'a même écrit.

JOURNAY. — Oh ! ces lettres-là...

GEORGETTE. — Je vous demande pardon, la lettre était signée.

JOURNAY. — Qui vous a écrit ?

GEORGETTE. — Je ne sais pas ; c'était signé : *Quelqu'un qui vous veut du bien.*

JOURNAY. — Vous êtes stupide !

GEORGETTE. — Savez-vous si Ned y déjeune demain ?

JOURNAY. — Chez qui ?

GEORGETTE. — Chez le grand Turc !... Chez les Sourette parbleu ! chez qui voulez-vous que ce soit ?

JOURNAY. — Je n'en sais rien. Comment voulez-vous que je le sache ? (*Voyant que Georgette rit.*) Écoutez, vous m'ennuyez...

GEORGETTE. — Je le sais bien.

JOURNAY. — Vous êtes là depuis un quart d'heure à faire le juge d'instruction... je sens un piège sous chacune de vos questions, un guet-apens derrière chacun de vos silences. J'aime mieux vous répondre franchement.

GEORGETTE. — Alors, méfions-nous !

JOURNAY. — Oui, Sourette connaît très bien l'inconduite de sa femme ; il en profite, c'est certain ; pas autant qu'on le croit, c'est probable. Oui, madame Sourette est très capable d'être coquette avec votre mari, soit par calcul, soit par caprice. Là, êtes-vous contente ?

GEORGETTE. — Enchantée, ravie !

JOURNAY. — Ah ! comme vous l'aimez, votre Ned !

GEORGETTE. — Oui... c'est ridicule, n'est-ce pas ?

JOURNAY. — Pas du tout, c'est respectable et touchant ; mais lui aussi vous aime, il vous adore... il a pour vous une profonde tendresse. Ah ! soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre... Mais il serait fou ! vous êtes tellement supérieure, à tous les points de vue, à madame Sourette !

GEORGETTE. — Mon pauvre Ned est si jeune pour ces choses-là ! Et puis elle est jolie !

JOURNAY. — Oh ! jolie, vous savez...

GEORGETTE. — Mais taisez-vous donc ! Si vous croyez me faire

plaisir en me disant qu'elle n'est pas jolie!... Je sais bien le contraire... C'est une beauté... elle a des traits admirables... moi, j'ai une figure amusante.

JOURNAY. — Ça n'empêche pas que vous la mettez dans votre poche... Madame Sourette n'existe pas auprès d'une femme comme vous : d'abord, elle n'est pas très intelligente.

GEORGETTE. — Oui ; mais elle est roublarde.

JOURNAY. — Allons donc !... Vous la vendriez cent fois !

GEORGETTE. — Elle n'a pas besoin de moi ; elle se vend bien toute seule. (*Se montant peu à peu.*) Oui, je crois que je suis tout de même plus maligne qu'elle, et pour m'avoir il faudrait qu'elle se lève rudement de bonne heure et même qu'elle ne se couche pas ; mais ça, on ne peut pas le lui demander... C'est égal, s'il y a la moindre des choses, entre elle et mon mari, je le saurai tout de suite. Ned n'est pas malin, et puis, je compte beaucoup sur le hasard... Il y a un Dieu pour les nez retroussés, c'est bien connu. Car je ne compte pas du tout sur mes amis pour m'avertir et pour m'aider... Je sais très bien que vous vous entendez tous pour me berner.

JOURNAY. — Oh !

GEORGETTE. — Vous le premier. Aussi, je ne compte que sur moi ; mais j'y compte bien. Et puis, vous savez, je n'ai pas froid aux yeux... Je vous assure que madame Sourette ne me fait pas peur... Je saurai me défendre.

JOURNAY. — Mais qui vous dit le contraire ? Et pourquoi me dites-vous tout ça en me faisant des mauvais yeux ?...

GEORGETTE. — Je vous dis tout ça pour que vous le redisiez à Ned.

JOURNAY. — A quel propos voulez-vous que je le lui redise ? Cröyez-vous que nous parlons constamment de madame Sourette ?

GEORGETTE. — Eh bien ! vous en parlerez... Vous ferez naïtre une occasion : entre hommes, ça vous est facile. Vous pouvez bien me rendre ce petit service. Écoutez donc : je l'entends qui rentre.

SCÈNE VI

GEORGETTE, JOURNAY, LEMEUNIER.

LEMEUNIER. — Bonjour, mes enfants... (*Il embrasse sa femme.*) Tiens ! Journay est encore là !

GEORGETTE. — Comme tu rentres tard !... Il est près d'une heure... Ça n'est pas raisonnable. Enfin, heureusement que Journay m'a tenu compagnie... Il m'a même fait la cour.

LEMEUNIER. — Ce vieux Journay !

GEORGETTE. — A la bonne heure ! tu n'es pas jaloux... Ça n'est pas flatteur pour moi...

LEMEUNIER. — C'est très flatteur, au contraire... Tu es au-dessus de tout soupçon.

GEORGETTE. — Quel fat !

JOURNAY. — Mes chers amis, je vais vous dire bonsoir.

LEMEUNIER. — Tu t'en vas ?

JOURNAY. — Ah ! oui.

GEORGETTE. — Vous avez bien dit ça.

JOURNAY. — Oui, mon rôle est terminé ; j'ai passé une soirée charmante. Bonsoir, madame.

GEORGETTE. — Bonsoir, mon cher ami ; bonsoir, mon seul et véritable ami.

JOURNAY. — Mais, certainement, je suis votre ami. (*A Lemeunier.*) Bonsoir, vieux.

LEMEUNIER. — Je t'accompagne.

GEORGETTE. — Nous vous accompagnons. (*Ils sortent avec Journay et rentrent au bout de quelques secondes.*)

SCÈNE VII

GEORGETTE, LEMEUNIER.

JULIA. *Elle enlève le thé.* — Madame n'a plus besoin de moi?... dois-je attendre pour déshabiller madame ?

GEORGETTE. — Non, non ; vous pouvez monter... je n'ai pas besoin de vous.

LEMEUNIER. — Tu as l'intention de veiller encore ?

GEORGETTE. — Oui.

LEMEUNIER. — Tu n'as donc plus sommeil ?

GEORGETTE. — Non.

LEMEUNIER. — Tu trouvais pourtant tout à l'heure qu'il était si tard !

GEORGETTE. — Oui, mais je n'ai pas sommeil. Je tombais de sommeil vers onze heures et demie... il y a eu dix minutes terribles... mais maintenant, c'est passé, je suis très éveillée.

LEMEUNIER. — C'est drôle.

GEORGETTE. — Tu as vu Sourette?... tu t'es bien amusé ?

LEMEUNIER. — Oh ! amusé... Nous avons surtout parlé d'affaires !

GEORGETTE. — Madame Sourette était là ?

LEMEUNIER. — Oui, elle était là.

GEORGETTE. — Alors, tu n'as pas perdu ta soirée.

LEMEUNIER. — Non, je n'ai pas perdu ma soirée : j'ai eu avec Sourette une conversation très importante.

GEORGETTE. — C'est curieux : tu as toujours avec Sourette des conversations très importantes, et il n'en sort jamais rien.

LEMEUNIER. — Oui, c'est possible... mais, ce soir, il en est sorti quelque chose.

GEORGETTE. — Tant mieux !... ça n'est pas dommage.

LEMEUNIER. — Qu'est-ce que ça veut dire : « Ça n'est pas dommage » ? Les femmes sont étonnantes. Si tu crois que ces affaires-là se font toutes seules, du jour au lendemain... c'est très compliqué.

GEORGETTE. — Oh ! je pense bien.

LEMEUNIER. — Parbleu, il s'est présenté déjà plusieurs combinaisons, tu le sais bien ; mais la preuve que nous avons bien fait d'attendre, c'est que Sourette est précisément sur une piste merveilleuse.

GEORGETTE. — Ah !

LEMEUNIER. — Oui, il s'agit d'une chose considérable, d'une entreprise colossale, d'une sorte de monopole. Il s'agit tout simplement de faire avec nos voitures électriques le service postal. — pour lequel on emploie actuellement des chevaux. — à Paris, d'abord, et suite dans les grandes villes, et enfin entre les gares et les localités non desservies par une voie ferrée. Tu comprends ?

GEORGETTE. — Oh ! très bien, mais comment obtiendrez-vous ?...

LEMEUNIER. — « Comment », ma petite cocotte ? mais parce que tout s'enchaîne d'une façon merveilleuse, parce que le ministère a été renversé cette après-midi, parce que Midasse, l'ami intime de Sourette, est chargé de former le nouveau cabinet : je déjeune même demain chez Sourette... il a invité Midasse pour que nous nous trouvions ensemble... et si Midasse devient président du conseil ou fait partie de la nouvelle combinaison ministérielle, nous obtiendrons par lui tout ce que nous voudrons. Eh bien, que dis-tu de ça ?

GEORGETTE. — Attends.

LEMEUNIER. — Comment, « attends » ! mais c'est sûr, mon enfant chérie ; et alors, pour nous, c'est la fortune, nous deviendrons « riches Crésus », comme dit notre vieille cuisinière... Quoi ? tu entends ça de sang-froid, tu ne me sautes pas au cou, tu ne fais pas mille folies, pas même un enfantillage ! Ah ! je te croyais plus raisonnable.

GEORGETTE. — C'est justement parce que je suis raisonnable que je ne m'emballe pas aussi vite que toi. D'abord, qu'est-ce que tu fais, toi, dans tout ça ? On t'achète ton brevet ?

LEMEUNIER. — Non, je l'exploite moi-même... c'est-à-dire que

Sourette et moi nous nous associons et nous devenons fournisseurs de l'État!... fournisseurs de l'État!

GEORGETTE. — Tu l'associes avec Sourette... Qu'est-ce qu'il apporte donc, lui?

LEMEUNIER. — Dame! il apporte d'abord ses relations, puisque c'est lui qui connaît Midasse... ensuite il apporte les capitaux, ou il les trouve, ce qui revient au même.

GEORGETTE. — Non, ça ne revient pas au même. Veux-tu que je te dise? Eh bien, j'aimais mieux ce que l'on te proposait à la Société Dynamique. On t'achetait ton brevet ferme cinq cent mille francs, et tu avais dix pour cent sur chaque voiture qui sortait des ateliers.

LEMEUNIER. — Et tu trouves que c'est mieux?

GEORGETTE. — Oui... parce que tu ne cours aucun risque... tu n'es pas, il est vrai, « fournisseur de l'État », mais c'est une affaire nette.

LEMEUNIER. — Mais Georgette, réfléchis... ça n'est pas comparable! Je te dis que c'est la fortune, la grosse galette!

GEORGETTE. — Nous n'avons pas besoin d'être si riches que ça : toi-même tu l'as dit cent fois, il ne faut pas trop d'argent pour être heureux... Il paraît que tes idées ont changé.

LEMEUNIER. — Il ne faut pas trop d'argent, mais il en faut assez... Certainement, les idées changent! et l'on préfère toujours la gêne à la misère, l'aisance à la gêne, et la fortune à l'aisance, selon la condition dans laquelle on se trouve et l'échelon où l'on est arrivé.

GEORGETTE. — A force de grimper des échelons, il y en a un qui se rompt ou l'on a le vertige, et on se brise les reins! Je ne suis pas aussi ambitieuse que toi.

LEMEUNIER. — Alors, restons comme nous sommes... Végétons!

GEORGETTE. — Sois de bonne foi... est-ce que nous végétons?... N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut, ne sommes-nous pas heureux? Moi, j'ai peur des trop grandes entreprises, j'en ai très peur.

LEMEUNIER. — C'est de l'enfantillage... Si tu veux me convaincre, donne-moi d'autres raisons.

GEORGETTE. — Il n'en manque pas. D'abord, je n'ai aucune confiance dans cette affaire-là, parce que Sourette y est directement mêlé.

LEMEUNIER. — Oui, c'est plutôt ça... Je ne sais pas ce que tu as contre cet homme-là...

GEORGETTE. — Ce que j'ai contre lui? J'ai lui... J'ai toujours

déploré que tu sois entré en relations avec Sourette, et je ne voudrais pas que tu te mettes entre ses mains.

LEMEUNIER. — Mais il ne s'agit pas de ça !

GEORGETTE. — Pourtant, ça en prend bien la tournure : il commence par te demander d'être ton associé !...

LEMEUNIER. — C'est assez juste, puisque sans lui...

GEORGETTE. — Alors tu auras travaillé, toi, pour cette invention, tu auras cherché pendant trois ans, veillé, passé les nuits même, tu te seras éreinté ; et voilà un monsieur qui devient ton associé, au même titre que toi, avec les mêmes avantages. Je ne trouve pas ça juste, ni que les apports soient égaux... Et tout ça parce que sa femme aura été la maîtresse de Midasse?... A ce compte-là, c'est plutôt madame Sourette qui devrait être...

LEMEUNIER. — Tais-toi... je ne veux pas que tu dises ça... je ne veux pas que tu dises que madame Sourette a été la maîtresse de Midasse.

GEORGETTE. — Si ça te contrarie, je ne le dirai pas... D'ailleurs, ça n'est pas mon silence qui modifiera l'opinion publique.

LEMEUNIER. — Nous savons ce qu'elle vaut, l'opinion publique ! En tout cas, ce n'est pas à nous à accueillir des potins ridicules des racontars stupides... Je te l'ai déjà dit.

GEORGETTE. — Oh ! comme tu la défends !... Vraiment, ça laisserait supposer...

LEMEUNIER. — Supposer quoi ?... Ah ! j'en étais sûr.. C'est-à-dire que c'est toi qui t'imagines des choses absurdes, folles.

GEORGETTE. — Tu te trompes : je n' imagine rien du tout.

LEMEUNIER. — Mais si ! Avec ça que je ne te connais pas !... Tu comprends bien que je ne défends pas madame Sourette... elle a fait ce qu'elle a voulu : mais, étant en relations comme je le suis avec son mari, je ne peux pas laisser attaquer à chaque instant, devant moi, un homme qui me témoigne de l'amitié... Tu diras encore que c'est de la naïveté, mais, tout de même, ça peut s'appeler d'un autre nom.

GEORGETTE. — En tout cas, ce n'est pas une raison pour me parler comme tu l'as fait.

LEMEUNIER. — Oui, j'ai eu tort et je te demande pardon. Mais il faut te mettre un peu à ma place. J'arrive ici, heureux de t'annoncer une bonne nouvelle, oui, une excellente nouvelle...

GEORGETTE. — Je ne dis rien.

LEMEUNIER. — Et toi, tu me jettes des seaux d'eau froide, tu ne fais que soulever des objections !

GEORGETTE. — Je demande des explications, je tâche de me rendre compte.

LEMEUNIER. — Oui, mais il y a une façon de dire les choses... Tu ne te vois pas... tu as un drôle d'air.

GEORGETTE. — Quel air ?

LEMEUNIER. — Enfin, un air... je ne sais pas, moi... ton air... Et puis tu sais bien ce que je veux dire... Alors, c'est tout à fait agaçant... C'est ce qui m'a mis en colère, de sorte que je t'ai parlé un peu durement... Je t'en demande pardon...

GEORGETTE. — Je te dis ça, c'est dans ton intérêt, je te préviens, je t'avertis. Enfin, chaque fois que tu m'as consultée pour une affaire, tu t'en es bien trouvé... est-ce vrai ?

LEMEUNIER. — Oui, c'est vrai.

GEORGETTE. — Les femmes n'ont pas votre intelligence... quand vous êtes intelligents... mais elles y suppléent par un flair délicat. Je ne t'empêche pas de faire cette affaire, mais prends tes précautions.

LEMEUNIER. — N'aie pas peur... je ferai attention.

GEORGETTE. — Tu feras bien... Et puis, maintenant, je te le dis sans arrière-pensée. je t'assure, sans parti pris : je n'ai pas confiance en Sourette, je n'aime pas cet homme-là.

LEMEUNIER. — Parce que tu ne le connais pas... C'est un homme charmant.

GEORGETTE. — Raison de plus ! Encore un charmeur, je me méfie. Vois-tu, mon petit Ned, à fréquenter certains hommes, de deux choses l'une : on devient comme eux ou ils vous exploitent. on est un faiseur ou on est refait.

LEMEUNIER. — Tu mets les choses au pis... tu vois tout en noir... Je ne te reconnais plus.

GEORGETTE. — C'est que j'ai pensé, tous ces temps-ci, à des choses pas très gaies... Il ne faut pas laisser les femmes seules... et tu ne restes plus guère auprès de moi... Alors, quand tu rentres comme ça tard, le soir, ne t'étonne pas si je ne suis pas d'une humeur enjouée...

LEMEUNIER. — Mais ça ne va pas durer... en ce moment, n'est-ce pas, je suis obligé...

GEORGETTE. — Oui, je sais bien... et puis, ce n'est pas tant parce que tu sors le soir... je comprends qu'il le faille jusqu'à un certain point pour les affaires... mais ce qui est plus grave, c'est qu'il me semble que tu n'es plus le même, que tu as changé...

LEMEUNIER. — Comment... changé.

GEORGETTE. — Oui, depuis que tu es lancé dans un certain monde, tes idées se sont modifiées : des choses qui t'auraient autrefois paru blâmables, répréhensibles, te paraissent aujourd'hui naturelles... en tout cas, tu les excuses, tu as des indulgences inquiétantes.

LEMEUNIER. — Mais non, je t'assure...

GEORGETTE. — Mais si, tu ne te vois pas... Tiens, il y a des moments où tu parles comme Journay.

LEMEUNIER. — Oh! tout de suite les gros mots! Journay!...

GEORGETTE. — Certainement. C'est une dépravation toute cérébrale; mais quand l'esprit est corrompu, le cœur est bien près d'être atteint, et c'est ce qui me fait de la peine. (*Elle pleure.*) J'ai peur que tu m'aimes moins... que tu ne m'aimes plus!

LEMEUNIER. — O ma chérie, ma Georgette aimée... tu te trompes, je t'aime, je t'adore... j'ai pour toi une tendresse infinie, et tu es pour moi la compagne exquise, l'amie voluptueuse et la maîtresse sœur.

GEORGETTE. — C'est vrai?

LEMEUNIER. — Mais oui... dis-moi, vraiment, j'ai changé à ce point-là?

GEORGETTE. — Oh! tu étais toujours un mari très gentil... d'abord, tu ne peux pas être désagréable... beaucoup de charme! c'est effrayant; mais des maris, même délicieux, on en trouve tant qu'on veut. Tu m'avais habituée à être un amant. Vois-tu, il faut toujours faire la cour à sa femme. Enfin n'en parlons plus... J'étais jalouse, vois-tu, oui, jalouse des Sourette qui t'accaparent tout le temps.

LEMEUNIER. — Ils ne m'accaparent pas tant que ça!

GEORGETTE. — Si... Je parie que tu ne sais même pas quel jour c'est demain.

LEMEUNIER. — Demain... c'est jeudi.

GEORGETTE. — Je veux dire: tu ne sais pas quelle date.

LEMEUNIER. — C'est le 12 novembre.

GEORGETTE. — Oui, c'est le 12 novembre... mais ça ne te dit rien. Eh bien, c'est l'anniversaire de notre mariage... Tu vois bien que tu ne te rappelais plus!

LEMEUNIER. — Tu crois ça, toi?

GEORGETTE. — Oh! parbleu, maintenant que je te l'ai dit!...

LEMEUNIER. — Je te demande pardon, je me le rappelais parfaitement: et la preuve, c'est que demain matin...

GEORGETTE. — Demain matin?

LEMEUNIER. — Non, j'en ai déjà trop dit!

GEORGETTE. — C'est vrai, mon chéri, tu as pensé à moi? Oh! que c'est gentil!... Petite surprise? (*Il fait signe que oui.*) Quoi c'est dis?

LEMEUNIER. — Si je te le dis, ça ne sera plus une surprise.

GEORGETTE. — Dis-le donc, tu en meurs d'envie.

LEMEUNIER. — Pas tant que toi.

GEORGETTE. — Ça, c'est vrai. Et puis ça m'est égal, après tout... l'important pour moi, c'est que tu y aies pensé, pas vrai ?

LEMEUNIER. — Parbleu !

GEORGETTE. — Quand ce ne serait qu'un petit bouquet de deux sous, je serais déjà contente.

LEMEUNIER. — Parbleu ! Et puis tu sais bien que ce n'est pas un bouquet de deux sous.

GEORGETTE. — Qu'est-ce que c'est, dis ?

LEMEUNIER. — Non, je ne veux pas te le dire.

GEORGETTE. — Mais je peux deviner. C'est un bijou, naturellement. (*Elle montre ses oreilles.*)

LEMEUNIER. — Non... (*Elle fait le tour de son cou, pour désigner un collier.*) Non... (*Elle montre son doigt pour désigner une bague.*) Oui.

GEORGETTE. — Ah ! c'est une bague. Comment est-elle ?

LEMEUNIER. — Tu verras... je ne veux plus rien te dire...

GEORGETTE. — Attends. Je vais deviner... Diamant ? Saphir ?

LEMEUNIER. — Non.

GEORGETTE. — C'est un rubis... Le beau rubis ancien que nous avons vu chez Doniau, rue de la Paix...

LEMEUNIER. — Oh ! non.

GEORGETTE. — Oh ! oui... ça ne serait pas raisonnable. Alors, c'est l'émeraude qui était à côté, la jolie émeraude en forme de cœur.

LEMEUNIER. — Oui... seulement, elle n'est pas en forme de cœur... ce n'est pas comme ça que ça s'appelle... elle est en forme de poire.

GEORGETTE. — C'est la même chose.

LEMEUNIER. — Oh ! oui !...

GEORGETTE. — Ah ! que je suis contente... tu l'aimes donc, ta femme ?

LEMEUNIER. — Je l'adore.

GEORGETTE. — Mais tu n'aimes qu'elle, rien qu'elle ?

LEMEUNIER. — Mais oui !

GEORGETTE. — Quel bonheur !... Ah !... je vais me coucher.

LEMEUNIER. — Mais tu n'avais pas sommeil tout à l'heure.

GEORGETTE. — Je n'ai pas dit que j'avais sommeil, j'ai dit que j'allais me coucher.

LEMEUNIER. — Eh bien, va... (*Elle se dirige vers sa chambre. Lemeunier prend un journal qu'il déplie.*)

GEORGETTE, sur le seuil de sa chambre. — Dis donc... tu ne vas pas rester trois heures à lire ton sale journal ?...

LEMEUNIER. — Moi? (*Il plie froidement son journal, se lève, éteint la lampe et se dirige vers la chambre en disant :*) Non!

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez les Soubrette. — Au lever du rideau, le Président Dufauchu, Journay, Midasse causent avec Marcelle.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT DUFAUCHU, MARCELLE, MIDASSE,
JOURNAY, LE GÉNÉRAL DE LESVILLE, puis SOUBRETTE.

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, mademoiselle Marcelle, vous travaillez toujours beaucoup?

MARCELLE. — Oh! oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT. — Et qu'apprenez-vous, en ce moment?

MARCELLE. — J'apprends l'anglais, l'allemand, l'italien, le piano, le solfège, le chant, et j'ai commencé les mathématiques.

LE PRÉSIDENT. — C'est tout?

MARCELLE. — Et la géographie et l'histoire universelle, que j'oubliais...

MIDASSE. — Les programmes sont très chargés!

JOURNAY. — Et vous reprenez tout ça?

MARCELLE. — Oui... J'ai beaucoup de mémoire, je suis la première en tout, je donne beaucoup de satisfaction à mes parents, j'ai le plus vif désir d'arriver.

LE PRÉSIDENT. — Arriver à quoi?

MARCELLE. — Ah! je ne sais pas; mais j'entends toujours dire : « En voilà un qui est arrivé!... » « C'est un arriviste!... » ou : « Il est en train d'arriver... » Alors, j'ai le plus vif désir d'arriver, moi... Ah bien, tiens!...

MIDASSE. — Quel âge avez-vous?

MARCELLE. — Quatorze ans!

MIDASSE. — Et quand faites-vous votre entrée dans le monde?

MARCELLE. — Je viens de vous le dire : je l'ai faite, il y a quatorze ans!

MIDASSE. — Je veux dire : quand irez-vous au bal?

MARCELLE. — Ah! j'ai le temps d'y penser!

SOUBRETTE, *survenant, à Dufauchu.* — Mon cher président, mon vieil ami le général Le Prieur de Lesville voudrait vous demander

quelque chose... Soyez très gentil n'est-ce pas?... D'ailleurs, le général a une grosse situation au sénat, vous le savez, et, quand le moment sera venu, il pourra vous être très utile pour la cour de cassation.

LE PRÉSIDENT. — Mais, mon cher Sourette, je suis déjà tout disposé à être très agréable au général.

SOURETTE. — Alors, je vous laisse causer. *(Il prend Midasse par le bras et s'éloigne avec lui.)*

LE PRÉSIDENT. — Mais, général, vous n'êtes pas un inconnu pour moi... Nous chassâmes ensemble !

LE GÉNÉRAL. — Où ça donc ?

LE PRÉSIDENT. — En Sologne, chez notre ami Chaptinval... Vous ne vous rappelez pas ces parties de chasse et ces dîners?... Quand Chaptinval avait bu, la Sologne était ivre !

LE GÉNÉRAL. — Dites-moi donc, il y a diablement longtemps ?

LE PRÉSIDENT. — Il y a vingt-cinq ans !

LE GÉNÉRAL. — J'avoue que je ne vous aurais pas reconnu.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas changé, vous, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Vous non plus ! Je voulais vous demander... c'est pour mon gremlin de neveu, qui est en train de divorcer. C'est-à-dire qu'il y a eu un premier jugement par lequel les enfants ont été donnés à la mère... *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE II

MADAME SOURETTE, LE DUC DE MORTAGNE.

MADAME SOURETTE. — Alors, vous voilà revenu, duc, vous voilà redevenu Parisien.

LE DUC. — Oui, et c'est une joie particulière de revoir Paris. Le « frisson de Paris » ! ça n'est pas un vain mot.

MADAME SOURETTE. — Le marquis n'est pas encore rentré à Paris ?

LE DUC. — Non, mon frère est encore en Bretagne.

MADAME SOURETTE. — La marquise aime sans doute la campagne.

LE DUC. — Non, ma belle-sœur est en Amérique... chez ses parents.

MADAME SOURETTE. — Comment ?

LE DUC. — Oui, elle ne s'est pas entendue avec mon frère ; au bout de six mois de mariage, ils font déjà deux continents !

MADAME SOURETTE. — Et vous, vous ne songez pas à vous marier ?

LE DUC. — Ça ne m'encourage pas... Moi, je suis errant, j'adore voyager; et puis ma place est auprès du Prince. Monseigneur repart dans quinze jours pour une exploration... je l'accompagnerai.

MADAME SOURETTE. — Les explorations vous réussissent d'ailleurs, vous avez une mine superbe.

LE DUC. — Un peu bronzée... par le soleil d'Afrique.

MADAME SOURETTE. — Ça vous va très bien. Mais le Prince a peut-être tort de s'éloigner en ce moment. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il devrait se tenir prêt à tout événement.

LE DUC. — Vous avez raison... aussi, cette fois-ci... nous n'allons pas aussi loin...

MADAME SOURETTE. — Vous parliez d'une exploration.

LE DUC. — Oui, nous allons explorer simplement Genève... que Monseigneur ne connaît pas!...

MADAME SOURETTE. — Je comprends... à la bonne heure!

LE DUC. — J'ai eu, je crois, une bonne idée... Monseigneur va faire afficher son portrait sur les murs de Paris... son portrait grandeur nature, sans un mot, sans rien, et, quand la population sera familiarisée, pour ainsi parler, avec le visage de son roi, nous lancerons un manifeste!

MADAME SOURETTE. — C'est une excellente idée... Enfin! nous allons peut-être voir de l'Histoire.

SOURETTE, *surrenant*. — Vous conspirez?... Ah! ah! ma chère amie, vous accaparez le duc... nous le réclamons... laissez-le venir avec nous!... (*Le duc et Sourette vont rejoindre un groupe formé par le Prieur de Lesville, Milasse, Dufauchu.*)

SCÈNE III

LEMEUNIER, MADAME SOURETTE.

Lemeunier, voyant madame Sourette seule, s'empresse de la rejoindre.

LEMEUNIER. — On ne peut pas vous parler, et j'ai pourtant bien des choses à vous dire!

MADAME SOURETTE. — Comment trouvez-vous le duc?

LEMEUNIER. — Charmant!... Sa conversation avait l'air de vous intéresser beaucoup... De quoi parliez-vous donc?

MADAME SOURETTE. — Nous parlions politique.

LEMEUNIER. — Vous êtes bien jolie, madame, vous êtes trop jolie et vous avez une robe qui vous sied à ravir... Je vous aime!

MADAME SOURETTE. — Encore?

LEMEUNIER. — Toujours, et chaque jour davantage.

MADAME SOURETTE. — Où ça s'arrêtera-t-il, grands dieux?

Voyons, vous n'êtes pas sérieux; mon mari ne vous a pas invité pour que vous me fassiez la cour, mais pour que vous fassiez connaissance avec Midasse. Profitez de cette occasion, allez lui parler, c'est à lui qu'il faut faire la cour. Pensez d'abord aux choses sérieuses.

LEMEUNIER. — L'amour que j'ai pour vous est la seule chose sérieuse.

MADAME SOURETTE. — Il faut que je sois raisonnable pour vous. Je ne veux pas vous écouter, je ne vous écouterai pas. Je vous ordonne d'être aimable avec Midasse et de lui plaire. Obéissez, si vous m'aimez comme vous le dites.

LEMEUNIER. — Vous avez raison : occupons-nous de la chaudière électrique !

MADAME SOURETTE. — A propos, avez-vous parlé à madame Lemeunier de la nouvelle combinaison ?

LEMEUNIER. — Oui, je lui en ai parlé.

MADAME SOURETTE. — Elle a dû être contente.

LEMEUNIER. — Pas tant que je l'aurais cru. Oui, elle trouve que c'est trop important, que c'est une affaire trop considérable.

MADAME SOURETTE. — Elle se plaint que la mariée est trop belle !... Elle changera d'avis. En attendant, allez donc causer avec Midasse.

LEMEUNIER. — J'y vais. *(Il se dirige vers le groupe où sont Midasse, le président, le général, Sourette et le duc.)*

SCÈNE IV

MIDASSE, LE PRÉSIDENT, LE GÉNÉRAL, SOURETTE.

LE GÉNÉRAL. — J'aime mieux une injustice qu'un désordre.

LE PRÉSIDENT. — Mieux vaut pourtant un désordre qu'une injustice.

SOURETTE. — A moins qu'on ne concilie la justice et l'ordre, ce qui serait préférable.

MIDASSE. — Vous avez certainement raison tous les trois, car chacun de vous parle à son point de vue, et, comme je l'ai dit hier à la Chambre...

SOURETTE. — Mon cher Midasse, vous avez fait un très beau discours.

LE GÉNÉRAL. — Superbe !

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez lu ?

LE GÉNÉRAL. — Non.

MIDASSE. — Comme je l'ai dit hier à la Chambre, il y a deux questions : une question de morale ou de droit, si vous aimez mieux.

et une question de fait. Ce qui se passe est très significatif. Voici que tout un peuple se passionne pour la justice, cela indique nettement au gouvernement la voie qu'il doit suivre. Trop souvent le régime parlementaire s'est oublié dans l'ornière des douzièmes provisoires...

SOURETTE. — Très joli !

MIDASSE. — Et l'heure a sonné d'aborder franchement la discussion féconde des lois, et j'ose dire que notre œuvre sera grande par l'effort énergique qu'elle appelle. Oh ! ça ne sera pas facile, je le sais, mais tant qu'il y aura une armée, un clergé, une université et des imbéciles, il y aura un esprit militaire, un esprit clérical, un esprit universitaire et même un esprit d'imbéciles. *(On rit.)*

SCÈNE V

CHARCENNES, JOURNAY.

JOURNAY. — Entendez-vous Midasse qui pérorer ? C'est votre député, Midasse ; il est du midi, de vos côtés...

CHARCENNES. — Oui, il est de chez moi.

JOURNAY. — Vous avez l'air navré.

CHARCENNES. — Ça n'est pas gai.

JOURNAY. — Il a bien parlé, hier, à la Chambre.

CHARCENNES. — Oui, on parle bien chez nous. Ça serait dommage... on ne fait que ça ! Figurez-vous que je reviens justement de là-bas, et j'observais Midasse pendant le déjeuner, je l'écoutais, et moi qui le connais dans les coins, qui connais sa vie, je me disais : « C'est cet homme-là qui représente mon pays ; mon pays... c'est-à-dire cent lieues de côtes merveilleuses avec des forêts de pins toujours verts qui descendent jusque dans la mer violette... mon pays, c'est-à-dire des petites villes toutes pleines de souvenirs héroïques ou touchants et tant de braves gens penchés sur la terre et qui cultivent leurs vignes et leurs oliviers comme les cultivaient leurs ancêtres. Dire que c'est tout cela qu'il représente !... C'est fort triste. »

JOURNAY. — Il représente surtout des affaires, des places, des bureaux de tabac. Consolerez-vous, ça n'est pas particulier au midi : je suis d'un département du nord où c'est absolument la même chose.

SCÈNE VI

MADAME SOURETTE, JOURNAY, CHARCENNES.

MADAME SOURETTE. — Je suis sûre que vous êtes en train de dire du mal de quelqu'un.

JOURNAY. — Non, je parlais d'une façon générale.

MADAME SOURETTE. — Comment trouvez-vous le duc ?

JOURNAY. — Ravissant.

MADAME SOURETTE. — N'est-ce pas ?

JOURNAY. — Oui. Il est d'une insignifiance rare...

MADAME SOURETTE. — Vous vous trompez... C'est un homme supérieur.

JOURNAY. — Je demande à toucher... Je trouve qu'il a l'air d'une opérette sans musique.

MADAME SOURETTE. — Qu'à cela ne tienne ! Il y aura bientôt de la musique, et ce ne sera pas de l'opérette : ce sera du grand opéra.

JOURNAY. — Vous badinez !

MADAME SOURETTE. — Le Prince pourrait très bien, plus tôt qu'on le croit, faire acte de prétendant.

JOURNAY. — Oui, oui, nous la connaissons.

MADAME SOURETTE. — L'opinion est très préparée... Vous avez bien vu, encore tout dernièrement, à Saint-Mandé, plus de cent cinquante ouvriers catholiques réunis au *Cadran Bleu* ont crié : « Vive le roi ! »

JOURNAY. — Oui, et ils ont très bien déjeuné. Ils se sont dit : « Mettons-nous toujours à table, ça le fera peut-être venir. »

MADAME SOURETTE. — Vous pouvez plaisanter tant que vous voudrez ; mais le duc m'a révélé des choses dont on ne se doute pas.

CHARCENNES. — Mais je vois, madame, que vous êtes très royaliste.

MADAME SOURETTE. — Mon arrière-grand-père était chouan et ma bisaïeule était vendéenne.

JOURNAY. — « Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne ! »

MADAME SOURETTE, à *Charcennes*. — Vous voyez cette pendule, monsieur ?

CHARCENNES. — Oui, elle est très belle... elle est, je crois, de style Louis XVI...

MADAME SOURETTE. — Vous voyez qu'elle ne marche pas ? Savez-vous pourquoi ?

CHARCENNES. — Non... sans doute parce que le mouvement est chez l'horloger.

MADAME SOURETTE. — Elle était dans le grand-salon du château de ma famille, près de Plouerzac. Lorsque la nouvelle arriva dans nos pays que l'infortuné roi de France avait été guillotiné, mon bisaïeul se leva, il décrocha le balancier et jura de venger la mort du roi... J'ai entendu raconter cette histoire-là bien souvent à mon grand-père, quand j'étais toute petite... Mais vous n'avez pas de café : je vais vous en faire apporter. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE VII

JOURNAY, CHARGENNES.

CHARGENNES. — C'est joli, l'histoire de la pendule, ça a de l'allure!

JOURNAY. — Oui, beaucoup d'allure... seulement, ça n'est pas vrai. Cette pendule vient de chez un marchand de curiosités de la rue Lafayette, et jamais de sa vie de pendule, elle n'a figuré sur une cheminée du château de Plouerzac. D'ailleurs, ce château de Plouerzac n'est pas du tout la demeure des ancêtres de madame Sourette, qui est une demoiselle Brinquois, mais son père a acheté ce château à de vieux nobles ruinés.

CHARGENNES. — Alors, madame Sourette n'a pas les raisons qu'elle dit d'être royaliste?

JOURNAY. — Non, mais elle en a d'autres. Regardez-la : ne ferait-elle pas une merveilleuse favorite? Elle a tout ce qu'il faut pour ça.

CHARGENNES. — Prenez garde, voici sa fille.

SCÈNE VIII

MARCELLE, JOURNAY, CHARGENNES.

MARCELLE, à *Chargennes*. — Voulez-vous du café, monsieur?

CHARGENNES. — Non, merci, mademoiselle.

MARCELLE. — Et vous, monsieur Journay?

JOURNAY. — Parfaitement... merci.

MARCELLE. — Prenez-vous du sucre?

JOURNAY. — Non... jamais de sucre.

MARCELLE. — C'est peut-être parce qu'il est tout cassé. (*Elle s'en va.*)

CHARGENNES. — Elle ne vous l'a pas envoyé dire.

JOURNAY. — Les petites filles d'aujourd'hui ont un toupet infernal!

CHARGENNES. — Elle est jolie, d'ailleurs, cette petite personne.

JOURNAY. — Délicieuse : elle ressemble à sa mère.

CHARGENNES. — Elle m'intéresse, cette madame Sourette, à un point que je ne saurais dire. C'est la seule femme qui serait capable de me faire faire des bêtises.

JOURNAY. — Ça ne prouverait pas particulièrement son empire sur vous : vous n'avez fait que ça toute votre vie.

CHARGENNES. — C'est vrai... C'est égal, je m'emballerais facilement.

JOURNAY. — Vous n'êtes pas le seul !

CHARCENNES. — Je le sais bien.

JOURNAY. — Alors, c'est la première fois que vous venez ici ?

CHARCENNES. — Oui.

JOURNAY. — C'est assez amusant, ces déjeuners du jeudi... Amusant, ça dépend... vous êtes tombé sur un bon jour.

CHARCENNES. — Savez-vous avec qui elle est, en ce moment, madame Sourette ?

JOURNAY, *désignant madame Sourette qui cause avec son mari.* — Vous le voyez bien : elle est avec Sourette.

CHARCENNES. — Non, avec qui elle est... je veux dire avec qui elle... enfin, vous m'entendez bien.

JOURNAY. — Ah ! oui... En ce moment ? ma foi, non, je ne sais pas.

CHARCENNES. — Est-ce qu'elle n'est pas avec Midasse ?

JOURNAY. — Oh ! ça, c'est de l'histoire ancienne.

CHARCENNES. — On dit pourtant que ça continue.

JOURNAY. — Je ne crois pas.

CHARCENNES. — Il y eu aussi le général, et le président.

JOURNAY. — Oui, mais c'est de l'histoire encore plus ancienne : c'est préhistorique, antédiluvien.

CHARCENNES. — Et Sourette est là au milieu de tous ces gens-là ; il circule avec une aisance admirable, il dit à chacun le mot qu'il faut.

JOURNAY. — C'est vrai. Il est exquis, et comment ne pas l'aimer ? Il fait ma joie. Certes son rôle est délicat, mais il le remplit avec une maîtrise !... il y est incomparable. Et toujours charmant avec sa femme, plein d'attentions et de prévenances... Il lui rend égards pour écarts.

CHARCENNES. — C'est à se demander, ma parole d'honneur, s'il sait quelque chose ! (*Charcennes va rejoindre le groupe où est Midasse, laissant Journay seul.*)

SCÈNE IX

JOURNAY, LEMEUNIER, puis MADAME SOURETTE.

LEMEUNIER. — Eh bien ! mon vieux Journay, tu es tout seul... tu t'amuses ?

JOURNAY. — Je ne m'ennuie pas. A propos, je voulais te demander : comment ça s'est-il passé hier soir avec ta femme ?

LEMEUNIER. — Très bien.

JOURNAY. — Très bien ?

LEMEUNIER. — Oui. Pourquoi me demandes-tu ça ?

JOURNAY. — Parce qu'en l'attendant, nous avons causé, naturellement, et elle n'a fait que me parler de madame Sourette. Elle se doute de quelque chose, certainement.

LEMEUNIER. — Tu ne lui as rien dit ?

JOURNAY. — Voyons !... Mais je n'étais pas fâché que tu arrives : je commençais à en avoir assez. J'étais l'objet des interrogations les plus perfides. C'est qu'elle est maligne ! Elle vous retourne dans tous les sens... C'est une lame.

LEMEUNIER. — Oh ! je sais bien.

JOURNAY. — Enfin ! je te prévient, elle en est à la période aiguë des soupçons : elle flétrit l'adultère madame Mairieux, elle va chez les tireuses de cartes, elle regrette l'appartement de la rue de Provence. Alors, prends garde : on peut, on doit abuser de la confiance d'une femme, mais jamais de sa méfiance... C'est dangereux. Hier soir, elle m'a paru dans un tel état d'énerverment douloureux que je voulais te prévenir, pendant que je mettais mon paletot dans l'antichambre ; mais elle était derrière nous.

LEMEUNIER. — Oui... elle ne nous a pas laissés seuls. Nous avons eu, en effet, une discussion assez vive, toujours à propos de Sourette ; ça s'est bien terminé. Je crois que la confiance est revenue.

JOURNAY. — Fais tout de même bien attention... Si elle s'apercevait de quelque chose, elle serait capable de tout... Elle paraît très décidée.

LEMEUNIER. — Oh ! je sais bien... Enfin, elle ne t'a rien dit de précis. Que croit-elle au juste ?

JOURNAY. — Elle croit à un gros flirt.

LEMEUNIER. — Elle ne se trompe pas, d'ailleurs... il n'y a que ça.

JOURNAY. — Ce n'est pas ta faute !

LEMEUNIER. — Non !

JOURNAY. — Où en es-tu avec l'archiduchesse ?

LEMEUNIER. — Je ne sais pas où j'en suis : ça commence à m'ennuyer, cette affaire-là. J'ai bien envie d'y renoncer.

JOURNAY. — C'est ça, renonces-y donc, mon vieux, tu feras très bien.

LEMEUNIER. — D'un autre côté, ça serait vraiment malheureux d'avoir perdu deux mois à faire ma cour, — et quelle cour ! — pour n'être arrivé à rien. De quoi aurais-je l'air ?

JOURNAY. — Tu aurais l'air d'un homme sensé.

LEMEUNIER. — C'est toujours un peu ridicule. Et puis le bonheur est peut-être très proche, de sorte que je me demande s'il ne vaut pas mieux continuer.

JOURNAY. — C'est ça, mon vieux, continue donc, tu feras très bien.

LEMEUNIER. — A la bonne heure! Tu n'es pas contrariant, toi!... Je m'en vais : « Tu fais bien »; je reste : « Tu fais bien »! Voilà bien les conseils que vous donnent les amis dans les cas difficiles.

JOURNAY. — Mon pauvre petit, comme tu ne feras jamais que ce que tu as envie de faire, j'ai plus vite fait de dire comme toi... Voyons, est-ce ta femme ou madame Sourette que tu aimes? Tu n'en sais peut-être rien?

LEMEUNIER. — J'aime ma femme, j'adore ma femme, mais c'est autre chose... C'est-à-dire que j'ai pour elle une estime profonde, une affection grave, une tendresse infinie... Certes, je serais désolé de lui faire la moindre peine...

JOURNAY. — C'est moi qui ai mal posé ma question. Supposons que tu deviennes l'amant de madame Sourette, que ta femme l'apprenne et te quitte, qu'elle ne veuille plus entendre parler de toi...

LEMEUNIER. — Je ne m'en consolerais jamais! Je traînerais une existence misérable, je serais un homme très malheureux... Je ne veux pas y penser...

JOURNAY. — Si tu t'apitoyes ainsi sur toi-même, c'est ta femme que tu aimes, ça ne fait pas de doute.

LEMEUNIER. — Et pourtant madame Sourette me trouble étrangement... J'ai toujours rêvé ce genre de femme-là. Sur moi qui n'ai pas beaucoup vécu, tout ce qu'il y a en elle de mondain, oui, de mondain, d'impérialement vicieux, exerce un attrait invincible. Il me semble qu'elle est d'une autre race et qu'elle est aussi le temple de certaines voluptés mystérieuses que j'ignore. Et puis, c'est ce rythme de toute sa personne, c'est son regard, son air de tête, comme on disait au siècle dernier; il n'y a pas à dire, elle est admirable.

JOURNAY. — Oh! pour ça, elle est très *incessu patuit*.

LEMEUNIER. — Alors, quand je la vois, je ne vois plus qu'elle; quand je suis près d'elle, je la désire éperdument... voilà la vérité. Et même loin d'elle, c'est une obsession... Si je vois son bras ou sa gorge, je perds la tête... Je la déshabille par la pensée, je la caresse, je l'enlace, je la respire, je la sens.

JOURNAY. — Tout ça peut se dire en un mot.

LEMEUNIER. — Et voilà deux grands mois que ça dure, et je n'ai rien obtenu.

JOURNAY. — Tu t'y prends peut-être très mal.

LEMEUNIER. — Je ne dois pas m'y prendre très bien. Et puis il y a des choses qui déconcertent : je lui ai envoyé une bague, un très joli rubis ancien; elle a dû le recevoir ce matin; eh bien, elle ne l'a pas mis à son doigt, elle ne m'en a même pas dit un mot.

JOURNAY. — Elle ne l'a peut-être pas encore reçu.

LEMEUNIER. — C'est impossible : j'ai tellement recommandé à Donian, mon bijoutier, de le faire porter ce matin avant midi ! Je pense qu'elle aura peut-être été froissée.

JOURNAY. — C'est peu probable.

LEMEUNIER. — Elle est si extraordinaire ! Il y a des jours où je crois bien qu'elle est décidée à se donner, et puis, le lendemain, elle se reprend... elle étale des remords, elle trouve des prétextes... tantôt c'est sa fille qui grandit et à qui elle doit se consacrer, tantôt c'est autre chose. Avant-hier, elle a découvert que Sourette était jaloux de moi.

JOURNAY. — Ça, c'est excessif. Sourette ne fait pas profession d'être jaloux... au contraire... D'ailleurs, il a raison : il n'y a pas de sot métier.

LEMEUNIER. — Oui, pourquoi ferait-il une exception pour moi ?

JOURNAY. — Il est vrai, le cœur humain n'est pas forcé d'être logique : tu ne lui conviens peut-être pas, à Sourette, à ce point de vue-là... C'est le mari, après tout : il se réserve peut-être le droit de choisir les amants... il n'y a qu'à s'incliner.

LEMEUNIER. — Enfin, elle me fait l'effet d'une femme qui ne sait pas ce qu'elle veut.

JOURNAY. — C'est à toi de lui dire ce que tu veux.

LEMEUNIER. — Mais je ne fais que ça !

JOURNAY. — Tu ne le lui dis pas avec assez d'autorité : je te connais bien, tu es trop doux, trop délicat. Il y a des femmes, au point de vue physique, quand on ne les bat pas, elles vous trouvent froid : au point de vue moral, c'est la même chose : l'archiduchesse est de ces femmes-là. Et puis dis-toi bien qu'une des plus grandes épreuves dont une femme doit sortir triomphante, ce n'est pas tant la possession que la possibilité, c'est-à-dire la trop grande facilité. Or madame Sourette, dont la réputation de femme légère est solidement établie, a tout intérêt, si elle tient à toi, à te faire faire un stage assez prolongé pour te prouver que ça n'est pas déjà si facile que ça. Mais, les meilleures plaisanteries étant les plus courtes, tu dois la forcer à se décider.

LEMEUNIER. — Alors, tu me conseilles, au besoin, d'être brutal ?

JOURNAY. — Oui, et même grossier, s'il est nécessaire.

LEMEUNIER. — Oui, tu as raison : ça ne peut pas durer, c'est ridicule. Elle veut ou elle ne veut pas : qu'elle se décide. Je lui parlerai... demain.

JOURNAY. — Pourquoi demain ? Tu as peur, tu recules déjà... Non, pas demain, aujourd'hui ; ce soir, au plus tard, tout de suite, puisque la voici.

MADAME SOURETTE, *survenant*. — Que faites-vous là ?... vous

ne fumez donc pas?... Vous savez qu'il y a tabagie dans la galerie. Vous ne voulez pas fumer un cigare?

JOURNAV. — J'y vais.

MADAME SOURETTE. — Et vous?

LEMEUNIER. — Moi, je reste pour vous tenir compagnie : j'ai à vous parler.

MADAME SOURETTE. — Avez-vous causé avec Midasse, comme je vous l'avais dit?

LEMEUNIER. — Non.

MADAME SOURETTE. — Il faut que je vous gronde. Vous n'êtes vraiment pas sérieux.

LEMEUNIER. — Midasse me déplaît.

MADAME SOURETTE. — Pourquoi?

LEMEUNIER. — Ne me le demandez pas... vous le savez bien.

MADAME SOURETTE. — Ce sont des enfantillages.

LEMEUNIER. — D'ailleurs, il est inutile que je fatigue Midasse et que je l'ennuie... puisque votre mari a la bonté de s'occuper de cette affaire... je suis entre bonnes mains, il s'y connaît mieux que moi.

MADAME SOURETTE. — Le fait est que, s'il n'y avait que vous, mon pauvre ami, pour vous occuper de vos affaires!...

LEMEUNIER. — Il s'agit bien de ça! J'ai à vous parler. Vous m'écoutez?

MADAME SOURETTE. — Oui, parce que vous me le demandez poliment. (*Elle rit.*)

LEMEUNIER. — Êtes-vous superstitieuse?

MADAME SOURETTE. — Ça dépend... Pourquoi me demandez-vous ça?...

LEMEUNIER. — Parce que j'ai fait, cette nuit, un rêve dont vous étiez l'objet doux et magnifique.

MADAME SOURETTE. — Quel était votre rêve?

LEMEUNIER. — J'ai rêvé que vous m'apparteniez.

MADAME SOURETTE. — Rien que ça!

LEMEUNIER. — Mon Dieu, oui! les oreilles ont dû vous tinter. Vous veniez tout simplement, en disant : « Me voici... » Vous aviez l'impudeur sacrée des déesses et vous vous donniez avec une fougue sereine.

MADAME SOURETTE. — Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

LEMEUNIER. — J'ai eu tort; et puis il faut bien changer de temps en temps.

MADAME SOURETTE. — Vous m'avez habituée à plus de réserve.

LEMEUNIER. — Eh bien, je sors de cette réserve, voilà tout.

MADAME SOURETTE. — Vous en sortez, en effet, assez brutalement. Vous trouvez que ça vous va bien, ce ton badin ?

LEMEUNIER. — Pas mal, et vous ?...

MADAME SOURETTE. — Voyons, mon cher ami, je ne vous reconnais plus ; ce n'est pas vous qui parlez.

LEMEUNIER. — Si, si, c'est bien moi, je vous assure, et je vous parle ainsi parce que je vous désire follement.

MADAME SOURETTE. — Je vous crois positivement fou... vous me voyez toute interdite.

LEMEUNIER. — Mais non, pas tant que ça. Vous avez l'expérience de la vie et vous ne pensiez pas que je resterais comme ça indéfiniment auprès de vous, n'osant rien demander et n'ayant rien reçu... Non, non, lorsqu'une femme désirable comme vous l'êtes, et avvertie, accueille un homme et l'encourage, et l'autorise à lui faire la cour, elle sait fort bien que cet homme se dirige vers un but précis, et, par cela seul, elle s'engage moralement à s'exécuter quand l'heure sera venue. Eh bien, elle est venue. Voilà deux mois que vous m'avez permis de vous dire mon amour ; cet amour, respectueux d'abord, s'enhardit et le désir discret devient obsédant, lancinant... Je vous désire follement.

MADAME SOURETTE. — Soyez certain que si je vous ai écouté jusqu'au bout, c'est que je me suis rappelé la discrétion et la correction dont vous avez été preuve jusqu'à présent.

LEMEUNIER. — Oui, j'avais de bonnes notes, mes chefs étaient contents de moi.

MADAME SOURETTE. — Et aussi parce que j'étais vivement surprise... Je ne m'attendais pas à un si rude assaut. Oh ! je pensais bien que ça ne pouvait pas durer et qu'un jour ou l'autre vous vous monteriez un homme...

LEMEUNIER. — Oui, un homme.

MADAME SOURETTE. — C'est-à-dire un animal trop pressé ; mais je ne pensais pas que pour une déclaration aussi vive, pour une mise en demeure aussi catégorique, vous choisiriez précisément l'anniversaire de votre mariage.

LEMEUNIER. — Mais comment savez-vous ?

MADAME SOURETTE. — Peu vous importe... vous comprenez bien que j'ai mes renseignements. Et ne me dites pas que vous l'avez oublié, je suis certaine du contraire... Ne me dites pas... oh ! surtout ne me dites pas ce que vous dites tous en pareille circonstance, c'est-à-dire que vous n'aimez pas votre femme ou du moins que c'est tout autre chose. Non... je sais que vous aimez votre femme, et vous avez pour madame Lemeunier des attentions qui ne sont pas le fait d'un mari indifférent... Vous l'aimez ; elle le mérite, d'ailleurs, à tous

les égards, d'abord parce qu'elle vous adore, et ensuite parce qu'elle est extrêmement intelligente et même très spirituelle. Est-ce vrai ?

LEMEUNIER. — Oui, c'est vrai.

MADAME SOURETTE. — Car vous êtes un très bon mari, vous ne faites qu'un lit avec madame votre épouse, vous lui dites tout, vous la consultez sur tout... vous avez une vie très bourgeoise... Vous ne pouvez pas aimer deux femmes à la fois; ce n'est pas fait pour vous, ces choses-là. Alors, pourquoi vous adresser à moi ? Et que dirait madame Lemeunier si elle savait que son Ned... Elle vous appelle Ned, n'est-ce pas ?

LEMEUNIER, *comme en s'excusant*. — Oui... c'est le diminutif d'Édouard, en anglais.

MADAME SOURETTE. — Que dirait-elle si elle savait que son Ned dit à une autre femme les jolies choses que vous venez de me dire ?

LEMEUNIER. — Il est piquant que vous me fassiez de la morale et que vous preniez avec cette chaleur les intérêts de madame Lemeunier.

MADAME SOURETTE. — Il ne m'appartient pas de faire de la morale, je le sais bien, et sachez que je ne prends jamais les intérêts d'une rivale... oui, d'une rivale... Ah ! vous avez cru que j'étais une coquette, une allumuse, peut-être pis encore, pour avoir osé me parler comme vous l'avez fait... Je suis une orgueilleuse, une exclusive, voilà tout... Je ne veux pas de partage, je veux être la seule, comme vous seriez le seul, et si je ne suis que la maîtresse, je veux être maîtresse. Or madame Lemeunier est très amoureuse de vous ; la veille d'un tel anniversaire, elle devait être dans des dispositions fort tendres, à en juger par une pâleur qui vous sied à ravir. Je présume que, cette nuit, elle n'a pas dû vous laisser les loisirs de faire le joli rêve que vous m'avez raconté ; il est, d'ailleurs, cousu de fil blanc, votre rêve, et sans doute imaginé pour les besoins de la cause... Je constate que vous n'inventez pas seulement des chaudières.

LEMEUNIER. — Mais, Thérèse, je vous jure... si je ne l'ai pas fait précisément la nuit dernière, je l'ai fait bien souvent, ce rêve... et encore en ce moment...

MADAME SOURETTE, *avec dégoût*. — Ah ! taisez-vous !...

LEMEUNIER. — Je vous jure, Thérèse...

MADAME SOURETTE. — Ah ! ne me jurez rien, mon ami !... mais vous comprenez que, sortant de ses bras, à elle, venir me dire de telles choses, à moi, c'est d'abord un outrage pour une femme, quelle qu'elle soit ; c'est de plus une torture pour une femme qui vous aime.

LEMEUNIER. — C'est vrai, Thérèse ?... vous m'aimez, tu m'aimes ? Je vous demande pardon... je ne savais pas... mais, c'est vrai, tu m'aimes ?

MADAME SOURETTE. — Vous ne l'aviez donc pas compris ?

LEMEUNIER. — Je vous demande pardon... j'ai été bien brutal tout à l'heure, c'est vrai ; mais vous parlez de tortures... pensez que voilà deux mois que je suis sous l'empire de votre charme, de votre séduction, de votre beauté... de ta beauté...

MADAME SOURETTE. — Ah ! ne vous excusez pas. Tout, mon passé, ma réputation, mon triste mari, tout vous autorisait à me traiter comme vous l'avez fait. Vous croyez, sans doute, à je ne sais quelle classique comédie, et même à je ne sais quel calcul misérable. Vous avez voulu savoir ce qu'il y avait au fond de tout cela. Vous le savez maintenant. Il y avait une femme qui vous aime, qui vous adore, qui vous veut tout entier à elle comme elle sera tout entière à vous, je le jure... car, moi, j'ai un mari qui ne compte pas. Rends-toi libre et je deviendrai ton esclave passionnée... ma fierté deviendra de la souplesse pour mieux t'aimer... et ma chair qui te trouble frissonnera sous tes caresses... Rends-toi libre, car, moi aussi, je te désire follement.

LEMEUNIER. — Oh ! ne me dis pas ça !... tu me rends fou... j'ai le vertige et j'ai peur de toi et de moi... C'est effroyable, ce que tu me proposes.

MADAME SOURETTE. — Non, ce n'est pas effroyable, mon enfant, c'est divin.

LEMEUNIER, se dégageant. — Non, non, c'est impossible... C'est cruel, ce que vous faites là... Vous savez bien que je ne peux pas... Non, je ne le peux pas... Comment voulez-vous, d'abord, que je me rende libre ?... Par quel moyen ?

MADAME SOURETTE. — Mon cher, si vous m'aimez, vous le trouverez bien, le moyen. *(À ce moment, Sourette vient vers sa femme et Lemeunier.)*

SOURETTE, à Lemeunier. — Vous étiez donc là, vous ? Je vous cherchais partout... Je vous croyais parti... Vous ne fumez donc pas ?

LEMEUNIER. — Non.

SOURETTE. — Il n'a pas de défauts, ce garçon-là... il est admirable. Ma chère amie, je vous enlève Lemeunier, si vous le permettez... Vous l'avez eu assez longtemps... Chacun son tour. Je n'ai que deux mots à lui dire. *(Il prend, par un geste familier, Lemeunier sous le bras et l'emmène à l'écart.)*

SCÈNE X

LEMEUNIER, SOURETTE.

SOURETTE. — Eh bien, j'ai causé à nouveau avec Midasse, il vient de partir pour la Chambre... Ça va très bien, très bien. Ce n'est

pas lui qui est chargé de former le cabinet; mais il en fera certainement partie, et il prendra les Postes et Télégraphes... de sorte que par lui nous obtiendrons ce que nous voudrons... Je crois que nous allons gagner beaucoup d'argent.

LEMEUNIER. — Tant mieux! on en a toujours besoin.

SOURETTE. — A qui le dites-vous!... A propos, avez-vous pensé à ce que je vous ai demandé hier soir?

LEMEUNIER. — Oui, oui, j'y ai pensé.

SOURETTE. — Vous avez l'argent sur vous?

LEMEUNIER. — Non... C'est que, pour moi, c'est une assez grosse somme, cent mille francs.

SOURETTE. — C'est une grosse somme pour tout le monde, pour moi surtout qui en ai absolument besoin. Mais, vous savez, je vous les rendrai dans quelques jours... c'est l'affaire d'un mois, tout au plus.

LEMEUNIER. — Oh! je sais bien... je ne suis pas inquiet; mais je veux dire que des gens comme nous n'ont pas cet argent-là liquide.

SOURETTE. — Liquidez-le. Si vous ne vous en occupez pas...

LEMEUNIER. — Je m'en suis occupé... Je suis allé dès ce matin chez mon notaire... Il faut vous dire que notre argent est placé en immeubles.

SOURETTE. — Ce n'est pas mauvais.

LEMEUNIER. — Oui; mais, pour emprunter dessus ou pour prendre hypothèque, j'ai besoin de la signature de ma femme.

SOURETTE. — Et vous n'en avez pas encore parlé à madame Lemeunier...

LEMEUNIER. — Pas encore.

SOURETTE. — Elle ne fera pas de difficultés... surtout si elle sait que c'est pour moi... vous lui avez parlé de nos projets?

LEMEUNIER. — Oui, oui.

SOURETTE. — Elle a dû être contente... non?

LEMEUNIER. — Oh! certainement, elle est très contente... A vrai dire, sur le moment, elle a été surprise... elle est un peu effrayée à cause de l'importance d'une telle entreprise... elle n'est pas encore faite à cette idée-là.

SOURETTE. — Elle y viendra. En tout cas, allons au plus pressé. Il faut absolument que vous ayez tout de suite la signature de votre femme... Vous comprenez, je devais payer ce soir avant cinq heures, mais c'est impossible maintenant... Il faut donc que j'aie cet argent demain matin ou demain soir au plus tard. Alors, il faut qu'en sortant d'ici... Mais nous ne sommes pas très bien pour causer de tout ça... Venez donc dans mon cabinet. (*Il sort avec Lemeunier.*)

SCÈNE XI

Autour de MADAME SOURETTE, LE GÉNÉRAL DE LESVILLE,
LE PRÉSIDENT DUFAUCHU, LE DUC DE MORTAGNE,
CHARGENNES, JOURNAY.

LE GÉNÉRAL. — Oui, nous allons avoir un ministère de concentra-
tion : ça ne les mènera pas loin.

JOURNAY. — Ça durera ce que ça durera !

LE GÉNÉRAL. — Je ne lui donne pas huit jours, à votre minis-
tère... Ces changements perpétuels énervent le pays.

JOURNAY. — Ou l'indifférent.

LE GÉNÉRAL. — Mais l'épuisent. Le moyen de faire des réformes
sérieuses avec une telle instabilité!... Et ça durera tant que nous serons
divisés en trente-six partis. Regardez l'Angleterre : il n'y a que deux
partis au Parlement : les conservateurs et les libéraux ; c'est net,
c'est tranché... tandis que chez nous, lorsqu'il s'agit de voter une loi
importante, on se livre à un petit jeu de pointage comme à l'Acadé-
mie, quand il s'agit de faire passer un homme du monde ou un
littérateur.

LE PRÉSIDENT. — Comme vous avez raison !

LE GÉNÉRAL. — Et puis, c'est la complaisance, c'est la veulerie
universelle. On mêle tout, on confond tout... on n'a plus la foi, on
ne descend plus dans la rue pour une idée ; on prétend concilier
l'indiscipline et l'armée... il n'y a pas de gouvernement, c'est bien
simple, il n'y a même pas de réaction.

LE DUC DE MORTAGNE. — Je vous demande pardon !

LE GÉNÉRAL. — Mais non, monsieur, il n'y a plus de réaction.
Votre prince suit l'exemple de ses prédécesseurs... il attend... il
attendra jusqu'à la mort.

LE DUC. — Mais général, que voulez-vous qu'il fasse ?

LE GÉNÉRAL. — Il devrait être là, au lieu d'aller chasser chez les
nègres Bobos... ou Cocos !

LE DUC. — Mais vous savez bien, général, que le séjour en France
est interdit à Monseigneur.

LE GÉNÉRAL. — Je le sais bien, mais ça ne fait rien : on passe
la frontière à cheval, on se fait coffrer ou on reçoit une balle, mais
f...! monsieur, on fait acte de prétendant.

LE DUC. — Je vous ferai remarquer, mon général, que s'il était
tué, le prince n'en serait pas plus avancé.

LE GÉNÉRAL. — Ah ! je vous assure que si on me demandait mon
avis, ça marcherait mieux que ça. Je commencerais par supprimer,
non pas la liberté, mais la licence de la presse. Toute attaque gros-

sière, toute calomnie sans fondement, contre n'importe qui, serait punie sévèrement, et, s'il y avait récidive, le journal supprimé et le rédacteur en prison.

JOURNAY. — Parbleu ! sans ça, ce n'était pas la peine de prendre la Bastille... où, d'ailleurs, on était très bien.

MADAME SOURETTE. — J'avais toujours entendu dire le contraire.

JOURNAY. — Vous avez entendu dire ça par Latude, mais c'est une légende. D'abord, comment Latude pourrait-il savoir si on y était mal, puisqu'il n'y était jamais !

MADAME SOURETTE. — Comment ! jamais ?

JOURNAY. — Il y était de temps en temps... quand un inspecteur ou un commissaire du roi devait passer, le gouverneur priait Latude de rester là, de faire acte de présence... il lui demandait ça comme un service personnel... Après, il était libre.

LE GÉNÉRAL. — Vous êtes un farceur, vous !... Ça n'empêche par que c'est effrayant, le point où la polémique en est arrivée... on insulte à la journée l'armée et la magistrature. Je suis sûr que vous-même, mon cher président, vous n'êtes pas épargné...

LE PRÉSIDENT. — On m'appelle couramment, dans les feuilles, « le satyre gâteux », on me surnomme « Dufauchu-la-Honte ». Mais je n'ai pas à me plaindre, ça n'est pas encore moi le plus maltraité.

LE GÉNÉRAL. — Et moi, monsieur, je m'appelle Le Prieur de Lesville... on a trouvé spirituel, dans une certaine presse, de m'appeler La Baderne de Lesville ; et on a tellement l'habitude de voir mon nom écrit comme ça que, l'autre jour, dans un compte rendu d'une cérémonie officielle où je me trouvais, un journal très sérieux a imprimé : « La Baderne » au lieu de « Le Prieur ». Le rédacteur avait été de très bonne foi.

JOURNAY. — C'est très comique !

LE GÉNÉRAL. — Vous trouvez ça comique, vous ? Ce qui nous perd aussi, c'est la blague, le scepticisme, le dilettantisme... le dilettantisme !... on n'a plus une opinion bien arrêtée, on a un peu de toutes les opinions... (*S'adressant à Charcennes.*) Tenez, monsieur, qu'est-ce que vous êtes au juste ?

CHARCENNES. — Comment ! ce que je suis ?... Je ne comprends pas.

LE GÉNÉRAL. — Êtes-vous républicain, royaliste, bonapartiste, socialiste, anarchiste, antisémite, quoi ?

CHARCENNES. — Mon Dieu, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Oui, « mon Dieu, mon général... » C'est-à-dire que vous ne savez pas, vous n'êtes rien, ça vous est égal, vous n'êtes pas fixé, vous êtes un dilettante... Eh bien, mon cher monsieur, il y en a des milliers comme vous.

CHARGENNES. — Croyez bien, mon général, que je déplore autant que vous...

LE GÉNÉRAL. — Oui, vous déplorez, mais, en attendant, vous ne faites rien, vous laissez faire... je parie que vous ne votez même pas... ça vous dérangerait... mais, si on supprimait le suffrage universel, vous crieriez comme un blaireau. Alors... ça vous est égal, les destinées de votre pays, l'avenir de la France? ça vous est égal que les autres peuples colonisent, étendent leurs conquêtes?... Vous ne vous occupez pas de tout ça... après vous la fin du monde!... D'ailleurs, ça se lit sur votre figure... Tout à l'heure, je vous regardais pendant que nous traitions de questions graves, de questions passionnantes... Vous n'avez pas dit un mot, vous vous contentiez de sourire en caressant votre moustache, vous vous croyez sans doute l'air malin, vous avez l'air d'un imbécile... parfaitement, d'un imbécile!

JOURNAY. — Voyons, mon général...

MADAME SOURETTE. — Voyons, mon vieil ami... mais qu'avez-vous?

LE GÉNÉRAL. — J'ai chaud, j'ai très chaud... j'étouffe!

MADAME SOURETTE. — En effet, vous êtes très rouge... Venez donc un peu avec moi... il fait très chaud ici. (*Elle l'emmène. — Le premier moment de stupeur passé :*)

JOURNAY. — Ou cet homme est fou, ou c'est un martyr!

CHARGENNES. — Je ne lui disais rien.

LE DUC. — C'est justement ce qui l'a exaspéré.

CHARGENNES, à Journay. — Vous l'avez aguiché tout le temps, et c'est à moi qu'il s'en prend!

JOURNAY. — Tel le taureau furieux, blessé par le picador, charge un cheval inoffensif.

CHARGENNES. — Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que je suis absolument de son avis, à cette vieille bête!... Il dit que je ne vote pas; moi qui ne manque pas une élection, qui vais voter là-bas dans la Siagne!... et ce n'est pas à côté, c'est à neuf cents kilomètres d'ici... ça me coûte deux cents francs, aller et retour, chaque fois que je vais voter... Et il m'accuse de ne m'intéresser à rien, moi qui suis pour la décentralisation et qui soutiens de mes deniers des œuvres de propagande pour la colonisation... Et voilà un monsieur qui vient m'insulter! Ah! mais, ça ne se passera pas comme ça!

JOURNAY. — Ah! vous n'allez pas recommencer!

CHARGENNES. — Je vais lui demander ce qu'il a voulu dire.

LE DUC. — Vous ne pouvez pas vous battre avec lui, c'est un homme âgé...

JOURNAY. — C'est un vieillard qui a pris feu... « Un octogénaire flambait... » (*Madame Sourette apparaît et vient près de Charcennes.*)

MADAME SOURETTE. — Cher monsieur, pour la première fois que vous venez dans cette maison, j'avoue que vous n'avez pas de chance. Je vous demande pardon de cette aventure. Le général est pourtant un fort galant homme... mais, en ce moment, les esprits sont tellement surexcités à cause de l'Affaire... Enfin, je ne sais pas ce qui lui a pris. D'ailleurs, il a eu une sorte de congestion dans mon cabinet de toilette... obligée de lui défaire sa cravate, son col, de lui mouiller les tempes avec de l'eau de Cologne... j'ai eu très peur... Enfin, il est désolé de tout ça... Il va venir vous présenter ses excuses, ou plutôt vous exprimer ses regrets, car, à cause de son âge et du vôtre, il ne peut guère vous faire des excuses. Enfin, ne lui gardez pas rancune.

CHARCENNES. — Je suis chez vous, madame, je dois obéir.

MADAME SOURETTE. — A la bonne heure, je vais le chercher. (*Elle revient avec le général.*)

LE GÉNÉRAL. — Monsieur, je n'ai jamais fait d'excuses à personne et je m'y prendrais sans doute fort mal. Laissez-moi vous tendre la main.

CHARCENNES. — Mais très volontiers, mon général.

LE GÉNÉRAL, *tout en gardant dans sa main la main de Charcennes et la secouant.* — Je ne sais pas ce qui m'a pris... je ne me rappelle plus ce que je vous ai dit, mais vous comprenez... pour peu qu'on discute avec une certaine conviction; il y a des silences qui sont agaçants... exaspérants... et puis c'est un certain air que vous avez... Oh! je ne dis pas que vous l'avez fait avec intention... mais vous étiez là, n'est-ce pas, à vous caresser la moustache... comme en ce moment... vous aviez absolument l'air de vous moquer des gens... vous aviez l'air d'un imbécile!... il n'y a pas d'autre mot: d'un imbécile!... Oh! pardon. tenez. j'aime mieux m'en aller... C'est vous qui avez raison. voyez-vous, mon jeune ami, il vaut bien mieux ne pas se faire de bile et laisser aller les choses. Ça durera ce que ça durera. Au bout du fossé la culbute! Bonsoir!... Vive l'anarchie! (*Il s'en va.*)

LE PRÉSIDENT. — Je m'en vais avec lui... je vais l'accompagner jusque chez lui... c'est inquiétant!

MADAME SOURETTE. — Je ne l'ai jamais vu comme ça... je vous demande pardon, monsieur Charcennes... je vous demande pardon, tout simplement... je n'ai rien à ajouter.

JOURNAY. — Vous n'avez rien à ajouter à ce que le général a dit, nous l'espérons bien!

CHARCENNES. — C'est égal... une fois, passe encore, mais deux fois, c'est trop!... Ça ne peut pourtant pas se terminer comme ça.

JOURNAY. — Vous avez le beau rôle ; croyez-moi, opposez le calme au courroux et le sang-froid à la congestion : ainsi fait le philosophe.

UN DOMESTIQUE ouvre la porte et annonce. — Madame Lemeunier !

SCÈNE VII

MADAME SOURETTE, CHARCENNES, LE DUC, JOURNAY,
GEORGETTE, puis LEMEUNIER et SOURETTE.

GEORGETTE entre comme chez elle ; la première personne qu'elle aperçoit, c'est Journay, elle lui dit. — Tiens, vous êtes là, vous ? (Puis elle s'avance vers madame Sourette.) Pardonnez-moi, madame, d'avoir forcé votre porte, et surtout ne grondez pas votre domestique : il a fait son devoir, il m'a objecté que vous aviez du monde, mais je lui ai affirmé que vous m'attendiez.

MADAME SOURETTE, très aimable. — Mais, madame, vous ne forcez pas du tout ma porte, vous n'êtes pas ici une étrangère ; votre mari que nous aimons beaucoup nous avait bien souvent parlé de vous, et j'avais le plus vif désir de vous connaître... j'avais même l'intention de vous faire prochainement une visite... je regrette simplement que vous vous soyez dérangée la première.

GEORGETTE. — Je vous remercie, madame, de vos bonnes paroles, et l'intention doit être réputée pour le fait.

MADAME SOURETTE. — Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

GEORGETTE. — Je vous remercie, madame, je ne resterai pas longtemps... je n'ai que deux mots à vous dire. Si je me suis dérangée la première, c'est qu'à proprement parler ce n'est pas une visite que je viens vous faire, c'est une restitution... autrement, je serais venue un lundi, puisque c'est le lundi que vous recevez, je crois.

MADAME SOURETTE. — Oui, je reçois le lundi.

GEORGETTE, lui tendant un écriin. — Mais vous recevez aussi les autres jours, puisque ceci vous était adressé que j'ai reçu à votre place, par une erreur que j'ai reconnue en lisant la dédicace qui était au fond de l'écriin... et je me suis empressée de vous rapporter le tout moi-même, dans la crainte d'une nouvelle erreur.

MADAME SOURETTE. — Vous êtes vraiment trop aimable, madame.

GEORGETTE. — La personne qui vous offre ce bijou a beaucoup, beaucoup de goût... d'abord, parce que c'est à vous qu'elle l'offre, ensuite parce que c'est un rubis, je ne dirai pas d'une très belle eau, mais d'un très beau sang. D'ailleurs, puisqu'il vous était destiné, madame, il ne pouvait être que de sang royal.

MADAME SOURETTE. — Ces grands compliments, madame, me gêneraient fort, venant de toute autre personne ; mais, venant de vous que je sais peu banale, ils me flattent infiniment.

GEORGETTE. — Maintenant, madame, vous avez dû recevoir...

MADAME SOURETTE. — Une émeraude, oui, madame, en forme de cœur.

GEORGETTE. — Ça s'appelle en forme de poire ; mais c'est la même chose... (*Regardant son mari.*) Oh ! oui.

MADAME SOURETTE. — Je vais vous la faire chercher... (*Elle a sonné un domestique.*) Dites à ma femme de chambre de vous donner l'écrin qu'on a envoyé ce matin de chez Doniau. J'aurais dû vous le renvoyer plus tôt, mais j'avais du monde et c'est arrivé juste au moment du déjeuner... vous savez ce que c'est. Et puis, j'avais appris par la dédicace qu'il s'agissait d'un anniversaire... je pensais avoir toute la journée... Mon Dieu, tout s'explique, c'est le bijoutier qui a fait une regrettable confusion.

GEORGETTE. — Oui. La confusion est surtout pour vous, madame. (*Cependant le domestique est revenu et a remis l'écrin à madame Sourette qui le remet à Georgette.*)

MADAME SOURETTE. — Voici, madame, ce qui vous appartient.

GEORGETTE. — Merci... et maintenant, il ne me reste plus qu'à me retirer... ne vous dérangez pas... ce n'est pas la peine.

MADAME SOURETTE. — Au revoir, madame.

GEORGETTE. — Adieu, madame.

LEMEUNIER, *s'avançant*. — Mais, ma chère amie, je pars avec vous, je vous accompagne.

GEORGETTE. — Mais non... reste donc avec tes amis... d'ailleurs j'ai des courses à faire pour lesquelles tu me gênerais plutôt.

LEMEUNIER. — Comme vous... comme tu... Ah bien ! très bien... (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII

MADAME SOURETTE, CHARCENNES, JOURNAY, LEMEUNIER,
SOURETTE, LE DUC DE MORTAGNE.

MADAME SOURETTE *met le rubis à son doigt, et dit à Sourette*. — Je vous remercie, mon ami, mais vous avez fait une folie... Il est admirable, ce rubis, c'est une pierre magnifique... regardez, duc.

LE DUC. — C'est un cadeau princier. Madame, permettez-moi de me retirer (*Il lui baise la main.*)

MADAME SOURETTE. — Au revoir, duc, et tous mes vœux pour ce que vous savez.

CHARCENNES. — Madame, je vais vous demander également la

permission de me retirer... Je vous remercie des heures charmantes que j'ai passées auprès de vous.

MADAME SOURETTE. — Oh! « charmantes... » vous êtes trop aimable. C'est moi qui suis tout à fait contrariée que notre vieil ami Le Prieur de Lesville se soit laissé aller à de telles violences de langage : je vous en supplie, oubliez-le... (*Elle remonte avec lui jusqu'à la porte.*)

LEMEUNIER, à Journay. — C'est effrayant, ce qui m'arrive... Quelle brute, ce bijoutier!

JOURNAY. — Oui, il a fait de deux pierres un coup épouvantable.

LEMEUNIER. — Et moi qui n'ai rien trouvé à dire!... j'ai eu une attitude déplorable.

JOURNAY. — C'est une justice à te rendre, tu avais le choix entre plusieurs contenance, tu as pris la plus bête.

LEMEUNIER. — Je m'en rends très bien compte... Je suis très ennuyé, tu sais, très...

JOURNAY. — Je comprends ça.

LEMEUNIER. — Qu'est-ce que je vais dire, à présent, à Georgette?

JOURNAY. — Dame! ça va être dur.

LEMEUNIER. — Je vais m'en aller. Descends avec moi... Attends, j'ai deux mots à dire à madame Sourette... Occupe-toi du mari. (*Il se dirige vers madame Sourette, qui vient de reconduire Charcennes, pendant que Journay s'occupe du mari.*)

MADAME SOURETTE. — Je vous remercie... C'est tout à fait joli!...

LEMEUNIER. — Ne parlons pas de ça, je vous prie... Mais vous avez bien compris qu'il y avait une erreur... Pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

MADAME SOURETTE. — Oui... Je voulais voir ce qui en résulterait.

LEMEUNIER. — Ah! quelle femme êtes-vous donc!

MADAME SOURETTE. — Je vous l'ai dit : une femme qui vous aime et qui vous veut à elle seule.

LEMEUNIER. — Vous avez des façons dangereuses d'aimer les gens. (*Il la salue et se dirige vers la porte.*)

SOURETTE, à Lemeunier. — Vous partez?

LEMEUNIER. — Oui.

SOURETTE. — Vous allez vous occuper de ce qui est convenu?

LEMEUNIER. — Ah! oui, oui... C'est entendu... vous aurez ça demain.

SOURETTE. — Ne manquez pas, surtout!... (*Il accompagne Lemeunier et revient immédiatement.*)

SCÈNE XIV

SOURETTE, MADAME SOURETTE.

Madame Sourette regarde le rubis.

SOURETTE, *lui prenant la main.* — Il est superbe !

MADAME SOURETTE. — Vous avez l'argent ?

SOURETTE. — Non : il lui faut la signature de sa femme.

MADAME SOURETTE. — Il ne l'a pas encore !

SOURETTE. — Non ; mais il va la lui demander.

MADAME SOURETTE. — Il sera bien reçu !

SOURETTE. — Pourquoi ?

MADAME SOURETTE. — Mais cette femme-là ne signera pas... Vous ne l'avez donc pas regardée, tout à l'heure ? C'est une femme jalouse, et qui s' imagine un tas de choses.

SOURETTE. — Le fait est qu'elle n'a pas l'air commode.

MADAME SOURETTE. — Elle lui a déjà déconseillé de s'associer avec vous ! J'ai senti ça dans les quelques mots qu'il m'a dits à ce sujet. Il n'y a rien à faire tant qu'il sera avec cette femme-là.

SOURETTE. — Mais... c'est sa femme... il sera toujours avec elle...

MADAME SOURETTE. — Qui sait ?

SOURETTE. — Oui ?

MADAME SOURETTE. — Ce qui vient d'arriver, à ce point de vue-là, est assez heureux.

SOURETTE. — Ça ne les séparera pas.

MADAME SOURETTE. — Vous connaissez ma devise : laissez-moi faire.

SOURETTE. — Mais, ma chère amie, je vous laisse.

ACTE TROISIÈME

Chez la mère de madame Lemeunier : un salon « petit bourgeois », très « bonne dame », simple, sans faux luxe, sans prétention, partant sans ridicule.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ANGEVIN, JULIA.

Julia entre, tenant des bibelots à la main.

MADAME ANGEVIN. — Ah ! vous voilà, Julia... vous êtes allée chez ma fille, et déjà revenue ! il est vrai que c'est à côté.

JULIA. — Oui, madame, j'en deviens... J'ai rapporté du linge et les robes que madame avait besoin; j'ai porté tout ça dans sa chambre. Et puis voilà les objets que madame a demandés : sa petite pendule, son buvard, son nécessaire à écrire. J'ai rapporté aussi le portrait de monsieur, celui qui était toujours sur le petit bureau de madame, mais je ne sais pas si je dois...

MADAME ANGEVIN. — Non, non, Julia, donnez-le-moi, ce portrait, il vaut mieux attendre un peu... *(Elle prend le portrait et le cache dans un tiroir quelconque.)*

JULIA. — Ah! madame, c'est bien malheureux, ce qui arrive là.

MADAME ANGEVIN. — A qui le dites-vous, Julia!

JULIA. — C'est monsieur qui en a, du chagrin!

MADAME ANGEVIN. — Vous avez vu M. Lemeunier?

JULIA. — Oh! non, madame, mais j'ai vu Léonie, la cuisinière, et c'est par elle que j'ai eu des détails.

MADAME ANGEVIN. — Ah!... et alors vous dites que mon gendre?...

JULIA. — Oui, madame, il paraît que lorsque monsieur est rentré hier soir et qu'il a trouvé la lettre de madame, il en est resté, cet homme! il a eu comme une syncope: il n'a pas touché au dîner et il a passé toute la nuit à écrire à madame. Est-ce malheureux, tout de même!...

MADAME ANGEVIN. — Oui, Julia, c'est bien malheureux, et tellement inattendu!

JULIA. — N'est-ce pas, madame? c'est ce que nous disions avec la cuisinière...

MADAME ANGEVIN. — Dites-moi, ma fille, vous qui les voyiez tous les jours, et plus que moi, comment M. et madame Lemeunier étaient-ils ensemble?

JULIA. — Mais très bien, madame! c'était un excellent ménage. Madame aimait beaucoup monsieur, et monsieur était toujours si gentil avec madame! c'était un plaisir de les voir. Jamais ils ne se cherchaient des raisons comme il y en a tant.

MADAME ANGEVIN. — Ils ne se disputaient peut-être pas devant vous.

JULIA. — C'est égal, madame, ça se voit bien, ces choses-là. Depuis quatre ans que je suis chez eux, je n'ai jamais vu même ce qui s'appelle une brouille. Vous comprenez, madame, je sais bien ce que c'est, j'ai été dans une maison où les maîtres ne faisaient qu'une de se disputer et de se cogner. Si c'est Dieu permis, madame, des gens qui avaient voiture!... D'ailleurs, ils ont divorcé; même que j'ai eu assez de mal à me replacer, en sortant de chez eux.

MADAME ANGEVIN. — Pourquoi ça ?

JULIA. — Madame ne sait donc pas qu'il y a des personnes qui ont des idées si tellement étroites qu'elles ne veulent pas d'une femme de chambre qui a servi chez une dame qui a divorcé ? Je me suis présentée dans cinq places, avant d'entrer chez madame. Heureusement que madame comprend les choses : elle m'a prise tout de même ; elle est si bonne, madame !... Aussi je lui ai dit que, quoi qu'il arrive, je la suivrai, et que je resterai avec elle... C'est égal, je suis bien contrariée de ce qui se passe. Enfin, il faut espérer que ça s'arrangera, n'est-ce pas, madame ?

MADAME ANGEVIN. — Il faut l'espérer, Julia.

JULIA. — Si monsieur a fait quelque chose qu'il ne devait pas faire... je ne sais pas, moi, c'est une supposition... madame pardonnera, bien sûr. Moi, qui vous parle, j'ai passé par là, madame ; il a bien fallu pardonner... et ça n'était pas mon mari ! (*Elle commence à pleurnicher.*)

MADAME ANGEVIN. — Il me semble que nous sortons un peu de la question, Julia... Mais je crois que voici ma fille.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, *entrant avec son chapeau.* — Bonjour, mère.

MADAME ANGEVIN. — Bonjour, ma pauvre chérie ; tu viens de chez...

GEORGETTE. — Oui, oui, je te raconterai ça tout à l'heure. Eh bien, Julia, vous m'avez rapporté tout ce que je vous avais demandé ?

JULIA. — Oui, madame, j'ai tout rapporté ; madame trouvera toutes ses affaires dans sa chambre. J'ai aussi rapporté la pendule, le buvard et le nécessaire de madame.

GEORGETTE. — C'est bien. Tenez (*Elle lui tend son chapeau.*)

JULIA, *timidement.* — Madame ?

GEORGETTE. — Quoi ?

JULIA. — J'ai vu la cuisinière... il paraît que lorsque monsieur a reçu la lettre par laquelle... (*Elle va pleurnicher.*)

GEORGETTE. — Ça m'est égal, monsieur... je n'ai pas besoin de savoir ce qu'il a fait, monsieur... Séchez vos larmes, ma fille, et allez porter mon chapeau par là.

JULIA. — Bien, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

MADAME ANGEVIN, GEORGETTE.

MADAME ANGEVIN. — Tu as tort de la rudoyer, cette pauvre Julia : elle est très dévouée.

GEORGETTE. — Oui, mais elle se mêle de ce qui ne la regarde pas, et puis elle pleurniche trop, ça m'agace ! Est-ce que je pleure, moi ?

MADAME ANGEVIN. — Oh ! toi, tu es extraordinaire.

GEORGETTE. — Non, mais je suis logique. Je viens de chez mon avoué.

MADAME ANGEVIN. — Ah !... eh bien ?

GEORGETTE. — Je l'ai mis au courant, il m'a dit des choses étonnantes. Il paraît que c'est moi qui suis dans mon tort.

MADAME ANGEVIN. — Comment ça ?

GEORGETTE. — Oui, je n'ai pas le droit de venir m'installer chez toi ; j'aurais dû demander l'autorisation au tribunal. De plus, mon avoué trouve qu'il n'y a pas dans tout ce que je lui ai raconté sujet de divorcer, attendu qu'il n'y a ni flagrant délit, ni sévices, ni injures graves. Qu'est-ce qu'il lui faut ? Oui, mon mari peut couvrir de bijoux une madame Sourette, et lui faire la cour au vu et au su de tout le monde, ça ne signifie rien. De sorte que, s'il y a un procès, c'est mon mari qui le gagnera, à moins que je n'aie affaire à un président intelligent, humain et équitable... mais va le chercher !

MADAME ANGEVIN. — J'espère bien, moi, qu'il n'y aura pas de procès.

GEORGETTE. — S'il le faut, pourtant !

MADAME ANGEVIN. — Tu tiens donc absolument à divorcer ?

GEORGETTE. — Mais oui, j'y tiens !

MADAME ANGEVIN. — Tu prends cette résolution bien rapidement et tu pourrais t'en repentir. A te parler franchement, tu n'as aucune preuve contre ton mari.

GEORGETTE. — Voyons, ne parle pas comme un avoué, je t'en prie : tu es ma mère et surtout tu es une femme ; et tu sais bien qu'il y a certaines choses qui sont aussi significatives que le flagrant délit...

MADAME ANGEVIN. — Ce n'est pas parce que ton mari a offert un bijou à cette madame Sourette...

GEORGETTE. — Mais il y avait un mot dans l'écrin, un mot très compromettant, plus que galant ! Je ne l'ai pas gardé, malheureusement, je l'ai laissé dans l'écrin, parce que j'ai voulu faire de la dignité... ça m'a bien réussi, je n'ai plus aucune preuve.

MADAME ANGEVIN. — C'est égal, je ne peux pas me faire à cette idée que ma fille, ma fille ! va divorcer.

GEORGETTE. — Mais pourquoi ?

MADAME ANGEVIN. — Ma pauvre enfant, c'est tellement contraire à mes principes ! Songe au scandale que ça va faire dans notre monde, parmi toutes nos connaissances.

GEORGETTE. — Ah ! si tu t'occupes de ce que diront les gens !... Quoi que je fasse, ils trouveront toujours à redire. C'est bien simple : aimes-tu mieux que je sois malheureuse ?

MADAME ANGEVIN. — Non, mais nous serons mises au ban de la société.

GEORGETTE. — D'une certaine société, bourgeoise et assommante.

MADAME ANGEVIN. — Mais honnête, mais honorable.

GEORGETTE. — Oh ! honorable !...

MADAME ANGEVIN. — Rappelle-toi... quand Mathilde Riquet a divorcé, toutes ses connaissances lui ont tourné le dos. Et pourtant elle avait raison, il a été établi que son mari courait après toutes les bonnes. Ça n'empêche pas que personne n'a plus voulu les voir, ni elle ni sa mère... toutes ses amies et ses cousines même se sont éloignées d'elle.

GEORGETTE. — Ses amies préférèrent avoir des amants et ne pas divorcer.

MADAME ANGEVIN. — Oh ! ne dis pas ça... Germaine et Blanche se conduisent très bien... il n'y a rien à dire sur elles.

GEORGETTE. — Parbleu, je crois bien !... elles sont laides comme des horreurs et bêtes comme des oies. Ce sont celles-là surtout qui n'admettent pas le divorce, sous aucun prétexte, parce qu'ayant rencontré un jeune homme besogneux qui les a épousées pour leur dot, elles ne seraient pas certaines d'en trouver un second qui aurait ce triste courage... Sois sûre que ce n'est pas la morale ni la religion, ni leurs « principes », comme elles disent, qui leur font condamner le divorce et se renfermer dans le mariage comme dans une forteresse sacrée ; mais c'est l'intérêt et l'égoïsme qui guident toutes ces femmes-là, les mères et les filles.

MADAME ANGEVIN. — Mais moi, mon enfant, tu admettras bien que ce n'est pas l'intérêt ni l'égoïsme qui me font te parler ainsi ! Et tout ce que je te dis là, c'est pour que tu réfléchisses.

SCÈNE IV

GEORGETTE, MADAME ANGEVIN, puis NICOLE.

JULIA, *entrant*. — Madame, c'est madame Mairieux qui voudrait voir madame.

GEORGETTE. — Faites-la entrer.

NICOLE, *air de circonstance*. — Bonjour, ma pauvre chérie. Comment vas-tu?

GEORGETTE. — Ça va bien.

NICOLE, *elle embrasse Georgette. (A madame Angevin :)* — Bonjour, madame.

MADAME ANGEVIN. — Bonjour, Nicole. Tu vas bien?

NICOLE. — C'est à vous qu'il faut demander ça.

MADAME ANGEVIN. — Ne m'en parle pas, je suis désolée.

GEORGETTE. — Mais non, mère, tu n'es pas désolée, ne dis donc pas ça.

NICOLE. — D'autant plus que ça va s'arranger!

MADAME ANGEVIN. — Je l'espère.

NICOLE. — Nous le désirons tous.

MADAME ANGEVIN. — Enfin, je vous laisse toutes les deux... Raisonne-la.

NICOLE. — Comptez sur moi, madame.

SCENE V

GEORGETTE, NICOLE.

NICOLE. — Eh bien? comment vas-tu, toi?

GEORGETTE. — Mais ça va très bien.

NICOLE. — Voyons, raconte-moi.

GEORGETTE. — Mais je n'ai rien à te raconter : tu es certainement au courant, puisque te voilà.

NICOLE. — Je suis au courant... C'est-à-dire que mon mari m'a raconté, en déjeunant, la scène qui avait eu lieu hier chez les Sourette, et il m'a dit que tu étais rentrée chez ta mère.

GEORGETTE. — Oui, je suis rentrée chez ma mère. J'ai repris possession de ma chambre de jeune fille; mère me laisse cette pièce pour recevoir mes visites. Pauvre femme! Je viens lui déranger sa petite existence matérielle et morale. C'est ennuyeux, une fille qui divorce.

NICOLE. — Surtout quand on est déjà si petitement logé!

GEORGETTE. — Tu vois, j'ai déjà arrangé mon petit coin... Je vais être très bien.

NICOLE. — Ah! tu n'es pas embarrassée, toi.

GEORGETTE. — Ainsi, ça se sait déjà? C'est par mademoiselle Sorbier, sans doute, que ton mari l'a appris?

NICOLE. — Je ne sais pas : il ne me l'a pas dit. Alors, je suis venue en toute hâte.

GEORGETTE. — Tu es bien gentille.

NICOLE. — Tu sais que ce pauvre Ned a un chagrin fou.

GEORGETTE. — Il se consolera.

NICOLE. — Écoute, Georgette, tu ne peux pas, tu ne dois pas divorcer : il faut que tu rentres chez toi ; tu n'as pas le droit d'abandonner ainsi ton mari, ton foyer... tu as fait un coup de tête, mais tu vas réfléchir. D'ailleurs, tout le monde te donne tort, et, bien que je sois ton amie, moi, la première...

GEORGETTE, *la coupant*. — Ma petite Nicole, tu es tout à fait amusante dans ce rôle-là, mais c'est inutile de continuer, car nous n'avons pas sur ce sujet la même manière de voir.

NICOLE. — Comment ?

GEORGETTE. — Tu as un mari que tu n'aimes pas et qui te trompe... tu te consoles avec Raymond, c'est parfait. Moi, j'aimais mon mari, il m'a cruellement outragée... c'est fini.

NICOLE. — Je t'assure, Georgette chérie, que tu as tort, car enfin...

GEORGETTE. — Je t'en prie, ma bonne petite, n'insiste pas, tu perdrais ton temps ; tu crois remplir ton devoir d'amie, tes intentions sont excellentes, ça me suffit ; parlons d'autre chose. Comment va Raymond ?

NICOLE. — Mais il va très bien, je te remercie, il est désolé de tout cela.

GEORGETTE. — Lui ! Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

NICOLE. — Ah ! ma chère, tu ne le connais pas : c'est un garçon plein de cœur... il aurait bien voulu te voir, te parler, et même il est venu avec moi jusqu'ici... il m'attend en bas, en voiture... mais il n'a pas osé monter.

GEORGETTE. — Il a bien fait.

NICOLE. — Oui, à cause de ta mère, qu'il ne connaît pas... il a eu peur que cela ne paraisse drôle.

GEORGETTE. — C'est encore plus drôle que tu ne le crois... Ainsi toi, ton mari et Raymond, vous blâmez tous les trois ma conduite. C'est admirable ! Vous trouvez que je dois réintégrer le domicile conjugal. Et mademoiselle Sorbier ? Elle est sans doute aussi de cet avis. Sais-tu que ça donne à réfléchir !

NICOLE. — Oh ! ne te moque pas de moi, je suis venue simplement te parler comme une amie.

GEORGETTE. — Aussi je te réponds comme à une amie. C'est très gentil, ma chérie, ce que tu as fait là, très gentil, et ta petite démarche me touche infiniment. Je n'en tiendrai aucun compte, ce qui ne m'empêche pas de t'aimer beaucoup... mais, vois-tu, chacun est libre d'agir comme il l'entend.

NICOLE. — Je suis absolument de ton avis.

JULIA, *entrant*. — Madame, c'est monsieur Journay... il insiste pour parler à madame.

GEORGETTE. — Mais il n'a pas besoin d'insister : je serai enchantée de le voir, celui-là!... Faites-le entrer.

NICOLE. — Je me sauve.

GEORGETTE. — Pourquoi? reste donc... Ah! c'est vrai... j'oubliais... Raymond doit s'impacienter.

NICOLE. — Tu es méchante! (*Elle l'embrasse et se sauve. Elle se croise sur le seuil de la porte avec Journay, ils se disent rapidement bonjour.*)

SCÈNE VI

GEORGETTE, JOURNAY.

JOURNAY. — Bonjour, madame. (*Il tend la main à Georgette, qui ne tend pas la sienne.*)

GEORGETTE. — Bonjour.

JOURNAY. — Vous ne me donnez pas la main?

GEORGETTE. — Non.

JOURNAY. — Ça va bien... Vous devinez ce qui m'amène.

GEORGETTE. — Oui... je m'en doute.

JOURNAY. — Je ne me dissimule pas que je viens remplir une mission très délicate.

GEORGETTE. — Alors, vous ne réussirez pas... parce que, pour une mission délicate, il faut un homme délicat.

JOURNAY. — Ça va bien... mais vos boutades ne m'arrêteront pas, je vous en prévins. Vous savez qu'il y a, en ce moment, un homme au désespoir : en rentrant chez lui, hier soir, lorsqu'il a trouvé la lettre par laquelle vous lui annonciez votre résolution...

GEORGETTE, *le coupant*. — Oui, oui, je sais : Léonie, la cuisinière, l'a dit à Julia, la femme de chambre, qui me l'a répété.

JOURNAY. — Puisque vous le savez, je n'ai rien à ajouter après ces personnes. Vous permettrez cependant à un ami...

GEORGETTE. — Comment dites-vous ça!

JOURNAY. — A un vieil ami...

GEORGETTE. — Vous?... mais mon cher, vous n'êtes pas mon ami. En quoi l'avez-vous été dans tout cela? Et de quel droit vous mêlez-vous de mes affaires? Il fallait vous en mêler lorsqu'il en était temps et que je vous le demandais. Rappelez-vous donc la conversation que nous avons eue, avant-hier soir, chez moi, précisément à propos de madame Sourette : vous vous êtes tenu sur une sage réserve, ne vous mettant ni dehors ni dedans ; vous m'avez affirmé

que vous n'y déjeuniez pas le lendemain, et c'est vous la première personne que j'ai vue en entrant chez elle... Voyez-vous, mon cher Journay, ces gens qui dînent la veille chez la femme et qui déjeunent le lendemain chez la maîtresse, ces gens-là peuvent être de bons garçons, de gais compagnons, d'aimables camarades, mais pas des amis.

JOURNAY. — Je m'attendais à ce que vous me disiez tout cela, mais vous vous trompez absolument... Et d'abord, que pouvais-je faire?

GEORGETTE. — Me prévenir... il y a longtemps que vous auriez dû y songer.

JOURNAY. — A quoi ça vous aurait-il avancée?

GEORGETTE. — A savoir : une femme avertie en vaut deux. Oui, vous auriez dû me dire que cette femme voulait me prendre mon mari, et que, naïf comme il l'est, elle était dangereuse pour lui... nous aurions alors cherché ensemble un moyen d'empêcher ce qui est arrivé. Je vais plus loin : si vous aviez été véritablement son ami, son ami à lui, vous auriez dû l'avertir, lui représenter combien je l'aimais et qu'il agissait vilainement... mais vous vous en êtes bien gardé!

JOURNAY. — Je vous demande pardon ! il ne me disait pas tout... et puis si vous croyez encore à l'influence des amis sur les amis... j'y aurais perdu mon latin, mon temps et ma jeunesse... D'abord, je lui ai dit tout ça.

GEORGETTE. — Mais non, vous étiez son confident, son complaisant, mais vous n'avez pas été mon ami. D'ailleurs, vous êtes arrivé à un joli résultat, avec toutes vos complaisances, et vous devez être satisfait!

JOURNAY. — C'est-à-dire que je suis désolé... mais vous êtes injuste ; je ne suis pas si coupable!... c'est toujours le même système, parbleu ! vous attachez à des petites choses une importance exagérée.

GEORGETTE. — Vous, vous n'y attachez pas assez d'importance... ça fait une moyenne. D'abord, qu'appellez-vous « des petites choses » ?

JOURNAY. — Vous me reprochez d'être allé à ce déjeuner... Ça n'est pas un crime.

GEORGETTE. — Moi, je ne l'aurais pas fait.

JOURNAY. — Mais vous êtes une exception, c'est convenu ; vous ne pouvez pourtant pas exiger que nous soyons tous des exceptions : alors, que deviendrait la règle ? Vous vous en moquez, de la règle!

GEORGETTE. — Oh ! je vous en prie, pas de cabrioles !

JOURNAY. — Soit, parlons sérieusement. Ma chère amie, nous ne vivons pas au fond d'une campagne, au milieu de gens aux mœurs

simples et charmantes, dans un siècle de croyance et de foi, mais nous vivons à Paris, à Paris, au milieu d'une société effroyable et dans un temps où l'on ne croit plus à rien. Nous sommes en contact perpétuel avec des gens hypocrites ou cyniques, menteurs, voleurs, vicieux, et même avec de véritables bandits, et nous devons faire bonne mine aux canailles, parce qu'après tout nous ignorons ce qu'ont fait les honnêtes gens!... Il n'est donc pas étonnant qu'à la longue notre conscience et notre jugement soient entamés. Et vous-même, oseriez-vous affirmer que tous les gens auxquels vous donnez la main, cette main que vous m'avez refusée tout à l'heure, oseriez-vous affirmer qu'ils sont irréprochables?... Vous voyez bien... vous ne répondez pas... Et puisque vous parlez de complaisances, ne recevez-vous pas votre amie madame Mairieux en même temps que son amant, chez vous, à votre table? ne les mettez-vous pas à côté l'un de l'autre?... Avertissez-vous le mari?

GEORGETTE. — C'est vrai; mais j'étais bien résolue à ne plus recevoir ce couple compromettant.

JOURNAY. — Vous avez pris cette résolution quand vous avez soupçonné votre mari, quand vous avez souffert: alors vous êtes devenue irréductible; mais moi, je n'ai pas au fond du cœur un grand amour qui m'autorise à être intransigeant comme vous l'êtes, et à dire à tout un chacun ses quatre vérités et même des sottises.

GEORGETTE. — La seule amitié pouvait vous faire agir honnêtement.

JOURNAY. — En quoi, ai-je agi malhonnêtement?

GEORGETTE. — Oh! c'est trop fort!

JOURNAY. — Mais certainement!... En somme, je suis l'ami de votre mari; c'est lui que je connaissais avant de vous connaître, et si je vous avais avertie, c'est lui que j'aurais trahi et c'eût été une infamie. Ma position n'était guère commode entre vous deux, avouez-le. Vous me dites que l'autre soir, je ne vous ai pas répondu franchement; mais, vous ne m'avez pas interrogé franchement: vous avez cherché à savoir quelque chose, ce qui est tout différent... alors, moi, j'étais sur mes gardes, naturellement. Et d'ailleurs, ne vous ai-je pas dit que je croyais madame Sourette très capable d'être coquette avec Lemeunier par calcul ou par caprice? Ce sont là mes propres paroles... je me les rappelle, je les ai pesées. Eh bien, je vous ai dit la vérité.

GEORGETTE. — Hein? comme ça se trouve!

JOURNAY. — Oui, ça se trouve bien. Il n'y a eu qu'un flirt entre votre mari et madame Sourette... je vous en donne ma parole d'honneur. Vous voyez donc que je ne suis pas si coupable que ça!

GEORGETTE. — Il faut peut-être encore que je vous dise merci!

JOURNAY. — Non, mais il faut que vous m'écoutez. J'ai eu des torts envers vous, c'est certain ; mais je veux maintenant être votre ami. Vous comprenez que, devant une crise toute sentimentale, heureusement, mais qui risque de séparer deux êtres que j'aime, je ne peux pas rester un spectateur indifférent et je veux m'employer de toutes mes forces à vous servir l'un et l'autre.

GEORGETTE. — Vous n'y pouvez rien faire.

JOURNAY. — J'essaierai... Vous avez l'intention de divorcer ?

GEORGETTE. — Oui.

JOURNAY. — Laissez-moi vous dire qu'en divorçant vous ferez admirablement le jeu de madame Sourette, car, personnellement, elle est enchantée de tout ce qui arrive, et, par ce que m'a dit Lemeunier, j'ai bien compris que son but était d'avoir votre mari à elle toute seule.

GEORGETTE. — Vous appelez la jalousie à votre aide ; mais ça m'est égal. Que mon mari continue à être l'amant de cette femme !

JOURNAY. — Mais puisqu'il ne l'est pas !...

GEORGETTE. — Alors, qu'il le devienne... et qu'elle le trompe et qu'elle le ruine !... ça sera bien fait.

JOURNAY. — En un mot, vous lui souhaitez tout le mal possible : vous voyez bien que vous l'aimez !

GEORGETTE. — Non, c'est fini.

JOURNAY. — Ça va bien... Depuis hier soir, Ned a essayé à plusieurs reprises de vous voir, vous ne l'avez pas reçu.

GEORGETTE. — Et je ne le recevrai pas.

JOURNAY. — Vous ne pouvez pourtant pas divorcer, vous ne pouvez pas prendre un parti aussi grave, sans avoir eu au moins une explication avec votre mari... Et si vous refusiez, quels que soient les torts de Lemeunier, vous ne trouveriez personne, vous m'entendez, personne, pour vous donner raison. D'ailleurs, tôt ou tard, il faudra vous retrouver en sa présence, il vaut mieux que ce soit tout de suite... Sans compter que vous avez l'air de la redouter, cette explication.

GEORGETTE. — Moi ? et pourquoi donc la redouterais-je ?

JOURNAY. — Je ne sais pas... vous avez peut-être peur d'être faible ?

GEORGETTE. — Moi... faible ! Ah ! vous ne me connaissez pas. Vous avez raison, il vaut mieux en finir tout de suite : qu'il vienne, je le recevrai.

JOURNAY. — Je vais lui porter cette bonne nouvelle... il m'attend en bas dans une voiture.

GEORGETTE. — Comme l'autre !

JOURNAY. — Quel autre?

GEORGETTE. — Non... rien.

JOURNAY. — Allons, au revoir, et croyez bien que, désormais, je serai votre ami... je vous le dis, cette fois, très loyalement.

GEORGETTE. *lui tendant la main.* — Nous verrons.

SCÈNE VII

GEORGETTE, JULIA.

Quand Journay est parti, Georgette a sonné la femme de chambre.

JULIA. — Madame m'a sonné?

GEORGETTE. — Oui, Julia, M. Lemeunier va venir dans un instant... vous le ferez entrer ici, et s'il venait d'autres visites pour moi, vous diriez que je ne reçois plus. Vous avez compris, n'est-ce pas?

JULIA. — Pour sûr, madame, que j'ai compris! (*Elle est sur le point de pleurnicher.*)

GEORGETTE. — Je vous en prie, Julia, ne pleurez pas tout le temps comme ça... prenez un peu sur vous... Qu'est-ce que je dirais, moi?...

SCÈNE VIII

GEORGETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER. — Journay m'a dit que vous vouliez bien me recevoir.

GEORGETTE. — Tu peux dire « tu ».

LEMEUNIER, *avec un mouvement vers elle.* — Ah! Georgette...

GEORGETTE. — Non, ne te jette pas à mes genoux... Causons...

LEMEUNIER. — Je ne sais pas quel sera le résultat de cette conversation, mais en tout cas je te remercie de vouloir bien m'écouter. Avant tout, j'avais besoin de te voir, car je suis très malheureux.

GEORGETTE. — Ce n'est pas ma faute.

LEMEUNIER. — Quand j'ai appris hier soir que tu ne rentrerais pas à la maison, j'ai cru que j'allais devenir fou... ce ne sont pas des phrases, je l'assure, je suis accouru tout de suite ici, mais tu avais condamné ta porte; je suis revenu ce matin, c'a été la même chose... J'ai passé toute la nuit à l'écrire... on a dû te remettre ma lettre...

GEORGETTE. — Oui, on me l'a remise.

LEMEUNIER. — Tu l'as lue?

GEORGETTE. — Oui.

LEMEUNIER. — Et tu n'as rien à me dire?

GEORGETTE. — Non.

LEMEUNIER. — Ah! j'aurais cru, pourtant...

GEORGETTE. — Que veux-tu que je te dise? Ta lettre ne signifie absolument rien. Évidemment, avoir envoyé une bague à cette femme, ça n'est pas une preuve légale que tu m'aies trompée, mais pour moi c'est pire.

LEMEUNIER. — Je t'ai expliqué dans ma lettre...

GEORGETTE. — Oui, tu m'as expliqué que tu voulais faire une gracieuseté à la femme de M. Sourette; mais si tes intentions étaient avouables, pourquoi ne me les as-tu pas dites?

LEMEUNIER. — Je ne te l'ai pas dit parce que, chaque fois que je te parlais de ces gens-là, tu devenais hostile... tout te paraissait suspect, et, si j'insistais, tu prenais feu.

GEORGETTE. — C'est avant-hier soir, à l'Opéra, que Sourette t'a parlé pour la première fois de cette merveilleuse entreprise de service postal par automobile. Or la bague était déjà commandée, puisque tu l'avais choisie en même temps que la niienne... Quand tu as passé chez ton bijoutier, tu n'avais aucune reconnaissance spéciale à montrer envers Sourette.

LEMEUNIER. — Ce n'est pas non plus spécialement pour cette affaire... mais déjà, à plusieurs reprises, n'est-ce pas? Sourette s'est employé pour moi... il s'est occupé de me faire vendre ce brevet, il m'a présenté à des gens influents... et puis j'étais souvent reçu chez lui... Alors, je me suis cru obligé.

GEORGETTE. — Allons donc! on attend le jour de l'an, et un homme dans ta position envoie des fleurs, un bibelot, mais pas un cadeau de cette importance; ça sort tout à fait des obligations mondaines. Ah bien! ça coûterait cher de dîner en ville, ça ne serait pas à la portée de tout le monde!... Non, non, pour te permettre d'offrir à cette femme un rubis de dix mille francs, il faut que tu sois avec elle dans une intimité significative, et le mot qui était dans l'écrin est aussi très significatif!

LEMEUNIER. — Je ne me rappelle même plus ce que j'ai écrit.

GEORGETTE. — Je me le rappelle... tu as écrit: « Dans le jardin somptueux de l'archiduchesse Marie-Thérèse un admirateur passionné envoie cette humble pierre. » C'est fort galant.

LEMEUNIER. — C'est surtout banal... tu comprends, c'est pour dire quelque chose, c'est une fadeur.

GEORGETTE. — Je la trouve raide, moi, la fadeur... Oh! ce n'est pas une preuve, je le sais bien. Et qu'un avocat, que Journaux, que ma mère même, me disent que ça ne signifie rien, ils sont dans leur rôle; mais toi! D'abord, tu dois comprendre que le compliment qui s'adresse à une autre femme est une insulte pour moi. Et puis, surtout, c'est le procédé qui est vilain, et la faute grave que tu as commise est moins d'avoir envoyé une bague à madame Sourette que de

n'en avoir envoyé une en même temps, à moi. Comprends-tu? en même temps... Non, tu ne peux pas comprendre. D'ailleurs, c'est bien un procédé d'homme, il n'y a pas d'erreur: c'est un tour d'une finesse épaisse et bien masculine.

LEMEUNIER. — Mais, je n'ai pas cherché si loin, je t'assure, et tu me prêtes des combinaisons bien ténébreuses... J'ai fait ça sans y penser et il n'y a pas de duplicité là dedans, mais une coïncidence.

GEORGETTE. — Oui, une lamentable coïncidence. Et je me rappelle, avant-hier soir, tu étais si fier de ne pas avoir oublié notre anniversaire! Ah! pourtant il n'y avait vraiment pas de quoi! J'aurais mieux aimé cent fois que tu l'eusses oublié... Certainement tu as pensé à moi, mais tu as pensé à elle en même temps, et c'est cette dualité qui était dans ton cœur dont je suis justement offensée. C'est ce qui m'exaspère et qui me fait honte, oui, honte! car, ce soir-là, je t'ai été reconnaissante; et toi, tu as profité de ma reconnaissance sans remords, comme si elle t'était due. C'est ça qui est tout à fait vilain et l'êche, oui, lâche!

LEMEUNIER. — Georgette!

GEORGETTE. — D'ailleurs, ça ne t'a pas réussi, ton machiavélisme, et tu n'as guère été malin.

LEMEUNIER. — Hélas! je n'ai pas cherché à être malin... C'est cet imbécile de bijoutier!...

GEORGETTE. — Laisse-le tranquille! Certes, il a fait une gaffe qui peut compter; mais si ça n'avait pas été ça, c'eût été autre chose, car j'étais avertie par ton attitude. Depuis quelque temps, je sentais que tu étais distrait de moi, préoccupé... je veillais! Un jour ou l'autre, j'aurais découvert la vérité... *(On frappe à la porte.)* Entrez! Qu'est-ce qu'il y a?

JULIA. — Madame, c'est quelqu'un...

GEORGETTE. — Je vous avais donné l'ordre de me laisser tranquille, je vous avais dit que je ne recevais personne.

JULIA. — Mais c'est monsieur qu'on demande; c'est quelqu'un qui veut absolument parler à monsieur. *(Elle remet une carte à Lemeunier.)* Ce monsieur sait que monsieur est ici, et il dit qu'il ne s'en ira pas d'ici sans l'avoir vu... C'est pour une affaire urgente et très grave.

GEORGETTE. — Qui est-ce donc? *(Lemeunier lui tend la carte.)* Sourcette! Il faut le recevoir.

LEMEUNIER. — Mais non, je ne suis pas du tout en état...

GEORGETTE. — Tu dois le recevoir. Tu aurais l'air d'avoir peur.

LEMEUNIER. — Tu as raison... mais je ne t'ai pas dit tout ce que j'avais à te dire.

GEORGETTE. — Oh ! moi non plus, sois tranquille ! Je reviendrai. Je te laisse. (*Elle sort.*)

LEMEUNIER. — Faites entrer ce monsieur.

SCÈNE IX

LEMEUNIER, SOURETTE.

SOURETTE. — Bonjour, mon cher... je vous demande pardon, je vous dérange.

LEMEUNIER. — Beaucoup.

SOURETTE. — Oh ! je sais bien, mais que voulez-vous ? on ne peut pas toujours choisir son moment et il y a des affaires qui ne souffrent pas de retard. Je cours après vous depuis ce matin sans pouvoir vous rejoindre... enfin j'ai su que vous étiez ici : vous devinez ce qui m'amène.

LEMEUNIER. — Parlez.

SOURETTE. — Je viens vous demander si vous avez pensé à moi... Avez-vous les cent mille francs ?

LEMEUNIER. — Ma foi, non... je n'y ai pas pensé !

SOURETTE. — Ah ! mais... c'est très ennuyeux. Hier, quand vous nous avez quittés, il était bien convenu que vous me donneriez l'argent aujourd'hui... vous me l'aviez formellement promis.

LEMEUNIER. — Oui, mais depuis hier je n'ai pas eu du tout le temps de m'occuper de cette affaire... D'abord, il fallait que j'aie la signature de madame Lemeunier : je n'aurais pas pu la lui demander, puisque je viens de la voir seulement tout à l'heure. Ensuite, les circonstances sont telles que je ne peux pas lui parler en ce moment d'une semblable question. Vous ignorez probablement ce qui se passe, et c'est votre excuse de venir me relancer jusqu'ici.

SOURETTE. — Si, si, je sais.

LEMEUNIER. — Ah ! vous savez.

SOURETTE. — A peu près, enfin...

LEMEUNIER. — Alors, vous comprendrez...

SOURETTE. — Je comprends que vous soyez très ennuyé, mais je ne le suis pas moins... Je dois payer cent mille francs avant cinq heures... vous me les aviez promis, vous ne me les donnez pas, c'est ce que je vois de plus clair.

LEMEUNIER. — Que voulez-vous que j'y fasse ?

SOURETTE. — Mon cher ami, dans la vie, il faut séparer les affaires passionnelles et les affaires d'intérêt, et j'estime que, sans froisser aucunement madame Lemeunier, vous auriez pu, vous auriez dû même, séparant nettement les deux questions et vous occupant d'abord de celle qui me regarde et tout en réservant l'autre qui vous

est personnelle, vous auriez dû lui demander sa signature. Je ne vois pas ce qu'il y a là dedans de si difficile. D'ailleurs, il est encore temps et vous pouvez encore la lui demander.

LEMEUNIER. — Comment ! vous voudriez... mais vous n'y pensez pas !...

SOURETTTE. — Alors, il ne fallait pas me promettre... Quand je vous ai demandé, l'autre soir, de me rendre ce service, il fallait me dire carrément que vous ne le pouviez pas, que vous étiez en tutelle : je me serais arrangé d'une autre manière. Ce n'est pas bien ce que vous faites là ! Vous me mettez dans un gros embarras et vous agissez d'une façon incorrecte, pour ne pas dire autre chose.

LEMEUNIER. — Comment ! je traverse une crise épouvantable, je n'ai pas vu ma femme depuis hier soir... je n'ai pas mangé, je n'ai pas dormi, je suis comme un fou, et vous venez me faire des reproches ; vous trouvez mauvais que je n'aie pas pensé à vous... vous venez me relancer jusque chez ma belle-mère... mais c'est vous qui agissez d'une façon incorrecte !

SOURETTTE. — Ce n'est pourtant pas ma faute si votre femme est venue faire chez moi, devant mes invités, une démarche d'un goût contestable.

LEMEUNIER. — Je vous défends de parler ainsi ! Madame Lemeunier a fait ce qu'il lui a plu, et je ne permets à personne de porter une appréciation sur sa conduite.

SOURETTTE. — Si vous trouvez qu'elle a bien fait, mon cher, c'est différent... moi, je trouve qu'elle a agi au moins inconsidérément, et j'imagine que j'ai le droit de donner mon avis, puisqu'elle est venue chez moi.

LEMEUNIER. — Encore une fois, je prends toute la responsabilité de ce qu'a fait madame Lemeunier. Où voulez-vous en venir ? Je suis à votre disposition.

SOURETTTE. — Mais il ne s'agit pas de cela. Je n'ai aucune raison de me battre avec vous. Êtes-vous l'amant de madame Sourette ?

LEMEUNIER. — Non, vous le savez bien.

SOURETTTE. — Alors, ce n'est pas la peine de le faire croire et de donner raison à votre femme. Vous ne m'avez pas compris... J'ai été un peu brusque, mais mettez-vous à ma place... je n'ai pas lieu d'être content. Enfin, ne nous mettons pas en colère, ça n'avance à rien... et allons au plus pressé. Vous ne voulez pas demander à madame Lemeunier ?

LEMEUNIER. — Non, encore une fois, c'est impossible... n'insistez pas, c'est impossible, je ne le peux pas.

SOURETTTE. — Voulez-vous que je lui parle, moi, à votre femme ?... moi, ce n'est pas la même chose.

LEMEUNIER. — Oh ! non, ne vous en mêlez pas, ça vaut mieux.

SOURETTE. — Vous ne pouvez pourtant pas me laisser dans cette situation !

LEMEUNIER. — Comment faire ?

SOURETTE. — Je ne sais pas, moi : il y a bien un moyen...

LEMEUNIER. — Lequel ? dites.

SOURETTE. — Faites-moi un billet.

LEMEUNIER. — Mais je ne vous dois rien !

SOURETTE. — Faites-moi un billet à trois mois, comme ça se fait toujours : « Au 14 février prochain, je paierai à M. Sourette ou à son ordre la somme de cent mille francs. » Au jour de l'échéance, je vous ferai les fonds... Dans trois mois, je serai en mesure.

LEMEUNIER. — C'est un billet de complaisance ?

SOURETTE. — Naturellement

LEMEUNIER. — Eh bien, soit.

SOURETTE. — Je vous enverrai le papier ce soir par mon secrétaire : vous n'aurez qu'à le signer.

LEMEUNIER. — Bien, bien...

SOURETTE. — Allons... je m'en vais. J'espère bien que ça va s'arranger avec votre femme. Je le désire de tout mon cœur. Allons, au revoir... et merci... Ne vous dérangez pas. *(Il sort.)*

SCÈNE X

GEORGETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER. — Je te demande pardon, mais cet homme ne voulait plus s'en aller.

GEORGETTE. — Oui, j'ai tout entendu. Vous parliez très haut... J'ai cru d'abord qu'il venait te demander des explications, mais j'ai compris bientôt qu'il venait pour un tout autre motif... Tu ne m'avais pas parlé de cette affaire avec Sourette... Il faut croire que tu étais bien engagé envers lui et envers elle, pour qu'il t'élève ainsi au rang des commanditaires de sa femme.

LEMEUNIER. — Ça n'est pas une commandite, c'est un prêt... je vais t'expliquer...

GEORGETTE. — Oh ! non ! ne m'explique rien... maintenant ça ne me regarde plus. Je te sais gré de ne pas m'avoir demandé ma signature pour prêter cent mille francs au mari de ta maîtresse.

LEMEUNIER. — Mais elle n'est pas ma maîtresse, je te l'ai déjà dit ; je te le jure sur ton existence même ! Et si tu en doutes, j'ai reçu d'elle, ce matin, une lettre qui prouve bien que je ne mens pas...

GEORGETTE. — Non, ce n'est pas la peine... Si elle n'a pas été ta maîtresse, ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas? Tu as fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle le fût, et je n'en reste pas moins gravement offensée... Pour moi, c'est la même chose.

LEMEUNIER. — Ah! Georgette! ne dis pas ça... car si elle s'était donnée, si je l'avais possédée, tu ne trouverais pas que c'est la même chose, tu ne serais pas si calme et si fière... Tu es atteinte surtout dans ton amour-propre...

GEORGETTE. — Dans ma tendresse.

LEMEUNIER. — Dans ton orgueil.

GEORGETTE. — Dans ma confiance.

LEMEUNIER. — Oui, dans ton orgueil, mais tu n'es pas torturée dans le plus intime et dans le plus profond de ton être comme tu le serais, si la possession dont tu fais si peu de cas avait eu lieu. Alors tu ne pourrais pas supporter, même en pensée, certaines visions trop immédiates, trop précises. Non, non, tu ne serais pas la même, et si la trahison définitive avait existé, tu aurais une autre attitude et tu tiendrais un autre langage.

GEORGETTE. — Je ne le crois pas; mais toi aussi, si la trahison définitive avait existé, tu tiendrais un autre langage: tu l'ingénierais à me présenter la possession, l'acte physique, comme une chose passagère, sans conséquence, mais dont le cœur et l'âme, c'est-à-dire ce qui compte, peuvent être absents. Voilà ce que tu dirais... Mais ce sont là des subtilités dont je ne suis pas la dupe et ta rhétorique ne m'émeut pas. Aussi bien, depuis que tu es entré ici, tu cherches à te disculper quand même et tu t'entortilles dans des raisons qui n'en sont pas. Accuse-toi donc franchement, une bonne fois, ça vaudra mieux, et dis la vérité...

LEMEUNIER. — Pourras-tu l'entendre?

GEORGETTE. — Ne t'occupe pas de ça.

LEMEUNIER. — Eh bien! oui... si je n'ai pas été son amant, ce n'est pas ma faute, et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour ça. Oui, je l'ai courtisée et désirée ardemment, éperdument. Quand j'étais près d'elle, j'éprouvais une sorte de vertige. Elle exerçait sur moi une séduction mystérieuse et qui ferait croire aux sortilèges; le parfum épars autour d'elle me troublait, et quand elle me regardait d'une certaine manière...

GEORGETTE. — Ah! tais-toi! tais-toi! tu me fais mal, malheureux, tu ne sens donc pas que tu me fais mal?

LEMEUNIER. — Tu m'as demandé la vérité.

GEORGETTE. — Oui... mais il fallait mentir.

LEMEUNIER. — Tu m'as dit: « Accuse-toi », et tu m'en veux de

ma franchise. D'ailleurs, je te parle là d'une chose qui n'existe plus, c'est déjà le passé.

GEORGETTE. — Le passé, hélas ! c'était hier.

LEMEUNIER. — Et c'est très loin pourtant, car le temps n'est rien, vois-tu, et il suffit parfois d'une minute pour reculer jusqu'à l'infini les événements de la veille et les ensevelir dans l'éternel oubli. A partir du moment où tu es sortie de ce salon, je n'ai plus eu qu'une idée, qu'un but : te revoir, te ramener, te reprendre, et cette femme n'a plus existé pour moi.

GEORGETTE. — Il était trop tard.

LEMEUNIER. — Ah ! tu peux me croire... quand même je n'aurais pas eu la pensée que tu souffrais et la crainte de te perdre, le rôle qu'elle a joué dans ces circonstances me l'eût fait prendre en horreur, et je suis sincère en te disant que je l'ai oubliée. Ah ! Georgette, c'est toi que j'aime et je n'ai jamais cessé de t'aimer.

GEORGETTE. — Alors, tu désirais cette femme comme tu viens de me le dire, et tu prétends que tu m'aimais ?

LEMEUNIER. — Oui, je t'aimais.

GEORGETTE. — Je t'admire !

LEMEUNIER. — Oh ! je sais bien, ça ne peut guère entrer dans ta pensée, surtout en ce moment !...

GEORGETTE. — Ni jamais.

LEMEUNIER. — Et pourtant, c'est ainsi. Le désir, après tout, ce n'est pas l'amour.

GEORGETTE. — Et j'ai la plus belle part, n'est-ce pas ? Ah ! vraiment, j'ai grand besoin que tu me le dises !

LEMEUNIER. — Quelques instants de folie, de vertige, ne peuvent pourtant pas effacer huit ans de tendresse, d'affection, de dévouement, d'amour.

GEORGETTE. — Mais si !... Quand on est sujet au vertige, on ne côtoie pas les abîmes.

LEMEUNIER. — Ah ! oui, tu as raison et tu pourras toujours me répondre victorieusement... Ah ! je vois clair maintenant ! Je suis un homme que les circonstances ont placé auprès d'une intrigante et d'une coquette, et qui l'a désirée, voilà tout. J'ai été une brute, un imbécile, je le reconnais.

GEORGETTE. — Oh ! oui, un imbécile, surtout... car, veux-tu que je te dise ? c'est le luxe dont elle était entourée qui t'a séduit, et il n'y a pas de sortilège là dedans. Oui, c'est ce milieu brillant, mais corrompu, doré, mais pourri, dans lequel elle vivait, qui t'a ébloui comme tant d'autres ! Mais je te croyais supérieur aux autres... Tu étais fier d'être reçu chez une femme à la mode : sottise vanité d'un

collégien qui approche une actrice ! C'est de la soie et du linge qui l'ont troublé. Ah ! quelle tristesse et quelle misère ! Alors, tu as perdu la tête, tu t'es imaginé qu'elle était d'une autre race. Et, en effet, tu ne t'es pas trompé, elle est bien d'une autre race, ou plutôt d'une autre espèce. Elle peut avoir des toilettes plus ruineuses et des dessous plus suggestifs que les miens, mais elle a une âme bien peu soignée.

LEMEUNIER. — Enfin, je suis désespéré : je t'en supplie, pardonne-moi. Depuis que nous sommes mariés, tu n'as rien eu à me reprocher et j'ai été, non pas un mari, mais un amant.

GEORGETTE. — C'est parce que je t'aimais comme un amant que je ne peux pas te pardonner. Et puis, renversons les rôles, supposons que j'aie remarqué, moi, un joli garçon et que j'en aie eu envie, sans cesser pourtant de t'aimer, parce qu'il aurait été autre. Ça s'est vu, ces choses-là !... Ah ! sois juste, c'est absolument la même chose... Ce n'est qu'une supposition, et, à cette seule pensée, l'éclair qui passe dans tes yeux n'est pas un éclair d'indulgence et de pardon.

LEMEUNIER. — Parce qu'alors tu ne m'aurais plus aimé. Je n'aurais été plus rien pour toi. Chez vous autres femmes, désirer, aimer et se donner, tout cela se tient étroitement.

GEORGETTE. — Je te demande pardon, les femmes ont aussi un cerveau, un cœur et des sens, elles peuvent les séparer.

LEMEUNIER. — Tais-toi, tais-toi ! ce que tu supposes là est impossible.

GEORGETTE. — Mais pour vous autres hommes, désirer d'un côté, aimer de l'autre, c'est possible. Si c'est là vos avantages sur nous, on vous les laisse et je n'envie pas une supériorité aussi basse. D'ailleurs, les généralités ne valent rien et peu importe ce que sont et ce que font les autres hommes et les autres femmes, c'est de toi et de moi qu'il s'agit. Moi aussi, je t'ai aimé pendant huit ans et j'ai été ta camarade, ta compagne, ton amie, ta femme, en un mot : lorsque tu travaillais, je respectais ton travail et je savais être chaste comme une sœur ; si tu étais malade, je te soignais, et jamais une mère auprès de son enfant n'a été plus tremblante et plus dévouée. Je ne t'ai jamais donné que de bons conseils... car tu me parlais de tes projets, et je pouvais entendre des choses sérieuses, comme un homme, en même temps que j'étais la plus passionnée des femmes... Moi, la première, j'ai cru dans ton avenir, je t'ai réconforté aux heures du découragement, et seule, bien souvent, j'ai eu l'espérance et la foi... et pendant huit ans, je n'ai pas, je ne dirai pas désiré, mais même regardé un autre homme que toi. Voilà comment je t'ai aimé !

LEMEUNIER. — Ah ! tu as raison, je te crie que tu as raison, mais je t'en prie, aie pitié de moi ; je ne peux ni m'accuser, ni me

défendre, ni me plaindre. Alors, sois généreuse... ne m'accable pas. Depuis hier, je suis un être de remords et d'angoisses; il n'y a pas vingt-quatre heures que tu es rentrée chez ta mère, et il me semble que je suis seul depuis toujours! J'ai le cœur serré et la tête vide... je ne sais même pas au juste ce que je te dis, et je sens bien qu'à chaque instant je suis maladroit... Je m'excuse comme je peux, tu comprends... Tu ne peux pas m'abandonner : songe à tout ce que tu as fait pour moi.

GEORGETTE. — Oui, mais vraiment la balance penche trop d'un côté.

LEMEUNIER. — Voyons, tu ne peux pas briser ma vie et la tienne pour une erreur d'un moment.

GEORGETTE. — Erreur d'un moment qui a duré deux mois, deux mois pendant lesquels j'ai été absente de toi : car il a suffi que cette femme passe dans ta vie pour que huit ans d'affection, de dévouement, de tendresse, de confiance, d'amour, soient dispersés au vent de ses jupes. Ah! tu prétends m'avoir aimée, lorsque tu la désirais ardemment, éperdument, et que tu ne cessais de penser à elle... Et qui sait, avant-hier soir encore, quand tu m'as prise, c'est peut-être à elle que tu as pensé, car les hommes sont aussi capables de ces choses-là... Ah! quelle saleté! quelle honte!

LEMEUNIER. — Georgette! Georgette! comment peux-tu croire?...

GEORGETTE. — Quand j'y pense, vois-tu, je voudrais pouvoir jeter dans un ruisseau les caresses et les baisers que tu m'as donnés et ceux que tu m'as volés... oui, volés, depuis deux mois... comme j'y ai jeté cette malheureuse bague que tu m'offrais pour notre anniversaire.

LEMEUNIER. — Georgette, je t'en prie, Georgette...

GEORGETTE. — Non, non, ne me parle plus, va-t'en! va-t'en!

SCÈNE XI

GEORGETTE, LEMEUNIER, MADAME ANGEVIN.

MADAME ANGEVIN. — Mais qu'y a-t-il donc, ma pauvre enfant?

GEORGETTE. — Il n'y a rien, mère, il n'y a rien... seulement, qu'il s'en aille, qu'il s'en aille. *(Elle tombe dans un fauteuil et regarde devant elle obstinément.)*

MADAME ANGEVIN, à Lemeunier. — Allez-vous-en, mon ami, vous n'obtiendrez rien d'elle en ce moment, elle est surexcitée... Vous comprenez, la blessure est récente et votre présence l'avive encore.

LEMEUNIER. — Oui, je m'en vais. Ah! mère, je suis au désespoir, je ne sais ce que je vais devenir... je ne sais pas... c'est bien simple, si je suis trop malheureux...

MADAME ANGEVIN. — N'allez pas faire de sottises, mon pauvre ami... il ne manquerait plus que ça! Non... vous comprenez, je vais lui parler... je tâcherai de vous la ramener.

LEMEUNIER, *regardant Georgette*. — Elle est loin!

MADAME ANGEVIN. — Oui... il faudra le temps.

LEMEUNIER. — Enfin, parlez-lui, mère... quand vous penserez que le moment sera venu, dites-lui bien que c'est une leçon terrible dont je garderai toujours le souvenir, dites-lui...

MADAME ANGEVIN, *le menant doucement vers la porte*. — Soyez tranquille... soyez tranquille.

SCÈNE XII

MADAME ANGEVIN, GEORGETTE.

MADAME ANGEVIN. — Il est parti.

GEORGETTE. — Bien.

MADAME ANGEVIN. — Pauvre garçon!... Il me fait de la peine...

GEORGETTE. — Tu es trop bonne!

MADAME ANGEVIN. — Oui... Je suis toute tremblante, ma parole! J'ai plus d'émotion que toi... Je t'admire. Tu es très forte!

GEORGETTE. — Oui, je suis très forte. (*Elle éclate en sanglots.*)

MADAME ANGEVIN. — Voyons, Georgette, mon enfant chérie... Ah! mon Dieu! c'est épouvantable... Quand je pense que vous aviez tout pour être heureux... Georgette, ma chérie, ne pleure pas, écoute-moi...

GEORGETTE, *quand elle peut parler*. — Ah! vois-tu, mère, je veux m'en aller, je veux partir... J'en ai assez, j'en ai assez de toutes ces choses pas propres, de cette aventure où il y a de tout : des complaisances, des histoires d'argent, de la bestialité, et de la prostitution... car il a choisi une créature indigne.

MADAME ANGEVIN. — Si c'était une femme comme toi, tu souffrirais davantage.

GEORGETTE. — Je ne sais pas. Tout là dedans me mortifie et me répugne. Tiens, tout à l'heure, ce Sourette est venu... J'ai cru qu'ils allaient se battre... je n'ai pas réfléchi, n'est-ce pas? et j'ai tremblé pour lui... Eh bien, il a fallu immédiatement que je regrette mon inquiétude, et que j'aie honte de mon émotion... Cet homme venait lui faire signer un billet.

MADAME ANGEVIN. — Aurais-tu mieux aimé qu'ils se battent, qu'il soit blessé ou tué?

GEORGETTE. — Je ne sais pas.

MADAME ANGEVIN. — Tu as tremblé pour lui : c'est que tu l'aimes... Voyons, à ta mère, à ta vieille amie, tu peux bien avouer... tu l'aimes.

GEORGETTE. — Certainement, je l'aime.

MADAME ANGEVIN. — Alors, tu pardonneras... Tu ne me feras pas le chagrin, à mon âge, de voir mes enfants se séparer... J'avais espéré vieillir et mourir entre vous deux. Ah ! je sais bien, je te parle en vieille femme égoïste... seulement, tu pardonneras, car il y a des hommes auxquels on pardonne. Moi-même, j'ai pardonné. Tu n'as pas connu ton père... tu étais bien petite quand il est mort... mais c'était un homme très intelligent, très bon, comme ton mari, plein de séduction ; alors...

GEORGETTE. — Mon père... lui aussi... beaucoup de charme... c'est effrayant !

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. c'est-à-dire le salon chez Lemeunier, mais avec un quelque chose ou plutôt un je ne sais quoi qui indique qu'il n'y a plus de femme dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

LEMEUNIER est seul, JOURNAY entre.

JOURNAY. — Bonjour, vieux, comment ça va ?

LEMEUNIER. — Toujours la même chose, ça ne va pas... Je viens de déjeuner tristement, tout seul... je m'ennuie.

JOURNAY. — En effet, tu n'as pas l'air de t'amuser.

LEMEUNIER. — Eh bien, y a-t-il du nouveau ? As-tu vu Georgette ?

JOURNAY. — Oui, je l'ai vue hier soir.

LEMEUNIER. — Comment est-elle ?

JOURNAY. — Elle est bien.

LEMEUNIER. — Elle ne veut toujours pas me recevoir ?

JOURNAY. — Non. Elle ne veut pas.

LEMEUNIER. — Et, à plus forte raison, elle ne parle pas de revenir ici.

JOURNAY. — Oh ! non, elle n'en parle pas.

LEMEUNIER. — Puisque c'est comme ça, tu ne sais pas ce que j'ai envie de faire, moi ?

JOURNAY. — Non.

LEMEUNIER. — J'ai envie de m'en aller.

JOURNAY. — Où ça ?

LEMEUNIER. — N'importe où, je voyagerai. Je ne peux pas rester seul où nous vivions ensemble. Je m'ennuie affreusement... je veux m'en aller.

JOURNAY. — Non. Ne t'en vas pas... attends encore un peu avant de partir.

LEMEUNIER. — Attendre quoi ? et pourquoi ?

JOURNAY. — Les choses ne vont pas si mal que ça... Ta femme n'est pas retournée chez son avoué... elle ne parle plus de divorcer.

LEMEUNIER. — Alors ?

JOURNAY. — Alors, je crois... elle ne m'a pas chargé de te le dire, note bien... d'ailleurs, c'est par sa mère que j'ai tous ces détails... alors, je crois, mais c'est une opinion toute personnelle, je crois qu'elle reviendra.

LEMEUNIER. — Mais quand ?

JOURNAY. — Ah ! ça, je ne sais pas.

LEMEUNIER. — Pourquoi ne revient-elle pas tout de suite ?

JOURNAY. — Tout le monde sait qu'elle a voulu divorcer : elle ne veut pas avoir l'air de te pardonner trop rapidement... Alors, elle te laisse tremper.

LEMEUNIER. — C'est ce que je ne comprends pas... en amour, on pardonne ou on ne pardonne pas, mais on ne punit pas les gens. Car elle me punit !... Si elle savait pourtant combien je la regrette, elle trouverait elle-même que la punition a assez duré.

JOURNAY. — Oui, mais tu parles comme un homme... les femmes, même les meilleures, ont de la rancune et de l'orgueil... Et les Sourette, que deviennent-ils ?

LEMEUNIER. — J'ai encore reçu une lettre du mari, ce matin, et une de la femme. Sourette me parle de la fameuse affaire avec Midasse ; il veut toujours que je m'associe avec lui pour l'exploitation de mon brevet.

JOURNAY. — Ne fais jamais ça.

LEMEUNIER. — N'aie pas peur... Je ne veux plus rien faire avec cet homme-là... Et puis, tu penses si j'ai la tête à m'occuper de ces choses-là en ce moment ! Je veux qu'il me laisse tranquille. Je lui ai prêté cent mille francs...

JOURNAY. — Que tu ne reverras jamais.

LEMEUNIER. — Je me considère comme libéré envers lui de tout engagement et de toute promesse.

JOURNAY. — On le serait à moins... Et l'archiduchesse, que veut-elle ?

LEMEUNIER. — Elle *me* veut... Oui, c'est toujours le grand amour... la passion folle.

JOURNAY. — Qu'elle dit !,,.

LEMEUNIER. — Oui, ou plutôt qu'elle écrit, car je reçois des lettres extraordinaires.

JOURNAY. — Tu ne lui réponds pas ?

LEMEUNIER. — Non. Je ne veux plus qu'elle ait de mon écriture entre les mains.

JOURNAY. — Tu deviens prudent.

LEMEUNIER. — Oui. Elle me donne des rendez-vous : je ne veux pas y aller.

JOURNAY. — Oh ! tu n'en as pas fini avec elle... elle est tenace... elle parviendra à te rejoindre. Et alors, prends garde, la chair est faible.

LEMEUNIER. — L'esprit souffle où il veut.

JOURNAY. — Elle veut être victorieuse, maintenant... elle fera tout pour te reconquérir. Elle usera du verbe, de l'attitude et du geste, elle sera ce que l'a si bien définie le poète :

Princesse du *battage* et reine du *chiqué* !

LEMEUNIER. — Oui, mais je ne crains plus rien d'elle ; je suis prévenu, n'est-ce pas ?... Ah ! si je l'avais été plus tôt !...

JOURNAY. — Oui, tu aurais voulu qu'on te mette un poteau : « Attention, descente rapide, tournant dangereux. » Mais il y était, le poteau, il te crevait les yeux !... c'était le mari... seulement, tu n'as pas voulu le voir...

LEMEUNIER. — Oui, j'ai été naïf, mais je ne suis pas bête, et, quand j'ai compris, j'ai bien compris... Tu dînes avec moi, ce soir ?...

JOURNAY. — Non. On mange trop mal chez toi, depuis que ta femme n'y est plus... et puis la nourriture n'est pas très variée, tu ne t'en aperçois pas.

LEMEUNIER. — Ma foi, non... je n'y fais pas attention. (*A ce moment, un domestique apporte une lettre qu'il remet à Lemeunier.*) Qui a apporté ça ?

LE DOMESTIQUE. — C'est un valet de pied : il attend la réponse.

LEMEUNIER, *après hésitation*. — Eh bien ! dites que non... Attendez... ou plutôt dites que j'y vais... oui, que j'y vais, que je descends... Attendez, attendez... dites que oui. (*Le domestique sort.*)

JOURNAY. — Qu'est-ce que c'est ?

LEMEUNIER. — C'est l'archiduchesse qui écrit... (*Il lit la lettre*): « Mon cher ami, j'ai absolument besoin de vous voir, de vous parler pour une chose grave... Je vous fais porter cette lettre par François. Puis-je monter? Pouvez-vous recevoir votre infortunée Marie-Thérèse? »

JOURNAY. — Tu vas la recevoir?

LEMEUNIER. — Oui.

JOURNAY. — Ici?

LEMEUNIER. — Oui, j'aime mieux en finir tout de suite.

JOURNAY. — Alors, je me sauve... je ne veux pas la rencontrer... Mais comment faire?

LEMEUNIER. — Entre dans mon cabinet, guette-la, et, quand tu l'auras vue passer, tu t'en iras.

JOURNAY. — C'est ça... et toi, surtout, prends bien garde.

LEMEUNIER. — Mais sois donc tranquille. (*Journay s'en va. Quelques secondes; puis madame Sourette entre.*)

SCÈNE II

LEMEUNIER, MADAME SOURETTE.

MADAME SOURETTE. — C'est fort, ce que je fais!... Ah! je suis émue... sentez mon cœur, comme il bat.

LEMEUNIER. — Pourquoi n'avez-vous pas pris l'ascenseur?... Vous êtes montée à pied?

MADAME SOURETTE. — Non, ce n'est pas pour ça que mon cœur bat à rompre ma poitrine... Ah! j'ai mal!... (*Elle tombe sur un siège en comprimant son cœur avec ses deux mains.*)

LEMEUNIER. — Remettez-vous... remettez-vous... Voulez-vous de l'éther?

MADAME SOURETTE. — Non... non... ça passe. Seulement, de vous voir... comme ça, n'est-ce pas?... Vous n'êtes pas ému, vous?

LEMEUNIER. — Non.

MADAME SOURETTE. — C'est insensé, ce que je fais, mais il y aura demain huit jours que je suis sans la moindre nouvelle de vous... je vous ai écrit, vous ne m'avez pas répondu... vous n'êtes pas venu à un seul des rendez-vous que je vous donnais... Alors, je n'y tenais plus, j'étais folle, folle, et je me suis décidée à venir, quelque étrange que puissent vous paraître cette démarche et ma présence ici!... Voyons, pourquoi ce silence? Vous avez bien reçu mes lettres?

LEMEUNIER. — Oui.

MADAME SOURETTE. — Vous les avez lues ?

LEMEUNIER. — Je les ai parcourues.

MADAME SOURETTE. — Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ?

LEMEUNIER. — Je n'avais rien à vous répondre.

MADAME SOURETTE. — Rien ?

LEMEUNIER. — Ou alors, trop de choses...

MADAME SOURETTE. — Dites-les-moi.

LEMEUNIER. — Non... A quoi ça servirait-il ? Ce qui est fait est fait... Si Georgette ne revient pas, vous aurez brisé ma vie.

MADAME SOURETTE. — Ah ! j'en étais sûre, vous m'en voulez, vous me détestez !... Vous êtes injuste, vous me rendez responsable de ce qui est arrivé. Est-ce ma faute si votre bijoutier s'est trompé ?

LEMEUNIER. — Vous pouviez me prévenir... Si, mercredi dernier, lorsque je suis arrivé chez vous, vous m'aviez dit que vous veniez de recevoir ce qui était destiné à ma femme...

MADAME SOURETTE. — Qu'auriez-vous fait ?

LEMEUNIER. — Je ne sais pas... j'aurais couru chez cet homme... j'aurais essayé d'atténuer...

MADAME SOURETTE. — Vous n'auriez rien atténué du tout... il était déjà trop tard... il y avait dans tout cela la fatalité, c'était écrit !

LEMEUNIER. — Oui, mais vous l'avez singulièrement aidée, la fatalité ! Voilà ce que je vous reproche !

MADAME SOURETTE. — Vous vous trompez, je ne l'ai pas aidée le moins du monde.

LEMEUNIER. — Si vous aimez mieux, vous l'avez mise à profit.

MADAME SOURETTE. — C'était mon droit. D'ailleurs, je savais bien que vous me reprocheriez ce que j'ai fait uniquement par amour pour vous.

LEMEUNIER. — Je vous l'ai dit : vous avez des façons dangereuses d'aimer les gens.

MADAME SOURETTE. — La différence entre vous et moi, c'est que vous me désiriez simplement, tandis que moi, je vous aimais... Évidemment, vous auriez préféré que je fusse votre maîtresse sans déranger votre existence. Mais moi, je ne l'entendais pas ainsi, et je vous ai dit que je ne voulais pas de partage et qu'il fallait choisir entre elle et moi.

LEMEUNIER. — C'était insensé !... Et puis on laisse aux gens la liberté de choisir, on ne leur force pas la main comme vous l'avez fait, en venant en aide aux événements.

MADAME SOURETTE. — Quand on aime, on ne choisit pas ses moyens.

LEMEUNIER. — C'est en effet plus commode.

MADAME SOURETTE. — Vous oubliez trop vite les paroles brutales par lesquelles vous m'avez troublée, les paroles câlines dont vous m'avez bercée. Vous vous êtes fait aimer. Pourquoi êtes-vous venu dans ma vie?... Et puis vous ressemblez si peu aux autres!... vous étiez si honnête, si bon, il y avait en vous tant de nobles qualités que je cherchais en vain chez ceux qui m'entouraient!... j'étais bien excusable d'avoir fait le rêve d'être tout entière à vous. Votre femme était entre nous : c'était l'obstacle à cet amour unique, passionné, divin, que je rêvais... alors, j'ai profité d'un hasard qui pouvait faire disparaître cet obstacle. Ah! je sais bien, c'est à vos yeux une mauvaise action : mais il y a des femmes qui vont jusqu'au crime lorsqu'elles aiment. Dieu préserve les hommes de ces femmes-là!

LEMEUNIER. — Certainement j'ai eu tort de vous désirer, mais je n'ai pas bouleversé votre existence... tandis que ma vie, à moi, est brisée...

MADAME SOURETTE. — Mon cœur est meurtri, mais ça vous est égal...

LEMEUNIER. — Il ne s'agit pas de cela... vous avez une chose grave à me dire...

MADAME SOURETTE. — Écoutez-moi : votre femme vous a abandonné, vous êtes seul... je puis être votre compagne... pour rester auprès de vous, je quitterai tout si vous le voulez!

LEMEUNIER. — Oh! non, ne compliquons pas l'aventure : elle est assez compliquée comme ça. Restez avec votre mari. D'ailleurs, je vais partir probablement demain.

MADAME SOURETTE. — Vous ne comprenez donc pas que je vous aime, que je suis à vous, que vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaît?... Non, tu ne partiras pas, je suis à toi, comprends-tu, à toi!

LEMEUNIER. — Oh! oui, je comprends très bien, mais que voulez-vous? ça ne se commande pas!

MADAME SOURETTE. — Ah! vous êtes impitoyable, vraiment. Mais vous regretterez votre cruauté. Demain, ce soir peut-être, vous aurez le remords effroyable...

LEMEUNIER. — Que voulez-vous dire?

MADAME SOURETTE. — Vous le saurez bientôt. *(Comme à elle-même, mais de façon à être entendue.)* Quelques gouttes de laudanum, c'est si vite fait!

LEMEUNIER. — Oh! vous auriez le plus grand tort de vous empoi-

sonner à cause de moi. J'en suis tout à fait indigne; il n'y a pas d'homme qui vaille la peine qu'on meure pour lui... et je serais désolé que vous fassiez la moindre des choses pour moi dans cet ordre d'idées.

MADAME SOURETTE. — Ah ! je suis perdue... je suis perdue !...
(*Elle tombe sur un sofa et pleure.*)

LEMEUNIER. — Voyons, ne pleurez pas comme ça... soyez raisonnable. Ne pleurez pas comme ça. En ce qui vous concerne, ce qui s'est passé n'est pas à ce point tragique. Je vous ai désirée, vous ne vous êtes pas donnée, et j'ai eu l'air d'un nigaud; maintenant, vous vous offrez, je ne veux pas vous prendre, et j'ai l'air d'un niais. J'étais destiné à jouer auprès de vous un rôle sans éclat. (*A ce moment, la porte s'ouvre et Georgette entre.*)

SCÈNE III

GEORGETTE, MADAME SOURETTE, LEMEUNIER.

LEMEUNIER. — Georgette !

GEORGETTE. — Oui... c'est moi... Qui est-ce donc... cette femme ?...

LEMEUNIER. — Mais c'est... c'est madame Sourette...

GEORGETTE. — Madame Sourette ? Que vient-elle faire ici ? Et pourquoi pleure-t-elle ?

MADAME SOURETTE, *se levant sans une larme ni dans les yeux ni dans la voix.* — Vous vous trompez, je ne pleure pas.

GEORGETTE. — Je vous demande pardon, madame, je croyais.

LEMEUNIER, *entre haut et bas.* — Moi aussi.

GEORGETTE. — Je ne m'attendais pas, madame, à vous rencontrer chez moi.

MADAME SOURETTE. — Mais vous êtes bien venue chez moi, madame.

GEORGETTE. — En effet, lorsque nous nous sommes quittées, l'autre jour, je vous ai dit : « Adieu », vous m'avez dit : « Au revoir... » C'est vous qui aviez raison : vous me rendez ma visite.

MADAME SOURETTE. — Pas même... Puisque vous avez abandonné votre maison, je ne suis pas ici chez vous; il vous plaît d'y rentrer, pouvais-je le prévoir ?

GEORGETTE. — Pardonnez-moi, je suis ici chez moi... D'ailleurs, soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

MADAME SOURETTE. — Vous pouvez l'oublier, je considère que je suis ici chez M. Lemeunier, et j'ai le droit d'y venir.

GEORGETTE. — Le droit ? Vous avez des droits chez lui, sur lui ?... Ce n'est pas ce qu'il m'a dit, ce qu'il m'a juré...

MADAME SOURETTE. — Vous croyez triompher, parce que votre mari n'a pas été mon amant ; mais s'il ne l'a pas été, c'est parce que je n'ai pas voulu... et vous devriez avoir plus de reconnaissance : car, si j'avais été sa maîtresse, il est probable qu'après la scène ridicule que vous êtes venue faire chez moi, il ne vous serait pas revenu suppliant et pleurant. J'aurais su le garder.

GEORGETTE. — C'est très possible, madame, mais que voulez-vous que je vous dise ? il fallait être sa maîtresse... vous avez trop attendu ; il fallait vous donner à temps, puisque vous aviez l'intention de le faire.

MADAME SOURETTE. — Vous n'en savez rien.

GEORGETTE. — Votre présence ici ne laisse aucun doute. D'ailleurs, il est inutile de raisonner sur ce qui aurait pu être, raisonnons sur ce qui est. Vous avez voulu me prendre mon mari et vous vous êtes mise en grands frais d'intrigues et de machinations. Vous avez déjà vu, sans doute, des prestidigitateurs faire des tours de cartes ?... Ils les font couper, ils les battent, ils les mêlent en se faisant fort de toujours retrouver le roi de cœur sur le jeu. Quand ils le retrouvent, on applaudit, car le tour est bien fait ; mais quand ils ne le retrouvent pas, le tour est manqué et le prestidigitateur prête à rire. Or, vous n'avez pas réussi, donc vous avez tort : c'est la morale du monde.

MADAME SOURETTE. — Je ne prêterai pas toujours à rire, madame... et vous oubliez que pour me défendre j'ai un mari.

GEORGETTE. — Nous nous le rappellerons dans trois mois... M. Sourette a déjà tiré sur M. Lemeunier.

MADAME SOURETTE. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, madame ; c'est peut-être fort spirituel, mais je ne comprends pas : vous parlez par paraboles ou par énigmes.

GEORGETTE. — Vraiment, vous ne comprenez pas ? Je croyais que M. Sourette vous mettait au courant de toutes ses affaires.

MADAME SOURETTE. — Pas le moins du monde : je n'entends rien aux affaires, M. Sourette ne me dit jamais rien et les questions d'argent ne m'intéressent nullement... je les ai même en horreur. Bien plus, je n'ai jamais su faire une addition...

GEORGETTE. — Vous vous ruinerez : soyez sûre qu'on vous vole, il doit y avoir chez vous un coulage énorme.

MADAME SOURETTE. — Oui, tout ça doit vous sembler extraordinaire, car vous avez beaucoup d'ordre, et M. Lemeunier ne fait pas une affaire sans vous consulter.

GEORGETTE. — Et il a raison, parce que lorsqu'il ne me consulte

pas, ça lui coûte cent mille francs. Et puisque vous n'êtes pas au courant, je veux vous y mettre en deux mots. Votre mari a fait signer au mien un billet de complaisance, dans toute l'extension du mot... Vous avez voulu être ironique et hautaine tout à l'heure ; il serait trop facile de vous répondre et je ne veux pas vous accabler... je préfère vous plaindre. Des gens comme vous et votre mari, madame, peuvent évoluer dans la vie, brillants et impunis, parce que le monde est lâche, complaisant ou parfois trop délicat, mais cela n'a qu'un temps et tout se paye. La beauté passe, les amants s'en vont, les amis s'éloignent : je vous regarderai vieillir... ce sera ma seule vengeance.

MADAME SOURETTE. — J'imagine que vous vieillirez aussi, et l'hiver est toujours l'hiver.

GEORGETTE. — Sans doute, mais il y a des hivers cléments et dorés sous des ciels toujours bleus et qui ont la grâce mélancolique d'un bel automne : il y a des hivers durs et noirs, pleins de misères, de neiges et de boues... Adieu, madame.

MADAME SOURETTE, brusquement à Lemeunier. — Vous ne dites rien, vous... Vous me laissez insulter devant vous, chez vous. Ah ! vraiment, mon cher, votre attitude manque d'élégance. Votre femme n'a pas besoin de trembler pour ses cent mille francs : mon mari les paiera et alors, il vous demandera raison de l'insulte qui m'a été faite chez vous.

LEMEUNIER. — Très bien, madame ; quand le moment sera venu, je serai à l'entière disposition de M. Sourette.

MADAME SOURETTE. — Je le pense bien. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

GEORGETTE, LEMEUNIER,

LEMEUNIER, aux genoux de Georgette. — C'est toi... te voilà... tu es revenue... Tu m'as pardonné...

GEORGETTE. — Ah ! je ne sais pas. C'est vrai, je ne sais pas comment, pourquoi je suis ici.

LEMEUNIER. — Parce que je t'aime, que je t'adore, et que nous ne pouvons vivre séparés.

GEORGETTE. — Si je n'étais pas revenue, qu'aurais-tu fait ?

LEMEUNIER. — Je serais parti, je serais allé n'importe où. Je ne pouvais plus vivre ici, dans cet appartement que tu remplissais de ta tendresse. Il me paraissait énorme et vide, et pourtant j'y étouffais... Il était trop grand pour ma solitude et trop petit pour ma douleur. Il était temps que tu reviennes.

GEORGETTE. — Oui, si j'étais une madame Sourette, je te dirais que j'ai été avertie par un instinct subtil, par un pressentiment aigu, que cette femme allait venir chez toi. Mais c'est beaucoup plus simple : c'est Journay qui est accouru m'annoncer qu'elle allait venir. Alors, je n'ai pas réfléchi, j'ai mis mon chapeau, je ne sais même pas comment je suis coiffée...

LEMEUNIER. — Tu es très gentille.

GEORGETTE. — J'ai sauté dans la voiture qui avait amené Journay, et je suis montée ici. Oui, je suis arrivée à temps...

LEMEUNIER. — Ah! Georgette, tu n'avais rien à craindre... J'étais armé contre toutes ses séductions.

GEORGETTE. — Est-ce qu'on sait? Et puis, je n'ai pas réfléchi, je l'ai vue dans tes bras, je vous ai vus tous les deux... Ah! non, je n'ai pas pu supporter cette idée, et je suis venue... Ah! tu avais tout de même raison : la possession, c'est bien quelque chose. Tu dois me trouver illogique, et faible, et lâche. J'ai peut-être eu tort de revenir... Tu vas te croire le plus fort.

LEMEUNIER. — Regarde-moi. Non, je te crois la meilleure et la plus tendre. Enfin, te voilà, c'est l'essentiel.

GEORGETTE. — Mais j'ai eu un moment d'hésitation, tu sais, quand la voiture s'est arrêtée devant la porte, devant notre porte... seulement, ça n'a pas été long... j'ai laissé ma dignité dans la voiture.

LEMEUNIER. — Ce sera pour le cocher.

GEORGETTE. — Ou plutôt pour Journay... il m'accompagnait. C'est égal, ce que je fais est absurde, en somme, je viens me mettre à ta merci... Au fond, je suis furieuse... je ne voulais pas revenir si tôt... Il me semble que je reviens d'un long voyage.

LEMEUNIER. — Oui, c'est un voyage.

GEORGETTE. — Il n'y a que huit jours que je suis partie, et il me semble que j'ai été absente six mois.

LEMEUNIER. — Oui, et l'on est tout étonné de ne pas voir des housses sur les meubles et la pendule enveloppée dans des mousselines gonflées.

GEORGETTE. — Il n'y a pas une fleur ici... on voit bien que je n'y étais plus... c'est drôle, je trouve tout changé.

LEMEUNIER. — C'est la tristesse des choses.

GEORGETTE. — Crois-tu que les choses comprennent?

LEMEUNIER. — N'en doute pas... Il n'y a pas une chaise ici qui ne soit parfaitement au courant.

GEORGETTE. — Alors je ne sais pas comment tu as osé t'asseoir,

si elles sont au courant, les chaises... Ah ! Ned, c'est bien mal ce que tu as fait là... Tu ne recommenceras plus ?

LEMEUNIER. — Ah ! non, je te le jure.

GEORGETTE. — Oh ! j'ai bien compris... tu as été séduit par le luxe de cette femme. Tu n'avais connu, avant de te marier, que ces demoiselles du Quartier, quand tu étais à Polytechnique, et puis la femme d'un notaire à Issoudun, et puis une petite chanteuse du café-concert à Valence !... Je me suis rappelé, tu m'as raconté tout ça. Alors, auprès de cette femme, tu as perdu la tête. C'est une crise qu'il fallait que tu traverses, tu ne connaissais pas ce numéro-là ; mais maintenant que tu le connais, j'espère qu'il n'y a plus de danger. D'ailleurs, tu as rencontré en une seule personne la femme du monde, la courtisane et la comédienne, c'est bien simple... Charmante trinité ! Ça t'a coûté cent mille francs, un rubis, et tu as failli me perdre. C'est pour rien... Et encore tu ne l'as pas... Je ris, j'ai tort... Non, c'est trop bête, tiens ! j'aime mieux n'y pas penser. As-tu été bien malheureux, au moins ?

LEMEUNIER. — Comme les pierres.

GEORGETTE. — Tant mieux, tant mieux, c'est bien fait !... j'aurais voulu que tu souffres davantage, et même, à certains moments j'ai désiré que tu meures !... mais ne nous attendrissons pas !... Oui, il faut être à la joie de se revoir et ne pas user ses plaisirs en une seule fois. On pleurera ce soir, mais alors on pleurera tant qu'on voudra.

LEMEUNIER. — On sera des fontaines.

GEORGETTE. — Ça ne t'ennuyait pas de dormir seul ?

LEMEUNIER. — Oh ! si !

GEORGETTE. — Et moi donc !

LEMEUNIER. — Tous les soirs, avant de me coucher, je prenais de cette odeur qui est dans le grand flacon, sur la toilette.

GEORGETTE. — De l'œillet.

LEMEUNIER. — Oui, et j'en versais quelques gouttes sur ton oreiller pour avoir l'illusion d'être auprès de toi.

GEORGETTE. — Tu faisais ça, pauvre chéri ? Oh ! que c'est gentil !...

LEMEUNIER. — Mais oui.

GEORGETTE. — Et puis je savais que tu t'ennuyais, que tu étais triste, que tu mangeais mal... Je savais tout ça par Journay, qui a été vraiment notre ami, je le reconnais, en cette circonstance.

LEMEUNIER. — Ce vieux Journay ! C'est un si bon garçon ! il était désolé de tout ça.

GEORGETTE. — Oui, je crois qu'il était sincèrement désolé... et puis ça dérangeait ses habitudes,

LEMEUNIER. — C'est méchant, ce que tu dis là.

GEORGETTE. — Oui, c'est méchant et injuste. Oui, mais je veux prendre le ton, être à la mode ; je m'habitue à être amère et je me suis donné pour exercice de faire trois mots cruels par jour, un avant chaque repas, et un le soir en me couchant. Mais la vérité, c'est que Journay a été exquis.

LEMEUNIER. — Si nous l'invitions à dîner?... d'autant plus que c'est son jour, c'est mardi.

GEORGETTE. — Ah ! non, pas ce soir : ce soir, nous dînerons tous les deux... pas ici, par exemple, parce qu'il doit y avoir un dîner ignoble... nous dînerons au restaurant comme deux amoureux... et puis nous irons au théâtre.

LEMEUNIER. — Ah ! non, nous rentrerons tout de suite. (*Sur un regard de Georgette, il ajoute :*) Du moins, ce sera comme tu voudras. (*A ce moment, Journay entre.*)

SCÈNE V

GEORGETTE, LEMEUNIER, JOURNAY, puis JULIA.

JOURNAY. — Bonjour, mes enfants. Eh bien ! vous êtes heureux ?

LEMEUNIER. — Très heureux. (*Silence.*)

JOURNAY. — Non, je vous remercie, je ne m'assieds pas. Je ne reste que deux minutes... Je ne veux pas troubler votre bonheur.

GEORGETTE. — Vous ne le troublez pas.

JOURNAY. — Je le retarde peut-être.

JULIA, *entrant*. — Madame, je voulais dire à madame... que je suis bien heureuse.

GEORGETTE. — Vous êtes une très bonne fille, Julia, mais ne pleurez donc pas comme ça !

JOURNAY. — Elle a raison, cette fille, c'est touchant... Moi-même e suis ému, véritablement ému... c'est vrai. Voulez-vous que je vous dise ? je suis ravi de ce qui est arrivé.

GEORGETTE. — Dites donc, je vous remercie.

JOURNAY. — Oui, parce que j'en sors meilleur.

GEORGETTE. — Égoïste !

JOURNAY. — Et maintenant, je vous dis au revoir.

GEORGETTE. — Vous vous en allez déjà ?

JOURNAY. — Vous êtes bien gentille... vous dites « déjà », mais vous pensez : « enfin ! »

GEORGETTE. — Oh ! pas du tout, vous vous trompez, pas du tout.

LEMEUNIER. — Au revoir, vieux.

GEORGETTE. — Au revoir, Journay.

JOURNAY. — Au revoir, Georgette. (*Il sort et revient tout de suite.*) Au fait, je ne peux pas dîner avec vous, ce soir... Non, non, vous êtes mille fois délicieux... D'abord je vous gênerais, et puis je suis invité autre part... j'ai promis... ainsi c'est inutile d'insister.

GEORGETTE. — Est-il bête, ce Journay! (*Quand il est parti.*) Dis donc, ça doit être dans un joli désordre ici... à en juger par ce salon.

LEMEUNIER. — Mais non, je t'assure.

GEORGETTE. — Ma pauvre chambre... elle doit être bien rangée! je vais encore souffrir... c'est bête... c'est au point que je n'ose pas y entrer toute seule.

LEMEUNIER. — Veux-tu que je vienne avec toi?

GEORGETTE. — Oui.

AVANT ET APRÈS WATERLOO¹

I

LE COMTE DE BLACAS A LORD CASTLEREAGH

Ostende, le 23 mars 1815.

Mylord, vous aurez déjà appris que le Roi, mon maître, avait été obligé de quitter Lille et de passer à Menin, d'où Sa Majesté s'est rendue ici hier au soir : elle y est venue dans l'intention d'attendre des nouvelles de sa maison militaire qui avait ordre de se porter sur Dunkerque, et de savoir également le parti qu'avaient pris Monsieur² et M. le duc de Berri, qui marchaient à la tête des troupes de la maison du Roi et de quelques corps qui devaient s'y réunir. Dans cette attente, le Roi ne peut prendre aucune détermination ultérieure, mais l'intention de Sa Majesté est de tenter tous les moyens qui pourront dépendre d'elle pour aller de nouveau en France

1. Extrait d'un recueil de documents sur *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand*, que vient publier, pour la *Société d'histoire contemporaine*, MM. Edouard Romberg et Albert Malot. Les documents sont tirés des archives de M. le duc de Blacas — c'est le cas pour les lettres que nous donnons — et des archives d'État d'Autriche, d'Angleterre et de Prusse. On sait quelle place le comte de Blacas tint dans l'affection de Louis XVIII. A Gand, comme plus tard à Paris, on n'arrivait guère à l'un sans avoir passé par l'autre. C'est assez dire l'intérêt des papiers qu'il a laissés : ils permettent de suivre jour par jour, parfois heure par heure, les actes, la pensée même de Louis XVIII et de sa cour improvisée.

2. Le comte d'Artois

animer par sa présence le zèle de ses fidèles sujets, qui sont prêts à tout entreprendre pour seconder les efforts qui seraient faits en faveur de l'autorité légitime. Vous pouvez être certain, Mylord, que trente mille hommes entrant actuellement en France *avec la cocarde blanche*, réuniront tous les habitants qui ne demandent que des armes, et que ce corps, en marchant sur Paris sans perdre un instant, ne rencontrera que bien peu d'obstacles et trouvera une population immense prête non seulement à se réunir à lui, mais à l'aider de tous les moyens pour renverser l'homme audacieux qui veut de nouveau asservir la France et faire la guerre à l'Europe.

Quelques bâtiments et un vaisseau de guerre seraient bien nécessaires au Roi pour le transporter où sa présence sera jugée utile. s'il ne peut aller sur-le-champ à Dunkerque. Sa Majesté compte toujours sur l'appui de ses alliés. et il est certain d'avance de tout le bien qu'il recevra du prince régent et de votre généreuse nation.

II

LE COMTE DE BLACAS A LORD CASTLEREAGH

Ostende, le 27 mars 1815.

Mylord, j'ai déjà eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence l'arrivée du Roi à Ostende et l'espoir qu'avait sa Majesté d'occuper Dunkerque en y appelant sa maison militaire. Malheureusement, les ordres qu'elle avait donnés à cet effet ne sont point parvenus à Monsieur et à M. le duc de Berri qui, ne pouvant entrer à Lille, se sont dirigés de Béthune sur Ypres¹. Le refus que l'on a fait dans cette dernière ville de recevoir un détachement qui s'y était présenté a augmenté les embarras de cette pénible retraite². Une partie de la maison du Roi, arrêtée dans Béthune, s'y est trouvée environnée par

1. Ou sait que dans cette marche la maison, réduite à 1500 cavaliers, pensa périr au milieu des bourbiers.

2. Cf., sur cet incident, *Souvenirs du comte de Rochecouart*, p. 375. Le commandant de la place, officier russe, ne voulut laisser entrer que Richelieu, qui portait l'uniforme moscovite; il tint la porte fermée à Marmont et à Bordesoulles comme « traîtres à leur Roi ».

des troupes de Buonaparte. Cependant Monsieur, qui est maintenant à Ypres, a rassemblé autour de lui un assez grand nombre de ceux qui ont pu passer la frontière, et l'on a pris des mesures pour recueillir tout ce qui pourrait encore s'y réunir.

M. de Gain de Montagnac, qui est déjà connu de Votre Excellence, et qui arrive en ce moment de Paris après avoir traversé plusieurs provinces comme simple voyageur, rend le compte le plus satisfaisant des dispositions du peuple, et fait même envisager la défection de l'armée comme tenant à une effervescence¹ qui ne tardera point à se refroidir lorsqu'elle apercevra la faiblesse réelle de l'homme qui l'a séduite. Je crois devoir l'adresser à Votre Excellence², à qui je me flatte qu'il pourra donner des informations utiles³. Il vous fera connaître le désir du Roi conforme, ainsi qu'il sera facile de vous en convaincre, à ce que doit conseiller la situation présente de la France et celle où elle pourrait se trouver si l'on ne déconcertait par une extrême promptitude les desseins de Buonaparte. Il n'a encore aucune force, aucun ascendant réel, et la présence d'un corps de troupes se portant rapidement sur Paris avec le Roi⁴ produirait incontestablement un changement encore plus soudain que celui dont nous venons d'être témoins. Votre Excellence, qui a vu elle-même la France dans une grande crise, qui doit connaître le véritable sentiment de la nation⁵, est plus que personne en état d'apprécier ces vérités.

III

LE COMTE DE BLACAS AU DUC DE WELLINGTON

Gand, le 15 mai 1815.

Mylord, un devoir impérieux me prescrit de soumettre,

1. Rature : *Que la réflexion pourra, que le moindre effort qui, qui doit être passagère.*

2. Rature : *En vous priant de lui faire obtenir une audience de M. le prince régent.*

3. Rature : *Je vous prie, Mylord, de l'écouter avec attention et intérêt.*

4. Rature : *Et ralliant à lui toute la population qui s'armerait pour lui.*

5. Rature : *Ne peut douter qu'elle ne seconde le premier effort qui sera tenté pour briser le noeud du joug.*

sans délai, à Votre Excellence, un projet fondé sur les rapports très importants qui viennent de me parvenir. Des députés des communes d'Armentières, d'Aire, d'Hazebrouck, de Cassel, sont venus offrir au Roi leur sang et leur fortune. Les habitants de cette fidèle contrée sont impatients d'arborer le drapeau blanc. Animés d'un dévouement sans bornes, ils se sont cotisés et ont formé une caisse assez considérable pour les frais de leur armement, ont fabriqué des cartouches et sont tous armés de fusils de chasse. En un mot, ils s'engagent, au premier signal, à fournir un rassemblement de quinze mille hommes. D'un autre côté, la faiblesse des garnisons qui occupent les places voisines et les intelligences que nous y avons nous donnent l'assurance de surprendre Calais ou Dunkerque. Une autre correspondance non moins active est établie entre le Boulonnais, l'Artois et la Picardie, d'où l'on m'a fait dire que la présence de trois régiments suffirait pour soulever toute la population. Vous concevez combien il serait important que ce mouvement intérieur précédât l'entrée des armées alliées; quelle impulsion cet événement donnerait au parti royal; et, ce que je dirai avec une égale confiance au duc de Wellington, quelle force cet appui prêterait à Sa Majesté dans ses relations avec les autres cours.

Je n'hésite donc point, Mylord, à vous demander l'assistance d'un petit corps de cinq ou six mille hommes en y comprenant quelque artillerie; et j'ose vous protester que l'autorité légitime sera bientôt reconnue et proclamée dans deux ou trois provinces. Je connais trop votre âme et le but qui vous anime pour douter de la satisfaction avec laquelle vous verriez un changement aussi favorable aux intérêts du Roi et de la France; changement que la connaissance des faits que j'ai l'honneur de vous communiquer, me fait envisager comme certain.

J'attends avec la plus vive impatience la réponse de Votre Excellence à qui j'offre un nouveau témoignage de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Mylord, votre très humble et très obéissant serviteur.

IV

LE DUC DE WELLINGTON AU COMTE DE BLAGAS

A Bruxelles, le 1^{er} mai¹ 1815, à neuf heures du matin.

Monsieur le comte,

Je viens de recevoir votre lettre du 15, et je me réjouis des bonnes dispositions des habitants d'Armentières, d'Aire et d'Hazebrouek, dont vous me faites part. Il faut bien ménager cette disposition et leur envoyer l'ordre positif de ne pas se montrer, de ne pas donner le moindre soupçon jusqu'au moment que tout sera préparé.

Pour ce qui regarde le Boulonnais, l'Artois et la Picardie, je vous donne les mêmes conseils. Vous ne m'indiquez pas où vous désirez que j'envoie les trois ou quatre bataillons qu'on demande, et je ne peux pas donc vous répondre positivement.

En général, cependant, je vous dirai qu'il me serait bien difficile de détacher même trois ou quatre bataillons. J'espère que mon armée fera son devoir; mais elle est composée de troupes de diverses nations², dont quelques-unes sont bien jeunes. Le fond de tout, c'est les Anglais, et les circonstances où se trouvait le gouvernement britannique au moment que Buonaparte est arrivé en France ont empêché que j'aie autant de ceux-là que je devrais avoir³.

Je n'oserais pas vous offrir d'autres troupes, et je ne peux pas vous offrir de ceux-là, à moins que ce ne soit pour un service qui ne les détacherait pas trop loin.

Je vous prie de réfléchir bien sur le principe que je vais vous énoncer. La puissance de Buonaparte, en France, est fondée sur le militaire et sur rien d'autre, et il faut ou

1. La lettre est ainsi datée, et cependant, dès la première ligne, Wellington indique qu'il répond à une lettre du 15 mai.

2. L'armée anglaise comprenait un fort contingent de troupes hollandaises et belges, dont partie avait servi sous Napoléon : dans les caserns, à Bruxelles, les soldats criaient : Vive l'Empereur !

3. Outre les armées qu'elle avait en Espagne et en Portugal, l'Angleterre, depuis le milieu de 1812, était en guerre avec les États-Unis. En 1814, elle avait fait un puissant effort qui avait nécessité l'envoi de nombreuses troupes au Canada ; Washington avait été occupé le 24 août ; mais la paix ne fut signée que le 24 décembre. En mars 1815, le rapatriement des troupes anglaises était loin d'être achevé.

détruire ou contenir le militaire avant que le peuple puisse ou même ose parler. Pour opérer contre le militaire français en France avec effet, il faut des armées nombreuses qui ne laissent pas la chose longtemps en doute. Alors, le peuple pourra parler et agir sans courir risque d'être détruit, et avec effet.

Si, pour favoriser une insurrection dans les communes, ou même dans les provinces dont vous faites mention, j'entrais en France dans le moment, même soutenu et aidé par l'armée prussienne, j'aurais tout de suite en les mains quatre corps d'armée, peut-être cinq, et la garde, c'est-à-dire une force évaluée de cent dix à cent vingt mille hommes, outre les gardes nationales. Nos progrès, si nous pouvons en faire, seront extrêmement lents; les pays où les troupes seraient obligées de rester seraient nécessairement grevés et obérés du poids de leurs subsistances. qu'il faudrait leur imposer, et vous trouverez le désir de s'insurger affaibli, non seulement parce qu'on verrait la force armée insuffisante pour vaincre les premières difficultés, mais parce qu'on trouverait qu'il vaudrait mieux ne pas avoir des armées à nourrir chez soi.

Ainsi, croyez-moi, pour faire l'affaire du Roi, il lui faut non seulement les vœux et les bras de son peuple, mais encore, pour avoir ceux-là, toute la force que l'Europe alliée peut faire marcher à son secours.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, avec la considération la plus distinguée, de Votre Excellence le très obéissant et très fidèle serviteur.

V

LE COMTE DE BLACAS AU DUC DE WELLINGTON

Gand, le 19 mai 1815.

Mylord,

J'ai vu avec peine que Votre Excellence apercevait quelques difficultés à l'accomplissement du projet que j'ai eu l'honneur de lui soumettre et dont je n'avais point songé à lui communiquer les détails avant que je connusse son intention sur les moyens d'exécution. La situation des communes que j'ai nommées dans ma lettre indique à peu près le point sur lequel il serait nécessaire d'opérer; mais, d'après vos obser-

ventions, je vais faire parvenir aux habitants l'invitation de ne point éclater encore. Votre Excellence doit sentir combien ce délai est pénible à ces hommes (sujets) fidèles, qui, en butte aux vexations de tous les genres, craignent à chaque instant d'être enlevés de force pour grossir l'armée de Buonaparte et être renfermés dans les places. On demande dans toute la France des gardes nationales mobiles, et bientôt il n'y aura plus pour elles d'alternative entre l'obéissance ou une résistance ouverte. Déjà, j'apprends qu'à Paris et dans quelques provinces on a contraint les citoyens à se faire remplacer à prix d'argent pour le service militaire; chaque jour fournit ainsi à Buonaparte un grand (certain) nombre d'hommes qui, tous, se seraient armés contre lui s'ils n'avaient point été confondus dans les rangs de ses soldats.

J'ai eu l'honneur de vous mander, Mylord, que j'avais formé des intelligences avec plusieurs villes du département du Nord. Je ne sais s'il me sera encore possible d'empêcher que le projet sur Dunkerque ou Calais n'éclate. J'y vais mettre tous mes soins: mais si l'événement arrivait, j'oserais encore assez compter sur Votre Excellence, d'après les intentions mêmes qu'elle m'annonce, pour espérer qu'elle prêterait une prompt assistance aux fidèles sujets du Roi.

VI

LE DUC DE WELLINGTON AU COMTE DE BLACAS

A Bruxelles, ce 20^e mai 1815, à dix heures du matin.

Monsieur le comte,

Je reçois la lettre de Votre Excellence du 18 dans le moment, et je regrette que vous ne voyez pas dans celle que je vous ai écrite la justice et la vérité que j'espérais que vous y trouveriez. Que l'état de la France soit ce qu'elle puisse être, il est impossible de risquer l'entrée d'un corps de troupes étrangères qui ne soit pas non seulement assez fort pour se maintenir, mais pour continuer des opérations majeures sans s'arrêter. Le retard de l'arrivée des troupes est malheureux, mais il est dans la nature des choses. On ne peut pas faire

arriver des troupes de l'Amérique, et du fond de la Gallicie et de la Pologne d'un côté, et de Lisbonne de l'autre, sans qu'il se passe du temps, et quand on pense qu'il s'est passé à peine deux mois que les puissances alliées ont reçu les nouvelles de l'état de choses en France, qui les ont fait croire qu'un effort était nécessaire, et qu'on voit les préparatifs déjà faits, on est vraiment étonné.

Vous pouvez être certain de ceci, monsieur le comte, que j'ai plus d'expérience en affaires de guerre civile, surtout en France, que beaucoup d'autres, et que vous trouverez les choses exactement comme je vous les ai indiquées.

Pour ce qui regarde les places fortes, il faut que je m'explique. Si une place forte de la première ligne se rendait au Roi par ses propres efforts, ou de la garnison, ou de la population, je mettrais une armée en état de l'appuyer, et je donnerais tous les secours en mon pouvoir, ou pour empêcher l'ennemi de l'attaquer, ou pour faire lever si elle fût attaquée, ou pour leur donner le moyen de se défendre. Je peux promettre la même chose en égard de moyens et d'appui maritime pour une place qui est port de mer; mais je ne peux pas promettre les opérations militaires pour sauver ces places, ni une de la seconde ligne, si une telle se mettait au pouvoir du Roi par ses propres moyens.

Il était question entre le chevalier Stuart¹ et moi d'une communication avec le duc de Trévisé² qui paraissait avoir la disposition de donner possession au Roi d'une ou plus de places fortes, s'il ne craignait pas les puissances étrangères. Là-dessus j'ai dit et je répète, pour qu'on le fasse savoir où bon semblera, que si le duc de Trévisé veut donner possession au Roi d'une ou plus de places fortes sur la frontière, je me mettrai entièrement sous les ordres du Roi en tout ce qui regardera les places fortes.

Vous observerez que je fais une distinction majeure entre la reddition d'une ou plus de places fortes par un homme comme le duc de Trévisé, et une reddition par les habitants ou la garnison d'une place forte.

1. Ministre d'Angleterre auprès de Louis XVIII.

2. Le maréchal Mortier.

Je crois que la première rendrait inutile et donc nuisible toute opération de la part des puissances étrangères, surtout le Roi ayant à sa disposition une armée comme la mienne. La seconde serait très importante, mais pas de nature à influencer sur l'état des choses en France de manière à rendre inutiles les opérations ultérieures : et donc je ne pourrais pas, en ce cas-là, agir exactement dans ce sens comme je le pourrais dans l'autre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, avec la considération la plus distinguée, de Votre Excellence le très obéissant serviteur.

VII

LE COMTE DE BLACAS A WELLINGTON

19 juin 1815.

Mylord,

Avoir à féliciter Votre Excellence et l'Europe entière de la nouvelle gloire dont vous venez de vous couvrir est un bonheur auquel se joint, pour ceux qui vous connaissent, un sentiment dont j'ose me flatter que vous me croirez pénétré.

Le roi a reçu¹ du général Pozzo di Borgo² la nouvelle du triomphe décisif que vous avez remporté.

Autant qu'on peut juger par les premières informations, le succès de Votre Excellence a surpassé ceux dont sa brillante carrière était déjà remplie ; je ne crois point, dans une pareille circonstance, lui paraître importun en lui rappelant une demande que j'avais eu déjà l'honneur de lui soumettre et que la conjoncture présente peut lui offrir maintenant sous un aspect plus favorable.

1. Retours : *Ce matin, du général Pozzo di Borgo, la nouvelle du triomphe décisif qui vient d'illustrer encore, a couronné vos* que vous avez remporté sur l'ennemi le plus redoutable, un ennemi, l'ennemi du monde ; et vous devez aussi penser que les espérances dont il est le gage n'est pas, n'a jamais été le seul motif du de la vive satisfaction sur l'oppresser de la France et S. M. me charge de vous exprimer [toute la part que S. M. prend] tout ce qu'elle éprouve dans cette occasion pour l'intérêt de ses sujets, [pour le celui de l'Europe, pour pour] pour la renommée de celui auquel elle aime à devoir une si juste admiration.

Nous avons tenu à reproduire scrupuleusement, et comme en fac-simile, toutes les ratoures qui, sur la minute, surchargent cette phrase. On éprouve quelque soulagement à constater que, du moins au début de sa lettre, le comte de Blacas ne trouva pas sans peine des mots pour louer le vainqueur d'une armée française.

2. Ministre de Russie auprès de Louis XVIII.

Votre Excellence connaît trop bien la France pour douter de l'effet qu'y produira la défaite signalée que vient d'essuyer Buonaparte. Les correspondances que j'ai entretenues avec les départements du Nord me garantissent maintenant la réussite complète d'une entreprise à laquelle la situation présente des affaires ne vous paraîtra plus, j'espère, mettre aucun obstacle. Si Votre Excellence approuve la proposition que j'ai l'honneur de lui renouveler sur cet objet, elle doit être assurée que mon idée ne se joint à aucune prétention indiscrette ou onéreuse aux armées alliées. La moindre force disponible et un faible détachement d'artillerie légère, est l'unique assistance qui paraîtrait à peu près indispensable. La victoire que vous venez d'obtenir, Mylord, tiendra lieu d'une armée : et la seule chose qui serait absolument nécessaire est un certain nombre de fusils, pour armer les habitants qui ne demandent qu'à marcher à la voix du Roi.

Ce développement de l'opinion et de la force nationale en France doit être incontestablement du plus grand avantage non seulement pour le Roi, mais pour le repos du monde¹. Votre Excellence, qui a déployé aux yeux de l'Europe assemblée cette pénétration qui distingue tour à tour en vous l'homme d'État et le grand capitaine, apercevra cette incontestable vérité. Elle sentira que la France, pour reprendre le rang que lui offrent encore les autres peuples parmi les premières puissances, ne doit pas perdre l'estime d'elle-même : elle ne doit pas rester dans une inaction que condamnent son honneur et ses plus chers intérêts. Il faut qu'elle contribue à sa délivrance. Il faut que l'exemple des provinces de l'Ouest² soit imité, et s'il est nécessaire, pour obtenir un pareil résultat, d'avoir recours au vainqueur d'une armée dont les succès mêmes eussent été la honte de la nation française, ce n'est pas trop, je crois, présumer du duc de Wellington que d'en attendre cet appui.

BLACAS

1. Rature : *La stabilité de l'ordre de choses qu'il s'agit de rétablir en Europe.*

2. La Vendée s'était soulevée en mai.

SENTINELLES,

PRENEZ GARDE A VOUS!

V

Une après-midi de novembre, en se parlant à voix basse, le capitaine Gigli, directeur du Bagne royal, et le commandeur Colonna, inspecteur royal des prisons, s'en allaient par les rues de l'île, à pas lents.

L'inspecteur était arrivé à Nisida depuis deux ou trois jours. C'était un Piémontais d'environ cinquante ans, très méthodique, très scrupuleux, s'acquittant de ses fonctions avec une minutie un peu trop bureaucratique peut-être, s'informant de tout, raisonnant sur tout, analysant les moindres choses. Tranquille, patient, plein de déférence pour une volonté qui lui inspirait le plus profond respect, Gigli ne quittait pas l'inspecteur une minute, lui fournissait toutes les indications et toutes les explications demandées, lui présentait les registres et les pièces comptables, ne négligeait rien pour que le rapport sur Nisida fût un travail sans défaut.

— En somme, dit l'inspecteur avec cet accent guttural qui peut avoir aussi quelque chose de sympathique, il me semble que vous êtes satisfait.

— Oui, assez satisfait, monsieur le commandeur... Tout devoir accompli avec dévouement paraît moins difficile.

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1898.

— Alors, vous restez ici volontiers ?

— J'y resterai tant qu'on m'y laissera, répondit le capitaine en termes un peu ambigus.

— Je crois que votre femme ne s'y plaît guère, ajouta l'inspecteur.

— C'est vrai, avoua Gigli d'une voix qui s'attendrissait. Elle est un peu faible de santé, la pauvre, un peu rêveuse ; au début, cela se comprend, le milieu lui était insupportable.

— Mais, à cette heure, y est-elle accoutumée ?

— Un peu, ce me semble... Je n'ai pas le pouvoir de changer un caractère naturellement mélancolique... A cette heure, elle est peut-être plus triste, mais elle est résignée. Elle a tant de bonté dans le cœur !

— Vous devriez l'envoyer à Naples, — dit Colonna sans répondre aux dernières paroles, qui trahissaient une émotion.

— Mes moyens ne me le permettent pas, déclara brièvement le capitaine.

Ils se turent. Ils arrivaient à un emplacement où l'on élevait un nouvel édifice construit par les forçats eux-mêmes. Ceux-ci allaient et venaient, portant des baquets de chaux, pliant sous des charges de pierres, grim pant lestement aux échelles.

— Montrent-ils de la bonne volonté à travailler ? demanda l'inspecteur.

— Pas tous. J'en ai une cinquantaine, les plus indomptables et les plus dangereux, qu'il m'a été impossible de plier au travail.

— Vous avez eu recours aux moyens coercitifs ?

— Oui ; mais ces moyens les ont irrités sans vaincre leur obstination.

— D'où cela vient-il ? En soupçonnez-vous la cause ?

— Les indomptables sont ceux qui ont toujours mené une existence vagabonde, qui ont toujours vécu de vols et de rapines. Jamais ceux-là ne se soumettent à la nécessité du travail. Je vais en faire venir un.

Et, s'adressant à un forçat qui, assis sur un bloc de pierre, mangeait un morceau de pain :

— Calamà ! lui cria-t-il.

L'homme ne prit pas même la peine de se retourner. Un

second appel resta sans plus de succès. Le directeur réprima un léger mouvement d'impatience.

— *Trompe-la-Mort!*

Cette fois, le forçat se mit debout. Il était petit et trapu, avec un ventre proéminent et d'ignobles jambes courtes; il avait une grosse tête au nez aplati, des cheveux rudes comme le crin d'une brosse et plantés droits sur le front, des yeux blanchâtres. Il garda son bonnet sur la tête et continua de manger son pain, sans être intimidé le moins du monde par la présence de Gigli et de Colonna.

— Comment vous nommez-vous? demanda sévèrement l'inspecteur.

— Trompe-la-Mort, dit le forçat d'une voix rauque.

— Vous n'avez pas d'autre nom?

— L'autre ne compte pas, fit-il avec mépris.

— Et vous refusez de travailler? Pourquoi?

— Trompe-la-Mort n'a jamais connu le travail.

— Cependant la justice vous a condamné aux travaux forcés.

— Que la justice me retienne dans cet endroit-ci, je ne peux rien y faire. Mais... Et puis, par Dieu! il faudra bien que cela finisse!

— Ne jurez pas. Vous avez l'obligation de travailler.

— Être enfermé là dedans et, qui plus est, porter la chaîne dont Victor nous a fait cadeau, je ne peux rien y faire. Mais se fatiguer, non, par Dieu! jamais!

Il avait prononcé ces paroles avec une farouche énergie.

— Si vous consentiez à travailler, ce serait pour vous une bonne note, reprit l'inspecteur.

— Une bonne note? Est-ce que je n'aurais pas toujours mes vingt ans à tirer? Mais il n'est pas sûr que je les fasse, mes vingt ans! ajouta-t-il avec un air de déli.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! il y a tant de choses qui peuvent arriver! Je puis mourir; et je puis aussi prendre la clef des champs.

— On ne s'évade pas de Nisida, intervint le capitaine avec douceur mais avec fermeté.

— On s'évade, on s'évade, repartit le forçat d'une voix triomphante. Votre Excellence sait bien qu'il y en a un qui s'est évadé.

L'inspecteur interrogea Gigli du regard.

Le capitaine fit signe que oui, avec les yeux.

— Un seul, c'est vrai, continua fièrement Trompe-la-Mort ; mais, où l'un a passé, l'autre aussi passera. Le tout est de ne pas caponner au moment de faire le grand saut. Et puis... et puis... est-ce qu'elle durera toujours, la loi d'à présent ? ce gouvernement, est-ce qu'il durera toujours ?

— Assez ! dit avec sévérité l'inspecteur. Je prendrai note de votre insubordination.

Le forçat haussa les épaules et s'éloigna.

— Indomptable, dit le capitaine, indomptable ! J'en ai cinquante, au moins, comme lui.

— Et jamais ils ne se sont révoltés ?

— Une fois.

— Une seule ?

— Ils se croient tous des hommes supérieurs, se posent en contempteurs de la loi et de la condamnation ; chacun prétend à la primauté, ce qui les empêche de se mettre facilement d'accord et ce qui me donne une arme contre eux.

— Mais ils se sont révoltés, pourtant ?

— Oui.

— La révolte fut-elle réprimée tout de suite ?

— Non, pas tout de suite.

— Eut-elle des conséquences ?

— Je fus blessé à la tête par un coup de pierre

— Vous étiez venu au milieu des mutins ?

— Oui, dit simplement le capitaine.

— Et comment avez-vous fait pour les amener à se rendre ?

— Je leur ai parlé. Je leur ai permis de parler. Ils voulaient être autorisés à voir leurs familles plus souvent, une fois tous les mois au lieu d'une fois tous les deux mois. Leur demande était juste, et je leur accordai ce qu'ils demandaient.

— Vous avez eu raison. Et les familles, est-ce qu'elles viennent souvent ?

— Il n'en vient guère, et leurs visites sont rares. Nous avons ici des condamnés originaires de provinces lointaines et qui ne reçoivent jamais une visite. Nous en avons d'autres qui sont de Naples et qui pourtant ne voient les leurs que

tous les six mois. D'autres encore... c'est dans leur famille même qu'ils ont commis le crime: et, vous comprenez, jamais personne ne vient les voir. Par exemple, il y a ici un certain Rocco Traetta, dit l'*Écureuil*, qui a tué son père; c'est un forçat jeune, tranquille, qui journellement écrit à sa mère pour la supplier de venir le voir. Toutes ses lettres passent par mes mains; quelquefois elles sont déchirantes.

— La mère est-elle venue?

— Non, jamais. Elle n'a pas même répondu aux lettres du parricide.

— C'était assez naturel, fit observer le rigide Piémontais.

— Qui sait? dit le capitaine, pensif. Il y a des mères si étranges, si monstrueuses dans leur amour maternel! Un moment j'ai cru qu'elle viendrait, et son fils le croit encore: il suppose que ses lettres se sont égarées, ou que sa mère est retenue par sa besogne, ou qu'elle manque d'argent pour le voyage, ou qu'elle est sur le point de partir.

— C'est à vous qu'il raconte ces choses-là?

— Non, c'est à mon petit garçon, répondit le capitaine en souriant.

— A votre petit garçon?

— Oui. Rocco tourne sans cesse autour de lui, avec l'amour et la fidélité que les gros chiens de garde ont pour les enfants.

— Et vous laissez votre fils avec ce forçat?

— Pourquoi non? J'estime qu'il vaut mieux traiter ces gens-là en hommes et en chrétiens. D'ailleurs, qui voudrait faire du mal à une petite créature innocente? Et puis, l'enfant devient ainsi plus humain: c'est une façon de lui donner du cœur.

— Vous avez des idées singulières, dit l'inspecteur avec un sourire d'incrédulité.

Ils se trouvaient devant une porte du bâtiment principal. Ils allaient visiter l'infirmerie, installée à l'étage supérieur. Comme ils montaient l'escalier, ils firent la rencontre de forçats portant des verres et des assiettes.

— Je les emploie au service de notre petit hôpital.

— Et vous jugez cela bon?

— Ils s'entendent mieux avec leurs pareils. La présence

continuelle des gardiens exaspère les plus tranquilles; c'est pourquoi je l'évite aux malades.

— Dans de pareilles conditions, vous devez avoir beaucoup de faux malades.

— Oui, beaucoup. Mais c'est un genre de fraude facile à éventer.

L'hôpital des forçats ne se composait que d'une grande salle, avec quatre fenêtres ayant vue sur la mer; les murailles étaient blanchies simplement à la chaux; mais les lits étaient meilleurs que ceux des hommes valides: ils étaient pourvus, non du sac ordinaire à raies bleues et blanches, rempli avec des feuilles de maïs, mais d'un mince matelas de laine et d'une paire de draps moins grossiers. Il y avait là huit ou neuf galériens malades, immobiles et silencieux sur leur couche, regardant avec des yeux rêveurs la mer qu'on apercevait par toutes les fenêtres. L'un d'eux, amaigri et livide, appela le directeur, d'une voix éteinte:

— Par charité, monsieur le directeur, faites-moi donner un morceau de viande. Je n'en ai pas mangé depuis si longtemps!

— Tu en auras si le médecin l'ordonne.

— Une autre faveur, je vous en prie! Dites qu'on me mette à une place d'où je puisse voir la mer. Ici, je lui tourne le dos; et je me sens une telle oppression, une telle oppression!

Il se lamentait, d'une faible voix gémissante, soupirait, répétait les mêmes phrases, agitait sa tête décharnée. Les autres malades le regardaient avec surprise et avec ennui. L'inspecteur, taciturne, faisait le tour du dortoir, tandis que le forçat, geignant, réclamait encore quelque chose.

— Ah! ne pas seulement pouvoir fumer une pipe, qui ferait digérer les quatre fèves qu'on nous donne! Ah! ne pas seulement pouvoir bourrer une pipe, en respirant cette belle brise de mer!

— Tu es sans tabac? lui demanda le capitaine dont la patience était infatigable.

— Est-ce qu'il y a personne pour en donner à un pauvre diable tel que moi? Ah! si j'avais encore ma femme, cette bonne âme, elle penserait bien à m'envoyer quelques sous...

— Conduis-toi comme il faut, cesse de te lamenter du matin au soir, et je t'en paierai, du tabac.

— Mais, monsieur le directeur, est-ce que je n'ai pas raison de me lamenter? continua-t-il sur le même ton larmoyant. Vous êtes bon, il n'y a pas à dire; mais, je vous le demande, cette vie-là, est-ce une vie de chrétien? Et cette chaîne qui jamais ne nous quitte, alors même que le Seigneur nous châtie en nous rendant malades? Oh! cette chaîne! Puisse venir un ange qui m'en débarrassera!

Il gémissait toujours; mais à peine eut-il parlé de la chaîne que, des poitrines de tous ces hommes qui sentaient sur leur peau le froid contact du fer, un profond soupir sortit.

— Cet homme est bien entêté, dit le capitaine; mais il est toujours malade; c'est pourquoi je lui fais certaines concessions.

— Il a perdu sa femme depuis qu'il est au bagne? demanda l'inspecteur en descendant l'escalier.

— Non, c'est lui-même qui l'a tuée. Il était marchand de neige à Caserte, et on l'appelait *Ciccio le noigier*. Pour couper la masse de neige, ces gens ont une large hache très affilée, avec laquelle ils divisent le bloc. C'est avec cette hache qu'il a presque décapité sa femme.

— Par jalousie?

— Oui; il était jaloux d'un caporal. On l'arrêta sur le fait. Lorsqu'il apprit que sa femme était morte, il pleura comme un enfant. Il pleure quelquefois encore et crie qu'il aurait dû lui pardonner, qu'il lui pardonne, qu'il voudrait lui rendre la vie et demeurer toujours avec elle.

— Il doit être insupportable, conclut l'inspecteur en reprenant le chemin de la Direction.

Ils marchaient lentement et en silence. Autour d'eux régnait une grande douceur crépusculaire, et le jour grisâtre de novembre commençait à baisser.

— Que de fenêtres sur la mer! dût tout à coup l'inspecteur comme s'il se fût parlé à lui-même. Et qu'il semble facile d'aborder ici et d'en partir! D'où vient que les forçats ne songent pas à la fuite?

— Ils y songent tous, répondit le capitaine en baissant la voix. Les plus paisibles, les plus laborieux, les plus indiffé-

rents, les plus étourdis, les plus hypocrites, tous et toujours, ils y songent. Comme je leur permets d'aller et venir, comme ils peuvent circuler partout, ils s'imaginent qu'ils sont libres. On en trouve à chaque instant qui sont en extase à regarder la mer : et, par leur air absorbé, par le froncement de leurs sourcils, je devine qu'ils calculent mentalement la profondeur de l'eau, la distance d'ici à Bagnoli ou à Procida.

— Mais l'île semble fort peu gardée.

— Elle semble, répondit le directeur en souriant : mais venez voir.

Ils franchirent deux routes et s'avancèrent jusqu'à la crête de la falaise. La hauteur donnait le vertige. En bas, la mer paraissait un abîme.

— C'est comme cela de tous côtés, ajouta Gigli ; et, le jour, il y a une sentinelle tous les cent pas ; la nuit, les postes sont doublés. Ces malheureux croient que l'évasion est la chose la plus aisée du monde, jusqu'au moment où ils parviennent à cette falaise de laquelle ils veulent se jeter dans la mer. Mais le saut leur fait trop peur. Une fois, j'en ai trouvé un évanoui dans l'herbe.

— Pourtant, il y a eu des tentatives d'évasion.

— C'est vrai : huit ou dix. Mais, dans la plupart des cas, les sentinelles ont surpris le fugitif avant même qu'il eût fait le saut, et dans les deux ou trois autres cas, lorsque l'entreprise a été exécutée jusqu'au bout, une seule a réussi.

— Vous n'avez pas repris l'évadé ?

— Non. C'était un pêcheur napolitain, du quartier de Sainte-Lucie, un de ceux qui, dès l'enfance, vont ramasser au fond de la mer les sous qu'on leur jette. Ils sont des plongeurs de première force : on les appelle *sommozatori*¹. Nous ne l'avons jamais rattrapé. Il est probable qu'il s'est expatrié sur un navire de commerce.

— Et les autres ?

— Ils se sont tués... Une sentinelle a entendu le cri que poussait l'un d'eux en tombant : c'était le cri d'un homme qui a conscience de se précipiter dans la mort... Le

¹ Ce mot, du dialecte de Sainte-Lucie, paraît signifier : celui qui coupe sous l'eau.

lendemain, nous avons retrouvé leurs cadavres sur les roches.

— L'exemple aura été salulaire.

— Nous avons ramassé les corps en lambeaux ; ce qui a inspiré une grande terreur. Mais n'importe : ils rêvent toujours à l'évasion. Et, précisément, c'est la crainte de la mort qui les arme d'énergie : tous ont horreur de mourir au bagne. Il faut convenir que notre cimetière est affreux. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu trouver ni soldat, ni galérien de bonne volonté pour entretenir ce petit champ des morts. En plusieurs endroits le mur s'écroule, et pas un des condamnés maçons n'a consenti à le réparer. Les punitions ne servent à rien. Quant aux soldats, ils sont déjà trop attristés par la vie de garde-chiourme qu'ils mènent ici, et je n'ai pas cru devoir leur imposer de plus fâcheuses besognes. Ce que je souhaiterais, ce serait d'être autorisé par mes supérieurs à faire la dépense d'un gardien : on pourrait prendre quelque paysan. Mais je n'ai pas reçu de réponse à mes lettres sur ce sujet... Je vous assure, monsieur l'inspecteur, que la seule vue de cet horrible cimetière suffit pour donner aux forçats l'envie de s'évader. Vous devriez vous en occuper, dans votre rapport.

— Je verrai, je verrai, dit vaguement l'inspecteur.

VI

La maison avait une petite terrasse, d'où l'on apercevait entre deux bâtiments situés vis-à-vis un étroit coin de mer ; et, par prévoyance, les parents y avaient fait tendre une toile qui l'abritait également contre le soleil et contre l'eau : quand Mario était pris de cette grande indolence causée par la faiblesse, les jours où il ne voulait ni s'amuser, ni se promener, ni dormir, ni aller en voiture, et où il s'absorbait dans la contemplation taciturne et mélancolique de choses que sa mère elle-même ne devinait pas, on le mettait alors sous la tente, assis dans son petit fauteuil, avec ses jouets et ses livres d'images, sur cette terrasse où fleurissaient en pot des oeillets panachés, des pensées, des géraniums d'un rouge flamboyant,

de la marjolaine odorante et de l'odorant basilic. On pouvait le laisser seul des heures entières. sans qu'il appelât personne. Il se tenait bien tranquille, feuilletant les images de ses mains blanches et presque diaphanes, ou regardant les eaux bleues. immobile et muet. De temps à autre, la mère inquiète venait considérer l'enfant triste ; et, parfois, saisie d'une peur étrange, elle s'agenouillait devant le petit fauteuil, enveloppait Mario de ses tendres bras maternels, et lui demandait avec anxiété :

— Qu'est ce que tu as ?

— Rien, maman.

— Tu as mal quelque part ?

— Non, maman.

— C'est bien vrai ? Tu ne souffres nulle part ?

— Non, maman, — répétait-il avec une patience angélique et souriante, de l'air d'un grand garçon sage et affectueux,

— Tu es content ?

— Oui, je suis content.

— Tu voudrais bien aller à Naples, n'est-ce pas ?

— Oui, maman.

— O mon amour. mon amour ! s'écriait-elle en le dévorant de baisers.

— Mais à Nisida aussi, c'est très beau ! reprenait-il en jetant ses bras au cou de sa mère et en lui appuyant sa joue sur l'épaule.

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! soupirait-elle, comme si une pitié immense lui eût fendu l'âme.

— C'est très beau, c'est très beau, à Nisida ! répétait-il machinalement, comme un petit enfant bien raisonnable, qui ne veut faire de peine à personne.

Mais la mère n'était pas convaincue. Toutes les fois qu'elle voyait son fils pâle et silencieux, un poignant chagrin s'empara d'elle, et toujours cette pensée lui revenait :

« Ici, nous sommes dans un bague ! »

Non, rien, ne pouvait la défendre contre cette horrible pensée. Maintenant, la gaieté, les illusions de sa jeunesse étaient déflurées et détruites pour toujours ; jamais plus elle n'aurait une heure de félicité enivrante, cette heure solennelle que le destin octroie aux plus humbles, cette heure

de la vibrante jeunesse. Mais que lui importait aujourd'hui sa personne? Ce qui déchirait son cœur, c'était de voir ce petit enfant, fleur délicate éclore dans une atmosphère de baigne, grandir en cette compagnie monstrueuse et tragique, parmi des centaines d'hommes enchaînés. Le petit devinait certainement, il savait que ces hommes étaient des voleurs et des assassins; et sa mélancolie, l'étiollement de sa santé, ne devaient pas avoir d'autre cause.

« Nous sommes dans un baigne, nous sommes dans un baigne! » pensait la mère avec désespoir.

Cependant, puisque son mari le voulait, puisque l'enfant lui-même, à certaines heures, paraissait y prendre plaisir, elle permettait à Rocco Traetta de pousser la petite voiture, de rester avec Mario sur la terrasse, de lui raccommoder ses jouets brisés. Humble, silencieux, Rocco glissait dans la maison en tenant sa chaîne serrée contre sa jambe pour l'empêcher de grincer, se faisait petit, évitait la présence de Cécile dont il sentait l'aversion, s'attachait aux pas de l'enfant comme une ombre, fixait sur lui des yeux si tendres que son regard était pareil à celui d'une femme, d'une mère. Chaque fois qu'il venait à la maison, il s'arrêtait d'abord à la porte, sans entrer, sans frapper; et il attendait comme un chien à qui l'on doit jeter un os, mais qui n'ose pas le réclamer et qui se fie à la mémoire et à la pitié des hommes. Quelquefois Grazietta lui disait en passant :

— Entrez.

Quelquefois aussi personne ne passait, et Rocco demeurait là une grande heure, immobile comme une statue. C'était une chance pour lui, si la mère avançait la tête au balcon et, le voyant sous la fenêtre, sachant qu'il y était depuis un bout de temps comme en prière, surmontait son dégoût naturel pour lui dire :

— Montez donc!

Elle était remuée par le regard suppliant de ce jeune homme robuste qui, sans paroles, implorait comme une grâce imméritée la permission de voir son fils, de rester auprès de lui. Dès que Rocco avait entendu l'invitation, il rougissait de joie, montait lestement et sans bruit, passait devant la mère, son bonnet à la main, les yeux baissés, puis se hâtait de

rejoindre Mario qu'il enlevait à bout de bras ; et le petit se mettait à rire.

Ils se tenaient des heures sur la terrasse. Le forçat s'asseyait par terre, avec sa chaîne allongée contre la jambe ; et une conversation bizarre s'engageait entre eux, coupée de longs silences.

— Qui est-ce qui t'a donné ta vareuse, l'Écureuil ?

— C'est le gouvernement.

— Et ton bonnet aussi ?

— Mon bonnet aussi.

— Il est bon, le gouvernement.

Rocco le regardait sans rien dire. Si Mario avait affirmé qu'il faisait nuit en plein jour, le forçat aurait convenu « qu'il ne faisait pas bien clair ».

Après une pause, l'enfant reprenait :

— Qu'est-ce qu'on t'a donné à manger ce matin, l'Écureuil ?

— Des fèves bouillies, mon petit monsieur.

— Et pour second plat ?

— Encore des fèves bouillies.

— Et pour dessert ?

— Toujours des fèves, répétait le forçat en riant.

Et ils riaient tous les deux. Puis Mario devenait pensif et ajoutait :

— Moi, l'Écureuil, j'ai mangé du macaroni.

— Grand bien vous fasse !

— Est-ce que tu l'aimes, le macaroni ?

— Sans doute.

— La prochaine fois, j'en mangerai moins et je t'en garderai une petite assiette.

— Non, monsieur, ce n'est pas la peine, répondait avec attendrissement le forçat.

— Si, je veux que tu le manges ! s'écriait Mario en se fâchant.

— Eh bien ! oui, oui, je le mangerai ; ne vous mettez pas en colère.

D'autres fois maussade et ennuyé, l'enfant, feuilletait son livre d'images.

— Lis-moi ce qu'il y a en bas, l'Écureuil, disait-il en montrant la légende imprimée sous une figure.

— Je ne sais pas lire.

— Tu ne sais pas lire? Oh! que tu es bête!

— Si je savais lire, je ne serais pas ici, — répondait mélancoliquement Rocco après une minute de réflexion.

— Tu es ici parce que tu es un coquin, répliquait en riant le petit.

— Oui, monsieur, murmurait l'Écureuil; mais celui qui sait lire ne va pas au bain.

— Si on t'a mis au bain, c'est parce que tu es un coquin, répétait le petit sur un ton rageur.

— Oui, monsieur, oui, monsieur, murmurait le forçat avec humilité.

Pendant les silences, le petit regardait parfois les œillets panachés qui, en dépit de novembre, fleurissaient encore au bon soleil de la terrasse. Une couche de fine poussière couvrait toutes les plantes.

— Faut-il que je les arrose? demandait le forçat qui devinait la pensée de l'enfant.

— Oui, mais ne leur donne pas trop d'eau.

Le forçat se levait et, de son pas qui ne faisait aucun bruit, traversait l'appartement et allait à la cuisine remplir l'arrosoir.

— Il y a des casseroles à récurer, lui disait Grazietta qui volontiers se déchargeait sur lui de sa besogne.

— Tout à l'heure. Pour le moment, le petit monsieur veut que j'arrose, disait avec patience l'Écureuil.

Et, revenant vers les fleurs, il faisait légèrement pleuvoir l'eau sur la terre desséchée. L'enfant suivait l'opération d'un œil attentif.

— L'Écureuil, arrose encore un peu les feuilles.

— Oui, monsieur.

Et, l'arrosage fini, le forçat répandait à la ronde, sur la terrasse, pour donner de la fraîcheur, les gouttes d'eau qui restaient.

Un jour, l'enfant dit :

— Cueille-moi un œillet, l'Écureuil.

Le forçat cueillit délicatement un œillet qu'il présenta au petit.

— Je veux le donner à maman, dit encore le bébé pensif.

— Oui, monsieur.

— Il faut que tu le lui portes.

Rocco regarda l'enfant avec une mine effarée.

— Va, commanda Mario.

— Mais, mon petit monsieur, dit le forçat avec hésitation, pourquoi ne l'offrez-vous pas vous-même ?

— Pourquoi ?

— Cela vaudrait mieux, voyez-vous. Si vous l'offrez vous-même, cela fera plus de plaisir à votre maman.

Sa voix tremblait si fort que Mario comprit son émotion et le regarda fixement.

— Vous savez bien, reprit le forçat, que votre mère ne peut pas nous souffrir, parce que nous sommes des coquins... Elle a raison, ajouta-t-il avec une profonde humilité.

— Oui, elle a raison, répéta l'enfant.

Et, se levant sur ses jambes si maigres qu'elles flageolaient, il entra au salon en criant :

— Maman ! maman !

Le forçat entendit un bruit de baisers, qui lui donna une sorte de sourire intérieur. Puis, tout en songeant que Grazietta lui avait dit de récurer les casseroles, il alla débarrasser les tiges de leurs feuilles sèches.

Mario reparut sur la terrasse et se laissa choir sur son petit fauteuil, d'un air las. Il se mit à feuilleter son livre d'images, avec des mains lentes, avec des yeux sans regard. Enfin le livre tomba de ses genoux par terre, et l'Écureuil accourut pour le ramasser.

— Je n'en veux plus, dit l'enfant avec dégoût.

— Qu'est-ce que vous désirez, mon petit monsieur ?

— Rien, rien, fit-il en hochant la tête.

— Voulez-vous que je vous conte une histoire ?

— Non : tes histoires sont vilaines.

— Voulez-vous que je vous chante une chanson ?

— Oui, fit-il avec un sourire.

Et le forçat commença gaiement :

*Si iesco da ccà dintò carcerato,
Voglio fà venì nu serra-serra,
Voglio fà nchiudè tutto lu Mercato,
Voglio mettè a revvoto mare e terra¹...*

1. « Si je sors de cette prison, — je veux qu'il y ait un sauve-qui-peut, — je veux faire que tout le Marché se ferme, — je veux mettre sens dessus dessous mer et terre... »

Il chantait à mi-voix, d'un ton gai, la menaçante chanson du galérien qui veut, lorsqu'il sortira du bague, mettre tout à feu et à sang.

— Elle est trop gaie, chantes-en une autre, fit l'enfant d'une voix languissante.

Et le forçat, très doucement, se mit à dire une vieille chanson triste qu'il avait apprise à Naples, dans la prison de Saint-François : une chanson triste, lente, sur un mètre bizarre, avec des rimes fantastiques :

*A San Francisco
Già ssona la sveglia :
Chi dorme e chi veglia,
Chi fa nfamità¹...*

Il chantait à mi-voix, les mains sur les genoux, balançant sa tête coiffée du bonnet rouge. L'enfant écoutait, les yeux mi-clos.

*E a San Francisco
Ce stanno e'ccancelle,
E' minne chiù belle
Llà stanno a penà,
Ma rì che m'ha fatto,
Stu rillicato e' Ppuorto,
Me vò' vedè muorto...²*

A cette bizarre et lente cantilène, Mario avait déjà deux ou trois fois penché la tête.

Le chanteur entonna la strophe qui invoque la libération :

*Ma si mme passa
Sta sciorta de tassa,
La coppola rossa
L' voglio abbruscìa³...*

L'enfant dormait. Et le forçat continuait à fredonner la triste chanson du bague, pour bercer le sommeil de cet innocent.

1. « A Saint François — déjà sonne le réveil : — les uns dorment et les autres veillent, — et d'autres font des infamies... »

2. « A Saint François — il y a des grilles, — et les plus belles filles — y viennent pleurer. — Mais celui qui m'y a fait mettre, — ce rebut du Port, — voudrait m'y voir mourir... »

3. « Mais si me passe — cette toux maudite, — je veux brûler — mon bonnet rouge... »

VII

Toute la nuit, le capitaine fut très agité. Sa femme, qui avait le sommeil léger et que les voix des sentinelles empêchaient toujours de dormir tranquille, s'était vite aperçue qu'il se tournait et se retournait sur la couche. que, par instants, il poussait de profonds soupirs, comme une personne oppressée.

— Est-ce que tu es malade ? lui avait-elle demandé à deux ou trois reprises. les yeux ouverts dans les ténèbres.

— Non, non, s'était-il empressé de répondre. Ne t'inquiète pas ; je me trouve bien ; seulement, je ne puis fermer l'œil.

Et elle avait reposé la tête sur l'oreiller, obéissante, essayant de se rendormir : mais elle était restée dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil. où elle continuait à sentir que son mari s'agitait. Le matin, il s'était levé de bonne heure, à la pointe du jour ; et, comme sa femme le regardait avec des yeux étonnés, il lui avait dit :

— Dors, dors, ma fille. Je vais faire une promenade, une longue promenade.

Il était revenu pour le déjeuner, un peu pâle, nerveux, ne disant rien. Il marchait de long en large. venait près de la fenêtre, regardait sur la route qui mène du débarcadère au plateau, regardait vers la plage de Bagnoli pour voir si quelque barque ne se détacherait pas de la rive. Enfin il se mit à table. distrait, taciturne. A un certain moment, il demanda :

— C'est bien aujourd'hui le 6 novembre ?

— Oui, le 6, répondit Cécile.

— Papa, pourquoi demandes-tu cela ? interrogea Mario.

Il questionnait toujours, avec cette curiosité insistante et opiniâtre qui atteste l'intelligence des enfants.

— Je te le dirai plus tard, mon petit.

Et le capitaine retomba dans le silence.

Après déjeuner, sur les trois heures, il se fit apporter tous les journaux de la semaine, les relut avec une sorte de fièvre. Mais, tout à coup, son agitation se calma : il venait d'arriver

un facteur du télégraphe qui lui avait remis une dépêche apportée de Naples. Les mains du capitaine tremblaient en ouvrant la dépêche ; si bien que sa femme, émue à son tour sans savoir pourquoi, eut peine à signer le reçu.

— Il y a l'express et la barque, dit le facteur.

— Combien cela fait-il ? demanda madame Gigli.

— Deux francs soixante.

Elle comptait la monnaie, tout en regardant son mari à la dérobée. Le capitaine était aussi pâle qu'un mort et restait les yeux fixés sur le télégramme, que, d'ailleurs, il ne lisait plus : il semblait pétrifié.

— Voici les deux francs soixante, dit-elle au facteur.

— Donne-lui cinq francs, ma chère, et fais-lui boire un verre de vin, dit le capitaine, — d'une voix si méconnaissable que sa femme en fut effrayée. — Ce qu'il nous apporte, c'est une bonne, une très bonne nouvelle.

Cécile remit les cinq francs et sonna.

S'accrochant aux genoux de son père, Mario répétait :

— Papa, donne-moi le télégramme !

— Tout à l'heure, tout à l'heure, — murmurait le père, doucement.

Grazietta vint et emmena le facteur boire à la cuisine.

Maintenant qu'ils étaient seuls, le mari, la femme et l'enfant, Gigli s'approcha de Cécile avec gravité, lui saisit la main et lui dit d'une voix lente :

— Cécile, c'est une grande, une très grande nouvelle que ce télégramme nous annonce : Victor-Emmanuel est entré ce matin à Venise. Venise est nôtre. Venise est italienne.

Il se tut. Sa rude peau de soldat, hâlée et tannée par le soleil et les intempéries, était d'une pâleur mortelle : et ses yeux fiers, qui avaient allègrement contemplé les champs de bataille, étaient voilés de larmes. La femme, saisie d'admiration pour le noble cœur et l'émotion généreuse de son mari, ne disait rien : mais elle était pâle aussi.

— Venise est italienne, dit-il une seconde fois.

— Venise est italienne, répondit comme un écho une voix flûtée de petit enfant.

Le père prit Mario dans ses bras et le couvrit de baisers frénétiques.

— Venise est italienne! Venise est italienne! criait le petit avec des rires. en embrassant son père, en se débattant comme dans une crise de joie convulsive.

— Mon fils bien-aimé, mon fils bien-aimé!

La mère contemplait en souriant cette scène touchante. Elle éprouvait une minute de pur bonheur à sentir exulter l'âme de ce soldat, de cet Italien.

Dès lors, le capitaine Gigli ne tint plus en place; il allait et venait par toute la maison, donnait des ordres à Grazietta, priait sa femme de faire telle chose ou telle autre, répétait par distraction deux ou trois fois la même phrase, enlevait dans ses bras Mario qui se mettait chaque fois à crier de sa petite voix joyeuse :

— Venise est italienne!

Ensuite il descendit à son bureau: et, pendant une heure ou deux, ce fut un va-et-vient continu, des entrées et des sorties de gens qui recevaient des ordres, qui repartaient en courant. Deux barques firent plusieurs fois la traversée entre Nisida et la plage de Bagnoli. Un mouvement fiévreux se propagea dans l'île entière.

Partout les travaux semblaient abandonnés. La forge ne faisait plus ouïr son martèlement continu; les ateliers restaient déserts; il se formait en vingt endroits des groupes de soldats et de galériens.

A un certain moment, comme le capitaine rentrait au bureau de la Direction, le petit Mario parut à la fenêtre et riant, agitant son mouchoir, lui cria :

— Venise est italienne!

A quatre heures, il y eut un roulement de tambour que l'on entendit par toute l'île; et, du quartier des galériens, des maisons, des casernements, des magasins, officiers et soldats se rendirent en foule sur la place principale, devant la maison du directeur. Les officiers et les soldats étaient en grande tenue, comme au jour anniversaire du Plébiscite. Et il en arrivait toujours, isolément, les uns après les autres, ceux qui s'étaient attardés à faire luire la boucle de leur ceinturon ou à remettre des boutons à leurs guêtres. Il y avait partout des conversations très animées. — Puis, avec lenteur, par escouades, sur deux files, vinrent les forçats conduits par

les gardiens-chefs et les surveillants. A mesure qu'ils arrivaient sur la place, ils s'échelonnaient vers le fond en pelotons réguliers, bonnets rouges et bonnets verts, avec leur face blême ou leur face colorée d'un sang vicié que ne parvenaient à corriger ni l'abstinence forcée du bain ni la vie au grand air. Ils parlaient entre eux à voix basse, et l'on distinguait le cliquetis de leurs chaînes, faible, mais perçant. — Les soldats, repoussés peu à peu en avant, s'étaient formés en carrés sous les fenêtres de la Direction, avec les officiers au centre.

Soudain, il se fit un grand silence ; et, par la poussée des galériens qui se rapprochaient pour mieux voir et mieux entendre, le carré des soldats se rétrécit un peu. Le capitaine venait de paraître.

Il était revêtu de son uniforme, qui lui donnait un aspect plus mâle, plus robuste et plus sévère. Il portait sur la poitrine trois médailles : la première, celle du mérite civil ; la seconde, celle de la valeur militaire ; et la troisième était la médaille commémorative de la campagne de 1859-1860. D'une main il tenait le télégramme et, de l'autre, il conduisait son cher petit Mario, habillé de blanc et coiffé d'un béret de laine blanche qui laissait retomber sur les épaules une pluie de boucles blondes. Lorsque l'enfant avait vu son père en uniforme, il s'était cramponné à lui, n'avait plus voulu le quitter ; et le père, en cette heure solennelle de joie et de tendresse, n'avait pas eu le courage de lui répondre par un refus. La mère s'était donc dépêchée de lui mettre son costume des dimanches et son béret blanc, dont il était si fier ; et, il s'était attaché triomphalement à la main du capitaine qu'il regardait sans cesse avec des yeux luisants d'amour, tout réjoui d'être si beau, tout orgueilleux de marcher comme un petit homme.

La vaste place était comble, et la foule débordait jusque sur les bas-côtés. Le carré des soldats s'était resserré de plus en plus, et leurs capotes faisaient une bordure d'un bleu sombre. Derrière eux, tout autour, était massée la légion des galériens, dont les vareuses de grosse toile offraient toutes les nuances du rouge brique, les plus foncées, les plus délavées, les plus criardes ; et encore tous les employés de l'île, tous les

fournisseurs, tous ceux qui vivaient dans le bague ou par le bague : et encore, groupées dans un petit coin, tâchant d'éviter le contact de cette foule étrange, les femmes des officiers et des fonctionnaires. Et, tandis que s'élevait sur la place le brouhaha confus des assemblées, on devinait que le reste de l'île, bourg et campagne, maisons et prisons, rues et carrefours, était désert, sans une âme ; on sentait que toute la vie de Nisida s'était concentrée sur cette place et que le reste n'était qu'un pays abandonné.

A l'apparition du capitaine, le carré s'ouvrit pour lui laisser passage. Il s'arrêta au milieu, seul avec son enfant qu'il tenait toujours par la main, et considéra la foule silencieuse. Tous les yeux étaient fixés sur lui, ceux des honnêtes gens et ceux des criminels : on attendait une grande chose. Il fit un signe ; le porte-drapeau sortit du rang et vint se mettre à sa gauche ; le drapeau fut déployé, fut dressé, ondula légèrement à la brise. Les soldats présentèrent les armes ; les galériens, bonnets verts et bonnets rouges, se découvrirent ; l'enfant, après avoir regardé son père, ôta aussi son petit béret de laine blanche. Un souffle d'émotion véhémement avait traversé tous les cœurs.

Cécile était venue au balcon et s'était blottie derrière les persiennes à demi fermées, pour voir sans être vue. Le spectacle de cette foule examinant le capitaine avec insistance, de cette épaisse haie de galériens qui, tête découverte, enveloppaient et talonnaient les soldats, de son mari seul au milieu du carré avec l'enfant qui faisait une petite tache blanche, et plus encore que le spectacle, ce profond et solennel silence, lui donnèrent une sorte d'effroi : elle se rejeta un peu en arrière.

Avant de prendre la parole, Gigli se tourna vers le drapeau et le salua en portant la main à son képi. Ensuite, d'une voix forte mais un peu voilée :

— Officiers, sous-officiers et soldats ! une heureuse nouvelle est arrivée aujourd'hui dans notre île comme dans toutes les autres régions de l'Italie. Notre roi, le chef de l'armée, Victor-Emmanuel, a ce matin fait son entrée à Venise. Venise est à nous.

Au tremblement de sa voix chaleureuse, une bruyante

acclamation des soldats et des officiers répondit ; et, dans la rumeur confuse, il y avait un mot qu'on distinguait bien et qui revenait sans cesse :

— Venise ! Venise !...

Quand le bruit se fut apaisé :

— Ce n'est pas sans motif, reprit-il, que notre cœur est ému. Car le grand rêve de l'unité italienne, ce rêve auquel des milliers d'hommes ont dévoué leur intelligence et leur courage, pour lequel des milliers d'hommes ont perdu la vie sur les champs de bataille, pour lequel, tous tant que nous sommes, jeunes et vieux, conscrits et vétérans, nous serions prêts encore à la perdre, ce grand rêve s'accomplit par degrés, devient une réalité effective et puissante... O Venise, Venise, vous étiez le deuil de la patrie qui vous pleurait, non pas morte mais volée ; vous étiez son tourment, vous si belle, si grande, si glorieuse, miracle de l'art et du génie italien, entre les mains de l'ennemi ! Nul ne pouvait prononcer votre nom sans pleurer en son âme ; tous les cœurs s'élançaient vers vous, et nos femmes portaient sur leur sein des colliers de perles noires qu'on appelait *larmes de Venise*. Mais tous, aujourd'hui, c'est avec un frémissement de tendresse que nous pensons à vous, c'est avec un profond bonheur d'être soldats et Italiens que nous entendons votre nom prononcé !

Un long murmure d'approbation courut dans l'assistance. Le drapeau s'agita aux mains de celui qui le portait. Les forçats, tête découverte, silencieux et pensifs, paraissaient attendre quelque chose.

— Je suis certain, continua le capitaine avec plus de lenteur, je suis certain que vous tous, employés civils, fonctionnaires, qui travaillez obscurément mais dignement pour la patrie, vous qui savez que tout service est noble quand il est compris noblement, vous qui ne dédaignez pas d'être les auxiliaires de la justice répressive et de vous exiler loin de votre pays dans cette île qui est un lieu d'expiation, je suis sûr que vous avez tous la joie au cœur parce que Venise est à nous.

Les applaudissements éclatèrent. Cécile, derrière les persiennes, tenait un mouchoir sur sa bouche comme pour

étouffer des sanglots. Un remous se fit dans la foule; il semblait que les soldats avaient rétréci un peu leur carré; il semblait que les galériens s'étaient poussés un peu en avant, muets, les yeux sur le directeur. Celui-ci les regarda; ou plutôt, d'un seul regard circulaire, il les toisa tous, comme s'il eût voulu scruter le secret de leur âme.

— Forçats! dit-il enfin d'une voix sonore dont la vibration retentit dans toutes les oreilles et dans tous les cœurs, à vous aussi, en présence du drapeau, j'ai voulu apprendre la bonne nouvelle. Dans toute l'Italie, dans les villes et dans les bourgs, dans les villages et dans les hameaux, dans les chaumières des paysans et dans les cabanes des cantonniers, sous le toit du pauvre comme sous le toit du riche, il y aura une joie aujourd'hui; jusque dans les contrées les plus lointaines de l'Europe, jusqu'en Amérique et en Australie, à l'équateur et près du pôle, dans tous les lieux où se trouve un Italien perdu sur les flots ou errant dans les déserts, lorsque arrivera la nouvelle que Venise est à nous, il y aura une grande joie. J'ai voulu ne pas vous exclure de la félicité commune. Vous êtes des criminels; et sage fut la Loi qui, au nom du souverain et du peuple, par le jugement des magistrats, vous a punis en vous retranchant de la société des hommes honnêtes et en vous condamnant au travail; sage, puisque, par la punition, elle tâche de provoquer le repentir. Mais, où la Loi sociale finit, la Loi humaine et chrétienne commence: loi d'indulgence et de miséricorde. Si nous sommes sévères, nous ne sommes pas impitoyables. Eh bien, en ce jour, il faut que tous les cœurs soient contents. J'oublie votre sinistre passé, comme vous oublierez vous-mêmes votre châtement et votre remords; je veux que vous preniez part à une fête qui est celle de votre patrie et de votre village. Vous êtes des Italiens, vous aussi. Ne vous souvenez que de cela!

Il se tut. Dans le profond silence, on entendait haleter cent poitrines, sangloter des hommes, tête basse. Et, tout à coup, parmi cette violente émotion qui faisait palpiter les cœurs, une faible petite voix flûtée cria:

— Vive Venise!

C'était Mario qui avait crié, en agitant son béret de

laine blanche; c'était l'enfant pâle et habillé de blanc qui avait proféré le mot opportun. Et tous, officiers et soldats, employés et fournisseurs, condamnés à temps et condamnés à perpétuité, tous ensemble, du fond de leur âme, répétèrent le cri de l'enfant avec un tel fracas de tonnerre que l'île en fut ébranlée jusque dans ses fondements :

— Vive Venise !

Aux premières heures de la nuit, l'illumination commença. On s'était servi de lanternes en papier transparent, avec un petit lampion à l'intérieur, les unes tricolores, — blanches, rouges et vertes, — les autres d'une seule couleur, mais qu'on réunissait par groupes de trois afin de représenter le drapeau. Il y en avait partout, en lignes, en guirlandes, en grappes : aux grilles des balcons, aux saillies des fenêtres, aux voussures des portes, aux corniches des édifices : il y en avait le long des rues, aux branches des acacias ; il y en avait jusqu'aux barreaux des cellules où étaient enfermés les galériens punis, dans l'aile du bagne qui regarde la terre ferme. En haut d'un mât brillait l'étoile symbolique de l'Italie, tout entière en lampions de trois couleurs. Il avait fallu beaucoup d'hommes et beaucoup de travail pour disposer l'illumination ; et les galériens avaient fraternisé avec les soldats, grimpé avec eux sur les échelles, accroché les lanternes dans les arbres, hissé par les fenêtres les corbeilles remplies de godets allumés. A huit heures, toute l'île scintillait comme un joyau émergeant de la mer ; et cela ressemblait à un radeau énorme qui, un soir de fête, eut paisiblement navigué sur le golfe, éblouissant de lumière, flamboyant des couleurs nationales dont l'éclat vif et joyeux se projetait sur les maisons blanches et sur la campagne noire : un radeau lumineux d'où s'élevaient, dans le silence de la nuit, des chants et des musiques.

La fanfare de la garnison vint jouer sur la place ; et la foule aussitôt fit cercle. Tous les forçats étaient libres, ce soir-là : le directeur avait donné pour consigne aux surveillants d'ouvrir l'œil mais de laisser les hommes se divertir.

A l'apparition des musiciens, on avait joyeusement crié :

— La *Marche royale* ! La *Marche royale* !

— L'Hymne ! L'Hymne !

Et vingt fois de suite, la *Marche royale*, qui s'ouvre par de si vibrantes sonneries de trompettes, pareilles à un cri de guerre, dut alterner avec l'*Hymne à Garibaldi*, plein d'un enthousiasme qui enivre comme le vin. Et, chaque fois que les trompettes attaquaient l'hymne ou la marche, une immense clameur jaillissait de toutes les poitrines et se répandait par toute l'île :

— Vive Victor-Emmanuel !

— Vive Garibaldi !

Ce furent ensuite des pots pourris composés de motifs guerriers ou populaires qui alors étaient à la mode. Et, lorsque la musique joua l'air de *la Bella Gigogin* et de *Fenesta che luciri*¹, soldats et forçats entonnèrent la chanson tous ensemble. Puis, quand elle joua l'air de *Addio, Rosina, addio*², encore fameux à cette époque, il y eut un concert en règle, avec les voix en mineur et en majeur ; et ceux qui voca-lisaient sans prononcer les paroles en faisaient l'accompa-gnement.

— Encore ! encore ! criait-on, lorsqu'on voulait bisser un morceau.

Tout à coup, la musique se mit à jouer une polka.

— Prends-moi sur tes épaules, prends-moi sur tes épaules ! dit l'enfant à l'Écureuil.

Toute la soirée, pendu à la main du forçat, il avait suivi avec ravissement le progrès de l'illumination et battu des mains devant l'étoile tricolore, sans se fatiguer.

Chaque fois qu'il revenait sous le balcon de sa mère, il lui criait d'en bas :

— Maman chérie ! maman chérie !

— Veux-tu remonter ?

— Non, non ; je me promène avec l'Écureuil.

— Ne craignez rien, ne craignez rien, disait le forçat.

De temps à autre, en le menant par la main, Rocco lui demandait :

— Vous n'avez pas froid, mon petit monsieur ?

— Non, non, j'ai chaud ! répondait l'enfant.

1. « La belle Gigogin... » et « Fenêtre qui brillais... »

2. « Adieu, Rosine, adieu... »

Lorsque la foule avait chanté sur la place, il avait, lui aussi, redressé la tête et repris de sa petite voix flûtée le refrain de *la Bella Gigogiu* et de *l'Armata se ne va*¹. Mais, lorsqu'il entendit la musique de danse :

— Prends-moi sur tes épaules, l'Écureuil, prends-moi sur tes épaules ! s'écria-t-il avec allégresse.

Le forçat, croyant qu'il était fatigué, l'enleva de ses mains puissantes, le prit sur ses épaules.

Et l'enfant, joyeux d'être si haut, riait et lui battait la poitrine avec ses petits pieds.

— Fais-moi danser, l'Écureuil !

Et le forçat, portant toujours l'enfant sur ses épaules, se mit à tourner lentement, au son de la polka. Ce fut le signal. Aussitôt, des couples de soldats se formèrent : ils se tenaient par la taille, serrés l'un contre l'autre, et dansaient avec une sage lenteur, les jambes un peu écartées, les shakos rejetés en arrière, le menton sur l'épaule du camarade. D'abord, les forçats se contentèrent de regarder : puis, comme Rocco Traetta portait toujours en triomphe l'enfant qui riait, riait, riait, quelques couples de galériens se formèrent aussi. Plusieurs d'entre eux étaient des jeunes gens de mauvaise vie, des camorristes napolitains qui savaient très bien danser ; ils ne se souciaient pas de leur chaîne pesante et grinçante, ils n'entendaient pas le cliquetis du fer. D'autres s'étaient donné la main et sautaient, avec des rires et des cris, en rond, tandis que la musique accélérât de plus en plus le mouvement. Et toujours, au-dessus des têtes, élevé sur les épaules de l'Écureuil, il continuait à tourner, l'enfant habillé de blanc, qui riait, riait, riait, dans la clameur et dans la lumière.

MATHILDE SERAO

(Traduction de G. Hérelle.)

(*La fin au prochain numéro.*)

1. « La flotta s'en va... »

BOUTTEVILLE LE DUELLISTE

I

« Les quatre pieds carrés du cabinet du roi, s'écriait un jour Richelieu, me sont plus difficiles à conquérir que tous les champs de bataille de l'Europe ! » Sans doute, en le proclamant, ne s'en étonnait-il guère. Les petites entreprises rencontrent parfois plus d'obstacles que les vastes desseins : briser les forces d'une nation rivale, agrandir les frontières d'un royaume, réformer les lois et la constitution d'un peuple, ont à maint homme d'État coûté moins d'efforts et de peines que changer une coutume, une mode, un préjugé. Le grand cardinal le vit bien quand, ayant détruit les vestiges du régime féodal, pacifié les luttes religieuses, abaissé l'orgueil de l'Autriche, conquis même, en déjouant les intrigues souterraines, ce « cabinet du roi » longtemps rebelle à son empire, il voulut s'en prendre à l'usage, funeste et absurde entre tous, des duels à outrance et à tout propos, ce fléau destructeur de la noblesse française. Je n'ai pas à rappeler ici le degré d'extension qu'atteignit, au début du règne de Louis XIII, la folie des combats singuliers. « Nul gentilhomme, dit un ancien auteur, n'eût osé entrer dans le monde, sans avoir signalé sa valeur dans une de ces rencontres. »

Chacun des adversaires amenant avec soi deux « seconds », qui prenaient part active à la lutte, il se livrait ainsi soir et matin, dans toute l'étendue du royaume, une série de batailles rangées, où s'épandait vainement le plus beau sang de France.

Contre ce « mal épidémique¹ », les remèdes violents, les édits vingt fois renouvelés qui punissaient de mort combattants et témoins, demeurèrent longtemps sans effet. Même il sembla, dans les premières années, que ces mesures sévères ne fissent qu'aiguillonner l'ardeur des jeunes gentilshommes, comme si les menaces de la loi eussent seulement, aux fêtes meurtrières, ajouté la saveur du fruit défendu, et que l'idée de jouer deux fois leur vie, en champ clos et en place de Grève, eût paru un ragoût de plus à ces amoureux du danger. Louis XIII lui-même, si l'on en croit Tallemant, encourageait sous main ce qu'il interdisait tout haut : il disait volontiers, en signant les décrets préparés par le cardinal : « Je pense que tels et tels seront bien aises de mon édit des duels », désignant par leurs noms ceux qui ne passaient pas pour friands de la lame. « Il se raillait ainsi de ceux qui ne se battaient pas, en même temps qu'il faisait une déclaration contre ceux qui se battaient. » Vers l'an 1624, l'abus devint intolérable ; l'existence journalière, pour les gens de bon ton, ne fut plus qu'une mêlée continuelle. « La première nouvelle qu'on se demandait le matin, en se rencontrant par les rues, était : qui se battit hier ? et dans l'après-dînée : savez-vous qui s'est battu ce matin ? » On compta par centaines les victimes de cette mode cruelle, la fleur de la noblesse et l'espoir de nos armes. Parmi cette folle jeunesse, le bretteur le plus acharné, le plus fougueux et le plus rude joûteur à la dague ou l'épée, le plus hardi contempteur des édits, était assurément François de Montmorency, comte de Boutteville, seigneur de Luxe et autres lieux, dont je voudrais conter ici les derniers exploits, la fin émouvante et tragique.

Il avait de qui tenir en fait de vaillance, étant né de ce Louis de Montmorency-Boutteville³, compagnon du roi de

1. Désormeaux, *Histoire de la Maison de Montmorency*.

2. Amdot de la Houssaye, *Mémoires*.

3. Louis de Montmorency, comte de Boutteville, était le troisième fils de François de Montmorency, frère cadet du chef de sa Maison.

Navarre, qui, avec une poignée d'hommes, tint en échec sous les murs de Senlis toutes les forces de la Ligue¹, mérita par cent actions d'éclat « d'entrer le premier dans Paris » aux côtés d'Henri IV², et mourut en 1614, vice-amiral de France, plus chargé de gloire que d'années. De son mariage avec une descendante de la maison de Luxe, Louis de Montmorency avait laissé ce fils, venu au monde en l'an 1600. Il lui légua un patrimoine restreint, de fermes principes d'honneur et de droiture, de belles traditions d'héroïsme. Le jeune comte de Boutteville — c'est le nom qu'il porta — ne répudia point l'héritage. Il avait déjà, tout enfant, accompagné son père dans ses dernières campagnes. A vingt ans, il prend part à la guerre contre les protestants, fait admirer, au siège de Saint-Jean-d'Angely, son précoce instinct du métier, monte à l'assaut de Ville-Bourbon et franchit la brèche presque seul, en tête des quelques braves qui courent derrière ses pas. Au siège de Montauban, en 1621, plutôt que lâcher pied, il saute avec un fourneau de mine, reste enseveli sous les décombres, et ne s'en tire que par miracle : « On peut bien dire, écrit plus tard sa femme en son style énergique, qu'il y fut enterré avant que de mourir³ ! » La guerre finie, il prend du service en Hollande, soutient avec Maurice de Nassau, contre les Espagnols, le siège célèbre de Bréda⁴. Quand, après dix mois de défense, la place se rend enfin sur l'ordre exprès du stathouder, il s'échappe hors des Pays-Bas, rejoint auprès de La Rochelle le duc de Montmorency, son parent proche et son ami intime, participe sous ses ordres à la brillante expédition navale, que couronne la conquête des îles de Ré et d'Oléron ; volant partout où l'on échange des coups, toujours infatigable, toujours d'une bravoure « merveilleuse », ajoutant chaque fois un rayon à la gloire de sa race, « la plus illustre en France après celle des Bourbons ».

1. « On lui doit le salut de Senlis, et à la défense de cette ville la ruine de la Ligue », lit-on dans un mémoire adressé à Richelieu, qui se trouve aux Affaires étrangères. (Fr. 787.)

2. On raconte que, pendant cette entrée solennelle, rencontrant sur les quais du Louvre un nombreux parti d'Allemands qui refusaient de crier : « Vive le Roi ! » Boutteville fondit sur eux avec les cavaliers d'escorte, en tua trente, jeta le reste à la Seine, et rejoignit ensuite tranquillement le cortège.

3. Lettre à Louis XIII. (Manuscrits de la Bibl. Nat.).

4. 1624-25. Les Espagnols étaient commandés par Ambroise Spinola.

Une belle gravure de l'époque nous a conservé ses traits. C'est un seigneur de fière mine, portant la longue moustache et la barbiche en pointe, les cheveux coupés sur le front et flottant longs sur les épaules, à la mode de son temps. Les yeux noirs et hardis, d'un éclat un peu sombre, la ligne accusée des sourcils, la courbe impérieuse du nez, le dessin ferme de la bouche, tout, dans cette physionomie d'homme de guerre, indique la décision, l'énergie calculée, l'ardeur contenue d'une âme créée pour l'action et la lutte. De médiocre stature, mais robuste, nerveux et bien pris dans sa taille, entretenant ses forces par un continuel exercice, il méprisait les aises et vivait durement, mettant une part de son orgueil à traiter en esclave ce corps rude, aux muscles d'acier. Du sang gascon que sa mère avait infusé dans ses veines¹, il tenait un esprit vil, souple et délié, prompt à la riposte, tourné à la raillerie, fertile en ressources, au reste, assure le Père Séguenot², « d'une trempe rare et excellente ». Il entendait parfaitement, au surplus, « le point d'honneur selon les usages du siècle », ayant même là-dessus « des maximes fort délicates et des vanités si raffinées, que peu de gens s'en fussent avisés ». Le même pieux narrateur constate avec chagrin que François de Boutteville professait assez publiquement « les principes des anciens philosophes », s'était fait sur toutes choses des « systèmes particuliers » qu'il maintenait fermement, et se fiait plus volontiers aux suggestions de sa raison qu'aux « insinuations de la grâce » ; de quoi l'on peut déduire qu'il était un peu mécréant. Le cardinal, qui s'entendait en hommes, faisait cas de Boutteville, lui marquait de l'estime et de la sympathie. Le roi, par contre, ne l'aimait guère, peut-être à cause de sa liaison étroite avec Gaston d'Orléans, soit plutôt par l'effet de cette défiance collective dont Louis XIII enveloppait tous les membres d'une maison trop haute et puissante. Ajoutons, pour achever l'esquisse, qu'il avait épousé, en l'an 1617, Élisabeth-Angélique de Vienne³, d'une vieille famille de

1. La maison de Luxe était une des plus anciennes de Navarre.

2. Relation de la mort de Boutteville, par le Père Claude Séguenot, de l'Oratoire. (Manuscrits de l' Arsenal.)

3. Fille de Jean de Vienne, président de la Chambre des comptes à Paris, et d'Élisabeth Dolu. Le mariage eut lieu le 17 mars.

robe ; il avait dix-sept ans, sa femme en avait dix. Ce précoce ménage fut heureux : la jeune comtesse adorait son époux qui, en retour, lui témoignait quelque tendresse, ne la trompait que discrètement, sans bruit et sans scandale. La naissance de deux filles, quelques années plus tard, toutes deux d'une beauté singulière, parut assurer un bonheur, que devait brusquement détruire « l'appétit déréglé » de Boutteville pour les jeux sanglants de l'épée.

Cet « appétit » passait tout ce qu'on peut imaginer. Ce n'était pas seulement ce que, dans une lettre à Louis XIII, le duc de Montmorency nomme avec indulgence une chaleur de jeunesse, habituelle « maladie de ceux de son âge et de son humeur », mais une fureur, une obsession, presque une monomanie. « Il ne fallait point, dit Amelot de La Houssaye, avoir eu querelle avec Boutteville pour se battre avec lui. » Vantait-on par hasard le courage de quelque gentilhomme, il s'en allait de ce pas le chercher, et dès qu'il le rencontrait : « Monsieur, lui disait-il, on m'a assuré que vous étiez brave, il faut que nous nous battions ensemble. » Force était d'en passer par là, « sous peine d'essuyer ses insultes ». Non content d'exercer pour son compte ce « métier de gladiateur », il l'enseignait aux autres, et formait des élèves. L'hôtel qu'il habitait était proche Saint-Eustache, dans une des dépendances de l'abbaye de Royaumont. Là, dans une vaste salle basse, on trouvait à toute heure, sur une table dressée, « du pain, du vin et des fleurets d'escripe » : c'était « l'école des duels, le conseil de guerre des duellistes¹ ». Une jeunesse turbulente s'y réunissait chaque matin, discutant les beaux coups de la veille, arrangeant les « parties » du lendemain. Boutteville y professait, enseignait aux novices les secrets de son art, distribuait éloges ou critiques avec une autorité sans appel. Le commandeur de Valençay² — qui par la suite fut cardinal — lui donnait la réplique, et c'était une rivalité courtoise entre ces « deux braves à trois poils ». Malgré leur étroite amitié, ils faillirent bien se battre un jour, pour ce seul motif que Boutteville, dans un duel qu'il venait

1. *Mémoires d'Amelot de La Houssaye*. — Mémoire secret adressé à Richelieu Aff. étr. Fr. 787.

2. Achille d'Éstampes-Valençay, né en 1589, cardinal en 1643, mort en 1646.

d'avoir, n'avait point pris Valençay comme second. Pour terminer le différend, il fallut que Boutteville allât provoquer sur-le-champ le jeune marquis de Portes, autre escrimeur célèbre, et se fit assister cette fois du bouillant commandeur. Ce combat, fait pour le plaisir, eut une issue tragique. Portes avait choisi comme second, pour l'opposer à Valençay, le comte de Cayoye, son ami, qu'il présenta sur le terrain : « Je vous amène ici, dit-il imprudemment, le meilleur élève de du Perche¹ : vous aurez donc chaussure à votre pied. » Valençay, dès le premier choc, traversa Cayoye d'outre en outre : « Mon cher ami, dit-il en le perçant, ce coup-là ne vient pas de du Perche, mais vous avouerez qu'il est bon ! »

Aucun de ses contemporains n'accuse pourtant Boutteville de soif de sang, de cruauté de cœur. Tous, au contraire, rendent d'une voix unanime le plus complet hommage à son « humanité », à son soin généreux d'épargner, autant que possible, la vie de ses antagonistes. Le Père Séguenot admire qu'à vingt-quatre ans, ayant eu déjà dix-neuf duels, il n'ait encore tué de sa main « que deux de ceux auxquels il avait eu affaire », et le loue grandement de cette réserve. Le bon Père néglige d'ajouter que quatorze autres gentilhommes, « seconds » en ces rencontres, avaient succombé par son fait.

II

Tant d'audacieuses infractions à la loi demeurèrent longtemps impunies. Le grand nom de Montmorency, l'éclat de ses services, la force du préjugé public, retinrent jusqu'en 1624 le cours de la justice. Mais les choses se gâtèrent au renouvellement des édits, qui eut lieu l'année même où Richelieu entra dans le Conseil du Roi. Dès le lendemain de ce rappel, conçu en termes menaçants, Boutteville, le jour de Pâques, se battit contre Pontgibault, de la maison du Lude. Le choix de la date ajouta au scandale ; le Roi ordonna de sévir ; le Parlement fit un arrêt contre les combattants, en-

1. Le plus fameux maître d'armes de ce temps.

tama des poursuites, les décréta de prise de corps. Boutteville, prévenu à temps, n'eut garde de se laisser prendre. Il assemble aussitôt deux cents amis et serviteurs, tous armés jusqu'aux dents, tous prêts à le défendre contre les « officiers de justice » ; puis, escorté de cette petite armée, il sort de Paris en plein jour, dans un carrosse à six chevaux, gagne les Pays-Bas — et quand, le siège de Bréda terminé, il revient l'an d'après en France, la gloire qu'il s'est acquise a fait oublier son péché.

La longanimité est même poussée si loin qu'on ferme encore les yeux sur une nouvelle affaire qu'il a, dès son retour, avec le comte de Torigny¹. Cette « partie », comme les autres, se lia sans querelle sérieuse, pour la curiosité de mesurer ses forces. A l'hôtellerie de la Galère, dans le faubourg Saint-Jacques, adversaires et témoins, la veille de la rencontre soupèrent gaiement ensemble ; puis ils couchèrent tous six « tout habillés dans une même chambre² ». Ils y devisèrent quelques heures d'assez bonne amitié ; le dialogue qui, vers minuit, s'engagea entre trois des futurs combattants est parvenu jusqu'à nous ; il ne manque pas de saveur :

— Pourquoi, dit tout à coup Boutteville à Torigny, nous voulons-nous couper la gorge, vu que nous n'avons aucune dispute les uns contre les autres ?

— C'est toi, Boutteville, répond la Frète, second de Torigny, c'est toi qui nous as brouillés, et qui troubles le repos de tous les gentilhommes de la Cour !

BOUTTEVILLE. — Il n'y a rien encore de gâté ; nous pouvons nous en aller.

TORIGNY. — Non, nous sommes trop engagés pour nous retirer sans rien faire.

BOUTTEVILLE. — J'ai regret, Torigny, que je te tuerai demain sans sujet !

LA FRÈTE. — N'attendons pas à demain, faisons allumer des flambeaux ; nos pages et nos laquais nous éclaireront à nous battre.

BOUTTEVILLE. — Je ne hasarderai jamais ma vie sur un

1. Jacques Goyon de Matignon, comte de Torigny, mestre de camp de la cavalerie légère. Le duel eut lieu le 25 mars 1626.

2. *Mercure français* de 1626.

flambeau, ni sur la main du page ou du laquais qui le tiendra...

Là-dessus l'entretien s'échauffe, et cet essai d'accommodement n'a d'autre résultat, comme il se voit souvent, que de rendre « fort aigre » une querelle presque éteinte. Aux premières lueurs du jour, ils sortent de l'auberge, gagnent la place voisine, et « chacun prend son homme ». Boutteville reçoit de Torigny un coup d'épée en pleine poitrine ; la lame se brise sur une des côtes, et Boutteville, d'une riposte, jette son ennemi par terre ; puis il appelle La Frète :

— Allez vite, lui crie-t-il, faire prier Dieu à votre ami, car il est bien près de sa fin.

— Ah ! mon ami, dit Torigny, mon épée s'est rompue...

Tout à coup, sa voix s'éteignit et « il rendit l'esprit ».

Un carrosse emporta le corps : Boutteville, suivi de ses seconds, se retira quelque temps, pour la forme, en son château de Précý-sur-Oise, n'y fut point inquiété, et revint bientôt à Paris.

L'an d'après, nouveau duel, cette fois contre La Frète, qui fut le provocateur. Le combat eut lieu près Poissy, dans la forêt de Saint-Germain ; La Frète y fut blessé, l'écuier de Boutteville² y fut tué sur la place. La patience de Louis XIII, quand il apprit l'histoire, parut cette fois être à son terme. Une lettre de sa main réveilla la nuit Bassompierre, lui enjoignit de prendre un gros de cavalerie, de courir en hâte à Précý, d'y arrêter Boutteville et de le ramener sous bonne garde à Paris. Bassompierre rassembla trois compagnies de Suisses, investit le château, et trouva la place vide³. Boutteville, justement inquiet des suites de cette affaire, avait poussé jusqu'à Bruxelles, où il avait pris domicile. Il emmenait avec soi un compagnon d'exil, François de Rosmadec, comte Des Chapelles, son cousin germain⁴ et son ami d'enfance, qui le suivait dans sa retraite et s'installait également à Bruxelles : ces deux hommes, désormais, ne devaient plus se séparer. C'est une curieuse figure que ce comte Des Cha-

1. *Mercuré français*, 1626.

2. Un nommé de Buchoy.

3. *Mémoires de Bassompierre*.

4. Sa mère était Françoise de Montmorency de Hallot.

pelles, et fortement marquée de l'empreinte de son temps. Ame ardente et mystique, il professait une piété exaltée, était sujet à des extases, à des visions extraordinaires¹, se disait résolu à terminer ses jours sous la robe de chartreux². En attendant le cloître, il vivait « comme un diable », croisait le fer à tout bout de champ, et, malgré son corps frêle, sa chétive apparence, était doué d'une souplesse et d'une science de l'épée qui l'avaient plus d'une fois rendu redoutable à ses adversaires. Du même âge que Boutteville, élevé avec lui comme un frère, il l'admirait aveuglément, l'aimait d'une tendresse passionnée, lui servait de second dans la plupart de ses rencontres, et, quand il le crut en péril, courut s'offrir à lui pour partager son sort.

Le séjour à Bruxelles³ débuta sous d'heureux auspices. L'infante archiduchesse⁴ — dont une des filles d'honneur était Montmorency — accueillit Boutteville avec joie : elle le « caressa fort », et proposa ses bons offices en tout ce qui dépendrait d'elle. Elle n'eut guère longtemps à attendre pour mettre cette offre à effet. Au bout de peu de jours elle sut, par sa police, que deux gentilshommes français, « en habits déguisés » et d'allures mystérieuses, venaient d'arriver dans sa ville. Un courrier de Louis XIII l'informait, en même temps, que le jeune Guy d'Harcourt, marquis de Beuvron⁵, très proche parent du comte de Torigny, ayant juré de venger ce dernier, était parti secrètement pour Bruxelles, avec son écuyer Buquet. Le roi priait sa tante⁶ de s'opposer à toute rencontre, et de faire le possible pour accorder ces deux seigneurs. Le bruit de cette nouvelle affaire s'était déjà répandu dans Paris, et, de toutes parts, accouraient à Bruxelles les professionnels de l'épée, avides « d'être de la partie » ou

1. Relation du Père Séguenot. (Manuscrits de l'Arsenal.)

2. Lettres de Des Chapelles. (*Ibidem.*)

3. Pour tout le récit qui va suivre, j'ai combiné la relation détaillée du *Mercurius francicus* de 1627, le manuscrit du Père Séguenot, qui est à la bibliothèque de l'Arsenal, et divers autres documents dont on trouvera l'indication en note.

4. Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II d'Espagne (1566-1633). Elle avait épousé, en 1599, Albert, archiduc d'Autriche, et se trouvait, en 1627, gouvernante des Pays-Bas espagnols.

5. Né le 19 décembre 1601. Il était cousin germain de Torigny et parent éloigné de Boutteville.

6. L'archiduchesse était tante d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

d'assister du moins à un si beau combat. L'archiduchesse, pour entrée de jeu, mit tout d'abord sous clef les deux cavaliers déguisés, qui n'étaient autres, on le devine, que Beuvron et Buquet. Elle les laissa d'ailleurs en leur hôtellerie, où elle se contenta de « leur donner des gardes ». Cette sage précaution prise, elle manda Boutteville à la cour, lui fit promettre sur l'honneur que, quoi qu'il arrivât, jamais, en aucun cas, « il ne se battrait sur ses terres ».

Le serment obtenu, elle entreprit l'accommodement désiré par Louis XIII. Le marquis de Spinola eut mission d'inviter Boutteville — son récent adversaire lors du siège de Bréda — avec Des Chapelles et Beuvron, à un dîner en son hôtel. L'ambassadeur de France, le gouverneur de Luxembourg et plusieurs gentilshommes français, espagnols et flamands, furent également conviés. Là, devant cette noble et nombreuse assistance, eut lieu, par ordre de l'infante, une réconciliation solennelle¹. Boutteville et Beuvron s'embrassèrent, se jurèrent l'un à l'autre « de ne plus parler de l'affaire et de ne se point offenser désormais ». Ils se firent force politesses : et rien, dans leur langage ou dans leur attitude, ne put faire suspecter la sincérité de l'accord. La cérémonie terminée, la compagnie se retira, fort édifiée de ce spectacle. Boutteville en allait faire autant, lorsque soudain Beuvron, marchant vivement vers Des Chapelles, dit à mi-voix d'un ton railleur :

— Eh bien ! monsieur, ne joué-je pas bien mon jeu ?

Et, sur demande d'explications :

— C'est, reprit-il de même, que je ne mourrai point content que je n'aie vu Boutteville l'épée à la main.

Puis s'adressant cette fois à Boutteville en personne, dans cette même salle où tous deux venaient de sceller le traité, « il lui fit le même compliment ».

La tentation était trop forte pour l'âme orgueilleuse de Boutteville. Pris entre le respect de la parole donnée, qui s'opposait au duel dans les États de l'infante, et l'irrésistible désir de relever l'insulte, il se résolut sur-le-champ à s'éloigner des Pays-Bas. Toujours accompagné du fidèle Des Chapelles,

1. Le 4 février 1627.

2. De Ormeaux, *Histoire de la Maison de Montmorency*.

il s'en fut à Nancy, à la cour du duc de Lorraine, d'où il fit savoir à Beuvron qu'il se tenait à sa disposition. Je passe sur les longs pourparlers qui remplirent les semaines suivantes, chacun des adversaires voulant que la rencontre eût lieu sur son domaine. Boutteville, par la raison qu'il ne pouvait rentrer en France, Beuvron, par ce motif qu'étant « veillé de près », il lui était, affirmait-il, tout à fait impossible de faire un pas hors de Paris. Cette guerre de plume tenait la galerie en suspens, et les paris étaient ouverts sur le dénouement de l'affaire. La discussion, de jour en jour plus aigre, se prolongea deux mois. Le 1^{er} mai, l'archiduchesse, à la prière de Boutteville, écrivit de sa main à Louis XIII. Elle se portait garante du sincère repentir, de la conversion du coupable, sollicitait avec instance des « lettres d'abolition » pour toutes les infractions passées. Le siège de La Rochelle, dont les préparatifs occupaient toute l'Europe, détermina Boutteville à tenter cette démarche : l'épée vaillante, trop fréquemment rougie du sang des serviteurs du Roi, brûlait de s'employer à une meilleure besogne. La décision royale rompit cette noble espérance. Louis XIII, dans sa réponse, promettait à Boutteville « de n'être point exact à le faire rechercher », mais là se bornait sa clémence : la rentrée à Paris, la présence à la cour aussi bien qu'à l'armée, restaient formellement interdites. Boutteville fut outré du refus.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il audacieusement, j'irai me battre dans Paris, et sur la place Royale !

III

Ce n'était point une vaine bravade. Dans la nuit du 10 mai, deux cavaliers, enveloppés de manteaux, débarquèrent à Paris, arrivant de Lorraine : c'étaient, sous des habits et sous des noms d'emprunt, Boutteville et le comte Des Chapelles. Dès le lendemain matin, un message du premier en informa Beuvron ; et rendez-vous fut pris pour le soir, place Royale, afin d'y régler en commun les dispositions du combat. Beuvron, lorsque sonnèrent neuf heures de nuit, se rendit sur la

place : il y trouva Boutteville, qui l'attendait déjà. Après quelques saluts :

— Vous plaît-il, proposa Beuvron, que nous vidions le différend sur l'heure, sans mettre nos amis en peine ?

— Non, répliqua Boutteville, je veux que le soleil soit témoin de toutes mes actions. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai pris un engagement avec deux de mes amis qui veulent être de la partie : si j'y manquais, j'aurais affaire à eux.

Et il nomma son cousin Des Chapelles, ainsi que le comte de la Berthe. Beuvron, sans insister, promit d'amener aussi une couple de partenaires, et la rencontre fut convenue pour le lendemain mercredi, à trois heures de l'après-dînée, au lieu même où ils se parlaient. Au sortir de cet entretien, Beuvron s'en fut à Saint-Martin-des-Champs, chez Henri de Clermont-Gallerande, marquis de Bussy d'Amboise, son ami. Il le vit en son lit, pâle, défait, grelottant la fièvre, venant d'être saigné quatre fois en huit jours :

— Voilà un malheur très grand ! lui dit-il en l'apercevant : Boutteville est ici, je viens de lui parler. L'occasion que vous désiriez s'offre justement pour demain : mais l'affaire arrive en mauvaise saison, car, indisposé comme vous êtes, vous n'aurez point la force de combattre.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit vivement Bussy : lorsque j'aurais la mort entre les dents, je veux être de cette partie !

Les choses ainsi réglées, Beuvron prévint en outre son écuyer Buquet, et la « partie » projetée se trouva au complet.

Le mercredi 12 mai, veille de l'Ascension, à deux heures de relevée, les combattants, comme prélude à l'action, se réunirent en un lieu clos, non loin du couvent des Filles Dieu, où, selon la coutume, un gentilhomme commis à cet effet les visita tous six « dans les chausses et sous la chemise », afin de s'assurer qu'aucun n'avait cotte de maille ou cuirasse. Puis ils montèrent dans un carrosse, et se firent mener place Royale ; ils y furent au coup de trois heures. Là, ils retirèrent leurs pourpoints — ayant été convenu que l'on se battrait « en chemise », — et, s'épaçant sur une longue file, s'alignèrent deux par deux, tenant d'une main la dague et de l'autre l'épée. Boutteville faisait face à Beuvron, La Berthe à l'écuyer Buquet, Des Chapelles à Bussy d'Amboise. Il se fit

un temps de silence, on donna le signal, et brusquement, sur tout le rang, la bataille s'engagea. furieuse. Boutteville et Beuvron s'étudièrent d'abord un moment, firent quelques passes savantes, tournèrent deux ou trois fois en cercle, lancèrent des « estocades », dont aucune n'eut de résultat : d'un même geste alors, ils jetèrent leurs épées, et, le poignard levé, se ruèrent l'un sur l'autre. Il y eut un instant d'effrayant corps à corps. et l'issue de la lutte parut tout d'abord incertaine ; mais Boutteville, plus robuste, saisit de la main droite le poignet du marquis, le maintint immobile, et, de son autre main, lui porta sa dague à la gorge :

— Ah! cousin¹, cria Beuvron, tu ne me voudrais pas tuer?

— Non, répondit Boutteville. notre combat est gaillard, restons-en là.

Sur ces mots, il baissa sa dague, et, « l'embrassant, il lui donna la vie ». Ensuite, laissant tomber son arme :

— Allons, dit-il, séparer nos amis.

Ils y coururent tous deux, mais il n'était plus temps. Deux corps gisaient sanglants sur le pavé de la place. L'un d'eux était La Berthe, grièvement blessé par Buquet, et que ses gens portèrent, sur sa demande, à l'hôtel de Mayenne. Plus maltraité encore était Bussy d'Amboise : l'épée de Des Chapelles lui avait traversé la gorge, et il ne remuait plus, perdant son sang à flots par l'horrible blessure. Tous s'empressèrent autour de lui : on le déposa, avec mille précautions, chez M. de Maugiron, dont l'hôtel se trouvait tout contre, et l'on alla querir un moine², au couvent voisin des Minimes. Quelques minutes s'écoulèrent dans l'angoisse ; Bussy reprit ses sens, essaya vainement de parler, joignit les mains, leva les yeux au ciel ; tout à coup se traits se fixèrent, il expira doucement, sans agonie.

Quand tout fut consommé, on mit le mort en son carrosse, qui attendait aux abords de la place, et ses gens eurent mission de le ramener à son logis. Boutteville et Des Chapelles passèrent chez leur ami, le baron de Chantal, qui leur prêta des chevaux ; ils se rendirent de là chez « le barbier Guillemain, où ils firent collation », enfin à l'hôtel de Mayenne, afin

1. Boutteville et Beuvron étaient cousins éloignés.

2. Ce fut le Père Chaillou.

d'y voir panser La Berthe¹. Chemin faisant, ils rencontrèrent Beuvron :

— Monsieur, lui demandèrent-ils, avez-vous affaire de nous?

— Non, répondit-il, et adieu.

Tout aussitôt il monta en voiture, s'enfuit hors de Paris, et, suivi de Buquet, se dirigea vers la côte normande, d'où il se réfugia bientôt en Angleterre². Boutteville et son second entrèrent à l'hôtel de Mayenne, et s'entretenrent avec La Berthe; ils y étaient encore, quand un de leurs amis fit irruption tout hors d'haleine :

— Messieurs, sauvez-vous, le roi est à Paris!

— Nous le savions avant que de nous battre, repartit tranquillement Boutteville.

Ils sortirent pourtant peu après, et, montant à cheval, galopèrent sur la route de Meaux, dans le dessein de gagner la Lorraine. Ils coururent à franc étrier une partie de la nuit, et s'arrêtèrent enfin à Vitry-le-Brûlé, petite bourgade voisine de Vitry-le-François. Harassés de fatigue, se jugeant à l'abri de poursuites immédiates, ils demandèrent une chambre à l'Hôtellerie de la Poste, « s'y couchèrent en même lit », et firent défense expresse qu'on vint les réveiller avant le lendemain huit heures. Le laquais de Boutteville devait à ce moment lui porter « un habit de soie », car il n'avait pu dépouiller ses vêtements de combat. Ces instructions données, ils s'endormirent profondément.

Le Roi, pendant ce temps, mettait sur pied toute la police. Averti le jour même de l'insolent défi qui le bravait en face, il mandait sur-le-champ le Grand prévôt de France³, le lançait sur Précý avec tous les archers à cheval; deux cents hommes des gardes du Roi, ainsi qu'une compagnie de Suisses, furent envoyés vers ce même lieu pour prêter main-forte aux archers. Le Grand prévôt atteignit Précý dans la nuit; mais il eut beau fouiller le château et les environs, il n'y trouva personne, laissa une garnison, et revint à Paris conter au Roi son insuccès.

1. Il languit longtemps, et finit par se rétablir.

2. Il fut tué l'année d'après au siège de Casal (novembre 1628).

3. Le sieur de la Trousse.

IV

Le hasard, suivant l'habitude, servit mieux la justice que toute la science des policiers. La basse avidité d'une femme fut, en cette occurrence, l'instrument du destin. La présidente de Mesmes, mère de Bussy d'Amboise¹, « deux heures » après l'avis de la mort de son fils, se ressouvint fort à propos que le défunt possédait de grands biens en Champagne, bois, terres, vignes et châteaux. Craignant que sa belle-sœur, la comtesse de Vignory — fort liée avec Bussy et présumée son héritière — ne mît sans perdre temps la main sur l'héritage, madame de Mesmes, en femme prudente, expédie le soir même deux gentilshommes de sa maison, chargés de saisir ces domaines et de les garder en son nom. Ces zélés mandataires, en arrivant à Meaux, apprirent que « deux courriers galopaient devant eux sur la route », et, ne doutant point que ce fussent les gens de la comtesse de Vignory, redoublèrent de vitesse, « s'enquérant de porte en porte quels étaient ces deux hommes », que nul ne connaissait et qui paraissaient si pressés. Ils continuèrent cette chasse jusqu'à Vitry-le-Brûlé; là, un homme de la poste, en les tirant de leur méprise, les lança, sans y voir malice, sur une piste nouvelle. Par la description de cet homme, ils connurent avec certitude que les mystérieux fugitifs étaient Boutteville et Des Chapelles, et qu'ils passaient la nuit dans cette localité. Ils repartent sur l'heure, font diligence jusqu'à la ville voisine de Vitry-le-François, dont Bussy se trouvait être le gouverneur, arrachent à son sommeil le prévôt de la maréchaussée, le mettent au fait des événements, lui enjoignent au nom du Roi d'arrêter les rebelles, les meurtriers du Seigneur de l'endroit.

Le chef de la police assemble ses archers; un groupe nombreux d'habitants de la ville, artisans, bourgeois, gentilshommes, se joint à la maréchaussée, et toute la troupe, à l'aube du jour, débouche à Vitry-le-Brûlé. Boutteville et Des Chapelles, sans se douter de rien, y reposaient encore

1. Jeanne de Montluc-Balagny, en premières noces marquise de Bussy.

paisiblement. Le prévôt requiert l'hôtelier de lui montrer leur chambre, y pénètre d'un pas furtif, voit les épées au pied du lit, s'en empare avec prestesse et les place hors d'atteinte ; puis, interpellant les dormeurs, il leur commande de se lever et de le suivre sur-le-champ. Des Chapelles, au premier moment, fit quelques façons pour se rendre, affirma au prévôt qu'il les prenait pour d'autres et qu'il aurait sujet de se repentir de l'erreur. Boutteville, plus ferme et plus tôt résigné, interrompit ces dénégations vaines :

— Allons, allons, dit-il froidement, il ne faut tant faire le doucet ; nous en serons quittes pour le col.

Toute résistance tomba ; ils s'habillèrent tous deux, gagnèrent à pied, environnés d'un imposant cortège, la prison de Vitry-le-François, où on les mit dans une même chambre. Après quoi les gens de la ville postèrent trente hommes de garde autour de la prison, vingt à chaque porte des remparts et dépêchèrent en hâte un courrier à Paris, pour rendre compte au Roi de leur précieuse capture.

Cet homme en arrivant trouva Louis XIII absent ; il venait justement de partir pour Versailles, simple rendez-vous de chasse, où le Roi méditait dès lors de se faire construire un château¹. Le cardinal était à la Sorbonne, et le messager y courut, assisté de l'un des gentilshommes de la maison de Mesmes. Ils croisèrent sur la route Richelieu et son secrétaire, qui s'en retournaient en carrosse ; le secrétaire, en les voyant ensemble, devina aussitôt ce qui s'était passé : « Boutteville est pris ! » s'écria-t-il. Le courrier s'approcha, délivra son message, Richelieu ne répondit rien ; on remarqua seulement qu'il « haussait les épaules ». Il n'aimait point l'excès de zèle, et prévoyait sans doute quels embarras cette prise allait lui mettre sur les bras. Il envoya toutefois prévenir le Roi à Versailles. « Sa Majesté était déjà couchée et endormie ; on l'éveilla pour lui dire la nouvelle ». L'ordre fut expédié à Vitry-le-François de bien garder les prisonniers, en attendant qu'il fût décidé de leur sort, et, s'ils étaient encore ensemble, de les séparer sans délai. On les trouva jouant au piquet de l'air le plus calme du monde. L'instant où ils se

1. La construction de Louis XIII constitue la partie centrale du château actuel.

dirent adieu fut, au dire des témoins, « le premier où ils s'affligèrent » ; quelque émotion parut dans leurs regards et dans leur voix.

Le bruit de l'événement, répandu dans Paris, y produisit une agitation vive. Les parents, les amis de Boutteville, la maison de Montmorency et toute sa puissante clientèle, se réunirent en grand mystère, discutèrent les moyens de soustraire les coupables à la rigueur des lois. Même le duc d'Orléans, le propre frère du Roi, fort lié, comme je l'ai dit, avec François de Boutteville, conçut un moment le dessein d'entrer par la force le cours de la justice¹. Rassembler secrètement sur un point de la route un parti d'hommes armés, fondre sur le cortège qui ramènerait les captifs à Paris, mettre ceux-ci en liberté ou les conduire à la frontière : telle était l'entreprise qu'une indiscretion fit échouer. Des mesures habilement combinées rendirent l'enlèvement impossible ; de gros détachements de cavalerie, cheveau-légers, mousquetaires et gendarmes, une infanterie nombreuse tirée des garnisons de Champagne, furent envoyés à Vitry-le-François, occupèrent vigoureusement la ville et les faubourgs. Le marquis de Gordes commandait ces forces imposantes. Il avait permission, selon les circonstances, « de faire battre le tambour et sonner le tocsin par toutes les villes, bourgades et villages, assembler les communes, faire monter à cheval les prévôts des maréchaux du pays et des environs, faire lier pour le trajet Boutteville et Des Chapelles, les amener à son gré par coche ou par bateau ».

Ces instructions données et ces précautions prises, on les tira hors de leur geôle, et l'on se mit en route dans un ordre sévère. Cent cinquante mousquetaires tenaient la tête de la colonne ; puis venait la lourde voiture qui renfermait les prisonniers ; tous deux, « proches l'un de l'autre, s'appuyaient au dos du carrosse » ; un exempt des Gardes était assis en face ; des archers à cheval encadraient chaque portière. Derrière le véhicule chevauchait le marquis de Gordes, suivi du reste de la cavalerie et d'un grand nombre de soldats à pied. Une avant-garde éclairait le chemin et galopait devant

1. Gramond, *Historiarum Galliarum*, etc.

l'escorte, avec mission de « reconnaître le logement du coucher, visiter les fenêtres », s'assurer qu'elles avaient « de bons barreaux de fer », et, faute de cette sûreté, « faire clouer les volets de bois ». On marchait tout le jour sans faire aucun arrêt : et, pendant le repos nocturne, plusieurs postes de sentinelles veillaient alentour des captifs. Comme ceux-ci paraissaient « paisibles », Gordes s'abstint de les faire lier ; ils le remercièrent vivement de cette prévenance. Dans le but d'éviter tout mouvement populaire, on eut soin de n'entrer à Paris que de nuit. Le dernier jour de mai, à deux heures du matin, le cortège, encore renforcé, franchit la porte Saint-Antoine, s'acheminant vers la Bastille. Quelques instants plus tard, le guichet de la citadelle laissait passer sans bruit les « criminels d'État ».

V

Le même jour, dans l'après-midi, le Roi manda au Louvre « Messieurs du Parlement » : il exposa les faits lui-même, fit connaître sa volonté que le procès fût mené rapidement, « sans discontinuation et toutes affaires cessantes », nomma séance tenante les commissaires chargés des enquêtes et informations. Les deux conseillers désignés¹ furent le lendemain à la Bastille, et procédèrent sur l'heure aux interrogatoires. Les choses se passèrent au début comme le jour de l'arrestation : Des Chapelles, s'obstinant contre toute évidence, s'entêta tout d'abord dans son puéril système, et « dénia tout » avec audace. Il ne connaissait point, dit-il, Bussy d'Amboise, n'avait jamais mis le pied place Royale, ignorait même où se trouvait cette place ; les témoins produits contre lui agissaient par vengeance, ayant sans doute reçu « des coups de bâton de ses laquais ». Boutteville, à l'opposé, « avoua ingénument » toutes les circonstances du combat, répondit aux questions des juges avec franchise et dignité, dédaignant d'invoquer les raisons qui eussent pu excuser ou atténuer sa

1. Les sieurs des Landes et Bouchet, conseillers de la Grand'Chambre.

faute. Ce qu'ayant appris Des Chapelles, il eut « honte de soi-même », et dès le jour suivant, changea complètement d'attitude. Il se chargea lui-même pour décharger Boutteville, observa — ce qui était vrai — que son cousin n'avait point provoqué Beuvron ; que, si quelqu'un était coupable, c'était lui, Des Chapelles, qui avait « fait l'appel », avait poussé Boutteville à accepter la « partie » proposée, qui avait tué Bussy d'Amboise — et que lui seul, par conséquent, devait subir la peine de son péché. Bref, il s'efforça d'en user « comme Pylade à l'égard d'Oreste », et conquit l'estime de ses juges par ce dévouement généreux et touchant autant qu'inutile.

Tandis que la Justice suivait la filière lente de ses procédures habituelles. « témoignages et interrogats, confrontations et récolements », les parents de Boutteville se remuaient activement et cherchaient à sauver sa tête. Le 3 juin, jour de la Fête-Dieu, comme le Roi sortait de la messe, la comtesse de Boutteville se jeta à ses pieds, le supplia, « par tout ce que la religion a de plus sacré, d'épargner le sang de son époux ». Louis XIII passa sans tourner le visage, mais il s'adressa à mi-voix aux officiers qui l'escortaient : « La femme, dit-il, me fait pitié, mais je veux et dois conserver mon autorité. » Puis il poursuivit son chemin.

A ce premier échec succèdent dès le lendemain, de nouvelles tentatives. Monsieur, frère du Roi, les ducs d'Angoulême et de Ventadour, le duc de Montmorency, le prince de Condé, parent de Boutteville par sa femme¹, « tout ce qu'il y avait de plus grand en France », écrivent au Roi à tour de rôle des lettres chaleureuses, dont la plupart nous sont conservées. Elles s'accordent toutes en ce point d'imputer « l'erreur de Boutteville » à une noble « opinion de gloire », à l'antique « coutume du royaume qui fait consister l'honneur en des actions périlleuses² ». C'est la thèse que soutient aussi la comtesse de Boutteville, dans la supplique qu'elle adresse à Louis XIII pour obtenir la grâce de son mari³, « uniquement coupable, dit-elle, d'un crime né avec le courage de vos

1. Charlotte de Montmorency, mère du grand Condé.

2. Lettre du prince de Condé à Louis XIII.

3. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale. — Fonds fr. 20150.

sujets, toléré par un temps immémorial et sans exemple de châtement ». Elle conclut en ces termes, dont la curieuse hardiesse n'est pas dépourvue d'éloquence : « Si toutes ces considérations, Sire, ne sont pas assez fortes, pardonnez à l'exès d'une femme justement affligée, et d'une mère devenue muette par l'effort de sa douleur : souffrez qu'elle vous représente que, depuis vos édits, combien, mais combien de personnes, et de toutes qualités, en ont-elles mal usé et se trouvent dans la contravention, lesquelles, Sire, par leur bonne fortune, l'assistance de leurs amis, ont évité la rigueur de votre justice ! Si le non-être de mon mari pouvait fermer le pas aux duels..., je crois que lui-même serait aise de servir de victime, et sa postérité tirerait gloire d'une telle perte. Mais les exemples passés vous assurent que l'avenir ne peut laisser votre noblesse sans ce moyen de se satisfaire, lequel, quoique répugnant au christianisme, est bien plus tolérable que les assassinats, dont jusqu'ici les combats ont empêché la pensée à ceux qui, sans l'espérance du duel, rechercheraient une vengeance plus criminelle... Conservez la vie à mon mari, en lui en ôtant l'usage¹. Ce sera affirmer la rigueur des lois, me donner aussi la vie, et obliger toute une race, que j'ose dire, Sire, alliée à celle du Roi et de presque tous les souverains de l'Europe. »

Sans attendre l'effet de ces adjurations, la famille des coupables emploie, dans le même temps, d'autres moyens de préserver leur vie. Le 14 juin, madame de Boutteville, assistée de sa cousine la princesse de Condé, des duchesses d'Angoulême et de Montmorency, se rend au Parlement et présente une requête pour récuser les juges. La requête est « mise à néant » : et l'on travaille alors à gagner ces mêmes juges que l'on refusait tout à l'heure. C'est auprès de chacun d'entre eux un siège, un assaut acharné, par prières, par promesses, par menaces déguisées ; et cette « brigue » est si forte qu'elle inquiète Richelieu. Le Garde des Sceaux, par son ordre, se transporte au Palais, commande à tous les conseillers, parents, alliés, amis des accusés, de « sortir de ce lieu, comme n'y ayant que faire », va jusqu'à désigner tout haut

1. C'est-à-dire en commuant la peine capitale en celle de l'emprisonnement, comme elle l'a demandé plus haut.

quelques « suspects », et ne laisse poursuivre l'affaire que l'épuration accomplie.

Le coup ainsi manqué, on dresse d'autres batteries. L'évêque de Nantes, M. de Cospéan, qui visitait chaque jour les prisonniers à la Bastille, leur suggère la pensée, leur fournit le moyen d'écrire au cardinal, de solliciter adroitement, en intéressant son orgueil, sa toute-puissante intervention; l'évêque remet lui-même les lettres à Richelieu :

— Qui donc, demande sévèrement celui-ci, leur a donné de quoi écrire ?

— C'est moi, monsieur, qui le leur ai porté.

Le cardinal, sans répliquer, prit les lettres, les lut, les rendit à l'évêque :

— Je ne puis, en conscience, dit-il, intercéder pour eux, ayant travaillé moi-même à l'édit sur les duels.

Il ne fit point d'autre réponse.

Ce parti pris d'inflexible rigueur ne fut, chez Richelieu, que la mise à effet d'une haute pensée politique. Il ne s'y résigna qu'après hésitation, et presque à contre-cœur. « J'avoue, dit-il lui-même dans son célèbre *Testament*, que mon esprit ne fut jamais plus combattu qu'en cette occasion... Mais les ruissaux de sang qui ne pouvaient être arrêtés que par l'effusion du leur me donnèrent la force de résister à moi-même... et d'affermir Votre Majesté à faire exécuter, pour l'utilité de son État, ce qui était quasi contre le sens de tout le monde et contre mes sentiments particuliers. » Un document intéressant, conservé aux archives des Affaires étrangères¹, vient confirmer cette assertion. C'est un mémoire secret, rédigé, sans nul doute, sous l'inspiration du ministre, où sont développés les motifs qui militent pour ou contre une condamnation capitale. Les raisons de sévir ou d'user de clémence y sont indiquées tour à tour avec une impartialité, une logique remarquables. La jeunesse de Boutteville, — il avait vingt-sept ans à peine ! — la noblesse de son cœur, l'illustration de ses services, l'utilité de conserver au Roi une épée si vaillante. « que nul ne se peut offenser si l'on dit qu'il n'en est point de meilleure au monde », sont particulièrement

1. Fr. 787.

exposées avec force, presque avec émotion. La conclusion, pourtant, demeure impitoyable; l'intérêt supérieur de l'État exige un éclatant exemple; plus haute est la tête du coupable, de plus loin se verra sa chute; toutes les causes qui existent de l'estimer et de le plaindre ne peuvent servir, par conséquent, « qu'à faire condamner avec larmes celui dont on voudrait racheter la vie par son propre sang ». Dès lors, la décision du cardinal est prise, et, dans l'avis qu'il donne au roi, il résume toute l'affaire en cette phrase saisissante : « Il est question de couper la gorge aux duels, ou aux édits de Votre Majesté ! »

Louis XIII fut aisé à convaincre, et l'éloquence du cardinal n'eut pas à s'exercer longtemps. La bravade suprême de celui qui, « vingt-trois fois en cinq ans », avait enfreint ses défenses, blessait au vif la légitime fierté du Roi; la désobéissance s'aggravait à ses yeux d'une offense personnelle. Sa religion et sa conscience étaient d'accord avec son ressentiment : « Je craindrais, écrit-il¹, d'attirer le juste courroux de Dieu sur ma tête, en violant les serments si exprès que j'ai faits en sa présence sur le fait des duels. » Il se représentait avec remords « tant de braves gentilshommes perdus pour leurs familles et ravis à l'État » par suite de sa longue indulgence, et partageait, au fond de l'âme, l'avis de son bouffon, qui lui disait un jour : « De Boutteville et du Roi, c'est Votre Majesté qui est le plus coupable. Boutteville n'a tué que le premier, et, en le laissant vivre, c'est Votre Majesté qui a tué les quinze autres ! »

De ces dispositions, nous avons vu l'effet dans l'accueil qu'il inflige aux prières et aux larmes de madame de Boutteville; et lorsque un peu plus tard les duchesses d'Angoulême, de Ventadour et de Montmorency vont le chercher au Louvre pour l'implorer une fois encore, il refuse de les voir, et charge Bassompierre de leur signifier ce congé : « Sire, elles sont mes parentes ! » objecte le maréchal. Le Roi, sans lui répondre, appelle le duc de Bellegarde, et « lui donne le même commandement ».

Il ne s'émeut pas davantage de la lettre où Boutteville, plaidant lui-même sa cause, proteste de son repentir. Elle est cependant belle et fière, et digne d'un Montmorency² :

1. Lettre au duc de Montmorency, *Mercur* Fr.

2. Bibl. nationale.

« Votre Majesté me fera, s'il lui plaît, l'honneur de croire que j'ai tracé sur ce papier des repentirs légitimes et respectueux, plutôt que des soumissions honteuses et lâches. qu'une basse faim de vivre pourrait suggérer à ma plume. J'ai paru jusqu'ici plus prodigue que ménager de ma vie ; tant s'en faut que j'aie tâché de la conserver comme un présent que j'aurais reçu des miens. Ainsi, je ne vois pas avec quelle apparence on me pourrait reprocher la peur de perdre ce dont j'ai témoigné faire si peu de cas. Et certes, je ne recule pas à mourir, à raison que je prise davantage la vie que par le passé ; mais j'implore très humblement la pitié de V. M. pour ne mourir pas coupable... » Il réclame la faveur de servir dans la guerre qu'on prépare ; il est, dit-il, résolu d'y périr ; « la gloire d'un beau trépas » est la dernière et la seule grâce qu'il veuille tenir de la clémence du Roi.

VI

Le lundi 21 juin, les « informations et enquêtes » étant parvenues à leur terme, le rapport lu à la Grand'Chambre par le conseiller Pinon, le « chevalier et capitaine du guet », porteur d'un ordre écrit du Roi, prit le chemin de la Bastille. Il y fut à la pointe du jour¹. Le sieur du Tremblay, gouverneur, fit réveiller les prisonniers, et les mena jusqu'au carrosse qui les attendait dans la cour ; puis « il les embrassa, ils s'entre-dirent adieu », et on les mit dans la voiture avec deux des lieutenants du guet. Une compagnie d'archers, « la bourguignote en tête et la hallebarde au poing », les escorta jusqu'au Palais ; un long cordon de troupes faisait la haie sur leur passage. Quand ils mirent pied à terre, ils virent près de la porte un groupe de femmes en pleurs : c'étaient la comtesse de Boutteville, la princesse de Condé, et quelques autres dames des plus illustres maisons de France. Elles les regardèrent sans rien dire ; seule Madame la Princesse s'avança vers Boutteville : « Mon cousin, lui cria-t-elle, le roi

1. Il était trois heures du matin.

est miséricordieux ; ayez confiance en sa bonté ! » Il la salua profondément, et passa sans répondre. La princesse et les autres dames gagnèrent alors la chapelle du Palais, « y firent chanter la messe », et communieraient ensemble à l'intention des prisonniers. Le soleil d'un beau jour d'été commençait à briller avec force : il était cinq heures du matin.

Dès que Boutteville et Des Chapelles eurent franchi le seuil de la Conciergerie, on les isola l'un de l'autre, et on les fit garder à vue. Le guichetier entra vers neuf heures, et vint appeler Boutteville pour le conduire au Parlement. L'accusé le suivit avec le plus grand calme, fit, sur le pas de la porte, « une grande révérence à messieurs », et fut très posément s'asseoir sur la « sellette » : tous les gardes se retirèrent, le laissant libre, et seul avec les juges. Le président de Haqueville mena l'interrogatoire, qui dura « une bonne demi-heure ». Il porta non seulement sur la dernière rencontre, mais aussi sur les précédentes, depuis le rappel des édits. Boutteville, à toutes les questions, ne répondit jamais que par *oui* ou par *non*, « disant toujours la vérité », parlant lentement et d'une voix haute, sans trouble comme sans forfanterie. Quand ce fut terminé, il s'adressa aux juges, et leur dit simplement : « Ma vie est chargée de crimes, mais ma mort effacera tout. » Puis il se leva, salua de nouveau, et sortit de la salle avec la même tranquillité.

Des Chapelles comparut ensuite, et tout se passa de même sorte. Au moment de se retirer, « il harangua les juges », prenant sur soi seul toute la faute, et suppliant le Parlement de bien considérer, avant de rendre la sentence, « la maison, le mérite et l'action de son cousin de Boutteville¹ ». On les ramena chacun dans une salle différente, et le Parlement s'assembla pour délibérer en secret. La discussion fut longue ; l'arrêt ne fut rendu qu'à une heure de l'après-dînée. Il déclarait Boutteville et Des Chapelles « criminels de lèse-majesté, pour avoir contrevenu aux édits sur les duels », et, pour réparation, les condamnait tous deux « à avoir la tête tranchée sur un échafaud, qui sera dressé en la place de Grève de cette ville de Paris ». Il était toutefois ordonné que l'exé-

1. Désormeaux, *Histoire de la Maison de Montmorency*.

cution du jugement serait différée au lendemain, de façon à laisser au Roi le temps d'exercer sa clémence. Louis XIII, quand on lui vint apporter cette invite¹, « fut fâché de cette surséance », et demanda d'un ton fort sec quelle était cette nouvelle coutume. Le cardinal fit paraître encore plus de mécontentement : « Le procédé du Parlement est insupportable. lit-on dans une note de sa main²... J'avoue qu'il mérite une touche : reste à savoir comment il la faut donner. » Il eut même peine à tolérer que les termes de la sentence eussent été pitoyables envers Bussy d'Amboise, qui avait péri dans le duel : « Ils osèrent absoudre la mémoire du mort³ ! » s'écrie-t-il avec amertume.

Les condamnés, jusqu'au lendemain, furent dans l'ignorance de leur sort. Boutteville, au sortir de l'audience, avait d'abord paru « fort triste et affligé » : mais voyant les heures s'écouler sans qu'on vint lui rien dire, il conçut quelque espoir de voir commuer sa peine, et commença de « se réjouir un peu ». Il soupa de bon appétit, et passa sa soirée à regarder ses gardes jouer entre eux au piquet, « donnant même quelquefois son avis sur le jeu » ; si bien que le lieutenant du guet ne put s'empêcher de lui dire : « Je ne voudrais, monsieur, jouer au piquet contre vous, car vous êtes, j'imagine, un des bons joueurs de France. » Il se mit au lit vers dix heures, et dormit toute la nuit, jusqu'au lendemain huit heures, où on lui apporta des œufs. Mais le lieutenant du guet, « voyant qu'il n'avait point prié Dieu, les fit reporter en disant :

— Monsieur ne veut pas encore manger, car il n'a pas prié Dieu.

Quelques moments après, on en rapporta d'autres, qu'il mangea de grand cœur, « sans penser qu'il dût mourir⁴ ».

Qu'on n'induisse point de ces derniers détails que Boutteville, comme d'aucuns le crurent, voulait mourir « en philosophe ». La relation du Père Séguenot abonde, tout au con-

1. Le marquis de Fourilles fut dépêché auprès du Roi pour lui faire connaître les termes de l'arrêt.

2. *Aff. étr.*, tome 64.

3. *Ibidem.*

4. *Mercurie français.*

traire, en édifiants détails, et d'autres témoignages confirment sa véracité. Louis XIII, dont on connaît la scrupuleuse et rigide dévotion, en logeant les deux gentilshommes « en son château de la Bastille », n'avait pas négligé le salut de leurs âmes. La première chose qu'il fit, lorsqu'il les tint sous clef, fut de leur dépêcher un zélé religieux, le révérend Père de Gondrey, « pour les disposer de son mieux aux événements qui s'en devraient ensuivre ». Il lui adjoignit peu après l'évêque de Nantes, M. de Cospéan, prélat charitable et vertueux : et tous deux, d'un commun accord, s'efforcèrent à cette pieuse besogne.

Leur succès fut rapide auprès de Des Chapelles. Le Père Séguenot rapporte à son sujet des choses tout à fait merveilleuses. Fort peu après son incarceration, il fut, assure le manuscrit, « comme ravi en extase pendant deux heures et demie », et, dans « ce ravissement », eut la révélation que sa mort imminente aurait pour résultat « l'extinction des duels, du libertinage à la Cour, de l'hérésie par toute la France ». Extase ou non, le fait certain est qu'il parut bientôt « saintement résigné aux volontés du Ciel », la conscience et l'esprit paisibles, appelant même la mort de ses vœux, comme le rachat nécessaire de ses crimes. « La grâce, poursuit le narrateur, n'eut pas si prompt effet sur l'âme de Boutteville. » Il écoutait avec patience exhortations et homélies : mais « il en tirait peu de fruit », et le courage qu'il faisait voir semblait « orgueil du siècle » et « recherche de gloire humaine », plutôt que chrétienne soumission aux décrets éternels. Il fut subitement « tout changé » six jours avant sa fin. La religion, en ces temps de foi vive, avait chez les âmes les plus rudes de ces brusques retours. Il se convertit d'un seul coup, et, se jetant dans la ferveur sans transition et d'un élan, y porta toute la fougue et — peut-on dire — l'excès de sa nature ardente. Dans son désir nouveau de « satisfaire à Dieu », il voulait « pour l'amour de lui accomplir quelque chose de grand », montrait pour les opprobres et pour l'« ignominie » la même passion qu'il témoignait jadis pour les applaudissements du monde. N'eut-il pas un moment l'idée, lui le plus brave des hommes, de seindre au pied de l'échafaud « la poltronnerie et la crainte de la mort », pour attirer

sur soi le mépris de la foule ? Il fallut que l'évêque de Nantes le dissuadât de cette folie.

Mais cette exaltation mystique, fruit d'une longue inaction et de la solitude, tomba dès qu'il se vit aux prises avec la mort prochaine. Il reprit, en face du danger, cette maîtrise de soi-même et cette fermeté froide, qui le rendaient, dans les combats, un si redoutable adversaire. Tel le trouva le guichetier du Palais quand, le mardi matin¹, au lendemain de l'arrêt, il s'en vint le chercher pour le mener à la chapelle. C'était la mort certaine. Boutteville le savait bien ; il ne montra pourtant « ni chagrin ni surprise », et suivit le geôlier d'un air aussi tranquille « que si l'on fût venu lui apporter sa grâce² ». Des Chapelles, à la même heure, fut conduit en même lieu ; on les mit à genoux, on les fit découvrir, et le greffier lut tout au long la terrible sentence. Le guichetier, la lecture finie, s'approcha de Boutteville, et le pria de lui donner « une petite bague qu'il portait à son doigt ». Celui-ci l'ôta aussitôt, et lui en fit présent ; mais cet homme insistant pour obtenir aussi « ses gants, qui étaient beaux », il se mit en colère et les jeta par la fenêtre ; ce fut le seul instant où il se départit de son calme.

Les condamnés ensuite obtinrent un court répit, dont ils usèrent pour faire quelques lettres d'adieu. L'un et l'autre écrivirent à madame de Boutteville ; peut-être voudra-t-on lire ces lignes suprêmes, où le contraste de leurs deux natures s'accuse en traits bien fortement marqués. La lettre de Boutteville est ferme, positive, d'une âme qui se propose de rester impassible, et qui craint la mollesse des attendrissements superflus. Voici ce billet³ bref, et d'une sécheresse voulue :

« Monsieur de Nantes vous dira, ma femme, de quelle sorte je vais mourir maintenant ; je m'assure que cela vous servira de consolation dans la perte que vous faites. Vous aviserez avec lui ce qui sera le meilleur pour le salut de mon âme, et prendrez le soin de payer ce que je dois dans le monde. Les prières que vous ferez faire pour le salut de mon

1. 22 juin.

2. Affaires étrangères, Fr. 787.

3. *Mercur*e français.

âme me peuvent beaucoup servir ; mais le principal est de satisfaire à tous mes créanciers. Je ne veux pas vous dire davantage de paroles pour vous faire connaître que je vous aime, de peur que cela n'accroisse votre affliction. Mais je vous prie qu'elle prenne fin, afin que, ne me pouvant plus servir, au moins elle ne vous puisse nuire. »

Bien différente d'accent est la lettre de Des Chapelles¹. Il console, encourage, fortifie en termes touchants celle qu'un coup allreux va frapper : son courage résigné s'adoucit de tendresse et de mélancolie :

« Madame ma chère cousine, si vous aviez moins de vertu, je n'entreprendrais pas, dans un déplaisir extrême comme est le vôtre, de vous donner des consolations. Vous avez perdu tout ce que vous pouviez perdre : mais la France perd avec vous. Il était jeune, mais il ne pouvait plus acquérir d'honneur dans le monde : qu'attendiez-vous autre chose de son courage, qu'une fin précipitée qui eût perdu le corps et l'âme? Vous ne l'avez possédé que dans de continuelis périls ; et Dieu, qui par miracle a toujours conservé sa vie, vous donne cette consolation puissante, qu'il ne vous l'ôte que pour le prendre pour lui. Réjouissez-vous-en, madame, au moins si vous l'aimez comme j'en suis très assuré. Que votre déplaisir ne vous fasse pas abandonner vos enfants, qui ont besoin d'être élevés sous votre aile. Apprenez-leur ce que vous avez si abondamment, de vivre dans le monde avec tant de vertu ; ne changez pas votre condition, si vous voulez être la plus estimée femme de votre siècle, comme monsieur votre mari l'était parmi les hommes. Chère cousine, je vous fais part de la consolation que j'ai de lui faire compagnie, et vous recommande de tout mon cœur ma pauvre petite mère. Dieu la veuille bénir, et vous consoler ! »

On retrouve une égale douceur dans les lignes ci-après² destinées à ses frères, écrites à la Bastille la veille du jour où on vint l'y chercher, et que l'on découvrit « sous la coiffe de son lit » :

« Mes chers frères, je supplierai M. de Boutteville d'avoir pour agréable que mon corps soit enterré avec le sien ; et

1. Manusc. de l'Arsenal.

2. *Ibidem*.

pour mon cœur, je serai bien aise qu'il soit mis dans le tombeau de mes pères. Vous ferez faire un service pour moi aux Chartreux, où j'avais toujours résolu de finir mes jours : je crois que ç'eût été bientôt. — Je vous supplie de tout mon cœur de n'avoir aucun souvenir de tous ceux qui ont pu être cause de notre prise. Car Dieu ne nous pardonne qu'à condition que nous pardonnions, et moi je ne vous pardonnerai jamais si vous faites autrement. »

Dans cette même matinée, une dernière tentative fut faite auprès du Roi pour fléchir sa rigueur. La comtesse de Boutteville, entourée des parentes qui ne la quittaient pas dans cette cruelle épreuve, se rendit de bonne heure au Louvre. Le duc d'Angoulême obtint cette fois du Roi qu'il voulût bien les recevoir. Elles trouvèrent Louis XIII dans la chambre de la Reine, et, aussitôt entrées, se jetèrent à genoux, « et en pleurant crièrent : Miséricorde ! » Madame de Boutteville, grosse de trois mois, accablée de douleur, tomba sur le plancher privée de sentiment ; il fallut chercher un cordial pour qu'elle reprît ses sens. Louis XIII, durant cette scène, parut péniblement ému : « Leur perte m'est aussi sensible qu'à vous, dit-il d'un ton fort triste à la princesse de Condé ; mais ma conscience me défend de pardonner. » Elles s'en allèrent désespérées. La princesse de Condé, voyant sa cousine hors d'état de soutenir des émotions nouvelles, l'emmena, dès qu'elles sortirent du Louvre, au château de Grosbois, qui était au duc d'Angoulême. Elles y restèrent ensemble jusqu'au samedi suivant.

VII

Tout se préparait cependant pour le dernier acte du drame. L'exécuteur des hautes œuvres arriva vers midi ; les condamnés lui furent immédiatement livrés. Il leur lia les mains, les fit monter sur le jubé qui surplombait la chapelle du palais, et les y laissa seuls avec l'évêque de Nantes et le Père de Gondrey, chargés de les assister jusqu'au moment fatal. Le capitaine du guet s'en fut pendant ce temps prendre les

instructions du Roi. Dans les hautes régions du pouvoir, on n'était pas sans inquiétudes. La fermentation était grande parmi la jeune noblesse, indignée de voir deux des siens — et deux des plus illustres — livrés, pour un manquement que tous avaient commis, « à la plus infâme épée du royaume ». Il fut sérieusement proposé, dans leurs conciliabules, d'attaquer les archers aux abords de la place de Grève, et de profiter du désordre pour délivrer les condamnés. Il en fut même question trop haut, car les espions du cardinal eurent vent de ce qui se tramait, et les ordres donnés firent avorter tout le complot. Les troupes de la Maison du Roi, sûres et fidèles entre toutes, occupèrent dans la matinée les avenues de la place; puis « les chaînes furent tendues », et il fut fait défense d'y laisser circuler piétons ni cavaliers. Un régiment de gardes fut rangé en bataille aux quatre coins de la place. Tous les archers du guet devaient être sur pied pour accompagner le cortège.

— Et si l'on vient à crier grâce, demanda à Louis XIII le capitaine du guet, comment devrai-je me comporter ?

— Prenez et arrêtez tous ceux qui crieront grâce, et les emprisonnez; et faites avec promptitude parachever l'exécution.

Le Roi lui commanda encore de rendre à leurs familles les têtes et corps des suppliciés, et de veiller avec grand soin « qu'on ne les dépouillât point de leurs habits ». Cinq heures du soir sonnaient quand tout fut prêt pour la sanglante besogne.

Du palais à la place de Grève, tout le trajet se fit au pas. Une compagnie des gardes précédait le cortège; puis venait « la charrette », où les deux condamnés se tenaient assis côte à côte, les mains et les bras liés derrière le dos, comme c'était la coutume. L'évêque de Nantes, « avec trois hommes d'église », était tout auprès d'eux, et priait en silence. De gros piquets d'archers, les uns ayant « la casaque et la carabine », d'autres « le corselet et la pique », entouraient la charrette, ou marchaient par derrière. Les rues étaient désertes, selon l'ordre du Roi; mais aux fenêtres et sur les toits apparaissait une foule immense, muette, attentive et recueillie¹. Les condamnés, tout le long du chemin, ne proférèrent pas

1. *Récit véritable de l'exécution de Boutteville*, Bibliothèque Nationale, Pièce.

une parole ; on remarqua même que Boutteville demeura constamment immobile et ne porta jamais les yeux sur ce qui se passait alentour. Il conserva cette attitude quand, à six heures et demie, la charrette s'arrêta à l'entrée de la place. Le spectacle était imposant : dix compagnies de gardes, rangées dans un ordre parfait, bordaient le vaste carré d'une haie hérissée de piques ; l'échafaud se dressait au centre ; sur tout cet appareil planait « un tel silence qu'on se fût entendu parler¹ ». L'exécuteur monta sur la charrette, détacha les bras de Boutteville, et lui coupa les cheveux par derrière. Le condamné, au cours de cette « toilette », porta en soupirant la main à sa moustache, « qui était belle et grande ». — « Eh quoi ! mon fils, lui dit l'évêque, vous pensez donc encore au monde ? » Il ne répliqua rien, présenta ses mains au bourreau, qui s'apprêtait à les lier de nouveau. Comme celui-ci paraissait craindre quelque mouvement de violence : « Mon ami, lui dit le patient, tu me trouveras aussi doux qu'un agneau. » L'exécuteur pourtant ne se rassura point, et serra si rudement les cordes qu'il lui blessa les deux poignets².

L'ordre du Roi était que l'on commençât par Boutteville. On le tira de la charrette, et il marcha vers l'échafaud. Là, il leva enfin les yeux, « regarda sans pâlir la face terrible de la mort³ », et gravit lentement les degrés, escorté de l'évêque de Nantes. Les prêtres et les moines présents entonnèrent le *Salve*. Quand le chant eut cessé, l'évêque requit Boutteville d'adresser quelques mots au peuple, « à quoi, ayant répondu qu'il n'avait rien à dire : — Dites, repartit M. de Nantes, ce que Dieu vous donnera et qui vous viendra en la bouche. »

Il obéit, et dit en fort peu de paroles qu'il n'était rien de plus infâme que ce qu'il allait souffrir, et qu'il priait le monde d'oublier sa vie, et de se souvenir seulement de sa mort. On lui demanda ensuite s'il désirait avoir les yeux bandés ; il répondit que non, « ploya le genou, et tendit le col au coutelas. » L'exécuteur, « pour bien choisir son coup et ne le point manquer », fit mine de le frapper à deux ou trois reprises, appro-

1. *Récit véritable*, etc.

2. Relation du Père Séguenot.

3. *Récit véritable*, etc.

chant chaque fois son épée de la place qu'il voulait atteindre¹. Boutteville vit ces mouvements, il sentit sur sa nuque la froideur de l'acier, sans tressaillir et « sans branler la tête ». Enfin le fer s'abattit, et, « d'un seul coup, d'une incroyable promptitude, trancha le chef d'avec le tronc² », qui roula lèvent chacun d'un côté.

Des Chapelles, tout le temps de cette décollation, était resté dans la charrette ; le dos tourné à l'échafaud, il attendait son tour. Il entendit le choc sourd de l'épée, la chute de la tête sur le sol ; un cri lui échappa : « Ah ! mon cousin est mort ! » Alors l'évêque et lui « se mirent à prier Dieu ». Quand il monta sur l'échafaud, il vit sur la plate-forme le corps mutilé de Boutteville : « Je voudrais, dit-il au bourreau, qu'on eût couvert le corps de mon cousin. » L'exécuteur y jeta un manteau. Des Chapelles et l'évêque de Nantes demeurèrent un temps à genoux à côté du cadavre ; puis le premier se releva, dit adieu à l'évêque, et le reconduisit au bord de l'échafaud, « avec autant de gentillesse qu'il l'eût accompagné à la porte de son logis³ ». Il revint avec le même calme vers l'exécuteur des hautes œuvres, remarqua que « le bloc » n'était pas bien placé, et le disposa de ses mains « dans une posture commode pour être frappé à propos ». Rouge encore du sang de Boutteville, la lame « descendit sur son col ».

Lorsque justice fut faite, on mit les corps tout habillés dans un carrosse de deuil, on les mena tous deux dans l'hôtel d'Angoulême, on les posa sur une même table à côté l'un de l'autre : « à chaque corps on remit sa tête », on alluma des cierges ; puis parents et amis défilèrent devant eux, en leur jetant de l'eau bénite. Le lendemain ils furent embaumés, et transportés dans une voiture au château de Montmorency. Selon le vœu de Des Chapelles, ils reposèrent ensemble dans le même caveau funéraire, et cette belle amitié parut triompher de la mort.

L'horreur d'un tel supplice, la compassion qu'excite cette

1. Relation du Père Séguecot.

2. *Récit véritable*, etc.

3. Relation du Père Séguecot.

fin prématurée. ne sauraient faire mettre en oubli. fût-ce par les âmes les plus sensibles, la nécessité de l'exemple et l'équité du châtement. Nul ne peut contester, à juger les faits de sang-froid, que la condamnation fût juste et que Boutteville eût mérité la mort. Cette sévérité légitime, au temps où ces choses se passèrent. provoqua néanmoins la réprobation générale ; Richelieu, dans son *Testament*, le reconnaît avec bonne foi. Les idées qui régnaient alors ne permettaient guère qu'il en fût autrement : tout le crime de Boutteville, aux yeux de ses contemporains, ne fut qu'« un excès de courage¹ » : ses plus mortels ennemis, en blâmant sa conduite, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer tout bas ; et Richelieu lui-même, selon son expression, fut « sincèrement fâché d'avoir dû en venir à cette extrémité ». Il s'y crut, ajoute-t-il. « obligé en conscience. devant Dieu et devant les hommes, pour couper dans sa racine un mal invétéré² », et fit violence à son cœur pour obéir à la raison d'État.

Réussit-il dans son dessein ? Le but cherché fut-il atteint ? Sans crainte de se tromper, on peut dire hardiment que non. L'effroi jeté par un sanglant spectacle put faire illusion un moment ; les duels, pendant quelques années, furent moins fréquents, et surtout moins publics. Richelieu, cependant, n'était pas descendu dans la tombe, que la coutume reprit avec plus de fureur, plus d'acharnement que jamais. Moins de trente ans après l'exécution de Boutteville, le maréchal de Gramont, dans une lettre datée de 1654, nous apprend que les duels, au cours des dix dernières années, avaient coûté la vie à neuf cent cinquante-quatre gentilshommes, les plus jeunes, les plus intrépides défenseurs de l'État. La décroissance de ce « fléau », la réduction d'un si criant abus aux proportions de l'usage légitime, ne furent qu'un des effets de cet effort vers la justice, de ce progrès dans la pitié, de cet adoucissement graduel des mœurs, qui paraissent être — en dépit des retours passagers — une des lois de l'humanité. Pour transformer l'esprit public, fût-ce sur un point spécial et secondaire, il faut une force plus puissante que la

1. Lettre de la comtesse de Boutteville à Louis XIII.

2. Lettre de condoléance au maréchal de Montmorency sur « l'accident arrivé à M. de Boutteville » — 24 juin 1627.

rigueur des lois et l'habileté des hommes d'État : la marche patiente du temps, l'ascension lente et obscure des idées.

Le tragique épisode dont on vient de lire le récit ne produisit, en apparence, qu'un résultat immédiat et certain : il exaspéra la noblesse, et creusa davantage le fossé qui, dès lors, la séparait d'avec la royauté. Mais le sang répandu possède des vertus merveilleuses : de la tombe de Boutteville germa une plante vivace, que la seconde moitié du siècle verra croître et s'épanouir, pour le profit et la gloire de la France. La comtesse de Boutteville, veuve à vingt ans, s'était, après la catastrophe, retirée, pour cacher ses larmes, dans sa terre de Précý-sur-Oise. Six mois plus tard, elle mit au monde un fils¹, frère et dernier rejeton de la tige des Montmorency ; et cet enfant chétif, conçu pendant l'exil, porté par sa mère au milieu des angoisses, né au lendemain d'un deuil lamentable entre tous, sera, dans l'âge viril, l'homme de génie, le héros de sa race. Il illustrera dans l'histoire le nom de Luxembourg, deviendra l'un des grands capitaines de son temps, le vainqueur de Fleurus, de Steinkerque et Nerwinde. « le tapissier de Notre-Dame », l'élève, le lieutenant, le continuateur de Condé.

PIERRE DE SÉGUR

1. 8 janvier 1628. Ce fut François de Montmorency-Boutteville, maréchal et duc de Luxembourg.

LE SANG DES RACES¹

XII

FIANÇAILLES

Depuis son départ pour Valence, il n'était question que de Rafael dans le ménage du *tio* Martino. Il y avait déjà deux ans qu'Assompcion et lui s'étaient rencontrés pour la première fois, — le jour où il avait repris la route de Laghouat après avoir fait la paix avec sa mère. Rafael n'avait pas prêté grande attention à cette belle fille vêtue comme une dame, qui l'avait regardé en passant sous les Portes; mais elle, à partir de cette rencontre, elle n'avait plus cessé de penser à lui.

D'abord ç'avait été un simple souvenir, où elle s'arrêtait avec complaisance : car elle avait rarement l'occasion de le voir, puisqu'il était toujours sur les routes. Elle avait souvent parlé de lui, plutôt par caprice que par un sentiment sérieux. Mais maintenant qu'ils avaient fait connaissance et qu'ils avaient échangé des paroles, elle comprenait enfin qu'elle l'aimait. C'était elle qui avait voulu accompagner son père, quand il avait conduit Rafael au bateau. Cette entrevue si courte l'avait bouleversée comme un adieu déchirant et sans retour. Elle revoyait toujours Rafael sautant dans la barque, aux appels précipités de la cloche, elle entendait les sifflets du

1. Voir la *Revue* des 1^{er}, 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1898.

navire évoluant vers la passe, tandis qu'elle cherchait sur le pont la blouse éclatante de Rafael perdu dans la foule; et les mots insignifiants de leur brève conversation prenaient, pour sa propre vie, une importance si grande, qu'elle se les redisait sans cesse en leur prêtant un sens mystérieux.

Ce soir-là, une fois rentrée à la maison, elle s'obstina à ne plus sortir, bien que ce fût dimanche, et elle éconduisit des amies qui venaient la chercher pour la promenade. Pendant qu'elle se déshabillait de sa belle robe, le *tio* Martino et sa femme se concertèrent. Celle-ci était une grosse personne très lente à se mouvoir. Ses cheveux déjà gris et partagés en bandeaux épais sur son front lui donnaient un air respectable. De gestes mesurés, économe de ses mouvements, elle ne quittait pas volontiers sa chaise, et elle avait coutume d'être toujours de l'avis de sa fille et de son mari. Quand Assompeion rentra dans la cuisine, un ouvrage à la main, le *tio* Martino lui dit :

— Tu vois bien qu'il se moque de toi, Rafaelete!... Si tu crois qu'il a seulement remarqué ton costume!...

— Pourquoi est-ce que tu me dis cela? repartit la jeune fille, puisque tu sais que je n'en veux pas d'autre!

Elle regarda son père bien en face et elle ajouta tranquillement, comme s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire :

— Oui, je le veux, et je l'aurai!... Je suis une Espagnole, moi!...

Ses yeux étincelèrent une minute. Sa mère, qui l'observait de sa chaise, se borna à joindre les mains en gémissant :

— *Ay! Señor, ay! Señor...* mais tu es folle, *Chiquita!*

Assompeion, silencieuse, s'était mise à travailler. Le *tio* Martino développa longuement ses objections : « faite comme elle était, avec un métier comme le sien, elle pouvait prétendre à un autre parti que Rafael... Plutôt qu'un charretier, est-ce qu'elle ne devrait pas épouser un contremaitre?... et qui sait? peut-être, un employé du gouvernement?... On en avait vu plus d'un exemple au faubourg... »

— Un employé! — dit Assompeion avec dédain. — d'abord il aura honte que je travaille, il voudra que je quitte mon métier pour faire la dame; et avec le peu d'argent qu'il gagnera, ce sera la misère pour nous deux!... Rafael, lui, est mieux payé et, en route, il ramasse tout ce qu'il veut! Nous

serons riches si nous vivons en ouvriers... Et puis, qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un employé?... Rafael est plus beau qu'eux tous !

— Allons donc ! un homme colère, brutal, un vrai charretier, enfin...

— Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? — reprit Assompcion avec impatience, — puisque je l'aime comme ça !...

Le *tio* Martino était fort perplexé. Dans les premiers temps, il avait encouragé le caprice de sa fille et il caressait avec plaisir ce projet de mariage : aucun employé ne gagnait autant d'argent que Rafael, cela était certain. En le dirigeant bien, en lui faisant faire des économies, on l'amènerait à monter des équipages, il deviendrait patron ; puis, petit à petit, le *tio* Martino, grâce à ses relations avec les entrepreneurs, le lancerait dans les travaux du port : ce serait peut-être la fortune... Mais, depuis qu'il le connaissait mieux, le caractère emporté de Rafael lui avait donné à réfléchir. Le scandale que le jeune homme avait causé dans la rue, lors de l'aventure de Pepa, ses frasques qu'on lui avait racontées, tout cela dérangeait fort les anciens projets du *tio* Martino.

D'ailleurs, un pareil mariage était-il bien en rapport avec sa situation à lui ? Car le *tio* Martino était devenu de plus en plus un personnage d'importance dans le faubourg. On le consultait pour toutes les écritures, et il ne se signait pas un acte qu'il n'y eût mis la main. Nul ne savait disserter plus pertinemment sur les choses de la politique. Depuis la guerre de Cuba, il donnait lecture du journal dans les estaminets, il commentait les dépêches et on faisait cercle autour de lui. Le vicaire espagnol de la paroisse ménageait son influence, il soutenait avec lui de fréquentes discussions, car le *tio* Martino se piquait d'être libéral et légèrement esprit fort. On le voyait même se promener souvent en compagnie d'un réfugié de Barcelone, un pasteur protestant, don Eusebio, qui essayait en vain de faire des prosélytes dans le faubourg. Le vicaire et le pasteur se rencontraient de temps en temps chez lui ; et c'était, pendant toute la soirée, de chaudes controverses auxquelles le *tio* Martino conviait les fortes têtes du quartier. Déjà les méchantes langues l'accusaient d'incliner au protestantisme ; mais il se moquait de ces calomnies.

C'était dans le seul intérêt de sa réputation qu'il fréquentait don Eusebio : ces relations avec une personne de savoir, tout en flattant sa vanité, contribuaient encore à son prestige.

En cette occurrence, le *tio* Martino songea tout de suite à utiliser les bonnes grâces du vicairé : chacun sait que les gens d'église aiment à s'occuper de mariages. Peut-être que le vicairé se chargerait volontiers de découvrir pour Assompcion un mari digne d'elle et de son père.

Il en parla tous les jours à la jeune fille. Mais son entêtement était invincible ; elle répétait :

— A quoi bon dépenser des paroles?... puisque je n'en veux point d'autre !

Finalement, le *tio* Martino se résigna. — « Mais comment conduire cette affaire ? Comment attirer Rafael à la maison, lui qui était si sauvage !... » — Assompcion eut réponse à tout : « D'abord sa mère se chargerait de la commission. Presque chaque matin, elle rencontrait au marché la *tia* Rosa. Tout en causant, elle risquerait une allusion, et peut-être que les deux vieilles arriveraient à se comprendre et à se mettre d'accord : n'était-ce pas ainsi que se faisaient tous les mariages honnêtes ?... »

Assompcion avait mieux calculé qu'elle ne croyait : la *tia* Rosa avait déjà pensé à elle pour son fils, mais sans trop oser s'arrêter à ce beau rêve, vu la grande considération dont jouissait le *tio* Martino. Dès le premier mot de la mère d'Assompcion, elle avait tout deviné. La *tia* Rosa prit avec effusion les mains de la vieille femme. Pour elle, elle serait bien heureuse de ce mariage ! Mais il fallait attendre le retour de Rafael. Elle ne pouvait s'engager à rien : avec une tête comme la sienne, est-ce qu'on pouvait savoir ?...

Le lendemain, et tous les jours suivants, les deux vieilles se retrouvèrent à la même place. Elles stationnaient longuement au milieu de la rue : elles ne pouvaient plus se quitter, se traitaient cérémonieusement de *señora* à tout propos ; et déjà les femmes du quartier commençaient à causer.

Un soir, le *tio* Martino se décida à rendre visite à la mère de Rafael ; c'était la veille de son retour. Il survint mystérieusement après le souper. Juanete étant déjà couché et les voisins occupés à prendre le frais sur la porte des estaminets.

Délicatement, il fit attention aux pourparlers de sa femme avec la *tia* Rosa. Mais celle-ci l'interrompit aussitôt :

— Écoutez, *tio* Martino, vous en savez plus que moi ! Arrangez la chose pour le mieux. Moi, je ne veux pas m'en mêler la première. Si je lui parle, je suis sûre qu'il dira non !... Vous ne connaissez pas son caractère : c'est le même que son père — *que Dieu le repose !* — Vous comprenez, *tio* Martino ? Il faut que cela ait l'air de venir de lui... de lui tout seul. Tâchez qu'il se voie avec Assompcion, attirez-le chez vous ! Après seulement, moi, je parlerai...

Quand Rafael, le lendemain, fit sa rentrée dans le faubourg, ce fut un vrai triomphe. Des femmes l'interpellaient de leurs croisées, demandant des nouvelles de leurs parents d'Alicante ou de Valence ; des cabaretiers lui offrirent de l'anisette, en l'honneur de son retour ; et même son frère Juanete, du plus loin qu'il l'aperçut, courut à sa rencontre, et, pendu à sa main, il le ramena au logis, suivi d'une foule de jeunes garçons. Le soir, les hommes qui travaillaient et qui n'avaient pu le voir dans la journée envahirent la cuisine de la *tia* Rosa, où Rafael achevait de souper. On apporta toutes les chaises de la maison, Juanete courut chez l'Arabe commander des tasses de café maure. Ceux de Castellon, pour qui Rafael avait des lettres, l'étourdissaient de leurs questions, de sorte qu'il se trompait sur les noms des destinataires. Des discussions s'élevaient, tout le monde parlait à la fois.

Au milieu du bruit, on remarqua à peine l'arrivée du *tio* Martino, qui, très discrètement, se borna à toucher la main de Rafael et fut s'asseoir à côté de la vieille, en homme bien élevé, qui ne se mêle pas aux colues et qui attend le départ des gêneurs, pour faire ses civilités. Cependant les plus proches écartèrent leurs chaises de la sienne, par déférence, et s'enquirent de sa santé, tandis que Rafael, en veine d'éloquence, recommençait le récit de son voyage.

Le *tio* Martino profita d'une pause ; et, d'un ton bonhomme, comme quelqu'un qui veut simplement rire :

— Eh bien ! Rafaelete, tu n'as pas ramené une *novia* de Valence?... Elles sont jolies, sais-tu !...

— Oh ! moi, dit Rafael avec une fatuité superbe, une femme ne me suffit pas : il me les faut toutes !

Cette fanfaronnade fit rire l'auditoire et le *tio* Martino lui-même.

— Ah! Rafaelete!... tu me rappelles une histoire que j'ai lue autrefois dans les livres : c'était un meunier qui n'avait qu'un fils, mais si bien poussé et si fort qu'avec une de ses mains il arrêta les ailes du moulin. Quand le garçon fut en âge de se marier, le père lui proposa une fille du pays; mais le gaillard ne voulait rien entendre : une fille! est-ce qu'on se moquait de lui! Il était bon pour quatre. Il lui fallait quatre femmes... « Prends-en d'abord une, *chico*, dit le père. Nous verrons après... » Enfin! après bien des paroles et des raisons, le garçon se décide à prendre la fille. Au bout de huit jours, le voilà qui revient chez son père : « Voyons, dit le meunier, ce que tu sais faire à présent. Essaie un peu d'arrêter le moulin... » Le garçon s'approche en riant; il attrape la grande aile au vol; mais celle-ci l'emporte si bien qu'il manque de se casser une jambe en retombant. Ce n'était plus son tour de rire! « Tu vois, dit le père, il a suffi d'une femme pour t'enlever la moitié de ta force : en veux-tu toujours quatre maintenant?... »

Cette histoire, le *tio* Martino la débitait pour la centième fois; mais elle amusa tout le monde et il fut très flatté du petit succès qu'elle lui valut. Cependant la réponse de Rafael ne laissait pas que de l'inquiéter : de semblables dispositions n'annonçaient guère un époux.

Quand la foule des visiteurs se fut un peu éclaircie, il se rapprocha du jeune homme et l'interrogea sur son neveu et son beau-frère. Il multipliait ses questions, parlait de choses indifférentes, puis, tout à coup, se rejetait sur l'éloge de Valence et les courses de taureaux. Après de longs circuits, il finit par demander à Rafael quand il comptait reprendre la route.

— Dans deux ou trois jours, je pense. J'attends une dépêche de Bacanete.

Alors, le *tio* Martino, se frappant le front tout à coup :

— Ah! j'allais oublier! Passe donc demain soir à la maison : Assompeion veut te donner un paquet pour sa cousine de Boghari...

Rafael promit.

Ce soir-là, il y avait « assemblée » chez le *tio* Martino et la cuisine était déjà toute pleine de monde, lorsque, vers neuf heures, Rafael vint chercher le paquet d'Assompcion.

L'ancien joueur de pelote habitait une grande caserne d'ouvriers où vivait une centaine de ménages. Un grouillement d'enfants emplissait sans cesse les escaliers et les larges corridors. Quand Rafael monta, il entendit les pleurs des plus petits que les mères s'occupaient à coucher, et il se heurta à des bandes de bambins robustes qui dévalaient des étages en poussant des cris. Devant la porte du *tio* Martino, des petites filles accroupies sur les dalles jouaient aux osselets.

Rafael, en entrant, fut un peu décontenancé à la vue du monde. Il y avait un groupe de jeunes filles et de jeunes gens, les uns assis sur des tabourets de bois, les autres debout contre la muraille et grattant des guitares. A l'autre bout de la pièce, sur une espèce de sofa, le vicaire espagnol — le « curé », comme on disait, — et don Eusebio, le pasteur protestant, étaient assis devant une table ronde couverte d'une toile cirée. Le *tio* Martino, dans une attitude pleine de déférence leur faisait vis-à-vis, flanqué d'un mandoliniste aveugle et d'un maçon poète, qui donnait des leçons d'écriture aux enfants du quartier et qui composait à prix fixe des chansons satiriques et des épithalames.

Sitôt qu'il aperçut Rafael, Martino le prit par le bras et le présenta au « curé » et au pasteur. Le « curé », jovial, lui secoua vigoureusement la main :

— Ah! c'est un brave, celui-là!... dit le prêtre au *tio* Martino; je le connais de vue, et on m'a parlé de lui...

Puis, se tournant vers le jeune homme :

— Et ça va toujours comme tu veux, Rafaelete?...

Le pasteur, avec une gauche politesse, lui prit la main aussi.

En ce moment, Assompcion apparut, rapportant de la fontaine une cruche d'eau fraîche. Elle avait une robe d'alpaga noir, dont les manches bouffantes continuaient la grâce de ses épaules. Ses cheveux blonds, relevés au sommet de la tête par un peigne d'écaille, découvraient la blancheur de sa nuque, — une blancheur éblouissante comme celle de son teint.

Avec un petit tremblement de joie, elle dit bonsoir à Rafael, et, ayant posé sa cruche sur la table, elle alla lui chercher une chaise dans la pièce voisine :

— Asseyez-vous, monsieur Rafael... mon paquet n'est pas encore prêt; mais vous ne refuserez pas de causer une minute avec nous?...

Rafael s'assit, en annonçant qu'il était pressé. Les autres jeunes filles le regardaient, une surtout, une grosse fille rose, aux cheveux blonds frisés comme la laine d'un mouton, et qui étalait un collier de perles fausses autour de son cou trop court : celle-là n'avait pas de fiancé. Ses compagnes bavardaient avec leurs *novios*, des garçons meuniers et des boulangers en costume de travail. Presque tous étaient très jeunes. L'un d'eux, entièrement imberbe, les cheveux poudrés de farine, la bouche naïvement ouverte, avait une tête candide de saint Jean. Il ne disait rien, ses beaux yeux noirs constamment fixés sur une jolie fille espiègle qui riait des plaisanteries d'un grand garçon joueur de guitare. De sa chaise, dans l'embrasure de la fenêtre, la mère d'Assomption, les mains croisées sur son ventre, regardait le groupe en dodelinant de la tête, tandis que sa fille remplissait les verres d'anisette et offrait des gâteaux.

Rafael, au milieu de tous ces inconnus, se pelotonnait sous sa blouse, l'œil torve et presque hostile. Malgré l'accueil engageant du « curé », sa présence et celle du pasteur le gênaient. Du coin de l'œil, il suivait avec défiance les gestes emportés du premier, qui de temps en temps frappait le carrelage du bout de sa canne : et Rafael examinait cette canne, dont le pommeau d'ivoire représentait une tête de moine, la bouche fendue par un rire diabolique, une grosse mouche posée sur son crâne tondu.

Le pasteur écoutait, l'air craintif et comme abrité derrière ses grosses lunettes bleues. Très grand et très osseux, avec des joues caves de plitistique, ses longs cheveux plaqués, son maigre collier de barbe noire, il semblait se rapetisser devant le curé, dont la faconde et l'assurance l'écrasaient. Celui-ci était un type de paysan aragonais, aux épaules trapues et au dur visage obstiné, le poil si rude et si dru que le rasoir n'en venait pas à bout, et même, à cause de sa barbe toujours à

moitié faite et de sa figure noire. ses paroissiens l'avaient surnommé le *carbonero*. Il s'appelait don Carlos, était carliste comme son frère et toute sa famille. A l'intransigeance de ses idées, à la véhémence habituelle de ses paroles, on devinait en lui un de ces prêtres espagnols de la vieille race, qui sont capables de manier l'escopette et de faire le coup de feu contre les libéraux.

Il discutait volontiers avec le pasteur, comme si la présence de l'ennemi l'attirait et l'excitait. La douceur et les manières polies de don Eusebio lui faisaient croire à d'importants triomphes, et, à de certains jours, il ne désespérait pas de ramener au bercail cette brebis égarée. D'ailleurs, il lui accordait une certaine science théologique : ce qui ne l'empêchait pas, le dimanche suivant, de tonner en chaire contre Luther et Calvin, dont il énumérait les femmes et racontait des débauches à faire frémir, le tout entremêlé de grosses joyeusetés de capucin en goguette.

Comme il s'échauffait beaucoup, Assompcion lui remplit de nouveau son verre où elle avait ajouté de l'anisette. Il n'y fit même pas attention, tellement il était absorbé par la dispute.

Ses devoirs de maîtresse de maison étant accomplis, Assompcion vint s'asseoir à côté de Rafael. Ils se mirent à causer. Les rires des fiancés éclataient autour d'eux, sans égard pour l'éloquence du « curé » et les graves développements du pasteur.

Elle lui adressa mille recommandations inutiles à propos du paquet ; puis elle lui demanda des nouvelles de sa cousine de Boghari. Instinctivement elle fit le geste de se rapprocher, sa voix devint plus basse et plus caressante. Maintenant elle lui parlait de son métier, de cette fameuse route de Laghouat... Rafael, à l'entendre ainsi tout près de lui, sentait sa timidité et sa mauvaise humeur s'en aller. Il était flatté de voir qu'elle s'intéressait à lui et aux choses de son état. Alors, rejetant toute contrainte, il s'enhardit à lui parler, à son tour, de cette voix enjôleuse qu'il savait si bien prendre. De temps en temps il risquait une gaillardise, pour éprouver Assompcion : et la jeune fille riait de tout son cœur en le regardant bravement dans les yeux. Rafael la regardait aussi. « Elle est jolie, la *chica* ! — pensait-il, — elle n'est pas fière

du tout!... » Et voici qu'en sa présence, l'image de Thérèse ressuscitait dans la mémoire de Rafael. Cette femme du colon de Médéa, elle lui avait appris à souffrir cette grâce à côté de sa rudesse sans en être humilié. Puisque Thérèse l'avait aimé, pourquoi celle-ci ne l'aimerait-elle pas aussi?

Ils se dévisagèrent encore avec des yeux rieurs, essayant de se cacher l'élan qui les emportait l'un vers l'autre. Mais la voix du « curé » tonnait comme dans un prône. On distinguait à peine les objections du pasteur, aussitôt anéanties par l'adversaire.

— Cependant Darwin affirme... disait doucement don Eusebio.

— Darwin! c'est comme Voltaire, repartait le « curé » avec mépris : une imagination brillante, la source de toutes les erreurs! D'abord, est-ce qu'on lit ces gens-là? Lisez saint Thomas! Tout est dans saint Thomas!... Oui, tout! Les savants modernes n'ont rien inventé. Moi, je ne connais pas d'autre livre; mais, malheureusement, l'intellect me manque, j'en reste à l'écorce de la doctrine. A côté de ce prince de toute science, je ne suis qu'un pauvre Frère de la cuisine...

Puis prenant un ton de voix mystique :

— Quand j'étais au séminaire, j'ai connu un chanoine de Saragosse qui avait mis treize ans à comprendre le *De Natura Angelorum*. Ah! c'était un savant, celui-là!...

Tout le monde s'était tu pendant cette tirade du « curé ». Rafael impatienté dit à sa voisine :

— Mademoiselle Assompcion, si cela ne vous faisait rien de me donner le paquet tout de suite?... Je suis un peu pressé.

La jeune fille essaya vainement de le retenir. Elle se leva pour aller chercher le paquet dans l'autre pièce. « Tout de même, mon père avait raison, se dit-elle, c'est un ours, ce Rafael! »

Le « curé » continuait ses diatribes; et, comme don Eusebio s'était permis une allusion à l'ignorance des prêtres catholiques, l'autre s'emporta :

— Mais ce sont les Français, qui ne savent rien, ce n'est pas nous! Je ne sais pas ce qu'on leur apprend, moi : de l'histoire naturelle, de l'histoire ecclésiastique, de la littérature, de la physiologie, de la médecine, enfin tout, excepté

ce qu'un prêtre doit savoir, — de la théologie ! Et ne me dites pas que ce sont seulement les prêtres algériens, du clergé de rebut, bon pour les colonies. J'ai vu l'autre jour à l'archevêché un jeune prestolet qui venait de France : celui-là, d'après ce qu'on m'a dit, c'était un critique d'art, oui, monsieur, un critique d'art ! Il faisait de la photographie ! Eh bien, je lui ai posé un cas de conscience, que m'avait soumis un de mes paroissiens et qui m'embarrassait. Il m'a répondu que « cela n'avait pas d'importance !... » Et voilà ! ces messieurs font de la photographie ! Ils ne savent pas plus de théologie morale que de théologie dogmatique ; ils apprennent des manuels dans leurs séminaires !... Nous buvons à la source, nous autres ! Nous lisons saint Thomas !...

Le *tio* Martino était si attentif à l'éloquence du « curé », qu'il ne vit même pas sortir Rafael. Assompcion l'accompagna jusque dans le corridor et, pour le garder encore un instant, elle renouvela ses éternelles recommandations au sujet du paquet. Par la porte ouverte, on entendit la voix blanche du pasteur :

— Ne dites pas de mal de la France, don Carlos !...

— Vous ne me comprenez pas ! Je soutiens que notre pays, c'est celui du monde où il y a le plus de foi. Mais la France, clamait le « curé », la France, c'est le porte-étendard du catholicisme !...

La canne à pomme d'ivoire se démenait frénétiquement sur les dalles. Rafael brusqua les adieux et il fut tout surpris de voir qu'Assompcion lui tendait la main à la mode des Français.

« Quand on me reprendra dans cette ménagerie-là !... » se dit-il, en redescendant les escaliers de la grande caserne d'ouvriers maintenant endormie.

Cependant tout le long du chemin, jusqu'à l'auberge du roulage, il ne fit que penser à Assompcion. Le lendemain il y songeait encore, quand il vint chez sa mère chercher son sac à linge ; mais il ne lui en dit rien et ne parla même pas de sa visite.

Le soir, il repartit pour Laghouat. Les tracas du métier et les amusements de la route emportèrent sa pensée bien loin de cette aventure, mais quand il cheminait avec Philippe, il y

revenait avec complaisance : et l'image d'Assompeion restait aussi nette dans son souvenir que le jour de cette rencontre.

Un jour que son camarade l'entretenait pour la centième fois de ses projets de mariage, il ne put se tenir de lui avouer :

— Moi aussi, j'en connais une !...

Il lui raconta tout, en embellissant le récit, et, comme Philippe l'engageait à profiter de l'occasion pour se marier, il ajouta, autant par vanité que par esprit de contradiction :

— Je m'en moque : j'en trouverai bien d'autres !... ce ne sont pas les femmes qui manquent !

Néanmoins, cette idée de mariage avec Assompeion le travailla pendant toute la durée du voyage. Il se disait que maintenant il restait seul de leur famille : son frère Juanete était si jeune ! Et savait-on ce qui pouvait arriver ? D'ailleurs, on devait se marier tôt ou tard. Ne valait-il pas mieux s'y décider tout de suite ? Allait-il attendre d'avoir les cheveux gris comme Philippe, pour donner des petits-enfants à la *tia Rosa* ?...

Quand il fut de retour à Alger, il était convaincu qu'il ne pouvait épouser qu'Assompeion. C'était celle-là qu'il lui fallait ! Celle-là, ou personne !...

Sitôt arrivé, il s'empressa de faire sa toilette et, à l'heure où il supposait qu'Assompeion était revenue de son atelier, il se présenta chez le *tio Martino* pour rendre compte de sa commission. Contrairement à son attente, il ne se passa rien d'extraordinaire pendant cette nouvelle entrevue. Assompeion ne se montra ni plus ni moins engageante que l'autre soir. Il en voulut seulement au *tio Martino* dont les témoignages d'affection exagérée l'agaçaient. Quand il sortit, Assompeion l'invita à revenir : après le souper, il retrouverait, réunis à la maison, les mêmes guitaristes et les mêmes jeunes filles qu'à son dernier voyage — et le curé ne viendrait pas ! mais Rafael évita de répondre.

Une fois dans la rue, il se jura de ne remettre jamais les pieds chez le *tio Martino* : « Si elle veut venir me chercher, qu'elle vienne ! » se dit-il... Au fond, il était un peu dépité. Il s'était imaginé qu'Assompeion allait lui sauter au cou tout de suite : et comme, malgré ses grands airs d'assurance, il

était toujours très timide avec les gens qu'il ne connaissait pas, il lui faisait porter la peine de sa timidité.

Par suite de réparations importantes à faire aux chariots, Bacanete prolongea d'une semaine son séjour à Alger. Rafael se promena beaucoup ; mais où qu'il fût, au faubourg, ou à l'auberge du roulage, il était toujours sûr de rencontrer Assompcion. Il remarqua même que chaque fois elle était en cheveux, elle qui portait d'habitude la mantille. Était-ce une façon de l'apprivoiser en se montrant à lui comme une simple ouvrière ? Mais il ne l'abordait pas pour cela. On se saluait de loin, en riant, et ce manège recommençait tous les jours.

Philippe, qui avait remarqué ces poursuites, plaisantait Rafael :

— On dirait que tu n'oses pas ! Allez ! hardi ! propose-lui la chose...

— Laisse-la ! laisse-la !... Elle se décidera bien à parler toute seule. Il faut l'allumer un peu. Et puis est-ce que c'est à moi à lui courir après ?

Le matin de leur départ, vers huit heures, comme ils rapportaient de chez le bourrelier des colliers raccommodés, Assompcion passa. Philippe, en l'apercevant, se mit à rire :

— Vas-y, Rafaelete ! C'est l'occasion ou jamais !

Assompcion fit semblant de ne pas les apercevoir. Cette indifférence feinte piqua Rafael. Il l'interpella comme elle s'engageait sur l'autre trottoir. Elle se retourna tout de suite, leurs yeux se saluèrent de loin et bravement elle s'avança vers lui : car Rafael, ayant un collier enfilé à chaque bras et les maintenant de la main sur ses épaules, était fort empêché dans ses mouvements.

Il lui prit doucement les doigts, qu'il garda quelque temps ; et, la regardant d'un air gouailleur :

— Vous travaillez pour le roulage maintenant, mademoiselle Assompcion ?... On ne voit plus que vous autour de l'auberge...

L'allusion la fit rougir, mais elle prétextua qu'elle avait une commission de sa patronne pour une cliente de Mustapha. Puis elle lui reprocha de n'être pas venu une seule fois à la maison pendant les huit jours qu'il venait de passer chez sa mère. Elle lui parlait, un peu effarouchée, sur le bord du

trottoir, au milieu des passants qui la heurtaient. Rafael, debout devant elle, achevait de l'intimider avec sa charge de harnais, dont les sonnailles à chaque mouvement faisaient un vacarme farouche. Parfois, lorsqu'un collier glissait, il donnait un coup d'épaule pour le remonter, et comme il se redressait de toute sa taille, Assompcion s'étonnait de le trouver si grand...

— Nous vous avons attendu hier soir, dit-elle ; nous pensions qu'avant de partir...

— Oh ! hier... D'abord je n'ai pas eu le temps.

Et il ajouta avec un rire forcé :

— J'ai été voir ma bonne amie...

Assompcion fixa sur lui un regard douloureux, comme si elle cherchait à lui voir clair jusqu'au fond de l'âme. Rafael, à ce moment même, la sentit à lui. Ils n'osaient plus se parler, luttant l'un et l'autre, par une mauvaise honte, contre les mots qui leur venaient aux lèvres. Rafael, le premier, lui dit avec un tremblement mal déguisé :

— Si vous voulez vous marier avec moi, dites oui tout de suite. Autrement, ce n'est pas la peine de faire des manières : ce sera non pour toujours !

Assompcion baissa la tête, honteuse, s'imaginant être épiée par les passants :

— Oui, dit-elle d'une voix très basse.

Rafael aussitôt lui tendit la main :

— Alors, tu veux comme moi ?

— Je veux ce que tu veux, dit-elle.

Leurs deux mains se joignirent pour une promesse solennelle. Ils restèrent une minute ainsi, mettant dans cette étreinte tout ce qu'une pudeur les empêchait de se dire. Assompcion allait pleurer. Elle sentait qu'elle ne l'aimerait jamais plus qu'à cette minute de leur serment de fiançailles.

Rafael se reprit immédiatement :

— Alors, si c'est comme ça, moi, je ne pars pas. Je vais prévenir Bacanete que je reste à Alger ce voyage-ci. Il faut bien que nous fassions connaissance.

— Écoute, Rafaelete, nous nous reverrons ce soir ! On m'attend à l'atelier...

Elle avait refoulé ses larmes, toujours un peu rouge seulement, à cause de Philippe qui observait la scène du seuil de

l'auberge. Elle toucha une dernière fois la main de Rafael, et elle partit radieuse vers Alger, oubliant sa prétendue course à Mustapha. Rafael, la regardant s'éloigner, lui cria par plaisanterie :

— Et ta commission?...

Elle se retourna, agita ses bras avec le geste de s'en moquer, et elle le salua de la tête en s'en allant.

Rafael, après s'être entendu avec Bacanete, passa sa blouse et courut chez sa mère :

— Maman, dit-il, je suis fiancé avec Assompcion. Habille-toi vite et va parler pour moi aux deux vieux !

La *tia Rosa* ne savait que penser de cette brusque détermination. Elle dissimula sa joie, dans la crainte d'un revirement chez Rafael, et, pour la forme, elle fit des objections : « Avait-il bien réfléchi, avant de s'engager ? Sans doute la *chica* avait bonne mine, elle était travailleuse et gagnait de l'argent ; mais elle aimait à faire la dame. Et puis savait-on ce que dirait le *tio Martino*, lui qui était si fier de sa fille ! »

— Eh bien, qu'il la garde, sa fille ! dit Rafael, qui ne s'attendait pas à toutes ces raisons et qui trouvait le doute de sa mère injurieux pour lui.

La *tia Rosa* s'aperçut qu'elle avait fait fausse route :

— Alors tu l'aimes, Rafaelete, la *chica* ?...

— En voilà une question, dit Rafael en haussant les épaules : sans cela, est-ce que je me marierais avec elle ?

— Mais elle, Rafaelete, elle t'aime aussi ?

— Et toi, quand tu t'es mariée avec mon père, est-ce que tu l'aimais ?

— Oh ! moi, c'est différent ! Ça est venu sans que j'y pense. Un beau soir, nous nous sommes promis tous les deux : c'était un soir du mois de juin, je m'en souviens toujours... Mais je ne peux pas te raconter ça, Rafaelete !... Ah ! il était bien méchant, ton père, — *que Dieu le repose* !...

Dans ce reproche à la mémoire de Ramón, elle cachait toutes ses rancunes contre son fils et toutes ses appréhensions de l'avenir. Mais Rafael était impatient. Il fallut qu'avant midi la *tia Rosa* allât chercher la réponse de Martino et de sa femme.

On la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié : Rafael était admis à fréquenter. Il pouvait venir dès le soir même, s'il le voulait. Par excès de prudence, Martino fit la leçon à la mère :

— Vous lui direz, *tia Rosa*, que ma femme et moi nous n'en savions rien. Mais nous sommes contents qu'Assompcion l'ait choisi. Nous ne pouvions pas trouver un plus beau garçon, ni un meilleur gendre!...

Dès lors, Rafael se sentit devenu un autre homme : il allait se fixer maintenant. Ce n'était plus seulement sa mère qui l'attachait à Alger ; et aujourd'hui que son mariage était si proche, il voyait dans cet acte une gravité, qui le remplissait d'orgueil : il allait faire ce qu'avait fait son père.

L'après-midi, il courut sur les quais annoncer la nouvelle à son ami Pepico ; puis, vers six heures, il revint au faubourg, pour aller prendre Assompcion à la sortie de l'atelier et la ramener chez elle, selon la coutume des fiancés.

Le *tio Martino*, qui le guettait sur le seuil d'un cabaret, le héla au passage et lui donna l'accolade devant tout le monde, comme à son futur gendre. Rafael se laissa offrir un verre d'anisette par le vieux, bien qu'il n'aimât guère ses façons. A mesure qu'il le connaissait, les manières de demi-bourgeois qu'affectait le *tio Martino* lui déplaisaient davantage ; mais il fallait bien faire quelque chose pour Assompcion.

— Je vais chercher la *chica*, dit Rafael ; mais je ne connais pas la maison...

— Tiens ! voilà justement le mari de sa patronne qui passe, dit le *tio Martino*, il va te conduire...

Le joueur de pelote appela le personnage qui passait. Il marchait en se dandinant prétentieusement sous une ombrelle à doublure verte qu'il portait comme un ostensor ; et continuellement, avec un geste magnifique, il se caressait des favoris blonds encadrant une figure imbécile.

— C'est quelqu'un de comme il faut, souffla rapidement le *tio Martino* : il a été perruquier à Madrid !

Il fit asseoir l'individu, demanda un verre pour lui et le pria d'accompagner Rafael, — « le *novio* d'Assompcion ». L'ancien perruquier toisa de haut la blouse du jeune homme :

— Oui! certainement, dit-il avec lenteur, je vous présenterai à doña Isabelle.

Doña Isabelle, c'était sa femme. Il se mit aussitôt à parler d'elle d'un ton pénétré.

— Ah! c'est une personne d'une grande éducation, doña Isabelle! Elle a étudié pour être maîtresse en Espagne. Mais on ne paie plus les maîtresses... là-bas. Alors elle a été forcée de prendre le métier de couturière et, comme les affaires ne vont pas chez nous, nous sommes venus ici... Elle a un goût pour les costumes!... Enfin, vous la verrez, je vous présenterai à doña Isabelle!...

Rafael ricanait de ces hableries. Mais le *tio* Martino le regarda avec des yeux suppliants.

— Conduisez-le tout de suite, — dit-il au perruquier, en montrant son futur gendre, — vous ne voyez pas qu'il est impatient de retrouver sa promise?...

La couturière habitait une vieille maison tout en haut de la cité Bugeaud. Les corridors étaient fort obscurs. Aussi Rafael fut-il ébloui quand la porte s'ouvrit sur la vaste pièce qui servait d'atelier. Par la fenêtre ouverte, on voyait un grand pan de paysage et, tout au fond, la coupole de Notre-Dame-d'Afrique, qui s'effaçait déjà dans les vapeurs du couchant. Deux autres apprenties étaient assises auprès d'Assomption, tandis que doña Isabelle trônait sur une estrade dans l'embrasure de la croisée. Des lucres vives, sans cesse en mouvement, couraient d'un bout à l'autre de la chambre. Dans un coin sombre, quelque chose de bleuâtre et de diaphane, comme un voile de gaze, était suspendu, et des étoiles d'or frissonnaient dans les plis légers du tissu.

On travaillait à un ouvrage extraordinaire, un véritable chef-d'œuvre. Une actrice du Grand-Théâtre, qui devait jouer le rôle de *Salammbô*, avait commandé ses costumes à doña Isabelle, dont les talents de couturière n'étaient guère connus des clientèles mondaines et que sa femme de chambre, — une Espagnole du faubourg, — lui avait fait découvrir.

Doña Isabelle, debout devant une table qui dominait l'estrade, faisait crier ses ciseaux dans un grand morceau de toile d'argent, dont le dessin imitait des écailles de poisson. Les deux apprenties s'étaient levées et elles disposaient autour

d'un mannequin une écharpe bleue. Assompcion appliquait des fleurs rouges sur le fond noir d'une tunique. Encombrant un guéridon, des galons d'or, des paillons de toute espèce, des pendeloques et des aigrettes resplendissaient dans des corbeilles ; et, tout autour d'elle, traînaient des rognures d'étoffe couleur de feu, avec de petits grains de verroterie qui s'écrasaient sous les pieds.

Le mari imbécile présenta Rafael à doña Isabelle, qui, majestueusement, lui souhaita la bienvenue et, d'un ton doctoral, dans un castillan très correct, complimenta Assompcion sur son fiancé. Mais le travail pressait fort. Elle pria le jeune homme de prendre une chaise, en attendant que les ouvrières eussent terminé leur tâche.

Assompcion le fit asseoir, heureuse qu'il la vit au milieu de toutes ces belles choses :

— Regarde, Rafelete, comme c'est joli ce que nous faisons !

Tout en disant cela, elle étalait sous ses yeux les fleurs rouges de la tunique.

— Qu'est-ce que tu me montres là ? dit Rafael en riant : est-ce que je n'y connais, moi, aux affaires des femmes ? Parle-moi d'un harnais pour mes mules, montre-moi des pompous de soie, comme à Valence !...

Doña Isabelle le reprit aigrement :

— Ses mules ?... En voilà une façon de parler aux dames !

Mais Assompcion, pour étonner davantage Rafael, avait quitté sa chaise, et, désignant du doigt le *zämph* qui brillait au mur :

— Veux-tu voir quelque chose de plus beau ?

Elle décrocha le voile de la Déesse et, passant vivement la tête par l'ouverture, elle se tint devant lui, drapée dans les plis de la gaze resplendissante. Les reflets des étoiles d'or illuminaient ses cheveux et son visage.

— Mais, c'est une blouse que tu as là, dit Rafael, une blouse toute pareille à la mienne : veux-tu parier que ça me va mieux qu'à toi ?...

Il tendit le bras vers le *zämph*, comme pour s'en revêtir.

Le mari inquiet regardait sa femme. Les deux apprenties riaient déjà aux éclats à l'idée de voir Rafael endosser le mince

tissu constellé. Mais doña Isabelle, choquée d'une telle irrévérence, enjoignit à Assompcion de cesser cette comédie et de remettre le voile à sa place.

Rafael sortit fort mécontent de l'accueil de doña Isabelle. Quand ils furent dehors, Assompcion et lui, ils décidèrent de s'en revenir par la Consolation, estimant que le chemin était trop court jusqu'à la maison du *tio* Martino et qu'ils n'auraient pas le temps de causer.

Le bruit de leurs fiançailles s'était répandu dans tout le Faubourg. Aussi, pendant qu'ils descendaient la rue, des femmes se mirent aux fenêtres et sur les seuils des portes pour les voir passer.

Mais Rafael n'avait d'yeux que pour Assompcion qui marchait à son côté. Elle était presque aussi grande que lui et, comme elle se savait regardée, elle se tenait très droite dans sa robe de foulard, qui moulait sa taille robuste et souple comme une gaine de soie.

Chemin faisant, Rafael lui débitait de grosses galanteries joyeuses, comme font les garçons de son métier. Elle répondait avec beaucoup d'à-propos, riant elle-même de ce qu'il disait et nullement scandalisée, puisque telle était l'habitude des hommes. Cependant, une angoisse la tourmentait, qu'elle n'osait pas lui découvrir. Plus ils se rapprochaient de la mer, plus cette angoisse devenait forte, et elle suivait distraitement la conversation. Devant eux, tout au bout de la rue, elle voyait la colonne d'un réverbère qui se détachait toute seule sur la profondeur des eaux. Cette colonne semblait vivre comme une personne : « Quand je serai près d'elle, je parlerai, se dit Assompcion... Oui, je ne passerai pas sans avoir parlé. »

Elle se fixa fermement ce délai pour prendre courage ; et quand ils tournèrent en face du réverbère, comme ils s'engageaient dans l'avenue qui longe la plage, Assompcion dit tout à coup :

— Rafaelete, quand est-ce que nous nous marierons?...

— Tu es bien pressée, toi ! Depuis quand se marie-t-on comme cela, de but en blanc?... D'abord, il me faut le temps de ramasser l'argent nécessaire pour payer notre mobilier : j'ai dépensé toutes mes économies dans mon voyage d'Espagne...

— Moi, j'en ai des économies ! dit fièrement Assompcion.

— Et tu crois que j'aurais le cœur d'accepter ton argent ? Je me ferais payer par ma femme le lit où je coucherai ?... Tu ne me connais pas encore, toi !

— Mais si je te le prête, cet argent-là !... Celui que tu gagneras, tu le placeras en mon nom après, si tu veux.

— Non, non, ce n'est pas la peine d'en parler : je t'ai donné ma parole, tu n'as rien à craindre. Le mois prochain, quand je reviendrai, je verrai comment les affaires auront marché, alors je te ferai réponse...

C'était la première fois qu'Assompeion se heurtait à la volonté de Rafael. Elle en éprouva une grande peine, et des pressentiments tristes la troublèrent ; mais elle était trop sage pour ne pas se résigner.

Ils rentrèrent dans le faubourg et Rafael accompagna la jeune fille jusqu'à la maison. Du bas de la rue, ils avaient aperçu un groupe de femmes assises sur le trottoir et qui occupaient tout le devant de la porte. Pour n'être pas dérangés, ils se tinrent à quelque distance et ils s'arrêtèrent causant encore, avant de se séparer.

On les examinait de loin. Une des femmes, qui tenait un enfant, leur cria :

— Approchez au moins, qu'on vous voie !...

Assompeion entraîna Rafael, qui cependant n'aimait pas ces familiarités. Ils s'avancèrent tous les deux sous les yeux émerveillés des femmes, et portant si fièrement leur bonheur, que celle qui les avait appelés leur dit :

— Comme tes yeux ont changé depuis ce soir, Assompeion ! Te voilà dans toute ta beauté, maintenant ! Et toi Rafael, comme tu ressembles à ton père ! Mais tu es bien plus grand et bien plus fort que lui.

La femme disait cela en berçant sur ses genoux son enfant. Assompeion le lui prit et, comme pour la remercier de ses paroles, elle lui embrassa son petit.

Un peu de tristesse avait paru dans les yeux d'Assompeion ; mais la femme, qui croyait la comprendre, lui dit :

— N'aie pas peur, Assompeion, ma fille, tu ne seras pas toujours demoiselle !

Ces mots sonnèrent à ses oreilles comme un joyeux présage. Elle échangea un sourire avec Rafael, heureuse main-

tenant, confiante malgré tout dans sa promesse; et devant les mères qui les regardaient, gravement, sans se toucher la main, ils se dirent adieu.

Ce tête-à-tête de tous les soirs devint bientôt pour Rafael une sorte d'habitude. Son mariage avec Assompcion était une affaire conclue. Maintenant qu'il était sûr de l'épouser, il avait hâte de reprendre son travail. Rien ne troublait son contentement, sinon, parfois, les plaintes de la jeune fille, qui s'irritait des longueurs de l'attente. Il la consolait en plaisantant, mais au fond il voyait sans déplaisir qu'elle souffrit un peu pour lui.

Le séjour d'Alger surtout lui était insupportable. La ville molle, alanguie dans ses vapeurs, lui faisait regretter l'aridité saine et fortifiante du sud. Désœuvré comme il l'était, il ne savait que faire de ses journées. Le soir, il retrouvait bien Pepico dans un cabaret. Mais celui-ci, complètement ensorcelé par la *Malagueña*, le quittait après une partie de manille pour aller rejoindre sa maîtresse. Rafael n'osait pas aller le relancer à la maison : la *Malagueña*, jalouse et ardente comme une louve, le gardait à vue.

D'ailleurs, le faubourg, depuis son adolescence, avait tellement changé qu'il ne s'y reconnaissait plus. Même dans certains cafés, où s'étaient introduits quelques Français, on faisait de la politique, ce qui déplaisait à Rafael. Il faillit avoir une dispute avec Brémond, le maréchal ferrant, qui voulait absolument l'enrôler dans un comité de propagande et qui le tourmentait pour qu'il réclamât sa carte d'électeur.

Aussi, le jour où les équipages de Bacanete arrivèrent, il ne cacha pas son plaisir à Assompcion, qui en pleura.

Le matin du départ, elle le reconduisit à son tour jusqu'à l'Auberge du roulage. Il avait repris son costume de travail dès la veille, et ne s'était plus occupé que de son chariot et de ses bêtes.

Ils causèrent longuement devant l'auberge :

— Quand reviendras-tu ? dit-elle.

— Dans un mois !

— Pas avant ?

— Pas avant ! peut-être même plus tard : les routes com-

mencent à devenir mauvaises. Il y aura à batailler, cette fois-ci...

Les bêtes attelées secouaient leurs colliers avec impatience. L'homme de peine apporta son fouet à Rafael. Il fallait partir. Il prit vivement la main de sa fiancée :

— Adieu, Assompcion !

— Adieu, Rafaelite ! — dit-elle avec ferveur, en laissant glisser sa main dans la sienne.

Son cœur défaillait, des larmes lui venaient aux yeux : il lui semblait qu'elle avait encore tant de choses à lui dire ! Mais il avait disparu dans la cour.

Elle l'entendit crier les commandements. Des coups de fouet retentirent, et, par la porte cochère ouverte à deux battants, l'attelage déboucha sur la chaussée. Rafael pendu au cordeau, la gorge gonflée par les cris, tirait violemment sur les rênes.

Il frôla presque Assompcion en passant, mais, tout à son attelage, il ne se retourna même pas. Le chariot décrivit une courbe, s'engagea dans la rue. Rafael, toujours pendu aux guides, la tête renversée et comme ivre de plaisir, était emporté par la marche...

XIII

CHIMO

Arrivés le matin même de Laghouat, Philippe et Rafael prenaient leur absinthe chez Salvador, qui venait de s'improviser cafetier au faubourg. Par vanité, il avait épousé une Française, et, après un mois de mariage, celle-ci mécontente de ses absences l'avait décidé à quitter la route. Il avait conservé son costume d'autrefois, le pantalon flottant, la taillote rouge et le sombrero à larges bords, ce qui faisait un étrange contraste avec son nouveau métier. Rafael le regardait, en gouaillant, remplir ses carafes de glace pilée et passer l'éponge sur le zinc du comptoir :

— Sais-tu que ça te va bien, le tablier ? disait Rafael : à te voir servir, on jurerait que tu n'as jamais fait autre chose de ta vie...

Et Philippe reprenait, plaisantant l'accoutrement de Salvador :

— Tant que tu y es, tu devrais reprendre ton fouet aussi, ça te servirait à taper sur les mauvais clients...

Une bande de très jeunes gens écoutait les deux charretiers, accueillant par des rires les brocards qui pleuvaient sur Salvador. Un surtout ne quittait pas Rafael des yeux : c'était un petit Mahonnais d'une quinzaine d'années, portant déjà le costume des rouliers de Laghouat, le pantalon et le gilet de drap bleu, une cravate rouge au col de la chemise lâche.

— Qu'est-ce que vous blaguez, vous autres ? — dit le grand Salvador, en haussant les épaules. — Attendez un peu que vous soyez mariés ! on verra...

Il n'était pas trop fier, en disant cela, et il ne levait guère ses yeux de dessus le baquet où il rinçait ses verres.

— Alors, adieu les chansons ! riposta Philippe. Adieu la guitare et les noces !

Mais Rafael, avec une pointe de mépris :

— Ah ! *Cristo!* en voilà un charretier de contrebande !...

Salvador commençait à se fâcher :

— Ne parle pas si haut ! je l'ai fait comme toi, ce métier-là !...

Et, changeant de ton subitement :

— Ah ! oui ! un joli métier !... je n'ai pas envie d'attraper des *douleurs* aux jambes, moi ! je serais un joli marié, un marié qui ne peut pas bouger...

— Le voilà qui craint les *douleurs*, maintenant ! exclama Rafael... Tu peux mettre ça en chanson, mon ami, tu amuseras le monde !

Philippe, en gaieté, revint à la charge :

— Oui, le voilà devenu comme Pepico !... — Il se retourna tout à coup vers Rafael : — Tu ne sais pas ce qui lui est arrivé ?... Il paraît que la *Malagueña* l'a lâché, pour se mettre avec un maçon. Et lui, au lieu de la tamponner avec son maçon, sais-tu ce qu'il fait ? il continue à lui courir après. On raconte dans tout le faubourg qu'elle lui a donné une drogue pour l'enrager après elle...

Les yeux de Rafael étincelèrent :

— Et tu appelles ça un homme, toi ?... Tiens ! il me dégoûte,

ton Pepico ! Voilà longtemps que nous ne sommes plus trop camarades : mais, je te le jure, si je le rencontre tout à l'heure, je ne le regarde pas plus qu'un couffin d'ordures !... — Et, secouant la tête d'un air de pitié : — Des hommes comme ça, ça n'a pas plus de volonté qu'un enfant !...

Cette déclaration de Rafael ajouta encore à son prestige aux yeux des jeunes gens qui l'écoutaient. Il devint l'unique point de mire de toute la bande.

Depuis qu'il était fiancé et qu'il faisait de plus fréquentes apparitions au faubourg, sa réputation avait grandi. Il était devenu le modèle de tous les adolescents, il décidait les vocations. Son frère Juanete lui-même, entraîné par l'admiration des autres, commençait à lui témoigner un peu plus de confiance. On connaissait sa force et ses talents de « meneur », on copiait ses costumes. Sa parole flatteuse et toujours sonore éblouissait ; et quand il parlait dans les cafés, un sourire de complaisance illuminait les visages. S'il s'était guéri de mentir avec le monde, il mentait encore dans ses récits, il mentait comme les poètes. Ses aventures s'ordonnaient dans sa tête suivant le nombre de ses phrases ; les pays parcourus revivaient dans le geste d'un témoin qu'il retrouvait ou dans un lambeau de conversation jailli tout à coup de sa mémoire ; et, à mesure qu'il s'exaltait, les métaphores chaque fois plus ardentes se pressaient sur ses lèvres, comme s'il désespérait des mots pour faire passer dans les autres la flamme intense de sa pensée.

Il n'était pas populaire à la façon de Cecco, car son orgueil était souvent blessant, et le sérieux de son caractère n'admettait pas les camaraderies faciles ou vulgaires ; mais, à s'approcher de lui, les gens éprouvaient une satisfaction d'amour-propre. Les plus anciens du métier lui montraient de la déférence, et les vieux eux-mêmes aimaient à contempler sa force : ils admiraient en Rafael l'élan superbe de la race.

Quand il sortit avec Philippe, le jeune garçon qui l'avait le plus regardé, le suivit. Entendant des pas derrière lui, Rafael se retourna. L'enfant s'arrêta court, un peu rouge. Son costume de roulier faisait ressortir encore son extrême jeunesse :

— Écoute, Rafaelete ! je voudrais te demander une chose... Emmène-moi avec vous autres pour le prochain voyage : je te servirai d'homme de peine, je ne te demande que la nour-

riture... Tu verras, je suis capable, je conduis déjà un petit tombereau... je t'en prie. Rafaelete, laisse-moi partir avec les équipages. Je veux que tu m'apprennes le métier, parce que je sais que pour mener des bêtes, il n'y en a pas de plus fort que toi...

Rafael était pressé d'aller rejoindre Assompcion à la sortie de l'atelier :

— Moi, cela ne me regarde pas, dit-il à Chimo : je ne suis pas le patron. Parle à Bacanete ; mais, si tu veux, viens ce soir à la maison, nous causerons ensemble. J'ai à faire maintenant...

L'adolescent promit de venir. Rafael, le regardant s'en aller, ne put s'empêcher de dire à Philippe :

— Il est bien, le petit!... celle qui l'a fait n'a pas perdu son temps.

Mais Philippe songeait à tout autre chose. Jaloux des fiançailles de Rafael, il était repris par son rêve de mariage. Il répondit :

— Moi, sais-tu ce que je vais faire?... Je crois que je vais parler à la *chica*, ce soir.

Rafael se moqua de lui :

— Toi qui me prêchais si bien dans les temps!... Dire que tu ne peux pas te décider! Je crois que tu es comme Pepico aussi, toi : tu n'as pas de volonté!...

Assompcion, qui travaillait toujours à la robe de Salammbô, parut un peu tard chez la *tia Rosa*. Elle s'était concertée d'avance avec Rafael.

— Maman, dit-il lorsqu'elle entra, Assompcion vient pour que lui montres à repasser les blouses, comme tu faisais pour mon père...

Les deux femmes sourirent :

— Ah! dit la mère, tu sauras te faire servir aussi, toi!

— Comment?... ça serait un peu fort, si ma femme ne savait pas me repasser mon linge ! ce ne serait pas la peine d'être marié, alors!

— Ne craignez rien, *tia Rosa*, interrompit Assompcion, je sais repasser comme je sais coudre ; seulement, Rafaelete prétend que, pour les blouses, il n'y a que les *vieilles* qui sachent faire les plis...

On débarrassa rapidement la table, et, tandis que la *tia* Rosa cherchait une blouse de Rafael dans un tas de linge lessivé, Assompeion mit des fers au feu. Quand tout fut près, la *tia* Rosa déchiffonna l'étoffe où le séchage avait conservé les marques de la torsion et elle l'étala sur la couverture.

C'était une de ces belles blouses d'Aix qui rivalisent pour l'élégance et la solidité avec celles de Montélimart. Elle venait de la bonne fabrique du Cours Sextius, — une antique maison ombragée par les platanes, où des femmes gardant la traditions des aïeules continuent le luxe rustique d'autrefois, s'usant les yeux et se piquant les doigts à charmer les cols des blouses, les poignets et les échancreures, de broderies naïves et compliquées. La toile bleue lustrée comme un satin forme une draperie chatoyante aux mille plis, que relève encore la doublure rouge des poches fendues sur la poitrine et garnies de boutons d'émail.

La *tia* Rosa enseigna d'abord à Assompeion que, pour conserver le lustre de l'étoffe, il convenait de faire macérer la blouse dans de l'eau salée. Puis elle la disposa méthodiquement sur la table, les deux manches en croix, et, avec l'ongle, elle marqua les plis avant qu'Assompeion les écrasât sous le fer : quatre dans le dos, et six sur le devant, à savoir trois de chaque côté, en ayant soin de ne pas cacher les poches.

Elle en était là de sa démonstration, lorsqu'on frappa timidement à la porte :

— Voilà Chimo ! dit aussitôt Rafael.

Mais on vit entrer une petite vieille ratatinée avec un fichu noir sur la tête : c'était la mère de l'enfant. Elle fit une révérence à la *tia* Rosa, une autre à Rafael et à Assompeion, et elle se mit à parler tout de suite d'un ton mécanique et saccadé, comme si elle récitait une leçon :

— Écoute, Rafaelete ! Le petit m'a parlé, je sais qu'il veut partir avec toi. Mais, je t'en supplie, Rafaelete ! ne le laisse pas venir avec vous autres. J'ai trop peur qu'il ne lui arrive du mal en route.

— Qu'il fasse comme il voudra ! fit Rafael, je le lui ai déjà dit ce soir : moi, je ne suis pas le maître. Tout ça dépend de Bacanele...

— Asseyez-vous, la Chusea ! dit la mère, en avançant une chaise.

Mais la vieille, l'air craintif et soupçonneux, refusa de s'asseoir :

— Vois-tu, Rafaelete, reprit-elle, c'est mon dernier : tous les autres sont morts. Tu comprends, n'est-ce pas ?... Alors tu me promets de ne pas l'emmener ?...

— Combien de fois faut-il vous le répéter, *tia* Chusea ? Moi, cela ne me regarde pas. Si la chose ne dépendait que de moi, je lui dirais non, puisque vous ne voulez pas. Cependant si le petit veut faire le métier, il n'est pas trop tôt pour commencer...

— Non, non, Rafaelete ! fit la vieille effarée, en se précipitant sur ses mains.

Rafael dut renouveler sa promesse. Au même moment son frère Juanete rentra. A la vue du jeune homme, la Chusea s'empressa de faire sa révérence, et elle disparut sans vouloir qu'on la reconduisit : on aurait dit que cette maison de Rafael lui brûlait les pieds.

Assompcion et la *tia* Rosa avaient repris le repassage de la blouse. Juanete, saluant du bout des lèvres, alla s'asseoir sur le lit de repos. Mais Rafael aussitôt le rudoya d'être rentré si tard. Maintenant qu'il avait atteint ses quinze ans, il s'était mis à travailler. Comme Chimo, il avait pris un petit tombereau et il était tout fier de porter la blouse. Jouant déjà au grand garçon, il allait le soir au café faire sa partie avec des camarades.

Il ne répondit rien aux réprimandes de Rafael, qui, après un silence, ajouta :

— C'est toi, ce n'est pas Chimo, qui devrais me demander à partir avec moi...

— Pour ça, non ! dit impétueusement la *tia* Rosa : c'est mon dernier aussi ; moi, je pense comme la Chusea !

Juanete, froissé des reproches de son aîné, le regarda entre ses sourcils, avec un air têtue, et il dit froidement :

— Moi, je fais la volonté de ma mère !... Plus tard, si tu as besoin de moi, je ne dis pas non.

— Et puis qu'est-ce qu'il irait chercher dans ton pays de brigands ? reprit la *tia* Rosa... N'est-ce pas, Assompcion, qu'il n'y

a pas de bon sens de s'en aller si loin. D'abord, pour le moment, je ne veux pas... il est encore trop faible, le petit.

— Trop faible ! dit Rafael. Ah ! il est de la famille. lui aussi ! Regarde-le ! Il a une poitrine comme un cheval de France !...

Juanete ne broncha pas à ce compliment. il se replongea dans son mutisme, et Rafael perçut de nouveau l'hostilité sourde de l'enfant. Il voyait que, celui-là, il ne le conquerrait jamais ; il se demandait avec tristesse quelle rancune il y avait sous ce front serré, dans ces yeux obstinément baissés à son approche ; et plus que jamais cette idée l'affligea, qu'ayant l'affection de tous les autres, il ne pût être aimé de son frère.

Cependant Assompcion tenait la blouse repassée au bout de son poignet. Donnant de petits coups sur l'étoffe, elle assurait la belle symétrie des plis, et la toile drapée miroitait aux feux de la lampe. Elle était si contente de son œuvre qu'elle voulut que Rafael revêtît la blouse, encore chaude du fer, pour l'accompagner.

Suivant leur habitude, ils prirent par le plus long pour revenir chez le *tio* Martino, et, comme Assompcion avait parlé la première à Rafael du scandale causé dans tout le faubourg par la conduite de la *Malagueña* avec son ami Pepico, il dit brusquement à la jeune fille :

— Si tu t'avisais jamais de me faire un coup pareil...

Un commencement de colère tremblait dans sa voix, si bien qu'Assompcion, piquée, lui demanda d'un ton presque agressif :

— Eh bien ?...

— Eh bien, je te raserai le cou à la mode arabe, en t'enfonçant le rasoir jusqu'à l'os !

— Et moi, dit Assompcion, si tu me quittais pour une autre, je t'empoisonnerais !

Ils avaient l'air si résolus tous les deux qu'ils s'effrayèrent un peu de leurs réponses. Ils s'appliquèrent à refouler l'émotion qui les poussait déjà l'un contre l'autre, et, pour chasser ces idées mauvaises, ils se mirent à reparler de leur mariage. Cette fois, Rafael était décidé. Il fut convenu que leurs noces se feraient au printemps, dans la semaine de Pâques.

Rafael avait depuis longtemps oublié l'aventure du petit Chimo. que Bacanete, le matin même de leur départ, avait éconduit sur les instances de la Chusca. L'enfant les avait regardés partir, les larmes aux yeux, et Rafael, devant le chagrin de Chimo, s'était reconnu lui-même, et s'était souvenu de ses propres désespoirs. lorsqu'au temps de son apprentissage chez le bourrelier il voyait le chariot du Borrego s'en aller sans lui vers la ville.

Les équipages descendaient de Bou-Cedraya. Bacanete, le fusil à la main, donnait la chasse aux *gangas*, et s'était avancé si loin qu'il avait perdu de vue les chariots. Il distinguait déjà, sur une hauteur, le long de la piste, la toiture d'une cambuse abandonnée, qu'habitait autrefois un alfater espagnol. Il s'approcha : quelqu'un bougeait auprès du puits. Une silhouette grêle se détachait en noir sur le couchant. Bacanete en fut d'autant plus surpris que jamais personne ne s'arrêtait à cet endroit, la maison ayant une réputation sinistre dans le pays : le propriétaire et sa femme, — deux vieillards, — avaient été assassinés et coupés en morceaux par les Arabes.

Quand il fut au sommet de la montée, celui qui était auprès du puits cria vers lui et l'appela par son nom : c'était Chimo. L'enfant avait attaché un de ses souliers au bout de sa ceinture pour tirer un peu d'eau et il s'apprêtait à boire.

Bacanete, comprenant aussitôt pourquoi il était là, l'interpella rudement en le traitant de « brigand » et de « four à chaux ». En effet, il avait l'air aussi dépenaillé qu'un gitane. Ses espadrilles s'effiloçaient à ses pieds et son pantalon bleu usé par le bord semblait déteint, tellement il était gris de poussière. Bacanete lui fit sauter des mains son soulier plein d'eau :

— Tu ne sais pas que les Arabes jettent des bêtes crevées dans les puits?... On va te donner à boire au chariot, espèce de meurt-de-soif!

L'enfant ne parut nullement déconcerté :

— Je t'en prie, Bacanete, ne me chasse pas! Je suis venu à pied jusqu'ici depuis Boghari pour retrouver tes équipages...

Alors il raconta qu'il avait quitté Alger, à l'insu de sa mère, avec l'argent de sa semaine dans la poche. Il avait pu payer ainsi la diligence jusqu'à Boghari. Là, il avait acheté

une paire d'espadrilles pour ménager ses souliers ; il avait confié au garçon d'écurie son paquet de linge, et il s'était mis en route, à la recherche des chariots, couchant à la belle étoile et se faisant héberger par les charretiers qui passaient.

Une telle obstination désarma Bacanete. D'ailleurs, cet enfant, pouvait-on l'abandonner ainsi en plein pays désert ?

Un bruit de grelots se fit entendre. Les mulets de volée de l'équipage de Rafael, puis l'attelage, dans toute sa longueur, se déploya avec le chariot très haut sous la bâche. Les jambes fines des bêtes reflétées sur le sable s'allongeaient dans la lumière d'or du couchant. Le jeu des ombres mouvantes augmentait la profondeur des files. On aurait dit toute une pompe en marche.

A cette vue, Chimo, transporté, quitta brusquement Bacanete et se mit à courir au-devant de Rafael.

Il lui prit la main et il la baisa :

— Maintenant, tu ne pourras plus me chasser ! dit l'enfant.

Il regarda Rafael avec des yeux tellement ravis que celui-ci en fut plus fier que d'un compliment d'un ancien. Chimo lui plaisait déjà à cause des promesses de sa jeune force : il l'aima pour sa bravoure et parce qu'il s'en voyait aimé.

Désormais Chimo partagea la besogne de l'homme de peine, c'est-à-dire qu'il passait ses nuits à panser les mulets. Le matin, il dormait sur le chariot, et, le soir, il cheminait aux côtés de Rafael, dont il prenait le fouet pour s'exercer à conduire :

— Allons ! pour un Mahonnais, tu ne seras pas trop bête, lui dit un jour Rafael qui l'observait : — On croit que le premier bourricot venu est capable de conduire un équipage ! Mais il n'y a pas de métier où il faille plus d'attention et d'intelligence...

Et il montrait au garçon tout ce que la sottise du charretier ajoute à la fatigue des bêtes et à l'usure des chariots.

Quand ils furent de retour à Alger, la Chusea résignée vint recommander son fils à Bacanete :

— Je pensais bien qu'il était avec vous autres, dit-elle. Vous n'avez pas été plutôt partis, que l'enfant s'est mis à dépérir : il ne faisait que pleurer et il ne mangeait plus...

— Voyez-vous, *tia* Chusea, dit Rafael, il a ça dans le sang,

Chimo : quand ce métier-là vous prend, on ne peut pas en faire d'autre, on aime mieux crever de faim !

Bacanete était si content du petit Mahonnais, qu'il congédia son homme de peine arabe et lui donna sa place. Un rude voyage s'annonçait. On devait aller jusqu'à Ghardaïa avec un chargement de matériaux et de poutrelles de fonte destinées à la charpente d'un hôpital.

Rafael, qui faisait ce voyage pour la première fois, partit enchanté : Chimo ne le quitta plus.

Il avait acheté pour son travail une longue blouse blanche comme les maçons et, dès l'arrivée à l'étape, avant même qu'il eût soupé, on l'entendait à l'écurie faire racler l'étrille. Il chantait une chanson, en patois des Baléares, toujours la même et que personne ne comprenait. Bacanete ne cessait de le taquiner à cause de sa chanson et surtout de sa blouse blanche qui le faisait, disait-il, ressembler à un enfant de chœur. A tout instant il le singeait. Il avait même inventé une « scie », qui durait depuis le départ d'Alger et qui consistait à lui répéter du matin au soir : « Voyons, l'employé de l'écurie, as-tu apporté les ustensiles voulus ? » — Bacanete mettait à renouveler cette scie un tel entêtement d'idiot, une telle régularité d'automate, que Philippe et Rafael eux-mêmes en étaient excédés.

A Médéa, il voulut absolument que Chimo l'accompagnât chez des mauresques, et il s'amusa des mines effarouchées de l'enfant, quand une grande fille le fit asseoir sur ses genoux.

Pour toutes ces raisons, Chimo se faufilait sous la bâche du chariot dès que sa besogne était finie et, sitôt réveillé, il se réfugiait auprès de Rafael, qui le défendait contre les taquineries de Bacanete.

Petit à petit, Rafael en vint à reporter sur Chimo un peu de l'affection qu'il aurait voulu donner à son frère Juanete. Comme jadis le Borrego avait fait pour lui, il prit plaisir à le former ; mais ce qui le touchait surtout, c'était de voir ses idées, ses habitudes, jusqu'à ses gestes et aux intonations de sa voix se répéter dans l'enfant. Il lui apprit à gratter l'intérieur des colliers, afin que la crasse accumulée n'écorchât pas le cou des bêtes ; à nouer si artistement les attaches que,

tout en étant fort solides, elles se dénouaient en un clin d'œil, — et mille autres habiletés qu'il ignorait encore. En échange, Chimo s'ingéniait pour faire plaisir à Rafael et le soulager dans son travail. L'après-midi, il lui conduisait son équipage, tandis que l'autre montait se reposer sur le chariot; et le soir, il lui étendait un hamac pour dormir et lui remplissait un sac de paille fraîche, en guise d'oreiller.

Philippe souriait de ces attentions. Chimo en avait aussi pour lui; mais il sentait bien que celui-ci lui préférerait Rafael. Le sérieux de Philippe éloignait un peu l'enfant. Un jour, il dit à son camarade :

— Il t'aime comme un frère. Chimo !

— Moi aussi, je l'aime, dit Rafael. Mais ce n'est pas la même chose. vois-tu... nous ne sommes pas du même sang!... Tiens ! je donnerais le meilleur doigt de ma main, pour que Chimo soit mon frère!...

Chimo, de son côté, considérait Rafael comme une manière de dieu. Ses moindres actes lui apparaissaient revêtus d'une beauté qui n'était qu'à lui. Lorsque Bacanete ne pouvait pas l'entendre (car il avait peur de ses moqueries), il imitait les grands juréments sonores de Rafael : « *Tramontana ! Sirocco !* » Mais les bêtes, qui ne se trompaient pas au timbre de la voix, n'accéléraient pas pour cela leur allure, se bornant à agiter leurs longues oreilles comme au bourdonnement importun d'une mouche. Alors Rafael, sortant de sa somnolence, se soulevait à demi sous la bâche et il reprenait de sa grosse voix le jurément affaibli par Chimo : « *Tramontana !...* » Aussitôt la petite mule de volée se précipitait en avant et toutes les bêtes, la peau de la croupe frémissante, tendaient le jarret et se précipitaient à leur tour, comme si soudain un vent de colère eût couru sur toutes les échines.

Chimo, ébahi, regardait l'attelage s'emporter.

Ils avaient quitté de grand matin le caravansénil d'El-Mesrane et ils approchaient du Rocher-de-Sel. On apercevait déjà les deux marabouts qui bordent la rivière, lorsqu'un cavalier arabe passa rapide dans son manteau rouge. De loin, il cria aux charretiers :

— N'avancez pas !... la rivière est grosse !

Il disparut au galop, mais Bacanete remarqua que son cheval avait une écume jaunâtre jusqu'au ventre.

On arrêta les équipages et l'on tint conseil. Le ciel était très sombre et l'air était lourd, sans un souffle de vent. Il avait dû pleuvoir du côté de Djelfa et des Hauts Plateaux. Bacanete était très contrarié de ce contretemps. Il quitta brusquement ses hommes et courut à la découverte du côté de la rivière :

Il revint, le front soucieux :

— Mauvais, mauvais !... Pourtant je crois que nous pouvons passer tout de même. Il n'y a pas beaucoup plus d'eau que d'ordinaire. Seulement, la couleur est vilaine et il y a de petits tourbillons vers le milieu.

— Ça ne coûte rien d'essayer, dit Rafael : je vais monter sur mon grand mulet Marquis, je verrai bien si on peut risquer le passage...

Mais Chimo l'interrompit vivement :

— Non, Rafaelete, laisse-moi monter sur le mulet. Je peux bien faire cela, moi : ce n'est pas du travail pour toi...

— Il a raison, dit Bacanete ; vous autres, vous allez doubler pendant ce temps-là : ce sera du temps gagné !...

Mais auparavant, il proposa de manger quelque chose et de boire une casserole de vin afin de prendre des forces.

— Si nous passons, dit Bacanete, il faudra batailler dur, chargés comme nous le sommes !

Le vin et la nourriture leur rendirent un peu de gaieté. Ils étaient presque joyeux quand ils se levèrent pour ranger dans le caisson les bouteilles et les boîtes de conserves. Bacanete s'était remis à gouailler.

Mais Chimo avait dételé le mulet Marquis et, tout fier, il sauta sur son dos devant les trois charretiers qui le regardaient.

— Allez ! hardi, Chimo ! cria Rafael.

Et Bacanete, reprenant son éternelle scie :

— « As-tu emporté les ustensiles voulus, au moins ? »

L'enfant, piquant des deux, partit au trot en lui jetant au nez sa chanson des Baléares pour le narguer. On l'entendit longtemps chanter à tue-tête.

La rivière était distante d'un kilomètre environ. Quand

Chimo arriva au bord, un grondement sourd venait des montagnes où le torrent s'infléchit. L'eau avait monté, de petites lames irritées claquaient contre la rive et, vers le milieu, ces vilains tourbillons, dont parlait Bacanete, semblaient s'élargir. A la vue de cette grande surface mouvante et trouble, qui roulait de la terre et des herbes, la peur le prit tout à coup. Instinctivement, il descendit de son mulet, dans la crainte que la bête ne l'entraînât. Une seconde, il songea à s'en revenir, mais il crut entendre tout près de lui la voix de Rafael :

« Allez ! hardi, Chimo ! »

Il eut honte d'avoir hésité et, bravement, prenant le mulet par la bride, il s'aventura dans la rivière peu profonde. Il fit cinq ou six mètres ainsi, n'ayant de l'eau que jusqu'aux mollets, puis il s'arrêta en chancelant. Ses jambes commençaient à fléchir, ses yeux se brouillaient, tout tournait autour de lui. L'eau trouble bouillonnait avec un bruit farouche. Il se vit perdu comme un homme jeté à la mer. Hébété par le mouvement de l'eau, il ne songea même pas à lâcher la bride du mulet qui se cabrait et à revenir en arrière. Il ne poussa pas un cri, il n'eut qu'une pensée, c'est qu'il allait mourir pour Rafael. Alors, comme fasciné par la mort, il ferma les yeux. Le mulet l'entraîna dans le tourbillon et une trombe énorme, qui dévalait de la montagne avec un horrible fracas, les roula tous les deux.

Il était près de quatre heures et la nuit allait venir. Chimo n'était pas de retour. Bacanete s'impatientait.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! dit Rafael.

— On l'aurait entendu crier, dit Philippe.

A la fin, Bacanete et Philippe se décidèrent à allumer les lanternes et à aller au-devant de Chimo. Rafael resta pour garder les équipages.

Au bout de deux mortelles heures, ils revinrent désespérés. La nuit était profonde et l'air toujours aussi lourd : la pluie ne voulait pas tomber. Bacanete dit simplement à Rafael :

— Il est mort !

Rafael, croyant à une facétie funèbre de Bacanete, sentit la colère l'emporter :

— Tu as menti ! dit-il.

Les deux autres ne répondirent pas. Il les regarda à la

lueur de sa lanterne : ils étaient très pâles. Il se fit en lui comme une déchirure, son cœur se serra d'une atroce angoisse et, sans écouter Bacanete ni Philippe, il se mit à courir comme un fou vers la rivière. Pendant toute la soirée, jusqu'à plus de minuit, il ne fit qu'aller et venir le long des berges, en criant : « Chimo, Chimo ! » Son cri était si terrible qu'il arrivait jusqu'aux équipages.

Philippe le ramena presque de force. Rafael, harrassé, la voix éteinte, jeta par terre sa lanterne, qui se brisa, et, sans rien dire à ses camarades, il s'abattit comme une masse sous les roues du chariot. Au même moment, il poussa un tel sanglot que ni Bacanete ni Philippe n'osèrent s'approcher de lui. A ses côtés, son chien Maboul, un vieux slougui, qui était devenu fou à force d'être attaché, lui léchait les mains en hurlant comme auprès d'un mort.

Le lendemain, il fallut passer la rivière, dont les eaux avaient baissé. La « bataille » fut terrible, la terre étant détrempée tout autour des rives. Puis, avec les gens du caravansérail, qui se trouvait de l'autre côté, ils se mirent à la recherche de Chimo. Ils ne le trouvèrent que le soir, à une lieue plus loin. Le mulet Marquis était si couvert de terre rouge que de loin ils l'avaient pris pour un bœuf. L'enfant gisait auprès, couché sur le ventre, son fouet dans sa main crispée. Sous l'ardent soleil de la journée, l'eau qui mouillait ses vêtements s'était évaporée et des fleurs de sel le recouvraient tout entier comme un suaire.

Rafael, les yeux secs, le coucha sur son chariot, pour l'emmener à Djelfa, où ils devaient l'enterrer. Le trajet fut lugubre et interminable. Ils le conduisirent au cimetière, derrière l'hôpital, par un triste soir de février. Personne ne s'était joint à eux. Rafael se rappela une cérémonie toute semblable et déjà bien vieille, le soir où ils avaient porté la couronne à Fernando. Il chercha sa tombe à côté de celle de Chimo, mais il ne la trouva pas. Un autre avait pris sa place.

Rafael, en sortant du cimetière, se sépara de ses camarades. Il était tellement oppressé de chagrin que la vue des autres morts abattus lui était insupportable. Ce Djelfa, avec ses

avenues géométriques et ses airs de caserne, lui pesait encore plus que sa tristesse. Par une vieille habitude, il remonta la rue du M'zab, celle où se tiennent les Ouled-Näyls et les cabaretiers maures. Le long des maisons basses, des joueurs de flûte assis sur des bancs de bois tiraient de leurs instruments une petite mélodie aigrette et, barrant tout le trottoir, des femmes étaient accroupies par terre dans leurs robes violettes lamées de paillons d'argent. Elles tournèrent vers Rafael leurs profils de vipères encadrées de grosses tresses arrondies comme des roues, et, d'un geste, elles le convièrent à entrer.

Il passa sans les voir. Les sons d'un piano fêlé sortirent d'un bouge à soldats. Il se hâta davantage, il franchit la porte de Charef, et, tout à coup, il se trouva seul en pleine désolation de la terre.

La route, sur un petit pont de pierre, enjambe le lit d'un torrent sans eau, puis elle fait un coude brusque et se perd au flanc d'un monticule aride qui se dresse là, pareil à une muraille. Pas une herbe, rien que des cailloux et des sables dévalant le long des plateaux en pente. De l'autre côté, le mur d'enceinte de la ville, dont la surface polie a pris la couleur des roches. Ce lieu de stérilité, où la vue même est bornée partout par les pierres, est sans doute un des plus farouches qu'il y ait au monde.

Rafael s'assit sur le parapet du pont. Il roula machinalement une cigarette. Aucun être vivant n'apparaissait. Sous ce ciel triste d'hiver, c'était le silence, l'immobilité absolue.

Très longtemps après, un Arabe passa, poussant un âne devant lui, puis, beaucoup plus tard, un vol de gypaètes tournoya au haut de la montagne. Rafael entendit leurs cris.

Il ne pleurait pas, il ne songeait même plus à Ghimo. Ce qu'il éprouvait, c'était comme un accablement de tout son être, au point que le moindre mouvement lui eût coûté une peine infinie. S'il avait dû parler, il savait bien qu'il n'aurait même pas pu remuer les lèvres. Cet anéantissement de sa chair se traduisait dans sa pensée par un goût de mort qui tuait en lui la volonté de vivre. Il se sentait si détaché, si lassé de tout, qu'il avait la tentation de céder au vertige qui l'entraînait, de se laisser tomber du haut du pont et de se briser la tête sur les cailloux du torrent. Il s'acharnait sur cette

idée d'en finir, il s'y plongeait comme dans un trou noir, avec la cruelle jouissance de se torturer lui-même, d'insulter à tout ce qu'il avait aimé jusque-là. de se refuser impitoyablement et pour jamais le grand jour de la vie où avait fleuri sa force. Il descendit ainsi jusqu'aux dernières ténèbres, fier de se sentir si bas par sa volonté.

Puis soudain la vie humiliée rebondit en lui avec une violence qui fit battre ses veines. La démence impossible de son acte lui apparut. Il fallait oublier au plus vite ces heures mauvaises. Les jours à venir, avec la nécessité de leurs tâches régulières, recommençaient à défiler dans son esprit. Le travail l'attendait demain, ce soir, tout à l'heure même. s'il en avait le courage. Alors il songea que peut-être ses bêtes n'avaient pas bu. Il se leva précipitamment et redescendit vers la ville comme la nuit tombait.

Cependant il fut lent à se remettre. Sa gaieté ne lui revint qu'à Laghouat, quand il prit la route de Ghardaïa. Ce tour de force de faire passer près de cent lieues de sables à des chariots écrasés de marchandises exaltait d'avance son orgueil comme une besogne héroïque. Seuls, perdus dans ce vaste désert, sans eau, ils n'arrivaient pas toujours pour la nuit au caravansérail. On campait autour des équipages, mais on goûtait la joie d'avoir vaincu la distance et de dormir pour la première fois sous des cieux inconnus.

A Ghardaïa, Rafael écrivit une lettre à sa fiancée. où il l'appelait « ma chère bien-aimée ». Il rapporta pour elle une douzaine de mouchoirs de soie, des tourterelles blanches et, dans un coffret arabe, quelques-uns de ces coquillages du désert, dont les bords sont dentelés comme des fleurs et qu'on appelle des « roses des sables ».

XIV

LE CIMETIÈRE D'EL-KETTAR

Rafael, en rentrant au logis, trouva son frère malade. Sa mère lui remit une lettre de son jeune cousin d'Espagne. — l'autre Juanete, — qui lui faisait part de son arrivée toute

prochaine par le bateau d'Alicante et qui le priaît de lui chercher du travail. Il avait encore à s'occuper de son mariage, qui devait se faire le mois suivant; et il ne savait comment s'y prendre pour annoncer à la Chusca la mort de son enfant. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui bouleverser la tête. Mais tout céda devant la maladie de son frère.

La *tia* Rosa était désespérée. Il n'y avait rien à faire, disait-elle : c'était la même maladie que celle de Ramón, elle lui était venue de la même façon. Toute une journée, il avait reçu la pluie et, le soir, au lieu de venir se changer, il était allé s'amuser à la Casba avec des camarades. Le médecin lui avait ordonné de garder le lit, mais il s'obstinait à se lever, bien qu'il eût la fièvre continuellement et qu'une toux sèche lui déchirât les poumons :

— Vois-tu, Rafaelete, ajouta la *tia* Rosa, il me dit des mots qui me crèvent le cœur... Il sait bien que c'est pour mourir; alors, il refuse tous les remèdes : on croirait qu'il veut se détruire plus vite...

La vieille raconta à Rafael que, lorsqu'à force de supplications, elle lui avait fait promettre de prendre une tisane, Juanete s'empressaît d'aller répandre le contenu du bol sur l'évier, dès qu'elle avait le dos tourné.

Le malade ne parut pas à la maison de toute la journée. Le soir, vers cinq heures, Rafael le rencontra près du Lycée, rasant les murs, se traînant à peine, avec l'air craintif d'une pauvre petite bête blessée, et si hâve, si décharné, qu'il en était méconnaissable. Les plis de sa blouse trop large faisaient voir sa maigreur. Juanete, ayant aperçu Rafael, hâta le pas pour l'éviter, comme s'il avait honte de se montrer à lui dans cette laideur de son corps.

Vraiment il n'avait plus sa poitrine « comme un cheval de France », mais Rafael s'en attrista moins que de l'aversion qu'il crut deviner chez son frère.

Cependant ils soupèrent ensemble. Rafael le dévisagea à la lueur de la lampe. La flétrissure du visage, l'épuisement de tout l'être, cette suprême injure à son sang émurent Rafael jusqu'aux larmes. Il se contint pourtant, et, d'un ton affectueux :

— Pourquoi ne veux-tu pas faire ce que dit le médecin?

— Oui, gronde-le, dit la *tia* Rosa, il a une mauvaise tête!

Mais Juanete fixait méchamment son aîné. Il semblait lui en vouloir davantage à cause de sa force et de sa santé. Il ne répondait rien. A la fin, Rafael insistant, il lui jeta à la figure :

— Est-ce que ça te regarde, toi ?

Il se leva sur ces mots et, allumant une cigarette par bravade, il s'en alla de sa démarche de fantôme et il disparut dans le corridor.

Rafael reprit la route, oubliant presque Assompcion, tellement la préoccupation de son frère le tourmentait. Il ne songeait même plus à son mariage.

En arrivant à Laghouat, on lui remit une lettre de sa mère qui lui demandait de revenir au plus vite : Juanete lui faisait des scènes épouvantables, et son mal s'aggravait avec une rapidité effrayante.

Après trois longues journées de diligence et de chemin de fer, Rafael tomba au faubourg en pleine nuit. A la porte de sa mère, il croisa des femmes en fichus noirs qui sortaient. L'une d'elles lui dit :

— Tu arrives encore à temps pour le voir, Rafaelete ! on ne l'enterre que demain...

Il s'attendait si bien à cette nouvelle qu'il ne s'en émut même pas. D'ailleurs, hébété par le voyage, sa pensée vacillait. Il éprouvait en lui comme un grand vide ; il s'imaginait que tout cela se passait dans un autre monde et qu'il n'était que le spectateur de ces choses.

Une agitation silencieuse remplissait toute la maison. On montait derrière lui pour la veillée funèbre. Quelqu'un frappa sur son épaule. C'était Pascualete le Borrego, le vieil ami de son père, qui n'avait pas remis les pieds chez eux depuis des années :

— Tu sais, dit-il, le petit s'est tué. Tu vas voir la blessure !... Les femmes disent que, pendant la nuit, il s'est brisé la tête contre la muraille...

Le Borrego, tout à coup, se mit à pleurer. Mais Rafael, impassible, serra mollement la main du vieux qui avait pris la sienne.

Tout le long du corridor, faiblement éclairé par une veilleuse, les hommes accroupis par terre causaient à voix basse. Ceux qui devaient travailler le lendemain se levaient déjà pour s'en aller, car il était plus de dix heures. Par la porte ouverte, on entendait les clameurs tragiques de la *tia Rosa*.

La cuisine était pleine de femmes en mantes noires, les unes assises sur les chaises, les autres accroupies sur les dalles. Plusieurs avaient un nourrisson pendu à leur mamelle. On se dérangea pour faire place à Rafael; et Assomption, qui se tenait au chevet du mort, se leva lentement en lui présentant la branche de buis béni. Assomption, les yeux baissés, ne lui dit pas une parole. Personne ne semblait le reconnaître. Il était là comme en visite. En vérité, tout cela avait l'air de se passer dans un rêve.

Pendant qu'il secouait le buis béni, il regarda fixement le cadavre de son frère, où passaient les reflets tremblants de deux bougies posées sur un guéridon. On avait bandé la blessure de la tête, mais un peu de sang qui avait suinté souillait la blancheur du linge. Rafael, à cette vue, éprouva moins d'attendrissement que de dégoût. Le corps de Juanete lui sembla aussi chétif que celui d'un petit enfant.

Mais la *tia Rosa* n'avait pas interrompu sa lamentation. Depuis le commencement de la veillée, elle avait continué son cri, s'apaisant de temps en temps pour sangloter, puis reprenant soudain sur des notes plus hautes, avec une fureur et une exaltation croissantes. On eût dit que la présence de Rafael l'avait ranimée. Debout au pied du lit, elle tendait en un grand geste ses bras robustes de travailleuse, les paumes des mains ouvertes. Ses doigts tremblaient par la violence qui secouait tout son corps, et sa bouche hurlante se creusait en un trou noir, comme celle des statues. Elle invectivait la mort et la malédiction de l'aïeul, — cette malédiction, dont elle se souvenait toujours, et qui — elle en était sûre à cette heure — avait fait mourir tous ses enfants : il ne lui en restait plus qu'un, le premier, celui d'avant la parole terrible du vieux et le péché de Ramón. Elle criait, traînant sa voix, suivant une modulation :

« Dieu nous l'a payé ! Dieu nous l'a payé ! Ah ! *tio* Rafael,

le jour où vous avez dit cette mauvaise parole — je le jure devant le Christ, — vous avez mal agi, vous avez mal agi, *tio Rafael!*... »

Puis, songeant aux folies coupables de Ramón enivré par l'abondance de l'Afrique, emporté par l'ardeur de la terre, elle reprit :

« Pourquoi n'es-tu pas retourné au pays de ton père? — Pourquoi es-tu resté dans cette Afrique maudite? — C'est son soleil qui t'a brûlé le sang, — c'est le soleil maudit qui a tué mes fils!... »

Elle battait avec ses mains ses vastes flanes de mère féconde, capable de concevoir encore. Son visage de pierre s'était noyé au torrent de ses larmes. Elle tomba à genoux, en embrassant les pieds du mort, et elle ne bougea plus, la tête cachée dans le linceul et sanglotant.

Rafael et Assompcion, jugeant qu'elle devait être lasse, la soulevèrent doucement, et elle se laissa entraîner dans la pièce voisine pour prendre un peu de repos.

La lamentation étant finie, une femme, qui était renommée dans tout le faubourg pour sa mémoire et sa belle voix, commença la récitation du rosaire.

Rafael, en rentrant dans la chambre, reconnut le *tio* Martino, qui s'était installé dans un coin, près du buffet, et qui lui fit un signe de la tête. Assompcion lui avança une chaise et, tandis que montaient les répons des femmes, il se mit à contempler le cadavre, le cœur toujours aussi sec, plein de dégoût et d'épouvante. Ses terreurs d'enfant lui revenaient : Chimo mort, son frère mort. ne serait-ce pas bientôt son tour? Il se disait : « Si ma mère m'avait étouffé quand je suis venu au monde, cela aurait bien mieux valu ; mais maintenant que j'ai goûté à la vie... »

La récitatrice disait les litanies des trépassés. Des enfants pleuraient, demandant le sein. Quelques mères sortirent en les balançant dans leurs bras pour les apaiser. Puis, petit à petit, les autres, enhardies par l'exemple, désertèrent la chambre mortuaire, et il n'y eut plus, avec Assompcion et Rafael, que le *tio* Martino et le vieux Pascualette, qui se rapprocha d'eux. Rafael se trouva presque soulagé du départ des

femmes. Dans les trois êtres qui restaient auprès de lui, il sentait des affections qui le gardaient, et il tournait ses yeux attendris vers la rude figure du Borrego avec ses cheveux gris et ses boucles d'oreille, — ce vieux qui avait aimé sa mère.

Assompcion lui parlait. Dans la pièce voisine, on entendait la forte respiration de la *tia* Rosa endormie. La voix basse de la jeune fille le pénétrait comme une caresse; à travers ses paroles, il percevait toute la détresse de son amour :

— Rafaelete, dit-elle, tout mon bonheur est fini!

— Ah oui! quand nous marierons-nous, maintenant?... Tout mon argent va partir chez le médecin et le curé...

Elle se mit à pleurer, puis elle lui dit avec ferveur :

— Écoute, Rafaelete! Je ne peux plus attendre... j'aime mieux mourir, vois-tu, j'aime mieux mourir!

Puis, après une pause :

— Écoute! veux-tu dans trois mois? nous nous marierons comme des pauvres...

— Eh bien, nous nous marierons comme des pauvres.

— Tu me le jures, Rafaelete?

— A quoi bon jurer?

Elle se jeta à son cou, et, devant le cadavre étendu, sous les yeux des vieillards, ils se donnèrent leur premier baiser.

Le lendemain fut atroce pour Rafael, surtout le voyage du cimetière. Suivant la coutume, quatre camarades de Juanete, en blouses du dimanche, portèrent le cercueil. Rafael, vêtu de noir, venait derrière, entre le Borrego et le père d'Assompcion.

L'aspect lugubre du cimetière, avec ses allées rectilignes, le glaça. La laideur affreuse des tombes et des ustensiles funéraires ajouta encore à son angoisse. Néanmoins, il fit bonne contenance jusqu'au bout. Mais, quand il dut s'avancer pour prononcer l'adieu et jeter de la terre dans la fosse, il fut pris d'une convulsion de sanglots. On dut le ramener au logis.

Après le dîner, le *tio* Martino vint le chercher. Ils devaient aller ensemble chez le «curé», pour régler les frais de l'enterrement et retirer les bans de mariage. Le soir, l'autre Juanete, le cousin d'Espagne, allait arriver par le bateau d'Alicante. Rafael songeait qu'il serait convenable d'aller l'attendre, et toutes ces démarches l'accablaient d'avance. La vision du

cimetière lui était restée : les couronnes de perles désenfilées et rongées de rouille, les hideuses petites croix de bois noir avec leurs grosses larmes peintes en bleu. L'odeur lourde des cyprès l'étourdissait encore.

Le « curé » habitait une petite maison mauresque sur la route de Notre-Dame d'Afrique. Un sacristain espagnol à figure de brigand introduisit les deux visiteurs dans un cabinet complètement blanchi à la chaux et d'une simplicité toute primitive. Un banc de bois était appuyé au mur sous une niche entourée de guirlandes de papier, où se détachait un grand Christ sur fond d'or entre deux vases de fleurs artificielles. En face, les douze tomes de saint Thomas sur une planchette. Un bureau et un fauteuil de paille parfaisaient l'ameublement. Mais il y avait une gargoulette pendue aux persiennes à demi closes. et le soleil formait une blancheur si fraîche et si gaie dans la pièce, qu'on s'y trouvait bien.

Sans même remarquer l'abatement de Rafael, non plus que la mine de circonstance du *tio* Martino, le « curé » les reçut avec sa jovialité ordinaire. Il se laissa choir sur son fauteuil, où il s'étala en écartant les jambes et en retroussant sa soutane :

— Alors, voilà ton mariage remis, Rafelete! Tu ne perdras pas pour attendre, toi, ce n'est pas comme ta fiancée...

Il éclata de rire à cette gaillardise, si épanoui dans la paix de sa petite maison et si heureux de vivre, qu'un peu de sa gaieté se communiqua à Rafael. Il disait au jeune homme :

— Tu entends, *chico*? si tu te maries, c'est pour avoir des enfants, beaucoup d'enfants, à la mode espagnole... il ne faut pas faire comme les Français!...

Aussitôt il entama une diatribe contre les écoles primaires, où, selon lui, les enfants se pervertissaient.

— A la Carrière, disait-il, les habitudes d'Espagne les maintiennent encore un peu. Mais regarde ceux de Mustapha et de Belcourt, où ils sont noyés au milieu des Français et des Italiens : ce sont déjà de petits bandits, sans respect pour l'autorité, ni leurs parents, ni rien...

Le « curé », en veine d'éloquence, fit de point en point la leçon à Rafael, sans se priver d'ailleurs de plaisanteries fort grasses. Puis il passa sa blague aux deux visiteurs et termina par l'offre d'un verre d'anisette.

Rafael se trouva tout rasséréiné par les propos du « curé ». Quand il sortit, il dit au *tio* Martino :

— Il est brave homme, celui-là, encore que ce soit un curé!

Sur les quais, où Rafael était allé attendre son cousin, un grand nombre de gens du faubourg étaient accourus. Des barques accostaient sans cesse, pleines d'humains entassés pèle-mêle avec des ustensiles de toute sorte, vieilles malles sans âge ni forme, paquets de linge et couffins de provision, jusqu'à des matelas et des bois de lit liés par des cordes. Presque tous étaient des paysans de Valence et d'Alicante, en blouse de lustrine noire, le menton et les lèvres rasées. Il y avait aussi des tribus de gitanes, les hommes en pantalons collants, une guitare en bandoulière, les femmes en jupons roses, avec des nichées d'enfants sur le dos, dans une espèce de besace, à la façon des pauvresses kabyles. Tout ce monde poussait des cris aux intonations sauvages, se disputant pour le prix du passage avec les bateliers arabes, qui parfois menaçaient de l'aviron les plus récalcitrants. Des agents les formaient en file et ils s'acheminaient vers la douane, courbés sous leurs bagages, éperdus comme un troupeau.

Rafael pensait : « Ah ! les autres peuvent mourir ! il y en aura toujours trop pour venir nous prendre le pain !... »

Le lendemain, il voulut montrer la ville à Juanete. Lui-même avait besoin de sortir pour chasser ce goût de mort, qui, malgré tout, le poursuivait toujours. Ils commencèrent par les Carrières, et Rafael prit plaisir, après une si longue absence, à repasser par ces chemins, où tant de fois il avait conduit son équipage avec Ramón : ces carrières, c'était comme le berceau de leur famille, leur nid à tous !

Puis ils remontèrent par le Frais-Vallon pour joindre la Casba et les petites rues de la haute ville. Juanete ne s'étonnait de rien. Il trouvait que tout était comme en Espagne, et Rafael, en l'écoutant, pensait moins à son frère.

Quand ils furent en haut du sentier, le cimetière arabe d'El-Kettar apparut devant eux au versant du ravin. Par une large ouverture, on voyait la mer déployer vers le nord ses eaux sans rivages. Les toits du faubourg s'étagaient en face

sous la coupole de Notre-Dame-d'Afrique; et les flancs pierreux de la montagne éventrée par les carrières s'ouvraient en une grande brèche violette.

Mille impressions confuses de son enfance revenaient à Rafael. Ce petit cimetière d'El-Kettar, dont les verdureS avaient si souvent rafraîchi ses yeux quand il montait avec sa galère par les chemins tout blancs de soleil, il lui sembla qu'il gardait une part de sa vie. Un vent d'est fit frissonner les feuillages des eucalyptus. L'air était si pur, on respirait si largement sur ces hauteurs, que Rafael et Juanete s'assirent sur une pierre en face des tombes.

A leurs pieds, la maison du gardien des morts laissait voir sa terrasse entre les branches des figuiers et des chênes-lièges. Les doubles stèles luisaient parmi l'herbe maigre, et dans les petites coupelles, creusées aux extrémités et aux chevets des fosses, un peu d'eau miroitait sous la lumière. Des enfants nus couraient parmi les tombes. Autour, des mauresques, ayant rejeté leurs voiles, étaient accroupies en cercle. On les voyait manger des friandises et le vent apportait les rudes intonations de leur babil. Au plus profond du ravin, un vieux fossoyeur, vêtu d'une simple gandoura serrée aux flancs par une ceinture de cuir, creusait un trou avec acharnement. De temps en temps, il ramassait par terre un bâton et il s'appliquait à bien prendre les mesures. Puis l'éclair de sa pioche brillait de nouveau, — et il ne se reposait point, bien que la sueur brillât sur ses jambes lisses comme si elles étaient frottées.

Rafael le suivait avidement des yeux. Le vent d'est s'était apaisé. Une fraîcheur tempérait la brûlure du soleil déjà haut. La clameur confuse du faubourg arrivait à peine. Tout était éclatant et paisible dans ce beau jardin des morts, et Rafael, regardant le fossoyeur, songeait :

— C'est un métier aussi, cela ! un métier comme le mien !...

Puis il dit à son compagnon :

— Sais-tu à quoi je pense, Juanete?... Je voudrais être enterré ici... pas là-bas, — dit-il en tendant son doigt vers Saint-Eugène, du côté du cimetière chrétien. — Ici, on doit être très bien pour dormir !...

Il se leva. Un grand calme l'avait rempli peu à peu, le souvenir de son frère mort s'effaçait. Il sentait qu'il avait moins peur de mourir.

Ils rentrèrent dans la ville bruyante et joyeuse.

Ils descendirent par le quartier arabe et, après avoir visité tous les estaminets de la place du Gouvernement, — la *Plaza del Caballo*, comme disent ceux d'Espagne, — ils finirent par s'arrêter dans un café du port.

Cecco le Piémontais était là, attablé avec deux hommes. Dès qu'ils parurent, il interpella les entrants, il les fit asseoir et commanda deux verres. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vus que les effusions furent longues.

L'un des hommes qui accompagnait Cecco était Manolito, le petit Castillan que Rafael avait connu autrefois au service d'Alvarez. Toujours plus gris et plus cassé, il portait le bras en écharpe, ayant eu trois doigts écrasés par la mécanique de son chariot. L'autre était un tout jeune garçon à peu près imberbe, le torse large sous son tricot à raies bleues, mais avec une petite tête ronde d'enfant aux yeux timides.

Rafael présenta son cousin, dont l'accoutrement intriguait Cecco et les autres.

— Ah! dit le Piémontais en riant, encore un *palaouète*, qui ne veut pas aller à Cuba!... Il en pleut, des *palaouètes*, il en pleut! On ne voit que ça dans les rues!... Ils ont raison, tout de même, ils mettent la guerre en grève!... Est-ce que ça ne fait pas pitié d'envoyer à la guerre des enfants comme ça! — Cecco désigna Juanete et le jeune garçon imberbe: — Ça serait si heureux de piocher tranquillement la vigne de son pays! C'est comme celui-ci! — dit-il. — Sais-tu d'où il arrive?... Il vient d'Abysinie, où on l'a fait prisonnier. Il est venu à pied depuis Bône jusqu'Alger et, il y a huit jours, en allant au vin, je l'ai trouvé dans un champ de fèves, qu'il avait ravagé, à moitié nu et crevant de faim. Comme il est Pardonan, à peu près de chez nous, je lui ai donné à boire et à manger et lui ai trouvé du travail... Aussi regarde comme il est gaillard, maintenant! Tout de même, ça fait du bien, le vin d'Algérie!... Oh! *Ménélik*, raconte un peu à Rafael ce qu'ils t'ont fait souffrir par là, les sauvages!...

Mais le garçon comprenait mal le français. Baissant les

yeux et rougissant très fort, il se mit à jargonner avec Cecco en italien.

— Tu entends ce qu'il dit, Rafaelete? il dit que les généraux les ont vendus!

Rafael causait avec Manolito. Il évita de répondre, la question ne l'intéressant pas.

— Et ton frère? demanda-t-il à brûle-pourpoint au Piémontais.

— Mon frère! Il est fait pour rester sous les jupes de sa mère. Ce n'est pas un homme, ça! Tu ne sais pas qu'il est retourné au pays, voilà plus d'un mois? Il voulait m'emmener avec lui. Mais qu'est-ce que tu veux que j'aille faire chez ces abrutis-là? Moi, il faut que je roule! Je vais partir pour Madagascar par le prochain bateau!... Oui, à Madagascar! C'est un planteur de café qui m'engage... Ah! j'en aurai vu, moi, des pays! j'en aurai fait. des métiers! J'ai travaillé au tunnel du Gothard comme terrassier. De là je suis passé à Lyon dans la colle forte, à Rive-de-Gier dans la verrerie, à Grenoble dans les peaux, à Martigues dans les salines, à Gardanne dans le charbon, à Septèmes dans les produits chimiques; j'ai fait le charretier à Bône, j'ai recommencé ici; et voilà que je m'embarque pour Madagascar!... Tu viens avec moi, Rafaelete?...

— Tu sais bien, dit Rafael que je suis marié avec la route de Laghouat!

— Encore un triste métier! dit Manolito. Dans l'espace de trois mois, j'ai eu les côtes enfoncées en passant un pont, et les doigts brisés à peine sorti de l'hôpital...

— Mais ça arrive à tout le monde, ça! fit Rafael.

— Oui! je le vois bien... Mais tu sais? tu n'en as plus pour longtemps à la faire, ta route de Laghouat! Les Alvarez, avec leur concurrence, ont fait baisser les prix des transports. Les chameliers arabes se mettent à charger du sucre! Qu'est-ce que tu veux parier que, dans un an, ton patron Bacanete est forcé de vendre ses équipages?...

— Eh bien! dit Rafael, nous travaillerons pour la gloire!...

— En voilà. des culs-de-plomb! cria Cecco. Tu préfères claquer la misère ici, parce que c'est ton pays. Moi, mon pays, c'est où je trouve du travail!... Allez! buvons à Mada-

gasear ! — dit le Piémontais en levant son verre, — je ne regrette qu'une chose de l'Afrique, c'est le vin !

Cecco, avec un geste bravache, releva son large feutre, et sa face rouge de Gaulois coureur de mondes éclata comme une fournaise.

Mais Rafael, très grave et regardant son cousin Juanete, répondit :

— Mon père a gagné son pain par ici, je le gagnerai bien aussi, moi !

Le jour suivant, il fit ses adieux à Assompeion et à sa mère, pour reprendre la route. Bacanete, en remplacement de Ghimo, avait accepté Juanete comme homme de peine : et le jeune homme ne se sentait pas de joie à l'idée de marcher pour la première fois avec son cousin.

Ils partirent avec le soleil levant. Au second tournant de la route, un coin de golfe apparut, étalant ses eaux bleues dans la lumière matinale. Au loin, les montagnes, encore couvertes de neige, resplendissaient comme des marbres. Rien n'était changé de cet éternel paysage, et Rafael le contemplait avec la même paix et le même sentiment de délivrance qu'au soir de son premier départ. Il allait s'arrêter en haut de la montée, chez le cabaretier de la Colonne. Les étapes se succéderaient dans leur ordre invariable ; et, là-bas, à travers les sables, les mêmes étoiles infailibles se lèveraient à leur place accoutumée pour guider les pas errants des hommes.

Maintenant Rafael, comme son chariot, était sûr de sa route. Quelqu'un de son sang, entraîné par son exemple, l'avait suivi ; d'autres, en qui bouillonnaient toutes les sèves de la jeunesse, parlaient de lui au repas de famille. Bientôt, sans doute, des êtres sortis de sa chair continueraient plus sûrement la beauté de son acte...

De cet endroit, on découvrait toute la mer. — Rafael songea à sa fiancée et, tout plein de ses noces prochaines, dans la joie de sa force, il redescendit vers le Sud.

CONTRE

LA

REPRÉSENTATION COLONIALE

Nos colonies ne sont encore que des espérances ; elles ne tarderont pas à nous causer de cruelles déceptions si nous continuons à les étendre, et à étendre en même temps le champ de nos sacrifices et de nos responsabilités. Il faut penser à les organiser : or, le point de départ de toute organisation sérieuse doit être, dans la mesure du possible, la suppression de la représentation coloniale au Parlement, insurmontable obstacle à toute réforme, à toute initiative indépendante. L'auteur de cette étude a déjà réclamé, au cours de la dernière législature, cette suppression ; il voudrait démontrer qu'elle ne peut plus tarder à s'imposer.

L'institution de la représentation coloniale au Parlement, au lendemain de la guerre de 1870-1871, fut une erreur dont les effets ne se firent pas sentir tout de suite. La France n'était pas alors une puissance coloniale ; elle n'avait, outre l'Algérie, qu'un petit nombre de possessions. Mais, depuis moins de vingt années, nous avons conquis des empires. L'erreur, insignifiante au début, menace de devenir très grave, à présent que Madagascar, le Tonkin, l'Annam, le Congo, Obock, le Dahomey, la Tunisie, le Soudan, la Nouvelle-Calédonie et d'autres encore, peuvent réclamer à leur tour le droit d'envoyer des représentants au Parlement.

On comprend les raisons, ou plutôt les sentiments qui nous

ont fait accorder une représentation à nos vieilles colonies. Après la perte presque totale des deux magnifiques empires qui lui appartinrent au siècle dernier, en Amérique et en Asie, la France s'est attachée aux vestiges qui lui en restèrent. Des liens nombreux s'établirent entre nos grands ports et les deux Antilles, la Guyane et la Réunion, où l'usage de notre langue se répandit de plus en plus. Beaucoup de créoles ont fait leurs études en France; beaucoup aussi ont versé leur sang pour la mère patrie, engagés volontaires soit dans la campagne du Mexique, soit pendant la guerre de 1870-1871.

Quand ces colonies, atteintes par les transformations économiques que l'on sait, commencèrent à souffrir des embarras où elles se débattent aujourd'hui, la métropole les adopta plus étroitement et, malgré les différences profondes de climat, de mœurs et de races, leur appliqua le même régime qu'à elle-même. Le sénatus-consulte impérial de 1866 alla jusqu'à donner à leurs conseils généraux des pouvoirs financiers plus étendus que ceux de nos assemblées départementales. La loi constitutionnelle du 24 février 1875, complétée par la loi organique du 30 novembre de la même année, leur confirma le droit qu'elles exerçaient en fait depuis la guerre d'être représentées au Parlement dans les mêmes conditions que des arrondissements français. A l'exception de la Guyane qui, on ne sait pourquoi, ne peut élire un sénateur, elles nomment des sénateurs et des députés; le nombre de leurs députés a même été augmenté par une loi du 28 juillet 1881. La République voulut témoigner ainsi non seulement ses sympathies, mais sa reconnaissance pour des colonies qui avaient favorisé son établissement par les votes de leurs députés.

Il n'en est pas moins vrai que, appliquer notre régime métropolitain à des contrées si éloignées, si dissemblables, c'était dépasser toute mesure. Les États colonisateurs qui devraient nous servir de modèles n'ont jamais tenté de pareils essais. Et le simple bon sens n'en donne-t-il pas la raison? Nos populations coloniales, dont personne ne conteste les mérites, n'ont pas encore pu atteindre le degré de civilisation où nous ne sommes arrivés nous-mêmes en Europe qu'après des siècles d'efforts. Elles n'étaient ni en état, ni en droit de concourir à l'élaboration de nos lois.

On a toujours évité, pour bien des motifs, d'approfondir la question des élections aux colonies. Les membres du Parlement qui l'ont tranchée par l'assimilation à la métropole, n'ont certainement pas réfléchi que nos colons, étant d'ordinaire trop peu nombreux pour constituer un corps électoral, ne tarderaient pas à être noyés sous le flot des majorités indigènes. Au lieu de fondre plus intimement les deux éléments dont la coopération jusqu'alors avait fait la fortune de nos possessions, particulièrement à la Guadeloupe, nous avons commis la lourde faute de les opposer l'un à l'autre avec des forces inégales. De nos propres mains, nous avons créé bien plus qu'un antagonisme électoral, un antagonisme de races entre le petit nombre de nos colons et la masse des électeurs indigènes. Dans certaines de nos possessions, les blancs sont, non seulement en minorité, écartés des fonctions publiques même les plus humbles, éliminés peu à peu des conseils municipaux et généraux, du jury, etc., mais se sentent tellement isolés, qu'ils s'en vont, quand ils peuvent vendre leurs propriétés. Et ce n'est pas tout : ces colonies ne se bornent pas à nous écarter, elles nous envoient leurs fonctionnaires ; dans une mesure chaque jour plus large, leurs candidats viennent augmenter le nombre des nôtres, soit dans nos nouvelles colonies à peine ouvertes, comme la Cochinchine envahie par la Réunion, soit dans nos administrations en France.

Remarquez bien que ces populations indigènes, à la différence de nos colons, ne paient pas nos impôts et, sauf quelques exceptions si récentes qu'on n'en peut apprécier les effets, ne sont pas soumises au recrutement. Ni contribuables, ni soldats, les électeurs indigènes n'en sont pas moins admis à discuter notre budget, à contrôler la caisse où ils puisent sans la remplir ; leurs représentants peuvent accroître notre dette, décider la paix ou la guerre ! Leurs responsabilités seront légères auprès de celles de leurs collègues de France. Grande sera leur tentation d'augmenter les dépenses dont leurs électeurs pourront profiter. Et ne se feront-ils pas prier, en revanche, pour voter des crédits d'un intérêt purement métropolitain, tels que l'achèvement d'un canal, d'une voie ferrée ? Ne nous entraîneront-ils pas, par l'ardeur de leurs conceptions patriotiques et dans leur mé-

connaissance de nos difficultés continentales, à négliger la mise en valeur de notre pays pour nous engager trop avant dans des entreprises trop aventureuses? Fâcheuse par son épargne, la France n'a-t-elle pas donné, depuis quinze ans, le spectacle déconcertant d'une prodigalité croissant au dehors à mesure que son activité intérieure se ralentit?

Ce régime anormal a été appliqué non seulement aux colonies mentionnées plus haut, mais à l'Algérie, avec une aggravation plus anormale encore. Le trop célèbre décret Crémieux a distingué entre deux catégories d'indigènes : aux uns, les Arabes, maîtres incontestés du pays jusqu'à notre domination, et de beaucoup les plus nombreux, il a refusé l'électorat ; aux autres, les israélites, il a conféré d'un seul coup, sans préparation, la naturalisation en masse. Ces innovations commencent à porter leurs fruits. Il est temps de nous arrêter et de chercher à atténuer des fautes si graves.

Il dépend encore aujourd'hui des pouvoirs publics que nos possessions soient une ressource ou une plaie : elles seront une ressource, s'ils se décident à clore définitivement la période des conquêtes pour inaugurer celle de l'organisation. Or le grand mal, c'est que nous avons fait de nos colonies, non seulement des colonies de fonctionnaires, mais, ce qui est bien pis, des colonies de politiciens. Comment nous affranchir aujourd'hui du régime des politiciens coloniaux? Là est le problème : aussi longtemps que nous continuerons à l'éluider, nos forces s'useront contre des obstacles souvent invisibles, mais d'autant plus dangereux. Nous pourrions avoir d'excellents ministres des colonies, notre administration centrale, de jour en jour améliorée, sera digne, comme ses chefs actuels, de toute confiance ; mais le ministre et l'administration seront impuissants. Nous obtiendrons, grâce à l'école coloniale notamment, un recrutement de plus en plus sérieux des fonctionnaires ; mais ils auront les mains liées, la bouche close, se sachant trop loin de leurs chefs et trop près des grands maîtres électoraux. Nous aurons et nous avons déjà, dans chacune de nos possessions, des colons d'élite, pleins d'espérances et d'ambitions ; mais ces espérances et ces ambitions se changeront en amers regrets, si l'énergie du colon ne commence point par triompher de la tyrannie des politiciens.

Comment faire? Nous ne voulons pas retirer aux quatre vieilles colonies la faveur d'envoyer des représentants au Parlement : il n'est plus possible d'enlever à des populations pénétrées de sang français un droit dont elles sont fières, et que de successives générations ont exercé. Mais hâtons-nous — en laissant de côté l'Algérie, qui demande une étude à part — de diviser nos possessions en deux catégories : les unes, très limitées, anciennes, appauvries, resteront assimilées à la mère patrie ; les autres, au contraire, nous ouvriront des espérances d'avenir, à la condition qu'elles restent des colonies. Or, cette division si essentielle a été négligée dans le désordre d'une expansion improvisée. Plusieurs colonies d'avenir ont déjà été assimilées aux colonies de routine. Le Sénégal et la Cochinchine nomment chacune un député. Les Indes, mieux partagées même que la Guyane, nomment un député et un sénateur. Tananarive n'était pas encore entre nos mains qu'il était question de donner des représentants à Madagascar. Arrêtons-nous dans cette voie, et même reculons.

Commençons par supprimer, comme n'ayant aucune raison d'être, la représentation des Indes, du Sénégal, de la Cochinchine. On objectera que nos établissements de l'Inde pourraient trouver grâce devant le Parlement, en raison d'inoubliables souvenirs de notre histoire. Sans doute ; mais, si cette exception était admise, le Sénégal serait fondé à réclamer le même privilège, et, après lui, la Cochinchine. Le Sénégal, lui aussi, a son histoire glorieuse. Ses populations, non moins que celles de l'Inde, sont fidèles et dévouées ; il n'est pas d'année où les troupes sénégalaises ne se signalent par des traits admirables d'héroïsme. Les tirailleurs d'Afrique ou d'Asie nous tiennent lieu de cette armée coloniale depuis dix années à l'étude : mais c'est par des distinctions militaires et non par un bulletin de vote que nous les récompensons.

Au lieu de nous égarer dans de fausses considérations sentimentales, voyons ce que sont les élections aux Indes, au Sénégal, en Cochinchine.

En Cochinchine, le nombre des électeurs inscrits s'est étrangement élevé depuis cinq ans, grâce aux afflux, peut-être, de la Réunion et de l'Inde : il est passé de 1 638 à 2 110. Ces

électeurs se composent de fonctionnaires, de colons et de métis ou indiens naturalisés. Les votants ne dépassent guère d'ordinaire le chiffre de 1 000 (1 275 en 1898, 956 seulement en 1893), et, sur ces 1 000, il y a près de 500 voix indigènes. L'élection appartient en réalité à l'agent électoral qui dispose de ces voix. En supposant que les colons renonceraient tous à voter, le résultat serait le même : le député actuel de la Cochinchine, par une heureuse fortune bien choisie, est l'élu de 936 voix : en 1893, il n'en avait que 806 et il eût pu en avoir moitié moins : le rapport concluant à sa validation constate que la majorité requise pour être élu était de 404 voix, alors qu'elle doit être supérieure à 10 000 dans beaucoup d'arrondissements français. Que peut être la situation du député, de nos colons et de toute notre administration aux prises avec un agent électoral tout-puissant? On l'imagine sans peine.

Au Sénégal, on a perfectionné le système de la Cochinchine; on est arrivé à inscrire sur des listes de fantaisie jusqu'à 9 224 électeurs. Dans la discussion récente à laquelle l'élection du Sénégal a donné lieu, le 9 juillet 1898, le rapporteur qui concluait à la validation s'exprimait ainsi :

Le corps électoral se compose de 600 à 700 blancs, de 400 mulâtres ou gens du pays et d'environ 8 000 noirs. La majeure partie des électeurs noirs ne comprennent ni ne parlent la langue française. Ils exercent leurs droits de citoyen *sans se rendre compte de ce qu'ils font*; les opérations électorales les laissent indifférents et ils ne songeraient jamais à réclamer leur inscription sur ces listes si d'autres habitants de la colonie, plus diligents et plus intéressés qu'eux à exercer leur action sur les élections, ne les guidaient ou *ne les suppléaient même* dans toutes les phases de leur vie de citoyen.

Les électeurs sont conduits aux urnes par le chef du village qui les fait voter en bandes. En réalité le chef seul vote, et il est sans exemple que les habitants d'un village ne suivent pas ses ordres. Un chef vaut tant de voix, dit-on : 100 voix, 200 voix, autant de voix que d'habitants. On vote à bulletin ouvert, afin que toute surprise soit impossible.

Aux Indes, la mesure est comble : soixante à quatre-vingt mille électeurs sont inscrits et presque personne ne vote! Le compte rendu de la Chambre du 11 juillet 1898 (validation

de l'élection de l'Inde) est très édifiant. Les candidats n'ont pas besoin de faire campagne, ni de se faire connaître, ni même d'entreprendre le voyage. De mystérieux intermédiaires se chargent de tout. Les représentants de l'Inde au Parlement sont-ils bien sûrs d'être réels? N'est-on pas tenté de les prendre pour des personnages des Mille et une Nuits, servis par d'invisibles génies, élus dans un rêve? Les fonctionnaires eux-mêmes ne voient rien, n'entendent rien, ne savent rien, et après l'élection n'ont que des actions de grâces à formuler. « La consultation électorale a été sérieuse et sincère », déclare le Gouverneur en constatant que l'heureux élu a réuni 31 776 suffrages, tandis que son prédécesseur, tombé subitement en disgrâce, n'a même pas obtenu dix voix!

Chose inouïe! — écrit à son tour le procureur général au vainqueur du scrutin, lequel a lu ces témoignages à la tribune, — chose inouïe! votre élection s'est faite dans le calme le plus parfait... Le résultat est dû aux mesures prises par le Gouverneur qui, tout en observant la plus complète neutralité, a su montrer son énergie et sa clairvoyance. Je me suis efforcé de le seconder de mon mieux.

Telles sont les félicitations des fonctionnaires à l'élu. Quant au corps électoral, « *les élections aux Indes ne dépendent pas du tout de la volonté des électeurs* », déclare ouvertement le rapporteur à la tribune: — sur 60 000 électeurs régulièrement ou irrégulièrement inscrits, il y en a plus de 55 000 qui n'ont pas la qualité de citoyen français; leurs bulletins de vote ne leur appartiennent pas; ils dépendent de trois ou quatre agents électoraux. S'il restait au moins, sur 60 000 électeurs, 5 000 électeurs français, ce chiffre serait respectable; mais là encore nous sommes mystifiés: on relève sur les listes électorales 569 Européens au total. Voici, d'ailleurs, d'après le rapporteur, la constitution du collège électoral indien:

1° Électeurs purement indigènes, non français, non soumis à nos lois, ne parlant pas notre langue, ne connaissant rien de nos mœurs.	72 828
2° Électeurs indigènes distincts des premiers en ce sens seulement qu'ils acceptent les règles de notre Code civil.	3 194
3° Électeurs français ou européens et fils d'européens.	569
TOTAL.	<u>76 591</u>

A quelques exceptions près, ces 76 000 électeurs ne votent

pas : les organisateurs de l'élection votent pour eux. Il a été prouvé que le résultat était connu d'avance : les urnes sont parfois remplies par les agents électoraux la veille du scrutin¹. Rarement un électeur s'avise de déranger des opérations si bien préparées ; il risquerait la prison ou la bastonnade. Un observateur a fait une fois le compte de ces électeurs indiscrets. Posté près de la Mairie, il put les voir entrer un à un ; à la fin de la journée on trouvait dans l'urne plusieurs milliers de bulletins : il était entré neuf votants !

Plus que partout ailleurs, plus qu'au Sénégal, plus qu'en Cochinchine, le petit nombre de nos colons aux Indes est submergé par la marée des fonctionnaires et des électeurs indigènes, passifs instruments entre les mains de quelques chefs qui tiennent plus ou moins ouvertement le pays, les habitants, l'administration, le commerce, les entreprises grandes et petites, la justice, la presse.

L'amiral Aube, parlant d'une autre colonie française, a fait un tableau saisissant de ces abus mortels pour nos finances : il a montré les conseils locaux se partageant les emplois publics, les fournitures, les secours, mettant la colonie au pillage, annihilant l'autorité métropolitaine, employant les crédits à leur guise, créant ou supprimant les emplois ; libres, en un mot, d'arrêter la machine administrative, la vie ! Le cri d'alarme de l'amiral Aube date de 1882 ; a-t-il été entendu ?

Dans nos possessions se développent, à notre insu, des vices qui les paralysent. Les représentants coloniaux, nommés dans des conditions pareilles, ne peuvent, quelle que soit leur bonne volonté, se soustraire à des exigences dont nous subissons le contre-coup. Entre les intérêts généraux de la France et les intérêts du corps électoral colonial — suivant la constatation courageuse, mais vaine, faite par un ministre des Colonies, M. Chautemps, devant le Sénat — surgissent de continuel conflits dont les conséquences sont trop souvent les complications internationales et le déficit ; et ce déficit, c'est le contribuable français, c'est le Parlement, entraîné par l'éloquence des députés coloniaux, qui finit par le payer. Quelle Assemblée n'a éprouvé le pouvoir de cette éloquence ?

1. Voir le compte rendu de la séance du 18 juin 1896 à la Chambre des députés.

Quel ministère peut se flatter d'y résister? N'a-t-on pas vu l'ancien député de la Cochinchine, M. Blancsubé, mener l'attaque contre le cabinet Freycinet-Goblet, et le renverser — sur quelle question? la mairie centrale de Paris! Et à quel moment? En juin 1882, pendant la plus grave crise politique que notre politique étrangère ait traversée depuis 1870, à la veille de l'occupation de l'Égypte par les Anglais. Si le député de la Cochinchine a pu, en un tel moment, renverser les ministres, dans quelle dépendance a-t-il pu tenir leurs bureaux et surtout leurs agents au loin? Il fallait, pour lui résister, que les fonctionnaires coloniaux fussent héroïques et n'eussent ni femme ni enfants. Quoi de plus significatif que l'odyssée, les quadrilles lamentables de ces malheureux continuellement dénoncés à Paris, exécutés sur un ordre télégraphique, sans savoir par qui ni pourquoi, permutant à travers les océans, rejetés comme des épaves d'une colonie à l'autre, ballottés jusqu'à la disgrâce finale, n'ayant rien pu faire, rien empêcher, et dont la carrière se solde par l'interminable addition des frais de voyage que nous payons! Aux colonies, le fonctionnaire doit être esclave ou agent électoral; il n'y a pas de place pour son indépendance ni pour le service du pays. Le résultat, c'est que les colonies, au lieu de nous rapporter, vivent de nos sacrifices, sont une source de dépenses et de dangers.

La Cochinchine, il est vrai, est si richement douée que, malgré tout, elle a des excédents; mais au Sénégal nos subventions répétées s'engloutissent; les travaux publics les plus importants sont compromis par l'absence de toute autorité, de tout contrôle efficace: les pires exemples, donnés ouvertement, de l'aveu même du Gouvernement, démoralisent la colonie.

La suppression de quelques représentants coloniaux ne constitue pas le seul remède au mal, mais elle nous permettra d'entreprendre librement les innovations nécessaires dans chacune de nos possessions. Déjà des efforts très intéressants se poursuivent à Madagascar, au Tonkin, et surtout nous avons sous les yeux l'exemple de la Tunisie. Est-ce par hasard que cette colonie révolutionnaire a un budget en équilibre, tout en payant nos magistrats, nos fonctionnaires de

ses deniers; qu'elle a pu faire très vite, très bien et sur ses seules ressources, de magnifiques travaux, notamment les ports de Tunis et de Bizerte, tandis que les améliorations du port de Dakar sont vainement réclamées par notre commerce et notre marine; qu'elle a mis en vigueur sur son territoire des lois foncières et obtenu des résultats que non seulement l'Algérie, mais la France, considère avec envie? — La Tunisie n'a pas eu de députés avant d'avoir des électeurs.

Si cet exemple ne suffit pas, consultons l'étranger. Deux systèmes sont en présence: celui des pays du Nord, la Hollande et l'Angleterre; celui des pays du Midi, l'Espagne et le Portugal. L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays qui ont, avec nous, des représentants coloniaux et pratiquent le régime de l'assimilation. Et quelles sont les colonies prospères? Celles de l'Angleterre ou celles de l'Espagne?

Concluons: que nos quatre vieilles colonies, devenues des arrondissements français, sortent de notre domaine colonial, et soient rattachées au ministère de l'Intérieur, comme si elles faisaient partie du territoire national; mais, en revanche, que nos colonies des Indes, du Sénégal et de la Cochinchine relèvent du ministère des Colonies, avec toutes nos possessions nouvelles, et n'aient plus de représentants au Parlement. A la vérité, des précautions devront être prises pour que l'autorité des gouverneurs, devenue sans rivale, ne puisse pas être abusive: ils auront à compter, d'abord avec le contrôle de l'opinion, puis avec celui de conseils locaux électifs, et de l'inspection coloniale, et d'un conseil supérieur des Colonies, qui sera réorganisé sur des bases nouvelles. Chacune de ces colonies aurait le droit d'entretenir auprès de la métropole, comme font les colonies anglaises, des agents ou des délégués, qui pourraient être entendus par le Parlement.

Ces premières réformes accomplies, nous pourrions discuter un programme colonial; non point un programme collectif uniforme: chacune de nos colonies doit avoir son organisation à elle. Le ministère des Colonies devra lutter contre lui-même, contre nos manies centralisatrices, prendre conseil des gouverneurs, éclairés par l'expérience des colons et des assemblées locales. Les gouverneurs demeureront assez libres pour ne pas être obligés de pressurer les indigènes jusqu'à l'insur-

rection et pour ne pas provoquer ainsi d'expéditions militaires. Ils modéreront les dépenses, n'étant plus obligés de trouver des places pour les principaux électeurs, ou de leur confier des entreprises, de leur assurer des pensions, des bourses, des secours, etc. Ils appliqueront leurs recettes à des travaux utiles : chaque colonie aura son programme de travaux, arrêté d'accord avec les chefs de service de la métropole.

L'organisation de la justice et celle de l'enseignement seront réglées selon les nécessités et les convenances locales. Le gouverneur affranchi pourra protéger nos colons et les habitants contre la tyrannie des agents d'affaires. Aux juridictions indigènes devront se juxtaposer, mais non se substituer brutalement, les tribunaux français ; encore notre procédure, source d'iniquités sans nom, devra-t-elle être modifiée. Dans le domaine de l'enseignement, tout en respectant les coutumes et les croyances des indigènes, il faudra leur apprendre le français. Nos fonctionnaires devront, en revanche, apprendre la langue du pays. Partout nous trouverons à faire autre chose, et très souvent beaucoup mieux, que ce qui existe en France. Un exemple, entre plusieurs : la poste tunisienne humilie les postes algérienne et française par ses innovations continuelles ; elle a réduit l'affranchissement de 15 à 10 centimes et perfectionné ses services. Exemple encore : la loi foncière, etc.

J'ai écrit l'histoire d'une colonie sans députés coloniaux¹. Aurons-nous le courage de refaire sur l'ensemble de nos domaines, cet heureux essai ? Nous sommes éclairés suffisamment. Nos hésitations n'ont plus pour excuse notre ignorance. Le moment approche où le pays demandera au Gouvernement de choisir entre les colonies et les députés coloniaux ; garder les deux, c'est impossible.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

1. *La Politique française en Tunisie*, 1 vol., in-8°, Plon, 1890.

GEORGES RODENBACH

Hier, dimanche de Noël, nous avons parlé de lui, au hasard d'une de ces vives conversations de Paris qui effleurent tant de sujets; nous avons parlé du *Voile*, conté une anecdote, souri d'un *mot*... Et l'un de nous avait ajouté: « On dit qu'il est assez malade... » Mais en cette froide saison, à cette époque surtout où les forces nerveuses sont lasses d'une si triste année, nous n'avions pas été très inquiets de cette nouvelle, — espérant, de cet espoir vague, absurde et éternel sans lequel on ne pourrait vivre, que tout s'arrangerait.

J'ouvre les journaux, ce matin, par un soleil glacé qui, malgré l'hiver, est allègre. C'était donc vrai!... Georges Rodenbach est mort, hier soir, à neuf heures, presque subitement, emporté par un mal dont il avait ressenti les atteintes il y a déjà plusieurs années, qu'il avait cru guéri, et auquel il a succombé en quelques jours. — Et ce beau matin devient funèbre.

Ah! la mort! Nous en parlons toujours, nous n'y pensons jamais. Et quand elle frappe à nos côtés, nous sommes saisis d'une naïve stupeur, d'une horreur toute primitive, comme si c'était chaque fois la première fois. Elle est toujours l'étrangère, l'intruse: elle est celle à qui l'on n'est pas habitué. Et pourtant nous devrions en prendre la triste accoutumance:

elle a fait tant de victimes illustres ou chères, depuis un an, autour de nous ! C'était, l'année dernière, presque à la même date, le glorieux et souffrant Daudet, dont justement j'avais suivi avec Rodenbach le dernier cortège à la fois solennel et ému ; c'était, alors que l'été nous avait dispersés, la douloureuse et soudaine nouvelle de Mallarmé mort dans son jardin de Valvins, aux premiers rayons de l'automne ; c'était tout dernièrement le pauvre Jean de Tinan qui s'en allait, par un froid et gris matin de novembre, après une longue maladie dont bien peu savaient la gravité, à vingt-trois ans, sortant de l'enfance pour entrer dans la mort ; c'était hier Georges Rodenbach. Et tous — chose singulière — sont partis presque soudainement, étouffés par la main sinistre ou enlevés sur l'aile mystérieuse, comme pris d'une subite défaillance dans notre vie trop agitée, où l'on dirait qu'on ne peut plus se reposer qu'en mourant. Et les deux poètes surtout, Mallarmé et Rodenbach, ont disparu par les portes de la nuit dont parle Hugo, avec une soudaineté qui est un tacite aveu, comme s'ils avaient *renoncé* tout d'un coup sans lutte, sans éclat, sans bruit, avec une suprême discrétion.



Les notices biographiques des journaux nous ont appris que Georges Rodenbach avait quarante-trois ans. Il ne les paraissait pas. Très lié avec les jeunes poètes, de qui il était curieux, et dont les idées et les tentatives ne laissaient point d'inquiéter depuis longtemps et commençaient même d'influencer son talent libre et ouvert, il paraissait leur aîné de quelques ans à peine. Je le revois, tel que je l'aurai vu pour la dernière fois, à la répétition générale du *Calice*, — bien vivant, quoique un peu mélancolique, s'excusant avec une politesse fine et méticuleuse d'un retard involontaire dans l'envoi de son dernier volume paru, *le Miroir du ciel natal*, qui devait être vraiment, hélas ! le dernier...

Je revois sa silhouette peut-être un peu cherchée, disaient quelques-uns, mais en tout cas trouvée, sa silhouette 1830, que dessinait une éternelle redingote très boutonnée, serrée à la taille et fleurie, au revers, du ruban rouge que la France avait

bien fait de donner à ce poète, Belge de naissance, qui honorerait les lettres françaises ; — silhouette accentuée encore par une cravate très haute qui lui faisait porter comme précieusement une tête un peu fatiguée, un peu tirée, mais aux traits délicats, aux yeux bleus et reculés sous une pâle chevelure très Louis-Philippe, une chevelure mêlée et miellée, comme celle dont il parle dans la *Vocation*. « couleur de soleil et de feuilles mortes ». J'entends encore sa voix lente, un peu traînante, un peu lointaine, où, comme dans ses yeux, il y avait Bruges-la-Morte, une voix de sonorité voilée, comme brumeuse, où s'attardait l'accent natal. J'entends encore les mots que disait cette voix, seule révélatrice du Flamand dans ce Parisien qu'on rencontrait partout, les phrases qu'il débitait sans hausser le ton, qu'il aurait pu écrire sur-le-champ, tant elles étaient rédigées, et qui, après les banalités courantes, parlaient tout de suite, avec une insistance où l'on sentait l'idée fixe, de mystère et de solitude. Et — ceux qui l'ont connu se rappelleront sans doute cette particularité — il appuyait sur certains mots, comme pour leur donner plus de corps dans la double inanité du son sitôt évanoui et de la vaine conversation ; et, à l'exemple de son maître Baudelaire, il avait des majuscules et des italiques dans la voix. — Tel il était, ce jour-là, tel je l'avais toujours vu, depuis quatre ans que je le connaissais, ne changeant pas, ne laissant rien de lui à l'année qui s'en allait, gardant avec son attitude un peu froide et correcte, son allure et son air jeunes. Il avait à son bras celle qui depuis hier est sa veuve accablée par le coup affreux qui la frappe, et dont tous salueront la profonde douleur.

*
* *

Georges Rodenbach avait l'apparence d'un songeur perdu dans les brumes : dès qu'il parlait, il faisait preuve d'une intelligence fort aiguisée et se montrait fort spirituel ; de même, il se donnait volontiers pour un nonchalant, et il a, en somme, beaucoup travaillé. Personne ne produit, d'ailleurs, plus que les paresseux : voyez notre maître Anatole France. Rodenbach laisse une œuvre que la mort a interrompue, mais qui par elle-même est déjà considérable, si l'on songe à l'âge où il dispa-

rait, et au peu de place que tiennent dans les bibliothèques les œuvres de la plupart des poètes. Il a publié, tant de prose que de vers, si j'ai bien calculé, une quinzaine de volumes. Il est vrai qu'il faut décompter de ce chiffre les premiers essais, qu'il ne faisait pas figurer à la table de ses œuvres complètes : *le Foyer et les Champs* (1878), *les Tristesses* (1879), *la Belgique* (1880), poème historique; il rayait encore de la liste de ses ouvrages, *la Mer élégante* (1881) et *l'Hiver mondain* (1884).

Ces titres me laissent rêveur, et je serais curieux de constater de mes yeux, si l'on peut se procurer ces livres, comment l'auteur de *la Mer élégante* a pu être ensuite le poète du *Règne du Silence*. Voyez pourtant comme d'avance on est tout ce qu'on sera, et comme les premières œuvres d'un artiste, si incomplètes qu'elles soient, révèlent déjà son âme et annoncent sa vie : sans doute l'auteur de *la Mer élégante* et de *l'Hiver mondain* changea plus tard complètement de manière, et le poète léger et frivole devint le songeur mystérieux, le prince, parfois même un peu pontife, du silence et de la solitude que nous avons souvent admiré : mais si le poète se transforma, l'homme resta élégant et mondain. Il savait bien que la vraie solitude est intérieure, et qu'on peut, lorsqu'on a une âme, être plus véritablement seul au milieu des hommes qu'au désert, sur la colonne de Siméon le Stylite. Il a d'ailleurs traversé le « monde » sans lui rien sacrifier de ses rêves, et n'a jamais cherché à lui plaire en lui faisant des concessions. Il était même, et à juste titre, fort résistant à l'esprit des salons en matière de poésie, et d'une résistance presque agressive, tant il craignait d'y sembler céder ; il n'a jamais retranché ou changé une syllabe de ses poèmes pour être plus facilement compris des « gens du monde » et des femmes ; il en aurait plutôt ajouté pour leur être moins pénétrable. Il allait dans le monde parce qu'il s'y plaisait et y plaisait, en laissant dans l'antichambre ses songes et ses vers avec sa canne et son pardessus.

C'est de *la Jeunesse blanche* (1886) que se datait lui-même Rodenbach. Pourtant ce livre, comme un autre, *l'Art en Exil* (1889) passa encore presque inaperçu, et ce sont ses œuvres suivantes, *le Règne du Silence* (1891), *Bruges-la-Morte*, roman (1892), *le Voile*, drame en un acte, représenté à la Comédie-

Française (1894), *Musée de Béguines* (1895), *les Vies enlloses*, poème (1896), *la Vocation*, nouvelle (1897), *le Carillonneur*, roman (1897), *l'Arbre*, nouvelle (1898), enfin tout dernièrement, *le Miroir du Ciel natal*, poème (1898), qui firent connaître son nom au public et fondèrent sa réputation. Depuis quelques années il collaborait à plusieurs journaux, où il publia des contes assez curieux, dont le dernier, paru il n'y a pas quinze jours dans le *Journal*, par une ironie tragique où il aurait vu la main du Mystère, évoquait la mort de façon macabre et pittoresque au moment où elle allait l'emporter ; — et des articles sur des sujets le plus souvent de littérature, où il démontrait par son propre exemple la justesse d'une de ses thèses favorites : que les bons poètes sont de bons critiques.

La prose de Rodenbach est une prose de poète ; on peut même dire que maints passages de *Musée de Béguines* sont de vrais poèmes en prose, selon la formule de Baudelaire et de Mallarmé, c'est-à-dire des expressions, des expansions lyriques, auxquelles manque seulement la rime. A vrai dire, en même temps que ces *proses*, Rodenbach a écrit de véritables nouvelles et romans, comme *Bruges-la-Morte*, comme *la Vocation*, comme *l'Arbre*, comme *le Carillonneur*, l'œuvre où il a donné son plus grand effort de romancier. Mais, bien que ce soit ses œuvres de prose, plus encore que ses vers, qui l'aient fait connaître du grand public : — M. Jules Lemaître l'a défini fort heureusement à propos de *Bruges-la-Morte* : « un homme envoûté par une ville ». — ce n'est pas le prosateur qui tiendra une place à part dans l'histoire des lettres contemporaines : il n'avait pas le grand don du romancier, la faculté merveilleuse de créer des personnages ; c'est le poète.



On connaît peu *la Jeunesse blanche*, le premier recueil de vers que Rodenbach consentait à avouer, les précédents ne comptant plus à ses yeux difficiles. Pour la plupart des critiques et pour le public, Rodenbach est avant tout le poète du *Règne du Silence* et du *Voyage dans les yeux*. C'est fort injuste pour *la Jeunesse blanche*, que je viens de relire avec

le même plaisir que la première fois, et qui me semble bien l'un de ses meilleurs volumes, et, sinon le plus original, du moins le plus vivant. Plus tard il fut plus *lui*, et se dégagait de l'influence baudelairienne. Dans *la Jeunesse blanche*, on sent le souvenir des *Fleurs du mal* derrière chaque pièce, chaque vers ; mais on sent aussi que l'imitation n'est pas livresque, qu'elle est sincère, qu'elle est l'effet d'une concordance, d'une harmonie préétablie entre l'âme du maître et celle du disciple. Il y a là une fleur de naïveté et de jeunesse qu'on ne retrouvera plus dans les poèmes suivants, bien supérieurs par la nouveauté de l'inspiration et par la maîtrise du vers, mais peut-être moins émouvants.

Sans doute, voici qui rappelle trop directement Baudelaire :

Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues,
La pluie, elle s'égoutte à travers nos remords.
Comme les pleurs muets des choses disparues,
Comme les pleurs tombant de l'œil fermé des morts,
Dans le deuil, dans le noir et le vide des rues !

Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe,
Notre âme, quand la pluie éveille ses douleurs,
Quand la pluie, en hiver, la pénètre et la trempe,
Notre âme, elle n'est plus qu'un haillon sans couleurs
Comme un drapeau mouillé qui pend contre sa hampe !

Tout y est, la répétition du premier vers à la fin de chaque strophe, comme dans *le Balcon* :

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses...

et les « remords », et le « deuil », si baudelairiens, et jusqu'à ce drapeau mouillé qui pend contre sa hampe, frère du vers baudelairien :

Sur mon crâne incliné plante son *drapeau* noir,

et du non moins baudelairien :

Dont la moustache pend ainsi qu'un vieux *drapeau*.

Baudelairiennes aussi, ces apostrophes à « son âme » :

Mon Ame, je voudrais te faire souvenir...

et ces familiarités voulues, dans un beau sonnet intitulé *la Mort de la Jeunesse* :

On sent qu'on a perdu tout le meilleur de soi !
C'est elle la Jeunesse aux yeux noyés d'extases,
Qui mettait des bouquets de lys dans tous les vases...

Voici les Passions qui vont faire la loi,
Servantes à la voix impérienne et forte
Qui grognent en usant les robes de la morte !

Je pourrais multiplier les exemples de ces imitations, d'ailleurs fort remarquables et animées déjà d'un esprit nouveau, comme on peut le voir ; — depuis trente ans, quel poète n'a pas subi l'influence de Baudelaire ? — Mais, tout à côté, quelle grâce ingénue et charmante dans ces vers du *Prologue* que je retrouve avec émotion en feuilletant cette *Jeunesse blanche* depuis si longtemps fermée :

Je veux recomposer la maison paternelle,
Avant l'absence, avant la mort, avant les deuils ;
Les sœurs, jeunes encor, dormant dans les fauteuils,
Et le jardin en fleurs et la vigne en tonnelle.

Quelle naïveté vraie, et ensemble quel art subtil dans ces vers :

J'évoque aussi parfois la grande chambre ancienne
Où nous allions prier pendant les soirs de mai ;
Comme, pour la chaleur, on ouvrait la persienne,
L'âme des fleurs passait dans le vent embaumé.

... On eût dit que le ciel descendait dans la chambre,
Avec son clair de lune et tous ses astres d'or !
Et les lits qui flottaient dans ces lumières d'ambre
Semblaient de grands bateaux sur un fleuve qui dort.

L'expression bronche un peu parfois, mais quelle vérité dans la sensation et quelle tendresse dans l'émotion !

Et comme il parle avec un battement de cœur communicatif de la Gloire, et

Des premiers lauriers verts dans nos jeunes cheveux !

Lisez encore ce sonnet, vraiment beau :

SOLITUDE

Faut-il fixer toujours ses yeux mélancoliques,
Tel qu'un prêtre pensif sur les choses de l'Art,
Tel qu'un prêtre qui reste agenouillé très tard
Dans son église froide, à veiller des reliques ?

Faut-il laisser fleurir les fleurs dans son jardin
Pour conquérir la gloire à travers les risées :
Faut-il laisser passer l'Amour sous ses croisées
Et perdre un bien réel pour un rêve incertain ?

Faut-il se murer vif et s'empêcher de vivre ?
Et, comme en une forge en feu, faut-il verser
Tous les métaux de l'âme au creuset de son livre ?

— Vis seul. C'est un temps dur d'épreuve à traverser,
Mais fais ce sacrifice à ta sublime envie :
Pour vivre après ta mort, sois donc mort dans la vie !

Et cette *Veillée de Gloire*, d'un enthousiasme si candide et où il y a un mot si douloureusement prophétique :

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
À noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, *songeant à la mort prochaine*, de se dire :
Peut être que j'écris des choses qui vivront !

En transcrivant ces vers, je me prends à les aimer d'un amour douloureux, et ma mélancolie de cette mort soudaine redouble, quand j'imagine, à travers ces poèmes, et par delà le Rodenbach un peu amer que j'ai connu, le jeune homme ardent et passionné qui les écrivit.

Et je me prends aussi à regretter, malgré l'incontestable supériorité technique des poèmes postérieurs, que Rodenbach n'ait pas persévéré dans la voie poétique qu'inaugurait cette *Jeunesse blanche*, si pleine d'âme et d'émotion, si fraîche, si simple, et parfois d'un si grand souffle... C'était au bout de cette voie qu'il eût trouvé la grande route lyrique, la route triomphale de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Vigny, bordée des hautes figures de l'Amour, de la Mort et de la

Gloire, au lieu des chemins de traverse où il s'est jeté, secrets, et bien à lui, mais trop étroits pour qu'on pût l'y suivre. Vain regret ! Ne regardons pas ce qu'il aurait pu faire, mais ce qu'il a fait. C'est déjà très bien :

L'eau triste des canaux s'est désaccoutumée
De refléter le noir passage des vaisseaux
Quand l'hiver l'a figée et l'a comme étamée ;
Mais parfois, certains jours, le dur sommeil des eaux,
Sans mirages en lui de la vie en allée,
S'évapore : on dirait un recommencement,
Et que l'Eau d'un air vague, encore un peu dormant,
Sort comme d'une alcôve aux rideaux de gelée !

Ces vers mystérieux de pensée, que je prends dans *le Règne du Silence*, sont un peu bizarres, comme tout ce qu'a fait Rodenbach après la *Jeunesse blanche*, mais ne vous semblent-ils pas excellents de forme, et même, pour la technique, « très forts » ? En voici d'autres, que j'extraits du *Voyage dans les yeux*, au titre féerique et charmant :

Quelques femmes, dans leurs prunelles sensibles,
Ont des ombres et des lueurs alternatives ;
Il y fait noir ou clair à leur guise ; on dirait
Derrière la cloison transparente des tempes
Qu'on baisse tour à tour ou qu'on monte des lampes...

Quelle *rareté* d'impression, et quelle science du style et du vers ! — D'autres encore :

En l'eau tiède des yeux tranquilles, combien j'ai
Souvent, le soir, plongé mon visage et nagé
Dans leur silence, vers une rive inconnue !
Mon âme s'y sentait toute légère et nue,
Et délivrée enfin des pesanteurs du corps,
Autour d'elle, pas même un cercle de ces moires
Qui dans l'eau, — pour un souffle, un éveil de nageoires, —
S'élargissent comme les sons mourants des cors,

Rodenbach excelle à donner ces frissons singuliers, à propager en nous la ride légère d'une eau morte, à l'identifier soudain avec celle d'une onde sonore, comme il fait en cet imprévu dernier vers.

Il dit quelque part en parlant des yeux :

Et toute l'ambiance y vit miniaturée.

Miniaturée! Voilà un mot qu'on attendait, n'est-il pas vrai? Et cet art est un peu mièvre, et ces descriptions tournent parfois à la miniature : mais combien elle est précise dans sa petitesse, et capable de s'élargir subitement par un vers de grand poète, comme celui-ci. — toujours sur les yeux :

Miroirs vivants en qui l'Univers se recrée,

ou ceux-ci :

Et l'on voit dans des yeux qui se croient gais et beaux,
D'anciens amours mirés comme de grands tombeaux.

Et dans les *Vies encloses*, à côté de vers décidément trop bizarres, que de vers définitifs, comme celui-ci sur le gris des ciels du nord :

Il était la couleur sensible du silence,

ou celui-ci, simple et beau,

Nous connaissons si mal notre pauvre âme immense !

ou ceux de l'*Épilogue* :

Ici toute une vie invisible est enclose,
Qui n'a laissé voir d'elle et d'un muet tourment
Que ce que laisse voir une eau, d'aspect dormant,
Où la lune mélancoliquement se pose...

Sous la blanche surface immobile, cette eau
Souffre; d'anciens chagrins la font glacée et noire;
Qu'on imagine, sous de l'herbe, un vieux tombeau
De qui le mort, mal mort, garderait la mémoire...

Et cette eau qu'est mon âme, en vain pacifiée,
Frémit d'une douleur qu'on dirait un secret,
Voix suprême d'une race qui disparaît,
Et plainte, au fond de l'eau, d'une cloche noyée!

La manière ici s'élargit, Rodenbach retrouve l'inspiration, plus naturelle et plus émue, des vers de la prime jeunesse, mais avec toute l'expérience d'art en plus, et aussi une mélancolie plus profonde et plus pathétique :

Voix suprême d'une race qui disparaît!

Il était bien le fils de cette race, il le sentait bien lui-même,

ce poète qui a vécu et est mort à Paris. C'est bien le même qui, adolescent, avait rêvé un poème historique à la gloire de la Belgique, et qui l'a écrit, non pas historique heureusement, mais pittoresque et sentimental, épars dans toute son œuvre, vers et prose, dans le *Règne du Silence* comme dans *Bruges-la-Morte*. Ce sont toutes les Flandres qui vivent dans ses poèmes, avec leurs canaux rectilignes comme ses vers quasi géométriques, leurs lointains et clairs carillons qui sonnent dans ses syllabes légères, leur brume qui se condense en mystère autour de ses strophes, leur sol trempé d'eau où tout à coup le pied enfonce, comme parfois l'esprit se perd et s'enlise dans la mollesse soudaine de son verbe.

Le gris des ciels du Nord dans mon âme est resté,

dit quelque part Rodenbach. Ce n'est pas seulement les ciels du nord qui s'évoquent dans ses vers, c'est tout le Nord natal, eaux et cieux, villes et campagnes. Et si la France avait raison de traiter comme sien un poète qui écrivait remarquablement le français, la Belgique peut voir en lui un de ses poètes nationaux, et honorer pieusement sa mémoire.



Dans les dernières années, Rodenbach se préoccupait beaucoup du vers libre, tenté par Jules Laforgue et Gustave Kahn, et presque aussitôt accueilli et adapté par Henri de Régnier et Francis Viéél-Griffin. Rodenbach était un « inquiet », ce qui est une qualité chez un artiste : on ne trouve qu'à la condition de chercher. Il cherchait, dans cette direction nouvelle, encore à peine indiquée, et il nous a donné le résultat de ses recherches en ce dernier volume, *le Miroir du Ciel natal*, qui venait justement de paraître. Il contient des notations en vers libres très curieuses : mais ce ne sont pas évidemment ses meilleurs vers. Peut-être n'avait-il pas eu encore le temps de se s'habituer au vers libre ; peut-être cette forme ne convenait-elle pas à son tempérament, plus descriptif que musical ; peut-être enfin le vers libre est-il une forme destinée à périr, après quelques années d'existence, dans la « lutte pour la vie » des formes d'art, si semblable à celle des espèces

dans la nature? Toujours est-il qu'après *le Miroir du Ciel natal*, le définitif vers libre, — si ces deux mots ne jurent pas trop, — reste encore à inventer.

*
* *

Enfin, Rodenbach avait tenté le théâtre avec succès et fait applaudir un acte, *le Voile*, à la Comédie-Française. On se rappelle le sujet du *Voile* : il est un peu particulier, mais d'un bien joli symbolisme. La scène est à Bruges, ville des béguinages. Une béguine, sœur Gudule, soigne une malade agonisante. Jean, le neveu de la malade, s'éprend non pas de sœur Gudule, — ce serait trop direct, trop grossier pour Rodenbach, — mais d'une idée, d'un rêve, d'une chimère : des cheveux de la jeune béguine, invisibles sous sa cornette. Elle dîne à sa table, et tout en causant, en lui parlant d'elle comme d'une tierce personne, — causerie toute en finesses et en nuances, d'une extrême habileté scénique, — le jeune homme lui demande à voir ces cheveux mystérieux, la prie de lui en dire au moins la couleur... Elle, naturellement, refuse. Il croit alors sentir qu'il l'aime. Au milieu de la nuit, la mourante pousse un cri affreux ; c'est la mort qui passe. Sœur Gudule se précipite vers la chambre funèbre, en toute hâte, les cheveux épars. Jean l'aperçoit ; il voit la belle chevelure flottante sur les chastes épaules ; il *sait*... Et son rêve n'est plus un rêve ; et la réalité, si belle qu'elle soit, ne le vaut pas. Ce qu'il aimait, ce n'est pas la femme, c'est la « Sœur » ; ce n'étaient pas les cheveux mystérieux, c'était leur mystère même ; une fois la « Sœur » apparue femme, ne fût-ce qu'une seconde ; une fois le mystère révélé, le charme cesse. L'amour s'en va. Et quand, la malade étant morte, sœur Gudule, qui n'a plus rien à faire dans la maison, vient lui dire adieu, il la laisse partir comme une inconnue. Subtilités un peu étranges, mais exquis, exprimées de façon à la fois très littéraire et très dramatique. Ainsi, scène VII, ce couplet de Jean à sœur Gudule :

Vous et moi, nous n'avons ni n'aurons de foyer,
Et pourtant notre vie est quasi conjugale.
C'est comme un long canal dont, à distance égale,

S'allongeraient les quais de pierre. L'eau les joint
 Et semble amalgamer leurs reflets en un point,
 Mais leur mirage seul se mêle, à la surface ;
Ils vivent séparés en étant face à face !

Comme ce dernier vers est fin et juste! — Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore dans la pièce, c'en est l'atmosphère poétique. C'est Bruges-la-Morte avec ses cloches incessantes, ses canaux calmes, semblables à des miroirs, bordés de muets couvents, et sa brume pareille à de l'encens humide. Là, le drame de la vie ne fait qu'effleurer les âmes; elles sont trop tristes pour être douloureuses; et les grandes passions se fondent dans la monotonie mélancolique d'une vie toute en prières, en silence et en solitude.

*
* *

J'ai prononcé tout à l'heure à propos du *Voile*, le mot de symbolisme. Il ne pouvait mieux se présenter qu'au moment de caractériser l'œuvre de Rodenbach. C'est le mot qui résume peut-être le plus complètement ses idées et son talent; celui qui fait le tour de son esprit. Je me demande si ce n'a pas été lui, le vrai symboliste. On a dit d'Alphonse Daudet, qui n'appartenait à aucune école, que c'était lui le vrai naturaliste; Émile Zola, bien que chef du naturalisme, étant plutôt une sorte de poète épique, un romantique de la vie moderne. Rodenbach, lui non plus, ne se rattachait à aucun groupe; il fut un isolé dans la bataille littéraire. Ceux qu'on a appelés les symbolistes, d'un nom assez vague pour s'appliquer à des poètes aussi différents que Mallarmé, Moréas et Henri de Régnier, ne le considéraient pas comme l'un des leurs; — et pourtant, je ne sais pas, en y réfléchissant, s'il n'a pas réalisé beaucoup de leurs idées.

Le symbolisme est issu de Baudelaire. Il est fondé sur la théorie des correspondances :

La nature est un temple où de vivants piliers
 Laisser parfois sortir de confuses paroles...

Et plus loin :

Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Les couleurs, les parfums et les sons se répondent.

Et tout répond à l'âme, seule réalité dont les choses sensibles ne sont que les signes.

Telle est, brièvement résumée, la métaphysique du symbolisme. Elle est belle d'ailleurs, et à moitié vraie. Or, je ne vois personne, pas même Mallarmé, très souvent purement plastique, qui l'ait mieux et plus constamment mise en œuvre que Rodenbach. Ce ne sont chez lui que *correspondances* baudelairiennes, non plus seulement entre les sons, les parfums et les couleurs, mais entre les choses les plus disparates. C'est du baudelairisme exaspéré. Pour Rodenbach, le poète est celui qui trouve des rapports entre les plus lointains objets. Lisez ces vers, à titre de curiosité, non pour eux-mêmes, car ils ne sont pas de ses bons vers :

Yeux d'aveugles : ils sont tristes, *l'air d'une plaie,*
 Ah ! qu'ils sont tristes,
Nus comme les tonsures des séminaristes.

On voit à quel point il a poussé la théorie des correspondances... Mais quand il ne dépasse pas les bornes permises, il a fait d'étonnantes trouvailles. Tout chez lui est signe, symbole de tout. Symbole de l'âme, les yeux ; symbole des yeux, les vitres ; symbole des vitres, les lacs ; symbole des lacs, les cieux ; symbole des cieux, les yeux. Le monde est un symbolisme circulaire. Même au théâtre, il a développé un symbole : les cheveux de sœur Gudule sont le symbole de sa vie cachée, de son âme, de ses rêves, du Rêve. *Le Voile* est peut-être la seule pièce vraiment symboliste qu'on ait écrite en France. Rodenbach était le plus symboliste des poètes français d'aujourd'hui.

C'est ainsi que je résumerai l'impression que j'emporte de son œuvre.

*
* *

Et maintenant, faut-il la juger ? Le temps me manque, et l'autorité. Mais, tout de même, il faut une conclusion à cette étude, à la fois trop longue et trop courte, — surtout trop hâtive. — Les morts ont droit à la vérité. On la leur doit comme un austère hommage. Je dirai donc entièrement ce que je pense de l'œuvre de Rodenbach : elle est fragmen-

taire. Il n'a rien achevé ; il ne laisse que des morceaux. Il était fort intelligent ; aussi a-t-il aimé les théories d'art, et, les aimant, il les a appliquées, trop bien. Le symbolisme l'a conduit par une pente insensible au didactisme. Il y a dans son œuvre des vers trop uniquement intellectuels, qui sonnent comme de la prose. Il a trop cru aussi qu'il fallait à tout prix avoir une manière ; son ambition était que, partout où on lisait ses vers, on pût dire tout de suite, sans voir la signature : « Cela est du Rodenbach. » Erreur ! Il faut qu'on dise avant tout : « Cela est beau. » Aussi, pour se créer cette manière, s'est-il trop enfermé en lui ; il s'est appliqué à n'être que lui, il s'est clos hermétiquement à toute sensation, à toute émotion nouvelles, qui n'étaient pas du Rodenbach authentique. Et il n'a pas été fécondé par les passions, par les idées, par la vie ; il a été amené à se répéter, ou, pour se varier, à se raffiner : de là la monotonie et le maniérisme de quelques-uns de ses vers. Il a, d'un mot, trop vécu peut-être dans la Tour d'Ivoire.

N'importe. Il fut un bon poète dont l'œuvre à part restera et dont le souvenir nous sera cher. Il a passé sur terre comme une ombre regardant des ombres ; la vie a bien été pour lui cette caverne dont parle Platon, le premier des symbolistes. Il a aimé le fugace, l'inachevé, l'ondoyant, les cloches et les cygnes, le vent et le crépuscule, le silence et l'eau.

Il a su trouver pour dire ses rêves des mots impalpables comme eux, de vieux mots familiers auxquels il donnait un sens neuf et mystérieux. Un peu de son âme habite pour nous toutes les choses qu'il a chantées ; une ville mélancolique et belle restera sous son invocation ; au nom de Bruges-la-Morte est joint à jamais le nom de Georges Rodenbach ; et sa mort même achève cette idéale union.

26-27 décembre.

FERNAND GREGH.

CONVERSATIONS

DE

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

L'un de nous a eu la bonne fortune de retrouver, dans la famille du général baron Gourgaud, les notes que celui-ci rédigeait chaque soir à Sainte-Hélène, où il avait accompagné l'Empereur. Ce journal est un document de premier ordre, digne de prendre place à côté du Mémorial de Las Cases et du journal de Montholon, ces autres compagnons et confidents de l'Empereur. On y trouve des renseignements nouveaux sur la captivité, des conversations inédites où l'Empereur, ce grand manieur d'hommes, qui n'était plus qu'un penseur, exprime ses idées sur son règne, sur la Révolution, sur les lettres, les sciences, sur la religion.

Nous nous réservons de faire connaître sur la personne du général baron Gourgaud, sur sa prétendue brouille avec ses compagnons de captivité, et sur les vraies raisons de son départ de Sainte-Hélène, des détails inconnus qui montreront l'importance du Journal. Nous nous bornons aujourd'hui à en placer quelques fragments sous les yeux des lecteurs de la *Revue*. — V^{te} DE GROUCHY ET ANTOINE GUILLOIS.

Mercredi, 21 février 1816. — On voit un bâtiment. Je vais à la chasse avec Piontowski et Harrisson, lieutenant au 53^e,

puis me promène en calèche avec l'Empereur, qui nous dit :

— Il y a un an, je faisais repeindre le brick pour le retour (de l'île d'Elbe). L'officier du *Zéphir* m'a écrit depuis et m'a dit qu'il s'était aperçu de l'expédition, et qu'il n'avait plus eu de doutes en rencontrant mon petit convoi. Nous étions à peine cinq cents à bord du brick. A peine débarqués, nous avons établi notre bivouac en un point coupant la route d'Antibes à Grasse. J'avais envoyé un détachement sur Antibes, mais le résultat en a été mauvais. A peine étions-nous installés qu'arrive Milowski en livrée rouge de postillon. Il avait été au service de l'impératrice Joséphine et était alors à celui du prince de Monaco. Il assure que, depuis Paris jusqu'en Provence, on réclame l'empereur Napoléon : il raconte qu'en plusieurs endroits, on s'est moqué de sa livrée, puis il reprend que toutes les troupes, tous les paysans sont pour moi.

» Bientôt on amène le Prince, affirmant qu'il se rend dans sa principauté : on ne lui fait pas de questions positives, craignant que ses réponses ne fassent mal sur la troupe, que l'expédition d'Antibes avait quelque peu affectée. Plusieurs soldats et officiers demandent à se rendre à Antibes pour délivrer leurs camarades. Mais, après réflexion, je me décide à marcher promptement sur Grenoble et leur dis : « Plus de la moitié d'entre vous seraient prisonniers à Antibes, que je ne changerais pas mon plan. » Je passe à Grasse ; au lieu de s'arrêter dans la ville, on bivouaque sur la hauteur. Un grand nombre d'habitants viennent parler aux soldats. Le maire, en habile politique, réserve de se prononcer jusqu'à mon arrivée à Grenoble, et annonce qu'il a fait préparer pour moi sa maison de campagne. Arrivé à cette maison, sur la route de Grenoble, j'apprends que la domestique du maire est partie en avant pour annoncer mon débarquement. Il nous manquait une imprimerie, car les imprimés font plus d'effet sur les paysans que les proclamations écrites à la main ; Rencontre d'un bataillon du 5^e de ligne : on croit qu'il a une pièce d'artillerie. Je me suis avancé et ai donné un coup de poing à un soldat, en disant : « Comment, vieux coquin, tu aurais tiré sur ton Empereur ! — Regarde »,

répondit le soldat, en montrant que son fusil n'était pas chargé. Le peuple se pressait en foule autour de moi. Un grenadier de la garde me présenta son père, âgé de quatre-vingt-dix ans ; je lui jetai une bourse et fis prendre son nom pour une pension. Quel beau sujet de tableau ! Nous arrivons à Grenoble et nous causons avec les magistrats sur le serment. « *Nous n'en avons pas prêté !* » disent-ils.

Lundi, 16 décembre 1816. — A huit heures et demie, nous passons à table et y restons jusqu'à minuit.

— La constitution de l'Assemblée constituante, dit l'Empereur, n'avait pas le sens commun ; mais je suis d'avis qu'il ne faut pas de constitution à la France ; c'est un pays essentiellement monarchique. Je veux dire pas de corps délibérants, quoiqu'il y en ait toujours eu, états de provinces, états généraux, parlements. Pas de corps législatif. Si l'on veut faire une révolution dans un pays, il faut y former une assemblée ; il s'y crée aussitôt deux partis, il s'établit des haines et des passions. En Autriche, j'ai été au moment de révolutionner Vienne ; si je l'avais voulu, j'aurais appelé une assemblée avec des députés de tous les ordres. Je ne crois pas qu'en France la constitution actuelle puisse se maintenir, car ceux qui sont les plus puissants et qui devraient en être les plus fermes soutiens, je veux dire les pairs, sont les premiers intéressés à son renversement, à cause des privilèges de la noblesse. Si, comme en Angleterre, c'était la nation qui eût accepté son roi, à condition qu'il suivrait la constitution, ce serait différent. Lors du serment du Jeu de Paume, je crois que Louis XVI aurait pu arrêter la Révolution, mais il avait beaucoup d'audace en arrière et il manquait de fermeté au moment de l'action. Il avait plus d'esprit que la masse des hommes ; il le savait, et c'est pourquoi il voulait régner lui-même. Il eût dû, comme Louis XIII, prendre un bon premier ministre et lui laisser tout faire. Peut-être que si M. de Montmorin eût gouverné, la Révolution ne serait pas arrivée. L'Assemblée constituante aurait bien fait de prendre le duc d'Orléans pour roi et de changer tout d'abord l'ordre de la dynastie. Les puissances étrangères ne s'en seraient pas

mêlées. Il y a des gens qui auraient prétendu que le duc d'Orléans en aurait été déshonoré, mais les vêtements royaux couvrent tout de leur éclat. Certes, je crois que si Louis XVI se fût échappé à Varennes, le duc d'Orléans eût été élu roi et alors la Révolution prenait un tout autre cours.

» La campagne de Dumouriez en Champagne est très belle et très audacieuse; c'est le seul homme que la noblesse ait produit. Il pouvait être ministre, il avait beaucoup de tête et d'esprit. Dans ses Mémoires, il énonce une bêtise, quand il prétend qu'il aurait pu être duc de Brabant, alors que toute sa carrière militaire n'a duré que huit ou dix mois. Il est probable que s'il eût continué huit ou dix ans, il fût devenu un homme du plus grand renom. C'était bien autre chose que Lafayette. Tous les généraux d'alors. Kellermann, Beurnonville, Valence, étaient des imbéciles : nous les avons vus depuis ! Brunswick s'est conduit fort sottement dans cette campagne de Champagne. Quand on veut envahir un pays, il ne faut pas craindre de livrer bataille et de chercher partout son ennemi pour le combattre. Il ne fallait pas donner aux Français le temps de respirer, et on aurait dû marcher droit sur Paris. Qui aurait pu arrêter le général prussien ?

» Je crois que les massacres de Septembre ont fait un bon effet sur l'esprit des envahisseurs. Ils n'ont plus vu qu'une population entière soulevée contre eux ; partout du sang, des assassinats. On a prétendu que pendant la Révolution l'honneur s'était réfugié aux armées ; j'affirme, moi, que les massacres de Septembre étaient presque tous des anciens militaires, qui, avant d'aller à la frontière, ne voulaient pas laisser d'ennemis derrière eux.

» C'est Danton qui avait conçu ce projet : c'était un homme bien extraordinaire, fait pour tout ; on ne conçoit pas pourquoi il s'est séparé de Robespierre et s'est laissé guillotiner. Il paraît que les deux millions qu'il avait pris en Belgique avaient altéré son caractère. C'est lui qui disait : *De l'audace ! puis de l'audace et encore de l'audace !* — Marat avait de l'esprit, mais était un peu fou. Ce qui lui a donné une grande popularité, c'est qu'en 1790 il annonçait ce qui arriverait en 1792 : il luttait seul contre tous. C'était un homme bien singulier : ces personnages-là sont du domaine

de l'histoire. Ils n'ont point, quoi qu'on en dise. le caractère méprisable : peu d'hommes ont marqué comme eux. — Robespierre ne sera jamais bien connu par l'histoire. Il est certain que Carrier, Fréron, Tallien étaient bien plus sanguinaires que lui. Danton a laissé beaucoup d'amis, parmi lesquels Talleyrand et Sémonville. C'était un vrai chef de parti qui se faisait aimer de ses sectaires. Robespierre aurait dû se faire nommer dictateur, mais cela ne lui était pas aussi facile qu'à un général. Les soldats ne sont pas républicains : accoutumés à obéir, ils sont contents de voir les bourgeois soumis comme eux.

» Au camp de Boulogne, tous les soldats désiraient me voir Empereur. Les armées sont essentiellement monarchiques et vous verrez cet esprit gagner l'Angleterre. Au 18 fructidor, si le Directoire avait été renouvelé, j'arrivais sur Lyon avec 15 000 hommes et je me mettais, dès lors, à la tête du Gouvernement sans obstacle. J'aurais su rallier près de moi tous les partis. Dans les premiers temps du Consulat, Sieyès disait : *« Je ne vous verrai jamais d'aplomb que vos antichambres ne soient remplies de l'ancienne noblesse. Les femmes d'avocats qui feraient, à présent, les dédaigneuses d'être dames du palais, en mourraient d'envie, si elles voyaient les grands noms l'être ! »* Le fait est que j'étais mieux servi, j'entends service, par madame de Montmorency, madame de Mortemart, que par les bourgeoises. Ces dernières craignaient de passer pour des femmes de chambre. La duchesse de Montebello était comme cela, elle n'aurait pas ramassé la jarrettière de l'Impératrice. Tout en m'entourant de la vieille noblesse, qui est la vraie aristocratie, je donnais la première place, le commandement des armées à des plébéiens, tels que Duroc. Les nobles étaient flattés, et les plébéiens voyaient bien que je considérais les premiers par politique.

» Dans un voyage que je fis en Italie, en montant la côte de Tarare à pied avec Duroc, nous rencontrâmes une vieille femme qui nous dit qu'elle voudrait voir le Premier Consul. Je lui répondis : « Bah ! tyran pour tyran, c'est la même chose. — *Ce n'est pas cela, interrompit-elle, Louis XVI était le roi des nobles et Bonaparte est le roi du peuple.* » Une aristocratie est nécessaire à un grand empire. Les Bourbons

cherchent à se rattacher la nation en nommant pairs les fils de Duroc et de Bessières. Ils auraient bien fait d'avoir une Chambre des pairs composée des hommes de la Révolution, qui auraient été les premiers intéressés à conserver une constitution. »

Montholon assure qu'ils seront bientôt culbutés ; Sa Majesté répond :

— Ils ont détruit tous les points de ralliement, et puis, pour le peuple, les cours prévôtales font très bien ; s'il arrivait une révolution, ce ne serait que par un mouvement de Paris. Paris est la France. Paris me remplace à présent.

Jeudi, 9 janvier 1817. — « Il y a eu pendant la Révolution un moment où toutes les têtes étaient en vrai délire. On ne voulait plus de sciences, ni de savants. La commission des travaux publics ne devait plus s'occuper, disait-on, que de chaumières et d'étables à vaches, et non d'architecture. C'était un vrai chaos. Je lisais ce matin qu'un officier de l'état civil consultait la Convention pour savoir le nom à donner à un enfant dont la mère lui annonçait qu'il n'était pas de son mari. La Convention décida qu'il s'appellerait comme l'époux légitime ; elle eut tort en cela : elle aurait dû, puisqu'il y avait commencement de preuves, renvoyer les parties à un tribunal pour juger l'affaire. La loi, en général, reconnaît que les enfants, dans le mariage, appartiennent au mari. On évite ainsi les procès scandaleux qui ne manqueraient pas de se produire si on admettait dans tous les cas les preuves du contraire... »

» J'ai fait ce que j'ai pu pour améliorer le sort des bâtards, des malheureux bien innocents et qui sont pourtant déshonorés, mais on ne saurait pas beaucoup tenter pour eux sans porter atteinte à l'institution du mariage. Peu de gens, alors, se marieraient. Autrefois, en même temps que sa femme on avait des concubines, et les bâtards n'étaient pas méprisés comme ils le sont de nos jours. Je trouve ridicule qu'un homme ne puisse avoir légitimement qu'une seule femme. Quand elle est grosse, c'est comme s'il n'en avait plus. On n'a plus de concubines, c'est vrai, mais on a des maîtresses, ce qui dérange bien plus les fortunes. Je parle pour les gens

aisés. car les pauvres n'en pourraient nourrir plus d'une. En France, les femmes sont trop considérées : elles ne doivent pas être regardées comme les égales des hommes, et ne sont, en réalité, que des machines à faire des enfants. Pendant la Révolution, elles s'insurgeaient, s'érigeaient en assemblées, voulaient même se former en bataillons : on fut obligé de réprimer cela. Le désordre se fût entièrement mis dans la société si les femmes étaient sorties de l'état de dépendance où elles doivent rester. C'eût été des luttes, des combats continuels. Un sexe doit être soumis à l'autre ; on a vu des femmes faire la guerre comme soldats ; alors, elles sont courageuses, susceptibles de beaucoup d'exaltation, et capables de commettre des atrocités inouïes. A Orgon¹, une jeune et jolie femme était si acharnée contre moi, qu'elle aurait, j'en suis sûr, bu mon sang. Si la lutte s'établissait entre les hommes et les femmes, ce serait bien autre chose que celle qu'on a vue entre les grands et les petits, les blancs et les noirs. Le divorce est entièrement au désavantage des femmes ; si un homme a eu plusieurs épouses, il n'y paraît pas, tandis qu'une femme qui a eu plusieurs maris est toute fanée. En cas de lutte, la grossesse est la seule chose qui pourrait donner de l'infériorité aux femmes. Les dames de la halle sont aussi robustes que la plupart des jeunes gens...

» Madame Moreau a causé la perte de son mari, qui était bon, mais faible : elle poussa l'impertinence, dans le temps où j'étais Premier Consul, jusqu'à marcher effrontément devant madame Bonaparté, à laquelle Talleyrand offrait la main dans une fête qu'il me donnait. Il lui allongea des coups de pied pour qu'elle se rangeât, et fut obligé de la faire mettre de côté par quelques-uns de ces jeunes gens qui, avec des rubans au bras, faisaient les honneurs de la fête. On ne peut concevoir l'impudence de cette dame. Un jour, elle alla chez l'Impératrice, et comme celle-ci ne pouvait la recevoir de suite, elle s'en alla en fermant les portes avec violence et en criant qu'elle n'était pas faite pour attendre. Je savais que Moreau tenait de fâcheux propos contre moi, mais je le laissais bavarder. J'avais beaucoup fait pour lui ; je lui avais

1. Au moment du départ pour l'île d'Elbe.

confié une armée magnifique, alors que je ne m'étais mis à la tête que de quelques conscripts. Je lui avais fait présent de pistolets superbes; enfin, je le traitais fort bien en tout. Je savais qu'il avait pris quatre millions, je n'en parlais jamais; lui-même m'avouait qu'il ne se sentait pas capable de gouverner et qu'il était plus heureux en second qu'en chef. Il venait souvent me voir et finissait par trouver que j'avais raison et que lui avait tort: nous dinions ensemble.

» Je lui avais pardonné deux fois ses bavardages et ceux de madame Moreau. Enfin, comme il continuait, poussé par sa femme, je dis à Lanjuinais que s'il ne modifiait pas son attitude, je changerais à son égard, et que la loi était pour tous. *« N'est-ce pas, Lanjuinais, la loi? — Oui, Premier Consul. Il n'y a rien à répondre »*. Enfin ses actions, ses propos dans les assemblées d'hommes devinrent tels que je ne l'admis plus dans mon intimité. J'empêchai Joséphine, qui avait peur de sa femme et de sa belle-mère, de les recevoir: je ne les rencontrai plus que dans les grands cercles, publiquement. Il s'était posé tout à fait en hostilité contre moi. Je le laissai se perdre tout seul, je me retirai de cette affaire, pensant: *« Moreau viendra briser sa tête contre le palais des Tuileries. »* Il critiquait tout, et principalement ma garde, et là-dessus il s'attira des querelles avec Bessières.

» Je laissai les partis se prononcer; cependant Lajolais, qui l'avait entendu assurer que rien n'était plus facile que de me renverser, de s'emparer du pouvoir, et dans sa mauvaise humeur tenir d'autres propos du même genre, en avait fait part à Pichegru et à Georges. On pourrait même dire que c'est Lajolais qui a engagé toute cette conspiration. Ils vinrent à Paris. Pichegru et Georges eurent une entrevue avec Moreau, le soir, sur la place de la Madeleine; Moreau venait par la rue Royale, et Pichegru fut au-devant de lui par le boulevard, l'embrassa et lui annonça qu'il venait dans la capitale pour renverser le Premier Consul. Georges restait à l'écart; Pichegru fut le chercher et le présenta à Moreau. Celui-ci, qui ne s'attendait pas à ce que les propos tenus devant Lajolais fussent pris à la lettre, en était fort embarrassé. Georges lui demanda sur quoi il pouvait compter. Moreau lui répondit: *« Renversons Bonaparte, et alors tout le monde est pour moi.*

Je serai nommé Premier Consul avec Pichegru et on vous réhabilitera. » Georges s'écria qu'il ne prétendait pas seulement à cela, qu'il voulait être troisième consul. A ces mots, Moreau lui déclara que si l'on savait seulement que lui, Moreau, était d'intelligence avec un chouan, toute l'armée se lèverait contre lui et le coup manquerait. Il fallait d'abord tuer le Premier Consul, et alors tout le monde se déclarerait pour Moreau. Georges lui dit de choisir trois hommes décidés parmi ceux qu'il croyait que lui, Moreau, avait à sa disposition. A quoi Moreau avait répondu : « Bonaparte vivant, je ne puis disposer de personne, mais une fois qu'il sera mort, j'aurai pour moi la France et l'armée ! » Des reproches furent alors échangés. « Vous nous faites venir et vous ne pouvez rien ! » Georges s'écria même : « Bleu pour bleu, j'aime mieux que Bonaparte règne que vous. » Là-dessus, ils se séparèrent.

» Cependant, Moreau avait dit à Pichegru qu'il le recevrait volontiers chez lui, et lui indiqua même les moyens de pénétrer jusqu'à lui, mais que, quant à Georges, il ne voulait plus le voir. Cependant Moreau reçut plusieurs fois Pichegru chez lui, dans sa bibliothèque. Il chercha à se former une trentaine d'amis décidés et se réconcilia avec Bernadotte, avec qui il était brouillé depuis une vingtaine de jours. J'en fus informé par Désirée¹, qui me raconta que son mari ne dormait plus, rêvait et parlait de Moreau et de conspirations. Ce dernier était venu trois fois la veille, elle craignait que son époux ne se mêlât à de mauvaises affaires. Elle avait consigné Moreau à sa porte et venait m'en prévenir. Il m'était impossible d'avoir un meilleur espion. Enfin, arriva l'aventure de la querelle, la capture d'Hotier.

» Réal voulait que je fisse emprisonner sur-le-champ Moreau. Je n'y consentis pas avant de savoir positivement si Pichegru et Georges étaient encore à Paris. Il me vint à l'idée de faire prendre le frère de Pichegru, ancien moine, et d'en tirer quelques éclaircissements. Cela ne manqua pas. Il logeait à un quatrième étage sur la place Vendôme. Étonné d'être accusé, il dit : « *Je n'ai rien fait. Est-ce donc un crime de recevoir son frère ?* » Réal l'interrogea et acquit l'entière convic-

1. Fille de Clary, épouse de Bernadotte, belle-sœur de Joseph Bonaparte.

tion que Pichegru était à Paris et qu'il se tramait une vaste conspiration. Il accourut à Malmaison, me montra l'interrogatoire et me présenta le décret d'arrestation de Moreau : je le signai. Henri, de la gendarmerie, l'arrêta comme il revenait de Grosbois.

» Moreau paraissait gai et riait le long de la route ; mais, arrivé au Temple et apprenant qu'il était écroué pour intelligences avec Georges et Pichegru contre la République, il s'assit et changea de couleur comme s'il se trouvait mal. S'il m'eût écrit alors, tout aurait été oublié. Sa femme vint, et au lieu de se jeter à mes pieds, en me disant que, coupable ou non, elle me suppliait de remettre son mari en liberté, elle cria bien fort qu'il était innocent, que son arrestation était arbitraire, que si on le jugeait, son innocence serait reconnue. Enfin, au lieu de me calmer, cela ne fit que me pousser à bout.

» Je chargeai Régnier de voir Moreau, de le décider à m'avouer ses relations avec Pichegru, à m'en exprimer ses regrets. Au lieu de cela, il persista à assurer qu'il ne avait pas du tout ce que cela voulait dire !

» Il était du plus grand intérêt pour moi de me saisir de Georges et de Pichegru. La police était sur les traces de ce dernier, lorsque son meilleur ami, qui avait été son aide de camp, vint m'offrir de le livrer pour trois cent mille francs. Il soupait chez lui ce soir-là, avec Rolland, frère d'un capitaine de vaisseau. Je promis les trois cent mille francs en un bon n° II, sur Estève, lequel ne serait payable qu'après l'arrestation. Pendant le souper, Pichegru dit : « *Comment ! est-ce que Macdonald et moi, si nous nous présentions à la parade avec nos panaches, nous n'enlèverions pas les troupes ?* » Ce à quoi le Judas répondit : « *Détrompez-vous, pas un chat ne bougerait.* » A minuit, le traître remit à mes agents une clef de la chambre, dont il donna une description. Pichegru avait sur sa table de nuit une bougie et des pistolets. Comminge renversa la table. Le général voulut retrouver ses armes, il fut saisi par sept ou huit gendarmes d'élite ; on fut obligé de le conduire nu et garrotté à la préfecture. Réal lui déclara qu'il devait voir que toute défense était inutile, que cela ne servirait qu'à le faire maltraiter, ce qui était indigne de lui. Enfin, il se décida à avouer : « *C'est vrai : je vais m'habiller !* »

» Georges fut livré par Léridan pour cent mille francs. Il voulait quitter le faubourg Saint-Honoré, où il voyait qu'on le cherchait; Léridan avertit la police qu'il allait le conduire au faubourg Saint-Jacques dans un cabriolet dont il donna la description. Les agents se mirent à ses trousses, et Cadoudal, voyant qu'on venait de se saisir de plusieurs des siens dans ce dernier endroit, voulut revenir sur ses pas pour regagner Chaillot. C'est alors qu'il fut arrêté.

» Lors du concordat, Macdonald, Delmas, etc., conspirèrent contre moi parce que je rétablissais les prêtres. Il est étonnant combien ils les détestaient! C'est l'opération que j'ai trouvée la plus difficile à mener à bien. Madame de Staël avait réuni les principaux généraux et leur avait raconté qu'ils n'avaient plus que vingt-quatre heures à être quelque chose, que si on me laissait faire, j'aurais bientôt quarante mille prêtres à mes ordres, que je me moquerais des généraux et les ferais marcher, qu'il fallait me faire changer d'avis et me demander une audience à ce sujet.

» Je consultai pour savoir comment faire juger Moreau; Lebrun et Cambacérès étaient d'avis de le faire passer devant une commission militaire, composée d'officiers de réserve. Je ne le voulus pas et le fis traduire au tribunal criminel, et j'eus bien sujet de m'en repentir. Un juge, Lecourbe, poussa l'esprit de parti jusqu'à déclarer qu'il ne croyait pas Georges coupable. Enfin, il n'a tenu qu'à une seule voix, celle d'un imbécile, Guillemín, que Moreau ne fût acquitté. S'il l'eût été, on me conseillait de le faire fusiller sur-le-champ, par des gendarmes à moi, pour éviter une révolution. Voilà à quoi m'exposait la folie de le faire juger ainsi.

» C'est comme pour l'aventure du collier: la reine était innocente, et pour donner une plus grande publicité à son innocence, elle voulut que le Parlement jugeât. Le résultat fut que l'on crut que la reine était coupable. Cela causa du scandale et jeta du discrédit sur la cour. Peut-être la mort du roi et de la reine date-t-elle de là!

» Les royalistes ont, de tout temps, exercé une grande influence sur l'opinion publique. Dans l'entrevue que j'eus avec Hyde de Neuville après le dix-huit Brumaire, il dit: *Voyez Pichegru, nous en avons fait un grand général depuis qu'il*

est de notre bord. Si vous vous déclarez pour notre cause, d'ici à quelques jours, vous verrez quelle sera l'opinion de la capitale; nos mots d'ordre, seulement, vous rattacheront les plus fervents royalistes. »

» La police de Paris fait plus de peur que de mal. Il y a chez elle beaucoup de charlatanisme. Il est très difficile de savoir ce qu'un homme fait chaque jour. La poste donne d'excellents renseignements, mais je ne sais si le bien est compensé par le mal. Les Français sont si singuliers qu'ils écrivent souvent des choses qu'ils ne pensent pas, et ainsi on est induit en erreur; lorsqu'on viole le secret des lettres, cela donne de fausses préventions. La Valette convenait parfaitement à cette place¹. J'avais aussi Laforêt, qui était l'homme de M. de Talleyrand. On ne peut lire toutes les lettres, mais on décachetait celles des personnes que j'indiquais et surtout celles des ministres qui m'entouraient. Fouché, Talleyrand n'écrivaient pas, mais leurs amis, leurs gens écrivaient, et, par une lettre, on voyait ce que Talleyrand ou Fouché pensaient. M. Malouet rédigeait toutes les discussions qu'il avait avec Fouché et, par là, on connaissait les paroles de ce dernier. Les ministres ou envoyés diplomatiques étrangers, sachant que c'était à moi qu'étaient renvoyés les paquets, écrivaient souvent des lettres, pensant que je les lirais: ils disaient ce qu'ils voulaient que je susse sur le compte de M. de Talleyrand. Un jour, M. de Luchesiini écrivit en chiffres à son maître que j'étais convenu avec l'empereur de Russie de partager la Prusse: c'est ce qui a déterminé ce souverain à me déclarer la guerre. Talleyrand faisait tout ce qu'il pouvait pour faire croire que c'était à lui qu'étaient renvoyés les paquets, afin d'empêcher les ministres étrangers de dire du mal de sa personne. Un jour, mademoiselle Raucourt écrivait de lui: *« Quand on veut le faire parler, on n'y peut pas parvenir, c'est une vrai boîte de fer-blanc, mais après la soirée, dans un petit cercle de cinq ou six amis, on n'a qu'à le laisser aller, il bavarde alors comme une vieille femme. »* C'était exact, j'en plaisantais Talleyrand qui ne pouvait pas comprendre d'où je connaissais le propos. Je lui causai une grande surprise en

1. De directeur général des Postes.

lui disant qu'il était de Raucourt, dans un voyage à Fontainebleau.

» Si je m'étais méfié de l'Impératrice ou du prince Eugène, La Valette n'eût pas été bon pour les surveiller, il ne me parlait pas d'eux, leur était tout acquis.

» Madame de Bouillé était une de mes femmes de police, elle me faisait chaque jour des rapports. Elle est à présent chez la duchesse de Berry, et je suis sûr qu'elle informe le roi de tout ce qui s'y dit et s'y passe. De pareilles gens sont bien méprisables.

» Cette lecture des lettres à la poste exige un bureau particulier : les gens qui y sont employés sont inconnus les uns aux autres ; il y a un graveur qui y est attaché et il a sous la main toutes sortes de cachets tout prêts. Les lettres chiffrées, dans quelque langue qu'elles soient, sont déchiffrées ; toutes les langues traduites ; il n'y a pas de chiffre introuvable, avec quarante pages de dépêches chiffrées. Cela me coûtait six cent mille francs !

» C'est Louis XIV qui a imaginé ce système. Louis XV s'en servait pour connaître les amourettes de ses sujets. Je ne saurais dire au juste quels services cela m'a rendu, mais j'estime que cela nous aidait beaucoup : aussi, un jour où je reprochais à Fouché que sa police ne savait rien, il put me répondre : « *Ah ! si Votre Majesté me donnait le paquet de la poste, je saurais tout !* »

» J'appris de la sorte la sottise des intrigues de l'abbé de Pradt ; au Lever du lendemain, je le lui fis connaître. puis, je lui pardonnai. J'eus tort ; mais Dieu le protégeait ; d'ailleurs, il me servait d'espion auprès du clergé. Néanmoins, j'aurais dû le chasser, il était trop intrigant...

» J'aurais à recommencer à gouverner que j'agirais encore de même. Je ne verrais que les affaires en masse, sans me laisser séduire par les détails. C'est pourquoi je répète que la lecture des lettres m'était moins utile qu'à tout autre souverain. C'est de m'être fait battre en Russie qui m'a perdu. C'est là une autre question, mais quant à ma manière de gouverner, je la trouve bonne, et la recommencerais encore si j'en avais le choix.

» Je regrette bien de n'être pas sorti plus souvent incognito

dans Paris; on me reconnaissait facilement; j'aurais dû mettre une perruque. Un jour, je sortis avec Duroc, seul, à deux heures du matin: les réverbères de la grille étaient éteints. Au Lever, j'en fis des reproches au préfet de police, qui ne pouvait deviner comment je le savais.

Mardi, 28 janvier 1817. — L'Empereur s'est baigné le matin, mais il paraît de très mauvaise humeur, lorsqu'à huit heures il me fait appeler pour dîner.

— Combien avez-vous payé l'accoucheur ?

— Vingt-cinq louis et quinze pour le cheval.

— Moi, j'ai donné cent mille francs à Dubois. C'est Corvisart qui est cause que je l'ai choisi. J'aurais bien mieux fait de prendre le premier accoucheur. Le jour où l'Impératrice fut délivrée, elle se promena longtemps avec moi; elle avait déjà les petites douleurs. Ensuite, on crut que cela ne serait pas terminé avant quatre heures. Je me mis au bain.

» Bientôt Dubois accourut tout éperdu, pâle comme la mort, et je lui criai : *« Eh bien! est-ce qu'elle est morte? »* Car, comme je suis habitué aux grands événements, ce n'est pas dans le moment où on me les annonce qu'ils me font de l'effet. Ce n'est qu'ensuite. On viendrait me dire je ne sais quoi que je n'éprouverais rien. Ce n'est qu'une heure après que je ressens le mal.

» Dubois me répondit que non, mais que l'enfant se présentait de travers. Cela était bien malheureux, car cela n'arrive pas une fois sur deux mille. Je descendis vite chez l'Impératrice; il fallut la faire changer de lit, afin d'agir avec les fers. Elle ne voulait pas y consentir. Madame de Montesquiou l'assura que cela lui était arrivé deux fois, et l'encouragea à se laisser opérer. Elle criait horriblement. Je ne suis pas tendre, et cependant, de la voir tant souffrir, cela m'émut. Dubois, ne sachant plus ce qu'il faisait, avait voulu attendre Corvisart, qui lui redonna du courage. La duchesse de Montebello était là comme une sotte. Ivan et Corvisart tenaient l'Impératrice.

» Le roi de Rome resta au moins une minute sans crier;

lorsque j'entrai, il gisait sur le tapis comme un mort. Madame de Montebello voulait qu'on suivit l'étiquette. Corvisart l'envoya promener. Enfin, à force de frotter, l'enfant revint à lui; il était seulement égratigné sur la tête par les fers. L'Impératrice s'était crue perdue, elle était persuadée qu'on la sacrifierait pour l'enfant, et, cependant, c'était bien le contraire que j'avais recommandé.

» Quelle belle chose que la médecine! A Vienne, j'eus au col une dartre qui me gênait beaucoup: je fis venir Franck. Il m'assura que c'était dangereux à faire rentrer, que l'électeur de Trèves était devenu fou à la suite d'une telle maladie. J'attendis Corvisart; quand il vint, il me dit: « *Quoi! ce n'est que pour cela que Votre Majesté m'a fait appeler?* Un peu de soufre le fera passer ». Je lui répétai la consultation de Franck. « *Bah! l'électeur de Trèves était un vieillard usé. C'est bien différent. En vous la nature se défend contre le mal.* » Il est de fait qu'en quelques jours, je fus parfaitement guéri.

» La gale est une terrible maladie; je l'ai gagnée au siège de Toulon. Deux canonniers, qui l'avaient, furent tués devant moi et leur sang me couvrit. Cela fut mal soigné et je l'avais encore en Italie et à l'armée d'Égypte. A mon retour, Corvisart me l'a ôtée en me mettant trois vésicatoires à la poitrine, qui ont amené une crise salutaire. Auparavant, j'étais jaune et maigre; depuis, je me suis toujours bien porté.

» J'ai souvent plaisanté Corvisart en lui demandant combien il avait tué de gens et si, après leur mort, il n'aurait pas cru devoir, pour les sauver, traiter autrement leurs maladies. Il répondait: « *Beaucoup.* » Mais je ne pouvais le lui faire avouer qu'en le comparant au général qui, par telle ou telle disposition, fait périr trois ou quatre mille soldats. Corvisart doutait souvent et ne satisfaisait pas toujours à mes questions. Horeau¹ ne doutait de rien et expliquait tout. Le premier était un savant médecin, le second un ignorant.

» Monge, Berthollet, Laplace sont de vrais athées. Je crois que l'homme a été produit par le limon de la terre, échauffé par le soleil et combiné avec les fluides électriques. Que sont les animaux, un bœuf, par exemple, sinon de la matière

1. Médecin par quartier de l'Impératrice Joséphine.

organique? Eh bien! quand on voit que nous avons une constitution à peu près semblable, n'est-on pas autorisé à croire que l'homme n'est que de la matière mieux organisée, et dont ce serait l'état presque parfait? Peut-être un jour viendra-t-il des êtres dont la matière sera encore plus parfaite.

» Où est l'âme d'un enfant? d'un fou? L'âme suit le physique, elle croît avec l'enfant, décroît avec le vieillard. Si elle est immortelle, elle a donc existé avant nous: elle est donc privée de mémoire? D'un autre côté, comment expliquer la pensée? Tenez, en ce moment, tandis que je vous parle, je me reporte aux Tuileries, je les vois, je vois Paris... C'est comme cela qu'autrefois j'expliquais les pressentiments. Je pensais que la main reprochait à l'œil de mentir, quand celui-ci affirmait qu'il voyait à une lieue. La main objectait : *« Je ne vois qu'à deux pieds, comment pouvez-vous voir à une lieue? »* De même les pressentiments sont les yeux de l'âme.

» Néanmoins, l'idée d'un Dieu est la plus simple : qui a fait tout cela? Là est un voile que nous ne pouvons lever, c'est hors la perfection de notre âme et de notre entendement. C'est d'ordre supérieur. L'idée la plus simple est d'adorer le soleil, qui féconde tout. Je le répète, je pense que l'homme a été fourni par l'atmosphère échauffée par le soleil, et qu'au bout d'un certain temps, cette faculté a cessé de se produire...

» Les soldats croient-ils en Dieu? Ils voient tomber si vite les morts autour d'eux!

» J'ai souvent eu des discussions avec l'évêque de Nantes¹. Où vont les animaux après leur mort? Il me disait qu'ils ont une âme particulière et se rendent dans certains limbes. Il m'accordait tout ce que je pensais sur les biens du clergé, mais il croyait en Jésus et parlait toujours comme un vrai fidèle. Le cardinal Casalle et le Pape croyaient aussi en Jésus.»

Je cite Newton et Pascal, l'Empereur répond :

— Oui, mais on prétend qu'ils le disaient et ne le pensaient pas.

La religion peut épurer les mœurs et les adoucir. Sa Majesté trouve que les pays les plus religieux sont ceux où l'on fait le plus de bien.

— Toutes les religions, depuis Jupiter, prêchent la morale.

1. Duvoisin.

Je croirais à une religion si elle existait depuis le commencement du monde; mais quand je vois Socrate, Platon, Moïse, Mahomet, je n'y crois plus. Tout cela a été enfanté par les hommes. »

L'Empereur m'accorde que la religion catholique est meilleure que la religion anglicane. Le peuple ne comprend pas ce qu'il chante à vêpres, il ne voit que le spectacle. Il ne faut pas chercher à éclaircir ces matières-là.

Montholon voudrait qu'il y eût ici un aumônier, une chapelle; cela nous amuserait. Je l'interromps: c'est blasphémer que de trouver que cela nous divertirait. Mon interlocuteur trouve que nous aurions dû amener un aumônier.

— J'avais autre chose à penser, réplique l'Empereur, qui, en résumé, est de mauvaise humeur.

Mardi, 29. — L'Empereur nous parle d'un livre sur le tribunal révolutionnaire :

— Ces gens-là étaient de vrais cannibales, se mangeant entre eux. Ils ne connaissaient que la guillotine, c'était une folie! J'écrirai l'histoire de la Convention. C'est une horrible chose que le 2 Septembre. Desforges, l'ami de Savary, en était. c'est pourquoi je ne l'ai jamais employé. Il existe une haine excessive entre les valets et les maîtres, entre le peuple et ceux qui possèdent; les premiers disent: « *Pourquoi ont-ils tout et moi rien?* » Aussi voit-on toujours la populace se réjouir en voyant périr ceux qui avaient plus qu'elle. L'esclave est l'ennemi le plus acharné de son maître. Eh! mon Dieu! ici même, mes gens, s'il survenait un changement total dans ma position, me tourmenteraient pour avoir été mes valets. C'est dans le cœur humain. Les seigneurs qui traitaient le mieux leurs paysans en ont été les plus malmenés. Ces derniers disaient: « *Il ne fait que ce qu'il doit et il est encore bien plus heureux que nous. Pourquoi a-t-il des terres et nous pas?* » Et cependant le meilleur moyen de rendre tout le monde pauvre serait de décréter l'égalité des fortunes.

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

LE FERMENT

LIVRE PREMIER

I

— Monsieur Dazenel?...

— Monsieur veut-il donner sa carte ?

D'un geste qu'il s'efforça de rendre nonchalant, Julien ouvrit sa redingote : il en tira un portefeuille dont le cuir noir verdissait aux coins. Tandis qu'il cherchait la carte demandée, il craignit d'être reconnu pour un solliciteur pauvre et rougit.

— Voici, dit-il ; je tiendrais beaucoup à être reçu tout de suite.

Sans répondre, l'huissier fit signe à Julien de le suivre. Un tapis, couvrant partout le sol, étouffait le bruit de ses pas. Des plaques de cuivre luisaient sur les portes : *Transports* — *Caisse* — *Marchandises* — *Contentieux*. — Le silence était si grand qu'on aurait pu croire les bureaux fermés.

— Attendez là, dit l'huissier, je vais demander si M. le Directeur est visible.

Il introduisit Julien dans une salle étroite qui ressemblait à un parloir de collège. Une carte, pendue entre les fenêtres, décorait la muraille. Elle indiquait le tracé des lignes appar-

tenant à la Compagnie ; dans un de ses angles brillait une ancre d'or traversée par une branche de chêne, avec l'inscription : *Compagnie Indo-Chinoise de Navigation mixte*.

Impatient, Julien se promena. Chaque fois qu'il passait devant la cheminée, une glace lui renvoyait son image et il la regardait. Comme il connaissait mal son propre visage ! Il fut surpris de se trouver laid. Il avait les épaules minces, la poitrine étroite ; son costume surtout l'irrita. Sa redingote, à la fois neuve et démodée, flottait autour des épaules. On devinait en elle le vêtement des jours de fête. Il murmura :

— Je ressemble à mon père... j'ai l'air d'un paysan.

Tout à coup, des pas résonnèrent dans le corridor. Le cœur de Julien battit. Quelque employé, sans doute, errait dans les bureaux. L'attente se prolongea.

Une inquiétude sourde agitait Julien. La démarche qu'il allait tenter lui paraissait inutile. Par une singulière inconséquence, il imaginait aussi qu'elle déciderait de son avenir. Il essaya de raisonner cette peur. Depuis quatre mois, aucun insuccès ne l'avait découragé : pourquoi désespérer aujourd'hui plus qu'hier ? Cependant sa tristesse augmentait. Cessant de marcher, il feuilleta des prospectus. Mais ses yeux regardaient sans voir ; il ne parvenait pas à les lire.

Enfin, l'huissier revint :

— Monsieur le Directeur est là : suivez-moi.

Ils repassèrent par le même corridor. Des becs de gaz avaient été allumés de loin en loin, et leurs flammes se reflétant sur les plaques de cuivre éclaboussaient d'une tache rouge les inscriptions. Arrivé devant une porte à deux battants, l'huissier l'ouvrit et annonça :

— Monsieur Dartot !

Julien entra.

D'un geste poli et glacial, M. Dazenel désigna un fauteuil. Surpris par l'ombre, Julien avançait, hésitant. L'atmosphère solennelle de la pièce l'intimidait. Les sièges, le bureau, la cheminée décorée d'une pendule en marbre, tout était là d'une netteté désagréable.

— Vous désirez me parler ? demanda M. Dazenel.

Sa voix était un peu molle et d'un timbre caressant l'oreille. Très calme, Julien commença :

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur ; mais mon maître, M. Blovin, a daigné encourager ma démarche. Voici, d'ailleurs, une lettre qu'il m'a remise pour vous.

Il la chercha sans hâte et la tendit. Au nom de Blovin, M. Dazenel eut un sourire furtif : ironie ou plaisir. A son tour, il prit la lettre et s'approcha de la lampe pour lire commodément. Il apparut ainsi en pleine lumière, et Julien s'étonna qu'il fût si jeune. — quarante ans à peine. Son élégance discrète intimidait aussi.

Ayant fini, M. Dazenel laissa tomber le feuillet sur la table, et s'accouda.

— Ainsi, monsieur, vous souhaitez d'être employé dans notre Compagnie ?

Son visage était revenu dans l'ombre. D'un regard aigu, il scruta les traits de Julien. Celui-ci répliqua :

— Beaucoup de requêtes semblables, je m'en doute, ont dû vous être adressées. Je crois cependant que les conditions spéciales dans lesquelles je me trouve sont de nature à m'attirer votre bienveillance. Je viens de terminer mes études. En particulier, j'ai eu l'heureuse fortune de m'occuper spécialement d'électricité. Un grand nombre d'ingénieurs se prétendent aujourd'hui électriciens : fort peu en ont le droit. Sans aucune vanité, j'estime compter parmi ces derniers.

M. Dazenel eut un hochement de tête qui pouvait à la rigueur passer pour un assentiment. Julien continua :

— Le recours à l'électricité est indispensable dans une exploitation telle que la vôtre. Peut-être même avez-vous dû créer un personnel spécial d'électriciens et des emplois nouveaux. C'est l'un de ces emplois que je souhaiterais obtenir : cela doit être possible... en tout cas, moins difficile qu'ailleurs.

Les derniers mots avaient été prononcés d'un ton moins ferme. A l'idée que cet inconnu disposait de son avenir, Julien se sentait défaillir. Il se tut. On n'entendit plus dans la pièce que le murmure lointain de la rue.

M. Dazenel demanda enfin :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— Vous avez des titres, sans doute ?

— Je sors de l'École centrale.

La pensée de citer ses baccalauréats vint à Julien, mais subitement ces premiers parchemins lui semblèrent puérils : il n'ajouta rien.

— Vous êtes sorti diplômé ?

— Bien entendu.

M. Dazenel sourit avec indulgence.

— Et... c'est tout ?

Julien le regarda, étonné :

— Que voulez-vous de plus ?

— Vous n'avez passé par aucune école pratique ? Vous n'avez travaillé dans aucune usine ?

Julien hocha la tête. Non, il n'avait rien fait de tout cela...

M. Dazenel reprit :

— Hélas ! monsieur, il y a tant de gens pleins de bonne volonté et possédant les mêmes titres que vous !

Dans une brusque évocation du passé, Julien revit ses années de collègue, les dures années de l'École, toute sa jeunesse de « fort en thème », studieuse et monotone. La crainte d'avoir travaillé pour rien l'effleura.

— Dois-je comprendre que vous refusez ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Les yeux de M. Dazenel se fixèrent sur Julien avec une expression de pitié ironique. Il se pencha vers le bureau :

— M'autorisez-vous à vous poser une question indiscrète ?... Avez-vous de la fortune ? J'entends, par là, simplement l'aïssance modeste qui permettrait à un homme intelligent, tel que vous, d'attendre pour mieux choisir.

Julien baissa la tête :

— Je n'ai pas les moyens d'attendre ; encore moins le droit de choisir.

— Cependant on n'arrive pas où vous en êtes sans dépenses considérables ! N'avez-vous pas vos parents, une famille qui consentirait, au besoin, à prolonger quelque temps ses sacrifices ?

— Ma famille compte sur moi ; je ne puis compter sur elle.

— Alors, comment vivez-vous aujourd'hui ?

— Je donne des répétitions.

Les lèvres de M. Dazenel marquèrent un dédain fugitif.

— Êtes-vous Parisien ?

— Non.

— En tout cas, ne fût-ce que durant vos trois années d'École, vous avez habité Paris. C'est plus qu'il n'en faut pour conquérir des amitiés utiles. Ne connaissez-vous aucun homme en état de s'intéresser efficacement à vous ? Je ne parle pas de M. Blovin : c'est un professeur excellent, mais sa bienveillance a le tort de se disperser un peu trop. Elle est devenue le complément régulier de ses cours.

— J'étais à l'École pour apprendre mon métier. Obligé de choisir entre un enseignement que je ne devais plus retrouver et les distractions mondaines, j'avoue n'avoir pas eu d'hésitation. J'ai travaillé.

— C'est fâcheux, répliqua doucement M. Dazenel.

Il reprit, après un silence :

— S'il en est ainsi, permettez-moi de vous donner un conseil amical. La démarche que vous faites ici n'est certainement pas la première de ce genre. Vous avez dû frapper à beaucoup d'autres portes. Je ne m'en offense pas, d'ailleurs : c'est chose trop naturelle. Croyez-moi, renoncez à des courses inutiles.

Un tressaillement à peine visible agita le corps de Julien. M. Dazenel sourit.

— Je vous enlève peut-être quelques illusions. Ne regrettez pas ma franchise. Elle vous rendra service. Il est absolument vrai que je ne dispose d'aucune place en ce moment. Y en aurait-il une, je ne pourrais pas vous la confier.

Il allait poursuivre ; Julien, se levant, l'interrompit :

— Excusez-moi, dans ce cas, d'avoir pris votre temps. Vous avez, monsieur, une façon cruelle d'enlever, comme vous le dites, leurs illusions à ceux que vous conseillez : elle persuade mal. Je ne crois pas demander l'impossible, en demandant à gagner du pain.

Une sourde colère s'emparait de lui. Il ajouta :

— Heureusement, la vie a plus de justice que vous ne vous plaisez à l'imaginer.

M. Dazenel haussa légèrement les épaules :

— Dans les affaires, il n'y a que des raisons et point de justice... ou presque pas. Or la vie est une longue affaire. Je comprends trop votre déception pour que vos paroles m'étonnent. J'ai connu des heures semblables. Je sais par expérience ce qu'elles coûtent... et même ce qu'elles peuvent rapporter.

Une ironie curieuse éclaira son visage : on n'aurait pu dire s'il se moquait de ses propres paroles ou de Julien.

— J'ai pris sur moi tout à l'heure de vous donner un avis, — continua-t-il après une courte pause : — vous ne m'avez pas laissé le justifier. Écoutez, et jugez... Vous êtes ingénieur : en ce temps-ci, chacun l'est plus ou moins. Vous avez des diplômes : il n'est pas une éducation qui ne se termine par un diplôme, c'est un luxe nécessaire... Il y a de même inconvenance à sortir sans cravate dans la rue : cependant suffit-il de mettre une cravate pour être un homme bien élevé ? Vous avez le tort aujourd'hui d'être bon à tout, c'est-à-dire bon à rien. Vous consentiriez, avec une égale aisance, à vous occuper de chimie ou d'électricité. C'est trop et c'est trop peu : il faut prendre parti. Grâce au morcellement du travail qui est la règle de l'industrie moderne, un contre-maître, fût-il même illettré, est infiniment supérieur à un ingénieur frais sorti de l'École. Devenez donc un praticien comme lui : les portes s'ouvriront aussitôt d'elles-mêmes, avant que vous y ayez frappé.

Les paroles de M. Dazenel enveloppaient Julien, lui donnant l'impression d'une pluie de novembre. Il répliqua :

— N'avez-vous pas déclaré tout à l'heure que jamais un industriel ne me donnerait le moyen d'acquérir cette pratique jugée nécessaire?... Je représente une maison neuve dont aucun locataire ne veut essayer les plâtres.

— Vous vous trompez : on peut toujours se procurer des locataires. Il suffit d'abaisser provisoirement le prix du loyer.

A son tour, M. Dazenel s'était levé. Pendant une seconde encore, il examina Julien. Évidemment, le fait de ne point recourir aux rhétoriques banales pour combattre son refus avait éveillé sa sympathie.

— Croyez, monsieur, qu'à l'occasion je me souviendrai de vous ! dit-il ensuite.

Et il tendit sa main.

Tant de fois, cette phrase avait servi à congédier Julien qu'il n'y croyait plus. Il sortit.

Ce fut ensuite, comme à l'arrivée, une marche le long des corridors. Derrière les cloisons, le silence continuait d'évoquer la présence d'une administration au cours immuable et régulier. Pas un instant Julien ne soupçonna qu'une telle majesté pût servir à rassurer des intérêts en danger. L'huis-sier ouvrit la porte de sortie. A côté d'elle, sur la muraille de l'escalier, une plaque en marbre annonçait aux visiteurs que le siège de la *Compagnie Indo-Chinoise de Navigation mixte* se trouvait à cet étage. En descendant, Julien suivit du regard cette inscription. A chaque marche qu'il abandonnait, elle paraissait monter, devenir plus inaccessible. Elle disparut enfin, et avec elle toutes les espérances qu'elle avait résumées : Julien se retrouva dans la rue du Quatre-Septembre...

Quel vide au fond de lui ! Julien s'était rendu chez M. Dazenel, comme il eût été ailleurs ; la recommandation l'introduisant était banale ; tout lui prédisait un refus ; il le savait, se l'était dit... Cependant un immense découragement alourdissait son âme. La route avait disparu ; il doutait même que l'avenir méritât l'effort d'une nouvelle mise en marche.

Il partit, fuyant ses pensées, les doutes que Dazenel avait semés en lui. Si cet homme avait dit la vérité ! Qui assurerait Julien de ne s'être pas laissé griser par un titre, d'avoir échappé à la fascination d'un diplôme ?

« Vus de trop près, les événements prennent une importance énorme ; le temps seul les ramène à leur juste valeur. Encore dans la fièvre des examens, j'estime qu'ils ont décidé de mon avenir. Dans dix ans, penserai-je de même ? »

Il se rappela son premier baccalauréat. Le jour des compositions, n'avait-il pas cru sincèrement risquer sa vie sur un coup de dés : l'épreuve était pourtant si ridicule qu'aujourd'hui il avait eu honte d'en mentionner le résultat !

« Bon à tout, bon à rien », avait dit M. Dazenel. Julien fit le tour de ses connaissances. En vain cherchait-il à se

découvrir un goût : il avait tout appris avec la même obstination consciencieuse ; savoir d'examen, superficiel et jamais encore traduit en faits. Son titre ne mentait pas. Il était bien *l'ingénieur des arts et manufactures*, de tous les arts et de toutes les manufactures, au gré de la demande.

Mais, subitement, un grand bruit l'étourdit. Comme les rais d'un éventail, des avenues parurent, dessinées par les lumières. Julien arrivait à l'Opéra.

Il dut éviter les voitures. Il avançait d'un pas ferme, sans recourir aux refuges. Parfois ses yeux allaient à la façade énorme du monument. La nuit en allégeait les richesses et Julien la trouvait belle. Parvenu enfin sur le trottoir du boulevard, il crut sortir d'un rêve pénible.

A quoi bon s'attarder aux propos d'un inconnu dont le mauvais vouloir se cachait mal sous une bienveillance feinte ? Un fait dominait tout : des camarades — ses pareils — avaient réussi. Donc il réussirait. Cela était nécessaire, strictement équitable. Il affirma :

— Je crois à la justice. La justice est partout. Sans justice, le monde ne vivrait pas !

Et cette justice le rassura. Il espérait en elle aveuglément. Comment dorloter de son aide ? Il aurait pu demeurer chez son père, vivre en paysan comme lui, sans autre souci que les écarts des saisons, ou le progrès des récoltes. Sans même le consulter, on l'avait arraché à ces perspectives paisibles, envoyé à Paris, jeté dans une école. Pour le dédommager, on lui avait promis un rang social et la fortune. L'échéance venue, était-il possible que la société se dérobat ?

Que le paiement se fit, il en restait certain. L'heure seule en demeurerait inconnue. Même il se reprocha de vouloir la fixer. Résolument, il étouffa son anxiété : son cœur dut se taire, et surpris d'avoir si rapidement reconquis le calme, pareil à ces malades qui, la crise calmée, demeurent immobiles de peur d'en provoquer une autre, il cessa de penser.

La nuit était venue, nuit d'octobre morose et froide. Entre les maisons du boulevard, un pan de ciel rougeâtre tombait comme une toile. La silhouette géométrique de la Madeleine s'y profilait en décor. Des lumières, en avant d'elle, dessinaient une rampe lointaine.

Très calme en apparence, Julien flâna.

Ce fut d'abord une simple distraction des yeux. Il regardait le miroitement des glaces, la combinaison des étalages, l'arrangement des couleurs.

Un magasin de jouets l'amusa. Polichinelles, pierrots et poupées s'entassaient dans la vitrine, reproduisant en miniature un monde pareil à celui qui passait là. Les cheveux des bébés incassables étaient de la couleur à la mode; leurs toilettes, du bon faiseur; leur mobilier, de forme anglaise. Des clowns erraient parmi ce peuple élégant, fantoches de soie agitant leurs cymbales: au-dessous d'eux un jeu de massacre réunissait pêle-mêle un gendarme, un paysan, le curé au bicorne espagnol, une paysanne en mariée, tous les humbles... Était-ce la vitrine étroite, le sourire pareil des lèvres en porcelaine? une soudaine tristesse s'empara de Julien. Si riches, les jouets semblent se refuser d'avance aux mains actives des enfants; si compliqués, ils doivent amuser moins. Puis, apercevant aussi des roulettes et des petits chevaux, Julien détourna les yeux et repartit.

Un second étalage suivait: rien que des fleurs! — lilas teintés, œillets pareils à des roses, dahlias simples qui ressemblaient à des marguerites, chrysanthèmes aux chevelures monstrueuses, — et Julien sentit qu'il les désirait toutes.

À chaque pas, maintenant, un luxe nouveau se révélait: luxe d'orfèvrerie, luxe du meuble, luxe d'étoffes... Comme les fleurs à la mode, chacun montrait la nature violentée, l'effort attentif de l'humanité nouvelle pour donner au nécessaire le masque du superflu. Les étoffes neuves avaient des tons mourants de soies anciennes. Les meubles avaient perdu leurs formes essentielles, les canapés servant aussi d'armoires, ou les paravents, de pupitres à lecture. Des flambeaux simulaient des branches jetées négligemment dans un vase d'étain ciselé. Quelle que fût la matière, le but disparaissait, l'œuvre se réduisait au bibelot.

Plus il avançait, plus Julien était pris par cet art. Il éprouvait une ivresse à marcher dans son rayonnement. En s'examinant lui-même, il se découvrait des complications secrètes, correspondant à cet art compliqué. S'il éprouvait le besoin du beau, en revanche ce beau existait à la seule condition d'évo-

quer les émotions les plus étrangères à sa forme : la musique y était peinture ; la peinture, symbole ; la littérature, musique... S'il était et voulait rester un honnête homme, la morale qui le dirigeait était moins une règle d'inflexible raison qu'un mode particulier de sensibilité. Le bien lui paraissait un privilège d'éducation. Il l'estimait l'origine de plaisirs orgueilleux. Et cette vie même était bien pareille au luxe parisien qui la manifestait : en vain Julien s'efforçait-il de l'imaginer, elle lui échappait, toute en décor et besoins factices, tourmentée par le désir unique de paraître riche, sans autre souci réel que d'exciter le dépit d'un plus pauvre que soi. Son faste était de surface, son art un trompe-l'œil, sa morale une forme de politesse. Vie de clinquant, de fièvre et de bruit, que des mots de théâtre auraient pu seuls décrire. Telle quelle cependant, Julien la désirait de toute son âme. A l'avance, il en escomptait les jouissances brèves, la mise en scène, la permanente inquiétude. Comme à l'approche d'un dieu vivant, son cœur fut soulevé :

« Ah ! vivre ! vivre !... »

— La rue Lafayette, s'il vous plaît ?

Une petite vieille, en costume de paysanne, venait de s'approcher. Julien sortit de son rêve.

— Tournez à droite, dit-il. Quand vous serez à l'Opéra, n'importe qui pourra vous l'indiquer.

Elle remercia d'une voix chantante, avec l'accent méridional et des gestes saccadés.

— On m'a recommandé, fit-elle encore, de passer par les boulevards.

— Vous y arrivez : ici nous sommes dans la rue Royale. Julien, pensif, la regarda.

Que de souvenirs évoquait cette vieille, avec son madras, son fichu écarlate et sa robe toute ronde !... C'est la ferme natale, ses tuiles rouges, le bois maigre qui en ombrage les côtés, Brûlés par le soleil, les taillis laissent tomber lentement leurs feuilles de pourpre. A perte de vue, des crêtes che-
minent vers l'horizon. Julien est là, jambes et tête nues ; autour de lui une femme, pareille à celle-ci, va et vient : il l'appelle grand'mère...

Une surprise saisit Julien. A-t-il donc été cela jadis, — l'enfant d'une paysanne, un paysan lui-même? Quelles pensées, quels désirs communs unissaient la vieille qui s'en allait là-bas et le raffiné qu'il était devenu? Pour la première fois, il pressentait l'abîme séparant le passé du présent, et cet abîme séparait aussi Julien de l'avenir : car la vie dont l'espoir avait suffi pour l'enlêvrer, cette vie semblait inaccessible. Comment, parti de si loin, arriver jusqu'à elle?...

La place de la Concorde apparut. Des coups de vent balayaient l'espace. Julien eut froid. De nouveau, il s'interrogeait : où aller? Devant lui, des heures vides, une solitude qui enveloppait son être moral et son être physique.

Il se rappela soudain qu'on était au premier mardi du mois :
« Jour de thé chez les Méhaut!. »

Il songea :

« Là ou ailleurs, qu'est-ce que cela fait? Il y a longtemps qu'ils ne m'ont vu... »

Il se dirigea ensuite vers la rive gauche; comme il passait près des fontaines, il vit son ombre s'allonger démesurément sur l'asphalte humide et, regardant ce compagnon singulier, lui sourit.

II

Il avait connu jadis les courses, pieds nus, sur les routes poudreuses, les stations dans un coin de pré, tandis que lentement les vaches broutent l'herbe épaisse. Sa mère était morte. Son père ne l'aimait pas, car il était malingre. Pour tout plaisir, il jouait aux palets sur la place de l'église.

A neuf ans, il fut envoyé au catéchisme. Bien qu'esprit fort, M. Dartot s'y décida pour respecter l'usage. Il se plaignit ensuite du dérangement que cela causait dans sa ferme. Le dimanche, disait-il, on devait payer quelqu'un pour remplacer Julien et mener les bêtes au pâturage. Lassé, le curé donna des secours.

L'année suivante, le curé demanda Julien pour enfant

de chœur. Il s'offrait à lui enseigner un peu de latin et ce qu'il savait des classiques. M. Dartot fit mine d'hésiter. Il déclama, les jours de marché, contre l'envahissement du cléricalisme. Le curé, cependant, énumérait les avantages : si Julien se conduisait bien, il entrerait dans les ordres ; c'était un avenir assuré. Son instruction, d'ailleurs, serait gratuite. Poussé à bout, M. Dartot annonça d'un air fâché qu'il prendrait l'avis du cousin Méhaut. « un fonctionnaire de Paris ». Trois jours après, sans avoir écrit aucune lettre, il accepta. Julien, depuis lors, se demandait parfois quel était ce cousin dont sa vie avait dépendu. Vers ce temps-là aussi, M. Dartot fit un premier voyage à Castelnaudary pour y visiter le député, qui était de passage, et revint soucieux.

Julien grandit.

Il avait une âme rangée, dépourvue également d'enthousiasme juvénile et d'instincts mauvais. Il travaillait sans plaisir, avec obstination. Sa piété demeurait froide, mais pleine de bonne volonté. A l'époque de sa première communion, il devint grave. La terre sourit à ceux-là seuls qui travaillent pour elle : Julien, ne s'occupant jamais plus d'elle, la trouvait morose. La chute du jour, les arbres dont les feuilles murmurent, les champs déserts, le remplissaient de mélancolie.

Cependant M. Dartot avait multiplié ses voyages à Castelnaudary. Une lettre vint, annonçant qu'une bourse au lycée de Toulouse était accordée à Julien. Après l'avoir lue, M. Dartot eut un rire de triomphe.

— Tu seras fonctionnaire et riche, comme Méhaut ! dit-il à Julien.

Et de nouveau, Julien rêva : quel était ce cousin, « fonctionnaire et riche », dont on parlait toujours, qu'il ne voyait jamais ?

L'entrée au lycée se fit en octobre. Loin d'éprouver des regrets, Julien éprouvait du plaisir à changer d'existence. Mais les murs sales, les cours plantées d'arbres maigres, les couloirs que des roulements de tambour animaient à heure fixe, le révoltèrent d'abord ; il resta longtemps farouche, rêvant de sa liberté perdue. Puis les jours, les années passèrent. Julien se fit à son uniforme, à son délaissement de potache pauvre.

Bientôt la vie normale lui parut devoir se composer de concours et d'examens. Il eut des prix. Quand il revenait au village, on le regardait avec admiration. Après le baccalauréat, ce fut une gloire. Le curé seul, regrettant peut-être la vocation perdue, affectait de trouver de tels succès méprisables. Le proviseur ayant offert de reprendre Julien, l'existence d'une bourse départementale destinée à un élève de l'École centrale décida M. Dartot, et trois années encore suivirent.

Temps singulier durant lequel les idées de Julien, comme ses vêtements, devinrent à la fois étriquées et flottantes. Il n'était plus un enfant ; il n'était pas encore un homme. Avant les promenades, il songeait à sa toilette, mais cette coquetterie était d'instinct. Il devint incrédule. La foi s'évanouit en lui, comme le timbre de sa voix avait changé, sans qu'il s'en aperçut. Aux heures où l'esprit flâne, il imaginait Paris et ses plaisirs.

Plus l'examen approcha, plus ce Paris l'attirait. Il s'en forgeait des images colossales et imprécises. A l'arrivée, la désillusion fut énorme. Le cousin Méhaut attendait à la gare. En signe de reconnaissance, il tenait un mouchoir à la main. Comme on était convenu qu'il servirait de correspondant, Julien lui offrit une volaille enfouie soigneusement dans un panier. Après les compliments d'usage, M. Méhaut dit négligemment :

— Et comment va le père Dartot ?

Julien répliqua, blessé :

— *Monsieur* Dartot va bien.

Ce dialogue éclaira le passé. Julien comprit quelle jalousie devait dévorer son père, au souvenir de ce parent décrassé de paysannerie, employé de ministère, parlant de sa fortune et dédaigneux.

— Voilà pourquoi on a fait de moi un bourgeois ! murmura-t-il.

Depuis lors, il songeait fréquemment à la futilité des causes qui déterminent les destinées. Sans cette rivalité de famille, serait-il jamais devenu ce qu'il était ? C'était son tour désormais de trouver ridicule ce Méhaut somptueux dont son enfance avait appris le respect ; cependant il éprouvait une crainte secrète, lorsque l'image de son père lui revenait à la

mémoire. Depuis son arrivée à Paris, Julien n'était plus retourné à la ferme : et, plus le temps passait, plus cette image l'effrayait, tant il y pressentait de vulgarités jamais encore perçues. Sa pauvreté, qui retardait l'échéance d'un voyage au pays, lui paraissait du même coup moins douloureuse. Loin de souffrir de la séparation, il la désirait indéfinie.

Ce soir-là, justement, tandis que Julien se rendait chez les Méhaut, ces idées lui revinrent. Anxieux, il s'interrogea : « A mon retour, quel effet me produira mon père ? »

Plutôt que de répondre, il préféra songer à la soirée qui l'attendait.

Comme il en connaissait d'avance le cadre, les assistants, les bavardages ! D'un mardi à l'autre elles se répétaient immuables, ces réunions, avec le même déploiement de luxe économe, réunissant des employés faméliques, servant d'occasion à de régulières doléances sur la peine de vivre, les ennuis administratifs ou les déboires culinaires.

Chaque fois qu'il y avait paru, Julien avait eu l'impression d'un déclassé momentané et des nausées d'ennui. Ce jour-là encore, n'était-ce pas cela qu'il devait y trouver ?

L'arrivée devant la maison interrompit ces rêves. C'était un bâtiment isolé que Méhaut avait loué à l'angle de la rue Campagne-Première et du boulevard Raspail. Avant de sonner Julien s'arrêta : il éprouvait une envie brusque de rebrousser chemin. Le découragement qui l'avait amené ne lui donnait plus maintenant qu'un grand désir de solitude.

Malgré tout, une force intérieure l'entraîna. Résolument, il approcha de la porte et poussa la sonnerie. Il avait écarté l'idée qui lui était venue et se refusait à croire qu'un imprévu l'attendit là.

Dès le premier pas, cependant, il allait s'y heurter : plus tard même, ne devait-il pas reconnaître que cet imprévu avait bouleversé sa vie et orienté son avenir ?

M. Méhaut ouvrit lui-même. En reconnaissant Julien, il parut stupéfait.

— Me suis-je trompé ? n'est-ce plus le mardi que vous recevez ?

Les joues de M. Méhaut devinrent écarlates.

— C'est bien le jour, parfaitement... mais madame Méhaut est souffrante. Je croyais précisément, lorsque tu as sonné, que c'était le médecin.

— Rien de grave ?

— Un peu de grippe.

M. Méhaut parut ensuite réfléchir :

— D'ailleurs tu arrives bien, reprit-il.

Il s'interrompit encore, poussa un soupir, puis, comme un homme qui prend brusquement son parti :

— Tu vas voir ton père... il est ici depuis ce matin.

— Mon père ici !

Déjà M. Méhaut ouvrait la porte de la salle à manger, et, d'une voix sonnante faux, annonçait :

— Hein ! pour une surprise, c'en est une ! Dartot n'est pas arrivé depuis vingt-quatre heures que voilà l'ingénieur !... lui qui ne vient jamais !

Immobile, hésitant encore à croire, Julien s'arrêta sur le seuil. Son père était bien là, lui faisait un vague signe de bienvenue... Et du premier coup d'œil, il le trouvait pareil à l'image redoutée : il n'avait pas changé, ses cheveux n'avaient presque pas blanchi, le temps avait à peine marqué d'un trait plus rude les rides anciennes ; cependant Julien ne le reconnaissait plus.

— Toi ici !

Un grand bruit couvrit la réponse de M. Dartot. Les habitués du thé Méhaut poussaient des cris de surprise : les Gridal au grand complet, mari, femme et fille ; un employé du ministère du commerce, M. Foudras, enfouie dans un fauteuil sous des lainages multicolores, madame Méhaut riait. On bouscula des chaises. Enfin, des phrases isolées se détachèrent, comme font après l'averse les gouttes tombant des chêneaux ; un grand silence régna ensuite, dépourvu de douceur, où se devinait l'inquiétude d'une explication devenue inévitable.

M. Dartot commença :

— Le cousin est venu me chercher à la gare... Nous comptons ne pas te déranger, et aller demain chez toi bien tranquillement.

— Et tu restes ?...

— Un jour à peine : on a besoin de moi, là-bas, à cause des semailles.

— Pourquoi es-tu venu ?

Dès le premier mot, cette question avait brûlé les lèvres de Julien. Des raisons graves avaient pu seules décider son père à un pareil voyage.

Le mystère gardé, l'effarement des assistants, tout disait à Julien qu'il était menacé.

— Je suis venu pour rien, répliqua doucement M. Dartot, pour te voir... N'es-tu pas content ?

Une nouvelle sonnerie interrompit M. Méhaut qui allumait la bouilloire :

— Cette fois, voici Reydoux !

Ce fut comme un signal. Cette arrivée sauvait de l'embaras, les visages se détendirent. M. Foudras se moucha, madame Méhaut sourit. Des cris encore, des cris joyeux, accompagnèrent l'entrée du médecin qui saluait, répondait aux compliments, s'installait... Tout à coup, chacun sentit que la soirée si fâcheusement troublée allait reprendre, pareille aux soirées précédentes. M. Dartot lui-même parut avoir oublié son fils.

Julien, maintenant, regardait à loisir ce visage dont il aurait voulu arracher le secret ; il détaillait le front énorme et plat, le nez qui tombait tout d'une pièce, surtout les yeux bombés que des paupières lourdes recouvraient à demi.

Jusque-là, toutes les fois que Julien avait songé à son père, il avait cru se résigner à ses mains calleuses, à ses joues brûlées par le hâle, à son air emprunté et légèrement ridicule : était-ce parce qu'il le retrouvait dans ce décor bourgeois au lieu de le voir comme autrefois au grand soleil des champs, était-ce encore le voisinage de ces gens faits aux vêtements et à la lumière des villes, ce physique de paysan soudain l'exaspérait.

Toujours aussi, il avait vu son père indifférent ou hostile, incapable de distinguer entre son fils et un capital à faire valoir. Dès lors, pourquoi cet accueil le blessait-il au fond de l'âme, accueil glacial, sans même un simulacre de tendresse ? Des besoins nouveaux acquis grâce à l'éducation bourgeoise amenaient sans doute cette révolte.

Brusquement, il se raidit et, détournant les yeux, s'efforça

d'écouter les paroles qui s'échangeaient. La conversation avait commencé très lente, encore éparse. Mis en goût par la présence de M. Dartot, sans même se soucier du docteur Reydoux qui interrogeait tout bas madame Méhaut, chacun s'était mis à exprimer ses idées sur la villégiature.

— Les propriétaires ont tous les avantages, disait M. Gridal d'une voix éteinte, l'air entretient leur santé et la terre les nourrit.

Timidement, M. Foudras avouait :

— J'ai souvent rêvé de m'installer dans un village.

Madame Gridal reprenait :

— Ah ! il y a des gens qui ont de la chance, tandis que d'autres !...

Les mots tombaient, scandés par le chant de la bouilloire et le bruit des cuillers que M. Méhaut distribuait avec gravité dans les tasses. Le chuchotement continu de la malade, confessant à M. Reydoux ses malaises, semblait en faire la trame. C'était un apaisement, la quiétude béate des digestions, la joie de ne songer qu'à soi-même... Involontairement Julien eut l'impression d'être pris dans une terre molle, qui l'enlizait, finirait par l'étouffer. Qu'était venu faire là son père ? Pourquoi ces gens ineptes se dressaient-ils comme une barrière pour empêcher toute explication ? Si Julien l'eût osé, il se serait levé et serait parti.

Tout à coup, les voix se turent. Le docteur Reydoux donnait son verdict : rien de grave, deux jours de repos encore, et la malade pourrait sortir. Le dernier nuage qui avait assombri les esprits s'envola ; M. Méhaut, radieux, résuma les pensées :

— Docteur, vous allez prendre une tasse de thé pour vous récompenser ! C'est du bon, je vous préviens...

Il inclina ensuite la bouilloire et servit à la ronde. Mademoiselle Gridal marchait derrière lui et présentait le sucrier.

Arrivée devant Julien, elle le regarda si hardiment qu'il tressaillit. Elle avait une beauté seraine, un air d'indolence. Elle aussi paraissait étrangère à ce monde médiocre, dépaysée parmi les siens.

— Vous devez être bien heureux, murmura-t-elle, de goûter ce soir les joies de famille.

Il répliqua méchamment :

— A défaut d'autre mérite, elles ont pour moi celui de l'inattendu.

— Encore un morceau ?

— Merci...

Un sourire effleura les lèvres de mademoiselle Gridal. Quand elle eut passé, M. Reydoux, assis près de Julien, se pencha vers lui :

— Charmante, n'est-ce pas ? Avec cela, maigre dot ; c'est bien dommage.

Julien ne répondit pas. Méhaut, à ce moment, venait d'achever sa tournée. Debout à côté de M. Dartot, les coudes écartés, il buvait son thé à grandes lampées bruyantes, parlait ensuite avec autorité comme si le bonheur de l'humanité eût été contenu dans chacune de ses phrases. A les voir ainsi rapprochés, son père et lui, un irrésistible désir de les comparer était venu à Julien. Malgré les différences d'allure, de visage, de vêtements, comme ils étaient semblables ! Leurs traits exprimaient les mêmes vanités mesquines, le respect religieux de leur bien-être, un égoïsme limitant l'univers à sa propre satisfaction. Julien frissonna ; le mot de mademoiselle Gridal lui revint aux lèvres :

— Les joies de famille !

Le bruit des voix, encore, le tira de son rêve. M. Dartot avait affirmé que les propriétaires étaient pauvres, tant les impôts augmentaient chaque année, tant l'Administration leur faisait de « misères ». Tous s'empportaient contre lui :

— Pauvres !... Qu'appellez-vous « pauvres » ?

— Nous sommes tous pauvres, à ce compte !

— Quant aux misères !...

M. Gridal n'acheva pas : il ne trouvait aucun mot adéquat aux malheurs de sa vie.

Madame Gridal reprit rageusement :

— Croyez-vous qu'on ait eu jamais le moindre égard pour nous qui étions dans l'Administration ?...

M. Foudras fit un grand geste :

— Les gens riches arrivent seuls... il y a longtemps que j'ai perdu l'espoir d'être nommé sous-chef !

La voix de mademoiselle Gridal s'éleva aussi, cristalline :

— Les pauvres ont toujours tort !

Les pensées avaient dévié : chacun ne songeait plus qu'à l'amointrissement régulier de ses rentes, à cette pauvreté que le jeu social aggravait chaque jour. On citait son traitement, le dernier prix des denrées. En même temps que l'argent sonnait dans les phrases, on y devinait une terreur, comme si le glas de ces petites fortunes sonnait aussi la fin du monde.

Seul, M. Méhaut protestait :

— Faites de la science, parbleu ! Regardez l'ingénieur : des gens du faubourg Saint-Germain n'hésitent pas à lui payer dix francs l'heure de leçon ! Tous les jours, on lui offre des places, des traitements auprès desquels votre traitement, Foudras, est une bêtise.

Brusquement il se retourna vers Julien :

— Mais, au fait, tu ne nous as pas dit encore ce que tu avais choisi ?...

Julien frémit : comment, lorsqu'il avait résolu de venir à cette soirée, n'avait-il pas prévu que la première question posée serait celle-là ?

Les épaules de madame Gridal se replièrent sur sa poitrine maigre :

— Monsieur peut choisir... il est bien heureux !

On voyait clairement que le bonheur d'autrui diminuait son bien-être.

M. Foudras répliqua :

— C'est naturel, monsieur sort d'une École. Dans mon ministère, tout est réservé aux ingénieurs !

Julien regarda son père :

— Je ne suis pas encore décidé ; je suppose que ce retard ne te tourmente pas.

M. Dartot sourit :

— A Dieu ne plaise !... D'ailleurs, après ce qu'on m'a raconté...

Il s'arrêta, les lèvres pincées.

— On t'a parlé de moi ?

— Non, je voulais dire...

Les paupières de M. Dartot battirent comme les ailes d'un papillon qui se pose ; mais le reste de la phrase ne vint pas.

Julien se leva brusquement, une lueur avait passé dans

ses yeux. Cette fois, malgré l'effarement des visages et les curiosités indiscrètes, il ne voulait plus que l'explication, guettée depuis une heure, lui échappât.

— Pourquoi es-tu venu ? fit-il d'une voix brève.

Le visage de M. Dartot demeura impassible. Julien reprit :

— Si c'est pour tes affaires, dis-le... S'il s'agit de moi, j'ai le droit de le savoir.

— J'avais peut-être une affaire, — répliqua lentement M. Dartot, — peut-être aussi me suis-je occupé de toi...

— Tes combinaisons personnelles m'importent peu ; celles qui me concernent, celles-là, tu dois me les dire, je veux les connaître !

Aux derniers mots, M. Dartot se redressa, comme cinglé par un fouet :

— As-tu bien dit : « Je veux » ? où as-tu pris ces manières ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Tous deux aussitôt furent certains que des phrases nouvelles seraient inutiles : rien ne pouvait changer leurs décisions. Julien se leva.

— C'est bien : garde tes secrets !

— Eh quoi ! tu pars, s'écria M. Méhaut.

— Oui, je n'ai pas de temps à perdre, ce soir.

— Vous aussi, docteur ?

Profitant de l'occasion, M. Reydoux prenait congé de la malade. Ce fut une déroute. Empressé, Méhaut se désespérait, offrait encore du thé, remerciait ; puis, une reconduite hâtive, des formules banales qui cachaient mal l'allègement éprouvé. Dieu merci, Julien sorti, le plaisir de la soirée ne risquerait plus d'être troublé.

— Bonsoir !

— A bientôt !

— N'oubliez pas nos mardis !

La voix de M. Dartot se détacha sur les autres :

— Ne te dérange pas demain, j'irai chez toi !

Et la porte se referma, éteignant d'un seul coup ce tapage, les lumières. Saisis par la froidure saine de l'air, le docteur et Julien s'arrêtèrent une seconde.

— Je vais à l'Observatoire, dit M. Reydoux.

— Moi, rue du Val-de-Grâce.

— En ce cas, marchons ensemble, s'il vous convient.

— Volontiers.

Ils partirent, en silence.

Devant eux, le boulevard Montparnasse s'allongeait, morne et vide. Sur la droite, le cimetière dormait. Les cimes de ses arbres agitaient leurs dentelles noires sur le ciel couleur de cendre. Derrière, le lion de Belfort, accroupi dans l'ombre, semblait veiller de loin sur Paris endormi.

Accablé, Julien songeait. Il était venu à cette soirée, l'esprit à la dérive. Il revenait avec une inquiétude pire, puisqu'aux menaces de l'avenir un désastre venait de s'ajouter. Mieux eût valu ne jamais retrouver son père que le retrouver tel. L'image qu'il en emportait l'obsédait. Il aurait voulu ne pas être, plutôt que voir cela et dire : « C'est mon père ! »

Enfin, comme si une pareille humiliation n'avait pas suffi, il se demandait : « Pourquoi ce voyage ? » et chaque fois, sans trouver la réponse, il se voyait plus menacé.

— Il faut que je vous félicite, — commença brusquement M. Reydoux qui avait respecté jusqu'alors le mutisme de Julien : — de mon temps, on n'avait pas comme vous l'embarras du choix.

Julien l'examina, surpris :

— Seriez-vous un ancien élève de l'École ?

— J'y ai perdu trois ans..., puisque me voici médecin !

Avec sa canne, M. Reydoux frappa le trottoir de petits coups secs. On eût dit qu'il obéissait à un reste de mauvaise humeur.

— Trois ans ! c'est énorme quand on est jeune ; puis, à mesure que l'on vieillit, les jours semblent plus courts, les années fuient plus vite : à mon âge, elles n'ont plus la même importance.

— J'admire votre philosophie ! murmura Julien.

— Je n'y ai point de mérite : le temps en soi n'est rien. Sa valeur dépend de nous et de la manière dont nous utilisons les hasards qui surviennent. Je me rappelle combien alors j'avais l'espoir tenace !... Je fis presque toutes les usines de Saint-Denis. Il est arrivé parfois qu'on m'invitait à reve-

nir... plus tard, dans quelques années... De telles réponses m'ont souvent consolé.

Était-ce bien sa vie qu'il racontait ou celle de Julien? Mêmes démarches, mêmes attentes douloureuses. Comme Julien les connaissait, ces joies fugitives que provoque une phrase banale prononcée distraitement! Mais l'espoir tenace dont parlait M. Reydoux l'abandonnait.

— De guerre lasse, acheva M. Reydoux, je m'avisai d'aller à l'Association des anciens élèves. Là, encore, tout a changé. On y trouve aujourd'hui aide et conseils, tandis qu'alors...

Julien tressaillit :

— Je savais que l'Association s'occupait de placer les camarades sans position, — fit-il d'une voix où perçait involontairement son anxiété ; — mais y parvient-elle vraiment?

M. Reydoux lui jeta un rapide coup d'œil et sourit légèrement :

— Cent trente-huit camarades, l'année dernière!... C'est un début, et vous jugez bien qu'on l'a soigné... Quand les vieux, gens de pratique et rendus peu difficiles, seront tous casés, la statistique changera.

A mesure que le médecin parlait, Julien avait senti une joie monter en lui. Pourquoi n'irait-il pas, dès demain, grossir le nombre de ces cent trente-huit heureux? Tant de ses pareils remis en bonne route, loin de l'effrayer, avait sa confiance. Au lieu de s'arrêter au commentaire pessimiste de M. Reydoux, il imaginait soudain l'Association comme une providence capable de répondre à toutes les demandes.

Il murmura allègrement :

— Dire que j'ignorais cela! On apprend à toute heure.

M. Reydoux eut le même sourire de raillerie :

— Parfois aussi, on apprend trop tard! reprit-il. C'est ainsi qu'après avoir eu dans les mains un premier diplôme impuissant à me faire vivre, je n'imaginai rien de mieux, pour me sauver, que de m'en procurer un second. Ingénieur sans emploi, ou médecin sans clients, l'un vaut l'autre!

Sans qu'il s'en fût douté, sous une forme presque identique, c'était l'idée de M. Dazenel qu'il venait d'exprimer :

aucun d'eux ne croyait plus que, pour vivre, il suffise d'être savant ou diplômé.

— Heureusement, continua M. Reydoux, vous arrivez à une époque où l'on réclame de tous côtés des ingénieurs ! Vous ne vous doutez pas de votre chance !... Je ne veux pas, cependant, recommencer le dithyrambe de M. Méhaut. Tout n'est pas au mieux, loin de là. En désirez-vous la preuve ? Jamais plus de capitaux ne furent disponibles ; je possède un remède qui guérit, — chose admirable ! — il suffirait de quelque argent avancé pour le faire connaître : cet argent, aucun banquier ne me le prêtera, et mes enfants resteront pauvres. C'est la vie...

Il eut ensuite un rire sec :

— Là-dessus, voici mon chemin... je vous souhaite le bonsoir et un bon choix... La chance seule importe. Jamais, hélas ! elle ne dépend de nous. Le mieux est encore d'avoir fortune faite...

Il s'éloigna de son pas tranquille. Sa canne frappait toujours le sol à petits coups réguliers et nerveux : puis ce bruit s'éteignit dans le grondement des voitures, et Julien, immobile, ne le distingua plus.

Il frissonna. Tous les êtres qui avaient rempli cette soirée se réunissaient maintenant dans sa mémoire, pour y prendre des proportions étranges : M. Dazencel, exposant que l'éducation officielle et la science de collège sont un luxe ou une duperie ; les invités Méhaut, ensuite, petites gens occupés de petites choses, dont les désirs, mesquins autant que leurs âmes, criaient cependant faute d'un peu d'argent pour se satisfaire ; cette fille inquiétante, mademoiselle Gridal... En même temps, le hasard était venu. C'était l'arrivée de son père, le danger qu'elle révélait, la ressource de l'Association indiquée par ce médecin...

A mesure qu'il s'attardait à ces visions, Julien éprouvait un malaise croissant. Il commençait à douter de ses diplômes : sa naissance l'humiliait ; sa pauvreté lui semblait une incurable faiblesse. On eût dit que toutes les convictions l'ayant dirigé jusqu'alors dans la vie disparaissaient.

Il se trouva devant sa maison sans même s'être aperçu de la route. En montant l'escalier, il fit un geste las :

— Dire que Méhaut m'envie !

Puis il aperçut de la lumière dans sa chambre. Appuyée contre la fenêtre, une femme guettait son retour.

— Tiens, murmura-t-il, Lucienne est venue !

Une rafale balaya son cœur ; inquiétudes, chagrins, tout s'évanouit : il aimait...

III

Lorsqu'au matin, Julien ouvrit les yeux, des lueurs déjà éclairaient la chambre. C'était un jour d'hiver, qui atténuait les reliefs ; chaque objet semblait enveloppé d'une étoffe lourde.

Immobile, Julien savoura la douceur du repos. Ses rêves se mélangeaient au réel et prenaient une vie mystérieuse. Quel silence partout ! Pas un bruit dans la rue. A de longs intervalles seulement, une femme poussant devant elle une voiture de légumes ou de fleurs criait sa marchandise, et ce cri solitaire rendait plus profond le calme qui suivait.

Tout à coup, l'image de M. Dartot attablé chez les Méhaut traversa l'esprit de Julien. Un cristal imperceptible qui tombe dans un liquide saturé en provoque la solidification subite : de même, cette vision suffit. La réalité se dégagea du songe. Julien s'éveilla tout à fait.

Il se leva sans bruit, et se dirigea vers la fenêtre. Il regretta le plaisir de l'oubli.

— Quel temps ! murmura-t-il.

Un brouillard sortait du sol, montait lentement jusqu'aux toitures, et s'étalait au-dessus d'elles, pareil à une fumée que le vent refuse d'emporter. Ainsi drapée de blanc, la ville paraissait morte. Longuement, Julien regarda cet horizon sans forme ; la tristesse du ciel répondait à son ennui.

Lucienne, à son tour, s'éveilla. D'un geste bref, elle écarta les cheveux égarés sur ses joues et dit gaiement :

— Bonjour !

Julien sourit :

— Bonjour. Nous sommes en retard. Il est sept heures.

— Déjà !

Julien secoua la tête :

— Il faut te lever. Nous partirons ensemble ; j'ai de nombreuses courses à faire.

Sa voix était si grave, que Lucienne dit brusquement :

— Tu as du chagrin?...

— Qui n'en a pas ?

Elle prit un air sérieux. Le projet de consoler son ami lui plaisait infiniment.

— Raconte, dit-elle encore.

Durant une seconde, Julien savoura la caresse de son regard, puis résolument :

— Non, petite Lucette, cela n'en vaut pas la peine.

Sans mot dire, elle se mit à sa toilette.

— Quel jour viendras-tu ? demanda-t-il.

Il s'efforçait de parler sans aigreur ; mais l'idée qu'elle n'était pas à lui tout entière l'exaspérait. Le sourire de Lucienne disparut :

— Encore jaloux !

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui :

— Pourquoi ne veux-tu pas que nous demeurions ensemble ?

Elle répliqua, secouant la tête :

— Tu as de la peine à vivre seul. Que devenir à deux ?

Aussitôt, il l'abandonna et, revenant à la fenêtre, affecta d'examiner la rue. Quelle réponse aurait-il pu lui faire ? L'amour, comme la bonne chère, est plaisir de riche ou de déseuvré : il était pauvre. Pour la seconde fois, depuis douze heures, cette pauvreté se dressait entre le bonheur et lui.

Il se retourna :

— Et combien faut-il gagner pour que tu consentes ?

De nouveau, il s'était approché d'elle :

— Si demain, ce soir peut-être, j'avais une place ?...

L'image d'une vie commune le grisait. Il adorait cette femme, respirait sa jeunesse comme on respire une gerbe de fleurs fraîches. Il la sentait de même race, allinée par le fait seul de vivre dans Paris, comme lui-même l'avait été par l'étude.

— Ce soir, continua-t-il, pourquoi pas ?

Elle répéta d'un air douteur :

— Ce soir ?...

— Nous avons, paraît-il, une Association...

— Ah ! je sais... Chenu m'en a parlé !

Il s'interrompit brusquement :

— Tu connais Chenu ?

Ce Chenu était un de ses anciens, célèbre par un extérieur singulier et son débraillement affecté.

— Qu'est-ce que cela te fait ? dit-elle après une courte hésitation.

Et, comme elle rougissait légèrement, il eut un mouvement de colère :

— N'ajoute rien ! Si tu disais quelque chose, je ne te croirais pas !

Lucienne, très calme, répliqua :

— Si jamais nous nous installons, tu me feras le plaisir de quitter ces manières... De quoi te plains-tu ?... Je suis honnête, je travaille, je ne demande rien à personne, et je tiens mes promesses. Quant au passé, il ne te regarde pas. Prends-moi telle que je suis, ou pas du tout.

Un flot de sang colora le visage de Julien :

— Je te défends...

— Tu ne me défendras rien, car je m'en vais.

Elle sourit ensuite avec indulgence :

— Ah ! mon pauvre ami ! comme tu compliques les choses les plus simples !

Elle avait raison : il compliquait. Était-il donc le seul que la misère réduisit aux maîtresses de hasard ? Encore celle-ci pouvait-elle se dire honnête, ayant toujours refusé de se vendre et n'obéissant qu'à son caprice. De quel droit lui reprocher d'avoir jeté son cœur au vent, puisque lui-même en profitait ?

— Huit heures... entends-tu ?

L'horloge du Val-de-Grâce égrenait ses coups ; ils semblaient plus grêles que de coutume, comme si le brouillard les mangeait au passage.

— Dix minutes de retard : cinquante centimes d'amende ! Paye...

Elle tendit sa joue. De nouveau, il prit Lucienne dans ses

bras, l'enveloppa d'une étreinte passionnée. Peut-être l'eût-il moins aimée s'il n'eût souffert par elle. Ils restèrent une minute ainsi, échappant aux angoisses de la vie quotidienne, tout à la revanche de leur jeunesse, à ses chansons mensongères, immobiles, muets.

— Ouvrez! je ne vois pas la serrure, fit une voix au dehors.

— Sauve-toi, dit Julien : c'est mon père!

— Il est ici?

— Depuis hier.

Sans hâte, le cœur dévoré subitement d'une affreuse inquiétude, Julien se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Lucienne, curieuse, avait suivi Julien; et comme M. Dartot, étonné, restait sur le palier, elle se décida, passa devant lui avec une révérence correcte.

— Mâtin!

M. Dartot fit claquer sa langue; on eût dit qu'il dégustait un vin de choix.

— Mâtin! tu connais du beau monde!

— Entre donc! s'écria Julien, crispé, ne sachant si cette exclamation était bêtise ou ironie.

M. Dartot avança d'un pas, parcourut du regard le mobilier, le tapis déchiré, les rideaux rongés par le soleil :

— C'est tout l'appartement? dit-il, incertain.

— Le nécessaire.

— Et tu payes?

— Quarante francs par mois.

Son visage exprima un désappointement. Il s'attendait à trouver une installation plus confortable. Évidemment aussi, le prix des loyers parisiens déroutait ses habitudes campagnardes.

— Prends le fauteuil, dit Julien : c'est le siège le moins mauvais.

Méthodique, M. Dartot déposa son chapeau mou, sa canne et s'assit. Julien debout, attendit en face de lui. Maintenant que l'heure de s'expliquer était venue, l'approche du danger lui rendait un calme soudain; il n'éprouvait presque plus d'anxiété, rien qu'une sorte de curiosité méfiante, comme si ce qui allait suivre ne le regardait pas.

M. Dartot commença d'un ton indifférent :

— Je t'ai dérangé en venant si tôt...

— Nullement.

— Si... je l'ai bien vu tout à l'heure.

Il eut un sourire muet et poursuivit :

— Ce n'est pas moi qui te ferai des reproches ! Les relations, quelles qu'elles soient, ne sont jamais à dédaigner.

Julien répliqua sèchement :

— Ne parle pas de cela, tu me feras plaisir.

M. Dartot ne parut pas entendre l'interruption.

— Ce n'est plus comme autrefois, — dit-il avec un soupir affecté : — tu es ton maître. Je ne suis bon désormais qu'à donner des conseils. Encore es-tu mieux à même que moi de connaître le fond des choses, car tu habites la ville.

La sécheresse de sa voix démentait la douceur des phrases. Julien ne répondit pas.

— Donc, poursuivit M. Dartot, tu ne sais pas encore ce que tu vas faire ?

— Je l'ignore.

— Tu as raison de réfléchir. Pour arriver à un bon choix, il est nécessaire de calculer toutes les chances. Chez nous également, on doit semer ceci ou cela, suivant les années, pour ménager les champs. Dieu merci ! je n'étais pas inquiet de toi, mais, on a beau ne pas s'écrire, les sentiments vont leur train... Bref, j'avais hâte d'être au courant. C'est cela qui m'a décidé à venir.

— Rien que cela ?

— Évidemment.

M. Dartot laissa tomber le mot avec une sorte d'hésitation.

— Je te remercie, répondit Julien. Je suis heureux de savoir que mon sort ne te laisse pas indifférent ; mais, si tu m'avais consulté, je t'aurais détourné d'un pareil voyage. C'est beaucoup de peine inutile, et beaucoup d'argent dépensé.

— Ce n'est pas le premier que j'aurai dépensé pour toi.

La réplique de M. Dartot glissa, dite presque à voix basse. On n'aurait pu deviner si elle contenait un reproche ou l'expression d'un regret.

— Enfin, reprit-il, l'essentiel est que tu sois content, et tu l'es?...

Julien répéta :

— Je le suis...

— Tu dois l'être. Tu penses bien qu'ici je n'ai pas perdu mon temps. Pour m'informer, le plus simple était d'aller chez tes professeurs. Je les ai vus presque tous...

Julien poussa un cri :

— Tu as fait cela?

Les paupières de M. Dartot, toujours à demi baissées, se levèrent tout à fait ; il fixa sur Julien un regard dur.

— Je suppose que j'en avais le droit, fit-il d'une voix nette. Suis-je ton père, oui ou non?

Sans dire un mot, Julien se promena dans la chambre. C'était donc cela, le mystère qu'on lui cachait! Plus que la puériorité de cette enquête, l'idée que son père se fût ainsi exhibé lui causait un malaise intolérable.

Probablement satisfait, M. Dartot revint à son récit.

— Ces messieurs ont tous été fort bien... Ils m'ont fait ton éloge. Quelques-uns cependant paraissaient ne pas te connaître.

— Tu t'imagines peut-être que nos cours ressemblaient à une classe du lycée? interrompit Julien avec un haussement d'épaules.

— Enfin, chacun m'a rassuré. Me voici tranquille sur l'avenir. D'autre part, Méhaut prétend que tu gagnes beaucoup d'argent avec des répétitions... malheureusement, il n'a pu me citer qu'un seul de tes élèves.

— Il eût été plaisant qu'il en indiquât d'autres : je n'ai que celui-là!

— Là aussi, continua M. Dartot, j'ai voulu savoir si l'on était content de toi. J'ai donc été boulevard Saint-Germain, chez madame de Rouvayre...

— Cela manquait à la journée!

Le visage de M. Dartot s'éclaira d'orgueil :

— Peste! quels gens cossus! glaces, tapis, larbins et le reste!... Rien que pour acheter les rideaux de l'escalier, il faudrait une année de la ferme. J'étais un peu embarrassé mais on m'a tout de suite mis à mon aise. Et quel éloge de toi! Tu peux réclamer sans crainte de l'augmentation. J'ai d'ailleurs laissé entendre que tu en avais le projet.

Il se tut, attendant peut-être un remerciement. Julien,

debout près de la fenêtre, regardait le brouillard qui se levait. Çà et là, des ardoises mouillées tachaient l'air de bleu-luisant. Un paon au corps invisible semblait étaler ses plumes sur chaque toiture.

— Et... c'est tout ? demanda enfin Julien.

M. Dartot fit un signe de tête affirmatif.

— C'est heureux !...

Il voyait bien que l'essentiel n'était pas encore dit. Pour lui raconter cela, son père avait certainement d'autres raisons. Après un court silence, il commença d'une voix mordante :

— Tu ne m'avais pas habitué jusqu'ici à une pareille sollicitude. Je devrais en être touché, mais le malheur veut qu'elle soit blessante. Pourquoi n'es-tu pas venu simplement m'interroger ? Me prends-tu pour un enfant que le pain sec épouvante et qui ment par frayeur des réprimandes ? Dix minutes de conversation auraient suffi pour te renseigner exactement. C'était une économie de temps... et de ridicule.

Les lèvres de M. Dartot pâlirent. Julien continua :

— Économie de temps : aucun de mes professeurs, sauf M. Blovin, ne me connaît ; ce qu'on t'a raconté sur moi est donc fantaisie pure. Économie de ridicule : madame de Rouvayre peut se tranquilliser, je ne suis ni un domestique, ni un valet de ferme, pour demander un supplément de gages en fin de mois.

M. Dartot répondit sèchement :

— Tu peux t'en passer, je suis heureux de l'apprendre !

Il eut ensuite un sourire ambigu :

— Je ne sais peut-être pas me présenter au beau monde, mais la faute est pardonnable. J'ai toujours agi pour ton bien. Jusqu'à présent, je ne crois pas avoir mal réussi.

— Il y a même de quoi se montrer tout à fait enchanté !

— Sans moi, ferais-tu aujourd'hui la fine bouche devant les augmentations de gages ? Si je n'avais écouté que mes intérêts, tu serais un paysan comme moi. Au lieu de cela, je me suis privé, endetté même... oui, endetté !... Crois-tu qu'une pareille éducation ne coûte rien ? Et les voyages, et

les trousseaux, et la ferme où j'étais obligé de te remplacer !... Ah ! l'argent que j'ai donné pour toi n'a jamais semblé ridicule à ceux qui le prenaient ! Si l'on additionnait, on trouverait bien...

Il s'arrêta, scruta le visage de Julien pour y découvrir le chiffre le plus élevé auquel il pourrait s'arrêter :

— On trouverait bien vingt mille francs...

Et comme Julien ne répondait rien, il appuya :

— Tu entends ! vingt mille francs ! vingt-cinq mille peut-être... Je n'en ai pas fait le compte. Avec ces vingt-cinq mille francs, aujourd'hui je serais riche : je n'ai pas de besoins ; un millier de francs me suffirait, chaque année, pour vivre. Au lieu de cela, je suis contraint de travailler ; je vieillis, les récoltes sont mauvaises, je suis à la merci d'une gelée...

Les mots sortaient, pressés, de sa bouche. Il parlait avec des molleses dans la voix et un air de continuel découragement, comme s'il se fût agi d'amorcer, un jour de foire, la vente de son bétail ou de son blé.

— En vérité, dit Julien, je ne croyais pas t'avoir causé de telles dépenses. Le curé enseignait gratis. Au lycée, j'avais une bourse. A Paris, enfin, grâce à Dieu, j'ai toujours pu me suffire.

M. Dartot répliqua vivement :

— Ai-je dit vingt mille francs ? C'est un chiffre à déterminer. Qu'importe, d'ailleurs ! je ne réclame rien. Je rappelle simplement que l'obligation d'assurer ton avenir m'a privé de faire des économies. Je ne le regrette pas, ayant toujours été certain que, le moment venu, tu saurais te montrer reconnaissant... Je n'exige pas une somme ronde, certainement : tu n'as pas eu le temps de l'acquérir ! mais une petite rente, par exemple...

Julien se dressa violemment :

— Et c'est cela que tu viens me demander !

Devant le projet de M. Dartot dévoilé, il éprouvait une stupeur. Ainsi, il n'avait jamais été qu'une façon de capital, l'équivalent d'une ferme, mieux encore : un placement usuraire et légal ! Sans même savoir quel serait l'avenir, son père accourait, décidé à la curée ! Tout son mépris éclata dans une phrase :

— L'affaire est mauvaise, dit-il ; je n'ai pas le sou...

Tranquille en apparence, M. Dartot répliqua :

— J'avais prévu ta réponse : c'est pourquoi j'ai commencé par aller moi-même aux renseignements.

— Tes renseignements sont faux !

— Les leçons ?...

— Cent vingt francs par mois.

— Ta position ?...

— Je n'ai pas de position : où que j'aïlle, les portes sont fermées. On ne m'offre rien, je ne trouve rien...

Tous deux se turent : ils cherchaient à pénétrer le mystère de leurs pensées. Le battement du réveille-matin placé sur la commode semblait remplir la chambre. Ils l'entendaient pour la première fois, mais n'avaient pas conscience du temps qui s'écoulait.

Brusquement, M. Dartot se leva :

— Tu mens !

Sa voix était devenue métallique. Ses lèvres tremblaient. Frappant du poing sur la table, il répéta :

— Tu mens !

Julien jeta sur le plancher un paquet de clefs :

— Fouille ! il n'y a rien à prendre.

— Misérable !

— Fouille donc ! tu n'es venu que pour cela !

Ils se regardèrent. Presque sans transition, l'un et l'autre en étaient venus à ce point où l'on perd toute mesure, où, d'instinct, les mots choisis sont les plus blessants.

Le premier enfin, M. Dartot laissa éclater sa colère :

— Ainsi, j'ai sacrifié mon argent, mon temps ; tandis que tu menais une vie de fainéant, mangeant de la viande tous les jours, portant du linge blanc, je grelottais sous la toile, je me nourrissais de fèves... jamais un jour de repos ! jamais un plaisir !... Travaillez, endettez-vous, tuez-vous, pour faire ensuite de votre fils un « monsieur » qui ne vous connaît plus !...

Il marchait à grands pas, exaspéré de ne pouvoir supprimer la résistance qu'il rencontrait. Julien reprit froidement :

— Si je suis un « monsieur », comme tu dis, qui l'a voulu ? Que je sois heureux ou non, voilà qui t'importait peu ! Tandis

que les boîtes n'exhibaient dans les concours, tu te payais gratis le luxe d'un fils arrivé : orgueil et intérêt, tout y trouvait son compte. excepté moi !

— Tu as l'audace de te plaindre !

— Sans doute. je porte du linge blanc : je n'ai pas de sabots aux pieds ni de hâle sur la figure. Tu as obtenu ce que tu désirais : si je retournais là-bas. aucun de tes amis ne me reconnaîtrait. mais tous me poursuivraient de cette envie haineuse que tu as souhaitée pour la plus grande joie de ton ambition. Et après ? Comment vivre ? Je n'ai plus rien de commun avec les miens. et rien encore avec ceux qui sont au-dessus. Si tu connaissais les goûts qui me furent imposés, tu ne les comprendrais pas ; cependant, quels moyens m'a-t-on donnés pour les satisfaire ?

— En vérité. tu en es là ?

M. Dartot eut un rire sardonique :

— Les visites matinales que tu reçois n'ont pas l'habitude, cependant, d'être faites gratis !

Les yeux de Julien s'enflammèrent :

— Ne parle pas de cette femme !

M. Dartot répliqua d'une voix coupante :

— Mon argent n'est pas fait pour une catin !

— Tu as dit !...

Séparant les mots, M. Dartot répéta :

— Je dis que mon argent n'est pas fait pour une catin !

Julien poussa un cri :

— Tais-toi !...

Un vertige l'emportait. Il oubliait sa propre défense, pour obéir au besoin aveugle de défendre cette femme qu'il croyait adorer :

— J'aime cette femme !... Je l'aime... Tu ne comprends pas ce mot, toi qui n'aimes rien... Elle est ma maîtresse, ma famille. tout ce que j'ai jamais eu, tout le bonheur que la vie m'a donné. Je l'aime ! Ah ! nous avons bien souei de l'argent ! qu'est-ce qu'il nous fait. mon argent !... Car c'est le mien. je l'ai gagné, je ne vole personne si j'en dispose !

Il ramassa les clefs. ouvrit un tiroir.

— Allons ! cria-t-il. prends ! il ne sera pas dit que tu es venu pour rien : prends ma réserve ! Avec tout ce que je pos-

sède. tu gagneras encore mal ton voyage. Il y a bien là deux cents francs, et tu n'as pas la ressource d'emporter les meubles : ils ne m'appartiennent pas !

En même temps, il avait jeté les billets qui tournoyèrent, pareils à des feuilles mortes, descendirent obliquement vers le sol, et de nouveau le silence s'établit. Le bruit du réveil-matin demeurait seul ; on eût dit qu'une main comptait des pièces d'or, une à une, et sans fin.

D'un mouvement instinctif, M. Dartot s'était baissé. Voluptueusement ses doigts maigres palpèrent les billets. Comme par enchantement, leur contact apaisait sa colère.

— C'est donc vrai ? tu n'as que cela ?...

Peut-être voulait-il les rendre, puisqu'il les tendait vers Julien : mais, plus le bras avançait, plus la main se fermait.

— Vas-tu hésiter maintenant à rentrer dans tes fonds ?

— Ah ! si tu y consens !...

M. Dartot soupira : l'affaire, bien que mauvaise, était réglée. Il pouvait renoncer à l'indignation, à l'attendrissement, comédies usuelles entre gens qui traitent. Tandis qu'il glissait les billets dans sa poche après les avoir pliés méthodiquement, son visage redevint impassible, ses lèvres retrouvèrent leur sourire : le Dartot indéchiffrable avait réapparu ; il gardait simplement de cette dispute la quiétude un peu lasse qui succède aux marchés laborieux.

Comme Julien ne répondait pas, il ajouta :

— Nous déjeunons ensemble chez Méhaut. Je suis chargé de t'inviter. Midi précis, n'oublie pas l'heure. Adieu.

Julien, toujours immobile, le regarda partir.

IV

Il vit la porte se fermer ; puis ce fut un calme profond. La chambre s'était apaisée. On aurait pu croire que tout ce qui s'était passé là n'avait jamais été.

Julien poussa un cri de rage :

— Et c'est mon père !

Son père, ce paysan retors, faisant de la vie une série de marchandages, qui volontiers aurait conclu chacun d'eux en choquant les verres sur une table de cabaret ! Le cœur de Julien éclatait ; aucun mot pour exprimer son mépris : e'était du dégoût, des nausées, quelque chose de pis.

— Et c'est mon père !

Que n'était-il plutôt un enfant trouvé ! Quelles tendresses y aurait-il perdues, lui qui n'en avait connue aucune ? Mieux vaut ne tenir à personne qu'être solidaire d'actes absurdes ! Le souvenir de la démarche faite par M. Dartot auprès des Rouvayre, l'exaspéra. Il désira de toute son âme ne plus avoir de famille, plus de père, être seul !...

Il marchait dans la pièce, regardant les sièges en désordre, le lit défait. Un rayon de soleil tombait sur le tiroir de la commode resté ouvert. Irrité, Julien ferma le meuble.

Il ne regrettait pas l'argent donné. Qu'est-ce que deux cents francs ? Au contraire, il s'étonnait qu'on pût batailler pour une telle misère. « J'aurais besoin de mille francs par an pour être heureux », avait dit M. Dartot. Julien murmura : « Avec mille francs, comment vivre ? » Et l'abîme encore s'élargit.

« Je connais le bien, le beau, pensait Julien : les connaît-il même de nom ? Soupçonne-t-il que l'esprit a des besoins plus impérieux que le corps ? La morale, comme l'horizon, varie suivant la taille des gens. A force de se courber sur ses champs, mon père ne voit plus que sa terre : tout lui échappe au-delà. »

L'idée qu'il percevait cet au-delà, ranimait son orgueil blessé. Il s'admira de posséder une notion raffinée du bien, d'estimer l'argent d'après la faible jouissance qu'il procure. Plus avide, il planait dédaigneux de l'avarice familiale. L'idéal de son père était si différent du sien qu'il le prit en pitié :

« Ah ! le pauvre homme ! il ne sait pas, il ne saura jamais ! »

Et mieux que les cris, cette pitié satisfit sa rancune. Il s'y complut, aurait aimé la lui crier tout de suite, résolu de se rendre à l'invitation Méhaut...

Le brouillard qui se levait formait des nuages lents. Par-

tout le ciel fumait comme une chaudière. La tête contre une vitre, Julien rêva.

Il imaginait ce déjeuner : Méhaut faisant les honneurs de sa cuisine comme, la veille, il avait fait ceux du thé ; M. Dartot tout au plaisir d'un festin gratuit. Des phrases banales animeraient la réunion. Julien, lui, affecterait un oubli hautain. Enfin, l'heure venue, ils se diraient adieu.

Adieu ! Le mot s'abîma dans le cœur de Julien avec le bruit de la pierre qui tombe dans un puits. Il annonçait le silence définitif, l'oubli recouvrant le passé comme une dalle. Car de cela, Julien n'en doutait pas : tout lien moral entre son père et lui était brisé. Ils ne se reverraient pas, ne s'écriraient plus. La distance entre eux était désormais telle que leurs voix ne s'atteindraient plus jamais.

— Je n'aurai plus à m'occuper que de moi ! murmura Julien.

Il goûta la simplicité forte de cette conception de la vie. Un renouveau d'énergie succédait à la secousse. Pareil à un coureur nu, Julien se sentait capable maintenant de franchir tous les obstacles sans effort. Comme pour exciter son ardeur, le soleil perça le brouillard ; au delà des toitures voisines, d'autres surgirent en flots serrés ; Paris enfin jaillissait de la brume, et Julien extasié le regardait monter : ce Paris le consolait de tout...

— Une lettre pressée !

La concierge, ayant trouvé la clef dans la serrure, venait d'entrer.

— Donnez !

Julien prit l'enveloppe qu'on lui tendait. L'adresse, mise au crayon, était d'une écriture anguleuse qu'il ne connaissait pas. Il remarqua aussi l'absence de timbre. Son avenir, peut-être, tenait dans ces feuillettes qu'un souffle d'air aurait pu faire voler : peut-être aussi n'y avait-il rien, — rien qu'une note de fournisseur, n'importe quoi de banal...

Julien ouvrit d'un coup d'ongle et lut :

« Mon cher camarade,

» Un hasard permet que je puisse t'être utile. S'il te convient d'en profiter, monte ce soir à mon galetas, rue d'Assas,

Tu m'y trouveras vers dix heures. Que ce billet ne te choque pas : tu es un camarade : tous misérables, nous sommes frères. Je t'attends. »

Les yeux de Julien sautèrent à la signature. Dès la première ligne, il l'avait devinée : « Chenu... »

Un voile de sang l'aveugla. Il déchira les feuillets, en rejeta les morceaux :

— Non, jamais ! jamais ! je n'irai pas !

Il avait parlé à voix haute, comme si un homme se fût trouvé devant lui.

A quel titre Chenu se mêlait-il de sa vie ? Qui l'avait instruit de sa misère ? Une jalousie furieuse mordit le cœur de Julien. Sans hésiter, il donnait un nom au hasard dont parlait Chenu : Lucienne rencontrée ce matin même, Lucienne allant chez lui peut-être ?... Croyait-on Julien si bas qu'il pût accepter l'entremise d'une femme, mettre à profit les droits acquis par elle ? Il cria :

— Jamais ! Jamais !

Puis, une fois encore, il sembla que la chambre se fût vidée. Un étranger était venu : Julien l'avait expulsé, se retrouvait seul...

Plus de famille, une maîtresse dont il doutait, pas même des soucis de métier... Il avait le sentiment de ne plus tenir à rien, d'être pareil au chemineau, sans regret pour le logis d'hier, sans désir pour celui du soir. Le besoin physique d'échapper à cet isolement l'entraîna. Il résolut d'aller dès maintenant à l'Association. Hâtivement il en vérifia l'adresse, 8, rue Blanche, et sortit.

Il marcha d'un pas rapide. Et ce fut tout d'abord à travers le Luxembourg. A cette heure matinale, la pelouse, les balustrades, le sable des allées, tout y était gris comme le ciel où le palais se détachait à peine avec ses pierres endeuillées. Il semblait à Julien errer dans un Paris d'autrefois, un Paris somptueux, respecté par les siècles, et triste de l'irréparable tristesse des êtres qui se survivent.

Ensuite des rues étroites, des façades noires, Saint-Sulpice

énorme. Près de Julien une femme passa, un livre de prières dans la main. Un prêtre en surplis blanc parut à la porte du séminaire. Le vent gonflant ses manches empesées lui donnait l'aspect d'un oiseau maladroit qui rase terre sans parvenir à s'envoler. Après le Paris d'autrefois, c'était le Paris provincial et dévot, un Paris rempli de cloches sonnantes, d'images pieuses, d'encens. Et Paris encore changea. devint la ville des employés et des petites gens, auxquels le loisir, hélas ! manque pour les flâneries. Près d'un trottoir, des voitures couvertes de fleurs stationnaient. Les passants jetaient un coup d'œil furtif aux anémones et poursuivaient leur chemin. Julien, maintenant, ne songeait plus qu'à ces êtres allant chacun à leur travail :

« Comment tant d'hommes arrivent-ils à gagner leur vie ? »

Il ne pouvait croire qu'ils eussent passé par les mêmes affres que lui. Volontiers, il les aurait interrogés pour connaître le secret de leur chance.

Enfin la Seine parut. Julien regarda la Cité. Pareille à un navire, elle fendait les eaux. Deux flèches figuraient sa mâture. Des ponts, amarres jetées par le passé, la renaient à la rive; et Julien, de nouveau, frissonna. L'âme de Paris était présente, prête à suivre le flot pour voguer vers l'inconnu. Jamais comme aujourd'hui, Julien ne lui avait vu cette beauté rayonnante, cet air de jeunesse. Elle semblait l'appeler, lui jeter des promesses, se donner à l'avance...

Brusquement. Julien, qui s'était arrêté pour l'écouter, repartit. Il eut ensuite l'illusion de rentrer dans une sorte de pays natal. Ce dernier Paris qu'il traversait était vraiment le sien, le seul qu'il pût aimer et qui sût lui parler : Paris moderne, sans misère visible, où tout est luxe. étalage de fortune, réclame et bruit : Paris où le présent seul paraît, dont la jeunesse demeure éternelle, paradis du moment qui grise ses élus et leur jette au passage l'oubli.

A mesure qu'il avançait, Julien sentait venir cet oubli : il se voyait, lui aussi, porté vers l'inconnu, l'espérait semblable à son désir. Ce fut à peine s'il remarqua la plaque indiquant le siège de l'Association, l'entrée misérable. Tandis

qu'il montait l'escalier, il lui semblait arriver au port. Ensuite un calme profond : il sonnait, se laissait conduire, lisait à côté d'une porte une inscription : *Pour les renseignements, s'adresser ici*, et pénétrait.

Une pièce encombrée de cartonnières, où flotte une odeur d'encre. Éclairés par un jour d'arrière-cour, des employés travaillent. Julien s'approche de l'un d'eux :

— C'est bien ici l'Association des anciens élèves de l'École centrale ?

Il balbutie, trouvant le nom d'une longueur ridicule. L'employé lève la tête :

— Vous êtes ancien élève ?

— Oui.

— S'agit-il d'un billet de bal ?

— Non, je voudrais...

L'employé fait un signe vague pour montrer que le reste ne le regarde plus :

— Entrez là. Le secrétaire est occupé : ce ne sera pas long.

A l'entrée, Julien avait éprouvé une déception. Le couloir obscur, les papiers sales, l'atmosphère chargée de poussière, rappelaient la maison de commerce en faillite. Le salon d'attente fut une surprise. Simple et grave, il était orné de tentures dont le vert était d'un ton plus gai que celui des bureaux ordinaires. Le tapis rouge, étendu sur le sol, faisait avec elles une harmonie joyeuse. Trois fenêtres sans rideaux laissaient passer la lumière à flots. Le buste de J.-B. Dumas installé sur la cheminée, tête penchée, bouche sensuelle, semblait accueillir les visiteurs et vouloir fredonner la romance à Lisette.

D'une main distraite, Julien se mit à feuilleter les brochures qu'un employé consciencieux avait mises en piles sur la table. C'étaient des annuaires, celui des « sociétés par actions », celui des « actuaires », celui des « sociétés minières »... Un volume réunissait les noms des propriétaires de machines à vapeur : un autre, celui des « chimistes de sucrerie et de distillerie ». Il y en avait pour les architectes, les métallurgistes, les électriciens. Chaque page, prise au hasard, don-

nait des listes d'usines ou de professions. Résumée dans cet amas d'imprimés, l'industrie de la France devenait un édifice colossal, capable d'abriter un nombre infini de solliciteurs pareils à Julien; et lui, peu à peu, sentait revenir cette espérance tenace dont M. Reydoux avait parlé. Ce n'était plus, comme auparavant, une place déterminée qu'il venait demander : c'était l'une quelconque des places dont l'énumération exigeait tous ces livres. En même temps, il lui semblait avoir retrouvé l'École: celle-ci, ainsi qu'autrefois, allait le prendre par la main, l'aider à choisir, le remettre enfin dans la bonne voie.

Tout à coup, une porte s'ouvrit : des voix s'élevèrent :

— La chose est ainsi réglée...

— C'est nous qui sommes heureux...

— Un mot encore, monsieur le secrétaire!...

Julien tressaillit. Trois hommes venaient de s'arrêter sur le seuil : un inconnu, — le secrétaire, sans doute. — M. Dazenel et Jauffraigne, un camarade de promotion. Au mouvement de Julien, ils tournèrent la tête : mais aussitôt les yeux de M. Dazenel se dérobèrent. Tout de suite, au contraire, Jauffraigne quitta le secrétaire, arriva souriant :

— Par quel hasard?...

Julien balbutia :

— Je ne m'attendais guère...

— Comment vas-tu?

— Et toi?...

Ces phrases banales leur étaient venues d'elles-mêmes.

Leur liaison d'École, fondée sur une communauté de caractère et de goûts, était de celles qui, même rompues, laissent des racines et — suivant l'occasion — peuvent reprendre ou mourir.

Indécis entre le plaisir de se livrer franchement à cette amitié de jadis et l'embarras que leur causait le revoir, chacun semblait attendre que l'autre fit le premier pas.

Jauffraigne inspecta la mise de Julien, qui lui parût misérable, et tout à coup demanda :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir? De vieux amis ne devraient pas s'oublier ainsi !

— J'avais peur de te gêner... Et puis, j'ai dû gagner ma vie : cela prend beaucoup de temps!...

— Raison de plus : j'aurais pu te donner un coup d'épaule... C'est un renseignement que tu viens demander ici ?

— Oui. J'attendais que vous eussiez fini. Et toi-même ?...

— Oh ! moi, j'accompagne un ami.

Involontairement la cordialité d'autrefois avait reparu. Chaque phrase réveillait en eux des souvenirs du passé.

— Quel bavard ! poursuivit Jauffraigne en désignant Dazenel. Broutin ne peut placer un mot. Le secrétariat, dans ces conditions, n'est plus une sinécure.

Il continua :

— Où es-tu placé ?

— Je négocie ; rien n'est arrêté.

— Veux-tu que je te présente à mon ami ?

— Inutile.

— Tu as tort. Justement, il offre à Broutin de recruter uniquement son personnel à l'Association. Si tous les camarades agissaient de même !

Julien, stupéfait, regarda M. Dazenel une seconde :

— C'est donc un camarade ?

— Ah ! non, pas si bête ! Celui-là n'a jamais perdu son temps dans une École !... Un homme d'affaires sérieux doit être un ignorant. S'il savait quelque chose, il hésiterait devant la bonne occasion...

Julien acheva la phrase de Jauffraigne avec un rire méchant :

— Tandis que, ne sachant rien, il promet tout ce qu'on lui demande : les promesses ne coûtent pas, quand on est bien résolu à ne pas les tenir.

— Tu le connais donc ?

— Assez pour apprécier sa démarche.

Brusquement Jauffraigne abandonna son air de conviction :

— Dans ce cas, dit-il, je n'offre plus rien. Entre nous, sa boîte ne durera pas un an !... Et Broutin qui gobe l'histoire !

Au même instant, ils entendirent la voix de M. Dazenel qui s'élevait :

— Annoncez bien mes intentions ! Je n'assure pas, d'ailleurs, qu'au début il me sera toujours possible de fournir à vos jeunes gens des situations en rapport avec leur valeur...

M. Broutin répondit :

— Il suffira de nous indiquer vos besoins...

Jauffraigne haussa les épaules sournoisement :

— Obtenir une réclame gratuite et se faire remercier, voilà bien l'idéal ! On répétera l'aventure à l'Association, dans le *Bulletin*, aux réunions de province... Cela rendra peut-être confiance à quelques imbéciles.

Il s'arrêta pensif :

— ... Cependant, avant un an, il fera faillite ou passera en correctionnelle. Décidément, l'industrie ne donne plus. J'ai pris le bon parti : secrétaire de Mage.

— Mage ?

— Député du Gard, protectionniste, ministrable... une perle.

— Partons-nous, Jauffraigne ?

M. Dazenel, quittant le secrétaire, s'approchait d'eux.

— Mon camarade Dartot..., commença Jauffraigne.

M. Dazenel sembla chercher une seconde quels souvenirs ce nom lui rappelait :

— Ah ! parfaitement... Vous allez bien, cher monsieur, depuis hier ? Enchanté de cette occasion qui nous rapproche. Grâce à Jauffraigne, l'affaire que j'avais ici est arrangée pour le mieux. Je vous en souhaite autant.

— Les affaires... certaines du moins... ne sont pas mon fait. Vous aviez raison, hier, en me le disant ! répondit sèchement Julien.

Un employé venait annoncer que M. Broutin l'attendait : Julien s'éloigna. Tandis qu'il traversait la pièce, la voix de M. Dazenel lui arriva encore :

— Intéressant, votre ami... Un peu raide ; mais il en est de nous comme de certains cols trop neufs ; le glacé passe au blanchissage.

Puis ce fut une impression confuse et presque douloureuse. Il était entré dans le cabinet de M. Broutin : il s'asseyait auprès d'une table. L'heure de la délivrance allait enfin sonner pour lui. Cependant, son imagination s'égarait ailleurs. La démarche de M. Dazenel, cette comédie jouée sous ses yeux, l'annonce que la Compagnie Indo-Chinoise, en dépit des apparences, recourait à des expédients si puérils, toutes ces choses rapides se heurtaient dans son cerveau, lui décou-

vraient une vie compliquée, faite d'hypocrisies nécessaires, et, du même coup, il se retrouvait défiant, presque incroyant, aux certitudes qui devaient s'offrir à lui.

— Est-ce un renseignement que vous désirez, mon cher camarade ?

M. Broutin avait un visage mince, une politesse tranquille et souriante. On le devinait résigné aux corvées de sa position, très indifférent aux confidences qu'elle pouvait lui amener.

— Je sais, dit Julien revenant à lui, que l'Association procure des places...

— Voulez-vous attendre une minute ? interrompit M. Broutin.

Il se dirigea vers un cartonnier :

— Excusez-moi d'aller un peu vite, ce matin, continua-t-il ; je suis en retard. Il suffira, d'ailleurs, que vous remplissiez l'imprimé.

Tandis que M. Broutin cherchait, Julien leva les yeux. Une lithographie pendue en face de lui sur la muraille représentait un vieillard appuyé sur une cornue. Il eut envie de l'invoquer, ainsi qu'on fait d'un saint. Celui-ci représentait la science, les routes unies qui mènent de l'École à l'Institut, tout ce bonheur confortable et paisible que Julien avait désiré jadis ! Le temps avait passé où les recherches sereines du laboratoire tenaient lieu de soucis, où l'on cultivait la chimie comme un jardin. En guise d'Institut, vers quelle usine fétide allait-on lui proposer d'orienter ses pas ?

— Voilà, dit M. Broutin.

Il présentait une feuille à Julien. C'était un tableau mentionnant la promotion, le nom et l'adresse du sollicitant. Une accolade réunissait les « renseignements spéciaux », — grades universitaires, situation de famille, langues parlées, acceptation d'un départ à l'étranger. De longs espaces vides étaient réservés « aux indications générales », aux « positions déjà occupées » et aux « références ».

Julien demanda, hésitant :

— Cet imprimé ?...

— Eh bien ! cet imprimé est à remplir. Vous pouvez le

faire plus tard, à tête reposée. Même, cela vaudra mieux. Vous me le renverrez ensuite, et, quand une occasion se présentera, nous vous en préviendrons.

Brusquement, le portrait du vieux savant, M. Broutin, la muraille elle-même, s'évanouirent. Un voile avait couvert les yeux de Julien. Refusant encore de croire à la catastrophe, il balbutia :

— Alors... je dois attendre ?

M. Broutin répliqua, impatient :

— Évidemment !

— Plusieurs mois, peut-être ?...

— Mais cela dépend de vous, mon cher camarade... Suivant que vos titres et vos exigences seront ceci ou cela, le délai peut aller d'une huitaine à trois années ou plus...

Malgré sa hâte, M. Broutin ne put résister au plaisir d'exposer les résultats obtenus :

— Chaque jour, et à mesure qu'on nous connaît mieux, des adhésions nous viennent. Tout à l'heure encore, le directeur d'une grande compagnie de navigation...

— Ah ! si tous ressemblent à celui-là ! murmura Julien.

Sans relever l'interruption, M. Broutin s'avança vers la porte :

— Donc, mon cher camarade, envoyez-moi la demande. Vous me pardonnerez d'être un peu bref aujourd'hui ; une autre fois, nous causerons plus à loisir.

Julien prit l'imprimé qu'on lui tendait. Il marchait comme en rêve. Il dut ensuite traverser le salon d'attente, — si clair avec ses portes blanc et or que le soleil illuminait, — le bureau des employés, où la nuit semblait régner, descendit enfin. Dehors, il s'arrêta sur un refuge, regarda l'heure :

— Onze heures et demie ; j'arriverai en retard chez Méhaut, dit-il machinalement.

L'air froid le soulageait ; mais la succession des voitures, le mouvement continu des passants lui donnaient le vertige. Il avait les oreilles bourdonnantes, la tête vide.

Combien de ses pareils avaient dû sortir de l'Association ainsi désespérés ! Tout à coup, la notion de justice qui, jusqu'alors, avait éclairé Julien, s'obscurcissait. Il avait cru, en s'adressant à l'École, que toutes les difficultés allaient

s'évanouir. Après l'avoir façonné pour une vie spéciale, logiquement elle devait aussi le mettre en mesure de pouvoir la mener. Il examina l'imprimé qu'il tenait à la main : *Positions — Traitements — Références*, disaient les colonnes à remplir. C'était la réponse de l'École ! Tout y était énuméré, excepté cela seul qu'elle avait enseigné. Le néant de ses leçons se matérialisait en quelque sorte dans cette page blanche où Julien ne pouvait rien inscrire. Devant elle, l'équilibre nécessaire entre l'effort et la récompense disparaissait : plus de logique réglant nos actes ; mais un jeu cruel, une loterie, le hasard !

— Tout est fini, murmura Julien. Je ne peux plus aller nulle part ; l'avenir est fermé !

Mais, ironique, la lettre de Chenu revint à sa mémoire. Il fit un geste de colère :

— Nulle part ! pas même là !...

Il écartait l'offre de Chenu comme une pensée mauvaise. Pour la première fois, cependant, il avait eu peur de l'accepter.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

(A suivre.)

LA FRANCE ET LA RUSSIE

EN 1870¹

VII

Je passe sur l'entrevue d'Ems (1^{er} au 4 juin) entre l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, accompagné de M. de Bismarck ; je passe sur la suite des négociations relatives aux questions balkanique, gallicienne et danoise ; et j'arrive immédiatement à l'incident du 3 juillet, à la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, qui allait être l'occasion de la guerre. Je laisserai parler les documents, sans en couper la série d'aucun commentaire. Ils expliqueront, mieux qu'un récit, la politique suivie par la chancellerie russe depuis juillet jusqu'au renversement de l'Empire ; ils montreront le prince Gortchakow partial envers la Prusse, soucieux avant tout d'empêcher l'Autriche d'apporter son concours à la France, nous répondant à ce prix de la neutralité russe, et se flattant d'obtenir en échange la révision des clauses humiliantes du traité de Paris. On verra ce qu'il fallut de prudence au général Fleury pour obtenir de la Russie, un moment belliqueuse, une déclaration de neutralité sans conditions.

1. D'après les papiers du général Fleury. — Voir la *Revue* du 15 décembre 1898,

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, le 6 juillet 1870.

Général,

Vous connaissez déjà, par le bruit public, la combinaison qui vient de se produire en Espagne en faveur du Prince de Prusse. Après avoir tout fait dans ces derniers temps pour donner le change à notre ambassadeur sur ces négociations, le maréchal Prim l'en a informé, il y a quelques jours, en essayant de les justifier. Il résulte de ces explications, ainsi que d'un télégramme de M. Le Sourd, que si le cabinet de Berlin s'est tenu officiellement en dehors de cette affaire, il n'a ignoré ni les démarches faites auprès du prince de Hohenzollern, ni la résolution qu'il a prise.

Vous savez quelle a été notre politique depuis la révolution qui a renversé le trône de la reine Isabelle, et il n'est pas un seul cabinet qui ne connaisse le sentiment de réserve amical et bienveillant dont nous nous sommes inspirés envers l'Espagne durant cette période de reconstitution intérieure. Nous nous sommes appliqués à écarter les premières difficultés que le Gouvernement nouveau rencontrait pour établir ses rapports officiels avec les autres puissances; nous avons fait observer la neutralité de notre frontière par tous les partis qui lui étaient hostiles, avec la vigilance la plus consciencieuse, et, enfin, nous avons déclaré, en conformant nos actes à nos paroles, que dans le choix du souverain appelé à régner sur l'Espagne, nous étions uniquement guidés par notre respect pour la volonté de la nation espagnole. Telle est encore aujourd'hui notre règle de conduite et nous protestons hautement de notre intention de ne pas nous en départir.

Mais nous ne saurions fermer les yeux sur le caractère particulier que présente pour nous la candidature d'un prince prussien dans l'état actuel de l'Europe, et sur la situation qui nous serait faite si l'on persistait à y donner suite.

Immédiatement après la réception du télégramme qui annonçait l'aveu du maréchal Prim, j'avais chargé notre ambassadeur à Berlin de faire connaître au cabinet de Prusse l'impression première du Gouvernement de l'Empereur. Je m'en suis expliqué, hier, plus nettement encore avec le baron de Werther, et je ne lui ai point caché que nous étions résolus à tout mettre en œuvre pour empêcher un événement dans lequel nous verrions un acte hostile de la Prusse. Le baron de Werther, qui devait se rendre en Allemagne, est parti hier pour Ems. J'ai insisté avec lui sur la faculté qui appartient au Roi de mettre obstacle à la réalisation de ce projet en refusant d'y donner son agrément, et mon langage a paru faire une vive impression sur son esprit.

Je vous invite à exposer au prince Gortchakow, sans aucun retard et dans toute sa gravité, la position où nous serions placés si, contrairement à notre attente, la candidature du prince de Hohenzollern obtenait l'agrément du Roi. En plusieurs occasions le Gouvernement de Pétersbourg s'est interposé utilement à Berlin dans l'intérêt des bonnes relations entre les puissances et de l'affermissement de la paix. Il en désire certainement le maintien ; le langage du chancelier avec nous ne nous permet pas d'en douter. Nous sommes persuadés, en outre, que la Russie, reconnaîtra l'impossibilité où nous serions d'accepter une combinaison si visiblement dirigée contre la France, et nous serions heureux d'apprendre qu'il veut bien user de son influence à Berlin pour prévenir les graves complications qui pourraient naître d'un dissentiment à ce sujet, entre le Gouvernement de l'Empereur et la cour de Prusse, car, ainsi que je vous le mande aujourd'hui même par le télégraphe, si cette puissance insiste pour l'avènement du prince de Hohenzollern, c'est la guerre.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 8 juillet 1870.

J'ai fait part au chancelier de la résolution du gouvernement français.

Le prince Gortchakow était déjà prévenu par le chargé d'affaires de Russie et par le télégraphe, des déclarations formulées par Votre Excellence devant le Corps législatif. Le chancelier, d'un air un peu embarrassé, m'a répondu que, sans contredit, M. de Bismarck dirait qu'il n'était pour rien dans l'acceptation, par le prince de Hohenzollern du trône que Prim venait de lui offrir. Il a fait allusion à une situation analogue lorsqu'un autre prince prussien a été, sous l'égide des puissances, installé souverain des principautés. Il a ajouté que la Russie aussi, à cette époque, avait hautement protesté. Toutefois, lorsque j'ai représenté avec fermeté au prince Gortchakow que la comparaison n'était pas admissible et que la Russie, pas plus que la France, ne pouvait se prêter à des agrandissements indéfinis de territoire et d'influence de la part de la Prusse, le chancelier m'a répondu qu'il prenait acte de la déclaration de mon gouvernement et qu'il allait en rendre compte, dès ce soir, à l'empereur Alexandre.

Mon impression est, malgré la réserve affectée par le chancelier, que la netteté bien accentuée de notre langage, amènera le Czar à envoyer à Berlin des représentations énergiques pour dissuader le roi Guillaume d'aller plus en avant dans cette périlleuse négociation.

Voici dès aujourd'hui le résumé d'une conversation fort grave que j'avais déjà eue hier avec le prince Gortchakow, et dont cet incident a amené la continuation aujourd'hui.

« La Russie est toujours désireuse de voir s'établir une entente cordiale entre elle et la France. Mais la France est débitrice envers la

Russie; il serait nécessaire qu'elle donnât des gages de conciliation sur le terrain d'Orient. Non pas qu'il s'agisse d'une revision du traité humiliant de 1856 que la Russie subit avec douleur : elle comprend que, dans cette grave question, la France n'est pas seule, et qu'elle ne peut agir que de concert avec l'Angleterre.

» Le gouvernement russe a regretté de voir, dans une récente discussion, le chef du cabinet des Tuileries évoquer les traités de 1856 et 1866 comme garantie inviolable de la paix. Le premier a été lacéré dans plusieurs de ses clauses aussi bien de la part des puissances signataires que de la Porte elle-même. Quant au second, la Prusse a-t-elle bien tenu tous ses engagements? Le traité de Prague n'est-il pas enfreint dans ses stipulations les plus vitales? C'était donc à la sagesse et à la modération de la Russie que M. Ollivier aurait dû rendre hommage et il n'aurait pas dû faire appel à des traités qui sont détestables pour les uns et qui ne sont pas respectés par les autres. Le temps serait venu de rentrer dans les idées d'alliance et d'équilibre qui seront, elles, les véritables garanties de la paix et de la prospérité de l'Europe. »

A cette sortie du chancelier s'exaltant à froid, j'ai répondu avec calme que les traités, bons ou mauvais, dont il faisait si peu de cas aujourd'hui, constituaient le droit européen, qu'ils étaient la seule garantie du *statu quo*, par conséquent de la paix, que la France, ainsi que les autres puissances, avait le droit d'en respecter l'esprit et la lettre tant qu'ils ne seraient pas modifiés. J'ai ajouté qu'il était vrai que la Russie avait donné l'exemple de la modération en Orient en se ralliant au traité de 1856, dans plusieurs circonstances menaçantes, que le cabinet des Tuileries s'était plu à le reconnaître et que j'avais été chargé d'exprimer sa satisfaction.

Quant à la Prusse, ai-je dit en terminant, la France espère qu'elle finira par se conformer aux stipulations du traité de Prague. Comme nous, plus que nous, la Russie est intéressée à sa fidèle exécution. Si le traité de Prague n'était pas respecté, on verrait bientôt la Prusse consommer la ruine du Danemark, étendre son influence sur la Suède, convertir la Baltique en lac allemand; au nom du pangermanisme, soulever la Courlande et l'Esthonie, et fermer dans l'avenir, à la Russie, toute communication directe avec l'Occident...

Je dois voir l'empereur Alexandre demain soir, au camp de Krasnoë. J'aurai soin de vous télégraphier samedi.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 9 juillet 1870.

(Télégramme.)

L'empereur Alexandre comprend tout ce que l'offre du trône au prince de Hohenzollern a de blessant pour la France, et Sa Majesté

reconnait, quel que soit le peu de valeur du candidat, que ce prince ne deviendrait pas moins un drapeau pour la Prusse à un moment donné. Aussi le Czar me charge-t-il de faire savoir à l'Empereur qu'il a de fortes raisons de croire que cette trame ourdie par le maréchal Prim n'aboutira pas. D'un autre côté, le comte Chotek a reçu du prince Gortchakow l'information que le cabinet de Russie avait fait entendre au cabinet de Berlin le langage de la plus grande modération.

L'accueil si ouvert, si libre d'arrière-pensée, que l'empereur Alexandre m'a fait aujourd'hui, me donne le droit de penser que le commentaire de ses paroles sobres est qu'il a écrit au roi Guillaume pour lui donner des conseils de sagesse et d'abstention.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 10 juillet.
(Télégramme.)

Dans vos conversations avec les membres du gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité, veuillez faire remarquer que nous ne demandons rien qui ne soit conforme aux précédents les mieux établis du droit public européen. Nos principes sont ceux qu'en 1831 les grandes puissances ont fait prévaloir en Belgique à l'égard du duc de Nemours nommé roi des Belges, qu'en 1862 la France et la Russie ont fait prévaloir en Grèce à l'égard du prince Alfred élu roi des Hellènes par le suffrage universel, qu'en 1862 l'Angleterre et la France réunies ont fait prévaloir à l'égard du duc de Leuchtenberg, candidat russe au trône de Grèce, que l'empereur Napoléon III a appliqué lui-même spontanément au prince Murat à l'occasion de sa candidature au trône de Naples. Nous ne comprendrions pas qu'on nous refusât le bénéfice d'une doctrine que les puissances ont acceptée et sanctionnée aussi souvent.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 10 juillet 1870.
(Télégramme.)

J'aurais besoin de quelques renseignements pour motiver la déclaration que j'ai faite hier.

La presse gouvernementale, ici, ne semble pas favorable ni disposée à suivre le gouvernement français sur le terrain de sa susceptibilité après les déclarations de neutralité qu'il a faites.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 10 juillet 1870.
(Télégramme.)

La déclaration que vous avez été chargé de faire, par ordre de l'Empereur, est suffisamment motivée par celle que j'ai faite à la

Chambre au nom du Gouvernement et dont le texte doit vous être connu.

On ne peut vraiment pas considérer comme une susceptibilité de notre part le langage que nous dicte le soin de notre honneur national et de nos intérêts politiques.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 11 juillet 1870.
(Télégramme.)

M. de Westmann m'a annoncé, hier, que le chancelier était parti pour l'Allemagne, avec l'ordre de l'Empereur de faire entendre à Berlin les conseils les plus pacifiques et de corroborer ainsi la lettre déjà écrite dans ce sens au roi de Prusse.

Le prince Gortchakow, toutefois, m'a fait dire par M. de Westmann que, tout en comprenant les susceptibilités de la France, il regrettait la forme trop comminatoire du cabinet des Tuileries, parce qu'elle rendait la tâche conciliatrice plus difficile à Berlin.

J'ai répondu en faisant ressortir les considérations graves dont vous m'avez fourni les précieux arguments par votre dépêche chiffrée. J'ai, de nouveau, insisté sur l'intérêt immense qu'avait la Russie à ne pas laisser grandir l'influence de la Prusse.

Cette conversation, qui déjà est portée à la connaissance du chancelier, me paraît de nature à produire une utile impression.

Je dois encore voir demain l'empereur Alexandre. Il serait bien désirable que je sache où en est la question à Berlin et à Madrid.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 11 juillet 1870.

Je viens de revoir M. de Westmann qui m'a dit que le roi de Prusse avait répondu qu'il n'était pour rien dans l'offre faite au prince de Hohenzollern et que son gouvernement était complètement étranger à cette négociation engagée directement avec le Prince. M'inspirant de votre dépêche du 6, j'ai précisé la question, et répondu dans un langage très ferme : que si la Prusse était désintéressée à ce point dans la question, il était logique dès lors pour le roi de Prusse de faire la double déclaration que, non seulement, il est étranger à la combinaison, mais encore qu'il ne donnera pas son agrément à la candidature du prince Léopold.

Lord Granville aurait dit que le conflit était purement espagnol ; j'ai répondu à cette assertion que le conflit deviendrait purement espagnol, en effet, après que la Prusse se sera complètement retirée de la combinaison. Mais il est permis d'espérer que, dans ces condi-

tions, l'Espagne isolée ne persistera pas dans son choix, et que les Cortès divisées ne le ratifieront pas.

Mes impressions sur la conduite que l'empereur Alexandre a déjà tenue et va continuer à tenir sont favorables. M. de Westmann est parti pour Peterhoff rendre compte à Sa Majesté de notre nouvelle conversation. L'ambassadeur d'Angleterre, dont je viens de faire le siège, semble se rallier à notre manière d'envisager la question.

Le général Fleury à S. M. l'Empereur.

12 juillet.
(Télégramme.)

Ainsi que l'Empereur le verra par ma dépêche de ce jour au Ministre, l'empereur Alexandre fera tout ce qu'il pourra pour amener un arrangement. Toutefois, il redoute l'entêtement du Roi.

Dans l'occurrence de la guerre, je viens prier Votre Majesté de me confier un commandement de cavalerie, à moins qu'Elle ne désire me donner un poste plus près d'Elle.

Pendant cette période, il sera important de surveiller de près la Russie. Un chargé d'affaires ne suffirait pas. M. Baudin me semblerait satisfait à toutes les conditions pour remplir l'intérim de l'ambassade.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 12 juillet 1870.

L'empereur Alexandre, que je quitte à l'instant, vient de me lire la dépêche qu'il envoie ce matin au roi Guillaume.

Il prie avec instance son Oncle de donner l'ordre au prince de Hohenzollern de se désister de sa candidature et de retirer son acceptation.

Ce serait, dit la dépêche, le moyen de ménager les justes susceptibilités éveillées à Paris aussi bien qu'à Berlin, avec lesquelles les deux souverains sont également tenus de compter.

Il va sans dire, a ajouté l'empereur Alexandre, que si le roi de Prusse accepte cette proposition il n'aura plus d'hésitation à déclarer qu'il est désintéressé dans la combinaison du maréchal Prim.

L'incident, suivant le dire de Sa Majesté, deviendrait purement espagnol. La discorde en aurait bien vite raison devant l'abandon par toute l'Europe du prince de Hohenzollern et du maréchal Prim.

« La guerre serait une calamité européenne a dit en terminant l'Empereur, dont la révolution aurait tout le bénéfice. Je ferai tout ce que je pourrai, dites-le à votre gouvernement, pour l'empêcher dans la limite de mes conseils et de mon influence.

» Mon bon vouloir pour l'empereur Napoléon ne saurait être mis en doute : Dernièrement, le duc d'Aumale et quelques-uns des siens

avaient le projet de venir visiter le grand-duc Constantin et parcourir la Russie; j'ai fait dire aux princes d'Orléans qu'après le récent vote de la Chambre, leur voyage en Russie me paraissait inopportun. »

L'Empereur au général Fleury.

Du 13 juillet, arrivée le 14.
(Télégramme.)

Remerciez l'empereur Alexandre, de ma part, de ses bonnes dispositions.

S'il y a la guerre, je vous ai réservé un bon commandement, mais vous devrez être remplacé à Saint-Petersbourg.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 13 juillet 1870.
(Télégramme.)

Nous avons reçu, dès maintenant, de l'ambassadeur d'Espagne la renonciation du prince Antoine, au nom de son fils Léopold, à la candidature au trône d'Espagne. Malgré cette renonciation qui est maintenant connue, l'animation des esprits est telle que nous ne savons pas si nous parviendrons à la dominer.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 13 juillet 1870.
(Télégramme.)

J'ai placé votre télégramme d'hier sous les yeux de Sa Majesté, et je vous prie de dire à l'empereur Alexandre combien nous avons été sensibles à sa démarche auprès du roi de Prusse.

La renonciation faite par le prince de Hohenzollern, au nom de son fils, ne nous était pas adressée directement, nous n'y trouvons pas une garantie propre à nous rassurer complètement pour l'avenir. Afin d'avoir la certitude que le prince Léopold ne partira pas pour l'Espagne comme son frère est parti pour la Roumanie, nous demandons au roi de Prusse de nous donner l'assurance qu'il ne permettra pas au prince de changer de détermination. Nous n'avons aucune arrière-pensée; nous ne voulons que sortir honorablement d'une difficulté que nous n'avons pas créée.

Nous croyons donc pouvoir compter jusqu'au bout sur les bons procédés de l'empereur Alexandre, et Sa Majesté, ayant conseillé à son oncle de donner au prince un ordre de désistement, n'aura, nous en sommes persuadés, aucune objection à lui conseiller de nous faire savoir qu'il interdira au prince de revenir sur sa renonciation.

L'Empereur au général Fleury.

De la soirée du 15 juillet.
Reçu à Saint-Petersbourg le 17 (matin).
(Télégramme.)

Malgré mon désir de vous avoir près de moi, je pense que, pour le bien du service, il est important que vous restiez à Pétersbourg, afin de maintenir nos bonnes relations.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 15 juillet 1870.

J'ai eu une longue entrevue avec l'empereur Alexandre, mais je n'ai pu le gagner. La cause ayant disparu, en grande partie, selon lui, grâce à son influence personnelle, il regarde l'incident comme vidé. Il ne peut donc, dit-il, peser davantage sur le roi de Prusse, dont la fierté est blessée et qui se trouve lui aussi en face du sentiment national déjà froissé par la renonciation du prince Léopold.

Les dépêches venues de Berlin sont très catégoriques à l'endroit du refus opposé par le roi aux demandes de garanties présentées par M. Benedetti. Toutefois, malgré son refus de faire d'autres démarches, l'empereur Alexandre reste désolé de voir la guerre s'engager sur un sujet qui ne lui permet pas de s'interposer de nouveau. Il eût mieux admis, cette affaire une fois terminée, une pression graduée exercée par la France, sur le terrain du traité de Prague.

Le baron Jomini au général Fleury.

Saint-Petersbourg, 6/18 juillet.

Mon Général,

J'apprends que vous nous quittez. Permettez-moi une dernière et instante prière.

Vu la manière dont la lutte est engagée, le mieux que la Russie puisse faire, c'est de se tenir en dehors aussi longtemps qu'elle le pourra. Mais il se peut que les nécessités de cette lutte obligent la France à y attirer l'Autriche. Alors la guerre prendrait un caractère si menaçant pour nous, que, malgré notre volonté, il nous deviendrait difficile d'y rester spectateur impassible. Il pourrait survenir des éventualités qui nous forceraient la main. Alors l'abîme entre la France et la Russie pourrait se creuser infranchissable!

Si votre séjour ici vous a inspiré quelque estime pour ce pays si intéressant, appelé à un grand avenir, je vous conjure de faire tous vos efforts pour empêcher ce résultat. Pour moi, j'en serais profondément désolé, non seulement par l'affection que je porte aux deux pays, mais parce que toute ma carrière politique m'a convaincu que

leur repos, leur prospérité, l'équilibre et la paix du monde sont indissolublement liés à leurs bonnes relations.

Que Dieu nous éclaire et nous protège !

Le général Fleury à S. M. l'Empereur.

Du 18 juillet.

(Télégramme.)

C'est avec douleur que je me soumetts à l'ordre de Votre Majesté. Tout en admettant l'importance du poste et la gravité de la situation, je ne me croyais pas si nécessaire ici que l'on ne pût me remplacer. — J'avais, au contraire, l'ambition de croire que, dans ces circonstances solennelles, l'Empereur aurait tenu à me rappeler près de lui. La déception est cruelle.

Jusqu'à présent, l'opinion n'est pas mauvaise, malgré les efforts prussiens pour la gagner. Je propose au ministre un plan de campagne pour lutter et agir sur la presse.

Je n'ai pas revu l'empereur Alexandre. Je dois le voir ce soir ou demain. Je télégraphierai souvent ; mais, en échange, il est indispensable que j'aie souvent les impressions venant de Votre Majesté, pour exercer une action continue sur le Czar, circonvenu par des idées de famille, enserré par les influences de la Prusse et de son représentant le prince Reuss.

Le corps diplomatique, en général, assez démonstratif en faveur de la France. Toutefois, l'Angleterre, très réservée.

Quant à l'Autriche, elle est très molle, même dans son langage. Il faut s'en applaudir jusqu'à nouvel ordre, car la Russie désire que la guerre reste localisée et considérerait comme une menace pour elle-même toute alliance effective entre la France et l'Autriche.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 18 juillet 1870.

J'ai reçu votre dépêche me donnant l'ordre de rester à mon poste ; j'obéis.

La situation ici n'est pas sans gravité ; — il y a deux courants d'opinion que l'on peut appeler russe-allemand et russe-français. L'Empereur est circonvenu par ses idées de famille et les influences et les intérêts prussiens. Le grand-duc et l'armée, au contraire, sont pour la France, mais c'est le Czar qui ordonne.

Je ne l'ai pas revu. J'ai absolument besoin d'instructions qui me disent jusqu'où je puis aller.

Voici la politique du cabinet, telle que je la sais par confidence. On désire voir la guerre se localiser, à ce prix on pourrait compter sur la neutralité. Mais, si la France arrivait à entraîner l'Autriche

dans la lutte, la guerre prendrait un caractère si menaçant pour la Russie qu'il lui serait difficile de ne pas agir.

Il serait donc dangereux de se compromettre stérilement avec l'Autriche molle et flasque et qui, de la bouche même de ses agents, déclare ici qu'elle ne peut ni ne veut s'engager à quoi que ce soit avant deux ans. La Russie, d'ailleurs, l'observe. Déjà l'on m'annonce que deux régiments de cosaques viennent de se porter sur la frontière de Galicie.

D'un autre côté, l'opinion publique et la presse soulèvent l'idée de la revision du traité de 1856¹. — On n'en fait pas une menace encore, mais l'on semble en faire une condition de sympathie et d'entente avec la France.

D'abord très mauvaise à la nouvelle de la guerre, la presse russe se modifie sensiblement sur ce terrain d'espérance pour l'avenir de voir cesser une humiliation qui blesse le sentiment national. Il serait très important de diriger un peu les principaux journaux et d'avoir action sur eux. Je vous demande de m'autoriser à faire les dépenses raisonnables que je croirai nécessaires à cet effet.

Je n'ai encore rien reçu d'officiel concernant la déclaration de guerre. Ici, l'on s'attendait à une communication diplomatique, exposant les faits et les causes aptes à éclairer l'opinion. Il est bien entendu que tout ce qui arrive de Berlin est mauvais.

Le baron Jomini au général Fleury.

Saint-Petersbourg. 7/19 juillet.

Monsieur l'ambassadeur,

Nous apprenons de Berlin que l'Angleterre a fait une proposition d'accommodement fondée sur le traité de 1856¹. Le comte de Bismarck s'est borné à accuser réception.

On croit que le roi exigera des garanties de la part de la France pour l'avenir. On attendait hier soir la déclaration de guerre.

Cela prouve : 1° que l'on négocie encore; 2° que la guerre n'est pas encore déclaré.

On peut donc, on doit profiter de cette dernière heure de répit.

Il s'agit de substituer aux explications directes entre deux amours-propres froissés et irrités, l'intermédiaire des puissances amies qui porteraient de l'une à l'autre des assurances mutuellement satisfaisantes. La formule est à trouver, mais on la trouvera. Il s'agit seulement de gagner le temps nécessaire. Dieu veuille qu'on y parvienne!

1. C'est lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui avait pris l'initiative de cet appel désespéré; la motion avait été présentée par lord Loftus, envoyé britannique à Berlin. Même communication était faite à Saint-Petersbourg par l'ambassadeur d'Angleterre, sir A. Buchanan, et par le général Fleury, et l'empereur Alexandre l'accueillait avec empressement. — Voir *Souvenirs du général Fleury*, I, 327.

Le général Fleury à S. M. l'Empereur.

Du 19 juillet.

L'empereur Alexandre, s'il en est temps encore, prie Votre Majesté de suspendre toute décision définitive. Il a télégraphié cette nuit au roi de Prusse qu'il se ralliait à la médiation proposée par l'Angleterre sur le terrain du traité de 1856.

Le Czar est animé maintenant des intentions les plus amicales. Je l'ai fait revenir en grande partie sur sa première impression.

Il promet la neutralité en cas de guerre à la condition que l'Autriche n'y prendra aucune part.

L'Empereur m'a reparlé de ses sympathies pour la cause du Danemark. Il aurait compris une pression très active et s'y serait associé dans une mesure pour obtenir l'exécution de l'article 5 du traité de Prague.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 20 juillet 1870.

J'ai reçu votre télégramme du 18. Il nous faut absolument la neutralité armée de l'Autriche pour commencer; c'est-à-dire cent mille hommes en Bohême et, plus tard, son concours. Mais, en même temps, nous pouvons rassurer la Russie, et j'ai lieu d'espérer que le cabinet de Vienne ne tardera pas à lui faire dans ce but des propositions qui lui paraîtront acceptables. Nous ne demandons, en échange, au cabinet de Pétersbourg, que sa neutralité. Localiser la guerre est un terme vague qui est gênant, sans rien préciser. Évitez-le. La déclaration de guerre est partie dimanche pour Berlin; nous venons de la faire ici, et je vais la notifier demain aux Puissances.

L'exposition faite à nos Chambres suffit maintenant pour éclairer l'opinion, et elle sera bientôt suivie d'une communication diplomatique qui la complétera.

Je dois vous informer très confidentiellement que nous négocions avec l'Italie en même temps qu'avec l'Autriche, et nous avons l'espoir d'arriver prochainement à une entente commune. De votre côté, faites tous vos efforts pour amener la Russie à un accord.

L'Empereur apprécie le sacrifice que vous faites ainsi qu'à votre pays, en restant à votre poste, sacrifice dont, pour le succès de notre politique, vous avez dû comprendre la nécessité. L'Empereur, le pays et les ministres vous en tiennent compte.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 21 juillet 1870.

Je pars pour le camp trouver l'Empereur.

La négociation que vous me demandez est extrêmement difficile. Elle est en désaccord complet avec la politique du cabinet de Péters-

bourg en ce moment. Il faut que je puisse offrir quelque chose en échange de ce que vous voulez que je demande. En face des éventualités et des chances de la guerre, l'Empereur croira-t-il à la valeur de mes offres et à leur réalisation? J'attends une réponse immédiate; aujourd'hui, je me bornerai à préparer le terrain et à faire suspendre la notification de la neutralité, dans les conditions où je vous l'ai annoncée, c'est-à-dire à l'exclusion de toute participation de l'Autriche dans la lutte.

L'Empereur au général Fleury.

Du 21 juillet, reçue à Saint-Pétersbourg le 22.

Exprimez à l'empereur Alexandre ma satisfaction pour ses bonnes dispositions. Si l'Autriche se met sur le pied de guerre, cela ne doit pas inquiéter la Russie.

Je ne partirai que dans quelques jours.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 22 juillet 1870.

Dans ma dépêche à l'Empereur, je faisais allusion à la nécessité que je vous avais signalée, le 19, de réfuter les dépêches mensongères de Berlin, notamment celle que vous auriez dit à M. de Werther que le roi de Prusse devait des excuses à l'empereur Napoléon.

Hier j'ai obtenu de l'empereur Alexandre que, dans la notification de neutralité que je vous envoie, il ne soit pas parlé de l'Autriche.

L'empereur Alexandre dit qu'il garantira l'Autriche contre les convoitises de la Prusse. Il n'admet donc, jusqu'à présent d'aucune façon pour l'Autriche, la nécessité de prendre une attitude défensive.

Si elle fait une concentration de troupes en Bohême, l'Empereur est résolu à répondre immédiatement par une neutralité armée grosse d'événements et pleine de périls. Peut-être en se faisant ainsi garant de l'Autriche, l'empereur Alexandre a-t-il l'idée de la désintéresser et de lui ôter tout prétexte de prêter son concours à la France. Je sais qu'il vient de faire appeler le comte Chotek.

L'empereur Alexandre se préoccupe aussi très fort de tout ce qui peut se passer en Pologne, et semble désirer des assurances de complète abstention de notre part.

Je dois, en terminant, dire que S. M. s'est montrée on ne peut plus sympathique, bienveillante et démonstrative pour le représentant de la France, aux yeux de toute l'armée. Avant de poursuivre ma tâche, j'attends vos instructions et vos ordres.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 22 juillet 1870.

Voici la traduction officielle de la notification de neutralité qui sera publiée demain au *Journal officiel* :

« Les dissentiments survenus en dernier lieu entre le gouvernement français et le gouvernement prussien, ont fixé la vive sollicitude de Sa Majesté Impériale. Par ordre de S. M. l'Empereur, tous les efforts ont été employés afin de prévenir un conflit armé. — Malheureusement, la forme péremptoire prise dès le début, par les explications des deux gouvernements et la précipitation avec laquelle ont été adoptées des résolutions extrêmes, ont rendu infructueux les efforts du gouvernement impérial et ceux des autres puissances qui poursuivaient le même but.

» S. M. l'Empereur envisage avec un profond regret les calamités inséparables de l'état de guerre sur le continent européen.

» Sa Majesté est fermement résolue à observer une stricte neutralité à l'égard des deux puissances belligérantes aussi longtemps que les intérêts de la Russie ne seront pas affectés par les éventualités de la guerre.

» Le concours le plus sincère du cabinet impérial demeure acquis à toute tentative qui serait faite pour restreindre les limites des opérations de la guerre, en abrégant la durée et à rendre à l'Europe les bienfaits de la paix. »

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 25 juillet 1870.
(Télégramme.)

L'Autriche a fait une déclaration de neutralité purement et simplement et ne concentre pas de troupes en Bohême, Donc la Russie n'a pas lieu de prendre une attitude de neutralité armée. Pour le moment, vous n'avez rien d'autre à faire qu'à observer. Dites-nous si, dans votre pensée, la Russie serait prête à entrer en campagne et à le faire avec succès.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 26 juillet 1870.
(Télégramme.)

Je réponds à votre dépêche du 25. — Je reste toujours convaincu que la France peut compter sur la stricte neutralité de la Russie si l'Autriche, que la Russie garantit, ne prend pas elle-même une attitude défensive.

Quels que soient les projets d'alliance secrète avec la Prusse, que l'on prête à la Russie, je n'y croirai pas, tant que l'Autriche ne fournira pas de prétexte et tant que la France n'encouragera pas les aspirations de la Pologne.

En effet, l'opinion publique, la presse, l'armée, se prononçant, de jour en jour, plus énergiquement contre tout agrandissement de la Prusse et nous deviennent sympathiques.

La Russie n'est pas ce qu'on appelle prête à entrer en campagne. Il lui faudrait six semaines au moins pour appeler ses réserves, passer du pied de paix au pied de guerre et faire ses préparatifs de toutes sortes. Il n'en est pas moins vrai que, sans compter les troupes qu'elle a, au Caucase ou à Odessa, elle peut dès à présent, en cas de neutralité armée, mettre en ligne 200 000 hommes échelonnés sur la frontière de Pologne.

Le général Fleury à S. M. l'Empereur.

Du 27 juillet.

Le général Todleben¹ affirme que Mayence est dans de mauvaises conditions de défense.

Il revient ici que les Prussiens se préoccupent fort de nos mitrailleuses et de la supériorité de nos fusils.

Le Ministre des affaires étrangères par intérim² a reçu la notification de la neutralité de l'Autriche et m'a confirmé officiellement la stricte neutralité de la Russie. On n'a fait absolument aucun mouvement de troupes.

Le chancelier revient vendredi. La presse russe est anti-prussienne et très favorable à la France. J'en envoie des extraits par la poste.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, le 28 juillet 1870.

(Télégramme.)

J'ai reçu votre télégramme du 26. Vous pouvez affirmer hautement que la France ne songe à créer de difficultés à la Russie sur aucun point et que nous n'avons nulle intention d'encourager les aspirations de la Pologne.

1. En Russie, on était persuadé que la Prusse serait vaincue. Voici le compte rendu de l'opinion émise par le général Todleben devant le prince Georges de Mecklembourg, qui l'interrogeait sur l'issue de la guerre entre la France et la Prusse :

« Le général Todleben croit que l'armée française peut avoir au début de la guerre des succès dont l'importance sera capitale pour l'issue de la lutte. Je crois savoir que la France peut entrer plus rapidement en campagne que la Prusse. Dans ces conditions, il admet que si la France fait une marche hardie sur Mayence, elle a beaucoup de chances pour enlever cette place de vive force. Le général Todleben affirme que Mayence est dans les plus mauvaises conditions de défense et que, dominée comme elle l'est sur plusieurs points, cette place succombera fatalement sous un bombardement vigoureux. Une fois Mayence pris, la supériorité dans la première campagne se trouve assurée à la France, car le général ne suppose pas que la Prusse parvienne à déloger l'armée française de cette position stratégique. » — Papiers Fleury.

2. Baron Jomini.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 30 juillet 1870.

(Télégramme.)

Je viens de passer plusieurs jours au camp où j'ai causé longuement avec l'Empereur.

La déclaration si nette que je lui ai faite en votre nom, conformément à votre télégramme en date du 28, a produit le meilleur effet. En échange du *statu quo* observé en Autriche, notamment en Galicie, et de notre abstention complète en Pologne. Sa Majesté m'a renouvelé la formelle assurance de son vif et sincère désir de conserver, lui aussi, la plus stricte et la plus impartiale neutralité.

*Le général Fleury au duc de Gramont.*Saint-Petersbourg, 1^{er} août.

(Confidentielle.)

Monsieur le duc,

... Les télégrammes récents que j'ai reçus de Votre Excellence m'ont tracé nettement une ligne de conduite. Ils m'indiquent, si j'ai bien compris, que le Cabinet, après avoir mûrement pesé l'état des choses, aurait renoncé, pour le moment du moins, à faire appel au concours de l'Autriche. Le dernier télégramme m'a autorisé enfin à formuler hautement de la part du gouvernement les assurances formelles de ne créer à la Russie de difficultés sur aucun point et de n'encourager en aucune façon les aspirations de la Pologne.

Je vous ai fait connaître à mon tour pour la deuxième fois, qu'en échange de la promesse du *statu quo* observé et maintenu par l'Autriche, qu'en échange aussi de l'abstention complète de la France dans la question polonaise, la Russie s'engageait à garantir à l'Autriche ses provinces allemandes contre les empiétements de la Prusse et à conserver la plus stricte neutralité.

Ceci bien posé, il y a donc lieu de ne pas se départir de ces conditions respectives et d'étudier avec calme et en connaissance de cause, si la perte du concours effectif et immédiat de l'Autriche ne se trouve pas compensé et au delà par la certitude de la neutralité stricte de la Russie aussi bien en vue des circonstances actuelles qu'en vue des éventualités de l'avenir.

Je reconnais que l'Autriche, se mêlant à la lutte, semblait devoir nous apporter un secours très appréciable et très efficace.

Par une concentration de troupes en Bohême, elle paralysait une partie notable des forces de la Prusse. Par son exemple, elle entraînait l'Italie dans notre alliance et en lui livrant passage par le Tyrol, elle nous permettait de prendre en flanc les provinces du Sud.

Évidemment, la séduction était grande, l'intérêt considérable, —

mais la Russie ne l'aurait pas souffert. Sous prétexte de fermentation qu'elle aurait fait naître en Pologne (lors même que tout d'abord elle n'aurait pas donné la main à la Prusse) la Russie, dis-je, aurait envahi la Gallicie, se serait dressée tout entière contre l'Autriche qu'elle déteste pour l'anéantir et se frayer un libre passage vers Constantinople et l'Orient.

Or, l'Autriche divisée, trahie par ses Allemands et ses Bohèmes — prêts les uns à passer à la Prusse, les autres à marcher sous la bannière des Slaves, — l'Autriche en lutte avec les Hongrois qui ne veulent pas de la guerre, était-elle matériellement en mesure de soutenir le choc de la Russie, en admettant même que tous ses peuples lui fussent restés fidèles ? Je ne le pense pas. Dans l'état de ses finances obérées et de son armement inachevé, aux prises avec les difficultés intérieures qui la minent, l'Autriche était incapable de faire face à un ébranlement inattendu et l'issue de la guerre ne pouvait que lui être fatale.

En faisant de la neutralité absolue de l'Autriche une condition *sine qua non* de la sienne, l'empereur Alexandre est guidé par la pensée de rendre un service à son oncle tout en satisfaisant aux intentions pacifiques de son pays. Il est permis du moins de le supposer : quelles que soient la loyauté de son caractère et la confiance que j'aie dans sa parole, je ne me dissimule pas, et je l'ai écrit bien souvent, que le Czar est circonvenu par ses sentiments de famille et que ses instincts sont allemands.

Mais, le sentiment national est hostile à tout agrandissement de la Prusse et l'empereur Alexandre sait bien que l'armée, la presse, l'opinion publique deviennent de jour en jour plus favorables à la France. Il ne pourrait sans motif prendre une attitude offensive tant que l'Autriche ne viendra pas lui en fournir le prétexte. C'est donc à nous à conseiller à cette puissance de se maintenir dans l'observation stricte de ses engagements, et puisqu'elle n'est pas menacée, de ne pas compromettre sa situation par une agitation stérile ou des préparatifs incomplets sans profit pour elle comme pour nous.

Permettez-moi donc, monsieur le Duc, de vous exprimer franchement mon opinion. Je crois que sans nous préoccuper des mobiles qui font exactement agir l'empereur Alexandre, il ne faut considérer que le résultat. En nous privant du concours de l'Autriche par la neutralité qu'il lui impose, le Czar croit ne servir que les intérêts de son pays et satisfaire à ses sentiments pour le roi Guillaume. — L'empereur Alexandre se trompe, mais laissons-le dans cette illusion.

Il est un autre point de résultat considérable : la neutralité de l'Autriche la sauve et nous assure celle de la Russie.

L'existence de l'Autriche nous est trop nécessaire, elle est une carte

trop précieuse dans notre jeu, quand viendra le moment de négocier ultérieurement et de reconstruire un équilibre détruit pour ne pas désirer que l'Autriche demeure dans une complète abstention ; de là dépendent dans mon opinion le maintien de nos bonnes relations avec la Russie et le salut de l'Autriche elle-même.

Je ne veux pas terminer cet exposé de la situation sans donner à Votre Excellence quelques détails sur les premières phases de mes entrevues avec l'empereur Alexandre.

Ainsi que vous l'ont fait connaître mes dépêches télégraphiques le Czar s'était montré très désireux de s'entremettre auprès du roi Guillaume pour lui conseiller de revenir à des termes plus conciliants. Je m'étais cru dès lors autorisé à vous annoncer le 12 que le conflit semblait devoir être écarté grâce au bon vouloir de Sa Majesté.

Le 15, lorsque je me présentais au camp pour donner connaissance de la communication par laquelle la France demandait les bons offices de la Russie, la situation était complètement changée.

L'empereur Alexandre avait reçu de Berlin des dépêches disant que Votre Excellence avait déclaré à M. de Werther que le Roi devait des excuses à l'empereur Napoléon.

Le Czar, froissé, irrité, prenant parti pour sa famille s'était d'abord montré assez nerveux pour me laisser craindre un moment d'être obligé de me retirer. Mais, en réfutant avec calme et une respectueuse fermeté l'exagération des bruits mensongés pour la cause, j'ai eu la satisfaction de ramener bientôt l'empereur Alexandre à des sentiments plus équitables.

Quelques jours après le 20, je trouvais le Czar de lui-même rallié à l'idée de se joindre à l'Angleterre pour intervenir sur le terrain du traité de 1856. A dater de cette époque, je constaterai que l'Empereur a conservé à mon égard l'attitude la plus bienveillante, voulant me faire oublier sans doute le souvenir de son irritation passagère.

Je suis donc fondé à croire, si des incidents nouveaux ne viennent pas changer dispositions de l'empereur Alexandre, si rien ne se passe en Autriche qui éveille les susceptibilités de la Russie, que nous pouvons considérer la neutralité comme établie sur de sérieuses bases de durée.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Peterhoff, 4 août 1870.

L'empereur Alexandre m'a dit avec vivacité qu'il regrettait beaucoup l'insistance de la France à entraîner le Danemark dans son alliance. Il pense que le Danemark s'expose à des représailles, quel que soit le résultat de la lutte. — J'ai répondu très fermement que je n'avais reçu aucune communication au sujet du Danemark et ne

pouvais répondre en connaissance de cause, mais que je pensais que si, pour complaire à la Russie et s'assurer sa neutralité, la France avait bien voulu se priver du concours de l'Autriche en sacrifiant les avantages d'une diversion si utile, il ne pouvait en être de même à l'égard du Danemark ou d'autres alliances, que la France usait de son droit strict en s'efforçant de se créer une base d'opérations pour sa flotte, qu'enfin le Danemark n'avait rien à redouter de l'issue de la guerre, quelle qu'elle fût, puisqu'il aurait pour le protéger contre la Prusse ou la France victorieuse, ou l'Angleterre et la Russie. L'empereur Alexandre n'a point trouvé de réponse à me faire.

Mon opinion est qu'il faut passer outre et ne pas se préoccuper de ce nouveau mouvement de partialité irréfléchie du neveu envers son oncle.

Après cet entretien, j'ai causé, à l'écart, avec le grand-duc héritier qui est parti cette nuit pour Copenhague. Ce prince comprend la justice de notre conduite et si le duc de Cadore est encore à Copenhague, il le trouvera très bien disposé.

D'après mon conseil, le grand-duc héritier a dû, avant de quitter Peterhoff, causer avec son père pour le ramener à une appréciation plus impartiale.

La grande-duchesse Marie et tous les siens nous sont complètement acquis, l'Impératrice est parfaitement raisonnable, l'Empereur seul est à suivre.

Pas encore de mouvements de troupes, quelques préparatifs d'approvisionnements, des chevaux achetés, un contingent maintenu, correspondant aux préparatifs de l'Autriche.

L'ambassadeur d'Angleterre a fait part à l'Empereur d'une proposition de lord Granville, tendant à former un accord entre la Russie et l'Angleterre pour garantir la Belgique.

Le grand-duc Wladimir qui, en revenant, est passé par Berlin, a signalé la tristesse du roi de Prusse qui paraît écrasé sous la responsabilité de la guerre.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 4 août 1870.

Par la circulaire que je publie aujourd'hui, au *Journal officiel*, je parle d'insinuations sur la Cour de Russie, que le comte de Bismarck a fait valoir auprès de lord Clarendon, pour refuser notre proposition de désarmement dont ce dernier s'était fait l'interprète et l'avocat. Si on vous demande des explications à ce sujet, vous direz que le comte de Bismarck a allégué parmi les autres motifs de refus, celui-ci : « Que la santé de l'Empereur était chancelante et que les sentiments personnels du grand-duc héritier inspiraient des inquié-

tudes à la Prusse. » Je n'ai pas voulu, comme de raison, rendre cela public, mais ce langage du comte de Bismarck est constaté textuellement dans les dépêches qui ont été échangées entre le cabinet de Londres et nous, au sujet de notre proposition de désarmement transmise à la Prusse par l'Angleterre.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 4 août 1870.

Après une conversation d'une heure dans les termes de la plus confiante cordialité, l'Empereur est revenu de ses impressions d'hier au soir. Il admet aujourd'hui la nécessité, pour la France, du concours du Danemark, seulement il prie l'Empereur d'agir avec modération et de ne pas exiger du roi Christian sa coopération ostensible et effective; c'est contraint et forcé, et hors d'état de résister, que le Roi devrait paraître agir et violer la neutralité.

Dans une dépêche arrivée hier au soir, que l'Empereur m'a lue, M. Okouneff dit que vous l'auriez prévenu franchement que l'Autriche ne pouvait se dispenser de faire des concentrations de troupes sur ses frontières, et qu'en cas de revers vous seriez forcé de faire flèche de tout bois.

L'Empereur se préoccupe de ces déclarations qui ne sont pas d'accord avec celles que j'ai faites de votre part. Il vous prie instamment, dans l'intérêt d'une neutralité qu'il désire garder, d'arrêter toute immixtion du côté de M. de Beust, que rien ne motive.

L'Empereur m'a lu, en effet, la déclaration du roi de Prusse qui s'engage à respecter les provinces allemandes de l'empereur François-Joseph.

Quant à la Pologne, qui est le grand objectif, et dont le moindre symptôme de soulèvement viendrait renverser tout l'échafaudage de la neutralité, le Czar prétend qu'à Lemberg, en Gallicie, s'organise un comité franco-polonais qui a des ramifications en Pologne. L'Empereur désirerait que, dans le *Journal officiel*, une note de quelques lignes confirmât une fois pour toutes, l'abstention complète de la France.

L'Empereur a terminé en me donnant sa parole d'honneur qu'il n'avait jusqu'à ce jour ordonné aucun mouvement de troupes, et qu'il avait seulement fait les quelques préparatifs dont je vous ai parlé jusqu'ici.

Dans le cours de cet entretien, comme argument à l'appui de notre droit de faire des alliances, j'ai amené l'Empereur à dire de lui-même qu'il trouverait naturel que l'Italie nous prêtât son appui et qu'il ne s'étonnerait pas de voir une armée de Victor-Emmanuel passer le Mont-Cenis.

L'Empereur m'a paru franchement disposé pour l'Angleterre. Il regarde la proposition de lord Granville relative à la Belgique, comme superflue, et comme un acte de défiance inutile. Je crois cependant qu'il y adhérera, tout en ne paraissant pas y attacher d'importance.

Le duc de Gramont au général Fleury,

Paris, 5 août 1870.

M. Okouneff est venu m'informer que, si l'Autriche armait, la Russie armerait; que si l'Autriche attaquait la Prusse, la Russie attaquerait l'Autriche. J'ai répondu que cette communication devait être faite à Vienne et non pas à Paris. Je ne vois pas comment la Russie justifierait une agression contre l'Autriche, si cette puissance n'attaquait pas la Russie, à moins qu'il n'existât un traité secret entre la Russie et la Prusse. Le chargé d'affaires de Russie m'a interrogé sur l'existence d'un traité secret entre la France et l'Autriche pour garantir la Roumanie. J'ai répondu négativement. Interpellé sur l'existence d'un traité secret entre l'Autriche et l'Italie, j'ai répondu que je n'en savais rien.

Je vous écris au sujet de cet entretien qui a son importance et ne peut être résumé en télégramme.

Le duc de Gramont au général Fleury,

Paris, 6 août 1870.

Je reçois votre télégramme d'aujourd'hui; je vous en ai envoyé un ce matin.

Ma conversation avec M. Okouneff n'est pas en contradiction avec ce que vous avez été chargé de dire. L'Autriche n'est liée avec nous par aucun traité, voilà le fait. Le cabinet de Vienne ne s'inspire que de ses intérêts et, jusqu'ici, il ne nous a prêté aucun concours. J'ai dit, et cela va de soi, que, si nous étions battus, nous appellerions tous les concours, mais quelle est la puissance qui n'en ferait pas autant? En ce qui touche la Pologne, vous pouvez affirmer hautement que nous avons repoussé toutes les suggestions; je vais examiner si nous pouvons faire à ce sujet quelque déclaration officielle. Veuillez appuyer sur ce fait que notre victoire a pour conséquence la paix et la sécurité de l'Europe, et notre défaite la révolution universelle.

Les dépêches prussiennes vous porteront la nouvelle d'un revers à Wissembourg. La division Douay a été surprise par des forces considérables et a dû se retirer avec quelques pertes.

Le duc de Gramont au général Fleury,

Paris, 6 août 1870.

J'ai vu une seconde fois M. Okouneff, qui dit que la neutralité de la Russie dépend de la neutralité de l'Autriche. J'ai commencé par

le remercier de la franchise loyale de sa déclaration et surtout des dispositions amicales dont l'Empereur vous avait donné le témoignage. J'ai ajouté : « Nous n'avons avec l'Autriche aucun traité ; cette puissance ne s'inspire que de ses intérêts, et elle n'en dévient pas d'une ligne. » •Voulant répondre à la franchise par la franchise, j'ai dit que nous n'aimerions pas avoir à prendre l'engagement de ne pas nous allier avec l'Autriche, car il ne serait pas sage de se lier pour l'avenir, mais, pour le moment, nous avons la conviction que l'Autriche ne fera rien sans nous. Quant à la Pologne, vous pouvez renouveler nos assurances d'abstention complète, et même je suis tout disposé à donner à Vienne des conseils dans ce sens. Nous ne pourrions mettre quelque chose sur la Pologne dans *le Journal officiel*. Cela aurait pour vous d'assez graves inconvénients.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 7 août 1870.

Le maréchal Mac-Mahon a perdu une bataille et reforme son corps d'armée à Saverne. Le général Frossard a dû aussi se retirer en bon ordre devant des forces par trop considérables. Ces échecs ont engagé le gouvernement à pourvoir, par précaution, à la défense immédiate de Paris. Nous sommes en mesure de continuer, et l'ennemi a, de son côté, beaucoup souffert.

Les télégrammes Havas vous apprendront tout ce que nous savons.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 8 août 1870.

M. Okounell est encore venu me voir pour me demander s'il était vrai que nous eussions réclamé le secours de l'Autriche et de l'Italie. Je lui ai répondu que non, que je n'avais pas vu l'ambassadeur d'Autriche depuis trois jours. Quant à l'Italie, il est vrai que de ce côté on insiste auprès de moi pour que je conseille à l'Empereur d'écrire à ce sujet au roi d'Italie ; j'ai refusé, car je suis certain que l'Empereur ne l'eût pas fait. Avant nos revers, peut-être ; mais, après deux batailles perdues, nous pouvons accepter l'offre d'un concours, mais non pas le demander.

Nous avons heureusement de grandes ressources qui ne sont pas compromises, et nous comptons bien nous en servir. L'esprit de l'armée est bon, et une grande bataille est imminente.

Le général Fleury au ministre des Affaires étrangères.

Pour le maréchal Leboeuf.

Le 10 août.

Je vous prie de vouloir bien demander au maréchal Leboeuf l'autorisation pour le commandant de Miribel de rentrer en France.

Dans les circonstances actuelles, je ne vois pas de nécessité de garder ici cet officier supérieur qui peut rendre de très bons services à l'armée. Nous savons pour le moment tout ce qu'on peut savoir, et, en cas de rupture, nous ne pourrions plus rien apprendre de nouveau.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 10 août 1870.

M. Katkoff, de la *Gazette de Moscou*, qui fait l'opinion en Russie, se plaint de ne recevoir des dépêches télégraphiques de l'agence Havas qu'après qu'elles ont passé par l'entremise et la correction de de l'agence officieuse Wolff de Berlin.

L'agence Havas ne pourrait-elle être amenée à une combinaison plus équitable et plus impartiale ?

La presse russe, très indépendante sur le terrain politique national, nous rend de très grands services.

Il serait important de lui venir en aide, et de reproduire quelques extraits de ses articles.

Je vous remercie pour l'organisation Escudier ; mais veuillez ordonner qu'elle ne m'envoie que des nouvelles et détails dont on est avide. Proclamations, discours arrivent avant, en clair, par les différentes agences télégraphiques.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Pétersbourg, 10 août 1870.

J'ai reçu votre télégramme du 8, relatif à une nouvelle conversation avec Okounoff. Mon télégramme du 9 lui répond, je pense, suffisamment. — L'opinion n'a pas été trop frappée ici par les échecs subis par les corps Mac-Mahon et Frossard, dus à leur infériorité numérique. On s'est étonné qu'on n'ait pas procédé, comme les Prussiens, en agissant par grandes masses et constitué trois grandes armées, sous les ordres des maréchaux, dont une de réserve. L'impression sur l'ennemi eût été plus vive, sur l'esprit du soldat plus puissante, et à l'étranger plus favorable.

Le duc de Gramont au général Fleury.

Paris, 11 août 1870.

J'ai reçu vos télégrammes du 10 et du 11. Il y a un traité qui lie Havas et l'empêche d'envoyer des télégrammes en Russie autrement que par Wolff.

Vos observations stratégiques sont malheureusement trop vraies. Il se peut que demain il y ait un engagement décisif.

Je ne suis nécessairement ministre que par intérim et en attendant mon successeur.

Le général Fleury au duc de Gramont.

Saint-Petersbourg, 14 août.

Les derniers événements font sérieusement réfléchir la Russie. Elle envisage l'avenir avec crainte et, je le sais par des confidences, elle se préoccupe d'alliances pour parer à des éventualités qu'elle redoute.

Dans mon opinion, il y a un joint à saisir. On pourrait profiter rapidement de ce moment d'hésitation de l'empereur Alexandre pour l'empêcher de verser du côté de la Prusse en essayant de réconcilier la Russie avec l'Autriche.

Le Czar, guidé par la pensée inavouée d'être utile au roi Guillaume, s'est opposé de toutes ses forces à une intervention de l'Autriche en faveur de la France.

Pour paralyser l'effet de cette intervention, si l'Autriche se décidait à nous l'accorder, la Russie, vous le savez, a déclaré qu'une démonstration, quelle qu'elle fût, de la part de l'Autriche, amènerait un soulèvement en Galicie ; par suite, en Pologne, et que, dès lors, son devoir était de s'y opposer en prenant une attitude armée dégénérant fatalement en une attitude offensive.

Mais aujourd'hui, je le sais, je le pressens, on est un peu revenu de ces déclarations absolues. Je suis porté à penser que l'on laisserait faire l'Autriche si M. de Beust donnait enfin des garanties pour la Galicie, s'il déclarait très nettement, comme la France l'a su faire elle-même, qu'il n'encouragera pas les aspirations polonaises.

Sur ce terrain bien défini, l'empereur Alexandre, à son tour, n'aurait plus de prétexte pour sortir de sa neutralité, et, quelles que soient ses tendances personnelles ou ses promesses, il serait plus à l'aise pour suivre loyalement la politique nationale de son pays qui, de jour en jour, se déclare plus énergiquement contre la Prusse.

Je vous prie de prendre ces appréciations en sérieuse considération. Cette réconciliation si désirable de l'Autriche et de la Russie me paraît possible, dans les conditions que j'indique. Conduite avec une grande promptitude à Vienne, cette négociation aurait pour résultat certain d'entraîner l'Italie dans cette diversion d'un intérêt si considérable pour le succès de nos armes. Mais, je dois le répéter, sans avoir obtenu cette réconciliation préalable, il serait compromettant de rien tenter.

Le ministre d'Autriche, comte Chotek, part aujourd'hui pour Vienne, pour aller plaider cette politique auprès de l'Empereur et de M. de Beust.

Le prince de La Tour d'Auvergne¹ au général Fleury.

Paris, 16 août 1870.

J'ai reçu votre télégramme du 14. En présence des événements actuels, je ne suis pas surpris que le cabinet de Pétersbourg, inquiet sur l'avenir, cherche à se rapprocher de l'Autriche.

Cette puissance, de son côté, ne repousse pas l'idée des pourparlers dont il s'agit.

Quant à nous, en ce moment, nous ne voulons gêner en rien une tentative de rapprochement qui nous semble témoigner de la part de la Russie du sentiment d'un danger que les derniers succès de la Prusse rendraient commun à toutes les puissances.

Le prince de La Tour d'Auvergne au général Fleury.

Paris, 19 août 1870.

(Très confidentielle.)

Le chargé d'affaires de Russie m'a déclaré, dans un récent entretien, que son Gouvernement n'avait d'autre préoccupation que de localiser la guerre; qu'il était complètement libre de tout engagement envers la Prusse et qu'il resterait sincèrement neutre, aussi longtemps que l'Autriche, de son côté, conserverait la même attitude. J'ai cru pouvoir lui dire que le Gouvernement de l'Empereur n'espérait rien, dans les circonstances actuelles, que de son énergie et de son bon droit. J'ai ajouté que, en ce qui concerne l'Autriche, j'avais eu connaissance, pendant mon séjour à Vienne, des pourparlers engagés entre elle et la Russie pour l'adoption d'une attitude commune et que je m'étais soigneusement abstenu de les contrarier, persuadé que j'étais que la France avait tout à gagner à ce que les puissances, sur l'amitié desquelles elle était fondée à compter, prissent part à de pareils engagements.

Je n'ai pas laissé ignorer, d'ailleurs, à M. Okouneff, que, dans le cas où les armées de l'Allemagne, grâce à la supériorité du nombre, parviendraient à triompher définitivement de nos braves soldats, la nation tout entière continuerait certainement la lutte jusqu'à la dernière extrémité, et que la paix ne serait possible, suivant moi, que sous la condition de l'intégrité du territoire et du maintien de la dynastie.

La Russie a donné l'approbation la plus complète et la plus sympathique à cette déclaration. L'ambassadeur d'Autriche m'avait déjà fourni, de son côté, l'occasion de m'expliquer avec lui dans le même sens et s'était montré animé de dispositions non moins favorables.

1. Ministre des Affaires étrangères, dans le ministère de Palikao, depuis le 9 août.

Enfin laissant de côté, pour le moment, l'examen des garanties nécessaires que des circonstances plus favorables nous mettraient sans doute en situation de réclamer de la Prusse, pour assurer la paix de l'Europe dans l'avenir, j'ai lieu de penser que le cabinet de Vienne est complètement dans l'ordre d'idées que je viens d'indiquer.

Le général Fleury au prince de la Tour d'Auvergne.

Saint-Pétersbourg, 20 août.
(Télégramme.)

(Pour vous seul.) Je réponds à votre dépêche du 19.

Votre arrivée au ministère a été hautement appréciée par l'empereur Alexandre et par le prince Gortchakow. Le langage que je tiendrai de votre part sera pris en très grande considération.

La situation ne s'est pas modifiée jusqu'ici, malgré la vive impression produite par les derniers événements. L'empereur Alexandre est animé d'intentions loyales et honnêtes. Il comprend que la politique et les intérêts de son pays sont menacés par les succès et les agrandissements de la Prusse. Il m'a fait à ce sujet des aveux que je crois sincères, mais il est tiraillé, vous le savez, par ses liens de famille, par ses instincts allemands, et il a besoin d'être continuellement rassuré sur les dangers d'une révolution qu'il redoute en France.

Par les assurances d'Okouneff, vous avez vu que le chancelier cache mieux son inquiétude. Il comprend qu'au moment de la médiation, la Russie devra s'appliquer à sauvegarder la dignité de la France. Il fonde sur les bons offices qu'il compte nous rendre, et la reconnaissance que nous en aurons, l'espoir de sceller une entente profitable aux intérêts des deux pays.

J'entretiendrai le prince Gortchakow dans cette croyance absolue que nous n'accepterons, quoi qu'il arrive, de traiter de la paix que sous la condition de l'intégrité du territoire et du maintien de la dynastie.

Le général Fleury au prince de la Tour d'Auvergne.

Saint-Pétersbourg, 21 août.
(Télégramme.)

Le bruit court que le prince Napoléon est parti pour l'Italie et l'Autriche. Je pense bien qu'il ne soulèvera aucune question polonaise, mais le fait seul de sa présence à Vienne va évidemment réveiller ici de très vives susceptibilités. Il est indispensable que je sois renseigné à ce sujet.

Le prince de la Tour d'Auvergne au général Fleury.

Paris, 22 août 1870.

Nous ne savons rien d'une mission du prince Napoléon. Il paraît qu'il se rend en Italie, mais il n'est pas question qu'il aille à Vienne.

D'après les nouvelles reçues au ministère de la Guerre, la position du maréchal Bazaine est bonne.

Le général Fleury au prince de la Tour d'Auvergne.

Saint-Pétersbourg, 24 août 1870.

Pour vous seul. — J'ai revu le prince Gortchakow. Il désire que je vous renouvelle l'expression de sa vive satisfaction de vous voir au ministère, en vue des éventualités et des négociations futures.

Le chancelier m'a informé de l'adhésion de la Russie à la Ligue des Neutres, mais il a parfaitement compris, n'imitant pas en cela l'Angleterre, que le moment était bien loin d'être venu d'intervenir. Il m'a confirmé les bonnes intentions de l'empereur Alexandre qui ne se prêtera pas à une médiation qui pourrait paraître infliger une humiliation à la France ou impliquerait la moindre diminution de son territoire.

Pour avoir l'opinion entière du prince Gortchakow, je lui ai déclaré, conformément à vos instructions, que la France ne traiterait jamais de la paix, après avoir épuisé tous ses moyens de défense, que sous la condition de l'intégrité de son territoire et du maintien de la dynastie.

Le chancelier m'a répondu que, selon lui, la dynastie n'était pas en cause et qu'il n'était pas opportun de soulever cette question toute intérieure dans laquelle les puissances n'avaient pas à s'immiscer. Il a ajouté qu'il était bien persuadé qu'un changement de gouvernement en France amènerait la République, d'abord, et serait une calamité pour l'Europe entière. Ce n'est donc pas pour éviter de s'engager sur ce terrain, a-t-il dit en terminant, qu'il m'exprimait cette opinion, car, depuis longues années, on le savait, ses sympathies personnelles étaient acquises à l'empereur Napoléon et à sa famille.

La réponse du chancelier m'a suggéré cette réflexion que je ne permets de vous soumettre : c'est que, dans les déclarations faites aux représentants étrangers, il serait peut-être plus prudent de ne pas parler de la dynastie et de ne pas éveiller l'attention sur des possibilités de déchéance qu'aucune monarchie, même la Prusse, n'a intérêt à nous imposer. — Le maintien de la dynastie est une question d'honneur. Cette question est inséparable pour nous de la défense et de la délivrance du pays.

D'ailleurs, l'armée est dévouée à l'Empereur. Qu'ils soient victorieux ou vaincus, nos soldats et nos généraux resteront fidèles à l'Empereur et à son fils. Après ses victoires ou ses défaites héroïques, l'armée sera placée si haut, elle aura tant mérité de la patrie qu'elle imposera sa volonté et sauvera la France de la révolution.

Je crois qu'une campagne de presse dans ce sens, faite avec réserve, mais graduellement accentuée, aurait des résultats favorables. — L'espèce de manifeste du général Trochu a causé ici un grand

étonnement. Je trouve cette politique personnelle bien regrettable, car elle déplace complètement l'autorité.

Le prince Orloff est parti pour Paris et doit revenir bientôt.

Peut-être jugerez-vous bon de donner connaissance à l'Empereur et à S. M. la Régente, de cette dépêche toute confidentielle.

Le prince de la Tour d'Auvergne au général Fleury.

Paris, 25 août 1870.

Je reçois votre télégramme du 24. Nous nous félicitons de savoir que l'empereur Alexandre repousse avec nous toute idée d'une paix qui impliquerait pour la France la moindre diminution de territoire. Le prince Gortchakow a très bien compris aussi que nous ne saurions admettre aucune immixtion de l'étranger dans nos affaires intérieures. C'est au surplus à titre essentiellement confidentiel que j'ai émis cette affirmation, et afin de répondre aux insinuations perfides que le Cabinet de Berlin essaie de répandre dans la presse allemande.

Nous sommes bien aise de connaître le sentiment du Cabinet de Pétersbourg à cet égard et de savoir comment il envisage les suites qu'aurait, pour tous les gouvernements, un changement dans nos institutions.

J'en conclus que nous sommes d'accord sur tous les points et vous n'avez pas, par conséquent, à revenir avec le chancelier sur une question à laquelle je n'ai fait allusion que pour bien établir qu'elle ne pouvait pas être soulevée.

Le général Fleury au prince de La Tour d'Auvergne.

Saint-Petersbourg, 29 août 1870.

J'ai eu ce matin un long entretien avec l'Empereur. — Le résumé de notre conversation, pleine d'épanchement et, en même temps de réticences, est que Sa Majesté m'a confirmé les bonnes dispositions dont le prince Gortchakow s'était fait l'interprète.

Il a écrit tout dernièrement, dans ce sens, au roi Guillaume; il lui a fait comprendre que, dans le cas où la France serait tout à fait vaincue, une paix basée sur une humiliation ne serait qu'une trêve et que cette trêve serait dangereuse pour tous les États.

Le Roi aurait fait une réponse satisfaisante dans laquelle, toutefois, serait signalée la grande difficulté pour lui de faire accepter par l'Allemagne l'abandon d'une partie des provinces conquises. — Après un échange d'idées et une protestation énergique de ma part, le Czar n'a pas insisté. Visiblement impressionné par mes paroles, il m'a répondu avec une certaine animation qu'il partageait mon opinion et qu'il saurait bien, le moment venu, parler haut si cela devenait nécessaire. — Si j'insiste sur ces nuances, c'est pour cons-

tater une fois de plus, combien l'Empereur est dominé par les influences prussiennes et combien il est utile de venir périodiquement combattre le travail incessant de M. de Bismarck sur cette âme honnête, mais pleine de faiblesse et de mobilité.

Quant à la question dynastique dont le Czar a parlé le premier, j'ai la satisfaction de vous dire que, non seulement il n'appuiera ni ostensiblement ni secrètement aucune candidature orléaniste, mais encore qu'il m'a affirmé que le roi de Prusse lui-même désirait le maintien de la dynastie. Tous deux se rendent compte que la République seule hériterait de la déchéance et, comme je vous l'ai déjà écrit, le roi Guillaume regarderait son établissement en France comme le coup le plus funeste porté aux destinées de son futur empire. — A ce sujet, l'Empereur se préoccupe vivement de l'agitation qui règne à Paris, du silence qui se fait autour du nom de l'empereur Napoléon, du spectacle détestable que présente l'opposition et de la faiblesse de la majorité qui, sans protester, laisse chaque jour mettre en question la monarchie. Il m'a beaucoup interrogé sur la fidélité et l'énergie des chefs de l'armée. Je crois l'avoir converti à ma croyance entière dans leur loyauté et leur dévouement.

Vous le voyez, c'est en raison de la fermeté que déploiera le gouvernement en face de la révolution que nous conserverons le concours plus ou moins bienveillant, plus ou moins efficace de la Russie.

L'Empereur est renseigné presque chaque jour sur notre situation intérieure par des lettres qu'il reçoit de Paris, soit du ministre de l'intérieur, M. Timachef, soit du prince Orloff.

Le premier n'est pas bien pour la France; le second est dans de bonnes idées, en sa qualité d'un des chefs du parti russe. Ne pourriez-vous le voir quelquefois, afin de diriger ou de modifier les impressions qu'il recueille en dehors du gouvernement?

L'attaché militaire, le général prince Wittgenstein, doit aussi faire des rapports fréquents qui ne sont pas sans influence. Il serait facile, du côté du ministère de la guerre, de réagir sur son esprit paresseux.

La Prusse a protesté contre la violation des lois de la guerre à propos du trompette d'un parlementaire tué par accident. J'ai fait bon marché de cette accusation. Sa Majesté m'a aussi questionné au sujet du refus fait par la Belgique, sur notre réclamation, de livrer passage aux blessés prussiens. Il m'a été facile de mettre à néant ce prétendu grief et de lui faire comprendre l'intérêt purement militaire qui nous faisait une loi de ne pas ouvrir à la Prusse de nouvelles facilités de communication.

Mon éloignement de la France et de l'armée me devient de plus en plus pénible. J'aurais besoin de vos encouragements et je désirerais savoir si le cabinet actuel attache la même importance que celui qui l'a précédé à mon maintien à Saint-Petersbourg.

Le prince de la Tour d'Auvergne au général Fleury.

Paris, 31 août 1870.

J'ai lu avec intérêt votre télégramme du 30. — Vous vous êtes élevé avec raison contre toute idée d'une paix impliquant un amoindrissement quelconque de notre territoire.

Pour l'Empereur, l'intégrité du sol de la France domine toute autre question. Il est d'ailleurs évident que la chute de l'Empire profiterait à la République et serait pour l'Europe le signal de la révolution. — Vous ne sauriez trop insister sur cette vérité auprès de l'empereur Alexandre.

J'aurais vu avec plaisir le prince Orloff, mais le bruit de sa présence à Paris n'est pas fondé. Vous allez recevoir un nouveau mémorandum dans lequel nous protestons non seulement contre les accusations dont nos soldats ont l'objet de la part de la Prusse, mais contre la violation par l'armée prussienne des lois de l'humanité aussi bien que de celles de la guerre.

Le cabinet actuel attache le même prix que celui qui l'a précédé à ce que vous restiez à Saint-Petersbourg et attend les plus utiles services de l'influence que vous avez su acquérir à la cour de Russie.

Le général Fleury au prince de la Tour d'Auvergne

Saint-Petersbourg, 4 septembre 1870.

(Pour vous seul.)

Des hommes bien informés et bien portés pour la France envisagent la situation de la manière suivante :

Les Prussiens, débarrassés de l'armée de Mac-Mahon, vont porter tous leurs efforts contre Bazaine. L'armée de Metz, ou écrasée ou affamée, sera bientôt obligée de capituler.

Libres alors de leurs mouvements, les quatre armées prussiennes marcheront sur Paris. Elles ne se dissimulent pas les difficultés du siège, mais, avant de l'entreprendre, elles inonderont le pays, couperont nos communications et nos approvisionnements, sans qu'il soit possible de les en empêcher. — En effet, les Prussiens croient que les armées que l'on forme sont incomplètes en artillerie, en cavalerie, en moyens de transport... et qu'elles sont hors d'état de tenir la campagne.

S'il en est ainsi, on pense que le moment serait venu pour la Ligue des Nentres d'intervenir et, pour la France, de négocier de la paix.

Le roi de Prusse, enivré de ses victoires, tout glorieux d'avoir dans son camp l'empereur Napoléon, sera plus accessible et encore en situation de se soustraire à la pression allemande qui, déjà, parle très haut et prétend conserver l'Alsace et la Lorraine.

La résistance, en se prolongeant, quels que soient les sentiments de patriotisme qui l'inspirent, ne fera que retarder, sans avantage, une issue qui, à moins d'un miracle, est fatale, c'est-à-dire la défaite des armées françaises improvisées par les armées victorieuses et toutes-puissantes de l'Allemagne.

En résumé, nos amis ajoutent que les puissances neutres sont plus disposées maintenant à aider la France et, dans leur propre intérêt, s'il en est temps encore, à sauver l'idée monarchique. Plus tard, au contraire, il faut craindre que ces mêmes puissances ne se liguent avec la Prusse pour lutter toutes ensemble contre la République et la Révolution.

Le général Fleury à M. Jules Favre.

Saint-Pétersbourg, 6 septembre 1870,
dix heures du matin.

J'ai l'honneur de vous adresser ma démission d'ambassadeur de France en Russie.

J'attends des instructions qui me fassent connaître à qui je dois, avant de quitter mon poste, remettre la direction des affaires ¹.

VIII

Le rôle du général Fleury en Russie n'était pas encore terminé. En face d'une révolution et d'un gouvernement insurrectionnel, quelle pouvait être l'attitude de la Russie? Si l'empereur Alexandre avait songé sérieusement à s'interposer dans le cas d'un traité signé entre le roi Guillaume et l'empereur Napoléon, ses projets devaient s'être modifiés devant le nouvel état de choses. L'horreur des idées démagogiques pouvait même l'amener à un revirement complet; la dénonciation de l'article 14 du traité de 1856 devait devenir son seul but et les intérêts de la France en révolution lui tenir fort peu à cœur. Rendons cette justice à l'empereur Alexandre : malgré sa répulsion pour le nouveau gouvernement et son admiration partielle pour son oncle, il sut, dans une certaine mesure, écouter la voix chevaleresque de l'im-

1. Ce télégramme se croisait avec celui de M. Jules Favre, mettant fin à la mission du général Fleury et confiant provisoirement la direction des affaires au marquis de Gabriac, premier secrétaire de l'ambassade.

pératrice Eugénie le suppliant « de conserver à la France, quel que fût son gouvernement, les mêmes sentiments qu'il avait montrés à sa dynastie dans ses dures épreuves et d'user de son influence, quand le moment serait venu, afin qu'une paix honorable et durable puisse se conclure ». Cette lettre de la Régente en exil arriva à Saint-Pétersbourg le 17 septembre sous le couvert du général Fleury. Celui-ci obtint audience immédiate de l'Empereur, lui remit le message de l'Impératrice en mains propres et se fit le chaud partisan d'une intervention.

L'ancien ambassadeur trouvait les intentions de l'empereur Alexandre singulièrement modifiées¹. Si la Régente s'effaçait patriotiquement devant le nouveau gouvernement, celui-ci, aux yeux des chancelleries, ne représentait que l'émeute. Loin de chercher à se faire vis-à-vis de l'Europe une position plus régulière, M. Jules Favre accentuait dans sa correspondance et dans ses conversations le caractère révolutionnaire de son gouvernement, en déversant l'injure et la calomnie sur le régime déchu. « M. Jules Favre, a dit M. Albert Sorel, commençait par une condamnation de l'Empire et une apologie de la dernière Révolution. Ce début, où la rhétorique républicaine prodiguait ses métaphores, était fait pour embarrasser et froisser les chancelleries ; elles avaient entretenu des relations avec le gouvernement déchu, elles avaient prodigué à l'Empereur tous les témoignages de la déférence officielle : on ne pouvait parler des souillures de ce gouvernement sans en rejeter sur elles quelques éclaboussures. Une déchéance prononcée par le peuple d'une capitale « au nom du droit, de la justice et du salut public » n'avait rien d'engageant pour des dynasties contestées et combattues dans leurs États par des partis analogues à celui que la dernière convulsion de Paris avait porté au pouvoir. »

Dans ces conjonctures, l'empereur Alexandre était fort mal disposé pour le gouvernement provisoire et sans doute enclin à laisser la France obtenir seule les conditions les moins onéreuses de paix. Néanmoins, la lettre si généreuse

1. A une lettre que le général Fleury lui avait fait parvenir sous le couvert du comte Schouvaloff, l'Empereur avait fait répondre que les événements avaient changé la situation et que ses intentions étaient bien modifiées par la révolution.

dans laquelle l'Impératrice faisait appel à ses sentiments d'humanité l'avait profondément ému ; avant de lui répondre il permit au chancelier d'entrer en conférences avec l'ancien ambassadeur et d'étudier avec lui les bases d'une intervention¹.

A l'Impératrice, il n'exprima pas (bien que ce fût sa pensée) « ses regrets que les circonstances eussent modifié l'état des choses », comme le lui fait dire M. Valfrey et après lui le duc d'Abrantès dans son *Essai sur la Régence*. Ces historiens ne pouvaient connaître la lettre de l'Empereur, qui n'a pas été communiquée à la commission d'enquête. En voici le texte, dont j'ai trouvé la copie prise en 1870 à Saint-Pétersbourg :

Tsarskoïé-Sélo, 20 septembre/2 octobre 1870.

J'ai reçu, Madame, la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser. Je comprends et apprécie le mouvement qui vous l'a dictée et vous fait oublier vos malheurs pour ne songer qu'à ceux de la France. J'y prends un intérêt sincère et souhaite ardemment qu'une prompte paix vienne y mettre un terme, ainsi qu'aux maux qui en résultent pour toute l'Europe. Je crois que cette paix sera d'autant plus solide qu'elle serait plus équitable et plus modérée. *J'ai fait et continuerai de faire tout ce qui dépendra de moi pour contribuer à ce résultat que j'appelle de tous mes vœux.*

Je vous remercie de votre bon souvenir et de votre confiance dans mes sentiments. En vous en renouvelant l'assurance, je suis, Madame, de Votre Majesté

Le bon frère,

ALEXANDRE.

Pendant ce temps, l'ancien ambassadeur faisait tous ses efforts pour modifier le sentiment défavorable de la chancellerie russe à l'égard du gouvernement du 4 Septembre. Sur ses instances, le cabinet de Saint-Pétersbourg consentit à conseiller au gouvernement prussien d'accepter des pourparlers avec le ministre des Affaires étrangères. L'entrevue

1, Informé de ces négociations, l'empereur Napoléon écrivait de Wilhemshöhe, le 25 septembre, au général Fleury : «... Ce que vous me dites des intentions et des sentiments de l'empereur Alexandre m'a vivement intéressé... Je ne crois pas qu'un armistice soit possible... Bazaine pourra jouer un rôle s'il se trouve dans certaines conditions favorables et s'il est bien conseillé... Quoique j'aie bien regretté que vous n'ayez pas été auprès de moi, vous m'avez rendu de vrais services en Russie. »

fut accordée, et, dès le 19 septembre, Jules Favre était reçu à Ferrières. La tête nourrie d'illusions, le ministre se figurait que la Prusse ne continuerait pas la guerre « contre un peuple libre ¹ ». M. de Bismarck, qui d'abord refusait toute idée d'armistice, le reçut avec hauteur et posa nettement la question de l'Alsace.

Le lendemain, ayant pris conseil du Roi, influencé par l'empereur de Russie, M. de Bismarck consentait à faire la paix moyennant la cession de « Strasbourg et de sa banlieue ».

On sait le reste. Jules Favre, engagé par des paroles imprudentes et trop fameuses, refusa les propositions dont la paix aurait dû sortir. La guerre continua; l'empereur Alexandre, voyant sa généreuse intervention restée stérile, rentra sous sa tente et n'en sortit que pour demander la dénonciation du traité de 1856 ². La visite de M. Thiers à Saint-Pétersbourg ne put modifier l'attitude expectante de la chancellerie russe. Quand l'Angleterre, à la fin d'octobre, présenta un timide mémorandum pour arriver à une entente avec la Russie et préparer les voies de la paix, l'empereur Alexandre refusa de s'y associer diplomatiquement, mais il écrivit au roi de Prusse, lui « recommandant d'accepter l'armistice, exprimant l'espoir que la paix s'ensuivrait, dissuadant son oncle d'exiger des cessions territoriales qui rendraient la paix impossible ³ ». Aux lettres de son auguste neveu, le royal oncle répondait toujours affectueusement les larmes aux yeux, mais ne manquait pas d'invoquer ses « devoirs envers ses alliés et ses peuples ». Quelles étaient les limites où, selon lui, la modération prendrait fin, et où les cessions territoriales rendraient la paix impossible? L'Empereur ne se prononçait pas et les conditions imposées par M. de Bismarck ne paraissaient nullement exorbitantes à son ami le prince Gortchakow, dont l'action isolée « ne produisait pas d'effet ». Ce qu'on a appelé la « politique

1. Rapport de M. de Rainneville.

2. Malgré la protestation du comte Granville, le prince Gortchakow proclamait l'abrogation de l'article du traité de Paris touchant la liberté de la navigation dans la mer Noire, « abrogation d'un principe théorique sans application immédiate », ainsi qu'il devait le rappeler lui-même dans un document officiel. (Dépêche au baron Brunnow, à Londres, 20 novembre.)

3. Rapports Loftus et Buchanan.

d'euphémisme» continua à être appliqué à Saint-Pétersbourg avec M. de Gabriac, comme avec M. Thiers, comme avec le général Fleury. Malgré les dispositions favorables du reste de la Russie, malgré les bons offices rendus à certains jours par l'empereur Alexandre II, on ne saurait donc déguiser que, pendant la guerre, la Russie n'ait par son attitude rendu à la Prusse un service signalé. De Versailles, le nouvel empereur d'Allemagne remerciait son neveu avec éclat dans son télégramme du 26 février 1871¹.

Dès lors, c'est l'union la plus étroite entre les deux empires, le rapprochement avec l'Autriche qui jette la France meurtrie dans l'isolement le plus complet; c'est la visite solennelle de Guillaume I^{er} à Saint-Pétersbourg; tant que vivra Alexandre II, les sympathies allemandes lutteront contre le sentiment national russe. Mais une fois encore l'Empereur donnera en 1875 la mesure de son esprit chevaleresque; à l'heure où le chancelier de fer a décidé l'anéantissement définitif de la France, dont l'armée n'a pas eu le temps de se reconstituer, le souverain qui le premier, sur la prière de l'Impératrice en exil, avait frayé le chemin à des propositions de paix, pesa de toute son autorité pour empêcher la guerre².

A la mort d'Alexandre II, le courant de sympathie pour la France, longtemps contenu mais toujours grandissant, se fit enfin jour: l'on sait ce qu'en a fait la volonté d'Alexandre III. Que produira dans les destinées de l'Europe l'entente de sentiments devenue alliance d'intérêts? Dieu seul le sait.

COMTE FLEURY

1. Voir Klaczko, *Les deux chanceliers*; M. Albert Sorel, ouvrage cité, et les *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne*, par le marquis de Gabriac.

2. Voir les dépêches du général Le Flô et du duc Decazes, publiées par le *Figaro*, et l'ouvrage de M. Flourens, sur Alexandre III.

“ L'ÉTUDIANT ” DE MICHELET¹

AUX JEUNES GENS

Dans l'œuvre de Michelet, *l'Étudiant* est un volume qui comprend une série de leçons, commencée le 18 décembre 1847, finie le 17 février 1848. Michelet ne les professa point toutes : son cours fut suspendu le 2 janvier par arrêté ministériel, mais le professeur prévoyait cet événement, et, comme il voulait d'autre part étendre son auditoire, à cause, disait-il, du « très grave état moral de l'année 1847 », il avait publié ses premières leçons ; il publia de même celles qu'il aurait faites en janvier et février, puis une allocution qu'il adressa aux Écoles, le 6 mars, après que la monarchie à son tour eut été suspendue, et enfin, le 1^{er} avril, une conclusion du cours professé dans des circonstances si extraordinaires. Ce cours de « philosophie sociale », je le présente et le dédie à la jeunesse d'aujourd'hui. Mais il est vieux d'un demi-siècle, et c'est une question de savoir si le petit-fils de l'étudiant de 1848 comprendra le maître que son grand-père applaudissait au Collège de France.

Jeunes gens, il vous est, je crois, impossible de vous représenter l'état d'une âme enthousiasmée de souvenirs et

1. Conférence aux Étudiants de l'Université de Paris : cette Conférence sera mise en préface à une édition nouvelle de *L'Étudiant* de Michelet.

enfiévrée d'espérances, comme était celle de Michelet. Les souvenirs étaient superbes; aucune histoire n'en offrit jamais de pareils à la mémoire des hommes. Souvenirs de l'Empire, l'époque où « vouloir fut pouvoir », où « la volonté héroïque eut son effet certain; » souvenirs de la grande Révolution : la Révolution, disait Michelet, avait enseigné, elle aussi, que « volonté et puissance sont une même chose », mais elle ajoutait que « tout n'est pas dans l'effort de la volonté; il faut que l'effort même disparaisse, fasse place à une vie encore plus haute de l'âme; que, de soi-même et sans effort, l'homme aime l'homme, tous étant le même homme, tous identiques en Dieu ».

Ces souvenirs, d'où ressortaient les plus hautes leçons qu'une jeunesse puisse recevoir, étaient alors tout proches. Michelet montrait aux jeunes gens les survivants de la Révolution et de l'Empire : « Vous entendez quelquefois, sans vous en douter, la Révolution et l'Empire qui passent... Je parle de cet homme de soixante ans, davantage peut-être, qui crie d'une voix enrouée quelque marchandise... » Lui, qui marchait par les rues, l'oreille ouverte et l'esprit au guet, recueillait au passage, de la bouche du peuple, des mots qui tout à coup le jetaient dans des rêves. Un jour il descendait du Panthéon vers les Archives, « plongeant dans les rues basses, humides et sombres, que surplombe l'École polytechnique, dans cette vallée d'enfer qui descend à la rue Saint-Victor »; il entendit un dialogue entre un homme et une vieille femme, qui venait d'acheter du charbon et des légumes. Voyant ces apprêts d'un festin inusité, l'homme dit à la vieille : « Quoi donc ? la mère, la patrie est en danger ? » Et ces paroles, dites dans ce quartier misérable, évoquant tout à coup le souvenir du départ de 1892 : « Grand jour, s'écrie Michelet, sublime jour, de mémoire éternelle, où, le drapeau déployé sur nos places, le canon tirant de moment en moment, ces paroles solennelles furent dites et promulguées : La patrie en danger appelle ses enfants ! Et quand elles furent dites, six cent mille hommes étaient inscrits. Pour la guerre ? Non. C'est là la gloire unique de la France. Inscrits pour la délivrance, la paix universelle, inscrits pour le salut du monde ». Admirable moment où la

France « eut en elle une telle concentration d'esprit, une telle accumulation de force vive dans le cœur, que, si on lui eût dit : On va peser sur vous du poids des mondes entassés et vous en accabler », elle aurait dit sans peur : « Mettez, j'emporterai les mondes. »

Jeunes gens, j'ai bien peur que ces paroles ne vous étonnent et qu'à vos oreilles elles ne sonnent creux, comme une déclamation. Hélas ! vous sentez trop sur la France le poids trop lourd des mondes entassés. Les hommes de mon âge savent que l'éloquence de Michelet était sincère. Ils ont connu encore les survivants des temps héroïques, entendu à la veillée les récits et les contes des vieux soldats, chanté à table les refrains des chansons de Béranger. Aux murs de la maison paternelle, nous avons admiré la *Veille d'Austerlitz* : Napoléon endormi sur une chaise, en plein air d'une nuit de décembre, près d'une carte étendue sur des tambours ; autour de lui, les généraux qui le regardent, au loin les feux de bivouac de la Grande Armée, — et aussi le *Serment du Jeu de Paume* : dans la haute salle nue, des groupes enthousiastes au-dessus desquels Bailly, en la tenue sévère des députés du tiers, crie, la main levée, le serment « de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France ». Les hommes de mon âge, enfants en cette année 1848, comprennent cet état d'esprit où se confondaient le culte de la Révolution et celui de l'Empire, de la gloire et de la liberté. Mais vous qui avez vingt ans, quelles victoires avez-vous entendu raconter ? quel enthousiasme a passé de nos âmes dans les vôtres ? Et la flamme, en nous recouverte par des cendres et des ruines, comment l'aurions-nous transmise ?

Non moins belles que les souvenirs, étaient les espérances. Dans l'allocution aux écoles, le 6 mars, Michelet salue la République, « le gouvernement de la raison par la raison, le règne de l'esprit, la victoire de l'âme ! » Il voit la France affranchie affranchissant le monde. « A quel prix, il n'importe point. Nous devons tout à une telle chose, tout, y compris notre sang... Il faut l'unité du monde, il n'y a pas à s'en dédire, unité libre, unité sainte, unité d'âme et de cœur. » Il salue l'une après l'autre les nations malheureuses, à commencer par la Pologne. « Mais, la Pologne, qu'est-ce que

c'est ? Le représentant le plus général des souffrances universelles... C'est l'Irlande et la famine. C'est l'Allemagne et la censure, la tyrannie de la pensée sur le peuple penseur entre tous. C'est l'Italie en ce moment suspendue entre la vie et la mort, comme cette âme du Jugement dernier de Michel-Ange. La mort et la barbarie la tirent en bas, mais la France la tire en haut. Elle est sauvée dès ce jour, et que personne n'y touche ! » Il convoque tous les drapeaux de la terre à une fête prochaine de la Fédération : « Puissions-nous, aux jours solennels où la France appellera ses enfants à fraterniser, y voir aussi toutes ces nations amies, mêlant si bien leurs rangs aux nôtres, que tous semblent concitoyens, qu'on ne puisse, cherchant dans la foule, distinguer un seul étranger, et qu'un moment du moins, l'humanité ravie se dise : « Je savais bien que j'étais une et qu'il n'y a qu'un peuple au monde ! »

Cinquante années ont-elles passé ou bien des siècles, depuis que la France promettait à l'Italie la résurrection, à l'Allemagne la liberté, aux hommes l'unité du genre humain, où elle souffrait en la Pologne martyre, en l'Irlande affamée ? Aujourd'hui elle souffre sa propre souffrance. L'Allemagne et l'Italie sont coalisées contre elle. Depuis qu'elle est amoindrie, les haines et les intérêts — aucune pudeur, aucune force morale ne les contenant plus — se donnent carrière : jamais le genre humain ne fut plus divisé contre lui-même. Et il n'apparaît pas que la République soit le gouvernement de la raison par la raison, ni la victoire de l'âme. Si bien que, ces pages datant le livre de Michelet d'une date très lointaine, vous devez penser qu'il s'adresse à d'autres qu'à vous, étudiants de l'année 1899.

Mais voici d'autres pages du même livre. Le professeur dit la tristesse de la France, les dissensions du corps social, les âmes françaises « mêlées de sentiments ennemis ». Or, « la vie, c'est surtout l'unité : la mort, c'est la division. Percevoir en soi la division, c'est l'avant-goût de la mort. La France, de moins en moins une, sentant son unité vitale, sa personnalité qui s'en va, descend aux êtres inférieurs ; elle a bien des raisons d'être triste. » Ce sont les raisons mêmes de notre tristesse d'aujourd'hui. Et voici un discours prêté par Michelet aux étudiants : « Si nous sommes douteurs, c'est que rien de grand à

croire, à aimer n'apparaît à l'horizon. Ce n'est pas la foi qui nous manque, c'est plutôt l'objet de la foi. Qu'est-ce que vous nous enseignez qui puisse faire de nous des croyants? Nous nous traînons, il est vrai. Qu'on nous montre quelque but sublime. Nous aurons des ailes encore. » Est-ce les étudiants de 1848 qui parlent? C'est vous-mêmes.



Pour comprendre, après cet enthousiasme, cette désespérance, il faut savoir qu'en Michelet le poète vibre au moindre souffle, mais qu'aussitôt la lyre apaisée l'historien se recueille. Michelet rêve une humanité très noble, mais il voit l'humanité réelle, et le poète reparaisant, pleure comme tout à l'heure il chantait.

Sous les grandes légendes qu'il a célébrées, il dénonce l'illusion, le mensonge mortel, à savoir que la France, parce qu'elle a l'unité, croit avoir l'union et ne l'a pas, croit avoir l'égalité, mais ne l'a point, et même ne l'aime pas sinon en théorie. Depuis la Révolution, nous vivons sur des apparences et sur des mots, car la Révolution demeure inachevée dans la masse nationale et dans l'âme de chacun de nous. A peine avait-elle proclamé ses grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité que, luttant contre ses ennemis, au dedans et au dehors, elle fut haïe et commença de haïr. Et l'Empire survint où la Révolution s'obscurcit. « La France seule pouvait ainsi s'oublier, s'effacer elle-même. Elle multiplia les miracles, les actes héroïques; nulle mémoire n'y suffit. Mais la gloire alla s'accumulant, et cachant la source féconde d'où elle a jailli d'abord. Par-dessus la Révolution, monta l'Empire, il l'ensouit sous ses drapeaux, ses victoires, ses couronnes. »

Pourquoi si facilement et si vite? La Révolution avait oublié de fonder ses lois sur des volontés: « Le symbole politique, la Déclaration des droits, étant une fois posé, il fallait, pour base aux lois, mettre, au-dessous, des hommes vivants, faire des hommes, fonder, constituer le nouvel esprit par tous les moyens différents... augmenter la Révolution dans leur cœur, créer ainsi dans le peuple le sujet vivant de

la loi, en sorte que la loi ne devançât pas la pensée populaire, qu'elle n'arrivât pas comme une étrangère, inconnue et incomprise, qu'elle trouvât la maison prête, le foyer tout allumé, l'impatiente hospitalité des cœurs prêts à la recevoir. »

Michelet dit encore : « Le xviii^e siècle ne sut pas assez que ce n'est rien que d'écrire des lois, si l'on ne prend pas les moyens de les faire accepter, de les assurer dans l'avenir. Le premier de ces moyens, c'est l'éducation, celle des enfants, celle des hommes. Nos législateurs regardèrent l'éducation comme un complément des lois, ajournèrent à la fin de la Révolution cette fondation dernière : c'était justement la première par où il fallait commencer. »

Il serait facile de répondre à l'historien que la Révolution fit comme elle pouvait. Depuis un siècle et davantage, du fond de la conscience nationale offensée par des mensonges et par des iniquités, montait une protestation : les philosophes la traduisirent en idées et en principes ; la force des choses ayant mis tout à coup la puissance aux mains de leurs disciples, ces principes devinrent des lois ; l'hospitalité n'était pas prête encore, des cœurs mal affranchis de la séculaire tradition monarchique, aristocratique et cléricale. Il fallait commencer par l'éducation, dit Michelet, mais toute œuvre d'éducation est longue, très longue. La Révolution ne pouvait attendre. Jamais les choses, d'ailleurs, n'arrivent à point nommé. Seulement cette éducation nouvelle, la « puissante éducation des hommes », aucun gouvernement, depuis 1789, ne l'a sérieusement et grandement entreprise. Et Michelet dit ce mot terrible que « la loi de la Révolution émanée du peuple, mais sans rapport fixe avec lui, n'est fondée en lui par nulle éducation, *par nulle action civilisatrice de la puissance publique* ». Il est trop vrai que la puissance publique en France sous tous les régimes, le républicain comme les autres, a ses fins propres, égoïstes, étroites ; elle est, pour ne pas dire une coterie, un *consortium* de personnes, arrivées au pouvoir par un accident initial, occupées à prévenir l'accident final. La souveraineté nationale est certainement un mensonge.

Pour qu'il y ait souveraineté nationale, il faudrait qu'il y eût vraiment une nation. Il y en a une, mais de combien

d'hommes ? « Messieurs, disait Michelet, il y a plus de trente millions d'hommes qui n'ont presque aucun rapport d'esprit avec nous. Vous êtes une nation de deux ou trois millions d'hommes environ. » Et il expliquait : « Le lien le plus fort qui soit entre les hommes, la communauté de la pensée, n'existe pas dans cette société. Nulle culture, nulle littérature commune, et nulle volonté d'en avoir. » La France est divisée par un « divorce social », car Michelet voyait le divorce dans le défaut de pensée commune, et non dans un conflit d'intérêts. Son idéalisme répugnait à une lutte d'intérêts, même légitime. Il a des paroles sévères pour le socialisme. Par là peut-être encore, il vous étonne, il date, et quelle que soit votre opinion sur le socialisme, Michelet vous semble irréel. Mais il croyait et il avait raison de croire qu'un des moyens, le plus puissant peut-être, d'apaiser le conflit social, c'est d'établir une harmonie, une communauté de la pensée entre les deux nations qui s'ignorent. Il voulait, par une éducation nationale, préparer aux lois futures « l'hospitalité des cœurs » et « allumer le foyer ».



Michelet parle à peine de l'École. De son temps, l'école populaire n'était pas fréquentée comme elle l'est aujourd'hui et l'enseignement réduit presque à la lecture, à l'écriture, au calcul et au catéchisme, n'avait pas l'ambition d'élever des citoyens. Quant aux écoles de la bourgeoisie, collèges ou facultés, il leur reprochait, nous allons le voir, d'être de mauvaises éducatrices. L'éducation nationale, il l'attendait de toute sorte de moyens : la presse, la littérature, le théâtre, les fêtes publiques. Les pages sur le théâtre et les fêtes sont merveilleuses : je voudrais avoir le temps de les citer et j'espère que vous les lirez vous-mêmes. Vous y trouverez des idées très brillantes et très justes aussi, sur le théâtre d'Athènes qui créait dans la cité « l'âme identique » ; sur la nécessité du théâtre pour l'éducation, aux champs et à la ville, des « travailleurs fatigués, qui ne lisent pas et qu'un enseignement direct ne manque guère d'endormir » ; sur l'utilité des fêtes : « Des fêtes ! Donnez-moi

des fêtes et des drames. des choses fictives. plus nobles que ce que je vois ! Que je me repose. me récréé. me relève, aux paroles des anciens héros !... Il faut bien, pour me faire quelque illusion, que je la place au théâtre. Il y a longtemps, très longtemps que je n'ai ri. Et même ai-je bien ri jamais ? Voilà ce qui manque à mon cœur. ce qui manque sans doute à la France. Elle ne rit guère. ou bien des lèvres... » Cette vaste éducation par la presse, la littérature. le théâtre, les fêtes. c'est-à-dire par la pensée venue d'en haut et partout répandue. Michelet en disait la puissance possible dans l'avenir : mais. pour le présent. il fallait bien qu'il reconnût qu'elle n'existait pas encore ; il l'espérait : s'il revenait au monde, que dirait-il de notre presse, de notre littérature. de notre théâtre. de nos fêtes ?

Mais j'arrive à la pensée maîtresse du livre, laquelle s'adresse à vous et à nous. aux étudiants et à leurs maîtres. En somme, Michelet. considérant qu'il s'agissait de réunir et d'unir les deux nations qui sont en France, enseignait que le devoir de la plus éclairée était d'aller vers l'autre. d'un grand élan commun. Mais il savait bien qu'elle ne se mettrait pas tout entière en mouvement. Il ne comptait pas sur les hommes qui « suivent à l'aveugle leur sentier de banque, de bourse et de commerce » : ni sur les gens de loisir : « Et l'étrincelle morale, de qui devons-nous l'attendre ? De vous. hommes de loisir !... Ah ! votre foyer est bien froid, je vous vois bien alanguis d'ennui ou de jouissances ! » Il espérait en ceux qui travaillent par l'esprit. en nous et en vous.

Et pourtant. il nous croit mal préparés à la tâche d'éducateurs. parce que nous fûmes mal élevés nous-mêmes. Oh ! j'ai relu bien souvent ces paroles de Michelet aux hommes d'étude, aux intellectuels de son temps : « Une éducation tellement artificielle, qui subtilise en nous l'esprit aux dépens des facultés actives. fait de chacun de nous une moitié d'homme, moitié spéculative, qui, pour faire l'homme complet, attend l'autre moitié. la moitié d'instinct et d'action. Le divorce social, qui fait deux nations d'une seule, et les rend toutes deux stériles. il apparaît dans l'incomplet, dans l'impuissance de toute âme et de tout esprit. » Chaque fois que je relis ces paroles, j'admire que ce regard de génie soit allé

découvrir au fin fond de nous-mêmes la raison de notre secrète souffrance. Mais je ne veux point parler de nous, qui, déjà, sommes vieux, et dont la tâche est presque achevée; j'aime mieux nous oublier pour vous dire ce que Michelet attendait de l'étudiant.

*
* *

De l'étudiant, comme il le connaissait, bien entendu. En quoi cet étudiant vous ressemble et diffère de vous, vous déciderez. Il a reçu au collège l'éducation bourgeoise « organisée déjà par les jésuites, trop docilement suivie dans nos collèges ». Michelet la compare à celle de l'enfant pauvre, qu'il semble préférer: « L'enfant pauvre, prenez-le dans sa pire condition, celui des manufactures, est condamné au mouvement; l'enfant riche à l'immobilité. Je dis que, si l'on considère la mobilité de cet âge, le besoin du mouvement que lui impose la nature, cela est fort au delà des tourments qu'impose à l'enfant pauvre le mouvement perpétuel des manufactures... *Sedet, uternunq; sedebit*. C'est le plus terrible supplice que Virgile ait trouvé dans son enfer... De plus, faites la différence de la manière dont ils sont occupés. L'enfant des manufactures agit et marche, personne ne lui demande compte de sa pensée; il est libre de son rêve. L'enfant de nos écoles n'est nullement libre en ce sens; c'est sa pensée qui est fatiguée... il est environné de secours accablants; du moment qu'il a les yeux ouverts, on lui donne des grammaires et des catéchismes, c'est-à-dire des livres de logique et de métaphysique: ajoutez-y des abrégés, une Arabie déserte de tables de matière... » L'éducation s'adoucit quelque peu vers quatorze ou quinze ans: « l'enfant parvenu en seconde, en rhétorique, voit finir ses ennuis: la littérature commence; il respire, le voilà sur les genoux de Virgile: il prend une âme... et au moment où il ouvre cette âme, les écoles spéciales le ressaisissent (l'École polytechnique, l'École de droit ou toute autre), et le replongent à peine ravivé dans le Styx de l'abstraction... »

Ce collégien, devenu un étudiant, et tout à coup jeté dans la vie libre, ignore la vie, mais pas complètement. Il en connaît une loi, celle de la concurrence, qui « fixe ses pensées

sur un point ». Le plus souvent, sa famille n'est pas riche : elle trouve les études bien longues. Le père écrit : « Hâte-toi donc ! Avance. brusque ton examen. Fais parler à l'examineur. Tu épuises ta famille, tu t'amuses, et nous. nous jeûnons ! Qu'as-tu à faire de tel cours qui ne sert pas à ta carrière ? Ce n'est pas de science aujourd'hui qu'il s'agit : tu n'es pas étudiant pour cela, mais pour prendre tes grades. Vite, des grades, une place ! La concurrence est grande ; il faut, dès à présent, aviser, combiner... Pourquoi ne vas-tu pas voir notre député ? » Et quelquefois la mère écrit : « Tes dépenses à Paris sont cause que nous ne marions pas ta sœur... Hâte-toi ; prends le chemin le plus court. » Elle recommande aussi la visite au député, et encore la visite à M. l'abbé X... qui est de passage à Paris. « Voilà un homme, celui-là, pour les jeunes gens ! Il a placé un tel, marié un tel... Forme de bonnes relations ; entre dans telle conférence, si bien composée ! »

Est-ce bien prendre la vie ? Est-ce la bonne façon de faire des études ? Des études pour arriver à des grades et à une carrière ne sont pas un but, une fin pour l'esprit. L'attention et l'intention du jeune homme sont ailleurs. Ce mobile unique, « arriver », ne lui donne pas l'unité de l'âme. Il reste « divisé d'esprit, sans fermeté ni consistance ; dissipation morale énervante par la variété des plaisirs ; dissipation intellectuelle étourdissante par la diversité infinie d'objets, que les journaux jettent aux yeux chaque matin, puis le monde et les livres. L'esprit en reste faible, le cœur fade, indifférent à tout ».

Voilà, si vous y reconnaissez quelques traits de votre physionomie, un portrait inquiétant. Alors Michelet n'aimait donc pas la jeunesse ? Il ne croyait pas en elle ? Si, car il pensait : « Qui souffre le plus de cet état d'abstraction, de sécheresse, d'isolement ? Qui, entre tous, éprouve le besoin de revenir vers les sources de la vie ?... Le jeune homme. Que veut dire jeune ? Cela veut dire actif, vivant, concret, le contraire de l'abstrait ; cela veut dire chaleureux et sanguin, encore entier, spontané de nature, enfin — comme on nous a aussi appelés, nous autres, sortis du peuple, — *barbare* ; ce mot m'a toujours plu. » Et Michelet veut confier au jeune

homme une mission très haute, parce que, dit-il, « je lui suppose non seulement un ardent amour de la justice que nul intérêt n'altère encore, mais aussi, mais surtout une magnanimité naturelle à décider contre lui-même, une noble balance, inégale, injuste à ses propres intérêts ». Du coup, vous vous reconnaissez encore, et vous voilà complets, avec les défauts qui viennent de notre éducation, de nos mœurs, de notre état général, avec les qualités de votre âge et la noblesse de votre race française.

Puisque cet homme vous connaît, écoutez ses conseils.

Il vous conseille d'abord de ne pas obéir à vos parents : voilà une morale subversive ; de redresser leur jugement et leur conception de la vie : c'est le monde renversé. Cette morale est pourtant celle qu'il faut prêcher aujourd'hui, car peut-être n'avons-nous pas le temps d'attendre que, devenus pères à votre tour, vous soyez de meilleurs éducateurs.

Savez-vous ce qu'il faudrait apprendre à vos parents ? A vous aimer moins : par le trop grand amour des pères et des mères pour leurs fils, la France est énervée. Cette passion s'accompagne d'une sollicitude qui enveloppa d'ouate vos premières allures, et, à présent que votre énergie est émoussée déjà, voudrait vous en éviter l'emploi pour le reste de votre vie. Ce grand amour des vôtres vous permettra précisément cette fonction de fils éducateurs de leurs pères. Vos parents ne demandent qu'à vous croire et à vous admirer. La haute idée de vos devoirs intellectuels, si elle est en vous, vous saurez bien la leur faire comprendre. D'abord par votre conduite même. Vos parents vous reprochent de coûter cher : coûtez-leur moins cher. Écoutez ici Michelet attentivement ; il suppose que vous lui demandez : « Où donc prendrai-je de l'argent ? » Et il répond : « Où ? Dans une caisse secrète qu'a tout homme, même le plus pauvre. Une caisse, une ressource, celle qui manque le moins. Et quelle ressource ! La voici : Tout homme a un vice (tel les femmes, tel le jeu, tel l'orgueil, tous aujourd'hui le vice de la toilette, etc., etc.) Ce vice est un rude créancier qui se plaint toujours, qui exige, qui rançonne... Eh bien ! faites-le taire, dites-lui qu'il attende, rançonnez-le à votre tour. » Je vous recommande cette façon de vous enrichir, et je conclus avec Michelet : « Si la famille

voit le jeune homme sérieux, studieux, économe..., si vraiment elle espère un homme, elle recule devant sa destinée, elle la réserve, la respecte, hésite à l'entamer; elle s'arracherait plutôt le dernier morceau de pain. J'ai vu, dans les pères les moins dignes, cette religion paternelle. » Je l'ai vue aussi, et tout le monde...

Conqurez donc le droit de bien faire vos études, c'est-à-dire de les aimer pour elles-mêmes, comme des parties de la science, comme des méthodes et un effort de l'esprit humain. Alors je ne craindrai plus pour vous la division de l'esprit; vous avez « l'unité de l'âme » intellectuelle. Mais prenez garde! C'est l'âme active qu'il faut aussi préparer en vous.

*
* *

Ne vous confinez pas dans les livres. « Nul livre n'a la force instructive de l'observation et de la vie. » De la vie, dans le peuple; car là vous trouverez « ce qui manque dans la classe moyenne, l'énergie morale, la grande volonté, la force pour faire et pour souffrir... Les souffrants qui traversent le temps d'une action courageuse, patiente, ce sont les seuls qui sachent le mystère de la vie. » Si vous ne connaissez pas en effet des êtres et des familles pour qui la vie est une bataille engagée chaque matin, et souvent perdue, si vous ne mêlez pas votre existence à quelque autre incertaine et hasardeuse, vous vous privez de connaître la vie comme elle est, d'entendre les leçons vigoureuses de la morale vécue et l'appel direct à l'humaine sympathie, cette source vive de l'action.

Ce n'est pas seulement l'éducation du cœur qu'il faut demander au peuple.

Vous vivez dans un certain état de civilisation, résumé en quelques formules, dont l'ensemble représente votre conception de la vie et votre sagesse. Mais d'où viennent les civilisations? Croyez-vous qu'elles sont l'œuvre de quelques personnes? de tel philosophe? de tel juriste? de tel législateur? Mais, répond Michelet, « des sociétés ont fleuri des milliers d'années, où la spéculation est inconnue encore. L'humanité eût péri cent fois, s'il lui eût fallu attendre que les théories fussent nées... Religions, institutions, poésies, tout cela a fleuri spontanément.

ment... Puis quelques-uns ont écrit, rédigé, imposé de haut aux autres ce qui fut l'œuvre de tous... » Or, après que quelques-uns ont écrit, rédigé, imposé, l'œuvre de tous continue, obscure, mais énergique, lente en ses effets, mais irrésistible, comme tout effort qui ne cesse pas. Une force occulte agit contre la formule écrite. Elle en demande une autre, plus large, plus humaine. Elle n'en sait point le texte, mais elle la veut, et, si personne ne la trouve, un jour la force s'emporte, comme Samson elle ébranle les colonnes, et le toit croule sur la table des dîneurs, qui s'ébahissent : ils croyaient en la formule ancienne, qu'ils trouvaient belle d'une beauté définitive.

L'observation de la masse profonde découvre l'avenir en marche et le sens de l'effort à faire. Notre sagesse d'hommes cultivés n'est pas toute la sagesse. « Il y a la sagesse instinctive, la rectitude de l'instinct naturel, l'inspiration populaire, l'expérience pratique de ceux qui font et souffrent et portent le plus lourd poids de la vie »... Michelet montre que, dans l'individu, rien de puissant, rien de fécond ne se produit que par le concours de deux forces : réflexion, inspiration. Cela, c'est le vrai du vrai de la nature humaine. Le génie est l'union des deux forces portées chacune à sa plus haute puissance. Dans les âmes des hommes de génie, « qui rendent visibles leurs mouvements intérieurs par des œuvres immortelles, les éléments obscurs, encore instinctifs, passent incessamment dans la réflexion lumineuse, mais celle-ci ne se produirait pas, si elle ne devait prendre la vie, la chaleur, aux sources de l'inspiration ».

Tel est le « roulement » de l'âme humaine, et tel doit être celui de la cité. Car ni les instinctifs, ni les cultivés ne sont capables de trouver la Loi séparément : ensemble, ils la trouveront. La Loi de la cité humaine et civilisée « résulte de l'union, c'est la voix de l'alliance. Il ne s'agit plus ici du vieil et barbare idéal d'une loi étrangère aux hommes, qui, du ciel, apporte des tables de pierre et les en écrase. Il ne s'agit plus d'un législateur oracle, qui proclame des énigmes, et, comme le sphinx, dévore celui qui n'a pas compris. Non, la Loi est la fille spontanée de l'âme humaine... » A la Loi, tous doivent contribuer selon leur état d'esprit et de volonté. « les insline-

tifs. de leur instinct, les réfléchis, les abstraits, de leur réflexion abstraite. La loi doit les exprimer tous, leur ordonner... ce qui était déjà dans leurs mœurs, mais aussi ce qui était dans leurs tendances, ce qu'ils voulaient faire, parfois ce qu'ils *voulaient vouloir*. Tout en formulant la pensée certaine, elle doit sentir la pensée obscure, consulter l'instinct même qui ne sait pas s'exprimer. Là se place le droit des faibles, des muets, de ceux qui, même consultés, ne peuvent répondre encore. »

Et vous voyez comment Michelet, parti de son point de vue, le divorce entre les lettrés et les illettrés, nous rejoint, nous, occupés d'un problème autre, ou du moins autrement posé, affligés d'un divorce plus violent et plus haineux.

Cette espérance de Michelet, cette réconciliation par la raison et par l'amour, n'est-ce point encore une chimère de poète? A chaque instant, vous voyez, j'ai peur qu'une objection ne se lève dans votre esprit. Dans le mien, l'objection est toujours prête, hélas! et elle parle d'un ton bref, dur, insolent. « Puisqu'il y a toujours divorce, et plus haineux, à quoi donc sert la prédication de Michelet, et pourquoi la recommencer? Les paroles sont un vain bruit. Le silence au moins ne ment pas. » Mais il faut chercher la réalité sous les apparences sombres comme sous les brillantes, et critiquer l'objection tout comme la chimère, d'un esprit ferme et libre. Depuis que Michelet parla, notre démocratie française a reconnu le « droit des faibles »; ceux-ci, d'ailleurs, ont cessé d'être « des muets ». Tout un code de lois nouvelles atteste le progrès de la justice sociale. — Oui, mais la concorde, l'amour? — Oh! nous en sommes loin, si loin! Est-ce une raison pour ne point marcher? La loi morale ne fait pas de promesse: elle commande.



Revenons donc à votre devoir et aux préceptes de Michelet. Il vous prescrit d'abord d'observer la vie. — Mais vous dites: « Comment voulez-vous que nous observions la vie! » — Si j'en avais le temps, comme je vous reprocherais de ne pas savoir regarder le spectacle à cent actes divers étalé sous vos yeux par notre grand Paris! Vous n'avez qu'à vouloir pour

vous instruire des réalités vivantes et concrètes de la vie politique, sociale, religieuse. Je dis en toute occasion à mes élèves en Sorbonne : toutes les idées, tous les sentiments, toutes les passions s'expriment à Paris, dans les assemblées politiques. Parlement, et Conseil municipal, dans les réunions publiques, au théâtre, dans les églises, dans les auditoires de l'Université et des écoles, dans les ateliers, dans la rue. et par des hommes qui vivent, agissent, peinent, et, tous ensemble, les uns avec les autres, les uns contre les autres, composent heure par heure l'histoire de ce temps. Essayez-vous au moins d'observer, et de comprendre ? — Nous n'avons pas le temps — Vous trouverez du temps dans la même caisse où vous trouverez de l'argent. — C'est trop complexe, trop confus. — Mais vous avez déjà quelques idées directrices qui viennent des livres et de l'enseignement. Par exemple, vous savez qu'il existe plusieurs religions, ou, de la même religion, plusieurs confessions qui se combattirent furieusement : vous ne croyez pas, je suppose, qu'elles soient mortes, et, puisqu'elles parlent encore, allez les entendre. Des sermons et des prêches écoutés dans les églises et dans les temples m'ont fait comprendre la différence des esprits religieux, mieux que les controverses du ministre Jurieu et de l'évêque Bossuet. Non point que les orateurs eussent le savoir ni l'éloquence de ces grands controversistes, mais ils vivaient en chair et en os, et, dans leur médiocrité même, apparaissait, plus sincère et plus fort, le contraste des doctrines et des conceptions religieuses.

Peut-être, je vous étonne, et ce conseil était imprévu. Mais réfléchissez donc. La vie religieuse, c'est une grande partie de la vie de l'humanité ; l'éducation religieuse est infiniment puissante sur les individus et sur les nations. Vous pouvez ignorer ou négliger ce fait, pour ne voir que l'éclat de notre civilisation matérielle, de nos arts et de nos sciences ; mais vienne une crise, des camps qui se forment, un état virtuel de guerre civile : vous trouvez toute une église d'un côté, toute une confession — ou à peu près — de l'autre, et des fureurs ; vous voyez surgir des nostalgiques de Saint-Barthélemy. Pour la politique, comme pour la religion, vous avez des souvenirs qui peuvent vous diriger : vous connaissez les conflits entre les formes politiques, monarchie, aristocratie, démocratie ; vous avez

entendu parler des esclaves, des serfs, des endettés et des prolétaires des cités antiques, des Jacques du moyen âge, des miséreux et des révoltés de tous les temps, du grand et perpétuel conflit entre ceux pour qui la vie est clémente et ceux pour qui elle est dure : ces conflits, ils sont sous vos yeux : des hommes parlent, agissent, se démènent. Regardez, écoutez. Êtes-vous si délicats que ce spectacle vous offense ? Avez-vous peur des grosses paroles et des grands gestes ? Peut-être vous ne savez pas que l'histoire jamais ne fut belle. Les agités, les meneurs, les ambitieux vous déplaisent ou même vous dégoûtent ? Mais, si vous croyez que l'histoire jamais fut conduite par des anges, hélas ! mes amis, c'est que les livres vous ont trompés ; dans leur inévitable imperfection, ils ne vous donnent ni les couleurs, ni les mouvements, ni l'atmosphère tourmentée, ni le ciel à grands nuages heurtés de la vraie vie. Et c'est pourquoi votre éducation est incomplète. « Donec, le jeune homme doit faire ce qu'on ne fait pas pour lui ; il doit se faire une contre-éducation. Contre, ici, ne veut pas dire contraire, mais symétrique, harmoniquement opposée, et qui, dans cette apparente opposition, soit l'interprétation et la lumière de l'autre. Cette contre-éducation, qui seule vivifie l'éducation des livres, des formules, le jeune homme la trouvera partout dans l'observation de la vie. »

Observez donc, mes amis, du mieux que vous pourrez, d'une attention éveillée, d'une âme sincère, d'une âme fraîche. Laissez venir à vous les impressions d'abord, que la réflexion peu à peu transformera en opinions, et plus tard en jugements. Et ainsi, jour par jour, vous préparerez en vous cet homme rare, celui qui comprend, celui qui détermine en connaissance de cause le sens de son action dans la vie.

*
* *

Mais Michelet vous réserve un autre rôle, c'est la haute mission dont je parlais tout à l'heure. Entre les deux fragments de la nation, il vous propose d'être des médiateurs. « Le jeune homme doit être le médiateur de la Cité. » Pourquoi ? Il le doit, d'abord, parce que, « ceux qui n'ont pas d'entraves doivent marcher à la rencontre des autres ». Il a la vie plus

facile : il ne s'éveille pas en sursaut avec la crainte que déjà la cloche de la fabrique n'ait sonné son dernier tintement. D'ailleurs, il est seul capable de jouer ce rôle. L'abord du peuple n'est pas facile. Le paysan et l'ouvrier sont en défiance devant le « monsieur », et, si l'on en use avec lui maladroitement, « l'homme ne laisse plus rien voir qu'une surface insignifiante, volontairement terne et vulgaire. Tout à l'heure vif, original, il met devant lui comme un voile, une barrière opposée au riche, la morne et commune apparence, le langage commun : c'est la classe seulement qu'il montre, ce qui est commun à la classe, mais vous n'atteindrez jamais l'homme. » Comme c'est vrai ! Mais le jeune homme n'est pas encore tout à fait un monsieur ; même fils de riche, il n'est pas riche encore : « sa jeune énergie, la cordialité de son âge, sa facile ouverture de langage et de relations le rapprochent aisément du peuple. » Avec les vieillards, surtout, les vieux et les vieilles, la connaissance est vite faite, et la conversation va son train.

Prenez donc le contact. Qui vous retiendrait ? Le sentiment d'une supériorité intellectuelle ? Vous êtes des étudiants et ils sont des ignorants, mais ce que nous savons de plus que les ignorants n'est rien en comparaison de ce que nous ignorons ensemble. Une horreur de certains vices répugnants, comme par exemple la brutalité et l'ivrognerie ? Mais le brutal ivrogne, croyez-vous qu'il n'échangerait pas volontiers sa vie contre la vôtre ? Et vous, à la place de cet homme, êtes-vous bien sûr que vous n'endosseriez pas ses vices ? Ne dites jamais : Cet homme est une brute, mais : En cet homme, je suis une brute. Ou bien êtes-vous retenus seulement par une certaine distinction qui aurait peur de la vulgarité ? Mais prenez garde que le mot distinction, avec le sens qu'on lui attribue, est assez nouveau dans notre langue : il nous vient d'Angleterre : il s'applique surtout à des signes extérieurs, comme la coupe du vêtement, la bonne façon de se tenir dans le monde et à table. Vous ne vous croirez pas supérieurs à d'autres hommes parce que vous avez un tailleur et que vous mangez les poires avec une fourchette.

Je ne sais pas quelle sorte de préjugés à présent sévissent dans nos mœurs, mais il me semble que, de plus en plus, nous

nous éloignons de l'égalité. Dans mon pays natal — un canton de Picardie — j'ai suivi, depuis mon enfance, le progrès du *quant à soi*. Il y avait jadis des occasions et des habitudes de se rencontrer et d'être ensemble : la partie de boules en commun devant le commun cabaret, la danse sur la place aux jours de fête ; on se mêlait. A présent, les gens distingués ont leurs petits cercles dans les cafés où ils se groupent à l'heure de l'apéritif, et leurs filles, quand elles veulent bien regarder la danse, la regardent de loin. La maison bourgeoise creuse autour d'elle des fossés. Michelet rappelle avec raison que nos grands seigneurs de France ne craignaient nullement de se compromettre en causant avec tout le monde, et n'étaient pas si loin qu'on croit du paysan. Le seigneur et le paysan étaient deux Français « et, n'eût été l'intendant, l'homme d'affaires qui se mettait entre eux, ils auraient pu s'entendre ». Est-ce qu'il n'y aurait plus, au-dessus des paysans, que des intendants et des hommes d'affaires devenus seigneurs ?

Ainsi, à la croissante égalité politique, correspondrait une croissante inégalité sociale. Situation fautive, extrêmement dangereuse.

Jeunes gens, vous pouvez travailler à établir la circulation entre les parties disjointes de la société française. Vous apprendrez à connaître la vie du travailleur, ses besoins et ses misères ; les idées de justice sociale se préciseront en vous. Votre intervention dissipera des malentendus, peut-être des haines qui commencent, et des chimères très dangereuses qui sont entrées dans des têtes obscures. Une fois la glace rompue, l'homme à qui vous parlez vous croira volontiers ; il a le respect inné pour celui qui étudie ; il vous croira même plus savant que vous n'êtes. Les paysans regardent avec une considération particulière tel d'entre eux qui avait commencé ses études pour être curé. Même sentiment chez l'ouvrier, qui a lui aussi le respect de ceux qui lisent des livres. Ainsi s'exercera, d'un côté, votre médiation ; vous l'exercerez, de l'autre côté, auprès de vos familles. Là aussi, vous avez de l'autorité. On vous admire, je l'ai dit, et trop aisément. quand vous revenez de Paris. Votre mère a foi en vous ; votre père reconnaît que vous savez bien des choses qu'on

ne lui a point apprises : il vous consulte et ne demande qu'à vous croire. « Pour peu que le jeune homme ne soit pas trop léger, il deviendra sans peine une autorité dans la famille. Qu'il devienne au foyer, à la table du riche, comme un magistrat pour le pauvre... Qu'il empêche le champ paternel de marcher vers le champ du faible. Qu'il regarde le salaire et le fasse établir, non au rabais de la concurrence, mais aux besoins de l'homme. Qu'il soigne l'honneur de son père et ne le laisse pas plaider contre le pauvre au tribunal du riche ; le prud'homme naturel ici et le plus juste, parce qu'il est le plus généreux, doit être le fils de la maison ! »



Jeunes gens, qui étudiez dans notre Université de Paris, dans les Universités de France, vous êtes des milliers, qui bientôt serez répandus par tout le pays. Vous prendrez rang dans ce qu'on appelle les classes dirigeantes. Croyez-m'en : j'ai quelque expérience personnelle en cette matière : ce rôle de médiateur n'est pas chimérique. Ne dites pas, comme Michelet supposait que vous diriez : « Mais, que peut un individu ? Réduit à lui, que fera-t-il ? Que ferai-je, moi ? Sur qui m'appuierai-je ? La loi, née des privilèges, craint toute association... » Michelet répondait : « Il ne faut pas s'informer du voisin, mais s'informer de soi-même. » Chacun de vous peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. La somme de vos actions isolées, bonnes ou mauvaises, comptera dans les destinées de notre pays.

Mais déjà l'individu n'est plus autant isolé qu'il l'était autrefois. On dirait que la France prend goût à des associations. Les intérêts matériels se syndiquent ; les idées se liguent, et les passions aussi. Syndicats contre syndicats, ligues contre ligues, est-ce le désordre, la convulsion, ou bien les mœurs de la liberté qui commencent ? Oh ! je veux être très franc. Des paroles de banal optimisme, si je voulais les dire, à vous à qui est due toute vérité, s'arrêteraient à ma gorge. La France est certainement en péril, en grande crise, si vous voulez. Mais, vive la France ! Ce péril qui apparaît, il était inaperçu : le voici en pleine lumière.

Courons au péril. Je garde, je ne dirai pas l'assurance, mais la foi que, du chaos, émergeront des idées claires, justes, humaines ; ces idées sont des produits à la marque de France : — sa marque, la France la reconnaîtra bien un jour.

Vous trouverez donc, en cela plus heureux que vos devanciers, des cadres pour l'action collective. Il faudra bien que vous y entriez : plus nous irons, plus difficile deviendra l'isolement individuel. Dans ces associations d'intérêt matériel ou d'intérêt moral, vous puiserez une force et vous en apporterez une. L'éducation complète que je viens de vous recommander vous aura donné des lumières que vous répandrez. Mais, de tous ces mouvements vers l'effort que nous voyons se produire, il en est un sur lequel je veux appeler votre attention. De grandes œuvres scolaires s'organisent. Le vœu de Michelet s'accomplit : ceux qui savent vont partout au devant de ceux qui ne savent pas. L'école populaire est plus peuplée qu'elle n'était au temps de Michelet, et ne se contente plus d'apprendre aux enfants les choses nécessaires pour gagner leur vie : elle leur donne des indications au moins pour comprendre la vie. Mais elle est insuffisante, cette école, d'où l'enfant sort si jeune. Je sais bien qu'il n'a pas le temps d'attendre, mais nous, nous n'avons pas le droit de l'abandonner. C'est pourquoi tant de bonnes volontés, à Paris et partout, concourent à l'éducation après l'école. L'œuvre est un peu confuse encore, mais l'ordre s'y mettra peu à peu. Je voudrais que l'on délibérât sur cet ordre, qui doit admettre une variété très grande dans l'éducation économique, mais une sorte d'unité dans l'éducation morale et politique. Mon Dieu ! les choses essentielles sont en très petit nombre : il faudrait les déterminer et y concentrer tout l'effort.

D'autres œuvres s'annoncent et s'ébauchent, comme l'extension universitaire, qui groupera un jour, je l'espère, les trois ordres d'enseignement pour une action commune. Je voudrais que, dans chaque académie, un congrès de professeurs d'université et de collèges et d'instituteurs, qu'on appellerait le congrès des œuvres communes, distribuât les tâches entre ses membres, de façon que chacun fût employé selon son aptitude, et qu'il n'y eût pas un village en France, pas

un quartier de grande ville, où une lanterne ne s'allumât le soir pour appeler ceux qui veulent entendre la parole.

Mais, ce soir, ici-même, que faisons-nous? Nous avons allumé notre lanterne. Modestement, nous essayons une entreprise considérable. Étudiants dispersés de l'Université de Paris, nous vous réunissons, afin que vous sachiez bien que vous avez une maison commune. L'*Alma mater* d'autrefois revit et appelle tous ses enfants. Elle veut qu'ils se reconnaissent frères. Des professeurs des différentes facultés prendront la parole successivement dans nos conférences. Ils ont choisi des sujets capables de vous intéresser, à quelque école que vous apparteniez. Les sciences diverses avec leurs méthodes défilent devant vous, afin que votre curiosité sollicitée s'élargisse, embrasse tout l'horizon intellectuel et conçoive l'unité. Mais l'Université de Paris n'habite pas une tour d'ivoire; elle sait le trouble, elle sent les inquiétudes; elle est elle-même troublée, inquiète. Elle veut parler à l'âme active, en même temps qu'à l'âme intellectuelle de ses enfants. Elle le fera comme il convient, étant assez élevée au-dessus des passions et des querelles pour discerner les grands devoirs clairs qu'elle doit vous prêcher. Je vous ai entretenus ce soir de votre devoir envers la patrie française, qui est de continuer l'œuvre tant de fois séculaire et point achevée, l'unification de la France. Le grand maître, Michelet, a dit une parole qui doit sourire à votre jeunesse: Nous avons l'unité, mais, « pour l'union, nous sommes à l'aurore des choses! » A l'aurore, l'heure de se mettre en route, votre heure, mes amis! Puisse votre génération être une ouvrière de l'union, car si l'union s'achevait d'un pays qui recèle tant de forces inemployées, tant d'honnêteté, tant d'intelligence, et ce bon sens et cette générosité, le temps reviendrait, qui tout à l'heure nous sembla fabuleux, où, si l'on eût dit à la France: « On va peser sur vous du poids des mondes entassés, et vous en accabler », elle aurait dit, sans peur: « Mettez, et j'emporterai les mondes. »

L'ANGLETERRE

ET

L'EMPIRE DU MONDE

I

Je me lève pour porter le toast de ce soir, et je bois *au Commerce et à l'Empire!* C'est un toast, messieurs, qui contient tout un monde, qui fait appel à nos imaginations comme à nos intérêts matériels et qui, pourtant, tiendrait en un seul mot, car les deux termes sont synonymes, et l'Empire, pour reprendre un mot célèbre, c'est le Commerce!

(J. Chamberlain, au Congrès des Chambres de Commerce, 10 juin 1896.)

Pour l'humanité du siècle futur et, surtout, pour la France et pour les autres États européens. le phénomène le plus important, je crois, de l'histoire présente est la naissance en Angleterre du sentiment impérial, et la diffusion de ce sentiment jusqu'aux couches les plus profondes du peuple britannique. On ne peut plus nier la réelle popularité en Angleterre du rêve *impérialiste*, la main mise par l'*impérialisme* sur les esprits et sur les cœurs anglais. Fonder un empire anglais ou plutôt anglo-saxon, — *briton*, comme ils disent, — qui engloberait tous les *Britons* du monde, c'est-à-dire tous les individus et toutes les communautés parlant anglais; recoudre l'Inde au Canada, l'Australie à l'Égypte, les États-Unis au Cap et, de ces morceaux aujourd'hui épars, faire un impérial manteau pour la vieille mère-patrie; fédé-

rer les républiques et les monarchies, les États souverains et les colonies vassales, les peuples libres et les multitudes dépendantes ou sujettes, et, par un fil ténu, mais infrangible, faire qu'à toute minute la volonté anglaise passe de l'un à l'autre et que la force anglaise, tout autour du monde, circule et déploie ses effets : bref, rebâtir, sur un plan élargi, avec les deux tiers de l'humanité blanche, un empire comparable, en grand, à celui des Romains : c'est bien tout un monde qui tient dans le mot *impérialisme* et, depuis dix ans bientôt, il semble que ce mot ait trouvé le chemin de bien des cœurs en Angleterre.

La popularité actuelle de Joseph Chamberlain en est le signe le plus manifeste. Cet homme de Birmingham est devenu, semble-t-il, l'homme de l'Angleterre tout entière, parce qu'il est devenu l'apôtre de la foi nouvelle. Depuis dix ans, il est allé partout dans les trois royaumes, comme aux États-Unis et au Canada, annoncer l'évangile *pan-britannique*. Il croit avoir rencontré partout un accueil enthousiaste : « J'étais digne peut-être de cet accueil pour deux mérites que j'ose revendiquer ici : le premier est ma foi dans l'empire britannique ; le second est ma foi dans la race britannique. Oui, je crois en cette race, la plus grande des races gouvernantes que le monde ait jamais connues, cette race anglo-saxonne, fière, tenace, confiante en soi, résolue, que nul climat, nul changement ne peut abâtardir et qui, infailliblement, sera la force prédominante de la future histoire et de la civilisation universelle... Et je crois en l'avenir de cet empire, de cette domination large comme le monde, *world-wide*, dont un Anglais ne peut parler sans un frisson d'enthousiasme¹. »

Sa prédication fut ardente. Il avait le zèle d'un néophyte, n'étant venu qu'assez tard à la nouvelle religion. Durant ses ministères libéraux, il reconnaît lui-même qu'il partageait les erreurs de ses collègues libéraux. Sans adhérer complètement au vieux principe de Manchester : « La paix à tout prix », il pensait, comme Gladstone et ses lieutenants, que les réformes intérieures sont urgentes, nombreuses, difficiles, et qu'il faut

1. Londres, 11 novembre 1895.

d'abord achever l'Angleterre démocratique avant de songer à une Angleterre impériale : « Je vais vous faire une confession. J'étais de ceux. — et mes vues étaient partagées, je crois, par tout le cabinet Gladstone, — j'étais de ceux qui regrettaient l'occupation, nécessaire pourtant, de l'Égypte. Je pensais que l'Angleterre a tant à faire, tant d'obligations et de si énormes responsabilités, que nous aurions bien fait d'esquiver, si possible, ce nouveau fardeau ; quand l'occupation nous eut été imposée. *when the occupation was forced upon us*, je n'envisageai plus avec un espoir anxieux qu'une prompte et même, si possible, une immédiate évacuation¹. » Cette confession paraît sincère. Pourtant, son vieil ami J. Bright avait l'habitude de dire que ce jeune homme de Birmingham était le seul *jingo* du cabinet Gladstone, et cette boutade est maintenant répétée par ses adversaires, — comme si le *jingoïsme* et l'*impérialisme* à sa façon étaient choses identiques ou seulement comparables !

Mais le jingoïsme conservateur n'a rien à faire avec son impérialisme radical. John Bull seul pouvait et peut être jingo. C'est l'Anglais de l'ouest qui doit être impérialiste. Le jingoïsme au fond n'était que l'explosion bravache et bruyante des colères de John Bull. Le mot avait pris cours durant la dernière guerre des Balkans, lorsque les victoires de la Russie avaient arraché à John ce domaine, cet *estate* de Constantinople, dont il disposait presque à son gré depuis un demi-siècle. John, battu et dépité, n'avait pas osé risquer la lutte ouverte ; mais, pour couvrir la retraite de sa flotte engagée pourtant jusqu'au Bosphore, il s'était mis à célébrer dans tous ses cafés-concerts sa propre vaillance et sa force invincible. C'est alors qu'il avait inventé l'hymne de Saint-Jingo :

Nous ne voulons pas la guerre, mais, par Jingo², si nous l'avons.
 Nous avons des canons, nous avons des vaisseaux,
 Et nous avons des hommes...

On devine la suite : les *monômes* de nos collégiens chantent sur nos boulevards de pareilles sornettes en l'honneur du

1. Birmingham, 22 janvier 1894.

2. L'origine de ce mot est obscure : ce semble n'être qu'un juron populaire de l'Irlande.

grand Artilleur de Metz. Le jingoïsme n'était donc qu'une rodomontade patriotique, masquant un échec réel et une humiliation imaginaire. Et les *jingoes* furent satisfaits quand lord Beaconsfield leur rapporta de Berlin « la paix avec l'honneur » : J. Chamberlain et les impérialistes de sa bande proclamèrent ouvertement que « la guerre avec le profit » est le plus cher de leurs désirs.

Leur impérialisme est radical, c'est-à-dire, avant tout, utilitaire. Il peut bien, à la mode des autres programmes radicaux, se parer de grands principes et de beaux sentiments. J. Chamberlain lui-même s'expose volontiers, dit-il, au reproche d'être un sentimental. *to the charge of being a sentimentalist*¹. Il parle avec tendresse de cette tant douce souveraineté de la Reine² et de l'amour que doivent garder les uns pour les autres tous les fils de la bonne vieille mère commune : « Souvenez-vous, dit-il aux Canadiens, de notre origine commune et de notre parenté. Nous sommes les branches d'une seule et même famille, et nous devons, de tout notre pouvoir, susciter entre nous les bons sentiments et les rapports de frère à frère. Qu'importent les différends et les petits conflits d'intérêts ou de droits ? » Et J. Chamberlain, dissident et puritain, dit-on, sait aussi faire appel aux convictions morales et religieuses : « J'entends proclamer par les pessimistes que la tâche de l'Angleterre est faite et que nous perdons notre vigueur... Non, tant que nous produirons des hommes comme ceux que j'ai vus à l'œuvre en Égypte, — des Anglais de la moyenne, après tout, — des hommes capables d'aller porter leur zèle et leur intelligence partout où il le faudra pour le service de l'humanité et la gloire de la patrie... Une nation est comme un individu : elle a des devoirs à remplir, et nous ne pouvons plus désertier nos devoirs envers tant de peuples remis à notre tutelle... C'est notre domination qui seule peut assurer la paix, la sécurité et la richesse à tant de malheureux qui, jamais auparavant, ne connurent ces bienfaits. Et c'est en achevant cette œuvre civilisatrice que nous remplirons notre

1. Devonshire Club, 9 avril 1888.

2. « The mild Sovereignty of the Queen », discours célèbre, à Toronto, 30 décembre 1887.

mission nationale¹. » — Ainsi parlait Josué au peuple de Dieu avant de monter vers Macéda : « et ils prirent la ville : et ils la tuèrent sur le tranchant du sabre : et ils exterminèrent tout ce qui respirait en elle : et pas un ne survécut ; et pas un n'échappa ; et l'on fit au roi ce que l'on avait fait au roi de Jéricho : on le pendit sur les ruines de sa ville² ».

Et Joe, politicien, sait qu'il est plus facile de prendre les hommes par leurs faibles. Il sait que son peuple orgueilleux veut en toutes choses être « le champion du monde » présent et passé. Il a donc appris quelques mots de latin pour leur parler de cette *Par Britannica*, dont la splendeur doit éclipser la paix romaine et dont le sillon de gloire et de prospérité doit recouvrir la superficielle empreinte de la domination latine : « Et si quelque jour nous devons passer, comme tant d'autres empires ont passé devant nous, si notre règne doit avoir un terme, du moins verra-t-on derrière nous les monuments de notre marche à travers le monde, et comme les Romains ont laissé leurs routes pour témoigner encore aujourd'hui de leur intelligence et de leur courage, nous laisserons nos chemins de fer et les œuvres de communication, que nous aurons accomplies pour l'éternel profit des peuples à l'ombre de notre sceptre impérial³. » Ainsi parle Joe aux bijoutiers de Birmingham. Pour les jeunes communautés d'outre-mer, américaines et australiennes, il a d'autres arguments, aussi conformes à leurs goûts. Ces admirables parvenues des nouveaux mondes ont les faiblesses des parvenues, la vanité et le snobisme : leurs filles, avec empressement, troquent leur beauté et leur richesse pour une couronne de duchesse ou même un tortil de baronne. Joe leur propose à toutes le beau mariage : qu'elles donnent leur argent, on leur donnera la noblesse : « A tous ces peuples, jeunes et vieux, nous pouvons dire : notre passé est le vôtre ; vos aïeux se sont agenouillés devant nos vieilles chasses ; ils dorment dans nos vieux cimetières ; ils ont eu leurs exploits aussi dans notre œuvre politique, littéraire et artistique... Vous avez

1. Royal colonial Institute, 31 mars 1897, Birmingham, 24 mars 1890.

2. Josue, IX, 28.

3. Birmingham, 13 novembre 1896. Chambre des Communes, 20 mars 1893.

derrière vous des milliers d'années de traditions glorieuses... et vous avez le droit de garder dans vos cœurs le souvenir de votre vieille demeure familiale, les traditions de la fière et vaillante race à laquelle vous appartenez¹. »

Mais noblesse, aïeux aux croisades, gloire, championnat du monde, mission divine, obligations morales, amour de la famille, etc., ce ne sont là que vaines musiques et comme l'un de ces bruyants orchestres dont les radicaux entourent habituellement leurs plates-formes électorales. Aux temps où John Morley le prit à son école et lui montra les grandes lignes de l'histoire, Joe a pu se convaincre que jamais la politique de races n'a, par elle-même, donné de résultats. La Russie qui, la première, l'inventa, n'en fit d'abord qu'un prétexte nouveau à sa vieille politique, une façade nouvelle à son vieil ouvrage religieux. Le panslavisme pour un temps sembla réussir. Mais ce succès apparent était l'œuvre réelle de l'orthodoxie. On le vit bien quand la maladresse russe découpla les deux forces inégales et tourna le Bulgare slave contre le Patriarche orthodoxe : ce fut fini pour jamais de la marche triomphale vers Constantinople et vers Sainte-Sophie... L'Allemagne devint ensuite le champ d'expériences où, pour accomplir l'unité et dresser l'Empire, la plus réaliste des politiques dut faire appel à de tout autres forces que le patriotisme de race. Ce fut la Prusse étrangère, mi-slave et mi-germanique, qui groupa les Allemands autour des intérêts commerciaux, d'abord. — Joe invoque souvent l'exemple du *Zollverein*, — et des principes libéraux, ensuite. Il faut donc au *pan-britannisme* un moteur interne. La communauté de langue et de race ne peut être que le fil plus ou moins tendu, plus ou moins solide, qui portera — la comparaison est de Joe² — jusqu'au bout du monde une force énorme. Mais il faut une machine pour produire cette force, et les mouvements de sympathie et d'orgueil ne suffisent pas : en tout pays anglo-saxon, la vraie source de forces est toujours l'intérêt.

« Il est un mot, dit J. Chamberlain, que j'hésite à prononcer, tant je crains, arrivé presque au terme de

1. Toronto, 30 décembre 1887. Philadelphie, 29 février 1888.

2. Londres, 6 novembre 1895.

ma carrière, de compromettre mon bon renom d'homme d'État pratique. On me dit partout que ma Fédération Impériale est un vain rêve. Ce rêve s'est imposé à tout le monde de race anglaise, parce qu'il fait appel aux plus hauts sentiments de patriotisme, aussi bien qu'à tous nos intérêts matériels... L'unité de l'Empire nous est recommandée par le sentiment; mais elle nous est imposée par l'intérêt: le premier devoir des hommes d'État, aussi bien dans ce royaume que dans les colonies, est d'établir à jamais cette union sur la base des intérêts matériels... ¹ »

Joe, fidèle aux principes radicaux, est devenu impérialiste du jour où il a constaté que l'intérêt de son peuple exigeait la fédération de l'Empire. Il travaille pour la gloire, comme lord Rosebery, *to peg out claims for posterity*²; mais il travaille aussi, comme les vieux radicaux, pour le bonheur du plus grand nombre, pour le profit de Birmingham et de Manchester: « Aujourd'hui, personne en ce pays ni à l'étranger ne conteste plus l'énorme profit pour la race britannique, *the enormous benefit to the British race*, d'un Empire unifié établissant des relations plus étroites entre tous ses membres et gardant pour lui, pour son bénéfice, le commerce et le capital humain dont à l'heure actuelle bénéficient les étrangers... Croyez-moi: la perte de notre domination et de notre influence pèserait d'abord sur les classes laborieuses de ce pays. Nous verrions se déchaîner une misère chronique. L'Angleterre ne pourrait plus nourrir son énorme population. Si les classes laborieuses comprennent leurs intérêts, — et jamais je n'ai pu mettre en doute l'intelligence et la sagacité des travailleurs, — elles n'écouteront pas une minute les critiques chagrins qui déprécient la bravoure anglaise, alors qu'à travers le monde elle va élevant sans cesse de nouveaux empires, ouvrant sans relâche de nouveaux marchés au commerce britannique... Car l'expérience nous montre que le commerce suit le pavillon et que, même dans les questions commerciales, le sentiment est un puissant agent de profits ou de pertes³. »

1. Londres, 6 novembre 1895; Londres, 9 juin 1896.

2. Titre d'un discours célèbre à la Chambre des Communes, 20 mars 1893.

3. Londres, 9 juin 1896; Birmingham, 22 janvier 1894; Devonshire Club, 9 avril 1888.

Son impérialisme n'est donc que le couronnement de l'œuvre radicale, la dernière adaptation de toute la bâtisse gouvernementale aux besoins des travailleurs et des villes industrielles : « Le commerce est le premier des intérêts politiques. Un gouvernement mérite l'approbation populaire en raison de ses efforts à augmenter notre commerce et à le fonder sur des assises inébranlables. L'Instruction publique n'a droit aux fonds publics que pour armer notre peuple à l'égal de ses rivaux commerciaux. La Guerre et la Marine préparent la défense de nos marchés et la protection de notre commerce. Le *Foreign Office* et les Colonies sont engagés avant tout à la découverte de marchés nouveaux et à la protection des marchés anciens. Notre premier devoir est le développement et le maintien des grandes entreprises agricoles, industrielles et commerciales, dont le bien-être et même la vie de notre population multipliée dépendent...¹ »

II

Ce qu'il faut à l'Ouganda, c'est ce que Birmingham a eu, une appropriation systématique. Ce qu'il lui faut d'abord, c'est un chemin de fer qui portera à cette population intelligente, plus intelligente que les autres peuples africains, notre fer, nos draps, notre coton et même notre bijouterie, car les sauvages ne sont nullement insensibles aux charmes de la parure.

(J. Chamberlain à la *Relief Association* de Birmingham,
22 janvier 1894.)

De Worcester à Barnsley et de Northampton à Stoke, on peut dire que les *Midlands*, les Terres centrales de l'Angleterre, s'étendent sur les huit ou neuf comtés de Worcester, Warwick, Northampton, Shrop, Stafford, Leicester, Derby, Nottingham et York (West-Riding). Birmingham au sud, Sheffield au nord en sont les deux capitales. De l'une à l'autre, sur toute la surface du pays, ce ne sont que villes noires et fumées d'usines, le royaume de la houille et du fer, le pays des

1. Birmingham, 13 novembre 1896.

métaux et des industries non textiles. Sur ces vingt-cinq mille kilomètres carrés, 20 078 manufactures et 20 490 ateliers ont dressé leurs cheminées, creusé leurs puits, allumé leurs fournaies et asservi au travail machinal plus de huit cent mille bêtes humaines. Pour nourrir et enrichir les sept millions d'hommes qui se pressent sur cet étroit espace¹, le sol ne fournit rien, ou presque rien, que l'argile, les minerais et le charbon. L'humanité doit pourvoir à tout le reste...

Et sans cesse de nouveaux faubourgs viennent prolonger les vieilles villes. Les villes nouvelles surgissent des scories et des cendres. Les cheminées nouvelles s'accotent aux talus de débris. L'ombre et le brouillard ensanglanté de flammes s'étendent et s'épaississent. Et sans trêve le volcan industriel continue sa marche vers l'est, poussant jusqu'à la Tamise ses coulées de laitiers et ses mares fumantes. A chaque pas nouveau, il faut jeter une gigantesque pelletée d'hommes dans la gueule du monstre. En une seule année, de 1895 à 1896, dans le seul comté de Warwick, dans ce *Pays Noir* qui entoure Birmingham, six cents nouveaux bagnes, ateliers ou usines, ont ouvert leurs portes (6 679 en 1896, contre 6 056 en 1895), et le chiffre des serfs industriels est passé de 159 488 à 182 302. C'est près de 23 000 nouveaux esclaves ligottés au banc de galère ou jetés aux puits de mines, aux dents des machines, aux roues, aux feux et aux ténèbres. Têtes écrasées, échinés brisés, bras arrachés, jambes ou mains broyées, c'est bon au mal au trois cents cadavres et deux mille cinq cents infimes que l'on retire de ce Pays-Noir.

Toutes les industries du fer, du cuivre et des autres métaux, du bois, du cuir, du verre et de la terre, y vivent côte à côte; tout ce qui passe sous le marteau ou dans la fournaise s'y travaille. Certaines de ces industries sont groupées: le Stafford a le monopole des serrures; Stoke, centre des *Potteries*, est la ville de la faïence et de la porcelaine; Sheffield a les couteaux, Coventry les bicyclettes. Mais le plus souvent, usines contre usines, les districts se pressent et se pénètrent, et les industries passent de l'un à l'autre...

1. Les chiffres sont empruntés au *Blue Book*, C. 8965: *Annual Report on Factories and Workshops*, for the year 1897.

Birmingham les avait réunies presque toutes. Durant plus d'un siècle (1750-1880), battant le fer, soudant l'or et l'argent, coulant le verre, tournant le bois, cousant le cuir, elle inonda l'univers de ses outils, de ses machines, de ses armes, de ses vis, de ses clous, de ses wagons, de ses joujoux, de ses boutons, de ses épingles et de ses plumes, comme aussi de sa bijouterie, de sa sellerie et de ses mobiliers. Elle devint le bazar du monde, et pendant un demi-siècle (1830-1880), elle se vanta d'avoir tous les peuples, civilisés et sauvages, pour clients. A l'entendre, l'univers se serait trouvé dans l'embaras si subitement elle eût éteint ses fournaies : « Le sheik arabe mange son pilaf avec une cuiller de Birmingham. Le pacha égyptien prend sur un plateau de Birmingham son bol de sorbet, illumine son harem de candélabres et de cristaux de Birmingham, et cloue aux parois de son bateau les ornements de Birmingham sur papier mâché de Birmingham. Pour se nourrir et se défendre, le Peau Rouge a son fusil de Birmingham ; pour sa table et pour son salon, c'est à Birmingham que l'Hindou luxueux demande ses lampes et sa vaisselle plate. Aux plaines de l'Amérique du Sud, pour les cavaliers rapides, Birmingham envoie éperons, étriers, et boutons flamboyants : aux colonies, pour les nègres planteurs, haches à couper la canne, et cuves, et pressoirs. Il faut les briquets de Birmingham pour l'éternelle pipe de l'Allemand rêveur, et c'est dans une marmite de Birmingham, sur un poêle de Birmingham, que l'émigrant cuit son maigre dîner : le nom d'un fabricant de Birmingham est gravé aux boîtes de fer-blanc qui gardent ses friandises...¹ » Birmingham était alors au comble de la fortune. Un siècle de travail l'avait conduite à la richesse, puis à l'empire du monde commercial. Alors elle connut l'orgueil. Elle crut son règne éternel, et J. Chamberlain, qui était son maire (1873-1876), flatta ses vanités. Elle troqua ses ruelles et ses usines de briques pour des palais de marbre, des statues et des colonnades. Et il ne se leva pas un de ces hommes que le peuple appelle voyants ou prophètes, simplement parce qu'ils savent voir les choses autour d'eux : personne ne lui tint le langage qu'un certain Ezéchiel avait tenu

1. Elihu Burrit, *Walls in the Black Country*.

jadis à la Birmingham de son temps : « Fils de l'homme », commence la lamentation sur Tyr. Car le Seigneur a dit au bazar des Iles : « Les marchands des nations te sifflent aujourd'hui ; tu es perdue ; tu ne seras plus rien dans les siècles qui viennent. ¹ »

L'année 1873 avait marqué l'apogée. Quinze ans n'étaient pas écoulés, que les Midlands commençaient leur lamentation. Devant la grande commission d'enquête ² sur la crise du commerce britannique (1885-1886), les délégués de Birmingham comparaissaient le 28 octobre 1885 ³ :

Nous nous ruinons. Nous travaillons autant mais sans profits. Nous sommes écrasés par la double concurrence anglaise et surtout étrangère. Nous fournissons jadis le monde entier de nos armes. Gouvernements et particuliers s'adressaient à nous. L'Amérique et la Russie nous demandaient des centaines de milliers de revolvers et de fusils, et nous armions les chasseurs de tout l'univers. Aujourd'hui, la plupart des gouvernements se sont mis à fabriquer, et l'Amérique a popularisé ses armes de Springfield et de Winchester : c'est à elle que sont allées les commandes de la guerre carliste et de la guerre turque. Pour les fusils de chasse, la clientèle riche nous reste fidèle, et nous fournissons toujours les armes de luxe. Mais la Belgique nous a enlevé tout le reste. Même en Angleterre, les canons de fusils ordinaires sont achetés aux Belges, qui ne font pas aussi bien, mais qui vendent moins cher et qui enjolivent la marchandise, d'où leur succès chez les nations qui préfèrent l'apparence, la légèreté et la fantaisie : tous les Latins se fournissent aujourd'hui en Belgique.

Nous avons le monopole des vis et des clous. Les tarifs protecteurs nous ont fermé les marchés civilisés. La concurrence anglaise nous a enlevé les colonies et les nouveaux marchés : Cardiff ou Middlesborough n'ont pas nos frais de transport. Puis les industries étrangères sont venues nous donner le coup de grâce. A l'abri des tarifs, l'Allemagne et l'Amérique ont développé leurs usines et, faisant leurs bénéfices avec ce qu'ils vendent chez eux, les Allemands ont jeté le surplus, à vil prix, sur nos marchés. Jadis tout l'Orient asiatique et océanien achetait nos clous. Aujourd'hui les clous allemands nous font concurrence sur la place même de Birmingham. Les boutons, que nous vendions à toute l'Europe, nous arrivent aujourd'hui d'Allemagne. Le fil de fer allemand se vend dans nos boutiques de Birmingham. Le méchant verre de Belgique remplace partout notre cristal. Nos marchands de lampes

1. Ezéchiel, XXVII.

2. Les rapports en ont été publiés en cinq énormes *Blue Books* : C — 4621, 4715 (I et II), 4797 et 4893.

3. *Blue Book*, C — 4715, p. 32 et suivantes.

ont leurs maisons pleines et ne trouvent acheteurs à aucun prix. Nous avons une grande fabrique de ruolz et d'objets argentés; nous avons fait venir des artistes français et nous travaillions sur leurs dessins. Les Allemands ont copié nos modèles. Les Américains en ont inventé d'autres, qui sont d'un goût déplorable mais qui réussissent, ne coûtant presque rien... Pour les machines, pompes, tours, machines à vapeur, etc., comment lutter avec les villes maritimes qui ont le même charbon, le même fer, le même cuivre, et qui n'ont pas le transport par voie ferrée? Certaines de nos grandes maisons ont songé à émigrer. Nos grands fabricants de vis, MM. Nettlefold et C^{ie}, parlent de se rapprocher de la mer. La plus forte manufacture de métal anglais, MM. Elliott et C^{ie}, ont fait le calcul qu'à Newport ou Cardiff, la lutte redeviendrait possible avec leurs concurrents américains. En somme, de toutes nos industries, la seule bijouterie reste prospère, n'ayant presque pas à compter avec ces frais de transport.

— Et quel remède entrevoyez-vous à cet état de choses?

— Un seul : l'union commerciale avec les colonies. Il faudrait établir entre elles toutes et la métropole une sorte d'union douanière comparable au Zollverein allemand, qui supprimerait toutes les douanes intérieures d'une colonie à l'autre ou des colonies à la métropole, et qui rétablirait une douane extérieure contre les produits étrangers. Nous donnerions ainsi aux colonies le monopole de notre marché pour leurs matières premières. Elles nous donneraient le monopole de leurs marchés pour nos manufactures et nos produits ouverts¹.

Aux délégués de Birmingham, succèdent les gens de Sheffield, et les enquêteurs demandent à leur président :

— Le commerce de votre ville est-il en baisse?

— C'est un désastre. Nous avons perdu le commerce de l'acier, et les autres sont en train de tomber : les grandes maisons qui fabriquaient des rails ont fermé leurs portes et les fabricants de verre à vitres parlent d'en faire autant. Les Allemands apportent leurs vitres jusque chez nous, et leurs rails d'acier, leurs essieux, leurs roues de wagons, etc., chassent nos produits d'Italie et d'Espagne... Dans le royaume, on peut dire que l'intérêt de Sheffield est lié aux intérêts de la classe agricole : c'est elle qui achète nos outils, fourches, bêches, hoyaux, etc., et nos machines agricoles, et notre coutellerie. Quand le paysan ne gagne plus rien et quand le nombre des paysans diminue, nous n'avons plus de clients en ce pays. Or, la ruine de notre agriculture par les importations de l'Amérique, de l'Inde, de la Russie et des autres pays, n'est que trop évidente. Je la connais par mes

1. Dépôts de MM. W. Lord et H. Müller, délégués de la Chambre de commerce de Birmingham.

voyageurs qui, en Écosse comme en Angleterre, parcourent les districts agricoles, et qui me rapportent les plaintes de tous. Les statistiques officielles, d'ailleurs, nous la montrent : chaque année, la superficie ensemencée diminue ; depuis 1870, plus de quinze cent mille acres, jadis semés de céréales, ont été donnés à la pâture ; les fermages ne sont plus payés ; le paysan vit sur son capital et restreint sa consommation... Au dehors, les États-Unis étaient notre gros consommateur. Mais, de puissance agricole, ils ont voulu devenir industriels, et leur tarif protecteur a permis à leurs fabriques de s'établir. Ce marché nous est fermé aujourd'hui. Il y a vingt ans, j'avais là-bas un commerce magnifique, *a magnificent trade*. J'avais un agent que je payais 400 livres par an (10 000 francs), pour tenir un dépôt, et qui me faisait d'énormes affaires. Aujourd'hui, c'est fini : je ne vends plus pour dix sous par an aux Américains... J'avais un commerce très étendu avec le Canada : il y a cinq ou six ans, j'y faisais encore des milliers de livres sterling. Le Canada a mis des droits, lui aussi, et je n'y fais plus mille livres par an... La France a doublé ses tarifs, et, dans le village de Wadsley, que j'habite, près de Sheffield, la misère est venue : nous fabriquons, en quantités énormes, un couteau que nous appelons *flat back* (dos plat), et qui se vendait en France. Je suis parti lundi matin de bonne heure ; au moment de partir, ma femme me disait : « Beaucoup de familles sont dans une telle misère ! voulez-vous me permettre de faire de la soupe pour tout le village ? »... Les Russes nous ont aussi fermé leurs marchés : mon frère leur vendait, certaines années, pour quatre cent mille livres (dix millions de francs) de rails d'acier ; aujourd'hui, ils fabriquent eux-mêmes... Dans nos colonies, la concurrence étrangère, les douanes et les mauvaises récoltes agissent de même contre nous. En Nouvelle-Galles du Sud, je vendais cinq ou six cents douzaines de couverts argentés par mois ; je n'en ai pas vendu une douzaine cette année.

— Vous avez parlé de la concurrence allemande ; voyez-vous quelques causes à leur succès ?

— Un grand nombre. Les bateaux allemands prennent 7 shellings par tonne pour la côte ouest de l'Amérique du Sud : les gens de Londres nous demandent 20 shellings. Nous avons donc eu meilleur compte à passer par Hambourg. L'Allemagne a pris le chemin de nos marchés, l'adresse de nos clients et, voyant nos bénéfices, elle a falsifié nos marques. Elle a envoyé ses couteaux partout avec la marque *Sheffield*. Elle a même « piraté » les noms de nos fabricants et voici des couteaux allemands vendus aux États-Unis avec les noms de nos meilleures maisons : *Martin Brothers*, *Cook Brothers*, *Elmwood cutlery company*, *Irwine company*, etc. Quelquefois, elle a employé la simple contrefaçon : la croix de Malte et l'étoile, avec le

nom *Rodgers*, sont une des marques les plus demandées par nos clients d'outre-mer; voici des couteaux allemands avec deux croix de Malte et le nom *Rotyens*... Les Allemands de Westphalie ont sur nous l'avantage du transport par eau, par le Rhin jusqu'à la mer. Les tarifs de chemins de fer nous ruinent. Celles de nos usines qui fabriquaient de lourds produits, rails, essieux, plaques de blindage, etc., ont dû quitter les Midlands et se rapprocher de la mer. Certaines de nos maisons se sont transportées à Middlesborough, sur la mer du Nord, ou à Workington, sur la mer d'Irlande. Les autres se sont tournées vers la fabrication d'articles plus légers, vers la coutellerie surtout. Mais alors il y a eu surproduction, puis manque d'ouvrage. Nos ouvriers ont émigré vers les États-Unis en très grand nombre, et c'est par notre main-d'œuvre que la coutellerie américaine a été perfectionnée. Les Américains, ayant le même fer, le même charbon et les mêmes ouvriers que nous, ont pu nous battre sans peine, grâce aux tarifs protecteurs... Autre cause : les Allemands ont sur nous l'énorme avantage de l'éducation technique. En outre, ils sont sobres et ils courent le monde. Ils se sont abattus par bandes sur ce pays. Ils nous ont inondés de leurs produits contrefaits. A Londres, dans la Cité, je connais des maisons qui fournissaient, il y a dix ans, les colonies et l'étranger de produits anglais et qui n'expédient plus aujourd'hui que de la camelote allemande. Cette camelote arrive avec la marque *Sheffield*. Le consommateur trompé sur la qualité s'en aperçoit bientôt; mais c'est nous qu'il accuse et, quand il a fait deux ou trois expériences pareilles, il ne veut plus rien de nous; il s'adresse aux Allemands ou aux Américains qui lui offrent alors de bons produits.

— Et voyez-vous un remède possible?

— Pour remplacer le marché américain, qui jadis nous faisait vivre, il nous faudrait le marché colonial. Je crois que le seul moyen de nous aider serait de fonder avec nos colonies une Fédération, qui vivrait sur le régime du libre-échange entre tous ses membres et sur le régime de la réciprocité avec le reste du monde. C'est peut-être une entreprise difficile; je ne sais pas si elle est réalisable; mais elle nous paraît nécessaire¹.

*
* * *

C'est au cours de l'année 1885 que les gens de Sheffield et de Birmingham faisaient à la Commission royale ces déclarations. En 1886, Joseph Chamberlain, encore membre du parti libéral, commençait en sourdine son opposition aux

1. Dépôts de MM. Ch. Belk, J. D. Ellis, R. Holmshaw, S. Osborne, etc., maîtres-couteliers, présidents ou membres de la Chambre de commerce de Sheffield, *Blue Book*, C — 4715, pp. 5, 74, 88, 102, etc.

projets du *leader* Gladstone. Le leader et le gros du parti libéral s'étaient jetés dans l'affaire irlandaise, qui n'importait en rien aux Midlands. Joe avait le pressentiment de la tâche nécessaire, et l'impérialisme s'emparait de lui. Il avait toujours été l'ami du premier lanceur de la *Greater Britain*, Ch. Dilke. Toujours associé de la maison Nettlefold, il pouvait jour par jour suivre la décadence du commerce... Les libéraux s'entêtaient à la chasse du *Home Rule*. Joe, leur faussant compagnie, fonda le nouveau parti *unioniste*, pour défendre l'union des trois royaumes sans doute, mais aussi pour entreprendre l'union de tout l'Empire, et, dès 1887, il commençait sa prédication impérialiste.

En 1887, il était envoyé en Amérique, par le ministère tory, pour régler les éternels différends entre pêcheurs américains et pêcheurs canadiens. Pendant un long séjour au Canada et aux États-Unis, il alla de ville en ville porter la nouvelle doctrine de Birmingham et de Sheffield :

Vos tarifs, disait-il aux Canadiens et aux Américains, sont beaucoup trop élevés. Croyez-moi : tôt ou tard il faudra renverser la muraille de Chine que vous avez élevée entre vous et le commerce du monde, et rétablir le vrai régime de bonne entente, la réciprocité sans limite entre tous les peuples de langue anglaise. Vous avez tort de nous traiter comme une nation étrangère et rivale. Pour mon compte, je refuse en Amérique le titre d'étranger, et je partage l'avis de ce diplomate qui, devant le prince de Galles, divisait un jour l'humanité en trois classes : les Anglais, les Américains et les étrangers. Je confesse ma stupéfaction d'entendre certains mots dans la bouche de gens qui se vantent de la pureté de leur descendance et de leur langue anglaises, et qui attribuent à la politique anglaise une méchanceté, une duplicité, un amour de l'arbitraire, n'existant que dans leur imagination malade¹.

Il ne semble pas que cette prédication parmi les gentils ait fait beaucoup d'adeptes : ni le Canada, ni les États-Unis n'ont abaissé leurs tarifs douaniers. Mais, revenu en Angleterre, Joe poursuivit son œuvre. Le terrain était mieux préparé et la semence monta sans peine. Car la crise des Midlands ne faisait qu'empirer. Malgré quelques retours de fortune, les beaux jours de 1870-1873 semblaient et semblent encore à

1. Toronto, 30 décembre 1887 ; Philadelphie, 29 février 1888.

jamais perdus. La Royaume-Uni, de 1850 à 1873, avait chaque année augmenté son exportation de fers et d'aciers¹ : en 1860, il en vendait au monde pour 13 689 648 livres (342 241 200 francs) : en 1865, pour 15 439 680 livres (385 992 000 francs) ; en 1870, pour 24 038 090 livres (600 952 250 francs) : en 1871, pour 26 124 134 livres (653 103 350 francs) : en 1872, pour 35 996 167 livres (899 904 175 francs) : en 1873, enfin, pour 37 731 239 livres (943 280 975 francs). Mais depuis 1873 jusqu'à aujourd'hui, la baisse ne s'est pas arrêtée. Les années relativement bonnes n'ont jamais approché, même de loin, de cette année bénie, et elles ont été compensées par des années désastreuses : 1882 et 1891, avec leur exportation de 780 millions de francs, ont eu pour revers 1885 avec 530 millions, et 1894 avec 470 à peine. Et pour les objets ouvrés, quincaillerie, coutellerie et machines, pour le verre, pour la porcelaine, etc., la chute a été pareille. Certaines industries semblent condamnées à une mort prochaine. L'horlogerie exportait, en 1873, pour 4 millions et demi : elle prospéra et se développa jusqu'en 1883 (8 millions environ) : elle est aujourd'hui presque à rien, — 2 millions à peine. En 1873, on exporta pour 134 millions d'armes ; en 1897, pour 99 millions seulement et, en 1894, on était tombé à 59 millions à peine. Que sont les 50 millions de 1897 pour la quincaillerie et la coutellerie, comparés aux 127 millions de 1873 ?

Et malgré la reprise des deux années dernières, l'avenir ne s'annonce pas meilleur. De tous les points du monde, arrivent au Foreign Office les rapports pessimistes des consuls et des ambassadeurs. L'Europe est aux mains des Allemands. D'Arkhangel à Bilbao et de Cherbourg à Odessa, tous les consuls anglais font les mêmes plaintes :

Notre place, dit le consul de Cherbourg, est fournie de quincaillerie et de bimbeloterie allemandes. La région ne vit que par le commerce anglais : des bateaux à vapeur font plusieurs fois par semaine le service entre Cherbourg et Southampton et s'en vont chargés de poulets, de beurre, d'œufs et de pommes de terre. Pourtant, les boutiquiers n'achètent rien en Angleterre. Au grand bazar, où j'en demandais la raison, le directeur m'a mis en main des objets de bois et de faïence, faits en Allemagne sur les modèles donnés par lui et

1. Chiffres empruntés au *Statistical Abstract*.

sur les mesures conformes au goût de notre population, avec des vues de Cherbourg et des scènes de l'histoire normande¹.

Le traité de commerce du 10 février 1894, écrivent les consuls en Russie, a livré ce pays au commerce allemand. En 1896, il a été presque le double du nôtre (190 millions contre 111) et il va sans cesse en augmentant. Le nôtre ne diminue pas encore; il a même eu quelques tendances à s'accroître, mais avec des chutes après les bonnes années; celui de l'Allemagne progresse continuellement:

	1893	1894	1895	1896
Commerce allemand.	100	142	175	190
— anglais.	111	128	113	111

Toute la quincaillerie et menue machinerie sont allemandes².

Autrefois, dit le consul de Milan, tous les objets de fer et toutes les machines nous venaient d'Angleterre. Aujourd'hui, les machines suisses et allemandes nous arrivent par le Saint-Gothard et les boutiques ne sont plus approvisionnées que de produits autrichiens et allemands. Dans les ports, l'article anglais apparaît encore. La concurrence suisse et allemande n'est pas arrivée jusqu'à Livourne. Mais les bateaux allemands commencent à venir. En outre, les tarifs protecteurs ont permis à l'industrie indigène d'ouvrir ses usines dans le voisinage des grands ports; la houille et les minerais lui viennent à bon compte et la main-d'œuvre italienne est abondante et économique. La popularité des marques nationales va croissant de jour en jour, dans cette jeune nation patriote jusqu'au chauvinisme. *La chute du commerce anglais continuera, sans doute, au delà de toute mesure prévue et de tout espoir de relèvement, — the decline will continue beyond hope of recovery*³.

Notre commerce en Norvège, dit le consul de Christiania, diminue sans cesse. L'Allemagne a maintenant la plus grosse part. Des agents allemands, ingénieurs et contremaitres, ont parcouru le pays, exposé leurs machines et les ont fait fonctionner. Des agents commerciaux ont fondé dans les villes quelques grands dépôts avec succursales. Il est possible en outre que l'industrie indigène se réveille, grâce aux nouvelles créations de forces par le moyen des chutes d'eau. Il faudrait un grand effort pour reprendre ce pays⁴.

Le marché grec, dit le consul du Pirée, n'est pas florissant à la suite des dernières crises politiques. L'Angleterre en avait autrefois le monopole. Mais la décadence de notre commerce date de quelque

1. Foreign Office, *Annual Series*, 1897, n° 2035.

2. *Annual Series*, n° 1998.

3. *Annual Series*, n°s 1882, 1886.

4. *Annual Series*, n° 2013.

vingt ans; elle a été plus rapide en ces années dernières et tout annonce qu'elle doit durer. Les machines allemandes et belges, la quincaillerie allemande et autrichienne, la papeterie allemande remplacent nos produits. Nos articles sont copiés ou contrefaits et vendus de 15 à 50 p. 100 moins cher, sans différence apparente de qualité et de fini. Les charbons allemands, pour le gaz d'Athènes, et les cokes allemands, pour la métallurgie du Laurium, viennent d'apparaître. Les Français, qui détiennent ici cette double entreprise, leur donnent la préférence¹.

De Suède, de Roumanie, de Portugal, les mêmes prédictions sinistres viennent affoler l'opinion anglaise. Les gens mêmes qui ne vivent que par l'Angleterre, par l'argent anglais, portent cet argent à la Belgique ou à l'Allemagne. Bilbao, depuis quarante ans (1861), est une place anglaise. Elle ne vit que par ses minerais de fer qu'exploitent des compagnies anglaises, qu'exportent des bateaux anglais pour des usines d'Angleterre; sur six millions de tonnes, qu'ont produites les mines en 1897, près de quatre millions ont été pris par les Anglais². Le consul de Bilbao écrit :

Jusqu'en 1892 nous avons eu le monopole de cette place. Nos produits y figurent encore, mais de moins en moins, et quelques-uns ont déjà complètement disparu. On préfère généralement les marchandises allemandes. Elles sont moins chères; surtout elles sont beaucoup plus conformes aux besoins locaux: des agents commerciaux sont venus d'Allemagne faire des enquêtes sur place. Parmi les produits anglais, chassés de nos bazars, les ustensiles de cuisine en fer émaillé, qui nous venaient jadis de West-Bromwich (près Birmingham), ont été remplacés par des articles belges, autrichiens et suisses. Les lits en cuivre et fer, les ustensiles de fer-blanc, la quincaillerie, clous, pointes, chaînes, fils de fer, etc., sont fabriqués sur place, depuis l'établissement du régime protecteur. Les outils français et les brosses allemandes obtiennent la préférence. Un de nos grands marchands de verre me dit qu'il se fournit entièrement en Belgique. Le verre belge est bien meilleur marché et, même dans les plus basses qualités, bien meilleur et bien plus blanc. On ne fait plus venir de verre anglais que sur commande expresse du client³.

Et comme pour mieux marquer encore cette décadence anglaise, voici ce que rapportent les consuls en Allemagne :

1. *Annual Series*, n° 1895.

2. Chiffres exacts : 5.636.295 et 3.887.248 tonnes.

3. *Annual Series*, nos 1885 et 2073, 23 avril 1898.

L'année 1897 a été un admirable succès pour l'Allemagne. Les progrès de toute l'industrie ont continué et le bilan peut être résumé en un seul mot : « toutes cheminées fumantes », et non pas seulement les cheminées des usines, mais celles du bourgeois comme celles du paysan et de l'ouvrier. L'Allemagne avait eu déjà une série de bonnes années. Jamais peut-être elle n'avait pu se rendre aussi bien compte des bases solides de son succès. En 1896, on craignait un arrêt possible en ce temps de surproduction générale. Les craintes ont fait place à l'espoir d'un développement illimité. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. De 1889 à 1896, les importations de matières premières montent de 1 767 500 000 marks à 1 886 000 000, et celles de produits ouvrés tombent de 992 700 000 marks à 939 200 000. Les exportations de matières premières montent de 664 900 000 marks à 773 200 000 et celles des produits ouvrés montent de 2 098 700 000 marks à 2 301 200 000. Les industries du fer ont surtout progressé. La production indigène a augmenté en dix ans de 2 millions de tonnes, continûment, sans rechutes :

Années.	Millions de tonnes.	Années	Millions de tonnes.
1888	433	1894	538
1890	465	1896	637
1892	493	1897	682

L'industrie indigène a dû pourtant doubler ses commandes de matières premières à l'étranger (fers et aciers, importation en 1893 : 286 000 tonnes, — en 1897 : 564 000 tonnes). Les exportations ont un peu diminué, à cause de l'énorme demande indigène : l'outillage industriel de l'Empire et les grands travaux de chacun des États ont absorbé la production ; les seuls chemins de fer de l'État en Prusse ont demandé un million de tonnes de rails en une fois... Mais cette diminution est passagère, car tout marque l'énorme progrès économique, *the enormous economic progress*, accompli par l'Allemagne durant les vingt-cinq années dernières ; tout traduit au dehors le gigantesque effort de ce pays pour arriver à la tête du mouvement industriel et évincer tous ses rivaux¹.

Mais le danger allemand n'est rien encore. Un autre ennemi commence à paraître dans les mers européennes, qui déjà a conquis les autres océans. L'Amérique agricole a inventé les meilleures machines et les meilleurs instruments pour l'agriculture moderne. Dans la Baltique et dans la mer Noire, à Riga, à Odessa et à Stockholm, les machines américaines

1. *Annual Series*, n° 2122.

sont préférées : seule, l'industrie allemande, à cause de son bon marché, a pu lutter contre elles¹. Les bicyclettes américaines et les machines à coudre ont expulsé les produits anglais d'Allemagne, d'Italie et de France. A Barcelone, les Américains sont venus soumissionner pour les tramways électriques. Leurs montres sont vendues dans tous les bazars de l'Europe. Mais c'est l'Asie surtout et le monde Pacifique qu'ils cherchent à entamer. Leurs manufactures ont conquis les rives américaines des deux Océans. De New-York à Buenos-Ayres et de San-Francisco au Chili, tous les ports reçoivent aujourd'hui leurs machines et leurs outils. La concurrence allemande et belge avait déjà réduit l'ancien monopole, qui jadis faisait de toute l'Amérique du Sud une dépendance de Sheffield et de Birmingham.

Au Chili, écrit le consul de Valparaiso, le premier coup nous a été porté par l'exposition internationale de Santiago, que les Allemands, les Français et les Belges lancèrent en 1875. Nous avions alors les 41 p. 100 de l'importation totale ; l'année suivante nous n'avions plus que les 37 p. 100 et chaque année, depuis lors, a marqué une baisse. Les machines allemandes, les horloges et les montres allemandes ont accaparé le marché. A partir de 1880, les marchandises américaines ont commencé de paraître : aujourd'hui toutes les machines et tous les outils agricoles nous viennent des États-Unis. La coutellerie allemande avec des marques anglaises est à tous les étalages. Les scies américaines sont préférées. Nous continuons à perdre du terrain : les fils de fer belges et les clous et pointes américains passent pour être supérieurs aux nôtres. Pour la quincaillerie, c'est à l'Allemagne que va le gros du commerce. Mais les efforts de États-Unis sont de plus en plus sensibles. Les maisons de Chicago ont fait étudier notre marché par leurs agents².

Au Pérou, dit le consul de Callao, le commerce anglais est encore prospère pour les autres articles. Mais pour les outils, nous perdons rapidement notre situation jadis prépondérante. On préfère aujourd'hui les outils américains, à cause de leur fini et de leur bon marché. Les charrues viennent toutes des États-Unis ; il semble que le fabricant anglais ne puisse pas ou ne veuille pas fournir les modèles demandés. Les tôles sont américaines. Les serrures anglaises, trop chères et trop lourdes, d'un modèle vieilli, font place aux serrures allemandes, américaines ou françaises³.

1. *Annual Series*, n° 1869.

2. Foreign Office, *Miscellaneous Series*, n°s 34 et 61 ; *Annual Series*, n° 1991.

3. *Annual Series*, n° 1866.

Le Mexique a été accaparé par le commerce américain. Une à une, les maisons anglaises se retirent. Le Brésil, gros et bon client autrefois, repousse aujourd'hui les articles anglais. La faïence et le verre y sont allemands ou français, les lampes belges, les aiguilles et machines à coudre allemandes; les États-Unis ont fait leur apparition avec leur bijouterie et leur machinerie agricole; ils semblent décidés à perdre d'abord tout l'argent qu'il faudra pour s'assurer le monopole. L'Argentine, province financière de la Bourse anglaise, a vu accourir depuis quelques années les capitalistes et les entrepreneurs allemands; les tramways sont devenus allemands. Les clous, fils de fer, poutrelles et rails arrivent de Belgique et d'Allemagne. Dans les grands bazars de Buenos-Ayres, un agent allemand est venu offrir de la coutellerie allemande, avec marques anglaises, à un prix dérisoire. Les Américains apparaissent à leur tour. Leurs faucheuses et leurs moissonneuses sont déjà préférées, à cause de leur légèreté et de leur bon marché. Il faut s'attendre à d'autres succès¹.

Bref, toute l'Amérique du Sud semble destinée à la clientèle de Pittsburg et de Chicago. Le seul Venezuela, resté fidèle aux Anglais, s'est éloigné d'eux à la suite des dernières querelles politiques, et une grande mission commerciale vient d'y être envoyée par l'Association nationale des manufacturiers de Chicago. Que deviendra le marché du Pacifique si jamais le canal interocéanique est creusé et si une route d'eau continue mène les produits de la Pensylvanie, par le Mississipi et par les mers, jusqu'au Japon, jusqu'en Chine et jusqu'en Australie? Sans attendre même le percement, que deviendra ce marché de l'Extrême-Orient quand, après Hawaï, les Américains auront occupé les Philippines? Car, déjà, un effort énorme semble avoir été fait pour trouver sur le pourtour du grand Océan, en Asie, en Océanie et jusqu'à l'Afrique du Sud, une clientèle aux fers d'Amérique.

La surproduction américaine, écrit le consul anglais de Tokio, a jeté sur notre marché des clous, des rails, des locomotives, que l'on vend à un prix dérisoire, avec l'intention aussi de détruire le préjugé local, qui donne la préférence aux articles européens. Nous tenons encore le premier rang. Mais durant ces deux années dernières (1896-1897), les Compagnies de navigation américaines et japonaises ont commencé à établir un grand commerce avec la côte de Californie. Les États-Unis ont sur nous un grand avantage à cause de la proxi-

1. *Annual Series*, nos 1870, 1911, 1830, 2044, etc.

mité, et surtout à cause de leur exportation de matières premières: ils échangeront leurs fers et leurs produits ouvrés contre la soie et le riz qu'ils commencent à venir chercher: ils sont aujourd'hui les plus gros consommateurs du marché japonais¹.

En Chine, l'Amérique a d'abord importé son pétrole et son blé. Ce sont encore ses deux gros articles d'importations. Mais d'autres suivent. Les machines, apparues en 1892, comptaient pour 13 000 livres en 1895, et pour 26 000 en 1897. Les importations de scies et outils, de clous et articles de quincaillerie, ont quintuplé en deux ans. Les chiffres actuels ne peuvent donner une idée de ce commerce futur. Les Américains comptent bien que la Chine deviendra rapidement un de leurs meilleurs clients pour tous ces articles. Leurs succès au Japon prouvent que pour les rails, locomotives et fournitures de chemins de fer, ils peuvent battre tous les concurrents².

En Australie, les outils américains tiennent le marché depuis 1889; les instruments de chirurgie commencent à paraître et déjà ils ont la réputation d'être mieux finis; les instruments de musique, les montres, horloges, fils, clous, tubes de fer arrivent de Londres, mais ce sont des articles américains ou allemands expédiés en Angleterre et réexpédiés ici. Pour la quincaillerie et binteloterie, les Américains se sont fait une réputation d'habileté et de conscience. Les Allemands ne peuvent plus leur faire concurrence qu'en copiant leurs modèles³.

Et d'Amérique tout annonce une organisation formidable qui va jeter sur tous les marchés du monde, à des prix dérisoires, les rails, poutrelles, machines, métaux bruts et produits ouvrés. Les hauts fourneaux du sud, dans l'Alabama, le Tennessee et la Virginie fournissaient déjà la fonte et l'acier en abondance et à bon compte. Mais voici que dans le nord, au fond du lac Supérieur, un Bilbao vient de surgir dans cette ville de Duluth, dont les minerais du Mesabi vont faire une rivale de Chicago. Ces minerais très purs, en amas ou en couches ouvertes, sur un terrain de gravier, s'exploitent à la vapeur, par des machines perfectionnées, dont l'une en 25 jours de travail a enlevé et chargé sur wagons 250 000 tonnes de minerai. Jusqu'au lac tout voisin, le transport est aisé. Chargé sur des bateaux, en suivant les canaux et les fleuves, ce minerai s'en vient aux houillères de Pensylvanie,

1. *Blue Book*, C — 8449, pp. 334, 345, 349, etc.

2. *Miscellaneous Series*, n° 440; *Annual Series*, n°s 1935 et 1937.

3. *Miscellaneous Series*, n° 455.

d'où les canaux et les fleuves emportent encore les produits bruts et ouvrés vers New-York ou la Nouvelle-Orléans.

Cette navigation intérieure a permis de supprimer pour ainsi dire les frais de transport. Elle va se développant sans cesse : en 1896, le canal du Sault-Sainte-Marie, entre les lacs Supérieur et Huron, a vu défilér près de dix-neuf mille navires, portant dix-sept millions de tonnes de marchandises, — c'est le double du transit par le canal de Suez; — la rivière Détroit, entre les lacs Huron et Érié, accuse un mouvement annuel de trente millions de tonnes, — c'est le mouvement de la Tamise en aval de Londres. Pour mieux utiliser ces avantages naturels, les puissances financières ont fondé l'un de ces gigantesques syndicats, qui mènent toutes les affaires d'Amérique. Les « rois » du pétrole et de l'acier, Rockefeller et Carnegie, ont uni leurs centaines de millions de dollars : ils veulent simplifier les transports, fonder de nouvelles usines et conquérir dans le monde entier le monopole de l'acier et du fer. La guerre de Cuba a quelque peu retardé leur triomphe; mais que pèsera dans le monde de demain le pauvre vieux Pays-Noir anglais quand, décuplé, outillé à la moderne, ce Pays-Noir américain sera en pleine production? Déjà le gouvernement de l'Inde a donné ses commandes de rails à la « Maryland Steel Company », et les navires américains ont, par Gibraltar, Aden et Bombay, porté la commande jusqu'à Calcutta : que sera-ce après le percement l'isthme? En 1895-96, les États-Unis exportaient en fers et aciers pour 200 millions de francs ; en 1896-97, les exportations ont dépassé 285 millions

*
* *

Ces rapports consulaires ont eu et ont encore sur l'opinion anglaise une influence que l'on ne saurait exagérer. Publiés par le gouvernement à des prix très minimes, envoyés à toutes les Chambres de commerce et à toutes les bibliothèques publiques, analysés dans le journal mensuel du *Board of Trade*, reproduits dans les journaux quotidiens, commentés dans les journaux de corporations et de métiers, résumés dans les publications des Chambres de commerce et dans les *Magazines* hebdomadaires, comparés et réunis par les grandes

revues pour des articles alarmants : *Comment nous sommes battus*, *La chute de notre commerce*, *La concurrence étrangère*, etc., repris et amplifiés par des brochures ou par des livres populaires dont le succès a été toujours grandissant, — tel ce *Made in Germany* (*Articles allemands*), de E.-E. Williams, tiré à des centaines de milliers d'exemplaires, — ces rapports commerciaux sont devenus le plus grand facteur, peut-être, de la politique anglaise au cours de ces dix dernières années. C'est à eux qu'il faut recourir si l'on veut comprendre le changement radical d'une moitié de l'Angleterre.

Si les Midlands ont suivi Joseph Chamberlain dans son alliance avec les *tories*, si, depuis dix ans, à toutes les élections, ils sont restés fidèles à cette alliance et si cette forteresse du libéralisme est tout entière, depuis 1895, au pouvoir des unionistes, c'est que Joe et l'unionisme n'ont fait que formuler et traduire leurs doctrines et leurs désirs. C'est la seule explication du succès de Joe aux dernières élections. Il s'est présenté devant les Midlands comme un allié des *tories*, comme un adversaire des libéraux, et il a été nommé, et les Midlands lui ont, en outre, donné quinze sièges pour ses amis et pour sa famille. Il est maître et seigneur de Birmingham, West-Bromwich, Aston-Manor, Worcester, Dudley, Handsworth, Lichfield, etc.; il est duc de West-Midlands par la grâce de l'élection populaire¹... C'est aussi la seule explication du choix fait par Joe entre les portefeuilles du cabinet unioniste. Avant lui, le ministère des Colonies était considéré comme un poste de second ordre, où les débutants gagnaient leurs droits à de plus hautes fonctions. Joe a pris ce ministère, parce qu'il avait la charge des intérêts des Midlands, et il en a fait le premier emploi de l'État, parce qu'il avait derrière lui toute l'opinion anglaise.

Quand on a connu le peuple anglais vers 1885, et quand on le cherche dans l'Angleterre aujourd'hui, il semble qu'il ait entièrement disparu. Ce n'est plus la même nation. Ce ne sont plus les mêmes individus. Tout paraît changé, les idées et les mots, les sentiments et les gestes. Ce peuple, libéral et pacifique, confiant dans l'effort personnel, dans la paix et dans

1. *Review of Reviews*, août 1892, p. 107.

le droit, qui semblait avoir trouvé son évangile éternel dans la doctrine de Manchester, le peuple de Cobden et de John Bright va réclamer bientôt les droits protecteurs, qu'il mit jadis trente ans à abolir, et il hurle de joie à l'annonce d'une grande guerre, que depuis cinq ans lui promet un Joseph Chamberlain. L'Angleterre pacifique est morte. L'Angleterre libérale se meurt. Et voici le nouvel évangile :

Il y a quelques semaines (janvier 1896), l'Angleterre est apparue isolée dans le monde, entourée de jaloux compétiteurs et même d'ennemis tout à fait inattendus. Il nous a fallu reconnaître que nos succès nous étaient imputés à crimes, que *notre amour de la paix était pris pour un signe de faiblesse et notre indifférence aux critiques d'autrui pour un encouragement à l'insulte*. L'espoir de notre ruine a rempli de joie ces compétiteurs, qui pourtant reconnaissent que nous tenons l'empire du monde pour le bénéfice de tous et que nos marchés leur sont ouverts comme à nous-mêmes. Je regrette qu'un pareil sentiment existe ; mais, puisqu'il existe, je suis heureux qu'il ait trouvé son expression. Jamais pareil service n'avait encore été rendu à ce peuple. Car nous avons dû montrer au monde que nous étions résolus à remplir nos obligations, sans doute, mais aussi à défendre nos droits¹...

Il est une question qui domine toutes les autres : l'établissement d'une union commerciale ne serait pas seulement la première étape, mais l'étape décisive, capitale, vers la réalisation de la plus géniale idée qui soit jamais entrée dans l'esprit d'hommes d'État anglais... Voyez l'Empire allemand ! Comment fut-il élevé ? Il commença par l'union commerciale, par le *Zollverein*, de deux des grands États qui le composent aujourd'hui. Les autres États, attirés par le profit, suivirent. Un conseil commun, conseil commercial d'abord, le Reichsrath, se réunit pour traiter les questions de commerce commun. Peu à peu, il s'engagea dans les affaires nationales et les intérêts politiques : il devint le lien d'unité pour le nouvel Empire allemand²...

Trois routes aujourd'hui semblent s'offrir à nous. La première conduirait à l'abandon par nos colonies de leur système protecteur, à l'adoption par elles de notre libre-échange. C'est la théorie du *Cobden-Club* et des *libre-échangistes* orthodoxes. Ce serait peut-être la meilleure solution. Mais jamais les colonies n'aboliront les droits, qui sont leur principale source de revenus. Et puis ce ne serait pas, en somme, nous ouvrir leurs marchés, mais les ouvrir à tout le monde, et, dans cette Union, le commerce international trouverait son béné-

1. Discours de J. Chamberlain, Londres, 21 janvier 1896.

2. Londres, 25 mars 1896.

fice, bien plus que le commerce impérial... — Second moyen, proposé par la conférence intercoloniale d'Ottawa et par la grande majorité des colonies. Nous abandonnerions complètement notre système actuel de libre-échange, pour le système protecteur des colonies. Celles-ci maintiendraient leurs droits, en faisant pour nous seuls un tarif de faveur. Nous établirions des droits sur les matières premières qui nous viendraient de l'étranger, afin de favoriser l'importation coloniale. Je crois que jamais l'opinion ni le Parlement dans ce pays ne consentiront à cet arrangement trop unilatéral : notre commerce colonial est de trop minime importance, comparé à notre commerce étranger... — Mais une troisième proposition se trouve en germe dans un rapport du ministère du commerce de Toronto. Ce serait la création d'un Zollverein britannique, d'une Union douanière, qui établirait le libre-échange entre tous les membres de l'Empire. Chacun resterait libre vis-à-vis de l'étranger, avec cette clause pourtant essentielle, que la Grande-Bretagne consentirait à établir contre les produits étrangers quelques droits modérés sur certains articles que les colonies produisent en abondance : ces articles, si j'ai bien compris, seraient le blé, la viande, la laine, le sucre, et quelques autres dont la consommation chez nous et la production aux colonies sont énormes et qui seraient ainsi réservés au seul travail britannique... Je dis qu'une pareille proposition doit plaire même aux libre-échangistes orthodoxes. Je ne crois pas qu'une telle extension du libre-échange ait été accomplie depuis les premières prédications de M. Cobden : songez que, de ce fait, trois cents millions d'hommes vivraient entre eux sous le régime du libre-échange¹...

J. Chamberlain, comme on voit, prend encore quelques précautions pour parler du libre-échange, de ce *Free Trade*, devenu, par la réussite d'un demi-siècle, l'un des articles de la foi publique anglaise. Le mot seul a comme un pouvoir magique sur les auditeurs. Aussi, pour détruire le charme, Joe et les gens de Birmingham en ont-ils inventé une contre-çon : n'osant pas se dire protectionnistes, — le mot sonne trop mal aux oreilles anglaises, — ils ont mis en cours les expressions de *Fair Trade* et *Fair-Trader*, mots intraduisibles (*Fair trade*, *franc commerce*, *loyal commerce*, comme on dit *fair play*, *franc jeu*), et système nuageux, où le libre-échange international, la réciprocité et même la pure et simple protection apparaissent tour à tour comme le trait essentiel, — suivant les auditeurs auxquels on s'adresse. Au fond, c'est la

1. Londres, 9 juin 1896.

protestation de Birmingham contre le système de Manchester, la révolte des Midlands contre le Lancashire, la répudiation de ce libre-échange « qui sans doute a pu, dans ce pays, produire de beaux résultats, mais qui n'a jamais pu s'implanter au dehors ; car nous ne voyons pas que les colonies y aient la moindre propension et nous voyons bien que l'étranger s'en éloigne de plus en plus¹ ». Les temps du libre-échange et de la paix sont finis : il faut chercher ailleurs le salut. Il faut l'Empire, si l'on veut que les Midlands continuent à vivre, et il faut de nouveaux marchés. Les dîners de chambres de commerce, à Sheffield et à Birmingham, ne retentissent que de ce toast : *Markets! Markets!* « Et les candidats aux élections n'auraient qu'à se promener dans nos rues en hommes-sandwichs, avec l'affiche *New Markets, Marchés nouveaux!* pour récolter toutes les voix². » Or il ne semble pas que l'Empire et les marchés nouveaux puissent s'acquérir autrement que par la guerre. Si le Zollverein a commencé l'empire allemand et la prospérité industrielle allemande, c'est la guerre avec la France qui a achevé l'une et l'autre...

Il faut l'Afrique d'abord, puisque l'Europe devient allemande, l'Asie russe, et l'Amérique yankee. Il faut l'Afrique, du Cap au Caire, pour allonger les millions et les millions de tonnes de rails que l'on ne peut plus vendre ailleurs, et pour loger les milliers de locomotives que l'on fabriquera, et les tôles, et les plaques, et les poutrelles, et les charpentes de milliers de ponts et de milliers de gares. Du Cap au Caire, huit ou neuf mille kilomètres en ligne droite, quinze ou vingt mille en réalité ! comptez les haltes et les stations, les magasins et les baraquements, les traverses et les rails, les passerelles et les barrières, les serrures aux portes, les vitres aux fenêtres, les gonds, les charnières, les espagnolettes, les poignées, les fils de fer, les boulons, les clous, les vis, les machines, les outils, et les cuivreries et les ferrures!... Ceux qui ont traversé le Soudan et le Pays des Fleuves disent que ces déserts et ces marais ne vaudront jamais rien, que c'est folie d'aller les prendre ! Marchons !

1. Londres, 9 juin 1896.

2. *Sheffield's Chamber of Commerce, Annual Meeting*, 30 janvier 1896.

déserts ou marais, tout est bon pour recevoir les rails de Sheffield et les rivets de Birmingham. Si l'affaire au bout est mauvaise, les Midlands auront d'abord empoché le bénéfice! Marchons sur Khartoum! n'est-ce pas une honte qu'après douze ans Gordon ne soit pas vengé?... Et Khartoum est pris. A l'autre bout du continent, le Napoléon de l'Afrique Australe — ce grand Cecil Rhodes qui partage avec Joe toutes les faveurs du peuple anglais — s'agite et prépare sa trouée vers le nord. Les deux armées de la colonie et de la métropole vont se donner la main. Mais les Français barrent la route : Fachoda vient d'être occupé par eux.

Les Français! enfin! voilà si longtemps qu'on les guettait! Songez que, depuis dix ans, partout, on a rencontré ces gêneurs. A Terre-Neuve, sous prétexte de traités bi-séculaires, en Égypte, sous couleur de serments échangés, au Siam, avec des raisons de mauvais voisins, partout, ils ont entravé l'œuvre d'Empire. En Europe, ils ont trahi la cause sainte du progrès et de la liberté : ils ont mis leurs mains de civilisés et de démocrates dans la main du Cosaque et du Tsar. Et ce faisant, ils ont grandement nui aux intérêts de Sheffield et de Birmingham. Car c'est l'argent français qui livrera l'Asie au Russe; c'est l'argent français qui a conduit le Russe à Pékin. Et ce même argent, dans la Russie d'Europe, dans la bonne Russie agricole, productrice de blés, consommatrice d'aciers et de fers, vient d'allumer les fournaies industrielles et de créer tout un Pays-Noir aux bords du Donetz et du Don. Là, sur des champs de houille et de fer, à quelques cents kilomètres à peine de cette Méditerranée restée anglaise, auprès de grands fleuves qui descendent vers elle et porteront les bateaux, au milieu de terres peuplées où la main-d'œuvre abondante, docile et pauvre, se contente de ce que l'on veut bien lui donner, et jamais ne fait de grève, et jamais ne pourra se syndiquer, là, les Français et les Belges, leurs commandités, viennent de dresser une cinquantaine d'usines, qui en trois ans ont décuplé leurs produits et qui pour le monde asiatique vont être ce que Pittsburg est devenu pour le monde américain...¹

1 Annual Series, n° 1980.

Aussi, contre la France, a-t-on, depuis cinq ans, forgé le plus parfait instrument de meurtre, cette flotte admirable que l'on vient d'achever. L'outil est là, tout prêt. C'est pitié de le voir se rouiller dans l'inaction. En quelques heures, il pourrait tant rapporter ! La besogne « paierait ». La guerre viderait d'abord ces magasins d'armes où Birmingham entasse les stocks invendus. La guerre enverrait par le fond quelques-uns de ces grands cuirassés, gigantesques masses de fer et d'acier, qu'il faudrait remplacer ensuite... Et la France, vaincue, aurait à trouver de l'argent : elle a donné cinq milliards aux Allemands et prêté six milliards aux Russes ; quelle aubaine envoyée par Dieu, que cette rencontre au coin d'un bois !... Et la France, vaincue, donnerait ses colonies. C'est une tradition : la France fait des colonies pour que John Bull les lui prenne. Et quel élargissement du marché anglais ! et quelle nouvelle tentation pour les colonies anglaises d'accepter enfin le beau mariage que, depuis si longtemps, on leur propose ! Elles ne refuseront sûrement plus la main du vainqueur : c'est toujours de soldats que rêvent les jeunes filles. Elles auront confiance dans la force de cet époux, qui, de loin, leur paraissait un peu vieux..., et tous les cœurs anglais, sous la même poussée d'orgueil, battront ensemble : les victoires de Cuba ont régénéré le patriotisme américain... La guerre, c'est l'achèvement de l'édifice ! Les pierres sont taillées ; il faut du sang français pour gâcher le mortier ; c'est le sang français qui, pour tout jamais, a cimenté le fronton de l'Empire allemand.

III

Le meilleur des facteurs au service de la concurrence allemande est le *conservatisme* de nos fabricants et négociants anglais, qui ne peuvent ou ne veulent se conformer aux demandes et aux goûts de leurs clients dans l'Amérique du Sud et du Centre.

Rapport du consul anglais à Panama (1897), *Annual Series*, n° 1950.

Si le commerce anglais veut regagner le terrain perdu, il faut qu'il renonce entièrement à ce *conservatisme insulaire*, pour ainsi parler, auquel nos fabricants semblent liés.

Rapport du consul anglais à Riga (1897), *Annual Series*, n° 1901.

De une heure à deux heures de l'après-midi, dans l'un des grands clubs de Birmingham. La salle à manger, aux cheminées de marbre noir, est encore vide. Mais les tables massives d'acajou et les lourdes chaises d'acajou et de erin sont prêtes. Un grand tapis d'Orient, deux grands feux de coke, les nappes damassées et, près des larges assiettes, des jeux de couteaux grands et petits, de cuillers et de fourchettes, des cristaux alignés et d'innombrables bouteilles et pots de condiments attendent ces Messieurs.

Ces Messieurs se sont levés ce matin vers neuf heures. Ils sont venus en ville, à leurs bureaux, du fond de leurs faubourgs. Ils n'habitent plus la ville. C'était bon pour leurs pères, qui n'étaient que de pauvres artisans, presque des ouvriers. Sur les routes d'Ilagley et de Mooseley, loin des ateliers et du peuple calleux, ils ont semé leurs cottages au milieu des jardins. Chacune de leurs demeures a son nom, comme il convient aux résidences de nobles maîtres. Ils ont là-bas leurs familles et leurs serres, car ils se piquent d'horticulture, depuis que Joe s'est fait un nom par sa collection d'orchidées. — La Hollande aussi s'éprit un jour des tulipes : elle en perdit son commerce... — Ces Messieurs sont venus en ville, les uns en tramways, la plupart dans leurs coupés : en 1860, il y avait dans tout Birmingham trois voitures de maître que l'on reconnaissait au passage ; aujourd'hui, chacun a la sienne. Quelques-uns sont venus à pied, en flânant. Le brouillard, ce matin d'octobre, était tout rosé de soleil, et ouatant les bruits, adoucissant la lumière, il endormait la hâte et les soucis. Le brouillard lui-même a changé depuis les jours d'autrefois. Ces nuées humides et glacées, qui faisaient l'homme brutal mais actif, féroce mais énergique¹, on les a domptées, humanisées, attendries. Elles crèvent encore en brusques colères d'orages ou en longues pleurnicheries de petites pluies fines ; mais on se rit de leurs humeurs ; sous les plaids imperméables, dans les souliers et les manteaux de caoutchouc, on ne sent plus leur tyrannie. Le doux brouillard nuancé ne sert plus qu'à amortir les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, qu'à masquer les coins de misère et de

1. H. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, I, p. 7-8.

tristesse, et qu'à voiler la fuite des heures et des jours, sous la monotonie de ce climat jadis sauvage, aujourd'hui dompté par les mille inventions de l'homme.

Rien ne frappe les Américains autant que cette douceur, cette humanité de la terre anglaise. A les entendre¹, c'est l'un des facteurs importants de la situation actuelle. Dans ce pays de plein air, disent-ils, ni les chaleurs, ni les froids excessifs n'arrêtent une heure les jeux et les sports : ce peuple ne peut plus s'astreindre au travail de cabinet, à l'étude. Il vit dehors : il devient un athlète, un soldat, un marin, un voyageur, un colon : mais il est rarement un savant, et la science est nécessaire à l'industrie actuelle. Il se crée des réserves de force physique ; mais il n'élargit plus le cercle habituel de ses pensées. Il vit aujourd'hui comme hier il a vécu, comme ses pères vivaient. Il ne change rien à ses occupations, une fois adoptées, — que d'ailleurs il subordonne à ses sports et à ses jeux. Il devient le Romain des temps modernes, sérieux, respectueux des lois et de l'ordre établi, vigoureux, conquérant ; mais, un peu ignorant, il est incapable peut-être de se plier aux nécessités des temps nouveaux, trop conservateur des vieux usages. Sous le voile demi-transparent du brouillard teinté de soleil, ses années passent et ses années reviennent, sans que rien ne lui marque fortement leur renouvellement et leur chute, sans le repère des saisons accablantes et des mois rigoureux... Quand les Hollandais, après des siècles de lutte, eurent façonné leur terre, leur ciel, leurs eaux, selon leurs manies et selon leurs goûts, quand, du marais d'autrefois, ils eurent fait la riche, et propre, et confortable Hollande du xvii^e siècle, ils s'endormirent un peu à la tiédeur de leurs poêles et de leurs pipes, et ils cherchèrent dans l'alliance anglaise ce que les Anglais cherchent aujourd'hui dans l'alliance américaine, un oreiller pour leurs digestions. Guillaume III réalisa pour sa Hollande ce que Joe rêve aujourd'hui pour ses chers Midlands...

Ces Messieurs, sans hâte, venaient à leurs bureaux, en suivant, tout le long de la route d'Ilagley, au front des façades de briques roses, les verdure des jardinets et des

1. Price-Collier, *Forum*, décembre 1894.

gazons et les feuillages éternels des sapins, des lierres, des lauriers et des houx. Quelques bouleaux dénudés pouvaient trahir l'automne et l'année finissante : ces Messieurs se mirent à songer que la saison de Brighton allait s'ouvrir et qu'ils iraient là-bas voir de loin les duchesses que Joe connaît pour eux... Les façades des cottages leur parlaient de cette vieille Angleterre, dont ils sont maintenant membres et parties. Leurs pères étaient radicaux et vivaient dans le présent, en haïssant un peu le passé d'oppression, en méprisant les castes inutiles, en mettant toute leur confiance dans le libre travail et dans l'effort. Mais ces Messieurs sont unionistes et ils appuient leurs privilèges conquis de bourgeois et d'accapareurs aux vieux privilèges hérités de la noblesse et de l'Église. Les façades neuves ont des baies en ogives, des pignons crénelés ; les fenêtres aux croisillons de pierre et les ornements perpendiculaires de tout ce néo-gothique font de leurs résidences, à eux les parvenus d'hier, les exactes et ridicules copies des vieux manoirs. Ces Messieurs sont à l'aise dans ces vieilles choses. Sous l'arche romane de la boutique, près des gigots pendus entre les meneaux, le gros boucher, tout gonflé de sang rouge, étalait sa fierté d'être un Anglais de la vieille Angleterre...

Ces Messieurs se sont assis à leurs bureaux. Leur courrier les attendait. Quelques lettres de correspondants lointains leur ont donné de l'humeur. Un quincaillier des îles Hawaï se plaint de n'avoir pas encore reçu, après neuf mois d'attente, les boulons qu'il demandait pour une entreprise du gouvernement¹ : ces gens des antipodes sont toujours pressés ! il faudrait, pour leur plaire, ne jamais penser qu'à eux !... « Vos scies, écrit un boutiquier des Bahamas, sont trop chères et trop vieilles. Vous ne m'envoyez que des modèles inusités chez nous. Mal ficelés dans du papier gris, vos articles se rouillent pendant la traversée ou font piètre figure à mon étalage. Vos concurrents américains ont pris l'habitude de m'expédier les leurs en de jolies boîtes de carton ou de bois, qui tentent mes clients et qui m'épargnent, à moi, beaucoup de pertes et de temps². » Des boîtes pour

1. *Annual Series*, n° 1900.

2. *Blue-Book*, C 8449, p. 131.

des scies! a-t-on jamais, depuis que Birmingham existe, empaqueté les scies autrement qu'en du papier gris? ces nègres des Bahamas sont vraiment trop naïfs si, pour eux, ils se figurent que l'on va changer toutes les vieilles habitudes!... « Je vous retourne vos lampes, écrit un entrepositaire de la Trinité. Nous ne vendons plus de lampes à huile, et le pétrole américain amène aussi les lampes américaines, qui sont plus commodes, moins lourdes, de formes plus nouvelles et plus variées que les vôtres¹. » Pour plaire à ces gens-là, il faudrait chaque matin changer ses modèles et inventer quelque chose! « Il n'y a plus rien à faire dans ce pays, écrit un voyageur de commerce qui visite le Cap en ce moment. Les horloges et les montres américaines ou allemandes, fabriquées à la mécanique, se vendent pour rien. Avec leurs couronnements estampés et leurs cadres peints, les horloges allemandes ont une apparence plus artistique que les nôtres. Le bronze d'aluminium ou le fer oxydé donnent aux boîtes de montres américaines un certain cachet de distinction, et les cadraus un peu voyants plaisent à ce peuple de paysans et de mineurs². » De la camelote! jamais une vieille maison de Birmingham ne déshonorerait les marques anglaises! si ces Boers de l'Afrique centrale ne sont pas capables d'apprécier la différence, tant pis pour eux!...

Pour passer leur humeur, ces Messieurs ont pris leurs journaux. En première colonne, à son ordinaire, le *Birmingham Daily Post* célèbre la gloire de Joe. L'infatigable ministre des Colonies travaille pour ses chers Midlands. A Noël, il leur donnera, pour cadeau, le port de lettre à deux sous à travers tout l'Empire : les lettres coûtant moins cher, les commandes vont affluer. Joe s'est aussi renseigné sur la concurrence étrangère aux colonies. En un gros Livre Bleu de six cents pages³, il a publié les réponses des gouverneurs et les conseils pratiques à en tirer : « Dans tous ces pays neufs, avec les chances plus nombreuses d'avaries ou de perte, les émigrants peu fortunés en général préfèrent les

1. *Blue-Book*, C. 8449, p. 95.

2. *Blue-Book*, C. 8449, p. 237.

3. C — 8449 : *Trade of the British Empire and Foreign Competition*.

articles bon marché et *ayant de l'œil*. Il faut aussi penser qu'en ces maisons et ces fermes isolées un instrument, une serrure, une machine doivent pouvoir être montés ou posés par le premier venu et facilement réparés au moyen de pièces interchangeables, faites à la machine. Il faut recourir aux dernières simplifications, aux derniers perfectionnements mécaniques et chimiques (p. 7, 8)... A Ceylan, les poteries et faïences anglaises ne se vendent plus : on se plaint du *conservatisme* de nos fabricants et de leur répugnance à changer leurs modèles (p. 271)... A Hong-Kong, on se plaint que le fabricant anglais ne sache pas s'adapter aux besoins du pays et qu'il se *colle* aux vieilles grandeurs et qualités, aux vieilles couleurs, aux vieux poids, vieilles formes et vieux styles (p. 336)... Les Australiens achètent les pianos allemands : les pianos anglais sont du style et du ton d'il y a quarante ans (p. 411)... A Victoria, les articles français sont préférés : les articles anglais, toujours les mêmes, sans changement aucun depuis des années, ont lassé le public (p. 429)... »

Changer ! toujours changer ! Joe en parle à son aise ! Il sait pourtant quelles entraves met aux changements, à l'introduction des machines nouvelles et des procédés nouveaux, l'obligation de discuter avec les syndicats ! Ce qui fait la force des Américains et des Allemands, c'est qu'ils tiennent leurs ouvriers, les uns par la force gouvernementale, les autres par la force de l'argent. Ce qui tue l'industrie anglaise, c'est l'ingérence et la révolte constante des *Trade-Unions*. Un patron n'est plus libre chez lui. Dès qu'il veut modifier les clauses du contrat de travail, ou les heures, ou les salaires, ou les procédés, ou les machines, — afin de lutter contre la concurrence étrangère, — les syndicats se mettent en branle ou en grève !... Quand Joe aura fini avec les gêneurs du dehors, il faudra qu'il songe aux gêneurs du dedans. La prospérité du royaume et la grandeur de l'empire sont incompatibles avec ces mutineries et ces exigences toujours gran-

1. *Second Report on Depression of Trade*, page 33 : les gens de Birmingham se plaignent devant la commission, « an improvement is required in an article which has been made at a certain rate of wages ; a workman perhaps will not give you a price for arranging the pattern before he consults his union or his trade society. There is a very strong feeling against making changes and it is very intelligible in some respects. »

dissantes. Après six mois de luttes, les charbonniers du pays de Galles ont enfin mis leurs ouvriers à la raison ; avec un peu de poigne, on viendrait à bout de tous les autres.

Ainsi pensent ces Messieurs en repliant leur *Daily Post*, et ils prennent le *Financial News*. Bonnes nouvelles : les mines du Transvaal continuent de monter ; les affaires du Klondyke s'annoncent bien. Ces Messieurs supputent leurs gains : en six ou sept ans, leurs actions du Transvaal ont quintuplé de valeur. Voilà des affaires qui « paient » et qui dispensent de se mettre en quatre pour plaire à un nègre des Antilles ou à un Boer de l'Afrique australe, pour faire un métier de valet et gagner quelques livres avec six mois d'escompte ! Il n'y a décidément que les grandes affaires. C'est folie désormais de gâcher sa vie derrière un comptoir ou derrière un bureau, à vendre quelques paquets de scies ou quelques grosses de rivets. Le métier est perdu par ces boutiquiers d'Allemagne et d'Amérique, qui commercent à la petite semaine et qui se contentent de bénéfices ridicules !... Le *Financial News* a deux ou trois colonnes pour les *Compagnies Limited*. Ces Messieurs sont tous membres de dix ou quinze de ces compagnies, dont le nombre a décuplé durant les vingt années dernières. Aujourd'hui, dès qu'une affaire commerciale ou industrielle semble prospérer, un *promoter*, un lanceur, vient trouver le propriétaire ou le patron et lui propose de mettre la chose en société. On évalue les bénéfices actuels ou futurs. On en déduit la valeur réelle ou possible du capital à souscrire. Le *promoter* achète le tout, et paie, moitié argent, moitié actions de la future société ; à lui, ensuite, par les journaux, les conférences, les visites et toutes les réclames, de lancer les actions dans le public et de réunir les fonds nécessaires. Le public souscrit sans peine : les actions sont de cinq livres (125 francs), ou moins, d'une livre parfois (25 francs). Chacun veut prendre son billet à la loterie. Car, pour tous, ce n'est bien qu'une loterie. Si le succès répond aux promesses, l'exemple du Transvaal est là pour montrer les énormes bénéfices possibles ; si l'affaire échoue, c'est à passer à la colonne des profits et pertes. La souscription n'engage ni le nom ni la responsabilité des actionnaires ; la compagnie est *limited*, à responsabilité limitée ; en cas de déconfiture, il est bien en-

tendu que ses créanciers ne peuvent rien exiger d'elle au delà du capital déclaré.

A Birmingham, jadis, l'industrie et le commerce étaient aux mains de petits patrons. Connaissant par un long apprentissage et par une pratique journalière les moindres détails du métier, ils cherchaient et trouvaient sans cesse un perfectionnement, une simplification, une économie, une idée ; sachant aussi les besoins et les goûts et les époques des marchés divers, ils s'ingéniaient à satisfaire tel ou tel client, à le garder par des concessions aux époques difficiles, à le relancer aux époques favorables, à le ramener en cas d'infidélité. Aujourd'hui, tout est en compagnies *limited*, l'épicerie et la banque, la pharmacie et les modes, et surtout les fabriques et les maisons de commission. On veut moins de responsabilité individuelle et l'on épargne le zèle. Tous désirant moins de risques et plus de profits, on obtient seulement moins de besogne. Le commerce et l'industrie de Birmingham deviennent une sorte d'État à la française, où une armée de fonctionnaires soldés, de ronds de cuirs asservis à la paperasse, travaille sans ardeur, mal commandée de loin par un trop nombreux et trop coûteux état-major, qui ne siège en conseils d'administration ou en assemblées d'actionnaires que rarement, brièvement, et seulement pour connaître en gros de la situation financière.

Rien n'a contribué, je crois, autant que les compagnies *limited*, à ce « conservatisme insulaire » dont se plaignent les consuls anglais. Car ces affaires, sans âme et sans pensée, poursuivent à travers les années leur marche mécanique. Du jour où la machine est montée, nul ne se met plus en peine de l'améliorer en cas de défaut, de la refaire en cas d'usure, ni même d'en surveiller l'allure et le rendement. Elle va par la force acquise. Elle fabrique aujourd'hui ce qu'elle fabriquait il y a vingt ans, des lampes à huile quand tout le monde s'éclaire au pétrole, et des perruques quand on ne porte plus que de fausses dents. Elle jette sur le marché, avec une constance et une régularité inintelligentes, les articles que personne ne demande aujourd'hui et qui auraient leur vente demain, ou les produits qui jadis se demandaient en abondance et qui aujourd'hui ne se vendent

plus. Elle maintient les vieux modèles et les prix d'autrefois. Elle ne peut les changer, d'ailleurs ; elle ignore les inventions récentes et les matières neuves. Elle a un rendement minimum pour une dépense maxima, parce qu'elle a des charges inutiles et d'énormes frottements. Le capital souscrit, dont elle doit gagner l'intérêt, n'est pas en réalité le capital utile, qui pourrait suffire à son fonctionnement. Le *promoter*, d'habitude, et les premiers actionnaires se sont taillé une grosse part, et, dans l'achat puis dans l'organisation de l'affaire, leur appétit a plus coûté à satisfaire que les demandes des intéressés : telle fabrique de tubes à bicyclette, achetée mille livres (25 000 francs) à son propriétaire, a été revendue au public dix-huit mille livres (450 000 francs). Il faut que les bénéficiaires entretiennent ce capital ! Aussi l'on fabrique et l'on fabrique : on a pris un nombreux personnel ; on ne veut que de grosses affaires ; on méprise et l'on néglige le petit client, dont Birmingham vivait autrefois ; on laisse aux Allemands et aux Américains les petites commandes, qui finissent toujours par emmener aussi les grosses¹. Et les capitaux, drainés par ces loteries, ne vont plus à l'aide du petit artisan... Sous une autre forme, c'est le fléau de l'épargne française n'allant qu'aux fonds d'État et aux entreprises officielles. Quand un débutant demande quelques milliers de livres pour une nouvelle affaire, il ne trouve pas un prêteur ; mais quand Lipton (le Boucicaut de Birmingham) demande deux millions, le public lui en offre cinquante.

Le récent et scandaleux procès du grand *promoter* Hooley a montré que toute l'Angleterre est rongée par ce mal. Mais Birmingham et sa petite industrie en ont été ou en seront les premières victimes. Nulle part, le goût de ces loteries n'a été plus populaire. Nul terrain aussi n'était mieux préparé à leur établissement. La génération de Joe avait étranglé déjà les petits industriels, en fondant, à l'exemple de Joe, quelques grandes maisons qui conquéraient de haute lutte le monopole

1. *Blue Book*, C-8499, p. 8 et suivantes. *C. Annual Series*, n° 1863 : en Chine, la coutellerie allemande est apportée de Singapore, et la bimbeloterie allemande envahit le marché de Hong-Kong : *British firms will not sell in sufficiently small quantities ; German and Chinese firms will book an order for a five pence*. De même, *Annual Series*, n°s 1864, 1882, etc.

des boutons ou des vis. Mais cette génération de conquérants avait du moins le goût de l'action et du commandement effectif, le souci et la connaissance des affaires. La génération actuelle, fille de ces accapareurs, a voulu vivre de ses privilèges hérités, sans plus rien faire qu'ordonner de haut et diriger de loin, en nobles maîtres. Ce n'est pas impunément que l'on s'allie aux nobles lords. Cette génération, unioniste en politique, l'est aussi devenue en affaires, et Birmingham est aujourd'hui la capitale de cet unionisme commercial : la ville libre de petits patrons actifs n'est plus qu'une caserne d'employés sans zèle, sous des chefs sans compétence et sans ardeur.

De tout le royaume et même de l'étranger, les *promoters* se sont abattus sur elle, traînant à leur suite une nuée d'hommes de chiffres et d'agents contentieux, d'*accountants*, autre sorte d'oiseaux qui pullulent toujours sur les organismes et sur les commerces morts, et qui achèvent les mourants. Birmingham est devenue leur proie. Ils se sont installés dans son industrie, dans ses bureaux, dans toute la vie des particuliers, et ils voudraient mettre la griffe sur la ville elle-même et sur les affaires communales. Tel de ces promoteurs, venu d'Allemagne ou d'Autriche comme notre grand Cornélius Herz, est déjà candidat aux élections pour le Conseil, en attendant la Chambre des Communes... Ces Messieurs voteront sans doute pour ce baron allemand, naturalisé d'hier, parce qu'il est noble et parce qu'il se dit unioniste et impérialiste : tous ces Messieurs sont pour l'union des trois Royaumes et de l'Empire, pour la formation de cette gigantesque compagnie *limited, England and Sons*, dont Joe est le *promoter* et dont les bénéfices les dispenseraient à jamais de travail...

Ces Messieurs ont replié leurs journaux, donné quelques ordres, signé des lettres, puis, une heure sonnant, ils ont pris la route du club. Le temps s'était un peu gâté, et la rue boueuse était pleine d'ombre et de froid. Mais, au club, la tiédeur du feu, dont les reflets vacillent sur le chaud tapis d'Orient, les gagne dès le seuil. Ils se mettent à table, en belle humeur ; ils s'y installent ; ils s'y attardent. Leurs pères se contentaient d'*ale* et de rosbif froid, et louchaient debout, au premier *bar* de rencontre. Il faut à ces messieurs les vins de France ou de Californie, des vins de luxe, des crus titrés, du cham-

pagne armoricé, du bordeaux des comtes de Ravez et des marquis de Barsac. des vins « pour la noblesse », comme les gros cigares qu'ils vont allumer tout à l'heure. Ils dépensent à leur lunch le quadruple du temps et de l'argent que leurs pères y donnaient. Cinq Allemands se contenteraient de ce qu'il leur faut à chacun d'eux, et, si l'Américain est une bête aussi dispendieuse, il fournit en réalité le quintuple de travail¹.

Après le lunch, le cigare et la partie de billard les retiennent encore. Puis, c'est une assemblée d'actionnaires, où ils vont apprendre que telle compagnie *limited* suspend ses affaires ou ne donne pas les bénéfices espérés. Les administrateurs proposent de liquider ou de réduire. Avant d'en arriver là, on a végété plusieurs années, promettant toujours aux actionnaires des dividendes qui ne venaient jamais, offrant toujours de nouvelles concessions au client pour l'amorcer et bâcler des affaires quand même, dilapidant le capital et gâchant les prix, cachant sous des inventaires fictifs la décadence, puis la déconfiture. Aujourd'hui on est au bord du fossé, que l'on s'obstinait à ne pas voir... Les compagnies « *limited* » ont eu ce rôle fâcheux, par leurs promesses d'avenir et par leurs fausses espérances, d'endormir la vigilance de tous et de ne pas laisser voir à toute minute le péril imminent. Elles sont allées répétant que la crise était passagère et qu'il fallait seulement tenir, « avoir de l'estomac ». Et l'on a continué sans plus d'enquête... Demain, les *accoutants* vont se jeter sur le cadavre. C'est une usine qui fermera ses portes, une maison qui disparaîtra, remplacée après-demain par deux maisons en Amérique et en Allemagne... C'est toute l'histoire en raccourci de l'industrie des bicyclettes dans les Midlands. On se vantait d'en avoir le monopole; on en exportait pour 26 millions en 1893, 30 millions en 1894, 34 millions en 1895, 46 millions en 1896; des centaines de sociétés se fondaient, et continuaient de fabriquer, bien que de toutes parts les marques anglaises, trop lourdes et trop coûteuses, fussent remplacées par des marques américaines². En 1897,

1. *Second Report on Depression of Trade*, page 84 : *The frugality which is necessary to bring up our labour to foreign labour is the dispensing with many of the luxuries which our artisans of recent years have been in the habit of enjoying.*

2. *Annual Series*, nos 2122, 1983, etc.

l'exportation est descendue à 35 millions ; en 1898, elle est tombée à rien ; Coventry, qui n'était plus qu'une usine à bicyclettes, s'est trouvée ruinée de la veille au matin : tout son peuple est dans les rues, sans ouvrage, crevant de misère...

Ces Messieurs, entre quatre et cinq, ont fait une nouvelle apparition à leurs bureaux. Ils reprennent vers cinq heures la route d'Hagley. Ils y retrouvent leur *home* et leurs serres. Ils y reprennent le culte de quelque *hobby* (manie, dada). Chacun d'eux a sa manie. — c'est la mode. — Les uns collectionnent les orchidées, les autres les timbres-poste, d'autres les éditions de Ruskin ou de Carlyle. — non pour les lire, mais pour les montrer. La plupart « s'entraînent » aussi à quelque jeu ou à quelque sport. billard, tennis, boxe, etc. ; chaque jour ils y consacrent quelques heures. Il en est qui s'entraînent pour la parole en public et pour la « *debating society* », la société de discussion, — c'est là que Joe a débuté : c'est de l'*Edgebaston Debating Society* qu'il est parti pour la fortune que l'on sait... Ces manies et ces entraînements deviennent pour un grand nombre la grosse affaire de la vie. Cette culture désintéressée du muscle les détourne des intérêts vitaux de leur commerce et de leur industrie. Car être un bon commerçant n'est rien. Devenir un champion de la raquette ou de la bille, voilà qui pose un homme et en fait presque l'égal d'un *baronet* ! Monsieur Jourdain, il y a deux siècles, prenait déjà un maître de danse et un maître d'armes.

Et M. Jourdain prenait aussi un maître de philosophie et un maître de musique : il se piquait de protéger les sciences et les arts. A l'entrée de leur musée municipal, ces Messieurs ont fait graver sur le marbre *By the gain of industry, we promote art.* (Avec les gains de l'industrie, nous faisons avancer l'art !...) Ils sont *promoters* d'art et de science, comme ils sont *promoters* d'affaires. Ils donnent parfois leur argent, jamais leur attention et leurs soins. Les Allemands et les Américains, plus avisés, ont renversé la formule, et c'est par la science et par l'art qu'ils *promotent* leur industrie : aussi va-t-elle sans cesse de l'avant, se perfectionnant et s'affinant, se complétant et se renouvelant, toujours prête à la lutte, toujours conforme aux derniers progrès... Mais, sur ce point, l'exemple de Manchester et de Liverpool nous pourrait être d'un

meilleur enseignement. Si le conservatisme ruine Birmingham, c'est l'ignorance qui peu à peu menaçait de ruiner Liverpool et Manchester. Celles-ci, du moins, ont pris conscience de leur mal et cherché le vrai remède. Birmingham ne semble pas se rendre compte des nécessités présentes. Elle espère encore qu'après la crise passagère, les beaux jours de 1873 reviendront d'eux-mêmes ou que la baguette magique de Joe les ramènera : elle a oublié son histoire et le siècle d'efforts patients, de science et de vertu, qui précéda les bénéfices de 1860 à 1873.

Car l'ancienne prospérité ne fut pas un coup de chance que le hasard et le jeu créèrent, et que le hasard peut redonner. C'est par la vertu de ses penseurs et de ses dissidents, par l'étude et par les efforts de ses inventeurs, par le travail acharné de tous ses fils, que Birmingham est arrivée jadis à la fortune. Elle était radicale alors, radicale d'esprit et non pas de nom seulement, sans cesse en quête de nouveau, toujours en effort de progrès. Elle avait fait la révolution de l'industrie moderne : c'était dans ses usines de Soho que Watt et Boulton avaient asservi la vapeur, et c'était chez elle aussi que Murdock avait inventé le gaz et la locomotive. Elle avait, la première, appliqué en grand à la fabrication du fer les procédés du puddlage. Elle était devenue puissante par les forces combinées du fer et de la houille, et, chaque jour, dans le détail, ses petits patrons avaient imaginé quelque perfectionnement, inventé, simplifié, changé. Elle avait conquis la clientèle du monde en s'adaptant aux besoins du monde nouveau. Elle marchait en tête des peuples travailleurs, et non pas à la suite des lords parasites. Elle ne cherchait pas à exploiter le voisin au profit de sa paresse : son travail profitait à tout l'univers. La concurrence alors ne la gênait pas. Elle avait pourtant vu monter à ses portes des rivales mieux partagées, semblait-il. Quand le procédé Bessemer avait renversé le fer au profit de l'acier (1856), ses minerais impurs n'avaient pu se prêter au nouveau traitement ; les aciéries du Cumberland et les usines des grands ports, fournies de minerais espagnols et suédois, lui avaient fait une rude concurrence. Mais elle avait redoublé de zèle et d'énergie : ne fabriquant pas l'acier aussi économiquement, elle l'avait forgé, coulé, roulé,

étiré en rails, aplati en plaques, et surtout débité en mille ustensiles nouveaux que, chaque jour, elle inventait. La grande prospérité de 1873 résulta de cet effort...

Depuis, Birmingham ignora le progrès du monde. Les grandes inventions se firent sans elle et contre elle. Le procédé basique, permettant de convertir en acier les minerais les plus impurs, aurait pu lui rendre la suprématie d'autrefois. L'électricité et les cuivrieres et les mille menus objets qu'elle emploie aurait pu lui donner des années de travail. Le pétrole et les nouveaux moyens d'éclairage et de locomotion sollicitaient ses inventeurs... Elle a tout ignoré, parce que, détournant les yeux du présent, elle s'était éprise d'un beau snobisme pour le passé... Elle était autrefois la grande dissidente et la grande travailleuse. Elle ne s'en rapportait qu'à son jugement et ne vivait que suivant son idéal. Elle croit aujourd'hui en la parole de ces rhéteurs aimables dont les Unionistes font leurs chefs aux Communes et qui vont prêchant l'amour des vieilles choses, l'utilité de la croyance et de la tradition, l'impuissance de la raison, la faillite de la vérité, la beauté du préjugé et la solidité des ruines!... Elle a voulu vivre dans la compagnie des lords « avec l'Église et avec la Bière », et, pour le service des faux dieux, elle a déserté le culte du progrès, son Seigneur et Maître. Et quand Joe lui propose de construire pour sa paresse une maison familiale et tranquille, elle oublie les paroles du Livre, qui jadis était toute sa loi : « Si le Seigneur n'édifie pas une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui cherchent à la construire. »

VICTOR BÉRARD

A MON FILS

APRÈS UNE LECTURE DE MARC-AURÈLE ¹

— 1874 —

Un peu d'ambition, pas trop : c'est le moyen
De rester philosophe en étant citoyen.

Nourris de hauts pensers la justice en ton âme ;
De ta lampe sacrée alimente la flamme,
Et, pour la préserver du monde au souffle impur,
Autour d'elle construis le devoir comme un mur.

Afin de mieux garder la douceur souveraine
Des nobles sentiments qui font l'âme sereine,
Tiens-toi loin des méchants, des oisifs envieux :
Les méchants qu'on voit moins, on les supporte mieux.

Mais console les bons, si leur âme est blessée,
Et, pour les soulager, entre dans leur pensée.

*
* *

Si tu fais quelque bien, loin de le publier,
Pour le rendre meilleur tâche de l'oublier.
Passe à d'autres bienfaits. Vois la Nature immense :
Sitôt ses fruits donnés, vite elle recommence

1. Extrait d'un volume qui paraîtra sous ce titre : *Années de Jeunesse et d'Exil*.

Sa tâche et son labeur, sans jamais se vanter
 Des trésors qu'elle épand : tu la dois imiter.
 La vigne, ayant donné sa vendange empourprée,
 Contenté sans orgueil en son cœur se récréé :
 Elle a fait son devoir et ne demande rien.
 Le cheval à la course, à la chasse le chien,
 Sont heureux d'obéir à l'instinct qui les guide.
 L'abeille, dans sa ruche amassant l'or liquide,
 Ivre de son travail s'en va-t-elle crier :
 « Voyez, mon alvéole en est lourde à ployer ! »
 Non : chacun, ayant fait ce que veut la Nature,
 De nouveau se prépare à la saison future.
 Fais de même. Autrement le bien n'est qu'un marché.
 L'œil après qu'il a vu, le pied ayant marché,
 Réclament-ils salaire ? Et la volonté libre,
 Pour s'être maintenue en un juste équilibre
 A-t-elle droit au Ciel ? Dieu lui doit-il un prix
 Pour avoir vu l'honnête et l'avoir entrepris ?
 On démérite, en la quêtant, la récompense.
 Ne dis nul bien de toi, si tu veux qu'on en pense.
 De ta bonne œuvre, en paix, laisse germer le fruit.
 Bruit ne fait pas de bien, bien ne fait pas de bruit.

*
* *

Tout au devoir : il faut, si rude qu'il paraisse,
 L'accomplir chaque jour sans dégoût ni paresse.
 Malheur au fainéant ! celui-là je le plains
 Dont les jours ne sont pas comme des épis pleins.
 Cache ton bon dessein, surtout lorsqu'il commence :
 Ainsi le laboureur enfouit la semence
 Qui pendant tout l'hiver doit dormir son sommeil,
 Mais, au printemps, s'élançe au baiser du soleil.

*
* *

Accepte les assauts de la fortune adverse.
 Un fou seul, lorsqu'il pleut, se fâche de l'averse ;
 Ne nous emportons pas contre les choses, car

A nos emportements elles n'ont nul égard.
Un dépit insensé nous les fait plus amères.

L'imagination se forge des chimères :
Jetons par la fenêtre et hors de notre esprit
Tout mal d'opinion qui l'attriste et l'aigrit.

Si volontairement tu n'affliges personne,
Pourquoi t'affliger, toi ? — L'on t'offense ? Pardonne,
Antisthène disait que c'est un lot de roi
D'ouïr, faisant le bien, dire du mal de soi.

*
* *

Quoi qu'on die ou qu'on fasse, il faut que tu sois homme.
Exerçant la raison et la justice, comme
L'émeraude peut dire : « Il faut, heur ou malheur,
Que je sois émeraude et garde ma couleur. »

Or le propre de l'homme est d'être libre et juste.

Et l'homme accroit en lui cette nature auguste
Quand il sait triompher du plus inique sort :
Battu de la tempête, il grandit par l'effort ;
Vaincu mais non soumis, il conserve sa gloire.
L'important n'est donc pas d'obtenir la victoire,
Mais de la mériter. Un cœur bien résolu
Sur le roc de l'exil aiguise sa vertu.

Le sort a plus d'un piège et plus d'une aventure ;
Le sage s'y prépare, il dit à la Nature :
« Donne ce que tu veux, reprends ce que tu veux,
Ma volonté d'avance est conforme à tes vœux. »

*
* *

La terre a soif de pluie, et l'homme de justice :
Qu'elle arrose ton âme et que tout y fleurisse ;

Tu cueilleras plus tard, quand viendra la saison,
Les fruits de ta vendange et ceux de ta raison.

Que l'orgueil, comme un feu qui dévore une plaine,
Ne te dessèche point de sa brûlante haleine.

Aime l'étude et l'art, nobles et vrais plaisirs
Qui ne font point notre âme esclave des désirs.
Chaque vice a son clou qui l'attache à la terre :
Chaque vertu nous prend sur son aile légère
Et nous emporte au ciel, loin de la volupté,
Le plus cruel tyran de notre liberté.

Fais au sol du devoir fleurir la poésie,
Et sur la volonté brode la fantaisie.

Le bien va lentement, il marche pas à pas ;
Suffit, pour avancer, qu'il ne recule pas.

Compte que tu seras payé d'ingratitude :
Le coup, étant prévu, te paraîtra moins rude.
Tu donneras encore à l'ingrat pardonné :
On n'emporte en mourant que ce qu'on a donné.

ÉMILE DESCHANEL

L'AMBASSADE

DE

TIPPOU-SAHIB A PARIS

EN 1788¹

En 1788, le 16 juillet au soir, les badauds de Paris se pressaient aux abords de la rue Bergère. Il s'agissait de voir, d'apercevoir au moins dans un carrosse à six chevaux, escorté de cavalerie, trois personnages exotiques, au teint basané, aux costumes somptueux et divers. Le populaire, si facilement enclin à adapter la réalité à ses imaginations, déclarait, sans distinguer grand'chose et sur la foi des curieux qui avaient eu la bonne fortune d'assister avant la chute du jour à l'entrée de la voiture par la barrière des Gobelins, que ces personnages, un vieillard et deux hommes jeunes encore, avaient la mine très orientale. Les moins ignorants parlaient à leur propos de l'Inde, des guerres encore récentes de la péninsule, de l'Anglais, du bailli de Suffren; ceux qui lisaient les gazettes affirmaient que c'étaient là trois ambassadeurs envoyés au roi par Tippou-Sahib.

De fait, ils disaient vrai. Hayder-Ali, notre valeureux allié des guerres du Carnatic, avait, à la fin de sa vie, caressé le

1. D'après les papiers des Archives du Ministère des Colonies.

projet d'envoyer une ambassade au « Puissant Empereur de France ». La mort, en le prenant sous les murs d'Arcate, ne lui avait pas permis de réaliser son désir. Fidèle continuateur de sa politique et héritier de ses sentiments, Tippou-Sahib, son fils, venait de passer de l'intention au fait.

Sans doute, son amitié personnelle nous était connue, mais il en avait voulu l'affirmation solennelle et formaliste. Du reste, en face de la puissance croissante des Anglais, Tippou restait un ami à ménager : il comptait cent cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille cavaliers, il avait une artillerie bien montée, il était le plus riche prince de l'Inde, le plus proche de nos voisins, Mahé était dans ses États. Que, sous son projet de faire une manifestation de pure forme, Tippou cachât l'arrière-désir de renouer une alliance effective, qu'il y eût intérêt à ne s'entendre même avec lui que pour de simples relations commerciales, c'était trop pour qu'on n'accueillît pas son vœu.

Dès le milieu de l'année 1786, un certain Pierre Monneron, négociant considérable qui faisait entre la France et l'Inde le commerce d'échange et qui avait la faveur d'approcher le sultan, reçut de lui mission officieuse de négocier cette affaire. A peine avertis, le commandant de Pondichéry, M. de Cossigny, ami personnel de Tippou, et le gouverneur de l'île de France, M. de Souillac, firent toute diligence pour qu'elle aboutît promptement. Le sultan désigna ses ambassadeurs ; pour leur transport en France, M. de Souillac fit armer une corvette, l'*Aurore*, et il en confia le commandement à Monneron, qui avait donné au sultan sa parole de conduire personnellement l'ambassade jusqu'à Versailles.

Mais alors tout allait lentement, les navires et les informations. Par un défaut d'entente, quand la corvette toucha à la côte de Malabar, les ambassadeurs avaient quitté Mangalore et attendaient à Pondichéry. Ils y attendirent, depuis la fin de janvier jusqu'au 21 juillet, le navire d'abord, la saison propice ensuite. Seulement ces temporisations n'étaient pas un temps perdu. Mieux placé que personne pour sonder les intentions du sultan, M. de Cossigny tenait *darbar*¹ avec les ambassadeurs,

1. Tenait conseil. Le *darbar* est, à proprement parler, une audience solennelle.

les interrogeait, sondait leur caractère et envoyait à Versailles de préalables rapports.

Mahomet-Dervich-Kan, chef de la mission, était un homme d'une quarantaine d'années. Sans grand génie personnel, il tirait tout son mérite de l'illustration de sa famille. Il appartenait à une tribu qui avait la prétention de descendre du Prophète. De tout temps, ses ancêtres avaient occupé les premières places dans le Carnatic : l'un d'eux, son aïeul, intendant général des armées du sultan, avait été tué sur le champ de bataille. Lui-même était le propre beau-frère du gouverneur général de toutes les places de Tippou. Tant de gloire dans ses origines ou ses alliances avait valu à Mahomet-Dervich-Kan la continuation d'une faveur que lui témoignait déjà Hayder-Ali.

L'autre ambassadeur, Akbar-Ali-Kan, était un lettré qui portait dans ses bagages un exemplaire de ses œuvres. L'amour-propre d'auteur est de tous les pays et de tous les temps. M. de Cossigny annonce les six gros volumes d'histoire et de poésie qu'Akbar traîne avec lui et qu'il montre volontiers. Cet historien-poète, qui avait la naïveté d'un débutant, comptait soixante-dix printemps. Tippou l'avait choisi pour sa réputation d'homme d'esprit.

Mahomet-Ousman-Kan, troisième envoyé, ne se recommandait à l'attention ni par l'illustration de ses origines, ni par ses productions intellectuelles. C'était un homme de bonne mine, de taille avantageuse, à l'esprit fin. Bien que troisième ambassadeur, il était réellement le premier, payait de sa personne, prenait la parole, répondait aux questions. Ancien waquil auprès de Bussy, il avait cinquante ans environ.

Des trois personnages, le premier parlait le maure, les deux autres parlaient, en outre, le persan. Akbar emmenait avec lui son fils, Ousman emmenait son neveu. Il y avait, en plus, comme gens de la suite, des serviteurs, porteurs de bâtons, porteurs de flambeaux, cuisiniers, huit cipayes et leur capitaine César, ancien fourrier des troupes de couleur de l'île de France, qui servait d'interprète et mettait le don des langues au service de sa bourse : en tout quatre-vingts personnes.

Monneron, en raison des responsabilités, les réduisit, dignitaires et comparses, à quarante-cinq. Dès le premier jour, il était fort visible que la plus parfaite mésintelligence régnait

parmi les chefs de file. Ils devaient bientôt montrer plus clairement encore la diversité de leurs humeurs et leur jalousie inquiète. Il y avait six mois qu'ils avaient quitté le Maïssour. Les circonstances, la maladie, les menus incidents de la traversée allaient augmenter encore ces lenteurs, auxquelles devait ajouter par surcroît la curiosité de ces esprits d'Orientaux puérilement amusée par les révélations d'une civilisation inconnue.



A bord, on respecta la conscience et les habitudes de Leurs Excellences. L'équipage, pour sa vie quotidienne, tuait ses bêtes loin de leur cuisine. Le premier ambassadeur collectionnait des riens et mangeait sans cesse, les deux autres écrivait toujours.

Prudemment, avant le départ, le commandant de l'*Aurore* avait demandé des instructions. Sous aucun prétexte, il ne devait relâcher à l'île de France. Par contre, il pouvait s'arrêter à Bourbon pour faire des provisions, au Cap pour permettre aux ambassadeurs de laisser une lettre de leur maître au gouverneur. Ordre de naviguer sous couleurs françaises pour éviter toute collision avec les navires d'une nation en hostilité avec le nabab. Ordre de veiller sur la santé de Leurs Excellences. Ordre de débarquer à Brest.

Malgré les instructions, l'*Aurore* s'arrête quatre mois à l'île de France : une voie d'eau s'est déclarée dans le navire, le gouvernail a perdu ses ferrures. Les réparations sont le prétexte, le plaisir la vraie raison du séjour. On a dit aux ambassadeurs les misères des hivers dans les climats du Nord, il fait doux à l'île de France, pourquoi se hâter? On leur prodigue, d'ailleurs, les distractions. Puis la dévotion entre en jeu. Ils célèbrent dans l'île les fêtes du Moharran. Au Cap, les vents contrarient la marche. A l'île de l'Ascension, on s'arrête pour prendre des tortues, à Gorée pour faire des provisions et du lest. Trois hommes de la suite sont morts du scorbut en cours de route, deux des ambassadeurs ont été pris de colique bilieuse, il est prudent de mettre promptement en sûreté ces santés précieuses et fléchissantes. Au lieu de

cingler sur Brest, où la chaleur ne s'est peut-être pas suffisamment affirmée. L'*Aurore* se dirige sur Toulon. Elle y aborde, le 9 juin, dix mois et vingt jours après son départ de Pondichéry.

Cependant, à Brest, port de débarquement primitivement choisi comme propre à donner aux ambassadeurs, dès le seuil du pays, la plus haute idée de sa puissance navale, on n'avait rien négligé pour la réception. Un ancien procureur général au Conseil supérieur de Pondichéry, M. Piveron de Morlat qui, en 1781, avait été accrédité comme résident auprès d'Hayder-Ali et qui se trouvait à Paris, pensionné du Roi, avait été, en raison de sa connaissance des choses de l'Inde, chargé d'aller présider en personne à tous les préparatifs de notre grand port de Bretagne. Cet homme, prenant très à cœur son rôle, se mit à y déployer une activité sans égale. au point de paraître parfois non seulement un excellent administrateur, mais encore, semble-t-il, le plus prévoyant des valets de chambre. Il fait venir pour les ambassadeurs la grande berline à fond violet « qui a servi à M. l'abbé de Bourbon pour son voyage en Italie »; il fait acheter à Laval des draps et des serviettes, prendre au garde-meuble des tapis; il s'approvisionne de pastilles odorantes, d'essence de rose, de fleur d'orange. — D'une information, vague d'abord et qui, peu à peu, prend corps, il résulte que l'*Aurore* pourrait bien ne pas aborder à Brest, mais à Toulon. L'ancien conseiller n'y veut pas croire, mais deux navires qui ont vu la corvette, l'un à Gorée, l'autre à Malaga, confirment la nouvelle. Tremblant pour les rayons de gloire qu'il a escomptés dans son rôle d'introducteur des ambassadeurs, il sollicite comme une faveur et obtient l'autorisation de traverser toute la France en poste pour aller au-devant d'eux, incarnant en sa personne le grand désir qu'on a de toute part dans le royaume de témoigner de l'empressement aux nobles voyageurs.

Ils n'avaient pas encore quitté Toulon, mais il ne s'en fallait guère. La réception magnifique qu'on leur fit les y retint quelques jours. On tira en leur honneur un feu d'artifice sous leurs fenêtres, on organisa une joute sur l'eau dans le Vieux-Port et l'on dansa à l'intendance. Les régiments du

Dauphiné et du Barrois firent sous leurs yeux des manœuvres de guerre et des exercices de tir. Comme ceux-ci les intéressaient particulièrement, on leur montra le parc d'artillerie. Le nombre des canons les surprit. Les ambassadeurs furent enchantés de Toulon, et Toulon fut enchanté d'eux.

Le 25 juin, le cortège se mit en marche vers Paris. A des prix très onéreux, un voiturier de Toulon accepta l'entreprise du transport. César marchait en avant pour assurer le vivre et le couvert. Les employés de la ferme plombèrent les bagages pour leur éviter la visite à travers les généralités. Comme le bruit s'était répandu qu'ils contenaient des objets de prix, un exempt de la prévôté de la marine, nommé Desbois, à qui devaient arriver par la suite des mésaventures dans son rôle de guide, les escorta avec deux archers. Leurs Excellences étant souffreteuses, les deux chirurgiens de l'*Aurore* suivirent.

Des Maures, à Malaga, avaient vanté aux ambassadeurs Marseille comme une ville de plaisir. On y devait séjourner entre deux couchers de soleil, on y demeura trois jours. Le maire et les échevins sollicitèrent l'honneur de présenter leurs respects aux Excellences. Le soir, on les conduisit au spectacle. Un arrêt n'était pas prévu à Avignon; mais, le vice-légat ayant autorisé les comédiens à préparer une représentation tout exprès, on ne pouvait moins faire que d'y assister. A Valence, ville militaire, les ambassadeurs assistèrent à d'autres exercices d'artillerie, mais ils ne se doutèrent pas que la plus heureuse rencontre qu'ils pussent faire était celle de Piveron de Morlat. Le précieux homme les rejoignait enfin, et fort à propos. Après leur avoir fait ses compliments sur le mode asiatique, descendant à des soins plus vulgaires, il s'enquit du sort de l'expédition depuis Toulon, comprit les voleries des aubergistes. Pour une seule nuit et un repas, l'un d'eux, à Orgon, avait demandé quarante louis. César n'entendait rien à ses fonctions ou abusait; Piveron prit sur lui de le remplacer et de régler la dépense. Le cortège gagna Saint-Vallier, Vienne et Lyon.

Lyon ne fut pas moins enthousiaste que Marseille. Le commandant du régiment d'Enghien et les officiers du régiment de Piémont, qui justement se trouvait à passer par la ville, s'empressèrent d'apporter le tribut de leurs hommages. L'in-

tendant qui était à la campagne rentra. Les Lyonnaises, elles aussi, se mirent en coquetterie : à la comédie, le soir, les loges étaient garnies des plus jolies femmes richement parées.

Le voyage se poursuivit par Arnas, Roanne, La Palisse, Moulins, Nevers, Cosne, Montargis, et la route était toujours émaillée de surprises flatteuses. C'est ainsi qu'à Fontainebleau les ambassadeurs eurent la joie d'ouïr la musique de tambours venus de Versailles au-devant d'eux et de recevoir une délégation de poissardes. La visite de Fontainebleau les rappela à la gravité de leur mission : la richesse des appartements du château et la belle ordonnance des jardins leur inspirèrent, selon leurs propres expressions, une haute idée de la puissance et de la somptuosité du Grand Roi de France.

Cependant, à Paris, on délibérait. De quelle couleur serait la livrée de Leurs Excellences? Grave question. Le ministre de la marine, M. de la Luzerne, à qui incombait le devoir de recevoir et de présenter l'ambassade, ne dédaignait pas de s'occuper en personne de ces détails. Fréquemment il convoquait l'un de ses commissaires généraux, M. de Launay, pour en conférer. Il l'avait chargé de veiller à tous les apprêts matériels à Paris, comme Piveron de Morlat en avait été chargé à Brest. M. de Launay loua, 15, rue Bergère, un hôtel pour loger l'ambassade, il y installa tout un personnel de service, en garnit l'écurie. Enfin, un jour, on apprit que le cortège venait de quitter Essonne. Le commissaire général, accompagné d'un interprète des affaires étrangères pour les langues orientales nommé Ruffin, se rendit au-devant de lui jusqu'à Villejuif, tandis que le commandant des gardes de Paris, en tête d'un détachement de cavalerie, partait, pour faire escorte, à la porte des Gobelins, suivi de curieux en foule.

*
* * *

Malgré tant de sollicitude, les trois ambassadeurs se montrèrent, au débotté, fort maussades. On avait pu constater pendant le voyage la mauvaise humeur qu'ils se témoignaient entre eux, on put voir qu'ils savaient s'entendre pour la témoigner aux autres.

D'abord la maison de la rue Bergère n'eut pas l'heur de leur plaire. Une seule maison pour trois, c'était bien mesquin. Chacun voulait la sienne, avec, à sa portée, ses gens, ses bagages, le tout au rez-de-chaussée. Vainement leur offrit-on, en annexe, l'hôtel tout proche des Menus-Plaisirs. L'interprète, à leur entrée dans Paris, leur avait sans doute par les baies du carrosse imprudemment montré les plus somptueux édifices au passage. A toutes les propositions, ils répondaient que le Roi avait assez de beaux et de vastes palais dans Paris et qu'il pouvait bien leur en donner un.

Leur indiscretion ne s'arrêta pas là. Le lendemain, ils remarquèrent dans les rues de plus beaux chevaux que les leurs, ils en voulurent de pareils; ils virent aussi de plus somptueuses voitures, ils en réclamèrent qui fussent doublées de velours et non de drap, avec plus de dorures et sept glaces.

En tout on s'efforça de leur plaire, on changea l'équipage, on chercha une autre maison. Le ministre parcourait des listes d'hôtels vacants, hésitant entre celui d'Orsay, celui de l'Université, celui de Soubise et l'hôtel de la princesse de Guéméné... Quand on eut bien cherché, ils déclarèrent que la maison de la rue Bergère leur convenait parfaitement.

Cependant les désirs d'honneur ou d'argent mettaient en branle bien des énergies, soulevaient bien des compétitions autour des envoyés de Tippou. Les fournisseurs multipliaient leurs offres, de grandes dames, des femmes de ministre recommandaient des valets de chambre candidats serviteurs d'ambassadeurs. Les gentilshommes du roi sollicitèrent l'honneur de voir l'un d'eux délégué auprès de Leurs Excellences. Ils arguaient de cas analogues où cette faveur leur avait été accordée sous le règne du feu roi ou sous celui de Louis XIV.

Pour soustraire les ambassadeurs à des curiosités inconsidérées ou astucieuses, on établit une liste des personnes autorisées à pénétrer auprès d'eux. Le bailli de Suffren, se pliant à la règle commune, demanda par écrit l'agrément du ministre. « Je regrette, lui répondit M. de La Luzerne, que vous ayez cru nécessaire de me prévenir pour voir les ambassadeurs de Tippou-Sahib. Il est bien naturel qu'ils se souviennent de vos victoires et désirent de se retrouver avec vous : il ne

peut être qu'heureux que votre présence leur rappelle l'utilité dont notre alliance et surtout nos flottes leur ont été. » De fait, l'entrevue avec le vieux marin, qui depuis quatre ans se reposait de ses hauts faits maritimes, ne dut pas être sans causer de part et d'autre une certaine émotion.

Outre la prudence, l'usage diplomatique séquestrait Leurs Excellences. Avant la réception officielle, ils ne devaient faire visite à personne. Pour charmer l'ennui de l'attente, le maréchal de Duras leur assurait des loges à la Comédie-Française et à la Comédie-Italienne; on leur fit visiter la Bibliothèque du roi, on les conduisit à Sèvres. Malgré ces distractions, malgré le confortable d'une maison où ils trouvaient tout gratis, depuis la table jusqu'au tabac, jusqu'au rasoir du perruquier qui leur rasait « la barbe, les cheveux et le poil des aisselles », ils s'ennuyaient, ils voulaient être au plus vite reçus. On était à l'époque la plus chaude de l'année, mais ils songeaient avec anxiété aux froids futurs, ils se souvenaient des maladies de Gorée et leurs gens n'étaient vêtus que de mousseline. Puis les plaisirs de la route les avaient mis en goût, ils brûlaient de connaître la suite. Mais l'idée du ministre était peut-être en temporisant de donner aux gens ayant sa confiance le temps d'accomplir leur œuvre, et de découvrir peu à peu le secret de ces exotiques dissimulés; s'ils en avaient un.

Il leur donna audience, le 29 juillet, à deux heures. Son secrétaire les reçut au bas de l'escalier; M. de La Luzerne les reçut, tête nue, sur le seuil de son cabinet. Avec le naturel qui caractérise ces sortes de cérémonies, où tout est convenu d'avance, le salon était, comme par hasard, plein de monde et le cabinet du ministre orné de deux ou trois grands seigneurs, pas plus. On avait préparé trois fauteuils, tous trois pareils, pour les trois ambassadeurs, et on les avait bien exactement placés sur la même ligne. Assistaient seuls à la réception, le comte de la Luzerne, les trois envoyés, leurs deux jeunes parents et les interprètes. On ferma les portes.

La politique avait déjà de ces plaisanteries : une lettre adressée à un ministre parvenait à son successeur. Dans la sienne, Tippou accréditait ses ambassadeurs auprès du maréchal de Castries, ministre de la marine à l'heure où il écrivait.

Il lui disait : « Puisse votre règne être éternellement permanent ! » et ce salut en parvenant au successeur prenait une allure ironique. Le sultan présentait ses mandataires avec emphase : « Nous espérons qu'ils seront admis à faire leur cour à Sa Majesté Impériale. S'ils ont le bonheur de parvenir aux pieds de son trône sublime et éclatant comme ceux de Cosroës et de Djem, ces ambassadeurs y déposeront, dans une audience secrète, quelques objets préliminaires qui intéressent notre cour. »

Ousman-Kan, le troisième ambassadeur, prit la parole et, s'adressant au « très illustre et magnifique vizir », il lui dit la haute opinion que ses collègues et lui avaient conçue de la puissance et de la sagesse du souverain par tout ce qu'ils avaient vu, tout ce qu'ils avaient entendu depuis leur arrivée ; il le remercia des attentions témoignées le long de la route, lui fit de la part de l'« invincible sultan » un petit compliment, et termina en déclarant que ce jour devait être uniquement consacré à la reconnaissance, et que tous trois demandaient seulement qu'on indiquât l'époque où ils pourraient s'ouvrir de l'objet de leur mission.

Lorsque l'interprète eut rendu ce discours en français, le ministre, qui était resté couvert depuis l'entrée des ambassadeurs, souleva son chapeau en commençant sa réponse et, le remettant sur sa tête, dit que par leurs attentions les officiers n'avaient fait que prévenir les intentions du Roi ; que lui, ministre, était fort aise de voir les mandataires de Tippou et que les compliments du sultan le flattaient. Il ajouta que le commissaire général de Launay serait chargé de les accompagner et qu'ils pourraient s'entretenir avec M. Ruffin, l'interprète, des affaires dont ils étaient chargés.

Le huis clos n'était pas indispensable pour ces révélations sans mystère. On rouvrit les portes. Alors la foule des personnages massée dans le salon pénétra dans le cabinet. Quatre valets apportèrent du café et de la confiture aux ambassadeurs et au ministre, qui en prirent ou feignirent d'en prendre. On en donna ensuite à tout le monde en commençant par les deux jeunes parents de Leurs Excellences. Celles-ci allèrent ensuite présenter leurs devoirs à la comtesse de La Luzerne, et l'on passa à table. On plaça Dervich-Kan, Akbar et les deux

jeunes Indiens en compagnie féminine : quant à Ousman-Kan, le plus utile, le plus intelligent, le plus effectif des trois mandataires de Tippou, on le plaça comme informateur exploitable entre le commissaire et l'interprète. Le protocole, qui doit tout prévoir, avait réglé un menu de circonstance : « Les ambassadeurs dîneront probablement à l'hôtel avant que de se rendre chez le ministre. Ils ont promis qu'ils feraient bonne contenance à table : des figues et du melon la leur faciliteront au premier service. Quelques pâtisseries douces les amuseront au deuxième et amèneront le dessert qui les flattera beaucoup. » Ce protocole était charmant de naïveté confiante.

Le soir, l'ambassade alla à l'Opéra.

*
* *

Le 4 août 1788, le *Journal de Paris* reçut un communiqué du lieutenant de police. On informait le public que le roi accorderait, le dimanche suivant, 10 août, audience solennelle à Versailles aux envoyés de Tippou-Salib : le roi lui-même avait exprimé le désir qu'il y eût foule sur leur passage.

Le grand maître des cérémonies, marquis de Brézé, et son aide, M. de Nantouillet, eurent fort à faire pour la belle ordonnance de la solennité. Les modèles autorisés demeuraient la réception de Zaïd-Effendi, en 1742, et celle de l'ambassadeur du Maroc, en 1777. On se référait sans cesse à ces deux types du cérémonial. Quand l'audience fut réglée comme un ballet, une difficulté de la dernière heure faillit tout gâter. Les ambassadeurs voulaient à toute force s'asseoir devant le roi : il fallut un grand ton d'autorité de la part du ministre, dans un laconique billet, pour leur faire entendre l'indécence de la prétention.

Le dimanche, à onze heures, les carrosses les amenèrent du Grand-Trianon, pénétrèrent au château par la grande grille et s'arrêtèrent dans la cour des Princes. M. de Launay, qui les attendait, conduisit Leurs Excellences par la salle des Cent-Suisses à l'appartement de la comtesse d'Ossun, où devaient venir les prendre le marquis de Brézé et M. de Nantouillet. A l'heure fixée, le cortège s'avança dans l'ordre sui-

vant : l'interprète et le commissaire général à sa droite, celui-ci portant les lettres de créance, puis les deux jeunes Indiens, puis les trois ambassadeurs, de front, encadrés par les officiers des cérémonies. César fermait la marche.

Louis XVI attendait dans la salle du trône, entouré des princes du sang et de grands seigneurs : la reine était présente, mais incognito.

Sur le seuil, au milieu de la salle, aux pieds du trône, les trois ambassadeurs firent une révérence profonde. Seuls, avec l'interprète, le commissaire général et les maîtres des cérémonies, ils gravirent les premières marches. Ils remirent leurs lettres. Tippou disait qu'une autre ambassade, composée, elle aussi, de trois considérables personnages du Maïssour, venait par Stamboul avec de riches présents. Elle amenait, entre autres choses, un éléphant avec un harnais d'argent. Mais la lenteur avec laquelle elle devait venir par terre avait déterminé le sultan à en envoyer une autre en droiture par mer.

« Nos ambassadeurs, disait la lettre, découvriront de vive voix à Votre Majesté Impériale certains objets qui intéressent nos deux cours et qui doivent contribuer à l'extension de notre alliance et de notre amitié. »

Mais cette fois encore, au nom de ses collègues et au sien, ce fut Ousman-kan qui prit la parole, et il fit au roi un bref discours dont l'interprète lut la traduction au fond de son chapeau pour ne pas se tromper. Ousman dit les regrets d'Hayder-Ali qui était mort sans avoir envoyé une ambassade au roi de France, il dit les sentiments de son fils Tippou, identiquement dévoué à la même cause. « Il nous a nommés ses ambassadeurs auprès de Votre Majesté Impériale, et nous a chargés de venir déposer aux pieds de votre trône ses vœux les plus ardents pour la prospérité de votre empire, et l'assurance formelle de ses dispositions à resserrer de plus en plus les liens de l'amitié qui subsiste depuis plus de trente ans entre Votre Majesté Impériale et l'illustre maison de notre Maître. » C'était leur zèle à exécuter ses ordres, le désir de contempler dans sa gloire le plus grand monarque de l'Europe qui seuls avaient pu les soutenir dans les fatigues et les dangers d'un si long voyage.

Louis XVI répondit :

« Je n'oublierai jamais, messieurs les ambassadeurs, la valeur d'Hayder-Ali, mon fidèle allié, et je reconnais avec satisfaction les mêmes vertus dans Tippou-Sultan, son fils: il m'a donné de grandes preuves de sa constance et de son amitié: il doit être assuré de la mienne. — J'examinerai avec attention les objets qui me seront proposés au nom de votre Maître. Le choix qu'il a fait de vous, messieurs les ambassadeurs, m'est très agréable et je vous vois avec plaisir sur les terres de ma domination. »

Ousman remit alors au roi une lettre préparée sous les inspirations de Tippou: puis eut lieu la cérémonie du *nazer*.

Les cadeaux du sultan, que devaient présenter ses envoyés, avaient causé un gros embarras. Ils étaient mesquins. Si, comme le voulaient les Indiens, on les présentait au roi à l'audience solennelle, c'était s'exposer au ridicule; les gazettes en jaserait. On avait annoncé des cadeaux d'une valeur de plusieurs millions, on les avait sérieusement fait esporter depuis Toulon, et ils se réduisaient à ceci: une aigrette en diamants avec perles, une médaille en pierreries suspendue à un cordon de perles, trois bagues en diamants, trois habillements d'étoffe d'or, dix habillements blancs de mousseline de première qualité et dix-huit autres de moindre valeur. Cette munificence n'avait rien d'oriental et l'excuse de Tippou était dans cette autre ambassade qui venait par Stamboul avec l'éléphant aux harnais d'argent.¹

Le *nazer*, d'abord combattu par le protocole, vint sauver la situation. Le *nazer* était une sorte d'hommage, il consistait en l'offre symbolique d'une pièce d'or. Chaque ambassadeur vint à son tour, après force révérences, devant le roi, avec un mouchoir de soie à la main où se trouvaient plusieurs pièces. Louis XVI se conforma à l'usage oriental et prit une pièce d'or dans la main de chacun des envoyés.

Après l'audience, ils firent visite à Monsieur et au comte d'Artois; puis, ils dînèrent chez le comte de La Luzerne, allèrent voir les eaux et les jardins, visitèrent la ménagerie et rentrèrent à Trianon, qu'ils explorèrent dans tous ses détails

1. Après la cérémonie du 10 août, on fit savoir à ces autres mandataires du sultan, que leur démarche était maintenant inutile. C'était assez d'une réception.

le lundi matin. Ce jour-là, ils se rendirent chez l'archevêque de Sens, visitèrent la petite maison de Madame et, en revenant, s'arrêtèrent aux écuries du roi. Le mardi, ils dînèrent chez le comte de Montmorin, ministre des affaires étrangères, parcoururent l'Orangerie, le cabinet des tableaux, l'hôtel de la guerre et la salle de l'Opéra « qui était illuminée ». Le mercredi était le jour fixé pour le retour. Avant leur départ, on les conduisit à la machine de Marly, une curiosité qu'on ne pouvait se dispenser de voir, puis on les mena au pont de Neuilly. Le soir, ils revinrent à Paris par le chemin de Normandie.

Ousman-Kan, à l'audience, avait remis au roi une lettre renfermée dans un superbe sac. Fort heureusement on n'en avait point donné lecture en public : elle était fort longue et aurait pu lasser, elle aurait pu produire aussi une impression pénible. Le fait est même certain, si elle avait immédiatement reçu la satisfaction qu'elle attendait : « Daigne Sa Majesté le sublime empereur de France honorer de sa réponse la requête suivante ! »

En effet, cette requête, qui ressemblait fort à un cours d'histoire sur notre action commune dans la péninsule avec les troupes du Maïssour, devenait, par la simple énumération des faits, une suite de doléances exprimées sur un mode mineur, il est vrai, mais nullement dénuées de précision. Qu'on en juge.

Le mémoire débute par des généralités sur le poids de la domination anglaise dans l'Inde : « Depuis trente ans, les Anglais n'ont pas cessé d'user de violences envers les gouverneurs commandant pour l'empereur de l'Indoustan dans les royaumes du Carnatic, du Bengale, de Surate, de Mazulipatam et dans bien d'autres. » Puis, c'est la mise en scène habile des dommages qu'en ont éprouvés les Français eux-mêmes : « Il y a six ou sept ans, les Anglais fondirent tout à coup sur Pondichéry, s'en emparèrent et détruisirent ses fortifications. » Puis, c'est l'immédiate présentation du redresseur de torts jamais las, du champion debout partout où la cause française

est à défendre, de l'ami sans défaillance, qu'il s'appelle un jour Hayder-Ali ou le lendemain Tippou.

Exemple : les Anglais ont pris Pondichéry, ils menacent Mahé. Vite Hayder-Ali leur écrit : « Vous êtes entrés dans mes États à main armée pour subjuguier les Français. Cette voie de fait est déplacée. Il existe entre notre cour et l'empereur de France une ancienne alliance, qui me met dans la nécessité de vous déclarer la guerre, si vous ne renoncez pas à vos hostilités sur Mahé. » Vain ultimatum, Mahé est pris. Vite Hayder-Ali, « n'écoutant que son juste ressentiment », abandonne « les riches et nombreuses conquêtes qu'il avait déjà faites sur un autre prince » et tourne ses pas vers le Carnatic ; il bat le général Munro. Le général Coote arrive du Bengale, par mer, pour reprendre les hostilités : Hayder-Ali avise le gouverneur général de l'île de France qu'avec une escadre et quelques troupes on réduirait facilement les Anglais. « Ce fut heureusement sur ces entrefaites que M. de Suffren et M. du Chemin se firent voir dans les parages avec des forces considérables de terre et de mer. Hayder-Ali apprit en même temps leur arrivée, leur succès à Goudelour, à Mahmoud-Bandar et dans d'autres lieux et la descente des troupes françaises. Il s'empressa d'envoyer tant à la flotte de M. de Suffren qu'à l'armée de M. du Chemin des munitions de guerre et de bouche, des soldats, de l'argent, des chevaux, des chameaux, des bœufs pour trainer l'artillerie, des tentes, des palanquins... » C'était d'un excellent administrateur et aussi d'un généreux allié, mais Hayder-Ali fit mieux encore : « Les Anglais se présentèrent souvent pour combattre les Français. Hayder-Ali eut toujours soin de les placer dans les endroits les moins dangereux et il préféra exposer ses propres troupes aux attaques des ennemis. » Il était l'esclave de la parole jurée : « Que gagnez-vous, lui répétaient les Anglais, à défendre les Français ? Si vous les abandonnez, comptez sur notre entière soumission. Nous renoncerons au Carnatic et nous vous en reconnaitrons la suzeraineté, quoique ce royaume ait de tous les temps appartenu à l'empereur mogul de l'Indoustan. » Hayder-Ali répondit qu'il était l'ami des Français et qu'il n'accepterait aucune proposition de paix sans qu'elle leur fût également faite. — « Il n'y a pas un Français,

disait le mémoire, qui ne sache que des milliers d'Indiens burent le calice du martyr pendant les trois ans de cette guerre. » C'est après ces années d'épreuve et de constance que le vieux sultan malade, sourd aux avis de ses généraux qui lui conseillaient le retour et le repos dans sa capitale, mourut dans l'attente stérile d'une coopération qui secondât ses visées sur Madras. Mais cette histoire était ancienne. Un fait autrement grave et plus récent avait suscité au cœur de son fils et successeur Tippou une inquiétude personnelle.

L'impression datait du siège de Mangalore. Tandis qu'il y était occupé avec M. de Cossigny, le vieux Bussy, secondé du côté de la mer par le bailli de Suffren, s'était défendu dans Gondelour; puis, après l'action vaillante de ses soldats, il était rentré dans la plus parfaite inaction. Non seulement il était demeuré inerte, pendant un temps précieux, mais le vieux général, à qui « l'âge et les infirmités avaient presque ôté l'usage de ses sens », avait fait pis, il avait accueilli et écouté deux officiers anglais porteurs de lettres récemment venues d'Europe et qui parlaient de la paix comme d'une chose faite¹.

« Ce message fut reçu à l'insu de notre maître. M. de Bussy prit ces ouvertures en considération et conclut une trêve avec les ennemis. Notre prince n'en fut instruit que lorsqu'il apprit la signature des préliminaires de la paix faite entre M. de Bussy et mestre Sadleir, second commandant de Madras, qui s'était rendu auprès du général français. »

Mais il faut citer encore les propres termes du mémoire sur les conséquences de cette entente à l'égard du siège de Mangalore et sur l'impression de Tippou : « M. de Bussy écrivit à M. de Cossigny qu'il eût à lever son camp et à passer à Mahé. C'est en conséquence de cet ordre que M. de Cossigny,

1. La nouvelle de la paix récemment conclue en Europe parvint à Madras; la présidence s'empressa de la transmettre à Bussy et à Suffren, elle demandait en même temps une suspension d'hostilités jusqu'à l'arrivée du traité qui devait être prochaine. La suspension d'armes fut accordée; plus encore, le corps français au service de Tippou dut le quitter. Sur les instances de la présidence de Madras, Bussy, comprenant que tout était fini, se chargea même d'être son intermédiaire auprès de Tippou pour engager celui-ci à déposer les armes. » Barchou de Penhoën, *L'Empire anglais dans l'Inde*, T. III, p. 371.

sans prendre congé de notre sultan, se retira. Mangalore devait capituler le lendemain du départ de M. de Cossigny¹.

» Notre maître ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement : Cette guerre n'a été entreprise que pour les Français. Ils ont fait leur paix sans en prévenir leurs alliés. Et qu'avions-nous besoin de guerroyer ? Les Anglais nous ont cent fois fait des propositions avantageuses. Ils se seraient engagés à nous reconnaître suzerains du Carnatic et à renoncer à ce royaume. Les Français, à notre insu, mettent bas les armes, ne pensent qu'à leurs propres intérêts et laissent les nôtres à la merci du sort. N'importe, je préfère encore la guerre à la paix !

» Il écrivit sur ce sujet dans le même sens à M. de Bussy. Ce général n'en conclut pas moins la paix et l'acte signé de lui fut envoyé à Madras... Mestre Sadleir fit les plus vives sollicitations à notre sultan pour l'amener à consentir lui-même à la cessation des hostilités. Un mois s'écoula, le prince, sourd à toutes les propositions, fit plusieurs journées de marche en avant vers le Carnatic et Madras. Enfin, cédant aux importunités de M. de Bussy et aux humbles instances des Anglais, il leur accorda la paix.

» Dans cet état de choses, nous qui, partis d'un pays si éloigné que presque aucun de ses habitants naturels, depuis le commencement du monde jusques à ce jour, n'est venu dans ce continent, après avoir parcouru un si long espace, sommes enfin arrivés en France, nous voudrions éclaircir le doute où nous sommes : il est possible que le procédé étrange dont il a été fait mention ait eu lieu à l'insu de Votre Majesté Impériale. »

Ce mémoire n'était, en somme, qu'une apologie de son auteur ou de son inspirateur. Avec quelle complaisance le rédacteur s'est arrêté dans sa narration aux faits qui demeu-

1. On lit dans les états de services de M. de Cossigny : « Tippou-Sultan, ayant mis le siège devant cette citadelle — Mangalore, — le 19 mai 1783, le citoyen Cossigny, après soixante jours de tranchée ouverte, a reçu des ordres du général Bussy, le 21 de juillet, pour cesser les hostilités contre les Anglais, ce qu'il a fait, quoique les ouvrages fussent avancés jusque sur le chemin couvert, que la contrescarpe eût été renversée, le fossé comblé et la brèche faite. Le nabab Tippou-Sultan n'ayant pas cru pouvoir hasarder l'assaut de la place avec ses troupes seules, réduisit le siège en blocus : quinze jours après, le colonel Campbell se rendit par capitulation. » (*Arch. Coloniales. Personnel moderne. D. Cossigny.*)

rent tout à l'honneur des sultans ! La place dangereuse dans les engagements, c'est le sultan qui la prend pour ses soldats : quant aux Français, il les ménage, il leur réserve des postes plus sûrs. Les offres séductrices de l'ennemi, il les repousse, non avec indignation, mais avec une grandeur d'âme très simple. Hayder-Ali sous les armes est malade, mourant ; son entourage lui conseille le repos, il ne veut rien entendre, il s'obstine, il meurt au camp.

A côté de ce dévouement chevaleresque, le sans-gêne de Bussy. La paix est signée, ce n'est qu'un ouï-dire, il y a immédiatement entente avec l'ennemi, l'allié n'est même pas consulté, on l'abandonne tout simplement.

Était-ce bien vrai dans le détail, tout cela ? Y avait-il eu si formelle opposition d'attitudes ? Qu'importe ! Un fait restait entier, c'était ce qu'on pouvait appeler la défection de Bussy et cela demeurait un problème pour Tippou, un sujet de plaintes encore vivant.

C'est, en somme, ce point d'histoire à élucider que le sultan venait de faire porter devant la cour de France par ses mandataires. Mais n'était-ce que par curiosité spéculative ? Sans doute, il pouvait avoir encore du ressentiment, mais n'avait-il pas aussi une espérance ? Depuis cette aventure, où, certes, il n'avait pas eu le mauvais rôle, ne devait-il pas, quand même, regretter l'allié de jadis ? C'est un désaveu de Bussy qu'il souhaite, on devine qu'il l'attend, qu'il le désire pour avoir toute licence d'oublier. — Une explication plausible, il faut l'avouer, n'était pas facile à présenter.

Quand Louis, seizième du nom, empereur de France et de Navarre, répondit sur ce point délicat au modèle des héros de l'Indoustan, le très illustre, très puissant, très magnifique seigneur notre ancien et grand ami Tippou-Sultan Gazi (que Dieu éternise sa gloire !), il donna sans ambage son improbation au vieux Bussy, « dont l'âge trop avancé avait peut-être affaibli l'énergie ». Le jour où l'interprète donna connaissance de ce passage à Mahomet-Dervich-Kan, à Akbar-ali-Kan et à Ousman-Kan, ils se le firent répéter à plusieurs reprises.

Mais derrière ces doléances sur le passé, il y avait autre chose, ce n'est pas douteux. « Nous tenons en suspens, continuait, en effet, le mémoire, d'autres objets que nous ne ju-

geons point susceptibles d'être confiés au papier. Nous espérons qu'il nous sera fixé un jour pour les communiquer en détail et les mettre sous les yeux de Votre Majesté Impériale. »

Ousman-Kan paraît avoir été chargé de cette mission secrète. « Si Mahomet-Ousman-Kan désire me voir en particulier, écrit le comte de La Luzerne à l'interprète, il faudrait que ce fût un de ces jours et le matin, s'il est possible. Quel lieu choisir? Voilà l'unique embarras. Car je m'y rendrai de mon côté très incognito. » Il pria M. de Crône, lieutenant général de police, de faciliter le tête-à-tête.

On ignore ce qui se dit à cette entrevue, mais il est probable que le ministre consulta le roi à cette occasion sur la politique à suivre dans l'Inde. Le comte de La Luzerne rappela comment, deux ans auparavant, quand il rentrait des îles Sous-le-Vent dont il venait de quitter le gouvernement pour remplir les fonctions de ministre, Louis XVI lui avait confié son dessein de retirer toutes les forces militaires de l'Indoustan pour les réunir à l'Île de France.

Néanmoins, et cela indique sans doute quels étaient ces secrets dont il fallait parler sans les écrire, le roi, dans la lettre où il désavouait Bussy, disait au sultan quel cas il ferait d'une alliance. « Nous la voyons, ajoutait-il, avec une vraie satisfaction jeter de fermes et profondes racines sous le gouvernement de son digne héritier et successeur. » Le roi disait encore : « Nous avons notre union toujours présente à l'esprit, notre mutuelle amitié ne cessera dans aucun temps d'occuper un des premiers rangs dans l'ordre de nos affections. » — Il ne semble pourtant pas qu'un si grand amour se soit traduit autrement que par cette phraséologie creuse et diplomatique.

Le mémoire, présenté le 10 août, se terminait enfin par le vœu d'un souverain bon père de famille, désireux d'apporter à sa maison tout le bien-être des inventions modernes. Des hauteurs de la politique, Tippou tombait dans les préoccupations d'un administrateur et d'un bourgeois. Car s'il demandait que Louis XVI lui envoyât dix maîtres de fonderie de canons de fer, dix armuriers et dix maîtres de fonderie de bombes, il demandait aussi dix ouvriers de la manufacture de Sèvres, dix ouvriers verriers, dix ouvriers de la manufac-

ture de glaces, dix horlogers, dix ouvriers drapiers, dix imprimeurs en langue orientale, un ingénieur et un médecin. Il complétait sa liste par une commande d'arbres et de graines, graines de lin et graines de chanvre, avec les ouvriers nécessaires pour leur culture. Cela finissait un peu en note de marché.



A partir de l'audience solennelle de Versailles, les ambassadeurs, désormais libres de leurs mouvements, commencèrent une vie de plaisirs à peu près ininterrompue. On les attirait, on les choyait, ils étaient l'attraction obligée chez les gens de qualité. Tantôt c'était le duc de Nivernois qui les recevait à Saint-Ouen, tantôt le duc d'Harcourt qui les recevait à Meudon. Le duc d'Orléans leur donna, un soir, rendez-vous au Palais-Royal où il se rendit incognito avec la duchesse. La Compagnie des Indes donna un concert en leur honneur. Parfois, se naturalisant Parisiens, ils se bornaient à flâner après dîner sur les vieux boulevards ou aux Champs-Élysées. Ruggieri et ses feux d'artifices étaient une de leurs joies. Un jour, à la Muette, on lança un ballon avec un chat dans la nacelle pour leur démontrer par le fait les beautés du parachute. A une hauteur considérable le parachute se détacha et le chat descendit très doucement, à leur grande admiration.

De l'Opéra où ils assistaient aux charmes sévères d'*Oédipe à Colone*, Leurs Excellences passaient volontiers le lendemain au Waux-Hall d'été où ils recevaient des bouquets des danseuses.

Les femmes paraissaient particulièrement les intéresser et la curiosité était réciproque. Ils eurent des succès, la chose est évidente, et furent, à coup sûr, sollicités. Mahomet-Dervich-Kan surtout, l'homme de quarante ans, semble avoir eu, pendant son séjour, une vie passablement agitée et une attitude de conquérant.

Une de ses aventures même fit un certain bruit, au moins dans le cercle des personnages de la cour. Une note de la main du ministre sur un mémorandum révèle que le roi en fut informé. Les rapports du commissaire général de Launay

au comte de La Luzerne contiennent à ce sujet des allusions voilées et des expressions parfois bien pittoresques : « Dervich-Kan, dit-il, est incommodé, mais cette incommodité, qui lui est survenue par la porte de derrière de son jardin, regarde plus la chirurgie que la Faculté! » — « Le premier ambassadeur, écrit de son côté l'interprète Ruffin, le premier ambassadeur n'a pas pu sortir, à cause d'un accident plus effrayant que dangereux qui lui était survenu à la suite d'un excès de vigueur prétendue. » C'était le cas d'adresser à l'imprudent le souhait que les ambassadeurs adressaient eux-mêmes à quelques jours de là au ministre atteint d'un léger rhume : « Puisse le médecin universel puiser dans son invisible pharmacie les remèdes dont vous avez besoin, rétablir votre santé et lui rendre promptement sa première vigueur! » Le malheureux Dervich guérit de son accident, mais il en resta un peu blanchi.

Il était incorrigible sans doute, car le jour du départ, à propos d'un veto administratif du bon Launay, il se livra à une violente colère. « On est venu, dit le commissaire, me chercher en me prévenant que Dervich-Kan s'était emporté contre moi, qu'il voulait qu'on laissât entrer toutes les femmes qui souhaiteraient le voir...; il a vomi mille injures contre moi. » Au fait, était-ce bien le rôle d'un commissaire général de la marine de veiller sur le seuil du paradis de Mahomet?

Affamés de plaisirs, non seulement ils acceptaient ceux qui s'offraient, au besoin ils les provoquaient. On les avait magnifiquement reçus à Versailles. Spontanément, à la Saint-Louis, ils voulurent aller souhaiter sa fête au roi. On eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre que s'ils tenaient absolument à voir le souverain ce jour-là, ils ne le pourraient que comme tout le monde, dans la galerie.

A la fin de septembre, ils insistèrent pour retourner à Trianon. Louis XVI le leur permit, il leur accorda encore la faculté de rester deux ou trois jours à Versailles. Même il les convia à une chasse dans la forêt de Marly. Les ambassadeurs suivirent avec leurs jeunes parents. La reine, redoutant des accidents, fit parvenir les plus pressantes recommandations au comte de La Luzerne. Piveron de Morlat était de la partie :

comme on doutait des talents d'écuier de l'ancien procureur général, on lui adjoignit un piqueur, tout exprès préposé à sa garde.

Au milieu de tant de fêtes. Leurs joyeuses Excellences devaient avoir un réveil désagréable. Comptant bien que ses mandataires seraient défrayés de tout, Tippou ne leur avait donné que cent mille roupies, soit deux cent cinquante mille francs. Peu après la chasse de Marly, la triste vérité apparut, ils n'avaient plus d'argent. Où était-il passé, nul ne le savait, ils étaient avarés et ne faisaient de libéralités qu'avec l'argent des autres. C'est le commandant de l'*Aurore*, l'ancien négociant de l'Inde, qui, par rancune peut-être d'avoir été évincé des cérémonies de Versailles, porta le coup un matin par la réclamation inopportune de deux cent cinquante patèques prêtées à l'un des ambassadeurs en cours de route.

Ce fut une débâcle, chacun avait sa dette. « Dervich-Kan, écrit M. Ruffin, me fit inviter à un comité particulier. César seul y assista. L'ambassadeur me fit l'aveu le plus complet et le moins fier de son embarras. Il me demanda conseil. Je lui dis que je n'étais que la voix commune du ministre et des ambassadeurs et qu'il ne m'était pas permis d'avoir un avis sur des affaires de ce genre. » Il réduisit ses longues narrations à une seule question : « A qui devait-il s'adresser dans sa détresse ? » Il songeait à s'adresser au roi, le malheureux, à la reine. Il fallut force démonstrations pour lui faire entendre que de telles demandes indigneraient le souverain et qu'il ne pourrait manquer de s'en plaindre au sultan. Cette seule perspective jeta Dervich dans une véritable anxiété.

Pour les tirer d'embarras, on usa d'une double combinaison. On leur fit signer des reçus; Tippou rembourserait. On devait leur donner une gratification, leur qualité d'Orientaux s'accommodant très bien d'un tel don; on imputa sur la somme destinée à chacun le complément de sa dette.

Les ambassadeurs, cherchant tout ce qui pourrait les

remettre en meilleure posture dans leurs finances, s'ingé-
niaient à se découvrir quelque créance. Ils demandèrent le
remboursement des soixante-trois doubles louis d'or qui leur
avaient servi à faire leur *nazer*. Ils allèrent plus loin. Ils
demandèrent le remboursement d'une dette fictive dans
laquelle l'interprète César jouait avec le premier ambassadeur
le rôle de compère.

Toutes ces petites imperfections dont les ambassadeurs
n'avaient pas toujours la responsabilité entière, car on les
exploitait, n'altéraient en rien les bonnes intentions qu'on
nourrissait à leur égard. On leur fit à chacun de fort jolis
cadeaux, et, pour n'éveiller aucune susceptibilité, on les fit
parfaitement égaux; ce fut la manufacture de Sèvres qui y
pouvut. On leur offrit un assortiment pareil de vases, d'as-
siettes, de sucriers, de jattes à lait, de théières, de houkas,
de gourgoulis. La Monnaie apporta aussi sa contribution à
ces souvenirs; on remit à chacun la série des rois de France,
en petits médaillons d'argent.

Mais dans le choix et dans l'apprêt, ce sont les cadeaux
destinés à Tippou qui reçurent le plus de soins. Il y avait un
grand pot à eau très riche avec or et émaux d'un prix de
douze cents francs, deux écuelles ornées de fleurs et de fruits,
de la même valeur, un surtout avec arabesques monté en
bronze, un déjeuner fond vert, un fond rose, un fond lilas,
un vase gris en agate, en tout plus de cinquante articles,
d'une valeur de vingt-sept mille francs, rien que pour la
manufacture de Sèvres. On y ajouta : un étui de maroquin
rouge doré renfermant un plateau avec vase au milieu, en
forme de sucrier, six petites cassolettes autour, les sept cou-
vercles et une petite cuillère, le tout en or; un sabre garni
en or; un poignard, un fusil, une paire de pistolets ornés de
même, un tapis de velours cramoisi à ramages avec galon,
frange et crépine également en or; un coussin de même avec
deux gros glands, etc... A cette liste déjà longue, on ajouta
un grand tapis de la Savonnerie. La plus délicate attention
et le plus direct cadeau de Leurs Majestés consistaient en l'en-
voi de deux médailles d'or, grand module, représentant le
buste de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Ailleurs, on mettait toute diligence pour se procurer les hommes d'art et les ouvriers qu'avait demandés le sultan. Ce n'était pas besogne aisée.

D'une part, en effet, il était difficile de faire comprendre aux trois Orientaux, ses envoyés, la différence qui existait entre les sujets du roi de France et ceux de Tippou. Ils ne pouvaient saisir ce que c'était que le libre contrat. Pour décider tel ou tel à partir, un signe du maître leur parussait devoir suffire. D'autre part, c'était besogne délicate que de choisir des sujets irréprochables en prévision des reproches possibles.

Puis, si le tempérament de la nation n'est pas encore fait aujourd'hui aux entreprises lointaines, en 1788, il l'était encore bien moins. Se fût-il présenté des volontaires en masse, il faut avouer qu'ils eussent reçu peu d'encouragements. « Je pense, disait M. de Launay, que toutes ces personnes abrégeraient leurs peines en se mettant une forte pierre au col et en se précipitant dans la Seine. »

On s'adressa, pour en faire des rabatteurs, à des intermédiaires autorisés et qui avaient une compétence technique. Après beaucoup d'efforts, on ne put donner au vœu de Tippou qu'une satisfaction partielle. Un médecin des hôpitaux qui se décida à partir et fut suivi d'un chirurgien, devint pour ainsi dire le chef de file de ces volontaires. La petite troupe comprenait un fondeur, un menuisier, un fabricant de drap, un forgeron, un serrurier, un coutelier, un horloger, un teinturier. Le fondeur s'évada après avoir touché une prime de six mille francs. Quant au malheureux teinturier qui tenta, mais en vain, d'en faire autant, il semblait qu'il eût le pressentiment de ce qui l'attendait là-bas. Lui aussi perçut des avances, se ravisa, ne voulut plus rien rendre : l'intervention du lieutenant de police le ramena à de plus saines appréciations de la parole donnée. Onze ans plus tard, il se repentait amèrement d'être parti. Le menuisier, le coutelier, l'horloger et lui, adressaient au Directoire une plainte collective : « Du fond de l'Indoustan, quatre malheureux

artistes, opprimés par le despotisme le plus insupportable, réclament avec confiance leurs droits de citoyens français et demandent à jouir de la liberté. » A les entendre, Tippou, depuis leur arrivée, les avait traités en détenus, les enfermant dans ses ateliers avec défense de communiquer avec les Européens et de travailler pour d'autres que pour lui.

Deux jardiniers du roi acceptèrent aussi de suivre les ambassadeurs. Au nombre des objets qu'ils devaient emporter se trouvaient des arbustes, des graines, des plantes, des fleurs, inconnus dans l'Inde et qu'une main experte pouvait seule entretenir. Furent-ils plus favorisés par le sort que les « quatre malheureux artistes »? On ne trouve d'eux aucune doléance écrite. On ne sait pas davantage si les girofliers et les camphriers confiés à leurs soins prospérèrent.



Depuis longtemps déjà on ne s'occupait plus des intérêts politiques mis en jeu par l'ambassade de Tippou, lorsque de hautes influences vinrent *in extremis* soulever une question non moins importante aux yeux de ceux qui l'agitèrent, celle des intérêts religieux.

Le territoire gouverné par le sultan restait, en effet, fermé aux missionnaires catholiques. La congrégation de la Propagande, pour faire ouvrir la porte qui leur restait obstinément fermée, avait chargé le supérieur des missions du Malabar de solliciter les bons offices de M. de Cossigny auprès de Tippou. Mais les démarches avaient-elles abouti, avaient-elles été tentées seulement? On l'ignorait.

Le nonce du pape, aux instigations de Rome, ne voulut pas laisser passer l'occasion qui s'offrait sans chercher à y intéresser le roi et à obtenir de lui, par l'entremise des ambassadeurs, la protection de Tippou en faveur des chrétiens d'Orient.

Malgré les démonstrations de la congrégation en faveur de la religion catholique, qui, « au lieu d'éloigner les sujets de l'obéissance aux souverains, la leur prescrit au contraire bien formellement », le sultan, en homme avisé, devait avoir deviné quelle puissance redoutable il laisserait croître auprès de lui s'il ouvrait la porte des croyants du Prophète au prosélytisme

des prêtres de la religion d'Occident. Il paraissait difficile d'insister.

Le comte de Montmorin saisit de la question son collègue de la marine, le comte de La Luzerne. Celui-ci, au bas de la demande d'instructions qui lui fut présentée pour la préparation de la réponse, se borna à apposer cette indication : « Écrire quelques mots vagues aux ambassadeurs. »

Aussi, tout en représentant les missionnaires comme devant, en cas d'adhésion du sultan, se borner aux seules fonctions religieuses de leur état, la lettre aux ambassadeurs ajoutait-elle mollement : « Je ne puis me dispenser de vous faire connaître les désirs du chef de la chrétienté et de vous assurer que l'empereur ressentira une vraie joie, lorsqu'il apprendra que Tippou-Sultan a bien voulu y avoir égard. » Ce fut tout.

* * *

Cependant le temps passait. Malgré leur impatience des premiers jours, les ambassadeurs ne parlaient plus qu'évasivement de retour. Nécessité pénible pour un hôte, le comte de Luzerne dut leur faire entendre que la visite avait un peu duré. Le temps, sujet si secourable dans les conversations qui languissent, tira d'embarras le plus gêné des ministres : il parla du froid, de l'hiver menaçant.

Ainsi qu'on avait procédé à Toulon, on fit partir en avant vingt-deux comparses, la moitié à peu près des gens de la suite, équipés et simples domestiques, assez mauvaise séquelle qui paraissait avoir tous les vices.

Eux aussi, à Paris, avaient rencontré courtoisie dans le monde de leur rang. Un pauvre diable, qui jadis avait servi dans nos troupes de l'Inde, les avait pilotés, payant partout ; à la liquidation des comptes, la simple équité le fit admettre sur la liste des gratifications « pour avoir soldé la dépense des Indiens au café et ailleurs ».

Comme leur maître Dervich-Kan, ils avaient eu leurs aventures, quelques-uns les avaient poussées à l'orientale. Il avait fallu arracher un petit domestique français d'une quinzaine d'années des mains de l'un d'eux, jeune homme qui

avait l'aspect d'une femme et qu'on avait beaucoup remarqué à Versailles pour cette apparence. Comme l'autre se montrait indocile, il avait voulu l'étrangler. On rendit l'enfant à sa mère, une brave coutelière sans malice qui, très fâchée de cette incorrection et ignorante des dessous de l'affaire, réclamait très fort une indemnité.

Porteurs de bâton, porteurs de flambeaux, faiseurs de lits, cipayes, capitaine ne dégrisèrent pas de Paris à Rennes. Dès que les chariots s'arrêtaient dans une ville, immédiatement c'était une ruée de tout ce monde dans les auberges et d'impérieuses réquisitions de vin et d'eau-de-vie. Auprès de Laval, l'exempt Desbois qui les accompagnait encore fut dans la nécessité de demander l'aide de la maréchaussée. Il y avait eu rixe entre domestiques et cochers. Les Indiens voulurent écharper le malheureux Desbois, lorsqu'ils apprirent qu'il s'était plaint à Paris.

On leur avait accordé quelque menue monnaie au départ à titre de pourboire. Après la scène de violence de Laval, il n'était pas jusqu'aux éclopés qui ne se permitssent depuis leur voiture des nazardes de mauvais goût au nez de l'exempt et dont la plus répétée était une ironie à l'adresse du roi de France, qui, en vérité, devait être, ma foi, bien riche, pour leur avoir donné huit piastres en récompense d'un voyage de six mille lieues fait tout exprès pour le voir.

Quant aux ambassadeurs, devenus dans la correspondance officielle « leurs dispendieuses Excellences », ils causaient à la longue des ennuis d'un autre ordre. Pendant un temps, les gazettes avaient beaucoup commenté la réception de Versailles. Des informations indirectes apprenaient qu'on ne voyait pas sans inquiétude, en Angleterre, ce déploiement d'attentions réciproques. Mal conseillés, les ambassadeurs se réjouissaient du dépôt qu'ils provoquaient. Dans l'entourage du roi, au contraire, on se montrait impatienté de cette agitation. Louis XVI tenait à ménager ses voisins.

Il fallait en finir. Le 24 septembre, les ambassadeurs ne voulurent-ils pas renouveler leur coup de tête et se rendre sans invitation à Versailles ?

Autre révélation sensationnelle de la dernière heure et qu'ils croyaient de nature à retarder encore leur départ. ils

annoncèrent l'intention qu'avait le sultan de faire instruire l'un de ses fils en France.

Le 9 octobre. — enfin, — on put voir dans la cour de l'hôtel de la rue Bergère trois berlines qui attendaient, chargées de bagages. Il y eut au départ échange de compliments écrits, remerciements, effusions. Tout le monde s'était si bien laissé prendre à l'étrangeté de l'exotisme, que la reine elle-même n'y échappa pas et qu'elle exprima le désir d'avoir le portrait d'Hayder-Ali. Mais l'impression dominante fut un sentiment de soulagement. Ils avaient à peine pris le chemin d'Etampes que le comte de La Luzerne s'empressa d'envoyer de chaudes félicitations au commissaire général de Launay qui leur avait donné le dernier adieu.

Ils passèrent par Orléans, Blois et Tours, où on leur montra Marmoutier et son escalier fameux : l'intendant leur offrit une collation magnifique à laquelle parut le cardinal de Rohan *in flochi*. Ils continuèrent leur route par Nantes et virent les forges d'Indret où ils firent quelques recrues. Ils passèrent par Lorient et gagnèrent Brest où ils s'attachèrent quelques tisserands. La *Thétys* les attendait. On y rangeait leurs nombreux colis, cadeaux, plantes et drogues. Tout cela était pratique et terre à terre. Avaient-ils rempli leur mission? Escomptaient-ils à l'égal de clauses dûment arrêtées et paraphées les belles phrases sonores et pleines de sentiment qu'on leur avait prodiguées?... Ils emportaient en tout cas en leur âme compliquée et raffinée d'Orientaux la vision d'un pays qui les avait ravés, le souvenir d'un accueil magnifique, la connaissance d'une civilisation enviée, la notion d'un pays grand, fort, charmant et léger.

Pour l'observateur, l'impression la plus vive qui se dégage de ce simple épisode de 1788, c'est la parfaite sécurité où était la nation à la veille de la grande date. Jamais, sous les menus détails de ces plaisirs et les puérités méticuleusement respectées du cérémonial, ne se pourrait deviner la poussée vers le nouveau, vers l'inconnu qui déjà fermentait.

SENTINELLES,

PRENEZ GARDE A VOUS!¹

VIII

Les volets de la chambre étaient clos à demi ; et, dans la pénombre, la mère, penchée sur la couche du petit malade, lui disait à voix basse un conte de fées. Mario écoutait, les yeux grands ouverts et luisants de fièvre, la bouche sèche, rouge, un peu gonflée, d'où sortait avec peine une respiration sifflante. Depuis cinq jours, il avait le croup. Deux ou trois fois par jour, le docteur Caracciolo venait le visiter, lui faisait prendre du valérianate de quinine pour diminuer la fièvre, cautérisait profondément la gorge parsemée de membranes blanchâtres ; et, lorsqu'il les arrachait, le malade poussait des cris de douleur. Pâle, muette, rigide, la mère assistait à l'opération en se mordant les lèvres pour ne pas crier. Seulement, elle murmurait de temps à autre, avec une immense pitié dans la voix :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !...

Mais, une heure après la cautérisation, lorsque la brûlure devenait moins cuisante, l'enfant avait la respiration plus libre et pouvait sommeiller sans faire entendre ce sifflement qui déchirait l'âme de la mère. Il demandait avec insistance

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1898 et 1^{er} janvier 1899.

à boire et à manger, et on lui donnait des bouillons aux œufs battus. on lui donnait du vin de Marsala, parce que la nouvelle thérapeutique enseigne que, dans les cas d'infection grave, il faut soutenir les forces de l'organisme. En le voyant manger avec avidité, boire avec une soif ardente, la mère reprenait courage. Ensuite il s'assoupissait ; et alors elle appuyait sa tête sur l'oreiller blanc où reposait son cher petit. Pendant une heure ou deux, il dormait assez tranquille ; et elle comptait les minutes de ce sommeil réparateur, désirant avec passion qu'il se prolongeât un peu, s'imaginant que ce serait l'indice de la convalescence. Mais, tout à coup, sans bouger dans son lit, Mario rouvrait les yeux, et, de sa menotte couverte de sueur, il cherchait le visage de sa mère.

— Me voici, mon enfant, me voici. Comment te trouves-tu ?

— Bien ! répondait-il toujours, avec un faible sourire.

Et ils ne parlaient plus. La mère essuyait avec un mouchoir le front moite et les mains brûlantes du petit, le caressait, l'embrassait doucement. La menotte restait dans la main maternelle ; et un silence profond régnait dans la pièce. Quelquefois aussi Mario disait d'une voix éteinte :

— Maman, raconte-moi une histoire.

Et la mère, penchée sur le lit, racontait tout bas une histoire, jamais deux fois de suite la même, rendue inventive par l'excitation que lui donnait son inquiétude, imaginant des aventures bizarres de petits rois et de vieilles fées, de petites reines et de sorcières, qui étonnaient et divertissaient beaucoup le malade. Parfois, au milieu de ces récits, le père survenait. Il entrait sans bruit, s'accoudait au chevet, tâchait de s'habituer à l'obscurité. et, dans la pénombre, l'enfant lui souriait en silence jusqu'à ce que sa mère eût terminé l'histoire. L'histoire finissait toujours par le triomphe de la beauté et de la vertu, par le châtement de la méchanceté et de la laideur ; et le petit approuvait de la tête, avec satisfaction.

— Comment va-t-il ? demandait alors le capitaine à sa femme.

— Je vais bien ! se hâtait d'affirmer le petit, sans laisser à sa mère le temps de répondre.

— Il dit toujours cela pour nous donner du courage, murmurait la mère en lui caressant les cheveux.

— Mais ne va-t-il pas bien? reprenait le père avec plus d'inquiétude qu'il n'en laissait voir.

— Tout doucement, tout doucement, répondait la mère en arrangeant les oreillers.

Et puis elle se taisait, demeurait mélancolique.

Le capitaine devinait aisément une des raisons de cette tristesse.

— Tu voudrais l'emmener, n'est-ce pas? lui disait-il pour la contraindre à sortir de son mutisme douloureux.

— Oui, avouait-elle.

— Mais le médecin déclare que c'est impossible.

— Impossible! répétait-elle en ouvrant les bras avec désespoir.

— Je suis très bien ici, maman, intervenait Mario de sa voix éteinte...

— Pauvre petit! pauvre petit! murmurait le père.

Alors elle s'approchait du capitaine et lui chuchotait à l'oreille :

— Promets-moi, promets-moi...

— Oui, ma chère femme, je te promets tout.

— Dès qu'il ira mieux et qu'on pourra le transporter, promets-moi que tu me laisseras l'emmener à Naples. Promets-le-moi!

— Oui, oui, répondait-il en la caressant comme il caressait le petit.

— Tu me promets?

— Oui, je te te promets, redisait-il encore avec patience : car il comprenait bien que la terrible maladie de l'enfant avait réveillé au cœur de la mère l'invincible horreur du baigne.

Dans la soirée, comme il arrive pour toutes les affections graves, aiguës ou lentes, l'état du malade empirait. Sa gorge se serrait, sa respiration devenait haletante; il souffrait d'une chaleur insupportable et d'une agitation continue. Et si parfois il avait un moment de repos, tout de suite les cris des factionnaires faisaient tressaillir ce pauvre corps brûlé par la fièvre. Quel supplice pour la mère, ces voix

implacables qui, s'appelant, se répondant, venaient troubler le silence de la nuit et mettaient le sommeil en fuite! C'était au point que, lorsqu'elle pressentait l'odieux : « Senti-nelles, prenez garde à vous! » elle se surprenait à poser ses mains sur les oreilles du malade, pour empêcher qu'il n'entendit.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien! disait Mario en se tournant et se retournant, sans réussir à retrouver le repos.

— Oh! ce baigne, ce baigne! soupirait la mère tout bas...

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien! répétait le petit en agitant les draps pour donner de l'air à ses membres échauffés.

Les nuits étaient si longues et si mauvaises! Mais Cécile ne voulait pas quitter un instant le chevet de son fils. En vain Gigli la priait, la suppliait de le laisser veiller à son tour; en vain Grazietta s'offrait comme garde-malade. Non, elle ne voulait pas s'éloigner de ce lit où sa vie entière était concentrée. Pâle, muette, en peignoir serré à la taille par une ceinture monacale, en pantoufles afin de ne pas faire de bruit, elle restait assise près de son enfant et répondait aux instances de Grazietta et du capitaine, avec un geste qui indiquait l'oreiller de Mario :

— C'est ici que je veux dormir.

Il fallait céder à cette obstination. Le mari et la servante se retiraient en hochant la tête, celui-là, bouleversé dans son cœur paternel, celle-ci émue de l'instinctive pitié qu'ont les femmes et les mères.

Oh! ces nuits! La fièvre augmentait; l'enfant suffoquait et demandait sans cesse à être levé. Alors Cécile l'enveloppait dans les draps et dans les couvertures, le prenait entre ses bras; et il respirait un peu mieux, la tête appuyée contre l'épaule maternelle. Et la pauvrete le promenait d'un bout à l'autre de la chambre, pour essayer de l'endormir en chantonnant; et, quelquefois, il s'assoupissait un peu entre ses bras. Mais elle avait beau le voir assoupi, elle n'osait pas encore le déposer sur sa couche et continuait à se promener lentement, de long en large, tandis que le petit devenait plus lourd. Enfin, saisie par la peur qu'il ne prit mal, à dormir ainsi tout droit, dans une position incommode, elle s'appro-

chait du lit doucement et s'inclinait pour l'y déposer; mais aussitôt le petit recommençait à gémir.

— Non, non ! disait-elle, en se hâtant de le relever et de reprendre sa promenade.

Parfois aussi elle réussissait à le coucher si délicatement qu'il ne s'apercevait de rien et laissait aller sa tête sur l'oreiller, les yeux clos, avec un tel abandon que la mère en frissonnait d'angoisse, comme devant une image de mort. Puis elle baissait la lampe et courbait le front, accablée de fatigue. Mais non, il ne dormait pas : ce n'était qu'une pénible somnolence, brusquement interrompue par les cris des sentinelles. Et bientôt il s'agitait, il s'éveillait; mais, comme il voyait sa mère endormie, il ne disait rien, demeurait taciturne, regardait avec ses yeux grands ouverts les ombres du plafond. Puis, lorsque la suffocation devenait trop forte, il recommençait à se lamenter, à se soulever sur son lit comme pour boire l'air qui lui manquait. Et alors la mère se redressait, anxieuse, craignant d'avoir trop dormi, demandant presque pardon au malade.

— Mon enfant, mon enfant...

C'était tout ce qu'elle savait dire pour le consoler, pour le soulager. Oh ! les longues nuits !... Avec quelle ardeur elle désirait l'aube, qui mettrait fin au tourment de son fils et à son propre tourment, qui ferait taire les voix lugubres des sentinelles en faction autour de ce baigne !... Vers cinq heures du matin, l'air devenait plus froid; quelques filets de lumière glissaient par les fentes des volets; et Mario tombait dans une profonde torpeur. La mère contemplait ce sommeil longuement, fixement, comme si elle avait voulu magnétiser le malade pour le faire mieux dormir; mais cette fixité même fatiguait sa volonté et ses paupières; sa tête s'inclinait; deux ou trois fois elle tâchait de se reprendre, elle sursautait comme si elle avait entendu Mario pleurer; enfin elle succombait elle-même, en cette espèce de léthargie noire et sans fond où s'abiment ceux qui ont épuisé jusqu'au bout leurs forces physiques et morales.

A huit heures, quand le médecin venait pour sa visite matinale, il trouvait l'enfant et la mère endormis sur le même oreiller, aussi blêmes l'un que l'autre.

— Comment la nuit s'est-elle passée? demandait le docteur en faisant ses préparatifs pour la cautérisation.

— Mal, répondait la mère.

— Cependant, lorsque je suis entré il dormait.

— Oui; mais, jusqu'à cinq heures, il n'allait pas bien.

Et le docteur baissait un peu la tête en apprêtant son pin-
ceau.

— C'est la faute de ce baigne, ajoutait la mère désolée.

— Mais non, mais non, reprenait le docteur; à Naples aussi, beaucoup d'enfants sont malades.

Que lui importait? c'était le baigne qu'elle rendait responsable de toutes ses anxiétés. Aussi, dès le jour où s'était déclarée la maladie de Mario, elle avait défendu à Grazietta de laisser aucun galérien entrer dans la maison; et elle l'avait défendu avec une telle véhémence de colère et de douleur que la servante en avait été effrayée; et, dès lors, pour remettre à son mari, le forçat, la part qu'elle lui réservait sur sa propre nourriture, elle lui avait bien recommandé de ne plus venir aux barreaux de la cuisine, mais de l'attendre à un endroit où elle lui porterait le manger dans un plat couvert.

— Ni ton mari, ni Gennaro Campanile, ni Rocco Traetta, personne! — avait crié la mère, comme si elle eût craint le mauvais œil.

Cependant, depuis que l'enfant était tombé malade, Rocco tournait sans cesse autour de la maison. Il avait même essayé d'y pénétrer, le premier jour; mais Grazietta, sur un ton dur et qui n'admettait pas de réplique, lui avait dit :

— Madame ne veut pas de forçats chez elle.

Cela lui avait donné un coup, et il s'était arrêté sur le seuil; puis, avec des larmes dans la gorge, il avait interrogé :

— Mais comment va-t-il, ce *piccerillo*?

— Mal. Prions Dieu de le guérir.

— Prions Dieu, avait-il humblement répondu.

Maintenant, il abandonnait à toute heure son travail pour venir rôder aux alentours, dans l'espoir que quelqu'un sortirait et qu'il pourrait demander des nouvelles.

Les punitions pleuvaient sur sa tête, mais il n'en avait cure; il aurait oublié de souper et de dormir, à contempler ce balcon aux volets mi-clos qui, le soir, laissaient passer un

filet de lumière. Chaque fois qu'il rencontrait la servante, il questionnait :

— Comment va-t-il? Comment va-t-il?

— Tantôt mieux, tantôt pis. C'est à n'y rien comprendre. Mettons notre espoir en la Madone.

— Oui, mettons notre espoir en la Madone.

Un jour, il osa même affronter le docteur Caracciolo, qui ne le connaissait pas : car jamais Rocco n'avait été malade. Brusquement, il vint se planter en face de lui, et, d'une voix tremblante :

— Comment va-t-il, ce *piccerillo*, comment va-t-il?

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous? répliqua le docteur qui était un peu bourru et qui traitait rudement les forçats.

— J'étais son serviteur, monsieur; j'étais le serviteur de ce *piccerillo*.

Il avait parlé avec tant d'humilité et de passion que le docteur, peu habitué à trouver de pareils sentiments chez les galériens, l'examina avec attention. Puis il grommela :

— Ni bien ni mal.

— Mais le guérirez-vous? Guérissez-le, docteur; il faut que vous le guérissiez!

— Espérons! dit le docteur en continuant sa route.

Mais le grand chagrin de Rocco, c'était de ne pouvoir entrer dans la maison. Chaque fois que Cécile apparaissait derrière les vitres, il se faisait voir à l'angle de la place, il s'avavançait en retirant son bonnet rouge, il la saluait à plusieurs reprises et lui envoyait des regards si pleins de supplication qu'ils auraient ému la personne la plus indifférente. Mais elle ne l'apercevait pas ou ne voulait pas l'apercevoir, tournait la tête d'un autre côté, se retirait vivement, comme si on l'eût appelée de l'intérieur. Alors il s'en allait un peu plus loin et recommençait à faire les cent pas, comme un factionnaire qui monte la garde.

Un jour, le troisième ou le quatrième de la maladie, Rocco, n'en pouvant plus, entra au bureau de la Direction. Le père, pâle et nerveux, écrivait; il ne leva pas la tête et continua d'expédier sa correspondance. Rocco, le bonnet à la main, attendait que le directeur eût cessé d'écrire.

Celui-ci remarqua enfin la présence du galérien et posa son porte-plume.

— C'est vous, Rocco Traetta ?... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais savoir, Excellence, murmura-t-il, je voudrais savoir... comment va le *piccerillo*.

— Il est bien malade, le pauvre enfant ! dit le père attendri : et il souffre beaucoup.

— Oh ! Madone ! Madone ! s'écria Rocco.

— Mais il est si patient, le pauvre ! ajouta le père à voix basse, comme en se parlant à lui-même. Sa mère ne le quitte pas.

— Sera-t-il guéri bientôt ? Quand est-ce qu'il sera guéri ?

— Dans quelques jours... Il faudra plusieurs jours encore.

Le forçat se tut, embarrassé. On voyait bien qu'il avait à dire autre chose, mais qu'il n'osait pas. Enfin, puisqu'il était venu exprès, il se décida :

— Est-ce qu'il ne peut voir personne ?

Le capitaine leva les yeux sur ce visage de criminel, et il y vit une étrange expression de désir et d'angoisse.

— Non ! pour le moment, répondit-il après avoir réfléchi une seconde. Il est trop impressionnable, et la présence des étrangers le fatigue.

— Mais, auparavant, il s'amuse avec moi.

— Je sais : mais, pour le voir, il faut attendre : c'est le médecin lui-même qui a défendu les visites.

— Attendre... oui... Demain ou après-demain...

— Plus longtemps que cela ; le repos lui est nécessaire, objecta vaguement le capitaine à l'obstination du galérien.

Il y eut un nouveau silence. Rocco tournait son bonnet rouge entre ses doigts, sans se décider à partir : il avait encore à dire quelque chose. Le capitaine, gêné par cette insistance à laquelle il ne savait quoi répondre, et qui aurait voulu le voir s'en aller, mais qui n'avait pas le courage de lui en donner l'ordre, avait baissé la tête et s'était remis à écrire.

— Excellence, vous qui êtes assez bon pour me supporter, voulez-vous avoir la charité de m'accorder une faveur ?

— Laquelle ? dit le capitaine avec un peu d'impatience.

— Dites-lui le bonjour de ma part, à ce petit ; dites-lui que l'Écureuil lui envoie bien le bonjour. L'Écureuil, Excellence ; n'oubliez pas.

— C'est bon, c'est bon, je le lui dirai ; vous pouvez être tranquille.

Le galérien murmura :

— Je remercie bien Votre Excellence.

Et il sortit lentement, suivi par le regard du père. Depuis six ou sept ans que Gigli vivait dans ce bagne, rien ne pouvait plus l'étonner, ni la férocité extrême ni l'humilité extrême, ni le bien ni le mal ; mais, parfois, la nature humaine s'y révélait sous des formes si singulières qu'il en était dérouter. Ce Rocco Traetta qui, pour une question d'intérêt, avait tué son père d'un seul coup, ce paricide qui, pendant dix minutes de sa vie, avait été sanguinaire comme une bête féroce, tremblait maintenant d'amour et de douleur en parlant d'un bébé malade... Il savait bien, le capitaine, car il savait tout ce qui se passait dans l'île. que, depuis plusieurs jours, le forçat rôdait autour de la maison comme une âme en peine ; qu'il ne tenait aucun compte des avertissements et subissait toutes les punitions, sans se plaindre, pourvu qu'on le laissât dehors ; qu'une nuit même il était parvenu à s'enfuir du dortoir où la surveillance était pourtant si vigilante, et qu'il était resté jusqu'à l'aube sous le balcon éclairé d'une faible lumière. A ce propos, le gardien chef avait envoyé un rapport spécial au directeur pour lui faire savoir que Rocco Traetta semblait méditer une évasion. Mais le capitaine avait répondu qu'il ne croyait pas à un projet de cette sorte ; et il avait même recommandé qu'on traitât le galérien avec douceur.

Bien que le père éprouvât une véritable pitié pour ce malheureux, toutefois il n'osait parler de lui à sa femme. Le farouche désespoir de celle-ci l'intimidait. A plusieurs reprises, elle avait répété en sa présence « qu'elle ne voulait pas de galériens dans la maison ! » Qu'est-ce que cela lui faisait, qu'un homme errât sous les fenêtres, dévoré d'inquiétude, et demandât anxieusement des nouvelles du malade, et mourût d'envie de le voir ? Cet homme appartenait à un monde abhorré, qu'elle accusait de la maladie de son enfant, contre

lequel elle était résolue à le défendre avec une impitoyable énergie. Hormis son enfant, elle ne voyait rien : dans son profond cœur de mère, il n'y avait plus de place que pour la seule pitié maternelle.

Depuis quelques jours, le malade avait des alternatives de bien et de mal. Tantôt l'inflammation diminuait, la rougeur s'effaçait, le degré de la fièvre s'abaissait, les membranes blanchâtres, emportées par le pinceau, ne se reproduisaient pas : cela ressemblait à une guérison qui commence. Alors, soudainement, l'âme de la mère s'ouvrait à l'espoir ; et pourtant le visage du médecin restait sérieux, le traitement se poursuivait avec la même rigueur, les cautérisations continuaient à se répéter deux ou trois fois par jour. Puis, tout à coup, il y avait une rechute : les grandes pustules rongeuses réapparaissaient comme par une fatalité maligne, la fièvre se rallumait plus ardente ; et le malade s'affolait, s'affolait, portait ses petites mains à son cou, étranglait en roulant des yeux hagards. La mère, en une minute, perdait tout son trésor d'espérance et restait comme hébétée par ce brusque changement : elle balbutiait, appelait machinalement le petit par son nom, le prenait dans ses bras pour le calmer, n'avait plus même la force de chanter sa chanson habituelle. Ces passages subits de la joie à la douleur, de la confiance au désespoir, lui faisaient presque perdre la raison.

Le père aussi, obsédé par une mortelle inquiétude, passait la plupart des nuits sans dormir, se promenant de long en large dans sa chambre veuve : et de temps à autre, il arrivait sur la pointe des pieds, ouvrait la porte avec précaution, jetait un coup d'œil vers le lit de Mario. S'il avait le bonheur de trouver son fils et sa femme assoupis momentanément, il s'en retournait un peu consolé. Mais ce qu'il trouvait le plus souvent, c'était la mère qui, pareille à une ombre lasse, allait et venait en berçant sur ses bras le bébé plaintif, emmailloté dans les couvertures. Et alors il lui demandait à voix basse :

— Il ne va pas bien ?

— Pas trop ! répondait-elle de même, sans interrompre sa marche.

— Pauvre enfant !

Le douzième jour fut encore plus mauvais que les autres,

et la cautérisation, opérée par le docteur dans l'après-midi avec le soin le plus attentif, ne réussit pas à soulager le malade. Il demandait sans cesse à boire, mais ne pouvait avaler qu'avec peine ; et la souffrance lui arrachait des lamentations qui déchiraient le cœur de Cécile. Elle lui donnait à sucer de petits morceaux de glace qui le rafraîchissaient pour une minute ; mais bientôt la chaleur et la cuisson recommençaient, et, de nouveau, ce pauvre petit corps grêle s'affolait de douleur.

Assez tard dans la soirée, tandis que la mère se tenait assise près du lit et que le père était accoudé au chevet, le malade sembla s'apaiser.

— Tu te sens mieux ? demanda le capitaine.

— Oui, mieux ! répondit Mario, d'une voix presque imperceptible.

Il fermait les yeux. Après un silence, il les entr'ouvrit, regarda son père et sa mère. Puis il leur demanda :

— Vous m'aimez bien ?

Cette question étrange leur donna une secousse, et sans répondre, ils échangèrent un regard.

— Vous m'aimez bien ? Papa, maman, il faut que vous m'aimiez bien, dit-il en refermant les yeux.

— Mon enfant, mon amour ! s'écria la mère qui avait peine à réprimer ses larmes.

— Oui, oui, nous t'aimons bien ! murmura le père qui, lui aussi, suffoquait.

D'abord, la nuit fut assez bonne. L'enfant était pâle, accablé ; mais il n'étouffait pas, n'avait pas le délire. Même, par instants, il dormait d'un paisible sommeil, la tête abandonnée sur l'oreiller, les bras étendus le long du corps. S'il se réveillait, il restait calme et regardait autour de lui, sans parler. Vers minuit, le capitaine dit à sa femme :

— Il ne me semble pas trop mal.

— Non, répondit-elle ; je crois qu'il repose. Va dormir.

— Je reviendrai plus tard.

En effet, il reparut à deux heures du matin. Le sommeil de l'enfant était plus lourd ; par moments, sa respiration, plus sifflante, prenait le son étranglé d'un râle. Mais, en somme, il reposait. La mère veillait, la joue appuyée sur une main.

— Dort-il ? demanda le père, très bas.

— Il dort...

Rassuré, le capitaine regagna sa chambre.

Comme Cécile allait s'abandonner au sommeil, elle fut réveillée en sursaut par une voix qui pourtant n'était qu'un souffle :

— Maman, la lampe...

Elle pensa que la lumière était trop forte : et, se penchant vers le lit :

— Tu veux, dit-elle, que je la baisse ?

— Non... Je ne la vois pas.

Elle comprit mal, crut qu'il n'y avait pas assez de lumière et disposa la lampe de telle sorte que le rayon frappait les yeux de l'enfant.

— Est-ce bien, comme cela ?

Il eut un léger sourire, fit un signe de la tête pour dire oui, et referma les yeux. Elle supposa qu'il s'était rendormi : néanmoins, ce râle si profond l'inquiétait, et elle tâchait de rester éveillée. Mais enfin la fatigue triompha d'elle, et sa tête se courba.

Vers quatre heures du matin, le malade ouvrit de nouveau les paupières et regarda autour de lui avec une espèce d'égarément, comme s'il se fût trouvé seul ; ensuite, il fit un effort pour dresser un peu la tête, s'aperçut que sa mère était toujours près de lui et qu'elle reposait. Il la considéra de ses beaux grands yeux que la fièvre élargissait : puis, exténué par l'effort, il retomba sur l'oreiller. La lampe éclairait en plein sa petite face amaigrie, ses lèvres blêmes d'où la respiration sortait avec peine. Il n'appela personne, il ne dit rien. Seulement, il allongea une de ses menottes et la posa sur la joue maternelle. Sans doute, la mère eut une vague sensation de ce léger contact, car, sans se réveiller, elle dit :

— Mon enfant...

A ce mot, il fit encore un signe de la tête et referma les paupières. Sa petite main restait posée sur la joue maternelle, comme pour une caresse.

Il était là-haut.

IX

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Le capitaine, assis devant sa table, seul, le front entre les mains, releva son visage baigné de pleurs et dit :

— Entrez.

C'était Grazietta qui, silencieusement, tendit à son maître un papier plié. Il l'ouvrit et lut ces mots tracés au crayon par sa femme, d'une main convulsive :

« Rappelle-toi la promesse. »

Rien de plus. Tout d'abord, dans le trouble de son esprit, il ne retrouva pas le souvenir de la promesse faite à Cécile. Que désirait, que réclamait la mère désespérée qui avait écrit cela au lit de son enfant mort ? Puis, tout à coup, d'entre le chaos des idées funèbres, le souvenir jaillit.

— Dis-lui que je viens. Dis-lui que je viens ! s'écria-t-il, le cœur serré.

Un faible parfum d'herbes et de fleurs, une obscure clarté de cierges emplissaient la chambre mortuaire. Et le soldat de l'Indépendance, qui, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, avait pu voir la mort sans frémir, n'osa pas y pénétrer. Il attendit quelques instants à la porte, puis appela :

— Cécile !

Dans sa robe de laine noire, les mains abandonnées le long du corps, elle vint à lui lentement. Une livide pâleur couvrait ses joues, et elle avait les yeux hagards de ceux qui cherchent en vain à fixer leur pensée. Elle s'arrêta sur le seuil, droite, muette ; à deux ou trois reprises, elle se retourna un peu, comme si quelqu'un l'eût rappelée de l'intérieur.

— Ma chère âme..., dit-il en lui passant la main sur les cheveux.

Mais il n'eut pas la force de résister davantage, et de grosses larmes sillonnèrent ses joues brunies.

— Ne pleure pas, ne pleure pas ! lui dit-elle d'une voix monotone, qui n'avait plus aucune expression. Vois..., je ne pleure pas. Veux-tu tenir ta promesse ?

— A présent ?

— Oui, à présent, déclara-t-elle.

Il la regarda, sans avoir le courage de l'interroger. Elle respira, avec plus de rudesse :

— Je veux l'emmener.

— L'emmener?... comme il est là?...

— Oui, comme il est là... Il est né au bagne et mort au bagne. Maintenant, je veux l'emmener à Naples, avec les honnêtes gens.

— A Naples ?

— Oui, au cimetière de Naples, où il n'y a pas de forçats, parmi les morts honnêtes.

Il la regardait toujours. Il lui prit les poignets. Après un silence, il dit :

— On fera des difficultés...

— Dussé-je l'emporter dans mes bras, je veux qu'il s'en aille d'ici.

Sa voix avait pris un accent dur et opiniâtre.

— Tu as raison ! dit-il, vaincu.

— Et je veux que tout vienne de Naples, tout, je t'en conjure ! ajouta-t-elle s'attendrissant. Tout de Naples et rien de Nisida, par pitié pour *lui*, comprends-tu ?

— Non, non, rien de Nisida, ma chère âme !

Elle retourna veiller l'enfant mort, avec ces yeux hagards où, après l'effort accompli, la pensée ne se fixait plus.

Dans la maison régnait un profond silence. Les portes restaient ouvertes, et la servante allait et venait sur la pointe des pieds, en essuyant de temps à autre ses larmes avec son tablier de coton bleu. Elle préparait quelque chose en grande hâte. De la rue, on voyait dans la chambre de l'enfant la funèbre clarté des cierges.

Le père était descendu à son bureau, distrait en sa douleur par de multiples soins, par les nombreuses formalités qu'exige un transport, par les autorisations à solliciter, les permis à obtenir. Toute la journée, il y eut un échange de télégrammes entre Nisida, Pouzzoles et Naples, des départs et des venues de messagers, un déploiement d'activité fébrile où le chagrin de Gigli trouvait une sorte de soulagement. Ceux qui entraient ou sortaient avaient cet air que donne une triste besogne faite à contre-cœur, par complaisance ou par devoir, et ne prononçaient que les paroles indispensables, à demi-voix, comme s'ils avaient craint de troubler une personne au re-

pos. Le père écoutait, préoccupé, la tête perdue, et remerciait d'un regard. Survenait-il quelque difficulté nouvelle? aussitôt il se remettait à donner des ordres, à écrire, à télégraphier.

Ensuite commença un défilé de gens, hommes et femmes, qui, tout bas, demandaient au père s'il était possible de voir le petit. C'est la coutume méridionale : quand il y a un mort dans une maison, la foule est admise librement à le voir; et, si le mort est un enfant, nul ne manque de lui faire visite pour se recommander à l'intercession du défunt : car une pieuse croyance veut que cette âme innocente ait le pouvoir de porter à Dieu toutes les prières qu'on lui confie. Mais le capitaine répondait :

— Plus tard, plus tard.

De fait, il avait déjà parlé deux fois à Cécile de la visite mortuaire. Et, la première fois, elle avait déclaré avec un sombre entêtement :

— Non, je ne veux pas.

— Oh ! Cécile, permets-leur de prier pour lui !

— Non. Il est là-haut. Il n'a pas besoin de leurs prières.

La seconde fois, un peu ébranlée par l'insistance de son mari, elle s'était contentée de dire :

— Pas maintenant... plus tard.

Et les gens étaient partis en se promettant de revenir. Mais un homme était resté dans l'antichambre du bureau.

Le matin, par la fenêtre grillée de la cuisine, Rocco avait appelé Grazietta pour lui demander des nouvelles du *piccerillo*; et la servante, fondant en larmes et se cachant la tête dans son tablier, avait répondu :

— Le *piccerillo* s'en est allé au Paradis.

Le forçat, hébété par la surprise et la douleur, n'avait su que répéter :

— Le *piccerillo*... le *piccerillo*...

Et il était venu dans l'antichambre de la Direction, où il s'était assis sur un banc de bois, son bonnet entre les mains, la tête basse. Deux ou trois fois le capitaine l'avait aperçu en passant, mais ne s'était pas arrêté : la présence de cet homme le gênait. Enfin, la dernière fois, Rocco s'était levé et lui avait dit :

— Par charité, que Votre Excellence m'autorise à voir le *piccerillo* !

— Plus tard, plus tard ! avait répondu le père, vivement.

— Dites-le à Madame : dites-lui que, lorsqu'il était malade, je ne suis jamais entré parce qu'elle ne voulait pas de moi chez elle : mais dites-lui qu'à présent elle doit me faire cette grâce.

— Oui, je lui en parlerai.

Et le forçat était parti. Mais, une heure après, il avait repris sa place dans l'antichambre ; et il attendait toujours, avec l'invincible patience des cœurs brisés. Le soir, en quittant le bureau, le capitaine le trouva rencogné dans son coin et il lui dit :

— Demain matin, avant le départ.

Le forçat eut un geste de surprise et murmura :

— Merci à Votre Excellence.

Rentré chez lui, Gigli fit appeler sa femme dans le corridor. Elle avait toujours le même maintien, les mêmes mouvements instinctifs pour se tourner en arrière, comme si quelqu'un l'eût appelée.

— Tout est réglé, dit-il.

— Pour quand ?

— Pour demain, midi.

Et ce fut alors seulement, après qu'il eut fait connaître l'heure, après qu'il eut prononcé tout bas cette parole définitive qui était la confirmation irrévocable du désastre, ce fut alors seulement que le cœur pétrifié de cette femme s'amollit. Un affreux sanglot déchira sa poitrine : et elle tomba dans les bras de son mari, criant, pleurant, convulsée par la douleur, secouée comme un arbre qui tremble jusqu'aux racines, avec une telle furie de désespoir que le soldat eut peur et que, tandis qu'il la soutenait dans ses bras, il se demandait si elle n'allait pas mourir sur place et se désespérait de ne pouvoir rien faire pour la sauver.

Le lendemain, par une douce matinée de novembre, les portes de la maison s'ouvrirent toutes grandes et le défilé commença. Ils venaient de Naples, ces gros cierges qui brûlaient autour de l'enfant mort, symboles de l'âme chrétienne qui se consume dans la foi ; elles venaient de Naples, ces fleurs fraîches dont le lit, la chambre, l'appartement, l'escalier même étaient parsemés : ils venaient de Naples, ce petit costume

blanc et ces petits souliers blancs avec lesquels il partait pour son dernier voyage: il venait de Naples enfin, ce cercueil doublé de soie blanche où il dormait son dernier sommeil.

Le premier qui entra fut Rocco, d'un pas si léger qu'il semblait glisser sur le parquet. La mère était assise près du lit, vêtue de noir, les mains sur les genoux, les cheveux un peu défaits en arrière; elle tourna les yeux vers le galérien sans paraître le voir: des yeux qui n'avaient plus aucune expression. Rocco s'agenouilla très doucement, appuya son front sur le bord du lit et demeura quelques minutes en cette attitude, sans pleurer ni parler. Puis, avec précaution, il prit une des petites mains de cire, la baisa et mit dedans quelque chose. La mère n'avait pas bougé. Enfin elle lui jeta un regard glacial, comme pour le chasser loin d'elle. Alors il se leva et sortit de la chambre, mais resta au fond du corridor, debout dans l'ombre.

Une foule de gens passaient devant lui, des femmes, des enfants, des officiers, des soldats, qui, par compassion ou par une inquiète curiosité de la mort, venaient visiter la chambre fleurie où gisait le petit cadavre. Nul ne demandait ce qu'était ce papier que l'enfant tenait entre ses doigts, fermé et cacheté comme une lettre. Ils savaient tous que, si l'on place aux mains d'un enfant mort, ou à sa ceinture, ou dans les plis de ses vêtements, une lettre par laquelle on implore de Jésus ou de la Vierge une grâce, l'enfant, après l'avoir emportée dans la tombe, va la remettre en Paradis. C'était pour cela que le galérien avait confié au *piccerillo* sa requête adressée à la Madone des Douleurs... Les gens entraient, s'agenouillaient, priaient, sortaient, sans avoir le courage de rien dire à cette femme immobile comme une statue sinistre.

Le capitaine vint à elle, la prit à part, lui dit en frissonnant :

— Il est l'heure...

— Partons, répondit-elle d'une voix résolue.

Et, machinalement, elle se dirigea vers la chambre conjugale, où elle prit son manteau et son chapeau. Gigli fit en sorte de l'y retenir pendant qu'on fermait le cercueil. Des soldats avaient été chargés de cette besogne; et ils s'en

acquittèrent avec tant de délicatesse qu'elle ne vit rien, n'entendit rien. Rocco et Grazietta étaient présents. La servante pleurait en silence, à la vue de ce petit corps qu'on arrangeait dans la bière comme dans un berceau, la tête posée sur un oreiller de satin blanc. Le forçat, silencieux aussi, avait les yeux rouges et brûlants comme s'il eût versé des larmes sanglantes, mais il ne pleurait pas. Dans la bière, sur la bière, partout, il y avait une profusion de fleurs.

On descendit le cercueil. Le cortège, qui devait accompagner le corps au moins jusqu'à la porte de fer, se forma sur la place: il se composait des officiers, des employés et de leurs femmes. Les soldats prirent sur leurs épaules la bière dissimulée sous les fleurs et pareille à un grand bouquet odorant. Alors le père et la mère parurent. Cécile avait un long voile noir. La pleine lumière et la petite foule assemblée lui causèrent un saisissement. Elle chercha des yeux le visage de son fils et ne rencontra que le cercueil.

— Il est là, sous ces fleurs? demanda-t-elle à son mari.

— Oui.

— Est-ce que je le verrai encore?... A Naples, est-ce que je pourrai le revoir?

— Oui, à Naples.

Le cortège se mit en marche avec lenteur. Derrière le cercueil venaient les parents, au milieu des officiers. Elle cheminait, appuyée au bras de son mari, n'ayant de regards que pour le cercueil, dont les fleurs ondulaient à la descente. Rocco venait le dernier. Sur la campagne, un peu dénudée maintenant, un tiède soleil d'automne répandait sa clarté tranquille. Et il semblait que ce cortège s'en allât pour ne plus jamais revenir, sans que personne tournât la tête en arrière.

A la grande porte de fer, on fit halte pour saluer les parents. Chacun serrait la main du capitaine en lui disant quelques mots de consolation.

Puis la porte s'ouvrit; et, tandis que la foule remontait vers le bague, les deux soldats porteurs du cercueil, le père, la mère, quelques officiers et quelques employés civils continuèrent à descendre.

Au lieu de remonter avec les autres, Rocco, à qui personne

ne faisait attention, s'était arrêté sur un talus. De là, il regardait la petite troupe qui descendait, descendait toujours, disparaissant et réapparaissant parmi les arbres, à la suite de cette bière où le *piccerillo*, couché sous les fleurs multicolores et oscillantes, s'en allait pour toujours. A un certain moment, le détour de la route lui cacha le cortège, et il fut quelques minutes sans rien voir.

Il attendit néanmoins avec patience et vit bientôt le convoi s'avancer sur le rivage.

La grande barque préparée ne portait aucun signe de deuil ; au contraire, le fond et les banquettes étaient jonchées de fleurs. Les deux rameurs firent le salut en levant les rames. Un instant suffit pour mettre à bord le fardeau funèbre, que recouvrirent entièrement les fleurs et les couronnes.

Le père et la mère s'assirent à l'avant, pâles figures vêtues de noir ; ceux qui les accompagnaient se groupèrent à l'entour. Et la barque vogua sur la mer bleue, toute chargée de fleurs, colorée et parfumée, lente et doucement bercée par les eaux calmes, comme si elle eût porté un heureux cortège. Ce matin-là, sur la plage déserte de Bagnoli, on n'apercevait que deux voitures : il ne passait personne, il ne s'arrêtait personne pour voir cette barque chargée de fleurs, qui arrivait si lentement. Mais Rocco la suivait toujours des yeux, suivait toujours des yeux l'enfant qui parmi les fleurs, sur l'azur de la mer, s'en allait de la prison vers la liberté. Celui qu'il n'avait pu voir et saluer vivant, il le saluait mort, il lui parlait à voix basse, il l'appelait *piccerillo*, *piccerillo bello*, il lui recommandait la lettre qu'il lui avait glissée dans la main pour la porter à la Madone.

L'enfant s'éloignait, s'éloignait toujours... On le débarquait ; on le plaçait dans une des voitures, parmi les fleurs ; le père et la mère s'y plaçaient avec lui. Les autres montaient dans la seconde voiture... Les voitures filaient rapidement ; il était loin, très loin... Il disparaissait sur la route de Fuorigrotta...

C'était fini.

X

La nuit était sans lune. Le léger rideau de brouillard automnal qui, pendant le jour, avait voilé le ciel, s'était, à l'heure du crépuscule, transformé en une couche épaisse de nuages. La noirceur du ciel pesait sur la noirceur de la mer : une obscurité profonde enveloppait toute l'île de Nisida. Pourtant, on ne prévoyait ni tempête ni orage ; un grand calme régnait dans l'air et parmi les choses. Les sentinelles, retirées sous le toit de leur guérite, n'interrogeaient que distraitement les ténèbres. Mais, comme d'habitude, le cri d'appel commençait tous les quarts d'heure à un bout de l'île et se propageait lentement, régulièrement, jusqu'à l'autre bout ; puis en sens inverse, la réponse revenait, par le même chemin :

— Sentinelles, prenez garde à vous !

— Rien de nouveau...

Le cri d'appel était poussé d'une voix plus vive et sonnait comme une alerte : mais la réponse avait un accent tranquille, paisible et serein, qui exprimait la sécurité de la surveillance. Le calme, cette nuit-là, était si parfait ! Cependant, vers deux heures du matin, la sentinelle postée à la pointe de l'île, vers Pouzzoles, eut un sursaut : non pas précisément qu'elle eût entendu remuer quelque chose ; mais une sorte de secousse électrique l'avait avertie que la solitude voisine devait être traversée par un homme ou par un animal. Quelquefois, dans une chambre obscure, dans une cour, dans une rue, dans une plaine où vous êtes parfaitement sûr d'être seul, vous acquérez tout à coup la certitude matérielle que près de vous il y a quelqu'un : vous ne voyez rien, vous n'entendez rien, mais vous *sentez* qu'un espace, tout à l'heure vide, est maintenant occupé par un corps. Telle fut l'impression du factionnaire. Il braqua les yeux dans l'ombre, mais ne put rien découvrir. Alors il supposa que c'était la sentinelle du poste voisin qui venait lui demander une allumette pour allumer sa pipe, et, très bas, il dit :

— Qui va là ?

Point de réponse. Il crut qu'il s'était trompé. Cependant, comme le soldat était un Calabrais accoutumé aux marches de nuit, par les mauvais chemins où il faut être en garde contre les surprises, il resta l'œil et l'oreille au guet, se promenant avec précaution autour de sa guérite. Mais, de nouveau, tout était calme... Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que, pour la seconde fois, il eût l'impression nette qu'un homme remuait à trente pas de distance, en contre-bas, dans les broussailles qui couvraient la falaise. Sans hésiter, il épaula son fusil et tira. Aussitôt s'élevèrent deux longs cris déchirants; et, de toutes parts, éclata le commandement brutal et impétueux :

— Aux armes ! Aux armes !

Au même instant, trois ou quatre coups de feu retentirent ; puis, ce fut un crépitement circulaire de fusils qui tiraient en plongeant, parce que la consigne était de tirer toujours vers la mer, où les fugitifs inconnus s'efforçaient de parvenir ; et, dans la nuit, cela fit à Nisida une couronne de feu et de fumée. Bientôt, parmi le brouhaha des patrouilles qui, sous le commandement d'un officier, couraient à la recherche des forçats évadés, on distingua le craquement sec des fusils qu'on rechargeait. Un planton se précipitait vers le rivage pour porter aux deux barques l'ordre de sortir du petit port et de croiser sur les côtes de l'île.

Dans les dortoirs du baigne réveillé en tumulte, les gardiens faisaient l'appel pour constater quels étaient les manquants. Partout les lumières s'étaient rallumées. Le sous-directeur, — qui suppléait Gigli absent, — à peine vêtu, très pâle, effrayé de sa responsabilité, assistait à l'appel. Les forçats, encore ensommeillés, tout ahuris, ne répondaient pas ou tardaient à répondre : et les gardiens hurlaient, blasphémaient, faisaient pleuvoir les punitions. Chaque fois qu'un dortoir se trouvait au complet, le sous-directeur poussait un soupir de soulagement. Qui sait ? peut-être y avait-il eu fausse alerte. L'appel continuait, interrompu de temps à autre par un coup de fusil ; et parfois il arrivait que le galérien appelé répondit :

— Moi, je suis là ; heureux ceux qui ont pris la poudre d'escampette !

Tous ils enviaient les inconnus qui s'étaient évadés : on le voyait sur leur visage, on le devinait à leur sourire mauvais, aux paroles qu'ils échangeaient à voix basse.

Il ne restait plus à faire l'appel que dans un seul dortoir, où couchaient soixante forçats... L'appel fait, il ne s'en trouva plus que cinquante-huit. Le sous-directeur devint blême.

— Quels sont les manquants ? demanda-t-il au gardien.

— Giacomo Calamà, dit *Trompe-la-Mort*.

— Et l'autre ?

— Rocco Traetta, dit *l'Écureuil*.

— Ils sont jeunes ?

— Oui, jeunes.

Le sous-directeur se mordit les lèvres afin de réprimer un juron : puis il s'en alla précipitamment, pour diriger lui-même les recherches. Les noms de *Trompe-la-Mort* et de *l'Écureuil* étaient dans toutes les bouches, répétés et commentés par tout le monde.

Il y avait des lumières courant parmi les buissons et les ravins, d'autres allant et venant au bord de la mer : quelques-unes s'étaient même allumées sur la plage de Bagnoli. Les barques avaient un peu tardé à quitter le port : mais maintenant, avec leurs grands fanaux qui laissaient sur la mer une sanglante traînée lumineuse, elles circulaient avec lenteur autour de l'île, visitaient toutes les grottes, pénétraient jusque dans les moindres anfractuosités du rivage. Dans ces barques, à la rouge clarté des lanternes, on distinguait des canons de fusils.

Le rapport sur l'évasion n'arriva au sous-directeur que le lendemain matin. Les deux chaînes avec leurs anneaux sciés avaient été ramassées dans l'herbe, parmi les broussailles, juste à l'endroit où la sentinelle calabraise avait *sent* la présence des fugitifs. On n'avait pu retrouver Giacomo Calamà ni vivant ni mort, ni sur la terre ni dans l'eau, ni à Bagnoli, ni à Pouzzoles, nulle part : on le déclara donc « évadé ». Quant à Rocco Traetta, dit *l'Écureuil*, on l'avait retrouvé sur les roches, le crâne fracassé, mort.

LES PREMIÈRES PAGES

DE

PIERRE LOTI

Qui donc annonçait la mise en réforme du *Bougainville* ? Cet été encore, la légendaire corvette a promené les « Bordas- siens »¹ sur les côtes de France. Maintenu en activité par le ministre novateur, il y a des chances pour que se prolonge son service. Vieille pourtant, elle a gagné sa retraite, comme le plus chevronné des gabiers. Lente marcheuse, elle le fut toujours, mais jolie, avec une sveltesse particulière et un déhanchement, une grâce d'oscillation.

Tous les ans, pour leur « acclimatation physique au métier de la mer », elle emporte à son bord les élèves, un mois durant. Tous les ans aussi, dès que le moment approche de recevoir ces jeunes gens, comme une personne d'âge se reprenant de coquetterie, elle « se repeint, se nettoie, se rem- plume ». C'est dans le « journal » de l'un d'eux que nous lisons la malicieuse formule de ce ragaillardissement sénile. Car, en même temps que les facultés purement professionnelles de nos futurs officiers, cette expédition éprouve leurs aptitudes à rédiger un rapport, et ils tiennent, par ordre, un journal de route.

1. Élèves de l'École navale embarqués sur le *Borda*, vaisseau-école, en rade de Brest.

Comment n'est-il échu, ce petit cahier? Si régulier que soit mon titre, je me tairai là-dessus. Que Pierre Loti désavoue l'œuvre de Julien Viaud, je n'en ai crainte. Tout enveloppée et contrainte soit-elle, comme les feuilles et la fleur dans une gaine de bourgeon, la prose du romancier se reconnaît en ces pages adolescentes. Il n'est que de savoir la dépouiller. Encore la peine nous en sera-t-elle épargnée quelquefois. En telles de ces notes, nous trouverons plus qu'à demi dégagée, à peu près nette de contour et animée de teintes vives, la phrase du descriptif. Descriptif, en effet, il se montre déjà, — et surtout, — dans ce devoir de vacances. On peut presque nommer ainsi cette relation commandée, le voyage du vieux bateau précédant tout juste le congé annuel. Il y paraîtra, d'ailleurs, au ton de ce récit, impressions d'amateur, sans rien de technique, ou presque rien, où ne manquent ni la vision pittoresque, ni le dessin exact, ni la couleur, — où, par endroits, les reliefs d'un caractère s'accusent en saillies d'indépendance, la discipline sauve, bien entendu! Et peut-être sera-t-on peu renseigné sur l'« acclimatation » de l'élève Viaud en août 1868. Mais on trouve là, nous le répétons, de quoi pressentir l'écrivain que sera Loti et, à quelques égards, l'homme qui mûrira en lui avec l'artiste.



C'est dans une humoristique « préface » que « l'auteur » badine sur la toilette annuelle de la corvette. Il raille, vingt lignes plus loin, la médiocre cuisine qu'elle offre à ses hôtes. Laissons, pour l'instant, ces plaisanteries. Avant d'apprécier la jovialité plus ou moins superficielle du Bordassien et de conjecturer son moral, prenons sur le fait son observation de peintre.

La mer, comment la voit-il? Au sortir du goulet de Brest, elle lui apparaît sous « un brouillard d'abord léger », qui « se condense peu à peu, devient compact », ne laissant apercevoir tout proche « que les lames d'une houle longue et énorme, qui se succèdent avec lenteur et nous bercent, écrit-il, désagréablement ». A une quinzaine de là, toujours dans les eaux bretonnes, il peint de nouveau une mer « grosse et sombre », sous un « ciel rouge, chargé de nuages

obscur », que finit de traverser « un large disque terne et rougeâtre ». Cela lui semble d'une « effrayante beauté ». Peu après, à la hauteur des côtes vendéennes, pendant ses heures de quart, un soir que « le ciel est pur, les étoiles brillantes et l'air tiède », il navigue pour la première fois sur des eaux phosphorescentes. « C'est là, dit-il, un bien curieux spectacle. La crête de chaque lame, l'écume que nous faisons bouillonner en marchant, répandent une lumière semblable à celle de la lune, quoique plus douce encore ; notre sillage s'étend derrière nous comme un long ruban lumineux, et des marsouins, qui viennent gambader autour de la corvette, laissent après eux des traînées qui se croisent et s'entortillent comme des serpents de feu. »

De ces lignes il serait, sans doute, imprudent de rapprocher telle page de *Mon frère Yves*, tel tableau d'une mer équatoriale qui « couvait de la lumière ». Mais les impressions comme celles que nous venons de transcrire abondamment chez des écrivains de seize ans ? Ce qui nous frappe dans ces esquisses, c'est le non imité, le non appris. Entendez, outre la sincérité première du sentiment, sa non-réfraction à travers une couche de rhétorique. Traduction nette d'une vision personnelle, nulle réminiscence livresque ne s'interposant, voilà ce que nous eussions crayonné en marge si nous avions corrigé ce « devoir ». Et c'eût été un éloge, s'il est vrai que, d'ordinaire, les tout jeunes gens se laissent embarasser de leur lecture, si courte soit-elle, et en dégagent rarement ce qui sera leur dire propre.

Nos remarques ne se fussent pas bornées là. En cette droite expression d'une émotion pittoresque vraie, s'annonce le sûr instinct de l'écrivain qui excellera au choix du trait significatif. D'autres fragments le montreront mieux peut-être que ces « marines ». Vues de contrées, replis de rivières, levées de côtes, on reconnaîtra dans les brefs morceaux que nous allons découper les essais d'un artiste en puissance.

A peine le jeune Rochefortais accorde-t-il un coup d'œil — sans doute parce qu'il le connaît trop — au fleuve de Saintonge dans les eaux duquel s'amarre, un matin, le *Bougainville*. Il indique cependant « les sinuosités de la vaseuse Charente », et, je ne sais pourquoi, ce croquis en trois

mots me remet en mémoire tel dessin rapide d'*Au Pays du Rhin*, cette échappée sur le paysage de Kehl : « la rive plane et morne des deux côtés... » Le peintre Loti se devine plutôt à ce regard jeté sur les entours du Mont Saint-Michel : « Ces sables humides reflètent les nuages comme un miroir; ils sont moirés d'ondulations douces comme celles de l'eau et traversés par une rivière lente, tortueuse et divisée en une infinité de bras. C'est le Couesnon qui se traîne péniblement vers la mer. »

Ailleurs, c'est un aspect lointain de sa terre natale qu'il esquisse avec légèreté : un profil de « côtes basses et sablonneuses n'apparaissant à l'horizon que comme des lignes bleuâtres inondées de lumière. Pays bien différent de la Bretagne, où on ne voit que pics de granit, que rochers sombres et fantastiques surgissant au milieu des brumes. »

De la Bretagne il donne mieux qu'un aperçu à distance. Négligeons son escale à Saint-Malo et Dinard, où il remarqua surtout des Anglais et des Anglaises en villégiature. L'Armorique « sauvage », la vraie, imprima dans son souvenir une trace moins banale et l'on peut s'intéresser à ce premier contact du futur poète de *Pêcheur d'Islande* avec le pays d'Yann et de Sylvestre.

Il y fait une allusion brève dans l'autobiographie qu'il a intitulée *le Roman d'un enfant* : « La Bretagne, que beaucoup de gens me donnent pour patrie, je ne l'ai vue que bien plus tard, à dix-sept ans, et j'ai été très long à l'aimer. — ce qui fait sans doute que je l'ai aimée davantage. Elle m'avait causé d'abord une oppression et une tristesse extrêmes. » Sol et habitants, il paraît, il est vrai, en avoir avant tout senti la rudesse. Longtemps après seulement, il devait, comme Michelet, se laisser séduire à « la noblesse de la race », à sa « finesse de caillou ». Mais de cette âpreté même le premier choc lui fut amorti, en assez douces impressions, et peut-être faut-il en rabattre un peu de l'honneur qu'il veut faire à son « frères Yves » de son initiation au charme mélancolique de la terre bretonne. Du moins en avait-il soupçonné et même formulé quelque chose, et, si Kermadec l'a « fait pénétrer dans l'intimité des chaumières

et des chapelles des bois », ses juvéniles ébauches témoignent d'une âme toute prête à en comprendre mieux que le dehors.

Donc, le 15 août, la corvette, en grand pavois, étant mouillée dans la baie « très sauvage » de Laguiry, de frustes visiteurs l'envahissent, « Bretons et Bretonnes de tous les âges ». « qui piétinent, sabotent, jargonnent, veulent tout voir et mettent les timoniers sur les dents ». Le lendemain, congé, excursion de Laguiry à Paimpol; expédition pédestre et « par le chemin le plus long », au retour du moins. Aussi la campagne a-t-elle été bien vue, son caractère exactement saisi, celui même « qu'on remarque dans la plus grande partie de la Bretagne », mais « empreint ici au plus haut degré : — les bois n'y sont pas touffus, les chênes y sont tordus et rabougris, mais tout cela est frais, vert et rongé par la mousse. Il y a des petites chapelles grises enfouies au fond des bois, des crucifix dans tous les carrefours, des maisons antiques dans les arbres et de bonnes vieilles en coiffe assises à leur porte. Toutes ces bonnes vieilles sourient en regardant les Bordassiens qui passent en chantant et les matelots un peu gris qui font des extravagances en chemin. »

La semaine suivante, à Port-Louis, « ville tout entière désolée, envahie par les herbes et le lierre », d'autres « vieilles » sont au jeune voyageur une vision plus morose. — « la tête baissée », le « corsage garni de médailles et coiffées du voile noir traditionnel que porte Anne de Bretagne dans tous ses portraits ». Aux environs, il « constate », chez les naturels du pays, une « sauvagerie » dont il rapporte ce trait : « Les petits enfants qui gardaient les vaches sur les routes se sauvaient à notre approche, en poussant des cris affreux... Une troupe de petites filles, en nous voyant, ont fait le signe de la croix et poussé des cris incohérents, parmi lesquels nous avons cru distinguer plusieurs fois le mot de Korrigans, Korrigans... Or Korrigans est le nom de ces petits démons légendaires qui hantent les champs druidiques de Bretagne. »

Malgré tout, on l'a vu, la sensation de dureté et de « sauvagerie » s'atténue. Fraicheur et verdure corrigent l'âpreté

du paysage. Leur vêtement de mousse amollit la raide torsion des arbres. Est-ce donc, au surplus, une apparition farouche que ces aïeules, sur le pas des portes, souriant à la gaieté un peu avinée des matelots et à leurs gamineries d'enfants? Vision initiatrice, quoi qu'en dise le *Roman d'un Enfant*. L'officier écrivain qui, des années après, viendra si souvent en Toulven, comme dans une « patrie adoptée », peindra avec plus d'art, non avec plus de sympathie, ces bonnes femmes au corsage chamarré de broderies. Des images de douceur entrevues par le permissionnaire du *Bouguineille*, qui sait si quelque chose ne revit pas dans la Marianne de Plouherzel, la « jolie vieille à peindre », endormant petit Pierre au refrain de la berceuse antique :

Boudoul galüchen ! boudoul galaïchlu !...

Et tel tableau du maître ne semble-t-il pas l'achèvement des tracés sommaires jetés par l'impressionniste adolescent? Chaumières basses aux murs de granit « où poussent les pariétaires et les mousses », calvaires aux sculptures naïves, « retouchées bizarrement par les siècles »; petites chapelles « barbues de lichens ». « fermées et mystérieuses », qui se cachent dans des bouquets de chênes à la membrure nouée, — revoyez ces vignettes dont le lieutenant de vaisseau illustre ses voyages au hameau du quartier-maître, son ami, et dites si les notations d'il y a trente ans ne sont pas des premiers crayons, repris et poussés?

Nous n'en avons pas encore fini avec la Bretagne. Son vieux sol intéresse les curieux de géologie, et quelques-uns de ses aspects offrent au regard des poètes mi-savants des apparences de monde originel. Or le goût du préadamisme s'éveillait en Julien Viaud. Ce lui fut donc une joie de trouver entre Port-Louis et Hennebont un semblant de marais liassique, et c'est sur un ton de lyrisme qu'il raconte sa découverte. Mouillé jusqu'aux genoux, il détaille les vagues similitudes de ce lieu à hautes herbes — hélas! inscrit au cadastre « sous quelque nom baroque ou commun » — avec les « fouillis marécageux de la période du lias. »

La vue est « bornée de tous côtés par des chênes ou des

châtaigniers énormes, et des pins maritimes imitent assez bien les gigantesques calamites des forêts primitives. La température est lourde, le ciel brumeux et plombé rappelle l'épaisse atmosphère de l'ancien monde... enfin un calme, un silence profond, quelque chose d'indéfinissable complète l'illusion. Nous restons longtemps en extase devant ce pays étrange ¹. »

Nous accusera-t-on de forcer l'analogie si, de ce tableau où l'imagination s'enrichit des toutes récentes acquisitions d'un jeune savoir, nous rapprochons telles pages de l'écrivain mûr, épris toujours, d'« antiquité imprécise et obscure » ? Les songeries sur l'« incalculé » du passé lui sont si habituelles qu'il lui arrive d'en prêter de pareilles à ses incultes héros. C'est ainsi que Ramuntcho sent la poésie de ce recul indéfini dans le temps. Un soir de Pâques, au murmure de la mer de Biscaye, l'« Esprit des vieux âges », planant sur l'estuaire enténébré de la Bidassoa, pénètre et inquiète le jeune Basque. Sur la côte d'Islande, un paysage, où ne se voit « rien que l'éternité des choses qui *sont* et qui ne peuvent se dispenser d'*être* », éveille aussi au cœur de Yann Gaos des « pensées indicibles ». Bien loin des brumes du Nord, sous l'équateur, par des nuits « pâmées de chaleur pleines de phosphore », c'est, cette fois, l'auteur de *Mon Frère Yves* qui médite sur un océan « plein de vie latente à l'état rudimentaire », figurant à ses yeux « les eaux mornes du monde primitif ». Or, ici comme là, sur la mer équatoriale comme devant la silhouette abrupte des Pyrénées, comme en face de l'horizon cerné par le brouillard islandais, cette inclination à une rêverie colorant son objet d'un reflet de préhistoire, n'est-ce pas le penchant même qui s'annonçait chez le contemplateur émerveillé du marais breton ?

De sa complexion morale, comme de ses tendances intellectuelles, le Bordassien a laissé trace sur son papier écolier. Nous ne croyons faire à Loti offense ni déplaisir en le qualifiant d'individualiste, même d'individualiste violent. Plus

1. Notons que, par ses traits caractéristiques, cette description se rapporte plutôt à l'époque houillère qu'à celle du lias. Mais une querelle géologique serait ici hors de propos.

d'une fois, il avoue, au cours de ses récits, un amour de l'indépendance capable de s'exalter. Il doit comprimer en lui un nomade toujours prêt à s'insurger contre la discipline de notre vie moderne. Ne cherche-t-il pas dans un « atavisme lointain » ou une « préexistence » le pourquoi mystérieux de l'émotion dont il vibre au son grêle des flûtes d'Afrique ? « A moitié Arabe », ce lui est un malaise, au retour de ses chevauchées marocaines, de se voir, à Tanger, ressaisi déjà par l'Europe, c'est-à-dire par la loi d'une existence « misérable » et « faussée ». C'est au désert qu'il se sent « pleinement vivre ». Qu'on lui rende « le cheval brun, large de poitrine, ébourillé à tous crins », qui l'emporta vers Fez. Galoper dans les espaces où ne se rencontrent « ni un village, ni une maison, ni une culture », pour s'endormir le soir sur une couche de fleurs sauvages, voilà le rêve de ce Bédouin égaré dans notre monde policé. C'est pourquoi la note plaintive des musettes bédouines va toucher dans son âme une fibre profonde.

Or, cette impatience du joug social ne se laissait-elle pas pressentir chez l'élève en qui l'instinct personnel se cabrait au seul effleurement du lien lâche d'une association volontaire ? « La liberté individuelle, — écrivait-il sur ce cahier, pourtant rempli par ordre, — est une des conditions indispensables de la vie. » Donc se préserver autant que possible de toute sujétion, même consentie, voilà le principe. Quoi de moins despotique que la discipline de ces « groupes » qui, chaque année, dans les promotions de nos écoles, se forment selon les sympathies, les opinions, les origines ? Au *Borda*, cependant, pour sauver plus sûrement la franchise de son *moi*, Julien Viaud a cru devoir choisir « le moins tranché », disons le moins organisé. Ce n'est pas, en effet, un groupe constitué, mais bien plutôt une fortuite rencontre « de gens qui tiennent à leur liberté, qui veulent être seuls, quand bon leur semble, et ne pas nouer des liens qui les gêneraient et établiraient un certain contrôle de leurs actions ».

Quel camarade faisait cet autonomiste farouche ? Le plus gai des compagnons, si l'on en juge d'après le ton de sa jeune

1. Au Maroc.

prose. Car la bonne humeur règne à peu près d'un bout à l'autre de ce journal. Témoin la satire des *fristies* (cuisiniers) du *Bougainville*, comparés aux canerelas, ou encore l'aventure dans une pâtisserie, — accident de chaises qui s'effondrent — narrée, du reste, avec plus d'entrain que d'originalité.

Voilà-t-il contredit ce *Roman d'un enfant* si pénétré de mélancolie, et dont le héros, à l'âge où l'on joue aux billes, connut l'« effroi de la vie » ?... Tant il est vrai que, même avec un peu plus de quatre lignes d'un homme, on peut hésiter sur son caractère. Reconnaissons que son œuvre vérifie le portrait de Loti par lui-même. Ce n'est pas assez dire qu'elle est mélancolique.

Il a mis quelques-uns de ses récits sous le vocable de la mort¹. La mort plane sur combien d'autres : *Aziyadé*, *Fantôme d'Orient*, *le Mariage de Loti*, *Propos d'exil*... Qu'on la voit venir de loin dans *Matelot ! Le Roman d'un spahi* s'achève sur un hymne macabre. *Pêcheur d'Islande* porte un crêpe. Avant même qu'une balle ait abattu Sylvestre dans la rizière tonkinoise, un pressentiment sinistre pèse sur cette histoire. Un mot, de temps à autre, sonne comme la note isolée d'un glas lointain qui se rapproche. Jusqu'aux fêtes de matelots qui sont en deuil : « Et, près d'eux, la mer, leur tombeau de demain, chantait aussi. » — Imposant témoignage que celui de ces livres dont plusieurs sont des fragments de mémoires personnels. Reste malgré tout à notre cahier sa petite valeur documentaire.

*
* *

Littérairement, il a, ce nous semble, plus de prix encore. A travers des rudiments de perceptions, auxquels souvent l'expression manque, — et çà et là se rencontre mieux que des rudiments, — une âme d'artiste se devine ; d'un artiste qui sera servi par un écrivain. Et cet écrivain s'annonce un descriptif, naïf interprète des spectacles ou, plus exactement, des modifications de sa sensibilité par ces « figures et choses qui passent » ; un impressionniste qui se livrera en une « écriture » innocente d'artifice. Insistons sur ce point : l'absence, chez

1. *Le Livre de la Pitié et de la Mort*.

Loti, de « littérature » apprise. Entre la nature et nous, il ne tend nulle gaze de rhétorique. Ce sont « choses vues » qu'il nous offre : vues, c'est-à-dire, sans doute, plus ou moins déformées par ce milieu réfringent qu'est tout cerveau humain, mais exemptes de ces déviations qui sont les méfaits du « style ».

Lorsque, dans son discours de réception à l'Académie française, il disait : « Je ne lis jamais ». Loti aurait pu invoquer pour preuve cette « copie » d'adolescent. Telles s'y traduisaient les réactions provoquées en lui par les phénomènes extérieurs, telles elles ont continué à se traduire; sans doute plus achevées dans leur formule, parce que plus achevées dans sa conscience, mais aussi naïves de « rendu ». Car c'est bien l'ingénuité qui est la caractéristique de Loti. Il n'a pas lu, ou, s'il a lu, il ne doit rien à ses lectures. Écrivant de génie, il n'a pas de « métier ». Par où il lui arrive de déconcerter les critiques, qui se prennent à ses livres pour voir « comment c'est fait ».

Une seule page de ces *Juvenilia* porte la marque d'une influence étrangère. Au Mont Saint-Michel, parmi quelques déclamations enfantines sur les « hideux mystères » du moyen âge, le collégien frais émoulu laisse apercevoir un brin de romantisme. Mais on sait de reste qu'il n'en garda rien.

J'aurais fini, si un scrupule ne me prenait. Mes citations sont textuelles. — orthographe à part. A l'école, Julien Viaud écrit : « plateforme, timonnier, scillage »; il écrit : « la pluie ne cesse guerre »; il écrit aussi : « réflexion, accueil »; il écrit même : « baroc » et « fournaux ». Il est distrait, apparemment, et peut-être phonétiste. L'académicien rougira-t-il du Bordassien? Mais non : démodée aujourd'hui est la traditionnelle orthographe. Plus d'un parmi ses mainteneurs officiels pactise avec les réformistes. Et ceux-ci ne comptent-ils pas dans leurs rangs de notables universitaires, dont, si je ne me trompe, le professeur Bergeret?

MICHEL SALOMON

FRANCE ET ANGLETERRE

A SIR CHARLES DILKE

Monsieur,

Vous avez bien voulu, ces jours derniers, dans une conversation très cordiale, vous entretenir avec moi des questions qui divisent en ce moment la France et l'Angleterre, et vous m'avez proposé une sorte de dialogue dans la *Revue de Paris*. Vous êtes de ceux qui, en attendant l'encore invraisemblable tribunal où se jugeront les procès de peuple à peuple, pensent qu'il faut s'adresser, dans les moments graves, au seul juge international qui existe aujourd'hui : l'opinion. Le juge, sans doute, n'est pas sans défauts, mais, au moins, devant lui disparaissent les procédés de chicane et les mauvaises raisons de procureur où souvent s'enlizen les discussions entre les cabinets. Je vais donc rappeler, point par point, en répétant vos paroles, les griefs, que vous m'avez énumérés, de votre pays contre le nôtre; et, sur chacun des points, je dirai nos raisons et nos griefs à nous, avec un désir, aussi sincère et aussi vif que le vôtre, d'arriver à l'apaisement, à la conciliation et à l'entente.

*
* *

Commençant par l'incident qui parut amener la crise, vous m'avez dit que, pour l'affaire de Fachoda, il n'y a pas à pro-

prement parler de question de droit et que la question de fait est aujourd'hui tranchée. En droit, une seule personne pourrait revendiquer ces provinces équatoriales : le sultan les avait confiées au khédive; le khédive les avait laissé envahir; l'invasion repoussée, le seul maître légitime, aujourd'hui, comme autrefois, serait à Constantinople. Mais ce droit, que personne ne songe à nier, personne ne songe non plus à le respecter. Vous avouez que ces provinces ont été entamées par tout le monde. La France par Oboek et Tadjoura, l'Italie par Massouah, l'Abyssinie par le Harrar, la Grande-Bretagne par Unyoro et la rive droite du Nil en face de Wadelaï, l'État du Congo par Wadelaï, Dufileh, Lado et la rive gauche du fleuve, — toutes les puissances, par un bout, ont écorné le gâteau. Chacune s'est déclarée et a été reconnue en possession légale du bien d'autrui. Et vous avez conclu : pour Khartoum et pour Fachoda, il en doit être de même : nous, Anglais, nous y sommes ; nous y restons ; vous, Français, vous aviez essayé d'y être ; vous n'y êtes plus. C'est une affaire réglée.

— Et nous vous répondons : Soit ; mais voyons un peu ce qui s'est passé avant le règlement. Quand vous nous avez rencontrés à Fachoda, vous avez, vous Anglais, crié bien haut que notre conduite était déloyale, et pour nous convaincre de déloyauté, votre Gouvernement a tour à tour imaginé plusieurs raisons. Fachoda vous appartenait depuis longtemps, déclarait votre ministre, parce que, le 10 décembre 1897, votre ambassadeur nous avait officiellement notifié que depuis longtemps vous aviez envie de le prendre¹. Le 10 décembre 1897, en effet, sir E. Monson déclarait que « les vues du Gouvernement britannique avaient été clairement définies par sir E. Grey à la Chambre des Communes, le 28 mars 1895 ». En se reportant à ce discours de sir E. Grey², on voit proclamés seulement les *intérêts* anglais, les *prétentions* anglaises sur le cours du Haut-Nil ; *our claims, our interests*. Suffirait-il de deux années écoulées pour que des *prétentions* devinssent des *droits*, pour que des *intérêts* devinssent des *titres*, et pour

1. *Blue Book*, C. 9054, p. 1 et suivantes.

2. *Blue Book*, C. 9054, pp. 17-18.

que, du même coup, nos prétentions françaises et nos intérêts français fussent annulés? Car, nous aussi, nous avons défini nos intérêts et nos prétentions, et, le 24 décembre 1897, le Gouvernement français avait répondu à sir E. Monson, en faisant « toutes les réserves qu'il n'a jamais manqué d'exprimer toutes les fois que les questions afférentes à la vallée du Nil ont pu être mises en cause¹ ».

Au fond vos raisons ne valaient pas grand'chose et votre Gouvernement fut le premier à s'en apercevoir. Dès le 9 septembre 1898, il les abandonnait pour la théorie « khalfale ». Ces provinces équatoriales, déclarait lord Salisbury, ont été occupées par le Khalifa; elles sont devenues possessions du khalifa; « après les événements militaires de cette dernière semaine (prise de Khartoum), elles doivent passer, *par droit de conquête*, aux mains des Gouvernements égyptien et anglais; le Gouvernement de la Reine ne saurait admettre que *ce droit pût être discuté*² ». Ne discutons pas ce droit de conquête. Mais si Khartoum conquise par les vôtres vous appartient légitimement, que dire de Fachoda conquise par les nôtres? L'Émir, chassé de Fachoda par le capitaine Marchand, fut tué par l'un de vos officiers à la bataille d'Omdurman. Cet officier fit hommage du drapeau de l'Émir à notre capitaine, et ce fut un joli geste de galant homme: votre armée semblait nous offrir une part de sa gloire. Les officiers vainqueurs ne disposent que des étendards enlevés; mais ne croyez-vous pas que votre Gouvernement pourrait méditer la leçon que lui donna cet officier?

Car laissons le droit qui, vous me l'avez dit, n'existe pas. Ne prenons que le fait. Nous avons vaincu le khalifa, comme vous, et sans vous, car nous étions à Fachoda avant que vous fussiez à Khartoum. Nous avons dû abandonner notre conquête. Matériellement, l'affaire est réglée. Nous ne pouvons rien réclamer, ayant abandonné le gage. Mais, à votre place, peut-être nous ne nous croirions pas quittes.

1. *Blue Book*, C. 9054, p. 4.

2. *Blue Book*, C. 9054, p. 5.

*
* * *

Mais vous dites qu'enclins autrefois à ces procédés amicaux, à ces relations de gentleman à gentleman, vous en avez été dégoûtés par notre attitude chicanière et par notre politique de « coups d'épingle ». Ce mot, lâché par un de nos journalistes, a fait chez vous une jolie fortune. Depuis trois mois, vous vous tâtez, vous vous regardez en tout sens, pour découvrir chaque jour la trace d'un nouveau coup d'épingle français : coups d'épingle, les affaires anciennes et présentes de Tunisie ! coup d'épingle, l'affaire de Nikki ! coup d'épingle, l'affaire de Waïma ! coups d'épingle, le *French Shore*, et le Harrar, et le Siam, et Madagascar, et le Niger !... Examinons un peu ces cruelles blessures.

Voici d'abord vos griefs au sujet de Tunis :

— C'est l'Angleterre, m'avez-vous dit, qui, au congrès de Berlin, par la bouche de lord Beaconsfield et de lord Salisbury, nous conseilla l'intervention en Tunisie et, d'avance, l'Europe nous donna son consentement, formel de la part de certaines puissances, tacite de la part des autres. Mais, en 1878, nous n'avons pas profité de cette autorisation et, en 1881, nous sommes intervenus non pas en vertu de ce pacte de Berlin, mais sous prétexte de rétablir l'ordre, de châtier les Kroumirs et de purger notre frontière algérienne, et nous avons promis de ne pas rester en Tunisie, mais de nous éloigner dès que la besogne serait terminée. L'occupation française de la Tunisie n'est donc, selon vous, que le modèle suivi plus tard par l'Angleterre en Égypte : même prétexte d'intervention ; mêmes promesses d'évacuation ; même oubli des promesses devant les nécessités subséquentes. Encore l'Angleterre a-t-elle du moins respecté en Égypte tous ses autres engagements : elle n'a pas supprimé les Capitulations ; elle n'a pas créé de port militaire ; elle ne s'est pas adjugé de monopole. En Tunisie, la France va créer à Bizerte un port de guerre : elle avait promis qu'elle ne le ferait jamais. Elle a supprimé les Capitulations qu'elle avait juré de maintenir. Elle a abrogé les traités de commerce et fait perdre à l'Angleterre la situation de nation

favorisée qu'elle lui avait garantie : alors que les produits français entrent en franchise, les cotonnades anglaises vont, durant quelques années, payer 5 p. 100 *ad valorem*, puis, ce terme échu, elles paieront ce qu'il plaira aux protectionnistes français.

Contre ce réquisitoire, voici nos arguments :

— Il est vrai que nous n'avons pas profité, dès 1878, de la permission octroyée par vous et par l'Europe : nous avons attendu trois ans. Mais, durant ces trois années, ni de notre part, ni de la vôtre, ni de la part de l'Europe, rien ne fut dit, rien ne fut fait, qui pût prescrire nos droits. Car c'étaient des droits réels que les paroles échangées à Berlin nous avaient conférés : la Tunisie était notre part, comme Chypre la vôtre, comme la Bosnie et l'Herzégovine la part austro-allemande, comme Batoum et Kars et la Bessarabie la part des Russes. Pour faire valoir ces droits, nous avons attendu trois ans qu'une occasion se présentât, puis nous avons saisi le premier motif ou, si vous voulez, le premier prétexte. Mais vous n'avez jamais ignoré nos vraies intentions. Avant la fin même des hostilités, le 7 mai 1881, lord Granville écrivait à son ambassadeur à Paris, lord Lyons :

My Lord, le Gouvernement de la Reine ne doute pas de la sincérité des déclarations du Gouvernement français, telles que Votre Excellence les a formulées dans sa dépêche d'hier, ainsi que dans diverses dépêches antérieures, desquelles il ressort que la France n'a pas l'intention d'annexer Tunis ou d'assumer une souveraineté sur cette Régence, mais qu'elle désire uniquement châtier les tribus des Kroumirs et *obtenir du Bey des garanties suffisantes pour l'avenir. C'est sans la moindre jalousie qu'il voit la France affirmer son influence en Tunisie*, tant que cette influence ne sera pas exercée d'une façon contraire à des droits établis, fixés par des traités, ou ne nuira pas aux légitimes intérêts des sujets britanniques.

Votre ministre sait donc bien que nous allons exiger du Bey « des garanties suffisantes pour l'avenir » et c'est sans la moindre jalousie qu'il voit « affirmer notre influence ». Il est même tout disposé à nous y aider :

Votre Excellence voudra bien déclarer ce qui précède à M. Barthélemy-Saint-Hilaire, en se servant des termes les plus amicaux, et ajouter que,

si le Gouvernement de la Reine peut, de quelque façon que ce soit, faciliter un prompt règlement des questions pendantes entre la France et le Bey, il sera prêt à employer toute l'influence dont il peut disposer, dans la forme que le Gouvernement français lui indiquerait comme probablement utile et acceptable¹.

Mais il réserve « les droits fixés par les traités et les légitimes intérêts britanniques ». Pour affirmer notre influence, nous imposons au Bey le traité du 12 mai 1881, qui établit le régime actuel. Nous vous signifiions ce traité. Votre ministre répond le 20 mai :

Le Gouvernement de Sa Majesté n'entend pas insister plus qu'il ne faut sur les contradictions qui se sont manifestées dans des entretiens privés, ni sur les motifs différents qui ont été allégués à Paris et à Tunis pour justifier l'intervention de la France. Mais on ne saurait guère douter que le traité conclu avec le Bey n'équivaille en fait à un protectorat, dont l'idée semblait au Gouvernement anglais avoir été répudiée par la France. Le Gouvernement de Sa Majesté accepte cependant avec empressement l'assurance que toutes les conventions existantes entre Tunis et les Puissances étrangères seront maintenues et respectées, et cela d'autant plus volontiers que, par l'article 11 du traité avec le Bey, la République Française en garantit l'exécution. Les privilèges, commerciaux et autres, ne seront par conséquent pas lésés, en tant qu'ils sont garantis par les traités, *à moins que des conventions nouvelles ne soient volontairement substituées aux arrangements existants.*

Le Gouvernement de Sa Majesté constate que M. Barthélemy-Saint-Hilaire répudie toute idée d'annexion par la France du port de Bizerte ou d'un port quelconque de la Tunisie, et que, bien qu'il fasse pressentir la possibilité d'un encouragement à donner à l'entreprise privée, dans le but d'améliorer ledit port, il déclare qu'il n'entre nullement dans les intentions du Gouvernement français de dépenser, *en ce moment*, des sommes énormes et de commencer les immenses travaux nécessaires pour créer sur ce point un port militaire.

Ce langage paraît clair. En ce qui concerne Bizerte, nous n'avons jamais pris, votre Gouvernement ne nous a jamais demandé d'engagement éternel : nous avons promis seulement, et votre Gouvernement a accepté, que nous n'en ferions pas alors, — *at the present time*, dit la minute

1. *Livre Jaune*, Affaires de Tunisie, avril-mai 1881, pp. 26-27.

anglaise, — un port militaire. En ce qui concerne les Capitulations et les traités, nous promettons et vous acceptiez que nous ne les changerions que « si des conventions nouvelles étaient volontairement substituées aux arrangements existants ». Mais là encore, nous avons tenu notre promesse : c'est volontairement que votre ministère a consenti aux nouveaux arrangements. Vous m'avez dit que, personnellement, vous n'y auriez jamais donné votre signature. Vous n'étiez pas ministre alors. Ministre, vous y auriez consenti, je crois : les chiffres de votre *Board of Trade* vous auraient convaincu. Loin de nuire à votre commerce, notre occupation et notre administration l'ont singulièrement développé, et voici les chiffres de vos importations durant les cinq années dernières :

1892	1893	1894	1895	1896
112 298	112 999	226 683	303 384	215 840 livres st.

Vos cotonnades entrent pour 170 000 livres dans ce total. Antérieurement à notre occupation, elles pouvaient payer — de par l'article 7 du traité de 1875 — un droit de 8 p. 100 *ad valorem* : nous avons réduit le droit à 5 p. 100 pour quinze années. Vous dites qu'ensuite nous l'augmenterons : ni vous, ni nous-mêmes, nous ne savons ce qui se passera dans quinze ans, et le présent doit nous suffire, sans rechercher dans l'avenir les motifs de querelle. Mais vous dites aussi que nos articles sont exempts de droits, et nous arrivons à cette plainte, si souvent répétée par vos industriels et par vos journaux, touchant ce qu'ils appellent notre « protectionnisme colonial ».

Dans nos colonies, nous voulons créer un avantage au profit de nos nationaux. Le fait est certain. Vous vous en plaignez, comme si, en réalité, par d'autres moyens, vous n'agissiez pas de même. Sauf la Nouvelle-Galles du Sud, dans laquelle de vos colonies pouvons-nous commercer librement ? Nos soies, en Australie, paient 10 à 25 p. 100 *ad valorem*, en Nouvelle-Zélande de 20 à 25 p. 100 ; nos velours, au Canada, paient 30 p. 100, et notre mercerie 35 p. 100 ; nos velours, à Terre-Neuve, 35 p. 100 ; nos montres 20 p. 100 en

Tasmanie, 20 p. 100 en Nouvelle-Zélande, 25 à 30 p. 100 au Canada, 30 p. 100 à Terre-Neuve, 15 p. 100 à Victoria, 15 p. 100 au Queensland; nos chapeaux, 25 p. 100 en Nouvelle-Zélande, 25 p. 100 au Queensland, 20 p. 100 en Tasmanie, 30 p. 100 au Canada, 35 p. 100 à Terre-Neuve; nos modes, 25 p. 100 à Victoria, 25 p. 100 en Nouvelle-Zélande, 30 p. 100 au Canada, 35 p. 100 à Terre-Neuve; notre parfumerie, 25 p. 100 au Queensland, 20 p. 100 au Cap, de 30 à 50 p. 100 au Canada, 50 p. 100 à Terre-Neuve; nos pianos, de 15 à 25 p. 100 en Australie, 25 p. 100 aux Bahamas, 30 p. 100 à Terre-Neuve et au Canada, et nos jouets 35 p. 100 dans ces mêmes colonies; nos eaux minérales, 10 ou 20 p. 100 en Australie, 25 p. 100 aux Bahamas, 35 p. 100 à Terre-Neuve¹...

— Ce n'est pas la métropole, dites-vous, qui lève ces droits, et ils sont applicables aux marchandises anglaises comme aux nôtres. — Mais, dans certaines de vos colonies, au Canada, par exemple, les marchandises anglaises jouissent d'un tarif différentiel, qui peut les dégrever jusqu'à 25 p. 100 du tarif général. Donc, au Canada, vous faites exactement ce que vous nous reprochez, avec cette différence toutefois que nos droits, en général, sont seulement protecteurs et que ceux du Canada sont prohibitifs : nos articles taxés à 30 ou 35 p. 100 ne pourront jamais lutter contre vos articles taxés à 10 ou 15 p. 100. Dans vos autres colonies, il est vrai, ce système n'a pas encore prévalu; mais tous vos efforts semblent tendre à l'établir, et le fameux *Fair Trade* de votre nouvelle école de Birmingham n'est que l'application, en somme, de notre théorie. C'est cette nouvelle politique douanière qui vous a amenés, en juillet 1897, à dénoncer vos traités de commerce de 1865 avec l'Allemagne et de 1862 avec la Belgique. Le Livre Bleu, publié à cette occasion, ne laisse aucun doute. Votre cabinet unioniste, sous l'influence de l'impérialisme de Birmingham, n'a pris cette résolution qu'avec le désir avoué de protéger désormais vos marchandises sur les marchés coloniaux, et de retirer aux produits allemands et belges, ce que vous leur accordiez jusqu'ici, le même traitement douanier qu'aux simi-

1. Chiffres empruntés au *Blue Book* 390 (3 août 1897) : *Colonial Import Duties*.

lares métropolitains. C'est la même politique unioniste qui, tout autour du Soudan, à peine conquis par vos armes, vient d'élever un mur de protection. Vos impérialistes tiennent donc, mot pour mot, le même langage que nos protectionnistes. Dans tous les partis, tory, libéral, radical, unioniste, l'impérialisme semble avoir conquis les chefs. Devant vous, personnellement, on aurait mauvaise grâce à médire de l'impérialisme. Du moins, ne nous reprochez pas trop vivement de faire aujourd'hui ce que vous recommandiez hier chez vous et ce que vous-mêmes vous ferez demain.

Mais ne mettons pas demain en cause. Nous payons dans vos colonies et vous payez dans les nôtres. Vous dites que vous payez dans vos propres colonies : ceci vous regarde, et, j'ajoute, ceci vous profite, ou tout ou moins rentre en fin de compte dans votre poche. Car avec ces droits que vous payez à vos colonies, elles entretiennent leur gouvernement, leur police, leurs travaux publics, et quelques-unes même, une flotte de guerre à votre service, pour tout cela : le contribuable anglais n'a rien à payer. Donc, au lieu de verser à vos colonies une quote-part, par l'intermédiaire de votre gouvernement, vous la payez par l'intermédiaire de votre commerce. Chez nous, au contraire, la métropole contribue largement à l'entretien de notre empire colonial. Le Français qui commerce dans nos colonies a déjà payé sa part de dépenses coloniales ; en toute justice, il ne doit pas la payer une seconde fois : d'où nos tarifs différentiels en faveur de nos nationaux. Le résultat, au fond, est le même ; les moyens seuls diffèrent. Vos Parlements coloniaux nous ferment vos colonies, et nous vous fermons les nôtres par notre Parlement métropolitain. Encore la porte de nos colonies vous est-elle entre-bâillée ; mais, dans une moitié des vôtres, la porte nous est close : Terre-Neuve et le Canada ont en réalité des tarifs prohibitifs pour notre commerce.

*
* *

Dans l'Afrique occidentale, deux « coups d'épingle » vous ont été sensibles entre tous : l'affaire de Nikki et l'affaire de

Waïma, et ces affaires, les voici, telles que vous avez bien voulu me les exposer.

— En octobre 1897, votre ambassadeur à Paris négociait avec notre gouvernement sur le sort et les limites de l'*hinterland* de vos deux colonies du Lagos et de la Côte de l'Or. Une expédition française a opéré dans le royaume de Nikki jusqu'au 31 décembre: elle était avertie pourtant, affirmez-vous, des négociations. Au printemps, toujours durant les négociations poursuivies, nous avons renouvelé les mêmes incursions. Alors vous avez riposté derrière la côte française de l'Ivoire.

— Voici, du même fait, la version française. En allant à Nikki, nous n'avions aucune intention hostile contre vous, et nous pensions avoir des droits. Nous étions obligés d'y aller pour assurer la ligne de nos postes de ravitaillement entre la côte du Dahomey et les différents points que nous occupions sur le moyen Niger. Dans ce pays de forêts et de brousses, à travers les tribus Baribas insoumises et pillardes, nos colonnes se frayaient la route avec de grandes difficultés et s'avançaient suivant la ligne de moindre résistance, et sans se douter, nous l'affirmons, des contestations de territoires et des négociations en cours. Nous allions d'ailleurs à Nikki sur la foi d'un traité passé par le commandant d'artillerie de marine Decœur, le 26 novembre 1894, avec le roi du Borgou résidant à Nikki, et sur la foi d'une déclaration faite par ce roi à notre gouverneur du Dahomey, le 20 janvier 1895: ce roi affirmait n'avoir jamais pris d'engagement avec une autre puissance européenne, et il reconnaissait à nouveau notre protectorat. Le traité Decœur avait été notifié au gouvernement anglais, qui avait, il est vrai, fait toutes ses réserves, mais sans établir, à ce moment, ses droits antérieurs. En octobre 1897, la colonne partit de la côte: elle ne pouvait connaître les négociations qui venaient de s'ouvrir. Elle arrivait devant Nikki, et après les combats des 4, 8 et 9 novembre, elle s'y installait le 19 du même mois. Il est certain que ce royaume de Nikki se trouvait au delà du neuvième parallèle, dans les territoires contestés, qui pouvaient faire partie de l'*hinterland* anglais, mais qui, légalement, n'en faisaient pas partie, puisque la chose était encore en discussion. Le gouvernement anglais alléguait un traité avec le roi du Borgou, qui

aurait annulé le nôtre, étant antérieur de seize jours (10 novembre 1894). En 1897, il se préparait sans doute à nous devancer, car une expédition anglaise arrivait le 19 novembre à Tehaki; mais Nikki était déjà en notre puissance et, depuis, par suite de l'accord intervenu, Nikki est resté entre nos mains.

Il semble donc bien qu'en tout ceci on ait tort d'accuser notre bonne foi. La première protestation du gouvernement britannique est du 15 octobre 1897: nos troupes étaient déjà loin de la côte. Les premières négociations officielles, après les pourparlers préliminaires, sont de novembre, et la première conférence est du 7 novembre: nos troupes étaient déjà victorieuses dans la série d'engagements qui nous donnèrent Nikki. Dans cette course au clocher, nous avons été les premiers. Nous vous avons devancés. Soyez beaux joueurs! Vous avez pris votre revanche en bien d'autres occasions, à Oua, à Bouna, ailleurs encore, où vous avez fait exactement ce que nous avons fait à Nikki. C'est un prêté pour un rendu, bien que, peut-être, nous eussions à Nikki des raisons d'agir que vous n'aviez ni à Oua, ni à Bouna.

Car, vraiment, avant d'inriminer nos intentions, vous auriez pu considérer que cette marche sur Nikki fut la conséquence inévitable de notre œuvre au Dahomey. Cette œuvre, de votre propre avis, a grandement servi la cause du commerce et de la civilisation. Tout particulièrement, elle a servi votre Côte de l'Or et votre Lagos autant que nos propres domaines. C'est grâce à nous que, désormais, vous avez un libre accès vers l'intérieur: la dernière muraille de la sauvagerie a été percée, et comblé ce fossé de sang humain qu'entretenaient les fantaisies religieuses ou politiques du tout puissant Behanzin. Nous avons accompli, à nous seuls, pour le profit commun, une rude besogne.

— A Waïma, dites-vous, sur territoire anglais, vous avez eu trois officiers anglais tués par nos troupes et, entre autres, le chef de la police de votre colonie de Sierra-Leone. Les agresseurs étaient les Français; c'étaient des officiers blancs commandant des soldats indigènes. La France a perdu « dans cette méprise », ajoutez-vous, un officier non marié. Les

officiers anglais ont laissé veuves et enfants : jamais la France ne leur a donné d'indemnité. Aussi quand le Parlement anglais a discuté l'affaire de nos missionnaires dans l'Ouganda, quand il a décidé de leur accorder dix mille livres (250 000 francs) « pour pertes de *cases* », vous avez parlé *contre*, et vous avez voté *contre*, à cause des veuves de Waïma.

— Cette « méprise », comme vous le dites si bien, a été plus complète, semble-t-il, que vous ne l'imaginez. Trompé par un chef indigène, le commandant français a marché sur les vôtres, en croyant avoir des *sofas* devant lui. Il ne fut pas l'agresseur : devant un magistrat anglais, dans votre colonie de Sierra-Leone, l'enquête poursuivie semble avoir démontré que vos sentinelles ouvrirent le feu : nous ne fîmes que riposter. Vos sentinelles furent-elles dans la même erreur que les nôtres ? Se crurent-elles attaquées par des *sofas* ? Leur méprise, en tout cas, valait la nôtre, car l'enquête a encore prouvé que la collision eut lieu, non sur territoire anglais ou français, mais sur les terres de Libéria, dans le domaine d'un tiers où ni les uns ni les autres nous n'avions le droit de pénétrer en armes, encore moins de nous battre.

Vous n'avez pas payé d'indemnité aux parents de notre officier ; nous n'avons rien payé aux familles des vôtres. Les dettes, pensez-vous, ne s'équivalaient pas. Vous avez raison. C'est pourquoi nous n'avons pas repoussé les réclamations de votre gouvernement à ce sujet. Mais votre gouvernement lui-même proposa une autre solution. Quelque temps après, sur les limites de votre Gambie, dans ce territoire français de Samoh, que vous nous contestiez, mais qui nous est resté finalement, à N'Compah, des agents britanniques amenèrent une troupe armée, sous prétexte semble-t-il, de construire une route : il y eut collision avec nos troupes, qui perdirent du monde. Les deux gouvernements se mirent d'accord là-dessus, pour les indemnités de part et d'autre : chacun prit à sa charge les indemnités de ses nationaux ; nous avons payé pour ceux de N'Compah ; vous avez payé pour ceux de Waïma.

La morale de tout ceci est que, peut-être, un arrangement rationnel, supprimant sur la côte africaine cet imbroglio de

colonies rivales, serait utile, nécessaire, épargnerait bien du sang et bien des querelles. En tout cas, ceci se passait en 1893, il y a six ans bientôt. Vous avez la douleur des coups d'épingle un peu longue et tenace, et vous avouerez aussi que, de cette « méprise » de Waïma à vos persécutions de l'Ouganda, il y a quelque différence.

Pour l'Ouganda, en effet, c'est votre enquête, conduite par des agents britanniques, dans votre colonie, qui a prouvé les mauvais traitements systématiques dont nos missionnaires avaient été victimes. Il n'y avait pas méprise, ni maladresse, ni mauvaise volonté individuelle. C'était systématique, presque officiel, et ce fut durable : pendant les deux années 1891 et 1892, vos fonctionnaires ont persécuté nos nationaux. Et pourtant nous avons encore, dans le règlement de cette affaire, ménagé votre amour-propre : nous avons accepté que l'indemnité fût versée par vous, non pas entre nos mains, mais entre les mains de votre cardinal-archevêque de Westminster, monseigneur Vaughan.

Dans toutes ces affaires de l'Afrique occidentale, les coups d'épingle ont donc été réciproques, et même laissez-nous dire que vous avez eu peut-être, dans ces agressions et contre-agressions, certaines ripostes un peu dures. Car derrière notre côte de l'Ivoire, c'est vous qui avez poussé contre nous les Achantis, vos protégés : vous l'avez formellement reconnu vous-même ; donc, pour répondre à notre occupation de Nikki par une force régulière, vous avez mis en branle les roitelets nègres qui pendant deux mois ont assiégé notre poste d'Assikasso. Et vous seriez embarrassés peut-être pour nous expliquer vos relations avec Samory. Ce sont, à n'en pas douter, des armes anglaises et de la poudre anglaise qui ont permis à l'almamy de se maintenir si longtemps contre nous.

— Vous dites que ces armes et cette poudre venaient sans doute de Birmingham et de vos manufactures à travers votre colonie de Sierra-Leone, mais en contrebande, et que cette contrebande, regrettable et blâmable, ne pouvait être empêchée. Vous ajoutez que, dans la guerre des Afridis, vous avez eu vous-mêmes à lutter contre des armes et de la poudre anglaises ; que, dans leurs guerres d'Abyssinie, les

Italiens avaient contre eux la poudre et les armes venues de France, à travers une colonie française. Vous condamnez sévèrement cette pratique abominable, d'armer des sauvages contre l'Européen, et vous regrettez que tous les gouvernements soient également impuissants à l'empêcher.

Nous répondons :

— Pour les Afridis, nous comprenons sans peine la possibilité d'une telle contrebande, qui pouvait emprunter tant de routes continentales, à travers tant de pays non européens. Pour l'Abyssinie, nous savons aussi que cette contrebande s'est faite surtout par des maisons belges et par le port de Massaouah, qui n'est pas nôtre. Mais pour Samory, laissez-moi vous faire remarquer que la contrebande a brusquement cessé le jour même où nous avons enfin réglé avec votre gouvernement toute difficulté territoriale dans l'Ouest africain. De ce jour-là, sans peine, vous avez arrêté cette contrebande, qui d'ailleurs figurait sur les rapports officiels de votre Board of Trade, car elle s'exportait ouvertement de vos ports, à l'adresse de l'Afrique occidentale, avec la seule mention inexacte *French possessions*. Et c'est par votre *Blue Book*, C-8896 (Annual statement of the Trade) I, p. 277, que nous voyons cette exportation monter durant quatre ans, puis baisser, — quand nos deux gouvernements commencent à être d'accord :

1893	1894	1895	1896	1897
4 724	6 712	9 133	16 142	9 470

Après ces chiffres, il est inutile peut-être de ressasser quelques vieilles histoires, où vos « coups d'épingles » furent sensibles à notre dignité autant qu'à nos intérêts.

*
* *

Arrivons à présent aux affaires mêlées de Zanzibar et de Madagascar. Ici, je vais prendre l'offensive.

Pour Zanzibar, vous aviez avec nous un traité, et vous vous étiez interdit toute action pouvant modifier l'état de choses sans notre consentement. En juillet 1890, vous disposez de Zanzibar pour vos arrangements avec l'Allemagne et vous vous l'adjugez sans autre forme de procès.

— Mais, m'avez-vous dit textuellement, lord Salisbury avait complètement oublié le traité franco-anglais. Dès qu'on lui signala ce manque de mémoire, il se hâta de le réparer en août 1890, de bonne grâce, et sans marchander. Les amis de M. Hanotaux, avez-vous ajouté, ont toujours vanté cet arrangement si favorable à la France et qui était son œuvre, disaient-ils; car, bien qu'il ne fût pas ministre alors, il en fut néanmoins le principal ouvrier. La France obtint tout le pays entre le Niger et le Tchad, de Say à Barroua, l'*hinterland* de votre colonie du Niger. Et l'Angleterre, en outre, reconnut le protectorat français sur Madagascar, alors que ce protectorat n'existait pas en fait. Les vrais maîtres de Madagascar alors étaient les missionnaires et les commerçants anglais. La France n'y faisait rien. Et qu'a-t-elle fait depuis? Elle s'est donné pour tâche de détruire la civilisation mi-européenne des Hovas, de fusiller les amis de l'Angleterre, de déchirer les traités existants, pour, à la fin, manquer à sa parole en annexant purement et simplement cette île, qu'elle ne devait que protéger, avait-elle promis.

— Vous savez que nous aurions beaucoup à répondre sur ces affaires de Madagascar. Du Cap et d'Angleterre même, des compagnies de tireurs s'embarquaient pour aller faire là-bas contre nos troupes des parties de *shooting*. Si vos amateurs de tir, si vos missionnaires et si bien d'autres agents encore n'avaient pas trompé d'un fol espoir vos amis les Hovas, il est bien probable que l'île aujourd'hui ne serait pas annexée. Ayez un peu de patience : notre *Livre Jaune* répondra sur ce point à toutes les questions de votre *Livre Bleu*. Vous reconnaissez vous-mêmes que Madagascar nous fut livrée par vous, à la suite et comme rançon de cet « oubli » de votre premier ministre : ce fut le vrai paiement de nos droits sur Zanzibar. Car le reste, vous le savez bien aussi, ne compte pas. Ce centre africain, que vous nous avez concédé si généreusement, n'était pas à vous, et votre premier ministre traitait ce sujet avec son habituelle humeur : « Ne jugez pas, disait-il aux Lords le 12 août 1890, cette concession par son étendue, mais par sa valeur. C'est un pays qu'en langage d'agriculteur, l'on pourrait nommer de *terres légères*; c'est le désert du Sahara... Notre compagnie du

Niger avait un traité avec le Sokoto, et nous gardons ce territoire ; mais rien n'empêchait les Français de s'avancer jusqu'au Tchad, au nord de notre dernier poste de Barroua. La Compagnie du Niger bénéficiera largement de la convention, car, si elle avait un traité avec le Sokoto, elle n'en avait aucun en réalité avec l'Empire de Barroua, qui cependant lui reste ; ce pays jusqu'alors était ouvert à tous ceux qui auraient extorqué un traité des roitelets indigènes... C'est donc pour elle un avantage que cette nouvelle frontière lui donnant la plus longue étendue des côtes nord-ouest du lac Tchad, et le président de la Compagnie, avec qui j'ai été en communication constante, m'a exprimé toute sa satisfaction. »

Dans ce centre africain, nous ne recevions donc que « des terres légères », très légères, en effet, et votre Compagnie du Niger, loin d'être frustrée, obtenait une extension de son *hinterland*. Madagascar, en réalité, restait notre seule compensation au manque de mémoire. Et là-dessus encore votre premier ministre parlait excellemment : « La situation française à Madagascar était douteuse. Il y a quelques années un *arrangement verbal* avait été conclu entre la France et nous, au sujet de cette île, et le résultat en avait été l'établissement du protectorat français en 1886. Mais nous n'avions pas reconnu ce protectorat. Nous le reconnaissons aujourd'hui. Mais je n'ai pas besoin de dire que cette concession ne change rien aux choses : la position des Français à Madagascar resterait la même si nous n'avions pas reconnu le traité¹. » En langage courant, ceci veut dire, je pense : « Verbalement, nous avons accepté l'intervention française à Madagascar. Par écrit, nous avons ensuite refusé de reconnaître les effets de l'intervention. Mais ayant manqué de mémoire au sujet de Zanzibar, nous calmons la mauvaise humeur française en couchant par écrit ce que nous avons promis verbalement. » Pensez-vous que vraiment la compensation soit énorme, inespérée, et que nous vous en devions une éternelle reconnaissance ?

— Mais, dites-vous, par la suite, le gouvernement français a manqué de parole, en substituant l'annexion au protectorat.

1. *Standard*, 12 août 1890.

— J'avoue que nous semblons avoir, comme lord Salisbury, manqué de mémoire. Mais vous êtes trop coutumiers du fait pour avoir le droit de nous en tenir rigueur. Car, après Zanzibar, vous avez renouvelé au Harrar les mêmes procédés de diplomatie amnésique. Cette affaire du Harrar, voici comment vous me l'avez présentée.

— En 1888, la France avait proposé que l'Angleterre et la France, renonçant toutes deux à occuper le Harrar, s'opposassent aussi, d'avance, à un protectorat italien. L'Angleterre avait refusé la seconde partie de la proposition, où l'Italie était nommée par son nom ; elle y avait substitué une autre clause qui reconnaissait aux deux puissances le droit de s'opposer à l'influence d'un tiers. En août 1894, l'Angleterre communiquait au gouvernement français un arrangement qu'elle avait signé avec l'Italie et par lequel elle reconnaissait le protectorat italien sur les terres de Menelik : ce protectorat était accepté par Menelik lui-même ; il s'étendait à toutes les possessions de ce roi, dont les troupes ou les vassaux occupaient alors le Harrar. Les deux ministères libéral et tory qui s'étaient succédé de 1888 à 1895 étaient d'accord pour considérer cette affaire du Harrar comme ouverte encore et pour se croire libres d'acquiescer aux demandes des Italiens, la France de son côté étant libre d'y objecter et de s'y opposer même. En tout ceci, concluez-vous, il n'y a pas eu violation de l'arrangement conclu en 1888 : le Harrar même, d'ailleurs, n'était pas nommé dans la convention anglo-italienne. Enfin, cette affaire est de l'histoire ancienne. Le sujet n'est plus d'actualité, puisque l'Italie elle-même a renoncé à son protectorat abyssin.

— Cette affaire du Harrar, voici comment elle nous apparaîtrait à nous. En février 1888, vous sentiez bien que, le Harrar étant le réel *hinterland* de notre domaine d'Obock, nous étions raisonnables et modérés en nous contentant de stipuler que cette porte nous resterait ouverte et que personne ne nous la fermerait. Par égard pour vos amis ou alliés de Rome, vous n'avez voulu acquiescer formellement qu'à la première de nos deux demandes d'alors, mais vous reconnaissiez le bien fondé de la seconde. Si vous ne vous engagiez pas à contrecarrer l'Italie, avouez que, moralement au moins, vous

n'aviez pas le droit de lui suggérer des intentions sur le Harrar. Or, en mai 1894, vous reconnaissez le protectorat de l'Italie sur toutes les terres de Menelik, y compris le Harrar, que vous n'avez pas osé nommer, il est vrai, dans le protocole public, sentant que l'affaire était un peu louche. Et voici bien autre chose : au protocole public vous avez annexé une déclaration confidentielle ; il y était stipulé que « l'Italie admettrait la Grande-Bretagne à exercer une intervention temporaire au Harrar jusqu'au moment où elle serait elle-même en mesure d'y établir effectivement son protectorat ». En protocole public, vous donniez tout le gâteau à l'Italie ; en déclaration confidentielle, l'Italie vous repassait en sous-main ce morceau que vous nous aviez promis de ne jamais toucher.

Faut-il parler encore d'une défaillance de mémoire ? Mais ce n'était pas l'oublieux lord Salisbury qui était alors aux affaires, et tous vos ministres ne peuvent être atteints de la même infirmité. Le protocole a été signé le 5 mai. C'est le 18 juin que nous avons connaissance de la déclaration confidentielle. Nous protestons, et, le 11 août, votre ambassadeur promet que « toute action de l'Angleterre prévue par l'accord du 5 mai sera soigneusement *restreinte* à telles communications ou mesures qui seront compatibles avec l'arrangement entre la France et l'Angleterre, et n'affectera en aucune façon la situation politique du Harrar, dans laquelle le gouvernement de Sa Majesté n'a nullement l'intention de s'immiscer ». Vous reconnaissiez donc que cet accord anglo-italien pouvait avoir empiété sur l'accord franco-anglais, et que, pour rester fidèle à l'un, il vous fallait « restreindre » l'autre, bref, que vous aviez outrepassé votre parole et vos droits. Les défaites italiennes sont venues vous tirer d'embarras, en supprimant ce conflit de promesses faites par votre gouvernement. Mais convenez qu'au Harrar et à Zanzibar, vous avez eu certains « coups de pouce » pour nous forcer la carte : ayez donc quelque indulgence et quelque patience, s'il vous semble qu'une fois, à notre tour, dans cette affaire de Madagascar, nous ayons agi de même ; attendez que tous les documents publics nous aient mieux renseignés de part et d'autre.



— Pour le Siam, vous m'avez exposé qu'en 1893 et 1894, le ministère libéral de lord Rosebery avait obtenu de nous la promesse d'évacuer Chantaboum, qui n'est pas évacué, et de créer un État tampon ; qu'en 1895, sous la pression de la France, lord Salisbury a renoncé à l'État tampon, retiré les troupes anglaises qui se trouvaient sur le Haut-Mékong, dans le Kieng-Cheng, et cédé ce pays à la France. Néanmoins, m'avez-vous dit encore, une autre pression de la France a obtenu des Chinois certaines provinces birmanes, jadis cédées par l'Angleterre à la Chine, sous engagement formel de la Chine de ne pas les céder à la France. Et la France vient d'appliquer aux produits anglais, sur le Haut-Mékong, dans ce pays cédé par l'Angleterre, un tarif de 50 p. 100 qui ne s'applique pas aux produits français.

— Laissons de côté cette querelle des droits différentiels que nous avons déjà vidée. Vous parlez de pressions exercées par la France ; la pression est en effet une méthode qui s'est introduite dans la politique internationale ; elle est accompagnée de menaces et quelquefois de rodomontade. Si nous la pratiquons, nous ne l'avons pas inventée ; les radicaux anglais, laissez-moi vous le dire, l'ont mise à la mode ; elle est d'essence impérialiste.

Au reste, je crois difficilement que lord Salisbury soit homme à se laisser opprimer et que nos maigres concessions en Chine vailent le quart des avantages obtenus par vous. Dans toute cette affaire, nous accepterions la décision de lord Rosebery. En juillet 1893, notre flotte était à Bangkok, nous étions maîtres d'exiger les réparations qui nous plaisaient ; en ayant les moyens, nous en avons aussi le droit, car vous reconnaissez vous-mêmes la stupidité de la provocation siamoise et vous avouiez que depuis quatre ans nous avons fait preuve de la patience la plus méritoire. Demandez donc à lord Rosebery, alors ministre, si nous n'avons pas retardé, puis écourté le blocus par égard pour votre commerce, et réduit nos demandes au strict minimum par égard pour votre gouvernement. Notre parti colonial et notre opinion pu-

blique réclamaient un châtement exemplaire : outre Chantaboum, que nous occupions et dont il n'a jamais été question alors, — tant votre gouvernement jugeait notre acquisition légitime, — nous demandions la rétrocession par le Siam de nos anciennes provinces cambodgiennes. C'était nous, en 1867, qui, de plein gré et sans compensation, avions fait cadeau aux Siamois des provinces d'Angkor et de Battambang. Après la trahison des Siamois et notre victoire sur eux, nous avions le droit, n'est-il pas vrai, de reprendre nos cadeaux ? Lord Rosebery comprenait si bien la légitimité de nos réclamations qu'un jour même il y accéda. Si par hasard sa mémoire aujourd'hui était défaillante, comme celle de lord Salisbury, consultez le Secrétaire permanent de votre Foreign-Office... Mais le lendemain, votre ambassadeur à Paris, lord Dufferin, qui avait été vice-roi des Indes et qui s'en souvenait, fit revenir lord Rosebery sur cette concession et c'est nous qui avons cédé sous la pression de lord Dufferin. Nous pouvions tout au moins espérer vos remerciements pour cette évacuation de deux provinces ; mais vous l'avez oubliée, pour vous souvenir seulement que nous gardons Chantaboum.

C'est en retour de cette évacuation que vous avez reconnu le Mékong pour frontière de nos domaines. La rive gauche désormais fut à nous, et comme, après cet arrangement, vos troupes ont franchi le fleuve et occupé Muong-Sin, notre représentant, M. Pavie, leur a fait considérer l'imprudencé et l'illégalité de cette conduite : elles se sont retirées aussitôt.

Pour conclure sur ces affaires siamoises, nous ne demandons qu'à vivre en bons voisins avec vous. Nous souhaitons que jamais plus nous n'ayons à sentir vos entreprises directes ou indirectes contre nous, que le mauvais vouloir permanent de Bangkok n'ait pas d'appui possible dans vos conseils. Reconnaissez franchement la limite du Mékong, et laissez-nous suivre notre route comme nous vous laissons suivre la vôtre. Vous avez toute la péninsule hindoue et la moitié de la péninsule indo-chinoise. Ne nous traitez pas d'accapareurs pour avoir occupé le tiers à peine de cette dernière. Votre chambre de commerce de Manchester est la plus ardente contre nous. Elle voudrait pour ses cotonnades cette route du Mékong vers la Chine du centre. Elle voudrait son grand

chemin de fer chinois, comme ceux de Birmingham veulent leur grand chemin de fer africain ; mais peut-être deux ans ne seraient pas écoulés après l'ouverture de la ligne, qu'elle se repentirait de sa faute : les cotonnades ou les fils de l'Inde auraient ruiné son commerce en Chine, qui ne subsiste à l'heure actuelle que par le moyen des fleuves et des ports orientaux. Ouvrez une route continentale aux produits de l'Inde, et nous compterons les fabriques qui se fermeront au Lancashire.

*
* *

Mais voici le plus gros point. « La question de Terre-Neuve, disait l'autre jour votre ami J. Chamberlain, a pour moi un intérêt tout spécial en ma qualité de secrétaire des colonies. On a dit en France que je voulais me soustraire aux obligations solennelles du traité d'Utrecht. Je n'ai pas besoin de dire que cette opinion n'est nullement fondée. Je dirai cependant que si la France a l'intention de persister à ne pas tenir compte des obligations solennelles d'une entente qui ne remonte pas à plus de huit ans, je crois qu'elle a tort de continuer à mettre en avant l'inviolabilité des clauses du traité suranné conclu il y a deux siècles. Mais laissons de côté cette question, car, jusqu'ici tout au moins, aucun homme responsable n'a jamais émis l'intention ou même le désir de violer un seul article du traité d'Utrecht. Ce que nous désirons, c'est que les droits accordés à la France par ce traité soient strictement interprétés et qu'ils ne donnent pas lieu à des abus préjudiciables à notre colonie. Si, après un examen attentif de ses droits, la France persiste à croire qu'ils ont de la valeur, nous serons prêts à les respecter à la lettre, ou bien, si la France est désireuse de faire disparaître une source constante de difficultés, nous lui demanderons qu'elle renonce à ses privilèges, moyennant compensation raisonnable. »

Si j'ai bien compris les arguments présentés par vous dans notre conversation de l'autre jour, vous allez un peu plus loin que votre ami, qui pourtant a le renom de ne pas aimer la France.

— Voilà deux siècles, m'avez-vous dit, que nous, Anglais,

nous respectons le traité d'Utrecht, et nous le défendons contre les justes revendications d'une communauté anglaise, contre les vœux et les bills d'un parlement colonial qui est presque souverain. Où, dans le monde entier, a-t-on vu respecter ainsi des traités qui ont deux siècles d'existence ? Nous allons vous offrir la pêche dans toutes les eaux territoriales de Terre-Neuve ; mais, si vous n'acceptez pas, nous ne pourrions maintenir éternellement le traité suranné. Et notez que nous faisons même plus que respecter ce traité : nous tolérons que vous en abusiez. Il vous donnait le droit de « pêcher » sur la côte, en face l'embouchure du Saint-Laurent : or, le poisson, la morue, a disparu de cette côte française, de ce *French Shore*, et ne se pêche plus qu'au large de l'Océan, sur l'autre façade de Terre-Neuve, dans les parages du grand Banc ; mais vous continuez à fréquenter le *French Shore* pour y « prendre » des homards. Première infraction, car le traité ne parle que de « pêcher », et « pêcher » n'est pas « prendre », *to fish, not to catch*. Et, seconde infraction : le traité d'Utrecht stipulait que jamais il ne vous serait « permis d'y fortifier aucun lieu ni d'y établir aucune habitation en façon quelconque, si ce n'est des échafauds et des cabanes nécessaires et usités pour sécher le poisson » ; vous avez construit des homarderies et des habitations permanentes, et quand nous nous sommes plaints, vous avez accepté d'abord, puis repoussé un arbitrage sur la question. C'est fort heureux pour nous, car l'arbitre était russe, et jamais, à mon avis (concluiez-vous) nous n'aurions dû soumettre aux hasards de l'arbitrage nos indiscutables droits.

— A quoi je répondrai : le traité d'Utrecht date de deux siècles ; mais le traité de Paris (1763), celui de Versailles (1783), celui de Paris (1814), celui de Paris encore (1815), et les conventions de 1857 et de 1884 ont renouvelé nos engagements réciproques. Nous vous avons cédé Terre-Neuve, en nous réservant le *French Shore*. Nous n'avons rien à revendiquer à Terre-Neuve, tant que vous nous laissez le *French Shore*. Ce sont les deux termes d'un contrat. Si vous en effacez un, l'autre disparaît, et le contrat est annulé. Or, de ce traité prétendu biséculaire et qui n'a pas vingt ans, vous gardez les clauses qui vous sont avantageuses, et vous voulez rejeter les charges.

To fish, not to cash, dites-vous. et le homard n'est pas un « poisson que l'on pêche » ; c'est un crustacé. que l'on « prend ». En bonne foi, le mot poisson doit garder le sens qu'il avait en 1715. Ouvrez notre dictionnaire de l'Académie contemporain du traité d'Utrecht, et vous verrez que toutes les bêtes vivant dans l'eau sont pour lui des poissons, que l'écrevisse, en particulier, cette petite sœur du homard, est « un petit poisson rouge qui marche à reculons ». Sans recourir aux vieux livres, ouvrez vos journaux ou vos géographies maritimes, et vous y verrez mentionner les *lobsters fisheries*, les « pêcheries de homards ». Vous « pêchiez » donc le homard : nous le « pêchons » aussi.

Nous avons dépassé nos droits, dites-vous, en élevant des homarderies. au lieu des anciennes cabanes. etc. Mais nous les avons singulièrement restreints aussi, en permettant à vos pêcheurs de fréquenter ces parages qui nous étaient exclusivement réservés. Car ce droit « exclusif » de fréquenter le *French Shore*, vous nous l'aviez reconnu par la déclaration annexée au traité de Versailles : vous vous êtes engagés alors à empêcher que vos sujets « ne troublent de aucune manière par leur concurrence la pêche des Français ». Quand, en 1835, ce droit exclusif vous gêna, vous avez essayé de le nier ; mais les trois jurisconsultes de la couronne, auxquels vous vous êtes adressés, l'ont proclamé indiscutable. C'est de notre plein gré qu'en 1857 nous avons abandonné ce monopole en faveur des Canadiens français, dont les barques de pêche avaient appris le chemin de cette côte. Notez bien, d'ailleurs, que cette même convention de Versailles a défini clairement aussi notre droit d'élever des cabanes non pas éphémères et pour la saison seulement, mais durables, et que l'on ne devait pas « déranger en notre absence » : car nous nous engageons seulement à ne pas nous y installer toute l'année. « à ne pas hiverner », dit la déclaration. Même, si nous avons construit des homarderies, nous sommes encore dans la « stricte interprétation » que demande M. Chamberlain, tant que nous les fermons pendant l'hiver, tant que nos homardiers n'hivernent pas là-bas ; car vous-mêmes, dans l'acte parlementaire de la vingt-huitième année de Georges III, vous nous recon-

naissez le droit d'élever des « échafaudages, cabanes et bâtiments de pêche »¹.

Mais nous savons que, s'il ne s'agissait que de vous-mêmes, vous ne contesteriez pas une minute nos indiscutables droits ni l'usage modéré que nous en pouvons faire. Ce n'est pas de vous que viennent les plaintes. Vous êtes l'écho de ce Parlement de Terre-Neuve qui, depuis sa première réunion en 1854, nous poursuit de ses griefs et de ses tracasseries. C'est lui qui depuis vingt ans a suscité toutes les difficultés. Quand vous nous reprochez de n'avoir pas accepté l'arbitrage, vous savez bien que nous ne pouvions le faire, tant que vous n'auriez pas entre les mains le moyen légal d'imposer à ce Parlement colonial la décision des arbitres. A l'heure actuelle, vous n'avez pas encore ce moyen : il vous faudrait un bill de votre Parlement, qui ne l'a jamais voté. Vos colons de Terre-Neuve veulent pénétrer dans notre domaine. Ils rêvent de nous expulser de chez nous. Lord Salisbury le leur a dit en fort bons termes : « Nous avons, répondait-il à une interpellation en 1892, de grandes obligations internationales envers une puissance qui a, elle aussi, ses susceptibilités. Ces obligations sont supérieures à tous les droits de nos colons de Terre-Neuve. Nous ne leur avons pas imposé de traité : ils sont allés dans un pays où ce traité existait déjà et faisait loi. »

Ainsi parlait votre Gouvernement, quand, dans cette négociation, il sentait que le droit et la loi le forçaient d'être avec nous contre sa propre colonie. Le ton a changé quelque peu ; laissez-moi vous dire ce que je crois être la raison de ce changement. Du jour où, pour la restauration de votre commerce en péril de baisse, vous avez rêvé cette Fédération Impériale qui doit vous assurer le monopole de vos colonies, vous vous êtes mis à la merci des prétentions coloniales, à la remorque des grands *promoteurs* coloniaux. Le Parlement de Terre-Neuve vous a tour à tour menacés de sécession ou flattés de promesses : il vous a laissé entrevoir dans l'avenir les mêmes faveurs de tarifs que vous a accordées déjà le Parlement canadien. La chose, pour vous, est d'importance, car le tarif douanier actuellement en vigueur

1. *Libre June*, Affaires de Terre-Neuve, 1890, p. 9.

à Terre-Neuve est terriblement lourd à vos produits comme aux nôtres¹ : votre coutellerie paie 35 p. 100 *ad valorem*, vos instruments et outils 30 p. 100, vos locomotives 30 p. 100, vos machines de 20 à 30 p. 100, vos faïences et porcelaines 35 p. 100, vos colonnades 30, 35 et même 40 p. 100. Quand M. Chamberlain dit que cette question de Terre-Neuve l'intéresse tout spécialement, ce n'est pas seulement le ministre des Colonies qui parle ; c'est surtout le député de Birmingham. Donc, pour obtenir des avantages commerciaux, vous êtes tout prêts à satisfaire à nos dépens les injustes ambitions de votre colonie, — je parle comme lord Salisbury. Si je me trompe, vous me le direz, mais il me semble que vous demandez à nos armateurs et à nos pêcheurs de payer la prime que vous espérez obtenir de votre colonie en faveur de votre commerce...

Mais vous dites que, nous autres Français, nous n'avons plus d'intérêts sur cette côte. Le poisson n'est plus là : il faut aller sur le grand Banc. Assurément, mais, pour pêcher sur le grand Banc, il nous faut de la *boîte*, et c'est le *French Shore*, actuellement, qui nous la fournit, depuis que le Parlement de Terre-Neuve a défendu de nous en vendre : comment pêcher sur le grand Banc si nous abandonnons le *French Shore*? Qui nous garantira que le Parlement colonial ne maintiendra pas, ou après l'avoir suspendue, ne rétablira pas l'interdiction de vente de la *boîte*? Même si vous vous engagez pour lui, quelle confiance pourrions-nous avoir? et quelles garanties?... Sans doute le poisson qui, autrefois, était sur le *French Shore*, est aujourd'hui sur le grand Banc; mais qui nous dit que demain une migration nouvelle ne le ramènera pas à son premier séjour? Nous rendrez-vous alors nos droits actuels?

Vous m'avez laissé entendre que vous tireriez de nos droits un meilleur parti que nous-mêmes. Ce raisonnement nous mènerait loin. Bien des gens pourraient dire qu'à la place des Rothschild, ils feraient un meilleur usage de leur fortune, et vous voyez la conséquence. L'Angleterre elle-même fait-elle partout le meilleur usage de ses droits? Par exemple,

¹ *Blue Book*, 330.

dans cette île de Chypre que vous vous étiez fait donner « pour garantir les territoires en Asie de S. M. le Sultan » et pour assurer « la bonne administration et la protection des sujets chrétiens et autres de la Sublime Porte sur ces territoires », qu'avez-vous fait depuis vingt ans ? C'est le même désert, la même misère, la même oppression qu'au temps des Turcs : en 1889, on vendait encore, ou si vous le voulez, on donnait pour de l'argent des petits Chypriotes sur le marché d'Adalia. Et je ne sache pas que votre occupation de Chypre ait, en Asie Mineure, protégé les « sujets arméniens et autres » de la Sublime Porte. Mais je reviens à notre sujet. Nous sommes en possession du *French Shore*, que nous nous sommes réservé pour nourrir et former notre population maritime. La valeur de notre possession a diminué, d'après vous, depuis que le poisson a disparu : c'est vrai, mais elle serait de nouveau considérable si le poisson revenait. Au reste, je ne fais pas difficulté de reconnaître que notre droit fait obstacle au développement de la colonie de Terre-Neuve, et c'est une considération à laquelle nous sommes sensibles. Mais quelle est la conclusion de tout ce débat ? Nous sommes des propriétaires : vous êtes amateurs de notre propriété. Quand on a besoin des propriétés du voisin, on les acquiert par les procédés habituels de marchandage et d'achat. Puisque notre *French Shore* serait pour vos colons d'un grand prix, puisque, du même coup, son acquisition aurait pour votre commerce de grands avantages, faites votre calcul et ne marchandez que pour la forme : vous êtes riches : payez. M. Chamberlain et vous, vous offrez de payer, il est vrai ; reste à s'entendre sur ce vous appelez une « compensation raisonnable ». Vos journaux nous avertissent que ce sera bien peu de chose. Et, dans cette affaire comme dans toutes les autres, ils nous parlent d'un ton qui inclinerait au refus les meilleures volontés.

Ils devraient pourtant se souvenir que vous n'êtes pas les seuls acquéreurs possibles : par vente ou *par cadeau*, nous pourrions nous substituer des ayants droit beaucoup plus gênants que nous-mêmes. Que diriez-vous de voisins yankees ou allemands, et d'un *American* ou d'un *German Shore* ?



Ce serait à coup sûr un procédé de mauvais voisin, mais vous savez que, malheureusement, depuis votre occupation de l'Égypte, nous ne sommes plus de bons voisins. Car c'est là qu'il en faut toujours revenir. Vous nous avez juré, à vingt reprises, de ne pas rester en Égypte. Successivement, jusqu'à ces derniers temps, tous vos hommes d'État nous ont donné leur parole : par écrit, verbalement, en public, en particulier, officiellement, officieusement, vous vous êtes engagés à l'évacuation. Aujourd'hui, vous laissez entendre officiellement, vous proclamez officieusement que vous n'évacuerez jamais. Quelque chose est donc survenu pour vous libérer de vos promesses ? Vous invoquez les services rendus à l'Égypte, et, par contre-coup, à tous ceux qui ont des intérêts financiers et commerciaux dans le pays. Vous avez dépensé en Égypte de l'argent et des hommes. Nous avons eu le tort de vous laisser le champ libre à un moment critique. Tout cela est vrai, mais n'oubliez pas les grands services rendus par la France, au cours de tout ce siècle, à cette Égypte, et la place qu'elle y a conquise. Notre œuvre en Égypte, c'est une part de notre patrimoine national, de notre gloire nationale aussi, car il est glorieux de créer une civilisation. Nous sommes donc autorisés plus qu'aucun autre peuple à vous rappeler votre promesse. Au reste, les raisons que vous invoquez pour ne point la tenir ne sont pas vos seules raisons, je crois. Vous avez à compter avec l'ambition et les calculs d'une bande de *promoters*. Pour la construction du chemin de fer entre le Cap et le Caire, qui doit enrichir ses gros électeurs des Midlands, M. Chamberlain, député de Birmingham (la chose fut expliquée ici même par Victor Bérard) et lord Rosebery, pour la sauvegarde des intérêts financiers de sa famille et de son groupe, ont conduit votre parti libéral et radical, les héritiers de Cobden et de Gladstone, à des compromissions vilaines.

Vous m'avez dit que nous avons eu tort de ne pas accepter votre convention Drummond-Wolff, qui aurait été

suivie de l'évacuation; vous avez ajouté que nos financiers ne désiraient et ne désirent nullement encore l'évacuation, et que notre gouvernement a voulu plaire à nos financiers. J'avoue que la convention Wolff était peut-être acceptable, sauf les garanties et les dates non fixées. Mais le fait que nous ne l'avons pas acceptée ne diminue en rien vos obligations : cette tentative de convention elle-même prouve bien au contraire que vous n'avez pas encore renié votre promesse. Et le fait que certains de nos financiers ont peut-être les mêmes intérêts que lord Rosebery ne détruit pas nos droits en tant que nation. Vous vous êtes engagés autrefois. Il vous semble impossible aujourd'hui de tenir vos sermens. L'engagement demeure, et, le jour où vous voudriez le déclarer rompu, il faudrait causer, vous le savez bien, avec l'Europe, et avec la France en particulier.

Voilà tout notre plaidoyer, nos raisons contre vos raisons. Vous savez que nous pourrions, en outre, nous plaindre, et très haut, des récents procédés de certains de vos hommes d'État et surtout de votre presse, et invoquer le témoignage de M. John Morley, qui disait, à propos de l'affaire de Fachôda : « Je ne crois pas que dans les maudites annales du *jingoïsme* — et je parle en pesant mes expressions — il y ait une seule circonstance où l'excitation et les brailleries aient dépassé jusqu'à un tel point les nécessités du cas. » Un moment, nous avons pu nous croire tout près de la guerre.

La guerre? mais qui sait, malgré votre supériorité navale, ce qu'elle deviendrait, la guerre? Dans l'état actuel du monde où tant d'armes sont prêtes pour tant de conflits, on voit bien comment elle commencerait, mais comment finirait-elle? Vous vous croyez peut-être trop assurés de l'avenir. Vous avez espéré un moment que votre attitude dans les affaires cubaines vous gagnerait le cœur et l'alliance peut-être de la nouvelle force transatlantique, et que, appuyés sur l'Amérique, vous materiez l'Europe : les affaires du Nicaragua sont en train de vous enlever quelques illusions là-dessus. Vous avez pensé que jamais, en Europe, une coalition ne se pourrait signer contre vous et que des souvenirs trop récents feraient toujours des Vosges une muraille infranchissable et, aujourd'hui, cer-

tains d'entre vous annoncent comme probable ce qui, hier, vous apparaissait, à vous comme à nous, impossible, monstrueux.

Laissons ces hypothèses. Vous avez bien voulu, dans notre conversation, me parler des sentiments pacifiques de la grande majorité du peuple anglais à l'égard de la France : ne doutez pas que la grande majorité du peuple français ne vous paye de la réciproque. Nous avons trop de raisons, vous et nous, de ne pas nous battre. Nos intérêts nous commandent la paix. Nous ne pouvons, nous Français, nous passer de votre clientèle pour les produits agricoles de nos provinces de l'Ouest, pour nos vins, pour nos articles de Franche-Comté, nos soieries lyonnaises, etc. Mais vous, de votre côté, vous savez bien que notre clientèle vous est plus nécessaire que jamais, depuis que l'industrie allemande est entrée en cette activité prodigieuse. Il vous faut des clients comme nous, capables d'apprécier la différence entre la camelote allemande et vos marques honnêtes. Vos modes sont devenues les nôtres ; nous vous achetons vos étoffes et vos meubles ; votre charbon et vos machines débarquent sur tous nos quais.

Nous sommes vos meilleurs clients, et nos meilleurs clients, c'est vous. L'interruption de nos affaires par une guerre, qui serait rude et longue — vous n'en doutez pas — aurait pour vous comme pour nous des conséquences incalculables.

Les raisons d'un autre ordre, ai-je besoin de les dire ? Nous sommes deux grands vieux peuples, libres, civilisés et humains entre tous. Respectons-nous mutuellement. Une guerre entre nous serait une atteinte peut-être mortelle à la liberté, à la civilisation et à l'humanité. Les jeunes États semblent dédaigner nos vieilles mœurs ; la politique nouvelle s'annonce très brutale. Pour la contenir et la tempérer, ce ne sera pas trop des efforts réunis de la France et de l'Angleterre.

ERNEST LAVISSE

P.-S. — Cette lettre était écrite déjà lorsque notre Chambre des députés a discuté notre politique étrangère. Je ne sais pas ce que vous avez pensé de cette séance, remarquable par les discours qu'on y a prononcés et par la façon dont ils ont été écoutés et accueillis.

Dans le très beau et très solide discours de M. Ribot, vous trouverez, au sujet de Madagascar et surtout de l'Égypte, de très solides arguments et une révélation curieuse. Vous m'aviez demandé pourquoi la France, en 1892, n'avait pas repris avec M. Gladstone, qui la désirait, la conversation sur l'Égypte. M. Ribot nous apprend que la conversation commencée avec M. Gladstone a été pour ainsi dire interceptée par lord Rosebery. Au reste, nous ne pouvons manquer de remarquer que les orateurs, M. d'Estournelles, M. Denys Cochin, M. Raiberti et M. Ribot, hommes de partis différents, se sont accordés sur le caractère que doit avoir notre politique à l'égard de l'Angleterre. Les applaudissements qui ont suivi leurs paroles prouvent qu'ils exprimaient l'opinion de tous. Quant à M. Delcassé, qui a repris d'une façon si heureuse la tradition interrompue des grands exposés politiques, il a très exactement exprimé le sentiment national par ces paroles : « Toujours calme et toujours digne, la France reste prête à tout examiner, à tout discuter, avec l'esprit de transaction qui est la loi même de toute politique prévoyante, avec la volonté de ne rien prétendre que son droit, mais avec la conscience aussi que son droit n'est à la discrétion de personne. »

E. L.

LE FERMENT¹

V

Le festin Méhaut dura jusqu'à deux heures. M. Dartot, mangeant à pleines mâchoires, avait de temps à autre un rire sec comme un bruit de noisettes secouées. Chaque fois qu'il avait bu, il faisait claquer sa langue, et une grimace exprimait son mépris pour le vin de Paris.

M. Méhaut tirait fréquemment sa montre.

— Sapristi ! mon ministère...

Bien qu'une rentrée tardive au bureau fût dans ses habitudes, il affectait un grand trouble, et donnait à entendre que le service serait compromis par son absence.

On se rendit à la gare d'Orléans sur une impériale de tramway. Pendant le trajet, chacun garda le silence. Le bruit de la rue était un heureux prétexte pour justifier ce mutisme uniquement causé par l'embarras des pensées. Aucune émotion, d'ailleurs, ne devait marquer le départ : depuis le matin, les âmes s'étaient quittées.

Enfin, le train s'ébranla. M. Méhaut, se tourna vers Julien :

— Eh bien, dit-il, es-tu satisfait ? Il y avait des années que tu n'avais goûté le plaisir d'être ainsi en famille.

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

Julien répliqua d'un ton ambigu :

— Il faut une journée comme celle-ci pour l'apprécier à sa valeur.

M. Méhaut affecta de ne pas saisir l'ironie.

— Que doit-on devenir sans moi, là-bas ? fit-il en soupirant.

Il s'éloigna ensuite d'un pas rapide comme si chaque nouvelle minute de retard était un vol au bien-être de l'État. Devenu seul, Julien sortit à son tour de la gare.

Il avait la cervelle meurtrie, le corps aussi las qu'après une longue course. Il entra au Jardin des Plantes, choisit au hasard un banc, et, les yeux fermés, tenta d'établir le bilan de la journée finie.

La visite de son père, la rencontre de Dazenel, la réponse de Broutin, pas un événement qui ne l'eût rendu plus misérable ! Tel un cheval aveugle qui tourne une meule, il semblait n'avoir perçu le monde extérieur qu'aux variations de sa charge. Un découragement infini s'emparait de lui. En même temps, le souvenir de Chenu lui revint : sa fierté faiblit :

« Pourquoi ne puis-je rien accepter de lui ? » songea-t-il amèrement.

Soudain, une main toucha son épaule : il rouvrit les yeux et reconnut le docteur Reydoux.

— Est-ce donc une saison à dormir sur les bancs ? dit le médecin avec son sourire imperturbable. Excusez-moi de vous réveiller. Si l'on ne guérit pas ses malades, du moins faut-il sauver quelquefois les gens en bonne santé.

— A mon âge, cher monsieur, répondit Julien, on ne suit plus les conseils : mieux vaut prendre le temps comme il vient...

— Et les hommes comme ils sont !

M. Reydoux frappa le sol du bout de sa canne, avec ce geste machinal qui lui était familier.

— Je passe rarement ici, dit-il encore. Savez-vous que ce jardin est lugubre ?

— Il est mal tenu, mais on s'y fait.

— On se fait à tout.

— Les philosophes comme vous, peut-être ; pour moi, je crains fort de n'arriver jamais à un pareil détachement.

Julien s'était levé. Il éprouvait pour cet homme, rencontré la veille, une sympathie singulière. Sans chercher la raison d'un tel sentiment, il trouvait naturel d'y céder.

— Seriez-vous malade? demanda brusquement M. Reydoux, qui venait de remarquer sa pâleur.

— Malade? Nullement.

Julien avait tressailli. La clairvoyance du médecin lui donnait à la fois de l'irritation et du plaisir. Il poursuivit, après un silence :

— Connaissez-vous par hasard un métier capable de nourrir son homme?

Une lueur passa dans les yeux clairs de M. Reydoux :

— Ah! fit-il, le Jardin des Plantes s'explique... L'horizon s'est chargé depuis hier. Seriez-vous devenu hésitant?

— Je n'hésite pas : je désespère!...

Julien jeta cet aveu d'une voix sourde. Aussitôt il ressentit un allègement. Il lui semblait avoir jeté sur le sol un fardeau. Tout à l'heure, sans doute, il faudrait le remettre sur l'épaule pour continuer la route : c'était cependant une minute de bien-être et de respiration libre.

Il reprit :

— Vous admiriez ma chance, hier soir! Rien n'a changé depuis votre temps : partout, il faut attendre; chacun réclame des titres, un stage...

Il fendit l'air d'un geste de main rageur :

— C'est toujours ce que je ne suis pas qui m'empêche d'être quelque chose!

Un irrésistible désir de confiance l'entraînait. A de rares instants, il arrive ainsi que les âmes les plus étrangères l'une à l'autre se pénètrent et soudain vivent de la même vie.

M. Reydoux répondit lentement :

— C'est folie de changer le but en cours de route. Croyez-en mon expérience.

— Alors?

— Alors, faites comme les autres, allez de l'avant, fiez-vous au hasard, aidez-le, s'il le faut... Par exemple, à votre âge, on a toujours une femme dans son jeu, et même plusieurs : au lieu de garder vos inquiétudes secrètes, ou de les confier — soit dit sans reproche — au premier passant rencontré

et au plus inutile, allez à cette femme et avouez-lui...

Julien l'interrompit :

— Jamais!

— Je vois, dit M. Reydoux avec un sourire sceptique, que vous y avez songé... Il faut pourtant quitter les grands personnages et se montrer de son temps. Supposez-vous que la vie soit une façon d'atelier national où le Seigneur distribue son trésor aux ouvriers sans travail, pour le plus grand plaisir de chacun d'eux?

Julien haussa les épaules.

— Je ne joue pas les grands personnages : j'éprouve simplement certains scrupules communs à tous les honnêtes gens.

— Les honnêtes gens!...

M. Reydoux eut un rire amer.

— Nous en ferons deux parts, si vous le voulez bien : ceux qui côtoient le code et arrivent toujours ; les autres, dont nous sommes, qui, tant bien que mal, s'efforcent d'observer les conventions de la morale sociale, et arrivent... quelquefois.

— Vous avez une cruelle opinion de l'humanité.

— J'ai l'opinion qu'elle mérite.

Ils se turent. Tous deux sentaient confusément que le besoin de confiance qui venait de les rapprocher disparaissait comme il était venu.

— Adieu, le froid me fait peur, dit M. Reydoux.

Puis, tandis qu'il s'éloignait, il se retourna une dernière fois :

— Un bon conseil... Dans les cas dont nous parlions, soupçonnez tout ce qu'il vous plaira, ne soyez jamais certain... tant qu'il y a doute, la conscience est à l'aise.

Avançant par saccades, avec une détente des genoux à chaque enjambée, il semblait un pantin promené sur le sol par d'invisibles ficelles. Pensif, Julien le suivit des yeux.

« Tant qu'il y a doute, la conscience est à l'aise ! » La phrase maintenant éveillait au fond de lui d'étranges résonnances. Instinctivement, il la rapprochait d'une autre qui commençait la lettre de Chenu : « Un hasard permet que je puisse t'être utile... » Quel hasard ? Il ne le saurait peut-être jamais. Et, tout à coup, des voix s'élevèrent en lui : M. Reydoux avait raison : puis-qu'il y avait doute, à quoi bon hésiter, à quoi

bon ces scrupules *d'honnêtes gens* propres aux imbéciles ? Julien se vit frapper à la porte de l'inconnu qui lui proposait du secours. Là, du moins, ni refus ni délais. Dès lors qu'on avait écrit, une offre serait faite, cette offre attendue vainement depuis tant de jours et qui le sauverait ! A cette vision, une fièvre s'empara de Julien. Comme le matin, alors qu'il se rendait à l'Association, la féerie du désir près d'être satisfait recommençait : déjà il s'y abandonnait quand, brusquement, il quitta son banc et gagna le quai à pas rapides. Décidément, la solitude était trop mauvaise conseillère. Mieux valait se mêler aux passants, retrouver la lumière, le bruit tout ce qui empêche de penser...

La nuit tombait. La Seine, derrière les arbres, formait un grand fossé. Au delà, par-dessus le noir rempart des maisons, les toitures et les cheminées se découpaient en créneaux sur le ciel rouge. Des cris lointains remplissaient l'espace : on eût dit une ville assiégée où l'incendie commence.

Julien marcha, le cœur fermé. Il s'obligeait à regarder autour de lui pour se distraire : efforts vains, sa pensée revenait au même point. Il se disait :

« Rien au monde ne peut me contraindre à commettre cet acte. »

Aussitôt les voix répliquaient :

« La vie ne se dirige pas avec des sentiments. Où sera d'ailleurs le mal si ce que tu soupçonnes n'a jamais été ? »

C'était le doute encore, le doute bienfaisant qui, suivant la parole de M. Reydoux, excusait tout...

— Quel bonheur ! nous dînerons ensemble !

Julien pâlit, reconnaissant Lucienne :

— Ah ! non, ce soir, je n'ai pas le temps !...

D'instinct, il avait pris un ton rude pour répondre. La crainte subite qu'elle ne parlât de Chenu lui était venue. A tout prix, il voulait conserver l'incertitude où se réfugiait son espoir.

Lucienne, surprise de son accueil, demanda :

— Toujours occupé ?

— Oui.

— Alors, demain, viens me prendre à la sortie de l'atelier... veux-tu ?

Il répliqua, déjà loin d'elle :

— Demain?... Je ne promets rien...

Il respirait, heureux d'avoir échappé au danger, lorsqu'elle revint à lui :

— A propos, Chenu a dû t'écrire ; il t'attend !

Julien se retourna, les lèvres blêmes de colère :

— Maintenant tu me recommandes à tes amants ?

Lucienne s'était arrêtée net.

— Je t'ai déjà dit que Chenu n'est pas mon amant.

— On dit toujours cela dans ces cas-là.

— Je l'ai connu autrefois, mais je te jure...

— Le serment aussi est de rigueur.

— Ah ! s'écria Lucienne, penser que j'étais assez bête pour vouloir t'aider !

Elle fit un geste de colère et partit.

Julien resta cloué au sol. Le mot était prononcé : plus d'excuses, nulle atténuation possible à ce qu'il méditait... Soudain, il eut une révolte. Quelle folie aveuglait sa raison ? Le premier jour où une certitude s'offrait, allait-il renoncer à elle pour des chimères sentimentales ? Quand un homme est affamé, c'est son droit strict de voler le pain nécessaire. Lui, pour vivre, irait trouver Chenu. L'argent que cet homme lui proposerait serait le paiement de son travail. Où voyait-il qu'il y eût là une infamie ?

Ce fut une minute de clairvoyance aiguë. Julien était arrivé à un tournant, et cessait d'hésiter. Jusque-là, il avait toujours suivi les lignes droites, le cœur à l'aise. Délibérément, conscient, malgré toutes les arguties, de ce qu'il choisissait, il décidait de quitter le grand chemin pour satisfaire son ambition. Une dernière fois, il mesura la valeur de son acte et n'eut point de remords.

— C'est la fatalité qui nous mène, dit-il.

Puis, le souvenir même de la lutte s'effaça. Son âme s'était calmée. Il n'avait plus qu'à attendre le moment fixé.

Il erra. Comme il descendait la rue d'Assas, il chercha la maison de Chenu, et, l'ayant trouvée, il passa outre en affectant de ne point la regarder. A mesure qu'il allait devant lui, des horloges sonnaient. Il comptait leurs coups et chaque fois s'étonnait que le temps fût si long à mourir.

Quand l'heure vint enfin, il courut, arriva haletant. Très étroit, l'escalier était si mal éclairé que Julien trébuchait contre les marches. Parvenu devant la porte, il frappa un coup sec.

— Entrez! cria une voix.

Hésitation suprême! La raison redevenue lucide, il se qualifia d'un mot brutal. Puis ses doigts se crispèrent. Être là, toucher au but... et renoncer!

— S'il fallait m'arrêter devant tous mes scrupules!

— Entrez donc! répéta la voix.

Le bouton de la serrure tourna presque de lui-même : le pas décisif était franchi.

Il n'aperçut rien tout d'abord. Une épaisse fumée remplissait la pièce. La lampe basse mettait au-dessous d'elle un cercle étroit de lumière. Le reste était dans l'ombre.

Ensuite, les yeux de Julien s'accoutumèrent. Cela ressemblait à un logis de pauvre, avec la fenêtre mansardée et le lit de fer qui servait de canapé. La cheminée, très sale, était garnie de livres et de flacons. En guise de décoration, quelques dessins de machine recouvraient le papier déchiré.

Deux hommes étaient là. L'un d'eux, Chenu sans aucun doute, s'appuyait à la table du milieu. La chemise de nuit ouverte, il laissait paraître une poitrine velue. Sa tête, que hérissaient une barbe drue et des cheveux longs, avait une expression mobile et bon enfant.

Très mince, très blond, son compagnon était assis sur le rebord du lit et gardait les coudes sur les genoux. On ne voyait de lui que des épaules étroites qui semblaient errer dans une redingote usée, d'une propreté extrême. A l'apparition de Julien, il leva brusquement les yeux, et Julien fut saisi du contraste qu'offrait ce visage glabre avec la face noire et grasse de Chenu.

Celui-ci lâcha une bouffée de fumée et demanda simplement :

— Dartot?

Julien fit un signe affirmatif.

— Monsieur Chenu?

— Moi-même.

Chenu prit dans un angle une chaise dont le dos était cassé.

— Le mobilier n'est pas riche, mais il faut bien se con-

tenter de ce qu'on a. Le lit est également un siège agréable.

Il avait une voix retentissante. Quand il se rassit, le bois cria sous son poids. Il désigna ensuite son compagnon :

— Gradoine, un camarade.

D'un geste coutumier, il fit tomber sa cendre, aspira encore une bouffée, puis, amenant sous la lumière un verre plein de tabac, il ajouta :

— Il y a sur la cheminée des pipes pour les amateurs.

Durant quelques secondes on n'entendit plus que le bruit régulier des respirations. Des nuages de fumée bleue s'élevaient, dessinant des auréoles autour des têtes.

— J'ai reçu votre lettre..., commença Julien.

— Tu peux me tutoyer : c'est permis.

Julien se mordit les lèvres. Le tutoiement d'École, qui le laissait d'habitude indifférent, lui donnait cette fois une insupportable gêne.

— J'ai reçu ta lettre, reprit-il avec un effort; je suis venu t'en remercier.

Chenu s'inclina sans répondre.

— Ta proposition m'a d'autant plus touché qu'elle était... inattendue. Tu ne me connaissais pas. Moi-même, je n'aurais jamais eu la pensée de m'adresser à toi. Bref, nous étions dans des conditions particulières...

Chenu haussa les épaules :

— Il n'y a pas de conditions particulières. Je te l'ai déjà dit, nous sommes des camarades.

Julien acheva d'une voix moins assurée :

— J'ignore ce que tu veux m'offrir. Quelle qu'elle soit, ta proposition sera la bienvenue.

— Je le savais.

Une rougeur soudaine enflamma le visage de Julien. Chaque mot semblait évoquer le souvenir de Lucienne; cependant on n'aurait pu certifier qu'il en fût bien ainsi.

— Si désireux que j'aie paru d'accepter ton entremise, dit-il plus froidement, je ne l'accepterais pas si je savais qu'elle te fût imposée.

Il crut surprendre un sourire sur le visage de Gradoine.

— Eh ! mon cher ! répliqua Chenu, si je t'ai prié de venir

chez moi, c'est que j'ai envie de te faire profiter de cette entremise !

— S'il en est ainsi, j'accepte. La vie est dure. S'entr'aider est la ressource de ceux qui en subissent, comme nous, les rigueurs.

Les traits de Chenu se détendirent ; il s'approcha, aux derniers mots :

— Tope là ! dit-il, entre braves gens on doit s'entendre.

Puis il se mit à marcher dans la pièce qui, tout à coup, parut moins hostile. Dévoré d'impatience, Julien affectait de rester impassible.

— Voici, commença Chenu. Une place de chimiste est vacante à l'usine Hœurste. Le grand Ficard, que tu connais peut-être, y travaille depuis deux ans déjà. On l'a chargé de trouver un camarade, et j'ai pensé que cela t'irait.

Julien répéta :

— L'usine Hœurste ?

— Une raffinerie de sucre.

— A Paris ?

— Non.

— Loin de Paris ?

— A Angleur, près Liège.

Le cœur de Julien se resserra brusquement. Seul, un léger tremblement trahit son angoisse. Il ne répondit rien. Chenu reprit :

— La boutique est sûre. Pas de faillite à redouter. Autant dire une administration. C'est énorme, de n'avoir jamais à craindre pour son lendemain. Quant au traitement, dame ! ce n'est pas le pont d'or que l'on rêve, mais il est comme partout, ni meilleur ni pire. Quatre-vingts francs par mois au début...

Julien répéta, comme s'il eût mal entendu :

— Quatre-vingts ?

— Puis cent... Le chef de laboratoire atteint six mille ; mais cela, on n'y saurait compter : c'est le maréchalat.

Il fit claquer sa langue, secoua sa pipe, et conclut :

— J'ai dit.

Gradoine, à son tour, murmura :

— Évidemment, c'est bon à prendre.

Julien jetait des regards effarés sur le profil aigu de Gradoine, sur la silhouette épaisse de Chenu. Était-ce une moquerie? Avait-on voulu s'amuser de lui? ou bien le supposait-on réduit à cette extrémité qu'une aumône pût le satisfaire? Encore une fois, sa bêtise s'était prise au mirage du désir. Du moins, la duperie serait complète. Il n'était pas même payé de son humiliation, et sa lâcheté lui restait pour compte.

— Ce n'est pas sérieux, fit-il d'un ton bref.

— Qu'est-ce qui n'est pas sérieux?

— S'expatrier pour quatre-vingts francs par mois.

Chenu se retourna brusquement :

— Ah çà! qu'espérais-tu?

— Je n'espérais rien. Je réclame mon dû.

La voix de Chenu eut un éclat :

— Tu l'entends? Gradoine. Il « réclame »! comme si l'on avait l'habitude ici-bas d'être consulté!

Julien répliqua, frémissant :

— Qu'y a-t-il d'étrange dans ce que je dis?

Un flot de paroles venait à ses lèvres : il continua, s'efforçant de paraître calme :

— Pendant quinze ans nous avons travaillé. Après les classes, le bachot; après le bachot, deux ans de chauffage; enfin le concours, c'est-à-dire un choix... Peu importe le jugement à porter sur la méthode qui préside à ce choix; le fait est celui-ci : nous étions venus huit cents; du jour au lendemain, plus de cinq cents ont disparu. Le reste est une élite, et nous en sommes... Ce premier triage ne suffit pas. Un autre succède encore. On nous diplôme à la sortie! Cette fois, du moins, il ne reste plus que la fleur du panier! Ces élus, désormais, sont devenus des capitaux, intellectuels — Dieu sait ce qu'ils ont appris! — des capitaux au sens strict du terme : — chacun représente quinze ans de frais d'études, de vie sans gain, tout entière consacrée à user des culottes sur des banes de chêne. — Or, bonne ou mauvaise, la loi veut qu'un capital rapporte. J'ai droit à l'intérêt de mon temps, à celui de mon argent. Quelque soit le taux, cela fait plus de quatre-vingts francs par mois, même payés à Angleur!

Il répéta :

— Quatre-vingts francs! Pas même trois francs par jour!

Moins qu'un manœuvre ! Encore celui-ci peut-il mettre une blouse, porter des chemises de couleur et traîner des savates : mais nous, on nous veut propres, munis de cravates et de faux-cols ! Il faut, en nous voyant, qu'on puisse dire : « C'est l'ingénieur de M. X. » et non pas simplement : « C'est Paul ou Jacques », comme si l'on parlait d'un ouvrier !

Involontairement sa voix avait monté : il semblait dresser à la fois un réquisitoire contre l'avenir qu'il ignorait et le passé dont il faisait le bilan.

Chenu demeurait appuyé contre la table. Parfois, il se tournait vers Gradoine, comme pour le prendre à témoin d'un spectacle curieux. Tous deux alors souriaient.

— Écoute, répliqua froidement Chenu, tous les ans, quels que soient les besoins du commerce, le nombre des usines, deux cents êtres, pareils à nous, sortent de notre École : ce n'est rien... Cinq cents pareils encore sortent des Arts et Métiers, de l'École des mines, de l'École des ponts et chaussées, des innombrables boîtes dont Paris est couvert, ce n'est rien, toujours. La province a subi la contagion. A Lille, à Marseille, à Nancy, à Bordeaux, ce ne sont qu'instituts de chimie, écoles industrielles, écoles d'ingénieurs... Si l'on réunissait en un groupe les diplômés de l'année, si l'on ouvrait en fin de saison la foire aux ingénieurs, ils seraient mille, plus peut-être ! Chacun exige comme toi l'intérêt de ses efforts, chacun nourrit comme toi l'espoir d'une vie luxueuse parce qu'il sent au fond de lui les forces nécessaires à sa conquête. A tous ces gens qui veulent se vendre, il faut pourtant des acheteurs ! Le premier qui vient est étouffé. Pour une place libre, dix concurrents se précipitent. C'est une criée, baissant les prix, avilissant le métier. A qui exigeait la fortune, on offre à peine le pain. Comme il faut vivre, c'est à qui se fera l'estomac plus étroit. Qu'importe de ne pas manger à sa faim, pourvu qu'on mange ? Gradoine, que voici, ne gagne pas cent cinquante francs par mois ; j'en touche deux cents comme dessinateur !

La voix de Chenu devint plus âpre ; on sentait une révolte haineuse s'élever en lui contre la misère qu'il dénonçait :

— On ne t'a donc pas appris que le salaire moyen de l'ingénieur à Paris est de cinq francs par jour ? Cinq francs pour

doter ses filles et porter redingote ! Allons ! bénis le hasard, la Providence, cet inconnu, quel qu'en soit le nom, qui mène chacun, on ne sait pourquoi et on ne sait où ; bénis-le et accepte ! Grâce à lui, tu feras partie des heureux ; tu ne compteras pas dans le déchet, dans la masse à laquelle on promet tout et qui ne possédera rien, sinon la faculté de mieux souffrir de sa détresse !

Il leva les bras, sembla montrer autour de lui cette foule qu'évoquait sa pensée :

— Ah ! ceux-là ! ils auront beau réclamer : ils ne toucheront jamais leurs intérêts !

Julien répliqua, les dents serrées :

— Il n'y a point de hasard ; il n'y a pas d'inconnu chargé de conduire l'homme au gré d'inintelligibles caprices. En mécanique, en physique, toutes les fois que la raison analyse des faits et les mesure, elle constate uniquement des résultantes et des équilibres. Pourquoi nous séparer du monde, faire de nous des monstres qui échappent aux lois universelles ?

Gradoine partit d'un éclat de rire sardonique :

— C'est cela même ! une justice qui suivrait toujours nos fantaisies !

Julien haussa les épaules et continua, s'adressant à Chenu :

— Le droit au bonheur existe. La société nous doit : qu'elle paye ! Tu parles de gens sans espoir ; des ratés ! Peux-tu assurer qu'ils n'ont pas eux-mêmes préparé leur désastre ? Il n'y a pas de récolte sans semeur !

L'air chargé de fumées les prenait à la gorge. Enveloppés d'un nuage, les visages formaient sur la muraille une tache blafarde dont les contours s'effaçaient. Sous les vaines formules de leurs philosophies, le seul cri de détresses individuelles venait de s'élever. Ils étaient pareils à des aveugles enfermés dans une pièce, et qui, souffrant tous de maux divers, exhalaient pendant leur douleur dans le même langage.

Gradoine recommença, semblant parler à des êtres invisibles :

— Le microbe ignore le but de son travail, Nous trouvons cela très simple. En vertu de quels droits serions-nous mieux renseignés ? Nous cherchons le bonheur : le bonheur n'existe

pas ! En allant vers lui, nous réalisons inconsciemment l'œuvre voulue par la nature, et que nous ignorerons à jamais : cela suffit.

Le rictus qui avait déjà crispé ses lèvres reparut :

— Je ne vois là aucune place pour la justice, telle que les hommes l'entendent.

Chenu s'était remis à marcher. Il répéta, exaspéré, le mot de Julien :

— Des ratés ! des ratés !... Mais ils nous valent bien ! ces ratés ! Quelle est leur faute ? La seule dont ils souffrent ne dépendait pas d'eux : ils sont trop !

De nouveau sa colère montait. Sa voix fit vibrer la muraille :

— C'est une raffe de cerveaux, sans souci des individus ni des aptitudes. Un beau jour, l'enfant est pris, séquestré dans un collège, il ignore ce qu'on lui veut, où on le mène ; l'expérience terminée, la société fait son choix et jette le reste aux épiluchures. La voilà, l'exploiteuse ! la vraie coupable, qui tue pour son plaisir !

Les yeux de Gradoine s'allumèrent ; il prononça d'une voix coupante :

— La société est pourrie. Il faut tirer sur elle comme sur un chien enragé.

Chenu continuait, s'exaltant :

— Au fumier, tous les gars qui ont peiné et qui en crèvent ! Ils ont pâli sur les bouquins, ils ont des corps rabougris, des cervelles alourdies ; au fumier, puisqu'ils ne peuvent plus servir !... Eh bien ! non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas ! L'heure approche où ce fumier va faire lever une étrange moisson. Au nom seul des ouvriers, le bourgeois s'épouvante : imbécile ! les ouvriers sont le bras : le cerveau est ici ! Ils sont la pâte bonne à pétrir ; ici, le levain, le ferment invisible qui, pour vivre, doit transformer son milieu et le décomposer !

Il fit un geste enivré :

— Ah ! ah ! le vois-tu, ce ferment nouveau ? tous les scientifiques, tous les surmenés qui furent dupés sans relâche, tous les désabusés qu'aucune morale n'atteindra plus et qui, ne croyant plus à un ciel juste, réclament de la terre ce

qu'elle peut donner! Les vois-tu, préparant le pain qui doit changer le monde : ferment de vie, ferment de mort, est-ce que je sais? L'essentiel n'est-il pas que la nourriture devienne différente?

Gradoine, à son tour, s'était levé. Ses joues devinrent plus blêmes :

— Nous sommes les pétrisseurs de l'humanité future. Elle sonnera, l'heure des revanches, l'heure sacrée où les salariés deviendront maîtres, où l'individu sera libre partout, où l'on pourra gueuler à l'aise tout ce qu'on pense, tout ce qu'on aime !...

Chenu acheva :

— Et ce sera nous, nous seuls, qui aurons fait cela!

Leurs visages avaient pris une expression d'extase. Ils parlaient avec lenteur, comme pour célébrer une divinité par des litanies somptueuses.

— Vous qui avons compris pourquoi la vie est dure...

— Vous qui aurons connu la torture des besoins jamais satisfaits...

— Alors, alors seulement, la justice paraîtra...

Ils s'arrêtèrent. Ces paroles vides, pareilles à des formules cabalistiques, leur semblaient renfermer le secret de la félicité. En vain, leurs esprits avaient été formés aux disciplines inflexibles de l'algèbre. Leur logique était oubliée, le mysticisme de l'analyse les emportait sur son aile. Tel un soleil monte à l'horizon, un idéal chimérique venait de leur apparaître : les yeux ravis d'être aveuglés, ils cessaient de voir la route qui conduisait à lui, et adoraient leurs songes comme une réalité...

Julien avait assisté, muet, à ce dialogue singulier.

— En attendant que cet éden fleurisse, dit-il sèchement, vous ferez bien de soigner le présent. Pourrie ou non, la société demeure. Il faut en être.

Une lueur mauvaise passa dans ses yeux :

— Il n'y a pas de justice, assurez-vous. Tant mieux! Je n'en serai que plus à l'aise. C'est à l'individu de s'en tirer s'il peut, et vouloir sauver l'humanité est une sottise. Chacun de nous doit limiter à lui-même son univers. Heureusement, si vous n'avez pas ce courage, tous ne vous imiteront pas et

j'en connais, pour ma part, qui sauront conquérir leur place !

Il ne se rendait pas compte des phrases qu'il prononçait, mais un être nouveau et dépourvu de scrupules se révélait en lui. Il aurait aussi voulu trouver des mots cinglants pour mieux exprimer son mépris des rhétoriques vaines. La pensée que de tels rêves pussent un jour se traduire en actes ne l'effleuraient même pas.

Subitement, Chenu sembla revenir à lui.

— Tu ne nous comprends pas, dit-il sèchement.

Julien répliqua :

— Je n'ai pas le goût des paroles vides.

Après une courte hésitation, il tendit sa main :

— N'importe, je te remercie d'avoir pensé à moi.

— Tu refuses ?

— Certainement !

Chenu haussa les épaules.

— Libre à toi. Quand tu reviendras, il ne sera peut-être plus temps.

— Je ne reviendrai pas.

— Qui sait ? On réfléchit.

— Je peux attendre. Adieu.

Chenu prit la lampe pour escorter Julien. Sur le palier, il dit encore :

— Je n'écrirai pas avant quarante-huit heures.

— Retard inutile, répondit Julien qui déjà descendait.

Rentré dans la pièce, Chenu ouvrit la fenêtre. Le ciel se détacha dans l'encadrement des linteaux, semblable à un couvercle d'acier. Les étoiles minces, sur ce métal, paraissaient le reflet des lumières invisibles éclairant Paris.

— Ce Dartot finira comme un grelin, dit tout à coup Gradoine.

Chenu parut hésiter :

— Peuh ! ce sont les circonstances qui font les hommes.

Il réfléchit ensuite. L'image de Lucienne, venue le matin même le solliciter pour son amant, passa devant ses yeux.

— Après tout, conclut-il, c'est bien possible...

Silencieux, ils continuèrent de fumer.

VI

En quittant Chenu, Julien avait couru d'une traite jusqu'à sa chambre, s'était jeté sur son lit, puis avait dormi d'un sommeil érasé. A peine éveillé, il se retrouva le cœur lourd, le corps plus fatigué que s'il n'eût pas dormi.

« Que va-t-il m'arriver ? » songea-t-il.

Depuis quarante-huit heures, des forces irrésistibles avaient travaillé son âme, comme une argile neuve. Anxieux, il s'examina : qu'était devenu l'étudiant d'autrefois, le gobeur ingénu demandant à une société idéale la récompense de son mérite ? Plus d'illusions : à leur place, le mépris des siens, le sentiment de l'incurable faiblesse qu'est la misère, la certitude que diplômes et droits acquis sont une parure dénuée de valeur. Seul, un sentiment demeurait inébranlable au fond de lui : la foi dans la puissance du savoir.

« Nous sommes le cerveau ! » avait crié Chenu.

Julien répondait :

« N'est-ce pas tout que de l'être ? »

« Nous avons appris à détruire », avait continué Gradoine.

Mais, à ce mot, Julien s'était révolté : détruire, besogne absurde ; il faut lutter et vaincre.

Le front barré par une ride mauvaise, Julien répéta :

— Que va-t-il m'arriver ?

Il sentait que le drame vécu par lui touchait à une conclusion logique et prochaine. Cependant il n'attendait rien ; pour remplir la journée, une seule occupation : sa leçon chez les Rouvayre.

Depuis un an, cette leçon revenait à intervalles fixes. Servant de repère à l'espacement des jours, elle n'avait jamais été l'occasion ni d'un plaisir, ni d'un souci. Aucune tempête, semblait-il, ne pouvait la troubler.

Cette fois encore, comme d'habitude, Julien s'y rendit sans hâte, en suivant les mêmes trottoirs que de coutume. L'idée que deux jours auparavant son père avait fait la même route, lui donnait une sorte de malaise. Il redoutait le sourire du domestique s'amusant à noter ses ressemblances avec le rustre qui portait le même nom. Il réfléchit ensuite que son élève

n'avait pas vu M. Dartot et ce lui fut un soulagement. Si grotesque d'ailleurs qu'eût été la demande, on avait dû l'oublier déjà.

Tranquille, il pénétra dans l'hôtel.

— Monsieur vient pour la répétition ?

Au son de la voix, aux regards dont il couvre l'arrivant, on devine le mépris dont le valet de pied enveloppe ce confrère réduit aux travaux de hasard. Entre un quémandeur de cachet et un domestique en place, il y a toute une distance sociale, et il la marque.

Julien, que cet accueil insolent et obséquieux irrite chaque fois, réplique brièvement.

— Oui, c'est l'heure convenue.

— Alors...

Le menton rasé frissonne imperceptiblement.

— Alors, monsieur Georges n'est pas là, mais madame la comtesse a recommandé qu'on fit entrer monsieur auprès d'elle.

— C'est bien : conduisez-moi, dit Julien.

Étendue sur une chaise longue, madame de Rouvayre, qui lisait, lève la tête à l'arrivée de Julien :

— Ah ! c'est vous, monsieur... J'avais à vous parler.

Et, s'adressant au domestique :

— A-t-on enfin la réponse de Pille ?

Les mains correctement tombantes, le domestique répond :

— M. Pille ne pourra venir lui-même coiffer madame. Il est retenu depuis trois jours.

— Il faut qu'il vienne. Téléphonnez que je paierai double. Pour soixante francs, Pille peut bien manquer à un engagement !

Puis madame de Rouvayre se tourne vers Julien :

— Je vous demande pardon, cher monsieur. Faites-moi le plaisir de vous asseoir. Je n'ai, d'ailleurs, que deux mots à vous dire. Il s'agit de Georges...

Julien fait un signe d'assentiment et s'installe, en apparence indifférent. Un demi-jour règne dans la pièce aux boiserie blanches. La forme des tables, le dessin des tapis, tout révèle ici l'unique obéissance au caprice de la mode. Trop neufs, les sièges semblent prêts à céder leur place à de nou-

veaux venus. Aucune intimité, mais une ostentation d'élé-gance.

Madame de Rouvayre poursuit :

— Georges est décidément très fatigué. Le médecin veut qu'il se repose. J'ai donc résolu de suspendre les leçons. Voulez-vous être assez bon pour me donner le compte de ce qui vous est dû ?

Elle a dit cela, un sourire aux lèvres, comme si les mots qu'elle prononçait n'allaient provoquer aucune catastrophe. Ses yeux posés sur Julien ont en même temps une expression de détachement poli pour ce fournisseur qu'elle doit, par exception, congédier elle-même.

— Ah ! monsieur Georges est malade ?

Aucun trait de Julien n'a remué. Il continue :

— J'ai donné deux leçons depuis le 1^{er}. En comptant celle d'aujourd'hui, nous trouvons donc trente francs.

— J'avais cru vous dire que Georges ne travaillerait pas aujourd'hui.

— Cela importe peu, madame : je me suis dérangé pour venir. C'est mon temps que l'on paie.

— Vous l'estimez cher.

— Beaucoup moins que celui de votre coiffeur.

Une soudaine rougeur enflamme le visage de madame de Rouvayre. Elle examine Julien qui s'est levé, et, ouvrant son portemonnaie :

— Voici, monsieur. Ne demandez-vous rien aussi pour votre insolence ? Monsieur votre père, s'il était là, vous le conseillerait.

— Eh ! madame, on a le père qu'on peut, et l'insolence qui convient.

Puis c'est une sortie rapide : des portes battent, le valet de pied, encore dans l'escalier, contemple la fuite de cet « extra » qui descend les marches en courant. Enfin, Julien est dehors ! Ah ! l'air délicieux qui remplit ses poumons, et remet d'aplomb ses jambes molles !

Cette fois Julien n'a plus rien à espérer et tout est consommé !

Il revint à lui dans la rue. Réveil tout d'abord à demi

conscient. Que s'était-il passé, quel temps avait été nécessaire pour le ramener là ? il ne le savait plus. Dans ses oreilles bourdonnait un bruit de paroles violentes ; il évoquait pêle-mêle des yeux de domestique, le geste de madame de Rouvayre montrant la porte... Puis tout se confondait ; sa pensée oscillait, comme une ancre sans balancier.

Ensuite un fait brutal. Il était chassé ! Ce mot le cingla. Il se retourna vers l'hôtel :

— Ah ! me venger ! faire voir que je ne suis pas un valet !...

Il avait tendu sa main fermée. Derrière une fenêtre, un rideau blanc se souleva. Une tête d'enfant regardait en riant. Julien reconnut son élève et, se sentant ridicule, il partit.

Progressivement, ses idées se précisaient. La cause du désastre lui apparut : M. Dartot avait parlé d'augmentation, l'avarice de ces millionnaires avait pris peur. Il retrouvait aussi le détail de la scène, la succession des répliques. Le marchandage dernier, surtout, l'exaspéra. Ces dix francs disputés donnaient la mesure du mépris où on le tenait. De nouveau, il ferma les poings ; il aurait voulu briser quelque chose, frapper les pavés : son orgueil souffrait tant qu'il aurait désiré mourir !

Tout à coup, il se retrouva sur l'esplanade des Invalides. Le ciel, de plus en plus bas, s'appuyait aux deux rangées d'arbres qui la limitent et ployait vers le sol. Un coup de bise balaya la terre en soulevant des poussières glacées. Le sentiment d'une infinie détresse enveloppa Julien. Il s'agissait bien, en vérité, d'humiliation ou de colère ! Du regard il interrogea l'horizon sinistre qu'éclairait ce jour d'hiver, et dit :

— J'ai trente francs pour vivre !

Trente francs ! Pas même de quoi manger durant le mois ! Comment payer l'éclairage, le loyer, les timbres, ces mille riens journaliers qui ne comptent pas et sans lesquels la vie semble impossible ? En une seconde, l'existence besogneuse qui, la veille encore, le révoltait et qu'il perdait, se transforma, devint luxueuse. Il s'était cru un déshérité : qu'était ce qu'il avait appelé jusque-là sa misère devant cette autre misère qui venait ?

Trente francs ! Encore, s'il avait pu entrer chez le premier patron venu, s'engager sur un chantier, faire œuvre d'ouvrier,

comme ces gens qui passaient à côté de lui ! Mais non : il avait un corps débile, des mains blanches. Il n'était pas même bon à faire un terrassier. A quoi lui servait d'avoir appris l'algèbre, de jongler avec des équations ? C'était un métier qu'il fallait ! — pouvoir raboter une planche, manier des moellons, dégrossir un morceau de métal !... Et la cause du désastre se dégagait : l'infériorité du travail intellectuel.

Elle seule avait permis de refuser dix francs pour une leçon, alors que, sans hésiter, on payait soixante francs pour une coiffure. Elle seule provoquait ce regret fou de n'être pas un manoeuvre. Faillite suprême ! le capital de science que Julien croyait représenter n'était plus qu'une liasse de papier sans valeur ; la société ne paierait pas, le mot de Chenu était le véritable :

« Au fumier ! les gars qui ont peiné et qui en crèvent ! »

Lentement des flocons de neige commencèrent à tomber. A la limite de l'Esplanade, les arbres s'effaçaient dans le brouillard et leurs troncs seuls restaient visibles, tels des traits de crayon sur une page blanche. Paris silencieux s'évanouissait comme si le ciel eût tenté de l'étouffer.

Brusquement l'image d'une usine belge fit tressaillir Julien.

De quel droit se plaindre puisque cette ressource demeurait ? Ah ! les quatre-vingts francs, dont il avait ri la veille, n'avaient plus rien d'une aumône ! Ils devenaient maintenant plus qu'une fortune, ils étaient un recours contre la faim, le nécessaire, la vie !

Une hâte soudaine entraîna Julien. Il courut vers la rue d'Assas. Une seule crainte le hantait : si Chenu n'avait pas attendu pour offrir cette manne à de moins dégoûtés ! Nulle hésitation, cette fois, en frappant à la porte. Elles étaient loin, désormais, les complications sentimentales qui, hier, l'avaient fait hésiter. Aux heures de péril, la conscience encombre comme un objet de trop grand prix : heureux qui parvient à l'engager contre argent comptant !

Julien retint sa respiration. Répondrait-on ? Bien qu'il fût déjà midi, Chenu pouvait se trouver à l'usine ou déjeuner dehors. Non, par une chance, sa voix s'élevait... Tout de suite Julien la reconnut.

— Bonjour, dit-il, c'est encore moi.

Sans se déranger, Chenu examina Julien : une ironie méchante passa dans son regard.

— Qu'y a-t-il ?

Il déjeunait. Du fromage dans un panier était devant lui et répandait à travers la pièce une odeur forte. La gorge serrée. Julien cherchait à lire d'avance la réponse qui suivrait.

— J'ai réfléchi, dit-il : je venais t'annoncer que j'accepte.

Chenu eut un rire muet. Il saisit ensuite une bouteille, se versa une rasade :

— Fichu temps ! Comme je ne suis là que pour déjeuner, je ne fais pas de feu.

Il but à longs traits, puis déclara tout à coup :

— Dans ce cas, mon petit, il faut décamper ce soir. Je viens de recevoir une dépêche. On est pressé, là-bas. Si tu n'étais pas venu maintenant, malgré mon bon vouloir, l'affaire passait à un autre.

Julien respira largement. Tout allait bien puisqu'il arrivait encore à temps.

— Va pour ce soir : le plus tôt sera le mieux, fit-il d'une voix sourde.

Il ajouta, hésitant :

— L'usine paie sans doute le voyage ?

— Payer le voyage !... Comme tu y vas !

— C'est que...

Julien blêmit : maintenant que sa réserve était donnée, il n'avait plus de quoi partir.

— Je devine, dit Chenu. Tu as fait la fête : plus le sou pour prendre le train...

Involontairement, Julien revit son père et murmura :

— Jolie, la fête !...

Chenu ouvrit son portefeuille :

— Si cinquante francs suffisent, j'ai là des économies à ton service. Tu les rendras dès que tu le pourras...

Il tendit le billet. Tous deux se regardèrent. L'image de Lucienne avait traversé leurs pensées. Entre l'offre d'une position et le prêt de ce billet, aucune différence. Cet argent cependant, plus que les démarches ou les paroles, rendait visible l'abaissement de Julien. Il hésita, peut-être moins par

droiture que par crainte de l'ironie reparue tout à coup dans les yeux de Chenu.

Celui-ci eut un mot méchant :

— Allons, arrivé là, ce serait trop bête de faire le délicat !

— Je n'ai pas le droit..., commença Julien.

Un coup brusque retentit à la porte qui s'ouvrit toute grande. Julien poussa un cri :

— Lucienne !

Elle arrivait essoufflée :

— Dieu merci, tu es là ! dit-elle s'arrêtant sur le seuil.

Un nuage de sang venait d'aveugler Julien. En une seconde, la jalousie volontairement étouffée avait reparu, l'étourdissait. Il approcha, ivre de colère :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Stupéfaite, Lucienne balbutia :

— Chenu m'avait promis une place pour toi : j'ignore encore laquelle, mais je sais qu'on est pressé. Ne t'ayant pas vu, je voulais le prier d'attendre...

Il l'interrompit :

— Tu mens ! il est ton amant !

Du geste, il désigna Chenu qui tenait encore le billet de banque. Et, tout à coup, à l'idée qu'elle l'avait surpris là, sur le point d'accepter cet argent, il éprouva un vertige. La honte de ces tripotages vils le submergeait.

Éperdue, Lucienne s'était jetée vers lui :

— Je te jure...

Il cria :

— Tais-toi ! Tout est fini !...

Brutalement il l'écarta, courut vers l'escalier. Arrivé sur le palier, il se retourna encore :

— Vous savez ! je ne suis pas si cochon que vous l'aviez cru !

Puis il descendit les marches en tempête, répétant :

— Cochons !

Comme si, avec ce mot, il fût parvenu à rejeter toute l'ordure dont il se sentait couvert.

Il allait au hasard, sans prendre garde à la neige qui maintenant tombait, engourdissant les rues sous sa chute

molle. Chaque heure l'avait blessé depuis trois jours. Son gagne-pain était perdu, perdue aussi la place offerte par Chenu. Tout cela importait peu. L'épreuve suprême était venue : il n'aimait plus !

Le froid hâtait sa marche. Devant lui, passait une sarabande d'objets informes et mystérieux, arbres plaqués de cristaux, toitures blanches dont les arêtes seules seules se détachaient sur le ciel blanc. L'air, chassé par la bise, virait avec les flocons.

Le cœur déchiré, Julien évoquait cette idylle qui, depuis deux ans, avait éclairé sa vie : idylle misérable, en vérité, toujours empoisonnée par le soupçon ! Des heures s'y détachaient en lumière : dîners sous des tonnelles, promenades suburbaines, galas de pauvres que magnifiaient les joies de la chair satisfaite. Des regrets pareils à des sanglots gonflaient la poitrine de Julien.

Puis il voyait Lucienne arriver dans la chambre de Chenu : la certitude brutale détruisait le mirage, et c'étaient des cris de détresse, une colère, la révolte de l'enfant qui frappe la terre de son jouet brisé.

Son supplice encore s'accrut. Ce désastre évoquait tous les autres : car, à mesure que Julien marchait, son existence semblait aussi ressusciter, palpait le long des murailles. Quelle chute ! Il avait escompté le paiement de son travail, la fortune ; de ces chimères imposées par l'éducation, il ne lui restait rien. Le travail ? denrée courante qui encombre le marché industriel. La fortune ? le mécanisme social n'enrichit que les riches.

Et s'il cherchait en lui-même un refuge, si, éperdu, il en appelait à sa conscience, il se heurtait à d'autres ruines. Comment croire à la justice, quand tout n'est qu'injustice ? à la bonté, quand rien n'est bon ? à la vertu de l'effort, quand chaque effort demeure vain ? Pas une certitude à laquelle rattacher sa vie morale. Aucun au delà pour le consoler. Autour de lui, une société marâtre qui, après l'avoir exploité, le rejetait sans pitié. Dans sa conscience, une demi-honnêteté créée par les circonstances, des compromissions acceptées presque sans gêne, des sentiments vils qu'il ne s'était jamais connus...

— ... Monsieur, donnez-moi quelque chose, ce que vous voudrez... Je n'ai pas mangé depuis hier.

Un homme s'était approché, jeune encore, la figure flétrie, le collet relevé pour masquer l'absence de linge. Il parlait par saccades, étranglé d'émotion à la pensée de quémander une première aumône.

Julien s'arrêta. L'homme poursuivit :

— Je n'ai pas l'habitude... J'ai faim.

Il baissa ensuite la tête comme pour dérober son visage.

— Alors, pas de travail ? demanda Julien. Le chômage d'hiver ? Qu'est-ce que vous faites, de votre métier ?

Il éprouvait une sorte de plaisir violent à trouver une détresse plus grande que la sienne. La neige continuait de tournoyer. Ils étaient seuls à tacher de noir le sol blanc, comme si la rafale, après avoir dévoré Paris, demeurait impuissante à recouvrir leurs misères.

L'homme dit :

— Je n'ai plus de métier.

— Vous étiez ouvrier ?

— Non. J'ai fait mes études. J'étais pion. La boîte a fermé... je suis sur le pavé.

Julien frissonna :

— Ah ! mon pauvre ami ! je n'ai rien non plus...

Trompé sans doute par les derniers mots, l'homme reprit avec une expression d'angoisse :

— Si du moins vous connaissiez du travail, n'importe quoi... tout est indifférent quand on arrive là. J'ai voulu donner des leçons : il y a maintenant plus de maîtres que d'élèves...

Julien l'interrompit :

— Prenez. C'est la moitié de ce que je possède, très peu... de quoi attendre...

Il donna. Il ne s'était pas demandé si ces prières étaient sincères ou hypocrites ; mais une fraternité passionnée l'avait poussé vers ce misérable pareil à lui. Stupéfait, l'homme balbutia des mots que Julien n'entendit pas et s'éloigna en courant. Julien le suivit du regard.

Non, il n'y avait pas eu mensonge : l'homme s'arrêtait bien devant une boulangerie, y entraît, ressortait dévorant à même, comme une bête affamée ; et, longuement, Julien con-

templa ce loqueteux en train de se rassasier. Le cri de son cœur avait dit vrai. C'était bien là son semblable. Tout à l'heure, le passé avait surgi devant lui avec ses duperies et ses ruines ; l'avenir se réalisait là. Qui pouvait assurer qu'avant huit jours ce ne serait pas son tour de mendier ?

Julien passa la main sur ses yeux. A quoi bon s'obstiner, lutter contre la destinée ? Aucun être ne lui demanderait compte de son renoncement. Il n'avait plus de père, plus de maîtresse... Pas un ami pour venir à son aide. Le seul auquel il aurait pu s'adresser, Jauffraigne, n'avait trouvé, pour le tirer de peine, qu'une recommandation auprès de Dazenel !... Ce fut une soudaine ivresse. Le désir de la mort s'emparait de lui, très doux. La déesse clémente aux jeunes avait l'air de l'appeler. Comme il était désirable ce repos définitif qui supprime la souffrance et l'effort !

« Une seconde, songea-t-il, puis l'effacement, le bonheur du néant ! »

Tout de suite, il détermina le procédé qu'il aimerait : l'asphyxie. Les fenêtres closes, le charbon allumé, puis s'étendre sur un lit et s'endormir... Un court frisson agita Julien. D'un regard, il embrassa le coin de Paris qui était devant lui, pour emporter une dernière vision de la ville adorée ; puis brusquement il retourna sur ses pas, rentra chez lui résolu à mourir. Mais, à l'arrivée, le concierge l'appela. Deux lettres étaient venues à son adresse. Il pâlit en reconnaissant les écritures et ouvrit les enveloppes

De la première, un billet de banque s'échappa. Un mot s'y trouvait joint :

« Mon camarade, ce n'est pas tout que de répondre par des sottises aux gens qui vous obligent ; il convient de n'en pas commettre soi-même. Un télégramme annonce ton arrivée à l'usine pour demain matin : il faut partir. Quant aux histoires de femme, elles sont ce qu'on les imagine. Ton imagination de ce matin est absurde. Peut-être, devenu plus calme, t'en es-tu douté ? Il n'était pas inutile de te l'affirmer. »

La seconde lettre ne contenait que ces mots :

« Je n'ai pas menti. Que tu partes ou que tu restes, tu l'as dit : tout est fini !... »

Durant une minute, Julien demeura pensif. Sa volonté s'évanouissait. Il retrouvait soudain le désir âpre de vivre.

— Après tout, murmura-t-il, pourquoi refuser ? Nous ne nous reverrons plus jamais !...

Puis, lentement, il déchira les lettres et garda le billet.

LIVRE DEUXIEME

I

Julien déposa la coupelle sur l'un des plateaux et commença la pesée. Des gouttes de sueur perlaient sur son front : il les essuyait de temps à autre du revers de sa manche.

Le fléau, rendu libre, oscilla dans la cage vitrée. Méthodiquement Julien ajoutait ou enlevait des poids avec une pince. Il opérait d'une main légère, avec la sûreté que donnent les longues habitudes.

Enfin le fléau s'arrêta, horizontal.

Julien inscrivit un nombre sur un feuillet et cria :

— J'ai fini, monsieur Bœhm.

M. Bœhm, qui lisait dans une pièce attendant au laboratoire, répondit :

— Donnez !... On voit bien que c'est dimanche : vous opérez plus vite que d'habitude.

Il prit le feuillet que Julien lui apportait et l'examina. Il avait un front carré, sillonné par des rides. Ses cheveux, roux à la racine, se terminaient en boucles jaunes pareilles à de l'étaupe.

— Vous avez de la chance, dit-il : vous irez vous promener.

— Je ne m'amuse pas plus le dimanche qu'en semaine, répondit sèchement Julien.

— Les jeunes gens ne sont jamais contents. Moi, je reste jusqu'à cinq heures et demie et rien ne m'y force.

— Cher monsieur, on vous paie en conséquence. Lorsque j'aurai votre traitement...

— Non, non, vous avez beau dire...

M. Bœhm s'interrompit. Il cherchait des mots justes pour exprimer son mécontentement. La conviction de mal prononcer le français troublait son éloquence.

— Ainsi, reprit-il en relevant ses lunettes d'or, M. Ficard vient d'avoir son avancement. Il est à deux mille huit cents et Dieu sait qu'il ne le mérite pas! Vous aussi touchez dix neuf cents francs, ce qui est considérable. Cependant ni l'un ni l'autre vous n'aimez la maison!...

— Quelle maison? Celle-ci ou celle qui est là-haut?

Du geste, Julien désigna une toiture dorée qui se profilait à l'horizon. M. Bœhm eut une secousse violente :

— Ah! celle-là!... celle-là!... on l'a voulue dans le pays, mais c'est infâme! Je ne donne pas un an pour qu'il soit impossible de garder un ouvrier!

— Calmez-vous, monsieur Bœhm. Je m'en vais...

Julien rentra dans le laboratoire. Lentement, il se lava les mains, retira sa blouse, rangea des éprouvettes. En dépit de ce que prétendait Bœhm, rien ne l'attirait au dehors. S'approchant d'une baie vitrée, il l'ouvrit toute grande.

Le mur de la raffinerie s'élevait en face, noir avec des arêtes tracées à la chaux vive. Un toit, noir aussi, la recouvrait. Au-dessus, les hauteurs de Quincampoix formaient une ligne verdoyante. Puis, vers la droite, la cheminée de l'usine séparait le ciel en deux. La toiture qui avait excité les colères de M. Bœhm brillait au loin.

Immobile, Julien contempla ce paysage cruel. De l'usine comme de la maison placée là-haut, il ne connaissait rien, mais toujours il les apercevait, l'une avec son mur en deuil, l'autre avec sa coupole flambante.

— Il y a un courant d'air! cria M. Bœhm.

Il se leva et aperçut Julien devant la baie :

— C'est encore elle que vous regardez!... Ma parole, ils ont eu une fière idée d'interdire l'entrée des salles aux habitants d'Angleur : tous iraient y porter leur dernier nickel!

— Monsieur Bœhm, cette maison vous rendra fou. Si les courants d'air vous gênent, les voilà supprimés : je ferme.

M. Bœhm devint écarlate :

— Comment voulez-vous qu'un homme accepte du travail,

lorsqu'il sait pouvoir. en s'amusant là-haut. ramasser plus d'or que n'en tiendraient ses poches?

— Vous n'avez pas la prétention. je l'espère, de condamner tout le monde à gagner sa vie en portant des manches de lustrine comme vous, ou des blouses de laboratoire comme moi?

— Je prétends qu'avec leur roulette...

Plutôt que d'écouter une tirade connue, Julien prit son chapeau, et descendit. Il traversa la cour à pas lents. Ça et là, des bâches vertes s'illuminaient sous la caresse oblique du soleil. La cheminée colossale continuait de séparer le ciel en deux.

Au moment où Julien franchissait la porte, un homme sortit d'une cage vitrée et s'approcha.

— Je m'en vais, Syria, dit Julien.

L'homme répondit par un sourire vague, puis rentra.

Dehors, Ficard allait et venait devant l'usine. Dès qu'il vit Julien, il se dirigea vers lui.

— Je t'attendais. Tu sors bien tard...

Julien répliqua gaiement :

— Les intégrales ne vont donc pas?

— Non. Je voulais aussi t'annoncer... Il y a un nouveau ministère...

— Le roi lui-même peut bien filer, s'il lui convient.

— Un ministère, te dis-je... à Paris!

— Eh bien! que veux-tu que cela me fasse?

Ficard soupira :

— Cela occupera les journaux. Il y a si peu de nouvelles ici!

— Ah! ce que la politique m'est égale!... Allons-nous jusqu'à la Meuse?

— Si tu veux...

Ils descendirent la rue. Elle s'allongeait, droite, entre un talus et des maisons d'un modèle identique, sans volets et sans balcons, avec des murs en briques dont le rouge avait disparu sous les fumées, et une toiture de zinc peinte en noir. La terre était également noire, salie par le charbon.

Julien murmura :

— Quel pays, tout de même!

Ficard approuva d'un signe de tête. Ils marchèrent ensuite,

sans parler, satisfaits d'une présence humaine, mais n'ayant rien à se confier. Entre Ficard et Julien, tout d'ailleurs était opposition : Julien, le regard inquiet, la démarche lourde ; Ficard, démesuré, les joues rougissantes, des yeux de jeune fille. A l'École, on l'avait surnommé le Grand *Fi*, en mémoire d'un théorème découvert par lui où cette lettre grecque figurait. Des rieurs prétendaient aussi que la nature, par reconnaissance, l'avait composé algébriquement. « De face, disait-on, il est du second degré, mais de dos il retombe au premier. » De fait, tandis que sa nuque et son dos profilaient une ligne droite et semblaient dans un même plan, il avait au contraire un front déprimé avec des courbes très saillantes, le menton et le nez arrondis. Dans ce corps étrange, une âme encore plus étrange était enfermée : âme d'algébriste en délire, stupéfaite dès que les nécessités de la vie l'arrachaient à ses chimères.

Soudain les maisons cessèrent ; le talus s'écarta, décrivant un demi-cercle. Au sommet de la colline, que rien ne cachait plus, la toiture dorée du Casino étincela de nouveau.

— La hantise de Bœhm ! dit Julien.

Ficard haussa les épaules :

— Bœhm est fou, dit-il doucement.

Puis jetant un long regard sur Angleur qui finissait là, il répéta le mot de Julien :

— Quel pays !

Étranglé entre la colline et le talus du chemins de fer, Angleur apparaissait tout entier, avec ses bâtisses mornes. Ça et là, de hautes cheminées montaient d'un jet, laissaient ensuite retomber leur fumée paresseuse ; et derrière ces cheminées, au delà du talus, de quelque côté qu'on examinât la plaine, d'autres encore jaillissaient, jetaient des fumées différentes, celle-ci très noire, celle-là verdâtre, une autre blanche... C'étaient la fonderie de la Vieille-Montagne, la houillère d'Angleur, la tuyauterie de Venmes, une foule dont les noms même étaient inconnus. On eût dit les restes incendiés d'une forêt : partout la terre est couverte de cendres, le sol brûle ; de loin en loin seulement, les gros troncs noircis par le feu se dressent et fument.

Tous deux s'arrêtèrent : un flot de mélancolie les oppres-

sait. Leurs pensées se réunirent dans un même regret :

— Où sont les arbres de chez nous ? dit Julien.

— Non, sans doute, cela ne ressemblera jamais à Paris, murmura Ficard.

Mais en se retournant, ils virent devant eux la colline. Elle évoquait un autre monde, avec son échine entièrement verte, sa futaie intacte.

Au sommet, une série d'ondulations marquait ce qui avait été jadis des propriétés distinctes, le bois de Saint-Jacques, celui de Saint-Laurent, celui de Quincampoix. Tous maintenant s'étaient fondus en une forêt unique, contrastant ironiquement avec la désolation de la plaine. On appelait cela « le Parc » comme on disait « la Maison » en parlant du Casino.

Ficard étendit le bras :

— Usine pour usine, la Maison vaut mieux. Y travaille qui veut et le patron gagne à tous les coups.

Julien fit un geste bref :

— J'ai eu mon compte de tirades, grâce à Böhm : ne recommence pas.

— As-tu remarqué qu'on la voit de partout ? dit encore Ficard.

Julien, lui, éprouvait une colère contre cette Maison dont la vision devenait obsédante. Le Parc, aussi, où l'on ne pénétrait plus sans payer, l'exaspérait. Ainsi dressés au dessus du pays, l'un et l'autre en narguaient trop la misère.

Il répliqua durement :

— Élever cela devant des gens qui meurent de faim est un défi absurde.

Ficard n'entendit pas : il suivait son rêve.

— Lorsque j'étais enfant, dit-il, on m'a conduit à Monte-Carlo. Je ne me rappelle ni le pays, ni la mer, rien que le bruit remplissant le jardin. Un bruit d'or, avec la note aigrette du métal, si continu que le cœur m'en tournait... J'ai soupçonné là pour la première fois ce que représente l'infini mathématique : des unités formant chaîne et qui s'agglutinent, sans qu'on sache jamais quand cela commence ni quand cela finira...

Brusquement Julien l'arrêta :

— Tais-toi !

Un homme venait à leur rencontre. Des favoris encadraient son visage rose. Il avait l'extérieur décent d'un pasteur anglican et marchait avec le sentiment de la considération qui s'attachait à sa personne. Une jeune fille l'accompagnait.

Ficard reconnut le docteur Bonnal et sa fille. C'étaient des parents de son père établis à Angleur depuis longtemps.

— Vous allez à la Meuse, cousin ? dit M. Bonnal.

Sa voix était comme son visage, très digne mais dépourvue d'éclat. Il agita son mouchoir en guise d'éventail et poursuivit :

— Nous montons au Casino. On y trouve de l'ombre et Thérèse est attendue pour le tennis.

Il s'éloigna, satisfait d'avoir rappelé qu'il avait son entrée gratuite au Parc, puis se retournant encore :

— Surtout, cria-t-il, n'oubliez pas que notre dîner est pour demain. Vous avez accepté, tous les deux... Dîner de famille, bien entendu !

— Au fait, dit Julien, suivant des yeux la jeune fille, le gala est pour demain... Idée singulière que de conduire toujours sa fille là-haut !

— Serais-tu jaloux ? demanda Ficard.

— Dieu m'en préserve !

— Thérèse te fait la cour. Je sers de prétexte, mais c'est toi qu'on invite.

— Tu es idiot !

— Bah ! tu ne seras pas le premier...

Ficard eut un sourire équivoque, puis s'interrompant soudain :

— Décidément, la Meuse est trop éloignée. J'ai soif. Arrêtons-nous chez Weppling.

Ils s'installèrent sous une tonnelle maigriote, au bord de la route. En face d'eux, le Parc commençait, clos de grilles.

— En quoi ne serais-je pas le premier ? demanda encore Julien.

Ficard, qui avait ouvert un journal, attendit avant de répondre :

— Après tout, dit-il, Bonnal est mon parent... il fait ce qu'il veut.

Ils se turent longuement. La chaleur était accablante. Parfois, un vent léger faisait onduler la verdure, mais ils n'en recevaient aucune fraîcheur. Comme une horloge sonnait, Julien regarda machinalement sa montre :

— Quatre heures...

Ficard rejeta son journal :

— Le temps passe lentement.

Le regret de Paris lui montait aux lèvres. Il cherchait des mots pour l'exprimer, mais les mots sont un vêtement trop large pour le sentiment : ils le déforment.

— Dire qu'il suffirait d'un louis risqué là-haut, et d'avoir beaucoup de chance, pour quitter ce pays ! murmura-t-il.

— Ah ! tu songes à cela !

Les yeux de Julien scrutèrent ceux de Ficard.

— Je n'y songe pas, dit-il : c'est une façon de parler. Je ne dispose pas du louis nécessaire et je n'ai pas la chance pour moi.

Julien répliqua d'une voix sourde :

— L'argent et la chance, deux choses qui ne vont jamais aux honnêtes gens !

Il se mit à marcher devant la tonnelle :

— Au fonds, c'est une chose abominable. Des milliers d'êtres peinent ici douze et quatorze heures par jour. Ce pays fume, flambe, on dirait qu'il n'y aura jamais assez de charbon ni de bras pour contenter ses machines... et tout cela, pour permettre à des fainéants de perdre un peu plus d'or sur un tapis de roulette !

— C'est une loi de nature, dit tranquillement Ficard.

Julien fit un mouvement violent :

— Une loi de nature ! Quelle loi oblige à donner tout aux uns et rien aux autres ? Depuis qu'ils ont établi leur Maison, là-haut, l'air est changé : l'ombre même de leur bâtisse est fatale : il n'est pas jusqu'à cette auberge qui ne meure, pour l'avoir trop approchée !

Du geste, il désigna la façade dont le crépi rose se détachait par larges plaques, l'enseigne : *Aux quatre bras de Quincampoix* qui s'effaçait, rongée par l'humidité. Et, voyant l'hôtesse arrêtée sur le seuil :

— N'est-ce pas, mère Wepling ! vous la bénissez, la bou-

tique d'en-haut, depuis que, pour elle, on a mis les bois sous grille et interdit aux promeneurs de passer ici ?

Madame Weppling leva la tête.

— Tout de même, fit-elle, on a pu s'entendre. Maintenant mon fils suit l'école des croupiers... S'il réussit à l'examen, on lui donnera six cents francs par mois d'été et trois cents francs par mois d'hiver. Avec cela, un travail pas trop lourd et plus sain qu'à la fonderie. Cinq heures à rester là-haut, pas plus...

Madame Weppling sourit. L'arrangement lui paraissait acceptable. Elle regrettait moins les pratiques perdues.

— L'exemple était mal choisi, dit Ficard.

Il reprit avec lenteur :

— On ne devrait juger des choses humaines qu'en se tenant au point de vue expérimental. Les idées ne sont que le mode individuel de sentir. Cela n'a rien à voir avec la marche de la nature et trouble dans son examen.

— Évidemment, il est dommage qu'on ne puisse traduire l'humanité avec des intégrales !

— On le peut, répliqua Ficard, et ceux qui ne le font pas sont des imbéciles. L'univers est un vaste réservoir d'énergie utilisable. Toujours en mouvement, il semble n'obéir qu'à des lois arbitraires, cependant, nous en connaissons au moins une ; la plus essentielle. Toute transformation subie par lui a pour résultat de consommer son énergie et de diminuer sa capacité de travail. Le monde est une horloge dont une puissance inconnue a bandé le ressort. A mesure que le temps marche, le ressort se déroule, perdant sa force. Un moment viendra enfin où, la source de mouvement disparaissant, les aiguilles resteront au repos. Le repos, l'équilibre définitif, voilà le but... Tout ici-bas le désire, l'appelle, ne sert qu'à en avancer la venue. Plus rapidement on dissipe l'énergie qui doit mourir, plus la nature se fait clémente. Passe en revue les êtres vivants, depuis l'organisme le plus embryonnaire jusqu'à l'homme : ils n'ont qu'une fonction, détruire de l'énergie. Le ferment est plus ou moins actif : quel qu'il soit, son rôle est identique : ne s'occupant que de lui, il fait le jeu de la nature et détruit. Détruire, c'est agir bien ; détruire plus, c'est agir mieux. La supériorité de l'homme tient à ce fait seul qu'il est un des-

tructeur incomparable et méthodique. Sa morale même, si aveugle qu'elle soit, le proclame. Un vagabond qui assassine un passant est condamné à mort; Napoléon, qui en fit tuer des millions, est un demi-dieu. Qui escalade un mur pour voler un pain de dix sous, risque les galères, mais une faillite de banquier vaut à peine cinq ans de prison et celle d'un État n'est passible d'aucune loi.

Il réfléchit et conclut :

— Pourquoi dès lors nous révolter contre le jeu? Plus l'homme deviendra civilisé, plus le jeu lui sera nécessaire. Il y a dans l'association de l'usine et de la roulette une fatalité naturelle et qui ne choque pas. L'usine absorbe le travail humain : la roulette dissipe dans le vide le produit de ce travail. Comme les Danaïdes, nous sommes condamnés à jeter l'eau dans un crible.

Julien répliqua :

— Chenus prétendait jadis que nous étions le ferment de la société future. Sera-ce en détruisant que nous arriverons à bâtir? Ah! la société future! Elle est comme Dieu : elle a devant elle l'éternité, juste ce qu'il faut pour ne jamais exister!

Il se fit un silence. Peu à peu les ombres du parc avaient traversé la route, retombaient sur la tonnelle.

— Tiens! dit Julien qui avait pris le journal de Ficard, Mage est ministre aux colonies.

— Tu connais cet inconnu?

— Un de mes camarades, Jauffraigne, lui servait de secrétaire.

— Encore un heureux joueur! dit Ficard.

— Il est bien vrai, murmura Julien, que la vie est un jeu.

Il se leva.

— M'accompagnes-tu? J'ai assez de Weppling pour aujourd'hui.

— Non, je me trouve bien.

— Alors, à demain.

Julien regarda la bouteille de genièvre que Ficard avait fait apporter, haussa les épaules tristement et partit.

C'était dans son cœur un ennui de vivre démesuré, une nostalgie sans cause. Des images d'autrefois l'assaillaient. Ah!

ce Paris, comme la distance le rendait merveilleux ! A travers le souvenir, il se vêtait de lumière, l'air y était léger, la terre sans charbon, la verdure de ses promenades appartenait à tous les passants. Deux ans et demi déjà, sans l'avoir vu !

Malgré lui, Julien se rappela ce départ lointain, les premières heures qui avaient suivi... Quelle naïveté ! Ne croyait-il pas alors qu'il suffirait de se dépayser pour modifier sa conscience ? De bonne foi, tandis que le train l'emportait vers la Belgique, il avait cru laisser derrière lui tous les mauvais germes déposés dans son âme. Plus d'ambitions vaines ! De cette existence qu'il ne connaissait pas encore, il ne réclamait désormais que deux choses : qu'elle fût honnête et résignée.

Résignée ! voici qu'elle l'était mal. Honnête ? est-ce qu'il savait ? Depuis qu'il vivait là, son âme restait inerte. Bons ou mauvais, les sentiments y étaient en quelque sorte cristallisés, capables, suivant les événements, de subsister indéfiniment ou de fondre tout à coup.

« Dire que j'ai cru changer de misère, en changeant de chambre et de pays !... »

Le talus des voies s'était rapproché de la route. Brusquement celle-ci tourna, s'engouffra sous un pont, puis monta par une pente raide et franchit des voies nouvelles. Celles-ci, sur la gauche, envahissaient la plaine ; leur faisceau s'irradiait de feux rouges et verts, dans le crépuscule commençant. Sur la droite, d'autres voies encore arrêtaient la vue. Partout des fumées blanches, des sifflements de machines... Enfin l'horizon s'ouvrit : Julien arrivait à la Meuse.

Il s'accouda au parapet et regarda.

« Quel pays ! »

Il l'embrassait tout entier. Une trouée d'air suivait le fleuve. Partout ailleurs, la terre disparaissait sous une floraison d'usines. De nouvelles avaient surgi, les charbonnages de Val-Benoist, les houillères du Pérou, celles d'Ougrée. Des cheminées couronnées de flammes éclairaient, comme de grands cierges, les toitures sinistres tassées à leur pied. Derrière Liège, aussi, le ciel reflétait des lueurs d'incendie livides, et toujours des trains passaient, détruisant la douceur obscure de la nuit.

Une atroce fatigue écrasa Julien. Il voulut repartir ; mais, au moment de se mettre en marche, il tressaillit. Le Parc, maintenant, ressortait en masse noire sur le ciel, avec ses allées jalonnées de lampes électriques. La Maison, illuminée, couronnait d'or le sommet.

C'était donc vrai ! Quel que fût l'endroit, il verrait toujours ce tripot ! Depuis deux mois surtout, il en avait l'âme obsédée. Il savait bien pourtant n'y entrer jamais, puisque l'accès des salles de jeu demeurerait interdit aux habitants du pays. Y serait-il entré, qu'y aurait-il fait ?

Il ferma ensuite les yeux. L'existence qui était et demeurerait la sienne lui apparaissait. Existence de médiocre, vie d'employé qui ne peut se payer le luxe de meubles à lui ou d'un vêtement de cérémonie ! Il se voyait gravir, après des années de labeur, les échelons accessibles du traitement ; appointé de trois mille francs, il se mariait, procréait des enfants voués à la même misère... Il s'imaginait sombrer dans un trou sans fond.

Soudain le visage de cette Thérèse Bonnal rencontrée tout à l'heure lui revint en mémoire. Julien sourit, sans comprendre le plaisir qu'il éprouvait à contempler cette image.

« Et cependant, songea-t-il, qui sait si cet avenir, que j'appelle un désastre, ne serait pas le bonheur pour bien d'autres ! »

II

Comme huit heures et demie sonnaient à l'horloge de l'usine, Julien entra chez Syria.

— Voici, dit-il, mettant son paraphe sur le registre de contrôle.

C'était un cahier sale, qui recueillait la signature des ingénieurs à leur arrivée. A huit heures trente-cinq, on le portait chez le directeur, qui vérifiait ainsi les absences.

Assis dans sa loge en verre, Syria répondit avec un ricardement :

— M. Ficard ne viendra pas à l'heure. Je l'ai rencontré hier soir. Il était ivre.

— Combien touchez-vous par retard constaté ? répliqua Julien, que ce policier de confiance irritait.

Au même instant, un pas lourd retentit ; Ficard apparut.

— Allons, s'écria Julien, la prime sera pour une autre fois.

La cour avait repris maintenant sa vie normale. Sous un hangar, des voitures closes attelées de quatre chevaux attendaient le départ. D'autres arrivaient découvertes. D'autres encore arrêtées devant les monte-charges livraient les sacs de sucre à traiter. Leurs bâches luisant au soleil avaient l'air de tonnelles vertes.

— Tu vas bien depuis hier ? demanda Julien quand Ficard eut signé.

Ficard ne répondit rien. Il avait une démarche saccadée, le cou raide. Tous deux se dirigèrent vers le bâtiment de la Direction. Les bureaux en occupaient le rez-de-chaussée. Un petit vieux qui travaillait, le crayon sur l'oreille, aperçut Julien et le salua de sa fenêtre.

— Remis aux factures, monsieur Fouchet ?

— Il le faut bien, c'est lundi.

La tête de M. Fouchet sembla plonger dans son encrier. Pensif, Julien ralentit le pas. Depuis vingt ans peut-être, celui-là s'attablait chaque jour, durant neuf heures, pour remplir des factures. Et tous, auprès de lui, étaient pareils, condamnés à des écritures machinales ! Avec un peu d'attention, on aurait pu, en suivant les mouvements, reconnaître ce que les plumes écrivaient. Traçant des formules toujours semblables, chacune avait pris une allure spéciale, celle-ci pour les comptes courants, cette autre pour les accusés de réception, cette autre encore pour les lettres d'envoi...

— Boehm nous suit, dit brusquement Ficard.

Aussitôt ils repartirent, montèrent jusqu'au premier. Le cabinet du Directeur était à cet étage, marqué par un tambour. Assis dans le couloir, un ouvrier attendait les visiteurs à annoncer.

— Le patron est déjà au travail.

— Il vient dès six heures.

* D'instinct, ils avaient baissé la voix, attentifs à ne pas troubler le silence qui régnait. Chaque fois qu'ils passaient là, cette porte close abritant la vie secrète de l'usine les effrayait.

Julien n'en avait franchi le seuil que le jour de son arrivée, puis aux deux jours de l'an qui avaient suivi.

— Hâtons-nous, dit encore Ficard, qui entendait approcher le souffle court de Bœhm.

D'une traite, ils atteignirent enfin le second et entrèrent dans le laboratoire. Presque aussitôt, M. Bœhm les rejoignit.

— Avant tout, dit-il, s'épongeant le front, n'ouvrez pas la fenêtre : les courants d'air sont perfides.

Il y eut un bref remue-ménage. Ficard et Julien revêtaient leurs blouses, ouvraient des armoires. Ayant reculé sa chaise, M. Bœhm commençait de secouer ses fausses manches, quand un bruit sec lui fit tourner la tête. Une éprouvette heurtée par Ficard venait de se briser sur le carreau. Les joues de M. Bœhm devinrent écarlates. Il cria d'une voix tonnante :

— Êtes-vous encore ivre, incapable de distinguer une planche d'avec une éprouvette ?

Un large sourire, le premier, illumina le visage de Ficard.

— Vous exagérez, dit-il : j'ai mal aux cheveux, je suis de mauvaise humeur, mais j'ai des idées claires, et, à l'inverse de ce récipient, je garde un équilibre parfaitement stable.

— Je ne peux plus tolérer de tels excès ! répliqua M. Bœhm que cette raillerie exaspérait.

— Vous cherchez déjà le prétexte, monsieur Bœhm : si ! c'est vilain !

— Que veux-tu dire par là ? demanda Julien.

— Tu le sauras à ton premier avancement sérieux : Bœhm a compris, cela suffit.

Au même instant, la porte s'ouvrit. Un homme parut, les bras chargés :

— Je suis en retard, dit-il, voilà pour commencer.

Il déposa des flacons sur une table et repartit en hâte.

— Eh ! Mordureux ! attendez-nous... vous êtes trop pressé !

On entendit s'éloigner les pas de Mordureux : puis un silence douloureux s'établit, que troublaient seuls les jurons flamands des camionneurs, ou bien encore des chansons d'ouvriers : la journée commençait.

Journée étrange, que chaque semaine répète, dont les heures elles-mêmes ne se pourraient distinguer entre elles !

Julien, qui a pris un des flacons apportés par Mordureux, entame une analyse. Peu importe l'échantillon choisi : les mêmes actes vont se succéder, n'exigeant qu'une attention médiocre à la portée du premier venu. Il doit doser successivement l'humidité, les cendres, le sucre et les glucoses : il n'est ici que pour inscrire quatre nombres ; toute autre besogne l'utiliserait moins bien.

Aucune surprise possible, d'ailleurs. Jamais une de ces hésitations qui laissent l'esprit en suspens et réclament une recherche. Ici, la pratique opératoire est fixe. Pas plus au laboratoire que dans les ateliers, l'initiative individuelle ne serait tolérable. Sous peine de modifier la correction des produits et le rendement, il importe que le travail s'exécute au gré d'une volonté supérieure qui ne fait pas connaître son but, mais délimite strictement le domaine de chacun.

Comme pour scander la monotonie des opérations. — calcinations ou lectures au saccharimètre, — chacune est précédée ou suivie de pesées. Il en faut deux pour le premier dosage, deux autres pour obtenir le pourcentage des cendres, deux pour déterminer le sucre et les glucoses.

Lentement, Julien s'est approché de la balance : et c'est ensuite une station énervante devant le fléau qui se refuse à l'équilibre. Quelle que soit l'habileté, des tâtonnements sont nécessaires. La moindre erreur de geste entraîne une perte de temps. Les plus rompus au métier arrivent à trente pesées ; Julien, dans ses bons jours, n'en exécute que vingt-six. Tant de maladresse irrite M. Bœhm, dont la toux sèche affirme la présence de l'inquisition directoriale. Tandis que le fléau suit sa marche oscillante, Julien rêve...

Était-ce donc pour aboutir à ce métier de manœuvre qu'on a sacrifié sa jeunesse ? A quoi bon lui avoir enseigné la chimie, puisque l'application qu'il en fait se réduit à ce métier d'enregistreur ? Il passe en revue le fatras énorme de science que résumèrent ses examens : mécanique, physique, calcul intégral, résistance des matériaux, stéréotomie, — il a consumé des nuits sur tout cela, il a su tout cela ; non seulement il ne l'appliquera pas, mais au cours de cette vie nouvelle sa mémoire s'est endormie. Pareils à un raz de marée, les jours ont nivelé le terrain si jalousement préparé :

il ne sait plus rien, rien que deux choses : faire des pesées et doser un sirop de sucre.

Enfin le fléau s'arrête. Julien peut inscrire le nombre cherché. Il revient à sa table et continue l'analyse.

Une sorte d'engourdissement s'est emparé de son être. Le corps est toujours là, mais la pensée s'est envolée. Elle vogue loin de ce laboratoire où l'on étouffe, loin des flacons salis et des balances. Depuis longtemps, une énigme l'inquiète. Pourquoi cet immense effort exigé des intelligences en formation? Pourquoi cette louange éperdue de la science, cette frénésie d'examens et de diplômes, puisque l'état social qui les impose applique jusqu'à l'outrance la division du travail et refuse à tous l'initiative? Dans cette usine, un seul homme pourrait dire la marche des opérations : le Directeur. Celui-ci n'est sorti d'aucune école; le hasard et sa volonté ont suffi à le former. C'est un spécialisé de rencontre. Qui sait même si, n'ayant pas de bagage inutile, il n'a pas tiré de cette ignorance originelle le plus clair de son habileté?

Une sonnerie d'horloge, des coups s'égrenant dans l'air avec lenteur. Rien que dix heures! Attentif, Julien prête l'oreille aux bruits qui l'entourent. La rue est muette, de l'usine sort un grondement sourd, si continu qu'on finit par ne plus le distinguer du silence : de même, on ne perçoit plus la respiration des êtres qui vous entourent. De temps à autre, des cris arrivent de la cour, une voiture démarre avec un fracas de ferraille, puis tout se tait : une paix de cimetière...

« Rester là toute une vie ! » songe Julien.

Pour échapper à sa détresse, il lève les yeux, regarde à travers les vitrages. Ah! cet écran de murailles, ces crépis noirs limités par des raies blanches, ces demi-fenêtres de l'usine toujours fermées pour mieux conserver la chaleur des séchoirs! Le silence parlait de mort : l'horizon évoque la géôle. La cour est un préau. Les voitures qui l'animent sont pareilles à des fourgons cellulaires. Des gardiens stationnent aux portes. Partout des ouvertures farouchement closes. Et une révolte soulève Julien. Être libre! Pouvoir changer de place, humer l'air, marcher à sa guise!... Mais non, il est bien un prisonnier. En acceptant de compter parmi

les machines innombrables qui fonctionnent ici, il s'est engagé à devenir inerte comme elles. Comme elles, il est devenu la propriété d'un capital, l'agent passif d'une volonté invisible. Accablé, il baisse la tête, murmure :

— Toute une vie !

Soudain des pas retentissent ; on entre : c'est Mordureux encore qui apporte des fioles.

— J'amène le reste, dit-il.

Ficard, en train de verser goutte à goutte la liqueur de Fehling dans le verre à réaction, lâche un juron :

— Sacredieu ! ce ne sera donc jamais fini ?

— La porte ! crie M. Bœhm.

Impassible, Mordureux subit l'avalanche, attendant qu'on le délivre de son fardeau. Trop vieux pour travailler, trop bête pour rien comprendre à ce qu'il voit, il représente l'unique lien qui rattache le laboratoire à l'usine. Car il n'en est pas de la raffinerie comme d'une autre industrie. Un mystère doit l'envelopper. Ceux-là même qui y travaillent ne la soupçonnent pas. Enfermé dans son étage, chaque ingénieur reçoit le produit à un état déterminé. lui fait subir une transformation inconnue de tous, le livre ensuite sans se douter de ce qu'il deviendra. Il est des tours de main qu'un seul ouvrier possède : encore ne pourrait-on les vendre au concurrent, ne sachant jamais au juste sur quelle matière on opéra. Où que ce soit, à l'égard de chacun, c'est la terreur des indiscretions, une défiance systématique. Autour du laboratoire, surtout, la surveillance s'exerce, permanente, étroite. Il y a là des curiosités redoutables, des esprits que rien n'occupe et qui en savent assez pour deviner. Les chimistes sont isolés au-dessus de la Direction, sans contact avec le monde extérieur, sinon par l'intermédiaire de ce Mordureux imbécile. Tous les trois, Bœhm, Ficard et Julien, pourront demeurer là vingt ans : au dernier jour, ils partiront aussi étrangers à l'usine que le mendiant de la rue qui passe devant elle.

Cette fois, comme d'habitude, les langues se délient. On se plaît à torturer Mordureux.

— Où en est la « cuite ? » demande gravement Ficard. Le truc a-t-il réussi ?

Mordureux réplique :

— Il n'y a pas de truc, monsieur Ficard : je ne sais même pas si l'on fait une « cuite ».

— Sacré cachottier ! pourquoi nier, puisque vous l'avez avoué ?

— Je vous jure...

— Silence ! crie encore M. Bœhm ; laissez travailler ces messieurs.

Mordureux s'esquive, sans comprendre au juste ce que ces messieurs lui veulent. On ne le reverra plus, jusqu'à demain.

Julien, qui l'a regardé partir, pense maintenant à l'ironie des théories sociales qui remplissent les livres. Où pourrait-elle être, cette solidarité vantée comme le remède aux maux de l'ouvrier ? Ici, le patron est un groupe anonyme d'actionnaires et ne connaît de l'entreprise que la valeur des coupons ou la cote en Bourse des titres émis. Le directeur reste invisible. Des hommes qu'il utilise, il ne sait que le rendement commercial dont ils sont susceptibles, et encore qu'ils sont des pièces interchangeables, de conduite malaisée, mais faciles à remplacer. Pour créer un lien moral entre des âmes, il faut un intérêt commun. Il n'y a ici que des numéros jetés dans un certain nombre de cases. Une main les agite avec méthode : le jeu auquel ils servent et le gain qu'ils procurent ne leur seront jamais de rien.

Et l'imagination de Julien franchit de nouveau les bornes de l'usine. Où donc cette humanité fraternelle qui hante le cerveau des économistes ? L'humanité qu'il voit est séparée en castes. Partout la tyrannie de l'argent ou du nombre, des foules épuisées créant le bien-être de minorités qui les méprisent. Julien éprouve une colère brusque : jamais comme aujourd'hui il n'a senti l'insulte de ces pitiés didactiques, compris mieux que ce mot : « la solidarité », est une parade, l'excuse pharisaïque d'une société que nul Christ ne pourrait sauver !

Onze heures !... Un jet de lumière a pénétré par les vitres. Les verres s'irisent, le rouge des carreaux s'avive, les cuivres s'incendient. Dehors aussi, la colline de Quincampoix s'est éclairée. La Maison luit, comme un soleil.

Le regard de Julien s'est levé. Longuement, devant cet or symbolique, il demeure absorbé ; il n'entend même pas que

le bruit de l'usine change. C'est pourtant l'heure ou une fièvre s'empare d'elle : le battement des machines s'accélère, les voix humaines se sont tues. Tout jusqu'au silence respire l'effort.

— Tant pis ! dit Ficard, je ne commence pas une autre fiole. Il n'y a plus que dix minutes.

Pensif, il se promène, s'arrête ensuite auprès de Julien :

— Alors, c'est pour ce soir ?

— De quoi parles-tu ?

— Du dîner chez les Bonnal.

— Oui, c'est pour ce soir.

Ces dîners sont la seule distraction mondaine accordée à ces reclus. Occasion de plaisir et de gêne. En ce milieu de gens corrects, tous deux se trouvent dépayés ; mais ce dépaysement ne leur déplaît pas. Grâce à lui et tant qu'il dure, l'usine s'éloigne. C'est une halte en pays inconnu, où l'éclat neuf des objets efface pour un moment jusqu'au souvenir de la prison quotidienne.

— Nous verrons de nouvelles têtes, reprend Ficard. Depuis quelque temps, la maison du cousin ressemble assez à un hôtel de passage. Tous les joueurs de marque y ont droit à un repas !

— C'est une manière de gagner leur clientèle.

— Et puis... Thérèse a vingt-trois ans.

Ficard s'est remis à marcher. Dans ses yeux candides se lit encore cette hésitation qui l'a arrêté, la veille, au moment de parler des Bonnal.

— Thérèse est très jolie, achève-t-il. On a dû le lui apprendre.

— Tant mieux pour elle.

— Ce que j'en dis, c'est pour éviter les surprises.

Avant de répondre, Julien laisse écouler une seconde, puis hausse les épaules :

— Tu es absurde, je n'y ai jamais pensé.

— Tu as bien fait.

Un pli dur barre le front de Julien.

— Voici la demie, dit-il sèchement. Partons !

Deux coups grêles, en effet, sonnent à l'horloge. Comme poussé par un ressort, M. Bœhm laisse tomber sa plume et arrache ses manches de lustrine.

— On va déjeuner, s'écrie-t-il : la matinée passe vite.

— Très vite, répond Julien ironique.

Mais, au lieu de suivre Bœhm, il s'approche du vitrage. Ficard, attiré d'instinct par le spectacle, regarde aussi.

Un tumulte remplit maintenant les bâtisses closes de la raffinerie. Une trombe d'eau, venue des combles, semble balayer les étages, s'engouffrer dans les escaliers. En bas, deux portes s'ouvrent enfin, lâchent le flot : une cohue d'êtres nus, ruisselants, la plupart n'ayant qu'un pagne autour des reins, d'autres couvrant en hâte leurs épaules avec un bout de toile. Un instant, sur le seuil, les poitrines, projetées par une irrésistible poussée, forment une masse unique de chair rougeâtre : puis le bloc se désagrège. Les premiers sortis se précipitent vers la piscine. Des corps apparaissent d'une maigreur étrange, d'une pâleur de cadavre, avec des os saillants, des échines déjetées. C'est une exhibition sans pudeur, l'étal au grand soleil de toutes les tares qu'a produites l'usine.

— Et dire, murmure Ficard, qu'on ne leur offrirait même pas cette eau froide, si l'on n'en retirait le sucre qu'elle détache de leur peau !

Ah ! les pauvres gens ! Ils s'en vont le panier à la main. Ils ont remis leurs vêtements, s'entassent à nouveau devant la loge de Syria. Ils songent sans doute que l'heure accordée suffit à peine pour le repas, tremblent qu'on l'écourte. Ici on ne sort plus que l'un après l'autre. Syria toujours à son poste doit inspecter chacun. Parfois il arrête un homme au passage, désigne le panier :

— Ouvrez, dit-il.

Et il fouille, cherche le sucre qu'on a pu dérober.

Julien lit dans les yeux du misérable un frémissement de révolte. Il frissonne à l'idée que ce drôle aurait également le droit de vider ses poches, s'il lui en prenait fantaisie. Une telle résignation excéderait ses forces. Dût-il perdre son pain, il ne l'aura jamais.

— Allons-nous-en ! dit Ficard.

— Allons-nous-en ! répète Julien.

Et dans la rue, Ficard hâte le pas, car il a faim. Julien le suit. Après la monotonie de l'usine, voici venir la monotonie de la gargote. A l'avance, les plats médiocres servis sur la nappe sale

donnent à Julien des nausées. Toujours aussi le même horizon de pensées douloureuses : le tête-à-tête du repas va continuer celui du laboratoire : de quoi parler maintenant, sinon des gestes de Børlm, de la mauvaise humeur de Syria ou de la bêtise de Mordureux?...

Comme ils arrivaient, la servante leur fit des signes :

— Il y a quelqu'un dans la salle, pour ces messieurs.

— Quelqu'un ?

— Quelqu'un d'Angleur ?

— Je ne sais pas.

Ils s'arrêtèrent. Tous deux éprouvaient une surprise joyeuse. Le premier, Julien alla vers une porte vitrée qui séparait la cuisine de la salle à manger, puis écarta le rideau. Ainsi qu'on l'avait dit, un homme attendait, immobile. Où Julien avait-il vu déjà ce masque imberbe, ces yeux gris d'acier, ces lèvres qu'une colère continuelle pâlisait ? Ficard également, cherchant dans sa mémoire, s'efforçait en vain de donner un nom à ce visiteur imprévu. Ils entrèrent. Aussitôt l'homme se leva :

— Ce n'est pas dommage ! dit-il. Vous ne me reconnaissez pas ?

Personne n'ayant répondu, il ajouta :

— C'est moi, Gradoine.

Le visage de Ficard s'éclaira :

— Eh bien ! mon vieux, tu n'as pas beaucoup changé ; mais, tout de même, ce n'est plus toi.

Il tendit les mains, sourit, et se retournant vers Julien :

— Au fait, il faut que je vous présente...

— Inutile : nous nous sommes rencontrés... une fois, dit Julien.

— Oui, un soir... j'étais avec Chenu.

— Comment va-t-il ?

— Je n'en sais rien.

La voix de Gradoine avait conservé son âpreté. Les syllabes sur ses lèvres résonnaient comme sur du métal.

— Tu n'ignores pas que nous sommes pressés, dit Ficard. On a juste son temps. Déjeunons : cela n'empêchera pas les confidences.

Ils s'attablèrent. Julien, muet, déplia sa serviette. Un malaise violent s'était emparé de lui.

Lorsqu'il avait quitté Paris, son dernier mot — celui qui avait décidé le départ — avait été : « Nous ne nous reverrons plus jamais ! » Depuis lors, s'il évoquait encore ce passé, ce n'était plus que pour y voir l'aventure d'un étranger, trop lointaine pour demeurer bien nette. Avec Gradoine, cette aventure reprenait vie. Tout à coup, Chenu, les Gridal, Dazenel, Méhaut, tous ces êtres oubliés avaient reparu.

— Tu arrives de France ? commença Ficard.

Gradoine eut un haussement d'épaules.

— J'arrive de Smyritz, en Bohême.

— Pourquoi lâcher ta boîte de Paris ?

— Mis dehors.

— A quel propos ?

— Des histoires... Dans ce pays de liberté, un citoyen libre n'a plus le droit de juger ceux qui l'exploitent.

Ficard sourit :

— Juger ne sert de rien. C'est du bavardage... dangereux.

— On doit juger avant de condamner, répliqua durement Gradoine.

— Comme tu y vas !

La porte s'ouvrit. La servante apportait un ragoût. Des odeurs de grillon accompagnaient sa marche. Les mouches qui rôdaient sur la nappe s'envolèrent, traçant autour des têtes des lignes bourdonnantes.

— Après avoir quitté Paris, qu'es-tu devenu ? reprit Ficard, lorsque la servante fut partie.

Gradoine attendit avant de répondre. Il mangeait rapidement, avec cette glotonnerie animale des gens qui souffrent de la faim. Il eut ensuite un récit bref.

On l'avait engagé comme chimiste à la raffinerie royale de Smyritz. Vie de galère...

— Un florin par jour aux ingénieurs, soixante-dix kreutzers aux ouvriers ! Ah ! quand le patron est par-dessus le marché empereur et roi, il est bien obligé d'abaisser les salaires ! Cela coûte cher, de porter deux couronnes ! Plus moyen de cracher l'argent !...

Après six mois de cette existence, exaspéré, il était parti à

ped, s'était engagé dans une sucrerie. Là, suivant un usage nouveau, on l'avait congédié après la campagne. L'hiver passa, grâce à des économies. L'espérance de se louer pour une nouvelle saison le soutenait ; mais, l'été venu, plus rien : tous les coins étaient occupés.

Il s'arrêta, regarda tour à tour Ficard et Julien, puis conclut :

— Et voilà... Je rentre au pays, à moins que vous n'ayez quelque chose à me proposer.

Une imperceptible anxiété traversa les yeux de Gradoine. Il revint ensuite à son attitude glaciale, trop coutumier de malchance pour espérer une réponse favorable, trop orgueilleux aussi pour avouer son dénûment.

Ficard réfléchit un instant :

— Un de mes parents, le docteur Bonnal, habite Angleur depuis longtemps. C'est grâce à lui que je suis à l'usine Hœurste. Fort répandu, il est possible qu'il connaisse une place. Peu importe laquelle, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Dartot et moi, nous dînons ce soir chez lui. Si tu veux bien attendre un jour, demain matin j'aurai le renseignement.

— Soit, bien que j'aie peu confiance...

Ils se turent, Julien, remis de son malaise, réfléchissait aux fantaisies du hasard. Dès la deuxième rencontre, les rôles étaient changés. C'était maintenant Gradoine qui sollicitait, lui qui aurait pu donner des conseils.

Gradoine, le premier, reprit avec une envie mal déguisée :

— Je vois qu'ici le métier permet de mener la vie joyeuse. Est-ce que vous dînez souvent chez le bourgeois ?

— Ce dîner « chez le bourgeois », comme tu dis, est économique, répondit Julien. C'est aussi moins dangereux que de vouloir le supprimer.

— Bref, pays de cocagne pour les jouisseurs !

— Pays de cocagne : regarde plutôt !...

Julien étendit la main vers la rue dont le soleil détaillait la morne hideur. En même temps, à la pensée qu'il était rivé à cet horizon, son ironie fondit dans un cri vrai :

— Il n'y a rien de tel que de passer la frontière pour savoir ce qu'on a perdu !

Gradoine répliqua :

— La misère n'a pas de patrie ; nous sommes partout chez nous.
Ses lèvres tremblèrent :

— Ce que j'en ai vu là-bas !...

Lui aussi éprouvait un besoin de raconter ce qu'il avait souffert. Après un an de silence stoïque, cette première rencontre avec des êtres qui parlaient la même langue le faisait succomber au plaisir lâche de l'aveu.

— Ce que j'en ai vu là-bas ! Ce n'était rien à Smyritz quand avec deux francs dix il fallait se loger, se nourrir et renouveler son linge ; mais après ! Une existence de cheminéau ! Subir les rebuffades, sentir à toute heure qu'on est sans feu ni lieu, que la provision d'argent s'épuise... En vérité, elle manquait à la joie de vivre, cette méthode qu'ont prise les sucriers, et qui consiste à fermer la boutique en fin de saison. Maintenant, ils embauchent un ingénieur de passage, le premier venu qui se présente : cinq cents francs pour trois mois. Le travail fait, bonsoir ! allez crever ailleurs !...

Gradoine rejeta violemment sa serviette et se leva :

— Tout cela pour économiser un millier de francs par an ! Ah ! l'or ... Mettez de l'or aux mains d'un homme, il n'a plus ni justice ni bon sens. Vous-mêmes, dès que vous en aurez, serez comme les autres ! Tant que le capital subsistera, tant qu'un être humain possédera le droit inique d'accaparer ce que la nature veut donner à tous, il n'y aura par le monde qu'infamie et pourriture !... Si nous n'étions pas des lâches, chacun de nous prendrait un couteau...

Julien l'interrompt, railleur :

— Les vèpres siciliennes du capitalisme !... A toi l'honneur de commencer !

Lui aussi s'était levé. Ces déclamations l'irritaient. Elles lui paraissaient une forme de vulgarité.

— Tiens ! dit-il, s'adressant à Picard, je ne m'en étais jamais aperçu, on la voit, même d'ici !

— Que voit-on ? demanda Gradoine.

— La maison de jeu.

— Ah ! vous en avez une ?...

Un éclair passa dans les yeux de Gradoine :

— Dinan, Spa, Chaudfontaine, Ostende, Thuin... La Bel-

gique en est couverte. Ce qu'on devrait flamber tout cela, et que pas un fêtard n'échappe!...

Mais Julien se retourna :

— Tais-toi donc ! Tu es comme les autres, enragé de pauvreté, enragé de crever la faim devant le gâteau!... Si nous criions tant contre elles, c'est que nous n'avons pas un louis à y risquer !

Il s'arrêta, stupéfait. Pour la première fois, la pensée qui le poursuivait à son insu depuis des mois venait de se formuler en toute franchise. Gradoine riposta, d'une voix mordante :

— Même crevant de faim, je ne touche pas au gâteau, si la cuisine est malpropre !

— C'est que jusqu'ici le hasard t'a permis de faire le délicat !

Leurs regards se croisèrent. En une seconde, ils prirent conscience de la haine qui les séparait. Ficard s'approcha d'eux :

— La nature, pas plus que la chimie, ne distingue entre les substances : dire qu'une chose est propre ou non, bonne ou mauvaise, est une façon grossière d'exprimer des préférences individuelles. Midi vingt-cinq... il est temps, filons !

Ils sortirent. Dehors, Julien respira largement. Sa colère se calmait. Longeant les murailles pour avoir de l'ombre, il regardait Gradoine marcher en compagnie de Ficard au milieu de la chaussée et s'imaginait les avoir quittés.

Bientôt l'usine parut. Comme les ouvriers s'étaient remis au travail un quart d'heure auparavant, tout était solitude et silence. Le cœur de Julien se serra. Ah ! cette après-midi pareille au matin, les manipulations machinales, les stations devant la balance, l'humeur de Bœhm!... Sa vie serait-elle donc toujours ce recommencement ? Il détourna les yeux, cherchant la Maison.

« Est-il bien vrai, se demanda-t-il, que si j'avais mille francs, j'irais les risquer ? »

Il songeait :

« Une seule fois tenter la chance, gagner de quoi vivre, puis être un honnête homme?... »

Brusquement il revint à lui. Chimère que tout cela ! il était pauvre et n'avait rien à exposer :

« C'est ainsi que je suis honnête... A quoi tient l'honnêteté! »

— A demain matin, dit Gradoine. Je vous attendrai ici vers huit heures pour recevoir la réponse.

— Oui, demain, dit Ficard.

Julien regarda encore Gradoine qui s'éloignait, et murmura :

— Celui-là est comme les autres : honnête... tant que le hasard l'y contraindra!

III

En revoyant Gradoine, Julien avait eu l'intuition que le passé allait revivre. Il ne s'étonna pas, le soir, lorsque, dans l'antichambre des Bonnal, il entendit quelqu'un venir derrière lui et reconnut M. Dazenel.

— En vérité, dit celui-ci, c'est un heureux hasard! obligé de passer une semaine à Liège pour mes affaires, je viens à Angleur, histoire de vérifier si la chance me reste fidèle : non seulement je gagne, mais j'ai le plaisir de dîner avec vous.

Il affectait l'indifférence, mais on lisait une satisfaction dans ses yeux comme si cette rencontre rentrait dans ses projets.

— J'admire votre mémoire, répondit Julien : elle vous sert mieux après deux ans qu'à un jour d'intervalle.

— Il y a des visages qu'on n'oublie pas. Au surplus, ces temps derniers, votre ami Jausfraigne m'a souvent parlé de vous... Vous savez qu'il réussit, puisque vous vous écrivez. Le voici près d'un ministre!

— La politique est toujours bonne à quelques-uns; rarement à quelque chose.

— Bah! elle est comme la roulette. On en dit beaucoup de mal, mais tout le monde l'aime.

Ils se dirigèrent vers la porte, que le domestique ouvrait. Un va-et-vient succéda. On présentait aux invités les nouveaux arrivants. Tandis que Julien se laissait conduire par M. Bonnal, celui-ci égrenait des noms invariablement précédés ou suivis des mêmes épithètes flatteuses :

— Notre excellent ami Juraeff, que vous connaissez déjà...

Un Parisien charmant et qui nous est fidèle, monsieur Barillet... Monsieur Rezzoni, un vieil ami...

M. Bonnal se tournait enfin vers Dazenel, quand Julien l'arrêta :

— Inutile... nous sommes de vieilles connaissances.

M. Bonnal sourit d'un air entendu. Pour lui aussi, cette rencontre devait être moins fortuite que Julien ne l'imaginait.

Au même instant, Thérèse entra, vêtue d'une robe claire qui dessinait sa taille. En passant devant Julien, elle lui tendit la main sans s'arrêter. Un murmure ensuite s'éleva. Dans un angle du salon, Ficard et Juraeff échangeaient des propos vagues. Rezzoni, Barillet, le docteur et Thérèse formaient un autre groupe. Julien ne savait où diriger ses pas, quand M. Dazenel vint à lui de nouveau.

— La vie fait bien les choses, dit-il d'un air détaché ; elle nous rapproche précisément le jour où je puis peut-être vous servir. Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous faites au juste dans ce charmant pays ?

Julien releva la tête. Un frisson fit trembler ses lèvres. Brusquement, la phrase de M. Dazenel venait de le rappeler à ce passé dont il attendait la résurrection depuis le matin.

— Je suis vos conseils, répondit-il. Vous m'accusiez jadis de manquer de pratique. Vous l'avouerez-je ? cette pratique, après expérience, ne me paraît pas valoir tout le prix que vous y attachiez.

M. Dazenel haussa les épaules.

— N'importe, je serais content de causer ce soir avec vous. Ne pourrions-nous, par exemple, faire route ensemble quand on partira pour le cercle ? car les petites fêtes du docteur se terminent d'office par un tour de roulette ; vous devez le savoir, vous qui êtes intime dans la maison.

Julien fit un geste bref.

— Je ne viens pas ici comme vous le croyez, et j'ignore cet usage.

— Êtes-vous bien certain de n'ignorer que cela ?

— Que voulez-vous dire ?

L'annonce du repas coupa court à la réponse. Julien dut suivre les convives et prendre place.

Le dîner commença, dîner silencieux au début, puis s'animent peu à peu, tout en restant correct et légèrement guindé. On eût dit une réunion de famille en frais d'anniversaire ou, mieux encore, de mondains étrangers les uns aux autres, mais satisfaits de rapprocher, pendant une soirée, leurs communs dégoûts pour la cuisine d'hôtel.

Durant toute l'après-midi, Julien avait escompté l'oubli que cette heure devait lui procurer. Subitement les paroles de M. Dazenel venaient de chasser sa quiétude. Il cessa de voir les assistants, où il était : le décor, les êtres, les lumières, tout avait disparu, pour faire place à une crainte sans objet. Quel danger cependant pouvait le menacer ? Il analysait sa situation présente. A l'usine, rien à attendre, rien non plus à redouter. Une fois entré, il y avait suivi la marche régulière commune à tous les employés. Cette marche pouvait se ralentir, mais non s'interrompre, à moins de motifs graves et tenant à lui seul. Au dehors, aucun lien, pas une affection. Son cœur était au repos ; il n'aimait pas et croyait n'avoir plus d'ambition : comment, dès lors, et où aurait-on pu l'atteindre ? Malgré lui, sa crainte demeurait : il ignorait de quel côté seraient portés les coups ; il savait seulement qui frapperait et ne doutait pas d'être blessé.

Comme le dîner s'achevait, il dut sortir de sa rêverie. Juraell, son voisin de table, l'interrogeait :

— Pourquoi ne venez-vous jamais au cercle ? Est-ce que, par hasard, on ne vous aurait pas inscrit ?

Il répondit :

— J'ignorais que ce fût possible.

— Comment donc ! mon cher, je me charge de vous présenter.

La voix de Thérèse l'interrompit :

— Vous auriez tort.

— Et pourquoi ?

— Parce que monsieur n'est pas comme vous : il travaille.

— A quel propos faites-vous la méchante ? répliqua Juraell.

Vous êtes bien plus jolie, vraiment, quand vous riez.

Involontairement, Julien pâlit. La familiarité de cet homme avec Thérèse venait de lui causer une douleur aiguë ; en même temps, son pressentiment se précisait. Tout à coup la

lumière s'était faite : il était certain que Dazenel frapperait là.

A quel propos ? Pourquoi lui-même avait-il cette idée ? Longuement il regarda Thérèse. Si son cœur était libre, si, comme il l'avait dit à Ficard, il n'avait jamais songé à cette femme, d'où venait qu'à la voir ainsi traitée par Juraeff, il frémit de jalousie ? Il aurait voulu quitter la table, arriver tout de suite au moment où Dazenel parlerait. La pensée que cet homme pût lui offrir une situation meilleure ne l'effleurait même pas ; en revanche, il avait peur maintenant pour Thérèse, une peur inexplicable qui lui faisait d'avance chercher des mots pour la défendre, et croire qu'il en avait le droit !

On se leva enfin. Tous les convives passaient au fumoir ; Julien dut se lever aussi et marcher avec eux.

Tandis que Thérèse servait les liqueurs, de nouveau il la suivit des yeux. Il éprouvait une envie brusque d'approcher d'elle, de lui parler. On eût dit qu'elle percevait son appel secret, car, à peine eut-elle achevé qu'elle vint à lui.

— Sortez-vous beaucoup ? demanda-t-elle.

— Rarement... ici. Mon métier d'ailleurs ne me laisse pas de loisirs.

— L'aimez-vous, au moins ?

Julien regarda Thérèse, surpris de lire dans ces simples mots un intérêt presque tendre, puis répliqua d'un ton ambigu :

— Ce qu'on accepte par nécessité plaît rarement.

Le visage de Thérèse devint grave.

— Vous avez tort, dit-elle. Je ne trouve rien de si enviable qu'une vie utile, paisible et réglée.

— C'est que vous ne la connaissez pas.

— Précisément, j'en connais une autre...

Elle parut hésiter, reprit ensuite plus bas :

— Si vous soupçonniez quels sont les gens qui nous entourent, ce qu'ils font, et... ce qu'ils valent, vous me comprendriez mieux.

Était-ce bien Thérèse qui parlait ainsi ? Pourquoi cette phrase étrange ? Subitement, la peur que Julien s'efforçait d'oublier était revenue. On eût dit que Thérèse avait voulu répondre à ses inquiétudes, le mettre en garde contre un inconnu plus redoutable encore qu'il ne croyait. Il détourna

les yeux, cherchant ces êtres dont elle parlait : rien, en vérité, ni dans les gestes ni dans les attitudes, n'aurait pu les déceler. Réunis en groupe devant une fenêtre, ils semblaient uniquement admirer le paysage qu'elle encadrait.

— Me feriez-vous une promesse ? dit Thérèse, qui avait suivi son regard.

— Quelle promesse ? demanda-t-il.

— J'ai entendu tout à l'heure qu'on vous proposait d'entrer au cercle. Acceptez, si cela vous plaît ; mais jurez-moi de ne jamais jouer !

— N'est-ce que cela ? Comment jouerai-je, n'ayant rien à risquer ?

Il avait espéré autre chose.

— On trouve toujours l'argent nécessaire, dit-elle, si on le veut bien.

Julien allait répondre, quand la voix de M. Dazenel s'éleva derrière lui :

— Et vous aussi, cher monsieur, partez-vous avec nous ?

L'heure enfin était venue. Après l'avoir si ardemment désirée, Julien sentit soudain qu'il aurait voulu la reculer à jamais. Cependant il se retourna :

— Comme il vous plaira, dit-il.

Et, tous ensemble, ils sortirent.

La nuit était très claire, le ciel pareil à un brasier. Peu à peu, M. Dazenel et Julien ralentirent le pas. Bientôt les voix de M. Bonnal et de ses invités s'éteignirent. Pendant quelque temps encore, Julien distingua la robe de Thérèse qui miroitait sous les lumières. A un tournant de rue, elle disparut, puis tout se tut. Un calme profond les entourait. Ils étaient seuls.

— Je ne sais, dit M. Dazenel, si vous avez gardé présent le souvenir de notre première rencontre. Pour ma part, je n'ai jamais oublié ma promesse.

Julien revint à lui et demanda :

— Quelle promesse ?

— Mais... celle de songer à vous à l'occasion.

Julien eut un rire sec :

— Elle vous engageait peu ; l'occasion ne se présente que si l'on veut bien la chercher.

— Justement, je l'ai cherchée.

M. Dazenel poursuit avec une lenteur calculée :

— De longues conversations sont inutiles pour juger un homme. Lorsque je vous ai vu pour la première fois, vous étiez déjà un esprit avisé, ayant la perception des sous-entendus qui, dans les affaires, sont toujours l'essentiel. Avec cela, prompt à la riposte et doué d'une volonté ferme. Restait à vous débarrasser d'une certaine raideur morale, à comprendre que la vie réelle ne saurait être ni une hagiologie, ni un théorème ; que, tout étant relatif enfin, on doit se contenter de vices et de vertus relatives. Une expérience de quelque durée était, pour cela, très nécessaire. J'imagine qu'elle est faite. Aussi la pensée m'est-elle venue que nous pourrions nous entendre.

Il attendait peut-être une réponse, mais Julien resta muet.

— Vous n'êtes pas sans l'avoir appris, continua-t-il avec un air détaché, l'entreprise que je dirige a traversé — heureusement, d'ailleurs — une crise difficile. J'entrevois aujourd'hui des combinaisons qui accroîtraient singulièrement notre champ d'action. Supposez que vous m'aidiez d'une manière efficace à les faire aboutir : notre Compagnie, obligée par le fait d'augmenter son personnel, serait enchantée de reconnaître vos services. J'y aiderais tout le premier.

— En sorte... fit Julien.

— En sorte qu'à votre place, je n'hésiterais pas et reviendrais à Paris.

Julien s'arrêta net ; au nom de Paris, son cœur avait sauté. Il éprouvait une joie violente, un bonheur éperdu : tel un prisonnier qui, au moment de la torture, s'entend proclamer roi ! Ainsi, c'était cela, le danger dont il s'était épouventé : il ne songeait qu'à Thérèse, Dazenel répondait : « Paris ! »

— Je ne me flatte pas, répondit-il, s'efforçant de rester calme, que mon mérite personnel m'ait valu seul vos compliments et votre recherche. Si vous m'estimez utile à vos projets, c'est donc qu'il y a autre chose...

Une angoisse traversa le regard de M. Dazenel, angoisse fugitive, qui dura une seconde à peine. Pour de plus expérimentés que Julien, cette seconde aurait suffi. Évidemment, l'homme qui tremblait ainsi, à bout de ressources, à court

de temps, n'avait plus qu'une carte et — si basse qu'elle lui parût — risquait son dernier coup de fortune. Mais Julien ne vit rien. Déjà, d'ailleurs, M. Dazenel s'était remis. Tout de suite, il retrouva son allure dégagée pour répondre :

— A quoi bon m'en cacher ? Vos relations — certaines du moins — ont pour moi une valeur.

Julien répliqua froidement :

— Je n'ai point de relations.

— En êtes-vous bien sûr ?

Tous deux, à leur tour, arrivaient au tournant de la rue. Une allée plantée d'arbres minces s'enfuyait devant eux. A son extrémité, les globes électriques du Parc jetaient une lueur violette.

— Mon cher ami, je ne me soucie pas de jouer avec vous au plus fin, reprit brusquement M. Dazenel. J'ai l'intention de demander pour ma Compagnie un monopole de navigation sur le Haut-Mékong, c'est-à-dire l'appui effectif de l'État. Jauffraigne, secrétaire de Mage, sera désormais placé comme il convient pour m'aider. Nous sommes assez liés, mais il est votre ami... et vous le tutoyez. C'est un avantage précieux, dans certains cas, que de tutoyer l'homme dont on a besoin. Je dis : un avantage précieux. Il n'est pas indispensable.

Julien demeura silencieux.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

A mesure que Dazene parlait, Julien avait senti sa joie tomber. Plus il y songeait, plus il trouvait la défiance nécessaire. Pour qu'on recourût à lui, il fallait ou que l'*Indo-Chinoise* fût à sa perte, ou que tous eussent reculé jusque-là devant la besogne à laquelle on le conviait.

— Si j'ai bien deviné, commença-t-il enfin, vous m'estimez un auxiliaire utile pour mener à bien une opération dont le sort de votre Compagnie paraît dépendre. En cas de réussite, celle-ci ferait peau neuve et reconnaîtrait mes services en m'offrant, à un titre quelconque, une rémunération également indéterminée. Cette rémunération, qui me la garantit ?

M. Dazenel fit un geste large.

— Ma parole vous suffit, j'imagine.

Julien poursuivit :

— J'en connais la valeur... En cas d'échec...

— N'en parlons pas, interrompit encore M. Dazenel, car cela ne sera pas.

— En cas d'échec, répéta froidement Julien, il m'appartiendra de passer par profits et pertes mon temps, mon travail et mes espérances. Je ne parle pas de la nécessité de chercher ailleurs un gagne-pain, nécessité que j'ai trop bien connue pour ne pas la redouter. D'autre part, si je vis mal ici, je vis. Maigrement payé, du moins suis-je certain de l'être. Si médiocre soit-il, mon avenir est assuré. Je vois bien ce que je sacrifie pour servir vos intérêts ; je ne vois pas ce que j'y gagne.

Il leva les yeux sur M. Dazenel, cherchant à lire sur son visage la vérité qu'il commençait à découvrir et conclut lentement :

— Une affaire qui n'est pas en état de payer comptant ceux dont le concours lui est nécessaire est une méchante affaire. On ne recourt aux mauvais moyens et aux petites gens — dont je suis — que lorsqu'on a partie perdue. Je refuse.

Les lèvres de M. Dazenel eurent un frémissement.

— Je n'ai pas à vous renseigner, cher monsieur, sur la situation de ma Compagnie. Croyez-moi, vous avez tort. Qui ne risque rien n'a rien. Il faut être joueur, dans la vie ; sinon, l'on reste dans les sentiers battus, qui sont aussi des sentiers de misère.

Julien répliqua, blessé par le dernier mot :

— Je ne suis pas joueur et il y a des jours où les sentiers de misère sont de mon goût. Les gens qu'on y rencontre ont du moins pour eux leur loyauté.

— Les gens qu'on y rencontre ne diffèrent pas des autres. L'enjeu varie selon les individus, le mode opératoire suivant les hypocrisies, mais tous se valent. Quant aux honnêtetés qui vous séduisent, gardez-vous de les analyser : votre admiration n'y résisterait pas !

Julien s'arrêta, frémissant : par un détour subit, le danger venait de reparaitre au moment précis où il n'y songeait plus. Comme il l'avait prévu encore, il s'attendait mainte-

nant à entendre le nom de Thérèse : quoi que dût raconter cet homme pour le salir, à l'avance il refusait d'y croire.

— Que signifie?... commença-t-il d'une voix brève.

— Cela signifie que vous allez faire une double sottise. Nous sortons d'une maison charmante et qui vous plaît : la connaissez-vous bien?

Il laissa passer une seconde et poursuivit avec une raillerie où perçait une colère contenue :

— Je ne parle pas des convives; ce sont des oiseaux de passage : Rezzoni qui, suivant les cas, pratique le chapernage lucratif ou offre son culte, moyennant finances, aux sentimentales sur le retour; Barillet tirant le mariage riche, signant ensuite des billets du nom de sa femme, et trafiquant de ces faux sans importance... J'en passe et des meilleurs! Mais les hôtes! M. Bonnal porte cravate blanche, lunettes d'or, et ses redingotes sont imposantes... On le dit médecin : où voyez-vous qu'il exerce? Philanthrope : il parle des ouvriers en termes flatteurs : quand s'occupe-t-il d'eux? Riche, enfin... Sur ce chapitre, la Maison que vous apercevez pourrait seule répondre exactement, puisqu'il en est commanditaire... commanditaire sans apport financier, bien entendu, donnant en guise de capital sa respectabilité et couvrant de sa vertu une entreprise louche, mais productive. Ses invités, par grand hasard, sont toujours favorisés par la roulette. Il traite, la Maison paie. Ne vous inquiétez pas : la dépense ainsi faite est encore avantageuse. Il est rare, en effet, que la veine soit tenace. Deux heures suffisent pour reprendre un gain, même considérable; et vraiment, pour dîner chez cet excellent homme, qui donc hésiterait à retarder son départ!

Julien demanda d'une voix sourde :

— Qui vous a raconté ces calomnies?

Impassible, M. Dazenel continua :

— Avec la cuisine du père, les délicats ont aussi pour les retenir les charmes de la fille...

Julien poussa un cri :

— C'est faux! On vous a menti!

M. Dazenel haussa les épaules.

— Je trouble votre idylle, j'en suis fâché. Bien que sa vue, ce soir, m'ait assez touché, me voici, pour la seconde

fois, contraint de dissiper vos illusions... La charmante personne à laquelle vous sacrifiez si allègrement votre avenir, doit être rangée dans une catégorie aussi difficile à définir qu'il est aisé de la juger. Dans toute ville de jeux, vous ne l'ignorez pas, des femmes se chargent... comment dire cela?... de retenir le joueur heureux en lui offrant un gîte et quelques agréments. C'est une tentation bonne à prendre les rustauds : ceux qui ont eu le plaisir d'approcher mademoiselle Bonnal savent qu'il est des flirts plus raffinés et qui, pour être sans conséquence au sens brutal du mot, ne sont pas non plus dépourvus d'agréments.

Julien avait écouté, impassible. Seule une pâleur livide marquait la colère qui l'emportait.

Il releva la tête, et, martelant chaque syllabe :

— Pour atteindre un but que je ne vois pas, vous venez de commettre une infamie : je ne vous crois pas.

M. Dazenel répliqua légèrement :

— Il ne tient qu'à vous de chercher les preuves, cher monsieur.

— Jamais !

— Je crois même que vous les trouverez sans trop de peine... En attendant, il se fait tard. M'accompagnez-vous là-haut ? J'ai eu la veine aujourd'hui, vous n'en doutez pas, puisque je dinais chez votre amie. Je mets volontiers cinq louis à votre disposition, si vous en avez envie...

Et comme Julien demeurait sans répondre :

— Non ? en ce cas, au plaisir de vous revoir !... Vous réfléchirez, ou je vous connais mal.

Il s'éloigna, suivant l'allée déserte. La nuit continuait de verser sa paix sereine sur les maisons. Les feuillages immobiles avaient l'air de trophées pendus aux jeunes arbres. Julien revit tout à coup l'image de Thérèse au bras de Juraeff et se dirigeant vers la Maison. Il poussa un cri étouffé et s'enfuit.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

(A suivre.)

LA DISSOLUTION

DE

LA CHAMBRE INTROUVABLE

— 5 SEPTEMBRE 1816 —

La chambre élue au mois d'août 1815 est connue sous le nom de *Chambre Introuvable* qu'elle doit à Louis XVIII. Quand les résultats du scrutin furent mis sous ses yeux, ce prince, en constatant que les nouveaux députés étaient en immense majorité royalistes, la qualifia ainsi dans l'excès de sa joie. Il ne prévoyait pas alors qu'un an plus tard, les violences et le fanatisme de cette Assemblée l'obligeraient à la dissoudre. Je n'ai pas le dessein de raconter les événements qui trompèrent ses espérances et le conduisirent à cette extrémité. Si j'y reviens aujourd'hui, c'est que, quant à la dissolution elle-même, de nouveaux documents m'ont permis d'en éclairer les péripéties d'une lumière plus vive.

Le plus souvent, dans le récit qu'on va lire, j'ai laissé la parole à ces documents. Loin d'en affaiblir l'éloquence, leur caractère confidentiel et parfois familier la rend plus persuasive, en rehausse l'autorité comme l'intérêt historique. Ils obligent à reconnaître une fois de plus que si Louis XVIII, au lieu de suivre en 1816 les conseils de son ministre favori Decazes et de briser les factieux de l'extrême droite, si scandaleusement protégés par son frère, leur eût confié le pouvoir, c'en était fait de sa dynastie, et qu'en conséquence, la politique

libérale a retardé de plusieurs années la chute des Bourbons. Continué par Charles X, elle eût sans doute épargné à la France les révolutions qui survinrent depuis. C'est à ce point de vue que la dissolution de la Chambre introuvable constitue l'événement le plus considérable de l'histoire de la Restauration.

I

Au lendemain du second retour des Bourbons, les armées étrangères victorieuses occupaient le territoire français. En rentrant aux Tuileries, Louis XVIII avait pu voir les canons prussiens braqués sur son palais. Outre que les vainqueurs exigeaient une contribution de guerre formidable, il n'était pas d'heure où, par quelque trait, ils n'infligeassent à l'amour-propre national les plus humiliants outrages.

Du désastre que la patrie venait de subir à Waterloo, de l'invasion, du délabrement des finances publiques, de la désorganisation générale, les exaltés du parti royaliste n'accusaient pas exclusivement l'Empereur vaincu. Ils en accusaient de même non seulement ceux qui, disaient-ils, l'avaient appelé, — car ils croyaient ou feignaient de croire à l'existence d'un vaste complot formé en sa faveur contre les Bourbons. — mais ceux aussi qui s'étaient faits les complices de sa folle tentative en l'acclamant, ses fonctionnaires, ses généraux, ses soldats et jusqu'aux populations qui, longtemps asservies au joug impérial, l'avaient une seconde fois accueilli avec enthousiasme ou subi sans déplaisir, quand elles ne prévoyaient pas encore la défaite suprême. et après avoir fait, pendant une année de royauté légitime, l'expérience de ce qu'elles pouvaient attendre de l'ultra-royalisme triomphant.

Partisans incorrigibles de l'ancien régime, ennemis jurés de la charte de 1814, et surtout de ceux de ses articles qui proclamaient et sanctionnaient les droits des acquéreurs des biens nationaux, ces royalistes, plus royalistes que le roi, se montraient avides de représailles et de vengeances. Ils réclamaient impérieusement des fers, des bourreaux, des supplices : « Il faut faire tomber des têtes, s'écriaient-ils.

Sachez répandre quelques gouttes de sang pour en épargner des torrents. » De ces menaces, ils passaient aux actes. Leurs passions ensanglantaient le Midi. Dans ces contrées, commençait par la main du peuple, avec les encouragements plus ou moins déguisés des nobles et des anciens émigrés, cette terreur blanche que n'allait pas tarder à aggraver la constitution des cours prévôtales, arrachée à la faiblesse du roi et de ses ministres.

Entre temps, la vieille armée se voyait, au mépris de son légendaire héroïsme, frappée de défiance et de disgrâce. Des bonapartistes et des libéraux étaient proscrits pêle-mêle avec des régicides : Ney, La Bédoyère, Lavalette, d'autres, atteints dans leur liberté ou dans leur vie. Si forte se produisait la poussée de l'ultra-royalisme, que Louis XVIII, contraint de lui céder pour n'être pas emporté, se résignait à lui sacrifier deux de ses ministres : Talleyrand et Fouché. C'est alors que se constituait le Cabinet Richelieu-Decazes, dont les membres ne parvinrent pas toujours à arrêter le torrent de haines surexcitées, qui brisait tout sur son passage. Les élections d'août 1815 s'accomplirent au milieu de ces conflits et de ces désordres, en présence des armées alliées, sous l'influence et la direction de ce que le parti royaliste contenait de plus violent, de plus irréconciliable.

A peine réunie, la nouvelle Chambre laissa deviner ce qu'elle serait. Par la voix de La Bourdonnaye, de Salaberry, de Bouville, de Sesmaisons, de Clausel de Coussergues, l'ultra-royalisme s'y manifesta sous des formes fougueuses, dominatrices. Sous leurs ordres, marchait une armée de nobles de province, d'anciens émigrés, de bourgeois anoblis par le roi en 1814. Dans les débats qu'à toute heure ils soulevaient, dans les discours enflammés qu'ils prononçaient, dans leurs accusations, leurs récriminations, semblait éclater la volonté de couvrir la France d'échafauds. Ils reprochaient aux ministres d'être trop avarés de sang. Par des catégories qui comprenaient la plupart des notabilités du pays, ils cherchaient à atteindre « tous les coupables ». Ils violentaient les intentions généreuses de Louis XVIII. Ils l'obligeaient à proscrire, au mépris du testament de son frère vainement invoqué par lui, les juges de Louis XVI.

Dès le commencement de la session, ils s'étaient constitués en parti qui ne dissimule pas sa résolution d'imposer au ministère et au Roi ses prétentions, ses volontés, ses colères. A ce parti, tout était prétexte pour s'indigner, pour tonner, pour accuser. Le jour où il apprit que Lavalette, l'ancien directeur général des Postes, iniquement condamné à mort par la Cour des pairs, s'était évadé de sa prison grâce au dévouement de sa femme, l'enceinte législative retentit de cris de fureur. Ces cris, Louis XVIII les avait prévus, A la nouvelle de l'évasion, il s'était écrié :

— Vous verrez qu'ils diront que c'est nous¹.

Ses prévisions se réalisèrent, et une acclamation partie des bancs de la Chambre accueillit la proposition de mettre en accusation Barbé-Marbois, garde des sceaux, et Decazes ministre de la police, soupçonnés « d'avoir préparé et favorisé la fuite du condamné ». Plus tard, dans les notes que j'ai sous les yeux, Decazes écrivait : « Cette fureur à l'occasion d'un homme inoffensif qu'aucun acte particulier n'incriminait explique l'impuissance du gouvernement à l'égard des autres suspects dénoncés par un parti inexorable et que des circonstances plus graves avaient désignés à sa rage. Les énergumènes qui voulaient mettre les ministres en accusation parce que Lavalette s'était soustrait à ses bourreaux auraient brisé à l'instant même le Cabinet qui eût tenté de leur enlever de plus illustres victimes. Je n'ai pas à m'expliquer sur la sentence de la Chambre des pairs, qui a condamné Lavalette. Cette Chambre a eu à qualifier et à juger un fait et son jugement appartient à l'histoire. Mais, si elle ne s'est pas écartée de ce qui lui paraissait une justice rigoureuse, à qui la faute, si ce n'est à ceux qui firent repousser les supplications de l'héroïque épouse du condamné, demandant à genoux la vie du

1. Le même soir, Richelieu écrivait à Decazes : « J'ai vu le Roi, je l'ai trouvé très bien ; je lui ai parlé comme je le devais. Il désire une espèce de proclamation pour rendre responsables les recéleurs. Il faut lui donner cette satisfaction dont il a reçu l'idée de Monsieur. Mes sœurs, qui voient beaucoup de députés, m'ont dit qu'ils étaient enchantés de cet événement qui leur donnait, disent-ils, une belle occasion de tomber sur le Ministère, notamment sur vous et le Garde des sceaux. Ils prétendent que la loi d'amnistie ne passera qu'amendée à leur manière et que celle sur les élections sera rayée tout à fait. Nous le serons ensuite, et je vous en fais mon compliment de condoléances ou comme vous voudrez. Mais mon sort suivra le vôtre. » — Documents inédits.

mari qu'elle devait le lendemain arracher elle-même à l'échafaud ! »

Ce n'est pas seulement à la majorité de la Chambre introuvable et à ses chefs que Decazes fait ici allusion. Il entend désigner et désigne avec eux le comte d'Artois, frère du Roi, sa nièce, la duchesse d'Angoulême, unis, l'un et l'autre, d'intentions et de cœur, « aux énergumènes de la Chambre introuvable », auxquels souvent ils apportaient l'appui du duc d'Angoulême et du duc de Berry. L'opposition que, dès ce moment, Louis XVIII rencontrait dans sa famille, parmi les courtisans des princes et jusque dans sa propre cour, allait devenir le principal sujet de ses angoisses. Vainement, il s'évertuait à la vaincre et à marquer qu'il la désavouait et ne voulait pas la subir ; c'est à elle qu'il attribuait par avance les malheurs et les périls auxquels, dans sa pensée, était vouée la monarchie quand de ses mains le pouvoir royal aurait passé dans celles de son frère.

Qu'elle se manifestât par les intrigues du comte d'Artois et de ses conseillers ou par les propositions qu'apportaient à la tribune les ultra-royalistes, elle était toujours grosse de divisions intestines, de difficultés volontairement créées au pouvoir, d'atteintes à la liberté, et contenait déjà dans son sein les ordonnances de 1830. Elle ne respectait même pas l'indépendance de la patrie. Écoutons encore Decazes, ses révélations écrasantes :

« Comment ne pas se rappeler cette conspiration sacrilège contre l'indépendance de la patrie, ces efforts contre la libération du territoire, cette note secrète enfin², acte le plus criminel, le plus honteux et malheureusement le plus avéré qui ait jamais flétri un parti ? Les hommes d'État qui, depuis

1. Notes manuscrites de Decazes. — Documents inédits.

2. La note secrète, ou plutôt les notes secrètes adressées, au nombre de trois, aux gouvernements étrangers, furent rédigées par le baron de Vitrolles, à la demande du comte d'Artois, dans le courant de l'année 1817, après la dissolution de la Chambre introuvable, en vue du Congrès où devaient être discutées les conditions de la libération du territoire français. Elles avaient pour but d'obtenir des puissances que, loin de se presser de procéder à l'évacuation qui leur était demandée, elles prêtassent au Roi leur appui pour l'aider à remplacer le ministère Decazes-Richelieu par un ministère purement et sincèrement royaliste et à l'imposer à la France. Le Roi châtia l'auteur de ces rapports calomnieux et antipatriotiques en le dépouillant de la dignité de ministre d'État.

trois ans, luttèrent contre les ultras avec tant d'énergie et cherchaient à délivrer la France des armées alliées, étaient au moment d'obtenir le renvoi des cent cinquante mille soldats étrangers qui occupaient encore nos places fortes du Nord et nos plus belles provinces, lorsque quelques-uns de ces insensés, à l'instigation de Monsieur, comte d'Artois, osèrent supplier les puissances de ne pas obtempérer à la demande du Roi et de continuer à le protéger, même malgré lui. Sans doute ceux qui, sans avoir commis un acte aussi coupable, l'approuvèrent et y applaudirent, n'oseraient aujourd'hui l'avouer. Mais c'est alors qu'il aurait fallu le flétrir et en repousser la solidarité. Quand l'ont-ils fait ? Par quelles paroles ont-ils manifesté leur indignation contre une telle félonie ?

» Comment, d'ailleurs, eussent-ils pu s'indigner, proclamer traîtres et à jamais infâmes les indignes promoteurs de cette trahison, lorsque ceux-ci étaient leurs amis, leurs complices, leurs chefs peut-être, lorsqu'ils leur serraient la main sans colère ni mépris ? De la colère, ils n'en avaient que contre ceux qui arrachaient des victimes à leurs fureurs et, pour réconcilier le pays avec la légitimité, cherchaient à l'affranchir d'une oligarchie odieuse. Du mépris, ils n'en avaient ni pour les assassins du général Ramel et du général La Garde, ni pour ceux du maréchal Brune, qu'ils s'efforçaient de soustraire à la vindicte des lois. »

Ce qu'était l'esprit ultra-royaliste qui dominait dans la Chambre introuvable, ces lignes accusatrices le dénoncent et le proclament. Il est d'ailleurs bien d'autres preuves propres à démontrer qu'en incriminant la déplorable conduite de la Chambre introuvable et des ultras, en rappelant les douloureux résultats de leurs exigences impérieuses et furibondes, Decazes n'a rien exagéré. Entre ces innombrables preuves, en voici qui, sous leur apparence intime et familière, révèlent et mettent en pleine lumière cet esprit d'intolérance et de domination dont se montraient à toute heure animés ces royalistes exaltés.

Quoique appartenant à un cabinet que les ultras avaient en horreur et dont ils souhaitaient ardemment la chute, le jeune ministre tenait de la faveur du Roi une trop grande

puissance pour n'avoir pas trouvé, même parmi les adversaires de ses doctrines, des flatteurs intéressés, qui se disaient ses amis, recouraient à tout instant à son crédit pour leurs protégés ou pour eux-mêmes, et, sous prétexte de reconnaître ses services, l'environnaient des témoignages de leur sollicitude, l'accablaient d'avertissements et de conseils. Leur correspondance est intéressante à parcourir. L'ultra-royalisme y éclate dans toute sa beauté.

Entre ces conseillers, il en est d'expéditifs, que rien n'embarrasse, qui ont des solutions pour toutes les crises et qui les apportent telles qu'ils les ont conçues, sous le prétexte de rendre bienfait pour bienfait au ministre qui les a servis sans tenir compte de leur opposition. L'un d'eux lui écrit :

On ne peut maintenir la royauté qu'en se servant des armes qu'on a employées pour la détruire. Toutes les lois contre la maison de Bourbon et la monarchie, rendues par les diverses Assemblées, existent. Il faut tout bonnement les retourner. Tous les articles du Code pénal relatifs à la sûreté du trône impérial sont applicables aux circonstances. Changez un mot, substituez le nom du roi à celui d'empereur, et vos lois sont faites¹.

Ceci n'est que candide. Mais Decazes recevait d'autres avis. Ceux qui émanent des grandes dames de la cour ne sont ni les moins pressants, ni les moins perfides. L'une d'elles, la duchesse d'Aumont, dont le mari commande une compagnie des gardes du corps, aspire à devenir l'Égérie du ministre et entend le servir malgré lui, en tout bien tout honneur du reste, ainsi qu'en témoigne ce court billet qui précède une longue lettre :

En voyant mon écriture tous les jours, votre police croira que je suis folle de vous, mon cher comte. Ils ne savent pas que je ne puis plus être qu'un ami. « Honny soit qui mal y pense ! » Une personne qui sait que je vous aime, comme beaucoup d'autres, m'a envoyé la note ci-jointe. Je vous l'envoie en cas que cela soit bon à quelque chose, si vos mouchards n'en étaient pas instruits.

A ce préambule succède une volumineuse correspondance dont les deux lettres qui suivent donneront une idée :

Jé vous ai dit, mon cher comte, que j'avais fatigué ma poitrine à

1. Documents inédits, ainsi que les suivants.

vous défendre. A présent, c'est mon cœur qui souffre, car, quand on me disait que vous étiez bonapartiste, je répondais avec succès en mettant votre conduite parfaite des Cent Jours en avant. A présent, on me dit que vous êtes jacobin ! Hélas ! je n'ai rien à mettre en avant que ce que je crois la vérité, c'est que votre amour-propre, irrité par celui des autres, vous a fait dépasser ce que vous vouliez, et qu'il vous est arrivé ce qui arriva au commencement de la Révolution, de vous laisser guider par ces mêmes jacobins qui les gouvernèrent et les entraînèrent à leur perte avec la France, sous le prétexte de faire le bien.

Dans ce temps-là, j'ai prédit à M. le duc d'Orléans ce qui lui est arrivé. Ces jacobins se servent d'armes vives et fortes pour arriver à leur but, et, lorsqu'ils l'ont atteint, ils brisent les hommes qui les ont servis comme on jette l'écorce du citron après en avoir exprimé le jus. Ne servez pas ces monstres contre votre patrie et vous-même. Employez votre caractère avec toute sa force et toutes les lumières de votre esprit pour vous soustraire aux maux affreux qui vous menacent. Sauvez votre patrie, le roi... Rien n'est plus facile. N'employez que d'honnêtes gens, faites rentrer les jacobins dans la boue, et si le reste du ministère s'y oppose, faites-le changer. Le roi sait que vous lui êtes dévoué et vous croira.

Non contente de ces remontrances, la duchesse d'Aumont revient le lendemain à la rescousse :

Ceux qui vous aiment, mais pas autant que moi, m'ont demandé pourquoi M. de Bondy, préfet des Cent Jours, était chez vous vendredi. Je pense depuis longtemps que vous avez l'apparence de sauver les jacobins bonapartistes, afin qu'étant sans gêne et se croyant protégés, ils se fassent connaître par des actions qui vous donnent le pouvoir de les mettre où ils devraient être, dans l'oubli. C'est ce qu'on peut faire de plus miséricordieux que de les oublier. Mais les recevoir chez vous, mon cher comte, c'est trop évangélique. Vous avez de l'esprit, de l'âme, de l'honneur ; tirez-vous donc du guépier où vous vous êtes fourré. Cela vous est encore aisé si vous voulez. Je vous prouve mon estime et amitié en vous parlant avec franchise entière.

Franchise intéressée, car, à toute heure, cette donneuse de conseils accablait Decazes de sollicitations en faveur de parents et d'amis. Le Roi, qui a lu ces lettres, ne s'y trompe pas, témoin le billet suivant adressé à son favori.

La duchesse qui a eu, écrit-il, cinquante mille francs de dot, — et c'est le bout du monde si elle en a eu autant, — vous aime parce

que vous êtes ministre. Mais, afin de pouvoir dire qu'elle vous aime, elle voudrait vous persuader que vous êtes ultra.

Quant à Decazes, il prend de haut ces avis :

Ne croyez pas qu'on me conduise par le bout du nez ni qu'on me fasse aller par où je ne veux pas aller. Je suis au roi, à tout ce qui est lui, à mon pays et à ma conscience qui vaut quelque chose, que je respecte, et que tout le monde honorera un jour.

La duchesse d'Aumont n'est d'ailleurs pas la seule parmi les grandes dames de la cour qui, tout en flattant Decazes, tout en cherchant à tirer parti du prétendu intérêt qu'elles lui portent, s'efforcent de le convertir ou même, sous prétexte de le servir, tentent d'exercer des vengeances. En voici une qui se fait dénonciatrice et, comme disait dédaigneusement le roi, « faiseuse de police ». Elle lui révèle « l'horrible crime » qui s'est commis chez madame de Villeneuve, sœur de madame Julie Bonaparte. Les enfants de la maison ont découpé des estampes représentant les membres de la famille royale !

Il s'est passé des horreurs. Cette madame de Villeneuve est une exécration créature qui, avec mesdames Suchet, Decrès et deux femmes de généraux qui quittent rarement madame Suchet, tiennent des propos effroyables. Belliard¹ recommence ses visites. Clary, celui qui a épousé la fille d'un régicide, a dit dernièrement qu'avec la clé d'or, il aurait le Richelieu et tous les ministres. M. le duc de Richelieu, qui a été, je crois, deux ou trois fois chez la Bernadotte², a excité leur gaieté. On a fait sa caricature toute la soirée en le qualifiant de grand sot et de grand nigaud. Envoyer à cette canaille des personnes aussi respectables ! Oh ! mon Dieu, que vous êtes tous à côté de la question ! Je continuerai à vous faire surveiller cette race maudite et, si j'apprends quelque chose digne de vous être communiqué, je vous ferai mon petit rapport. Vous savez que j'ai vieille amitié pour vous.

On peut voir à ces traits quelles étaient les tendances persécutrices, réactionnaires et anti-constitutionnelles de l'ultra-royalisme, et combien graves les difficultés qui résultaient

1. Le général comte Belliard. Arrêté après les Cent Jours pour s'être rallié à l'Empereur, il venait, au grand mécontentement des ultras, d'être remis en liberté, grâce aux efforts de Decazes, qui le fit réintégrer, en 1819, dans la Chambre des pairs.

2. La reine de Suède, qui était à ce moment à Paris.

pour le Gouvernement de cette opposition. Si elle triomphait, l'établissement du régime constitutionnel, la libération du territoire, la liquidation de l'énorme dette, le rétablissement du calme et de la sécurité étaient plus que jamais compromis.

Au cours même de la longue lutte que livrait le ministère Richelieu pour conjurer ces périls, Decazes, écrivant à un ami, lui confessait en ces termes les embarras du pouvoir royal :

La marche du Ministère est difficile parce qu'il navigue entre deux écueils et que ses plus chauds adversaires demandent tous les ménagements. Nous ne pouvons oublier que les attaques que nous repoussons partent de nos rangs, que nos ennemis comme ministres sont nos amis comme royalistes, et nous ne pouvons traiter ceux qui n'en veulent qu'à nos places comme ceux qui en veulent au trône. Nous frappons les derniers sans pitié quand ils le méritent, et nous ne voulons qu'écarter les autres, contenir leurs excès, les enchaîner pour le mal et non pour le bien. Ils abusent un peu de cette générosité et de cette sagesse. Mais nous sommes assez forts de la confiance et de la fermeté du Roi, de l'excellent esprit et du dévouement de la nation, de notre conscience et du sentiment de nos devoirs, pour triompher malgré ce désavantage¹.

Cette lettre porte la date du 4 novembre 1816, et fut écrite par conséquent deux mois après la dissolution de la Chambre introuvable. Mais la situation qu'elle décrit existait déjà, plus grave encore, au lendemain de la réunion de cette Chambre, et c'est même parce que, loin de s'améliorer, elle allait en s'aggravant sans cesse, qu'il fallut, pour y couper court, recourir à la dissolution.

La nécessité d'y recourir n'apparaissait pas cependant à Decazes et à ses collègues, au commencement de cette année 1816, bien que l'ultra-royalisme eût déjà donné maintes preuves de son intolérance. Il ne fût pas venu à leur pensée, non plus qu'à celle du roi, de décimer, par une mesure rigoureuse, quoique légale, un parti composé de royalistes qui pouvait, après tout, pour se faire pardonner l'excès de ses ardeurs, invoquer son dévouement à la monarchie, attesté par les souffrances qu'il avait endurées pour elle.

1. Decazes à lord Lowthers, premier lord de la Trésorerie, qui fut plus tard lord Londsdale.

Un billet de Richelieu à Decazes nous paraît exprimer l'opinion de ces hommes d'État en présence de dangers dont ils ne pouvaient se dissimuler l'imminence et les suites.

Ou je me trompe fort, écrit le président du Conseil, ou le parti du duc d'Orléans s'accroît chaque jour de toutes les recrues que lui procure le parti intolérant de la cour et de l'assemblée. Ces messieurs, un beau jour, seront tout étonnés de se trouver seuls. Il faut tâcher de les sauver malgré eux ¹.

Les sauver ! Comment ? Il n'en savait trop rien. Il le savait si peu que, parfois, à bout d'efforts pour pacifier sa patrie, découragé par le flot de rancunes venimeuses qu'il voyait monter autour de lui, il avouait mélancoliquement qu'il voudrait bien n'avoir jamais quitté Odessa et que le « fardeau dont il s'était chargé, en acceptant le pouvoir, lui paraissait de jour en jour plus difficile à porter ». Un diplomate étranger, qui reçut cet aveu significatif, s'empressait de le transmettre à sa cour et ajoutait :

Il m'a parlé ensuite de la conduite inconsidérée de la plupart des députés, des discussions qu'ils allaient élever sur le budget, de l'inconcevable choix qu'ils ont fait, en formant leur commission centrale, pour une loi de si haute importance, de vingt-sept membres dont aucun n'a la moindre idée des affaires de finances, tandis qu'il y en a quarante dans la Chambre qui sont fort instruits sous ce rapport. Il a fini par dire en se résignant :

— Si les choses vont bien dans ce pays, ce sera du moins bien contre vent et marée ².

Ce que Richelieu ne confessait pas, bien qu'il ne pût l'ignorer, c'est que si la majorité avait choisi les commissaires du budget parmi des députés sans compétence, c'était uniquement parce que, pour en trouver de plus capables, elle eût été tenue de les chercher dans ces groupes de modérés, d'indépendants, de libéraux qu'elle traitait de révolutionnaires et assimilait aux jacobins. Elle jugeait que tout était préférable au concours de « ces gens-là ». Elle sacrifiait l'intérêt public à ses inextinguibles haines, à sa volonté

¹ Richelieu à Decazes. — Documents inédits.

² Collection manuscrite des rapports secrets adressés par le comte de Goltz, ministre de Prusse à Paris, au roi de Prusse et au prince de Hardenberg; 26 janvier 1816. — Documents inédits.

de détruire la Charte dont elle poursuivait astucieusement la révocation.

— On prétend que je n'aime pas la Charte! s'écriait l'un des meneurs de cette majorité intransigeante; je suis au contraire à cheval sur elle. Mais je ferai tellement courir ce cheval qu'il faudra bien qu'il crève.

C'est le comte de Goltz qui cite ce propos en l'attribuant à de Bouville. Il ajoute : « Cette majorité est cependant composée de gens fort honnêtes et même désintéressés. Mais le malheur est qu'ils sont convaincus que leur système est le meilleur, et qu'ils suivent, par conséquent, presque aveuglément la marche que leur tracent les personnes de leur parti dans les lumières desquelles ils ont le plus de confiance. »

II

Il n'y a pas lieu d'insister sur le caractère douloureux de ces incidents, dont on ne rappelle ici que les moins connus et qui se multipliaient à l'infini. Il convient, en revanche, de faire remarquer que ce qui les aggravait, c'est qu'ils se déroulaient en présence des armées étrangères, sous les yeux d'une diplomatie inquiète, soupçonneuse et prompte à prendre ombre de tout ce qu'elle ne comprenait pas.

En quittant Paris, quelques semaines après l'invasion, les souverains alliés y avaient institué une Conférence composée de leurs représentants, Pozzo di Borgo pour la Russie, le baron de Vincent pour l'Autriche, Sir Stuart pour l'Angleterre et le comte de Goltz pour la Prusse. Aux termes de leurs instructions, ces quatre ambassadeurs devaient se réunir toutes les semaines, plus souvent si les circonstances l'exigeaient, conférer ensemble sur les actes du Gouvernement français et des Chambres qui leur sembleraient propres à compromettre les intérêts de l'Europe, aviser enfin aux résolutions à prendre. Le secret de leurs délibérations nous a été révélé par certains des rapports qu'ils adressaient à leur cour à l'issue de leurs séances, pièces précieuses que, dès ce moment, la police française était parvenue à se procurer au moins en

partie et qu'elle faisait tenir à Decazes qui les communiquait au Roi et au duc de Richelieu ¹.

C'est là qu'on voit naître et se développer les alarmes que causait aux alliés l'attitude de la Chambre introuvable et du parti de la cour. Ces alarmes devinrent plus vives lorsque, en janvier 1816, la majorité affirma son hostilité contre le Ministère en menaçant de repousser en bloc le budget qui venait d'être déposé. Les empereurs de Russie et d'Autriche invitèrent leurs ambassadeurs à faire part de leurs craintes au Roi et à Richelieu. Le tsar écrivit à ce dernier, avec qui il avait continué à entretenir des relations affectueuses et confiantes ². Il était d'avis qu'on devait « renouveler la Chambre ou en neutraliser l'esprit ». L'ambassadeur d'Angleterre reçut des instructions analogues. Tout naturellement, la conférence dut s'occuper des moyens de remplir les vues conformes des souverains.

Le 1^{er} mars, le comte de Goltz, rendant compte au prince de Hardenberg, chancelier de Prusse, de la séance diplomatique du 28 février, écrivait :

En raison des suites que pourrait avoir la marche inconsidérée de la Chambre des députés, nous avons été pénétrés de la nécessité urgente de faire, en vertu de nos instructions, des démarches actives pour empêcher que le Ministère soit renversé et que la base fondamentale du budget qu'il a proposé, et au maintien de laquelle les cours alliées sont si fortement intéressées, ne soit point détruite. Mais cette démarche ne pourrait guère se faire, sans blesser l'autorité souveraine et avec quelque espoir de succès, que par le duc de Wellington.

Wellington, qui était alors à Paris, avait été déjà prévenu de ce que la Conférence attendait de lui. Ce même jour, 28 février, il se présenta devant elle, en lui déclarant qu'il n'avait pas attendu son appel pour se disposer à agir. Il était

1. Tous les rapports du comte de Goltz, de 1816 à 1820, passèrent ainsi sous les yeux du Gouvernement français. En marge de celui du 26 janvier 1816, on lit cette annotation des bureaux : « Ceci a été copié mot pour mot sur la minute du comte de Goltz, écrite en français, de sa propre main, pour être transmise ensuite partie en clair, partie en chiffres. »

2. Je ne donne pas ces documents parce qu'ils ont été déjà publiés en partie par plusieurs historiens, et notamment par M. de Crouzaz-Crété, dans le beau livre qu'il a consacré au duc de Richelieu. — Voir encore Viel-Castel, Duvergier de Hauranne, la correspondance de Pozzo di Borgo, la publication de la Société Impériale d'histoire de Russie et les Archives des Affaires étrangères.

convaincu que la Chambre des députés avait évidemment pour but de renverser le ministère Richelieu et d'en composer un nouveau de royalistes exagérés ; que l'influence de Monsieur et de Madame, duchesse d'Angoulême, sur cette Chambre y produisait le plus grand mal et « que le dessein secret de la majorité, en rejetant les ressources les plus solides pour subvenir aux besoins de l'État, semblait encore être celui de ne pas remplir ou du moins de retarder l'accomplissement des engagements contractés avec les cours alliées ».

Sur ce dernier point, Wellington se trompait. Si les chefs de la majorité, en repoussant le budget, n'avaient voulu que faire une tentative pour soustraire la France à l'exécution des conditions de paix, onéreuses et léonines, que son gouvernement avait dû subir, du moins le patriotisme aurait-il pu lui trouver des excuses. Mais tel n'était pas l'objet de ses efforts. Elle ne poursuivait que la chute du ministère, et Wellington lui faisait trop d'honneur, lorsqu'il attribuait à son opposition d'autres mobiles. Il termina ses explications en disant qu'ayant été autorisé par le Roi à lui écrire toutes les fois qu'il le jugerait utile, il était disposé à user de cette autorisation si la Conférence l'y invitait¹.

L'invitation lui ayant été faite verbalement, « il tira de sa poche » la minute d'une lettre qu'il avait préparée à l'avance et en donna lecture aux ambassadeurs.

— J'ai cru devoir y dire la vérité avec franchise et sans ménagement, continua-t-il, pour qu'elle fasse plus d'effet et que, si cette démarche restait sans succès, nous puissions du moins y rendre ce témoignage que nous aurons rempli nos devoirs et fait tout ce qui pouvait dépendre de nous pour empêcher le mal. Je sais au reste que si le Roi communique cette lettre à Monsieur et à la duchesse d'Angoulême, je serai honni plus que jamais à la cour. Mais cela m'est indifférent. J'ai plus à cœur le bien général que la considération personnelle qui peut m'être témoignée. Je considère cependant qu'il est à souhaiter que le plus grand secret soit observé, du moins de notre côté, en ce qui touche notre démarche, pour que les contre-révolutionnaires, dans la

1. Pour le récit de ce qui se passait dans la Conférence, j'ai suivi pas à pas celui du comte de Goltz dans ses rapports secrets.

Chambre des députés, n'en fassent pas un mauvais usage par la manière dont ils pourraient en expliquer le but.

Les membres de la Conférence s'engagèrent à garder le silence. Il fut décidé que, dès le lendemain, le duc de Wellington enverrait sa lettre. En transmettant ces détails au prince de Hardenberg, le comte de Goltz disait encore :

Le général Pozzo di Borgo m'a confié qu'il a été chargé par ses dernières dépêches de faire au Roi et à Monsieur les communications les plus amicales qui n'ont pour but que le maintien de la plus parfaite intelligence et l'adoption franche et sincère d'un système général de réconciliation, mais qu'il s'aperçoit avec peine depuis quelque temps que, malgré les vingt-deux ans qu'il a consacrés à la cause des Bourbons et de la légitimité, son influence est devenue presque nulle¹ ; qu'il n'est plus écouté que par complaisance et, que M. de Bruges et quelques autres personnes, qu'il a qualifiées d'intrigantes, se sont entièrement emparées de l'esprit de Monsieur¹.

La lettre de Wellington fut remise au Roi le lendemain du jour où elle avait été approuvée par la Conférence. Elle porte la date du 29 février. Elle était ainsi conçue² :

Sire, il y a quelque temps que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'ordonner de lui écrire, si je croyais que les affaires publiques exigeraient son attention dans un point de vue particulier, et je crois de mon devoir de le faire dans le moment actuel.

Votre Majesté connaît les principes sur lesquels les puissances alliées ont bâti le système de l'occupation temporaire d'une partie de ses domaines, et les instructions qu'elles m'ont données en quittant Paris, et la responsabilité qu'elles m'ont imposée. Quoique j'envisage cette occupation comme mesure de paix, je ne peux pas m'empêcher de voir que, d'un jour à l'autre, il est possible que je me trouve dans le cas de mettre toute l'Europe une autre fois sous les armes, et, même si Votre Majesté ne me l'avait pas ordonné, il serait de mon devoir non seulement envers les puissances alliées, mais aussi envers Votre Majesté de l'avertir quand je crois que les circonstances tendent vers une nouvelle crise.

1. Cet affaiblissement de son crédit auprès de Monsieur tenait à la rudesse de ses conseils, mais, auprès du roi, à d'autres causes. Il ne semble pas que ses services aient été complètement désintéressés. Decazes qualifie de « monstrueux » le prix qu'il en demandait et on doit supposer que le roi ne le lui pardonnait pas.

2. Elle n'a jamais été publiée *in extenso*. Les historiens qui en ont reproduit un fragment en se copiant les uns les autres, ont cru devoir en rectifier les incorrections. Le texte que j'en donne est celui qui fut annexé au protocole de la Conférence. Il est conforme à l'original que reçut le roi.

Sire, les scènes qui se passent dans la Chambre des députés sont connues de tout le monde. Votre ministère, quoique possédant et méritant la confiance de Votre Majesté et celle de toute l'Europe, n'y a point d'influence, et il la trouve sur le point d'abandonner le budget dans lequel toute l'Europe est essentiellement intéressée et de revenir sur des transactions de l'année passée, confirmées en lois par le nom sacré de Votre Majesté, ou de quitter leurs emplois (*sic*). Je dois à la vérité et à mon attachement à Votre Majesté et à la tranquillité de l'Europe d'avertir Votre Majesté qu'il est notoire que la famille de Votre Majesté, que les personnes de sa cour et celles des princes excitent dans la Chambre des députés une influence en opposition à celle de vos ministres et à leurs vues pour la marche des affaires de Votre Majesté. J'ai déjà pris occasion de faire savoir verbalement à Votre Majesté combien l'exercice de cette influence était nuisible à ses affaires et même à sa réputation de bonne foi et de loyauté, et combien il lui eût été facile non seulement de la détruire, mais de la tourner au profit du ministère par les moyens duquel Votre Majesté trouverait à propos de gouverner la France. Le moment est venu où c'est absolument nécessaire pour Votre Majesté de se déclarer avec fermeté et de soutenir son ministère par toute l'influence de la cour, qui lui est à présent la plus nuisible.

Par ces moyens, qui sont non seulement parfaitement légitimes, mais nécessaires pour le maintien de l'autorité de Votre Majesté et son influence dans ses propres affaires, Votre Majesté mettra fin à l'état de choses qui a existé pendant les derniers trois mois, qui empire tous les jours et duquel la crise s'approche.

Après avoir reproduit cette lettre dans les notes manuscrites qu'il recueillait en vue de ses Mémoires, Decazes la complète par le curieux commentaire qui suit :

« Ce que lui disait le duc de Wellington, le Roi ne le savait que trop. Aussi n'est-ce pas pour le convaincre, mais pour lui donner des moyens d'action sur son frère que ces représentations, échos de celles adressées à Monsieur, lui étaient soumises. Ses moyens d'action étaient malheureusement bien faibles. Son caractère, sa santé le rendaient impropre à la lutte dont sa dignité l'éloignait également. Personne ne portait plus haut le sentiment de cette dignité qui n'admettait pas des discussions avec son frère, que celui-ci aurait aimé à provoquer et dans lesquelles la limite du respect de l'autorité suprême pouvait être si facilement franchie. La vivacité de Monsieur, l'ardeur de ses impressions faisaient justement

redouter au roi des controverses dans lesquelles son calme aurait difficilement triomphé peut-être. Il éprouvait le timide besoin de ne pas s'exposer à y succomber.

» Un jour que je le pressais de se souvenir qu'il était le roi et d'en faire souvenir Monsieur :

» — Vous en parlez à votre aise, me répondit-il, vous croyez qu'il est facile d'être le roi avec son frère, quand, enfant, on a dormi dans le même lit.

» Élevés toujours ensemble, éloignés alors des chances qui, dans l'avenir, devaient les appeler successivement l'un et l'autre au trône, ils avaient passé les premières années de leur vie dans une égalité complète, camaraderie non moins intime et souvent plus intime encore entre les fils de princes qu'entre les enfants des autres familles. Lorsque, sortis de l'enfance, ils avaient été livrés aux mouvements des intrigues de cour et des affaires publiques, leur caractère et leur entourage les avaient jetés dans des lignes différentes, et une divergence d'opinions avait commencé entre eux, qui a continué depuis l'Assemblée des notables jusqu'à l'émigration précipitée du comte d'Artois et réglée de la part du comte de Provence sur la marche du roi dont il ne se sépara que pour tenter, par deux chemins parallèles, d'échapper à l'échafaud¹. »

Le Roi fut profondément attristé par la lettre de Wellington. Elle lui arrivait en un moment où le péril que la funeste opposition de son frère et des ultras faisait courir à la monarchie lui apparaissait avec une évidence aveuglante. La Chambre discutait la loi des élections. Elle offrait ce singulier spectacle que la défense des prérogatives parlementaires y était présentée par les ultras, tandis que des libéraux, comme Royer-Collard, s'y faisaient, contre la majorité, les champions des droits de la couronne. Il est vrai que ce renversement des rôles s'expliquait par l'usage que chacun des partis aux prises voulait faire de la victoire. En affirmant et en cherchant à faire prévaloir les prérogatives des Chambres, l'ultra-royalisme tendait à asservir le monarque à ses vues, à l'effet de créer le gouvernement le plus vindicatif et le plus absolu qui eût jamais pesé sur la France, tandis que les modérés et les

1. Documents inédits.

libéraux, en proclamant les droits de la couronne, poursuivaient la réalisation d'un régime de liberté qui ne pouvait vivre et durer qu'avec une monarchie consolidée et délivrée du despotisme de ses prétendus défenseurs.

Et puis, la dignité royale s'offensait de l'intervention des alliés dans les affaires intérieures de la France. Louis XVIII imputait à ceux qui l'avaient provoquée la responsabilité de l'humiliation. « J'ai vu le Roi hier assez longtemps, écrivait Richelieu à Decazes. Il avait reçu la lettre du duc de Wellington et était excessivement affecté. Il sent sa position, voit qu'on le précipite lui et sa famille, et n'a pas la force de la faire taire. ce qui serait peut-être un peu tardif. Je veux causer avec M. Lainé pour savoir positivement où nous en sommes, car je crois au fait que nous n'avons pas soixante voix. Quoi qu'il en soit, cette affaire-ci — la loi des élections — est décisive. C'est la brèche où il faut vaincre ou mourir. Cette situation n'est pas mauvaise, parce qu'elle amènera une solution, ce qui vaut toujours mieux qu'un état incertain. » Et dans une autre lettre, faisant allusion à l'intervention étrangère, il déclarait que « par-dessus tout, il ne voulait pas de l'appui de l'étranger ». Mais l'étranger ne désarmait pas. Wellington, après avoir écrit au Roi, croyait devoir appuyer ses observations d'une démarche auprès de Monsieur, dont les rapports du comte de Goltz nous ont conservé le récit.

Il lui a parlé avec force et franchise de l'influence nuisible qu'exerçaient, lui surtout, et madame la duchesse d'Angoulême sur la marche du gouvernement. Il n'a pu se convaincre si le roi a montré la lettre à son frère ou lui en a parlé. Aussi lui-même a-t-il appris au prince la démarche qu'il a cru devoir faire. Monsieur a commencé par prétendre qu'il n'avait aucune influence. Mais il n'a trop su que répondre lorsque le duc de Wellington lui a fait observer qu'il pourrait lui fournir, même par écrit, la preuve de l'influence des personnes de sa cour et de celle de Madame sur la délibération des députés. Le prince n'a d'ailleurs que trop montré qu'il a influencé la marche de la Chambre en appuyant continuellement sur la nécessité d'avoir un ministère qui entre dans les idées des représentants de la nation.

Le duc de Wellington, tout en parlant de la confiance qu'inspire à toutes les cours alliées la loyauté du duc de Richelieu, a cependant agi entièrement dans un autre sens en faisant observer à Monsieur

que ce n'était pas des individus dont il pouvait être question dans la démarche qu'il venait de faire, mais uniquement de la preuve évidente que l'on pourrait trouver dans le choix des personnes appelées à former un nouveau ministère, qu'il s'agit d'un changement de système qui pourrait se trouver en opposition diamétrale avec les principes qui ont servi de base aux transactions des cours alliées avec la cour de France, et dont on ne pourrait s'écarter sans compromettre la tranquillité du pays et même celle de l'Europe.

Monsieur a tâché d'éluder avec beaucoup d'astuce toutes ces observations. Il a rendu justice au caractère du duc de Richelieu. Mais il a dit qu'il serait nécessaire qu'il souscrivit à l'éloignement de quelques-uns de ses collègues et surtout de M. de Barbé-Marbois, contre lequel la Chambre des députés serait continuellement indisposée¹.

Quel était le crime de Barbé-Marbois ? Le duc de Wellington l'ignorait. Il le demanda à Monsieur. Le prince, n'osant avouer qu'on accusait le garde des sceaux, comme le ministre de la police, d'avoir favorisé l'évasion de Lavalette, répondit qu'outre son incapacité notoire, il avait eu le tort de ne pas composer les tribunaux de véritables royalistes.

— Je crois cependant me rappeler, objecta Wellington, avoir entendu dire à monseigneur le duc d'Angoulême, à son retour de son dernier voyage, qu'il n'avait pas trouvé dix magistrats qu'il n'eût nommés lui-même, s'il en avait été chargé.

L'objection était fondée. Mais le comte d'Artois dédaigna de la relever. Pour finir, il déclara tout net qu'il ne travaillerait à rapprocher le ministère de la majorité que lorsqu'il saurait dans quel sens le ministère voulait marcher. « Ils se sont séparés assez froidement », remarquait de Goltz dans le rapport qui nous fournit ces détails, « et le duc de Wellington croit qu'il n'a point produit un grand effet sur l'esprit de Monsieur ».

C'était aussi, pour ce qui les concernait, l'opinion de Pozzo di Borgo et celle de l'ambassadeur autrichien baron de Vincent. Les efforts tentés par la Conférence pour ramener Monsieur à d'autres idées n'avaient eu d'autre effet que « celui d'un coup d'épée dans l'eau ». Cependant, Hardenberg

1. De Goltz à Hardenberg. — Documents inédits.

insistant dans ses lettres à de Goltz « sur l'utilité de la dissolution », l'ambassadeur crut devoir soumettre de nouveau, Wellington présent, la question à la Conférence. Mais ses collègues et le généralissime anglais s'étaient convaincus par leurs entretiens personnels avec les ministres de l'impraticabilité de la mesure, au moins pour le moment.

Je ne puis m'empêcher de reconnaître la force des raisons suivantes qui s'y opposent, répondait de Goltz au chancelier de Prusse.

1^o Le roi ne voudrait pas prendre sur lui de dissoudre une Assemblée, composée en majeure partie d'individus dont l'attachement à la cause de la souveraineté légitime n'a jamais été douteuse, et s'exposer à la voir remplacer par une Chambre dont les principes pourraient être bien dangereux dans un autre sens.

2^o Le duc de Richelieu n'a pas encore la main assez forte et n'est pas assez soutenu par ses collègues pour être certain de l'influence qu'il pourrait exercer sur les nouvelles élections. Celles-ci dépendent presque entièrement du ministre de l'Intérieur, et ce ministre, très versatile non moins qu'ambitieux, suit malheureusement trop souvent la direction antiministérielle du parti de la Cour. Comme il est de toute nécessité que le budget se termine enfin, la dissolution de la Chambre avant la confection de cette loi devient impossible, et Votre Altesse pénétrera facilement les raisons.

Les motifs résumés dans ce rapport n'étaient que trop fondés. On ne pouvait songer à convoquer les électeurs avant le vote du budget. Il importait aussi, avant de procéder aux élections, de remplacer le ministre de l'Intérieur, M. de Vaublanc, qui représentait dans le cabinet les doctrines de l'ultra-royalisme, qui sans cesse entravait la marche du gouvernement, et qu'on allait entendre à peu de temps de là déclarer à la tribune qu'il trouvait détestable la loi électorale qu'il s'était chargé de défendre. Enfin, il fallait vaincre les répugnances du Roi. Il se fût montré rebelle à toute entreprise contre la Chambre, de laquelle il ne pensait pas encore ce qu'il en pensa plus tard, à savoir qu'elle n'était pas l'expression fidèle des sentiments et de la volonté du pays. Il avait contracté avec le régime représentatif consacré par la Charte un mariage de raison et non un mariage d'inclination. Ce qu'il en pensait se trouve très spirituellement exposé dans une lettre qu'il adressait à Decazes au cours des incidents que nous racontons et au lendemain d'un grand débat parlementaire.

« Je lirai avec intérêt les discours dans le *Moniteur*. J'en ai déjà lu des extraits et j'espère qu'ils ne sont pas exacts, car — vous savez que je pense tout haut avec vous — je n'ai pas été autrement édifié d'un passage de celui de Courvoisier sur les causes de la révolution. Que répondre après cela à un Chateaubriand, lorsque, dans un jargon ampoulé, il viendra dire *que nous soutenons les intérêts moraux révolutionnaires*? Lorsque j'ai dit à Canning : *J'avais la jambe belle, elle a été cassée; on me l'a remise tellement quellement. Mais, enfin, je marche, et j'aime mieux boiter que subir une amputation dont le résultat le plus probable serait de me rendre cul de jatte*, je crois avoir eu raison. Mais qu'on me soutienne que c'est un avantage pour moi d'avoir eu la jambe cassée et que, pour le prouver, on insulte, on calomnie des mânes, un tel langage dans la bouche d'un d'Argenson n'aurait rien d'étonnant; dans celle de Courvoisier, il m'afflige. *Diri.* »

Ces piquantes allusions au régime politique avec lequel il était condamné à vivre, c'est le langage d'un résigné et non celui d'un satisfait. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que Louis XVIII, ayant solennellement accepté les principes proclamés par la Charte, entendait s'y tenir et les pratiquer en toute loyauté. Cette volonté était la plus sûre protection qu'eût auprès de lui la Chambre de 1815. Il respectait cette Chambre. Il la ménageait non pas seulement parce qu'elle était presque exclusivement composée de royalistes, mais encore parce qu'il demeurait convaincu qu'à quelques exaltés près, elle représentait l'opinion du pays. C'est de cette conviction qu'il fallait d'abord le faire revenir.

A deux reprises, on avait pu supposer qu'il avait déjà fait la plus grande partie du chemin. La première fois c'était après l'évasion de Lavalette. Menacé d'être contraint de recevoir des députés une adresse dans laquelle ils lui demandaient de changer son cabinet parce qu'il avait perdu la confiance de la nation, il s'était écrié : « Eh bien, je la consulterai. » Sur ces mots, les députés avaient rengainé leur projet d'adresse. La seconde fois, offensé, dans la personne de ses ministres, par un vote qui révélait de nouveau l'intolérance de la majorité, on l'avait entendu se dire à lui-même : « Cette majorité, je la briserai. » Mais les intentions énergiques que semblaient

révéler ces paroles s'étaient promptement affaiblies, puis dissipées. Son esprit n'était pas encore mûr pour cette grande mesure de la dissolution à laquelle ne songeait aucun de ses conseillers, à l'exception de Decazes, et qu'aucun d'eux n'eût osé lui proposer en ce moment. Il reculait même devant l'hypothèse d'une clôture anticipée de la session, bien que ses ministres voulussent l'entraîner à ce parti, le seul assez efficace pour tirer le gouvernement du péril où le mettaient les caprices et les violences de la Chambre.

Toutefois, sur cette question de clôture, ses dispositions ne tardèrent pas à se modifier au spectacle des conflits qui suivirent le vote de la loi électorale. Cette loi abrogeait, au mépris de la Charte, le renouvellement annuel des députés par cinquième et y substituait le renouvellement intégral tous les cinq ans. Le ministère en avait vainement combattu les dispositions. Puis, de guerre lasse, il les avait laissées passer, espérant que la Chambre des pairs les repousserait. Les pairs, en effet, à une majorité considérable, votèrent le rejet pur et simple de cette loi.

On ne pouvait s'attendre à l'espèce de fureur qui s'est emparée des chefs de la majorité en recevant cette nouvelle. Dès le lendemain, M. de Villèle, la Chambre étant formée en comité secret, est monté à la tribune et a proposé à l'Assemblée de faire une adresse au Roi pour fixer son attention sur les dangers dont la patrie était menacée par la conduite des ministres et par la résolution que la Chambre des pairs venait de prendre. Cette proposition impudente et inconcevable a été fortement appuyée et elle devait être développée dans la séance prochaine. Mais, quoique le Roi, d'après ce qu'un de ses ministres m'en avait dit, parût décidé à ne point accepter directement l'adresse et à exiger qu'elle fût, suivant l'usage, présentée dans la forme d'une proposition à la Chambre des pairs, qui certainement l'aurait rejetée, on crut cependant devoir entrer de nouveau en composition avec quelques chefs implacables de la majorité pour prévenir une rupture formelle ¹.

Le résultat de cette négociation fut une loi électorale transitoire et transactionnelle, dont la discussion et le vote donnèrent lieu à des scènes scandaleuses, d'autant plus regrettables qu'elles retardèrent la discussion du budget.

1. De Goltz à Hardenberg. — Documents inédits.

La violation des règles pour éviter les incartades renouvelées contre les ministres, l'offense faite au président (Lainé), qui jouit d'une considération générale, et qui a été plus utile à la cause du Roi qu'aucun autre Français, enfin le bruit confus qui n'a presque cessé de se faire entendre, ont fait de cette séance un assemblage des choses les plus choquantes¹.

On doit supposer que ces scènes de violence eurent pour effet de préparer le Roi à une clôture prochaine des Chambres, dont ses ministres commençaient à l'entretenir. Cependant, il était lent à se décider, à en croire du moins ce billet de Richelieu à son collègue de la police :

Je lui ai parlé aussi avec la plus grande force du renvoi de la Chambre qui a paru un peu lui coûter. Mais ayez la bonté de demander à Lainé quelle est la forme, et nous préparerons ce qu'il faudra pour lui faire signer. Ceci n'est plus tenable ; il faut la renvoyer, coûte que coûte.

Deux jours plus tard, le budget étant enfin voté, grâce aux innombrables concessions des ministres, la résistance du Roi faiblit encore. Il comprenait, lui aussi, que la situation n'était plus tenable. Elle l'était d'autant moins qu'aux multiples causes déjà connues de la fureur des ultras, venaient s'en ajouter d'autres. Ils connaissaient maintenant la lettre de Wellington, sa visite à Monsieur, celle qu'il avait faite au Roi peu de jours avant, et ils étaient exaspérés en outre par l'accueil glacial que leur avait fait le souverain lorsqu'ils étaient allés lui présenter la loi électorale : « Tel est leur délire, qu'ils vont jusqu'à souffler le feu de la guerre étrangère et à proclamer hautement que les Bourbons ne pourront se consolider et se populariser qu'en montant à cheval. »

En de telles conditions, la permanence de cette Assemblée intraitable créait un péril incessant pour la paix intérieure et extérieure de la France. Quand Louis XVIII l'eut compris, il n'hésita plus, et, sur la proposition de ses ministres, il signa l'ordonnance en date du 29 avril, qui prononçait la clôture de la session des deux Chambres, et fixait au 1^{er} octobre suivant la date de leur réunion.

1. De Goltz à Hardenberg, — Documents inédits.

III

Decazes n'avait pas attendu cette clôture des Chambres pour envisager l'hypothèse d'une dissolution. Dès le début des travaux parlementaires, vers la fin de 1815, au spectacle de tant de débats tumultueux et stériles et surtout des intrigues innombrables qui les suscitaient, il y pensait, tout en reconnaissant que l'heure n'était pas venue d'en entretenir ses collègues et le Roi. La session étant close, le moment lui parut opportun.

Une note détachée des carnets de la duchesse Decazes, rédigée par elle d'après ses souvenirs et d'après les papiers de son mari, précise en quelles conditions le jeune ministre se jetait dans cette partie aventureuse et difficile.

« Lorsque la Chambre avait été renvoyée, dit la duchesse, les ministres pensaient déjà qu'il serait impossible qu'elle fût convoquée telle qu'elle était. Le duc de Richelieu désirait le renouvellement d'un cinquième. Mais, comme l'écrivait le Roi à M. Decazes, il était décidé à ne pas y consentir¹. Il l'avait promis à Monsieur, qui craignait que le renouvellement d'un cinquième ne changeât la majorité de la Chambre. Monsieur ne prévoyait pas qu'on pût penser à une dissolution. J'ai trouvé peu de lettres du Roi relatives à l'ordonnance du 5 septembre, ce qui s'explique par ce que m'a raconté M. Decazes, c'est que bien qu'il eût conçu depuis longtemps la pensée de la dissolution, il n'avait abordé cette question près du Roi que dans les premiers jours d'août. Mais, avant, il avait cherché à éclairer le Roi sur la véritable situation du pays en lui communiquant les correspondances qui lui arrivaient des départements. »

Pour l'éclairer, et sans l'entretenir du but qu'il poursui-

1. Je vous renvoie vos papiers, mon cher enfant. Le duc de Richelieu m'a proposé, ce soir, au nom de vos collègues, la clôture de la Chambre, qu'en effet le rapport de Germiny rendait nécessaire. J'ai signé l'ordonnance. Mais je ne veux pas profiter de la vacance pour renouveler un cinquième. Tâchez de me répondre que votre duc n'insistera pas sur ce point auprès de moi. Je serais fâché de lui articuler un *non* et, cependant, il faudrait bien le faire. J'ai besoin d'une réponse sur ce point demain, avant cinq heures, sans nuire au courant. » Louis XVIII à Decazes. (Documents inédits.)

vait, il s'accoutuma à lui communiquer l'énorme correspondance que, soit comme ministre de la police, soit à titre privé, il recevait tous les jours et où pouvaient être constatées les menées de l'ultra-royalisme, ses vues d'avenir, les desseins des députés de ce parti dont la brusque clôture de la session avait exalté l'audace. Le personnel préfectoral nommé par le ministère Talleyrand-Fouché et encore en place était détestable : on n'y comptait qu'un très petit nombre de préfets dévoués à la politique ministérielle. Les rapports de ces derniers ne dissimulaient pas les périls que l'ultra-royalisme faisait courir au pays. Ces rapports passèrent sous les yeux du Roi. Il put ainsi se rendre compte de ce qu'il y avait d'irrévérencieux pour sa personne, d'attentatoire à la dignité royale et au prestige de ses ministres dans l'accueil enthousiaste que recevaient de leurs électeurs, dans les départements du Midi surtout, les membres les plus exagérés de la Chambre. A Toulouse, M. de Villèle et ses collègues avaient été accueillis avec les mêmes honneurs que des souverains. Acclamations, illuminations, leur voiture dételée, remplie de fleurs, traînée par une foule en délire, approbation sans réserve de leur conduite, cris de fureur contre le ministère, rien n'avait manqué à cette entrée triomphale. Ailleurs encore, s'étaient produits des faits analogues.

Decazes, en même temps que ces rapports, faisait connaître au Roi les lettres qui lui étaient personnellement adressées, celles des grandes dames de la cour dont quelques-unes ont été citées plus haut, celles de ses amis qui lui transmettaient leurs impressions. Parmi celles-ci, il en est une qu'il convient de citer, parce qu'elle résume les autres. Elle est signée Maine de Biran. Jadis sous-préfet, l'illustre philosophe était devenu, grâce à Decazes, député de la Dordogne et questeur de la Chambre. Ses conseils s'inspiraient de son dévouement à la personne du ministre et aux doctrines constitutionnelles.

Le 20 juillet 1816, il écrivait de Saint-Sauveur.

Je suis pressé, mon cher ami, de répondre à une question bien importante que vous me faites et qui ne ferait pas le moindre doute pour vous si vous pouviez être ici *incognito* et si vous entendiez ce qui se dit chaque soir dans nos salons de Saint-Sauveur, de Barèges, etc., etc. Vous me demandez si nous reviendrons plus sages

que nous sommes partis. Nous reviendrons beaucoup plus exaltés et plus fous. Je vois ici deux membres de notre majorité; ils sont les héros du jour. Vous ne vous faites aucune idée de leurs prétentions, de leur ton de supériorité, des assurances qu'ils donnent aux belles dames pour la session prochaine! Ces messieurs sont honteux, disent-ils, de l'accueil honorable qu'ils reçoivent partout où ils se montrent. Ils n'ont encore rien fait pour mériter ces témoignages de l'estime publique. Mais combien ne sont-ils pas encouragés à s'en rendre plus dignes à la première session! Il est temps de purger la France, de faire disparaître toutes les traces de la Révolution. La Chambre des députés est appelée à cette grande destination. Elle la remplira, et malheur à tous ceux qui tenteraient de contrarier ou d'entraver sa marche. — Voilà un petit échantillon des propos que nous entendons chaque jour. M. Molé et moi, qui sommes seuls du parti de l'opposition à Saint-Sauveur.

Dans le salon de la duchesse de Rohan, nous avons perdu depuis quelques jours notre chef, l'abbé de Montesquiou, et depuis qu'il n'est plus là pour se défendre, je vous assure qu'on le drape joliment. Une grande dame disait l'autre jour : *Ce petit abbé n'est qu'une espèce*. Cela vous donne la mesure de notre hauteur. Mon cher ami, je ne sais du tout quels sont les projets des ministres pour la prochaine session. Si vous songez à prouver du moins que vous ne craignez pas de rendre hommage aux principes constitutionnels en arrêtant le renouvellement par cinquième, ou s'il est décidé que la Chambre se réunira au 1^{er} octobre telle qu'elle est, vous pouvez vous attendre à la plus fière lutte qu'il y ait jamais eu. Préparez vos armes et nous n'avons qu'à bien nous tenir.

Gardez-vous, je vous en conjure, de toute illusion sur des dispositions plus sages et plus modérées de ceux qui ont pris leur parti dans la dernière session. Soyez assuré qu'ils ont été exaltés outre mesure par leurs salons de province où ils vont exclusivement consulter ce qu'ils appellent l'opinion publique. Pauvres insensés et aveugles qu'ils sont! Quelle illusion ne se font-ils pas eux-mêmes sur la véritable opinion même dans les départements du Midi où le royalisme est le plus exalté! Tout ce qui n'est pas émigré ou anciens nobles veut le Roi et la Charte. Quel malheur si ces messieurs parviennent à faire croire au peuple que Louis XVIII est le roi des anciens privilèges seulement! Voilà le plus grand mal que nos émigrés peuvent nous faire; c'est celui que vous êtes encore à temps de prévenir. Bientôt peut-être, vous ne le pourrez plus si vous vous endormez dans une folle sécurité. Pensez-y bien!

Adieu, cher ami, au revoir; ce sera avant la fin de septembre. Puissé-je vous trouver en garde et me battre à côté de vous avec quelque succès pour le triomphe de la véritable cause royale.

Dans la pensée de Decazes, de telles lettres devaient agir sur l'esprit du Roi. Mais, ce n'est pas seulement le Roi qu'il fallait convaincre de la nécessité de la dissolution. Il fallait y rallier aussi le président du Conseil, Richelieu, et le nouveau ministre de l'Intérieur, Lainé¹. Quoique persuadés de l'impossibilité de gouverner avec la Chambre telle qu'elle était composée, ils ne pensaient ni l'un ni l'autre qu'il fût nécessaire de la dissoudre. Selon Lainé, il suffisait pour en modifier l'esprit de réduire le nombre des députés qui la composaient, par l'exclusion de tout ce qui dépassait le total fixé par la Charte². Quant à Richelieu, comme on l'a vu, il croyait qu'on la disciplinerait par le renouvellement d'un cinquième. Mais Decazes tenait ces combinaisons pour bâtarde et inefficaces. C'est la dissolution pure et simple qu'il voulait obtenir de ses deux collègues, persuadé que, devant leur accord, le Roi céderait.

Il s'adressa d'abord à Richelieu, dont il possédait toute la confiance : après l'avoir conquis, il pourrait s'appuyer sur lui pour conquérir Lainé. Dès ses premières ouvertures, Richelieu se récria. Ses relations, son passé, sa naissance, tout le disposait à ménager le parti royaliste, qu'il considérait comme le soutien du trône, et à se défier du concours des libéraux. En outre, la conspiration de Grenoble, qui venait d'être découverte et dont les premiers rapports du général Donadieu avaient exagéré l'importance, l'emplissait de sombres pressentiments.

Qu'est-ce que ces hommes qui se détruisent plutôt que de parler, écrivait-il à Decazes, et ce fanatisme de pillage qui est aussi fort que celui de religion ou de liberté? Quelle absence il suppose de toute loi morale ou religieuse! Est-ce donc là le peuple que nous avons à gouverner? Et la base sur laquelle nous prétendons construire l'édifice social, où est-elle? Je vous assure que cela fait frémir. Cette France

1. Il avait été nommé au commencement de mai, en remplacement de Vanblanc dont les extravagances avaient lassé la patience de ses collègues, et dont Richelieu exalta le renvoi en menaçant de sa démission si cette satisfaction ne lui était pas accordée. Le Roi sacrifia Vanblanc malgré les instances de la duchesse d'Angoulême. Le chancelier Dambray remplaça Barbé-Marbois, à titre provisoire, dit l'ordonnance, comme garde des sceaux et ministre de la justice.

2. Lors des élections de 1815, en juillet, une ordonnance royale en date du 13, avait suspendu l'article 37 de la Charte et augmenté sensiblement le nombre des députés.

serait-elle donc destinée à tomber toujours de l'anarchie dans le despotisme militaire et réciproquement, jusqu'à ce que ses enfants s'entr'égorgerent pour s'emparer successivement des propriétés les uns les autres? Je suis noir comme le temps, et ce que j'ai découvert hier d'arrière-pensées dans les gens qui se disent nos amis ne me rend pas couleur de rose. Tâchez de vous rétablir. Je prévois que nous aurons besoin de toutes nos forces non pour réparer la machine, mais pour l'empêcher de se briser entre nos mains. Mille amitiés¹.

Quand Richelieu prévoyait de tels dangers, il eût été bien extraordinaire qu'il consentit de gaieté de cœur à frapper des royalistes qui n'avaient péché que par excès de dévouement et qu'il ne désespérait pas de ramener à des idées de modération, de sagesse. Sa première impression fut donc contraire au projet de Decazes. Mais celui-ci ne se découragea pas. Il revint à la charge, tirant parti des incidents qu'au même moment faisait naître l'attitude de Monsieur. Cette attitude exaspérait le président du Conseil. Le 6 juillet, dans un entretien avec un diplomate étranger, il confessait que « la personne, les prétentions et la position du prince seraient toujours un obstacle à une marche positive et régulière du gouvernement ».

— Le prince changera souvent d'idées, comme il l'a toujours fait, mais jamais de conduite, et, comme ceci est un mal sans remède, il faudra seulement tâcher de lui ôter ses forces².

Il n'était pas moins urgent « d'ôter des forces » à l'ultra-royalisme qu'au prince qui s'en était fait le chef. La dissolution, affirmait Decazes, aurait cet effet. Finalement, le président du Conseil en accepta le plan, entraînant du même coup l'acquiescement de Lainé et successivement celui des autres ministres.

Il ne fut pas aussi facile à Decazes d'avoir raison des répugnances du Roi. La lettre et la note que Louis XVIII remit au ministre de la police, le 18 août, trahissent ses indécisions et ses craintes :

« Vous trouverez ci-joint, mon cher enfant, un griffonnage que j'avais commencé ce matin avant de vous voir et

1. Richelieu à Decazes. — Documents inédits.

2. De Goltz à Hardenberg. — Documents inédits.

que j'ai achevé depuis. Je ne vous en ai pas parlé parce qu'il était encore trop peu avancé, et que rien ne tue le peu d'idées que je peux avoir comme de montrer ma pensée non encore développée. Je vous l'envoie sans l'avoir relu, parce qu'il pourrait bien se faire, si je la relisais, qu'elle fût jetée au feu sur-le-champ, et je ne veux pas qu'elle ait ce sort. »

Suit cette note écrite tout entière de la main du Roi :

« Quand on connaît le danger et qu'on a le temps de se reconnaître, il faut avoir le courage de l'envisager dans toute son étendue, peser les différents partis à prendre, s'arrêter à un et le suivre imperturbablement. Le danger est bien connu, son étendue est facile à mesurer; le temps de la réflexion y est; voyons donc quel parti il faut prendre.

» Il s'en présente trois : 1^o réduire la Chambre au nombre prescrit par la Charte; 2^o la dissoudre avant l'époque fixée pour sa réunion; 3^o recevoir le combat et se conduire à l'égard de la Chambre selon qu'elle se conduira elle-même.

» Le premier de ces partis offre une chance favorable, car il est certain que moins une Assemblée est nombreuse, plus il est facile de la conduire. Mais l'exécution présente plusieurs difficultés. Elle peut se faire de deux manières, soit en disant tout simplement : *car tel est notre bon plaisir*, soit en déduisant les raisons qui y déterminent. La première rentre tellement dans l'arbitraire qu'on ne peut y songer. Il faudrait donc en revenir à la seconde, et alors dire qu'on a voulu faire un essai et sous-entendre qu'on ne s'en est pas bien trouvé. Il y a là dedans encore de l'arbitraire et l'aveu à la fois dur à faire pour un Gouvernement et dur à entendre pour la Chambre qu'on est sorti des bornes de la Constitution et qu'on y est rentré. Mais, si l'autorité royale a excédé ces bornes par l'ordonnance du 13 juillet, la Chambre est illégalement convoquée, et toutes les lois qui en sont sorties, quoique revêtues d'une sanction légale, n'en sont pas moins frappées d'un vice radical de nullité. Ainsi, plus d'impôts, plus d'arrestations, plus de cours prévôtales : le divorce remis en vigueur, etc., etc. Je ne parlerai pas ici des difficultés dans l'exécution : elles sont cependant bien grandes. Mais, quand on pêche par le principe, il est inutile d'en attaquer les conséquences.

» Le second parti, celui de dissoudre la Chambre avant l'époque de sa réunion, serait bien commode. On pourrait alors, sans en dire les motifs, annuler tout simplement les ordonnances de Juillet en ce qui concerne le nombre et l'âge des députés, laisser subsister l'article qui autorise le projet et adjoindre un certain nombre de membres aux collèges électoraux, et, en prenant bien ses mesures, s'assurer de la majorité dans la future Chambre. Voilà le beau côté : voyons le revers de la médaille.

» La plus grande faute qu'un gouvernement puisse faire, c'est de se montrer inconséquent. Or, qu'y a-t-il qui le soit plus que d'avoir laissé subsister la Chambre lorsqu'on avait à s'en plaindre et à la dissoudre lorsqu'elle n'est encore *neq beneficio nec injuria cognita*. Mais, dira-t-on, on ne sait quelles sont les dispositions de la majorité. Qui vous l'a dit ? Où en avez-vous la preuve acquise, claire, incontestable ? Pouvez-vous la produire ? Non. Mais toutes les certitudes morales du monde ne sont rien aux yeux du public. Bien loin de là, les meneurs de la majorité ne manqueraient pas de dire :

» — Nous arrivions avec les meilleures dispositions pacifiques. Sans doute, nous n'étions pas sur tous les points d'accord avec le ministère. Mais il était facile de s'entendre et tout allait se réconcilier.

» Tandis qu'ils tiendront ce langage patelin qui les rendra intéressants, leurs affidés dans toutes les classes gloseront sur ce texte. Il seront crus parce que ces choses-là n'ont pas besoin de preuves, et la majorité, dans les collèges électoraux, ne sera pas si facile à obtenir qu'on peut l'imaginer. Ce danger est grand ; c'est le moindre de la mesure et il suffit de dire qu'on se propose, non plus d'attaquer les opérations des ministres, mais d'accuser leurs personnes. Peut-être n'est-ce qu'un vain bruit. Mais, dans le cas d'une dissolution actuelle, ce bruit s'accréditerait. On dirait, on croirait que les ministres n'ont dissous la Chambre que pour éviter cette accusation sous laquelle leur conscience les avertissait qu'ils tomberaient. Que répondre à cela ? Comment démontrer la fausseté d'un bruit qu'une mesure extraordinaire, il faut le dire, rendrait au moins croyable si ce n'est vraisemblable. D'un côté, quelle gloire, quelle certitude de réélection pour ceux qu'on repré-

semblerait comme victimes de leur zèle et de la crainte fondée de leurs antagonistes ! De l'autre, quel discrédit ! Combien peu d'hommes — je crois peut-être en connaître un. — sauraient

A l'univers séduit opposer leur estime !

» J'en ai dit assez sur ce sujet, je ne m'étendrai pas davantage.

» Le troisième parti, celui de recevoir le combat, n'offre rien de consolant. Mais, voyons ce qui peut arriver. La Chambre a deux moyens de nuire au ministère : une accusation directe ou des chicanes, des tergiversations comme cet hiver. Plût à Dieu qu'elle choisît le premier : le succès n'en serait pas douteux et un ministère sorti avec gloire de cette lutte deviendrait invulnérable. Quant au second, on peut d'abord y remédier par une ordonnance qui remette en vigueur le règlement sur les amendements : ensuite, si une opposition constante fait voir qu'on n'attaque les choses qu'en haine des hommes, alors on recourra au moyen constitutionnel de la dissolution. Ce n'est point une punition : il faut bien se garder de lui donner ce caractère. C'est le Roi qui, se croyant bien servi par ses ministres, tandis que la Chambre croit le contraire, veut consulter la nation sur ce point important. En prenant ce parti, il faut faire connaître qu'on ne craint nullement l'accusation...

» Pour me résumer, ces trois partis ont des inconvénients, même des dangers. Rappelons-nous cette maxime qui se trouve dans Machiavel : *On ne sort pas du péril sans péril*. Choisissons celui de l'honneur. *Disi.* »

Il est aisé de voir qu'au moment où il rédigeait cette note, le Roi ne reculait pas devant l'idée de tenter encore avec la Chambre une épreuve nouvelle et que le parti qui consistait « à recevoir le combat » lui semblait le moins mauvais. Mais Decazes répliqua par une argumentation fougueuse et péremptoire.

« Il est nécessaire de dissoudre la Chambre, disait-il, car, avec elle, il n'y a pas de budget possible, pas d'espoir de stabilité, pas de possibilité de ramener la confiance au dedans et au dehors, d'établir le crédit, de faire reprendre à la France son rang parmi les nations, de l'affranchir du joug

de l'étranger et de la honte des tributs. Rien de tout cela ne peut exister que par la réunion de tous les efforts, l'ensemble de toutes les volontés, l'influence de l'esprit national dirigé par un gouvernement fort. Il est impossible de gouverner avec une Chambre qui insulte et qui humilie tout ce que la France a de soldats, tout ce que la gloire nationale a de vétérans, qui, en inquiétant les existences, en attaquant tous les intérêts, en exaspérant tous les esprits, rend nécessaire une compression sans terme. »

Après cette affirmation, Decazes s'appliquait à réfuter les objections qui lui avaient été faites et dont la note royale n'était plus d'ailleurs qu'un écho très affaibli. Le Roi se croyait encore obligé à attendre de nouvelles preuves du mauvais vouloir de la Chambre.

« De nouvelles preuves ! écrivait Decazes. N'en trouve-t-on pas d'irrécusables dans la nature des choses et dans les faits sans nombre qui se sont passés depuis la dernière session et qui arrivent tous les jours à la connaissance de Votre Majesté : lorsqu'on me dit à moi-même qu'il faut une guerre civile et que le sang de cinq cent mille hommes coule sous le drapeau blanc ; lorsque Blondel-Daubers, beau-frère du chancelier de Monsieur, raconte en pleine chambre de la Cour de cassation que leur but est de détruire la Charte, de rentrer dans leurs biens et qu'ils y rentreront bientôt ; lorsqu'un autre officier de Son Altesse Royale, Armand de Polignac, n'a pas craint de soutenir chez moi et publiquement que la France ne veut pas de la Charte : lorsque Votre Majesté voit M. de Villèle, plus adroit, non plus sage, aborder aussi franchement la question de rendre les biens nationaux ou leur valeur aux dépens des acquéreurs ! Attendre de nouveaux torts ! Ils n'en ont que trop. Ils n'ont déjà que trop élevé de ressentiments, excité de haines, alarmé d'intérêts !... Nous devons plutôt songer à faire oublier et à réparer les torts qu'ils ont eus, qu'à les laisser les accroître. Il faut que Votre Majesté me permette de le lui dire, parce que c'est la vérité et parce que votre indulgence et votre bonté, qui sont inépuisables, ont pu vous le dissimuler, la masse du peuple et aussi les gens sages voient en eux des nobles qui veulent rentrer dans leurs biens. »

En dépit de ces démonstrations vigoureuses, Decazes pouvait craindre que le Roi ne se décidât pas encore à prononcer la dissolution. Aussi n'hésitait-il à pas lui faire prévoir, le cas échéant, la démission du cabinet. Il est au moins douteux qu'il fût assuré déjà de l'assentiment de tous ses collègues. Mais celui de Richelieu, de Lainé, du duc de Feltre, ministre de la guerre, et du ministre des finances Corvetto lui suffisait. En leur nom comme au sien, il pouvait ajouter :

« Les ministres et ceux qui s'en tiennent aux mêmes principes ne sauraient suivre le même système de conduite que pendant la dernière session, alors que tout espoir de conciliation et de réunion n'était pas perdu et qu'il n'y avait encore ni ligue assurée, ni expérience faite. Ils ont dû tenir tête à l'orage, pliant pour ne pas rompre, souvent laissant passer le torrent, se contentant d'amortir sa fougue, quelquefois sacrifier le principe ou le défendre faiblement, pour adoucir l'explication et gagner en fait ce que l'on perdait en droit. Mais ce qui était politique alors serait faiblesse et incurie coupable aujourd'hui. Les ministres du Roi ne sauraient suivre cette marche sans manquer à leurs devoirs, sans trahir la confiance du roi ».

Cette fois, la conviction de Louis XVIII fut entamée. Il l'avouait en répondant à cette note :

« Vous pensez bien que je la garde. Je l'ai déjà lue avec beaucoup d'attention, je la relirai. Elle a, je ne vous le cache point, ébranlé mon opinion, sans cependant la déterminer. Vous allez reparler de l'affaire aujourd'hui au Conseil. Elle sera rapportée demain, et je désire qu'en ma présence chacun développe sa pensée, car il ne s'agit pas pour moi de suivre l'avis de mes ministres, fût-il unanime, mais de prendre une des plus grandes résolutions que je serai peut-être jamais dans le cas de prendre. Il est ensuite très probable — ceci s'adresse à vous seul — que je ne prendrai vos avis que *ad referendum*. La matière mérite assez de méditations, et, pour cela, il n'y a point d'inconvénients. Si je me décide à soutenir le combat, cela est égal ; si, au contraire, je prends le parti de dissoudre la Chambre, il est indifférent que la nouvelle s'ouvre huit jours plus tôt, huit jours plus tard. »

Quoique cette lettre fit espérer aux ministres une prompte

solution, il ne leur convenait pas de laisser au Roi le temps de subir des influences contraires. Unis et ancrés dans leurs résolutions, ils se décidèrent à frapper un coup décisif. Dans le conseil du 20, devant leurs respectueuses exigences, le Roi céda au moins sur le principe sinon sur la date, mais ce ne fut pas sans peine, ainsi qu'en fait foi ce billet, que lui adressait Decazes dans la matinée du lendemain :

Je suis triste et malheureux parce que j'ai vu que j'affligeais Votre Majesté et qu'elle était douloureusement affectée du parti que nous croyons devoir lui proposer. Le sentiment et l'intime conviction que je remplissais un devoir impérieux et que je l'afflige pour la servir, pour la sauver et avec elle sa famille et la patrie me font surmonter tout ce que cette position a de déchirant pour mon cœur, mais ne m'empêchent pas d'être profondément malheureux¹.

Dès le lendemain, en présence du Roi maintenant résigné et résolu, le débat s'engagea sur les termes de l'ordonnance de dissolution et sur les conditions en lesquelles il serait procédé à des élections nouvelles. Il occupa quatre longues séances. Le rescrit royal ne fut signé que dans la soirée du 5 septembre. Préalablement à cette longue délibération, Louis XVIII avait exigé de ses ministres le formel engagement de n'en trahir le secret sous aucun prétexte ni vis-à-vis de qui que ce fût. Le secret fut si bien gardé que le même soir, de Goltz, dans un rapport à sa cour, disait tenir de Decazes que la dissolution n'aurait pas lieu. Quant à Monsieur, il ne connut la résolution prise que lorsque, après la signature de l'ordonnance, le duc de Richelieu alla, par ordre du Roi, lui en faire part. Stupéfait et atterré par une mesure à laquelle il était si loin de s'attendre et qui décapitait son parti, il voulut se rendre sur-le-champ auprès de son frère pour le supplier de n'y pas donner suite. Mais Richelieu dut lui faire remarquer que le Roi venait de rentrer dans ses appartements et de se mettre au lit après avoir condamné sa porte.

Monsieur ne vit Louis XVIII que le lendemain en présence de la duchesse d'Angoulême non moins accablée que lui. Leur tristesse seule exprima leurs sentiments. Ils s'abstinrent

1. Cette lettre, en date du 21 août, démontre l'erreur commise par M. Guizot dans ses *Mémoires*, lorsqu'il a placé à la date du 14 le consentement du roi.

de récriminations et de plaintes. Mais, dans la soirée, le comte d'Artois, n'y tenant plus, écrivit à son frère. Le Roi s'empressait d'en avertir Decazes.

« La visite qu'a faite le chancelier m'a valu ce matin une lettre dans le sens auquel je m'attendais, mais très modérée dans les expressions. J'y ai répondu, je crois, avec modération, j'espère avec raison et sûrement avec tendresse... J'ignorais le succès du duc de Richelieu à l'Opéra¹. Mais je n'en doutais pas. Je crois vous avoir dit qu'il avait été très content du rez-de-chaussée² et j'en ai vu ce matin la preuve sur le visage de mon neveu. »

Durant les jours qui suivirent, arrivèrent de toutes parts au Roi, à ses ministres, à Decazes surtout d'innombrables témoignages de la joie générale. En France, sauf parmi l'état-major des ultras, la dissolution de la Chambre introuvable était considérée comme une délivrance et comme un événement propre à consolider le trône des Bourbons. Dans les cours étrangères, on y voyait le gage d'une ère de paix et de tranquillité pour l'Europe. « Cette mesure, disait lord Lowthers, a augmenté partout la confiance. »

ERNEST DAUDET

1. Richelieu, s'étant rendu à l'Opéra dans la soirée du jour où le *Moniteur* avait publié l'ordonnance, y fut l'objet des acclamations enthousiastes du parterre.

2. Le duc d'Angoulême occupait un appartement au rez-de-chaussée des Tuileries. Quand la dissolution eut été prononcée, il alla déclarer au Roi qu'il approuvait cette mesure. Le duc de Berry en fit autant. Mais, tandis que l'aîné des deux frères devait persévérer dans sa conduite et cesser toute opposition, le plus jeune, mobile, capricieux, emporté retomba bientôt sous l'influence des ultras.

L'AVENIR DE L'AUTRICHE

L'Autriche traverse une crise. Il ne s'agit pas d'un de ces malaises passagers, naturels à tout État moderne, où viennent se poser des problèmes forcément complexes, mais bien d'une crise décisive, dont il est difficile de prédire l'issue. La vitalité qu'a montrée cet empire aux différentes époques de son histoire nous permet d'espérer qu'une solution est possible. Il faut souhaiter seulement qu'elle soit de nature à empêcher à jamais le retour de conflits analogues à ceux dont nous sommes actuellement témoins. Cette question n'intéresse pas les seuls peuples de l'Autriche, elle est encore capitale pour l'Europe entière, dont la monarchie des Habsbourg est un facteur essentiel.

*
* *

Le bouleversement de l'Autriche n'est ni l'effet du hasard, ni la suite d'une faute du comte Badeni. On n'ébranle pas un État solidement constitué par de simples Ordonnances sur l'emploi des langues dans les services publics. Il fallait que la structure de l'État fût faible, chétive, prête à s'écrouler, pour qu'une mesure secondaire suffît à paralyser toute l'action parlementaire, toute la vie constitutionnelle. En Autriche.

en effet, tout manque pour un État centralisé : l'unité de race, de traditions, la similitude des conditions économiques et sociales. Et pourtant on a tenté à plusieurs reprises d'anéantir l'antique autonomie législative et administrative des divers pays de l'État autrichien, en créant à sa place un système unitaire, d'abord à l'aide d'une bureaucratie allemande et centralisée, et, plus récemment, par un parlement élu d'une manière si ingénieuse que la majorité semblait devoir y être assurée toujours aux Allemands.

Marie-Thérèse, la grande impératrice, menacée de tous côtés, ne voyait devant elle qu'une tâche à remplir : sauver tout ce qu'il était possible de l'héritage de Charles VI, dernier des Habsbourg. Son énergie ne souffrait pas d'obstacles. Traiter avec les diètes de ses États, écouter leurs doléances interminables et traditionnelles, supporter l'administration autonome et encombrante des pays, attendre les négociations traînantes des chancelleries de Bohême, d'Autriche et de Hongrie, tout cela contrariait son esprit actif, accoutumé aux prompts résolutions, impatient du style grave et pondéré des chancelleries, de leurs longs écrits surchargés de phrases sacramentelles et inutiles. Les vieux parchemins, chers aux peuples, n'étaient pour Marie-Thérèse que des paperasses superflues ; les droits des pays, des diètes, les institutions historiques n'étaient que les privilèges d'une aristocratie toujours trop puissante. Elle voyait, en outre, son adversaire Frédéric II remplacer l'organisation traditionnelle de la Silésie par une bureaucratie taillée à la mode de Brandebourg. Tout cela l'amena à anéantir l'indépendance des pays héréditaires de la maison d'Autriche, à abroger les droits historiques de la Bohême, qui venait cependant de sacrifier tout pour sauver la couronne sacrée de la jeune reine, et demeurait fidèle, en dépit de toutes les tentations des agents du roi de Prusse.

Les forces manquèrent à Marie-Thérèse pour étendre à la Hongrie son système centraliste. Le coup d'État de 1749, qui supprima les chancelleries en Bohême et en Autriche et créa un gouvernement centralisé pour ces deux pays, ne fut pas étendu à la Hongrie, qui garda son régime à part. Ainsi fut préparé le dualisme austro-hongrois. Sans ce coup d'État, au lieu du dualisme, il y aurait une union de la Bohême,

de l'Autriche et de la Hongrie, union qui se serait resserrée par un développement naturel, sous l'influence des relations économiques et commerciales. Elle aurait été plus solide et plus utile à l'Autriche que l'unité maintenue simplement par une bureaucratie sans racines, sans attaches parmi les peuples dont on rêvait de faire un peuple nouveau : le peuple autrichien.

La bureaucratie nouvelle était allemande. Avec l'unité d'administration s'imposait l'unité de la langue. C'était, du moins, le raisonnement des bureaucrates. Tout cela s'opéra en dehors de la loi, par simple voie administrative, par habitude, et grâce à un manque absolu de résistance. Cependant, l'égalité en droit des deux langues de la Bohême, le tchèque et l'allemand, avait été théoriquement réservée. La question des langues ne reparut qu'en 1848, époque à laquelle l'empereur Ferdinand proclama solennellement et à nouveau leur égalité. Mais ce ne fut qu'une promesse. L'absolutisme centraliste, qui engloba cette fois tout l'empire, même la Hongrie, visait à l'hégémonie en Allemagne. Le gouvernement de Vienne, à l'aide d'un régime policier, se proposa d'imprimer à toute l'Autriche le caractère d'un État allemand. On oubliait que, de la révolution vaincue, quelque chose était resté : les idées nouvelles. Idée de liberté constitutionnelle, idée du droit des nationalités : toutes ces conceptions, à peine écloses au printemps de 1848, étaient, même en Autriche, trop fortes pour être anéanties par l'échec d'une révolution.

Plus tard, battu en Italie, à deux pas de la banqueroute, l'absolutisme dut abdiquer. Le diplôme d'octobre 1860 — cette grande charte des fédéralistes — annonça la réunion d'un Parlement. Il est vrai que la Patente de Février 1861, qui organisa ce Parlement, était conçue dans un esprit complètement différent et centraliste, mais ce Parlement se trouva tout de suite aux prises avec les revendications nationales. Les nationalités étaient, en effet, lésées ; la Patente ne leur avait pas reconnu des droits parlementaires égaux, et un mode d'élection aussi compliqué qu'injuste assurait à la minorité allemande de la population de l'Empire la majorité au Parlement. Celle-ci personnifia donc le régime centraliste

constitutionnel. Les Slaves ayant protesté par l'abstention, le régime dualiste fut introduit en 1867. L'Empire s'appela l'Autro-Hongrie, et, en 1873, disparurent les derniers vestiges du fédéralisme. A cette date, en effet, les diètes perdirent le droit qu'elles avaient, en vertu de la Patente de Février, d'envoyer leurs représentants au Reichsrath, et les élections directes furent introduites. Les Allemands devinrent ainsi les maîtres absolus de la situation : ils eurent la majorité au Reichsrath et disposèrent des ministères. Sauf en Gallicie où, pour retenir les Polonais au Reichsrath, on admit le polonais comme langue de service, toute l'administration était allemande. L'article xix de la constitution de 1867, qui proclamait l'égalité absolue de tous les idiômes parlés en Autriche, demeura lettre morte : le centralisme allemand était à son apogée.

Mais, en 1879, les Tchèques consentirent à siéger au Reichsrath. Ils y apportaient de grandes espérances qui ne furent pas réalisées ; au contraire, le comte Taaffe eut même l'habileté de consolider encore le système centraliste. Néanmoins, l'entrée au Parlement central marque le commencement d'une ère nouvelle. La gauche allemande commit la faute de contrecarrer la politique de l'Empereur en se prononçant contre l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine : elle détruisit ainsi sa propre prépondérance dans la politique intérieure. Personne, assurément, ne voulait faire de l'Autriche un État slave, le comte Taaffe moins que tout autre ; mais le gouvernement n'était plus disposé à se livrer entièrement à la majorité parlementaire allemande. Le comte Taaffe voulait relever le prestige de la couronne, en finir avec la tyrannie parlementaire d'un parti, et faire de son cabinet, non pas un ministère de la majorité, mais un ministère de l'Empereur. D'après lui, l'Autriche devait rester allemande et centralisée ; mais, par des concessions minimales aux Tchèques, il parvint à apaiser le mécontentement de ce parti. Il sut, en outre, détruire l'omnipotence des libéraux allemands. Il lui suffit d'une réforme électorale très peu radicale : l'extension du droit de suffrage à tous ceux qui paient cinq florins d'impôts directs. Mais, en frappant le parti libéral allemand, on a peut-être oublié qu'il était le parti d'Empire par

excellence, la seule base solide du système fondé par le coup d'Etat de 1749, puis rajeuni dans la vie constitutionnelle par la Patente de février 1861 et la Constitution de 1867.

Le comte Taaffe ne s'était pas rendu compte que, perdant le pouvoir, le parti libéral allemand devait forcément devenir un parti nationaliste. Pour tous les Allemands, en effet, les conservateurs des pays alpins exceptés, il n'y a qu'un droit historique en Autriche : le centralisme et la suprématie allemande. Dès que le gouvernement ne serait plus disposé à donner satisfaction à leurs prétentions, les Allemands devaient cesser d'être un parti d'Empire, pour devenir un parti nationaliste radical et intransigeant. De là une crise d'une importance capitale pour l'existence future de l'Autriche. Tout de suite, le radicalisme allemand prit des allures redoutables. Enivré de la puissance nouvelle de l'Allemagne, au lendemain de 1870, exaspéré par les concessions faites aux nationalités en Autriche aux dépens de la suprématie allemande, et par la perte de l'influence prépondérante au Parlement, il en est arrivé à cette intransigence pangermaniste qui se manifeste aujourd'hui au nord de la Bohême.

Les idées radicales allemandes auraient fait des progrès plus rapides si la politique extérieure n'en avait un peu retardé le développement. L'Autriche fait partie de la Triple Alliance, et M. de Bismarck, qui avait dicté le pacte, entendait garder l'Autriche comme elle était, et n'avait pas beaucoup de tendresse, au début, pour les Allemands de cet Empire ; leurs doléances l'émouvaient peu. Ajoutons que le parti libéral réussit encore à se tenir debout pendant quelque temps. Dans les sphères dirigeantes de Vienne, on finit par se rendre compte de l'évolution nouvelle qui se produisait dans l'esprit des Allemands ; on essaya de venir un peu en aide au parti libéral, sans lui rendre l'importance qu'il avait eue auparavant. Un compromis fut tenté en 1890, sous les auspices de la couronne, entre les Allemands et les Vieux-Tchèques ; on comptait qu'il arrêterait les progrès du radicalisme nationaliste parmi les Tchèques et aussi parmi les Allemands. Mais ce compromis, qui fit l'objet des fameuses « Ponctuations de Vienne », resta lettre morte, et le parti vieux-tchèque le paya de son existence. Les libéraux alle-

mands cherchèrent alors le salut dans une coalition parlementaire antitchèque avec les Polonais et les conservateurs allemands. Mais cette tentative devait hâter leur perte. Ce parti, jadis très brillant, riche en talents parlementaires, était pauvre en véritables hommes d'État. Les libéraux allemands ne comprirent pas qu'une paix loyale entre les deux peuples aurait fait de l'Autriche un État bien différent de celui que nous voyons aujourd'hui. Ils n'eurent pas le courage de faire les quelques concessions nécessitées par leur nouvelle politique : ils préférèrent rompre plutôt que de consentir à la création d'un lycée slovène à Cilli. Les élections de 1897 devaient consommer leur ruine définitive.



Sur ces entrefaites, le comte Badeni arriva aux affaires. Polonais et autonomiste, mais néanmoins partisan de l'unité de l'Empire, il se proposait de refondre en un moule nouveau tous les éléments qui se décomposaient sous l'action du temps et des faux principes. Il ne comptait pas reconnaître aux Tchèques leurs droits historiques : il n'aurait jamais consenti à un changement aussi radical ; mais il était résolu à leur donner tout ce qui leur est dû, aux termes mêmes de la constitution votée par les Allemands, et en particulier aux termes de cet article XIX mentionné plus haut. Dans le cadre des institutions existantes, il voulait placer les Tchèques au pair avec les Allemands, les rattacher aux intérêts de l'Empire, non plus mécaniquement, par une bureaucratie inspirée de Vienne, mais bien par un lien vivant. Le comte Badeni rêvait la constitution d'une majorité composée des Polonais, des Tchèques et des Allemands modérés, et la transformation de l'Empire par une série de réformes successives faites dans un esprit autonomiste.

Au point de vue des intérêts généraux de la monarchie, il est difficile de critiquer ce programme, mais l'exécution en était ardue. Il y avait deux manières d'arriver au but. La plus simple aurait été d'obtenir que les concessions indispensables fussent faites volontairement aux Tchèques par les Allemands. Mais on ne pouvait guère compter là-dessus, vu

la crainte inspirée à ces derniers par le radicalisme de leurs électeurs. Aussi, pour épargner aux Allemands le désagrément de faire eux-mêmes les premiers pas, le gouvernement publia-t-il les Ordonnances sur l'emploi des langues en Bohême et en Moravie. Elles décident, en substance, l'égalité absolue des deux langues tchèque et allemande dans tous les services publics; toutefois, l'unité administrative était garantie par ce fait, que l'allemand demeurerait exclusivement langue des communications avec l'administration centrale.

Le gouvernement espérait que les Allemands accepteraient cette base de négociations et qu'il réussirait à trouver, en modifiant sur quelques points de détail le principe d'égalité absolue, la possibilité de rétablir la paix entre les deux peuples. Le comte Badeni était tout disposé à faire aux Allemands des concessions dans les districts de la Bohême où les Tchèques forment la minorité de la population. Des fautes de tactique de la part du gouvernement, et, d'autre part, la crainte qu'inspiraient aux députés allemands leurs électeurs, détruisirent bientôt les espérances du ministre. Les Allemands réussirent à enflammer le *furor teutonicus* dans toute l'Autriche. Peu de gens ayant lu, moins encore ayant compris ces Ordonnances, les orateurs de la gauche à la Chambre, les tribuns farouches des meetings populaires, réussirent à répandre cette légende que les droits sacrés des Allemands étaient en danger. Le peuple les crut. Le cabinet Badeni tomba.

Cette victoire ne suffit pas aux Allemands. Ils se mirent en tête de réunir tout ce qui est Allemand en Autriche, même les pays alpins catholiques, demeurés jusque-là en dehors de l'agitation nationaliste, sous le drapeau du germanisme menacé. C'est pourquoi la tentative que fit le ministère Gautsch d'apaiser le radicalisme allemand en abolissant les Ordonnances du comte Badeni demeura sans résultat.

Voyant qu'ils avaient réussi à terroriser tout ce qui est autorité dans l'État, les Allemands exigèrent l'abolition de toutes les concessions faites aux Tchèques depuis le comte Taaffe, et le rétablissement de la langue allemande comme langue unique d'État. Ces prétentions excessives, injustifiables, de la gauche allemande forcent actuellement le gouvernement

à renoncer à tous les projets de réconciliation et à chercher son point d'appui auprès des partis de la droite autonomiste, Tchèques, Slovènes, Croates, Ruthènes. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il ne suffit pas de faire quelques concessions nationales à ces partis, et d'obtenir qu'ils votent le renouvellement du Compromis austro-hongrois. Ce serait là de la politique au jour le jour, un pis-aller. Il faut beaucoup plus. Il faut garantir l'Empire contre le retour de crises pareilles à celle qui le déchire depuis plus d'une année, et donner des bases nouvelles à cette monarchie étrange, qui, par sa vitalité, a surpris jusqu'ici amis et ennemis. Pour cela, il faut une politique aux vues lointaines, qui ne craigne pas les responsabilités et qui ne recule pas devant les obstacles accumulés par la routine bureaucratique et les préjugés invétérés. Il est nécessaire absolument de retourner aux vieilles traditions historiques. Ceci n'emporte pas la rupture de tous les liens qui unissent les diverses parties de l'Empire. Même si l'on n'avait pas introduit la centralisation au xviii^e siècle, il aurait fallu créer des institutions communes, unifier la législation économique. Personne, d'ailleurs, en Autriche, ne veut porter atteinte à ce qui fait la force de l'Empire au dehors, surtout à l'unité de l'armée. Ce qu'on ne peut pas admettre, c'est l'unité mécanique, superficielle d'un centralisme exagéré, cause de tout le mal dont souffre la monarchie des Habsbourg.

*
* *

Dans la vie peu complexe du siècle où Marie-Thérèse a fondé ce système, il pouvait, à la rigueur, sembler utile : les fonctions de l'État étaient alors très simples. Mais aujourd'hui, où la vie économique et sociale est si intense, si compliquée, le centralisme ruine l'Autriche. On ne peut pas impunément administrer avec la même formule des pays riches comme la Bohême, la Moravie, la Silésie, et des pays pauvres comme les provinces des Alpes, la Gallicie ou la Dalmatie. Le centralisme n'a pas permis aux pays riches de développer toutes leurs richesses naturelles, tandis qu'il s'est fait sentir plus désastreusement encore dans les pays naturellement pauvres. La bureaucratie, dans un État si divers au

point de vue des races et des conditions économiques, ne peut être que formaliste, tandis que la vie économique moderne réclame l'activité systématique d'une administration publique prenant sa tâche au sérieux. On n'a qu'à voir ce qu'est devenue la Hongrie après trente ans de liberté.

Tous les peuples de l'Empire sont intéressés à cette transformation, et non pas seulement les Tchèques. Ceux-ci ont, il est vrai, une raison de plus pour réclamer une large décentralisation : cette raison, ce sont leurs droits historiques à l'indépendance législative et administrative des pays de la couronne de saint Wenceslas, droits qui n'ont jamais été abrogés, auxquels ils ne renonceront jamais, mais qu'ils sont cependant tout disposés à mettre en harmonie avec les intérêts économiques des autres pays de la monarchie. ✓

Une autre raison impose la politique de décentralisation, et elle est décisive : c'est la question allemande. Le centralisme a créé l'union des Allemands d'Autriche. En général, les Allemands ne sont pas enclins à oublier leur patriotisme local. Ceci, on peut le constater en Allemagne, même après les grandes victoires de l'idée allemande. En Autriche, malgré le centralisme, malgré les efforts des cabinets allemands libéraux, le parti conservateur des pays alpins est demeuré autonomiste et fidèle à son programme de l'égalité des droits pour toutes les nationalités de l'Autriche. Mais il est à redouter qu'aujourd'hui les nationalistes radicaux, parlant au nom des frères allemands *cruellement opprimés*, ne rallient les Allemands de la Styrie et du Tyrol. Une partie du clergé, craignant de perdre son influence traditionnelle, commence à y prêcher le nationalisme allemand. Personne, en Tyrol, ne connaît la Bohême, personne n'a vu *ces terribles persécutions*, mais tout le monde y croit. Qu'on chasse les pauvres ouvriers tchèques des ateliers, qu'on boycotte les employés tchèques parce qu'ils ont les uns et les autres l'insolence de rester Tchèques, cela, on l'ignore et on ne veut pas y croire. On entend dire de tous côtés que les Allemands de Bohême seront tchéquisés dans un court délai, que c'est l'œuvre des malheureuses Ordonnances sur les langues : et les têtes dures du paysan de Tyrol et de Styrie s'enflamment. Et supposons qu'on n'arrête pas ce mouvement, qu'il soit encouragé

par la jeunesse allemande, imbuë des théories pangermanistes. stimulé par les luttes nationales au Parlement, luttes inévitables dans un Parlement central où chaque nationalité combat pour ses droits ou ses privilèges : les Allemands, que les politiques libéraux voulaient unir pour en faire l'appui de leur centralisme, se grouperont tous en un parti nationaliste radical, mais cette fois contre l'État, contre l'idée immanente de l'Autriche, c'est-à-dire contre l'idée de justice et d'égalité pour tous les peuples.

C'est le grand danger pour l'Empire. Jusqu'ici, l'Allemagne officielle n'encourage pas les tendances pangermanistes en Autriche. Elle ne ménage même pas les avertissements sérieux. Mais l'entraînement de l'esprit national peut être plus fort que la volonté du gouvernement, et devenir un grave danger pour les relations des deux empires. Il faut faire tout ce qui est possible pour empêcher que la question allemande en Autriche ne devienne la question d'Autriche. Quant aux moyens d'éviter ce grand danger, ils apparaissent clairement à qui connaît les causes de la crise actuelle. C'est le centralisme qui est l'origine des prétentions des Allemands : il faut donc en finir avec le centralisme, sans pourtant porter atteinte à l'unité de l'Empire.

Mais pourrait-on grouper au Parlement une majorité capable de discerner, au milieu d'intérêts si différents, ce qu'il peut y avoir de commun aux différents pays de l'Empire? Toutes les élections ultérieures apporteront des éléments toujours plus incohérents, plus incapables du travail législatif, qui est plus difficile en Autriche qu'ailleurs, parce qu'il doit opérer sur des données disparates. Il est donc indispensable de relever le niveau du Parlement. Avec les élections directes, c'est impossible. On ne peut y parvenir que par une sélection, par des élections indirectes, en rendant aux diètes le droit d'envoyer leurs députés au Reichsrath. Celui-ci, moins nombreux, sera plus capable d'un travail utile. Aujourd'hui, le droit de suffrage dans les élections aux diètes est trop restreint : on l'étendra. Il faudra également, dans chaque diète, garantir aux minorités nationales et sociales le droit de représentation proportionnelle au Reichsrath. Mais la condition *sine qua non* de la réforme,

c'est d'exclure du Parlement central toutes les questions de nationalité. Les luttes nationales à Vienne doivent finir. Il faut avoir le courage d'assurer les droits de chaque nationalité autrichienne par une loi *ad hoc*. Des curies nationales, avec une autonomie nationale et le droit de *veto*, devront être instituées. sinon la crise actuelle se prolongera éternellement. La réforme une fois accomplie, les diètes, appelées à une activité nouvelle, féconde, et le Parlement central, réduit à une compétence limitée, pourront reprendre un travail dont la vie économique et sociale a le plus grand besoin.

Tout cela, certes, est impossible sans une mesure radicale. Mais le centralisme, ayant été introduit par un coup d'État, pourrait sans injustice être supprimé de la même façon. En politique, il faut savoir quelquefois tailler dans le vif : cette opération inévitable, l'Empire est, grâce à Dieu, assez fort pour la supporter sans danger. Et que l'on ne vienne pas nous opposer que les Allemands seront poussés à bout : cela est hors de doute, mais il faut se décider, car il est impossible de condamner pour toujours l'Autriche aux luttes nationales, à ce mal qui s'attaque aux racines même de l'État. Personne ne veut porter atteinte aux droits légitimes de la nationalité allemande : ce serait là une faute politique aux conséquences incommensurables. Mais la majorité des peuples de l'Autriche ne veut plus de privilèges pour la minorité. La langue allemande conservera d'ailleurs toujours sa place prépondérante dans l'armée et dans les administrations centrales ; pour donner en outre toute sécurité à ceux des Allemands qui ont encore des sentiments autrichiens, une loi sur les nationalités devra intervenir, qui introduira les réformes dont nous parlions plus haut. Enfin, une autonomie étendue devra être accordée aux Allemands des pays alpins ; ceux-ci resteront fidèles à leur programme conservateur, autonomiste et avant tout autrichien.

*
* *

La crise constitutionnelle n'est pas de nature à affermir la situation extérieure de l'Autriche-Hongrie ; mais les complications intérieures n'ont pas atteint, comme on pourrait le croire, les forces de la monarchie. Les finances de l'Empire

n'ont jamais été plus brillantes qu'à présent. Les querelles nationales n'ont pas permis, il est vrai, de s'occuper suffisamment des besoins économiques ; mais les pays de la Cisleithanie, une fois délivrés des entraves du centralisme, pourraient fournir à l'État tout ce dont il aura besoin pour conserver son rang de grande puissance. Quant à l'armée, tous les doutes qui se sont élevés à son égard sont injustes. En cas de besoin, les soldats de toutes nationalités feraient leur devoir comme ils l'ont toujours fait. Quand l'Autriche a perdu des batailles, ce n'est ni parce que ses soldats ont manqué de courage, ni parce qu'ils parlaient des langues différentes : la faute en fut plutôt à ceux qui ne parlaient que l'allemand. Néanmoins, il est évident que dans une certaine mesure les événements intérieurs peuvent avoir quelque influence sur la position de l'Autriche dans le monde.

À ce point de vue, la politique autrichienne mérite une attention particulière. L'habileté des Habsbourg a réussi à créer l'Autriche, qui était une nécessité historique. Entre l'Europe, encore en voie de formation, et l'Orient turc menaçant, il fallait un État fort, qui protégèât l'évolution du monde occidental. Cette grande mission historique n'avait été remplie ni par les rois de Bohême, ni par ceux de Hongrie : elle échut à Ferdinand I^{er} de Habsbourg, qui, en 1526, réunit la Bohême, la Hongrie et les pays autrichiens. Défendre l'Europe contre le danger musulman, assurer aux peuples si divers de son empire la paix et la sécurité, telle fut la tâche qui lui incombait. Pour la politique expansive de l'époque, cette tâche pouvait paraître modeste : aussi les empereurs de la maison de Habsbourg ne s'en contentèrent-ils pas. Ils ne virent pas que leur véritable tâche était de donner à leurs États jusque-là indépendants, partant, ennemis les uns des autres, une cohésion, de les enchaîner par les liens indissolubles de l'intérêt commun, de remplacer ainsi l'accidentelle union dynastique par le permanent, par l'union réelle. Empereurs du Saint-Empire, défenseurs du catholicisme, ils voulaient la suprématie en Europe et dans le monde. Cette politique, avec ses guerres perpétuelles, ils la soutinrent, en grande partie, grâce aux ressources des riches pays de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie ; mais ces ressources avaient des

limites, et le rêve aboutit, à la mort de Charles VI, à une catastrophe inévitable.

Marie-Thérèse essaya de réunir ses possessions en un faisceau. Malheureusement elle eut recours, comme nous l'avons vu, au moyen le plus facile en apparence, au centralisme. La grande impératrice réussit à sauver son patrimoine, diminué toutefois de cette Silésie, dont la richesse inépuisable avait été souvent la suprême ressource du crédit des empereurs. L'Empire garda une place importante parmi les États européens et résista aux ébranlements de la période napoléonienne. Le XIX^e siècle allait faire naître pour lui de nouveaux dangers. Les États européens avaient fait, dans le passé, de la politique d'extension. Ils avaient pris ce qui était à prendre sans se demander si les peuples qu'ils annexaient ne détruisaient pas l'unité nationale du pays conquérant, s'ils n'apportaient pas un élément de dissolution plutôt que de force. Le principe des nationalités, la grande idée du XIX^e siècle, plaça l'Autriche en face d'un problème d'une gravité suprême. On le sentit bien à Vienne. De là toute cette germanisation à outrance, qui, au lendemain de 1848, caractérisa l'absolutisme de Bach. Les Habsbourg se refusaient à oublier l'Empire germanique, et, pour pouvoir siéger sans rougir parmi les grands et petits princes de l'Allemagne, et les présider, ils voulaient avoir une Autriche qui fût allemande, au moins extérieurement. Les hommes d'État autrichiens échouèrent dans cette entreprise : l'Italie et l'Allemagne se constituèrent aux dépens de l'Autriche, et les rêves traditionnels des Habsbourg s'évanouirent à jamais.

Cet Empire, n'ayant jamais été que l'expression d'intérêts dynastiques, devait se trouver dépaysé au milieu d'une Europe toute pénétrée de nationalisme. A Vienne, on ne vit pas que l'unique raison d'être d'un État aussi étrangement constitué, c'était d'assurer un refuge à des peuples trop petits pour être indépendants, mais assez forts pour défendre leur liberté ; qu'il fallait assurer à ces peuples le libre développement de leur individualité ; prouver par là au monde que l'idée de nationalité n'avait pas pour conséquence nécessaire la lutte à outrance, l'agrandissement d'une race aux dépens des autres. Assurer le bonheur, la liberté de tous ses

peuples, à l'intérieur ; à l'extérieur, vouloir la paix, et être assez forte pour la faire respecter, telles sont, en somme, les deux tâches de l'Autriche-Hongrie. Jusqu'ici, le gouvernement est loin d'avoir accompli la première. Quant à la seconde, ce n'est pas sans peine qu'un État ayant derrière lui de si longues et si vastes traditions historiques peut s'y résoudre, surtout au moment où les autres grandes puissances s'apprêtent à se partager le monde ; mais le temps et la force des choses l'imposeront nécessairement à l'Autriche.

On comprend qu'ayant perdu la suprématie en Allemagne, l'Autriche se soit tournée vers l'Orient. Mais il était trop tard. Si, jadis, au moment où ses frontières étaient menacées par les Turcs, au lieu de poursuivre la chimère impériale, elle avait rassemblé toutes ses forces pour tirer profit des belles victoires du prince Eugène, elle se serait assuré un autre avenir. L'Autriche-Hongrie réussit, il est vrai, en 1878, à se faire attribuer la Bosnie et l'Herzégovine, et ce lui fut une compensation pour la perte de la Lombardo-Vénétie ; mais elle fit plus : forte de la Triple Alliance, elle essaya de s'emparer de l'influence prépondérante dans les États balkaniques. En soutenant la Bulgarie et la Serbie pour s'en faire des alliés éventuels, elle s'engageait dans une voie très dangereuse pour elle et pour la paix de l'Europe.

*
* *

C'est un bonheur pour l'Autriche-Hongrie que cette politique n'ait pas abouti à une catastrophe. Ce qui serait curieux, c'est qu'on voulût jamais la recommencer. La rivalité avec la Russie se poursuivrait dans des conditions trop inégales. La Russie a pu commettre quelques fautes en dotant, par exemple, des pays à peine émancipés du joug turc, d'un régime constitutionnel à l'européenne. C'est ainsi qu'en Bulgarie le parlementarisme, pour lequel le peuple n'était pas mûr, a permis à quelques hommes entreprenants de mettre la main sur le gouvernement pour l'exploiter contre l'incommode « libératrice ». Mais, en fin de compte, la Russie a un grand avantage : c'est d'être slave et orthodoxe ; les populations oublient à la longue les Kaulbars pour ne se souvenir que

des milliers de soldats russes morts pour elles. L'Autriche, au contraire, puissance catholique, et jusqu'à ces derniers temps mal disposée pour les Slaves, peut tout au plus gagner quelques individus : les masses populaires lui seront toujours inaccessibles. La Bosnie et l'Herzégovine en fournissent un exemple. L'administration autrichienne a beau y faire des merveilles pour donner au pays tout ce dont la civilisation moderne dispose, elle n'a cependant pas réussi à gagner les cœurs des Serbes orthodoxes. Les droits de la langue serbe sont sauvegardés avec un souci digne d'éloges ; néanmoins, le gouvernement se heurte toujours à la méfiance de la majorité de la population.

Aussi, reconnaissant la faiblesse de ses moyens d'action, le peu de profits qu'elle retire en comparaison des risques courus, l'Autriche a renoncé à sa politique d'antagonisme contre la Russie. D'autre part, celle-ci portant moins d'intérêt aux pays balkaniques à mesure qu'elle s'avance en Asie, il s'est produit une détente réciproque, qui a abouti à l'accord de Saint-Pétersbourg. La liberté des États de la péninsule, une réserve absolue quant à leurs affaires internes, la volonté ferme de ne pas permettre que, dans ces pays, des politiciens trop habiles se jouent de la rivalité des deux grands États, le maintien du *statu quo* et de la paix aux Balkans, voilà une politique sage et féconde que recommandaient depuis longtemps les adversaires des tours de force à Belgrade et à Sofia. Elle a triomphé parce qu'elle répond aux intérêts vitaux des deux Empires.

Seulement, cette orientation de la politique extérieure dans la seule voie qui soit profitable à l'Autriche est-elle conciliable avec la Triple Alliance, conclue précisément en vue d'une agression éventuelle de la Russie ?

La Triple Alliance subsiste toujours, mais elle repose incontestablement sur des bases trop étroites, à présent que la politique des États européens déborde notre continent pour s'étendre au monde entier. Elle rappelle ces vieux clavicins sur lesquels on a joué aux beaux jours de jadis : on les garde précieusement comme des reliques trop chères et trop décoratives pour être mises au rancart ; mais on ne s'en sert plus. Si, aux heures solennelles, on éprouve le besoin

de les ouvrir encore, on a beau jouer avec gravité et ferveur, les cordes détendues ne rendent plus les beaux sons d'autrefois. Ce pacte a rendu de grands services à l'Europe : personne ne saurait le nier. L'alliance franco-russe étant le corollaire naturel de la Triple Alliance, l'équilibre européen se trouve établi sur un fondement solide, sur la crainte d'une guerre qui, en envoyant sous les drapeaux tout ce que l'Europe a de jeune et de vigoureux, serait un crime de lèse-humanité en même temps qu'une catastrophe économique. La stabilité des relations pacifiques a permis aux États de se lancer dans les entreprises coloniales. L'expansion européenne en Extrême-Orient et en Afrique eût été impossible si la paix n'avait pas été assurée sur le continent. Mais la réalisation de ce plan grandiose d'un partage du monde ne pouvait être sans conséquences sur le système général des alliances. D'une politique nouvelle naissent de nouvelles combinaisons. Personne ne s'est donc étonné de voir la France, l'Allemagne et la Russie marcher d'accord en Chine contre l'Angleterre.

Si l'alliance franco-russe dépasse le champ de la politique purement continentale et trouve une base relativement durable dans ce fait qu'elle peut servir éventuellement contre l'Angleterre, la Triple Alliance, au contraire, plus étroite, perd journellement de son intérêt. Dans tous les cas, le fondement de l'alliance austro-allemande, c'est-à-dire l'antagonisme menaçant de l'Autriche et de la Russie aux Balkans, n'existe plus : les toasts échangés à Pétersbourg en avril 1897 le prouvent suffisamment. Naturellement, ils ne signifient pas la fin de la Triple Alliance. Les alliés font même les manifestations nécessaires pour inspirer au monde la foi dans la solidité des liens qui les unissent. N'est-ce pas pour des considérations de cette espèce que, dans la question crétoise, nous avons vu, l'Allemagne quittant le terrain avec éclat, l'Autriche la suivre discrètement dans la même voie, malgré l'intérêt qu'elle pouvait avoir à rester aux côtés de la Russie ? Il est vrai que l'Italie, montrant plus d'indépendance et moins de scrupules, se séparait franchement de ses deux alliées pour demeurer dans le concert européen.

Quant au nouvel accord austro-russe, il est plus solide qu'on n'est porté à le croire. Il ne s'agit pas, en effet, d'un

rapprochement dû exclusivement aux sympathies personnelles des souverains ou aux bonnes dispositions passagères de leurs ministres; c'est une évolution nécessitée par l'aspect nouveau sous lequel se présente la question d'Orient. Des tentatives de rapprochement entre ces deux États furent faites plusieurs fois dans le passé, mais sans aboutir. La dernière même, celle qui fut faite à Reichstadt à la veille de la guerre de 1876, faillit produire un conflit aigu. C'est qu'alors la situation était différente. Pour la Russie et pour l'Autriche, des intérêts de la plus haute gravité étaient en jeu. La première, disposant d'une flotte encore modeste sur la mer Noire, voyait dans la possession de Constantinople, d'une part un moyen de fermer une porte toujours ouverte à l'ennemi, de l'autre un débouché vers la Méditerranée et même vers des mers plus éloignées, Chypre et Suez n'étant pas encore aux mains des Anglais. Pour la seconde, qui, en Dalmatie et Croatie, était la voisine immédiate de la Turquie, il y avait un intérêt immédiat à maintenir le sultan à Constantinople et à garantir ainsi les Balkans de la domination russe.

L'antagonisme austro-russe s'accrut encore, en 1878, lorsque, par l'acquisition de la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche devint elle-même une puissance balkanique. Un rôle nouveau s'ouvrait pour elle, et M. de Bismarck semblait l'y pousser. Dans ses Mémoires, il dit, sans insister il est vrai, que l'Autriche aurait un moyen de résoudre la question d'Orient : inaugurer, dans les Balkans, un régime fédéraliste sur le modèle de l'Allemagne. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Autriche chercha à affermir sa prépondérance en Bulgarie et en Serbie, et qu'elle réussit même, aidée de l'Allemagne, à attirer la Roumanie au sein de la Triple Alliance.

Sous l'action du temps et des événements, cette rivalité aiguë, dangereuse pour la paix européenne, s'est apaisée. D'une part, la Russie, outre que le développement de sa politique asiatique diminuait à ses yeux l'importance des Balkans, se trouva rassurée par la tournure que prirent les choses en Bulgarie. Après la chute de M. Stamboulouff, il devint évident que l'ère d'hostilités systématiques contre la Russie était close à tout jamais. Les deux empires virent qu'en intervenant sans cesse dans les luttes intérieures, mesquines et person-

nelles, ils faisaient surtout le jeu des intrigants. Le comte Goluchowski s'est exprimé à ce sujet, devant les dernières Délégations, d'une manière si précise que ses paroles seront certainement comprises dans la péninsule, surtout en Serbie. D'autre part, au point de vue purement balkanique, Constantinople n'a plus la même importance. La Turquie, qui en est maîtresse, ne menace plus sérieusement la péninsule. Elle n'eût peut-être pas triomphé des Grecs aussi facilement sans les notes identiques des comtes Goluchowski et Mourawieff, qui ont retenu la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro prêts à prendre les armes. Si la Turquie fait encore quelque figure, c'est parce que l'on n'est pas d'accord pour partager ses dépouilles. Il n'y a rien là qui puisse inquiéter l'Autriche. La Russie, de son côté, n'est plus hypnotisée par le rêve sentimental dont Sainte-Sophie est le symbole : les États balkaniques devenus pour elle inoffensifs, et sa flotte de la mer Noire, aujourd'hui puissante, suffisent à garantir la sécurité de ses frontières méridionales.

Le danger de voir Constantinople aux mains d'une puissance étrangère a lui-même diminué depuis que le champ de la politique des États européens s'est étendu. L'Angleterre est la seule concurrente dangereuse pour la Russie, mais la Russie a le moyen d'arrêter l'Angleterre sur bien d'autres points. Même alliée aux États-Unis, en supposant réalisé le rêve de M. Chamberlain, l'Angleterre serait moins forte que la Russie. Celle-ci peut attaquer la puissance britannique aux Indes, et, si jamais elle perdait sa flotte dans une rencontre navale, elle pourrait au besoin s'en passer pour défendre ses intérêts en Chine. Le transsibérien d'une part, et de l'autre le chemin de fer transcaspien poussé jusqu'à Tachkent et Ferghana ont plus de valeur qu'une grande flotte dans une guerre contre l'Angleterre. Quand les lignes transsibérienne et transcaspienne se seront rejointes, quand la Perse sera desservie par une voie ferrée, la Russie pourra tranquillement attendre l'heure des définitives décisions quant à la domination dans l'Asie centrale et orientale.

Mais, quand nous disions que la question de Constantinople a perdu de son importance, nous ne pensions qu'à l'ancienne rivalité austro-russe. A un autre point de vue, Constantinople

1895-1905 or
Japanese war
illusion

se présente cependant, aujourd'hui, comme un point de la plus haute importance. Le sultan ne domine plus dans les Balkans, mais il est encore le maître de l'Asie Mineure, et, par là même, le détenteur de la route la plus courte vers les Indes. Or, si l'Autriche se désintéresse de Constantinople, il n'en est pas de même de l'Allemagne qui a remplacé l'empire des Habsbourg dans sa rivalité contre la Russie, et cela avec une puissance, un élan qui doivent donner à réfléchir à Londres comme à Pétersbourg.

*
* *

A Berlin, on a, aujourd'hui, des ambitions qui ne se bornent évidemment pas au protectorat des chrétiens d'Orient. M. de Bismarck n'était pas partisan de l'expansion coloniale. Il a créé l'Allemagne, et toute sa politique tendit à consolider sa grande œuvre. La Triple Alliance n'avait pas d'autre but que de préserver l'Empire des dangers qui pourraient venir de l'ouest et de l'est. Aussi le chancelier était-il très sincère quand il affirmait que la question d'Orient ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. C'est même parce qu'il se désintéressait des Balkans qu'il espérait pouvoir ne pas rompre les liens intimes qui unissaient Berlin à Pétersbourg. Or cette politique du fondateur de l'Empire est aujourd'hui surannée. Les progrès de l'industrie et du commerce, la nécessité de leur trouver des débouchés, en ont créé une nouvelle. Le commis-voyageur allemand qui se montre partout où il y a quelque chose à vendre, que l'on rencontre en des pays où les agents anglais, français ou autrichiens n'ont jamais mis le pied, a été le protagoniste de la politique coloniale allemande. En vingt-cinq ans, le commerce extérieur de l'Empire s'est accru d'une manière formidable : victoire autrement féconde que celles remportées aux champs de bataille. Pendant que les industries française, anglaise, autrichienne perdaient leur clientèle en Roumanie, en Serbie, en Bulgarie, dans tous les Balkans et dans le Levant, les chiffres de l'exportation allemande prenaient des proportions énormes. Le gouvernement ne put se désintéresser de cet état de choses ; la politique purement européenne du prince de Bismarck dut

faire place à une politique coloniale qui engage l'Allemagne partout : en Asie, en Afrique, dans l'Océan Pacifique. Le commerce allemand n'avait pas oublié la Turquie. Avec les officiers et les employés, des commerçants, des directeurs de banque se rendirent à Constantinople. Des compagnies allemandes construisirent des chemins de fer en Asie Mineure, à Angora et Konieh, y fondèrent des colonies allemandes, et, tout à coup, l'influence politique de l'Allemagne sur le Bosphore dépassa celle de toutes les autres puissances.

Le gouvernement allemand comprit admirablement son nouveau rôle. Le sultan n'eut jamais de protecteur plus fervent que l'empereur d'Allemagne. On l'a bien vu dans la guerre avec la Grèce et dans la question crétoise. Le fameux « Drang nach Osten » s'est manifesté d'une manière fort désagréable pour les autres puissances intéressées. Il sera évidemment difficile d'empêcher les Allemands d'obtenir l'autorisation de mener leur chemin de fer jusqu'à Bagdad et au golfe Persique, et voilà l'Allemagne maîtresse du chemin le plus court, et économiquement le plus avantageux, vers les Indes. La Russie, voisine de l'Asie Mineure, a été bien surprise de voir surgir à Constantinople un concurrent autrement dangereux, autrement puissant et actif que l'Autriche. Au rival traditionnel en succédait un nouveau, auquel elle n'avait pas songé. Il occupait tout ce qui pouvait être occupé sans que l'on eût jamais attribué une importance quelconque à cette infiltration lente mais sûre. On s'apercevra peut-être bientôt, même à Vienne, que l'Autriche perd successivement les marchés de l'Orient au profit de l'Allemagne, et que son influence politique à Constantinople décroît à mesure que grandit celle de l'Allemagne.

Pourtant, en dépit de ces modifications profondes qui ont une portée historique à peine saisissable encore, on voudrait soutenir que la Triple Alliance est restée ce qu'elle était autrefois ! M. de Bismarck lui-même avait bien vu qu'un moment pourrait venir où la combinaison qu'il avait créée perdrait sa valeur, quand il disait : « La Triple Alliance n'est ni plus ni moins qu'une manœuvre stratégique, adaptée à l'état de la politique européenne à la date où cette alliance fut conclue ; mais pas plus que beaucoup de triples et de quadruples

alliances d'autrefois, pas plus que la confédération germanique surtout, elle ne vaut pour tout l'avenir ni ne désile les changements qui peuvent survenir. » Les changements prévus par M. de Bismarck se sont aujourd'hui réalisés. Cependant — et nous rentrons ici dans la politique intérieure de l'État autrichien — la Triple Alliance garde de chaleureux partisans en Autriche. Ces défenseurs de l'accord austro-allemand, ce sont toujours, bien entendu, les Allemands d'Autriche. Ils considèrent les liens qui unissent Vienne à Berlin comme une alliance de deux États allemands, et cette alliance leur apparaît comme l'unique moyen de sauver leur situation privilégiée. Mais n'y a-t-il pas là une dangereuse atteinte à l'indépendance de l'Autriche-Hongrie, — et, du reste, les nationalistes allemands ont-ils le moindre souci de cette indépendance? Pour en juger, il suffit de rappeler l'inqualifiable conduite des Allemands lors d'un incident récent. Le Gouvernement prussien ayant procédé à l'expulsion en masse de sujets autrichiens sous prétexte qu'ils étaient slaves, le comte Thun, interpellé à ce sujet, déclara que des mesures de représailles auraient lieu si les expulsions prenaient un caractère hostile à l'Autriche. Bien que ce langage fût naturel, on vit la presse allemande de Cisleithanie prendre parti avec véhémence pour le Gouvernement prussien. Il y a là une attitude humiliante, et l'on dirait vraiment, d'après l'interprétation qu'en font les Allemands d'Autriche, que le traité austro-allemand va jusqu'à entamer les droits de souveraineté de l'Autriche-Hongrie. Manière de voir contre laquelle on ne saurait trop énergiquement protester.



Cependant l'Autriche est et demeure un grand État, possédant une armée forte et bien organisée, qui peut jouer un rôle décisif dans les conflits éventuels dont dépendra l'avenir de l'Europe. Elle n'a pas besoin de s'abriter sous l'aile protectrice d'une autre puissance; il suffit qu'elle comprenne sa vraie mission. Admirablement placée au centre de l'Europe, elle doit être le point stable de l'équilibre européen, la garantie du maintien de la paix, renoncer aux conquêtes, être prête à défendre son indépendance contre qui que ce soit. Une

politique d'entente cordiale entre la Russie et l'Autriche-Hongrie est le vœu le plus ardent de tous ceux qui veulent que l'Autriche vive et prospère. Ils y voient pour l'Autriche une possibilité de s'émanciper de la protection parfois encombrante de l'Allemagne. Même en restant dans la Triple Alliance, l'Autriche a de nouveau les mains libres. Une politique sage, conservatrice, indépendante, loyale envers tous, lui assurera une place largement honorable parmi les grandes puissances, même si elle ne prend aucune part au partage des continents et si les alliances actuelles, en raison d'une situation politique modifiée, perdent leur importance d'autrefois.

Mais, pour s'assurer cette place dans le concert européen, l'Autriche a besoin d'une réorganisation intérieure. Elle doit vaincre, comme nous l'avons dit plus haut, les prétentions des radicaux allemands, et donner à ses peuples les moyens de se développer librement. La paix à l'intérieur, comme la paix au dehors, doit être l'unique devise de la politique autrichienne. Le radicalisme allemand menace trop l'avenir de la monarchie et même la paix européenne, pour qu'il soit permis de tarder à prendre des mesures énergiques. Rien n'empêche d'agir librement à l'intérieur. Depuis l'entente de Saint-Pétersbourg, l'Autriche n'a plus besoin de voir dans l'ambassade d'Allemagne à Vienne le suprême arbitre de ses destinées. Il est possible et il est temps d'arrêter ce pangermanisme autrichien, qui entend l'accord austro-allemand au sens d'une subordination de l'Autriche à l'Allemagne. A l'aide de l'Autriche subordonnée, la sphère d'action politique et économique de l'Allemagne s'étendrait de Hambourg à l'Asie Mineure. C'est une perspective propre à suggérer des réflexions. Il est naturel que tous ceux parmi les peuples d'Autriche qui veulent la monarchie souveraine et indépendante combattent jusqu'à épuisement de leurs forces cette idée, qui équivaldrait pour la monarchie à la ruine de la souveraineté.

Espérons que les Allemands n'auront plus jamais en Autriche une position assez forte pour leur permettre de réaliser ce rêve, et qu'il ne se trouvera pas de gouvernement pour leur rendre l'omnipotence d'autrefois. Aujourd'hui, ce n'est pas aux Allemands libéraux, à un parti d'État, qu'on

procurerait cette omnipotence; ce serait au nationalisme intransigeant, dont les idées sont ouvertement prêchées au Parlement par M. Schœnerer. Hélas! il n'est pas permis de se faire illusion: l'Allemagne commence à s'intéresser à l'agitation pour l'*Alldeutschland* que mènent les Allemands d'Autriche. C'était inévitable. L'Allemagne est devenue si puissante, elle possède des forces d'expansion si vivaces, que le rêve d'un Empire allant d'une mer à l'autre devait naître dans les têtes exaltées des pangermanistes. Un nouvel Empire allemand, de Hambourg à Trieste, ne serait-ce pas le Saint-Empire des siècles passés? La fantaisie surchauffée des chauvins du pangermanisme ne s'arrête même pas à Trieste. L'Autriche une fois absorbée, on irait plus loin. Ils se disent que Constantinople n'est plus qu'une succursale de Berlin, que l'administration turque est remplie d'Allemands, et l'Asie Mineure, elle-même, est suffisamment préparée pour recevoir les bienfaits de la civilisation allemande. Et voilà l'Allemagne aux portes de l'Inde! Elle devient ainsi la maîtresse absolue des destinées du monde entier.

Quand on pense que la pauvre Autriche est seule à barrer le chemin qui mène à la domination universelle, on comprend les séductions du programme pangermaniste. Certes, la politique officielle de l'Allemagne est trop loyale envers l'Autriche pour encourager ces tendances, et, tant que le gouvernement ne changera pas de ligne de conduite, les anciens adversaires de la Triple Alliance, en Autriche, n'auront eux-mêmes rien à redire aux relations intimes et amicales des deux empires. Mais le danger est dans les progrès de l'agitation irrédentiste en Autriche. Si le parti de M. Schœnerer réussit à gagner les paysans déjà entamés des Alpes, comme il a gagné les Allemands de la Bohême et de la Moravie, si tous les Allemands de l'Autriche deviennent pangermanistes, la pression exercée sur l'opinion en Allemagne deviendra si forte que le gouvernement, avec la meilleure volonté du monde, ne pourra plus y résister. La question allemande en Autriche deviendra la question d'Autriche, l'une des plus graves qui se soient posées depuis des siècles. Aucun État européen ne saurait admettre la victoire des idées pangermanistes ni tolérer un démembrement de l'Autriche. La conservation de

L'Autriche serait, éventuellement, un devoir suprême pour l'Europe. Ici est la sauvegarde future de la monarchie : elle peut et doit y puiser une foi incbranlable dans son avenir. Le gouvernement a, en Autriche, le devoir d'enlever à l'agitation pangermaniste tout caractère dangereux. Les temps sont passés d'une politique de routine bureaucratique : il faut un homme d'État, et des décisions énergiques.

La grande majorité des peuples autrichiens veut ardemment l'Empire fort, pour pouvoir y vivre libres et sans entraves. Partout où une unité d'action est nécessaire, comme dans les questions militaires ou économiques, ils voudront cette unité avec une énergie d'autant plus sincère qu'ils seront plus libres dans leur développement national, intellectuel et matériel. « Pas de nation privilégiée, l'Autriche à tous ses peuples », voilà la formule. Les peuples d'Autriche béniront celui qui leur donnera enfin la paix, source de prospérité et de force. A l'étranger, où l'on commence à croire que la personne sacrée, aimée et vénérée de l'empereur François-Joseph est le seul lien qui tient encore unis les membres disparates de la monarchie, on s'apercevra que ce pessimisme n'est point fondé. Les peuples, heureux dans leur liberté, sacrifieront tout pour défendre leur dynastie historique. Seul, le défaut de clairvoyance des hommes, de ceux qui sont aux affaires, pourrait compromettre l'avenir de la monarchie. L'Autriche a tout ce qu'il faut pour vivre, pour rester le grand État qu'elle fut, pour devenir même quelque chose de plus, l'État chargé de la plus noble des missions, celle de défendre loyalement, sur le point le plus dangereux, l'équilibre européen.

Espérons que l'Autriche-Hongrie saura devenir cet État.

Vienne, décembre 1898.

D^r KAREL KRAMARSH

Membre du Reichsrath et de la Diète de Bohême.

POÉSIES

I

OFFRANDE

Priapos, dieu clément qui fleuris les vergers,
Je te consacre, afin que tu veuilles m'entendre,
Des bouquets de persil. des feuilles d'orangers
Et la première cosse où gonflent les pois tendres...

Toi qui ris aux amants dans le fond des jardins,
Mène vers moi Daphnis. le chevrier farouche :
Jaloux du cours égal de mes calmes destins,
Eros a tendu l'arc meurtrier de sa bouche.

Pourquoi ne vient-il pas comme d'autres bergers
Suspendre à ma maison des branches d'hyacinthe ?
Nul avant lui n'aurait d'un caprice léger
Dénoué le ruban dont ma tunique est ceinte.

— Daphnis, si tu voulais, sur le chaud de midi
Tu m'aimerais tandis que tes chèvres vont paître.
Je rirais de plaisir sous ton baiser hardi
Et nous boirions ensemble à ma tasse de hêtre.

Regarde! mes pieds nus sont comme deux pigeons
 Posés légèrement au bord de mes sandales :
 Mes bras luisants, polis et pareils à des joncs,
 Ont la fine senteur des huiles végétales.

Vois mes agneaux laineux : de leurs belles toisons
 Nous ferons une couche à nos baisers offerte ;
 Nous compterons les mois à l'odeur des saisons,
 Au parfum des fruits mûrs et des roses ouvertes.

O joueur de syrinx ! quand le soir violet
 Endormira tantôt la cigale sonore,
 Viens instruire mon cœur, au fond du bois muet,
 Des mystères charmants que ma jeunesse ignore :

Et demain au matin, par les sentiers mouillés,
 Afin d'honorer mieux la nuit initiale,
 Nous irons, les bras pleins de bouquets déliés,
 Porter à Priapos l'offrande prairiale.

II

LES RÊVES

Le visage de ceux qu'on n'aime pas encor
 Apparaît quelquefois aux fenêtres des rêves,
 Et va s'illuminant sur de pâles décors
 Dans un argentement de lune qui se lève.

Il flotte du divin aux grâces de leur corps,
 Leur regard est intense et leur bouche attentive ;
 Il semble qu'ils aient vu les jardins de la mort
 Et que plus rien en eux de réel ne survive.

La furtive douceur de leur avènement
 Enjôle nos désirs à leurs vouloirs propices,
 Nous pressentons en eux d'impérieux amants
 Venus pour nous afin que le sort s'accomplisse :

Ils ont des gestes lents, doux et silencieux,
 Notre vie uniment vers leur attente afflue :
 Il semble que les corps s'unissent par les yeux
 Et que les âmes sont des pages qu'on a lues.

Le mystère s'exalte aux sourdines des voix,
 A l'énigme des yeux, au trouble du sourire,
 A la grande pitié qui nous vient quelquefois
 De leur regard, qui s'imprécise et se retire.

Ce sont des frôlements dont on ne peut guérir
 Où l'on se sent le cœur trop las pour se défendre,
 Où l'âme est triste ainsi qu'au moment de mourir ;
 Ce sont des unions lamentables et tendres...

Et ceux-là resteront, quand le rêve aura fui,
 Mystérieusement les élus du mensonge,
 Ceux à qui nous aurons, dans le secret des nuits,
 Offert nos lèvres d'ombre, ouvert nos bras de songe.

III

VISION

Si tu veux, nous ferons notre maison si belle
 Que nous y resterons les étés et l'hiver !
 Nous verrons alentour fluer l'eau qui dégèle
 Et les arbres jaunis y redevenir verts.

Les jours harmonieux et les saisons heureuses
 Passeront sur le bord lumineux du chemin,
 Comme de beaux enfants dont les bandes rieuses
 S'enlacent en jouant et se tiennent les mains.

Un rosier montera devant notre fenêtre
 Pour baptiser le jour de rosée et d'odeur ;
 Les dociles troupeaux qu'un enfant mène paître
 Répandront sur les champs leur paisible candeur.

Le frivole soleil et la lune pensive
 Qui s'enroulent au tronc lisse des peupliers
 Reflèteront en nous leur âme lasse ou vive
 Selon les clairs midis et les soirs familiers.

Nous ferons notre cœur si simple et si crédule
 Que les esprits charmants des contes d'autrefois
 Reviendront habiter dans les vieilles pendules
 Avec des airs secrets, affairés et courtois.

Pendant les soirs d'hiver, pour mieux sentir la flamme,
 Nous tâcherons d'avoir un peu froid tous les deux,
 Et de grandes clartés nous danseront dans l'âme
 A la lueur du bois qui semblera joyeux.

Émus de la douceur que le printemps apporte,
 Nous ferons en avril des rêves plus troublants,
 Et l'Amour sagement jouera sur notre porte
 Et comptera les jours avec des cailloux blancs.

IV

DISSUASION

Fermez discrètement les vitres sur la rue
 Et laissez retomber les rideaux alentour,
 Pour que le grondement de la ville bourru
 Ne vienne pas heurter notre fragile amour.

Notre tendresse n'est ni vive ni fatale,
 Nous aurions très bien pu ne nous choisir jamais :
 Je vous ai plu par l'art de ma douceur égale,
 Et c'est votre tristesse amère que j'aimais.

La peine de nos cœurs est trop pareille, et telle
 Que nous nous mêlerions sans nous renouveler :
 Évitions le mensonge et la brève étincelle
 D'un désir qui nous luit sans pouvoir nous brûler.

La vie a mal gardé ce que nous lui donnâmes,
 Rien du confus passé ne peut se ressaisir ;
 Nous aurions tous les deux trop pitié de nos âmes,
 Après l'oubli léger et fuyant du plaisir :

Car nous entendrions sangloter notre enfance
 Pleine de maux secrets, toujours inapaisés,
 Que ne rachète pas dans sa munificence
 La réparation tardive des baisers.

V

RENOUVEAU

Étés ! qui conservez dans vos embaumements
 Les plaisirs de l'enfance et le cœur des amants,
 Saisons de tendre mal dont la vive lumière
 Renouvelle le deuil des caresses premières,
 Ne soufflez pas sur nous votre ardent souvenir !
 Lorsque dans vos chemins vous nous verrez venir,
 Retenez le parfum de vos bouches florales,
 Laissez dormir au cœur des choses végétales
 Le vénéneux passé dont le baiser nous mord,
 Le passé plus amer et plus doux que la mort.
 Ah ! ne revenez pas flotter sur notre vie,
 Fantômes odorants qui nous donnez l'envie
 Des premiers abandons et des jeunes candeurs,
 — Regrets ensevelis au tombeau des odeurs !

VI

OBSESSION

Ceux qui n'auront pas su, dès les premiers aveux,
 Éviter les regards où l'âme s'inquiète,
 Demeureront hantés du désir de leurs yeux
 Et du mal d'avoir vu leur angoisse muette.

Ils savent que jamais ils ne seront unis
 Selon le grand désir de leur vaine détresse ;
 Ils ne croient pas au goût des baisers infinis,
 A l'assoupissement des berçantes caresses.

Attirés par l'appel des regards anxieux,
 Ils errent tristement sur des routes sans bornes
 Et contemplant, penchés sur le bord de leurs yeux,
 La sirène alanguie au fond de ces eaux mornes.

Leurs douloureux désirs hurlent comme des loups.
 Le baiser sollicite et ravive leur fièvre ;
 Ils s'enlacent sans joie, et se quittent, jaloux
 Que les regards n'aient pas la volupté des lèvres...

— Vous n'accouplerez pas vos cœurs mystérieux,
 Amants voués au mal que nuls serments n'apaisent,
 O vous qui demandez aux yeux silencieux
 Le secret obstiné des regards qui se taisent !

VII

SOIR D'ÉTÉ

Une tendre langueur s'étire dans l'espace ;
 Sens-tu monter vers toi l'odeur de l'herbe lasse ?
 Le vent mouillé du soir attriste le jardin ;
 L'eau frissonne et s'écaille aux vagues du bassin ;
 Et les choses ont l'air d'être toutes peureuses ;
 Une étrange saveur vient des tiges juteuses.
 Ta main retient la mienne, et pourtant tu sens bien
 Que le mal de mon rêve et la douceur du tien
 Nous ont fait brusquement étrangers l'un à l'autre :
 Quel cœur inconscient et faible que le nôtre !...
 Les feuilles qui jouaient dans les arbres ont froid :
 Vois-les se replier et trembler, l'ombre croît,
 Ces fleurs ont un parfum aigu comme une lame...

Le douloureux passé se lève dans mon âme,
 Et des fantômes chers marchent autour de toi.
 L'hiver était meilleur, il me semble ; pourquoi
 Faut-il que le printemps incessamment renaisse ?
 Comme elle sera simple et brève, la jeunesse !...
 Tout l'amour que l'on veut ne tient pas dans les mains ;
 Il en reste toujours aux choses du chemin.
 Viens, rentrons dans le calme obscur des chambres douces :
 Tu vois comme l'été durement nous repousse ;
 Là-bas nous trouverons un peu de paix tous deux.
 — Mais l'odeur de l'été reste dans tes cheveux
 Et la langueur du jour en mon âme persiste :
 Où pourrions-nous aller pour nous sentir moins tristes ?

VIII

L'AUTOMNE

Voici venu le froid radieux de septembre :
 Le vent voudrait entrer et jouer dans les chambres ;
 Mais la maison a l'air sévère, ce matin,
 Et le laisse dehors qui sanglote au jardin.

Comme toutes les voix de l'Été se sont tues !
 Pourquoi ne met-on pas de mantes aux statues ?
 Tout est transi, tout tremble et tout a peur ; je crois
 Que la bise grelotte et que l'eau même a froid.

Les feuilles dans le vent courent comme des folles ;
 Elles voudraient aller où les oiseaux s'envolent,
 Mais le vent les reprend et barre leur chemin :
 Elles iront mourir sur les étangs demain.

Le silence est léger et calme ; par minute
 Le vent passe au travers comme un joueur de flûte,
 Et puis tout redevient encor silencieux,
 Et l'Amour qui jouait sous la bonté des cieux

S'en revient pour chauffer devant le feu qui flambe
 Ses mains pleines de froid et ses frileuses jambes,
 Et la vieille maison qu'il va transfigurer
 Tressaille et s'attendrit de le sentir entrer...

IX

VOIX INTÉRIEURE

Mon âme, quels ennuis vous donnent de l'humeur ?
 Le vivre vous chagrine et le mourir vous fâche.
 Pourtant, vous n'aurez point au monde d'autre tâche
 Que d'être objet qui vit, qui jouit et qui meurt.

Mon âme, aimez la vie, auguste, âpre ou futile,
 Aimez tout le labeur et tout l'effort humain ;
 Que la vérité soit, vivace entre vos mains,
 Une lampe toujours par vos soins pleine d'huile.

Aimez l'oiseau, la fleur, l'odeur de la forêt,
 Le gai bourdonnement de la cité qui chante,
 Le plaisir de n'avoir pas de haine méchante,
 Pas de malicieux et ténébreux secret.

Aimez la mort aussi, votre bonne patronne,
 Par qui votre désir de toutes choses croît
 Et, comme un beau jardin qui s'éveille du froid,
 Remonte dans l'azur, reverdit et fleuronne ;

— L'hospitalière mort aux genoux reposants
 Dans la douceur desquels notre néant se pâme,
 Et qui vous bercera d'un geste, ma chère âme,
 Inconcevablement éternel et plaisant...

LES

BACHELIERS DE SALAMANQUE

On voudrait trouver des mots rares, des mots précieux, pour rendre la beauté de Salamanque. Dans la plaine nue qu'entoure un cercle de pâles collines, couronnée de tours, de dômes et de clochers, elle se dresse comme une cité souveraine. Et, teinte de fines couleurs, qui vont du rose tendre au jaune d'or, lumineuse sous ce ciel clair et dans cet air léger, elle s'épanouit comme une fleur.

Nulle part on ne pourrait rencontrer, resserrés dans un si petit espace, tant d'œuvres exquises, tant d'édifices somptueux. La magnificence des deux cathédrales, la majesté de leurs porches gigantesques, les lignes harmonieuses des églises, des anciens collèges; les palais chargés d'armoiries illustres où l'on voit briller le soleil des Solis, les étoiles des Fonseca, les cinq lys des Maldonado; tant d'antiques maisons dont les portes ouvertes laissent entrevoir des cours dallées de marbre, d'élégants portiques, de fines colonnades, les margelles usées des vieux puits, tout cela forme un ensemble véritablement unique : on croirait marcher dans un musée où la poésie d'un passé lointain se mêle aux impressions d'art les plus délicates.

Lorsqu'on erre dans ces rues, souvent silencieuses, on est

arrêté presque à chaque pas : une grille en fer forgé, un bouquet d'œillets sculpté sur une porte, un médaillon encastré dans un mur, une Vierge ou un saint dans une niche, une frise où se poursuivent des animaux fabuleux, un balcon d'où retombent des guirlandes, mille détails charmants attirent et retiennent. Certaines façades sont de pures merveilles, des chefs-d'œuvre de cet art minutieux et compliqué que l'on appelle l'art *plateresque*, et qui procède tout à la fois du style de la Renaissance, du style gothique et de l'architecture mauresque. Les pierres y sont ciselées comme des bijoux, découpées comme de la dentelle ; elles sont d'un grain si fin et si serré que le temps en a respecté les plus fragiles arabesques ; elles sont aussi, ces pierres de Salamanque, jaunes comme l'or ou roses comme la fleur de pêcher et toujours d'une couleur si chaude que dans les plus grises matinées d'hiver on les croirait encore éclairées par le soleil ! Le palais des Monterey, la « Maison des Morts », la « Maison des Coquilles », le couvent du Saint-Esprit, que de monuments délicieux dont on ne peut détacher ses regards, dont on voudrait emporter dans ses yeux la claire, la riante image ! Mais ce qui laisse encore l'impression la plus forte, la plus complète, c'est, à coup sûr, la place de l'Université.

Quand on s'arrête au pied de la statue de Fray Luis, le maître très illustre et très bon, on a, à sa droite, l'antique hôpital des Étudiants, le ravissant portail des Écoles Mineures, leur cloître élégant et leur petit jardin ; à gauche, les vieilles maisons que l'Université louait à ses libraires ; en face, l'incomparable façade des Grandes Écoles, les aigles, les larges blasons, les profils des « Rois Catholiques », les statues de la Force et de la Beauté ; sur le ciel se détachent le campanile et les deux cloches de la chapelle de San Jerónimo. Rien n'a changé là depuis trois siècles : les petits pavés ronds sur lesquels on marche sont les mêmes qu'ont foulés tant de graves docteurs, tant d'adolescents ivres de savoir, d'ambition et de jeunesse ; les murs, ici comme dans toute la ville, laissent encore voir aussi vifs, aussi nets qu'au premier jour, les fameux *vitores*, ces inscriptions en lettres rouges qui relatent les succès scolaires des temps anciens. Dans ce décor charmant, tout porte encore l'empreinte de la vie universitaire d'autre-

fois, tout en évoque les scènes familières et les brillants souvenirs.

*
* *

Qu'il fût de riche ou de pauvre maison, qu'il arrivât en carrosse, à cheval ou sur une mule de louage, l'étudiant qui passait, il y a trois cents ans, les fossés de Salamanque, devait se trouver tout d'abord ébloui. Vingt-cinq paroisses, vingt-cinq couvents d'hommes, vingt-cinq couvents de femmes, vingt-cinq collèges ; tout cela dominé par l'imposante masse de la cathédrale nouvelle, dont les trois nefs étaient déjà debout ; sept mille étudiants, dix-huit mille ouvriers ou marchands vivant à l'ombre de l'Université et vivant d'elle ; cinquante-quatre imprimeries et quatre-vingt-quatre librairies dans un seul quartier, occupant trois mille six cents personnes. Dans les rues, sur les places, un mouvement incessant, une rumeur qui ne s'éteignait pas. On était bien dans une capitale, et Salamanque était vraiment reine. « La reine du Tormès » : c'est le nom qu'on lui avait donné et dont aujourd'hui encore elle est fière. « O Salamanque, disait un vieux poète, il n'est pas sous le ciel de cité aussi héroïque ni d'Éden aussi précieux ; tu t'es élevée plus haut que ne peut atteindre le vol hardi du faucon. Salamanque, métropole du monde ! »

Si l'étudiant était riche, il n'avait pas à se mettre en quête d'un gîte : sa famille avait eu soin de lui louer un logis et de monter d'avance sa maison. Était-il de très haut rang, il devait mener un train magnifique et qui fit honneur à ses parents : quand arriva, par exemple, le jeune Don Gaspar de Guzman, qui fut plus tard comte-duc d'Olivares, il avait avec lui un gouverneur, un précepteur, huit pages, trois valets de chambre, quatre laquais, un chef de cuisine, sans compter les servantes et les valets d'écurie.

Pour les écoliers de plus modeste fortune, s'ils n'étaient point boursiers de quelque collège et s'ils n'avaient point dans la ville de parents qui les voulussent recueillir, ils s'adressaient à quelque « bachelier de pupilles ». On appelait ainsi des maîtres de pension qui, avec l'autorisation de l'Université et sous son contrôle, logeaient et nourrissaient

les étudiants des provinces ainsi que leurs valets : un tarif officiel fixait les prix qu'ils pouvaient exiger, et ces prix étaient des plus modiques, surtout pour les jeunes gens qui apportaient de la maison paternelle leur provision de pois chiches, de saucissons et de lard fumé. Mais, en revanche, on faisait chez eux bien maigre chère. Malgré les règlements, qui les obligeaient de donner chaque jour à chacun de leurs pensionnaires une livre de viande ou de poisson, les « bacheliers » imposaient de rudes épreuves aux robustes appétits de leurs « pupilles ». Les romans picaresques sont remplis des plaintes de leurs victimes, d'imprécations contre leur avarice et leur rapacité.

On connaît, par les descriptions de Don Pablo de Ségovie¹, la maison du licencié Cabra, dit *Vigile-Jeune*, et l'on sait quelles sortes de repas on faisait à sa table :

Après le *Benedicite*, on apporta dans des écuelles de bois un bouillon fort clair... les maigres doigts des convives poursuivaient à la nage quelques pois orphelins et solitaires. « Rien ne vaut le pot-au-feu, s'écriait Cabra à chaque gorgée; qu'on dise ce qu'on voudra, tout le reste n'est que vice et gourmandise! » — Alors entra un jeune domestique qui ressemblait à un fantôme, tant il était décharné : on aurait pu croire qu'on lui avait enlevé sur le corps la viande qu'il apportait. Un seul navet flottait dans le plat, à l'aventure : « Comment ! dit le maître, voilà des navets ! Pour moi, il n'y a pas de perdrix qui vaille un bon navet ! Mangez, mes amis; je me réjouis de vous voir à l'œuvre ! » Il découpa le mouton en si menus morceaux que tout disparut dans les ongles ou dans les dents creuses. « Mangez, mangez, répétait Cabra; vous êtes jeunes et votre appétit fait plaisir à voir ! » Hélas ! quel réconfort pour de pauvres diables qui bâillaient de faim !

Il ne resta bientôt plus dans le plat que quelques os et quelques morceaux de peau : « Cela, c'est pour les domestiques, nous dit le maître; car il faut bien qu'ils mangent et nous ne pouvons pas tout avaler. Allons, cédonz-leur la place, et vous autres, allez prendre un peu d'exercice jusqu'à deux heures, si vous voulez que votre déjeuner ne vous fasse pas de mal. »

Le docteur Cañizares, chez qui Estevanille Gonzales² avait pris pension, ne traitait pas mieux ses élèves. Un oignon, un

1. Le héros du célèbre roman de Quevedo, *El Gran Tacaño* (*Le Grand Vaurien*).

2. On sait que l'histoire de cet autre *picaro* a été librement traduite par Lesage.

peu de pain moisi formaient chez lui le fond du repas ; une fricassée de pieds de chèvre y passait pour un régal extraordinaire.

Assurément il faut tenir compte de l'habituelle exagération de ces sortes de récits : mais il paraît bien établi que la corporation des « bacheliers de pupilles » ne brillait pas en général par une libéralité excessive et qu'elle abusait un peu de la situation privilégiée qui lui était faite. La « Constitution » de l'Université lui assurait en effet un véritable monopole. Toute personne qui eût logé des étudiants sans avoir obtenu l'autorisation, sans avoir subi l'examen de capacité et de moralité, se serait exposée à payer une amende de mille maravédís et à être expulsée, en cas de récidive.

Le règlement imposait, d'ailleurs, à ces maîtres de pension des obligations multiples : ils devaient monter, dès le matin, dans la chambre de leurs écoliers pour s'assurer qu'ils étaient au travail, les empêcher de jouer aux cartes et aux dés, ne jamais laisser prononcer sous leur toit de parole impie ou déshonnête, fermer à clef la porte de leur maison à six heures du soir, l'hiver, à neuf heures, l'été, et ne la rouvrir sous aucun prétexte, sinon en cas de maladie ou de visite des parents, signaler au Juge de l'Université les jeunes gens qui auraient passé la nuit dehors. Pour que la surveillance fût plus exacte, il leur était défendu d'avoir chez eux plus de vingt « pupilles ». La Constitution avait tout prévu : si on l'avait toujours respectée, Salamanque aurait été vraiment, comme elle se piquait de l'être, « le jardin de toutes les vertus ». Mais le nombre toujours croissant des écoliers rendit bientôt impossible tout contrôle un peu rigoureux. Pour attirer la clientèle, les maîtres de pension rivalisèrent de complaisance, ne voulant point lutter de prodigalité, et la Constitution finit par avoir le sort de tous les règlements.

Dès que le nouvel étudiant s'était installé dans sa petite chambre ou dans sa riche maison, son premier devoir était d'aller se présenter aux grands dignitaires de l'Université. Le premier de tous était l'Écolâtre (*Maestrescuela*), qui portait aussi le titre de chancelier : représentant de l'autorité papale, nommé à vie, il était chargé de faire respecter les Statuts, de diriger les études, de juger au criminel comme au civil tous

ceux. maîtres, étudiants ou officiers, qui dépendaient de la juridiction universitaire. A côté de lui, le Recteur, élu seulement pour une année, représentait plus directement les professeurs des Écoles : il veillait au maintien du bon ordre, gouvernait les biens de la communauté, touchait les revenus, réglait les dépenses. Comme il était généralement de très noble famille, il relevait par son prestige personnel l'autorité d'une magistrature de trop courte durée.

Après avoir salué ces deux grands personnages, le jeune étudiant va donner son nom aux secrétaires des Écoles. On l'inscrit sur le grand registre, s'il est roturier, sur le registre d'honneur *matricula generosorum*, s'il est noble, et, à partir de ce moment, il fait partie de l'Université : il jouit de ses avantages et privilèges.

Dorénavant, il achètera tout moins cher que les autres habitants de la ville : car les objets nécessaires à son entretien, à sa subsistance ou à son travail sont exemptés de toute espèce de droits. S'il tombe malade et s'il est pauvre, il sera soigné gratuitement à l'Hôpital des Écoles. Il échappe désormais à l'autorité séculière : si la police le poursuit pour quelque délit, il trouvera toujours un asile sur le territoire franc de l'Université et, derrière les chaînes qui en marquent les limites, il pourra braver impunément les alguazils. S'il se laisse prendre, c'est à ses juges naturels qu'il devra être déféré et il pourra presque toujours compter sur leur indulgence. Arrêté pour les plus graves méfaits, vol à main armée ou même homicide, dans Salamanque, hors de Salamanque et jusque dans une province lointaine, il sera toujours ramené devant le *Maestrescuela* qui seul décidera de son sort. — Enfin, et ce n'est pas là le plus médiocre avantage, il a l'honneur d'appartenir à un corps illustre entre tous, déjà vieux de quatre siècles, respecté de l'Europe entière et que l'Espagne considère comme une de ses gloires. L'Université de Salamanque est alors à l'apogée de sa grandeur ; elle ne le cède qu'à Paris et elle a été appelée « la seconde lumière du monde ». Les maîtres qu'elle a formés sont recherchés par les écoles les plus lointaines ; ils vont enseigner sa doctrine en France, à Rome, à Padoue, en Bohême, en Pologne et en Lithuanie. Christophe Colomb est venu lui

soumettre ses projets et en a reçu de précieux encouragements. Les princes et les prélats la consultent sur l'interprétation des lois et même sur des points de dogme. Les papes lui font la faveur de lui notifier leur élection par des lettres particulières. Tout monarque montant sur le trône d'Espagne lui demande de le reconnaître par une déclaration solennelle. Quand le roi leur rend visite, les maîtres et les docteurs le reçoivent assis et la tête couverte. Lorsque Charles-Quint était venu à Salamanque, où l'on avait dépensé, pour lui faire une réception grandiose, « plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour fonder une ville », il avait avoué que rien ne lui avait fait autant d'impression qu'un acte public de l'Université. — Tous les écoliers pouvaient prendre pour eux une petite part de ces hommages : quelque honneur en rejaillissait sur le plus humble d'entre eux ; c'était un titre, même aux yeux des plus ignorants, d'avoir étudié à Salamanque.



Une fois « immatriculé », comme on disait, le nouveau venu pouvait commencer à suivre les cours. Il revêtait la soutane brune et le collet, se coiffait du bonnet carré et, tenant à la main son portefeuille et son écritoire, il se dirigeait dès le matin vers les Écoles.

De chaque rue débouchaient des troupes bruyantes de jeunes gens. Dans la *Rua*, qui était le quartier des libraires, le tumulte devenait assourdissant : entre les étalages où s'empilaient les in-folios, où se dressaient les rouleaux de parchemin, toute une foule se pressait. Criant, chantant, s'interpellant, les groupes se hâtaient vers les bâtiments de l'*Estudio*, se répandaient sur la place du Vieux Collège, remplissaient le *patio* des Écoles Mineures, assiégeaient les portes de l'Université, s'écrasaient sous le portique du cloître. Toutes les provinces de l'Espagne étaient là représentées, depuis l'Estramadure jusqu'à la Navarre et à la Catalogne, et même des nations étrangères, comme la France et l'Italie. On pouvait reconnaître les Andalous à leurs rires, à leurs gestes exubérants, les Valenciens à leur allure indolente, les Galiciens à

leur tournure rustique, les Castellans à leur air de noblesse et à leur gravité.

A mesure qu'approchait l'heure des cours, le flot montait encore. Les collèges, presque tous établis dans le voisinage de l'Université, ouvraient en même temps leurs portes, et leurs élèves, s'avancant en bon ordre, sous la conduite d'un régent, se frayaient un passage au travers de la foule.

Presque tous étaient vêtus d'un long manteau brun, et les divers établissements ne se distinguaient les uns des autres que par la couleur de la *beca*, pièce de drap longue de trois aunes qui formait un pli sur la poitrine et, passant par-dessus les deux épaules, retombait par derrière jusqu'aux talons.

Voilà qu'arrivaient, portant la *beca* brune, les dix-sept boursiers du Collège de San Bartolomé, qui tous avaient dû prouver qu'ils ne comptaient parmi leurs ancêtres ni morisque ni juif converti. Derrière eux marchaient les vingt-deux élèves du Collège de l'Archevêque et leurs deux chapelains : leur manteau était largement échancré et la bande était écarlate. Voilà les boursiers d'Oviedo, avec la *beca* bleue, et ceux de Cuenca avec le manteau violet. Ces quatre collèges étaient les fameux *Colegios Mayores*. Installés dans des bâtiments magnifiques, richement dotés par d'illustres fondateurs, ils ne recevaient que des jeunes gens de très grandes familles. Dès qu'une place y devenait vacante, elle était briguée par vingt concurrents. Beaucoup de pères pensaient alors, comme le Don Beltran de la *Vérité suspecte* que, « le chemin des lettres est celui qui conduit le plus sûrement à la fortune et que pour un fils cadet c'est la meilleure porte qui mène aux honneurs de ce monde ». Et ils ne se trompaient guère : dans l'élite privilégiée qui s'était formée en ces maisons l'Université choisissait ses recteurs, le roi ses conseillers et ses juges, l'Église ses prélats. En moins de deux cents ans, le Collège de Cuenca donna à l'Espagne six cardinaux, vingt archevêques, huit vice-rois, quatre grands inquisiteurs ; le Collège d'Oviedo, trois gouverneurs de royaumes, quatre grands inquisiteurs, soixante-sept évêques, dix-neuf archevêques, quatre cardinaux et un saint.

Voici maintenant les collégiens des Ordres Militaires qui égalent en importance les *Mayores* et leur disputent le premier

rang dans les cérémonies : les dix-huits étudiants de Santiago portent brodée sur la poitrine la rouge croix de Saint-Jacques ; ceux de Saint-Jean-de-Jérusalem se reconnaissent à leur croix de Malte et à leur bonnet plat, ceux d'Alcantara et de Calatrava aux insignes de l'Ordre.

Voici enfin l'interminable défilé des Collèges Mineurs : Santa Cruz, Santa Maria de los Angeles, San Lazaro, San Elias, Cañizares, la Magdalena, Nuestra Señora de Loreto, Santo Tomas ; et puis la troupe noire des moines, frères et autres réguliers qui sortent des Collèges ecclésiastiques, les Hieronymes, les Minimes, les Carmélites chaussés, les Augustins, les Franciscains, les Dominicains de San Esteban, les Bénédictins de San Vicente. — Sur ce fond sombre se détachent quelques costumes de couleurs plus vives : le manteau jaune et la *beca* violette des collégiens de Santa Maria de Burgos, la soutane blanche et la *beca* bleue des Orphelins de la Conception, qui vont toujours tête nue, même sous la pluie. Voici encore les « Verts », de l'Insigne Collège de San Pelayo, les « Jolis Garçons », du Collège de San Miguel, dont les dames de Salamanque admirent fort le brillant uniforme : manteau bleu de ciel coupé par une bande écarlate. Ces jeunes gens roux, au teint clair, qu'on remarque au milieu de toutes ces faces brunes, ce sont les Irlandais qui viennent se faire instruire des vérités de la foi catholique dans un collège que Philippe II a fondé : ils ont tous juré d'aller plus tard prêcher à leurs frères la loi évangélique et de s'offrir au martyre pour les racheter ; ils excitent l'étonnement par le soin minutieux qu'ils prennent de leur toilette et parce qu'ils vont se baigner dans le Tormès, hiver comme été.

*
* *

Cependant l'heure sonne : le nègre de l'horloge monumentale frappe neuf fois le timbre de son marteau ; les deux béliers se redressent et retombent ; les anges et les rois mages se prosternent au pied de la statue de la Vierge : avant même que se soit arrêtée l'ingénieuse mécanique, les salles de cours sont envahies.

Quelques-unes de ces salles sont toutes petites : ce sont

celles où l'on enseigne des matières très spéciales comme l'hébreu ou le chaldéen. D'autres, comme celle de droit canon, peuvent contenir plus de deux mille auditeurs. Toutes ces salles sont fort obscures, éclairées par deux ou trois petites fenêtres. L'installation est peu confortable : on s'assied sur une poutre fort étroite, on écrit sur une poutre un peu plus large, tachée d'encre, chargée d'inscriptions. La chaire du maître est d'une simplicité extrême ; il a pour siège un coffre de bois noir dans lequel il enferme ses livres quand la leçon est finie. Au pied de la chaire est le tabouret de l'*actuante*, l'étudiant qui lira les textes.

Les retardataires se hâtent, poursuivis par le bedeau porte-verge, et se pressent dans le fond de la salle, où ils resteront debout. Le cours commence.

Ces cours sont aussi nombreux que dans la mieux pourvue de nos Universités modernes. Il n'y a pas moins de soixante-dix chaires : dix de droit canon, dix de « lois », c'est-à-dire de droit civil, sept de médecine, sept de théologie, onze de philosophie, une d'astrologie, une de musique, une de langue chaldéenne, une d'hébreu, quatre de grec, dix-sept de rhétorique et de grammaire. Les juristes tiennent le premier rang, et de beaucoup : ce sont eux qui ont le plus d'élèves et qui reçoivent les plus forts traitements. Un docteur de droit canon touche deux cent soixante-douze florins, tandis qu'un professeur de logique ou de philosophie morale n'en a que cent, un professeur de rhétorique ou de mathématiques soixante-dix.

Plusieurs de ces maîtres sont connus dans toute l'Europe : Pedro Ponce, qui le premier a essayé d'instruire les sourds-muets, le théologien Suarez, le mathématicien Pedro Ciruelo, le philosophe Arias Montano. Le plus illustre de tous est Fray Luis de Leon, poète espagnol et latin, savant en les langues grecque et hébraïque, théologien, moraliste et érudit. Dénoncé à l'Inquisition pour avoir reçu des Flandres des livres suspects, accusé d'avoir voulu dépouiller le *Cantique de Salomon* de son sens mystique et surnaturel, il a été conduit dans la prison de Valladolid : après cinq années d'examens et d'interrogatoires, il a été soumis à la question ; relâché enfin, faute de preuves, il est venu reprendre ses leçons « avec la même quiétude et la même allégresse d'âme » et,

pour effacer d'un mot le souvenir de la dure épreuve, simplement il a commencé son premier cours par les paroles consacrées : « Ainsi que je vous le disais hier... »

A côté de ces maîtres d'une haute valeur intellectuelle et morale, il en est un assez grand nombre qui se soucient peu de faire œuvre personnelle. Surveillés de près par l'Église, préoccupés surtout de ne rien dire qui soit contraire à la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, ils s'en tiennent aux explications fixées par les programmes et se bornent à lire et à commenter les « ouvrages de texte ». A défaut de la gloire, qu'ils n'ambitionnent pas, ils ont la certitude d'être appelés un jour dans un des Conseils royaux, d'obtenir un canonat ou quelque haute dignité ecclésiastique, ou d'arriver, tout au moins, à la *jubilacion*, c'est-à-dire à l'honorable retraite que l'Université assure à ses bons serviteurs.

Pendant la leçon, les étudiants prennent peu de notes : ils écoutent, les coudes sur la table. Plusieurs sortent au milieu du cours ; d'autres arrivent des salles voisines : ce va-et-vient continuel provoque naturellement un certain désordre. Beaucoup de maîtres font leur cours au milieu du bruit ; quelques-uns, qui sont impopulaires ou qui manquent d'autorité, sont assez fréquemment l'objet de manifestations d'autant plus tumultueuses que l'imposante masse des « juristes » est toujours disposée à prêter son concours aux tapageurs. Il se produit parfois de tels scandales qu'il faut aller quérir le recteur, et que l'Écolâtre lui-même arrive accompagné de son alguazil, de son procureur fiscal et du greffier de l'Audience ecclésiastique.

Plutôt que de recourir à ces interventions assez humiliantes, certains maîtres emploient, pour se faire respecter, des procédés quelque peu brutaux. Torrès, qui fut professeur à Salamanque, raconte en ses Mémoires que chaque année, dans sa leçon d'ouverture, il intimidait les mauvais plaisants en les menaçant de leur rompre la tête. Et ce n'était pas là une menace en l'air :

Un soir, dit-il, une lourde brute, un garçon de trente ans, étudiant en théologie et en grossièreté, me hurla je ne sais quelle ordure. Voici la récompense que reçut son audace : je pris sur le rebord de ma chaire un énorme compas de bronze qui pesait trois ou quatre

livres pour le moins et je le lui jetai au museau. Par bonheur pour lui, et pour moi, il esquiva le coup, sans quoi je lui aurais sûrement fait jaillir la cervelle... — A partir de ce jour-là, ajoute Torrès, ce garçon se tint tranquille.

La leçon finie, tandis que s'écoule bruyamment le flot des écoliers, le maître sort de sa classe et va, ainsi que l'y obligent les règlements, *assistir al poste*, c'est-à-dire « s'adosser au pilier ». Appuyé contre une des colonnes du cloître, il attend que les plus studieux de ses élèves viennent lui soumettre leurs doutes ou lui demander sur la matière du cours un supplément d'informations.

Pendant ce temps, l'étudiant fraîchement débarqué s'engage imprudemment au travers des groupes qui s'attardent sous le portique; il admire les pompeuses inscriptions dont les murs sont couverts, les fresques où sont représentées Minerve, l'Astronomie, la Justice, l'Occasion et la Fortune: les armoiries de l'Université qui s'abritent sous la tiare pontificale et sont entourées de l'orgueilleuse devise : « Dans toutes les sciences, Salamanque est la première. — *Omnium scientiarum princeps Salmantica docet.* » Il monte l'escalier, dont les riches sculptures représentent des chevaliers combattant des taureaux, il pénètre dans la bibliothèque, où sont ouverts sur des pupitres d'énormes in-folios attachés avec des chaînes de fer, il s'égaré dans le cloître supérieur et s'arrête enfin émerveillé devant la vieille horloge.

L'endroit est connu : s'ils ne se sont pas encore trahis par leur démarche hésitante et leur air embarrassé, les nouveaux venus se signalent toujours à l'attention des anciens par l'étonnement qu'ils manifestent en face de ce chef-d'œuvre de mécanique.

A peine une victime s'est-elle ainsi désignée que les deux cloîtres se remplissent de cris, d'appels, de vociférations. En un instant, l'étudiant novice est entraîné dans la rue ou dans le *patio* des Écoles Mineures, et là commence un jeu assez barbare. Tout d'abord, on forme le cercle autour du malheureux : quelques plaisants s'en détachent, le saluent avec d'excessives démonstrations de politesse et lui demandent fort civilement des nouvelles de sa famille. Ils le félicitent ironiquement sur la coupe de sa soutane et sur la qua-

lité du drap et, pour en mieux essayer la qualité, ils en tirent les manches à les arracher; ils admirent la forme élégante de son bonnet neuf. se le passent de main en main, en écrasant les quatre pointes et ne manquent pas, en le remettant sur sa tête. de le lui enfoncer jusqu'aux oreilles. Ils rentrent enfin dans le rang, tandis que le pauvre garçon se dégage et rajuste son col déchiré; et ici il faut encore donner la parole à don Pablo de Ségovie :

Ils étaient plus de cent autour de moi. Ils commencèrent à renifler, à tousser, et, au mouvement de leurs lèvres, je vis qu'il se préparait des crachats. Le premier, un mauvais gamin catarrheux, me visa, en disant : « Voilà le mien ! — Je jure Dieu, m'écriai-je, que tu me la... » Une véritable pluie tomba sur moi de toutes parts et m'empêcha de finir ma phrase. Je m'étais couvert la figure avec un pan de mon manteau; tous m'avaient pris pour cible, et il fallait voir comme ils pointaient bien. Quand ils s'éloignèrent, j'étais de la tête aux pieds blanc comme neige.

Plusieurs jours de suite, le nouveau venu doit subir ce répugnant supplice. Quand il a échappé à un premier groupe de persécuteurs, d'autres mettent la main sur lui, l'étourdissent de leurs sifflets et de leurs huées, dansent des rondes autour de lui. le poussent dans une classe vide, le hissent dans la chaire et l'obligent à prononcer un discours.

Il n'échappe à ces brimades qu'en achetant au prix de quelques diners des protections efficaces : il finit par convier un certain nombre de camarades à un banquet, dont la tradition a fixé le menu : du mouton, des perdrix et la moitié d'un poulet pour chaque convive. Au dessert, on confère au nouveau le titre d'ancien et on lui en décerne pompeusement les lettres patentes.

*
* *

Le voilà maintenant sacré étudiant : il peut choisir son genre de vie. S'il est studieux et de bonnes mœurs, il sera assidu aux cours et aux offices, il visitera souvent ses maîtres, le curé de sa paroisse, les supérieurs des couvents voisins; son divertissement sera d'assister aux tragédies latines qui se jouent dans le préau du Collège Trilingue et d'écrire des vers pieux pour les concours qui sont ouverts chaque année en

l'honneur du Très Saint Sacrement. S'il aime le plaisir, il trouvera bien des occasions de se distraire, et il ne manquera pas de joyeux compagnons.

La grande majorité des étudiants se soucient beaucoup moins de compulsier saint Thomas, Aristote ou Bartole que de jouir de leur liberté et de leur jeunesse. Les cartes et les dés, les quilles et la pelote, les longs bavardages sur le marché de la *Verdura* ou sous les galeries de la place de Saint-Martin, les promenades aux bords rians du Tormès qui fuit entre les peupliers, les flâneries sur le vieux pont romain, aux pieds du légendaire taureau de granit, les sérénades sous les balcons des jolies filles, les combats avec les jaloux qui viennent troubler les concerts, les bruyantes mêlées où l'on se casse les guitares sur la tête, tous ces joyeux passe-temps remplissent agréablement la vie. Malgré les terribles menaces des règlements universitaires, la ville est remplie d'aimables personnes d'abord engageant et de vertu peu farouche : on les rencontre le matin dans les églises, escortées de quelque duègne ou de quelque tante d'emprunt ; elles se tiennent, l'après-midi, sur leur balcon, exposant aux regards un visage fardé et une gorge fort découverte ; le soir venu, trompant par d'ingénieux stratagèmes la vigilance du maître de pension, on va les retrouver à la taverne : parfois même on se hasarde à les introduire dans l'austère maison, et ce sont alors des fêtes inoubliables, dont l'inquiétude double le plaisir.

Quand la bourse est à sec, ce qui ne tarde guère, si aux pressants appels qu'on leur adresse les parents impitoyables ne répondent que par de bons conseils, si le muletier du village natal, qui sert de courrier et de commissionnaire, n'apporte au lieu des doublons attendus qu'une douzaine de saucisses et un sac de pois, on flétrit solennellement la barbarie des pères en brûlant à la flamme d'une chandelle la lettre décevante, et tous les camarades entonnent en chœur le chant traditionnel qui s'appelle la *Paulina* : « Parents cruels et féroces, parents, nouveaux Nérons, pères qui n'envoyez pas la portion quotidienne, puissiez-vous souffrir, chaque semaine, notre faim de chaque jour, et, comme brûle ce papier, puisse l'argent que vous nous refusez se changer en charbon dans vos coffres. Amen ! »

Ces malédictions soulagent, mais n'enrichissent pas. Cependant il faut vivre : quand on a quelque crédit, on s'adresse aux usuriers qui pullulent et que la police traque vainement; lorsqu'on ne peut plus user de cet expédient, on n'a plus d'autre ressource ni d'autre distraction que d'aller « courir », comme on dit, c'est-à-dire voler à l'étalage.

C'est là, d'ailleurs, un jeu fort à la mode et qui n'a rien de déshonorant. Tous les héros de romans picaresques se vantent d'avoir pratiqué ce genre de sport et voici, par exemple, en quels termes notre don Pablo conte ses prouesses :

Je passais un soir dans la grand'rue; il y avait fort peu de monde: à l'étalage d'un confiseur, j'aperçois une caisse de raisins secs. Je prends mon élan, je mets la main sur la boîte et je me sauve. Le confiseur se précipite après moi, et, derrière lui, ses domestiques et ses voisins. La caisse était lourde: malgré mon avance, je vis qu'ils allaient m'atteindre. Au coin d'une rue, je jette ma boîte à terre, je m'assieds dessus, je roule mon manteau autour de ma jambe et, la tenant à deux mains, je me mets à crier: « Ah! que Dieu lui pardonne! Il a marché sur moi! » Toute la bande accourt en hurlant: « Frère, me disent-ils, un homme n'a-t-il pas passé par ici? — Il est déjà loin! il m'a foulé aux pieds; mais loué soit le Seigneur! » Ils repartent au plus vite, et tranquillement j'emporte la boîte au logis.

Mes camarades, à qui je contai l'aventure, me félicitèrent chaudement de mon succès; mais ils ne voulaient pas croire que les choses se fussent passées comme je le disais. Piqué au jeu, je les conviai à venir le lendemain me voir courir une autre boîte.

Ils furent exacts au rendez-vous; mais cette fois les boîtes étaient rangées dans l'intérieur de la boutique et on ne pouvait songer à en saisir une avec la main: l'entreprise paraissait donc impossible, d'autant plus qu'averti, le confiseur se tenait sur ses gardes. A quelques pas du magasin, je tire mon épée dont la lame était fort solide, je me précipite dans la maison en criant: « Meurs! Meurs! » et je porte une pointe dans la direction du marchand. Il tombe à la renverse en demandant confession; je pique une boîte, je l'enfile avec mon estoc et je décampe. Les camarades étaient émerveillés de mon adresse et mouraient de rire en voyant la mine que faisait le confiseur; il suppliait qu'on l'examinât: « Je suis blessé, disait-il; c'est un homme avec qui j'ai eu une querelle. » Mais, quand il leva les yeux, le désordre que j'avais mis parmi les autres boîtes lui fit deviner le larcin et il se mit à faire tant de signes de croix qu'on crut qu'il n'en finirait point. Jamais, je l'avoue, aucun succès ne me donna autant de joie.

Ces continuelles rapines inspirent aux marchands une légitime méfiance : ils redoublent de précautions, mais les écoliers redoublent d'ingéniosité et d'audace ; l'exaspération des gens de police, les mois de prison et les centaines de coups de fouet prodigués aux maladroits qui se font prendre, les menaces si redoutées de l'Église, tout cela, en accroissant le péril, ne fait que rendre le jeu plus passionnant, et entre les boutiquiers et la race aventureuse des étudiants le duel se continue pendant plusieurs siècles.

Le plus terrible ennemi du bourgeois pacifique, c'est l'écolier mendiant et vagabond, de ceux qu'on appelle *gorrones* ou chevaliers de la *Tuna*¹. Il y a à Salamanque une légion de ces étudiants faméliques. Quelques-uns d'entre eux sont venus autrefois pleins de nobles ambitions et de résolutions vertueuses : gâtés par les mauvaises compagnies, ils ont lassé la patience de leurs parents et, reniés par eux, ils se sont faits sujets du royaume de gueuserie. Les autres ont commencé par être pages ou valets de quelque fils de famille : ils ont d'abord, comme c'est l'usage, suivi les cours à ses côtés, répétant chaque soir avec lui la leçon de la journée et profitant du savoir de son précepteur : mais, si légère qu'elle fût, ils ont fini par se fatiguer de cette dépendance, et ils ont préféré à une condition si paisible et à un bien-être assuré l'imprévu d'une existence errante et son inquiète liberté.

Tous, serrés dans une soutane rapiécée ou drapés dans un manteau troué, ils se promènent fièrement par les rues de Salamanque, espérant quelque heureux hasard ou méditant quelque « tour de main ». On les voit dès le matin attendant sur le seuil des couvents la distribution des écuelles de soupe, et c'est de là que leur vient leur surnom de *sopistas*. Dans la journée, ils trompent leur faim en allant demander aux nonnes quelques gobelets d'une boisson rafraîchissante qu'elles fabriquent et dont elles ne sont pas avares, et souvent même ils emportent la tasse, au risque de décourager la charité. Mais, pour assurer le repas du soir, ils ne peuvent compter que sur la générosité d'un riche camarade, sur la crédulité d'un débutant et, plus sûrement, sur leur propre savoir-faire.

¹ La *Tuna*, c'est la vie de paresse et d'aventures.

Les pains du boulanger, les melons et les piments du marché aux légumes, les pralines et les nougats du confiseur, les outres de vin accrochées à la porte des tavernes, ce qui se mange et ce qui se boit, tout leur est d'une bonne prise : les marchands de marrons connaissent par de fâcheuses expériences la rapidité de leurs jambes et la dextérité de leurs mains ; les rôtisseurs et les pâtisseries les voient avec inquiétude respirer l'odeur de leurs étalages.

L'Université débonnaire n'efface pas leurs noms de ses registres ; mais ils paraissent rarement au pied des chaires : ils entrent par une des porte du cloître et sortent par l'autre. « On en connaît, dit un contemporain, qui après dix années de matricule ne savent ni lire ni écrire. » Mais, s'ils sont mal renseignés sur les *Súmulas* ou sur les Décrétales, ils connaissent à merveille mille petits métiers peu recommandables. Tricher au jeu, faire l'office de spadassin ou d'entremetteur, jouer auprès des filles galantes le rôle du frère qui veille sur l'honneur du nom et duper ainsi l'amoureux novice, mendier sous le porche des églises, un emplâtre sur l'œil et le rosaire à la main, fabriquer de fausses clefs, rompre les cadenas, piller les dépenses des collègues et dévaliser les chambres des boursiers, transformer les *cuartos*¹ simples en *cuartos* doubles en les élargissant à coups de marteau, voilà le vrai fond de leur savoir. Lorsque, à la suite d'une bataille avec le guet ou de quelque grave friponnerie, l'air de la ville leur paraît malsain, ils s'en vont courir la campagne, s'associent à des montreurs de singes ou à des joueurs de gobelets, chantent dans les bourgs au sortir des offices et tendent le bonnet aux personnes charitables ; parfois aussi ils se déguisent en captifs échappés des bagnes d'Alger et attendrissent les villageois en leur faisant voir sur un tableau grossièrement enluminé quels tourments endurent les pauvres chrétiens quand ils tombent aux mains des Maures infidèles.

Dès qu'ils croient pouvoir affronter impunément les regards du Corregidor, ils rentrent à Salamanque avec quelques maravédís dans leur poche et ne tardent point à y reprendre le « métier », le « saint et bon métier », qui finira peut-être par

1. Le *cuarto* est une monnaie de cuivre qui valait quatre maravédís.

les conduire aux galères, à la prison ou même aux *finibus terre*, c'est-à-dire à la potence.



Pour le commun des étudiants, qui ne vont pas au delà des ordinaires espiègleries et qui se privent des fortes émotions de l'existence picaresque, la vie de Salamanque offre encore assez d'imprévu. Mille événements y rompent la monotonie des jours.

Tout d'abord, les fêtes religieuses sont une perpétuelle occasion de congés. Sans parler de Noël, de la semaine sainte, de la Pentecôte et de la Fête-Dieu, dix fois au moins dans l'année l'Université ferme ses portes en l'honneur de la Sainte Vierge : pour la Conception de Notre-Dame, l'Expectation de Notre-Dame, la Nativité de Notre-Dame, la Présentation, la Purification, l'Annonciation, la Visitation, l'Assomption de Notre-Dame, etc. Les grands saints et les saints locaux sont chômés aussi avec une singulière exactitude : et ce sont alors des cérémonies magnifiques, d'interminables processions serpentant dans les rues étroites de la ville, tandis que sonnent les cent clochers, des expositions d'images et de reliques, des pèlerinages vers des chapelles éloignées ou vers des lieux qu'ont illustrés des miracles, des foires, des repas sur l'herbe, des troupes chantantes, des bals dans les carrefours, des « jeux de cannes » où des seigneurs en costume jaune et blanc simulent des combats contre des chevaliers vêtus de satin cramoisi, des concerts où le psaltérion, la harpe, la mandore et la cornemuse de Zamora mêlent leurs sons aux métalliques accords de la guitare. La fête de San Marcos est l'occasion d'un divertissement assez étrange. Les étudiants achètent, aux frais de la cité, un taureau de belle apparence, ils le conduisent à la cathédrale où il écoute la messe fort dévotement ; après l'office, ils le promènent dans la ville en demandant l'aumône à chaque porte : ils lui attachent enfin entre les cornes des fusées auxquelles ils mettent le feu, et le lâchent affolé dans les rues où il renverse tout et met les passants en déroute.

Le jour de la Saint-Martin, toute la ville est en joie : c'est à cette date qu'a lieu l'élection du nouveau Recteur. Au sortir du cloître de l'Université, où l'on vient de proclamer son nom, il fait au travers de Salamanque la traditionnelle promenade, le *paseo*. Le cortège est d'une extraordinaire magnificence : le nouvel élu appartient presque toujours à l'une de ces illustres familles qui ont donné à l'Université tant de brillants élèves et tant de puissants protecteurs : les Mendoza, les Guzman, les Pimentel, les Cordova, les Sandoval, les Luna, les Pacheco, les Maldonado, les Fonseca ; il n'hésite pas à dépenser des sommes considérables pour effacer par l'éclat de son équipage les souvenirs laissés par ses prédécesseurs. Derrière lui défilent les docteurs, les maîtres, les officiers, les étudiants. Il est d'usage qu'à cette occasion chaque écolier renouvelle sa garde-robe et que les jeunes gens riches habillent de neuf leurs pages et leurs valets. Tous les couvents, tous les collèges ont orné leur façade ; tous les habitants ont suspendu à leurs fenêtres des tapisseries, des couvertures, des étoffes de couleur. Ce jour-là, la cité entière témoigne son attachement à l'Université qui fait sa prospérité et sa gloire.

En dehors de ces solennités, divers événements viennent encore jeter dans la vie scolaire une singulière animation. Ce sont d'abord les *oposiciones*. Dès qu'une chaire devient vacante, un concours est aussitôt ouvert et dans tout le royaume le Recteur adresse un appel aux *opositores* ou candidats. Les épreuves de ce concours sont publiques ; elles comprennent généralement une leçon d'une heure sur un sujet fixé d'avance, une critique de la leçon par les concurrents, une réponse du candidat à ces critiques, et enfin une série de discussions improvisées sur divers points du programme. A Salamanque, où l'organisation de l'*Estudio* est essentiellement démocratique, ce ne sont pas les docteurs qui choisissent leur futur collègue, ce sont les étudiants de la Faculté qui désignent leur futur maître. Quoique ces jeunes gens fassent tous leurs efforts pour rester dignes d'un tel privilège et pour juger avec équité, on devine cependant qu'il y a bien des compétitions, bien des intrigues, et que tout ce monde remuant et passionné est violemment agité par l'approche d'une *oposicion*. On voit se former des partis, de

véritables factions. Chaque concurrent peut compter sur l'appui de ses compatriotes ; il fait d'ordinaire, quelques jours avant les épreuves, un certain nombre de cours où il attire le plus d'auditeurs qu'il peut et où se comptent ses amis et ses adversaires ; il trouve toujours à la sortie un groupe d'admirateurs pour l'aclamer et lui faire escorte. Il arrive que des *opositores* plus fortunés recourent à des manœuvres peu délicates pour assurer un succès qu'ils jugent douteux. Ils tiennent table ouverte pendant une ou deux semaines, et c'est là une bonne aubaine pour les pauvres *sopistas* ; leurs plus chauds partisans vont attendre aux portes de la ville les nouveaux étudiants qui arrivent de leur province ; ils leur font mille civilités, les conduisent dans une hôtellerie et les y régalent plusieurs jours de suite, pour obtenir leurs voix. Malgré tout, il ne paraît pas qu'en un si long espace de temps il se soit jamais produit à Salamanque d'élection vraiment scandaleuse.

Dès que le résultat du vote est connu, les camarades du concurrent heureux se précipitent vers sa maison et remplissent sa rue de cris assourdissants ; mais cette victoire, que tant de voix lui annoncent, n'est pas officielle encore, et il doit en savourer silencieusement le plaisir. La tradition veut qu'il ne se montre point avant que le Recteur lui ait fait tenir le *testimonium delate cathedræ*, c'est-à-dire l'acte de nomination. Quand on voit apparaître au bout de la rue le bedeau de l'Université avec le rouleau de parchemin, le tumulte augmente encore : la porte est enfoncée, on arrache au vainqueur son bonnet, on le couronne de laurier, on le soulève de terre, et un vrai torrent l'entraîne jusqu'aux Écoles, renversant sur sa route les tréteaux des marchands. Suant, essoufflé, la soutane au vent, le nouveau maître fait son entrée dans le cloître sur les épaules de ses admirateurs ; on le porte jusqu'à la chaire qu'il vient de conquérir et il en prend possession au milieu d'acclamations enthousiastes. Pendant ce temps, les plus riches de ses amis ont loué des chevaux : après avoir fait des courses folles dans les rues en criant son nom à tous les échos, ils pénètrent dans la cour de l'Université, tournent autour des colonnes, comme pris de vertige, et font entrer leurs chevaux jusque dans les classes.

Tout le jour, le vacarme continue. Quand la nuit est tombée, un cortège se forme. Tenant à la main des torches et des lanternes, agitant au-dessus de leurs têtes des palmes et des branches de laurier, plusieurs centaines d'étudiants vont reprendre chez lui le héros de la journée et lui font faire le tour de Salamanque. D'immenses écriteaux, portés au bout d'une perche, font connaître au peuple son nom, le nom de son pays et son nouveau titre. A chaque instant partent des coups de pistolet, éclatent des pétards; des fusées montent dans le ciel. La ville est illuminée: les gens les plus pauvres ont mis sur le rebord de leur fenêtre une lampe ou une chandelle: les religieuses même ont allumé des flambeaux à la porte de leurs couvents. Parfois le cortège s'arrête devant une église, un collège, une maison bâtie en pierres de taille; on dresse une échelle, un étudiant y monte et trace avec une encre rouge, faite d'huile et de sang de bœuf, une inscription admirative, comme on en voit encore des milliers sur les murs de Salamanque. Puis la troupe reprend sa marche, toujours plus nombreuse et plus bruyante. Aux chants, aux sons de la musique se mêlent les airs de triomphe qui glorifient à la fois le nouveau maître et sa province: *Vitor Don Pedro, Vitor Castilla!* ou *Vitor Don Luis, Vitor Navarra! Vitor!* Les clameurs emplissent la ville, elles s'étendent jusqu'aux plus misérables ruelles, et le petit peuple, à l'âme enfantine et obscure, est ébloui par cette apothéose du savoir.

Dans la cité universitaire, la collation de certains grades excite un enthousiasme pareil. Le baccalauréat n'a pas grande importance: ce n'est guère qu'un certificat d'assiduité, que l'on peut obtenir sur le simple témoignage du bedeau. La licence et même le diplôme de maître ès arts se confèrent sans grande pompe. Mais l'Université a tenu à entourer d'un éclat incomparable les cérémonies du doctorat, qui est l'acte le plus important de la vie scolaire et comme le terme normal des études: elle a vu là un moyen de maintenir son prestige, de rendre manifestes aux yeux de tous sa richesse, sa puissance et sa majesté.

La veille de l'examen, un étudiant à cheval, précédé de tambours et de trompettes, va distribuer à tous les docteurs la liste des conclusions qui seront soutenues. Aussitôt après,

tout le corps universitaire se rassemble pour la procession solennelle. En tête, les musiciens, l'Alguazil du Chancelier, les Maîtres des cérémonies, les Rois d'armes, les deux Secrétaires de l'*Estudio* ; derrière, les professeurs en grand costume : robe noire garnie de dentelles blanches, camail de couleur, toque noire ornée d'une houppes qui retombe en franges autour du bonnet : d'abord les maîtres ès arts en camail bleu de ciel, puis les théologiens en camail blanc, les médecins en jaune, les canonistes en vert, les légistes en rouge. Après eux, le candidat ; les bedeaux avec leurs masses, l'Écolâtre, ayant à sa gauche le Recteur, à sa droite le docteur qui servira de parrain au récipiendaire ; enfin les juges et les officiers de l'Université, les pages, les valets et les domestiques. Le candidat va tête nue ; il monte un cheval richement harnaché, couvert d'un caparaçon qui traîne jusqu'à terre, il est vêtu de velours ou de soie avec le collet à l'espagnole et des bottes de maroquin ; il est armé de l'épée et de la dague. Les cloches sonnent : au bourdon sourd de la cathédrale se mêlent les notes claires du clocher de Saint-Martin, les tintements des églises lointaines. Derrière le cortège se presse en désordre la foule innombrable des étudiants, toute la jeunesse de Salamanque, les artisans qui ont interrompu leur travail, les marchands qui ont fermé leurs boutiques, et les paysans des alentours, accourus comme pour une fête, villageoises en robe brodée, *churros*¹ parés de leurs boutons d'argent, serrés dans leur large ceinture de cuir.

La journée du lendemain est encore plus remplie. Après avoir été longuement interrogé dans le Paranymphe, qui est la salle d'honneur de l'Université, le candidat est livré à ses camarades qui lui font expier par des moqueries un peu fortes les satisfactions d'amour-propre qu'il a déjà goûtées et les honneurs qui l'attendent. Cette cérémonie bouffonne s'appelle le *vejamen* : le ton en est si libre que les étudiants ecclésiastiques se dispensent d'y assister.

Aussitôt après, dans le même ordre que la veille, le cortège officiel vient prendre le candidat et le conduit dans la nef de la cathédrale, où doit avoir lieu la réception solennelle. Une

1. Les paysans de la plaine de Salamanque.

immense estrade y a été dressée, où prennent place les hauts dignitaires, les docteurs et les maîtres, tandis que jouent les hautbois, les trompettes et les tambourins. Le candidat prononce, en latin, un discours soigneusement travaillé. Le parrain lui répond par une autre harangue latine qu'il écoute, à genoux sur un coussin ; puis, s'approchant de lui, il lui confère les insignes du grade. Il lui passe au doigt l'anneau d'or en disant : « Cet anneau est le gage de l'union indissoluble que la Science contracte avec toi : applique-toi à te montrer digne époux d'une telle épouse. » Il lui met un livre entre les mains en prononçant ces mots : « Voici le livre. Je l'ouvre pour te faire entendre que tu pénétreras les mystères du savoir humain ; je le ferme pour que tu apprennes à les tenir enfermés, quand il le faudra, au plus profond de ton âme. » Il le coiffe ensuite du bonnet de docteur, il le fait monter dans une chaire, toujours en récitant les formules consacrées ; il l'embrasse enfin en lui disant : « Viens donc dans mes bras, reçois ce baiser de paix et d'amour ; que ce témoignage de tendresse te lie éternellement à moi et à l'Université, notre mère. »

Le nouveau docteur s'avance alors au milieu de l'estrade, récite à voix haute son acte de foi et prête serment. La cérémonie est terminée. Dans toute l'église les acclamations éclatent, tandis que sur des plateaux d'argent les huissiers vont offrir les cadeaux d'usage : à chacun des docteurs et maîtres, des gants, une barrette et deux doublons ; au parrain et au chancelier, cinquante florins ; cent réaux, au bedeau et au notaire des écoles.

La cathédrale se vide, et toute l'assistance se rend sur la vaste place de Saint-Martin, — qui est devenue aujourd'hui la *Plaza Mayor*. — Le maître des cérémonies l'a fait disposer pour la course de taureaux, qui est déjà à cette époque l'accompagnement obligé de toutes les fêtes, même des fêtes de canonisation. Les arcades ont été fermées par une haute barrière derrière laquelle le peuple s'entasse. Les magistrats de la ville, les corps constitués se sont installés aux fenêtres des maisons que doivent leur céder en ces occasions-là leurs légitimes propriétaires. Un large balcon est réservé à l'Université : dès que le cortège s'y est assis, les trompettes sonnent, le Corregidor

fait en voiture le tour de la *plaza*, et la course commence.

Cinq taureaux, pour le moins, doivent paraître dans l'arène; une commission nommée par le Cloître des Docteurs¹ a été les choisir quelques jours auparavant dans une *ganaderia* voisine. Les toreros de profession sont fort rares en ce temps-là : chacun peut aller, à son gré, montrer son courage et son adresse.

Le premier jeu consiste à attirer le taureau, à le détourner à droite ou à gauche par un brusque mouvement de la cape rouge et à éviter les cornes redoutables, sans remuer les pieds, par une légère inclinaison du corps. Quand l'animal commence à se lasser, un signal est donné par le président de la course : « Pour lors, raconte un voyageur, tous ceux qui sont dans le clos accourent, l'épée à la main, et tâchent de lui couper les jarrets pour le mettre à bas et le faire mourir. Il y a alors, ajoute-t-il, bien du désordre et du danger. » Ce premier jeu est plutôt l'affaire « des gens de peu et de nulle considération ».

Le second jeu est, au contraire, réservé à la noblesse : quelques seigneurs montés sur des chevaux bien harnachés, suivis de trente ou quarante laquais vêtus d'une même livrée, tournent en saluant autour de la *plaza* et vont se ranger en face de la porte du toril. Quand l'animal fond sur eux, ils le frappent d'un coup de pique entre les deux cornes et se dérobent aussitôt en faisant faire une volte à leur cheval. Si leur main a tremblé, si leur arme a dévié, ils sont obligés de mettre l'épée à la main, de suivre à pied le taureau et de le tuer sans aucun secours.

Le troisième jeu s'appelle la *lançade*. « Celui qui la veut donner fait bander les yeux à son cheval : il attend l'attaque et, lorsque le taureau court à lui avec furie, il lui passe la lance au travers du corps. Quand il manque le taureau, le taureau ne le manque pas. »

Ces courses étaient, on le voit, beaucoup plus dangereuses que les courses d'aujourd'hui : elles laissaient plus de place à l'initiative personnelle et offraient infiniment plus d'imprévu. Rien ne pouvait être plus passionnant qu'un tel spectacle dont

1 L'assemblée des professeurs titulaires.

les péripéties étaient si brusques et si précipitées, où le plus souvent l'extrême hardiesse suppléait à l'expérience et où tant de braves gens exposaient tour à tour leur vie, sans profit et pour le plaisir. Ce spectacle enfiévrant la jeunesse des Écoles; sur le balcon d'honneur, les vénérables juristes, les austères théologiens en savouraient sans scrupule les poignantes émotions, et le peuple de Salamanque bénissait l'antique tradition qui consacrait par de telles fêtes l'investiture d'une dignité si grave et si pacifique.

Malheureusement, ces fêtes coûtaient fort cher. Après la course, dont les frais étaient naturellement considérables, il fallait encore offrir une collation qui ne devait pas comprendre moins de cinq services, et ajouter aux présents déjà distribués dans la cathédrale une quantité d'autres cadeaux : des caisses de fruits secs et des sucreries, des dragées, des confitures, des cierges et même des paires de poulets. On ne pouvait, sans être riche, suffire à tant d'obligations. Plus d'un licencié plein de savoir, nourri de Baldus ou de Galien se trouvait ainsi arrêté au terme de ses études. Assez souvent des étudiants de fortune modeste s'arrangeaient pour se faire graduer le même jour, et la dépense s'en trouvait diminuée ; mais il fallait, dans ce cas, faire paraître sur la place un plus grand nombre de taureaux : dix pour trois docteurs, davantage encore si les docteurs étaient plus nombreux. On en courut jusqu'à vingt-trois dans une même journée. D'autres candidats, plus pauvres ou plus avisés, attendaient pour solliciter le diplôme qu'un deuil de cour vint proscrire toute fête et simplifier la cérémonie.



Toutes ces distractions ne suffisaient pas à occuper l'ardeur turbulente des étudiants. Il eût été merveilleux qu'en un pays où les passions sont si vives et l'amour-propre si irritable, tant de jeunes gens d'origines et de races si diverses vécussent toujours en parfait accord. Assez souvent des guerres de « nations » troublaient toute la ville. Les Andalous, querelleurs et vantards, ne pouvaient jamais s'entendre avec les gens du Nord : leurs ennemis naturels étaient les Biscayens, froids, lourds et rancuneux. Un mauvais tour, un méchant propos

suffisaient à mettre aux prises les écoliers des deux provinces : ils se battaient pendant des nuits entières ; le lendemain, chaque parti recueillait ses blessés, ensevelissait ses morts, et souvent, au retour des funérailles, les deux troupes rivales en venaient encore aux mains.

D'autres fois, c'étaient de violentes disputes entre les étudiants libres et les boursiers de différents collèges. Ceux des *Colegios Mayores* étaient connus pour leur insolence : soutenus par leurs vice-recteurs et leurs régents, ils en arrivèrent peu à peu à s'affranchir des lois de l'Université et à lui disputer ses plus rares prérogatives. Un jour, au cours d'un démêlé sur une question de préséance, on les vit envahir, l'épée à la main, l'église du couvent de Sainte-Ursule, où se trouvait réuni le Cloître des Docteurs, planter de force leur bannière sur le grand autel, blesser des officiers et des religieux.

De temps en temps aussi éclataient des révoltes générales. Il y en eut une, à la fin du xvi^e siècle, parce que le bruit avait couru qu'on allait transporter à Rome les dossiers des archives universitaires. Mais ce fut au milieu du xvii^e siècle que se produisirent les plus graves désordres. Les études avaient alors commencé à baisser et les Constitutions étaient de moins en moins respectées. Les habitants de Salamanque, qui avaient si longtemps supporté avec une admirable patience toutes les folies des étudiants, finirent par se lasser de leur audace, que rien ne réprimait plus : ils répondirent assez brutalement à leurs incessantes provocations, les écoliers essayèrent de se venger et il arriva que, plusieurs jours de suite, on se battit dans les rues.

En 1644, ceux de Biscaye et ceux de Guipuscoa, traversant la *Plaza Mayor*, se prennent de querelle avec des gens de la ville. Le *Corregidor* intervient : il reçoit une balle dans une jambe. Les étudiants sont poursuivis par la foule jusqu'à la place de la *Yerba* et, de là, jusqu'au couvent de la *Madre de Dios*. Là ils s'arrêtent, font face à leurs adversaires et tuent deux bourgeois : mais un des leurs est saisi, entraîné en prison et soumis aussitôt à la torture.

Le lendemain, les habitants fort excités font sonner le tocsin : ils marchent sur les Écoles, pénètrent violemment dans le cloître, poursuivent sous le portique et jusque dans

les salles de cours les étudiants surpris. Pour les calmer, l'Écolâtre se montre à une fenêtre : on tire sur lui plusieurs coups de pistolet. D'autres bandes, pendant ce temps, vont casser les vitres des Grands Collèges et font la chasse à tous les écoliers qui se risquent dans les rues.

L'étudiant pris dans la première échauffourée est livré en hâte à la justice civile, contrairement au privilège universitaire, et condamné à mort, malgré l'intervention de l'évêque. Le malheureux subit le supplice du garrot, sur le balcon du Corregidor, en présence d'une foule immense et sans qu'on lui ait voulu donner le viatique.

Un grand nombre de ses camarades s'arment pour le venger, tandis que les plus craintifs s'enfuient de Salamanque. Pendant toute une semaine les deux partis continuent à échanger des coups de pistolet et des coups de couteau jusqu'à ce qu'arrive de Madrid un alcade de la cour qui fait pendre ou fouetter de verges les batailleurs les plus acharnés et rétablit ainsi la paix.

*
* *

Ces désordres sanglants, bientôt connus dans tout le royaume, jettent sur l'Université un singulier discrédit et compromettent sa prospérité. D'autres causes viennent encore précipiter sa chute : l'hostilité des jésuites, de jour en jour plus redoutable, la décadence de l'Espagne qui abaisse le niveau intellectuel de la nation et détruit le prestige du savoir. Au XVIII^e siècle, le vieil *Estudio* n'est plus soutenu que par les souvenirs de sa grandeur. Il avait eu, en 1566, sept mille huit cents étudiants, six mille vers 1620; en 1700, il n'en a plus que deux mille; un peu plus tard, il lui en reste à peine quinze cents. En 1811, pendant l'invasion française, quand le général Thiébault, chef du VII^e gouvernement d'Espagne, se fit nommer de force par le Cloître membre honoraire et *doctor benemerito*, quaranté-huit jeunes gens étaient inscrits sur les registres.

Au sortir de cette terrible crise, l'Université reprend un semblant de vie : elle a même le courage d'affirmer son libéralisme pendant la période la plus violente de la réaction de

1814 : douze professeurs sont destitués pour avoir osé défendre le régime représentatif. Dans les années qui suivent, les étudiants reviennent peu à peu : leur nombre s'élève à six ou sept cents.

On en peut compter aujourd'hui à peu près autant, groupés à l'heure des cours devant la porte des grandes salles obscures. Ils sont fort jeunes pour la plupart : leur costume tout moderne, leur allure pacifique ne rappellent guère les écoliers d'autrefois. Beaucoup de boursiers encore entretenus par les rentes des anciens collèges, depuis longtemps disparus : plus de *sopistas*, plus de chevaliers de la *Tuna*, de la vie incertaine et vagabonde : peu de cérémonies, plus de fêtes ; dans la belle ville endormie, les élèves et les maîtres mènent une existence régulière, indolente et monotone. Dans l'ancien cloître, entre ces murs dorés qui semblent encore illuminés par le reflet de l'ancienne gloire, on les voit se promener paisiblement, sans ambition et sans ardeur, à l'ombre du vieux laurier qui n'est plus pour eux un emblème.

L'admirable décor est resté intact, la vie est à demi éteinte. Ce n'est pas à Salamanque qu'il faut aller chercher l'Université d'autrefois. On en retrouverait plutôt une image, bien pâle, sans doute, et bien effacée. à Saint-Jacques-de-Compostelle, à Santiago, la ville dévote où la civilisation moderne pénètre si lentement, où les fils de famille se rendent aux Écoles, au petit trot de leur mule, portant en croupe leur valet, où l'évêque fixe, en chaque saison, à quelle heure les étudiants doivent rentrer chez eux et souffler leur chandelle, où c'est encore l'autorité ecclésiastique qui règle tous leurs jeux et tous leurs plaisirs et où, dans les bals, sous peine d'excommunication, les musiciens doivent cesser de jouer dès qu'ils voient un danseur prendre sa danseuse par la taille, « à la française ».

L'ENLÈVEMENT DE MOWGLI

C'était le temps où Baloo, le vieil ours brun, enseignait la Loi de la Jungle à Mowgli. l'enfant trouvé, nourri par la louve avec ses petits¹. Vieux et grave, Baloo se réjouissait d'avoir un élève à l'intelligence si prompte, car de cette Loi, les jeunes loups ne veulent apprendre que tout juste ce qui regarde leur clan et leur tribu, et décampent dès qu'ils peuvent répéter le refrain de chasse : « Pieds qui ne font pas de bruit, yeux qui voient dans l'ombre, oreilles qui sentent le vent du fond des tanières, et dents blanches bien aiguisées, — qui porte ces signes est de nos frères, sauf Tabaqui le Chacal et l'Hyène que nous haïssons... » Mais Mowgli, comme petit d'homme, en dut apprendre bien plus long.

Quelquefois Bagheera, la panthère noire, venait en flânant par la jungle voir ce que devenait son favori, et restait à ronronner, la tête contre un arbre, tandis que Mowgli récitait à Baloo la leçon du jour. L'enfant savait grimper presque aussi bien qu'il savait nager, et nager presque aussi bien qu'il savait courir : de sorte que Baloo, le Docteur de la Loi, lui enseignait maintenant les lois des Bois et des Eaux, à connaître une branche pourrie d'une branche saine, à parler poliment aux abeilles sauvages quand il rencontrait par hasard un

1. Voir, dans la *Revue* du 15 septembre 1898, le *Frère des Loups*.

essaim à cinquante pieds au-dessus du sol ; ce qu'il fallait dire à Mang, la chauve-souris, quand il la dérangerait dans les branches en plein jour, et la façon d'avertir les serpents d'eau dans les mares avant de plonger au milieu d'eux. Dans la jungle, on n'aime pas à être dérangé : on est toujours prêt à se jeter sur l'intrus.

Mowgli, en outre, apprit le cri de chasse de l'Étranger, qu'il s'agit de répéter à voix haute jusqu'à ce qu'on lui ait répondu, chaque fois qu'un habitant de la jungle chasse hors de ses terres. Il signifie, en langage vulgaire : « Donnez-moi la permission de chasser ici, j'ai faim » ; et voici la réponse : « Chasse donc pour ton manger, mais non pour ton plaisir. »

On voit par là tout ce que Mowgli devait apprendre par cœur ; il se fatiguait beaucoup à répéter cent fois la même chose. Mais, comme Baloo le disait à Bagheera, un jour que Mowgli avait reçu une gifle et s'en était allé bouder :

— Un petit d'homme est un petit d'homme, et il doit apprendre toute la Loi de la Jungle.

— Il est encore bien jeune, n'oublie pas cela ! — dit la panthère noire, qui aurait gâté Mowgli si elle avait fait à sa guise. — Comment sa petite tête peut-elle garder tous tes longs discours ?

— Y a-t-il quelque chose dans la jungle de trop petit pour être tué ? Non. C'est pourquoi je lui enseigne ces choses, et c'est pourquoi je le tape, oh ! très doucement, lorsqu'il oublie.

— Doucement, oui ! Je la connais, ta douceur, vieux Patte-en-Fer ! grogna Bagheera. Sa figure est toute meurtrie aujourd'hui, de ta douceur. Fi !

— Qu'il soit meurtri de la tête aux pieds par moi qui l'aime, cela vaudra mieux que s'il lui arrivait malheur à cause de son ignorance ! — répondit Baloo avec chaleur. — Je suis en train de lui apprendre les Maîtres Mots de la jungle, qui le protégeront auprès des oiseaux, du Peuple Serpent, et de tout ce qui chasse sur quatre pieds, excepté son propre clan. Il peut maintenant réclamer protection à toute la jungle s'il veut seulement se rappeler les mots. Est-ce que cela ne vaut pas une petite correction ?

— Eh bien ! fais attention, tout de même, à ne pas tuer le

petit d'homme. Ce n'est pas un tronc d'arbre bon à aiguiser tes griffes émoussées... Mais quels sont ces Maîtres Mots ? Je suis apparemment faite pour accorder de l'aide plutôt que pour en demander... (Bagheera étira une de ses pattes pour en admirer les griffes, dont l'acier bleu s'affilait au bout comme un ciseau à froid.) Cependant je serais bien aise de savoir cela.

— Je vais appeler Mowgli et il te les dira... s'il veut bien... Arrive ici, petit frère !

— La tête me bourdonne comme un arbre à abeilles ! fit une petite voix maussade au-dessus de leurs têtes.

Et Mowgli se laissa glisser le long d'un tronc d'arbre. Il paraissait très fâché, très indigné, et il ajouta au moment de toucher le sol :

— Je viens pour Bagheera, et non pour toi, vieux Baloo !

— Cela m'est égal, — fit Baloo, bien qu'il se sentît peiné et froissé. — Dis à Bagheera, alors, les Maîtres Mots de la jungle, que je t'ai appris aujourd'hui.

— Les Maîtres Mots pour quel peuple ? — dit Mowgli, charmé de se faire valoir. — La jungle a beaucoup de langues, et je les connais toutes.

— Tu sais quelque petite chose, mais pas grand'chose... Vois, ô Bagheera, ils ne remercient jamais leur professeur. Jamais le moindre louveteau n'est venu remercier le vieux Baloo de ses leçons... Dis le mot pour les peuples chasseurs, alors, grand savant !

— *Nous sommes du même sang, vous et moi !* — dit Mowgli avec cet accent ours qui est en usage chez tous les peuples chasseurs.

— Bien. Maintenant, pour les oiseaux !

Mowgli répéta, en ajoutant le cri du vautour à la fin de la sentence.

— Maintenant, pour le Peuple Serpent ! dit Bagheera.

La réponse fut un sifflement tout à fait indescriptible, et Mowgli se donna du pied dans le derrière, battit des mains pour s'applaudir lui-même et sauta sur le dos de Bagheera, où il s'assit de côté, jouant du tambour avec ses talons sur la fourrure luisante et faisant à Baloo les plus affreuses grimaces qu'il pouvait imaginer.

— Là, là !... Cela valait bien une petite raclée, — dit l'ours

brun tendrement. — Quelque jour tu te souviendras de moi.

Puis il se retourna pour dire à Bagheera comment il avait demandé les Maitres Mots à Hathi, l'éléphant sauvage, qui sait tout en pareille matière, et comment Hathi avait mené Mowgli à une mare pour apprendre d'un serpent d'eau le mot des serpents, parce que Baloo ne pouvait le prononcer, et comment Mowgli se trouvait raisonnablement garanti contre tous accidents possibles dans la jungle, parce que ni serpent ni oiseau ni bête à quatre pattes ne lui feraient de mal.

— Il n'a donc personne à craindre. — conclut Baloo, en tapotant avec fierté son gros ventre fourré.

— Excepté sa propre tribu ! dit à voix basse Bagheera.

Puis, tout haut, s'adressant à Mowgli :

— Prends garde à mes côtes, petit frère; qu'as-tu donc à danser ainsi?

Mowgli, pour se faire écouter, tirait à poignées la fourrure de Bagheera sur l'épaule, et tambourinait ferme. Quand ses deux amis, à la fin, prêtèrent l'oreille, l'enfant criait de sa voix la plus perçante :

— Et comme ça, j'aurai une tribu à moi, une tribu à conduire à travers les branches, toute la journée !

— Quelle est cette nouvelle folie, petit faiseur de rêves ? dit Bagheera.

— Oui, et nous jetterons des branches et des saletés au vieux Baloo ! continua Mowgli. Ils me l'ont promis. Ah !

— *Whoof!*

La grosse patte de Baloo cueillit l'enfant sur le dos de Bagheera, le jeta par terre, et comme il restait là, étendu, il put voir que l'ours était en colère.

— Mowgli, dit Baloo, tu as parlé aux *Bandar-Log*, au Peuple Singe.

Mowgli regarda Bagheera pour voir si la panthère se mettait en colère aussi, et il vit que les yeux de Bagheera étaient aussi durs que des pierres de jade.

-- Tu as été avec le Peuple Singe... les singes gris... le peuple sans loi, les mangeurs de tout. C'est une grande honte !

— Quand Baloo m'a fait du mal à la tête. — dit Mowgli, toujours couché sur le dos, — je suis parti, et les singes gris

sont descendus des arbres et ils ont eu pitié de moi. Personne autre ne s'occupait de moi.

Il se mit à pleurnicher.

— La pitié du Peuple Singe ! roufla Baloo. Le calme du torrent ! La fraîcheur du soleil d'été !... Et alors, petit d'homme ?

— Et alors, et alors, ils m'ont donné des noix et tout plein de bonnes choses à manger, et ils m'ont emporté dans leurs bras tout en haut des arbres, et ils m'ont dit que j'étais leur frère par le sang, excepté que je n'avais pas de queue, et qu'un jour je serais leur chef.

— Ils n'ont pas de chef, dit Bagheera. Ils mentent. Ils ont toujours menti.

— Ils ont été très bons et m'ont invité à revenir. Pourquoi ne m'a-t-on jamais mené chez le Peuple Singe ? Ils se tiennent sur leurs pieds comme moi. Ils ne cognent pas avec de grosses pattes. Ils jouent toute la journée. Laissez-moi monter ! Vilain Baloo, laisse-moi monter. Je veux retourner jouer avec eux.

— Écoute, petit d'homme ! — dit l'ours, et sa voix gronda comme le tonnerre par une nuit chaude. — Je t'ai appris toute la Loi de la Jungle pour tous les peuples de la jungle... excepté le monde singe, qui vit dans les arbres. Ils n'ont pas de loi. Ils sont hors de toute caste. Ils n'ont point de langage à eux, mais se servent de mots volés, entendus par hasard quand ils écoutent et qu'ils épient, là-haut, à l'affût dans les branches. Leur chemin n'est pas le nôtre. Ils n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils se vantent et jacassent et prétendent qu'ils sont un grand peuple prêt à opérer de grandes choses dans la jungle, mais la chute d'une noix suffit à détourner leurs idées : ils rient et ne pensent plus à rien. Nous autres, de la jungle, nous n'avons aucun rapport avec eux. Nous ne buvons pas où boivent les singes, nous n'allons pas où vont les singes, nous ne chassons pas où ils chassent, nous ne mourons pas où ils meurent. M'as-tu jamais, jusqu'à ce jour, entendu parler des *Bandar-Log* ?

— Non ! — dit Mowgli tout bas, car la forêt était très silencieuse maintenant que Baloo avait achevé son discours.

— Le Peuple de la Jungle a banni leur nom de sa bouche et de sa pensée. Ils sont très nombreux, ils sont méchants, ils

sont malpropres, impudents, et ils désirent, autant qu'ils sont capables de fixer un désir, que le Peuple de la Jungle fasse attention à eux... Mais nous ne faisons pas attention à eux, même quand ils nous jettent des noix et des ordures sur la tête.

Il avait à peine fini de parler qu'une grêle de noix et de brindilles dégringola au travers du feuillage; et l'on entendit des toux, des hurlements, et des bonds irrités, très haut dans les branches.

— Le Peuple Singe est interdit, — prononça Baloo, — interdit pour le Peuple de la Jungle... Souviens-t'en.

— Interdit, — répéta Bagheera; — mais je pense tout de même que Baloo aurait dû te prévenir contre eux.

— Moi? moi! Comment aurais-je deviné qu'il irait jouer avec pareille saleté... Le Peuple Singe! Pouah!

Une nouvelle grêle tomba sur leurs têtes, et ils s'en allèrent au trot, emmenant Mowgli avec eux.

Ce que Baloo avait dit des singes était parfaitement vrai. Ils appartiennent aux sommets des arbres, et, comme les bêtes regardent très rarement en l'air, il n'y avait pour les singes et le Peuple de la Jungle aucune occasion de se rencontrer. Mais toutes les fois qu'ils trouvaient un loup malade, ou un tigre blessé, ou un ours, les singes le tourmentaient, et ils avaient coutume de jeter des bâtons et des noix à n'importe qui, pour rire et dans l'espoir qu'on ferait attention à eux. Puis, ils hurlaient et chantaient à tue-tête des chansons dénuées de sens, ils invitaient le Peuple de la Jungle à grimper aux arbres et à lutter avec eux, ou bien s'élançaient en furieuses batailles, à propos de rien, les uns contre les autres, et prenaient soin de laisser les singes morts où le Peuple de la Jungle pourrait les voir. Ils étaient toujours sur le point d'avoir un chef, des lois et des coutumes à eux, mais ils ne le faisaient jamais, parce que leur mémoire était incapable de rien retenir d'un jour à l'autre; ils arrangeaient les choses avec un proverbe de leur façon: « Ce que pensent maintenant les *Bandar-Log* la Jungle le pensera plus tard », et ce proverbe était pour eux d'un grand réconfort. Aucune bête ne pouvait les atteindre, mais, d'autre part, aucune bête ne leur prêtait la moindre attention: et c'est pourquoi ils avaient été

si charmés de voir Mowgli venir jouer avec eux, et d'entendre combien Baloo en était irrité.

Ils n'avaient pas l'intention de faire davantage, — les *Bandar-Log* n'ont jamais d'intentions ; — mais l'un d'eux imagina — et l'idée lui parut brillante — de dire aux autres que Mowgli serait un personnage utile à posséder dans la tribu, parce qu'il savait tresser des branches en abri contre le vent : s'ils parvenaient à l'attraper, ils pourraient le forcer à leur apprendre son art.

Naturellement, Mowgli, fils d'un bûcheron, avait hérité de toutes sortes d'instincts : il s'amusait souvent à fabriquer de petites luttes avec des branches tombées, sans savoir pourquoi, et le Peuple Singe, guettant dans les arbres, considérait ce jeu comme une chose merveilleuse.

« Cette fois, disaient-ils, nous allons réellement avoir un chef et devenir le peuple le plus avisé de la jungle, tellement avisé que tous les autres devront nous remarquer et nous envier. » — Aussi suivirent-ils Baloo, Bagheera et Mowgli à travers la jungle, sans faire de bruit, jusqu'à ce qu'il fût l'heure de la sieste : à midi, Mowgli, très honteux de lui-même, s'endormit entre la panthère et l'ours, résolu à n'avoir plus rien de commun avec le Peuple Singe.

La première chose dont il se souvint par la suite, c'est qu'il sentait des mains sur ses jambes et ses bras, de petites mains dures et fortes ; puis, des branches lui fouettèrent le visage, et son regard plongea à travers l'agitation des ramures.

Cependant, Baloo éveillait la jungle de ses cris, et Bagheera bondissait le long du tronc, toutes ses dents à nu. Les *Bandar-Log* poussaient des hurlements de triomphe et luttaient à qui atteindrait le plus vite les branches supérieures où Bagheera n'oserait pas les suivre, criant :

— Elle nous a remarqués ! Bagheera nous a remarqués ! Tout le Peuple de la Jungle nous admire pour notre adresse et notre malice !

Alors commença leur fuite ; et la fuite du Peuple Singe à travers le pays des arbres est une chose que personne ne décrira jamais. Ils y ont leurs routes régulières et leurs chemins de traverse, des montées et des descentes, toutes

tracées à cinquante ou soixante et cent pieds au-dessus du sol. et par lesquelles ils voyagent même la nuit s'il est nécessaire. Deux des singes les plus forts avaient pris Mowgli sous les bras, et volaient avec lui à travers les cimes par bonds de vingt pieds à la fois. Seuls, ils auraient avancé deux fois plus vite, mais le poids de l'enfant les retardait. Tout mal à son aise et pris de vertige que fût Mowgli, il ne pouvait s'empêcher de jouir de cette course furieuse; et pourtant, il était effrayé d'apercevoir le sol par éclairs, si loin au-dessous de lui, et les terribles chocs et les secousses, au bout de chaque saut qui le balançait à travers le vide, lui mettaient le cœur entre les dents. Son escorte s'élançait avec lui au haut d'un arbre, jusqu'à ce qu'il sentit les extrêmes petites branches craquer et plier sous leur poids; puis, avec un « han » guttural, ils se jetaient, décrivaient dans l'air une courbe descendante, et se recevaient en se suspendant par les mains ou par les pieds aux branches plus basses de l'arbre voisin.

Parfois il découvrait des milles et des milles de calme jungle verte, de même qu'un homme au sommet d'un mât peut plonger à des lieues dans l'horizon de la mer; puis les branches et les feuilles lui cinglaient le visage, et, tout de suite après, ses deux gardes et lui descendaient presque à toucher terre de nouveau. Ainsi, à grand renfort de bonds, de craquements, d'ahans et de cris, la tribu tout entière des *Bandar-Leg* filait à travers les routes des arbres avec Mowgli prisonnier.

D'abord, il eut peur qu'on ne le laissât tomber, puis il sentit monter la colère; mais il savait l'inutilité de la lutte, et il se mit à penser. La première chose à faire était d'envoyer un mot à Baloo et Bagheera: au train dont allaient les singes, il savait que ses amis seraient vite distancés. Regarder en bas, cela n'eût servi de rien, car il ne pouvait voir que le dessus des branches: il leva les yeux, et il vit alors, loin dans le bleu, Chil, le vautour, planant et tournoyant au-dessus de la jungle, épiant ce qui pouvait bien mourir.

Chil s'aperçut que les singes portaient quelque chose: il se laissa tomber de quelques centaines de mètres pour voir si leur fardeau était bon à manger. Il siffla de surprise, quand il vit Mowgli remorqué à la cime d'un arbre et l'entendit lancer l'appel du vautour:

— *Nous sommes du même sang, toi et moi !*

Les vagues des branches se refermèrent sur l'enfant : mais Chil, d'un coup d'aile, se porta au-dessus de l'arbre suivant, à temps pour voir remonter la petite face brune :

— Note bien ma piste ! criait Mowgli. Préviens Baloo, du clan de Seonee, et Bagheera, de la Roche du Conseil !

— De la part de qui, frère ?

Chil n'avait jamais vu Mowgli auparavant, bien que, naturellement, il eût entendu parler de lui.

— De Mowgli, la Grenouille... le petit d'homme, comme ils m'appellent... Note bien ma piste !

Les derniers mots furent criés à tue-tête au moment où on le balançait en l'air. Chil fit un signe d'assentiment et s'éleva en ligne droite, jusqu'à ce qu'il ne parût pas plus gros qu'un grain de poussière ; et là, il resta en suspens, suivant avec le télescope de ses yeux le sillage au sommet des arbres, tandis que l'escorte de Mowgli y passait en tourbillon.

— Ils ne vont jamais loin, dit-il en ricanant, ils ne font jamais ce qu'ils ont projeté de faire. Toujours prêts, les *Bandar-Log*, à picorer quelque chose de nouveau ! Cette fois, si j'ai bon œil, ils ont picoré quelque chose qui leur donnera du mal, car Baloo n'est pas un poussin, et Bagheera, je le sais, est capable de tuer mieux que des chèvres.

Et cela dit, il se berça sur ses ailes, les pattes ramenées sous lui, et attendit.

Pendant ce temps-là, Baloo et Bagheera se rongeaient de rage et de chagrin. Bagheera grimpait comme jamais de la vie elle n'avait grimpé, mais les branches minces se brisaient sous son poids, et elle glissait jusqu'en bas, de l'écorce plein les griffes.

— Pourquoi n'as-tu pas prévenu le petit d'homme ? — rugissait-elle aux oreilles du pauvre Baloo, qui s'était mis en route de son trot massif, dans l'espoir de rattraper les singes.

— Ce n'était pas la peine de le tuer de coups à moitié, si tu ne l'avais pas averti !

— Vite ! allons, vite ! Nous... nous pouvons encore les rattraper ! haletait Baloo.

— De ce train-là ? On ne forcerait pas une vache blessée... Docteur de la Loi, frappeur d'enfants, un mille à rouler et

tanguer de la sorte, et tu éclaterais! Assieds-toi tranquillement. et réfléchis. Fais un plan; ce n'est pas le moment de leur donner la chasse. Ils pourraient le laisser tomber, si nous les suivions de trop près.

— *Arrula! Whoo!*... Ils l'ont peut-être laissé tomber déjà, s'ils sont las de le porter. Qui peut se fier aux *Bandar-Log*?... Qu'on me mette des chauves-souris mortes sur la tête! Qu'on me donne des os noirs à ronger! Qu'on me roule dans des essaims d'abeilles sauvages, pour que j'y sois piqué à mort, et qu'on charge l'hyène de m'enterrer, car je suis le plus misérable des ours!... *Arulala!*... *Whoo!*... O Mowgli, Mowgli, pourquoi ne t'ai-je pas prévenu contre le Peuple Singe, au lieu de te casser la tête? Qui sait maintenant si mes coups n'ont pas fait sortir de son esprit la leçon du jour, et s'il ne se trouvera pas seul dans la jungle sans les Maîtres Mots?

Baloo se prit le museau entre ses pattes, et se mit à rouler de droite et de gauche en gémissant.

— Pourtant, il m'a récité tous les mots, très correctement, il n'y a pas longtemps, — dit Bagheera avec impatience. — Baloo, tu n'as ni mémoire ni respect de toi-même. Que penserait la jungle si moi, la panthère noire, je me roulais en boule comme Sahi, le porc-épic, en hurlant?

— Je me moque bien de ce que pense la jungle!... Il est peut-être mort, à cette heure!

— A moins qu'ils ne l'aient laissé tomber des branches en manière de jeu, ou qu'ils ne l'aient tué par désespoir... ou jusqu'au jour où ils le feront... je n'ai pas peur pour le petit d'homme. Il est avisé, il sait bien des choses et, par-dessus tout, il a ces yeux que nous craignons tous, nous Peuple de la Jungle. Mais... et c'est un grand malheur... il est au pouvoir des *Bandar-Log* : or, comme ils vivent dans les arbres, ils ne redoutent personne d'entre nous.

Bagheera lécha une de ses pattes de devant, toute pensive.

— Vieux fou que je suis! Lourdaud à poil brun, stupide fouilleur de racines, — dit Baloo en se redressant brusquement; — c'est vrai ce que dit Hathi, l'éléphant sauvage : « A chacun sa crainte! » et eux, les *Bandar-Log*, ils craignent kaa, le serpent de rocher. Il grimpe aussi bien qu'eux; il vole les jeunes

singes pendant la nuit. Rien que le murmure de son nom les glace jusqu'au bout de leurs mauvaises queues. Allons trouver Kaa.

— Que fera-t-il pour nous? dit Bagheera. Il n'est pas de notre tribu, puisqu'il est sans pattes... et il a bien les plus méchants yeux!...

— Il est très vieux et très malin. Et puis, surtout, il a toujours faim, — dit Baloo plein d'espoir. — Promets-lui beaucoup de chèvres.

— Il dort un bon mois après chacun de ses repas. Il se peut qu'il dorme maintenant; et, fût-il éveillé, que faire s'il aime mieux tuer lui-même ses chèvres?

Bagheera, qui ne savait pas grand'chose de Kaa, se méfiait, naturellement.

— Alors, à nous deux, vieux chasseur, nous pourrions lui faire entendre raison.

Là-dessus, Baloo frotta le pelage un peu décoloré de sa brune épaulé contre la panthère, et ils partirent ensemble à la recherche de Kaa, le python de rocher.

Ils le trouvèrent étendu sur une saillie de roc que chauffait le soleil de midi, admirant la magnificence de son habit neuf, car il venait de consacrer dix jours de retraite à changer de peau; et maintenant il apparaissait dans toute sa splendeur, sa grosse tête camuse dardée au ras du sol, les trente pieds de long de son corps tordus en nœuds et courbes fantastiques, et se léchant les lèvres à la pensée du dîner à venir.

— Il n'a pas mangé, — dit Baloo, en grognant de soulagement dès qu'il aperçut le somptueux habit marbré de brun et de jaune. — Fais attention, Bagheera! Il est toujours un peu myope après avoir changé de peau, et il a vite fait de vous attaquer.

Kaa n'était pas un serpent venimeux: — ceux-là, même, il les méprisait plutôt, car il les tenait pour lâches; — mais sa force résidait dans son étreinte, et, une fois qu'il avait enroulé ses anneaux énormes autour de quelqu'un, il n'y avait plus rien à dire.

— Bonne chasse! cria Baloo en s'asseyant sur ses hanches.

Comme tous les serpents de son espèce, Kaa était plutôt sourd, et, tout d'abord, il n'entendit pas l'appel. Cependant, il se dressa, prêt à tout événement, la tête basse.

— Bonne chasse pour nous tous ! répondit-il enfin. Oh ! oh ! Baloo, que fais-tu ici ? Bonne chasse, Bagheera ! L'un de nous, au moins, a besoin de nourriture... A-t-on entendu parler de quelque gibier sur pied ?... Une biche peut-être, ou même un jeune chevreuil ?... Je suis aussi vide qu'un puits à sec.

— Nous sommes en train de chasser, dit négligemment Baloo.

Il savait qu'on ne doit pas presser Kaa : il est trop gros.

— Permettez-moi de me joindre à vous, dit Kaa. Un coup de patte de plus ou de moins n'est rien pour toi, Bagheera, ni pour toi, Baloo ; mais moi, il me faut attendre et attendre des jours dans un sentier, et grimper la moitié d'une nuit, pour avoir quoi ? peut-être un jeune singe... Ah ! les arbres ne sont plus ce qu'ils étaient dans ma jeunesse... Rameaux pourris et branches sèches, il n'y a plus que de cela.

— Il se peut que ton grand poids y soit pour quelque chose ! fit Baloo.

— Oui, je suis d'une jolie longueur... d'une jolie longueur, — dit Kaa avec une pointe d'orgueil. — Mais, malgré tout, c'est la faute de ce bois nouveau. J'ai été sur le point de tomber lors de ma dernière prise... il s'en est fallu de ça... et, en glissant, car ma queue n'enveloppait pas étroitement l'arbre, j'ai fait du bruit et j'ai réveillé les *Bandar-Log*, qui m'ont appelé des plus vilains noms.

— Sans-pattes ! ver de terre jaune ! — dit Bagheera dans ses moustaches, comme si elle essayait de se souvenir.

— Ssss !... M'ont-ils appelé comme cela ? dit Kaa.

— C'était quelque chose comme cela qu'ils nous braillaient à la dernière lune, mais nous n'y faisons jamais attention. Ils sont capables de dire n'importe quoi... même, par exemple, que tu as perdu tes dents et que tu n'oses affronter rien de plus gros qu'un chevreau, parce que... non, vraiment, il n'y a rien de plus impudent que ces *Bandar-Log* !... parce que tu crains les cornes des boucs ! continua doucement Bagheera.

Or un serpent, et surtout un vieux python circonspect

comme était Kaa, montre rarement qu'il est en colère : mais Baloo et Bagheera purent voir les gros muscles englottisseurs onduler et se gonfler des deux côtés de sa gorge.

— Les *Bandar-Log* ont changé de terrain, dit-il tranquillement. Quand je suis monté ici au soleil, aujourd'hui, j'ai entendu leurs huées dans les sommets des arbres.

— Ce sont... ce sont les *Bandar-Log* que nous suivons en ce moment, dit Baloo.

Mais les mots collaient dans sa gorge, car c'était la première fois, de mémoire d'ours, que, dans le Peuple de la Jungle, et de son propre aveu, quelqu'un s'intéressait aux faits et gestes des singes.

— Sans doute, alors, ce n'est pas une petite affaire qui met deux chasseurs comme vous... chefs dans leur propre jungle, j'en suis certain... sur la piste des *Bandar-Log* ! répondit Kaa de façon courtoise, en enflant de curiosité.

— A la vérité, commença Baloo, je ne suis rien de plus que le vieux et parfois imprévoyant Docteur de la Loi qui l'enseigne aux louveteaux de Seeonce, et Bagheera que voici...

— Est Bagheera, — dit la panthère noire ; et ses mâchoires se fermèrent avec un bruit sec, car l'humilité n'était pas son affaire. — Voici la chose, Kaa. Ces voleurs de noix et ramasseurs de palmes nous ont pris notre petit d'homme dont tu as peut-être entendu parler.

— J'ai entendu raconter par Sali... avec ses piquants, il se donne de l'importance!... qu'une créature humaine était entrée dans un clan de loups, mais je ne l'ai pas cru. Sali est plein d'histoires à moitié entendues et très mal rapportées.

— C'est pourtant vrai. Celui-là, c'est un petit d'homme comme on n'en a jamais vu, dit Baloo. Le meilleur, le plus malin et le plus hardi des petits d'homme... mon propre élève, qui rendra fameux le nom de Baloo à travers toutes les jungles ; et enfin, je... nous l'aimons, Kaa.

— *Ts ! Ts !* dit Kaa, balançant sa tête avec un mouvement de navette. Moi aussi, j'ai su ce que c'est que d'aimer. Il y a des histoires que je pourrais dire...

— Il faudrait une nuit claire et le ventre plein pour les apprécier dignement ! dit Bagheera avec vivacité. Notre petit d'homme est aux mains des *Bandar-Log*, et nous savons que

de tout le Peuple de la Jungle ils ne craignent que toi, Kaa.

— Ils ne craignent que moi. Ils ont raison, dit Kaa. Bavardage, folie et vanité : vanité, folie et bavardage, — voilà les singes. Mais pour une créature humaine, c'est une mauvaise chance de tomber entre leurs mains. Ils se fatiguent vite des noix qu'ils cueillent, et les jettent. Ils promènent une branche une demi-journée, avec l'intention d'en faire de grandes choses. et tout à coup ils la cassent en deux. Cette créature humaine n'est pas à envier. Ils m'ont appelé aussi... Poisson jaune, n'est-ce pas ?

— Ver... ver... ver de terre ! — dit Bagheera, — et bien d'autres choses que je ne peux maintenant répéter, par pudeur.

— Ils ont besoin qu'on leur rapprenne à parler comme il faut de leur maître... *Aaa-ssp!*... Ils ont besoin qu'on aide à leur manque de mémoire... Eh bien ! de quel côté sont-ils allés avec le petit ?

— La jungle seule le sait. Vers le soleil couchant, je crois, dit Baloo. Nous avons pensé que tu le saurais, Kaa.

— Moi ? comment ? Je les prends quand je les trouve sur mon chemin, mais je ne chasse pas les *Bandar-Log*, pas plus que les grenouilles... ou l'écume verte sur les trous d'eau. Quant à cela... *Hsss!*...

— Ici, en haut ! En haut, en haut ! *Hillo ! Illo ! Illo !* Regarde en l'air, Baloo, du Clan des loups de Seconee !

Baloo leva les yeux pour voir d'où venait la voix, et Chil, le vautour, apparut. Il descendait en balayant les airs et le soleil brillait sur les franges relevées de ses ailes. C'était presque l'heure du coucher pour Chil, mais il avait battu toute l'étendue de la jungle à la recherche de l'ours, et n'avait pu encore le découvrir sous l'épais feuillage.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Baloo.

— J'ai vu Mowgli au milieu des *Bandar-Log*. Il m'a prié de vous le dire. J'ai fait le guet. Les *Bandar-Log* l'ont emporté au delà de la rivière, à la ville des singes... aux Grottes Froides. Il est possible qu'ils y restent une nuit, ou dix nuits, ou une heure... J'ai dit aux chauves-souris de les guetter pendant les heures obscures... Voilà ma commission faite. Bonne chasse, vous tous en bas !

— Gorge pleine et profond sommeil. Chil ! cria Bagheera.

Je me souviendrai de toi à ma prochaine prise et mettrai de côté la tête pour toi seul, ô le meilleur des vautours !

— Cela n'en vaut pas la peine. L'enfant avait le Maître Mot. Je ne pouvais pas moins faire.

Et Chil remonta en décrivant un cercle pour regagner son aire.

— Il n'a pas oublié de se servir de sa langue, — dit Baloo avec un petit rire d'orgueil ; — pensez qu'à son âge il s'est souvenu du Maître Mot des oiseaux tandis que les singes le traînaient à travers les arbres !

— On le lui avait enfoncé assez fort dans la tête ! dit Bagheera. Mais je suis fier de lui... et maintenant, il nous faut aller aux Grottes Froides.

Tout le monde savait où cela se trouvait ; mais peu de gens, parmi le Peuple de la Jungle, y étaient jamais allés. Ce qu'ils appelaient, en effet, les Grottes Froides, c'était une vieille ville abandonnée, perdue et enfouie dans la jungle. Et les bêtes fréquentent rarement un endroit que les hommes ont déjà fréquenté. Le sanglier le fait bien, mais jamais les tribus qui chassent. En outre, les singes y habitaient, autant qu'ils peuvent passer pour habiter quelque part, et nul animal qui se respecte n'en aurait approché à portée de regard, sauf en temps de sécheresse, alors que les citernes et les réservoirs à demi ruinés contenaient encore un peu d'eau.

— C'est un voyage d'une demi-nuit, à toute vitesse ! dit Bagheera.

Et Baloo prit un air préoccupé :

— J'irai aussi vite que je peux, dit-il anxieusement.

— Nous n'osons pas t'attendre. Suis-nous. Baloo. Il nous faut filer d'un pied leste. Kaa et moi.

— Avec ou sans pieds, j'irai aussi vite que toi sur tes quatre ! dit Kaa sèchement.

Baloo fit de son mieux pour se hâter, mais il dut s'asseoir en soufflant. Ils le laissèrent : il arriverait plus tard ; et Bagheera fila devant, de son rapide galop de panthère. Kaa ne dit rien, mais, quelque effort que fit Bagheera, l'énorme python de rocher se maintint à sa hauteur. Au passage d'un torrent, Bagheera prit de l'avance, parce qu'elle le franchit d'un bond, tandis que l'autre le traversait à la nage, la tête et

deux pieds de cou hors de l'eau; mais, sur terrain plat, Kaa rattrapa la distance.

— Par la serrure brisée à qui je dois ma libre vie! — s'écria la panthère quand fut tombé le crépuscule, — tu n'es pas un petit marcheur!

— J'ai faim, dit Kaa. Et puis, ils m'ont appelé grenouille mouchetée.

— Ver... ver de terre, et jaune par-dessus le marché.

— C'est tout un. Allons!

Et Kaa semblait se répandre lui-même sur le sol où, de ses yeux sûrs, il choisissait la route la plus courte, qu'il savait garder.

Cependant, aux Grottes Froides, le Peuple Singe ne songeait nullement aux amis de Mowgli. Ils avaient apporté l'enfant à la ville perdue, et se trouvaient pour le moment très satisfaits d'eux-mêmes. Mowgli n'avait jamais vu de ville hindoue jusqu'à ce jour : celle-ci n'était plus guère qu'un monceau de ruines; le spectacle pourtant lui parut splendide et merveilleux. Quelque roi l'avait bâtie, autrefois, sur une petite colline. On pouvait encore discerner les chaussées de pierre, qui menaient aux portes en ruines où de derniers éclats de bois pendaient aux gonds rongés de rouille. Des arbres avaient poussé, de-ci de-là, dans les murailles; les créneaux étaient tombés et s'effritaient par terre; des lianes sauvages, aux fenêtres des tours, pendaient le long des murs, en grosses touffes.

Un grand palais sans toit couronnait la colline: les marbres des cours d'honneur et des fontaines étaient fendus, tachés de rouge et de vert, et les dalles mêmes de la cour où habitaient naguère les éléphants du roi, avaient été soulevées et disjointes par les herbes et les arbustes. Du palais, on pouvait voir les innombrables rangées de maisons sans toit qui composaient la ville, semblables à des rayons de miel vides, remplis de ténèbres; le bloc de pierre informe qui avait été une idole, sur la place où se rencontraient quatre routes: les trous et les creux au coin des rues, où se trouvaient jadis les puits publics; et les dômes brisés des temples, avec les figuiers sauvages qui sortaient de leurs flancs.

Les singes l'appelaient leur ville, et affectaient de mépriser

le Peuple de la Jungle parce qu'il vit dans la forêt. Et cependant, ils n'avaient jamais su pourquoi l'on avait bâti cela ni quel usage en faire. Ils s'asseyaient en cercle dans le vestibule qui précédait la chambre du Conseil royal, grattaient leurs puces et avaient la prétention d'être des hommes : ou bien ils couraient à travers les maisons sans toit, ramassaient dans un coin des plâtras et de vieilles briques, puis oublièrent où ils les avaient cachés : ou bien ils se battaient, ils criaient, ils se bouscullaient en foule, puis cessaient tout à coup pour jouer du haut en bas des terrasses dans les jardins du roi, où ils secouaient les orangers et les rosiers pour le plaisir d'en voir tomber les fruits et les fleurs.

Ils exploraient tous les passages, tous les souterrains du palais et les centaines de petites chambres obscures ; mais ils ne se rappelaient jamais ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils erraient au hasard, un par un, deux par deux, ou par groupes, en se disant l'un à l'autre qu'ils faisaient comme les hommes. Ils buvaient aux citernes, en remuant la vase et troublant l'eau, et se battaient pour en approcher, puis s'élançaient tous ensemble en masses compactes, et criaient :

— Il n'y a personne dans la jungle d'aussi malin, d'aussi bon, d'aussi adroit, d'aussi fort et d'aussi gentil que les *Bandar-Log* !

Ensuite ils recommençaient jusqu'à ce que, fatigués de la ville, il leur plût de s'en retourner aux sommets des arbres, dans l'espoir que le Peuple de la Jungle enfin les remarquerait.

Mowgli, élevé sous la Loi de la Jungle, n'aimait ni ne comprenait ce genre de vie. Il était tard dans l'après-midi quand, traîné par les singes, il arriva aux Grottes Froides : au lieu d'aller dormir, comme l'eût fait Mowgli après un long voyage, ils se prirent par la main et se mirent à danser en chantant leurs plus folles chansons. L'un d'eux fit un discours, et dit à ses compagnons que la capture de Mowgli marquait une nouvelle étape dans l'histoire des *Bandar-Log*, car il allait leur montrer comment on entrelace des branches et des roseaux pour s'en faire un abri contre la pluie et le vent.

Mowgli cueillit quelques lianes et commença à les tresser, et les singes essayèrent de l'imiter; mais, au bout de quelques minutes, ils n'y prenaient déjà plus d'intérêt, et ils s'amusèrent à tirer les queues de leurs camarades, ou à sauter par ci par là, sur leurs quatre pattes, en toussant.

— Je voudrais manger, dit Mowgli. Je suis un étranger dans cette partie de la jungle. Apportez-moi de la nourriture, ou permettez-moi de chasser ici.

Vingt ou trente singes bondirent au dehors, pour lui rapporter des noix et des *pawpaws* sauvages. Mais ils se mirent à se battre en route, et cela leur eût donné trop de peine de revenir avec ce qui restait de fruits.

Mowgli était endolori et furieux autant qu'affamé, et il rôdait dans la cité vide, lançant de temps à autre le cri de chasse de l'Étranger. Mais personne ne lui répondait, et il se disait qu'en vérité il avait trouvé là un mauvais gîte.

« Tout ce que Baloo disait des *Bandar-Log* est vrai », songeait-il en lui-même. « Ils n'ont pas de loi, pas de cri de chasse, et pas de chefs... rien que des mots absurdes et de petites mains lestes et pillardes. De sorte que si je meurs de faim ou suis tué en cet endroit, ce sera bien ma faute, à moi seul... Allons! il faut que j'essaie de retourner dans ma jungle. Baloo me battra sûrement, mais cela vaudra mieux que de faire la chasse à de sottes feuilles de roses en compagnie des *Bandar-Log*!

A peine se dirigeait-il vers le mur de la ville, que les singes le tirèrent en arrière, en l'assurant qu'il ne savait pas combien il était heureux, et en le pinçant pour lui donner de la reconnaissance. Il serra les dents et ne dit rien, mais marcha au milieu des singes braillants, jusqu'à une terrasse qui dominait des réservoirs de grès rouge à demi remplis par l'eau de pluie. Il y avait là un kiosque en ruines, tout de marbre blanc, au centre même de la terrasse, bâti pour des reines mortes depuis des centaines d'années. Le toit, en forme de dôme, s'était écroulé à demi et bouchait le passage souterrain par lequel les reines avaient coutume de s'en venir du palais; mais les murs étaient faits d'écrans de marbre découpé, merveilleux ouvrage d'entrelacs blancs comme le lait, incrustés d'agates, de cornalines, de jaspé et de lapis-lazuli;

et, lorsque la lune se montra par-dessus la colline, elle brilla à travers le marbre ajouré, en jetant sur le sol des ombres pareilles à une broderie de velours noir.

Tout meurtri, las et affamé qu'il fût, Mowgli ne put malgré tout s'empêcher de rire quand les *Bandar-Log* se mirent, par douzaines à la fois, à lui dire combien ils étaient grands, malins, forts et gentils, et combien il était fou de songer à les quitter :

— Nous sommes grands. Nous sommes libres. Nous sommes étonnants. Nous sommes le peuple le plus étonnant de toute la jungle!... Nous le disons tous; et, ainsi, cela doit être vrai, criaient-ils. Maintenant, comme tu nous entends pour la première fois, et que tu peux rapporter nos paroles au Peuple de la Jungle, à telle fin que dans l'avenir, il fasse attention à nous, nous te dirons tout ce qui concerne nos excellentes personnes.

Mowgli ne fit aucune objection, et les singes se rassemblèrent par centaines sur la terrasse pour écouter leurs propres orateurs chanter les louanges des *Bandar-Log*. Et toutes les fois qu'un orateur s'arrêtait par manque de respiration, ils criaient tous ensemble :

— C'est vrai, c'est notre avis à tous.

Mowgli hochait la tête, battait des paupières et disait : « Oui », quand ils lui posaient une question, et tout ce bruit lui donnait le vertige.

« Tabaqui, le chacal, doit avoir mordu ces gens-là, se disait-il à lui-même, et maintenant, ils sont enragés. Certainement, c'est la *dewanee*, la rage... Est-ce qu'ils ne dorment jamais?... Tiens, voici un nuage qui va couvrir cette lune de malheur. Si seulement c'était un nuage assez gros pour que je puisse me sauver dans l'obscurité!... Mais je suis tellement las!...

Deux bons amis guettaient le même nuage, au fond du fossé en ruines, sous le mur de la ville, car Bagheera et Kaa, sachant bien le danger que présentait le Peuple Singe en masse, ne se souciaient pas d'en courir le risque. Les singes ne se battent jamais à moins d'être cent contre un, et il est rare que dans la jungle on aime à jouer ce jeu-là.

— Je vais aller au mur de l'ouest, — chuchota le serpent ;

— et je fondrai brusquement sur eux : j'aurai pour moi la pente du terrain. Ils n'auront pas envie de se jeter sur mon dos, malgré leur nombre, mais...

— Je sais, dit la panthère. Ah ! pourquoi Baloo n'est-il pas ici !... mais il faut faire ce qu'on peut. Quand ce nuage va couvrir la lune, j'irai vers la terrasse. Ils tiennent là une sorte de conseil au sujet de l'enfant.

— Bonne chasse ! dit Kaa d'un air farouche.

Et il glissa vers le mur de l'ouest. C'était le moins en ruines : le gros python perdit quelque temps à trouver un chemin pour atteindre le haut des pierres. Le nuage cachait la lune ; et, comme Mowgli se demandait ce qui allait arriver, il entendit le pas léger de Bagheera sur la terrasse. La panthère noire avait gravi le talus presque sans bruit, et déjà elle frappait de droite et de gauche, — sachant bien qu'il ne fallait pas perdre son temps à mordre, — parmi les singes qui se tenaient assis autour de Mowgli en cercle de cinquante et soixante rangs d'épaisseur. Il y eut un hurlement d'effroi et de fureur, et, comme Bagheera trébuchait sur les corps qui roulaient en se débattant sous elle, un singe cria :

— Elle est seule ! Tuez-la ! tue !

Une mêlée confuse de singes, mordant, griffant, déchirant, arrachant, se referma sur Bagheera, pendant que cinq ou six d'entre eux, s'emparant de Mowgli, grimpaient avec lui sur le mur du kiosque, et, de là-haut, le poussaient par le trou du dôme brisé. Un enfant élevé par les hommes, se serait affreusement meurtri, car la chute mesurait quinze bons pieds, mais Mowgli tomba comme Baloo lui avait appris à tomber, et ses pieds, les premiers, touchèrent le sol.

— Reste là, crièrent les singes, jusqu'à ce que nous ayons tué tes amis, et plus tard nous reviendrons jouer avec toi... si le Peuple du Poison te laisse en vie.

— *Nous sommes du même sang, vous et moi !* dit vivement Mowgli, en lançant l'appel des serpents.

Il put entendre un frémissement et des sifflements dans les décombres, tout autour de lui, et il lança l'appel une seconde fois, pour qu'il n'y eût pas d'erreur.

— Bien, sssss... c'est bien ! A bas les capuchons, tout le monde ! firent tout bas une demi-douzaine de voix.

Toute ruine dans l'Inde devient tôt ou tard un repaire de serpents. et le vieux kiosque était grouillant de cobras.

— Tiens-toi tranquille, petit frère, car tes pieds pourraient nous faire mal.

Mowgli se tint immobile. autant qu'il lui fut possible, épiant à travers la dentelle de marbre, et prêtant l'oreille au furieux tapage de la bataille qui tourbillonnait autour de la panthère noire, — hurlements, glapissements, bousculades, le tout dominé par le râle rauque et profond de Bagheera, qui tenait bon, luttait, virait et plongeait sous les tas compacts de ses ennemis. Pour la première fois, depuis sa naissance, Bagheera combattait pour défendre sa vie.

« Baloo ne doit pas être loin... Bagheera ne serait pas venue seule », pensait Mowgli.

Et il cria de toutes ses forces :

— A la citerne, Bagheera! gagne les citernes! Cours et plonge! A l'eau!

Bagheera entendit. et ce cri, en lui apprenant que Mowgli était sain et sauf, lui rendit un nouveau courage. Elle s'ouvrit un chemin, avec des efforts désespérés, pouce par pouce, droit dans la direction des réservoirs, et fit halte en silence. Alors, du mur en ruine le plus voisin de la jungle, s'éleva, en roulant, le cri de guerre de Baloo. Le vieil ours avait fait de son mieux. mais il n'avait pu arriver plus tôt.

— Bagheera, cria-t-il, me voici. Je grimpe! Je me dépêche! *Ahuwora!* Les pierres glissent sous mes pieds! Attendez que j'arrive. infâmes *Bandar-Log!*

Il n'apparut. haletant, au bord de la terrasse, que pour disparaître jusqu'à la tête sous une vague de singes, mais il se cala carrément sur ses hanches, et, ouvrant ses pattes de devant, il en étreignit autant qu'il en pouvait tenir, et se mit à cogner d'un mouvement régulier: — *bat-bat-bat*, — comme le rythme cadencé d'une roue à aubes. Un fracas de chute et d'eau rejaillissante avertit Mowgli que la panthère avait fait une trouée jusqu'à la citerne, où les singes ne pouvaient la suivre. Elle resta là, respirant à grand'peine, la tête juste hors de l'eau, tandis que les singes échelonnés sur les marches rouges, par trois rangs de profondeur, sautaient de rage du haut en bas, prêts à l'attaquer de tous les côtés à la fois, si

elle faisait mine de sortir au secours de Baloo. Ce fut alors que Bagheera souleva son menton tout dégouttant d'eau, et, de désespoir, lança l'appel des serpents pour demander aide et protection :

— *Nous sommes du même sang, vous et moi !*

Kaa, croyait-elle, avait tourné queue à la dernière minute. Et Baloo, à demi suffoqué sous les singes au bord de la terrasse, ne put retenir un petit rire en entendant la panthère noire appeler au secours.

Kaa venait à peine de se frayer une route jusque sur le mur de l'ouest, y prenant position d'un effort qui délogea une des pierres du faite pour l'envoyer rouler dans le fossé. Il n'avait pas l'intention de perdre aucun des avantages du terrain : aussi se roula-t-il et déroula-t-il une ou deux fois, pour être sûr que chaque pied de son long corps était en condition. Pendant ce temps, la lutte avec Baloo continuait : les singes glapissaient dans la citerne autour de Bagheera, et Mang, la chauve-souris, volant de-ci de-là, portait la nouvelle de la grande bataille à travers la jungle. si bien que Hathli lui-même, l'éléphant sauvage, se mit à trompeter, et que, de très loin, des bandes de singes éparses, réveillées par le bruit, accoururent en bondissant à travers les routes des arbres, à l'aide de leurs camarades des Grottes Froides, et le fracas de la lutte effaroucha et fit envoler tous les oiseaux diurnes à des milles à la ronde.

Alors vint Kaa, tout droit, très vite, avec la hâte de tuer. Un python est un python : ce qui fait sa puissance de combat, c'est le choc de sa tête, qu'appuient toute la force et tout le poids de son corps. Imaginez une lance, ou un bélier, ou un marteau lourd d'à peu près une demi-tonne, conduit et habité par une volonté froide et calme, vous aurez une grossière idée de ce qu'était Kaa dans le combat. Un python de quatre ou cinq pieds peut renverser un homme, s'il le frappe en pleine poitrine ; et Kaa, vous le savez, avait trente pieds de long. Son premier coup porta au cœur même de la foule qui s'acharnait sur Baloo, un coup droit, à bouche close et sans bruit. D'un second, il n'y en eut pas besoin... Les singes se dispersèrent en criant :

— Kaa ! C'est Kaa ! Sauve qui peut !...

Depuis des générations, les singes avaient été tenus en respect par les récits effrayants de leurs aînés sur Kaa, le voleur nocturne, qui glisse le long des branches, aussi doucement que s'y étend la mousse, et enlève aisément le singe le plus vigoureux; du vieux Kaa, qui peut se rendre tellement pareil à une branche morte ou à une souche pourrie : les plus malins s'y laissent prendre, jusqu'à ce que la branche les attrape ! Kaa était le seul être dont les singes eussent peur dans la jungle, car aucun d'eux ne savait où s'arrêtait son pouvoir, aucun d'eux ne pouvait le regarder en face, aucun d'eux jamais n'était sorti vivant de son étreinte. Aussi fuyaient-ils, en bégayant de terreur, vers les murs et les toits des maisons, tandis que Baloo poussait un profond soupir de soulagement. Sa fourrure était plus épaisse que celle de Bagheera, mais il avait cruellement souffert dans la lutte.

Alors Kaa ouvrit la bouche pour la première fois; il ne dit qu'un seul mot, un long mot, siffla, et les singes qui, venus de loin, se précipitaient à la défense des Grottes Froides, s'arrêtèrent où ils étaient, frappés d'épouvante, et les branches qu'ils chargeaient plièrent et craquèrent sous leur poids. Les singes, sur les murs et les maisons vides, cessèrent subitement leurs cris, et, dans le silence qui tomba sur la ville, Mowgli entendit Bagheera secouer ses flancs humides, en sortant de la citerne. Puis la clameur recommença. Les singes bondirent plus haut sur les murs; ils se cramponnèrent aux cous des grandes idoles de pierre, et poussèrent des cris perçants en sautillant le long des créneaux, — tandis que Mowgli, qui dansait de joie dans le kiosque, collait son œil aux jours du marbre, et huait, à la façon des hiboux, entre ses dents de devant, pour se moquer d'eux et montrer son mépris.

— Tirons le petit d'homme hors de la trappe; je n'en peux plus, fit Bagheera toute haletante. Prenons le petit d'homme, et partons. Ils peuvent revenir à l'attaque.

— Ils ne bougeront pas jusqu'à ce que je l'ordonne. Fixe!... Sss...

Kaa sifflait : le silence se répandit de nouveau sur la ville.

— Je ne pouvais pas venir plus tôt, camarade; mais j'ai idée que je t'ai entendue appeler.

Cela s'adressait à Bagheera.

— Je... je peux bien avoir crié dans la lutte, répondit Bagheera. Baloo, es-tu blessé ?

— Je ne suis pas sûr qu'ils ne m'aient pas taillé en cent petits oursons. — dit Baloo en secouant gravement ses pattes l'une après l'autre... *Wow!* Je suis moulu... Kaa, nous te devons la vie, je pense. Bagheera et moi.

— Cela n'a pas d'importance... Où est le petit bonhomme ?

— Ici, dans une trappe !... Je ne peux pas grimper ! cria Mowgli.

Ce qui restait du dôme s'arrondissait au-dessus de sa tête.

— Emmenez-le ! Il danse comme Mior, le paon... Il va écraser nos petits ! dirent les cobras à l'intérieur.

— Ah ! ah ! fit Kaa avec un petit rire ; elle a des amis partout, cette graine d'homme !... Recule-toi, petit : et cachez-vous, ô Peuple du Poison. Je vais renverser le mur.

Kaa examina la bâtisse avec soin, jusqu'à ce qu'il découvrit dans le réseau de marbre une lézarde plus pâle, indiquant un point faible. Il donna deux ou trois légers coups de tête pour se rendre compte de la distance ; puis, élevant six pieds de son corps au-dessus du sol, il lança de toutes ses forces, le nez en avant, une demi-douzaine de coups de bélier. Le travail à jour céda, s'émietta en un nuage de poussière et de décombres, et Mowgli se jeta d'un bond par l'ouverture, entre Baloo et Bagheera, un bras passé autour de chacun de leurs cous puissants.

— Es-tu blessé ? dit Baloo en le serrant doucement.

— Je suis meurtri, j'ai faim, et je ne suis pas moulu à moitié... Mais, oh ! ils vous ont cruellement traités, mes frères. Vous saignez !...

— Il y en a d'autres, dit Bagheera en se léchant les lèvres.

Elle regardait les cadavres de singes amoncelés sur la terrasse et tout autour de la citerne.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, si tu es sauf, ô mon orgueil entre toutes les petites grenouilles ! pleura Baloo.

— Quant à cela, nous en parlerons plus tard, — dit Bagheera d'un ton sec qui ne plut pas du tout à Mowgli. — Mais voici Kaa, auquel nous devons la victoire, et toi la vie. Remercie-le suivant nos coutumes, Mowgli.

Mowgli se tourna, et vit la tête du grand python qui oscillait à un pied au-dessus de la sienne.

— Ainsi, c'est là cette petite graine d'homme ! fit Kaa. Sa peau paraît douce, et il ressemble assez aux *Bandar-Log*. Aie soin, petit, que je ne te prenne jamais pour un singe, au crépuscule, un jour que j'aurai changé tout fraîchement d'habit.

— *Nous sommes du même sang, toi et moi !* répondit Mowgli. Je te dois la vie, cette nuit. Ma proie sera ta proie, si jamais tu as faim. Ô Kaa !

— Tous mes remerciements, petit frère ! — dit Kaa, en clignant des yeux. — Et que peut tuer un si hardi chasseur ?... Je demande la permission de le suivre, la prochaine fois qu'il se mettra en campagne.

— Je ne tue rien : je suis trop petit ; mais je rabats les chèvres au-devant de ceux qui en usent. Quand tu te sentiras vide, viens à moi, et tu verras si je dis la vérité. Je sais me servir de cela : — il montrait ses mains ; — si jamais tu tombes dans un piège, je peux te payer ma dette... comme à Bagheera, comme à Baloo ici présents. Bonne chasse à vous tous, mes maîtres !

— Bien dit ! grommela Baloo.

Car Mowgli avait joliment tourné ses remerciements.

Le python laissa tomber sa tête légèrement, pour une minute, sur l'épaule de Mowgli.

— Cœur brave, et langue courtoise, dit-il ; cela te mènera loin dans la Jungle, petit. Mais, en attendant, va-t'en vite avec tes amis. Va-t'en dormir, car la lune se couche, et il vaut mieux que tu ne voies pas ce qui va suivre.

La lune s'enfonçait derrière les collines, et les rangs de singes tremblants, pressés les uns contre les autres, sur les murs et les créneaux, paraissaient comme des franges déliquetées et flottantes. Baloo descendit à la citerne pour y boire, et Bagheera commença à mettre de l'ordre dans sa fourrure, tandis que le python rampait vers le centre de la terrasse et fermait ses mâchoires d'un claquement sonore qui attirait sur lui les yeux de tous les singes.

— La lune se couche, dit-il. Y a-t-il encore assez de lumière pour voir ?

Des murs, il vint un gémissement comme celui du vent à la cime des arbres :

— Nous voyons, ô Kaa !

— Bien. Et maintenant voici la danse, la danse de la Faim de Kaa. Restez tranquilles et regardez...

Il se roula deux ou trois fois en un grand cercle, agitant sa tête de droite et de gauche, d'un mouvement de navette, puis il commença à faire des boucles et des huit avec son corps, des triangles mous, visqueux, qui se fondaient en carrés, en pentagones, en spirales coniques, sans repos, sans hâte, sans aucune pause dans le bourdonnement sourd de sa chanson. La nuit se faisait de plus en plus noire... Bientôt, on ne distingua plus la lente et changeante ondulation du corps, mais on entendait toujours le bruissement des écailles.

Baloo et Bagheera se tenaient immobiles comme des pierres, un grondement rauque au fond de la gorge, le poil du cou hérissé, et Mowgli regardait avec étonnement.

— *Bandar-Loj*, — dit enfin la voix de Kaa, — pouvez-vous bouger pieds ou mains sans mon ordre?... Parlez !

— Sans ton ordre nous ne pouvons bouger ni pieds ni mains, ô Kaa !

— Bien!... Approchez d'un pas plus près de moi, tous !

Les rangs des singes ondulèrent en avant, comme attirés par une force irrésistible; et Baloo et Bagheera, en même temps, avancèrent d'un pas raide.

— Plus près ! *silla* Kaa.

Et tous, de nouveau, se mirent en branle.

Mowgli posa les mains sur Baloo et sur Bagheera pour les entraîner au loin, et les deux grosses bêtes tressaillirent comme éveillées au milieu d'un rêve.

— Laisse ta main sur mon épaule, dit tout bas Bagheera. Laisse-la, ou je vais être obligé de retourner... de retourner vers Kaa... Aah !

— Ce n'est que le vieux Kaa en train de faire des ronds dans la poussière, dit Mowgli. Allons-nous-en.

Et tous les trois se glissèrent par une brèche des murs pour gagner la Jungle.

— *Whoo!* dit Baloo, quand il se retrouva sous l'abri

paisible des arbres. Jamais plus je ne prendrai Kaa pour allié.

Et il se secoua du haut en bas.

— Il en sait plus long que nous, — dit Bagheera, en frissonnant. Encore un peu, si j'étais restée, je serais entrée dans sa gueule.

— Plus d'un aura pris cette route avant que la lune se lève de nouveau, dit Baloo. Il fera bonne chasse, à sa manière.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? — dit Mowgli, qui ne savait rien de la fascination exercée par le python. — Je n'ai rien vu qu'un gros serpent qui faisait des ronds ridicules... jusqu'à ce qu'il fût noir... Et son nez était tout abîmé. Ah ! Ah !

— Mowgli, — dit Bagheera avec colère — son nez était abîmé à cause de toi ; et c'est à cause de toi que sont déchirés mes oreilles et mes flancs et mes membres, ainsi que le cou et les épaules de Baloo. Ni Baloo ni Bagheera ne seront capables de chasser avec plaisir pendant bien des jours.

— Ce n'est rien, dit Baloo : nous avons retrouvé notre petit d'homme.

— C'est vrai, mais il nous coûte cher : du temps, — qu'on aurait pu passer en bonnes chasses, — des blessures, du poil, — je suis à moitié pelée tout le long du dos, — et enfin... de l'honneur. Oui, de l'honneur, car, rappelle-toi, Mowgli, que moi, la panthère noire, j'ai été forcée d'appeler le python à mon secours, et que tu nous as vus, Baloo et moi, demeurer stupides comme de petits oiseaux devant la Danse de la Faim. Tout cela, petit d'homme, vient de tes jeux avec les *Bandar-Log*.

— C'est vrai, c'est vrai, fit Mowgli avec chagrin. Je suis un vilain petit d'homme, et mon cœur est triste au dedans de moi.

— *Humph !* Que dit la Loi de la Jungle, Baloo ?

Baloo ne voulait pas augmenter la peine de Mowgli, mais il ne pouvait apporter de tempéraments à la Loi : aussi mâchonna-t-il :

— Chagrin n'est point châtement Mais, souviens-toi, Bagheera, il est tout petit !

— Je m'en souviendrai; mais il a mal fait, et maintenant il y a des coups à recevoir... Mowgli as-tu quelque chose à dire?

— Rien, J'ai eu tort, Baloo et toi, vous êtes blessés. C'est juste.

Bagheera lui donna une demi-douzaine de tapes amicales pour une panthère (elles auraient à peine réveillé un de ses petits, à elle); mais, pour un enfant de sept ans, cela devenait correction aussi sévère qu'on puisse souhaiter d'en éviter. Quand ce fut fini, Mowgli éternua, et se ramassa sans dire un mot.

— Maintenant, dit Bagheera, saute sur mon dos, petit frère, et retournons à la maison.

Une des beautés de la Loi de la Jungle, c'est que le châtiment est un parfait règlement de comptes. Il n'y a pas de tracasseries ensuite.

Mowgli laissa tomber sa tête sur le cou de Bagheera, et s'endormit si profondément qu'il ne s'éveilla même pas lorsqu'on le déposa dans la caverne de ses frères.

RUDYARD KIPLING

Traduit par LOUIS FABLET et ROBERT D'HOMÈRES.

LA CONSTITUTION DE 1875

ET M. WALLON

Dans un article sur M. Buffet, publié dans le numéro du 1^{er} août de *la Revue de Paris*, j'avais rappelé un acte tout à fait à son honneur, par lequel il avait contribué à faire voter la Constitution de 1875. J'avais raconté dans quelles circonstances ce fait assez inattendu de la part de M. Buffet s'était produit. J'avais rencontré dans ce récit le nom de M. Wallon, qui avait pris une part si considérable dans la discussion publique des lois constitutionnelles. J'écrivais cet article loin de Paris, et sans avoir sous la main les documents à l'aide desquels mes souvenirs auraient pu être fixés, non sur le fond des choses, mais sur les détails du récit. M. Wallon, qui était lui-même à la campagne, m'écrivit une lettre par laquelle il rectifiait certaines inexactitudes portant sur le rôle qu'il avait joué dans cette discussion fameuse. Je répondis à mon vénéré collègue que j'étais prêt à lui donner toutes les satisfactions qu'il pourrait désirer. L'honorable directeur de *la Revue*, M. Lavis, de son côté, a bien voulu s'y prêter. Cette rectification offre d'ailleurs un certain intérêt, parce qu'elle permet de jeter un jour plus complet sur un point d'histoire contemporaine.

Voici ce que m'a écrit M. Wallon :

... « Permettez-moi de relever dans votre article, à propos du vote de la Constitution de 1875, un passage où il y a quelque confusion dans vos souvenirs.

» Vous dites :

» On avait, pendant deux ans étudié, préparé, discuté en commission une Constitution dont les principales lignes furent tracées par

» M. Dufaure. Le jour de la discussion en séance publique, l'article premier de cette Constitution fut rejeté. C'était le désarroi, l'écrasement, le néant. Tout le monde eut le sentiment et l'effroi d'une débâcle dont on n'apercevait ni le terme, ni les conséquences. Ce fut alors que dans la nuit, quelques amis et moi, nous reprîmes l'affaire en sous œuvre. Ce fait, ignoré du grand public, s'est passé chez moi le soir même de cette séance mémorable. Il en reste des témoins, parmi lesquels M. Gailly, sénateur des Ardennes, et M. Christophle (Albert), député de l'Orne. Nous préparâmes un amendement qui permettrait peut-être de reprendre la discussion de la Constitution, laquelle s'en allait à vau-l'eau. Mais l'apparition de l'un de nous à la tribune eût suffi pour tout perdre. Nous songeâmes à un homme universellement respecté et qui jouissait dans l'Assemblée d'une grande considération, M. Wallon, et l'un de nous, M. Christophle, je crois, lui porta notre amendement qu'il se chargea de présenter et de défendre. En bon citoyen qu'il était, M. Wallon, qui avait pris une grande part à l'élaboration des lois constitutionnelles, le présenta en effet. »

» Tout en vous remerciant des termes beaucoup trop élogieux que vous inspire votre amitié pour moi, je tiens à définir d'une manière très nette ce qu'a été mon rôle en ce moment critique. Je ne conteste pas, bien entendu, ce qui a pu se passer chez vous ; je me borne à dire ce qui s'est passé chez moi.

» Je n'avais pas eu l'honneur d'être élu membre de la grande commission des lois constitutionnelles ; je n'avais donc pris aucune part à la longue élaboration que vous dites. Voyant pourtant que l'on n'aboutissait pas, je me décidai à rédiger un plan de constitution dont les points essentiels étaient : 1° l'élection du Président de la République par le Sénat et la Chambre des députés réunis en assemblée nationale, — pour sept ans, et rééligible ; 2° le droit au Président de dissoudre la Chambre des députés, après avis conforme du Sénat ; 3° la révision de la Constitution par l'Assemblée nationale, après le vote de chacune des deux Chambres (j'avais dit d'abord par l'une des deux Chambres ; mais je modifiai mon texte avant toute discussion). C'est l'amendement que je déposai sous forme de proposition de loi sur le bureau de l'Assemblée, *sans aucune communication ni mission de personne*.

» L'article premier, l'article décisif, fut voté à la simple majorité d'une voix ; les suivants à des majorités de plus en plus notables ; mais on n'en était qu'à la seconde lecture (il y en avait trois alors), et il fut convenu que l'on ne passerait à la troisième qu'après le vote définitif de la loi constitutionnelle du Sénat.

» La commission des lois constitutionnelles vint donc présenter le projet qu'elle avait arrêté sur cette matière, mais dès le début

M. Pascal Duprat fit adopter un amendement qui faisait élire le Sénat par le suffrage universel. Dès ce moment, rien ne restait debout, ni la loi du Sénat, qu'après ce vote la majorité n'aurait jamais adoptée dans son ensemble, ni la loi précédemment votée en seconde lecture sur l'*organisation des pouvoirs publics*, loi dont le sort était rattaché au vote de la loi du Sénat.

» Ici se place, mon cher collègue, l'incident qui a laissé quelque confusion dans vos souvenirs, et M. Christophle, votre intime ami dont vous rappeliez l'intervention auprès de moi dans votre lettre, pourra, au besoin, se joindre à moi pour les rectifier. C'est alors en effet que lui, M. Christophle et M. Casimir Perier, notre regretté collègue, vinrent me trouver chez moi, boulevard Saint-Michel, 95, et me dirent :

» — Vous voyez que tout est remis en question. Vous avez en ce moment la faveur de l'Assemblée nationale, présentez-lui une loi sur le Sénat, qu'elle puisse voter et qui en même temps assure le vote définitif de votre premier amendement.

» Je m'en défendis vivement; je leur dis que, si j'avais une proposition de loi toute rédigée sur l'organisation du Sénat, je me garderais bien de la porter à la tribune, craignant de paraître m'imposer ainsi à l'Assemblée; mais ils insistèrent, et je dus leur promettre d'en conférer, sans retard, avec le petit groupe de mes amis. Nous nous réunîmes donc à huit ou dix : MM. Denormandie, Gouin, Luro, qui font toujours partie du Sénat, et d'autres encore : leurs noms figurent en tête de la proposition qui fut soumise à l'Assemblée nationale, et votée par elle le 24 février, vote suivi le lendemain 25 par l'adoption définitive de la loi sur l'*organisation des pouvoirs publics*.

» Je vous laisse, mon cher collègue, le soin de communiquer cette lettre à la *Revue de Paris*, comme supplément à votre article, avec les observations qu'il vous conviendra d'y ajouter, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments bien cordialement dévoués.

« H. WALLON ».

J'avais cité le nom de deux témoins, M. Christophle et M. Gailly. Je fis appel à leurs souvenirs. M. Christophle me répondit une lettre d'où j'extrais ce passage : « Je me souviens encore de notre désespoir, le samedi soir, quand nous avons vu crouler toutes nos espérances et disparaître, dans une sorte d'effondrement, jusqu'au but même que nous avions poursuivi avec tant d'efforts, de patience et de résolution. Ce fut alors que l'idée nous vint (à qui en particulier? je ne saurais le dire) de faire ce que je viens de fixer plus haut dans la plénitude de mes souvenirs, et cette résolution fut le point de départ, tout au moins, de la proposition à laquelle M. Wallon a attaché

son nom. C'est nous-mêmes, je le crois aussi, qui l'avons, à cette occasion et après son succès, appelé « *le Père de la Constitution* ». C'est une gloire qu'il a méritée par la justesse de ses vues, sa fermeté, son patriotisme. » M. Christophle rappelle notre réunion chez moi, dans la soirée, et la mission dont il fut chargé auprès de M. Wallon qu'il ne rencontra chez lui, 95, boulevard Saint-Michel, que très tard le lendemain. — M. Gailly de son côté me répondit : « Je me rappelle très bien la mémorable soirée dont vous parlez, les efforts faits pour trouver un terrain permettant de continuer la discussion, mais je ne me souviens plus du reste... »

Qu'avais-je voulu mettre en lumière ? Deux faits. Le premier : dans un moment critique, alors que tout le monde avait cru la Constitution définitivement écartée, quelques membres du centre gauche avaient pris une initiative qui réussit grâce au dévouement actif et persévérant de M. Wallon. Le second : sans la bonne volonté de M. Buffet, nos efforts et le zèle de M. Wallon auraient été vains, car en sa qualité de président de l'Assemblée le règlement lui offrait le moyen d'empêcher M. Wallon de présenter son amendement. Ces deux faits restent après la rectification établie. Mais, puisque l'occasion s'en présente, il peut être intéressant de rappeler quelques-uns des incidents des longs débats d'où sont sortis enfin les lois constitutionnelles.

Le 20 novembre 1873, l'Assemblée nationale, en nommant M. le maréchal de Mac-Mahon président de la République pour une durée de sept ans, avait prescrit en même temps la formation d'une commission de trente membres pour l'examen des projets de lois constitutionnelles. A partir de ce jour jusqu'à la dissolution à la fin de l'année 1875, l'existence de l'Assemblée ne fut guère qu'un combat toujours renouvelé sur le terrain de la Constitution à faire, c'est-à-dire de la République à abolir ou à fonder.

La première commission nommée était en majorité hostile à la fondation d'un régime républicain. Elle se composait de MM. Batbie, président; le marquis de Talhouët et de Kerdrel, vice-présidents; Cezanne, Falon, de Tarteron, secrétaires; Dufaure, Laboulaye, Waddington, Lacombe, Lambert de Sainte-Croix, Pradié, le vicomte de Meaux, Grivard, le vicomte de Gumont, Tailhaud, le comte Daru, Paris, Chesnelong, de Sugny, le marquis d'Andelarre, Antonin Lefebvre-Pontalis, Keller, Vingtain, Merveilleux du Vignaux, de la Rochefoucauld duc de Bisaccia, Combier, Lucien Brun, Delsol, Vacherot. Elle eut pour rapporteur M. de Ventavon, un député dauphinois d'un esprit très fin et d'une distinction exquise. Toute la stratégie de la majorité consista pendant ces deux années à atter-
moyer, à créer des incidents, à reculer l'heure fatale.

L'Assemblée était partagée en trois fractions compactes : les uns, c'était l'extrême droite, ne voulaient pas voter une Constitution qui eût écarté la monarchie ; les autres, c'était le centre droit, ne voulaient pas d'une Constitution qui eût fondé la République : ils consentaient à voter des lois constitutionnelles, mais qui eussent pour unique effet d'organiser le gouvernement fondé pour sept ans au profit du maréchal ; enfin, le centre gauche entendait établir la République, tout en respectant le pacte conclu le 20 novembre 1873, et les pouvoirs de M. de Mac-Mahon. Le reste de la gauche, sous l'influence heureuse alors de Gambetta, renonçait à faire triompher ses idées particulières sur la forme de la République, pour en obtenir la proclamation.

La lutte sourde, incessante, mêlée d'éclairs et d'orages, dans la Presse et dans les manifestations de l'opinion publique, troublée, impatiente et enfiévrée par l'attente, resta enfermée pendant longtemps dans les bureaux et dans la commission de l'Assemblée. Elle ne fut portée au grand jour de la tribune qu'au commencement de janvier 1875.

Dès le premier engagement, se déchaina la violence des sentiments contraires dont était animée cette Assemblée, ardente en ses convictions, passionnée, sincère et mise en face des résolutions suprêmes. La première victoire fut remportée par la droite. M. Laboulaye avait présenté un amendement qui équivalait à la proclamation de la République. Il était ainsi conçu : « Le Gouvernement de la République se compose de deux Chambres et d'un Président. » Cet amendement fut repoussé à la séance suivante par 359 voix contre 336. — C'est alors que fut discuté l'amendement de M. Wallon ainsi conçu : « M. le Président de la République est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et par la Chambre des députés réunis en Assemblée nationale : il est nommé pour sept ans ; il est rééligible. » C'était sous une autre forme la proclamation de la République. La question se posait clairement. Aussi lorsque, à la proclamation du scrutin, le résultat accusa 353 voix pour l'amendement, 352 contre, tout le monde put dire que la République avait été votée à une voix de majorité. Un mauvais plaisant dit que cette voix était celle de M. Wolowski, parce que, en raison de la double voyelle de son nom, il figurait à la fin de la liste des votants.

On imagina alors d'enrayer le mouvement en faisant décider par l'Assemblée, le 3 février suivant, que la loi sur les pouvoirs publics ne serait promulguée qu'après le vote définitif de la loi du Sénat. Les uns, ceux-ci sincères, voulaient s'assurer que dans la Constitution on aurait introduit le contrepois salutaire d'un Sénat bien constitué. Les autres comptaient sur les désaccords irréductibles qui existaient dans la Gauche au sujet de l'organisation, de l'existence même d'un Sénat : ils espéraient que jamais on ne pourrait voter cette loi sur le

Sénat, et que, en conséquence, la loi sur les pouvoirs publics resterait en l'air. Ils comptaient sans l'esprit de sacrifice qui animait alors les partis.

Leur calcul fut pourtant sur le point de réussir. Dans la séance du 11 février, sa deuxième délibération sur la loi du Sénat venait en discussion. M. Pascal Duprat fit passer à la majorité de 322 voix contre 310 un amendement en vertu duquel le Sénat devait être élu par le suffrage universel. Grand émoi ! on demande la remise de la discussion au lendemain. Et le lendemain, au début de la séance, c'était un samedi, M. Lefebvre-Pontalis, devenu rapporteur de la Commission en remplacement de M. de Ventavon, démissionnaire, dit, au nom de la Commission :

— Tant que cet amendement (celui de M. Pascal Duprat) restera le principe de la loi, la Commission ne croit pas pouvoir prendre part utilement à la discussion pendant la deuxième délibération.

M. le général de Cissey, président du Conseil, dit alors :

— Le Président de la République n'a pas cru devoir nous autoriser à intervenir dans la suite de la discussion. Il lui a paru que votre dernier vote dénaturait l'institution sur laquelle vous êtes appelés à statuer... Le gouvernement ne saurait donc s'associer aux résolutions prises dans votre dernière séance. Il croit de son devoir de vous en prévenir avant qu'elles puissent devenir définitives.

L'un et l'autre orateur, tout en restant dans leur rôle, paraissaient pourtant entr'ouvrir la porte à une entente. MM. Laboulaye et Béranger parlèrent dans ce sens ; M. Bardoux, dans le même ordre d'idées, proposa une suite de dispositions sur l'organisation du Sénat. Les articles de ce contre-projet furent tous votés, presque sans opposition : c'était en apparence victoire gagnée. Mais les opposants avaient ménagé leur dernier coup, qui fut un coup de théâtre. Lorsque le président mit aux voix le passage à la troisième délibération, il fut repoussé par 368 voix contre 345. Tout cronlait à la fois, la loi du Sénat et par suite la loi sur les pouvoirs publics, c'est-à-dire la République, dont le sort avait été lié à celui de la loi constitutive de la haute Chambre.

Ici se place l'incident que j'ai rappelé dans l'article qui donne lieu à cette rectification : la réunion de quelques amis chez moi ; notre consternation, partagée d'ailleurs par tous les hommes politiques de ce temps-là ; notre tentative auprès de M. Wallon, et son succès final.

Il se passa plusieurs jours avant que la discussion fût reprise, le 22 février ; et dans cet intervalle, les essais d'obstructions furent renouvelés par les opposants à toute organisation de la République. Ils affirmaient que les propositions nouvelles, émanant de M. Vautrain,

de M. Waddington, comme celle de M. Wallon, auraient dû être renvoyées à une commission d'initiative parlementaire, la commission des lois constitutionnelles étant, par le fait, dissoute. D'autres, comme M. l'amiral Saisset, prétendirent que le règlement n'avait pas été respecté. « Si, portait le règlement, après une des trois délibérations, le projet est repoussé, il ne peut être reproduit avant le délai de trois mois. » M. Buffet maintint contre toute résistance le droit pour les auteurs d'amendements ou de contre-projets de revenir sur le vote du 12 février. — C'était le salut, sinon le texte, l'esprit sinon la lettre.

Au début de la séance du 22 février, M. Antonin Lefebvre-Pontalis, au nom de la commission, rapporta un projet qu'elle avait formulé ; mais il passa en revue divers projets qui lui avaient été présentés, et notamment celui de M. Wallon. Ce dernier projet avait été discuté dans les réunions extra-parlementaires de la droite, du centre droit, du centre gauche, de la gauche. Ces discussions, qui tenaient autant de place dans l'opinion publique que les séances de l'Assemblée elles-mêmes, sont racontées dans les journaux du temps, et sont fort ridicules. On y voit, par exemple, qu'à un moment donné M. le duc d'Audiffret-Pasquier fut chargé d'aller demander au maréchal de Mac-Mahon de renoncer à la prérogative que voulait lui maintenir la droite de nommer lui-même soixante-quinze sénateurs inamovibles ; et que le maréchal s'empressa d'acquiescer à cette demande, dans le grand désir qu'il avait de voir enfin voter la constitution.

L'amendement de M. Wallon sorti, comme il le dit dans sa lettre, de ces délibérations multiples qui attestaient de la part de la majorité de l'Assemblée la volonté d'en finir, était ainsi conçu : « Article premier. — Le Sénat se compose de 300 membres : 225 élus par les départements et les colonies, et 75 par l'Assemblée nationale. » Après de nouvelles tentatives d'obstructions faites par la Droite, M. Wallon put enfin développer son projet. Il dit :

— L'honorable M. Depeyre a rappelé justement que dans le projet qui avait été déposé, au nom du Gouvernement, pour l'organisation du Sénat, il était fait une part de moitié à M. le Président de la République. Il s'étonne de ne pas trouver cette même part dans notre proposition.

Un Membre. — Il n'y en a plus aucune.

M. Wallon. — Il s'étonne, si vous voulez, qu'aucune part n'ait été réservée au Président dans la Constitution du Sénat. Nous aussi, messieurs, ou du moins le plus grand nombre de ceux qui ont déposé cette proposition avec moi, nous aurions voulu réserver un droit de nomination à M. le Président de la République.

— C'est le résultat de l'alliance, dit une voix.

— Vous n'êtes plus libre, dit une autre.

M. Wallon. — Mais nous avons été surtout préoccupés...

— De vos alliés, dit quelqu'un.

M. Wallon. — ... de la pensée qui a guidé le Président de la République, c'est-à-dire du désir si souvent exprimé par lui ou en son nom, de voir voter les lois constitutionnelles... C'est pour ces raisons que nous avons dû nous borner à proposer la Constitution d'un Sénat, qui, si elle ne répond pas absolument à nos vues, a le grand mérite d'assurer, par le sacrifice, non pas de nos principes, mais de certaines préférences, une majorité à ces lois constitutionnelles que notre Président de la République réclame avant tout. »

C'est à cette transaction qu'avait fait allusion le rapporteur de la Commission, en disant : « La minorité de la Commission aurait trouvé qu'il était préférable d'apprécier les motifs d'intérêt politique ou les nécessités d'accord parlementaire qui peuvent donner à la proposition de *M. Wallon* une importance exceptionnelle. »

L'amendement était l'expression de cet accord : il fut voté par 422 voix contre 261.

Quelques jours après, le 25 février, l'ensemble du projet de loi relatif à l'organisation des pouvoirs publics fut voté définitivement en troisième délibération par 425 voix contre 254. La République était fondée ; et *M. Wallon* a l'honneur, dans deux circonstances importantes, le 30 janvier et le 22 février 1875, d'avoir été le principal artisan de cette grande œuvre. Une autre Commission de trente membres fut nommée pour préparer les lois électorales du Sénat et de la Chambre des députés. *M. Albert Christophle* fut rapporteur de la première, *Ricard* et moi nous fîmes rapporteurs de la seconde. Et les deux lois étant votées à la fin de l'année 1875, l'Assemblée nationale prononça elle-même sa dissolution le 31 décembre 1875, après avoir fourni, non sans éclat et sans honneur, une carrière pleine des péripéties les plus émouvantes des vingt-cinq dernières années de notre histoire.

DE MARCÈRE

LE SONGE

D'UN

SOIR D'AUTOMNE

PERSONNAGES

LA DOGARESSE VEUVE GRADENIGA.

LA CAMÉRISTE PENTELLA.

LA SORCIÈRE D'ESCLAVONIE.

LES ESPIONNES.

Le domaine d'un patricien de Venise, au bord de la Brenta, laissé en héritage par un des derniers Doges à la Sérénissime Veuve, qui séjourne en ce lieu comme une exilée. — Le jour automnal touche à son déclin. — On aperçoit, toute proche, l'aile de la villa : une architecture circulaire de marbre, en forme de tour, qui renferme un escalier, semblable à celui du palais vénitien dit « du Bovolo », dans la cour Centarini, et où les marches, les colonnes et les balustres s'élèvent en spirale. — Ce merveilleux escalier aérien est couronné d'une loggia (cachée par la courbe du cintre), d'où l'on découvre le jardin, la rivière et la campagne lointaine. — En bas, devant la porte, est un espace libre, une sorte d'atrium découvert, orné de statues, de torchères, de bancs, de tapis, et séparé du jardin par des grilles que soutiennent des pilastres où sont fixés de grands fanaux dorés qui se dressaient jadis à la proue des galères. Les grilles, semblables à celles qui entourent les tombeaux des Scaliger à Vérone, sont aussi subtilement travaillées que des cottes de mailles, aussi élégantes que des ouvrages de broderie, mais un peu disjointes, en sorte que parfois le vent les ébranle avec de légers grincements. A travers, on voit l'immense jardin de délices et de parade : une lourde masse de feuilles décolorées, de fleurs désfleuries, de fruits trop mûrs, qui s'incline vers le fleuve avec l'abandon d'une créature voluptueuse et lasse, penchée vers un miroir où elle contemple la dernière splendeur de sa beauté caduque. — Sous le soleil oblique, la pourpre et le safran de l'automne

prennent un éclat extraordinaire ; les ombres paraissent presque fauves, comme celles des antres où beaucoup d'or est entassé. De vastes nuages, immobiles et rayonnants, pareils à des concrétions d'ambre, sont suspendus sur les portiques des charmilles, sur les coupoles des pins, sur les flèches des cyprès. Partout dans le silence est répandue l'anxiété de l'attente.

La Dogaresse veuve GRADENIGA est debout, la face contre la grille où s'accrochent aux mailles noires ses mains pâles et chargées de bagues, dans l'impatience furieuse de l'attente. Sous la pesée de ce corps qui se convulse, la trame de fer plie et oscille. Tandis que la DOGARESSE appelle vers le jardin, son attitude est celle d'une bête sauvage prise dans un rets.

GRADENIGA, d'une voix rauque et courroucée.

Lucrezia! Ordella! Barbara! Catarina! Nerissa!... Pas une seule ne revient, pas une... Lucrezia! Catarina!... (Dans un élan de colère, elle secoue la grille qui oscille et grince. Haletante, elle se retourne, et promène autour d'elle des yeux égarés; exsangue, elle se raidit, comme sur le point de s'abandonner à une convulsion frénétique de douleur et de fureur. Elle fait quelques pas vers le piédestal d'une Vénus en bronze presque noir, où est posé un miroir d'argent qu'elle saisit. Pendant quelques minutes, elle y regarde son image, puis la laisse tomber sur le tapis avec une sorte d'effroi. Elle se dirige vers la spirale de l'escalier; elle appelle.) Pentella! Pentella! Où es-tu? Que vois-tu? Réponds!

PENTEELLA. du haut de la spirale, invisible.

Une barque sur la Brenta, toute pavoisée, pleine de musiciens... La barque s'approche... Mais ce n'est pas celle-ci. Votre Sérénité entend-elle la musique? (A travers le jardin arrive en ondes une musique lointaine. — Une pause.) Encore une autre barque... Une autre! Une autre encore! Quatre, cinq, six barques, toutes pavoisées, pleines de musiciens... Elles descendent au fil de l'eau. Toute la rivière s'est changée en or. La fête commence. Une des barques a tous ses pavois rouges : mille flammes... C'est elle! (GRADENIGA fait un mouvement impétueux pour s'élançer dans l'escalier.) Non, ce n'est pas elle; le Lion avec la Fleur : Soranzo!

GRADENIGA, impuissante à supporter plus longtemps son angoisse, vacille et se couvre d'une pâleur mortelle.

GRADENIGA.

Descends, Pentella! Viens! viens à mon aide! Je vais mourir!... Mon cœur, mon cœur... il se brise, mon cœur!

Adossée au montant de la porte, elle presse son sein de ses deux mains. Du lointain arrive la musique des embarcations. Par la spirale de l'escalier aérien, on voit descendre la camériste, dont la robe agitée par la course rapide entoure la personne comme d'une palpitation d'ailes. — PENTEELLA se précipite au secours de l'affligée, la soutient entre ses bras.

PENTELLA.

Ah! Seigneur Jésus, sauvez-la de ce mal!

GRADENIGA, languissamment.

Tu sens, tu sens mon haleine : c'est comme si je mourais empoisonnée. Mes lèvres, n'est-ce pas? n'ont plus de couleur. Mes joues sont verdies... Mes paupières blessent mes yeux, quand je les ferme. Je brûle jusqu'au fond des os. Mes paumes entrent dans le creux de mes tempes. Quand je parle, j'en entends pas mes propres paroles : je n'entends que la pulsation de mes poignets, le battement de mon cœur malade. J'ai soif, toujours soif; et chaque gorgée ravive en moi cette ardeur, comme si c'était de l'huile versée sur la flamme. Quand je plonge mes mains dans les fontaines, je ne suis pas soulagée; mais toute ma chair tremble comme l'eau. De la tête aux pieds mon corps se consume, et je n'ai plus de sang que celui qui se mêle à mes larmes...

PENTELLA.

Seigneur Jésus, sauvez-la de ce mal!

GRADENIGA.

Il faut que je meure! il faut que je meure!... Mais le voir une fois encore. le regarder une fois encore, une seule fois! Non, lorsque mes mains le tenaient, je ne l'ai jamais regardé fixement... Il a disparu de moi; il m'a repris jusqu'à la mémoire de son visage. Ce visage, ma vue se trouble quand je veux le revoir dans mon âme; tout, dans mon âme, se confond et se détruit comme dans un lac de feu; tout prend une même couleur, comme les choses qui brûlent dans les fournaises, comme les péchés dans l'enfer... Ah! Pentella, Pentella! avant que l'enfer me prenne, fais que je puisse le revoir, fais que je le touche, que je lui demande s'il m'a jamais aimée, s'il a jamais reposé sa joue sur mon cœur... Va, va, je t'en supplie! Dis-lui que je meurs, que je veux mourir pour le rendre content, que jamais plus je ne rouvrirai les yeux s'il vient me les clore avec ses doigts, que jamais plus je ne me relèverai si, après que je me serai étendue à ses pieds, il me recouvre de terre... Va, va, dis-lui ces choses, je t'en conjure! Fais que je le revoie, et ensuite demande-moi tout ce que tu veux avoir : tu auras tout. Je te donnerai tout, ce

que je possède : mes ors, mes turquoises, mes vairs, mes ceintures, mes courtepointes, mon palais de Saint-Luc, mes maisons du Rialto, ma ferme de Villabona... Tout, je te donnerai tout, si tu le forces à venir... Va ! va !

PENTELLA.

J'irai, j'irai... je ferai tout... Ah ! Seigneur Jésus, sauvez-la ! Sauvez-la, Seigneur, de ce mal !

GRADENIGA.

Où peut-il être ? avec la courtisane ? Est-ce que tu l'as vue, cette Panthéa ?

PENTELLA.

Oui, je l'ai vue.

GRADENIGA.

Elle est donc si belle ?

PENTELLA, hésitante.

Non, elle n'est pas belle.

GRADENIGA.

Oh ! ne me fais pas de mensonges ! Comment pourrait-elle attirer tous les hommes et en faire ses esclaves, si elle n'était pas très belle ? Non, ne me fais pas de mensonges ! (La CAMÉRISTE se tait. La DOGARESSSE demeure quelques instants aux écoutes. Du lointain arrive la musique des barques qui descendent la Brenta.) Entends-tu ? entends-tu ? C'est son triomphe. C'est le soir de son triomphe. Elle emmène avec elle sur la rivière tous ses esclaves. Et lui, est-ce qu'il l'accompagne ? Dis, crois-tu qu'il l'accompagne ?

PENTELLA, incertaine.

Peut-être n'est-il pas avec elle... peut-être est-il à la Mira...

GRADENIGA.

Oh ! personne ne sait rien ! Et tout le pays est semé de mes espionnes ! Pourquoi ne sont-elles pas revenues encore ? Où s'attardent Lucrezia, Barbara, Catarina, Orseola ? Sans doute à rire sous les arbres avec celui qu'elles aiment !

PENTELLA.

Peut-être qu'elles attendent la tombée du soir.

GRADENIGA.

Et l'Esclavonne ? Vont-elles me l'amener avant ce soir ? Il faut qu'avant ce soir la sorcière ait accompli l'incan-

tation. Je suis moribonde. Cette heure est pour moi la dernière heure de la lumière. Je ne verrai pas naître les étoiles. . . (La CAMÉRISTE, pour faire le guet, monte par la spirale de marbre.) Ah ! je le sais bien, je le sais bien, ce que personne ne veut me dire. Elle le retient prisonnier dans son bateau, elle le cache sous ses oreillers. . . Où cette femme aurait-elle pu trouver une proie plus douce ? Il est enveloppé dans sa jeunesse comme un fruit dans son écorce délicate. Le sang d'amour vibre et bondit par tout son corps, jusqu'à la racine de ses ongles, comme en une furieuse bête sauvage. Parfois il me semblait un léopard flexible et fort, et tout tacheté par la cruauté de ma bouche. Sous la caresse de ses doigts, il me semblait que mes veines, comme mes cheveux, se divisaient une à une. . . (Elle s'abandonne à son ardente langueur et s'incline comme vers une forme créée par le délire vespéral.) Ah ! quelle que soit la femme que caressent tes mains douces comme des fleurs, je resterai toujours celle qui eut les prémices de toi. Sur toi, toutes les lèvres se poseront après les miennes, après les miennes. . . La première, j'ai eu ton amour et ta force, quelle que soit la seconde, quelle que soit la dernière : la première, c'est moi, toujours ! Et qu'importe qu'elle soit plus belle, qu'elle soit plus belle ? La première, c'est moi, toujours ! Et que tu trouves d'autres lèvres plus rouges que les miennes, et que tu sois étreint par des bras plus agiles, et que tu sentes contre ton sang un sang plus tiède, oh ! cela n'est rien, cela n'est rien. Jamais nulle créature ne t'aura comme je t'ai eu ; jamais nulle ne te sentira trembler comme je t'ai senti trembler. Tu étais un enfant timide et taciturne. La pâleur et la rougeur alternaient sur ton visage comme la mort et la vie, quand je te regardais ; comme si, par un battement de mes cils, mon âme t'eût couvert de cendre ou de braise. Tu avais horreur de mon désir, et tu venais à moi d'une marche oblique. Tes flancs palpitaient comme ceux du lévrier après la course. Une nuit, je te trouvais abattu en travers de ma porte. Et alors. . . Alors, ah ! dans toutes mes veines, quelle soif et quelle faim sans trêve j'avais de toi, de ta fraîcheur ! En rêve, je buvais et mangeais ta vie, comme on boit le vin, comme on mange le miel. J'ouvrais ton cœur vivant, au fond de ta poitrine, sans te faire souffrir ; et, pour moi, les gouttes de

ton sang étaient comme les grains de la grenade. Elle était sur ton visage. la saveur de ton sang, lorsque je t'embrassais dans l'ombre et que sur ma nuque passait le souffle de la mort. Te souviens-tu ? te souviens-tu ? Nos lèvres étaient comme un seul fruit que la mort écrasait sur nos dents froides ; et tout à coup, dans l'ombre, une lueur apparaissait à nos prunelles, comme si nos eils et nos cheveux mêlés eussent pris feu à la flamme de nos tempes folles. Il y avait sur ton visage une saveur de sang, et aussi la saveur d'une chose cruelle... Ah ! cette chose cruelle, tu la sentais sur toi et sur moi ! Quand le Doge s'assoupissait sous le poids de ses draps d'or et de ses vairs, tu le regardais d'un œil dur comme l'acier... C'est toi, c'est toi qui, dans nos plaisirs, appelais la mort. Moi, je priais la mer de nous cacher, de nous prendre dans son secret, de nous emporter sur ses puissantes eaux. Quand je voyais par la fenêtre un beau navire s'en aller vers les pays des aromates, je lui jetais mes ceintures encore tièdes de ma vie... Et tu t'en es allé seul, tu as traversé la mer pour faire appel à la mort ! Et tu m'as ramené cette sorcière d'Esclavonie, celle qui sait faire mourir de loin... (Après les dernières paroles, prononcées avec lenteur, elle reste pensive, les yeux fixés sur une vision funeste, avec une expression cruelle sur ses lèvres mi-closes.) Elle était habile, cette Esclavonne... Avec deux livres de cire elle façonna l'image. Elle me demanda une dent du vieillard, trois gouttes du saint chrême, une hostie consacrée. Et je lui donnai tout cela, et elle le mit dans la cire. Ah ! c'est pour toi que j'ai fait cette chose. pour toi, pour te voir dormir sur mon oreiller ! La cire avait l'odeur de l'enfer. De mes propres mains, je coupai une pièce dans le manteau du Doge. pour vêtir l'image qui lui ressemblait... Quand j'approchais l'image du feu, la cire, en fondant, avait l'odeur de l'enfer... Et, chaque jour, le vieillard se faisait plus décharné, plus hâve et plus débile... Sur son front, la grande cicatrice elle-même se décolora, devint invisible... Pendant les cérémonies, il ne pouvait plus supporter le poids de son brocart. Ah ! il se consuma tout entier, toutes ses veines se vidèrent ; et nul ne sut par où son sang fuyait. Sur son siège, lorsqu'il expira, il était comme une relique dans un reliquaire d'or. Il dit *Amen*, et me regarda ; et, dans sa bouche desséchée, j'entrevis le

creux de la genéive d'où était tombée la dent... Par les trous de son crâne, son regard venait d'une profondeur terrible... Ah! cette chose, je l'ai faite pour toi! Avec ce cadavre et avec ce péché, je suis descendue de mon trône pour venir à toi, pour te donner mes jours et mes nuits, pour me mêler à ta vie comme l'âme est mêlée à la chair, pour être dans toi comme ton souffle est dans ta poitrine. Voilà ce que j'ai fait pour toi; et tu m'as aimée, tu m'as aimée! Tu t'es nourri de moi comme d'une grappe de raisin; jusqu'à la gorge, jusqu'aux yeux, tu t'es rassasié de ma douceur. Tu m'as vue belle; tu as trouvé sur mon corps la perle et l'ambre; tu m'as effeuillée comme une fleur nombreuse. Pour toi, mes tresses avaient une odeur de mer et de myrrhe, comme les cordages d'un vaisseau chargé de parfums. (Une pause. D'un geste vague, elle touche ses cheveux, ses joues, son menton.) Il est donc mort soudain pour toi, mon visage, comme la feuille qui meurt en un jour? Cependant, sur mon cou nu, j'ai encore ta chaude haleine... (Découragée et tremblante, elle se touche le cou, comme pour y chercher des rides.) As-tu découvert sur mon cou les signes des années?

Elle ramasse le miroir sur le tapis, et s'y regarde. Son visage semble se décomposer dans la tristesse et la pâleur. Elle abaisse le miroir et reste quelques instants immobile, comme pétrifiée de désespoir.

PENTELLA, du haut de la spirale.

J'aperçois deux cavaliers sur l'Orlanda.

GRADENIGA, se redressant d'un bond.

Paris? Almorò? Seuls?

PENTELLA.

Ils accompagnent une mule... Sur la mule, il y a une femme. La femme semble attachée comme une prisonnière.

GRADENIGA, avec un sursaut de joie.

C'est la sorcière! Elle arrive! elle arrive! (Elle respire profondément, les yeux levés vers les vastes nuages radieux qui pendent sur le jardin de safran et de pourpre. Du lointain arrive par ondes interrompues la musique des bateaux qui descendent le fleuve. Une envie frénétique de vivre et de jouir lui gonfle le cœur.) Ah! Panthéa, Panthéa! Toute ma richesse pour une boucle de tes cheveux, pour un lambeau de ta robe, pour la moindre parcelle de toi, pour la plus menue des choses qui sont tiennes, pour un ongle, pour un fil! Tout mon or, toutes mes terres, tous mes palais à qui m'apportera un fil de

la gorgérette ! (Elle approche son visage de la grille, s'y abandonne comme dans un filet, regarde entre le feuillage, appelle.) Nerissa ! Catarina ! Orseola ! Jacobella ! Oh ! qui de vous m'apportera la mort ? qui de vous m'apportera la vie ? (Elle aspire l'odeur de maturité et de dissolution qui monte du jardin somptueux.) La vie ! la vie !... Comme les fruits embaument ! Il est profond et lourd, le parfum des fruits se détruisant de maturité et de douceur sur la branche qui ploie et gémit. Personne à présent ne les cueille plus, personne n'en comble plus pour moi les corbeilles et les carènes. Les arbres en sont chargés et fatigués, et ils se plaignent comme s'ils portaient le châtiment de noces trop heureuses. La terre en est couverte et s'en nourrit, et, de leur pulpe dissoute, elle se fait blonde et grasse. Ah ! elle les mangera tous de son immense bouche silencieuse. perdus pour moi, perdus pour mon amour, pour mon désir qui ne les a pas cueillis. Tous, l'un après l'autre, ils auraient pu passer dans mes paumes avec leur velours voluptueux. Le désir aurait pu me donner d'innombrables lèvres pour boire en un seul jour toutes leurs saveurs ! Perdus pour moi, perdus, perdus, hélas ! (Elle glisse entre les mailles de fer ses mains pâles et chargées de laques, et les tend vers les grenades qui luisent près de là, fendues et ruisselantes.) O fruits, ô beaux fruits, puissent encore votre parfum et votre douceur être comme un vêtement sur mes sens, de même qu'au temps où j'étais la dogaresse Gradeniga et où la loi ancienne convertissait pour moi votre prix en étoffes d'or ! Ah ! lorsque tous les vergers des îles se dépouillaient pour que, sur mon trône, j'apparusse belle et magnifique, il m'aimait alors, il m'aimait. Du balcon, je voyais passer dans le bassin les grandes barques, regorgeant comme des cornes d'abondance. Les enfants, sur les proues, mordaient avidement les pulpes et les grappes qui semblaient saigner sous leurs dents fortes ; et moi, au spectacle de toute cette douce nourriture qui se répandait dans ma ville de marbre, je calculais le tribut agreste et méditais la forme de mes brocarts et de mes armoiries. Par vous ainsi vêtue, ô fruits, je portais pour son plaisir votre fraîcheur tissée sur mon corps. Hélas ! elle n'est plus sur moi, votre fraîcheur, dans les plis de mes robes et de mon voile ; mais il me semble, à présent, que toute votre maturité se dissout dans mes veines et que je suis toute ruis-

selante de votre bonté perdue. Ses lèvres trouveraient en moi une saveur d'une puissance irrésistible, s'il revenait soudain à moi de l'oubli qui le possède... Panthéa! Panthéa! (Elle se retourne, suffoquée par l'amour et la haine, les yeux troubles d'ivresse, en vacillant un peu.) Vivre, vivre encore, pour l'envelopper dans ma vie qui souffre comme dans une flamme; pour donner à ses jours et à ses nuits des passions nouvelles et inconnuës, d'inouïes inventions de volupté et d'angoisse... Ah! je veux me faire une beauté nouvelle avec mes larmes, avec ma fièvre et avec mes poisons! (D'un geste violent elle ramasse le miroir et se penche pour s'y mirer encore une fois.) Mes yeux jamais ne furent si grands, ni cerclés de tant d'ombre... Il ne pourra distinguer mon visage: les flammes de mes yeux le lui cacheront... Chaque nuit, aux aguets sur l'oreiller, la fièvre m'attend comme une panthère ardente et me dévore la face jusqu'aux os. (Elle ouvre ses lèvres, découvre ses gencives.) Mes lèvres sont blêmes; mais j'ai les dents brillantes encore... Lorsque je descendais en pompe au rivage de Saint-Marc, les marins, de leurs galères, voyaient l'éclat de mon sourire. Lorsque je lui parlais, il regardait mes dents luire dans l'ombre, et ne m'écoutait plus... Il les retrouvera comme une rosée pure au fond d'un calice brûlé...

PENTECCA, du haut de la spirale.

Douze barques descendent de Fisaore, couvertes de damas cramoisi, avec des sirènes d'argent à la proue. Elles viennent sur deux files, reliées l'une à l'autre par des chaînes de guirlandes... Tout le fleuve se couvre de guirlandes qui flottent au fil de l'eau. Les barques en sont pleines; et elles en versent toujours, toujours... Des guirlandes vertes. Le fleuve devient vert; tout à l'heure il était rose comme les nuages... Oh! ce grand nuage vers la Mira... Il monte, il monte. C'est comme un géant de feu.

GRADENIGA, anxieuse, effrayée par la grande lueur qui frappe les statues autour d'elle.

Et les cavaliers? et la mule? et la mule? Est-ce que tu les vois encore sur la route? Est-ce qu'ils approchent? Est-ce qu'ils courent?

PENTECCA.

Maintenant, le bois les cache... Les voici! les voici! Ils

sortent du bois. Ils approchent. Ils marchent à l'amble... Une femme entre par le jardin... C'est Lucrezia... Une autre la suit... Une autre encore... Catarina. Orseola...

GRADENIGA.

Ah! enfin! (Elle s'élançe et de ses mains convulsées ouvre la grille qui grince et oscille. Survient l'espionne LUCREZIA, toute haletante, svelte et onduleuse comme un lévrier. Elle est vêtue d'une robe fauve, dite rouanne; et sa tête est enveloppée dans une écharpe qui palpite au vent. La DOGARESSÉ la saisit par les poignets et l'entraîne, furieuse.) Ah! enfin! Je me dévorais le cœur; et tu ne venais pas, tu ne venais pas!... Parle, parle, que sais-tu? Qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? Parle. (Elle lui arrache l'écharpe de la tête pour découvrir la bouche haletante. L'espionne tombe à genoux.) Tu l'as vu, dis? Où est-il? Avec la courtisane?

LUCREZIA, épouvantée.

Sérénissime!...

Arrivent les autres espionnes, ORSEOLA, CATARINA, toutes haletantes, sveltes et onduleuses comme des lévriers dans leurs robes rouannes.

GRADENIGA.

Et toi, Catarina? Et toi, Orseola? Venez, venez ici! Parlez! Je vous ferai traîner à la rivière avec la corde au cou, si vous ne me dites pas où il est... Est-il avec Panthéa?

LUCREZIA, balbutiante.

Non, Sérénissime! Je l'ai vu à la Gigliana...

GRADENIGA, la saisissant par les cheveux et lui donnant de cruelles secousses.

Pas de mensonges! pas de mensonges! Parle, Orseola. Où est-il?

ORSEOLA.

Oui, Sérénissime. Je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane.

GRADENIGA. Elle repousse LUCREZIA et attire vers elle ORSEOLA, qui s'agenouille.

Ici, Orseola, ici. Parle! dis-moi ce que tu as vu. Tout, il faut tout me dire. Tiens, prends! (Elle lui donne une bague.) Et tu auras en outre cent ducats d'or.

ORSEOLA, devenue loquace.

Oui, Sérénissime. Je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane... Il était assis sous le baldaquin, devant une table dressée... Panthéa dansait sur la table parmi les cristaux,

sans briser une coupe ; et toutes les coupes étaient pleines jusqu'au bord ; et elle avait les pieds nus, avec deux petites ailes attachées aux chevilles, des ailes de perles et de grenats ; et elle dansait la danse appelée *Alis*, inventée par elle pour le duc de Mantoue ; et lui, il était assis ; et il regardait, regardait avec tant d'ardeur que sa face, peu à peu, s'inclina jusque sur la table ; et Panthéa, de ses pieds nus et de ses petites ailes, effleurait les coupes pleines et les cheveux du jeune homme ; et à la fin elle lui posa un talon sur la tempe et continua de le tenir pressé de cette manière ; et alors il ferma les yeux, et il était vraiment pâle comme la nappe de lin...

La DOGARESE écoute, abattue sur un siège comme sur une enclume, se tordant et scintillant comme le fer sous les coups atroces du marteau.

GRADENIGA.

Il était pâle... Et alors... Parle, parle ! Tiens !

De ses doigts qui se crispent elle retire une seconde bague et la donne à l'espionne. — CATARINA et LUCREZIA font vers l'objet précieux un geste involontaire de cupidité.

ORSEOLA.

Alors elle se plia vers lui comme un arc et lui décocha un baiser sur les lèvres ; et sa ceinture se rompit tout d'un coup avec un sifflement, comme la corde d'un luth ; et elle resta sans ceinture...

GRADENIGA, d'une voix rauque et terrible.

Alors ? alors ?

ORSEOLA.

Alors il se dressa d'un bond ; et ses genoux tremblaient, et toute sa personne tremblait. Et elle lui dit en riant : « Comme tes lèvres sont froides ! Où donc ton sang est-il allé ? »

GRADENIGA, tordue par une angoisse intolérable.

Ah ! elle lui a dit : « Comme tes lèvres sont froides !... » Je sais cela ! je sais cela !...

ORSEOLA.

Elle parlait ainsi pour le railler. Et lui, comme un furieux, tendit les mains pour la prendre ; mais elle se retira brusquement et sauta de la table ; et, en une seconde, elle était loin de lui. Et, pour le railler, elle chantait la chanson-

nette du seigneur Alexandre Stradella, qui ravit la belle Hortensia au procureur Contarini :

*Se amor m'annoda il piede,
Come dunque fuggirò¹ ?*

Et, comme un furieux, il la poursuivait pour la saisir. Et toujours elle lui échappait, en tournant d'une façon si légère et si parfaite qu'il semblait qu'elle dansât encore. Et ils couraient ainsi par tout le navire, de la poupe à la proue, elle, riant, lui rugissant comme s'il eût voulu la mettre en pièces. Une fois, il attrapa le bord de sa robe...

GRADENIGA, la gorge serrée.

Alors?...

ORSEOLA

Le morceau lui resta dans les mains. La robe se déchira depuis le cou jusqu'aux genoux. Et elle riait, riait ; et, quand elle passait près de la table, elle prenait une des coupes pleines et lui jetait le vin en criant : « Bois, puisque ta gorge brûle ! » Les barques des Nobles, qui font toujours cortège au *Bucentaure* de la courtisane, étaient alentour et se pressaient en grand nombre ; et d'autres encore s'en venaient à force de rames, et d'autres encore ; et toute la rivière en était couverte. Et toute cette multitude se penchait pour voir, si avide que les barques étaient toutes inclinées sur un bord et que les tolets touchaient l'eau. Et tous les visages pâlissaient, et tous les yeux s'allumaient ; et les rameurs étaient comme les patriciens ; et tous étaient dans une grande fureur, et tous déliraient et tendaient les mains comme s'ils allaient, eux aussi, prendre la courtisane ; et ils criaient : « Panthéa ! Panthéa ! » Et si grand fut le frisson qui courut par toute la rivière que Panthéa en fut étonnée et effrayée ; et elle s'arrêta...

GRADENIGA.

Alors ?

ORSEOLA

Alors, d'un bond, il s'élança sur elle, comme pour la dévorer. Mais cette fois encore elle lui échappa, lui laissa entre les mains le reste de sa robe ; et ainsi, sans vergogne, elle monta

1. « Si Amour m'enchaîne le pied, — comment donc fuirai-je ? »

sur la proue d'or, se fit voir à tous ces hommes, se jeta à tous ces yeux comme dans un brasier, sans rien sur le corps que les deux petites ailes de gemmes. Et tous déliraient de convoitise et criaient : « Panthéa ! Panthéa ! » comme si c'eût été une déesse. Et chacun était enivré comme si cette femme se fût trouvée dans ses bras ou se fût montrée à lui seul. Et les rameurs s'arquaient sur la lisse vers elle, comme les fauves quand ils vont bondir...

GRADENIGA.

Mais lui, lui ?

ORSEOLA.

Il resta quelques instants immobile, avec la robe vide à ses pieds... Oh ! on aurait cru qu'il allait tomber sur place, mort. Il faisait horreur. J'ai vu autour de sa vie le vertige comme un tourbillon de vent... Mais soudain il se secoua, guetta la femme debout sur la proue, partit comme une arbalète, l'atteignit ; et on aurait cru que toute la force de ces mâles avides était entrée dans ses bras : car il l'enleva de la proue d'or comme on empoigne un étendard...

GRADENIGA.

Ah ! mort et enfer ! (Elle se débat comme entre les nœuds d'un serpent qui la broierait dans ses anneaux inextricables.) Pentella ! Pentella !

PENTECLA, du haut de la spirale.

Plus de cent barques pavoisées voguent sur la Brenta... Il en arrive de Fisaore, de la Mira, des Portes... Je vois l'aigle des Malipiero, les fascas des Grimani, les roses des Loredan...

GRADENIGA.

Descends, Pentella ! Descends, descends ! (Elle tourne dans la cour, aiguillonnée par la douleur et par la fureur. Elle s'adresse d'un ton menaçant aux espionnes.) Et pas une de vous ne m'apporte un fil, un cheveu ! Ah ! oui, si elle ne meurt pas, il faut que je vous fasse mourir toutes... (PENTECLA paraît sur la porte et GRADENIGA la traîne, la pousse dehors.) Va ! Cours au-devant de l'Esclavonne... Qu'elle vienne ici sans retard ! Dis-lui que je la couvrirai d'or et de bijoux ; promets-lui tout ce que je possède. Va, cours ! Elle arrive... (La CAMÉRISTE sort par la grille et disparaît à travers le jardin.) Et toi, Lucrezia, tu ne me dis rien ? Et toi, Catarina ? (Elle se jette sur un banc large comme une couche et garni de coussins écarlates.) Parlez ! parlez !

(Elle reste étendue sur les coussins, où elle se cache le visage ; et, de temps à autre, un aride sanglot la secoue. Les espionnes s'approchent du banc, souples et obliques. ORSEOLA, souriante, contemple les deux bagues donnés.)

LUCREZIA.

Moi aussi, Sérénissime, je l'ai vu sur le *Bucentaure* de la courtisane. Elle chantait une villanelle, et il l'accompagnait sur un grand théorbe. Et les barques faisaient cercle autour d'eux ; et on n'entendait pas un souffle. Elle chantait cette villanelle romaine qui dit :

*Non più d'amore,
Non più d'ardore...¹*

CATARINA.

Moi aussi je l'ai vu. Sérénissime... Il était devant un clavicorde, et elle s'était couchée sur le couvercle de l'instrument et avait dénoué ses cheveux ; et son visage était tout près de celui du musicien, et une de ses boucles s'enroulait au cou du jeune homme ; et c'est comme cela qu'il jouait du clavicorde, et elle chantait à voix basse, presque dans l'oreille qu'il inclinait vers elle. Et la musique lui courait dans les cheveux ; et il semblait que la femme et lui et l'instrument ne fussent qu'une seule et même chose ; et tous deux semblaient en éprouver une joie sans limite...

LUCREZIA.

Lorsqu'elle chante sur la rivière, elle entraîne à sa suite quiconque l'entend. Les vendangeurs délaissent la cuve et viennent au bord de l'eau. Hier, deux bœufs accouplés tombèrent dans le courant. Les prêtres abandonnent l'autel pendant l'office. Il y en a un qu'on appelle le prêtre rouge, celui qui fut musicien à la cour de l'Électeur, et il y a aussi un frère augustin de Sainte Anatolie, organiste à Saint-Étienne, qui se damne à lui composer des villanelles et des madrigaux. On dit qu'elle possède le secret de la sirène...

CATARINA.

On dit que, lorsqu'elle était à Naples pour l'amour du duc de Calabre, un soir, dans une grotte marine sous le palais, elle trouva une sirène endormie...

1. Plus d'amour, — plus d'ardeur... »

LUCREZIA.

Cela, c'est vrai, Sérénissime.

ORSEOLA.

Cela, c'est vrai, Sérénissime. Tristan Cibeletto, lui aussi, au retour de Chypre, lorsqu'il intriguait pour remarier la reine Corner au prince Alphonse, en vit une endormie sur la mer; et ensuite il avala le diamant parce qu'il voulait mourir.

CATARINA.

Les uns disent que Panthéa tua la sirène dans son sommeil, en lui perçant la gorge avec une épingle à cheveux, et qu'elle reçut bouche à bouche l'âme de la mourante; et ce fut alors qu'un de ses yeux, qui étaient noirs, devint bleu. D'autres disent que la sirène ne connaît pas la mort, mais que Panthéa la fit prendre dans un filet, puis renfermer dans une grande nasse, pour la garder prisonnière; et que la sirène racheta sa liberté au prix de son secret, et qu'elle devint muette; et que la nuit, de temps à autre, on voit cette sirène muette apparaître dans les eaux où navigue le *Bucentaure* de la courtisane: car elle attend que Panthéa meure pour reprendre sa voix...

La DOGARESSÉ se lève brusquement des coussins, avec le visage livide et convulsé de ceux qui, après s'être plongés dans un gouffre profond, viennent respirer à la surface.

GRADENIGA.

Il faut qu'elle meure! il faut qu'elle meure! (Elle se dirige vers le jardin et regarde, impatiente, si PENTELLA vient avec la sorcière. Les vastes nuages s'empourprent dans l'air immobile. Confusément arrivent de la Brenta les musiques des bateaux d'amour.) Va, Orseola! va au-devant de Pentella. Dis-lui qu'elle se hâte, qu'elle accoure! Va, va! Et toi, Lucrezia, monte à la chambre au haut de la tour, vois si le brasier est allumé, apporte-le ici... (ORSEOLA disparaît par le jardin; LUCREZIA monte par la spirale.) Mais Nerissa, Barbara, Jacobella? Pourquoi ne reviennent-elles pas encore? Ah! si nulle ne me rapporte un de ses cheveux... N'étais-tu pas auprès du clavicorde, Catarina?

CATARINA.

Je n'étais pas sur le *Bucentaure*. J'espionnais sur un esquif.

GRADENIGA.

Je vous ferai toutes mourir... Ah ! voici la sorcière !

Elle fait un mouvement pour courir à la rencontre de l'arrivante ; mais elle se contient et attend que ses femmes conduisent la SORCIÈRE jusqu'à elle. Conduite par ORSEOLA et PENTELLA, la SORCIÈRES'avance d'un air soupçonneux, en promenant de côté et d'autre ses yeux luisants et durs comme de l'émail, et dont le blanc resplendit d'une façon singulière sur ce visage olivâtre. Elle est vêtue d'une longue robe rayée et porte sur la tête des bandelettes noires qui lui couvrent le menton et le front. Elle s'incline devant la DOGARESSÉ.

GRADENIGA.

Tu ne voulais pas venir, Esclavonne ?

LA SORCIÈRE, humblement.

Je le voulais bien, Sérénissime ; mais j'en étais empêchée par un jeune homme de Trévise qui exigeait de moi un philtre pour une femme traîtresse. Comme ce n'était pas le point de la lunaison où j'aurais pu cueillir les herbes qui servent à préparer les sucs, ce jeune homme au désespoir ne me permettait pas de partir. Et il me promettait de me tuer si je ne lui donnais pas le philtre. Et il en est venu aux mains avec les gens de Votre Sérénité ; et je ne sais pas comment je suis encore vivante, car j'ai toute la chair meurtrie par les cordes, pour avoir été attachée sur la mule comme un fardeau.

GRADENIGA, ôtant de son cou une chaîne d'or et la jetant à la SORCIÈRE qui se lamente.

Tiens, pour les cordes qui t'ont meurtrie !... As-tu apporté ce livre du roi de Majorque ?

LA SORCIÈRE.

Oui, je l'ai apporté.

Elle tire de sa poitrine, sous sa robe, un livre qu'enveloppent des lanières de cuir usées.

GRADENIGA.

As-tu entendu parler d'une courtisane qui s'appelle Panthéa et va naviguant sur la Brenta, en grande pompe, dans un *Bucentaure* qui lui appartient, comme si elle était l'épouse du Sérénissime ?

LA SORCIÈRE.

Panthéa, celle qui a un œil bleu et un œil noir, comme ce terrible Alexandre qui mourut pour n'avoir pas voulu écouter une sorcière à Écbatane... Oui, je connais le signe...

GRADENIGA.

Et l'as-tu jamais vue?

LA SORCIÈRE.

Je l'ai vue récemment à Venise, sur sa terrasse. Elle se tenait au soleil pour blondir ses cheveux. Du rivage, un jeune homme la regardait, vêtu de satin cramoisi, avec une grande toque à la Sforza.

GRADENIGA.

Ah ! tu es sagace, Esclavonne... Je veux de toi une effigie de cire. Comprends-tu ? Il faut que Panthéa meure !... Comprends-tu ? Je te donnerai ce que tu me demanderas ; je te renverrai à ton pays d'outre-mer sur un vaisseau chargé de richesses. Tu seras, dans ta maison, riche et heureuse pour tous les jours de ta vie.

LA SORCIÈRE.

Je ferai l'image cette nuit même, Sérénissime.

GRADENIGA.

Non, non, pas cette nuit ; mais tout de suite, ici, sous mes yeux. Comprends-tu ? La cire est prête ; le brasier est allumé. Vois : Lucrezia te l'apporte. Va, Pentella ; cours chercher la cire dans la chambre des cuirs d'or. Il y en a deux livres. Prends aussi l'écrin des bijoux et la bourse des ducats, dans le coffre.

LUCREZIA descend par la spirale, apportant le brasier à deux anses. PENTELLA monte.

LA SORCIÈRE. brûlante de cupidité.

Oui, je vais faire l'image tout de suite. Mais, Sérénissime, que mettrai-je dans la cire ? L'hostie consacrée, les gouttes du saint chrême, la dent...

La DOGARESSE tressaille, comme si passait tout à coup devant ses yeux enflammés le spectre du vieillard s'éteignant dans ses lourds draps d'or.

GRADENIGA.

La dent... Je n'ai rien, je n'ai rien encore ! Je n'ai pas même un fil, pas même un cheveu. Mais attends, attends quelques minutes. Mes femmes vont revenir... Regarde, Orseola, regarde si elles arrivent par le jardin. Oh ! je les tuerai, je les tuerai ! (Elle est folle d'impatience et de colère. LUCREZIA dépose sur le tapis le brasier ardent. PENTELLA apporte la cire, l'écrin et la bourse. GRADENIGA prend la cire qu'elle présente à la sorcière.) Voici la cire : de la cire vierge.

Regarde : elle est jaune comme l'ambre, obéissante comme l'eau. Tu peux la modeler en une seconde. Et, pour le moment, reçois aussi ces ducats... Mais dis, dis : ne te serait-il pas possible de rendre le sortilège mortel avec la cire seule et sans y mêler autre chose ?

LA SORCIÈRE.

Peut-être. Le jour est bon : l'ange de ce jour est Anhoël.

GRADENIGA.

Essaie donc, Esclavonne. Commence l'œuvre. J'emprirai le navire qui te ramènera dans ton pays d'outre-mer. Il faut que Panthéa périsse.

LA SORCIÈRE.

L'ange de ce jour est Anhoël.

Elle se prépare à l'œuvre. Après avoir ouvert le livre magique d'où pendent les longues lanières de cuir dénouées, elle le pose sur le piédestal de la Vénus, contre les pieds de la statue de bronze comme contre un lutrin, de sorte qu'elle peut lire debout. Elle se penche sur le brasier pour amollir la cire ; puis, lisant dans le livre, à voix basse, d'incompréhensibles paroles, elle façonne l'image avec ses doigts. Cependant la DOGARESSÉ la regarde avec des yeux attentifs, comme si elle voulait infuser dans la cire la vertu incurtrière de sa haine. Des lointains de la rivière arrive une confuse clameur, comme un bruit de bataille.

GRADENIGA, tressaillant.

Vous entendez ? vous entendez ?

PENTELLA retourne à la vedette par la spirale.

ORSEOLA, accourant du jardin.

Voici Nerissa ! voici Jacobella !... Le visage de Jacobella est couvert de sang.

JACOBELLA paraît, haletante, pâle, avec une joue rouge du sang qui coule de son front blessé. NERISSA l'accompagne et pleure.

JACOBELLA.

Sérénissime !

NERISSA.

Sérénissime !

GRADENIGA, s'approchant pour regarder JACOBELLA.

Pourquoi ce sang ? Qui t'a blessée ? Parle !

Les espionnes se groupent autour de l'arrivante. LA SORCIÈRE n'interrompt pas son œuvre.

JACOBELLA, d'une voix étouffée.

J'apporte à Votre Sérénité des cheveux de la courtisane : une boucle, une grande boucle...

GRADENIGA, sulloquée par une joie imprévue.

Tu dis, tu dis...

JACOBELLA.

Une boucle... je l'ai coupée moi-même, de mes propres mains... La voici, la voici.

Elle fouille convulsivement dans son sein, tandis que, sur sa joue, NERISSA essuie le sang avec son mouchoir déjà trempé de larmes, tendre et douloureux.

GRADENIGA, s'adressant avec une joie cruelle à la SORCIÈRE, qui continue son œuvre.

Tu as entendu ? tu as entendu, sorcière ? Une boucle de cheveux... La mort, la mort !

JACOBELLA.

La voici ! je l'ai ! (Elle retire de son sein une étoffe nouée plusieurs fois, où elle a caché la boucle ravie.) Je l'ai... Il faut que je défasse les nœuds. Il y en a beaucoup. beaucoup. Si nous avions pu, nous en aurions fait mille. Nerissa, tu les connais bien, puisque c'est toi qui les as serrés. Dénoue, dénoue !

Elles travaillent ensemble à démêler les nœuds. A plusieurs reprises,

GRADENIGA tend vers le paquet ses mains impatientes.

PENTECLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

Les barques virent ; elles font force de rames contre le courant ; elles semblent courir à l'abordage... Il s'élève une grande clameur, là-bas, du côté des Portes... On voit comme des lueurs d'éclairs... Toute la rivière est dans l'ombre...

JACOBELLA, qui retrouve enfin la boucle au fond du paquet.

La voici, la voici ! Est-elle assez longue ? est-elle assez grosse ? Je l'ai coupée moi-même, avec ces ciseaux que j'avais pris...

ORSEOLA.

Comme elle est longue !

CATARINA.

Comme elle est belle !

LUGREZIA.

Comme elle est luisante !

GRADENIGA.

Sans rien dire, elle présente ses mains jointes en forme de coupe, pour y recevoir la chose dérobée à celle qui doit mourir. Lorsque JACOBELLA pose la boucle dans les paumes des mains tendues, la DOGARESSE ferme les yeux et se raidit toute, subitement glacée d'un dégoût invincible, comme au contact d'un aspic. Elle demeure ainsi quelques secondes, pâle et muette, puis rouvre les yeux et, toujours dans la même attitude, se dirige lentement vers l'ESCLA-

VOYNE qui est debout au pied de la statue, devant son livre ouvert, occupée encore à façonner l'image. La SORCIÈRE se penche pour regarder dans les paumes de la DOGARESSE les cheveux de la courtisane.

PENTELLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

Une grande clameur, là-bas, vers les Portes... Mille voix... On dirait qu'ils crient : « Panthéa ! Panthéa !... » Toute la rivière est dans l'ombre... Il y a encore une bande rougeoiante, et l'on y voit encore les guirlandes qui passent, qui passent... Elles sont innombrables... Une barque descend, seule, sans rameurs, déserte, abandonnée au fil de l'eau...

GRADENIGA, à la SORCIÈRE.

Prends. Esclavonne ! Sa vie maintenant t'appartient. Fais une bonne incantation.

La SORCIÈRE prend les cheveux qu'elle insère dans l'image de cire, autour de la tête.

LA SORCIÈRE.

A présent, deux grains de jais pour les yeux : un bleu et un noir.

GRADENIGA.

Celle qui possède un collier de jais en possédera un d'or.

LUCREZIA.

Moi !

CATARINA.

Moi !

ORSEOLA.

Moi !

A l'envi, les trois espionnes avides arrachent de leur cou les colliers et cherchent anxieusement le grain bleu et le grain noir.

CATARINA.

Voici le noir !

LUCREZIA.

Voici le bleu !

Elles présentent les grains de verroterie à la SORCIÈRE, qui les prend et les fixe sur le petit visage de cire en guise de pupilles. — GRADENIGA ouvre l'écrin posé sur la banquette écarlate, pendant que les espionnes allongent vers elle leur main creuse.

GRADENIGA.

Pour toi !... Pour toi !... Pour toi !

Les espionnes font le geste de baiser la main de la donatrice, et s'inclinent ; puis elles s'éloignent à regret en serrant le collier reçu, souriantes, flexibles et obliques. — JACOBELLA se tient à l'écart, près de NERISSA qui lui bande le front avec une écharpe blanche où le sang refléurit, vermeil. — GRADENIGA la regarde et s'approche

GRADENIGA.

Et pour toi, Jacobella ? Tu restes à l'écart, silencieuse : et tu saignes ! Pour toi mes bijoux les plus chers ! Sur ton front qui saigne, je mettrai une couronne de perles. Je veux t'avoir sans cesse à mes côtés, je veux que tu ne me quittes plus. Tu seras toujours la chérie de mon cœur. A partir d'aujourd'hui, ta vie coulera comme un ruisseau... Et Nérissa, ta douce Nérissa !... Je ne te séparerai pas d'elle ; je vous garderai toutes les deux près de moi, et jamais vous ne serez tristes... Tu souffres, tu souffres de ta blessure ? Dis-moi, dis-moi : qui t'a frappée ? C'est elle, sans doute, la courtisane, pendant que tu coupais la boucle de cheveux ? Et comment t'y es-tu prise ? Parle, ma bien-aimée ! Je t'écoute.

Elle attire JACOBELLA près du banc et jette sur le tapis un coussin pour que la blessée s'y accommode.

LA SORCIÈRE, s'avançant.

L'image est faite. (Elle tend à la DOGARESSÉ la figurine chevelue, nue, jaunâtre, aux yeux de verre, pareille à une idole. Muettes, les femmes regardent avec une vague terreur.) Cette image est celle de la courtisane Panthéa, qui doit mourir. L'ange de ce jour est Anhoël.

Les mains de la DOGARESSÉ tremblent en recevant le maléfique engin de mort. Elle s'assoit sur le banc écarlate et pose l'image sur ses genoux. Elle reste quelques instants penchée sur le sortilège, fixant un regard intense où elle amasse toute la force destructive de sa haine. Puis, d'un geste brusque, elle tire de ses tresses une longue épingle d'or, comme on tire un stylet de sa gaine, et elle la plonge dans la figure de cire. La SORCIÈRE, qui s'est rapprochée du piédestal, lit à voix basse dans le livre les imprécations et, de temps à autre, verse sur le brasier une poudre d'aromates. Les nuages sont violets au-dessus du jardin qu'envahit une ombre morne.

PENTEELLA, du haut de la spirale, pendant la pause.

On voit un feu sur la rivière, du côté des Portes... Le feu grandit, grandit toujours. On dirait un incendie : on dirait qu'il approche ; on dirait qu'il se meut sur l'eau comme un navire embrasé... C'est un feu de joie. Quelles étranges couleurs ! On y voit s'agiter des ombres noires, comme de gens qui danseraient... Le feu grandit toujours...

GRADENIGA, furieuse, arrachant de ses tresses une seconde épingle et la piquant dans l'image.

Ah ! que le feu de l'enfer te dévore !... (Elle se tourne vers la sorcière.) Esclavonne, Esclavonne, invoque tous les anges et tous les démons ! Fais qu'elle tombe foudroyée au milieu de

sa joie ! Tout ce que je t'ai promis, je te le donnerai ; et je te donnerai davantage encore, davantage encore. Tu m'entends ? Mais il faut qu'elle meure ! Fais les imprécations. Fais les imprécations ! (Elle arrache de ses cheveux une autre épingle, puis une autre, puis une autre, et les plonge toutes dans l'image ; et puis, elle en cherche encore dans ses tresses, furieuse. Comme elle n'en trouve plus, avec un geste violent elle met la main sur la tête de JACOBELLA qui se tient près d'elle, accroupie sur le tapis. JACOBELLA pousse un cri de douleur.) Ah ! Jacobella, ta blessure ! Elle saigne encore. Ton bandeau est rouge... Mais tu ne m'as pas dit, tu ne m'as pas dit qui t'avait frappée. C'est elle, sans doute, la courtisane, pendant que tu coupais ses cheveux ? Raconte-moi, parle ! A quel endroit de sa tête as-tu coupé la boucle ? Près de l'oreille ? sur le cou ? à la place où palpite la grande veine ?

JACOBELLA.

Sur la nuque. Elle ne s'en est pas aperçue ; elle n'a pas entendu le bruit des ciseaux... Si abondante est sa chevelure que, quand elle la dénoue, elle n'entend et ne voit plus rien. Elle est comme surechargée de dix manteaux. Et parfois elle suffoque. Et parfois elle gémit, comme celle qui porterait un fardeau sur une montagne ; ou bien elle gazouille comme un rossignol caché dans un buisson.

De nouveau, GRADENIGA cherche parmi ses tresses la pointe cruelle. Comme ses femmes l'entourent, agenouillées, elle tend la main vers leurs têtes. Alors ORSEOLA retire une de ses épingles et l'offre à sa maîtresse, qui la pique dans l'image.

GRADENIGA.

Tu étais donc sur le bateau ? Et par quelle ruse y étais-tu entrée ? Dis-moi, dis-moi.

JACOBELLA.

Panthéa avait fait publier un ban pour demander une coiffeuse nouvelle qui lui arrangerait les cheveux d'une nouvelle manière. Car elle est lasse d'inventions, vu qu'elle a imité jusqu'ici toutes les choses naturelles, les plus délicates et les plus superbes : les cellules des abeilles et les cornes du bélier, les fleurs de la jacinthe et les flots de la mer. J'avais appris cela, et j'allai m'offrir chez une de ses servantes à laquelle je vantai mon adresse. Et je fus admise à donner des preuves de mon art. Nerissa m'attendait dans une nacelle. En montant sur le *Bucentaure*, je tremblais comme la feuille.

GRADENIGA.

Il était là? tu l'as vu?

JACOBELLA.

Il était là: il respirait les fioles des parfums, comme pour s'enivrer. Lorsqu'elle me vit paraître, Panthéa lui dit, moitié riante et moitié maussade : « Une encore qui n'a que ses deux mains ! Ah. donne-moi pour ma toilette une petite esclave aux cent doigts subtils et agiles ! » Je tremblais. Il me regardait fixement.

GRADENIGA.

Quel était son visage?

JACOBELLA.

Oh ! très beau !

GRADENIGA renverse la tête en arrière, comme frappée au cœur. Sa main s'allonge vers ses femmes, avec un geste qui demande le dard aigu. LUCREZIA lui donne une de ses épingles. La DOGARESSE en perce l'image, qui se hérissé de pointes.

GRADENIGA.

Je te demande comment était son visage : serein, oublieux ?

JACOBELLA.

Il paraissait avoir entre les cils une sombre pensée. Il avait les yeux ardents et un peu farouches.

GRADENIGA.

Mais parlait-il?

JACOBELLA.

Non, il ne parlait pas. Il paraissait absorbé. Lorsqu'il eut fini de me regarder, il tira de la gaine un poignard qu'il portait à sa ceinture et en trempa la pointe dans les fioles, pour la parfumer ou pour l'empoisonner, je ne saurais dire. Moi, je tremblais en défaisant les tresses pesantes. Mes mains, dans cette grande forêt d'or, étaient comme deux feuilles perdues. « Mais que fais-tu là, que fais-tu là ? » me disait Panthéa, de dessous ses cheveux en désordre ; et dans sa voix bouillait la colère. Alors, tout d'un coup, l'audace m'est venue. En un clin d'œil, lesté comme un escamoteur, je coupai, je cachai. Puis je ne pensai plus qu'à la fuite. Mes mains devinrent presque inertes. Et sa colère éclata sur moi, terrible. Je fus chassée, poursuivie, battue... Une ser-

vante cyprïote voulait me tuer à coups de babouches... Un Esclavon excitait contre moi ses lévriers...

NERISSA, qui éclate en larmes.

Ah! Sérénissime, je ne sais pas comment elle a pu s'échapper... Elle a toute la chair meurtrie par les coups; elle est toute blessée, aux bras, aux épaules, au sein...

GRADENIGA, à NÉRISSE.

Va, emmène-la. Fais-la panser. Demande à Pentella les baumes... Pentella! Pentella!

PENTELLA, du haut de la spirale.

Le feu s'approche; il vient sur le courant: toute la rivière en est illuminée... Les barques le suivent, l'entourent, serrées, innombrables... Une grande clameur!...

ORSEOLA.

Il faudra que le *Bucentaure* de la courtisane passe devant le jardin, avec son cortège.

CATARINA.

Elle naviguera sur la Brenta toute la nuit en festoyant; et, à l'aurore, elle entrera dans Venise par la Giudecca.

LUCREZIA.

A l'aurore, elle prendra un bain de rosée, comme la dogaresse Theodora Selvo, la Grecque, la fille de l'empereur Constantin.

ORSEOLA.

Chaque matin, dit-on, elle se baigne avec la rosée qu'elle fait recueillir dans les jardins et dans les champs, comme la dogaresse Theodora.

JACOBELLA.

Elle a plus de mille flacons, fioles et ampoules remplies de toutes sortes de parfums. Sur son *Bucentaure*, elle a un réservoir d'essences: et elle possède une femme appelée Morgantina, qui, mieux que personne au monde, connaît tous les secrets galants et la façon de composer des eaux parfaites, des pâtes, des onguents, des poudres, pour conserver la beauté!

LUCREZIA.

On dit qu'elle n'a pas un signe sur tout le corps, excepté les trames de ses veines, et qu'elle n'est pas véritablement

blanche, mais qu'elle est un peu bleuâtre, comme le blanc dans les yeux des enfants.

CATARINA.

On dit que le duc de Calabre possède une coupe d'or venue de Constantinople et modelée sur le sein de la Grecque Hélène. et qu'il en a fait modeler une seconde sur le sein de Pantbéa, et que les deux coupes sont jumelles.

Pendant que les femmes parlent ainsi autour d'elle, GRADENIGA transperce l'image avec les épingles qu'elles enlèvent de leur tête et qu'elles lui offrent en faisant alterner les gestes et les paroles. La lueur interrompue des épingles cruelles évoque l'éclair et le froissement des armes sur la légende de cette femme à l'œil noir et à l'œil bleu. Mais la SORCIÈRE, debout entre le piédestal de la Vénus et le brasier ardent, continue à lire dans le livre du roi de Majorque. Par moments arrive du fleuve comme une clameur de bataille. Les nuages sont sur le point de s'éteindre.

ORSEOLA.

Entendez-vous la clameur ?

LUCREZIA.

Quels cris étranges ! Quels cris étranges !

CATARINA.

On dit que le désir d'elle met les hommes en frénésie, comme le taon les taureaux.

ORSEOLA.

C'est vrai, c'est vrai. Quand elle s'est montrée sur la proue d'or, tous les hommes étaient en démence.

JACOBELLA.

Elle a deux regards. La diversité de ses yeux trouble la raison de ceux qui la fixent.

LUCREZIA.

Écoutez ! écoutez ! Cela ne ressemble-t-il pas à un bruit de bataille plutôt que de triomphe ?

CATARINA.

La courtisane veut surpasser les triomphes des Dogaresses. Elle veut obscurcir dans les mémoires Morosina Morosini et Zilia Priuli et notre maîtresse la Sérénissime Gradeniga.

JACOBELLA.

C'est par milliers et par milliers qu'on a jeté dans la rivière les guirlandes de myrte, de laurier et de cyprès, pour que le courant les apporte jusqu'à la Giudecca, jusqu'à

Saint-Marc. Elles sont envoyées à Venise comme des messagères...

ORSEOLA.

O Seigneur Jésus, faites que celles de cyprès arrivent les premières!

CATARINA.

A l'aurore, Venise se réveillera toute enguirlandée, et dira : « Panthéa la courtisane arrive en triomphe! » Et les Dix et le Grand Conseil...

Elle s'interrompt parce que GRADENIGA fait encore le geste de demander une épingle et que ses femmes n'en ont plus dans les cheveux.

ORSEOLA.

Nous n'avons plus une seule épingle, Sérénissime.

Les femmes, accroupies autour de la DOGARESSE, cherchent encore dans leur chevelure en désordre.

GRADENIGA, à la SORCIÈRE.

Esclavonne, esclavonne, que me dis-tu? Que dit ton livre? Crois-tu qu'elle sente les blessures? Crois-tu qu'elle agonise? Ne vois-tu pas comme je l'ai transpercée? Elle est toute hérissée d'aiguilles comme un porc-épie. (Du lointain de la rivière arrive encore une fois la clameur incertaine.) Écoute, Esclavonne, écoute les cris du triomphe! Et tes imprécations durent depuis une heure! (La SORCIÈRE, avec lenteur, portant toujours le livre ouvert dans sa main gauche, s'avance vers la DOGARESSE; elle s'incline sur l'image de cire toute brasillante d'aiguilles; elle pose sa main droite sur la petite tête chevelue et transpercée, en murmurant d'obscures imprécations. La nuit tombe du ciel, où les nuages ressemblent à des bûchers voilés de cendre.) Allumez les torches! Il fait nuit.

Les femmes courent aux torchères. Tout à coup, on entend des cris dans le jardin. — BARBARA et ORDELLA entrent par le jardin en criant.

BARBARA.

Panthéa est dans les flammes!

ORDELLA.

Panthéa est dans les flammes!

La DOGARESSE bondit impétueusement, et jette au loin l'image, qui tombe à terre.

BARBARA, survient haletante.

Panthéa brûle! Le *Bucentaure* est en feu! Toutes les épées sont dégainées!

ORDELLA, suffoquée par l'angoisse.

Le *Bucentaure* flambe avec la courtisane, avec tous ses

gens ! Il vient par la rivière, il est près d'ici. Déjà on distingue la lueur !...

BARBARA.

Une bataille. Sérénissime, une bataille !... Tous furieux... De barque à barque, ils se battent encore. Le sang ruisselle. C'est un carnage...

GRADENIGA, avec désespoir.

Et il est là-bas !

ORDELLA.

Le triomphe était prêt : cent et cent barques pavoisées, toute la rivière couverte de guirlandes, et les chants et les musiques. Et alors la discorde a éclaté... Sont venus de Mirano, par le canal, Priam Gritti, Marin Boldù et Pierre Sagredo, avec des bateaux pleins de leurs gens d'armes ; et ils voulaient monter sur le *Bucentaure* et prendre par force la courtisane et être les seigneurs de la fête. Et ils menaçaient de tout mettre à feu et à sang, pour imposer leur loi...

GRADENIGA.

L'ont-ils tué ? l'ont-ils tué ? Ah ! dis-moi, dis-moi la vérité ! Est-ce que tu l'as vu tomber ?

ORDELLA.

Avec ses gens, il défendait le *Bucentaure* contre l'assaut... e ne l'ai pas vu tomber. Je ne l'ai vu qu'une seconde : il se battait contre Priam Gritti qui avait sauté sur le pont.

BARBARA.

J'ai vu Priam Gritti couvert de sang.

ORDELLA.

On ne voyait plus rien qu'une grande mêlée furieuse... Toute la rivière était pleine de fureur. Les barques pavoisées s'abordaient comme des galères, avec une grande fulguration d'épées. Et tous criaient : « Panthéa ! Panthéa ! » et à crier ainsi leur férocité s'exaltait. Et ceux de Mirano lançaient des feux grégeois. Et, à un moment, on vit le *Bucentaure* de la courtisane envahi par les flammes avec une rapidité incroyable, comme une botte de sarments, comme une poignée de copeaux. Et une forte odeur se répandit sur toute la bataille ; et les flammes avaient des teintes jamais vues...

BARBARA.

Les essences, les aromates... Toutes les essences brûlaient dans les réservoirs, et les bois odoriférants, et les épices... En une seconde la barque s'est embrasée, l'air s'est parfumé, et la fureur s'est accrue aux alentours... Ils se battent à mort ! Tous les bateaux descendent la rivière pèle-mêle, en une seule masse... Et ils se battent à la lueur de l'incendie... Ils approchent, ils sont là... Ecoutez, écoutez !

Le bruit s'entend, de plus en plus proche ; au fond du jardin apparaît le rougeoiement du bateau incendié. Folle de douleur et de terreur, la DOGARESSSE s'élançe vers l'escalier ; sur les premières marches elle vacille, tandis que ses femmes accourent et la soutiennent. La SORCIÈRE ramasse l'image de cire et la dépose aux pieds de la statue de Vénus, de telle façon que les épingles reluisent contre l'obscurité du bronze.

PENTEELLA, du haut de la spirale.

Voici le feu ! voici le feu ! C'est le *Bucentaure*, le *Bucentaure* de la courtisane, tout embrasé, couvert de cadavres ardents... Une bataille... Les épées brillent... mille épées... Feu et sang...

La DOGARESSSE, parvenue au milieu de la spirale, se penche sur les balustres entre deux colonnes, muette, folle de douleur et de terreur, tandis que passent devant le jardin les flammes et les cris. Son visage livide et désespéré s'illumine d'une réverbération sanglante et exprime toute la grandeur et toute la beauté de ce spectacle tragique.

LES CRIS DES COMBATTANTS.

Panthéa !... Panthéa !... Panthéa !...

GABRIEL D'ANNUNZIO

Traduction de G. HÉRELLE.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE¹ »

— QUATRIÈME SÉRIE —

I

A MADAME HANSA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, 17 septembre — 16 octobre 1838.

17 septembre.

Depuis que je vous écrit, je n'ai fait que travailler en désespéré. Je n'ai pu, *cara*, vous écrire deux lignes, au milieu de cette avalanche d'idées et de travaux.

Rien de tout cela ne me donne un sou ; j'ai préparé, pour me sauver, des drames, et je les ai tous commencés, mais je veux aller *au grand*, et je suis mécontent, en sorte qu'en voyant combien je fais mal et combien je vois de belles choses à faire, j'abandonne. Cependant, mon salut est au théâtre. Un succès y donne près de cent mille francs ; deux

1. Voir la *Revue* des 1^{er} février, 15 février et 1^{er} mars 1894 ; — 1^{er} décembre 1894, 1^{er} janvier, 1^{er} février et 1^{er} mars 1895 ; — 1^{er} octobre, 15 octobre 1896, 15 mars et 15 avril 1898.

La dernière lettre de la troisième série était datée du 2 mars 1838. Dans l'intervalle, Balzac était allé en Sardaigne : on sait qu'il avait conçu l'espoir de faire fortune en exploitant les scories de plomb argentifère abandonnées par les Romains dans ce pays, aux environs des mines ; on sait aussi que ce projet ne réussit pas. — Voir dans sa *Correspondance* (Paris, 1882 ; Calmann-Lévy, éditeur), une lettre du 22 avril 1838. — Revenu en France par Gènes et Milan, rentré à Paris, il s'était installé dans une maison de campagne, aux Jardies, près Sèvres, pour échapper à la loi sur la garde nationale.

succès m'acquittent, et deux succès, c'est une affaire d'intelligence et de travail, voilà tout.

Au moment où je vous écris, je commence un drame en trois actes, intitulé *la Gina*. C'est *Othello* retourné. La Gina sera un *Othello* femelle. La scène est à Venise, et je veux enfin essayer du théâtre. Les propositions ne me manquent pas. On m'offre, d'un côté, vingt mille francs de prime pour quinze actes, et j'ai les quinze actes dans la tête, mais non sur le papier.

18 septembre.

Le temps de tourner cette page, j'ai trouvé *la Gina* trop difficile, il y a des raisonnements qui assassinent. Ainsi, dans *Othello*, Iago est le pilier qui soutient la conception ; moi, je n'ai que l'intérêt d'argent, au lieu de l'intérêt de l'amour méconnu. J'ai trouvé mon personnage inadmissible. Un auteur de vaudeville n'eût pas été arrêté par cette difficulté. Comme il s'agit de gagner de l'argent, je vais revenir à une ancienne pièce, conçue depuis longtemps, et qui s'appelle *Richard Cœur-d'Éponge*. Je vous en dirai quelque chose, si je la fais.

Ma maison n'avance pas ; j'ai encore des murs à faire pour m'enclorre, et une foule de choses à l'intérieur. C'est effrayant. J'y ai trouvé une source : mais ce n'est pas une source de fortune ! c'est de l'eau claire.

10 octobre.

Depuis sept ans environ, toutes les fois que je lisais un livre où il était question de Napoléon, et que je trouvais une pensée frappante et neuve dite par lui, je la mettais aussitôt sur un livre de cuisine qui ne quittait pas mon bureau, et qui était sur ce petit livre que vous connaissez, qui vous appartient, hélas ! peut-être bientôt, et où je mets mes sujets et mes idées premières. Dans un jour de détresse (qui était ces jours passés), étant sans argent, j'ai regardé combien il y en avait. Il y en avait cinq cents, et de là le plus beau livre de l'époque, c'est-à-dire la publication des *Maximes et Pensées de Napoléon*. J'ai vendu ce travail à un ancien bonnetier, qui est un gros bonnet de son arrondissement, et qui veut avoir

la croix de la Légion d'honneur, et qui l'aura en dédiant ce livre à Louis-Philippe. Le livre va paraître. Procurez-vous-le. Vous aurez une des plus belles choses de ce temps-ci : la pensée, l'âme de ce grand homme, saisie après bien des recherches, par votre moujik, Honoré de Balzac. Rien ne m'a fait rire comme l'idée de faire avoir la croix à une espèce d'épicier, qui peut se recommander à Votre Grâce par son titre d'administrateur d'un bureau de charité. Napoléon m'aura rapporté quatre mille francs, et le bonnetier peut en gagner cent mille. J'ai une si grande défiance de moi-même que je n'ai pas voulu exploiter cette idée. Au bonnetier la gloire et le profit. Vous reconnaîtrez la main de votre esclave dans la dédicace à Louis-Philippe. Que l'ombre de Napoléon me pardonne !

15 octobre

Cara, vous êtes plus que jamais convertisseuse à mon égard. Votre lettre est d'une grave et sérieuse abbesse, et de l'omnipotente, et *omni-savante*, et gracieuse, et spirituelle comtesse Hanska. Je me mets à vos genoux, belle et chère sœur Massillon, pour vous dire ici que le malheur de ma vie est une longue prière, que j'ai l'âme bien blanche, non parce que je ne pêche pas, mais parce que je n'ai pas le temps de pécher, ce qui la rend sans doute bien noire à vos yeux. Mais vous savez que j'ai dans la niche de mon cœur une madone qui sanctifie tout. Que vous ai-je dit ou fait qui me vaille tant de recommandations chrétiennes ? Je travaille tant, que je n'ai pas toujours le temps de dormir, et, symptôme plus effrayant, de vous écrire. Un homme aussi malheureux

1. Cet ouvrage, rarissime aujourd'hui, parut réellement à la fin de 1838, sans nom d'éditeur, sous ce titre : *Maximes et Pensées de Napoléon*, recueillies par J.-L. Gaudy jeune, Paris 1838. Voici la dédicace dont parle Balzac :

« SIRE,

» Une récompense ambitionnée par l'auteur de ce travail a été l'honneur de le dédier à VOTRE MAJESTÉ.

» A vous, SIRE, appartenait ce legs d'un génie qui voulut une domination absolue pour faire triompher la France; ne vous doit-on pas des triomphes que l'Europe nous envie, obtenus par des pensées probes et citoyennes, qui manquent dans ces *Maximes* trop souvent dictées par la nécessité, et où brille toujours l'épée du capitaine ? Aussi, vous seul, SIRE, pourrez un jour avoir grossi ce trésor sans avoir alarmé la liberté. »

est le plus grand coupable ou le plus grand innocent de la terre, et, dans ces deux cas, il n'y a rien à faire. Voulez-vous savoir jusqu'où cela va? Je suis las de la vie ainsi faite, et, sans mes devoirs, j'en prendrais une autre. Il faut avoir reçu bien des coups, être bien lassé par le sort, pour s'abandonner au hasard, comme je le fais aujourd'hui, avec un caractère aussi fortement trempé que l'est le mien.

Vous avez des réticences, à propos de mes affections, qui me chagrinent d'autant plus que je ne puis y répondre (aux réticences), et vous me demandez sur ma santé des explications superflues. Comment n'avez-vous pas deviné, avec votre front si grand de perspicacité et de mille autres attributs, que les malheureux ont toujours des santés robustes; ils peuvent traverser les mers, les incendies, les batailles, coucher au bivouac, dans les plâtres neufs; ils sont toujours sains et entiers! Oui, je suis à merveille, sans douleurs, sans aucuns maux, dans ma jeune maison. N'ayez aucune inquiétude. Hormis ma grande et générale fatigue, après mes excès de travail de la quinzaine dernière, je vais bien, et n'étaient mes cheveux blancs qui abondent, je me croirais rajeuni de dix ans.

Mon Dieu, comme je souffre quand, en vous lisant, je m'aperçois que vous avez souffert de mon silence, et que vous avez épousé mes inquiétudes et les angoisses de ma pauvre vie! Le savez-vous? Le sentez-vous? Non, ne me voyez jamais, comme vous me le dites, joyeux et tranquille! Quand je vous écris joyeusement, c'est que tout est au plus mal et que je veux vous cacher combien tout va mal. Tout va si mal que, si je ne vous écris pas, c'est que... Non, je ne puis vous l'écrire; je vous le dirai quelque jour et vous aurez regret de m'avoir écrit quelques paroles cruelles et douces tout à la fois, à propos d'un retard. C'est de ces choses que vous ne devineriez jamais. Ne craignez pas que jamais rien n'altère ni ne diminue un attachement comme le mien. Vous me supposez léger, étourdi; cela me fait rire. Croyez donc une bonne fois pour toutes que celui à qui vous voulez bien reconnaître quelque profondeur dans la pensée, en a au cœur, et que, quand on déploie autant de courage dans la lutte où je suis engagé, on peut avoir une grande constance dans les

affections. Seulement, vous ignorez les exigences de chaque journée, les épouvantables difficultés où je me dépense. Si vous saviez qu'il a fallu des intrigues comme celles du *Mariage de Figaro* pour faire arriver un bonnetier à payer quatre mille francs les *Pensées et Maximes de Napoléon*; que mes éditeurs ne veulent pas me donner d'argent; que je suis en train de rompre ce marché, que pour le rompre il faut cinquante mille francs, que cinquante mille francs ne se trouvent pas dans toute la librairie; qu'après avoir eu ma vie arrangée et tranquille, elle est plus en péril que jamais, vous ne traiteriez pas de folie (vous!) mon entreprise de Sardaigne! Oh! je vous en prie, ne vous mêlez jamais de conseiller ni de blâmer les gens qui se sentent au fond de l'eau et qui veulent revenir à la surface! Jamais les gens riches ne comprendront les malheureux.

Il faut avoir été soi-même sans amis, sans ressources, sans pain, sans argent, pour savoir à fond ce qu'est le malheur! Aussi ai-je, moi, l'intelligence de toutes ces choses, et je ne me plains plus d'être la victime d'un malheureux, qui, pour vivre, vend le bon mot que j'ai pu dire hier sur le boulevard et qui, publié, est une attaque horrible contre moi. Je ne me plains plus ni de la calomnie ni des injures; les pauvres malheureux en vivent et, quoique je préférerais mourir à vivre ainsi, je ne me sens pas le courage de les blâmer, car je sais ce que c'est que de souffrir.

Vous ne savez pas tout ce que ceux qui m'aiment, comme ma sœur et ma mère, me disent quand ils savent que j'écris des lettres. Vous croyez que c'est peu de chose de tout quitter pour raconter sa vie!... Je ne veux pas vous dire encore tout ici, car vous m'écrieriez fièrement de ne plus vous écrire, comme madame Carraud l'exige de moi, et je ne pourrais pas me passer de la seule consolation que j'aie. Quelque rares que soient mes lettres, elles sont *les seules* que j'écrive aujourd'hui (celles d'affaires exceptées; et encore, que de querelles et de mauvaises affaires me suis-je faites pour n'avoir pas répondu!). Vous ne pouvez savoir ce qu'est une vie littéraire aussi occupée que l'est la mienne. Quoi qu'on vous dise ou qu'il vous paraisse de mon silence, sachez bien que je travaille jour et nuit; que le phénomène de ma production est

doublé, triplé ; que je suis arrivé à corriger des volumes en une nuit, à les écrire en deux jours et demi ! Le monde est fou. Il croit qu'un *livre se parle*. Cela ne me fait du chagrin que de vous ; les autres me font rire de pitié. Depuis le mois de novembre dernier, j'ai écrit : 1° *César Birotteau* ; 2° *la Maison Nucingen* ; 3° *la Torpille* (ou le commencement) ; 4° j'ai sous presse le commencement du *Curé de Village* ; 5° *le Constitutionnel* a donné *les Rivalités en Province* (la fin du *Cabinet des Antiques*) ; 6° j'achève *Massimilla Doni* ; 7° j'ai deux volumes in-octavo intitulés *Qui a Terre a Guerre* ; 8° j'achève *les Illusions perdues* ; 9° j'ai cinq drames sur mon bureau. (Ceci est inconnu.)

Cara, chacun de ces ouvrages aurait esplanqué et fourbu pour un an le plus fort des autres écrivains français, qui ne font pas un demi-volume par an. Quand je vous dis que c'est à faire pitié !

Je ne vous parle pas du livre d'amour dont je vous ai dit quelque chose et qui est là sur ma table, sous votre lettre ; j'en ai vingt-cinq feuillets d'écrits, environ. Je ne parle pas de cinq *Contes drolatiques* écrits depuis deux mois.

Mon Dieu, je n'ai pas une *âme* qui me connaisse ; il n'y en a eu qu'une. La pauvre et chère madame de B... me venait voir tous les jours, et, dans ce temps-là, elle croyait que je périrais sous le fardeau. Que dirait-elle en le voyant décuplé ! Oui, je travaille dix fois plus en 1838 qu'en 1828, en 1830 et 1831, 1832 et 1833. Dans ce temps-là, je croyais à la fortune, et aujourd'hui je crois à la misère. Il y a beaucoup de gens qui m'en veulent de ne pas me vendre au bel ordre de choses actuel. J'aimerais mieux périr ! Je veux avoir mon franc parler.

Vous me demandez quand se calmera cette furie française qui m'emporte en Italie, en Sardaigne, etc. : n'est-ce pas me demander quand je serai imbécile ? Vous voulez donc qu'un homme qui peut écrire en cinq nuits *Qui a Terre a Guerre* ou *César Birotteau*, aille à pas comptés comme un rentier qui promène son chien sur le boulevard, lit *le Constitutionnel*, revient dîner chez lui et va, le soir, voir jouer au billard ? Je vous accorde cinq secondes ici pour rire de la plus charmante personne du monde, qui est, à mon avis, madame Eveline. Il

ne vous resterait plus qu'à blâmer *la furia* qui me fera venir voir les gens du Nord dans leur steppe. Sachez, belle grande dame, que si je m'abandonnais, comme vous me le proposez, à la Providence, la Providence m'aurait déjà mis en prison pour dettes, et je ne vois pas ce qu'il y aurait de providentiel dans un séjour à Clichy. Que diraient les plantes, qui sortent des caves pour aller au soleil, si elles entendaient une jolie colombe leur demander pourquoi elles se traînent le long d'un soupirail ?

Théophile Gautier est un garçon dont je croyais vous avoir parlé. C'est un des talents que je reconnais ; mais il est sans force de conception. *Fortunio* est au-dessous de *Mademoiselle de Maupin*, et ses poésies¹ qui vous ont plu m'ont épouvanté comme décadence de poésie et de langage. Il a un style ravissant, beaucoup d'esprit, et je crois qu'il ne fera jamais rien, parce qu'il est dans le journalisme. C'est le fils d'un receveur d'une barrière d'octroi de Paris, la barrière de Versailles précisément. Il est très original, il sait beaucoup, il parle bien des arts, il en a le sentiment. C'est un homme hors ligne, et qui se perdra sans doute. Vous avez deviné *l'homme* ; il aime la couleur et la chair ; mais il comprend aussi l'Italie sans l'avoir vue.

16 octobre.

Je suis en marché avec *le Journal des Débats* pour y loger toute ma prose, à un franc la ligne. Voici pour faire hurler M. Sedlitz, le poète allemand, qui est baron, qui a des terres, et qui s'est scandalisé, chez votre hôtesse de la *Laudstrasse*, de m'entendre causer des produits de la littérature. Si *l'affaire* se fait, vous me verrez alors bientôt à Wierzchownia. J'y veux venir en hiver.

Mille tendresses, prêcheuse ou rieuse, mondaine ou catholique. Allons, à bientôt.

1. *La Comédie de la Mort.*

II

A MADAME HANSA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies (Sèvres), 15 novembre 1838.

Aujourd'hui, j'aurais fermé et vous eusse envoyé une lettre commencée depuis un mois; elle est perdue, et perdue sur mon bureau. Voici trois heures de nuit consumées à la rechercher. Je me dépite, je la pleure, car, pour moi, toute expression d'âme tombée dans le gouffre de l'oubli me semble irréparable. Vous auriez su tout ce qui m'est arrivé depuis ma dernière lettre. En deux mots, je vais entrer dans une période plus heureuse, ou, pour se servir d'un mot plus juste, moins malheureuse que par le passé, financièrement parlant. Encore quelques jours et j'aurai peut-être acquitté la moitié de ma dette. Le succès matériel arrive; il commence. On va m'exploiter sous plusieurs formats à la fois. Mes éditeurs me laissent leur rembourser mon marché qui me liait trop, et je vais, dans quelques mois, être libre. Voici les résultats. Vous ignorerez, jusqu'à ce que je vous les dise, les deux mois de marches et de contremarches, de conférences, d'allées et de venues qui m'ont fait monter et descendre les échelles de l'espérance.

Ma plume aura rapporté des monceaux d'or pendant ces mois-ci. *Qui a Terre a Guerre*, plus de mille ducats; *le Cabinet des Antiques*, cinq cents ducats; *Sœur Marie-des-Anges*, mille ducats, etc., etc. *Massimilla Doni*, cent ducats. On a vendu deux mille ducats le droit de vendre trente-six mille volumes in dix-huit pris dans mes œuvres. *La Physiologie du Mariage*, in dix-huit, a été vendue cinq cents ducats. Enfin, c'est toute une récolte subite, inespérée, et venue à temps. J'espère, d'ici à cinq mois, avoir acquitté pour dix mille ducats de dettes. Mais j'ai huit volumes à terminer. On m'a acheté des préfaces d'une feuille cinquante ducats¹. Cela vous fera plaisir, n'est-ce pas? Rien ne me donne encore d'aisance, car

1. La préface de la *Physiologie du Goût*, édition Charpentier.

tout ne sert qu'à acquitter l'ancien passif; mais enfin, j'ai pu respirer. Quelque chose qui vous fera plaisir et qui réjouira votre âme catholique, sera d'apprendre que toutes mes affaires ont pris cette riante tournure depuis un jour où ma mère m'a pendu au cou une médaille bénie par un saint, et que je porte religieusement avec une autre amulette que je crois plus efficace¹. Les deux talismans se sont très bien trouvés ensemble, et ne se sont pas déplu. Je n'aurais pas pas voulu désobliger ma mère, mais ce miracle ne m'a pas encore converti, parce que j'ignore quel a été le plus puissant.

J'ai été très misérable, ces jours-ci; mes éditeurs empilaient des écus, mais je n'avais pas un rouge liard, et cette guerre de conférences diplomatiques me coûtait beaucoup. Me voilà revenu dans ma coquille à Sèvres, où rien n'est encore fini ni habitable. J'ai mon déménagement à faire, et beaucoup de dépenses encore.

Le moral est moins satisfaisant que le physique; je vieillis, je sens le besoin de compagnie, et, tous les jours, je regrette l'adorée créature qui dort dans un cimetière de village auprès de Fontainebleau. Ma sœur, qui m'aime tant, ne pourra jamais me recevoir chez elle. Il y a là une jalousie féroce qui barre tout. Ma mère et moi nous ne nous convenons point, réciproquement. Il va falloir s'appuyer sur le travail, à moins que je n'aie une famille d'amis auprès de moi: c'est ce à quoi je voudrais arriver². Un bon et heureux mariage, hélas! j'en désespère, quoi que nul mieux que moi ne fût façonné à la vie domestique.

J'ai des chagrins intérieurs que je ne puis dire qu'à vous et qui m'oppressent. Depuis que j'ai eu des idées et des sentiments, j'ai été tout entier à l'amour, et la première personne que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un cœur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis son fatal *mais!* *Mais elle avait vingt-deux ans de plus que moi*, en sorte que si l'idéal était dépassé mora-

1. Sans doute le portrait de madame Hanska.

2. Balzac loua, en effet, un pavillon des Jardies au comte et à la comtesse Émile Guidoboni-Visconti.

lement, le matériel, qui est beaucoup, posait des bornes infranchissables. Cette passion sans limites que j'ai dans l'âme n'a donc pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout. Croyez-vous, maintenant, qu'il puisse se rencontrer quand je vois le temps fuir au galop pour moi ?

Ma vie sera manquée, et je le sens amèrement. Il n'y a pas de gloire qui tienne, il faut se résigner. Il n'y a pas de hasard pour moi. Ma vie est déserte. Il y manque ce que j'y ai désiré, ce pourquoi je ferais les plus grands sacrifices, ce qui ne me viendra plus trouver, ce sur quoi je ne peux plus compter. Je le dis mathématiquement, sans la poésie des doléances, que je pourrais élever à la hauteur des lamentations de Job ; mais le fait est là. Je ne manquerais pas d'aventures. Je puis jouer, si je le veux, le rôle d'homme à bonnes fortunes, et il me soulève le cœur de dégoût. La nature m'a fait pour l'amour unique. Je ne comprends rien hors cela. Je suis un Don Quichotte inconnu. J'ai des amitiés vives. Madame Carraud, en Berry, est une belle âme ; mais l'amitié ne remplace point l'amour, l'amour de tous les jours, de toutes les heures, qui fait trouver des plaisirs infinis à entendre à tout moment des pas, une voix, un frôlement de robe dans la maison, ce que j'ai eu, quoique imparfait, à plusieurs reprises, en dix ans. Ajoutez à ceci que j'ai en détestation profonde les jeunes personnes, que je tiens plus compte de la beauté développée que de celles qui se développeront, et le problème est encore plus difficile à résoudre.

Hier, pendant toute la soirée, à l'Opéra, où j'ai été entendre chanter Duprez dans *Guillaume Tell*, j'ai été en Suisse, et la Suisse c'est le Pré-Lévêque et les deux bords du lac que nous avons faits ensemble. Il y a tel détail de notre course à Coppet ou à Diodati qui m'a plus occupé que ma vie même. En regardant le lac des Quatre-Cantons, je me souvenais, mais *mot pour mot*, de tout ce que vous me disiez en passant devant l'habitation Galitzin, de ce que vous m'avez dit à propos de tel ou tel portrait à Coppet, etc. Aussi me suis-je dit, de la manière que je me dis ce qui sera : « Il ne se passera pas tel temps sans que j'aie vu l'Ukraine ». Puisque je vis tant par le souvenir, voilà les trésors qu'il faut

aller chercher, et non des mines d'argent, car j'étais plus heureux en Suisse d'Opéra que le millionnaire Gressfulhe, qui bâillait au-dessus de moi. Je vais économiser pour faire mon voyage.

D'après vos lettres si sérieuses, si couleur *tannée* et ascétique, j'ai peur de vous trouver l'esprit changé. N'importe, il faut aimer ses amis comme ils sont.

Vous vous plaignez des divorces de Pologne, tandis que nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le code civil, tel que Napoléon l'avait fait combiner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux, sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux. Il y a dans Paris quarante mille ménages sur parole, sans contrat ni religieux ni civil, et c'est les meilleurs, car chacun craint de se perdre. Nous ne disons pas cela au public, mais cette statistique est exacte. La loi napoléonienne n'admettait qu'un divorce dans la vie d'une femme, et elle l'interdisait après dix ans de cohabitation. En ceci, elle avait tort. Il y a des tyrannies qui se supportent dans la jeunesse et qui plus tard sont intolérables. J'ai connu une femme adorable, qui a attendu l'âge de quarante-cinq ans et le mariage de ses filles pour se séparer à l'amiable de son mari, ayant remis à ce moment, où elle ne serait plus soupçonnée, cette libération sans laquelle elle serait morte.

Comment, vous osez nous dire qu'il n'y a qu'un homme en ce *stupide* XIX^e siècle! Napoléon, n'est-ce pas? Et Cuvier, *Cara!* Et Dupuytren, *Cara!* Et Geoffroy Saint-Hilaire, *Cara!* Et Masséna, *Carina!* Et Rossini, *Carissima!* Et nos chimistes, et nos hommes secondaires, qui valent des talents de premier ordre! Et Lamennais, George Sand, Talma, Gall, Broussais, mort hier, etc.! Allons, vous êtes injuste. Lord Byron et Walter Scott, Cooper, etc., sont de ce siècle. Weber aussi, et aussi Meyerbeer, et aussi quelques gamins de Paris qui font une révolution en un tour de main. Victor Hugo. Lamartine et Musset sont, à eux trois, la monnaie d'un poète, car aucun d'eux n'est complet.

A propos, *Ruy-Blas* est une énorme bêtise, une infamie en vers. Jamais l'odieux et l'absurde n'ont dansé de sara-

bande plus dévergondée. Il a retranché ces deux horribles vers :

. affreuse compagne,
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne,

mais ils ont été dits pendant deux représentations. Je n'y suis pas encore allé; je n'irai probablement pas. A la quatrième représentation, où le public est arrivé, on a sifflé d'importance.

Cara, je voudrais que vous m'expliquassiez, ce qui me mérite une phrase ainsi conçue : *la légèreté de votre caractère*, qui s'adresse à moi dans votre dernière lettre. En quoi suis-je léger? Est-ce parce que, depuis douze ans, je poursuis sans relâche une immense œuvre littéraire? Est-ce parce que, depuis six ans, je n'ai qu'une affection dans le cœur? Est-ce parce que, depuis douze ans, je travaille nuit et jour à acquitter une dette énorme, que ma mère m'a mise sur le corps par le plus insensé calcul? Est-ce parce que, malgré tant de misères, je ne me suis ni asphyxié, ni brûlé la cervelle, ni jeté à l'eau? Est-ce parce que je travaille sans cesse et cherche à abrégér, par d'ingénieuses tentatives qui manquent, le temps de mes travaux forcés? Expliquez-vous! Est-ce parce que je fais toute société, tout commerce, pour me livrer à ma passion, à mon travail, à mon acquittement? Serait-ce parce que je fais douze volumes au lieu de dix? Serait-ce parce qu'ils ne paraissent pas avec régularité? Serait-ce parce que je vous écris avec acharnement et constance, en vous envoyant toujours un autographe, avec une incroyable légèreté? Serait-ce parce que je vais à la campagne au lieu d'être à Paris, afin d'avoir plus de temps et de dépenser moins d'argent? Allons, dites, pas d'arrière-pensée avec votre ami. Serait-ce parce que j'ai, malgré tant de malheurs, conservé quelque gaieté, et que je fais des campagnes en Chine ou en Sardaigne? De grâce, soyez sans crainte, parlez. Serait-ce parce que je tarde à faire du théâtre, pour ne pas y trouver une chute? Ou serait-ce parce que vous êtes — avec une aveugle confiance de fils à mère, de frère à sœur, de mari à femme, d'amant à maîtresse, de pénitent à confesseur, d'ange à Dieu, de tout ce qu'il y a de plus *innocent*. — au fait de tout ce qui se passe dans ma pauvre

existence, dans ma pauvre cervelle, dans mon pauvre cœur, dans ma pauvre âme, que vous vous armez de mes confidences pour faire de *moi* un autre *moi* que vous grondez, souffletez, sermonnez, frappez à votre aise ?

Légèreté de caractère ! Certes, vous faites ce qu'aurait fait un bon bourgeois, qui, voyant Napoléon se tourner à droite, à gauche, et de tous côtés, pour examiner son champ de bataille, aurait dit : « *Cet homme ne peut pas rester en place ; il n'a pas d'idée fixe !* »

Faites-moi le plaisir d'aller regarder là où vous l'avez mis le portrait de votre pauvre mougik ; voyez l'espace qui est entre les deux épaules, le thorax et le front, et dites-vous : « Voilà l'homme le plus constant, le moins léger et le plus solide ! » Telle est la pénitence. Après cela grondez, accusez, votre pauvre Honoré de Balzac ; c'est votre chose, et j'ai tort d'avoir raison, car, si vous y tenez, je vais être léger de caractère : je vais aller, venir sans projets ; dire des douceurs, sans projet, à la duchesse d'Otrante ; m'amouracher d'une notaresse ; faire des feuilletons pour faire enrager des actrices, et je serai d'un décousu superlatif. Je vais vendre les Jardies ; j'attends vos ordres souverains. Il n'y a qu'une seule chose en laquelle je vous désobéirai, et c'est ma chose de cœur, où vous avez cependant tout pouvoir.

Je vous supplie d'ajouter que je suis aussi très léger de corps et maigre comme un squelette. Le portrait sera complet.

Expliquez aussi, si vous pouvez, la *multiplicité de mes entraînements*, moi de qui l'on dit qu'il n'est donné à personne de me faire faire autre chose que ce que je veux ! (On ignore que je suis mougik de la terre de Paulowska, sujet d'une comtesse russe, et admirateur du pouvoir autocratique de mes souverains.)

Hélas ! moi je ne mets rien en doute de vous, et je ne me révolte que contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un admirable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai *la nature dévote* en horreur. Ce n'est pas la piété qui m'effraie, mais la dévotion. S'envoler par-ci par-là dans le sein de Dieu, d'accord ; mais, autant j'admire ces élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me dessèchent. La chicane n'est pas la justice.

Addio, cara. Il faut finir *Massimilla Doni*, faire le préambule du *Curé de Village* (dans ce livre vous m'adorerez en qualité de *Père de l'Église*. Ce sera du Fénelon tout pur), corriger *Qui a Terre a Guerre*, et, enfin, donner d'ici à dix jours, le manuscrit d'un *Grand Homme de province à Paris*, qui est la fin de : *Illusions perdues*, et vous voyez que ma paresse est bien occupée.

Je me suis occupé de votre parure de perles de Paris, et j'aurai une occasion. Dieu veuille qu'elle vous arrive pour la nouvelle année!

Avez-vous des autographes de Scribe, de Hugo, de Byron? Je vais vous envoyer tout cela.

III

A MADAME HANŒKA. A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, 12 février — Paris 14 avril 1839.

12 février.

Quand cette lettre sera entre vos mains, il est probable que le sort de *l'École des Ménages* se décidera, que l'on représentera, pendant que vous me lirez, cette pièce méditée depuis si longtemps, et qui pourra tomber en deux heures. Elle a pris d'ailleurs de grandes proportions; il y a cinq grands rôles et le sujet est vaste. C'est bien le point douloureux des mœurs modernes : le mariage; mais peut-être les personnages manquent-ils de certaines conditions pour devenir types. A mes yeux, la pièce est bien la famille bourgeoise. Mais elle a quelque infériorité par cela même.

Je vais demain à Paris pour m'entendre avec les directeurs de la Renaissance, après beaucoup de protocoles échangés entre eux et un ami qui s'est chargé de débattre mes intérêts à propos de cette pièce; on la monterait en vingt jours. J'ai pris, pour poser mes idées et me les écrire, un pauvre homme de lettres, nommé Lassailly, qui n'a pas écrit deux lignes bonnes à conserver. Je n'ai jamais vu de pareille incapacité. Mais il m'a été utile à faire un premier germe sur lequel j'ai travaillé; néanmoins j'aurais voulu quelqu'un qui eût plus d'intelligence

et d'esprit. Théophile Gautier va venir pour faire une seconde pièce en cinq actes, et j'attends beaucoup de lui.

En effet, chère comtesse, il m'est impossible de faire tout ce que j'entreprends et tout ce qu'il me faudrait faire pour sortir d'embarras. Le croiriez-vous? Voici ce que j'aurai fait ce mois-ci : *Béatrice, ou les Amours forcés*, deux volumes in-octavo entièrement écrits, corrigés, et qui paraîtront dans le *Siècle*, puis, deux autres volumes in-octavo, intitulés : *Un Grand Homme de province à Paris*, la suite des *Illusions perdues*, dont il ne me reste à faire que le second volume, et qui sera fini cette semaine. Puis, enfin, trois pièces de théâtre : *l'École des Ménages*, *la Gina*, *Richard-Cœur-d'Éponge*.

Enfin, après de tels travaux, car j'en ai autant à faire en mars, me donneront-ils la liberté, ne devrais-je plus rien à personne, aurais-je la tranquillité d'âme d'un homme à qui personne n'a d'argent à demander? Je commence à sentir quelque fatigue. En me mettant à l'ouvrage tout à l'heure, il m'a été impossible de reprendre mon œuvre avec la même ardeur, et j'ai pensé à vous; j'ai voulu vous dire, à travers les espaces, combien souvent vous êtes là, puis vous confier mes petites douleurs et mes grands travaux, ou, si vous voulez, mes petits travaux et mes grandes douleurs.

13 mars.

Que de choses écoulées dans ma vie depuis le jour où je vous écrivais ces lignes! D'abord, vingt jours employés à corriger et refaire ma pièce, pour les gens du théâtre de la Renaissance, qui l'ont brutalement refusée, faute d'argent pour me payer la prime convenue; puis, lecture à quelques comédiens, directeur, etc., du Théâtre-Français qui l'ont trouvée magnifique, mais impossible à représenter telle qu'elle était, à cause de l'alliance du comique et du tragique. Ils la veulent ou tout l'un ou tout l'autre. Enfin, lecture chez une madame Saint-Clair, la sœur de madame Delmar, en présence des trois ambassadeurs d'Angleterre, Autriche et Sardaigne et leurs femmes, madame Molé, M. de Maussion, Custine, etc. Ravissement et critiques. Enfin, deuxième et dernière lecture chez Custine, en présence d'un autre flot de beau monde, qui la voudrait voir représenter. J'ai froidement mis ma pièce

dans mes cartons, et, ce matin, Gustave Planche est venu me la demander pour savoir ce qu'elle est ; il me donnera son avis dimanche prochain.

Ainsi, chère, beaucoup de travail, beaucoup de monde, beaucoup d'ennuis et peu de résultat. Cependant, apprenez que Taylor, le pêcheur des tableaux espagnols et l'ancien commissaire du roi près le Théâtre-Français, que le directeur Védel et Desmousseaux ont pris une si haute opinion de moi comme auteur dramatique qu'ils m'ont prié de leur donner le plus tôt possible une pièce entièrement comique, en me disant qu'ils la joueraient immédiatement. Ils sont convaincus que je puis faire tout un théâtre.

16 mars.

Planche est venu me demander ma pièce à lire ; il va me la rendre dans deux jours et, sans doute, il me dira ce qu'elle peut valoir. Stendhal, qui assistait à la lecture chez Cusine, m'a écrit le petit mot qui servira d'enveloppe à ma lettre, et qu'il a signé, selon une vieille habitude inexplicable : *Colonel*. Il ne signe qu'officiellement son vrai nom de Beyle.

Je ne suis bien ni d'esprit ni de corps. J'éprouve une lassitude horrible et qui, pour ma tête, n'est pas sans dangers. Je n'ai plus ni force ni courage. Les obstacles que je suis habitué à vaincre grandissent démesurément et m'épouvantent. Les soucis d'argent deviennent pour moi ce qu'étaient les furies pour Oreste. Je suis sans soutien, énervé, sans même de sentiments aimables et sans la faculté d'en éprouver d'aucune sorte. Je suis une négation. Ah ! ces moments-là sont terribles, surtout quand, faute d'argent, je ne puis me secouer par un voyage. Il n'y a pas de plaisirs pour moi : il n'y a que ceux du cœur. C'est la seule chose que l'intelligence n'ait pas encore envahi, c'est la seule chose qu'elle ne puisse remplacer.

Adieu ; voici une lettre sur laquelle j'ai écrit depuis deux mois : depuis deux mois elle est dans mes papiers, et je la retrouve quand j'ai épuisé les feuillettes dans lesquels je la mets.

14 avril.

Chère, voici près d'un mois écoulé. Quel mois ! Je viens de recevoir votre lettre aujourd'hui. Si mon irrégularité vous

fait chagrin, la vôtre me tue ; elle m'a fait croire que vous ne vouliez plus de mes lettres, et je suis resté comme un corps sans âme. J'ai, d'ailleurs, travaillé nuit et jour. Les corrections renaissantes du *Grand Homme de province à Paris*, de *Béatrix*, des articles à faire, tout m'a obligé de venir me mettre à Paris, dans une mansarde, où je suis tout auprès des imprimeries, afin de ne pas perdre de temps. Il faut finir tous ces ouvrages pour ravoir ma liberté, de l'argent, et vous ne savez pas ce qu'est l'argent en ce moment !

Je n'ai pas eu le plus fugitif moment pour reprendre cette lettre ; je n'ai dormi que par hasard, quand je succombais à la fatigue. Aussi suis-je entièrement désintéressé de la vie ; il m'est absolument indifférent de vivre ou de ne pas vivre.

Voici les nouvelles. Vous verrez M. de Custine ; il va en Russie. Il vous apportera le manuscrit de *Séraphita*, le manuscrit, entendez-vous, et non les travaux, qui sont trop volumineux. Il vous verra ; il est riche ; il est heureux de pouvoir voyager à son aise. Il fera, s'il le faut, un détour pour vous voir.

Je suis arrivé à ce point qu'en contemplant froidement ma situation, je n'ai plus que deux manières de couper le nœud gordien. Ou je vais vendre mon œuvre à exploiter pendant dix ans pour cent cinquante mille francs, ou, si je ne réussis pas à recouvrer ma tranquillité par ce moyen, je vais faire assurer ma vie pour une pareille somme, qui est le montant de ma dette, et je me jette dans le travail comme dans un gouffre d'où je sais ne pas sortir, car, aux faiblesses qui me prennent après mes travaux, quand ils dépassent une certaine limite, je sens qu'on meurt très bien par excès de travail.

Planche m'a rapporté ma pièce. Il la trouve au-dessus de tout ce qui se fait, mais nous sommes du même avis sur les défauts. Ramenée au point de vue de l'art, elle en a beaucoup.

Beyle vient de publier, à mon sens, le plus beau livre qui ait paru depuis cinquante ans. Cela s'appelle *la Chartreuse de Parme*, et je ne sais si vous pourrez vous le procurer. Si Machiavel écrivait un roman, ce serait celui-là. Jules Sandeau vient de traîner George Sand dans la boue d'un livre qui s'appelle *Marianna*. Il s'est donné le beau rôle, il est *Henry* ! Lui ! Grand Dieu ! Vous lirez ce livre ; il vous fera horreur,

j'en suis sûr. Il est antifrçais, antigentilhomme ; il est lâche ; il reproche à George Sand de l'avoir énervé et de l'avoir jeté comme une orange sucée ! Et Henry finit comme Jules aurait dû finir (quand on aime bien et qu'on est trahi), par la mort. Mais vivre et écrire le livre, c'est épouvantable.

Chère, n'accusez pas mon amitié. Vous saurez quelque jour quelle vie j'ai menée ces jours-ci, quels fardeaux j'ai portés ! Mes murs de terrasse se sont écroulés, aux Jardies ; il faut acheter de nouveau des terrains, une maison, et je n'ai plus d'argent. Cette maison, mon rêve de tranquillité, ma chère chartreuse, il faut quinze ou vingt mille francs pour m'y établir, et je ne sais si jamais j'y coulerai tranquillement mes jours. Douze ans de travaux, de peines et de chagrins m'ont laissé comme le premier jour, devant une dette aussi lourde et qu'il m'est aussi difficile d'acquitter. Madame de Staël l'a dit : « La gloire est le deuil éclatant du bonheur. »

Votre projet de venir voir les bords du Rhin m'a fait battre le cœur. Oh ! venez ! Mais vous ne viendrez pas. Il m'est bien facile d'aller à Bade et de voir le Rhin : ce n'est ni long, ni coûteux, et de longtemps les voyages, qui me sont si nécessaires, ne me seront permis. Mais la malle-poste jusqu'à Strasbourg, et, de là, en deux instants, en Allemagne, c'est dix jours et vingt louis. Oh ! je ne sais pas si vous ne réchaufferiez pas un peu mon courage et si vous ne retrenperiez pas mon âme. Alors, je ne donne pas le manuscrit à M. de Custine, et vous le viendrez prendre, celui-là et tous les autres ! Si vous faisiez cela, je vous amènerais un grand pianiste pour Anna, je... je ne sais pas ce que je ferais, car à ces lignes de votre lettre j'ai eu plus chaud, et je suis revenu à cette idée que la vie était supportable.

Vous me trouverez, en effet, bien changé, mais physiquement, horriblement vieilli, les cheveux blancs, et, enfin, vieux bonhomme. « Vous avez l'air aujourd'hui de porter tous vos lauriers », me disait l'autre jour M. de Beauchêne, que mon changement frappait. Quoique exagéré, le mot est joli. Je suis sûr que de l'autre côté du Rhin, je redeviendrai jeune. Quand je pense que, ma lettre reçue, ce qui prend un mois, vous pouvez venir, et que je vous verrais en juin, précisément

au moment où je ne pourrai plus écrire, où j'aurai besoin de repos ! Mais c'est un rêve, et il faut revenir à la poste et au papier à lettres, et à la puissance de l'imagination du cœur : le souvenir !

Adieu ; je vous dirai ce qui va m'advenir et comment finira pour moi la crise actuelle, que les affaires entre la Chambre et Louis Philippe ont compliquée.

IV

A MADAME HANSA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Sèvres, aux Jardies, 2 juin 1839.

Je reçois aujourd'hui votre dernière lettre et je viens de manquer, heureusement, de me casser la jambe, en allant voir ici les dégâts produits par un orage. Le pied m'a glissé ; j'ai fait porter le poids de mon corps sur le pied gauche, qui s'est tordu sous la masse, et tous les muscles qui enveloppent la cheville se sont violemment écartés et ont craqué avec un grand bruit. La masse de volonté que j'ai émise pour me soutenir m'a causé une douleur d'une violence extraordinaire au plexus solaire ; j'ai plus souffert là qu'à la cheville, quoique la douleur m'ait fait croire que j'avais la jambe cassée. Le chirurgien et médecin en chef de l'hôpital de Versailles est venu ; j'en ai pour quinze jours à garder le lit. Voilà, chère comtesse. Moi, j'y ai vu cette compensation que toutes mes horribles affaires financières, littéraires, etc., etc., etc., étant interrompues par force majeure, j'allais pouvoir vous écrire tout mon content, car il y a bien longtemps que je ne me suis trouvé avec vous. Hélas ! il a fallu tant travailler ! Les Jardies vont me coûter tant de veilles ! N'en parlons pas.

Eh bien, comme *disait* M. de Talleyrand¹, en se promettant des chagrins on est sûr d'être prophète. Plus de voyage au bord du Rhin ! Eh bien, pour une mauvaise nouvelle je vous en donnerai une bonne. Si la Chambre des députés nous vote notre loi sur la propriété littéraire, j'irai sans doute à

1. M. de Talleyrand était mort l'année précédente.

Saint-Pétersbourg et reviendrai par l'Ukraine. Mais, dans tous les cas, chère des chères, sachez que mon premier voyage sera pour vous. Tant que les Jardies ne seront pas arrangées, il m'est impossible de voyager ; ce serait une trop insigne folie, ce serait une ruine. J'ai encore une centaine de mille francs à gagner. Heureusement, mon accident est arrivé au moment où j'avais fini le *Grand Homme de province à Paris*, la suite de *Illusions perdues*. Sans cela je ne sais pas ce que je devenais avec mes libraires.

M. de Custine ne va pas jusqu'en Russie ; il ne va qu'à Berlin. Ainsi j'ai sorti votre précieux manuscrit pour rien de sa cachette.

Depuis deux jours que je suis au lit, il me prend des rages, mais de véritables rages de vous voir. Toutes les fois que je suis seul, que je rentre en moi-même, que j'ai le cerveau nettoyé, que je suis avec mon cœur, il en est ainsi. Votre lettre m'a désolé ; elle est venue quand j'étais au milieu de ces douces rêveries qui sont un Élysée pour moi, et j'ai trouvé votre lettre froide, cérémonieuse, religieuse, etc. Je vous ai haïe pendant deux jours. J'ai caché votre lettre, elle me donnait de l'humeur. Vous vous y dites ma vieille amie. S'il en est ainsi, apprenez que je ne vous aime que d'hier. Traitez-moi avec plus de coquetterie. Quand avez-vous reçu une lettre sans un autographe ? Sachez, comtesse, que sur onze millions d'amis français et d'autres nations, il n'y en aurait pas un demi qui perpétuerait ce petit soin ; il y a là dedans une pérennité d'affection qui prouve que l'amitié en est toujours à son printemps. Eussiez-vous cinquante ans, mes yeux vous verront toujours en robe pensée, et ce que vous étiez sur le *crêt* de Neuchâtel. Vous n'avez aucune idée ni de mon cœur, ni de mon caractère. Fi ! Ne croyez pas qu'il soit facile de se débarrasser de moi !

Ma santé a résisté à des travaux qui ont étonné la littérature. J'en suis, chère, à mon douzième volume. Je me porte sur une jambe comme si j'en avais deux. Vous lirez le *Grand Homme de province à Paris*, une œuvre pleine de verve, et où vous retrouverez Florine, Nathan, Lousteau, Blondet, Finot, ces grands personnages de mon œuvre, comme vous avez la bonté de les appeler. Mais ce qui recommandera cette

œuvre à l'attention des étrangers, c'est l'audacieuse peinture des mœurs intérieures du journalisme parisien, et qui est d'une effrayante exactitude. Moi seul étais en position de dire la vérité à nos journalistes et de leur faire la guerre à outrance. On ne défendra pas ce livre-là chez vous.

J'ai dans ce moment sous ma plume *le Curé de Village* à achever ; le second épisode va paraître dans *la Presse*, intitulé : *Véronique*. Ce sera beaucoup plus élevé, plus grand, plus fort que *le Lys dans la Vallée* et que *le Médecin de Campagne*, et les deux fragments connus ont justifié mes promesses.

Dans une vie aussi occupée que l'est la mienne, rien n'y fait plus effet ; j'ai travaillé à mon ordinaire les jours d'émeute. Seulement, un mois ou deux auparavant, nous disions, Planché et moi : « On se tirera des coups de fusil dans six semaines », et l'on s'en est tiré.

Il m'est arrivé ces jours-ci un professeur russe de Moscou, M. de Chevreff, et j'aime tout ce qui finit en eff, à cause de Berditcheff : je suis enfant à ce point de croire que je me rapproche de vous. C'est ainsi que jamais les mots : Vienne, Genève, etc., ne sonnent à mes oreilles impunément. Plus je vais, plus je deviens *hoffmanesque* à ce sujet.

Nous voilà donc revenus du Rhin ! Vous ne sauriez croire l'éblouissement que m'ont causé les deux fatales lignes, peut-être insoucieusement écrites, où vous me dites que votre voyage est remis. Il m'était si facile d'aller sur le Rhin, même ayant des affaires et des journaux sur les bras ! Notre ligne de malle-poste est si rapide de Paris au Rhin, Enfin, il faut mettre ceci avec bien des rêves d'or. Le printemps vous a consolée ; moi, rien ne m'en console. Mais vous n'êtes plus dans le secret de l'attachement que vous inspirez. Je vois par la date de votre lettre que vous m'avez écrit le jour de ma fête, et vous ne vous en êtes pas doutée ! Je cesse mes plaintes, car j'aurais l'air bien ridicule dans les deux cas ; mais j'ai remarqué que vous aviez moins de lignes dans vos pages, et que vous vous étiez, à la lettre, débarrassée de moi. Peut-être l'ai-je mérité en vous disant, dans une de mes précédentes lettres, combien j'avais peu de temps pour vous écrire, en ayant l'air de vous vanter ma fidélité. Mais, hélas ! c'était une naïveté d'enfant qu'il ne fallait pas punir.

Un jour je vous dirai la vérité sur ces passages, et vous en serez attendrie, et vous serez très honteuse de m'en avoir voulu.

Ne croyez pas que, parce qu'il y a quatre cents lieues entre nous, je ne sache pas lire les pensées qu'il y a sous votre front sublime. Et je puis vous les défilier toutes, une à une. Il me suffit d'examiner votre lettre avec une attention à la Cuvier, pour retrouver la situation d'âme dans laquelle elle a été écrite, et vous aviez alors quelque chose contre moi, sans doute. Vous me le direz plus tard.

Mes Jardies avancent très peu. J'ai encore des constructions de peu d'importance ; mais tout est lourd pour ceux qui n'ont rien.

Je commence à avoir mal aux yeux et cela me fait assez de chagrin : mais je vais cesser mes travaux de nuit.

Vous ai-je dit que *Béatrix* était achevée? Vous aurez cela sans doute par la *Revue* de Saint-Petersbourg. Mais vous l'aurez mauvaise et châtrée; elle ne sera que dans l'édition in-octavo qui est sous presse. Ces puritains du libéralisme qui font le *Siècle*, où *Béatrix* a paru, ont des mœurs et démolissent l'Archevêché! C'est bouffon de sottise. Ils ont peur du mot *gorge*, et ils jettent la morale par terre; ils ne veulent pas qu'on imprime le mot *volupté*, et ils renversent l'état social! La femme du directeur en chef est maigre comme un cent de clous, et ils ont ôté une plaisanterie de Camille Maupin sur les os de *Béatrix*! Je vous ferais bien rire si je vous racontais toutes les négociations qu'il a fallu pour mettre dans le journal une plaisanterie sur la chienng de M. de Halga¹. Vous lirez, malheureusement pour moi, cette œuvre tronquée et châtrée.

Quel joli nid que les Jardies quand tout y sera fini! Combien on serait heureux là! Quelle belle vallée, fraîche comme une vallée suisse! Un parc royal à cent pas! Paris à un quart d'heure et Paris à cent lieues! Quelle belle vie, si...! Mais je commence à penser comme le capucin: nous ne sommes pas ici-bas pour avoir nos aises.

Notre exposition de peinture a été fort belle; il y avait sept ou huit chefs-d'œuvre dans tous les genres: des Decamps

1 Personnage de *Béatrix*.

superbes, une magnifique *Cléopâtre*, de Delacroix ; un sublime *Portrait*, d'Amaury Duval ; une charmante *Vénus Anadyomène*, de Chassériau, un élève de Ingres. Quel malheur que d'être pauvre quand on a le cœur artiste !

La première œuvre un peu *jeune fille* que je ferai, je la dédierai à votre chère Anna ; mais j'attendrai pour cela un mot de vous dans votre première lettre, car il faut que cela vous convienne.

Il paraît qu'il y aura un dahlia Balzac, à l'automne. Si vous en voulez une greffe, dites-moi par quel moyen vous l'envoyer ; ce sera, dit-on, une magnifique fleur, au cas où la tentative de variété réussirait.

Vous me souhaitez la tranquillité d'âme dont vous jouissez ; hélas ! j'ai les passions, ou, pour parler plus exactement, la passion trop vivace, trop agitée, pour pouvoir éteindre mon âme. Vous ne sauriez imaginer en quelles agitations je vis : pour moi, rien ne se prescrit ; tout est d'hier, de ce qui m'a frappé. L'arbre, l'eau, la montagne, le site, la parole, la parure, le regard, la crainte, le plaisir, le danger, l'émotion, le sable même, l'accident le plus léger, la couleur d'un pan de mur, tout reluit dans mon âme, tout est plus frais, plus étendu chaque jour. J'oublie tout ce qui n'est pas dans le domaine du cœur ; ou, du moins, tout ce qui est dans le domaine de l'imagination a besoin d'un rappel, d'une violente méditation. Mais ce qui est de mes amours, passez-moi cette adorable expression française, c'est ma vie, et quand je m'y livre, il me semble seulement alors que je vis. Je ne compte que ces heures de délicieux abandon ; c'est mes heures de soleil et de joie. Mais vous ne pourrez jamais imaginer cela ; c'est la poésie du cœur, augmentée d'un incroyable pouvoir d'intuition. Je ne m'enorgueillirai jamais de ce qu'on appelle talent, etc., ni même de ma volonté, qui passe pour sœur de celle de Napoléon. Mais je rends grâce et m'enorgueillis de mon cœur, de ma constance dans les affections. Là sont mes richesses ; là sont des trésors qui sont hors de la portée de ceux qui ont frappé ces belles pièces d'or ; l'ouvrier qui fit les ducats est loin, mais pour l'avare le ducat est toujours là. « Je sais combien vous avez l'âme noble et grande, et je sais où vous atteindre ; je vous ferai rougir de moi. » Cette phrase

est un de mes ducats. Pour beaucoup de sots, c'eût été rien ; mais pour moi, c'est un son sublime. et si je n'avais pas aimé comme un imbécile, comme un lycéen, comme un niais, comme un fou, comme tout ce que vous voudrez de plus exorbitant, j'eusse adoré une telle femme comme une divinité¹.

Je ne sais pas si ces phrases ne vous paraîtront pas du Swedenborg, mais comme elles tiennent à mon histoire, je vous les expliquerai quelque jour. Au surplus, je puis vous le dire. Elles m'ont été dites par une femme assez extraordinaire, et que je ne puis vous nommer, dans un accès de jalousie à faux. Eh bien, je vous jure qu'il ne se passe pas de mois que je ne me souvienne de l'état du ciel au moment où elles furent dites et de la couleur du nuage que je regardais.

Allons, adieu. Dans dix jours, ma jambe ira mieux ; mais je vous aurai écrit de nouveau. Je vous dirai mes rêveries une à une. Vous serez pour beaucoup dans mon oisiveté ; elle est pour moi la mère des souvenirs.

Pas de Cusine, pas de parure de perles ; vous y perdez, elle est bien belle, et vous eussiez été la reine des bals de Kiew, l'hiver prochain. Mais vous le serez encore sans parure.

V

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Aux Jardies, juillet 1839.

Je suis guéri. L'accident qui m'a mis au lit quarante jours sans pouvoir remuer n'a pas laissé d'autres traces qu'une souffrance dans les muscles. Mais votre silence m'inquiète beaucoup. Y a-t-il quelque chose qui n'aille pas bien chez vous, ou êtes-vous en voyage ? Tout cela me préoccupe, me tourmente et m'assiège de mille idées dragonnantes.

Je suis accablé d'affaires. Le désastre de mes murs tombés n'est pas encore réparé ; il y a pour un mois de travaux encore. Et j'ai été obligé de faire des acquisitions qui me ruinent. J'aurai les maçons pendant un mois encore. Il m'est

1. Cette phrase, madame Hanska l'avait dite à Balzac, lors de leur rencontre à Vienne, en 1835.

d'autant plus impossible de quitter que, d'abord, j'ai les terrassiers et les maçons; que ma maladie a arriéré mes travaux; puis, enfin, j'ai, pour trois mois, loué une des trois maisons à la famille Visconti.

Trois mois de travaux littéraires constants suffiront à peine à éteindre les ardeurs de ma dette, qui se sont attisées par quarante jours d'inactivité. A la lettre, je n'ai pu écrire; il a fallu rester couché.

Il va paraître une nouvelle de moi, intitulée *Pierrette*, dont vous serez sans doute contente. *Une Princesse Parisienne* paraît ces jours-ci. *Véronique*, le deuxième fragment du *Curé de Village*, a paru. *Les Paysans*, ou *Qui a Terre a Guerre*, est en train d'être acheté et publié par le *Constitutionnel*. Enfin, *le Bonhomme Rouget* et *les Guise*¹ sont entre les mains des compositeurs, pour le *Siècle*. *Massimilla Doni* paraît, avec la véritable édition de *la Fille d'Ève*². *Béatrix* est bientôt achevée d'imprimer. Je vais travailler à la dernière partie de *Illusions Perdues*, finir le *Curé de Village* et faire un grand drame pour la Porte Saint-Martin.

Voilà, chère, à quel point nous en sommes, et je me suis certes attiré la haine de tous les hommes de plume par le *Grand Homme de province à Paris*. Il y a des rugissements dans la presse. Mais vous voyez que je continue assez intrépidement mon œuvre, allant toujours d'un pas égal, et assez insensible à la calomnie, comme tous ceux qui ne prêteront jamais à la médisance.

J'aurai trois maisons environ à louer, donnant toutes sur des jardins de sept arpents enelos, et je ne veux louer ce village élégant qu'à des personnes excessivement distinguées. Notre chemin de fer va rouler dans quelques jours et, de mon jardin, on peut s'embarquer dans un wagon, en sorte que je suis plus près du cœur de Paris que je ne l'ai jamais été, puisque pour huit sous et en quinze ou vingt minutes je suis dans Paris. Aussi suis-je enchanté des Jardies. Quand toutes les terres nécessaires seront achetées et les jardins plantés, ce sera délicieux et envié par bien du monde. Les chemins de fer changent toutes les conditions d'habitation relativement à

1. *Un Ménage de garçon en Province (La Rabouilleuse)* et le *Martyr calviniste*.

2. Publiée précédemment dans le *Siècle* (1838-1839).

Paris. J'ai encore quelques déménagements à faire rue des Batailles, j'ai encore du mobilier à amener ici. Enfin, j'ai eu mille tracas matériels qui ont retardé cette lettre. car je ne puis rien faire faire par personne. Je suis seul, comme un garçon que je suis, sans domestiques, car je n'ai ici qu'un jardinier et sa femme. Je ne veux rien avoir que toutes mes dettes ne soient payées. Aussi vivrai-je à la diable, sans nul souci de ce que l'on en pense, car je veux arriver à l'indépendance et à la tranquillité.

J'aurai, d'ici à quelques jours, une délicieuse petite histoire¹ qui pourra être lue par Anna : je veux la lui dédier, et vous me direz si cela lui ferait plaisir, et à vous.

Hélas ! l'indifférence brutale des pouvoirs et de la Chambre pour nous autres, qui arrivons au dernier degré de la souffrance, a été telle que le projet de loi sur la propriété littéraire est resté entre les deux Chambres et n'a pas été proposé, en sorte que nous n'aurons pas, nous autres, représentants de la classe lettrée, à faire le voyage dont j'ai dû vous parler, et qui me donnait la chance d'aller vous voir. Je n'en ai pas perdu tout espoir. J'irai en Allemagne, sur les bords du Rhin, cela est probable, et, une fois là, j'irai peut-être vous dire bonjour, et, si j'ai peu de moments, au moins je vous verrai. Il faut pour cela disposer de deux mois, et deux mois c'est quatre ou cinq mille francs qu'il faut laisser ici en mon absence. Il faut bien du bonheur pour les avoir ! Si mes constructions sont finies le 15 août, et que je voie à pouvoir faire faire mes paiements, il est bien possible que je m'échappe. Voilà pourquoi, en ce moment, je m'occupe à lourrer mes journaux d'articles. Mais, si le *Constitutionnel* prend *les Paysans*, il me faudra remettre tout au mois de septembre.

Nous disons en France : *pas de lettres, bonnes nouvelles*. Je désire que l'interruption de vos lettres ait ce résultat, mais comment ne m'écrivez-vous pas un petit mot ? Il est concevable que moi, qui ai la triple vie de la vie littéraire, de la vie du débiteur, de la vie du constructeur, et celle d'un homme qui se défend contre les feuilletons, qui fait insérer

1. *Pierrette*

des articles, qui mène un peu la Société des gens de lettres, une des plus grandes choses, dans l'avenir, qui se soit faite en France, il est concevable que je sois quelquefois involontairement en retard ; mais vous, qui n'avez qu'à vous laisser vivre au fond de votre Ukraine ! Ah ! vous êtes bien coupable, car vous savez tout le bonheur que font vos jugements, vos idées :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

a dit Voltaire pour flatter l'Impératrice. Moi, je le dis pieusement.

Allons, je vous quitte pour *Pierrette*. Je viens de me lever ; il est maintenant deux heures, et j'appartiens à l'imprimeur.

15 juillet.

Je ne vous parle pas de *l'Épicier*, de *la Femme comme il faut*, du *Rentier*, du *Notaire*, quatre figures que j'ai faites dans *les Français peints par eux-mêmes*, de Curmer. Vous lirez sans doute ces petites esquisses. Je viens de donner le dernier regard à *une Princesse Parisienne* ; c'est la plus grande comédie morale qui existe. C'est l'amas de mensonges par lesquels une femme de trente-sept ans, la duchesse de Maufrigneuse, devenue princesse de Cadignan par succession, parvient à se faire prendre pour une sainte, une vertueuse, une pudique jeune fille, par son quatorzième admirateur ; c'est enfin le dernier degré de la dépravation dans les sentiments. C'est, comme le disait madame de Girardin, *Célimène amoureuse*. Le sujet est de tous les pays et de tous les temps. Le chef-d'œuvre est d'avoir fait voir les mensonges comme justes, nécessaires, et de les justifier par l'amour. C'est un des diamants de la couronne de votre serviteur. Vous mettrez ceci à côté de vieilles breloques de ma bijouterie littéraire.

Allons, adieu, car je suis accablé de travaux. Hélas ! peu de plaisir ; tout est soucis, contrariétés. Ma vie est une étrange et cruelle déception. Moi, fabriqué, je crois, tout exprès pour le bonheur ! Est-ce providentiel ?

H. DE BALZAC

(A suivre.)

HENRI II DE LORRAINE

DUC DE GUISE¹

Charles de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafre assassiné à Blois, s'était marié, le 6 janvier 1611, à Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, veuve du duc de Montpensier. Déjà mère d'une fille qui épousera Gaston de France, duc d'Orléans, et mourra en mettant au monde la grande Mademoiselle, la duchesse de Guise eut de son second mariage dix enfants, dont sept fils. Henri de Lorraine, qui nous occupe, né le 4 avril 1614 à Blois, était le quatrième ; mais la mort de deux jumeaux en 1613 ne lui laissait qu'un frère aîné, François de Lorraine, prince de Joinville. Henri fut cependant dès sa naissance destiné à entrer dans les ordres sacrés : il s'agissait de ne pas laisser sortir de la famille l'archevêché de Reims et de nombreux bénéfices ecclésiastiques, dont les revenus étaient considérables.

Trois prélats de la maison de Lorraine s'étaient, au xvi^e siècle, succédé sur le siège archiepiscopal de Reims. Dès le lendemain de l'assassinat de Henri IV, Louis de Lorraine, frère du duc de Guise, âgé de vingt-quatre ans, s'était fait sacrer

¹ Bouillé, *Histoire des ducs de Guise*. — Forneron, *Histoire des ducs de Guise*. — Documents inédits. — L'étude que Paul de Musset a consacrée à Henri de Lorraine (*Extravagants et originaux du XVII^e siècle*) est remplie d'erreurs énormes.

et avait prêté serment pour pouvoir assister, en qualité d'archevêque de Reims, à la séance du Parlement. Jamais ce prélat, créé cardinal en 1615, ne parut dans son diocèse, du moins pour y remplir ses devoirs épiscopaux. Belliqueux et galant, les armes et l'amour l'occupaient plus que la messe et son bréviaire. Peu après le crime de Ravillac, il avait, le 4 février 1611, épousé, plus ou moins régulièrement, Charlotte des Essars, une des dernières maîtresses de Henri IV, de qui elle avait eu deux bâtards. Elle eut de l'archevêque de Reims trois fils et deux filles, qui obtiendront la reconnaissance de leur légitimité le 1^{er} septembre 1641. Après avoir à plusieurs reprises guerroyé pour Marie de Médicis, cet étrange prince de l'Église mourut à Saintes, le 21 janvier 1621, pour avoir bu un verre de vin glacé alors qu'il venait de se battre comme un lion au siège de Saint-Jean-d'Angély. Il fut inhumé en grande pompe dans l'église cathédrale de Reims. Il donnait par testament à son neveu Henri, âgé de sept ans, son archevêché et les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Remy de Reims, de Cluny, de Saint-Pierre de Corbie, de Fécamp, du Mont Saint-Michel, de Pontoise, de Saint-Urbain, etc. Il avait bien choisi son successeur, et le neveu devait être digne de l'oncle.

Ce prélat sans vocation parut pourtant, au début, se résigner à la destinée que ses parents lui avaient imposée. D'abord coadjuteur, puis titularisé, en 1629, archevêque de Reims, il faisait ses études dans sa ville métropolitaine, au collège des Jésuites, et soutint brillamment ses thèses en présence du chapitre de la cathédrale. Mais son précepteur, Montereul, qui le connaissait bien, ne partageait pas les illusions générales : depuis que son élève avait atteint l'âge de la puberté, il l'entendait souvent répéter cette belle sentence, assez surprenante sur les lèvres d'un primat de la Gaule Belgique : « Il n'y a que deux choses dans la vie : la guerre et les femmes, ou les femmes et la guerre, l'ordre important peu, pourvu que les deux s'y trouvent ». Il semblait que le jeune homme eût hérité ces principes inquiétants avec la mitre de son oncle, et le brave précepteur frémissait à la pensée des désordres qui allaient, à nouveau, scandaliser les ouailles du précédent pasteur.

Cependant les hostilités avaient éclaté entre le cardinal de Richelieu et le duc de Guise, et celui-ci, effrayé de la tournure que prenaient ses affaires, se rendit en Italie, sous couleur d'accomplir à Notre-Dame-de-Lorette un vœu qu'il aurait formé quarante ans auparavant, lors de son évasion du château de Tours. Il quitta la France au mois de septembre 1631, et, l'année suivante, on lui envoya la duchesse, pour lui faire comprendre qu'il eût à prolonger son séjour au delà des Alpes. Henri de Lorraine avait accompagné son père en Italie; mais il n'était point fait pour la paisible monotonie d'une vie régulière : son inaction ne tarda point à lui peser, et il passa en Allemagne, où il combattit quelque temps dans les armées impériales. Il connaissait maintenant la guerre, mais il ne brûlait pas moins de connaître l'amour; or, les sentimentales Allemandes ne plaisaient guère à son humeur enjouée; appréciant davantage par comparaison le charme piquant des Françaises, il revint en France.

*
* *

La première maîtresse qu'ait affichée le jeune prélat était, d'après une règle qui souffre peu d'exceptions, de beaucoup plus âgée que lui. C'était une femme de qualité, fille du baron Du Tour et femme d'un M. de Joyeuse, de Champagne, de la vraie maison de Joyeuse. Tallemant des Réaux nous dit qu'elle avait séduit Henri de Lorraine par son esprit et par le talent avec lequel elle jouait de la harpe. Son amour pour la maîtresse ne l'empêchait point d'ailleurs de caresser la suivante, et l'on prétend même que, par une gaminerie irrévérente, quand cette beauté peu farouche le faisait monter dans sa chambre, il s'amusait à la déguiser en chanoine.

Après les dames mûres, après les chambrières, les comédiennes; c'est l'ordre habituel, et Henri de Lorraine le suit scrupuleusement; c'est même le seul scrupule qu'il semble avoir eu dans sa vie. La *Gazette* nous signale son arrivée à Paris le 17 juin 1635, et presque aussitôt il a une liaison déclarée avec une actrice du Marais, Françoise Olivier, dite la Villiers, femme de Claude Deschamps, comédien de Monsieur, frère du roi. Elle était d'une beauté médiocre; mais

c'était une des étoiles de la troupe, car nous la verrons bientôt jouer d'original la Chimène du *Cid*. Elle fit faire mille extravagances à l'amoureux archevêque, qui, pour lui complaire, alla jusqu'à porter sous sa soutane des bas de soie jaune.

Le brillant prélat avait alors vingt et un ans et tout ce qu'il faut pour séduire : un grand nom, plus de quatre cent mille livres de revenus, fortune de tout temps considérable, énorme pour l'époque, un visage assez beau, bien que d'une beauté un peu commune, à en juger par ses portraits du musée de Versailles comme par les gravures du recueil de Moncornet, des *Illustres Français* de Daret, et des *Triumphes de Louis-le-Juste* par Beys, la taille bien faite et bien prise, des manières nobles et chevaleresques. l'air martial, beaucoup d'agilité et de souplesse dans les exercices du corps, une agréable facilité d'élocution, de l'esprit, du goût et des dispositions pour la poésie, le désir de plaire et un don inné de charmer et d'attirer les cœurs, avec une libéralité voisine de la prodigalité. Doué de toutes ces qualités de l'esprit et du corps, un jeune prince si riche devait encore trouver moins de cruelles qu'un surintendant, et son inconstance allait lui permettre de ne décourager aucune bonne volonté.

Tandis que M. de Reims s'enfonçait ainsi dans le monde, des chevaliers de Malte, natifs de Provence, qui s'étaient mis en fantaisie de conquérir l'île de Saint-Domingue, jetèrent les yeux sur lui pour en faire le chef de leur expédition. Tous les desseins étaient déjà pris, et Henri de Lorraine s'appêtait au départ, quand le cardinal de Richelieu s'opposa formellement à l'entreprise. Soit mécontentement, soit qu'on lui eût rappelé sèchement qu'il devait résider, le prince retourna à Reims, au commencement du mois de mars de l'année 1636, et ce retour, qui dut mouiller de larmes à Paris bien des yeux, allait fournir en Champagne aux âmes pieuses et simples de nombreuses occasions de se scandaliser.

*
* *

Ah ! l'on voulait qu'il résidât ! Eh bien, il résiderait, et il ferait dans les couvents des visites pastorales !

Nous devinons ce que furent ces visites. Elles désespéraient

sa jeune sœur, Françoise-Renée, abbesse de Saint-Pierre de Reims, qui l'obligeait, pour détruire dans la mesure du possible l'effet déplorable produit par ses galanteries envers les nonnes jeunes et jolies, à prodiguer ensuite des compliments et des fleurettes aux religieuses disgraciées de la nature.

Mais c'était à l'abbaye d'Avenay, auprès d'Aï, à quatre lieues de Reims, que Henri de Lorraine se rendait le plus volontiers : il y retrouvait ses deux belles cousines, les princesses Anne et Bénédicte de Gonzague. Le jeune archevêque arrivait en galant costume, ayant « jusqu'à soixante bouts de plumes à son chapeau », pour faire visite à l'abbesse Bénédicte; et, réunis, les trois cousins se livraient, en vrais enfants qu'ils étaient, à des folies que la dignité de l'un, le costume religieux d'une autre et la sainte demeure où ils se trouvaient rendent à nos yeux tout à fait extraordinaires.

Un soir, renonçant à retourner à Reims, l'archevêque se fit dresser un lit dans le parloir de l'abbaye, et la princesse Anne coucha de l'autre côté de la grille; cette plaisanterie les amusa aux larmes. Une autre se termina mal, à ce que raconte Tallemant. Il y avait dans l'abbaye une pauvre fille innocente, dont on se moquait avec la cruauté grande du siècle qui est réputé, bien à tort, doux et poli entre tous. La princesse Anne eut tout à coup une idée qui lui parut prodigieusement drôle : elle prit un cierge, s'avança, suivie de sa sœur et de son cousin, vers le lit de l'innocente, et se mit à l'exhorter à la mort. La malheureuse, réveillée en sursaut, fut saisie d'une telle épouvante que, comme le trio disait en riant : « La voilà qui va passer », elle passa effectivement.

Qui reconnaîtrait dans ces deux jeunes filles frivoles ces mêmes sœurs dont Bossuet dira, cinquante ans plus tard, en prononçant l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* : « La jeune abbesse devint un modèle de vertu; ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni : elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu, qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse »; elle « n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu? » Auquel ajouter foi de ces deux témoignages si complètement contradictoires? Certes il est presque inconvenant

de mettre un Bossuet en parallèle avec un Tallemant des Réaux ; mais, dans le cas présent, il faut bien dire que la parole du prélat n'était pas libre : il était obligé de louer, et il n'a même pas osé faire une allusion, si discrète fût-elle, à la liaison, pourtant bien certaine, de la princesse Anne avec l'archevêque de Reims.

Je crois donc volontiers Tallemant, quand il affirme que Henri de Lorraine avait été amoureux de la princesse Bénédicte avant d'épouser la princesse Anne. Et son court récit pourrait même fournir la matière d'une aimable idylle ou d'un galant opéra-comique, si les mots d'archevêque et d'abbesse ne le venaient fâcheusement gâter. La princesse Bénédicte était la plus jeune et la plus jolie des trois filles du duc de Mantoue, et si sa beauté n'est pas aussi célèbre que celle de la reine de Pologne et celle de la princesse Palatine, c'est que l'abbesse d'Avenay n'avait pas vingt ans quand elle mourut. Elle plut à son séduisant cousin, qui lui plut, et ils ébauchèrent un petit roman, lequel les amusa beaucoup. Ils avaient toute liberté de se voir à l'abbaye ; c'est donc par pur amour du romanesque qu'ils se donnaient des rendez-vous mystérieux. Déguisée en paysanne, l'abbesse s'échappait par la porte des bois ; elle rencontrait bientôt l'archevêque, qui l'attendait derrière un arbre, vêtu en paysan, et tous deux allaient vendre au marché d'Avenay le beurre que Bénédicte avait battu de ses belles mains, si bien faites et si fines que, contrairement à la règle, elle avait obtenu l'autorisation de porter des gants pour en conserver la blancheur.

*
* *

Mais Henri de Lorraine n'eut pour la princesse Bénédicte qu'une *passionnette*, et peut-être même cette galanterie avait-elle pour but de masquer le sentiment beaucoup plus vif qu'il éprouvait pour la princesse Anne. De toutes les femmes qu'a aimées ce prince volage, c'est celle dont il s'est lassé le moins vite, si nous mettons à part Suzanne de Pous, qui sera la grande passion de sa vie. Il ne ressentit, sans doute, pour Anne de Gonzague qu'un amour de tête, celui qui était le plus naturel à un jeune poète, qui jouait au héros

de roman ; mais cet amour dura du moins plusieurs années.

Le 29 juin 1636, un courrier partait du palais archiépiscopal de Reims et apportait à la princesse Anne, à Avenay, un billet écrit avec du sang, et qu'on croirait vraiment copié dans *Polexandre* ou dans quelque nouvelle galante : Henri de Lorraine protestait « de n'aimer ni d'épouser jamais autre personne que l'incomparable et adorable princesse Orante ».

Il paraissait bien difficile qu'une telle promesse fût suivie d'exécution, car Henri de Lorraine ne pouvait se marier sans abandonner son archevêché et tous ses bénéfices ecclésiastiques ; et, quant à la princesse Anne, son père voulait qu'elle prît le voile, sacrifiant ainsi ses deux dernières filles à la fortune de l'aînée, cette belle Marie de Gonzague, qui devait épouser deux rois de Pologne. Mais la mort de Charles de Gonzague, en septembre 1637, presque immédiatement suivie de celle de la princesse Bénédicte, rendit à la princesse Anne sa liberté. Elle quitta Avenay, et, ne pouvant vivre seule, puisqu'elle ne devait être majeure qu'en mars 1641, elle rejoignit à l'hôtel de Nevers la princesse Marie. Les deux sœurs vécurent dans la maison paternelle, mais sans presque se voir.

L'archevêque de Reims vint bientôt à Paris, pour se rapprocher de sa belle cousine : dépité de ne la plus pouvoir « visiter et fréquenter familièrement » comme à Avenay, il la supplia de consentir à un mariage secret, et, le 4 mai 1638, dit un *Manifeste de la princesse Anne* dont nous aurons bientôt occasion de parler, « ils se sont épousés en présence d'un prêtre chanoine de l'église de Reims, duquel ils ont reçu la bénédiction nuptiale dans une chapelle particulière de l'hôtel de Nevers, au vu et su seulement de chacun deux de leurs domestiques ». Étrange mariage, qui devait avoir des suites encore plus étranges.

En 1639, les deux sœurs firent un séjour à Nevers, et Anne y demeura quand Marie retourna à Paris ; était-ce, ainsi que le dit le *Manifeste*, « par complaisance au duc de Guise, pour être comme une femme en retraite en l'absence de son mari » ? ou bien croyait-elle y dissimuler plus facilement qu'à Paris une grossesse qu'elle ne pouvait avouer ? Cette dernière supposition n'a rien d'in vraisemblable, car le bruit courra en 1641 que la princesse Anne « a eu une fille,

qui est morte ». A Nevers, elle reçut plusieurs lettres de l'archevêque de Reims, « en quelques-unes desquelles il l'appela sa femme, et en d'autres il se qualifiait de son mari », véritable « correspondance de mari à femme divisés en situation, mais bien unis en affection ».

Cependant cette union secrète, qui la mettait dans une position fausse, ne pouvait longtemps convenir à la juste fierté de la princesse de Mantoue. Vaincu par ses instances, Henri de Lorraine se décida enfin, pour conduire à l'autel, à la face du monde, celle qu'il avait clandestinement épousée vingt mois auparavant, à résigner tous ses bénéfices ecclésiastiques. Mais il ne voulait pas qu'une telle fortune sortît de sa famille. Il fit donc au cardinal la proposition suivante, au témoignage de Goulas : il remettrait purement et simplement au roi l'archevêché de Reims, quand Sa Majesté aurait donné à ses frères les brevets de ses bénéfices ; mais Richelieu s'y refusa : il entendait que l'archevêque remît tous les bénéfices au roi, lequel en disposerait ensuite à sa volonté. Comme les négociations traînaient en longueur, le cardinal, un jour que Henri de Lorraine l'avait importuné et tourmenté plus que de coutume, lui dit fort plaisamment : « Monsieur, vous devriez mieux penser à l'affaire dont vous me parlez : vous avez quatre cent mille livres de rente en bénéfices, et les voulez quitter pour épouser une femme ; j'en connais qui donneraient quatre cent mille femmes pour les avoir. » Irrité, le jeune prince, sans prendre congé du roi, se retira brusquement à Sedan, qui appartenait alors au duc de Bouillon, frère de Turenne, et qui était le rendez-vous de tous les mécontents. Louis XIII, « offensé du procédé, fit saisir les revenus du prélat, et établit un économe, qui aurait soin de réparer partout les églises et les fermes, lesquelles probablement n'étaient pas en trop bonne réparation ».

C'est à Sedan que parvint à Henri de Lorraine la nouvelle que son père était décédé à Cuna, près de Sienne, le 30 septembre 1640. L'aimable prince de Joinville étant mort quelques mois auparavant d'une fièvre chaude, le mari d'Anne de Gonzague devenait chef de sa famille et duc de Guise : le 10 décembre il reçut en cette qualité les officiers de sa maison venus pour le complimenter.

Nous avons raconté ici même ¹, comment, dans son ressentiment contre le cardinal de Richelieu, Henri de Lorraine, soutenu par l'empereur et par le roi d'Espagne, avait pris les armes et formé avec le duc de Bouillon et le comte de Soissons une *Ligue confédérée pour la paix universelle de la Chrétienté*, comment il avait écrit à son beau-frère, le duc d'Orléans, pour lui offrir la direction de l'entreprise, et comment, son messager ayant porté la lettre au cardinal, celui-ci avait immédiatement intenté un procès criminel au duc de Guise et à ses adhérents.

En même temps qu'il écrivait à Blois, Henri de Lorraine avait écrit à Nevers. « S'ennuyant d'un éloignement de si longue durée, et voulant rendre son mariage manifeste », il avait invité sa femme à le rejoindre. Mais la princesse Anne « hésitait de s'engager à une telle résolution ». Cependant le duc de Guise s'était transporté à Bruxelles, afin, dit Henry Arnould dans son *Journal* manuscrit, « d'y demeurer en otage, en attendant que la duchesse de Bouillon, qui y allait pour cela avec ses enfants, y fût arrivée ». Usant de son autorité maritale, il enjoignit à sa femme de le venir retrouver en Flandre par la Bourgogne et Besançon : il lui déclarait que tout avait été prévu par lui pour son passage hors du royaume comme pour sa réception dans les villes qu'elle devait traverser. Déguisée en cavalier, la princesse Anne se mit en route à la fin de mai 1641, sous la protection du baron de Beaujeu et du marquis de Rozoy.

La nouvelle du départ clandestin de la princesse Anne se répandit rapidement, et bientôt le marquis de Tavannes vint en personne donner avis à la cour qu'il avait arrêté sur la frontière de Bourgogne et conduit à Dijon les voyageurs, qu'avait rendus suspects leur défaut de passeports. Un peu ennuyé de cet excès de zèle, Richelieu commanda qu'on remit la princesse en liberté, mais qu'on lui fit d'abord avouer qu'elle était mariée, ce qui permettrait de confisquer les bénéfices du duc de Guise. Anne de Gonzague n'hésita pas à faire l'aveu désiré au président Bouchu, qui avait été chargé de l'interroger. Elle fut aussitôt menée à Dôle, d'où elle gagna

1. Voir la Revue du 15 juillet 1897, *Un Mari d'actrice au XVII^e siècle*.

Besançon au mois de juillet ; son carrosse, qui avait passé par Chalon-sur-Saône, y était arrivé sans encombre avant elle ; elle reprit les habits de son sexe, et se fit appeler madame de Guise.

Pendant ce temps, le duc de Guise était condamné à mort par contumace le 6 septembre et exécuté en effigie le 11 ; ses biens étaient confisqués ; on jaussait le dehors de son château de Meudon et de ce bel hôtel de Guise, qui est aujourd'hui le dépôt de nos Archives nationales, et l'on en abattait et effaçait toutes les armes. Henri de Lorraine s'en souciait peu : maréchal de camp de l'Empire, il commandait l'armée de Lamboy, et le roi d'Espagne lui avait alloué une pension annuelle de soixante mille écus. D'ailleurs il était tout absorbé dans un nouvel amour.

La princesse Anne était en route pour la Flandre et venait de quitter Gray, quand elle reçut, en même temps que ses passeports, une stupéfiante nouvelle : son mari, sans lui avoir jamais témoigné que ses sentiments étaient changés, venait d'épouser le 11 novembre une jeune femme de dix-neuf ans, Honorée de Berghes, fille de la comtesse de Grimbergh, et veuve d'Albert-Maximilien de Hennin, comte de Bossu, tué au siège d'Arras le 24 juillet de l'année précédente. Les détails donnés ne laissaient aucun doute : le parjure avait déclaré que son mariage avec la princesse Anne était nul, « attendu qu'il n'y avait point eu de dispense de leur parenté », et il avait fait bénir sa nouvelle union, en présence de plusieurs témoins. « par le sieur Mansfeld, vicaire général des armées du roi d'Espagne ». Cruellement blessée dans son affection et dans sa fierté, l'abandonnée, « pour être en lieu convenable à son état présent », courut à Avenay, où était né son amour si honteusement trahi, et là, puisant dans les tendres souvenirs, dont était pleine pour elle la vieille abbaye, de nouvelles forces pour défendre ses droits méconnus, elle adressa à l'archevêque de Malines une protestation, en appela « à toutes les puissances ecclésiastiques et séculières », et lança un *Manifeste de la princesse Anne pour la justification de son mariage avec le duc de Guise*¹.

1. Bibliothèque de l' Arsenal, manusc. 3725.

Elle y « soutient que le mariage du duc de Guise avec la comtesse de Bossu est nul, n'ayant pas été célébré suivant les constitutions de l'Église, et notamment selon le décret du Concile de Trente... et qu'il ne peut subsister, ayant été précédé du mariage du duc de Guise avec la princesse Anne... » Elle ajoute que, son mari et elle étant « parents au troisième degré de consanguinité », le duc de Guise a obtenu du pape une dispense en règle, dont il a gardé le ресrit par devers lui. Sur ce point, nous croyons bien que la princesse Anne ne dit pas la vérité, car le Saint-Siège n'a jamais reconnu avoir donné cette dispense; mais nous croyons aussi qu'elle est de bonne foi en parlant comme elle parle, et que le duc de Guise, voulant vaincre ses scrupules, lui a faussement persuadé qu'il avait obtenu la dispense nécessaire pour que leur union fût célébrée.

Mais les conclusions du *Manifeste* sont absolument extraordinaires : si l'on se refuse à faire aussitôt abandonner à Henri de Lorraine la veuve d'un gentilhomme pour reprendre la fille d'un souverain, qui a pour elle la supériorité de la naissance et la priorité des droits, Anne demande que du moins pendant le procès « la possession du mari ne soit ni à l'une ni à l'autre, mais que sa personne soit en une espèce de séquestre jusques à ce qu'après la discussion de l'état de ces deux mariages la préférence de l'un à l'autre soit décidée ».

Mettre en séquestre Henri de Lorraine! En vérité c'était là une idée folle, et plutôt que de consentir à vivre sans l'une ou l'autre de ses deux femmes, ce prince passionné et volage en eût sur-le-champ épousé une troisième.

A Paris, « l'effroyable infidélité » du duc de Guise avait soulevé une indignation générale : « Il ne se justifiera jamais devant Dieu et devant les hommes de cette action-là », s'écrie Henry Arnauld. Tout le monde plaignait la princesse Anne, et en même temps, comme la gaieté française ne perd jamais ses droits, on fit courir le bruit qu'un domestique du duc de Guise avait épousé la belle-mère de ce prince : « On dit que c'est Bridieu, l'écuier de madame de Guise, qui a épousé la comtesse de Grimbergh. Mais cela est trop extravagant pour croire qu'il puisse être. Cela serait merveilleux qu'il fût devenu le beau-père de son maître. »

Cependant la princesse Anne attendait toujours une réponse à sa protestation. Cette réponse arriva enfin, et ne fut certes pas telle que la jeune femme la désirait : « La princesse Marie a dit à une personne de qui je le sais, écrit Henry Arnauld le 21 mai 1642, que l'archevêque de Malines avait confirmé le mariage de M. de Guise avec la comtesse de Bossu. Et pourtant la princesse Anne se flatte toujours dans la croyance qu'elle a qu'il l'aime encore. » Quand les yeux d'Anne de Gonzague s'ouvrirent à la fin, le sentiment de sa dignité lui revint aussitôt : elle rentra à Paris, dit Mademoiselle dans ses *Mémoires*, « et reprit son nom de madame la princesse Anne, comme si de rien n'était. » C'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Trois ans après, elle épousera, sans grande cérémonie, Édouard de Bavière, et prendra le nom de princesse Palatine, sous lequel elle jouera dans la Fronde un rôle important.

*
* *

Quelle était cette comtesse de Bossu, pour laquelle Henri de Lorraine avait si indignement délaissé la princesse Anne ? Il fallait que cette Flamande fût bien séduisante pour que le prince français, ceint de l'écharpe rouge des Impériaux, l'eût épousée si brusquement « du soir au matin ». C'était, dit Tallemant, une admirable créature. « Elle était de la plus belle taille du monde, la gorge belle, les bras beaux, tous les traits du visage bien proportionnés, le teint fort blanc, et les cheveux fort noirs » ; avec cela peu farouche, comme les événements le prouveront, et n'ayant pas l'esprit moins « roman » que le duc de Guise. Ils se ressemblaient trop pour vivre ensemble, et cette union ne pouvait être heureuse. Elle était contractée, d'ailleurs, sous de bien fâcheux auspices.

A la protestation de la princesse Anne se joignirent celles de la duchesse de Guise et de tous les membres de la famille, mademoiselle de Guise, la duchesse d'Orléans, la duchesse de Chevreuse, le duc d'Elbeuf, outrés de la mésalliance que faisait un prince de la maison de Lorraine en épousant la petite-fille d'un marchand d'Anvers, qui avait acheté le comté de Grimbergh ; chose plus surprenante, cette union fut mal vue également des parents de la comtesse de Bossu :

« M. de Guise, dit H. Arnould, a emmené à Liège sa femme, qui y est tombée malade à l'extrémité d'une colique d'entrailles. Il a écrit à la comtesse de Grimbergh, sa belle-mère, qu'il croyait que ce mal était venu à sa fille parce qu'elle lui avait refusé sa bénédiction en partant de Bruxelles. » Il n'était pas jusqu'au roi d'Espagne qui ne fût mécontent de ce mariage conclu sans son autorisation, et il le témoigna au duc de Guise en lui retirant sa pension annuelle de soixante mille écus et le titre de général des armées commandées par Lamboy. Henri de Lorraine se consolait en regardant les beaux yeux de sa femme, et en mangeant les quatre cent mille livres qu'elle lui avait apportées. Il se disait, d'ailleurs, que le cardinal de Richelieu n'était pas éternel, et que sa mort, allait changer la face des affaires ; en quoi il ne se trompait pas.

Le premier signe que les temps n'étaient plus les mêmes fut que Louis XIII fit ramener en France le corps de sa mère dès le mois de février 1643. Le duc de Guise était allé au devant du convoi, qui venait de Mayence, et avait accompagné jusqu'à la frontière de France les restes de cette Marie de Médicis, à laquelle ceux de sa maison étaient demeurés fidèles jusqu'à encourir pour elle une éclatante disgrâce.

Dès le début de l'année Henri de Lorraine avait écrit au roi « une lettre fort bien faite, où il demandait pardon dans les termes les plus soumis et les plus touchants du monde ». Bridieu, qui la portait, fut mal accueilli, si mal qu'il resta un mois enfermé à la Bastille et n'en sortit que pour être reconduit à la frontière. Chaque jour, cependant, le roi, qui s'éteignait, perdait un peu de sa sévérité; il accorda l'autorisation de rentrer en France à la duchesse de Guise et à Madame, et permit aux serviteurs de Henri de Lorraine de replacer ses armes sur les portes de ses hôtels et de ses châteaux. Après la mort de Louis XIII tous les exilés revinrent en foule, avec la duchesse de Chevreuse et le duc d'Elbeuf, et, au mois d'août, la bonne reine Anne octroya au duc de Guise des lettres d'abolition. Il ne les avait pas attendues, car Guy Patin écrit, le 14 juillet, qu'il est à Paris depuis trois jours. Henri de Lorraine laissait, ruinée, à Delft, la comtesse de Bossu, dont il était déjà las.

Trois mois après, la comtesse n'avait encore reçu aucunes

nouvelles de son volage époux. Elle s'en plaignait amèrement au fils aîné du marquis de Sourdis, que ses yeux noirs retenaient en Hollande, et projetait d'aller chercher le duc de Guise en France : « Je me veux, disait-elle, déguiser en homme, et, après, me venger de ce déloyal. » Elle mit son beau projet à exécution, et arriva jusqu'à Rouen, mais dans une telle détresse que mademoiselle de Rambouillet, qui s'y trouvait pour un procès, fut émue de pitié et quèta pour elle. La délaissée criait sur tous les tons que son dessein était d'aller demander au duc de Guise, au milieu du Cours, s'il la reconnaissait pour sa femme, et, s'il disait que non, de lui tirer un coup de pistolet, et de se tuer elle-même ensuite. Madame de Guise prit peur, et fit si bien qu'avant son arrivée à Paris la comtesse de Bossu reçut l'ordre de retourner en Flandre.



Pendant ce temps son « ingrat Birène », comme elle l'appelait, était l'amant en titre de cette éclatante duchesse de Montbazou, dont le cardinal de Retz a dit très durement : « Je n'ai jamais vu une personne qui ait conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu. » Madame de Montbazou, irritée qu'un de ses amants, le duc de Longueville, l'eût quittée pour épouser mademoiselle de Bourbon, avait juré de se venger de la jeune femme. Un soir, on trouva dans son salon deux lettres sans adresse et sans signature. La duchesse de Montbazou soutint qu'elles étaient tombées de la poche de Maurice de Coligny, qui venait de sortir, et qu'elles lui avaient été écrites par la duchesse de Longueville. Le scandale fut énorme, et, quelques jours après, madame de Montbazou, ayant eu l'audace de tenir tête à la reine, reçut l'ordre de quitter Paris. Mais les parents de madame de Longueville ne la trouvèrent pas assez vengée, et Coligny envoya un cartel au nouvel amant de madame de Montbazou, au duc de Guise, auquel Bridieu servit de second. Le duel eut lieu le 12 décembre 1643, à trois heures, sur la place Royale. Au moment de croiser l'épée, le duc de Guise prononça, d'après les *Mémoires* de La Rochefoucauld, un mot qui serait beau si la querelle avait eu un plus noble motif : « Nous allons, mon-

sieur, décider les anciennes querelles de nos deux maisons, et on verra quelle différence il faut mettre entre le sang de Guise et celui de Coligny. » Grièvement blessé, Coligny traîna quelques mois et mourut le 21 mai 1644. Aussitôt après le duel, Henri de Lorraine s'était retiré dans son château de Meudon, pour y attendre que la reine lui fit connaître ses intentions. L'état de Coligny suspendit les poursuites commencées par le Parlement. Henri de Lorraine revint à l'hôtel de Guise, où se pressa aussitôt une nombreuse affluence de cordons bleus et de personnes de condition. Enfin, trois mois après le duel, le vainqueur fut autorisé à aller saluer la reine, qui le reçut parfaitement bien et se contenta d'une douce réprimande.

Cependant sa maîtresse était dans ses terres, et l'on allait combattre en Flandre. Rien ne retenait à Paris le duc de Guise, qui se rendit en volontaire, avec ses deux frères, à l'armée des Pays-Bas, dont Monsieur venait de recevoir le commandement. Le prince Palatin, mari de sa première femme Anne de Gonzague, et une foule de ducs et de gentilshommes, brûlant ainsi que lui du désir de lonner de beaux coups d'épée, avaient suivi son exemple, et rejoint *l'armée dorée*, comme l'appelle Nicolas Poussin. Avant de partir, le fastueux Henri de Lorraine distribua ses habits, tout couverts de riches broderies d'or, aux comédiens de la capitale, y compris ceux de la troupe de Molière et de la Béjart. Il sortit de Paris le 16 juillet 1644, et vint retrouver Monsieur devant le fort de Gravelines. Les assiégés firent une vigoureuse résistance; mais Gravelines dut cependant capituler le 28 juillet, et le duc de Guise, qui ne quittait pas Monsieur, son beau-frère, entra avec lui dans la ville. L'année suivante, Henri de Lorraine repartit avec Monsieur pour l'armée du Nord, et il assistait avec lui à la prise de Mardick. Mais, dépité de ne pouvoir obtenir la lieutenance générale de l'armée, il se retira bientôt.

Quand il rentra à Paris, le prestige que lui avait donné son duel et le bruit de sa valeur en avaient fait le héros du jour. Si quelques dames graves et vertueuses, comme madame de Motteville, ne pardonnant pas au brillant prince sa conduite avec la princesse Anne et avec la comtesse de Bossu,

disaient « qu'une femme ne saurait jamais le louer sans manquer à ce qu'elle doit à son sexe », beaucoup de personnes, de mœurs moins farouches, soupiraient tendrement en regardant celui dans lequel elles voyaient « le véritable portrait de nos anciens paladins ». L'inflammable duc de Guise ne tarda pas à faire un choix parmi tous ces cœurs qui volaient au-devant du sien.

Quelque temps après, madame de Bossu avait la joie de recevoir enfin une lettre de son mari; elle l'ouvrait avec empressement, et y lisait « qu'il était vrai qu'il l'avait épousée, mais que tant de docteurs lui avaient assuré qu'elle n'était pas sa femme, qu'il était obligé de les en croire »; d'ailleurs, avant de contracter une nouvelle union, il allait mettre ordre à ses affaires et lui rembourser la fortune qu'il lui avait dépensée.

Pour devenir duchesse de Guise, la comtesse de Bossu avait fait annuler le premier mariage du duc; il déclarait nul à son tour son second mariage pour faire une troisième duchesse. L'aventure tournait au vaudeville, et, de ce vaudeville même le titre est tout trouvé; c'est celui d'une des plus joyeuses bouffonneries du théâtre contemporain : *Trois femmes pour un mari*.



On lit dans les *Antiquités et Recherches des villes, châteaux et places plus remarquables de toute la France* par le vieil historiographe André du Chesne : « A quatre lieues de Saintes est la ville de Pons, bâtie sur une colline... On dit que la ville doit son nom à son fondateur, un certain Elius Pontius, neveu de Pompée, et que les seigneurs de Pons sont issus de la souche de ce Romain. » Vers 1640, J.-J. de Pons, marquis de la Case, et sa femme, Charlotte de Parthenay, dame de Genouillé, étaient venus à Paris pour leurs affaires, avec leur fille Suzanne. C'était une beauté blonde, un peu massive, un peu rougeaude, comme souvent les femmes de Saintonge, et ayant l'accent de son pays, « le plus désagréable du monde »; avec cela d'esprit médiocre; mais très désireuse de plaire, très coquette, « folle de beaux habits », dit Talle-
mant, « gloutonne de plaisirs », dit madame de Motteville.

Au commencement de l'année 1644, Henry Arnauld nous la montre dansant à la cour à côté de mesdemoiselles du Vigean et de Vertus. Avoir dansé au Louvre et retourner vieillir sur les bords de la Seugne avec ses souvenirs pour seule distraction, c'était dur. La belle huguenote ne le cachait point. La nièce chérie du cardinal de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, comprit qu'il y avait là quelque chose à faire; elle insinua à la jeune fille qu'elle pourrait peut-être, à une condition, entrer au service de la reine. Pour rester à la cour Suzanne de Pons aurait consenti à tout : la duchesse d'Aiguillon put donc bientôt annoncer qu'elle l'avait persuadée d'abjurer, et qu'elle ramenait une âme à Dieu. C'était là pour Dieu une assez mauvaise recrue.

Voilà donc Suzanne de Pons fille d'honneur de la reine, et comme telle chantée par Scarron avec mesdemoiselles de Saint-Michel, de Ségur, de Saint-Louis et de Beaumont. La cour d'Anne d'Autriche ne ressemblait en rien à celle de sa tante, la vertueuse et sévère Infante Isabelle-Claire-Eugénie, qui n'avait jamais donné la main qu'à son mari. Les filles d'honneur avaient la plus grande liberté, et elles en usaient. Suzanne de Pons fut de celles qui en abusèrent, si bien que l'on fut un peu choqué de ses agaceries au beau chevalier de Bois-Dauphin d'abord, puis de la manière dont elle accueillait les compliments d'un capitaine des gardes du corps, marié depuis quinze ans déjà, qui devint le maréchal d'Aumont.

Ne fût-ce que par le contraste complet qu'elle présentait avec la brune comtesse de Bossu, la blonde Suzanne plut au duc de Guise. D'ailleurs, aussi positif en amour que le duc d'Orléans, il préférerait une beauté opulente à une beauté éthérée. Il dit à mademoiselle de Pons qu'il la trouvait charmante : elle ne se fâcha point, mais elle eut dans ses discours et dans son maintien une réserve inattendue. Il lui fit entendre alors que son mariage avec madame de Bossu était nul ; elle répondit qu'elle le pensait bien aussi. Il lui proposa de le faire casser, si elle voulait l'aimer : elle murmura, en rougissant encore, qu'elle le voulait. Ivre de joie à la pensée qu'elle allait devenir duchesse de Guise, enchantée de sauver, en attendant, les apparences et d'avoir, comme dit madame de Motteville, « un amant sous figure d'un mari », elle autorisa

les assiduités du prince, qui ne passait guère que douze heures du jour auprès d'elle; et tous deux parlaient publiquement de leur mariage, absolument comme si le duc de Guise n'eût pas été déjà marié. On croit rêver, quand on lit dans Tallemant toutes les extravagances auxquelles se livra cet amoureux, qui avait été archevêque. Il ne se contentait pas de galoper à côté du carrosse des filles de la reine toutes les fois qu'Anne d'Autriche sortait; il avait dressé un chien à sauter en l'honneur de la belle des belles; il apprenait par cœur, pour le réciter à Suzanne, un roman qu'elle désirait lire; il se purgeait, quand elle se purgeait, « prenant de la même drogue, la même dose et de la main du même apothicaire, disant qu'il en avait besoin, et qu'il ne pouvait pas bien se porter, puisque mademoiselle de Pons était indisposée »; prenait-elle les eaux, il les prenait aussi, et, pour qu'elles leur fissent à tous deux le même effet, il mettait une des jupes de sa maîtresse, à la grande joie de la cour, qui le vit plus de quinze jours se promener dans cet accoutrement. Sur le bruit qu'un médecin s'était avisé de tourner quelques vers plaisants contre sa divinité, le duc de Guise le fit bâtonner par ses gens. Mais jamais on ne s'amusa tant qu'un jour où les deux amants se prirent de paroles: elle lui avait dit qu'il ne l'aimait pas: aussitôt il avait tiré son épée pour s'en percer le cœur. « On entendit un grand cri: on y courut, et elle se tuait de lui dire: « Remettez votre épée, monsieur de Guise, remettez votre épée; je crois que vous m'aimez plus que votre vie ».

Si la cour ne s'ennuyait pas, la duchesse de Guise était bien ennuyée. Elle fit défendre par la reine à son fils de voir mademoiselle de Pons. Le prince jura qu'il en allait mourir et se mit au lit, comme on avait coutume alors de faire quand on était dans l'affliction. Ce que voyant, la duchesse de Guise s'allia avec madame de Bossu. Cette alliance, bien que tout le monde l'ait approuvée, n'en fut pas moins pour la cour un nouveau sujet de gaieté, et, au mois de janvier 1646, Olivier Lefebvre d'Ormesson écrivait en riant dans son *Journal*: « D'abord madame de Guise demandait la rupture du mariage de son fils avec la comtesse de Bossu, et M. de Guise l'empêchait; et maintenant M. de

Guise en demande la rupture, et madame de Guise l'empêche. » Henri de Lorraine s'était pourvu à Rome au tribunal de la rote; en sa qualité de Flamande, la comtesse de Bossu sollicita et obtint l'appui de l'Espagne auprès du Saint-Siège. Le procès était engagé, et tout faisait prévoir qu'il durerait très longtemps; il n'y avait plus pour le duc de Guise qu'à prendre patience, et à faire prendre patience à Suzanne de Pons.

Il appela la poésie à son aide. Il venait de recevoir au nombre de ses gentilshommes le fameux auteur de la *Mariamne*, Tristan L'Hermite, qui avait célébré par deux sonnets ses campagnes de 1644 et 1645. Il chargea le poète de chanter la beauté de celle qu'il aimait, et voilà comment l'on trouve dans les *Vers héroïques* de Tristan jusqu'à dix-huit pièces dans lesquelles le duc de Guise, sous le nom d'*Anavandre*, vante les attraits et les vertus d'*Élise*, c'est-à-dire de mademoiselle de Pons. Il la compare complaisamment aux beautés mythologiques, à Hélène, à Omphale; il la félicite de ce qu'une indisposition n'a point altéré l'éclat de son teint; il dit du ton le plus passionné « l'extase d'un baiser »; il termine une longue *Ode sur un portrait* par ce serment chevaleresque :

Il n'est rien que je n'entreprene
Au moindre signe de ses yeux;

il lui présente ce madrigal, qui rappelle les plus charmantes pièces de Catulle :

UN PETIT OISEAU PARLE

Passant plus vite qu'un éclair
Par les vagues plaines de l'air,
J'ai vu tout le monde habitable;
Mais Élise est incomparable :
La Nature n'a point formé
Ni d'objet qui soit plus aimable,
Ni d'objet qui soit plus aimé.

Mais Suzanne de Pons demeurait insensible aux galantries rimées que Tristan lui remettait au nom de son amant; elle n'avait alors qu'une idée en tête : devenir le plus tôt possible

duchesse de Guise. Voyant son impatience s'exaspérer, Henri de Lorraine se figura que sa présence à Rome suffirait à terminer les difficultés, et que le pape ne saurait rien refuser aux instances verbales d'un descendant de Godefroy de Bouillon ; il résolut donc de partir pour l'Italie, malgré les représentations de la duchesse de Guise. Montrant une fois de plus cette absence d'esprit pratique qui se retrouve dans toutes ses actions, il vendit pour le tiers de ce qu'ils valaient la plus grande partie de ses meubles afin de payer ses frais de voyage ; puis il se mit en route, le lundi 29 octobre 1646, avec le frère de sa maîtresse, le comte de Rochefort. André Félibien nous a conservé sur ce départ un détail bien caractéristique. L'ancien archevêque emportait pieusement avec lui un livre de prières : mais sur son ordre le miniaturiste Louis du Guernier y « avait représenté en saintes toutes les plus belles dames de la cour peintes au naturel ».

Tristan restait pour sécher les larmes de Suzanne ; il répétait à la belle affligée :

Vous serez toujours dans son cœur,
Comme il est toujours dans votre âme.

De cela Suzanne n'était pas absolument sûre : la jeune marquise d'Angennes-Maintenon avait bien failli lui enlever, en sa présence, le cœur inconstant de Henri de Lorraine ! Aussi sa terreur fut-elle extrême quand le bruit se répandit à Paris que le duc de Guise, en passant par la Provence, avait demandé la main de mademoiselle d'Aletz.

Cependant l'amant de Suzanne était arrivé à Rome et descendu au palais royal des Quatre-Fontaines, c'est-à-dire à l'ambassade de France. Il avait été accueilli par le pape Innocent X avec toute la bienveillance que pouvait attendre du Souverain Pontife un prince dans les veines duquel coulaient le sang de Godefroy de Bouillon et celui d'Alexandre VI (Lucrèce Borgia était la bis-aïeule du duc de Guise), et, sans tarder, il avait fait part de ses espérances à Suzanne de Pons. Celle-ci avait quitté la reine pour entrer au couvent de la Visitation, dont la règle était assez relâchée ; elle s'y faisait servir par les officiers de son amant, et elle y avait même fait tendre un très beau lit, qui appartenait à Henri de Lorraine.

Assurée désormais que les démarches du prince auraient un plein succès, elle attendait de jour en jour le courrier qui lui annoncerait qu'elle était enfin duchesse de Guise. Elle attendit longtemps. Le duc avait trouvé en Italie la comtesse de Bossu, qui se défendait avec plus d'énergie que jamais, et la cour de Rome imaginait toujours de nouveaux prétextes pour différer son jugement. Afin de calmer les impatiences de sa maîtresse, Henri de Lorraine lui adressait messages sur messages : quelques-uns étaient confiés aux soins de Tristan, et le poète rendait compte à son maître de ses visites à la belle recluse. Il lui dépeignait les tristesses de Suzanne ; il la faisait parler en vers gracieux :

Anaxandre en parlant me fit une promesse,
 Qu'avant que le Printemps se couronnât de fleurs,
 Il viendrait par sa joie adoucir ma tristesse,
 Et pousser des soupirs qui sécheraient mes pleurs,
 Roses de ce verger, qui vous montrez si vives,
 Vous paraissez trop tôt pour mon contentement :
 Pourquoi n'êtes-vous plus tardives ?
 Que ne respectez-vous la foi de mon amant ?

Aux plaintes succédèrent des ordres ; pour obéir à la favorite, le poète dut envoyer au prince coup sur coup des stances et des madrigaux qui l'invitaient à revenir : elle-même écrivait à l'absent les lettres les plus pressantes ; enfin, instruite que le duc de Guise fréquentait beaucoup chez une des plus fameuses courtisanes de Rome, la Nina Baccarola, elle lui signifia, au mois de juillet 1647, dans une lettre « fulminante », dit le comte de Modène, qu'il eût à reprendre sans délai la route de la France, s'il ne voulait rompre avec elle. Effrayé par cette menace de l'habile coquette, le prince fit répandre le bruit qu'une affaire importante le rappelait à Paris, et il fixa même à sa maîtresse le jour de son départ. Mais il ne partit point.

Un matin, à Ripa Grande, sur les bords du Tibre, M. de Modène avait rencontré des mariniers de Procida, qui lui avaient annoncé le soulèvement du peuple de Naples contre la domination espagnole et la mort de Masaniello. Il leur avait appris en retour la présence à Rome d'un descendant de leurs anciens rois de la maison d'Anjou, et il les avait présentés

au duc de Guise, qui les embrassa, les harangua dans leur langue, leur offrit ses services contre leurs oppresseurs, et les renvoya comblés d'argent. Il n'en fallut pas davantage pour que les Napolitains appellassent ce prince à leur secours, et dans les tout premiers jours d'octobre un courrier arrivait à Paris, qui apportait à la reine l'offre du duc de Guise de soumettre Naples à la France, et à Suzanne de Pons la nouvelle que, si son amant désobéissait à ses ordres, c'était pour lui conquérir un trône. Après un mois d'hésitation, Mazarin accepta enfin les propositions qui lui étaient faites, et envoya quelques vaisseaux à Rome¹.

Quelques jours après avoir expédié à Naples son portrait, peint à Rome par Mignard, le duc de Guise se décida, pour pénétrer dans la ville qui l'appelait et dont les galères espagnoles gardaient les abords, à tenter une des entreprises les plus audacieuses dont l'histoire ait conservé le souvenir : risquant sa liberté et sa vie avec une intrépidité héroïque, il osa, le 15 novembre, traverser sur une légère felouque toute la flotte espagnole pour se jeter dans Naples, où il débarqua au bruit d'une canonnade furieuse. Il faut lire dans ses *Mémoires* le récit détaillé de ce coup d'éclat, où il poussa la bravoure jusqu'à la folie, se dressant debout sur la poupe, et ordonnant à ses mariniers de crier qu'ils le portaient, tandis qu'il passait au travers des vingt-trois galères et des vingt brigantins qui l'attendaient pour lui barrer la route. Une pareille arrivée, qui témoignait un mépris sans égal du danger, produisit dans la population napolitaine un enthousiasme indescriptible. Pendant que les uns, allant « jusqu'à l'adoration et à l'idolâtrie », menaient en triomphe le héros libérateur jusqu'à un beau coursier, sous le nez duquel les plus exaltés brûlaient de l'encens, les autres, dit Monglat, portant à force de bras la felouque qui venait d'effectuer cette traversée miraculeuse, la conduisaient, pour l'y pendre pieusement, jusqu'à Notre-Dame-des-Gardes ; toutes les églises de Naples, illuminées, retentissaient du bruit des orgues et du son des voix qui chantaient « *Te Deum laudamus !* »

1. M. J. Loiseleur a écrit sur l'expédition de Naples un excellent livre auquel nous renvoyons le lecteur ; nous voulons surtout ici lui présenter un duc de Guise intime.

La satisfaction fut grande à Paris, lorsqu'y parvint la nouvelle de cette action vraiment extraordinaire, et le petit Louis XIV voulut écrire à son cousin une lettre de félicitations. Mais rien ne peut peindre l'orgueilleuse joie de Suzanne de Pons. Certaine que son amant serait roi de Naples et que le pape ne pourrait plus lui refuser l'annulation de son mariage, elle tenait déjà une vraie cour à la Visitation, et distribuait aux soupirants que retenait son adroite coquetterie, comme aux ambitieux qu'attirait sa fortune, les dignités et les charges de son royaume chimérique.

Les parents de Henri de Lorraine eux-mêmes, oubliant leur mécontentement légitime contre lui, se décidèrent enfin à lui envoyer les secours qu'il avait jusque-là instamment, mais vainement sollicités de leur amitié. Au moment même de mettre à la voile pour Naples, il avait écrit à son frère, le chevalier de Guise, une lettre très pressante, sous une apparence enjouée : « Que l'on m'envoie tout ce que l'on pourra et d'argent et de pierreries ; voyez à dépouiller tous mes proches pour un si bon sujet... Volez ce que vous pourrez attraper, et, s'il est possible, les gros diamants du bonhomme Chevreuse ; ne laissez rien à l'hôtel de Guise : enfin, qu'il n'y ait ni serrures ni cassettes à l'épreuve de vos mains. » Nous ignorons si le « bonhomme Chevreuse » engagea ses « gros diamants » : mais une lettre affectueuse de la duchesse de Guise, conservée dans la collection Gaignières, nous prouve qu'elle, du moins, fit des sacrifices pour seconder les projets de Henri de Lorraine. Cette vertueuse mère, devant laquelle tous les contemporains, même Tallemant des Réaux, se sont respectueusement inclinés, commençait à espérer au fond du cœur que l'amour de la gloire serait oublier au généreux Anaxandre sa passion pour son indigne Élise. La pauvre dame se trompait.

Le duc de Guise supporta d'abord avec sa bonne humeur accoutumée les petites misères de sa situation étrange : l'obligation de s'asseoir à la table peu appétissante et de partager dans la cuisine le lit dégoûtant du « capitaine général » Genaro Annese, trois mois auparavant simple ouvrier fourbisseur. Il trouvait une compensation à ces ennuis à faire, revêtu d'un magnifique habit vert brodé d'or, des promenades

triumphales dans les rues pavoisées et recouvertes de tapis, sous une pluie de fleurs, de parfums et de dragées. Sa popularité était incroyable. C'est que jamais homme ne sut mieux gagner les cœurs par le charme naturel de ses manières et de sa parole insinuante. Il excellait à trouver de ces mots heureux et saisissants, qui se gravent dans l'esprit d'un peuple et demeurent historiques. Nous n'en citerons qu'un seul; à tel qui l'accusait de travailler non pour Naples, mais pour sa patrie, la France : « Je suis né, dit-il, dans la felouque qui m'a apporté ici. » De tels mots provoquaient des acclamations unanimes. Aussi n'est-il point surprenant que, le 21 décembre, Henri de Lorraine ait été proclamé pour cinq ans duc de la République de Naples.

Quand cette nouvelle parvint à Paris, au mois de février, le bruit courut en même temps que le duc de Guise avait chargé le duc de Brancas d'épouser mademoiselle de Pons par procuration, et que cette pièce était faite au nom de « Henri, par la grâce de Dieu roi de Naples ».

Il semblerait que Suzanne de Pons dût être au comble de ses vœux. Et pourtant la joie de la belle n'était pas sans mélange : elle venait de se placer dans une situation assez délicate. Quinze mois de séparation, c'était bien long. Sans doute elle aimait son duc, ne fût-ce que par ambition ; mais loin des yeux, loin du cœur, dit un vieux proverbe italien, et Henri de Lorraine était absent, tandis qu'était présent son robuste écuyer, le sieur de Malicorne, laissé bien imprudemment par lui auprès de sa maîtresse. Le scandale était bientôt devenu si grand qu'Anne d'Autriche, indignée, avait dû, vers la fin de janvier, faire quitter à la demoiselle le couvent de la Visitation pour celui des Filles de Sainte-Marie, près de la Bastille, dont la règle était beaucoup plus sévère. C'est là que vinrent trouver Suzanne les nouvelles de Naples. Il lui était interdit de voir Malicorne ; privée de son nouvel amant, elle se prit à réfléchir et regretta de s'être ainsi compromise ; elle savait que la malice parisienne l'avait surnommée le *Pont-au-Change*, et sans doute les parents du duc de Guise et la reine elle-même n'allaient pas manquer de s'armer contre elle auprès de son illustre fiancé de ce qu'elle appelait « ses légèretés » ; mais, si la partie était mal engagée,

elle n'était pas encore perdue, puisque ses attraits avaient eu le pouvoir de rendre constant, malgré l'éloignement, un cœur que n'avaient pu retenir ni la princesse Anne, ni la comtesse de Bossu. Elle résolut donc de lutter seule, s'il le fallait, contre tous : aussi bien l'enjeu de la lutte en valait-il la peine : une couronne royale ! Certaine qu'elle serait accusée, elle voulut prévenir l'accusation par ses plaintes, et elle se hâta d'envoyer secrètement à Naples un baigneur de Paris, pour protester contre le traitement que lui avait infligé la régente.

Pendant les affaires du duc de Guise prenaient une tournure des plus fâcheuses. Le frivole et mobile peuple de Naples commençait à se lasser de son idole ; les conspirations se multipliaient ; des uns Henri de Lorraine avait eu raison par de sanglantes exécutions, des autres par une clémence un peu théâtrale, mais pourtant héroïque ; il était évident toutefois qu'une catastrophe était prochaine, et l'astrologue Cucurullo n'avait pas besoin d'être bien clairvoyant pour la prédire au duc de Guise. A Paris, où l'on ne recevait de nouvelles directes que par le maître d'hôtel du duc, le fidèle Compagnon¹, les inquiétudes étaient grandes : il venait de Rome et de Gênes les bruits les plus alarmants : on disait même que la cabale de Gennaro Annese avait repris le dessus, et contraint le duc à se tuer. Enfin, le 7 avril, arriva de Naples le sieur Lambert, porteur de dépêches qui rassurèrent sur le sort du duc de Guise, mais plongèrent la cour dans une véritable stupeur : le prince, oubliant les périls qui le menaçaient lui-même, ne s'adressait à la reine et au premier ministre que pour les prier de remettre en liberté une maîtresse qui le trompait : « J'ai hasardé ma vie dans le passage sur la mer ;... j'ai maintenu la guerre quatre mois sans poudre et sans argent, et réduit dans l'obéissance un peuple affamé, sans avoir pu donner en tout ce temps que deux jours de pain : j'ai cent fois évité la mort par le poison et par les révoltés. Tout le monde m'a trahi : mes domestiques mêmes ont été les premiers à tâcher de me détruire. L'armée navale n'a paru que pour m'ôter la créance parmi le peuple et par conséquent le moyen de réussir ; et parmi tous ces embarras ne subsistant que

1. Ses lettres, conservées à la Bibliothèque nationale (Cab. des manusc., Collect. Gauguier), sont du plus vif intérêt.

par mon cœur, au lieu de m'en savoir gré et me donner courage de continuer ce que j'ai si heureusement commencé. où je puis dire sans vanité que tout autre que moi aurait échoué. l'on me persécute en ce que j'ai de plus cher et de plus sensible. On tire avec violence une personne que j'aime d'un couvent où je l'avais priée de se retirer; et durant le temps que je hasarde ma vie, on m'ôte la seule récompense que je prétends de tous mes travaux; on la renferme, on la maltraite, et l'on me donne le plus grand et le plus sensible témoignage de haine que l'on peut me donner... » On juge si ces lettres le couvrirent de ridicule.

Quand elles parvinrent à Paris, le brave, mais extravagant Henri de Lorraine était depuis vingt-quatre heures prisonnier des Espagnols. Victime de ses inconséquences, de sa présomption, de ses folies, abandonné de tous, il avait dû, à Capoue, présenter sa glorieuse épée à deux capitaines espagnols; mais ceux-ci avaient refusé respectueusement de la recevoir, se contentant d'accepter pour gage les deux rubans de son chapeau, l'un vert, l'autre isabelle; c'étaient les couleurs d'*Élise*, et ce détail romanesque serait touchant, si celle qui avait inspiré un tel amour n'avait pas été une simple aventurière.

Le comte Maiolino Bisaccioni, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi très chrétien, qui écrivit quatre ans après, en italien, une intéressante *Histoire des guerres civiles des derniers temps*, ne prête pas au duc de Guise, dans cette journée suprême, l'intrépidité presque souriante que lui attribuent ses *Mémoires*. Quelque suspects que soient les *Mémoires*, leur témoignage nous paraît ici le plus digne de foi. On peut penser et dire beaucoup de mal de Henri de Lorraine, mais on ne peut sérieusement lui refuser une bravoure héroïque, et il n'y a aucune raison de supposer que cette bravoure l'ait abandonné le 6 avril 1648.



Le premier soin du duc de Guise avait été d'écrire quelques lettres en France pour mander, du même style que François I^{er} après la bataille de Pavie, qu'il avait « tout perdu,

hors la vie et la réputation ». Malheureusement sa conduite n'allait point tarder à mettre une tache à sa renommée.

Tout d'abord gardé par la noblesse du pays, qui le traitait avec mille « civilités et caresses », Henri de Lorraine s'était divertie à faire des chansons sur son « aventure » ; tout changea quand il eut été remis aux mains des Espagnols. Au conseil qui fut tenu, le comte d'Onate et la majeure partie de l'assemblée opinèrent à ce qu'il fût mis à mort, comme l'avait été dans des circonstances analogues, quatre siècles auparavant, le jeune et infortuné Conradin ; mais don Melchior de Borgia, qui était parent du prisonnier, le duc de Tursi, auquel le duc de Guise avait sauvé la vie, et don Juan d'Autriche, plein d'admiration pour la rare valeur du héros vaincu, émisrent une opinion contraire, et « il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les cardinaux de la faction d'Espagne, et d'en attendre la réponse avant que de se déterminer à rien ».

Le danger que courait le duc de Guise était grand : il essaya de sauver sa tête. Suivant les conseils qui lui furent donnés par des amis, il exagéra son ressentiment contre Mazarin, qui ne l'avait pas secouru, et il offrit de se jeter « dans les intérêts de l'Espagne », et de soulever en France plusieurs provinces, où il avait « des partis puissants ». Il affirme qu'il ne voulait, en parlant ainsi, que gagner du temps, assuré qu'au bout de trois mois les Espagnols n'oseraient plus lui couper la tête. Si elle n'était pas précisément chevaleresque, la conduite du prince était habile, comme le prouva l'événement : le pape intervint en sa faveur ainsi que le duc de Lorraine ; Anne d'Autriche avoua hautement tout ce qu'il avait fait, et menaça de représailles sur tous les prisonniers qu'elle avait entre les mains, si l'on attentait à la vie du duc de Guise. Les Espagnols furent intimidés. Ils se contentèrent de transporter leur captif de Capoue à Gaëte pour plus de sûreté.

Le gouverneur, don Alvaro de Las Torrès, s'y comporta envers lui avec la plus indigne grossièreté, refusant de faire nettoyer le cachot infect où il l'enferma, et de changer même les draps qui avaient servi deux mois au dernier prisonnier. On laissa ainsi le prince français de longues semaines, « tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles il avait

été pris. faute de souliers, à ne manger que du pain et un peu de pore frais ». Aussi éprouva-t-il une vive satisfaction à la nouvelle qu'il allait être conduit en Espagne, le roi désirant conférer avec lui sur les propositions qu'il lui avait faites. Une galère lui fut envoyée, et, sur la fin du mois de mai, le jour de l'Ascension, « il s'éloigna de terre au bruit de tout le canon du château et de la ville de Gaëte, pour prendre la route d'Espagne, où il devait trouver la fin de ses disgrâces et sa liberté ». C'est sur cette phrase que se terminent les *Mémoires*; mais cette liberté, le duc de Guise devait l'attendre quatre ans encore, d'abord dans l'alcazar de Ségovie, puis à Vitoria.

Il y connut de bien mauvais jours, et l'on ne peut s'empêcher d'être touché quand on le voit, dans une telle détresse, songer encore aux autres. Il écrit un billet de quelques lignes à sa mère, le 20 mars 1650, pour la remercier de travailler à sa délivrance, et il ajoute en marge : « Je vous supplie très humblement, madame, d'avoir la bonté de prendre soin du pauvre Branjon et de tous mes autres domestiques dans mon absence » (*Collection Gaignières.*) Cette bonté nous doit rendre indulgents pour les fautes qu'avait commises Henri de Lorraine, et pour celles, plus graves encore, qu'il allait commettre.

*
* *

Que devenaient cependant les deux beautés qui se disputaient toujours son cœur? A peine la nouvelle de l'arrestation du duc de Guise était-elle arrivée à Paris que Conrart écrivait à Félibien, le 30 avril 1648 : « Il y en a qui disent qu'on se servira de l'intercession de la comtesse de Bossu pour demander sa liberté. Ce serait une rencontre assez plaisante que cette aventure finit par leur mariage, et l'on pourrait dire alors que le roman serait achevé ». Il s'en fallut peu que les prévisions de Conrart ne se réalisassent. Se résignant à ce sacrifice pour obtenir la bienveillance du roi d'Espagne et pour réchauffer les sympathies du pape et du duc de Lorraine, le duc de Guise reconnut la comtesse pour sa femme légitime. Tilly en témoigne sa joie dans une lettre qu'il envoie de Madrid à la duchesse de Guise, le 26 novem-

bre 1648, et il ajoute : « Je lui ai écrit que, pour assurer toutes choses et couper chemin à tous les embarras qui pourraient naître, il serait bien à propos qu'elle fût auprès de mondit seigneur en quelque temps qu'il vint à être libre » (*Collection Gaignières.*) Cette nouvelle réjouit grandement la duchesse de Guise, qui ne craignait rien tant que de devenir belle-mère de la maîtresse de Malicorne, et grandement aussi madame de Bossu, qui croyait déjà arrivé le moment où ses épreuves allaient prendre fin. Elle ne voulut pas même attendre la délivrance de celui qui revenait à elle ; elle brûlait du désir de traverser les Pyrénées pour se précipiter dans ses bras. De Malines, elle écrivit au roi d'Espagne, par l'intermédiaire du duc de Lorraine, des lettres dans lesquelles elle demandait, elle, Honorée de Berghes, duchesse de Guise, à venir partager la captivité de son mari. Celui-ci ne souhaitait aucunement la voir arriver. Il demeurait fidèle à l'infidèle Suzanne de Pons, et, s'il avait promis de reprendre la comtesse de Bossu, c'était avec la ferme intention de ne point tenir sa promesse. Il fit si bien qu'Honorée de Berghes n'obtint pas l'autorisation qu'elle sollicitait si ardemment.

Que ne ferait point un prisonnier pour sortir de sa prison ? Le duc de Guise ne recula même pas devant ce que nous appelons aujourd'hui une trahison. On était en pleine Fronde ; il écrivit au Roi Catholique qu'il n'avait « jamais souhaité sa liberté que pour rendre à Sa Majesté des services considérables, rétablir sa maison et se venger de tous les mauvais traitements et injures que ses prédécesseurs et lui avaient reçus de la couronne de France », et il lui offrit à nouveau de faciliter l'entrée en France aux armées espagnoles. Si de nos jours une telle conduite paraît absolument criminelle, rappelons qu'il n'en était pas tout à fait de même aux yeux des contemporains : ils ont montré beaucoup d'indulgence pour le prince de Condé, et cependant Louis de Bourbon n'avait pas, comme Henri de Lorraine, l'excuse du malheur.

Cette liberté, qu'il préférerait à l'honneur même, le duc de Guise fut pourtant longtemps encore sans l'obtenir. Au mois de juin 1651, Philippe IV avait refusé au duc d'Orléans de l'échanger contre tous les prisonniers espagnols détenus en France. Le 31 décembre, Loret nous apprend un bruit qui

court dans Paris : le duc de Guise, délivré par le roi d'Espagne, serait en route pour la Provence.

Où l'on aime ledit seigneur,
Afin d'en être gouverneur.

Grande joie pour Suzanne de Pons, qui commençait à être lasse de son Malicorne, avec qui elle vivait publiquement depuis que la reine n'avait plus intérêt à la retenir au couvent :

Elle cherche quelque équipage,
Carrosse et mulets de bagage,
Afin d'aller, d'un pas hâtif,
Au-devant de ce cher captif,
Et pour voir si ce prince encore,
Comme jadis, l'aime et l'adore.

La belle en fut pour ses frais, car le bruit était faux. Cependant, le prince de Condé venait d'arriver en Guyenne, et, sans plus vouloir se souvenir de ses anciens griefs, il plaidait chaleureusement auprès de son royal allié la cause du duc de Guise, faisant valoir les services que le héros de Naples pouvait rendre à la Fronde.

Enfin le roi d'Espagne consentit à laisser son précieux prisonnier « à la discrétion » du prince de Condé, exprimant seulement le désir, dit Lenet, que Louis de Bourbon « poussât de tous ses moyens le duc de Guise à épouser la comtesse de Bossu ».

*
* *

Henri de Lorraine, mis en liberté, fut chargé de conduire deux mille Espagnols en Guyenne. Les vaisseaux, partis de Saint-Sébastien, le déposèrent avec sa petite armée à Bourgsur-la-Dordogne, le 31 août 1652. Il rejoignit aussitôt les princes à Bordeaux, d'où, le 3 septembre, il lança un long manifeste, dans lequel il déclare qu'il n'est « plus en état d'entendre à aucun accommodement (avec la régence), à moins qu'on n'y propose, pour le premier article, que le cardinal Mazarin et tous ses adhérents seront à jamais chassés du gouvernement ». Cette belle ardeur ne fut qu'un feu de paille. • Quand il sut d'une manière certaine que Mazarin s'était éloigné après avoir conseillé au roi une amnistie générale, quand il vit tous les maux que causaient à Bordeaux, en

l'absence du prince de Condé, les fureurs de l'Union de l'Ormée, le duc de Guise n'eut plus qu'une idée : se réconcilier avec la régente et revenir près de mademoiselle de Pons. Anne d'Autriche avait jadis envoyé M. de Verderonne pour travailler à sa délivrance ; cette négociation lui servit de prétexte à abandonner le prince de Condé, dont la générosité à son égard avait, en somme, été intéressée, et à faire son accommodement avec la cour. Il partit brusquement pour Paris où, d'ailleurs, Condé se trouvait pour le moment.

Henri de Lorraine y arriva, dit *la Gazette*, le 1^{er} octobre, et sa première visite, nous devons le reconnaître, fut pour son libérateur : la seconde fut pour Suzanne de Pons ; celle-ci dura six heures, raconte Loret, qui ajoute :

... Certain cavalier
M'a dit ce trait particulier,
Que ce prince dit à sa dame,
Avec un langage de flamme,
Et d'un ton même un peu plaintif,
Qu'il s'était vu six ans captif,
Mais — tant son cœur était fidèle ! —
Bien moins des Espagnols que d'elle.

Le 3 octobre, le duc de Guise était à Saint-Germain, où il faisait sa paix particulière avec la régente. Le roi rentra à Paris le 21, et le lendemain Henri de Lorraine assista à la séance du Parlement qui se tint au Louvre, et dans laquelle furent condamnés le prince de Condé et son parti. « Il fut présent, dit Mademoiselle, à tout ce qui se passa contre tout le monde. » Cette fois, c'en était trop ; cet oubli si complet d'un service si grand et si récent lui enleva toute considération, et ses démêlés avec les deux extravagantes, qui se le disputaient, allaient fort prêter à rire au public parisien.

Le duc de Guise avait brusquement quitté Saint-Germain et la cour, le 8 octobre, à la nouvelle que venait de mourir subitement, à Paris, le marquis de la Case, frère de Suzanne de Pons. Loret, qui nous apprend le désespoir de la « fiancée » de Henri de Lorraine, nous dit en même temps

... Qu'une main tout à fait chère,
Qui prend soin d'essuyer ses pleurs,
Adoucit un peu ses douleurs.

Tandis qu'il consolait la belle affligée, le duc de Guise fut averti tout à coup que sa « femme » venait d'arriver à Paris : à peine informée que son mari était sorti des prisons espagnoles, madame de Bossu était accourue pour l'enlever à sa rivale.

Mais on doute enfin si ses larmes,
Sa douceur, sa vertu, ses charmes,
Et sa rare et sainte amitié
Inspireront quelque pitié
Au cœur nouveau venu d'Espagne
Dont elle se dit la compagne.

Le ton sur lequel parle le gazetier-poète nous indique dans quels sentiments se trouvait alors pour Honorée de Berghes la société parisiennë, qui avait été témoin des déportements de Suzanne de Pons. On s'intéressait à l'abandonnée : on la plaignait ; on faisait courir sur Henri de Lorraine une parodie d'origine italienne, que nous avons retrouvée dans la correspondance de d'Hozier :

IL TE DEUM SOPRA IL DUCA DI GHISA

*Pleni sunt circuli et meretrices prodigalitatis bursæ tuæ.
Te ergo quæsumus, tuæ uxori subveni, quam vitioso crimine prodidisti...*

Madame de Guise et mademoiselle de Guise étaient ravies de ce mouvement de l'opinion en faveur de la comtesse de Bossu. C'étaient elles qui l'avaient fait secrètement venir pour l'opposer à la dangereuse Suzanne, et la nièce du duc de Guise, la grande Mademoiselle, lui ménagea une entrevue avec son infidèle époux. Il faut laisser la princesse raconter elle-même cette scène tout à fait curieuse : « Elle s'était logée dans un couvent de religieuses, que Madame a fondé à Charonne. Les religieuses, depuis la guerre, avaient loué une maison dans le faubourg Saint-Germain. La mère Madeleine, supérieure de cette maison, ne l'avait pas voulu prendre sans la permission de Madame. J'avais beaucoup de curiosité de la voir. J'allai un matin chez ces religieuses, dans le carrosse de madame de Frontenac. Je la trouvai au lit. Elle me parut fort agréable ; elle est flatteuse, a de l'esprit, et dans une conversation son peu de jugement ne paraît pas. Elle me conta ses misères, son mariage, l'amitié que M. de

Guise avait eue pour elle, et tout ce qu'elle avait souffert pour lui. Elle m'attendrit: je lui promis de la servir. Je la fis lever pour voir sa taille: elle l'a assez belle. J'en parlai l'après-dîner à Madame, qui dit: « Il la faut faire venir un de ces jours céans, et qu'elle se jette aux pieds de M. de Guise. » Elle vint donc un jour dans la chambre de Madame, fort ajustée, et elle était fort bien ce jour-là. Comme il n'y eut plus personne dans le cabinet que Madame, M. de Guise et moi, elle entra, et se jeta aux pieds de M. de Guise. Elle lui dit: « Ayez pitié de moi: songez à l'état où je suis, et à celui où vous devez être », et tout ce qu'on peut dire en pareille occasion. Il lui dit: « Madame, levez-vous. Je suis votre serviteur. Que voulez-vous de moi? Je vous servirai en tout ce qui sera possible. » Tout cela fort civilement, et d'un air fort froid et peu attendri. Elle lui disait: « Je ne demande que votre amitié, et de retourner avec vous. Je ne bougerai de vos pieds que je n'aie obtenu cette grâce. » Elle se leva, et la conversation dura longtemps. Elle lui disait: « Vous m'avez aimée, vous m'avez trouvée belle. » Il lui répondit: « Oui, et je ne vous aime plus, parce que vous êtes changée. » Il lui dit « assez de duretés ». Ne nous indignons pas contre le duc de Guise plus que ne fait Mademoiselle: il était de son temps. Ces hommes de la première moitié du xvii^e siècle, qui déclaraient leur « braise » à leur dame dans un langage d'une délicatesse si raffinée, devenaient aisément grossiers dès qu'ils avaient cessé d'aimer. Ouvrons l'*Astrée*, ce code de l'amour, que lut si souvent le duc de Guise, assis aux pieds de Suzanne de Pons, et écoutons le berger Hylas discourant au milieu de ses anciennes maîtresses: « J'avouerai, dit-il à Cyrène, que, quand je ne vous vis qu'un peu, je vous aimai beaucoup, et, quand je vous vis beaucoup, je ne vous aimai que fort peu... Eh! par Hercule, demande-t-il à Palinice, dites-moi: comment vous appelez-vous? afin que je sache si votre nom ne me blessera point mieux que votre visage. » La comtesse de Bossu s'attendait donc aux duretés de son volage « Birène », et, semble-t-il, n'en fut pas froissée, car, « après, poursuit Mademoiselle, ils se retirèrent à une fenêtre, ils rirent ensemble, et causèrent en apparence de la meilleure amitié du monde. Je parlai assez longtemps à M. de Guise en sa

faveur contre mademoiselle de Pons, et je pense que cela lui déplut. » Le duc de Guise n'avait garde de songer à reprendre sa « femme », car il avait été instruit par Suzanne de la vie « abandonnée » que la comtesse avait menée depuis son retour en Flandre, et l'imprudente Honorée lui avait elle-même avoué dans leur entrevue qu'un des domestiques du prince de Condé, Guitaut, « lui envoyait tous les jours un courrier ».

Dans l'état d'esprit où se trouvait Henri de Lorraine, plus on voulait l'éclairer sur la conduite de Suzanne de Pons, plus on le fortifiait dans l'idée qu'il devait la défendre contre d'indignes calomnies. Vainement sa mère et sa sœur s'efforçaient de lui ouvrir les yeux et de lui montrer qu'il avait été honteusement trompé ; il leur faisait des scènes si violentes qu'un soir il voulut chasser de son hôtel mademoiselle de Guise. Ses domestiques, par « intérêt », ou par « complaisance pour mademoiselle de Pons », comme le déplore Tilly, l'entretenaient dans sa chère erreur. Un jour vint pourtant où l'amant trahi dut se rendre à l'évidence. D'autant plus furieux qu'il avait été plus longtemps dupe, le duc de Guise se vengea lâchement : il traîna sur le banc des accusés la femme qu'il avait voulu asseoir sur un trône, et lui intenta un procès pour vol de meubles et de pierreries. Cette idylle héroïque finit en justice ! Déshonorée, abandonnée par Malicorne lui-même, Suzanne chercha des protecteurs. Elle était jolie, elle en trouva tant que, bientôt décriée comme la fausse monnaie, elle dut quitter Paris et gagner la Flandre.

Vers le même temps, une belle nuit, la comtesse de Bossu sauta par la fenêtre de son couvent dans les bras de M. de Vandy, et s'enfuit aussi à Bruxelles ; si bien que peut-être, dit en souriant madame de Motteville, toutes deux « se consolèrent ensemble en donnant des rivaux au duc de Guise, qui les avait aimées toutes deux ». Pendant quinze jours on ne parla que de cette double aventure à Paris, où la gaieté se donna carrière aux dépens de Henri de Lorraine ; mais nul ne dut rire d'aussi bon cœur que la princesse Anne, la première des trois duchesses : elle était bien vengée.

Disons tout de suite, pour n'avoir plus à parler des deux autres, que le duc de Guise demanda toute sa vie, sans la pouvoir obtenir, l'annulation de son mariage avec la comtesse

de Bossu. Quant à Suzanne de Pons, elle s'enfonça de plus en plus dans la galanterie. Au commencement de 1654, l'auteur de la *Carte du pays de braquerie*, que ce soit Bussy-Rabutin ou le prince de Conti, la traite on ne peut plus durement, et écrit sur elle ces lignes méprisantes : « *Pont-sur-Carogne*. Il y a eu longtemps dans cette place deux gouverneurs de fort différente condition en même temps, et qui cependant vivaient dans la meilleure intelligence du monde. La fonction de l'un était de pourvoir à la subsistance de la ville, et celle de l'autre était de pourvoir au plaisir. Le premier y a presque ruiné sa maison, et l'autre y a fort altéré sa santé. Cette place a eu depuis grand commerce en Flandre, et est maintenant une république. »

Nous croyons cependant que cette république ne tarda pas à avoir un président, et même un président régulièrement élu, en d'autres termes que Suzanne finit par trouver un mari. Ce détail, inconnu jusqu'ici, et que nous avons vainement essayé de contrôler dans les généalogies de la maison de Pons, nous a été fourni par un livre très rare, qui est tombé entre nos mains. Il était en 1663 un jeune Allemand, très bien fait, et, chose peu fréquente chez ceux de sa race, très brun de cheveux, qui s'appelait Henry Piccardtus; il savait fort mal le français, quand il alla s'installer dans une « charmante solitude », qu'honorait de sa présence madame de la Gastevine; mais celle-ci lui donna de si excellentes leçons qu'en sept ou huit mois il composa sous les yeux de cette belle « Amaranthe » près de trois mille vers français, dont elle avait la bonté de corriger les fautes. Par reconnaissance, Henry Piccardtus écrivit un sonnet pour M. de la Gastevine (il y avait donc un mari), et dédia son volume de *Poésies françaises* à celle qui avait été sans doute sa vieille maîtresse, aux deux sens du mot, « à madame Suzanne de Pons, dame de la Gastevine ». C'est le seul renseignement que l'on ait, après 1654, sur la blonde « fiancée » du duc de Guise.

*
* *

On a fort reproché, non sans raison, à Henri de Lorraine d'avoir siégé comme juge dans le procès qui fut intenté

en 1654 au prince de Condé pour crime de lèse-majesté et de félonie, et qui se termina, le 27 mars, par une condamnation à mort. Il est juste de dire, à la décharge du duc de Guise, qu'il avait essayé d'abord de se récuser à titre de parent, et qu'ensuite, Louis de Bourbon étant à la tête des armées espagnoles, il s'agissait simplement d'obtenir contre lui une condamnation par défaut. Mais à cette époque Henri de Lorraine aurait consenti à tout pour complaire à Mazarin rentré en France et plus puissant que jamais, puisqu'il demandait au ministre des vaisseaux et des soldats.

Avant de rendre la liberté au duc de Guise, le roi d'Espagne avait exigé de lui un engagement écrit qu'il ne tenterait plus rien sur Naples; mais, à peine sur le sol de France, le prince s'était empressé de déclarer nul cet engagement contracté par force, et il n'avait plus eu qu'un désir: retourner à Naples pour y prendre une revanche éclatante. Il ne cessait, dit Montglat, de persécuter pour cela Mazarin; il l'assurait qu'à son approche le peuple se soulèverait en sa faveur. Il finit par persuader le cardinal et par en obtenir la promesse d'une armée navale. Loret l'annonce le 24 janvier 1654:

Le bruit court que M. de Guise
Doit encor, sous l'aveu des lis,
Revoir la nymphe Napolis;

et Tristan s'empresse de rimer une longue ode, dans laquelle la Renommée appelle le héros à de nouveaux exploits:

Marche donc, prince sans pareil,
Et traverse l'onde salée
Avant le mois où le soleil
Visite la Vierge étoilée.
Sous cette constellation
Il faut qu'une haute action
Te donne des palmes nouvelles;
Il faut que l'ibère hâlé
Par tes armes soit désolé,
Et que j'aie exercer mes ailes
Pour en apprendre les nouvelles
Au climat le plus reculé.

Cette seconde expédition nous est connue dans ses détails

non seulement par la relation qu'en a laissée le duc de Guise, mais par les *Mémoires* de Montglat.

Henri de Lorraine avait fait partir son bagage dès le mois de juillet, et dans ce bagage, que le bon Loret regarde passer avec des yeux émerveillés, nous ne sommes pas trop surpris de voir, après

L'équipage de guerre, ...
Une bande de violons.

Nous reconnaissons bien là et l'époque et le prince. Le duc de Guise quitta lui-même Paris le 10 août, et il eut la déception, en arrivant à Toulon, de trouver les préparatifs de Mazarin tout à fait insuffisants. Il dut les compléter de ses propres deniers, si bien qu'il crut un moment qu'il allait être obligé de vendre l'hôtel de Guise. Enfin, il s'embarqua le 5 octobre avec six mille trois cent quarante hommes. Contrarié d'abord par le mauvais temps, le duc « fit sa descente proche de Naples, à Castellamare, le 11 de novembre » seulement, et, « ayant fait mettre pied à terre à son infanterie, il l'attaqua et s'en rendit maître le 14 ».

Après cette affaire sans grande importance, puisqu'il n'y eut du côté des assiégeants qu'un mort, qui était Germain, le « vieil apothicaire de l'hôtel de Guise¹ », Henri de Lorraine s'avança aussitôt vers Naples; mais la ville, au lieu d'ouvrir ses portes à son libérateur, le reçut à coups de canon. Découragé par cet accueil inattendu, manquant d'ailleurs de cavalerie, de vivres, de moulins pour moudre le blé, le prince se décida à une retraite immédiate. Il ne perdait pas l'espoir d'être plus heureux dans une troisième entreprise; il ne voulait même d'abord qu'hiverner à Toulon et y renouveler ses provisions: Mazarin l'en dissuada. Mais jusqu'à la fin de sa vie le duc de Guise conservera avec l'Italie des relations nombreuses et une active correspondance: il se flattait toujours qu'il serait roi de Naples.

Il prit gaiement d'ailleurs, en 1654, l'échec d'une expédition qui avait englouti une si grosse partie de sa fortune. Vénus consolait Mars. A peine débarqué en Provence, Henri de Lorraine s'était empressé de courir à Aix, comme nous

1- Bibl. Nat., manusc., Collect. Gaignières, *Lettre de François Colbert*.

l'apprend une lettre du président de Vair ; il avait hâte de revoir les beaux yeux de madame de Canuel, qui avait fait beaucoup d'impression sur son cœur avant son embarquement, et il s'attarda plus de six semaines auprès d'elle : il passa avec elle les fêtes du carnaval en festins, en bals, en jeux de toute nature, nous dit Loret :

Dans une grande place vague
On fit plusieurs courses de bague...
Et ce prince charmant et brave...
Y parut un des plus adroits.

Le duc de Guise aimait tout particulièrement cet exercice qui lui permettait de déployer, devant les dames enthousiasmées, son habileté et son élégance ; et l'abbé de Marolles reconnaîtra que seul Louis XIV sut montrer dans les courses de bague plus d'adresse et de grâce que Henri de Lorraine.

Le prince était de retour à l'hôtel de Guise le 23 février 1655. Deux mois après, le roi le nomma grand chambellan en remplacement du duc de Joyeuse, son frère. Les aventures du duc de Guise sont finies. Désormais il va vivre de la vie de la cour, n'ayant plus souci que d'en diriger les plaisirs.



« Les plus délicats et les plus accomplis de la cour d'Alexandre, lit-on dans le *Dictionnaire des Précieuses*, regardaient Marcelle (*le duc de Guise*) comme le modèle le plus parfait qu'ils pussent imiter, soit pour le langage, soit pour les actions. » La Mesnardière le rangeait, avec son ami le comte de Saint-Aignan, parmi les « amants illustres » ; c'étaient eux qui donnaient le ton aux beaux esprits, voyons-nous dans le *Parnasse réformé* de Guéret ; c'était à eux qu'allait tout le succès dans les ballets dansés au Louvre. On parla longtemps du costume porté le 2 février 1657 par le duc de Guise dans les *Plaisirs troublés*, où il faisait Atabalipa, roi du Pérou ; tout le monde, quelques mois auparavant, quand avait été dansé le ballet de *Psyché*, avait approuvé les délicates flatteries adressées par le poète à Henri de Lorraine, qui jouait le double rôle d'un esclave et de Neptune ; déguisé en

esclave, on lui faisait dire ces deux vers, qui le peignent si bien :

Et je n'eus de ma vie encore en ma puissance
Le cœur qu'aux ennemis j'ai montré tant de fois ;

costumé en Neptune, il s'entendait dire, avec non moins de justesse :

La mer vous a vu faire, entre Naples et Rome,
Ce que peut faire un dieu sous la forme d'un homme.

Les poètes d'ailleurs ont à l'envi chanté le duc de Guise : ils savaient que c'était placer leurs louanges à gros intérêts. Nul n'ignore qu'à cette époque libraires et comédiens s'entendaient pour laisser mourir de faim les auteurs, et que l'unique espoir de ceux-ci était dans la générosité des « Mécènes » auxquels ils dédiaient leurs œuvres ; il n'est donc point surprenant que nul n'ait reçu alors plus de dédicaces que le civil, obligeant et surtout très libéral duc de Guise. C'est à lui que furent « présentés » *l'Inconstance d'Hylas* (1635), qui lui eût été à plus juste titre dédiée par Mareschal quelques années plus tard ; la *Panthée* (1639), de Tristan ; la *Perside ou la Suite d'Ibrahim Bassa* (1644), de Desfontaines ; la *Dame suivante* (1645), par Le Métel d'Ouille, frère de Boisrobert ; les *Coups de l'Amour et de la Fortune* (1655), cette comédie dont la paternité a été disputée à Quinault par Scarron, et le fameux *Dictionnaire des Précieuses* (1660), où Somaize appelle Henri de Lorraine le prince « le plus galant de l'empire et le plus ami des lettres ». Rangouse ne l'a pas oublié dans ses *Lettres héroïques aux grands de l'État*, et l'on ferait tout un recueil des odes, des sonnets et des stances que lui ont offerts les rimeurs de l'époque, depuis le courtisan Gilbert jusqu'à l'indépendant Maynard et à maître Adam, le menuisier poète de Nevers, auquel ce prince magnifique donna une pension pour une épître. Henri de Lorraine logea même un instant Corneille dans cet hôtel de Guise, où Tristan venait de terminer pieusement sa vie si traversée.

*
* *

En 1656, sa charge de grand chambellan valut au duc de Guise une mission qui lui convenait de tous points. Il fut,

dit Somaize, chargé par Alexandre (entendez *Louis XIV*) de recevoir Clorinde, reine des Scythes (lisez *Christine, reine de Suède*). Il alla prendre à Marseille l'étrange princesse qui allait amuser la France par ses excentricités, avant qu'elle l'indignât par un crime.

Tandis qu'il attendait l'arrivée de Christine, Henri de Lorraine fit à Marseille la rencontre d'un personnage tout extraordinaire, sur lequel nous renseignent les *Aventures de M. d'Assoucy* (1677); c'était un aveugle nommé Vidal, mais un aveugle comme on n'en a jamais vu d'autre, un aveugle « qui n'avait ni chien, ni valet, ni même de bâton pour se conduire, qui, pour vingt pistoles, n'aurait pas soupé sans chandelle », et qui — jusqu'où peut aller la folie humaine! — s'était offert le luxe, bien inutile pour lui, d'une galerie de belles peintures. C'était alors la curiosité de la ville; le duc le fit venir, et Vidal lui proposa une partie de dames; Henri de Lorraine, étonné, accepta, et ce fut l'objet de l'admiration générale que l'aisance avec laquelle « ce merveilleux aveugle, avec un pion, une dame et deux yeux de moins que M. de Guise, gagnait aux dames tout ce qu'il jouait contre ce noble seigneur ».

Cependant l'impatience était grande à Paris et à Fontainebleau de connaître cette reine sans modèle, dont les poètes avaient tant célébré les hautes et rares qualités, mais dont les bizarreries, disait-on, prêtaient si fort à rire. Aussi le duc de Guise s'empressait-il, quelques jours après l'entrée de Christine en France, d'envoyer aux amis, qu'il avait à la cour et à la ville, un curieux portrait de cette princesse, lequel, pour être d'un dessin un peu lâché, n'en a pas moins le mérite incontestable d'être à la fois très ressemblant et très piquant; le voici, tel que nous l'avons trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale; on l'a souvent retouché et gâté pour l'imprimer.

« Je veux, dans le temps que je m'ennuie, penser à vous divertir en vous envoyant le portrait de la reine que j'accompagne. Elle est grande comme madame de Comminges, la taille plus fournie, et la croupe plus large, le bras beau, et la main bien faite, mais plus d'homme que de femme. Elle a une épaule plus haute que l'autre, dont elle cache si bien le

défait par la bizarrerie de son habit, l'artifice de sa démarche et de ses actions qu'on en pourrait faire des gageures. Son visage est grand sans être défectueux; tous les traits sont de même, et fort marqués, le nez aquilin¹, la bouche assez grande, mais pas désagréable, les dents passables, les yeux beaux et pleins de feu, le teint, nonobstant quelques marques de la petite vérole, assez vif et assez beau, le tour du visage assez raisonnable, accompagné d'une coiffure fort bizarre : c'est une perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, et fort épaisse sur les côtés; le dessus est un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme; quelquefois elle porte un chapeau. Son corps, lacé de biais par derrière; cela est quasi fait comme nos pourpoints, sa chemise sortant tout autour au-dessus de la jupe, qu'elle porte assez mal attachée et pas trop droite. Elle est toujours fort poudrée avec force pommade, et ne met presque jamais de gants. Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix et presque toutes les actions. Elle affecte fort de faire l'amazone. Elle a pour le moins autant de gloire et de fierté qu'en pouvait avoir le grand Gustave, son père. Elle est fort civile et caressante, parle de huit sortes de langues, et principalement la française, comme si elle était née dans Paris. Elle sait plus que toute notre Académie jointe avec la Sorbonne. Elle se connaît admirablement en peinture, comme en toute autre chose, sait mieux les intrigues de la cour que moi; enfin, c'est une personne tout à fait extraordinaire. J'oubliais à vous dire qu'elle porte quelquefois une épée avec un collet de bulle, que sa perruque est noire, et qu'elle n'a sur la gorge qu'une écharpe de même couleur. »



La grande préoccupation de Henri de Lorraine durant les dernières années de sa vie semble avoir été d'éclipser par l'éclat de son luxe tout ce qui l'entourait. A l'entrée solennelle de la jeune reine Marie-Thérèse à Paris (août 1660), les

1. Un autre portrait de Christine dans le même manuscrit (f. fr., 6046, p. 130) dit qu'elle « a le nez plus grand que le pied » !

trente-six pages du duc de Guise furent ce qu'il y eut de plus remarqué dans le cortège. Il n'éta pas moins de faste un an après quand il eut l'honneur d'épouser par procuration pour le prince de Toscane la fille du duc d'Orléans, ni, en octobre 1661, dans la pompeuse cérémonie où Louis XIV lui remit devant toute la cour une épée d'honneur. Mais le somptueux duc de Guise parvint à se surpasser lui-même dans le célèbre carrousel du mois de juin 1662, où il conduisait la cinquième quadrille. Pougin, dans son *Dictionnaire historique et pittoresque du Théâtre* (p. 147), a reproduit une gravure du temps, qui représente le duc de Guise en tête de sa quadrille de sauvages américains : le costume du prince est d'une richesse inouïe, et son casque est surmonté d'une foule de panaches juxtaposés et superposés qui s'élèvent à une hauteur, se développent avec une ampleur invraisemblables ; la crinière et la queue du cheval sont entrelacées de serpents ; des serpents descendent de la housse ; des serpents forment la ceinture du prince ; d'autres se déroulent sur son casque. Dans la quadrille figuraient douze Maures, que le duc de Guise logeait en son hôtel, et qui étaient très populaires à Paris. M. Autorde, dans son excellente *Introduction à l'Inventaire des Archives de la Creuse*, a cité quelques lignes fort curieuses d'une lettre écrite presque au lendemain du carrousel par M. de L'Esclache à M. de La Roche-Aymon ; nous avons là les impressions encore toutes chaudes d'un spectateur de cette fête splendide, et nous y relevons même un détail bizarre et inattendu : « Nous avons vu ici, ces jours derniers, le carrousel ; jamais homme vivant n'a vu si magnifique mascarade. M. de Guise, qui, à son ordinaire, se pique toujours de quelque chose d'extraordinaire, faisait marcher dans sa quadrille dix ou douze hommes vêtus de peaux d'ours, que des Maures menaient attachés à des chaînes. Ces malheureux, qui ne pouvaient respirer que par les bouches des têtes de ces ours, pensèrent tous crever de chaud dans leurs peaux, et l'un d'eux s'étant laissé tomber dans la place du carrousel, l'on fut contraint de l'écorcher tout en vie, et de le faire confesser en toute hâte. »

*
* *

L'ancien archevêque de Reims ne déployait pas moins de magnificence dans les manifestations publiques de sa piété. En 1655, il avait été élu marguillier de sa paroisse, et s'était enrôlé dans la confrérie de Saint-Roch. Pour cette raison, il envoya le 16 août, jour de la fête du saint, à l'église des Carmes, un pain béni qui fit l'admiration du brave Loret: il y avait six grands gâteaux,

Qui furent depuis son hôtel
Portés jusque dessus l'autel.
Ornés de diverses fleurettes,
Au son des tambours et trompettes;
Et le tout si splendidement
Qu'on s'écriait à tout moment
Que ce prince était magnifique
Du moins autant que catholique.

La piété au moins dans les dernières années très réelle de Henri de Lorraine s'accommoda fort bien jusqu'à son heure suprême avec le goût très vif qu'il avait pour les plaisirs. Non seulement il assista, au mois de mai 1664, aux fêtes éblouissantes données par le roi à Versailles et qui passent pour un hommage secret rendu à mademoiselle de la Vallière, mais il figura même dans les *Plaisirs de l'île enchantée* sous le nom et le costume d'Aquilant le noir; il avait pris une belle et fière devise: un lion qui dort, avec ces mots: *Et quiescente pavescent*.

Les fêtes étaient à peine terminées que, le 21 mai, le prince tomba inopinément malade d'une fièvre ardente et maligne. Le 30, Guy Patin écrit: « M. de Guise est ici fort malade; on dit tout bas que c'est *ex ulceribus ac hypersarcosi vesicæ*; il y a ischurie et strangurie ». Deux jours après, H. de Lorraine était mort. Il s'éteignit le 2 juin 1664, le lundi de la Pentecôte, à cinquante ans, après avoir pardonné à tous ses ennemis, et édifiant les assistants par sa piété. Cette mort si prompte parut suspecte, et le bruit courut qu'il avait été empoisonné; il est probable qu'il mourut de l'ignorance de ses médecins, comme mourra peu après Henriette de France par

l'ignorance de Valot. Guy Patin, qui le dit, paraît bien renseigné : « M. de Guise est ici mort, *ex urinx suppressione cum doloribus et ulceribus ad vesicam*, et trois verres de vin émétique, que les médecins courtisans lui ont donnés avec promesse de guérison : *sic itur ad astra.* »

*
* *

Au fameux carrousel de 1662 le cardinal de Retz, voyant s'avancer l'un vers l'autre le prince de Condé, à la tête de la quadrille des Turcs, et le duc de Guise conduisant la quadrille des sauvages, s'était pris à dire : « Voici le héros de l'histoire et le héros de la fable. » Il ne saurait être porté un jugement plus juste sur Henri de Lorraine. Ce prince était doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et avec cela il n'a su inscrire son nom qu'en marge de l'histoire. Il n'a rien fondé de durable, et sa rare valeur n'a été en somme utile ni à son pays, ni à sa maison. N'était la fâcheuse affaire de Sedan, on pourrait raconter les règnes de Louis XIII et de Louis XIV sans dire un mot du cinquième duc de Guise. Cette figure héroïque et plaisante à la fois semble moins appartenir à nos annales nationales qu'à la populaire épopée du vieil Alexandre Dumas : l'archevêque de Reims devenu duc de Guise n'a été en réalité qu'un vaillant et beau mousquetaire, présentant même plus d'affinité avec le vaniteux Porthos, le galant Aramis et l'adroit d'Artagnan, qu'avec le fier, loyal et inflexible Athos.

LE FERMENT¹

IV

Une nuit passa : nuit sans nom...

Tout d'abord, ç'avait été une stupeur. Une telle accumulation d'infamies était invraisemblable. L'excès même de la calomnie la détruit. Julien n'avait pas cru Dazenel, et il s'était calmé, certain d'oublier.

Comment oublier, cependant ? A peine venait-il de rentrer que des voix s'étaient élevées dans sa conscience : « Si c'était vrai !... » Voix étranges, grandies par la solitude et le silence, qui, après avoir parlé bas, montaient, criaient sans lassitude la même phrase abominable ! En les écoutant, au début, Julien n'avait éprouvé qu'une peur irraisonnée ; mais voici que, peu à peu, il s'était senti gagné par elles. Le soupçon l'effleurait, encore indistinct, si peu précis qu'il n'aurait pu le saisir corps à corps. Des détails revenaient aussi. Un mot de Ficard : « La maison des Bonnal ressemble à une auberge. Les joueurs de marque y ont droit à un repas » ; certains propos équivoques des convives ; leur hâte à retourner aux jeux ; le visage de M. Bonnal, visage fermé dont l'austérité trop continue ressemblait à un masque... Et, tout à coup, Thérèse, cette Thérèse dont Julien admirait la pu-

1. Voir la *Revue* des 15 janvier et 1^{er} février.

deur tandis que Juraeff et ses pareils la traitaient en camarade, Thérèse s'était accusée elle-même ! Elle avouait « connaître une autre vie », interdisait à Julien l'entrée du cercle, sur moyen d'écartier sa curiosité.

Alors, une douleur aiguë, l'impression d'un immense désastre... Au moment de perdre Thérèse, le cœur de Julien s'était révolté, la vérité lui apparut : il aimait !...

Amour singulier, où le désir n'entraînait qu'à la dérobée. Ce n'était pas une prise d'âme, mais un sentiment raisonné, une recherche de bonheur calme et presque égoïste. Était-ce bien même de Thérèse qu'il rêvait ou de vie familiale ? Jusqu'alors, il avait ignoré les joies de l'intérieur, la douceur d'un foyer bien à soi, le partage des ennuis journaliers avec un être qui s'y associe étroitement : peu à peu, et sans que Julien s'en aperçût, cet idéal devenu inséparable de Thérèse s'était emparé de lui. La tempête qui emportait celle-ci, emportait du même coup ce bonheur. Tout fuyait à la fois...

Ah ! les heures qui avaient suivi ! heures d'insomnie ou, comme un enquêteur, il avait discuté son doute, oscillé, misérable, entre la découverte neuve de son amour et l'effroi d'être dupe ! De quelle joie il avait salué l'aube ! La lumière, semblait-il, aurait dû chasser le cauchemar : espoir vain, l'angoisse était restée. C'était elle toujours qui avait chassé Julien du logis, elle encore qui l'escortait, tandis qu'il se dirigeait vers l'usine. Plus il s'acharnait à la fuir, plus elle dévorait son cœur, l'obligeant à repasser une à une, pour la millièmième fois, les raisons de croire et celles de douter.

La matinée était écrasante : matinée de juillet, où les pierres sont plus inertes que de coutume, où les ruisseaux même ont l'air d'arrêter leur cours. Sous l'azur métallique, chaque maison, portes et fenêtres closes, gardait un mystère inquiétant. Malgré lui, Julien se rappelait des racontars de Bohm : le pays conquis par la Maison, la gangrène atteignant de proche en proche les êtres et les choses... Qui pouvait dire si la quiétude de ces façades ne couvrait pas une hypocrisie sociale pire que l'hypocrisie de l'usine ? Encore un besoin passionné de lumière soulevait son âme : il l'appelait à grands cris, la redoutait comme une catastrophe...

— C'est ainsi que vous remplissez vos promesses ? dit une voix. Je passe près de vous et vous ne me regardez même pas !

Julien frémit : Thérèse était là, marchant à côté de lui, un livre dans les mains.

— Je vous demande pardon...

Il s'arrêta. La pensée qu'en deux mots il pouvait éclaircir son effroyable doute, l'étourdissait. Devant eux, la grande rue d'Angleur s'allongeait morne, toujours bordée par le talus sinistre des voies. Des locomotives passaient en sifflant. L'air ainsi déchiré de cris aigus, la terre brillante et, plus que le reste, le soleil implacable accentuaient la hideur de ce paysage.

Julien reprit, sans trop savoir ce qu'il disait :

— J'imagine que vous n'allez pas au cercle ?

Les yeux de Thérèse se levèrent, exprimant une surprise douloureuse :

— Quand j'emporte un paroissien, c'est que je vais à la messe...

Julien rougit. Le regard de Thérèse était si loyal, si chaste, que l'anxiété s'évanouissait. Il suffisait qu'elle fût présente, la certitude était revenue. Il répliqua :

— Je ne vous soupçonnais pas dévote.

— Dévote !... suis-je bien sûre de l'être ? Je m'y essaie de temps à autre... rarement.

— Quand vous vous ennuyez ?

— Non... quand je suis lasse.

De nouveau, Julien voulut interroger ce regard, dont la droiture venait de le rassurer : il s'aperçut que Thérèse détournait la tête.

— Lasse de quoi ? demanda-t-il d'une voix étranglée par un brusque désir de savoir.

Les lèvres de Thérèse s'agitèrent faiblement :

— Lasse de tout. Cela ne vous arrive-t-il jamais ?

— Ah ! dit-il, je connais ces jours où l'on voudrait ne pas vivre ! Le présent est si lourd, peuplé de chimères si désolantes, qu'il vaudrait mieux ne plus sentir et ne plus voir... Aujourd'hui, par exemple...

Elle l'arrêta :

— Ne vous plaignez pas : le travail est un remède. Il distrait, ce qui est bien près d'assurer la guérison.

— En êtes-vous certaine ?

Involontairement, leurs yeux se rencontrèrent ; elle parut hésiter, puis murmura lentement :

— Ce serait si bon de pouvoir mettre à nu son chagrin devant un être qui comprendrait !... Mais, les jours noirs dont vous parlez, je n'ai que mon église. Je l'aime, quoiqu'elle soit laide. Je l'aime comme un confident qu'on va perdre... Hélas ! elle sent trop la pauvreté. Le cercle, cette année, a remis au curé les fonds nécessaires pour construire une cathédrale.

Des phrases éperdues montèrent aux lèvres de Julien. N'était-ce pas la confiance de Thérèse qui s'offrait ? Un mot, et leurs vies seraient liées. Il songea :

« Quels chagrins faudrait-il comprendre ?... »

Et, bouleversé, il se tut.

Thérèse baissa la tête, devinant peut-être ce qu'il souffrait. Une tristesse affreuse les étreignit.

— Adieu, dit-elle enfin, je suis arrivée. Mes vieilles pierres vous sont indifférentes, mais elles me tiennent au cœur : j'ai peur qu'avant peu on n'en laisse plus une seule...

Elle s'éloigna. Une cloche aigre achevait de sonner la messe. En marchant, Thérèse suivait le rythme des coups. Julien la vit approcher de la porte, puis disparaître sans même se retourner.

Il s'emporta. Ah ! lâche ! lâche, qui avait reculé devant la certitude offerte ! Pourquoi laisser partir ainsi Thérèse ? Rien qu'un seul mot, il aurait su ! Du moins, il fallait attendre sa sortie. Il irait ensuite vers elle bravement ; bravement aussi, il l'interrogerait. N'était-ce pas encore l'aimer que lui montrer ce qu'il souffrait pour avoir douté d'elle ?

En face de lui, l'église bâtie en briques, encrassée de houille, élevait une façade triste. La misère du pays, comme un manteau, recouvrait ses murailles. On eût dit une usine qui tombe en ruine, faute d'ouvriers ou de capitaux. Tout à coup, Julien vit en rêve la cathédrale dont Thérèse avait parlé : cercle de piété alimenté par la roulette, annexe des jeux dont le tenancier serait Dieu lui-même. Ce fut un écroulement.

Puisque Dieu se laissait corrompre, pourquoi l'honnêteté d'un Bonnal aurait-elle résisté ? Bœhm avait raison, la Maison avait pris le pays. Cette fois l'évidence était venue : du moins, Julien le crut. Une force irrésistible l'entraîna, il courut vers l'usine, comme si l'usine — ironie des choses ! — avait pu le consoler !

Déjà Ficard se promenait devant la porte. Dès qu'il aperçut Julien, il s'approcha :

— N'as-tu pas vu Gradoine ? demanda-t-il.

— Non.

— Il est plus de huit heures. J'ai peur qu'il ne se soit égaré...

— Il est homme à retrouver toujours sa route.

Ficard soupira.

— Il y a encore un quart d'heure. L'attendons-nous ensemble ?

— Merci, je n'ai rien à lui dire.

Une tranquille ironie éclaira le visage de Ficard.

— Les lendemains de fête, soit dit sans te blesser, tu n'es plus abordable.

Il se remit à arpenter la rue à longues enjambées. Au lieu d'entrer, Julien le regarda. L'ennui de l'attente rendait son grand corps plus raide que de coutume. Il ressemblait à un automate.

— Tu ne montes donc pas ? reprit Ficard, se retournant.

La voix de Julien trembla :

— J'ai un renseignement à te demander.

— Un renseignement ?

— On m'a dit que ta cousine...

Encore une fois, sa croyance, à peine établie, s'effondrait. Tout à l'heure il était accouru, le cœur déchiré par une certitude : voici que déjà tous ses raisonnements, lui semblaient vains. Désormais, c'était la preuve brutale qu'il cherchait... quitte, après l'avoir trouvée, à lui dénier toute valeur.

Ficard poussa un cri :

— Enfin !

Gradoine venait d'apparaître au tournant de la rue. Le soleil qui tombait sur son vêtement en détaillait les reprises.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien ! répondit Ficard, il n'y a rien.

Le regard de Gradoine s'éteignit.

— Je m'y attendais.

Ficard poursuivit :

— Quand je dis « rien », peut-être ai-je tort. Mon cousin a parlé vaguement d'une place disponible dans quelque temps ; mais il ne s'agirait pas d'un travail d'ingénieur et on préférerait un Belge. Ici, comme en France, on aime peu les étrangers...

Il agitait les bras, cherchant avec peine des mots plus enveloppés pour atténuer la déconvenue de Gradoine. Trop habitué aux rigueurs algébriques, il s'embarrassait dans ses phrases.

Des ouvriers arrivaient maintenant. Leurs groupes formaient une tache noire devant la porte de la raffinerie. Les gestes résignés, les visages douloureux, les voix sourdes, tout donnait l'impression d'une réunion de gens venus là pour un enterrement.

Après un silence, Gradoine montra du geste l'usine.

— Et là ?

Ficard tressaillit :

— Le laboratoire est au complet. Quant aux autres services, j'en aurais entendu parler.

Il conclut avec une hâte visible :

— Crois-moi, là non plus, il n'y a rien... rien.

— C'est bon, dit Gradoine, je vais demander au directeur.

Brusquement Ficard l'interrompt, la voix changée :

— Ne le fais pas ! la démarche est imprudente !

Gradoine redressa la tête :

— Imprudente pour qui ? A coup sûr, pas pour moi.

Au même instant, la foule se rapprocha de la porte, oscilla une seconde, puis fondit à vue d'œil. La rue, comme un entonnoir, paraissait verser dans la cour de l'usine ce flot de misères.

— La demie va sonner, dit Julien.

— Je regrette de n'avoir pu faire mieux, reprit Ficard. Si tu veux encore déjeuner avec nous, tu sais où aller.

Une dernière hésitation parut dans ses yeux candides. Peut-être voulait-il ajouter quelque chose, mais il se tut et, s'éloignant brusquement, rejoignit Julien qui entraît déjà.

Tous deux passèrent devant Syria, montèrent d'une traite après avoir signé et se mirent au travail. Surpris par tant d'ardeur, M. Boehm les félicita :

— A la bonne heure! dit-il; ce matin, on est en bonne disposition.

Ils répétèrent :

— En bonne disposition!

Et le silence commença : silence qui n'était déjà plus le silence habituel de l'usine, mais un autre silence plus inquiet.

Il semblait qu'un orage fût dans l'air. Les bruits de la cour arrivaient avec une netteté insupportable. La plume de Boehm grinçait. A un moment, Ficard abandonna la table devant laquelle il se tenait, ouvrit une fenêtre et se pencha pour regarder au dehors. Julien demanda :

— Qu'as-tu?

— Rien, répondit-il.

Julien aussi éprouvait un malaise croissant. Il avait espéré que cette heure de travail lui procurerait un oubli momentané : jamais sa pensée n'avait été si libre, ses mains si légères, ses gestes si précis. On eût dit qu'une scission s'était faite dans son être : une part, tout entière d'instinct, versait les réactifs, surveillait la balance; l'autre, raisonnable et maîtresse d'elle-même, retournait en arrière, tour à tour doutait, se croyait certaine, puis doutait de nouveau.

Tout à coup, il posa l'éprouvette qu'il tenait à la main et s'approcha de Ficard. Ce fut au tour de celui-ci :

— Qu'as-tu?

Julien s'accouda :

— On m'a raconté hier..., commença-t-il d'une voix sourde.

Il s'arrêta. Comment exprimer ce que Dazenel lui avait raconté hier? Pour la seconde fois, les mots avec leur brutalité nécessaire en faisaient ressortir l'in vraisemblance.

Ficard répliqua sans le regarder :

— S'il ne s'agit que de potins, laisse-moi tranquille.

— Jure de répondre la vérité : que sais-tu de Thérèse?

C'était la première fois que Julien la nommait ainsi par son nom de baptême. A peine ce nom prononcé, il le regretta, mais Ficard semblait occupé d'autre chose.

— Que veux-tu que je sache? dit-il froidement.

— Il y a des faits que tu as appris et que je veux connaître. Hier encore, en parlant de mademoiselle Bonnal...

— Dis Thérèse, cela m'est égal.

— En parlant d'elle, reprit Julien, tu as eu des réticences bizarres. J'aurais juré que tu avais de la rancune contre elle ou contre moi. Es-tu jaloux d'elle, jaloux de moi? Pourquoi tes avis mystérieux? Ils ont une raison, et cette raison, il me la faut, tu me la dois!...

Ficard l'interrompit :

— De quel droit la demandes-tu?

Julien baissa la tête. Ce mot si simple était aussi le seul auquel il fût impossible de répondre. Ficard poursuivit :

— Si tu désires un renseignement au sujet de Thérèse, son père est ici. Il ne t'est pas difficile d'aller le trouver. Quant à bavarder sur un sujet que j'ignore ou que je connais mal, non. Les affaires de Bonnal sont ses affaires. Je n'ai rien à y voir, rien à en dire.

Sa voix, douce à l'ordinaire, était devenue sèche. Une irritation dont il n'était plus maître empourrait son visage.

— C'est bon, dit Julien, il y a donc quelque chose, puisque tu le connais mal!

Exaspéré, il marcha dans la pièce. Chaque fois qu'il allait vers la fenêtre, il apercevait la Maison.

— Ah! s'écria-t-il, trouver enfin un être que la vérité n'effraye pas! Mais non, ceux-là même qui ne mentent pas ont la bouche liée!

— Qu'est-ce que tu chantes? répliqua Ficard.

La colère de Julien grandissait. Il tendit le poing vers la Maison :

— Dire qu'elle est là, qu'elle nous enveloppe et que jamais je n'aurai son secret!

De nouveau Ficard se retourna vers lui :

— Deviens-tu fou?

— Je te dis que rien ne lui résiste! ni les gens qui auraient à s'en plaindre, comme la Weppling, ni ceux comme toi qui la méprisent, ni le curé qui est censé la maudire. Le pays tout entier...

La porte s'ouvrit, une voix coupa la phrase :

— Monsieur Ficard! le directeur vous attend.

Pétrifiés, Julien et Ficard se regardèrent. Une inquiétude pire que celles dont ils avaient souffert jusque-là venait de s'emparer d'eux. La voix reprit au milieu du silence :

— C'est pressé!

Ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Ils avaient l'impression d'être parvenus près d'un abîme : aucune force ne serait plus capable de les sauver. D'une voix étranglée, Julien interrogea Ficard :

— Avais-tu demandé à le voir?

Il cherchait un prétexte plausible à cet appel : raisons de service, instructions à donner à propos d'échantillons nouveaux... Tout, à ses yeux, valait mieux que ce qu'il craignait. Il savait que trois événements seuls motivaient ces appels : le jour de l'an, les arrivées, les départs.

— Eh bien ! cria M. Böhm, n'avez-vous pas entendu que M. le directeur est pressé?

Il examina Ficard avec un air gouailleur et continua :

— Pas de chance, n'est-ce pas? Pour un jour où vous commenciez de bien travailler, il faut qu'on vous dérange!

— Je devine ce qui m'est réservé, dit Ficard.

Il sortit. Il avait les joues écarlates, le regard vacillant, mais redressait la tête comme s'il eût voulu se raidir par avance contre le malheur. Julien le suivit des yeux, puis inspecta la salle vide.

A la place de Ficard, un verre à demi rempli de liquide était resté. Un cahier était ouvert à côté de lui. Le crayon allongé à la jointure des feuillets semblait attendre la main qui le prendrait. Rien dans l'aspect des choses n'avait changé : cependant, Ficard parti, un vide tragique s'était produit.

— Si M. Ficard s'amuse de son côté, ce n'est pas une raison pour ne plus travailler, déclara M. Böhm.

Julien tressaillit :

— Vous savez pourquoi on l'appelle?

— Peuh!...

M. Böhm haussa les épaules et, retournant à son écritoire, se mit à siffler un air de sa composition. Julien s'assit. L'effroi de l'inconnu qui fondait sur lui avait paralysé ses pensées.

Dire que tout à l'heure il s'était torturé pour des chimères, alors que la seule amitié qui éclairât maintenant sa vie allait peut-être lui échapper !

Il songea :

« Si Ficard s'en allait, que deviendrais-je ? »

Il s'était habitué au voisinage de ce grand naïf. Il l'aimait, pour sa franchise, ses échappées vers le rêve. Ficard n'était pas seulement le compagnon de travail ; c'était encore le *pays*, le confident, presque un ami ! Que de fois, le soir, après le dîner à la gargote, silencieux, ils avaient mêlé dans une mutuelle compassion leurs regrets de la patrie absente et leurs désirs de la belle vie aisée dont ils ne jouiraient jamais !

Très lentes, cinq minutes s'écoulèrent. Julien épiait les bruits environnants, le ronflement de l'usine toujours égal, les pas sonores des camionneurs allant et venant dans la cour. Les battements de son cœur gênaient son attention. M. Bœhm continuait de siffler.

Soudain et avant même que Julien entendît quelqu'un approcher, on ouvrit de nouveau la porte. La même voix que tout à l'heure recommença :

— Monsieur Dartot, chez le directeur ! C'est pressé.

La musique de Bœhm s'interrompt. Julien se leva :

— A vous le prochain tour ! fit-il, affectant de ricaner. C'est l'appel des condamnés.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front. En descendant l'escalier, il dut se retenir à la rampe pour ne pas trébucher contre les marches. C'était fini : puisqu'on l'appelait, lui aussi, il s'agissait d'une expulsion ; Ficard ou lui allait partir. A la pensée d'une telle catastrophe, un vertige le saisit. Il murmura :

— Du moins, j'irai à Paris !

Ces deux syllabes sonnèrent comme une fanfare. Elles étaient le cri de l'âme, celui qu'aucune déception ne parviendrait à étouffer. Souffrir la faim, courir les places, trouver le suicide au détour du chemin, tout était possible : cela n'arriverait qu'à Paris !

En tournant le bouton de la porte, il répéta pour se griser :

— Paris ! Paris !...

Il entra ensuite, aperçut Ficard et Gradoine, séparés par le bureau, debout face à face, puis, entre les deux fenêtres, la silhouette du directeur qui se profilait à contre-jour, et, sans saluer, il attendit.

— C'est bien vous monsieur Dartot ?

La voix tranchante du directeur résonna dans la pièce. On sentait que ce Dartot était trop négligeable pour qu'il daignât se rappeler son visage. Un éclair traversa les yeux de Julien qui répliqua :

— C'est bien moi, monsieur, puisque c'est Dartot que vous avez fait appeler.

Le directeur, sans relever l'insolence, haussa les épaules. En même temps, le gouffre apparut, qui séparait ces deux êtres d'égale intelligence, jouissant de droits égaux : c'était plus qu'une différence de classe, plus qu'un hasard de naissance ou de fortune, — contre de tels accidents la volonté humaine ne se révolte pas ou ne se révolte qu'à demi ; — c'était la haine d'un salarié répondant au mépris d'un patron : mépris aveugle, haine furieuse, que seul un bouleversement social aurait pu éclairer et satisfaire.

— M. Ficard quitte l'usine, dit simplement le Directeur.

Il fit une pause, épiant un mouvement de surprise ou de colère.

— Je vous présente son remplaçant, M. Gradoine. Veuillez le conduire au laboratoire et le mettre au courant de son travail.

Et comme Julien demeurait immobile, la silhouette noire du directeur se ploya brusquement, sembla disparaître derrière ses papiers :

— C'est bien, je ne vous retiens pas.

Gradoine, Ficard et Julien approchèrent de la porte. Déjà remis au travail, le directeur ne les regardait plus.

Ils franchirent le seuil. Ficard montrait la route. Tous trois avaient une démarche mécanique. Ce qui était survenu immobilisait les visages en même temps que les âmes. Leurs pas réguliers faisaient retentir le bois des marches. Le souffle lointain des machines accompagnait la montée.

Arrivé devant le laboratoire, Ficard se tourna vers Gradoine :

— C'est là, fit-il d'une voix dure.

Il s'effaça pour le laisser passer.

— Avance donc ! dit-il encore à Julien.

Ses lèvres tremblaient. On eût dit qu'il hésitait à pénétrer.

— Qu'attends-tu ? répondit Julien. Tu es encore ici chez toi, j'imagine !

La haute taille de Ficard chancela comme sous un vent d'orage. Il se décida subitement, alla droit à M. Bœhm, et, mettant les mains sur ses épaules :

— L'argent, dit-il, les dents serrées, et que ça ne traîne pas !

La plume de M. Bœhm sauta en l'air :

— L'argent !... Quel argent ?

— Ne faites pas l'idiot : je file, donc j'ai droit au mois en cours. Donnez le bulletin pour la caisse, il est prêt, j'en suis sûr !...

— Pas possible ! Vous... vous...

La gouaillerie de M. Bœhm s'évanouit. Sur le visage de Ficard, il venait d'apercevoir une colère effrayante. Le doux naïf, le rêveur insoucieux de vie matérielle avait disparu. A la place était une façon de géant qui s'exprimait avec des mots hachés, menaçait d'écraser qui l'approche.

Livide, M. Bœhm balbutia :

— Je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas !...

Ficard se tourna vers Gradoine et Julien :

— L'entendez-vous ? il ne savait pas !...

— Calme-toi !

Mais Ficard n'écoutait plus :

— Regardez bien ! cria-t-il ; depuis deux mois, il préparait l'affaire, épiait l'occasion comme un renard. Furetant, mouchardant, il cherchait le prétexte.... mais il ne savait rien ! Allons donc ! jamais besogne n'est trop sale pour ses mains ; aucune cochonnerie ne l'arrête, pourvu qu'elle se monnaie ! Qui a fait le compte des trois verres que j'ai cassés ? Qui racontait que j'étais ivre tous les matins ?...

Il répéta, s'exaltant :

— Mouchard ! mouchard ! Combien te paye-t-on chaque départ ?

Et s'adressant à Gradoine :

— Car toi aussi, tu auras ton tour ! Tu crois peut-être qu'ils t'ont pris pour ta figure blême ! Idiot... tu travailles

au rabais : cela suffit ! Va ! installe-toi à ton aise, ma place est encore chaude. Déblatère contre l'or du patron, tout en quête du peu qu'il veut lâcher. Je suis tranquille, le dénouement est sûr. Au premier avancement sérieux, le Bœhm que voilà cherchera le prétexte, et te jettera dehors ! Ce serait trop bête de garder un homme à deux mille huit, quand dix s'offrent à moins. Ils peuvent spéculer sur nos misères, puisque nous sommes les premiers à les y aider !

De nouveau, il fit un geste exaspéré : un premier verre tomba, puis un deuxième... L'un après l'autre, il saisissait les objets à sa portée, les lançait à la volée... M. Bœhm se précipita :

— Malheureux ! vous les payerez !

— Laissez-moi ! hurla Ficard, je veux en casser tout mon saoul...

Il n'acheva pas. Deux bras l'avaient saisi. Mordureux, entré à l'improviste, luttait avec lui, l'entraînait vers l'escalier. Un bruit de corps qui se débattent, des mots inarticulés, un appel lointain :

— Je veux l'argent !

— On l'enverra !

Puis ce fut un calme profond. Tout était redevenu immobile. Des liquides rougeâtres coulaient sur les carreaux, parmi les débris de verre. On eût dit le théâtre abandonné d'une rixe.

Julien leva les yeux. Pour la première fois, il paraissait apercevoir Gradoine.

A la pensée que tous deux allaient être désormais rivés à la même chaîne, un cri de rage lui jaillit du cœur, et, mettant toute sa haine dans une phrase :

— Tu n'es qu'un misérable ! dit-il.

Gradoine répondit en ricanant :

— Chacun à son tour.

V

Gradoine alla vers Bœhm qui, remis de sa terreur, constatait les dégâts. Le grand silence qui accompagnait le travail recommença : on aurait cru Ficard parti depuis des années.

A l'heure du repas, Gradoine rejoignit Julien dans l'escalier :

— La pension me paraît acceptable, dit-il. Ce que j'en ai vu hier me convient.

Julien eut un frémissement :

— Mange où tu voudras : toutes les tables sont bonnes, excepté la mienne.

— Je ne tiens pas à la tienne.

L'après-midi qui suivit fut pareille au matin. Gardant leur attitude, ils travaillaient avec acharnement. Bœhm avait retrouvé l'inspiration des jours fastes, et sifflait sans discontinuer.

Le soir, tandis que Julien s'apprêtait à dîner seul, la patronne du restaurant vint lui parler : « La petite salle était réservée aux habitués, la grande aux hôtes de passage. Si M. Dartot y consentait, on installerait près de lui le nouveau venu. Ces messieurs, d'ailleurs, se connaissaient ; le tête-à-tête ne pouvait que leur être agréable. »

Tout en bavardant, elle mit d'une main preste un second couvert. Gradoine entra. Très à l'aise, il interrogea la patronne au sujet de Ficard qui n'avait plus reparu, et, s'adressant à Julien :

— Après tout, dit-il, son cousin le placera... Toi qui le connais, quel homme est ce bourgeois ?

Julien continuait de se taire.

— Il est possible, poursuivit Gradoine impatienté, que ma présence ne te convienne pas, mais, du moment que l'on est condamné à vivre ensemble, autant garder les formes !... Moi ou un autre, je ne vois pas la différence.

— Je demande à prendre mon temps pour m'y faire, dit Julien.

Il se leva et sortit. Un crépuscule gris couvrait de crêpe les murailles. Le sol de la rue paraissait limité par deux longues tentures de deuil. Ça et là des lampes isolées brillaient aux fenêtres. On eût dit une parade funèbre.

Tout de suite Julien se dirigea vers la maison Bonnal. Comme si la crise nouvelle lui avait fait oublier l'autre, les doutes qui l'avaient torturé n'existaient plus. Pur de tout alliage, son amour était devenu le refuge où il courait se

consoler. Quand il arriva, il fut stupéfait : la maison était fermée. Thérèse était partie.

Thérèse partie ! Julien eut une révolte. Pourquoi ne l'avoir pas prévenu ? Le lien qui l'attachait à Thérèse, maintenant, lui semblait si fort qu'il s'indignait du mystère gardé, comme d'une trahison.

— Partie !

Il chercha des raisons à cette fuite : un parent malade, une excursion, un mariage... raisons toutes folles ou puériles. Jalousement, il reprit les détails de leur entrevue le matin. Un mot, un geste — il ne savait ! — avaient pu blesser Thérèse, mais il ne retrouvait rien.

— Pourquoi faut-il que je l'aime ? cria-t-il avec un geste de colère.

Depuis qu'il redoutait de la perdre, il découvrait quelle place elle tenait en lui. La veille encore, il ne songeait pas à cette femme. Aujourd'hui, pour ne l'avoir pas revue, il sanglotait de regrets. Il répéta :

— Pourquoi ? Quel besoin avais-je de l'aimer ?... Et je l'aime ! je l'aime !...

Ces mots sonnaient dans son cœur, le remplissaient d'une désolation, quand la cause du départ, la seule vraisemblable, certaine ! lui apparut. Les yeux parlent, même si les lèvres restent muettes. Thérèse avait deviné son doute : ne voulant pas se justifier, ne le pouvant pas, elle s'était enfuie !

Une rafale sembla emporter la rue, la maison Bonnal, aussi les lumières, les rares flâneurs qui circulaient encore : Julien ne vit plus que de la nuit, une nuit pareille à la mer, et repartit.

Il marcha, désespéré. Il allait, pour le plaisir d'aller ailleurs, espérant échapper à lui-même. En passant devant une porte, il aperçut la logeuse de Ficard qui tricotait, prenant le frais.

— M. Ficard n'est pas là ?

— Il est en voyage.

— Où pourrais-je lui écrire ?

— Je ne sais pas.

Il atteignit ensuite la route qui menait à la Meuse, la suivit machinalement.

Quarante-huit heures auparavant, Ficard et lui se promenaient sur cette même route. Qui les eût alors écoutés aurait cru que rien au monde ne pouvait aggraver la dureté de leur sort. Puis Thérèse s'était approchée d'eux : Julien n'avait pas éprouvé la moindre joie. Ah ! fous qui méconnaissaient leur bonheur ! Malgré l'exil, malgré l'usine, malgré l'horreur de la plaine environnante, comme ils étaient heureux !

Une à une, maintenant, les hautes cheminées s'allumaient. C'était une étrange levée d'étoiles, un ciel farouche qui effaçait l'autre : et l'horizon, à mesure, paraissait reculer, le silence devenir plus profond. Harassé, Julien se retourna. Au-dessus d'Angleur, des lumières encore gravissaient le ciel ; mais celles-ci formaient des lignes symétriques, comme les cierges d'autel aux jours de grandes fêtes. Plus haut, les dominant toutes, l'arceau d'une coupole illuminée dessinait un tabernacle. Alors une colère folle saisit Julien. Il aurait voulu anéantir cette Maison, entrée de force dans sa vie et qui avait détruit son bonheur. Tendant le poing vers elle, il cria :

— Lâche ! Mentreuse ! ...

Il soulagait son âme avec ces puérités ; quand il en fut las, il repartit...

Une vie nouvelle commença.

Rien dans ses actes extérieurs ne la distinguait de celle qui avait précédé. Le travail se faisait aux mêmes heures. Les rues d'Angleur étaient pareilles à elles-mêmes, pareils aussi le restaurant où Julien prenait ses repas et la chambre où il couchait : tout cependant était changé.

Ficard n'avait pas envoyé de nouvelles : Thérèse n'avait pas reparu. Chaque soir, dès qu'il se retrouvait seul, Julien se dirigeait vers la maison Bonnal, certain d'y éprouver une déception, conservant malgré tout l'espoir de se tromper. Lorsqu'il avait constaté que les volets étaient clos, la porte fermée, il s'éloignait et errait...

Marches sans but, qui le menaient vers Ougrée ou bien au delà de la Meuse, se prolongeaient parfois jusqu'à l'aube. Au retour, toutes les fois, il apercevait la Maison. Cette vision l'exaspérait. Où qu'il se dirigeât, qu'il fermât les yeux ou lui tournât le dos, elle serait donc toujours présente ! Et

rentré chez lui, il la retrouvait encore : car il s'efforçait maintenant d'en connaître les rouages secrets, rêvait d'enquêtes ingénues, lui révélant le moyen d'échapper à son atteinte. Rêves puérils : comment découvrir un tel secret ? Il ne connaissait personne. Ceux qu'il aurait voulu interroger étaient partis ou suspects. Quant à Bœhm et Gradoine, comme lui enfermés dans l'usine, ignorants comme lui, qu'auraient-ils pu lui dire ?

Ces ignorants, cependant, allaient, par un hasard que Julien aurait dû prévoir, le satisfaire. Ayant eu le pressentiment de ce qui le torturait, ils apportèrent d'eux-mêmes à Julien les éléments d'enquête si passionnément désirés par lui. La haine est clairvoyante. Longtemps, elle semble tâter l'adversaire. Dès qu'elle sait où frapper, elle renonce aux finesses et s'en tient à la seule blessure qui doit être mortelle.

— On va donc avoir une fête ! annonça Gradoine, un matin.

— Quelle fête ? demanda Bœhm.

— Une bataille de fleurs, avec cortège et mascarade, organisés par le cercle.

— Je l'avais bien dit ! cria Bœhm, voilà maintenant qu'ils envahissent la rue !

Gradoine tira de sa poche un programme :

— Il y a une sorte de comité pour diriger ces réjouissances. Le cousin de Ficard est à sa tête.

— Tu te trompes, dit Julien en pâlisant.

Les yeux de Gradoine s'éclairèrent d'une joie méchante :

— Je sais lire. Il y a : « Bonnal, président de la Société de Bienfaisance ». Bienfaisance aux frais de la roulette, naturellement !

Ils se regardèrent un instant :

— J'ignorais que nous ne nous entendissions pas sur ce sujet, acheva Gradoine en s'inclinant ; je suis heureux de l'apprendre.

Dès lors, il ne parla plus que de cela. Chaque jour, il entreprenait Bœhm, affectait de ne s'adresser qu'à lui. Ce ne furent d'abord que des tirades bonnes pour les réunions populaires. Il traitait la Maison d'infamie publique, de gangrène pourrissant les consciences. D'autres fois, il détaillait la

folie du jeu, décrivait l'argent qui couvre le tapis, les croupiers en train de surveiller les mises, le sifflement grêle de la bille, puis, brusquement, sa chute dans une case, avec un bruit d'os qu'on entrecchoque.

— Le rateau glisse, et ramasse des fortunes! finissait-il avec un éclat de rire sec. Vous-même, Bœhm, si vous étiez là, vous n'y résisteriez pas, une force invincible vous obligerait à vider vos poches, et vous risqueriez la chance!

Bœhm répondait, révolté :

— Jamais! jamais!

Gradoine affirmait :

— Vous la risqueriez!

Et Bœhm baissait la tête :

— C'est possible!... qui sait?

Julien, impassible, frémissait malgré lui à ces évocations puérides, comme si la Maison, se rapprochant encore, allait envahir l'usine elle-même.

Bientôt les récits de Gradoine devinrent plus précis.

— Jolie, la fête! une prostitution légale de la charité, la ville et le tripot qui battent monnaie pour le plaisir unique du bourgeois!...

Par traité, le cercle venait de s'engager à organiser des réjouissances, tir aux pigeons, courses, concours orphéonique. La foule attirée ainsi aiderait à remplir la caisse communale.

Bœhm serrait les poings :

— Monsieur Gradoine! en êtes-vous certain?

— Si j'en suis certain!

Il citait les noms, les dates. Bœhm, répétait :

— Canailles! canailles!

Maintenant qu'il devinait la souffrance de Julien, Gradoine s'acharnait. Il ignorait encore quelles raisons provoquaient cette souffrance : il lui suffisait d'avoir appris qu'elles tenaient à la Maison ; pour aviver la blessure, il n'avait qu'à parler d'elle sans trêve.

Alors, devant Julien épouvanté, la Maison apparut ! Il avait souhaité la mieux connaître : voici qu'elle se dressait devant lui pareille à un grand arbre, couvrait de son ombre non seulement les habitations proches, mais encore les

insectes, les infiniment petits errant sur le sol ; elle se dressait rayonnante, à travers les descriptions de Gradoine, aspirait en guise de sève toutes les forces vitales d'alentour !

C'étaient des boutiquiers déçus qu'elle transformait en fonctionnaires, comme les Weppling. Tel, ayant rêvé d'une épicerie ou d'un estaminet de bas étage, désormais galonné, la chaîne d'argent au cou, dormait aux portes des salons, moyennant trois cents francs par mois. Tel autre était « chasseur », tel encore croupier ou chargé des jetons. Sans cesse des emplois nouveaux étaient inventés pour contenter les appétits ou apaiser les rancunes, emplois réservés aux seuls gens d'Angleur, si bien que le flot d'or, ruisselant de la Maison, engraisait la contrée. Les joueurs eux-mêmes y aidaient : heureux, le joueur est prodigue ; malheureux, il s'étourdit. Un journal, chaque semaine, publiait le nom des arrivants. A voir s'allonger cette liste, chacun éprouvait la volupté sereine du rentier qui surveille la hausse.

Et c'étaient encore les bourgeois paisibles, ceux que gêne le scandale et que le vice indigne dès qu'ils commencent à en souffrir. Ceux-là, leur femme au bras, aiment à promener leurs garçons et leurs filles. Devant eux, le Parc s'ouvrait pour rien. Gratuitement, ils avaient la jouissance des ombrages, des girandoles et des concerts. En retour, leurs vertus domestiques flottaient comme un pavillon au-dessus du tripot : et seules, les salles où fonctionne la roulette restaient pour eux obstinément closes : les plus austères peuvent être pris par la folie du jeu. En ne les ruinant pas, la Maison conquérait le droit de ruiner les autres.

Ainsi, gens de rien, commerçants, bourgeois, pas un qui échappât à son action et ne l'adorât en secret. Certains, même, les plus humbles, désolés de ne pouvoir lui porter leurs épargnes, fuyaient Angleur, cherchaient quelque autre plus accueillante. Mordureux, — l'ouvrier modèle ! — allait ainsi à Spa chaque dimanche risquer sa paie de la semaine. Il suffisait d'un premier gain, la passion s'allumait, l'incendie dévorait tout.

Quelque chose, du moins, semblait inaccessible : Justice rendue au nom de la morale, Religion prêchant le mépris des biens, Commune réunissant en un faisceau tous les

pouvoirs civils. Cela constituait le décor social, un ensemble impersonnel et nécessaire, à l'abri des convoitises et des lâchetés humaines. Il avait suffi que la Maison offrît son or : Justice, Religion, Commune, tout s'était donné !

Sans doute, la morale officielle dressait encore sa statue aux lignes rigides ; la foule maintenant passait devant elle sans la connaître, portant ailleurs son respect : à la Maison ! source de richesse publique ; à la Maison ! commanditaire de fêtes et qui transformait Angleur en villégiature à la mode ; à la Maison ! qui avait pris à son compte l'entretien des rues, planté des lampadaires et créé de nouvelles routes ; à la Maison, bâtissant une cathédrale, un théâtre et une salle pour la justice ; à la Maison, toujours ! qui payait patente et remplissait les caisses ouvrières pour que pas un pauvre ne se plaignît !...

Un lieu unique, l'usine, restait encore à l'abri de cette influence terrible. Tout à coup des bruits coururent : bruits sans origine certaine, mais que tous colportaient. M. Bœhm, le premier, en fut informé. Il s'agissait de réduire les salaires. Alimentée par la Maison, la caisse de bienfaisance d'Angleur était devenue riche. Du moment que l'ouvrier pouvait puiser là sans réserve, il paraissait inutile de maintenir la paie au taux actuel. Interrogé, Syria répondit simplement :

— C'est possible !

Le mardi, enfin, une affiche annonça que la décision était prise. Après avoir lu le papier collé sur la loge de Syria, Gradoine dit à Bœhm :

— On ne daigne pas nous faire les honneurs de l'affichage ; nous n'y perdrons rien.

Une note du directeur vint en effet deux heures après. On ne touchait pas au traitement des ingénieurs, mais leurs gratifications étaient supprimées.

Il se fit un silence, puis Bœhm, montrant la Maison, poussa un cri de colère :

— Nous en avons trop parlé : la gueuse est entrée ! Nous sommes f... !

— Bah ! dit Gradoine. On ne demandera pas mieux que d'accepter ses avances.

Il se retourna vers Julien :

— Que donne la maison pour compenser ce qu'elle prend ?

— Comment puis-je le savoir ? répondit froidement Julien. Un sourire singulier esleura les lèvres de Gradoine.

— Pourquoi faire l'ignorant ? Si tu ne sais pas, demande à Ficard.

Julien leva la tête brusquement et répliqua d'une voix tranchante :

— Tu es libre de raconter ici des histoires invraisemblables ; elles ne me troublent ni ne m'intéressent. Mais il y a des noms que je t'invite à ne pas prononcer. S'ils ne te rappellent rien, j'ai la mémoire plus fidèle.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que je t'interdis de nommer Ficard !

Les joues de Gradoine devinrent blanches.

— Ce n'est pas toi, dit-il, qui m'empêcheras de faire une chose, si cette chose me convient. Quant à Ficard, sans ma venue, il n'aurait pas déniché le fromage que lui a procuré son cousin. Réserve ta chevalerie pour des occasions meilleures.

Frémissant, Julien l'interrompit :

— Ficard est parti. Tu ignores ce qu'il fait.

— Ficard est de retour, et je sais ce qu'il fait.

— Depuis quand ?

— Depuis ce matin.

— Tu mens !

— C'est une habitude que je te laisse.

Leurs visages s'étaient rapprochés : ils éprouvaient une envie brutale de se battre. Tout à coup Julien vit le regard de Bœhm posé sur lui. Ses bras retombèrent.

— Ah ! non ! dit-il, ce serait trop bête !... Si l'on cherche le prétexte, ce ne sera pas celui-là !

Il se remit au travail, les doigts tremblants et s'efforça de ne plus écouter. Gradoine poursuivit, s'adressant à Bœhm :

— Oui, nous lui avons rendu un fier service ! Le voilà dans le commerce, maintenant ; un commerce pas bête, qui laisse du loisir...

Bœhm eut un éclat de rire bruyant :

— Commerçant ! M. Ficard !...

— Commis voyageur, parfaitement ! Commis voyageur en pigeons !...

Bœhm répéta, emporté par un délire de gaieté :

— Commis voyageur en pigeons!... Monsieur Gradoine, vous inventez!

— Je vous jure que non. Il achète au rabais les pigeons malades ou trop vieux : son cousin les revend pour le tir, au prix maximum des oiseaux bien portants. Il n'y a pas de petits bénéfices!

La voix de Julien l'arrêta, cinglante comme un coup de fouet :

— C'est faux! M. Bonnal ne trafique pas pour le compte de la Maison!

Gradoine reprit, martelant ses mots :

— Je répète que Bonnal est fournisseur du tir aux pigeons!

— La preuve!

— Le récit même de Ficard, fait ce matin. Bonnal accompagnait Ficard dans sa première tournée, pour le mettre au courant!..

— Je t'ai défendu de prononcer ce nom!

Ils étaient de nouveau visage contre visage, leurs souffles mêlés.

Saisi d'une rage de défi, Gradoine poursuivit avec un ricanement :

— Mieux que personne, tu devrais me croire. Un homme ne regarde pas à vendre des pigeons, quand il a déjà vendu sa fille!

— Misérable!

La main de Julien s'abattit sur sa joue. Ils roulèrent sur le sol, frappant au hasard, éprouvant une volupté physique à satisfaire leur haine.

Éperdu, M. Bœhm s'était lancé vers eux :

— Vous êtes fous! Que faites-vous?

Déjà, d'un effort brusque, Julien se dégageait.

— Allons, dit-il, soyez contents! le prétexte est trouvé!

Il rejeta ensuite sa blouse, prit son chapeau et s'enfuit. Après la première stupeur, il éprouvait la colère du mâle auquel on a volé son bien. Cette fois, il voulait savoir, échapper à toutes ces hontes, faire la lumière, quitte à briser son cœur!

Surpris de le voir dans la cour, Syria se précipita vers lui :

— Vous sortez, monsieur Dartot ?

— Oui, je sors.

— Vous n'en avez pas le droit : c'est défendu !

— J'ai le droit de faire ce qu'il me plaît... Je suis malade. Il avait des yeux égarés, une démarche si étrange que Syria put croire à un accès de folie.

— C'est bon, dit-il, je demanderai à Böhm !

Julien déjà ne l'écoutait plus. Il courait vers la maison Bonnal. Il était certain du retour de Thérèse, certain qu'elle devait l'attendre. L'instinct qui l'avait poussé à abandonner l'usine contre toute règle, ce même instinct lui disait que l'heure était venue d'en finir avec ses doutes. Ce fut sans étonnement qu'il aperçut les volets rouverts, sans étonnement encore qu'il entendit le domestique lui répondre :

— M. le docteur est absent, mais mademoiselle est là...

Dès qu'il aperçut Thérèse, il devina qu'elle pensait à lui. A l'annonce de son nom, elle ne bougea point : on eût dit que depuis longtemps elle aussi s'attendait à ce qu'il parût.

— Vous ? dit-elle simplement.

— Oui, c'est moi...

Tous deux ensuite eurent l'intuition que, des mots qui suivraient, le bonheur de leurs vies allait dépendre : avant de les prononcer, ils hésitèrent, et se turent...

Thérèse, la première, revint à elle :

— Pourquoi vouliez-vous me parler ?

Ses yeux restaient fixés sur lui, très braves. Il répondit :

— Il le fallait.

— Je croyais qu'à cette heure vous étiez à l'usine.

— Je n'ai pas pu attendre.

— Attendre quoi ?

Un rayon de lumière éclaira Thérèse. Elle était d'une pâleur de cire. Julien fit un geste farouche :

— Tout à l'heure, un homme a parlé de vous ; j'étais là... Qu'a-t-il dit ? je ne sais plus. Nous nous sommes colletés comme deux portefaix. J'aurais voulu lui faire rentrer les mots dans la gorge, le tuer... Puis, j'ai couru : me voici... je veux savoir ! savoir si ce qu'a raconté cet homme est vrai... Ah ! s'il n'y avait eu que lui ! Mais, d'autres encore me l'ont répété !... Depuis dix jours, c'est une poussée d'ordures.

D'abord, je n'y ai pas cru, je ne voulais pas croire. Et puis... maintenant...

— Maintenant ? répéta lentement Thérèse.

— J'ai peur qu'ils n'aient dit vrai.

Il parlait sans suite, espérant une révolte, ce cri que jette la conscience calomniée :

— Mais défendez-vous donc ! Faut-il répéter encore ces infamies ? Votre père, de compte à demi avec la Maison ; vous-même — consciente ou non — devenue sa complice ; tout joueur, s'il est heureux, libre de vous traiter en fiancée complaisante !...

Un flot de sang monta aux joues de Thérèse. Elle répliqua d'une voix glacée :

— C'est vrai.

Les mots tombèrent avec le bruit sec d'un couperet ; et tout à coup le silence régna, silence de quelques secondes, mais qui sembla se prolonger à l'infini.

Thérèse reprit :

— De quel droit me reprochez-vous cela ?

C'était le mot de Ficard ; mais, prononcé par elle, il devenait si cruel que Julien en fut anéanti :

— De quel droit ?...

Il porta la main devant ses yeux, comme pour écarter une vision :

— Est-ce bien vous qui le demandez ? Tous vos actes, toutes vos paroles n'ont eu qu'un dessein : me prendre à cette comédie ! Malgré le luxe qui vous environnait, malgré la distance qui vous séparait du pauvre diable sans fortune que je suis, chaque fois que je venais ici, je sentais votre cœur plus proche. Depuis que je vous vois, je lis l'amour dans votre sourire, dans le moindre de vos mouvements ; et maintenant vous répondez : « C'était un jeu : de quel droit me reprochez-vous ma conduite ? »

— Il n'y avait ni comédie ni jeu, dit Thérèse : tout est vrai, vous dis-je... et cela encore, que j'aurais accepté avec joie d'être votre femme.

— C'est donc que, le métier ne donnant plus, vous tenez à changer de raison sociale !

— C'est que je veux être une honnête femme !

Elle eut un mouvement désespéré .

— Vous vous indignez parce que je ne suis pas une jeune fille comme les autres. Ah! les autres! elles sont choyées, défendues; elles n'ont qu'à se laisser vivre pour être honnêtes... Depuis que je me souviens, moi, je me vois entourée de gens sans aveu, d'êtres louches, d'aventuriers. Depuis que je me souviens, j'ai dû subir leur contact, deviner de l'existence tout ce que j'aurais dû ignorer!...

Un frisson agita son corps; elle ferma les yeux :

— Est-ce ma faute si je n'ai pas eu de mère pour me garder? si les êtres qui devaient me défendre sont les premiers à me perdre? Ah! cette boue, ce luxe douteux, ces familiarités qui blessent au plus profond de la chair! Ne voyez-vous pas que j'en ai la nausée, qu'il me faut y échapper, sous peine d'en mourir! Peut-être suis-je une fille compromise, mais pas une minute, je vous le jure, je n'ai quitté ce rêve : devenir une bonne femme, avoir un foyer et choyer des enfants!... J'ai faim d'honnêteté, comme d'autres ont faim de plaisir ou de vice. Tout à coup, vous êtes venu. Vous étiez pauvre, sans famille; vous connaissiez la rudesse de la vie, vous n'espérez d'elle que du travail et le pain quotidien. Alors, avec nos deux misères, j'ai cru possible de faire un peu de bonheur. Était-ce un crime? Ce qu'on vous a dit, je ne comptais pas le cacher : je suis loyale, mais j'espérais... j'espérais que, même après cela, vous me tendriez la main!

Elle subissait un écroulement, la détresse innommable du naufragé qui, après avoir vu un navire approcher, découvre soudain qu'on ne perçoit pas ses appels.

— Je remercie ma naïveté, répliqua durement Julien : grâce à elle, vous m'aviez jugé digne de sacrifier ma vie pour réhabiliter la vôtre!

— Qui parle de sacrifice? Deux êtres se rencontrent : ils ont le même désir de droiture et le mettent en commun; je vois bien ce qu'ils y gagnent...

— Votre passé fera-t-il aussi partie de ce gain?

Les yeux de Thérèse lancèrent un éclair :

— De quel droit parler de mon passé? J'ignore le vôtre. Vous, si rigide aujourd'hui, êtes-vous donc certain de n'avoir jamais cédé aux circonstances? Allez! le bonheur est fait

d'oublis nécessaires ! Peu importe ce que nous avons paru : ce qu'on veut être compte seul. Je le croyais, du moins ; si je me suis trompée, je ne le regrette pas !

Des larmes lui vinrent. qu'elle essayait rageusement. Son courage tombait. Tout à coup, devant ce désespoir que rien ne cachait plus, la colère de Julien s'évanouit : subitement l'oubli — cet oubli auquel il avait refusé de croire — venait, détruisait leurs phrases puériles, leurs colères, leurs aveux. Une seule chose demeurait, la jeunesse triomphante, l'éternelle séduction du bonheur qu'on désire. Il cria :

— Thérèse !

Elle lut dans ses yeux les mots qu'il allait prononcer :

— Laissez-moi ! vous ne savez plus ce que vous faites !

Mais il continua d'approcher. S'il avait remis l'aveu qui lui montait aux lèvres, l'occasion, lui semblait-il, n'en serait plus revenue :

— Thérèse ! Demain sera comme aujourd'hui ! Voulez-vous être ma femme ?

Elle lui abandonna sa main sans résister. Cette seconde décidait de leurs vies ; cependant ils n'éprouvaient pas même une hésitation, rien que la joie divine de se trouver unis après s'être crus pour toujours séparés. Ils restèrent ensuite muets, tout entiers à l'ivresse de ces fiançailles imprévues et des promesses qu'elles leur donnaient.

— A demain, ma bien-aimée ! dit enfin Julien.

Thérèse lui sourit sans répondre. Tous deux échangèrent un dernier regard de tendresse.

Il partit...

— Monsieur Dartot ! c'est une dépêche !

— Une dépêche ?

Le facteur, apercevant Julien dans la rue, et satisfait de s'éviter une course, avait couru pour le rejoindre. Il tendit une enveloppe. Julien l'ouvrit et dit ensuite sans émotion apparente :

— C'est bien, je vous remercie.

La dépêche était ainsi rédigée :

« M. Dartot, mort subitement. — GRAVIER, notaire. »

VI

Il n'éprouvait aucun chagrin, rien qu'un vide, comme si une portion de lui-même se fût détachée. Depuis longtemps, lorsqu'il songeait à son père, il n'arrivait plus à retrouver son image : il ferma les yeux : sans effort, cette image parut.

La mort, en touchant cet être lointain, l'avait fait revivre d'une vie éclatante. Julien aperçut nettement le visage de M. Dartot, son regard terne dont nul ne pouvait dire s'il était malin ou niais, ses paupières à demi baissées. Il revit sa taille noueuse, ses mains sillonnées par des lignes noires, sa blouse de fête, d'un bleu irritant et qui restait gonflée sous l'apprêt. La vision se détachait sur une perspective de collines où des moulins étaient piqués, pareils à des étoiles immobiles : l'horizon d'enfance... Julien murmura :

— Tout cela est mort !

Point de regrets, mais l'étonnement du marcheur qui au détour d'une route, et se croyant perdu, reconnaît le village qu'il habite.

Pendant l'image devenait toujours plus nette. Sur les lèvres de M. Dartot un sourire se dessina, sourire madré de paysan qui combine des affaires. Des ailes du nez au menton deux rides se formèrent, stigmate d'avarice marqué en pleine chair. La mort n'avait altéré ni la vulgarité morale ni les manières de rustaud. Et Julien éprouva un allègement : enfin ! la dernière attache aux origines était rompue. Cette catastrophe faisait de lui un sans-famille comme il l'avait souhaité ; une voix répéta au fond de lui :

« Oui, tout cela est mort, bien mort... »

A pas lents, Julien se dirigea vers son logis. A quoi bon retourner à l'usine ce jour-là ? En y rentrant, le lendemain, il annoncerait la mort de son père : cela suffirait à l'excuser. Il ne se rendait pas compte de l'atroce dessèchement de son cœur. Rien ne lui semblait changé dans son isolement.

Très calme, il écrivit à M. Gravier, notaire, pour avoir des détails. Quand il eut terminé, il se mit à rêver.

« Mort... mort... » disait la voix.

Et tout à coup, une autre répondit :

« Tu es fiancé !... »

Les deux mots évoquaient en raccourci le drame entier de la vie. Un calme délicieux descendit sur Julien.

« Comment en suis-je arrivé là ? » songait-il.

Il avait obéi à une impulsion intérieure. Subitement, et par un phénomène inexplicable, une communion s'était faite entre l'âme de Thérèse et la sienne, si intime que tout autre décision leur aurait alors paru absurde. L'exaltation passée, il mesurait l'énormité de cet engagement.

Que serait cette vie honnête dont la seule annonce avait transporté leurs désirs ? Celle qu'il avait rêvée jusque-là avait pour décor un appartement neuf, des meubles luisants, des fleurs. L'idée en était inséparable d'un confort sans luxe et pourtant raffiné. Les jours en devaient être paisibles. Cette quiétude serait la récompense du renoncement aux ambitions premières. Quand le navire stoppe, les bouillonnements du sillage s'éteignent et le miroir immobile de l'eau ne doit plus refléter que des objets immobiles.

Cette vie, de nouveau Julien l'imaginait. Successivement, il en calculait les éléments de même qu'un architecte établit un devis. Au fur et à mesure que leur liste se déroulait, une conviction s'imposait à lui : pour jouir du superflu, pour être servi, — même sans luxe, — il faut être riche !

Julien frissonna :

« Seul, je vivais comme un gueux ; à deux, que sera-ce ? »

Donc l'avenir qu'il avait choisi était celui-là : un logement de pauvre, des meubles achetés au rabais, la même chambre servant de cuisine et de salle à manger, empuantie par les odeurs de lessive ou de friture. Sa femme aurait les doigts noirs, les cheveux cendrés de poussière, la taille déformée par un métier de manœuvre. Encore serait-ce la période heureuse : car des enfants naîtraient. Tous les jours, quand il passait dans la rue, Julien apercevait les pareils : des êtres pitoyables qui semblaient déjà conscients du malheur de vivre, pauvres de santé avant même de connaître l'autre pauvreté qui achèvera de les tuer !... Et Julien voyait les mioches vagabonder, — la femme alitée sans secours, — lui-même

s'épuiser dans l'usine pour prolonger ce train de misère, jusqu'à l'heure où un Boehm quelconque, utilisant le prétexte, provoquerait la catastrophe dernière !

Il eut une révolte. Sans doute, une portion de l'humanité vivait ainsi. Cette existence qu'il prévoyait était le partage de l'immense foule anonyme qu'on appelle « les pauvres ». Cette misère abominable ceignait les villes, comme un fossé, reconnaissable aux maisons hideuses qui l'abritent, au grouillement des linges devant les fenêtres, aux odeurs moieses qui s'échappent des couloirs pour envahir la rue. Du moins, ceux qui la subissaient croyaient à sa nécessité. Lui, au contraire, n'arrivait même pas à concevoir qu'un tel sort pût être son partage ; il avait appris sur quels droits injustes reposent les bonheurs privilégiés. Entre les misérables qui n'avaient jamais rien connu en dehors de leur détresse, et le produit social qu'il était devenu, un abîme existait, la même distance infranchissable qu'autrefois entre son père et lui.

D'un mouvement brusque, Julien se leva :

— Ah ! être riche ! riche !

Il arpenta la chambre. Ce désir d'être riche, qu'il avait cru oublier, bouleversait son âme. Pour le satisfaire, il se découvrait capable d'une folie, d'un crime. Ses yeux tombèrent sur la lettre écrite à M. Gravier :

« Riche !... n'allait-il pas l'être ? »

Et l'image de M. Dartot redevint présente.

Ce n'était plus le Dartot des grands jours, rasé de frais, endimanché, mais le Dartot sordide, ayant pour unique plaisir celui de faire sonner un écu sur le marbre avant de le joindre aux écus déjà ramassés. Depuis l'origine, ce Dartot économisait comme un avare. Si modeste qu'on l'imaginât, son épargne avait duré quarante ans. Julien murmura :

— Combien pouvait-il mettre de côté par an ? Mille francs, au moins...

Cela faisait quarante mille, cinquante peut-être, grâce aux intérêts. Aussitôt, Julien ressentit un bien-être. Cette avarice, qui avait provoqué, leur brouille l'apaisait maintenant. Le mort cessait d'être ridicule. Une pitié — la première depuis l'arrivée de la dépêche — attendrit le cœur de Julien :

« Pauvre père ! comme il travaillait ! »

N'avait-ce pas été la meilleure façon d'aimer son fils que d'amasser ainsi ? Il n'avait jamais touché au moindre gain, jamais cessé d'arrondir le tas.

« Mille francs, songeait encore Julien, c'est peu. Bien cultivée, la ferme aurait dû donner trois mille ! Retrançons quinze cents, peut-être douze, reste... »

Il hésitait sur le chiffre. Qu'aurait pu faire son père de tant d'argent ? Il ne jouait pas, ne donnait à personne, n'avait point de passions, se défiait des notaires,.. Un cliquetis de métal tinta aux oreilles de Julien. Ses jambes fléchirent : aucun doute, il serait riche !

Ayant repris la lettre qu'il venait d'écrire à M. Gravier, il y ajouta d'une main fiévreuse :

« Je vous prie de me faire connaître l'état exact des affaires de mon père. Vous voudrez bien m'adresser par le même courrier, à titre d'avance, deux mille francs dont j'aurais besoin. »

Il calcula ensuite :

— Si elle part aujourd'hui, j'aurai la réponse dimanche.

Et il sortit pour la porter à la gare. Les premières lumières de la Maison s'allumaient. De longues bandes rosées flottaient dans le ciel. Se détachant sur cette féerie, la coupole avait un air étriqué et misérable. Julien tendit l'enveloppe vers elle : il n'en avait plus peur ; désormais délivré, il la défiait !

Alors, durant les heures d'attente qui suivirent, un travail sourd commença dont la vie de Julien devait dépendre. Cet argent, auquel il ne cessa plus de penser, s'emparait de son âme, allait la pétrir, en faire une âme nouvelle. Parfois un léger obstacle suffit à retenir une pierre sur la pente : vienne un choc, la pierre se détache et rien ne l'arrête plus. Avec l'argent, ce choc était venu.

Ce ne fut d'abord qu'une impression légère. Il avait passé trop brusquement d'une certitude absolue de pauvreté à l'espoir de la richesse. Il se faisait à lui-même l'effet d'un être mal éveillé, et dont les songes, se mêlant à la réalité, ont l'air de vivre. Des doutes l'effleuraient : si pourtant son père

était mort sans rien laisser? Mais, à mesure que les heures s'écoulaient, sa confiance s'affermissait. C'était certain, il serait riche, il ne pouvait pas ne pas l'être!

Riche! Ainsi, lui qui n'avait jamais disposé d'argent, il aurait une fortune, la dissiperait à sa guise!... Il eut des préoccupations étranges. Il s'inquiétait de n'avoir dans sa chambre aucun meuble bien fermé. Il lut la cote de la Bourse. Les valeurs dansaient devant ses yeux, et il s'effrayait d'avoir à choisir parmi elles. Peu à peu l'argent couvrait le monde extérieur de son rayonnement, apparaissait le baume souverain qui apaise et guérit de toutes misères.

A sa lumière, Julien maintenant interrogeait l'avenir. Cet avenir, sans doute, était encore pareil à celui qu'il avait espéré jadis. Il n'avait jamais cessé d'aimer Thérèse: il admirait toujours la faim d'honnêteté dont elle s'était vantée. Cependant, comme tout était changé! A répéter ce mot: «l'honnêteté», Julien ne se défendait plus déjà d'une imperceptible ironie. A quoi bon une vie si humble, lorsqu'on est riche? La richesse jure avec le train médiocre d'un employé, l'humiliation du sous-ordre, les besognes machinales. C'est bête ou lâche, de renoncer lorsque le hasard envoie des armes.

L'argent, qui altérait ainsi l'avenir, obligeait encore Julien à se juger... Quelle sottise! Il aurait dû rester à Paris, tenir tête à l'orage, se consoler du dénûment en escomptant sa fortune prochaine. Mais non! dès la première tourmente, il avait lâché pied, et cette fortune le trouvait à Angleur, loin de tout soutien, le cerveau rouillé, ayant gâché en deux ans le meilleur de ses efforts... Un flot de regrets gonflait son cœur. Pourquoi cet argent n'était-il pas venu plus tôt?

« Deux ans!... Que de jours perdus! »

Soudain l'idéal d'autrefois disparut: évanoui aussi, le rêve de bonheur moyen que Thérèse avait suscité. Avant même que d'être formulée, sa décision se trouva prise: il irait à Paris! L'argent dont l'attente l'obsédait servirait au départ. Si, pauvre, il avait échoué, riche il était sûr de vaincre!

Dès lors, il vécut dans une ivresse. Il s'arrêtait parfois au cours de son travail:

« Dire que je vais être riche!... »

Et il adorait en esprit cette richesse, imaginait des moyens

invraisemblables pour l'accroître. Des ferments de moralité complaisante germaient dans sa conscience. Après avoir fait de la vie une route droite longée par deux haies infranchissables, il comprenait qu'on dût parfois prendre la traverse sans trop regarder à la bouc. L'essentiel n'est-il pas d'avancer vite?

Quand Mordureux apportait des flacons, Julien comptait d'instinct :

« Encore huit voyages comme celui-ci... après, j'irai à Paris! »

Ensuite, Paris surgissait à l'horizon avec son luxe, son odeur de plaisir. Et Julien sentait en lui des appétits effrénés, un besoin de revanche pour les privations subies, pour son amour-propre blessé, pour ses maigres fêtes d'amour, pour tout ce qu'il avait envié sans le posséder, désiré sans l'atteindre.

Nul étonnement, d'ailleurs. Il avait accompli ce chemin sans peine, sans révoltes. En cinq jours, rien ne restait plus de l'être qui avait accepté de vivre à Angleur résigné, aimé Thérèse, reconnu bon de se laisser guider par des lois sociales. Un Julien nouveau s'était substitué à celui-ci, pareil au Julien de l'École, ayant mêmes ambitions, même orgueil, mais fortifiés et plus hardis. L'argent, comme un soleil, avait fait mûrir le fruit. Désormais, ce fruit pouvait quitter la branche et tomber sur le sol, à la merci du premier passant.

Ce fut le samedi, et non le dimanche, que la secousse lui fut donnée. Ce samedi soir, Julien commençait de souper quand le facteur entra.

— Un chargement pour vous, monsieur Dartot!

En même temps, il présenta un registre :

— Où faut-il signer? demanda Julien d'une voix étranglée.

Sa main tremblait. En portant la plume à l'endroit que désignait le facteur, il fit un mouvement si raide que l'encre jaillit et fit un pâté.

— Ne vous inquiétez pas, dit le facteur avec bonhomie : cela n'est rien.

Puis il fouilla dans la sacoche ouverte devant lui.

— Voilà, monsieur Dartot; à une autre fois!

Immobile, Julien regarda ce papier attendu depuis cinq

jours. En tête, quelqu'un avait inscrit, d'une grosse écriture commerciale : « Valeur déclarée : *deux mille francs* ». Les oreilles de Julien bourdonnèrent. Un flot de sang colora son visage. Il saisit d'une main crispée l'enveloppe, allait l'ouvrir, quand Gradoine, qui le surveillait, partit d'un rire mauvais : — Mâtin ! c'est toujours bon à toucher, un héritage !

Exaspéré, Julien riposta :

— Mêle-toi de ce qui te regarde !

Rageusement ensuite, il glissa la lettre dans sa poche et, ramenant son assiette, s'efforça de manger.

Avant même d'être présent, l'argent l'avait grisé : mais, cette fois, une joie triomphale le soulevait. Plus de desillusions possibles ! L'argent était là, tangible, aussi réel que la table devant laquelle Julien était assis. Il aurait voulu crier à Gradoine : « Je suis riche ! » répéter aux clients du restaurant : « Je suis riche ! ». Puisque le notaire avait devancé le délai prévu pour la réponse, puisqu'il envoyait l'avance demandée, il n'y avait pas à en douter. — son père, lui-même était riche !... Oubliant la présence de Gradoine, Julien se voyait à Paris, maître de son temps, agissant, vivant enfin ! Il ne résista plus, rejeta sa serviette :

— Tu pars ? demanda Gradoine.

— Je n'ai plus faim... j'ai besoin de marcher.

— Prends garde aux voleurs, ce soir. Les routes ne sont pas sûres ! répliqua Gradoine d'un ton railleur.

Dehors, la lumière mourait, comme si une main, derrière Graygnies, avait baissé la flamme d'une lampe. Les murs noirs des maisons renvoyaient une chaleur étouffante. En passant devant eux, on avait l'illusion d'errer dans une chaufferie d'usine, quand, laissées à elles-mêmes, les chaudières s'éteignent. La perspective noire des champs apparaissait au loin ; Julien se dirigea vers elle.

Ayant repris sa lettre, il la tournait dans ses doigts avec une joie d'avare. La rue déserte le gênait pour l'ouvrir : il voulait être encore plus seul, loin de tout regard.

Enfin les maisons cessèrent. A droite, le talus des voies continuait, mais, à gauche, la colline de Saint-Jean venait mourir tout près. Des odeurs de feuillage et de mousses fraîches arrivaient par bouffées. On eût dit que tous les par-

fums du bois déferlaient sur le sable de la route. Julien s'arrêta, savoura une dernière seconde le plaisir de l'attente, et rompit les cachets.

Des billets sortirent d'abord. Tirant l'un après l'autre, Julien en palpa le grain, regardait leurs figurines, puis les mettait dans sa poche, sans compter. Quand il n'en trouva plus, il dut encore s'arrêter avant de lire. Ses artères battaient, ses oreilles vibraient aux moindres bruits. Il éprouvait une jouissance ineffable et le regret que ce fût déjà fini.

Une pensée l'effraya :

« Si pourtant ces billets étaient les derniers ? »

Il se mit ensuite à rire. Quelle folie l'amenait à penser cette chose absurde ? Il savait bien n'avoir là qu'un acompte ! Puis il dépla la lettre écrite par M. Gravier et commença :

Vic-sur-Tarn, le 18 juillet 189...

« Monsieur,

» En réponse à votre honorée du 13 courant, je m'empresse de vous faire connaître la situation de la succession de feu monsieur votre père.

» Elle se compose à peu près uniquement de la ferme du Grand-Pré, agrandie des diverses acquisitions réalisées par le défunt. La parcelle des Terres-Blanches est encore grevée du privilège du vendeur, votre père n'ayant acquitté qu'une portion du prix. D'autre part, votre père a été amené à contracter divers emprunts hypothécaires. Je vous enverrai la situation exacte, aussitôt après avoir levé et dépouillé l'état.

» Je ne dois pas vous dissimuler que le prêteur exige un service ponctuel de ses intérêts, et qu'il serait difficile de le subroger : c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous ne pouvez exploiter vous-même le Grand-Pré, de le réaliser le plus tôt possible. Je m'efforcerai de trouver un acquéreur amiable afin de vous éviter les frais et les risques d'une vente judiciaire.

» Nous arriverons ainsi à éteindre complètement le passif hypothécaire, et il vous restera, les droits de succession et tous frais payés, un petit reliquat.

» Je vous adresse sous ce pli les deux mille francs que

vous me demandez et dont vous voudrez bien m'adresser un reçu en due forme.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma considération.

» GRAVIER,

» notaire. »

Ah ! comme en termes précis M. Gravier expliquait bien l'aventure ! Pour la centième fois peut-être, il racontait cette histoire, — histoire classique du paysan que dévore la passion de la « terre ». Sans cesse, le vieux achète, paie des acomptes, s'acquitte des intérêts du mieux qu'il peut. En vain la dette s'accumule : têtue, il s'obstine, espère toujours de la récolte prochaine une libération qu'elle ne donne jamais. Puis, quand, harassé, il succombe, si aucun mâle n'est là pour continuer l'œuvre, ou si parmi les gars il se trouve un mineur, le notaire se présente, disperse le trésor au vent d'une enchère forcée, et le résultat de toute une vie disparaît, butin de choix pour les marchands de biens et les robins !

D'un geste égaré, Julien sembla vouloir embrasser les champs étalés devant lui :

— Dire que maintenant j'en possède, qu'ils sont à moi, et qu'ils m'échappent !

Il ne savait ni leur emplacement, ni combien ils valaient, mais, à la pensée de les vendre à perte, il se trouvait dépouillé, volé...

Une seconde alternative restait : garder ce bien si péniblement acquis, prendre la place devenue vide, et, les sabots aux pieds, achever le sillon commencé. En échangeant sa misère contre une misère pareille, peut-être arriverait-il après quinze ans à éteindre les dettes paternelles...

Tout à coup une colère folle emporta Julien, il cria :

— Tous pareils, les paysans !

Des mots dansèrent dans sa cervelle, mais il n'en comprenait plus le sens. Apercevant un tas de pierres, il s'assit dessus, et se cacha la tête dans ses mains, comme si l'obscurité ainsi faite devait le séparer du monde.

Aussitôt le passé l'obséda. Devant Julien ces deux vies si lointaines se déroulèrent, côte à côte : la vie d'employé famé-

lique et demi-bourgeois que, lui, avait menée, et celle de l'autre, le paysan grossier, toujours en quête d'affaires louches ou de menus profits. Des deux, laquelle était la meilleure ?

A l'un, on avait ouvert l'esprit, affiné les sens ; patiemment, la plante saine arrachée du sol avait été mise en serre, greffée de branches malades, mais d'espèce rare. Ce travail de vingt ans aboutissait là : une façon de contremaître ayant le seul droit dérisoire de garder ses mains blanches !

Le second avait ignoré les délicatesses de l'âme : il ne s'était soucié ni des élégances intellectuelles, ni des problèmes de la morale. Lui aussi, pourtant, avait été payé d'étrange sorte : sa vie sordide, partagée entre l'effroi de la grêle et les ivresses de cabaret, aboutissait à la ruine, en fin de compte, comme la première.

Julien eut un haussement d'épaules désespéré : paysan ou contremaître, le sort était le même.

Telle était cependant la tare de son âme que, pouvant choisir, — mis en demeure par le hasard de rester l'un ou de remplacer l'autre, — il n'hésitait pas, et préférait garder les mains blanches.

« Si je rentrais là-bas, songeait-il, j'aurais toujours de quoi manger. Plus de besoins superflus. Je serais un paysan... »

Il s'interrompit :

— Un paysan !

Il revoyait le visage des gamins, ses compagnons d'autrefois, ceux des gens qui avaient assisté à son enfance. Il imaginait leurs gouailleries : « Comment ! il est revenu ! C'est bien la peine d'être un monsieur ! »

Puis c'étaient les séances à l'auberge, les finasseries de vendeur. Un haut-le-cœur le souleva :

— Jamais !

Il devait raisonner mal. Une autre issue existait. Pouvait-il en être là qu'il fallut choisir entre ces deux misères ? Il fallait relire la lettre de Gravier, et il la chercha pour la méditer, dut, avant de la trouver, tirer de sa poche les billets qu'il y avait mis...

Alors il demeura stupéfait. Il regardait ces billets, les compta. Deux mille francs, qui n'étaient même pas à lui ! Une aumône, en face de ses besoins. Jamais il n'avait si

bien compris l'inutilité de l'argent quand il est ainsi en petite somme. Il eut envie de jeter celui-là et se releva, exaspéré.

Aucun frisson n'agitait l'air. Le ciel avait pris un ton de cendres froides. Deux femmes suivaient le ruban clair de la route et se dirigeaient vers Angleur. Le bruit de leurs pas arriva jusqu'à Julien tant le silence était profond. Inquiet, Julien les examinait, quand il tressaillit, croyant reconnaître Thérèse.

Thérèse!... Depuis l'heure décisive où l'amour avait confondu leurs projets, il n'avait pas cherché à la revoir. En lui faisant part de la mort de son père, il s'était excusé de ne pas venir avant le dimanche. Ensuite il l'avait oubliée. L'argent, qui modifiait son âme, semblait avoir du même coup éteint sa passion. Tout à l'heure encore, dans l'atroce crise qu'il traversait, la pensée de Thérèse ne lui était même pas venue. Soudain elle arrivait...

Aucun doute : c'était bien elle, escortée par une servante. Elle marchait la tête basse, souriant peut-être au rêve d'avenir que, grâce à Julien, elle comptait réaliser. Julien eut envie de fuir pour ne pas troubler ce bonheur qui rayonnait ; mais une force l'entraîna, il approcha.

Elle retint un cri :

— Vous m'avez fait peur !

Puis, apercevant les traits de Julien, ses yeux se voilèrent :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Un malheur encore.

— Peut-il y en avoir un, après la mort de votre père?...

— Ah ! il s'agit bien de mon père ! Nos projets sont détruits !

Les joues de Thérèse devinrent blanches :

— Les miens n'ont pas changé. C'est donc...

— C'est donc qu'après m'avoir condamné à la vie que je mène, mon père a complété son œuvre !

Il continua, hauchant les mots et presque à voix basse :

— Vous ne comprenez pas ? Vous vous imaginiez que je le regrettais, que toutes mes pensées allaient à ce mort que j'aurais dû aimer. Eh bien, non ! je le haïssais, je le hais !... Pour satisfaire sa vanité, il a empêché que je ne fusse pareil à lui, un paysan !... Car c'était un paysan, vous entendez bien ? Il

portait des sabots. marchait dans le fumier, labourait derrière ses vaches. C'était un paysan n'adorant que la terre et le gain qu'elle procure. Il se souciait moins de moi que des animaux attachés dans son étable. Le jour où il m'a cru en état de gagner ma vie, il est venu m'arracher le peu d'argent qui m'était nécessaire. Il l'a pris, vous dis-je ! comme un voleur, furieux seulement de ne pouvoir emporter plus. Il aurait vendu mes meubles, vendu son fils pour en faire profit ! Du moins, cet argent devait me revenir. « Plus tard, me disais-je, ce sera mon tour. » Sans cet argent, aurais-je seulement osé vous aimer ? Il était le bien-être que je comptais vous offrir. Depuis cinq jours, je rêvais de la surprise qu'il vous donnerait... J'avais encore oublié mon père ! Grâce à lui, je n'aurai rien : je reste pauvre ! pauvre à en crever de honte !

A mesure que Julien parlait, sa voix montait. Grisé par la colère, il n'avait plus conscience de mentir.

— Ainsi, ce n'est que cela !

Thérèse avait écouté avec une sorte d'épouvante. Était-ce bien le Julien qu'elle avait cru connaître ? Qu'y avait-il de commun entre cet homme qui blasphémait contre son père et l'être généreux qui avait offert de partager avec elle sa vie de travail et de droiture ?

Thérèse reprit :

— Vous êtes pauvre. Avant de vous aimer, me suis-je informée chez un notaire de votre fortune ? Sais-je seulement si mon père me donne une dot ?... S'il n'y a jamais que l'argent pour détruire nos projets, rassurez-vous, nous serons heureux ! La misère même ne m'effraye pas.

— Ne jugez pas ce que vous ignorez !

— Elle vaut mieux que certaines richesses : je suis payée pour la désirer presque !

— Je le suis pour la connaître !

Brusquement, ils se turent. Cet emportement avait découvert le fond de leurs âmes. Prises de l'effroi d'être dupes, elles ne se reconnaissaient plus, mais se cherchaient encore. Recherche tragique ! La servante, se tenant à l'écart, les avait quittés. Partout le calme auguste de la nuit. Le bois aussi faisait silence, comme s'il voulait permettre à leurs cœurs de s'entendre mieux.

— A quoi pensez-vous ? dit enfin Thérèse.

Il répliqua lentement :

— Je pense que, depuis une heure, je n'ai plus le droit de vous aimer.

— Qui vous l'a retiré ? fit-elle d'une voix brève.

— Je ne puis plus assurer votre vie.

— Nous travaillerons.

— Même en travaillant, serons-nous certains de vivre !

— Vivre n'est rien. Il suffit d'agir comme on doit.

— Ou comme on peut... Ne le savez-vous pas ?

Elle recula :

— Ah ! vous êtes cruel !...

Et le silence recommença, silence adorable de la nature qui semble évanouie, où la souffrance humaine ne trouve pas d'échos. Ils l'écoutaient passionnément.

Des pas résonnèrent. Un homme approcha d'eux. Julien fit un geste de surprise.

— Vous le connaissez ? demanda Thérèse.

— Mordureux, un de nos ouvriers.

Un paquet à la main, Mordureux continuait d'avancer. Lorsqu'il passa près d'eux, il évita de les regarder. Julien se rappela soudain le récit de Gradoine.

— C'est bien à la gare qu'il va.

— Est-ce qu'il quitte le pays ?

De la main, Julien désigna la Maison :

— Celle-ci lui est fermée, mais d'autres sont ouvertes. Il va les chercher...

Les yeux de Thérèse s'enflammèrent.

— Celle-ci ou les autres, je ne fais point de différence !

— Pourquoi me dites-vous cela ? interrompit Julien.

— Parce qu'il y a des heures où j'ai peur de tout.

Elle le regarda longuement, puis s'efforçant de paraître gaie :

— Je suis folle ! Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir.

Julien tressaillit :

— En êtes-vous certaine ?

Elle eut un triste sourire :

— Dieu merci ! les *pauvres* n'ont rien à y faire.

Puis, comme il ne répondait plus, elle ajouta :

— La domestique doit s'inquiéter, je ne puis rester. Adieu et... à demain !

A demain ! Le mot sonna lourdement et mourut. Peut-être, en le disant, Thérèse eut-elle conscience que ce lendemain fixerait sa destinée. Julien, lui, n'entendit pas. Il écoutait de nouveau la phrase étrange : « Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir... » En même temps, il revoyait Mordureux se diriger vers la gare, Mordureux portant à Spa sa misérable paye d'ouvrier, puisqu'à Angleur la Maison n'en voulait pas.

Un grand cri jaillit de son être : jouer ! jouer ces deux mille francs qui ne servaient à rien et pouvaient encore le rendre riche ! jouer une seule fois et décider ensuite de l'avenir !

Ce fut une folie subite. Il avait oublié Thérèse, ses scrupules, ses haines. Rien ne survivait en lui que le désir effréné de l'or libérateur, de cet or qui se donnait au premier venu, sans mérite, sans peine.

Julien regarda autour de lui. La route était vide. Thérèse était partie. Au-dessus d'Angleur, qu'incendiaient les feux d'usine, au-dessus des bois que des reflets livides décomposaient, la Maison s'élevait, rayonnante, et semblait appeler Julien vers la gare...

VII

Un ciel épais, des nuages bas qui fauchaient à mi-hauteur les cheminées et les collines. L'averse commença...

A mesure que les gouttes se resserraient, le voile gris du ciel descendait encore plus bas, se rapprochait de la bouillie noire formée par le sol, le rejoignit. On ne distinguait plus ni maisons ni église. La plainte de la pluie couvrait la sonnerie des cloches pour la messe, le grondement des trains, le halètement des usines. Tout disparut.

Madame Rollet, qui balayait la chambre de Julien, songea aux pieds boueux qui saliraient ses carreaux :

— Fichue journée !

Au même instant, la clef tourna dans la serrure. Julien entra.

— Vous êtes encore là ?

Il s'arrêta, irrité de trouver quelqu'un chez lui. Ses vêtements trempés laissaient couler des gouttes sur le sol.

— Ah ! bien ! monsieur m'a fait une jolie frayeur ! Découcher deux nuits, sans même prévenir...

Il répondit rudement :

— Vous pouviez vous épargner cette inquiétude.

— Et quand, ce matin, j'ai pensé qu'on était au lundi, que vous ne reveniez pas pour votre usine...

— Vous avez craint de n'être pas payée... C'est bien : laissez-moi.

Il avait un ton impérieux, des yeux fixes. On eût dit un homme ivre qui s'efforce de rester droit. Voyant que madame Rollet ne s'en allait toujours pas :

— C'est bien, vous dis-je ! Allez-vous-en, je n'ai besoin de rien !

Ensuite, il attendit, l'écouta descendre l'escalier. Au dehors, le clapotement de la pluie continuait. Cela donnait l'idée d'une vie mystérieuse répandue partout. Un gravier entraîné par l'averse tomba sur le chéneau et fit tressaillir Julien. Il avait peur de tout, n'osait ni compter son butin, ni le garder sur lui. Brusquement, il ferma la porte à double tour, s'approcha de la table, et, décidé, vida ses poches...

Il en tira des louis, des louis à poignées, tout un trésor que ses deux mains crispées n'auraient pu renfermer.

Puis, ce furent des billets de banque, certains si froissés qu'on les eût pris pour des papiers de rebut, d'autres en liasse, ceux de mille francs pêle-mêle avec ceux de cinquante ou de cent... Jetés au hasard, ils formaient un tas sordide.

Plus ce tas montait, plus Julien s'acharnait. Il chercha de nouveau, fouilla son gilet, son pardessus. Des louis s'étaient égarés parmi son trousseau de clefs : quelques-uns, s'échappant, roulèrent sur le carreau. Les pièces jaunes avaient l'air de feuilles mortes sur un amas d'ordures. A un moment, un papier soigneusement plié en quatre tomba sous la main de Julien. C'était la lettre de M. Gravier. Julien ne la reconnut

pas et la jeta sur le reste, comme si, elle aussi, faisait partie de cet énorme gain !

Lorsqu'enfin il ne trouva plus rien, il s'arrêta, regarda cet or, puis y plongea ses mains, le remua, le fit sonner. Aucune illusion :

— Tout cela, dit-il d'une voix sourde, tout cela, c'est bien à moi !...

Le sol ensuite parut céder sous lui, et, à demi évanoui, il tomba sur un siège.

Il tentait de rappeler ses souvenirs. Comment avait-il vécu depuis quarante-huit heures ? Il se voyait emporté dans le train, arriver au milieu de la nuit, rôder sans but dans la grande rue de Spa. Il se voyait encore, le dimanche, demander à quelle heure le Cercle s'ouvre, exaspéré d'attendre jusqu'à midi. Il retrouvait aussi la salle des jeux avec ses ors ternis, ses glaces malpropres, son odeur fade. Mais, parvenue là, soudain la mémoire de Julien défaillait. Elle ne lui rendait plus que des impressions fugitives : une minute où, des deux mille francs apportés, quarante seulement étaient restés... subitement, le râteau amenait devant lui une telle quantité d'or qu'il ne parvenait plus à l'évaluer... enfin l'ivresse ! Il ramassait des pièces machinalement, laissait uniquement sur le tapis ce qu'il n'arrivait pas à faire entrer dans sa poche. Il n'était parti qu'à la fermeture des portes. Dans la rue, une femme l'avait accosté : il n'avait pas compris ce qu'elle disait...

Comment s'était fait le retour ? Après quelles attentes dans les gares était-il revenu dans cette chambre ? Il ne savait plus. Les idées se choquaient dans son cerveau. Ses paupières s'abaissaient, alourdies par deux nuits sans sommeil. Il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il eut un sursaut de frayeur. Si on l'avait volé... ! Non, le tas était bien à la même place... Puis il se moqua de lui-même. Décidément, il n'était pas encore habitué au voisinage de l'argent ; il s'y ferait ! Le repos avait dissipé son vertige. En revanche, son extase recommença : c'était une sensation de liberté. un hymne de délivrance, la joie de ne plus songer au lendemain. Ainsi, tout cela lui appartenait, à lui qui n'avait jamais eu mille francs

d'avance ! Il avait travaillé dix-sept ans ; pendant dix-sept ans, il avait cru à la justice, à la toute-puissance du droit, toujours bercé d'espoir, toujours berné ; dans un accès de fièvre, il sautait les barrières : aussitôt le miracle avait lieu !

Il tenta d'évaluer son gain : trente mille, quarante peut-être... mais son esprit s'égarait encore. Il se leva, saisit le pot égueulé qui servait à sa toilette, et plongea sa tête dans l'eau froide. Il empila ensuite les pièces, superposa les billets de même valeur et compta.

Seuls les doigts agités indiquaient son émotion. Il calculait :

— Sept cents... huit cents...

En arrivant à quarante mille, il frémit. Le tas semblait intact. Par hasard, aucun billet de mille francs n'était venu sous sa main. Il en aperçut une liasse, puis une autre. La gorge serrée, il continuait :

— Quatre-vingt-huit... quatre-vingt-douze... cent mille !

Des vapeurs montaient de cet or remué. Il le trouvait doux à toucher. Il aurait voulu le porter à ses lèvres, l'adorer. Arrivé aux derniers louis, il dit enfin :

— Cent seize mille trois cent vingt...

Un délire suivit. Il avait besoin de crier sa fortune inouïe. Qu'allait-il faire de tant d'argent?...

Au même instant, un coup sec retentit à la porte. D'un bond, Julien se dressa. Qui pouvait venir ? L'heure de l'usine était passée depuis longtemps. Tout le monde ignorait qu'il fût de retour. De nouveau, la pensée d'un vol possible le fit blêmir de peur.

On frappa un deuxième coup.

— Qui est là ? cria Julien, s'efforçant de reconnaître la voix.

— C'est moi, Ficard !

— Comment, c'est toi et tu ne le dis pas !

Il respira, exaspéré par cette angoisse inutile. Mais, avant de bouger, il regarda son or, craignit qu'il ne tentât Ficard, et, jetant son manteau sur la table, le recouvrit.

— Ouvre donc ! répéta Ficard.

— Eh ! mon cher ! il fallait te nommer tout de suite, j'aurais pu ne pas répondre ! répliqua Julien qui tournait la clef.

Ficard entra.

— Est-ce vrai que tu as fait sauter la banque ? demanda-t-il, sans même songer à expliquer sa disparition.

— Qui a dit cela ?

— Une dépêche adressée à mon cousin Bonnal.

Julien fit un geste de colère

— Non, ce n'est pas vrai.

— Parbleu ! je le savais bien, tu n'as pas joué !

— Au contraire, j'ai joué.

— Et tu as gagné ?

Julien laissa écouler une seconde avant de répondre :

— Un peu plus de cent mille...

Le visage de Ficard devint radieux :

— Cent mille francs !

— Prends garde ! fit Julien.

Du coude, Ficard avait effleuré le pardessus étalé sur la table. Il recula, sans comprendre le souci de Julien pour ce vêtement.

— Alors, tu quittes la boîte ?

Julien haussa les épaules.

— Est-ce que tu m'y vois restant pour le plaisir ?

— En ce cas, je vais pouvoir te remplacer !

Ficard leva les bras :

— En voilà une chance !

— Rentrer à l'usine ! Toi !

— Au traitement de début, ils ne demanderont pas mieux. Ils savent bien que le prétexte n'était pas sérieux, et, à tarif égal, n'est-ce pas ? on préfère encore un homme que l'on connaît.

— Tu es fou !

— Que veux-tu ! je suis fait pour les besognes régulières et invariables. Pour réussir dans le monde, il faut de l'aplomb, du sens pratique... Regarde-moi, ai-je l'air d'un homme pratique ?

Il avait analysé son état en bon physicien et, l'expérience terminée, procédait aux conclusions. Après le court essai de vie active qu'il venait de tenter, il était fixé sur son cas.

— Du moins, à l'usine, plus de soucis quand on a passé devant Syria. Dès que j'ai franchi la porte, ni lui ni Böhm

ne peuvent plus m'atteindre. Lorsque j'y étais, je travaillais à mon livre...

— Ton livre! dit Julien avec un sourire de pitié : est-ce en calculant des intégrales qu'on reconquiert sa liberté?

Ficard se retourna :

— Il est possible que mon livre ne paraisse pas, — dit-il sèchement, — et encore qu'il ne serve à rien : mais on ne tient jamais qu'à l'inutile ou au superflu. J'ai mis là mon plaisir : cela me suffit. Ah! quand j'aurai fini!...

Ses yeux brillèrent. Il ne songeait qu'à cette œuvre où, l'une après l'autre, toutes les notions physiques contemporaines étaient discutées et niées, où l'analyse était accusée d'altérer chaque fait dès qu'elle tente de l'exprimer. Cette destruction méthodique était sa manière à lui de se venger de la vie.

— Ah! quand j'aurai fini, tu verras!...

— En attendant, interrompit Julien, je me demande ce que tu fais ici?

— Pourquoi cette demande?

— Au lieu de me raconter des songes creux, ne devrais-tu pas être chez le directeur? D'autres peut-être ont déjà réclamé ma place!

Ficard tressaillit :

— Tu as raison. Je ne sais plus ce que je dis. C'est le bonheur qui veut cela... A ce soir!

Arrêté sur le pas de la porte, il partit d'un rire léger, presque triste :

— Tout de même, quand nous regardions la Maison, il y a quinze jours, aurions-nous jamais prévu?...

Julien répliqua lentement :

— Si l'on prévoyait, quel intérêt aurait-on dans la vie?

Puis le silence reprit dans la chambre. La pluie avait cessé. Des gouttes échappées du chéneau s'écrasaient, à intervalles réguliers, sur l'appui de la fenêtre. Leur bruit mat, pareil à celui d'un balancier, comptait le temps. Julien avait oublié déjà cet intermède : il sourit à l'ivresse qui allait recommencer, et, relevant le manteau, découvrit son or.

Il éprouva un choc. Il ne le retrouvait plus pareil :

« Comment! il n'y a que cela! »

Un voleur invisible avait dû en dérober une moitié. Les louis avaient perdu leur éclat. Un vernis de crasse miroitait sur les billets. Rien n'était changé cependant ; rien, sinon Julien, dont la fièvre tombait.

Il ouvrit sa commode, jeta son trésor sous une pile de linge et, rageusement, ferma le tiroir.

La réalité brutale avait chassé le rêve. Dégrisé, Julien analysait ce chiffre — cent seize mille — qui, au début, semblait colossal. Cent seize mille — moins de quatre mille francs de rente ! à peine de quoi vivre... Qu'est-ce qu'on peut faire avec quatre mille francs de rente ?

« Quatre mille ! pas même le moyen de se payer un domestique ! Pour acheter seulement un mobilier convenable, deux ans de revenu seraient nécessaires !... Et il s'était cru libéré, maître de l'avenir ! »

— Si, du moins, j'étais resté là-bas ! Ficard aurait dit vrai : je faisais sauter la banque !

Ce mot : « la banque », évoquait en lui l'image de sommes fabuleuses, capables cette fois de satisfaire tout désir. Mais, au lieu de rester, entraîné par une timidité imbécile, il s'était sauvé dès le premier gain, comme si la chance, après avoir tourné, ne devait pas lui rester fidèle encore vingt-quatre heures !

Il répéta :

— Quatre mille francs !

De même que la veille, après la lecture de la lettre du notaire, la conviction de retomber en pleine misère l'étreignit. Était-ce avec cela qu'il élèverait des enfants, paierait les toilettes de sa femme ? Ah ! le mariage ! encore un luxe accessible aux millionnaires ! Quant aux gueux de sa trempe, plutôt que de s'y résoudre, mieux valait pour eux se jeter en Meuse, avec une pierre au cou !

— Me marier ! allons donc !

Lui qui n'avait pas même pu jadis se payer une maîtresse qu'il aimait, comment avait-il songé à se payer des mioches par-dessus le marché !.. Sans doute, il avait aimé ou cru aimer Thérèse. Passion de tête, roman du jeune homme pauvre que l'ennui submerge. Bonnes pour les séances de l'usine, ces divagations plaisantes ! La pensée vagabonde, le

cœur s'exalte, l'imagination entonne un dithyrambe. et les heures passent. Mais aujourd'hui, l'usine était loin. En dépouillant la blouse, il fallait renoncer aux chimères. Quant aux souffrances que provoquerait sa décision, inutile de s'en soucier : ne savait-il pas de reste qu'elles n'ont rien de mortel ?

Il haussa les épaules :

« Après tout, elle voulait que je choisisse, je choisis... »

— Peste ! on pourrait attendre longtemps que tu daignes accueillir les visiteurs ! dit une voix derrière lui. — Tu as beau laisser ta porte ouverte, l'argent ne te rend pas plus aimable !

Julien se retourna et reconnut Gradoine :

— On frappe avant d'entrer, fit-il tremblant de colère : nous ne sommes plus ici au laboratoire, mais chez moi !

— Pas brillante. la boîte. répliqua Gradoine inspectant la chambre : je pense que tu vas changer cela ?

— Tu pourrais aussi enlever ton chapeau, riposta Julien d'un ton coupant.

— C'est trop juste.

Gradoine obéit avec une affectation de respect et s'approcha d'un siège.

— Inutile de t'asseoir. N'as-tu pas compris que tu dois t'en aller?... Je suis ici le maître : j'y reçois qui me plaît.

— Avant de partir, cependant, j'espère que tu m'offriras l'argent dont j'ai besoin.

Julien répéta :

— L'argent dont tu as besoin ?...

— Peu de chose : soixante-douze francs. Tu n'en es plus, dit-on, à tenir compte de ces misères.

Julien s'avança d'un pas vers Gradoine.

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, dit-il, va-t'en !

— Je ne plaisante pas : je réclame. C'est bien différent.

— Je te dois quelque chose ?

Les lèvres de Gradoine tremblèrent :

— Il m'importe peu que tu détrousses les riches : c'est œuvre de justice et tous moyens sont bons. Mais hier, à cette table où tu volais ton argent, Mordureux perdait le sien...

— Eh bien ?

— Eh bien, tu vas rendre !

Julien éprouva une seconde d'effarement. Il regardait Gradoine, se demandant quelle folie s'emparait de lui.

— S'il y a un voleur ici, dit-il enfin d'une voix glacée, ce n'est pas moi : je n'ai jamais pris, que je sache, la place d'un camarade, encore moins son argent.

Brusquement, Gradoine était devenu très pâle :

— Tu vas rendre, te dis-je ! Toutes les économies de Mordureux ont passé dans ta poche. Je les en ferai sortir !

— Essaye !

Gradoine reprit, exaspéré :

— Tu vas rendre !

La haine qui, une fois déjà, les avait fait se colleter, serrait de nouveau leurs poings, mélangeait leurs haleines. D'un mouvement rude, Julien saisit les mains de Gradoine, et, visage contre visage :

— Allons, pas de bruit ! répliqua-t-il. Ce que tu dis est niais. Tu n'obtiendras rien de moi. On ne vole pas à la roulette : on a la chance ou la guigne, et c'est tout. J'ai gagné : tant mieux pour moi. Mordureux est décavé : tant pis pour lui. Il ne mérite même pas une aumône ! C'est un joueur. Si on lui donnait dix francs, il se priverait de manger, et, le samedi suivant, irait encore les perdre !

Gradoine fit un effort violent pour se dégager ; Julien serra ses mains à les briser :

— Ah ! je devine ce que tu vas me répondre : la corruption de l'argent ; le premier venu, dès qu'il trouve un trésor, perd toute conscience et devient un misérable... Garde la tirade pour un autre auditoire ! Si tu étais devenu *riche*, tu comprendrais : car je suis *riche ! riche !* et je m'en fais gloire ! Je le suis parce que je l'ai voulu. Je le serai plus, parce que je le veux encore. Pour être *riche*, il suffit de vouloir. Toi, avec tes injures, tes colères, tes rêves d'une société chimérique où chacun aurait son aise et rien à faire, tu n'as jamais eu cette volonté. Tu te contentes de crever d'envie, dès qu'un autre réussit. Eh bien, crève ! Ça ne me gêne pas !

Un éclat de raillerie méchante illumina ses yeux :

— Et maintenant, sors d'ici. Il est inutile d'insister ou de se battre. Tu sais que tu n'es pas le plus fort. Mieux vaut

descendre l'escalier de plein gré que poussé par les épaules !

En même temps, il obligeait Gradoine à reculer, l'amenait vers la porte, l'abandonna enfin. Celui-ci fit un geste farouche :

— Nous nous reverrons !

— Quand tu voudras !

Gradoine recula encore, parvint à la première marche :

— Et, cette fois, je ferai justice !

— Ou tu me supplieras de venir à ton aide ! répondit Julien faisant claquer la porte.

Puis, seul, il attendit que Gradoine eut quitté la maison. Il obéissait maintenant à cette voluptueuse exaltation que donne la lutte. Il avait repris conscience de ses désirs ; l'avenir, qui s'était dérobé tout à l'heure, venait de reparaitre. Il s'agissait bien de vivoter d'une rente ! L'argent qu'il avait là était la semence. A lui de la jeter dans le sol et de cueillir la moisson. Julien regarda le tiroir qui renfermait sa fortune :

« Quatre mille francs de rente, alors que cent mille risqués à bon escient doivent se doubler chaque année ! »

Un sourire découvrit ses dents aiguës :

« Quatre mille francs ! quelle bêtise ! J'aurai des millions ! »

Il tendit les bras comme si déjà ces millions venaient à lui, et il appela :

— Madame Rolleu !

Que faisait-il dans cette chambre ? Il fallait partir tout de suite pour Paris, partir sans une minute de retard !

— Madame Rolleu ! je m'en vais. Je quitte Angleur. Servez-moi à déjeuner, là, et réglez votre compte !

Pêle-mêle, maintenant, il jetait dans une valise des vêtements d'ouvrier, du vieux linge d'École, une garde-robe misérable, usée, qu'il n'avait jamais renouvelée depuis Paris. Affolée, madame Rolleu installait un couvert.

Ayant enfermé son argent dans un mouchoir, à la manière des paysans, Julien le mit devant lui, sur la table, et commença de manger. Le soleil avait percé les nuages. Des trains sifflaient éperdument. Il semblait que la nature entière voulût fêter son départ.

Julien dévorait joyeusement. En même temps qu'il conten-

tait sa faim, il en sentait une autre exciter ses nerfs et réclamer des festins de meilleure sorte. Comme Angleur était déjà loin de lui, loin de lui cette comédie à laquelle le hasard l'avait condamné pour deux ans !

Était-ce bien lui, Julien, qui avait donné dans le panneau du ménage besoigneux, songé sérieusement à se payer une protestation vertueuse contre les abus sociaux ? Était-ce bien lui qui avait aimé Thérèse ? Il jugeait à sa valeur désormais un tel emportement : flambée de jeunesse, qu'éteindrait la première fille venue.

— Parbleu oui ! une fille !... Jolie besogne, j'allais donner ma vie pour revernir sa vertu !

Et il voyait encore Gradoine : posant pour l'ouvrier, celui-là, et n'étant plus déjà qu'un ingénieur déclassé ; toujours à la limite de deux mondes, impuissant enragé d'envie. Puis Ficard : rêveur sans volonté, jonglant avec des équations comme d'autres jouent au bilboquet, pour se distraire. Enfin les comparses : Bœhm, têtue et inepte, qui exécutait gratis les besognes basses de l'usine ; Mordureux, l'ouvrier modèle qui avait évité jusqu'au bout l'estaminet pour succomber en fin de compte devant un tapis vert.

Tous étaient pareils, sans énergie, sans rôle apparent. Vers quels buts mystérieux cheminaient leurs vies ? Quelle différence avec Julien, qui, même aux pires heures, avait rêvé la conquête du pouvoir social !

Mais, en levant les yeux, Julien aperçut la Maison : brusquement, un mot de Ficard lui revint en mémoire :

« Détruire, c'est agir ; détruire plus, c'est agir mieux ! »

Détruire ! n'était-ce pas le plus clair de l'effort de tous ces inutiles ? L'un, méthodique et très savant, ruinait, en guise de passe-temps, cette science positive à laquelle la raison s'attache désespérément. L'autre, anarchiste et ignorant, ruinait autour de lui les notions de bien et de mal, vague religion naturelle qui succédait à la religion morte : il se bornait pour cela à en nier l'existence sans donner aucune preuve, et inlassable dans sa négation, entraînait la conviction, à force de la solliciter. Et comme le troisième montrait bien l'absurdité des hiérarchies, la vanité de cette autorité sur laquelle toute société se fonde ! imbécile, qui s'imaginait

diriger la besogne, alors que, vieilli dans la routine, il ne soupçonnait pas les méthodes nouvelles; officiel moucharde incapable de conduire la machine et qui pourtant se mêlait d'en critiquer la marche!

Oui, tous, conscients ou inconscients, tous ils arrivaient au même résultat. C'était bien la loi proclamée par Ficard : ils détruisaient sans savoir pourquoi, simplement par instinct. Julien lui-même en conquérant ses millions, n'allait-il pas faire comme eux? Dans la bataille qu'il se préparait à livrer, que de ruines dont il acceptait joyeusement la responsabilité, pourvu qu'elles le rendissent plus riche!

Déjà l'approche de cette bataille le grisait. En hâte, il prit son argent, sa valise, et descendit. Il ignorait à quelle heure partait le train pour Paris : qu'importe! il irait d'abord à Liège, finirait sa journée partout ailleurs que dans ce pays où il avait souffert. En arrivant à la gare, il voulut encore le regarder, graver dans sa mémoire le paysage noir d'Angleur, ces usines, ces maisons de deuil, ces cheminées fumantes. Il se rappelait un matin brumeux où, à la même place, il avait débarqué d'un compartiment de troisième et contemplé cet horizon. Qui lui aurait alors prédit sa fortune?

Une joie éperdue souleva son cœur :

— Cette fois, dit-il, je prendrai les premières!

Le cri de Gradoine, s'installant à la place de Ficard, lui vint ensuite aux lèvres :

— A chacun son tour!

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

(*La fin au prochain numéro.*)

AVANT ET APRÈS IÉNA¹

Mai 1806.

Nous sommes à Schwandorf, sur la Nab, dans le palatinat de Bavière, cherchant à passer notre temps le moins tristement possible. Nous avons été, il y a deux jours, faire une visite à une princesse de nos environs qui parle français. Elle avait invité beaucoup de monde, et nous sommes restés chez elle jusqu'à onze heures du soir, sans nous amuser prodigieusement. L'hôte du colonel est un jeune homme de vingt-deux ans qui a beaucoup de terres et de châteaux dans ces environs ; il n'est pas marié et fait ce qu'il peut pour nous récréer. Avant-hier, nous avons joué à la bague, sur nos chevaux, dans un manège découvert qui est dans son jardin ; en faisant sauter une barrière à mon cheval, j'ai voulu éviter une

1. Le premier volume des *Notes et Souvenirs* du vicomte Marie-Antoine de Reiset, qui paraîtra prochainement, par les soins de son petit-fils le vicomte de Reiset, raconte, au moyen de ses lettres intimes et de ses notes personnelles, la première époque de cette existence agitée et remplie : sa première enfance, son engagement volontaire aux grenadiers du Haut-Rhin, les campagnes révolutionnaires à l'armée de Sambre-et-Meuse, la campagne de Suisse sous Masséna, les campagnes napoléoniennes d'Allemagne, d'Autriche et de Prusse. De ce récit simple, naïf et sincère, nous extrayons quelques pages, qui racontent les marches et les contre-marches de l'armée entre Munich et Iéna, puis, au lendemain de la bataille, la marche sur Potsdam et Berlin.

branche d'arbre qui me gênait : j'ai fait un faux mouvement, et me suis maladroitement donné un tour de reins qui m'empêche de bouger.

Juin.

Nous sommes à Sulzbach, et, depuis plusieurs jours, nous sommes constamment en fêtes. Le voisinage d'Amberg nous avait déjà valu plusieurs chasses : aussi nous avons voulu, hier, leur rendre la pareille et leur donner un bal à notre tour. Je fus nommé décorateur en chef, et j'ai passé deux jours entiers à des préparatifs qui ont assez bien réussi, puisqu'on a été enchanté de notre fête, qui a mis tout le pays en l'air. Nous avions à peu près quatre-vingts hommes et trente et quelques femmes qui s'en sont donné à cœur joie depuis quatre heures du soir jusqu'au lendemain huit heures du matin. On parlera longtemps de tout cela. Jusqu'au dernier moment, j'ai eu des inquiétudes, craignant toujours la même aventure qu'au mois de février dernier, où, cantonnés à Andernach, un ordre de départ vint nous surprendre au milieu des préparatifs d'une fête, et nous força à abandonner guirlandes et victuailles pour nous mettre en route. Mais il n'est toujours pas question de nous mettre en marche, et je dois dîner demain chez un gros président à grand'croix et à crachats, qui nous recevra, paraît-il, d'une façon superbe.

22 juillet.

Je suis avec le colonel à Nuremberg depuis quelques heures : nous y sommes venus pour quelques affaires et pour voir le général Drouet, qui est dans les environs. On ne sait pas plus ici qu'ailleurs si nous aurons guerre ou paix, mais en attendant on ne néglige aucuns préparatifs dans tous les corps d'armée. Tous les régiments ont ordre de faire arriver tout ce qu'ils ont de disponible au dépôt ; la plupart des détachements sont déjà en route ; nous attendons cent quarante hommes montés, avec quelques objets d'habillement, ce qui nous fera grand bien, car nous en avons bien besoin. Le maréchal Soult doit venir lui-même nous passer en revue dans les premiers jours d'août. Tout cela n'annonce pas précisément la paix.

2 août.

J'ai passé plusieurs jours dans mon lit : mon cheval en trottant sur le pavé a manqué des quatre pieds et s'est renversé sur moi ; tout le monde m'a cru tué ; mais, heureusement, je n'ai pas perdu la tête, et j'ai pu me dégager de dessous lui. J'en ai été quitte pour une foulure au genou et de fortes contusions. Cela se trouve malheureusement à la jambe gauche, où j'ai déjà eu une entorse et où j'ai reçu un coup de feu.

10 août.

Pas plus de nouvelles qu'à l'ordinaire ; pourtant les officiers ont reçu ordre de faire venir du dépôt leur équipement de grande tenue. Nous sommes tous fort pauvres : voilà huit mois que nous n'avons vu arriver nos appointements, et ce n'est pas peu de chose pour des gens qui n'ont pas d'avances. On croit, sans fondement, que nous n'avons pas de dépense ici. Nos domestiques, nos chevaux, notre équipement et notre tenue nous coûtent très cher ; les colonels ont reçu une gratification de douze cents florins en papier, qui les a soutenus, mais nous, nous n'avons absolument rien eu.

16 août.

C'était hier la Saint-Napoléon, et après avoir paradé longtemps et assisté au *Te Deum*, j'ai été obligé de faire les honneurs d'un repas à cinquante personnes, le colonel, comme commandant de la brigade, ayant dû se rendre à Amberg.

Nous avons porté tant de toasts et avons si bien fait que nous fûmes obligés de reconduire chez eux, en civière, barons, chambellans, baillis et bourgmestres bavarois. Après cette belle expédition, je partis à sept heures du soir, avec plusieurs officiers, pour Amberg, où nous allâmes au bal. Ma foulure m'empêche encore de danser et je m'y ennuyai fort. On n'y danse que des sauteuses et des écossaises, qui sont à peu près comme nos anglaises. Chaque danse dure trois quarts d'heure, pendant lesquels on saute constamment d'un bout de la salle à l'autre en se heurtant et en se poussant sans ménagements. On se repose ensuite une heure entière, pendant laquelle on dort ou l'on se promène, ou bien l'on mange, et c'est encore ce dont on s'acquitte le mieux. Il résulte de tout cela que

chacun est éreinté avant la fin et que l'on attrape force rhumes et fluxions de poitrine. Cela n'a pas l'air de réussir aux jeunes personnes, qui sont fanées à vingt ans. Il est vrai qu'on les conduit au bal à neuf ou dix ans, et qu'on les y laisse passer la nuit comme de grandes personnes.

17 août.

Nous venons de recevoir brusquement l'ordre de nous tenir prêts à marcher ; nous renvoyons au dépôt tout ce qui nous est inutile et nous nous équipons en tous points. Peut-être tout cela n'est-il qu'une démonstration et ne s'ensuivra-t-il pas la guerre. La Russie ne viendra pas nous chercher, et, si la Prusse osait nous attaquer, nous sommes sur ses terres et nous en aurions vite fini avec elle avant que les Russes aient pu arriver à son secours.

23 septembre.

Dimanche dernier, un courrier nous porta à l'improviste l'ordre de partir le lendemain matin ; depuis près d'un mois, nous nous tenions prêts chaque jour à nous mettre en route. La division devait se réunir à huit lieues de nous et attendre d'autres ordres. Nous quittâmes donc nos cantonnements, et aujourd'hui on nous fait faire halte. Je ne sais pour combien de temps. Nous sommes placés sur deux lignes et faisons face à Bayreuth et à la Saxe. Je ne sais et ne me doute de ce qu'il en sera ; depuis le maréchal jusqu'au caporal on n'en sait rien, mais le bruit est à la guerre. Je suis logé à quatre lieues du colonel avec mes escadrons dans les montagnes ; j'occupe un petit castel où il y a une vieille baronne qui parle français et qui m'a bien reçu.

2 octobre.

Nous venons d'arriver à Naremburg et notre brigade couche ici aujourd'hui ; nous y resterons probablement deux jours. Les Prussiens sont à Cobourg, à huit ou dix lieues au-dessus de Bamberg, et nous avons pris des positions militaires en face d'eux. L'Empereur est déjà, dit-on, à Wurtzbourg et est attendu à Bamberg. On dit que le roi de Prusse a demandé quarante jours et qu'on lui en donne cinq. Il a plu pendant toute la route ; il fait un temps abominable.

6 octobre.

Nous sommes à Güssbach, à deux lieues de Bamberg, cantonnés les uns sur les autres avec peu de ressources et de vivres. Je suis sur la paille, dans une grange, avec quatre officiers étrangers. J'ai vu arriver aujourd'hui l'Empereur à Bamberg; on dit que nous partons demain, peut-être cette nuit. Nous avons passé tantôt la revue du prince Murat.

20 octobre ¹.

Le 20, nous nous arrêtàmes à Egelu. Le prince Murat logea avec nous; on avait distribué à tout le monde des billets de logement. Le 21, la brigade arriva à Barby où on établit le bivouac; les officiers étaient logés en ville et j'y fus installé très confortablement. L'armée saxonne qui, par un traité de paix avec la France, s'était dégagée de la Prusse, coucha avec nous dans la ville et nous étions pêle-mêle dans nos logements. Nous fûmes chez le colonel qui nous donna un fort bon souper, Barby est situé au bord de l'Elbe. La division Drouot passa sur le pont de bateaux établi sur le fleuve.

Le 22 octobre, nous quittâmes Barby; un courrier nous apprit en route que nous avions remporté une victoire à Halle, fait six mille prisonniers et pris soixante canons.

Pour atteindre Dessau, nous fûmes obligés de faire un détour pour traverser la Saale, dont le passage est difficile, et d'aller jusqu'à Bernburg où se trouve un pont magnifique. Nous nous rafraîchîmes à Drobelt et nous nous arrêtàmes à neuf heures du soir à Mosigkau. La journée avait été de quatorze à quinze lieues par une pluie battante. Tout le village avait été pillé la veille et il n'y restait plus absolument rien. Je fus logé dans une auberge et les habitants étaient dans un tel dénûment que l'hôte me demande en grâce de lui faire la charité d'un peu de pain. En passant à Bernburg nous y avons trouvé un corps de l'armée saxonne qu'on désarma aussitôt et dont on prit les chevaux. J'en eus un qui me parut très bon et que je ne payai qu'un louis.

Le 23, nous partîmes à quatre heures du matin et nous ne

1. La bataille d'Iéna avait eu lieu le 14 octobre. Ce fut à cette bataille que M.-A. de Reiset fut prisonnier de sa main le prince Auguste de Prusse, avec les cinq cents fantassins qu'il commandait.

fines que traverser Dessau. C'est la résidence du prince d'Anhalt, que je vis passer à cheval. La ville est petite et très jolie. L'Empereur y avait couché la veille. Nous vîmes encore un régiment de cavalerie saxonne, auquel on fit mettre pied à terre.

Le 24, nous arrivions à Potsdam et on nous fit établir notre bivouac au faubourg de Spandau, après avoir seulement traversé la ville. La nuit nous surprit avant que nous fussions établis et tout le faubourg fut bouleversé. Je logeai avec l'état-major dans une auberge où il y avait déjà trois cents personnes. Nous fûmes naturellement fort mal, entassés les uns sur les autres.

Le 25, nous étions à cheval de bonne heure, marchant sur Spandau. Nous nous arrêtâmes aux faubourgs, où la division bivouaqua. Le maréchal Lannes, qui y était depuis le matin avec quelques troupes, fit sommation à la garnison du fort de se rendre. Sept à huit mille hommes furent faits prisonniers. Dans le faubourg où nous allâmes coucher, nous n'eûmes que de la paille, mais je m'y trouvai fort bien et surtout plus à l'aise que la nuit précédente.

Le 26, au matin, départ pour Oranienbourg, où nous devions rafraîchir, puis marche sur Lichtenberg, où était déjà le prince Murat. On nous prévint au bivouac que l'ennemi était autour de nous.

Le 27 octobre, à une heure du matin, on se mit en marche; nous nous arrêtâmes une lieue plus loin, à Falkenthal, où l'on nous fit rester jusqu'à six heures le lendemain.

Le 28 octobre, en traversant Zehdenick, nous vîmes quatre cents cavaliers que la veille et le matin même la 2^e division avait faits prisonniers. Le prince Murat nous dit : « Allez, vous verrez sur votre chemin de glorieuses traces. » Effectivement, nous vîmes un grand nombre de chevaux morts et embourbés dans les marais. Nous rafraîchîmes à une petite ville nommée Templin et nous fûmes coucher à Herzfeld. En avant de ce petit village, la tête de la colonne rencontra l'ennemi qui, après avoir longtemps tirillé, se décida à fuir. La nuit vint et, après avoir pris nos dispositions de défense et de sûreté, nous entrâmes dans notre bivouac. Le général logeait dans un magnifique château. Le feu prit pendant la nuit, allumé je ne sais comment, et tout fut consumé; le

meuble, qui était superbe, devint la proie des flammes. et lorsque nous partîmes, avant le jour, le château tout entier, qui était immense, était en feu avec les granges et les ser-vitudes.

29 octobre.

On fait depuis quelques jours tant de prisonniers qu'on ne sait plus qu'en faire, et qu'on est obligé d'envoyer sur les derrières des divisions entières pour les escorter. La nôtre reçut ordre de conduire à Spandau six cents chevaux et dix-sept mille prisonniers. Nous ne nous mîmes en route qu'à midi, quoiqu'à cheval depuis huit heures du matin. Nous couchâmes à Mittenwalde, village pillé et ruiné; nous ne vécûmes que des provisions que nous avions apportées avec nous.

Le 30 octobre, nous partîmes à huit heures pour Templin où nous arrivâmes à deux heures. La ville avait été pillée, mais les habitants y étaient encore, et l'on put nous distribuer un peu de viande et du pain. Il y avait dans la ville plus de dix-huit cents chevaux, il y coucha aussi sept mille prisonniers.

Le 31, nous partîmes pour Zehdenick où nous couchâmes. La ville est tout nouvellement bâtie, fort coquette et jolie, mais elle avait été horriblement pillée.

Le 1^{er} novembre, je fus logé à Oranienbourg chez un apothicaire, et je passai la soirée et la nuit presque entièrement à faire le rapport des opérations du régiment dans la campagne. Avant de partir le lendemain, je fus voir la bibliothèque qui était toute pillée par les Français et les Prussiens.

Le 2, nous fûmes à Spandau, et le 3 nous arrivâmes à Potsdam où le régiment bivouaqua. Je parcourus avec grand plaisir et intérêt la ville, qui est fort belle et bien bâtie. Les rues sont pour la plupart fort larges, et beaucoup de façades des maisons ont été construites aux frais du roi. Je visitai le Palais neuf, superbe et magnifique résidence, mais je désirai surtout voir Sans-Souci qui, par les souvenirs qu'il renferme, m'intéressait beaucoup. Je profitai de l'après-dîner pour aller jusqu'au château qui est distant seulement d'une demi-lieue. On l'aperçoit de loin, se dressant sur une hauteur. Une cour d'honneur, formée par une colonnade supportant une terrasse, s'étend devant le palais. C'est le seul indice qui permette de reconnaître une résidence royale; en voyant la simplicité de

ce qui vous entoure, on se croirait bien plutôt dans la paisible retraite d'un philosophe que dans le palais d'un roi. A l'entrée du château, tout voisin de la cour d'honneur, on voit s'élever un moulin à vent qui est presque célèbre dans l'histoire et qui reste un témoignage de la confiance naïve du meunier fort de son droit dans la justesse et l'équité des lois de son pays. Frédéric le Grand le fit réparer à ses frais et le moulin continue à attester le respect du souverain pour la propriété de ses sujets.

Après avoir traversé un vestibule, on entre dans une galerie garnie de tableaux fort libres qui sont, me dit-on, de Lancret et de Watteau. Nous pénétrâmes ensuite dans la bibliothèque uniquement garnie de livres français renfermés dans des armoires en bois de rose. Pas un livre allemand dans toute cette pièce. On nous montre une simple caisse en bois blanc, renfermée dans un des corps de bibliothèque, renfermant un certain nombre de volumes composés par le roi et ayant pour titre et uniforme : *Œuvres du philosophe de Sans-Souci*. Tout est encore en place, comme du temps du grand Frédéric ; dans la chambre à coucher se voit encore le fauteuil à bras, en soie rouge, dans lequel il expira, et jusqu'au petit coussin rempli de son, recouvert en serge verte, sur lequel il appuyait sa joue souffrante. Une pendule, qu'il remontait constamment de sa main, est arrêtée à l'heure de sa mort ; deux heures vingt minutes.

Nous vîmes aussi un très beau salon de musique, puis la salle à manger décorée de quinze colonnes de marbre blanc.

Plus loin, sur une terrasse, se trouve la chambre qu'habitait Voltaire. A l'exception d'une superbe pendule que madame de Pompadour donna au roi de Prusse, cette pièce ne contient rien de remarquable.

Du château on a une vue ravissante sur les environs, et des terrasses bordées de balustres de marbre blanc s'en vont descendant jusqu'au fond des jardins. Dans un bosquet, on vous montre comme curiosité les tombeaux que Frédéric fit élever à ses chiens. Les noms s'y lisent encore : Diane, Thibé et Philis. Il aimait, dit-on, passionnément ses levrettes et s'en faisait suivre partout. On nous raconta qu'il avait la

faiblesse d'être fort disposé à se mettre en garde contre ceux que ses chiens accueillait mal. Il emportait à la guerre ses levrettes avec lui et en porta plusieurs fois dans des combats sur sa poitrine et sous sa veste.

Je voulus aussi visiter le tombeau. Frédéric repose dans un simple cercueil de plomb, dans un caveau situé sous la chaire de l'église de Potsdam. Le sarcophage, en marbre, de son père Frédéric-Guillaume est à côté. De son vivant, tous deux ne faisaient pas bon ménage. Le roi, brutal et borné, n'avait pas su deviner en son fils le génie et le talent qui devaient plus tard faire la gloire de la Prusse; et, dans ses moments de colère, il le rouait de coups à le laisser étourdi sur place. Un jour même, si on ne le lui eût retiré des mains, il l'eût étranglé, dans un accès de rage, avec un cordon de rideau. Il avait, paraît-il, la passion des beaux régiments et avait formé un bataillon spécial, composé de colosses qu'il faisait rechercher dans toute l'Europe, et qu'on enrôlait par force lorsqu'ils se montraient récalcitrants.

L'Empereur a voulu descendre dans le caveau, et est resté quelques instants en silence, méditant profondément devant le tombeau de ce grand capitaine. Il a fait retirer, paraît-il, de la chambre de Frédéric au Château de ville à Potsdam, son épée dont il veut faire présent aux Invalides.

4 novembre.

Après s'être mis en grande tenue, le régiment se mit en route pour Berlin où nous devions passer la revue de l'Empereur. A deux heures de l'après-midi, nous étions rangés en bataille avec toute la division sur la grande place en face du palais. L'Empereur, en arrivant, fit mettre pied à terre à chaque régiment, l'un après l'autre. Il semblait de très bonne humeur et parut si parfaitement content de la tenue du régiment que, sans que personne s'y attende, il fit sur-le-champ plusieurs nominations. Notre tour vint enfin. Je commandais le 16^e régiment de dragons, remplaçant le colonel qu'on avait fait descendre de cheval. Lorsque j'eus mis aussi pied à terre, l'Empereur me fit plusieurs questions, et après m'avoir complimenté sur l'affaire de Prenzlau et la prise du prince de Prusse, il me demanda combien j'avais d'années de service

et de grade de chef d'escadrons ; puis, après avoir écouté ma réponse : « Eh bien, il n'y a qu'à le faire major. » Ensuite, se tournant vers un officier général : « Inscrivez-le major », dit-il ; et il pourvut de suite à mon remplacement.

Après la revue, le régiment alla occuper son bivouac dans un cimetière et une église au milieu de la ville. Je fus logé au n° 33, sur une promenade appelée *Unter den Linden*, qui est la plus belle de la ville. On ne sait rien de la paix ; ici nos succès sont prodigieux et l'armée va toujours son train. L'Empereur paraît encore vouloir rester ici. On dit qu'il n'a consenti traiter de la paix ni avec M. de Lucchesini ni avec un autre officier du roi qui est ici. Il veut traiter avec le roi de Prusse lui-même. On raconte que la reine s'est empoisonnée de désespoir. Quant aux Russes, on les annonce toujours, mais on n'en voit nulle part.

Le 6 novembre, le régiment partit pour prendre la route de Francfort sur l'Order, et je reçus en même temps l'ordre du Ministre de rejoindre à Potsdam le général Bourcier. C'est à grand regret que je quittai mes camarades ; je n'eus que le temps de courir pour quelques emplettes, car, le lendemain, de bonne heure, je devais me mettre en route.

Le 7 novembre, je quittai Berlin de grand matin et, à mon arrivée, je me présentai aussitôt chez le général Bourcier, qui me reçut fort bien et m'invita à dîner.

Dans la nuit, je reçus l'ordre de partir pour Spandau avec les dragons à pied pour aller chercher des chevaux pris à l'ennemi. Je fus donc chez le général de Corbineau, qui me livra quinze cents chevaux de prise et près de douze cents prisonniers. Je n'avais avec moi que trois cents hommes à pied et je me trouvai fort embarrassé pour faire voyager sûrement un si grand nombre d'hommes et de chevaux, sous la garde d'une escorte si peu nombreuse. Je me mis pourtant en route avec ma colonne ; mais, malgré mes efforts pour la sauvegarder du mieux que je pus, on me vola près de deux cents chevaux pendant la route. Il faisait tout à fait nuit lorsque j'arrivai à Postdam, et c'est aux flambeaux qu'il fallut répartir dans le corps les soldats que j'amenais. Quant aux malheureux prisonniers, on les amena à leur bivouac et on leur prit leurs bottes, leurs manteaux et leurs porte-

manteaux, qui furent distribués aux divisions à pied. Ce fut encore moi qui, avec deux autres officiers, fus chargé de cette besogne par le général. Jamais je n'avais eu un plus triste devoir à remplir.

Le mois tout entier se passa à différentes besognes et travaux de classement, et, le 10 décembre, le général Bourcier me donna le commandement de tous les dépôts des détachements à pied réunis. J'étais chargé de tous les détails relatifs à l'état-major du grand dépôt de Potsdam et devais m'occuper de l'expédition et de la transmission des ordres généraux. Des chevaux arrivaient tous les jours en grand nombre et, pour en faire moi-même la répartition, je devais passer de longues heures dans la cour du château, par un froid glacial. Les vastes écuries construites par Frédéric offrent heureusement un abri spacieux et commode pour loger cette masse énorme de cavalerie. Ce souverain-philosophe avait hérité de son père son goût pour les revues et les exercices militaires ; il réunissait donc souvent un grand nombre d'escadrons qu'il faisait manœuvrer à la fois, et toutes les dispositions étaient prises pour que l'espace ne manquât nulle part.

VICOMTE M.-A. DE REISET

MOUSSANE

I

La Terreur Blanche commençait dans la basse vallée du Gard, et les protestants de Laizon fuyaient vers les Cévennes.

Leur colonne serpentait à travers les roches grises et les genêts, les capelines vertes, les robes noires, les vestes de bure, les blouses bleues s'entremêlaient, et les cantiques des vierges, les grelots des mulets, le pas régulier des émigrants se fondaient dans une sorte de brouhaha rythmique répété par les échos.

Assise sur une mule blanche, une jeune fille suivait le cortège : son vêtement de laine sombre, ses mains rugueuses, sa face brunie annonçaient une fille des champs, mais son buste aux formes pures n'était pas d'une villageoise, et, sous la ligne droite de son front, ses yeux avaient des profondeurs noires et bleues, comme un abîme.

De temps à autre, elle parcourait du regard le ciel, l'horizon, les rampes arides, la longue file des paysans, et son visage s'éclairait, son œil brillait sous ses bandeaux, comme si cette fuite avait eu pour elle un sens consolant et profond.

Marie Moussan, plus souvent appelée Moussane, était fille d'un pasteur du désert : elle avait appris à lire dans la Bible

et s'était nourrie, dès l'enfance, de toutes les histoires religieuses du passé. Elle savait les triomphes et les défaites des Camisards, la gloire des martyrs, et parfois, dans les veillées où elle contait les vieilles légendes, elle prophétisait comme les prêtresses antiques, elle improvisait des chants sacrés qu'on se répétait jusque dans les bois.

C'était aussi une vraie paysanne : orpheline depuis deux ans, elle aurait pu quitter le village ; elle était restée par amour des champs. Elle habitait toute seule sa vieille maison, et, contente de peu, elle se mêlait aux femmes du pays pour partager leurs travaux. Elle aimait les plaines ensoleillées du Gard et la ligne bleue des montagnes : elle foulait avec tendresse ce sol roux si cher à ses pères, elle en aspirait l'âcre senteur.

Cette existence nourrissait sa foi : tous les spectacles avaient pour elle un sens caché ; toutes les œuvres de la terre, même les plus vulgaires, s'élevaient, dans sa pensée, à la hauteur d'offrandes et de sacrifices. Le ciel toujours pur, l'horizon nacré, le halo de la lune, la pénétraient d'une émotion religieuse et douce ; les vendanges, les moissons, les semailles étaient les formes du culte qu'elle rendait à son Dieu.

Elle vivait ainsi, près de la terre sacrée, dans la sérénité tranquille des campagnes, lorsqu'un malheur irréparable avait bouleversé son âme et changé sa destinée.

Au printemps dernier, elle s'était promise à Jean Peyral, un paysan de son âge, et son âme allait vers lui comme vers Dieu, sans hésitation, sans doute, avec la chaude poésie de ses dix-neuf ans. Le mariage devait se faire aux moissons ; et, devant les hommes, elle était déjà la femme de Jean. Un soir de juin, il s'était assis près d'elle, tout au fond de la tremblaie qui bordait la route de Ners : cachés par les hautes herbes qui se balançaient au vent, ils n'apercevaient que les troncs lisses des trembles, immobiles comme les piliers d'un temple, et le revers blanc des feuilles, qui formaient au-dessus de leur tête une voûte frémissante ; ils se regardaient éblouis, les mains enlacées, les yeux humides, et le baiser des lèvres avait jailli comme le jus des raisins qu'on écrase. Puis, sur leurs têtes confondues, la grande nuit avait épaissi lentement ses voiles.

Marie s'était réveillée de son ivresse, les yeux en larmes et

le cœur angoissé. De longtemps elle n'avait osé plier les genoux, et Dieu lui semblait encore inexorable, lorsque Jean était mort, assassiné par les catholiques qui déjà infestaient la plaine. Alors elle avait pleuré de toute son âme sa faute et son fiancé; elle avait cherché par quel héroïsme, par quel martyre elle pourrait venger le mort et racheter sa faute; au Dieu de ses pères, elle avait demandé pardon et justice, et depuis bientôt trois mois elle enflammait les cœurs autour d'elle, appelant de tous ses vœux le jour béni où les protestants iraient reprendre dans les Cévennes les luttes d'autrefois.

Souvent, un souvenir glaçait son enthousiasme: elle avait peur d'être à jamais déçue devant le Maître. Mais sa foi la relevait à ses yeux, elle se disait que son dévouement à la cause sacrée serait son pardon, et dans ses remords comme dans sa haine elle puisait son ardeur.

Aujourd'hui cette fuite la grise: dans son imagination de jeune fille, elle s'attribue des rôles guerriers, elle se grandit en héroïne: elle va conduire cette foule, la soutenir, inspirer la patience aux faibles et le courage aux forts.

Dans quelques jours, les femmes et les enfants seront en sûreté dans la montagne: elle ramènera les hommes, elle soulèvera ceux d'Anduze, ceux de Mialet, et de nouveau les églises s'allumeront dans la plaine. Elle se récite à voix basse des psaumes de combat:

Les rois de la terre se sont unis,
Ils se sont concertés ensemble.
Contre l'Éternel et contre le Fils.

.
Seigneur, prends ton bouclier, et viens me secourir.
.

Elle songe à ce Dieu d'Israël qui n'abandonne pas son peuple: et, dans son enthousiasme, elle associe la nature à sa haine et à son espoir.

Devant elle, l'Aigoual crève l'azur du ciel; les Cévennes s'étagent au-dessous comme un chœur immense, et tous ces sommets chantent ensemble la belle chanson du passé.

Ces cimes, ces torrents, ces grottes, complices des anciennes

luttés, lui promettent encore leur inébranlable amitié : derrière ces rochers, Rolland et Cavalier ont massé leurs bandes ; ces ruisseaux, qui se tordent au fond des ravins, ont été rougis par le sang infidèle : ces cavernes ont reçu les blessés et les mourants, et ce sont encore les mêmes rochers, les mêmes torrents, les mêmes grottes. Moussane, ravie par ces souvenirs, oublie toutes ses tristesses, pour sentir s'éveiller en elle l'âme ardente des aïeux.

Un spectacle familier la tire soudain de ses rêves : sur le plateau des Buissières, les mulétiers viennent de crier la halte du soir, et le long cortège s'est groupé en masse compacte avant de s'éparpiller. Debout sur une pierre, le maître d'école de Laizon dit en français l'oraison dominicale, et les paysans agenouillés répètent en languedocien les paroles sacrées.

La prière monte dans la grande paix de ces solitudes. La voix de l'homme éclate en notes claires, et les voix des paysans battent la surface des roches de leurs flots sonores et lents.

Quand la foule se releva, Moussane était au milieu. D'un geste, elle fit faire le cercle autour d'elle et, sous un afflux de pensées brûlantes, elle se mit à parler. Ce fut d'abord une mélodie rapide et folle, où les mots de Chanaan, de Terre Promise, de Vie éternelle, s'entrechoquèrent comme des promesses ou des menaces ; mais, peu à peu, elle devint maîtresse de son âme, et, presque droite sur sa mule blanche, elle chanta.

Elle dit le supplice de Gédéon Moussan, son ancêtre, pasteur du désert comme tous ses descendants : « Deux soldats, le sabre au clair, le poursuivaient par les rues sombres et, sur les dalles du temple où il tomba, ils l'insultaient avant de frapper ; ils s'acharnèrent après le cadavre, et promenèrent au bout d'une pique la tête coupée, pendant que des enfants traînaient les entrailles. »

Puis ce fut le chien de Moussan, fidèle à son maître jusqu'à la tombe, et crucifié sur la porte du temple pour n'avoir pas voulu dévorer son cœur ; le sang coulait à grosses gouttes, le chien hurlait, et la foule raillait disant : « Lui aussi était huguenot ! »

Entraînée par ses souvenirs, Moussane chantait encore les emmurés de Carcassonne, les prisonniers d'Aigues-Mortes, et le supplice de la faim infligé à des jeunes filles dans le château

de Bramafam : elle rappelait aussi les retours glorieux des armées, les dragons de Cosnac massacrés, Bavielle mis en déroute, et soixante catholiques pendus aux branches des chênes pour venger le viol d'une vierge. « Les corps étaient restés vingt mois sans sépulture, les squelettes avaient blanchi dans l'herbe grasse, et par les nuits de lune ils luisaient comme des lucioles. »

Moussane promettait les mêmes vengeances, elle annonçait des rentrées sanglantes dans la vallée du Gard, et, les bras tendus, la tête en arrière, elle soufflait à tous la confiance et la haine.

Elle se tut, les paysans s'écartèrent et le plateau s'anima : les hommes déchargèrent les mulets, les femmes tirèrent les provisions des paniers, et sous les châtaigniers, sous les rochers creux, le repas du soir commença ; bientôt on n'entendit plus que les cris des enfants, le pétilllement des feux et le tintement de ferraille qui s'élevait du parc aux chevaux, toutes les fois qu'une bête, en sautant, faisait sonner ses entraves.

Seule Moussane restait immobile ; elle avait mis pied à terre à côté de sa mule qui broutait, et, les genoux sur la mousse, la tête inclinée sur la poitrine, elle paraissait songer.

Habitué aux extases qui suivaient ses chants, les paysans respectaient ce silence, et quelques jeunes filles, s'approchant sans bruit, venaient de poser près d'elle des figues fraîches et du pain ; mais ce n'étaient pas des rêves mystiques qui retenaient Moussane pensive, ce n'était pas vers Dieu que s'élevait son âme.

Pendant qu'elle chantait, elle avait senti un doux frôlement, une vague caresse intime qu'elle n'avait pas voulu comprendre ; elle venait, par deux fois encore, de sentir le même frisson, et, bien qu'ignorante de ces choses, elle ne pouvait plus douter : et si ses lèvres tremblaient, si son œil contemplait fixement la terre, c'est que Moussane se savait enceinte.

Dieu lui refusait son pardon, il ne voulait pas vaincre par une femme impure. Les rêves de Marie étaient brisés, ses espérances anéanties, et tous ses souvenirs du matin repassant un à un devant elle lui apportaient une tristesse accablante. De grandes ombres partaient des Cévennes tout à l'heure si claires,

et se traînaient sur les versants ; les châtaigniers, les roches, les tamarins se fondaient dans une teinte brune, et tous les chantres du passé s'étaient subitement tus. — Marie ne devait plus les entendre, elle était à jamais flétrie ; les protestants pouvaient lutter et vaincre, elle n'avait plus le droit de se réjouir ou de pleurer avec eux. Chassée du temple, elle ne pensait plus aux héroïsmes d'autrefois et aux vengeances futures : un abîme se creusait dans son âme, un précipice où toute sa vie venait s'engloutir ; et dans la nuit de son cœur, elle n'apercevait plus qu'une chose, la faute inouïe qu'elle avait commise et dont elle avait espéré se faire absoudre par sa foi.

Déjà, dans un avenir prochain, elle apercevait un châtiement terrible, l'accouchement odieux, sa honte proclamée par ses cris. Elle se voyait dans cinq mois avec des femmes autour d'elle, et, devant les images confuses que son âme de vierge évoquait, elle tressaillait, les mains brûlantes, la langue sèche, le corps inondé de sueur. Elle ne sentait pas l'humidité croissante, elle n'entendait pas les appels des jeunes filles que cette longue extase inquiétait ; et, toute pâle sous ses bandeaux noirs, elle songeait toujours à la chose effrayante qui se préparait.

Le soir tombait sur son deuil ; des traînées lumineuses se tendaient du couchant vers tous les points du ciel ; la crête des monts se détachait toute noire sur l'horizon enflammé, des nuages s'étiraient derrière en crinière d'or, et le soleil se couchait dans cette gloire. Bientôt il éclaira de ses rayons obliques les chaudes vapeurs qui s'élevaient de la plaine, et du plateau des Buissières la vallée du Gard apparut toute rouge sous une gaze de feu ; les maisons, les villages, les forêts semblèrent de vagues fantômes, et Laizon lui-même avec la fumée des incendies ne fut qu'un point sombre dans le lointain. Puis, au crépuscule, le brouillard décoloré monta ; lentement il enveloppa les Cévennes, il noya les plateaux, les petits sommets, il ensevelit dans ses nuages les fugitifs des montagnes comme les pillards de la plaine, et, quand la lune parut, quelques pics inaccessibles émergeaient seuls de la mer blanche.

II

L'hiver est presque fini ; les protestants ont erré mourant de faim chez leurs frères de la Lozère, ils se sont cachés dans les villages du Gévaudan, et, la Terreur passée, ils ont regagné Laizon.

Moussane a suivi ceux qu'elle devait conduire : sans énergie, sans dessein, elle s'est laissée mener comme une enfant.

Elle est rentrée en étrangère dans sa maison, et, retirée dans la plus haute chambre, délaissée de tous, elle a tristement attendu l'heure de la honte.

Cette heure est enfin venue ; et, dans le grand lit de cyprès où elle est couchée près de son fils, elle songe, sans repos ni trêve.

D'un côté, par la fenêtre qui donne sur la rue, les bruits du village lui arrivent. Le boulanger du rez-de-chaussée pétrit sa pâte avec des cris de gosier qui la faisaient rire autrefois : les femmes viennent cuire leur pain et se racontent les nouvelles ; des moineaux francs se disputent dans le réseau de plantes grimpanes qui enlace la vieille maison. Elle entend tout cela, et, dans l'effondrement de son âme, la banalité de cette vie lui fait mal.

Au-dessous d'elle, au premier étage, règne un grand silence : c'est là qu'est mort son grand-père Samuel Moussan, assassiné par les Miquelets, et, depuis l'assassinat, les fenêtres restent closes. Moussane redoute ce silence ; elle a peur de cette maison pleine de souvenirs et de fantômes : elle se sent maudite par tous ces martyrs, dont elle a souillé la mémoire.

Par la fenêtre qui ouvre sur les champs, elle aperçoit les frênes, les bouleaux, les mûriers déjà couverts de bourgeons, les amandiers et les pommiers poudrés d'une neige blanche, et, dans l'immense étendue de prés, de luzerne et de sainfoin qui entoure Laizon, elle voit le fourmillement vert des herbes, la palpitation lumineuse du printemps. Ce spectacle lui serre le cœur : elle n'ose se mêler à cette joie qui s'épanouit devant elle, et la conscience lui surgit d'une immense

solitude et d'un complet abandon. Elle parcourt d'un œil craintif les vieux meubles qui garnissent la chambre, l'armoire de chêne, les chaises de paille, la glace penchée sur la cheminée, et le portrait de Calvin qui domine toute la pièce de son regard fanatique et sec ; elle les reconnaît un à un, se rappelle leur histoire, et son visage implore de ces choses une pitié qui ne vient pas.

Son enfant la sauverait peut-être de ces tristesses, si elle pouvait l'aimer, mais voilà huit jours qu'elle est mère, et, malgré ses efforts, elle ne sent à sa vue qu'indifférence ou répulsion.

Tout entière à sa honte, elle pense à la faute commise, aux châtimens mérités, aux pardons qu'il faudra implorer à genoux.

Oh ! le crime de la chair, flétri par tous les Pères, elle l'a commis librement, par amour ; elle s'est donnée comme une païenne à l'homme de son désir, et, pour jouir de son corps, elle a perdu son âme !

Elle ne se dit pas que ce fils, où l'âme de Jean et la sienne revivent confondues, est à lui seul son excuse et peut-être sa rédemption ; c'est pour elle le fils du péché, l'être conçu dans le mal et enfanté dans la honte.

Ce petit visage rouge et bouffi, ces yeux vides, ces cris inarticulés l'irritent comme des reproches, et ses lèvres gardent leurs baisers.

Bien avant la naissance de l'enfant, les remords de la chrétienne avaient tué la mère, et lorsqu'il mourut le dixième jour, emporté par une fièvre, Marie ne put trouver une larme ou un mot de regret.

Elle s'assit sur son lit, les mains aux genoux, les yeux aux murs, dans une pose d'idole, et, trois jours durant, garda cette attitude. Des lambeaux de versets passaient dans sa tête, des menaces criaient à son oreille, des images terrifiantes frappaient sa vue sans que son visage exprimât autre chose qu'une profonde stupeur, et la faiblesse, l'anémie de son corps entretenait ce délire.

Enfin, la quatrième nuit, une hallucination rompit le fil de ses rêves : sur la cheminée de plâtre, une bible de famille faisait une tache fauve, et le filet doré qui bordait le cuir lui-

sait à la clarté de la lampe; peu à peu, à mesure que Marie le considérait d'un œil plus fixe, il devint plus brillant, il s'alluma, et ce fut une mince flamme qui courut sur le bord du livre: puis la flamme s'agrandit; l'armoire, la glace, les chaises disparurent derrière la bible, et, tout autour de la pièce, contre les murs blancs, un liséré de feu dansa; au moment où il atteignait le lit, Marie secoua ses membres raidis, et brusquement elle sauta. En deux pas elle atteignit la bible et la saisit; à peine recouchée, elle l'ouvrit au hasard, poussa un cri et s'évanouit. Elle avait la tête en arrière par-dessus le bois du lit, les yeux hagards, les lèvres blêmes, et son doigt marquait encore ces lignes de Jérémie: « Celle qui avait enfanté est devenue languissante, et le soleil sera toujours couché pour elle. » Lorsqu'elle revint à elle, tout délire avait disparu, et huit jours après elle était debout, prête à exécuter l'ordre divin. Elle avait cru le comprendre et, pour ajouter encore au sacrifice, elle l'exagéra. Sur son père mort, elle jura de ne jamais quitter sa chambre et de vivre éternellement dans l'ombre, les volets clos, sans revoir ni les vivants ni la lumière.

Elle comptait par cette pénitence fléchir le Dieu jaloux des Moussan, obtenir sa grâce pour l'éternité, et, par l'offrande volontaire de sa vie terrestre, gagner le ciel. Sans regret pour le monde, elle y renonça; et ce fut presque avec joie qu'elle s'enveloppa de nuit.

Le jour, elle filait pour payer la nourriture qu'un enfant déposait le matin à sa porte. Dans l'obscurité de la pièce où le lit mettait une tache blanche, elle passait et revenait d'un pas égal, avec son fuseau à la main; et, tout en le tournant, elle chantait les vieux psaumes de Marot ou se récitait les évangiles. Le soir, quand l'ombre devenait épaisse, elle se blottissait dans un coin pour y parler à Dieu de ses remords. Elle s'agenouillait, la tête dans les mains, et c'était toute une litanie de promesses pour apaiser le Tout-Puissant. Il résistait d'abord, il se refusait au pardon, mais il s'apaisait peu à peu et finissait par donner à sa créature l'extase qu'elle cherchait. Elle croyait alors sortir d'elle-même pour s'unir à quelque chose de vague et de divin qu'elle ne définissait pas; une

mer de lumière et d'amour la balançait doucement, semblait l'entraîner vers des régions inconnues et, la laissait ensuite au rivage, heureuse et anéantie; dans ces moments, son âme lui paraissait aussi large que le monde et presque égale à celle de Dieu : une voix, celle de Jésus peut-être, chantait à son oreille des choses musicales et douces où elle reconnaissait les promesses mystiques de la prière sacerdotale : et les nuits passaient, nuits d'amour divin, où Moussane, sûre d'être pardonnée, jouissait déjà par le rêve des joies de l'éternité. — Six ans s'écoulèrent ainsi, et sa vingt-cinquième année la trouva toujours la même : le jour, avec des gestes lents de fileuse, et les mains jointes, le soir...

Cependant sa foi mystique se nourrissait d'elle-même et se consuma peu à peu.

Moussane croyait toujours à ce Dieu jaloux qui la punissait; elle ne doutait pas du pardon suprême; mais l'extase ne la prenait plus tout entière, et lentement le désir de la vie la mordit au cœur.

Déjà elle tentait, aux bruits et aux parfums de la plaine, de pénétrer, de deviner les saisons, les travaux des paysans, les phases de la terre.

Quand les troupeaux de moutons descendaient des montagnes, elle écoutait sous sa fenêtre le glas irrégulier des sonnaillies ou le piétinement sec des sabots, et septembre revivait devant elle. Au cri des pressoirs, au chant des moissonneurs, elle se souvenait des vendanges ou des moissons, et tous ces échos des champs la faisaient tressaillir.

Les soirs de printemps, les arbres répandaient dans l'air des poussières enivrantes, dont la brise du nord lui apportait l'arome; le peuplier surtout embaumait, et Moussane oubliait ses prières.

Son âme finit par s'échapper de cette chambre où son corps dépérissait dans la nuit; elle se revoyait dans les champs, mêlée aux bêtes et aux plantes, aspirant les mêmes souffles, dormant sur le même sol, et, ses regrets se précisant peu à peu, des larmes montaient de son cœur.

C'était là-bas, dans le pré aux chênes, que son père l'avait conduite le soir de sa communion : autour d'eux éclatait le

chant aigu des ortolans, des coquelicots précoces s'épanouissaient sur la verdure des blés, et le soleil couchant baignait le ciel, la terre, les hommes, d'une immense lueur rose.

Puis, devant ses yeux avides, passaient les meules jaunes où s'empilaient les gerbes, les vignes avec leurs grappes noires et leurs pampres rougissants, le vert pâle des oliviers, et le velours bleu des collines. Toutes ces couleurs violaient l'obscurité de la chambre, elles éblouissaient Marie de leur éclat, et le fuseau s'arrêtait entre ses doigts immobiles.

Un soir d'orage, elle avait posé sa tête contre les volets pour jouir de la fraîcheur de l'air ; elle écoutait le clapotement de l'eau que buvait la terre haletante, le bruit des ruisseaux qui se formaient sur les cailloux du chemin, et cette musique des choses la berçait tellement qu'elle s'assoupit un peu aux souvenirs des jours anciens.

Quand elle s'éveilla, les étoiles avaient reparu sur le ciel et, par les fentes des volets, elle apercevait leur frémissement bleu dans les flaques d'eau de la route. Devant ce spectacle interdit, elle rejeta la tête en arrière, mais l'émotion fut si profonde dans son âme qu'elle se sentit défaillir.

Une autre fois, par une nuit d'automne, le mistral secouait la maison : les murailles semblaient se pencher sous la poussée de l'air et le vent remplissait la chambre de sifflements aigus comme des cris. Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas et, par la lucarne qui donnait du jour au palier, la lune glissa, rayant les meubles et le pavé d'une large bande lumineuse.

Moussane s'était précipitée pour fermer la porte et boucher la lucarne ; elle aperçut dans le val des Ranes les herbes qui ondulaient à flots pressés sous la clarté de la lune, la chevelure verte des saules qui se balançait vers le sud, et plus loin, sur l'horizon, la masse immobile et noire des Cévennes. Toute la nuit, elle pleura...

Trois ans passèrent encore, trois ans de martyre, où Moussane lutta contre la nature : elle voulait se donner à Dieu, mais son âme restait rebelle, son vœu n'était plus qu'une chaîne, une sorte de lien usé que la vie faisait éclater de toutes parts.

Souvent elle serrait sa bible contre sa poitrine, elle implorait quelque pardon manifeste, quelque miracle qui lui rendit

devant les femmes sa dignité perdue. Elle faisait de longues prières entrecoupées de cris et de pleurs ; elle s'allongeait à plat ventre, et, les bras en demi-cercle devant elle, la tête posée sur ses mains, elle s'agitait convulsivement, elle troublait de ses sanglots l'obscurité silencieuse. De temps à autre, un mot sortait de ses lèvres : « Pardon ! » Elle y mettait ses regrets du passé, son désir ardent de vie, et ce désir devint peu à peu si violent que, sans savoir ce qu'elle attendait, elle espéra.

III

Un jour d'été, Moussane dormait ; accablée par la chaleur, sollicitée par le grand silence qui pesait sur le village et sur les champs, elle s'était couchée comme pour la nuit, et sa respiration régulière rythmait son sommeil.

Elle s'éveilla : c'était, à l'étage inférieur, un bruit de vagues furieuses agitées par le vent, une sorte de mugissement sonore, et l'édifice vibrait tout entier comme il arrive quand de lourds chariots ébranlent la terre. Au même instant, des pas précipités coururent, des cris de terreur éclatèrent dans la rue, des voix épouvantées appelèrent : la maison brûlait.

La voûte du four, entamée par les flammes, venait de céder par endroits, et tout le plancher du premier étage s'était embrasé. Déjà, on entendait au-dessous les vieux meubles craquer, les poutres se tordre en s'arrachant des murs, et dans la chambre de Marie les briques se fendaient avec des bruits secs.

A demi éveillée, elle s'élance vers la porte ; et dans l'escalier encore libre elle se précipite affolée, lorsqu'un mur de pierre et de feu lui barre le passage : le plancher du premier étage vient de s'abattre sur les degrés inférieurs, mettant en travers de sa fuite un monceau de décombres brûlants.

Haletante, elle remonte les marches du second, elle franchit à tâtons le nuage de poussière et de suie qui cache l'entrée de sa chambre, et dans la pièce noire elle se réfugie frémissante.

Elle est à genoux maintenant : elle ne pense plus à la fuite, elle n'entend plus les appels du dehors ; dans le tumulte qui l'environne, elle reste impassible, sûre d'être protégée des flammes par Celui qu'elle a servi. Devant l'escalier muré par le feu, la pensée de son vœu lui est revenue, et, tout à coup, elle a cru comprendre la volonté du Dieu fort qui la châtie depuis neuf ans. C'est un miracle, sans doute, qu'il a préparé pour sa créature : il va écarter les flammes comme jadis les lions de Daniel, et manifester son pardon. Moussane l'attend avec certitude ; elle se voit réhabilitée devant les femmes, portant comme une auréole le souvenir de son martyr, replacée par Dieu lui-même à la tête des siens ; et si elle a joint les mains, c'est qu'un remerciement ineffable s'élève de son âme au ciel.

Au dehors, la foule s'amasse, houleuse et bruyante ; des femmes se lamentent en rappelant les souffrances de Marie ; des hommes forment la chaîne et jettent sur les flammes des seaux d'eau qui se changent en vapeur ; d'autres appuient des échelles contre les murs et les retirent aussitôt enflammées et tordues. Une plainte continue, faite de cris et de pleurs, monte vers la recluse et remplit Laizon tout entier.

Soudain, l'escalier croula dans un nuage de poussière, et, du rez-de-chaussée au deuxième étage, la rampe de fer déroula sa spirale branlante et rouge. La foule comprit alors que tout espoir était perdu, et, silencieuse, elle s'écarta de quelques pas pour éviter le choc des pierres qui s'arrachaient, en éclatant, des murs.

Agenouillée au pied de son lit, la chrétienne espérait toujours : immobile sous sa chemise de lin, elle repassait son existence de douleur, ses longues souffrances, ses désirs de lumière et de vie maîtrisés par sa foi, et, confiante dans la justice de son Dieu, elle essayait d'écouter sans trembler le ronflement des flammes... Mais deux briques volèrent en éclats près d'elle, des feux rougeâtres éclairèrent la chambre, et Moussane, brûlée à la jambe, poussa un cri de douleur et de désespoir. Sa foi la trompait encore : les flammes la touchaient ; elle allait mourir !

Alors une révolte se fit enfin dans son âme ; sous ce front

droit, derrière ces yeux noirs, des idées nouvelles surgirent, où ni le nom de Jésus ni celui de Dieu ne se trouvaient plus mêlés.

Elle se dit qu'elle avait cru, en vain, à quelque justice éternelle. elle comprit que, dans l'immensité vide, nul n'avait recueilli sa plainte ni promis un pardon : — et tout à coup, dans cette détresse, la nature la reconquit : elle eut pitié de ces misérables qui l'entouraient, de ces croyants qui devaient mourir comme ils étaient nés. elle eut pitié d'elle-même, de sa jeunesse perdue, de son existence manquée, et, prise d'un immense amour pour la nature délaissée, elle voulut, avant d'expirer, revoir une fois la lumière.

Elle avait quitté la natte où se posaient ses genoux. et, chancelante sur les briques chaudes. elle appuyait ses mains mal assurées sur les volets clos qui résistaient.

Depuis neuf ans qu'elle vivait dans l'ombre, les plantes grimpautes s'étaient multipliées sur les murs ; les glycines, le lierre, les vignes vierges s'enchevêtraient en liberté, fermaient les fenêtres, montaient sur les toits, et donnaient à la vieille maison l'aspect d'un château de feuilles. Contre l'effort de Marie, elles luttèrent du dehors, et la jeune femme exténuée pesait en vain de tout son poids sur ce tissu de lianes, qu'une hache seule aurait pu briser.

Mais les flammes entamaient peu à peu cette verdure ; les grosses tiges rongées par le feu se détachaient du mur en brûlant, et, brusquement, les volets cédèrent, écartant de chaque côté une partie du treillis vert.

Alors, dans l'ouverture de la fenêtre, au milieu des feuilles qui frissonnaient à l'air chaud, Moussane apparut.

C'était une forme belle encore, mais complètement blanche ; son visage avait la couleur morte des spectres, et ses paupières qui s'étaient closes sous l'éclat du jour retombaient comme des pétales fanés ; ses cheveux pendaient de chaque côté sur sa poitrine, pareils à deux serpents de neige : ses seins à demi cachés par la chemise jetaient sur la pâleur du lin une teinte plus pâle.

On eût dit quelque Niobé palpitant encore sous le marbre.

Elle ouvrit ses paupières clignotantes et promena sur la foule des yeux éblouis ; elle les porta sur l'horizon où le Gard

éclatait de lumière à travers les éclaircies des peupliers : elle revit sans s'attendrir le pré aux chênes, les rochers de l'Arrias, le ruisseau de Fons-Colombe, puis elle leva la tête vers le soleil, et le regarda fixement.

En ce moment, l'astre flamboyait au zénith, et, sur le village épouvanté, il versait à longs flots ses ondes brûlantes : les murailles se renvoyaient ses rayons, les brisaient sur leurs surfaces, les multipliaient à l'infini, et les vitres des fenêtres brillaient comme autant de phares. Les flammes de l'incendie pâlissaient sous ce ruissellement de lumière, et se noyaient, comme des feux follets, dans l'immense incendie du ciel.

Moussane, aveuglée, tendait les mains vers la clarté ; elle la buvait, elle l'aspirait, elle la palpait de ses doigts, elle croyait l'entendre vibrer à ses oreilles comme un air plus subtil et plus doux ; elle s'absorbait tout entière dans ces torrents de flamme qui l'enveloppaient et la grisaient. C'était encore une extase : son âme, pénétrée de toutes parts, se mêlait à l'éther sans bornes et, dans cet instant suprême, elle n'était plus que lumière.

Quand les flammes l'atteignirent, elle se dressa demi-nue sur le rebord de la fenêtre, et, sans efforts, sans crainte, elle se jeta dans le vide, au hasard de sa destinée.

La tête vint buter sur un vieux banc de pierre d'où le corps rebondit sur le pavé de la route.

Un peu de sang coula de la tempe brisée, les jambes se raidirent dans un spasme, les mains crispées battirent l'air : puis, ce fut le calme infini de la mort.

Les chairs blanches, baignées de lumière, resplendissaient au soleil : la ligne des femmes agenouillées faisait une bande noire de l'autre côté de la rue, et des prières montaient vers le ciel, pour la martyre, pour la sainte, dont nul n'avait deviné la révolte et l'abjuration.

NOTES SUR L'INDE¹

GEYLAN — L'HIMALAYA — BÉNARÈS

Colombo.

Le port, encombré de steamers qui font du charbon, de petites barques minces, très élevées au-dessus de l'eau, maintenues en équilibre par des balanciers parallèles que soutiennent deux perches flexibles.

Les embarcations légères, surchargées de bagages et de rameurs, se heurtent, virent sur place. filent entre de gros transatlantiques en marche, dans un étourdissant vacarme de cris et d'imprécations, sous le soleil qui fond du plomb dès le matin

Au-dessus du débarcadère, en grandes lettres : « Prenez garde aux coups de soleil. » Puis, plus bas : « Évitez-les en achetant les meilleures ombrelles et les meilleurs casques de liège chez John ***. » Rues banales de ville commerçante. bordées de hautes maisons à boutiques. Poussière et lumière aveuglante, où passent des *jinrickshaws* que traînent des coolies presque nus, rapides comme des chevaux.

Des Cingalaises indolentes, à la démarche traînée, portent une longue étoffe sombre enroulée autour des jambes jusqu'à terre. Pour compléter le costume, les pauvres n'ont

1. Voir la *Revue* des 1^{er}, 15 juillet et 1^{er} octobre 1898.

plus qu'un *sari* très court : les riches ont des bas et des bottines, un corsage blanc décolleté à manches ouvertes, sans basques, laissant apparaître entre le *sarang* et le buste un bourrelet de chair.

Les hommes ont un long pagne d'étoffe anglaise à pantalons, la jaquette blanche boutonnée sur la peau, et un chignon pareil à celui des femmes; sur ce chignon ils posent en couronne un peigne pareil à celui qu'on met aux petites filles d'Europe pour empêcher les cheveux de tomber sur le front. Et trop souples, les yeux trop longs, un peu cernés de kohl, riant toujours, les jeunes surtout ont un désagréable air ambigu.

Dans toutes les boutiques de la grande rue, des bijoutiers guettent l'acheteur, vont le chercher, le harcèlent, et déballetent devant lui, des petits sacs ou des boîtes en carton qu'ils tenaient enfermées dans des coffres-forts, les plus beaux saphirs du monde. La journée se passe à marchander les pierres, en conversations interminables, en fausses sorties. Sans se fatiguer, les vendeurs reviennent à la charge, courent après le client, l'attendent à la porte d'un confrère, puis le ramènent chez eux, où les prix de nouveau se débattent, finissent par baisser, par ne plus être que le tiers ou le quart de ce qu'ils étaient d'abord.

*
* *

Kandy.

Depuis Colombo, c'est l'enchantement d'un voyage parmi des plantes flexibles, de tous les tons du vert, poussées le long des laes, des fleuves, des rizières. D'abord, autour de marais où des gens, jusqu'à mi-corps dans l'eau, pêchent avec de grands filets qu'ils rennient gauchement, un terrain plat, bordé d'*anthuriums* qui mirent leurs larges feuilles, tantôt de velours sombre, tantôt de gaze légère veinée de rose et de blanc, dans les ruisseaux qui forment résille entre les champs de riz. Des fougères arborescentes, des bambous et des roseaux à panaches de toutes les teintes de l'or : des plantes grimpantes qui enlacent les troncs des cocotiers ou des phénix, s'épanouissent en bouquets roses ou

jaunes parmi les palmes, envahissent tout de leur exubérance, forment au bas des grands arbres un chatoyant buisson, une impénétrable haie, à travers laquelle le soleil se joue en ombres chaudement violettes.

Plus haut, dans les montagnes, autour des plantations de thé, des magnolias, des ficus et des nélliers compacts, envahis de plantes grimpantes, de palmiers naissants, de bambous qui arrivent de leurs pointes à percer le vélum des lianes étendu entre les arbres, aux fleurs lumineuses ouvertes entre les noix de cocos, les mangues et les papayes mûres.

Après une grande vallée, des montagnes s'estompent dans le lointain, en bleu laiteux de saphir étoilé, au-dessus de gradins délicatement verts. Dans l'air plus vif, flottent des odeurs de mousse et de fleurs d'alpes. Au-dessus de cascades vaporisées en pluie, apparaît l'enchevêtrement de lianes, de fougères, d'orchidées et de choux-*flowers* qui balancent un rideau tramé de feuilles et de fleurs.

Des jardins fleuris comme des serres, cachant des *bungalows*, un miroitement de lac parmi la frondaison, c'est Kandy.

Devant un temple bouddhiste, des bassins où nagent d'énormes tortues. Sur l'édifice, au-dessus d'éléphants sculptés en relief dans la pierre, des peintures murales, naïves et conçues dans le mépris parfait de la perspective et des demi-teintes, représentent un jardin des supplices, où des monstres verts poussent des damnés contre des arbres qui sont des scies, où d'énormes oiseaux rouges et jaunes mangent des victimes vivantes.

Dans le temple, un arôme frais de fleurs apportées en offrande avec du riz encore en épis vert tendre, très flexibles. Un colossal Bouddha de pierre, chamarré d'or, brille sur l'autel, et dans l'ombre de l'idole deux bonzes, longuement à grands gestes, avec des airs de chats en colère, se disputent un petit objet qui, tour à tour, passe des mains de l'un dans celles de l'autre.

A côté du temple, le tribunal, ancienne salle du trône des rois de Kandy, large ouverte, lambrissée de bois ciselé. Sous

les pankas qui vont et viennent d'un mouvement égal et doux, la cour en robes rouges.

L'un des accusés, debout dans une sorte de chaire, écoute impassible le réquisitoire. Attaché à son cou, un grand carton porte le numéro 5. Derrière une barre, d'autres indigènes, chacun orné d'un numéro, sont gardés par des cipayes. L'un d'eux, blessé lors de l'assassinat pour lequel ils passent en justice, est étendu sur une civière, — une natte à jolis dessins rouges et verts tendue sur des pieds de bambou. — Lui seul a une ligature charmante, aux yeux noirs faits de profondeurs bleues assombries, dans une auréole de cheveux souples dénoués.

Comme les autres, comme celui que l'on va condamner ou ceux qui déjà ont entendu leur sentence, il semble être indifférent aux avocats et à la cour, agite doucement une feuille de latanier qui lui sert d'éventail, puis a l'air d'écouter des choses de rêve, venues de loin...

Un interprète traduit à l'accusé les questions du juge, qui comprend les réponses, mais ne doit parler qu'anglais. Un gros avocat en robe noire prend la parole. Et, sur cette assemblée de trois ou quatre cents êtres, assis derrière les accusés, plane un silence d'église, et la voix monotone continue son plaidoyer longtemps, longtemps... Les parents et les amis des accusés, eux aussi, gardent l'air impassible de gens qui ne sentent pas l'ignominie d'une condamnation édictée par les conquérants. Ils supportent ces peines sans se plaindre, comme une chose nécessaire dans la vie; et cette vie pour eux n'est qu'une station, une attente vers une existence plus haute...

Des chants d'oiseaux, dans l'air adouci du jour finissant, pénètrent jusqu'ici, dominant presque une minute la voix monotone de l'avocat.

Dans le mystère d'un temple polychrome, aux murs vermiculés de sculptures, une relique, la dent sacrée de Bouddha.

Si près de l'objet précieux, enfermé sous l'autel, dans une succession de cassettes, derrière des murs impénétrables, aucun respect: un bruit, une agitation de foire, la

bousculade de gens pressés et bavards, inquiets seulement de voir des infidèles approcher du saint lieu.

Autour de Kandy, c'est la forêt splendide. L'encombrement des arbres poussés les uns contre les autres, les épaisseurs de branches et de feuilles dominées par un immense ficus ou un amandier : les racines à bords coupants, sorties de terre, sont pareilles à quelque hélice : le tronc tourné en spirale monte droit à des hauteurs prodigieuses, couronné d'un épais dôme de feuillages que recouvrent encore de fragiles plantes grimpantes, constellant de fleurs la masse verte.

De grands banians aux troncs multiples s'alignent en colonnes d'un rose gris de granit, semblent les restes de quelque colossale église à voûtes d'ombre. Et, parmi ces géants de la forêt, pullule et frémit toute une vie de fougères, souples comme des plumes, et de lianes enchevêtrées.

Parfois, sous le tapis de la végétation, un bout de route apparaît, couvert d'une impalpable poussière rose brique ; des fruits de la même couleur, en grappes, pendent de grands arbres aux feuilles luisantes.

Une sorte de citronnier fleurit en œillet : une chair de givre et de nacre, frisée en petites franges au bout des pétales, exhalant une fraîche odeur de verveine. Sur un ébénier envahi de plantes grasses qui forment crête à chacune de ses branches, un oiseau mauve, les ailes ouvertes, reste immobile... et, de plus près, se mue en orchidée.

Au-dessus d'un grand latanier, des palmes fusent dans le ciel, recourbées mollement, pareilles à d'immenses plumes d'autruche. Un duvet, une poussière de fleurs, comme une délicate buée claire, saupoudre les tiges, et déjà les larges feuilles de l'arbre qui va mourir après sa floraison se fanent, inclinées vers le sol.

Dans des clairières, faites par la mort des grands arbres qui écrasent les petits en tombant, des fleurs foisonnent, cannas, topinambours, buissons de poinsettias, avec, au bout des feuilles vertes, des bouquets de ces mêmes feuilles, roses ou blanches, entourant une toute petite fleur pâle.

Aucun bruit, pas d'oiseaux, dès que l'on quitte la lisière pour s'enfoncer dans la forêt ; sur le terrain sec, bientôt même,

plus de plantes; parmi les troncs de plus en plus rapprochés, les lianes se balancent, très basses, et, entre les hautes racines tortueuses et les branches, le chemin devient impraticable. Et c'est le silence absolu, l'ombre imprégnée d'une chaude odeur de poivre dans l'immobilité de chaque feuille.

*
* *

Colombo.

Retour à Colombo. De nouveau les bijoutiers, les pierres bleues et, à la longue, la griserie de leur éclat. Dans le port, aujourd'hui qu'il y a de la brise, les petites pirogues à balanciers ont hissé de grandes voiles blanches à bords noirs; elles vont se perdre au loin, avec une légèreté d'ailes, sur l'eau trop bleue.

Dans des carapaces de tortues qui leur servent de paniers, des gens déchargent de la vase... Des petites mendiantes, l'air vieieux de petites cabotines, nous poursuivent de cette prière :

— Donnez quelque chose, Sahib, à une jolie Cingalaise qui a envie de faire un voyage au pays des *gentlemen*!

*
* *

Madras.

L'impression d'une ville construite dans l'air, puis tombée de là-haut, disséminée dans la plaine, avec d'énormes espaces laissés vides et incultes, puis, dans le quartier noir ou musulman, toute une agglomération de bâtisses serrées les unes contre les autres, tassées dans un tout petit coin de terre. Inutilement, parmi toutes ces rues, circulent des tramways électriques sans voyageurs, tandis qu'en plein jour, pour célébrer le ramadan qui commence, les mahométans tirent des fusées.

Dans le jardin de l'hôtel, perdu en rase campagne, après la pouillerie du quartier nègre, tout un grouillement de coolies domestiques, de leurs femmes et enfants qui, la journée entière, s'amuse à grimper sur des voitures remisées à l'ombre des grands arbres. Et, sans interruption, un affolant bruit de rires et de pleurs monte de cette marmaille.

Les bœufs d'attelage ont tous les cornes peintes, le plus souvent une corne bleue et l'autre verte.

En pleine rue, le soir, au milieu d'un cercle de gens qui tapent des mains en mesure, quatre petites filles en *sarang*, le buste nu, dansent... Le corps très penché à droite, le coude appuyé sur la cuisse, elles frappent la main gauche contre la droite et rejettent la jambe gauche en arrière. Les quatre se suivent en rond, et cela dure un temps infini sans arrêt, sous la lueur pâle des étoiles, tamisée par un banian monstre. Parfois, l'une des assistantes jette un long cri très haut, et les danseuses répondent par de petites notes modulées, aiguës, très courtes.

Dans la ville hindoue, sur l'étang d'une pagode, circule majestueusement un radeau couvert d'un dais éblouissant qui abrite un dieu d'or enguirlandé de fleurs et de pierreries. Une foule parfumée de jasmin et de santal entoure le bassin sacré, se presse sur les gradins, et s'incline profondément lorsque la divinité passe. Un vieux s'incline même si profondément qu'il tombe dans l'eau, aux grands éclats de rire de tous les fidèles.

Les rues sont pavoisées de bannières en papier de couleur. De-ci de-là, tendu sur quatre mâts, un vélum que borde un volant de soie légère ombre un reposoir encombré d'idoles, de vases où trempent des amaryllis et des roses, et même d'adorables statuettes de Saxe : — marquises à révérences toutes gracieuses, bien dépaysées parmi les convulsions des Vielnous et des Kalis.

Le soir, auprès du temple, où la divinité revenue de l'étang reçoit des offrandes de fleurs et de parfums, des hurlements de foule, des vociférations de gens pressés, n'allant nulle part ; et ces cris sont dominés par des tam-tams que les musiciens accordent en les chauffant jusqu'au diapason auprès de grands feux à fumée âcre. Sous une tente, des gens posent d'innombrables figurines d'or, de goût jésuite, — anges mignards et joufflus, martyres portant des palmes, vierges extasiées, les mains jointes. — autour de la châsse qui ramènera le dieu à sa pagode. Des feux de bengale éclairent les ouvriers, et dans l'ombre s'ouvre le temple, où brillent seulement, auprès du Rama que l'on fête, quelques pâles lumières voilées d'encens.

Lorsque le dieu est apporté, dans la châsse très lourde que soutiennent une centaine d'hommes, le cortège se met en marche.

Deux tambours à pied. Des enfants qui allument des feux de bengale, et font tourner au-dessus de leur tête des soleils de feux d'artifice. Trois bœufs caparaçonnés de velours à lourdes broderies d'or, montés par les joueurs de tam-tams ; ensuite viennent des prêtres, et puis le dieu, à peine visible à travers les bougies et les fleurs de la châsse.

Et sur la foule, dès que la divinité approche, passe un soufuffle de respect : on adore, les mains jointes, le corps profondément incliné.

Pour éclairage, des coolies tiennent à la main de longs tridents de fer sur lesquels brûlent des boules d'étoupe baignées d'huile.

Cela s'avance lentement parmi le peuple soudain calmé, silencieux ; aux reposoirs le cortège s'arrête, et, dans le cercle formé par les porteurs de torches et de feux de bengale, apparaissent les bayadères sacrées : trois femmes coiffées en cheveux, tout engagées dans des *sarany* trop neufs, lourdes de bijoux cliquetants, et une vieille surmontée d'une tiare cylindrique, luisante, de velours rouge brodé d'or.

Les darboukas et une musette très tendre jouent un rythme lent, et les danseuses se meuvent, tournent longuement, les bras levés, font des révérences vers la châsse.

Sur l'or de leurs bijoux, l'éclairage cru des feux de bengale ou la lueur des torches à flamme rousse met une alternative de joie et de mystère, enveloppe la danse dans une atmosphère de rêve et de splendeur.

Et dans le noir cela s'éteint, se perd très doucement, et seuls encore les tam-tams et la musette s'entendent dans le silence revenu.

Devant le temple, où l'on rentre jusqu'à l'année prochaine le dieu de sagesse qui a découvert les secrets, retrouvé la voie juste, obtenu la grâce de son père, un grand éclat de lumières, une foule à turbans clairs, compacte, et le resplendissement de la châsse au haut des marches... Et, sur les portes fermées, c'est de nouveau le silence, le calme de la nuit étoilée...

Que de malheureux ici ont l'éléphantiasis ! Et des enfants même, des tout petits, ont déjà une, parfois les deux chevilles prises, en attendant que le mal déforme toute la jambe en bloc monstrueux, horriblement lourd à traîner.

D'autres sortes de lèpre mangent des figures, et presque toujours, au milieu d'une foule amusée à quelque spectacle, c'est la soudaine apparition d'une tête aux tons d'ivoire, les chairs plaquées sur les os, ou bien déjà rongées en plaies de sang.

*
* *

En mer.

Dans la mer transparente, intensément bleue, des tons plus opaques, du sable remué, toujours épaissi, formant comme une purée jaunâtre : déjà l'eau du Gange, avant même que la terre soit en vue. Puis, entre des rives basses, à végétation pauvre, commence le fleuve sacré. Des Hindous, à bord, puisent l'eau sainte avec des seaux, se lavent la figure, les mains, et boivent, les yeux fixés en adoration sur cette boue liquide.

Des steamers nous croisent. Et dans le lointain, pareille à un vol d'ibis, passe toute une flottille de barques à grandes voiles roses, transpercées de soleil.

Les berges se rapprochent, le paysage devient plus précis, tout en hauts palmiers, en carrés de cultures. Des cheminées d'usine pointent, puis un dôme, une grande tour...

Sur l'eau, un inextricable grouillement de pirogues et de mouches entre les vapeurs et les bateaux à voiles amarrés le long de la ville, qui s'étend immense, à perte de vue...

*
* *

Calcutta.

Cruellement capitale, à palais en torchis et plâtras, badigeonnés de jaune, alternant avec des maisons de commerce, des cabanes, et tout cela sans l'ombre de style. Dans les rues couvertes de poussière, un bruit de foire prolongé jusqu'aux heures avancées de la nuit.

Des uniformes rouges, des complets de bicyclistes finis en loques sur des coolies bâtards ; un effacement de couleur

locale pire que la banalité même. Et par-dessus tout, très forte, une écœurante et fade odeur de nénuphar et de suif à relent âcre et poivré.

Dans la rue aux boutiques indigènes, un assaut vers l'acheteur, un aboiement de prix, les marchands grimpés dans les voitures, à la main une liste d'occasions débitée avec un bagout de camelot, une persistance qui me fait fuir.

Un tramway électrique, sur lequel une grosse cloche sonne tout le temps, s'en va vers les faubourgs, à travers des rues grouillantes d'enfants nus, de poules et de cochons vautrés sur des tas d'ordures et dans les mares de l'arrosage...

Une gare somptueuse, un quartier à hauts fourneaux, puis la campagne tranquille, le Gange bordé de jardins dont les lianes fleuries se penchent sur l'eau boueuse, noircie de larges plaques de suie et de graisse...

*
* *

Chandernagor.

Autour de la gare, un village serré, des cabanes compactes, sans terrain autour d'elles: puis, enfin, la ville à maisons précédées de grandes terrasses.

Des jardins fleuris de bougainvilliers et d'amandiers blancs, à peine rosés, bordent des rues à noms de France. Dans l'air, une fraîcheur d'eau, un parfum de verdure et le grand calme bienfaisant du silence, tellement rare aux Indes!

Entourée d'arbustes et de hauts bananiers, l'église fait face à un square où un socle attend le buste de Duplex. Une balustrade de pierre court le long du quai, en pente douce gazonnée qui s'en va mourir au Gange clair et transparent. De grands arbres, au bord du fleuve sacré, abritent des lingams et des idoles devant lesquelles on renouvelle des fleurs.

Par la ville balayée, si propre qu'on ne se croirait pas en pays hindou, seize cents bassins, la plupart d'eau croupie, où des gens se baignent et lavent leur linge. Autour de ces bassins, — que l'on exproprie peu à peu, — autour des maisons, des bambous, des flamboyants fleuris en énormes étoiles rouges, épaisses comme des fruits, des ficus drapés de plantes grim-pantes à verdure légère prolongent un jardin jusqu'au bazar.

De loin, le soir, un bruit de tam-tams m'attire vers une grande place ombragée d'arbres géants. Dans une minuscule case de nattes, une informe statue de Kali, noire, ornée d'un diadème, d'une ceinture et de *nouparas* en papier doré, piétine un Siva de glaise blanche, couché. Devant la divinité, sous un vélum tendu aux branches d'un banian, deux *nauch girls* en *sari* transparent dansent à pas très glissés, aux sons de deux musettes et de tambours. Des Hindous assis par terre, foule blanche, pâlement éclairée par de rares lanternes, forment cercle et accompagnent la musique d'un chant monotone et doux.

Un homme se lève et, debout sur le tapis des bayadères, il récite en strophes égales une sorte de légende héroïque ; il enfle la voix, ponctuée des mots par de grands gestes. Une des danseuses lui donne la réplique ; et cela dure un temps infini, les voix peu à peu tombées à une récitation incolore et sourde, les corps immobiles, balancés à la manière des enfants qui ne savent pas leur leçon.

Les danses reprennent, interrompues un instant par l'appel du veilleur qui passe, un long bambou à la main, s'arrête pour regarder la fête, puis s'efface dans l'ombre.

Plus tard enfin, le récitant pose sur sa tête la lourde idole. Quelques fidèles le suivent avec les fleurs, les petits pots, les paniers offerts à la déesse, et le cortège se dirige vers le Gange, tandis que les *nauch girls* continuent leur pantomime, leurs cris très hauts, scandés à contre-temps de la musique endormante et suraiguë.

Arrivé au Gange, celui qui porte la statue de Kali entre dans le fleuve sacré jusqu'au-dessus des genoux, puis laisse tomber son fardeau. Les autres se prosternent en ardente prière, la figure cachée par les mains ; ensuite, à la déesse disparue dans l'eau, ils jettent les paniers, les pots, les fleurs, qui s'en vont à la dérive. Un instant, le diadème en papier d'argent, qui s'est détaché, tournoie sur l'eau toute pailletée de lune, puis disparaît dans un remous.

Les gens retournent à la fête ; elle dure jusqu'au jour. De loin, la musique arrive par bouffées, quelquefois traversée par des cris de chacal ou par l'appel du veilleur. A l'aube seulement, les tam-tams s'arrêtent.

Dans la petite église blanche, toutes fenêtres ouvertes, la messe, dite par un curé à fort accent breton. Pendant le sermon, que troublent les cris des perruches, les sifflements des faucons, c'est un perpétuel froissement d'éventails qui ensuite restent sur les prie-Dieu jusqu'au dimanche prochain.

Église blanche, très simple, où l'on parle français, où des petits noirs s'agitent sur des bancs, tandis que, prosternées, des vieilles en *sari* gesticulent de grands signes de croix; où les bonnes sœurs tiennent l'harmonium, où les petites pensionnaires chantent de leurs jolies voix fraîches des choses banales qui, après le continuel charivari de musettes et de tam-tams, me paraissent délicieuses, évoquent en moi des chefs-d'œuvre d'harmonie et de grâce.

Après-midi tranquille et presque fraîche, en visite chez le résident, qui me raconte l'Inde de Dupleix, la gloire éteinte, la pauvre vieille forteresse de Chandernagor, imprenable, démolie par la force des traités... Et pendant notre promenade par la ville, entre ces jardins qui paraissent des parcs du grand siècle, tout le passé a l'air de renaître dans ce coin de terre oublié. A chaque instant, dans le silence, dans le crépuscule mauve, il me semble voir, au long des allées fleuries, sous les grands phénix, des ombres de marquises poudrées, en robes à grands falbalas, des chevaliers de Saint-Louis très galants: et de loin arrive un son de clavecin, une mélodie simple qui flotte doucement dans l'air imprégné de souvenirs.



Darjeeling.

Après Siliguri, où l'on quitte la grande ligne, un petit chemin de fer joujou, qui va lentement, secoue son monde à travers des plantations de thé et des bois d'arbres géants, à l'ombre desquels des fougères arborescentes s'épanouissent au-dessus des ruisseaux. Au près des sources, attachées aux buissons et aux bambous, des prières écrites sur des rubans de papier de riz flottent au vent et se mêlent aux rhododendrons, aux funkies en fleurs, taches de clarté, vibrant dans la forêt des grands cèdres, des sycomores et des palmiers som-

bres. Sur les hautes branches se balancent des orchidées pareilles à des oiseaux, et entre les buissons courent des fils vert clair, fleuris d'étoiles blanches, embrouillés en échelons multiples, accrochés à toutes les épines. La végétation des banians, des phénix, des plantes tropicales, se mêle peu à peu aux chênes, aux buis, aux platanes, puis disparaît à mesure que nous montons, et sous les grands sapins noirs voici maintenant des buissons, des mousses et des fleurs d'Europe.

Plus haut, la montagne est rayée de cultures vertes et rousses qui semblent au loin du velours à côtes : — les plantations de thé ; — l'horizon s'agrandit ; à perte de vue jusqu'aux rochers couverts de neige, tout est labouré de ces rayures.

Sur Darjeeling, station climatérique moderne et fashionable, toute en villas, la plupart à toits de tôle gaufrée, un opaque brouillard blanc qui barre l'horizon à quelques milles devant nous. Et, dans l'inconsistance de cette ouate, — reflet, mirage, illusion, — luit à une hauteur d'irréel un éclat plus clair, une vapeur bleue, qui pourrait être une cime...

Au coucher du soleil, une première épaisseur de brume se dissipe, découvre à des lieues et des lieues une chaîne de montagnes, mais encore sans neige, aux faîtes de roches grises, sur lesquelles l'or et la pourpre chantent en violets, bleuis par la lune. Et la vapeur descend, dévoile à nos pieds un gouffre où des lumières de planteurs de thé scintillent dans la nuit.

Dans le village endormi, une cloche et des tam-tams sonnent longtemps pour annoncer la Noël thibétaine... Et le paradis de Brahma reste invisible, mystérieux dans le ciel clair tout cloué d'étoiles.

Si loin, si haut dans l'horizon, ce matin, je vois un point rose, d'un éclatant rose brique ; puis, avec le jour qui paraît, le point rose s'agrandit, descend, pâlit, devient blanc, et l'Himalaya se dévoile en aveuglante splendeur de neige et de lumière.

Le Kantchindjinga, à des distances infinies, dans l'air pur, semble tout près de nous, et autour du géant d'autres monstres de neige crèvent leur voile de nuages, nous encerclent d'une chaîneux cimes d'une éclatante blancheur, perdues

dans le ciel, presque tout de suite effacées derrière la brume qui monte des gouffres, s'épaissit, puis s'immobilise en masse compacte au-dessus des pics disparus, couvre les premières montagnes proches de nous, enveloppe Darjeeling d'un brouillard opaque...

Autour d'une pagode à toit de tôle achevé par des boules de cuivre, une foule assise sur des gradins de terre, puis cramponnée à la montagne qui s'élève presque à pic, regarde et crie. Près du temple, sur des mâts de bambou, de longues bannières blanches balancent des prières imprimées.

Sous une tonnelle en branches de sapin, un lama siège dans un fauteuil. En robe jaune, en chapeau d'or que surmonte une boule de corail, avec un masque de chat que termine une longue barbiche blanche, il tourne sa machine à prier, d'un mouvement égal et mou d'abruti. A ses côtés, deux femmes à grandes tiaras de fleurs multicolores, en lourds tabliers de drap sombre et jupes de satin rose tendre, l'éventent.

Avec des masques sur la figure, quatre femmes et deux hommes, dont l'un porte une pelisse de satin rouge bordée de panthère, et l'autre, par-dessus son costume, une ignoble chemise salie exprès, dansent une ronde autour du prêtre, puis s'arrêtent pour tourner sur eux-mêmes très vite. Et, gracieusement, les jupes des femmes flottent en plis lourds et souples sur les dessous de satin clair brodé d'or et d'argent. L'une des danseuses, qui ne se contente pas, comme toutes les Mongoles, de se mettre en guise de fard une plaque de sang de porc noirci sur le nez et les joues, ôte son masque et montre sa figure entièrement barbouillée de noir. Avec l'homme à la chemise sale, elle fait une foule de pitreries très goûtées des spectateurs et finit, dans un tonnerre d'applaudissements, par s'asseoir sur les genoux du lama dont elle caresse la barbiche...

Des cymbales et des tam-tams pour orchestre, et, à tout instant, des cris aigres et de stridents éclats de rire des spectatrices.

Pendant les repos, les danseuses, pour s'amuser, chantent une gamme, toujours la même, partie d'une note aiguë

aboutissant à la note la plus grave de la voix; — note que l'on répète quatre fois et qui détermine le rythme des pieds frappés en mesure.

Dans la montagne, toute l'après-midi, les cymbales, les cris me poursuivent; et je revois ces fourmis dansantes, et le lama, avec la lueur de son chapeau, tournant sa machine sous son abri de branches et de prières balancées au vent...

Le soir seulement, tout cela se disloque, rentre à Darjeeling, les femmes pauvres à pied, toutes un peu ivres, dansant la gamme descendante, quelquefois finie dans le fossé; les riches en robes de satin sombre à larges manches, sur la tête un bourrelet de bois rouge cloué de grosses perles en verroterie. Elles sont à califourchon sur de drôles de petits chevaux, presque tous isabelle, qui trottent l'amble.

Les maris, très attentifs, escortent, ramassent ces dames dont quelques-unes manifestent bruyamment leur ébriété... Les moins fortunées ont un mari, quelquefois deux, mais les riches traînent à leur suite jusqu'à six époux, serviteurs empressés qu'elles malmènent.

A quatre heures du matin, précédé d'un guide mongol à large figure jaune impassible, et monté moi-même sur un endiablé petit cheval café au lait, je pars pour Tiger-Hill.

Au-dessus de nous, un brouillard intense reste immobile, nous emmure d'une buée humide, atrocement froide. Deux heures de marche dans l'obscurité; nous arrivons.

Tout d'un coup, comme un rideau qu'on baisse, la brume tombe, le ciel apparaît, puis le terrain à nos pieds s'éclaire de la lueur des étoiles. Des vestiges de temples se distinguent parmi les herbes, fondations de salles grandioses, et, seules debout, les cheminées de briques où l'on brûlait des prières écrites sur du papier de riz.

Au loin, dans l'air transparent, au-dessus d'une masse compacte de nuages, d'une couleur morte d'ouate salie, un point se colore en mauve, — la forme et la nuance d'un cyclamen, — puis devient rose, rose brique, d'or chaud qui pâlit en argent et, sur le ciel bleu pur, reste d'une blancheur immaculée. C'est le Gaourisankar, le mont Mérôu, la cime du monde, inconcevablement immense, malgré qu'il soit perdu dans le

lointain, et que nous-mêmes le voyions d'une colline de 3000 mètres...

Et après lui toute une chaîne de pies mauves, roses, puis blancs, se découvrent dans l'air merveilleusement limpide. Le soleil se lève au-dessous de nous ; dans une vibration de chaleur, les montagnes semblent se rapprocher, et, presque tout de suite, des vapeurs montent vers le Gaourisankar : — « Des *apsaras* qui tissent des voiles impénétrables, pour que les mortels ne puissent pas trop longtemps contempler le trône des dieux », me dit mon saïs prosterné depuis l'apparition du colosse de neige, les mains jointes vers le paradis d'Indra.

Encore un moment, le glacier sublime reste visible à travers les gazes claires, puis, au-dessus de l'Himalaya, un nuage se forme, descend sur les autres montagnes, et cache insensiblement la chaîne entière.

Vers midi, la chaîne du Kantehindjinga se dégage encore une fois des brumes. Tantôt blanche, avec sur les neiges une poudre d'or rose, violette dans les ombres ; tantôt, sous la course des nuages, chatoyante de tous les tons de l'acier, du cuivre, des perles et du soleil. Puis, après l'ardeur du couchant, qui paraît de pourpre et de braise, et le flamboiement du feu sur la masse des glaciers, tout se mue en bleu de mystère, sous la grande clarté pure de la lune...

A la gare, des milliers de gens sont venus reconduire un grand mollah, qui porte le turban vert des pèlerins de la Mecque et des vêtements de soie jaune. Et déjà nous sommes loin de Darjeeling : des fidèles courent encore auprès du wagon pour baiser sa main sur laquelle brille un énorme diamant taillé en pointe. Et tout le long de la voie, alors que le train, à la descente, prend une allure trop vive pour qu'on puisse l'approcher, des musulmans s'inclinent et se prosternent sur la route, crient au mollah des souhaits de bon voyage.

Aux haltes, on déroule un petit tapis : le prêtre se déchausse et prie, hâté dans ses dernières génuflexions par le sifflet de la locomotive.

Le soir, on allume sur la machine une haute gerbe de

feu qui éclaire les troncs lisses des flamboyants pareils à des piliers de cathédrale, les sources miroitantes entourées de rubans aux prières, les buissons fleuris de véroniques hautes comme des arbres, les jets de bambous et de fougères, puis s'arrête sur les lianes retombantes, les fourrés impénétrables qui protègent de leur réseau le silence de la forêt endormie.



Bénarès.

Des palais de pierre jaune, reflétés en or dans le Gange lumineux, apparaissent, des coupoles vibrent en rayons étincelants sur la clarté du ciel, puis la ville sainte s'efface. Nous ne voyons plus qu'un faubourg de masures, la gare banale, encombrée par un pèlerinage birman. — bouddhistes venus, on ne sait pourquoi, aux grands temples hindous ; — bonzes jaunes, *pungees* blanches trimballant des paquets qui s'ouvrent et d'où tombent les objets les plus disparates, ramassés, remis dans les emballages, retombés de nouveau. Foule criarde qui s'agite éperdue, s'interpelle d'un bout de la gare à l'autre, puis, moutonnière, en file, s'en va le long du chemin poussièreux, finit par se perdre dans un carrefour du petit bazar.

Par des rues étroites, à larges dalles étagées en marches irrégulières et basses, les cinq mille temples de Bénarès alternent avec des maisons fleuries de sculptures.

Sur les pierres d'ocre des palais et des temples, un enduit violet-rouge que la pluie et le soleil ont terni en rose de chair pâle, prend des tons de rubis et de couchant dans la lumière opalisée par le voisinage du fleuve ; lumière de repos douce et tendre, qui semble provenir des objets eux-mêmes, enveloppe tout d'un poudroiement de clarté.

Serré entre des maisons qui le dominent et l'écrasent, Besesher Nath dresse son dôme recouvert de feuilles d'or ciselé. Sous la coupole splendide, le temple tout petit reste fermé aux infidèles. Des mains pieuses ont tressé au-dessus de la porte des chaînes de jasmin et de roses, qui mettent seules une clarté sur la pierre très vieille, salie de larges taches d'huile.

Sous une colonnade légèrement peinte en couleurs fanées,

soutenant un lourd toit de pierre aux sculptures multiples, un taureau de marbre est tourné vers le puits que Vichnou, descendu sur terre, a touché de son pied. Deux fakirs, dans un coin, regardent la dalle sainte. Dans l'immobilité absolue de leurs corps rigides, ils n'ont plus l'air de ce monde, sont pareils à des statues de divinités, mais leurs yeux vivent ardemment.

Plus loin, les écuries du temple, entourées d'une galerie de colonnes peintes et sculptées. Des femmes, en *saris* éclatants, soignent un taureau, et de toutes petites vaches zébus, leur donnent à manger les fleurs des offrandes répandues sur la mosaïque de la cour.

Du haut d'un observatoire, où des télescopes hors d'usage continuent à se rouiller sur les plates-formes vides, un escalier monte droit vers le ciel ; et là, c'est l'éblouissement de Bénarès apparue entière. La grande ville de pierres jaunes étalant les coupoles de ses temples parmi les palais, le long du Gange qui lentement roule ses eaux d'un vert laiteux, sous le ciel de perle, presque blanc. Puis, au loin, la plaine d'herbe fraîche, couleur d'émeraude, perdue à l'horizon qui vibre de chaleur. Tout s'enveloppe dans un halo, moins qu'un brouillard irisé : — les fumées qui montent au-dessus des bûchers hindous...

Un des gardiens de cette tour, à l'ombre d'une colonnade, fait de la peinture bizarre. Sur l'eau d'un baquet, il jette une poussière de couleur qu'il cerne d'un trait noir ; il masse les grains avec une barbe de plume, les ôte ou les remet par quantités infinitésimales. Cela représente Siva et Parvati, vêtus de bleu et de violet sur un fond crâment rouge. Puis, lorsque ses images sont finies, il agite le baquet, donne un mouvement de révérences à ses bonshommes, s'éloigne pour contempler l'effet d'ensemble, et, très content, brouille tout pour recommencer les mêmes figures avec la même attention méticuleuse.

En jonque lourde, massive, à proue faite d'une tête de serpent relevée, la gueule ouverte, nous passons devant la ville sainte, sur le Gange pailleté de rose et de bleu. Des

palais, puis encore des palais aux murailles épaisses, dont les tours ont l'air de contreforts, s'alignent en blocs immenses à perte de vue. Dans la maçonnerie pleine, des fenêtres et des balcons sont ménagés seulement à hauteur de troisième étage, Au-dessus des demeures de rajahs, les coupoles des temples se dressent vers le ciel, entre de grands arbres qui étendent leur ombre sur les pierres rousses.

Au bas des palais, des marches descendant vers le fleuve sont encombrées de larges ombrelles d'osier brillant au soleil comme des disques d'or. Là dessous, des brahmanes, après leur bain, disent le chapelet; leurs mains, de temps en temps, touchent l'eau sainte, pour mouiller les yeux, le front, les lèvres.

L'un des grands édifices, entraîné par le terrain de la berge, a plongé dans le fleuve. Intact, il continue sa splendeur sous les eaux. Ses terrasses aux tourelles délicates forment une partie du quai envahi par la foule des baigneurs qui, des petits pots de cuivre brillant à la main, s'arrosent à grands gestes, secouent les *sarangs*, les *lungoutis* blancs, pour les mettre à sécher sur les gradins de pierre.

Entre les grands parasols, dans des milliers de petites pagodes, — quatre colonnes soutenant un toit, — des lingams et des Vichnou couonnés de fleurs reçoivent les offrandes et les prières.

Au fil de l'eau passent des guirlandes de jasmin et d'œillets, des flottilles de pétales roses et mauves; et dans les petites anses de sable, le long des pierres du quai, des fleurs encore forment une bordure tendre et claire.

Sur un cadavre d'enfant qui flotte au milieu du Gange, un oiseau de proie est posé, arrache des lambeaux de chair...

Au-dessus des larges gradins, des escaliers plus petits s'enfoncent sous des arcs et des voûtes, zigzaguent vers des ruelles étroites, et font dans la masse claire, comme baignée d'or, des palais et des rives, un trou d'ombre lointaine.

En haut de la berge, une immense statue de Vichnou, étendue tout de son long, peinturlurée d'ocre, la figure enduite de blanc et de rouge violent. Tous les ans, les pluies emportent l'idole de simple boue séchée; et tous les ans, avec pompe, on la reconstruit dans sa même nudité indécente. Sur l'autre rive,

parmi l'herbe très haute, d'un vert tendre, une longue théorie de femmes s'avance, faisant briller des bijoux et des petits pots de cuivre au soleil. Dans de grandes jonques à deux étages, elles traversent le fleuve. viennent aux temples faire leurs ablutions pieuses avant de porter des offrandes de fleurs et de sucreries aux idoles.

De loin, des sons de tam-tam et de musette approchent : au sommet d'un escalier débouchent les musiciens, suivis par des hommes en costume de fête, dont l'un descend vers le fleuve, s'y trempe les mains, fait une courte prière, puis remonte sur les gradins où viennent d'arriver des femmes. L'une d'elles, en *sarang* vert et *sari* violet, tient dans ses bras un tout petit enveloppé d'une robe rouge brodée d'or. L'enfant a aujourd'hui six mois. Ce soir, il fera son premier repas de riz : pour la première fois, ses yeux voient le Gange, vers lequel son père le tient tourné.

Puis, en musique de nouveau, lentement, le cortège monte les marches, disparaît sous une voûte obscure.

Deux minuscules temples de cuivre clair, pareil à de l'or, marquent, dans le bazar, le commencement et la fin de la rue des batteurs de cuivre : là, toutes les boutiques retentissent de petits marteaux qui frappent le métal, travaillé en plateaux, en gobelets, en mille objets pour le culte et pour le ménage. Des ouvriers de quatre ans, arrière-petits-fils de batteurs de cuivre, s'exercent déjà, cisellent librement dans la matière dure, gravent des ornements sur de petites tasses ou des pots à formes consacrées. C'est le seul quartier où l'on sente le souci du touriste : les boutiques y sont installées avec un luxe de chaises, d'étalage, d'enseignes, imprévu dans cette ville calme et indolente, qui vit de ses temples et de son fleuve sacré.

Plus loin, une grande place encombrée de fleurs, jasmins et amaryllis en guirlandes, roses effeuillées, que les fidèles achètent pour en embellir le Gange...

De toutes petites échoppes, où l'on vend des bibelots en bois peint, rouge et vert cru, et, au bas de maisons garnies de portiques et de colonnades frêles, dans un quartier de silence, d'ombre et de fraîcheur, les marchands de soies et de toiles.

Entouré d'arbres, un temple polychrome, dont les fresques représentent des danses ; au toit, en guise de corniches, des statuettes de femmes avec des instruments de musique. Et, comme nous arrivons près de la pagode, un orchestre installé devant l'idole mystérieuse du lieu éclate en bruit strident. — tam-tams, flûtes de cuivre, crotales et tambours qui font rage.

Le long de masures et de palais, dont les jardins ont pour murs de fins treillis de pierre, enfin par des champs de verdure fraîche où s'épanouissent des fleurs, à l'ombre de hauts banians et de palmiers *taras*, nous allons au temple des singes.

Aubout d'un petit village, le temple, — dédié à Dourga, la déesse farouche et sanguinaire, — est tout enduit d'une peinture rousse, qui vibre au soleil d'un éclat insoutenable. Au fond du sanctuaire sombre, une image noire de la divinité à cheval sur un lion. Autour d'elle, un rayonnement de fleurs de tous les jaunes, entremêlées de quelques fils d'or. Dans la cour, sur les sculptures et le toit, partout, des singes se poursuivent, se battent, puis foncent sur les grains de maïs qu'on leur jette, et harcèlent de pauvres chiens galeux réfugiés dans l'enceinte du temple et que les fidèles nourrissent avec dévotion.

Une guenon malade, battue par tous les singes, erie de faire, tout en haut d'un portique. Longtemps je l'appelle, en lui montrant du maïs. Enfin, avec d'infinies précautions, des regards dans tous les coins, elle se décide à descendre, arrive auprès de moi, puis, après deux ou trois feintes, frappe de son poing fermé un coup sur le plateau. fait voler tous les grains par terre et se sauve éperdue, rejointe là-haut, pour une bonne volée, par toute la bande de malfaisants.

D'autres singes entrent dans le temple. arrachent des fleurs pendant que le brahmane gardien a le dos tourné ; quand je pars, ils sont occupés à promener une écuelle de terre qu'ils ont prise un mendiant et qui finit en miettes.

Devant le Dourga Khound, le temple des singes, autour d'un piquet auquel on attache la victime, de la poussière rouge marque la place où tous les jours coule le sang de la chèvre sacrifiée à la déesse.

Dans un jardin fleuri de larges roses et de lys, demeure un vieux fakir qui a fait vœu de vivre tout nu et ne met un pagne que les jours de *lulies*. Il est vénéré de tous, même d'Abibulla, mon domestique musulman, qui se prosterne devant lui, touche les pieds du saint homme, puis se touche le front. Des pèlerins enguirlandés de colliers de fleurs entourent le brahmane, qui vient vers moi, me prend par la main, puis m'emmène à l'ombre d'un kiosque pour me montrer un gros livre écrit par lui, où il a noté les extases et les joies de sa vie d'abstinence et de prières.

Le front est superbe et très haut, le regard profond : de bons yeux purs, riant dans la figure plissée en mille rides. Un calme, une foi infinie se dégage de cet homme simple et heureux, tout nu parmi les fleurs.

Au bout du jardin, dans un petit temple, se trouve la statue de l'ascète assis à terre dans sa pose favorite, parmi des brimborions extravagants et des photographies de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne...

Lorsque je m'en vais, le fakir me rappelle, me demande si je penserai encore à lui, un peu, quelquefois, et me donne une des merveilleuses roses jaunes qui étoilent le mur du petit temple.

De grand matin, après le demi-jour des ruelles, tout d'un coup apparaît en éclat intense le soleil levant, reflété en or dans le Gange lumineux, étincelant de naere ardente.

Des gens se hâtent vers les gradins des berges. A la main, les hommes portent des plateaux chargés de fleurs et de riz, et les femmes des petits pots de cuivre clair où trempent des bouquets de jasmin et de roses, qui s'en iront vers les dieux au fil de l'eau sainte.

Déjà les marches du fleuve sont encombrées de fidèles qui attendaient le lever de Sourya, le dieu de lumière, afin de commencer leurs ablutions pieuses. Et, dans un grand vacarme de cris et d'appels, de rires et de disputes, tout ce monde s'agite sous l'œil bienveillant des brahmanes impassibles à l'ombre de leurs parasols d'osier, marmottant des prières, les mains tendues pour les aumônes et les offrandes.

Après du Gange, dans le bassin sacré où Vichnou se

baigne quand il descend sur terre, une vieille plonge, répand sur son dos l'eau croupie, verte, que d'autres bonnes femmes, trop infirmes pour se baigner dans l'étang, se contentent de boire pieusement après s'être passé de main en main une noix de coco qui leur sert de gobelet. Dans un coin du réservoir, un adorable bouquet de lys mauves et blancs flotte, met une tache de fraîcheur et de clarté sur l'eau saumâtre, ignoble.

Au Mâumènka Ghat, la rive des bûchers, on apporte le premier cadavre, un corps de jeune fille, enveloppé de mousseline blanche, la civière de bambou toute couverte de guirlandes de soucis ; sur les fleurs et le drap, de larges taches d'une poudre rouge sombre. Les porteurs s'arrêtent au bord de l'eau, trempent la morte dans le Gange, où ils la laissent pendant que les parents prient.

Plus loin, un vieux habille d'un suaire une pauvre toute nue, et l'attache sur deux longs bâtons pour la plonger dans le fleuve. Aidé d'un autre sudra, il pose le cadavre sur un maigre bûcher qu'il surélève par-dessus la morte. ensuite il va chercher de la braise au feu saint que des brahmanes entretiennent perpétuellement sur une plateforme de pierre dominant le Gange. Au bout d'une gerbe de paille il rapporte le petit charbon ardent, fait cinq fois le tour des bûches qui recouvrent complètement le suaire, en psalmodiant une incantation, secoue un peu les brindilles qui s'enflamment et les met sous le bois. Lentement, de minces langues de feu montent dans une épaisse spirale de vapeur blanche, s'éteignent, reparaissent de nouveau. Et tout d'un coup le bûcher s'embrase entier, fait grésiller les chairs avec une odeur infecte.

Sur un échafaudage très haut, fait de sarments et de branches sèches, on pose la jeune fille. Son père va chercher la braise au feu sacré, puis, avec le même cérémonial de prières, incendie le bois qui s'éclaire en lumière d'or, emplit l'air d'un parfum de santal et d'encens. Longtemps la flamme monte pure vers le ciel, avant que la fumée bleue, l'odeur atroce viennent se mêler à celles de la pauvre dont les membres, sous l'action du feu, s'étirent, s'allongent démesurément. Au bout d'un bras sorti des flammes, se crispe

la main, d'un jaune d'ambre, et les doigts semblent vouloir étreindre quelque chose, s'agitent dans le vide; et tout disparaît dans un écroulement de braise. Au-dessous de la tête qui vient d'éclater avec un bruit sourd, le bois s'effondre, et le cadavre n'est plus qu'un amas de cendres chaudes autour desquelles les gardiens des bûchers ramènent les tisons qui ont roulé au bas de la pente.

A la place de la vieille, dont on vient de jeter les os calcinés et la poussière au Gange. tandis que son mari, toujours impassible, regardait flotter un peu, puis se perdre dans le remous — ce qui avait été le corps de sa compagne, — on entrecroise quelques bûches minces, et l'on y pose un cadavre aussi maigre qu'un spectre : il attendait depuis hier, en haut de la berge, son tour d'indigent, brûlé aux frais de la municipalité.

La tête seule est voilée d'une loque sordide, et des mouches forment une cuirasse mouvante sur la peau sombre, que le bec des milans et des faucons a déjà entaillée par places. On jette du pétrole sur ce paria de la mort : en même temps que le bois, le corps s'enflamme d'une lueur verte et mauve, puis s'enveloppe d'une fumée rousse, sous laquelle les chairs crépitent.

En longue file, sans cesse, des convois arrivent, apportent des cadavres de bienheureux : quelques-uns ont fait des centaines de lieues pour que, de leurs cendres brûlées sur le Mâumênka, l'âme s'élève directement vers le paradis.

Un dôme de fumée, au-dessus des feux, voile le soleil dans l'air immobile. Les parents des morts, assis sur leurs talons, contemplent les flammes d'un air presque indifférent; personne ne pleure, et des conversations à haute voix s'engagent, couvrent le bruit des baigneurs qui remuent l'eau chahant les cendres...

Le père de la jeune fille aux guirlandes de fleurs sème au vent le corps réduit à rien, à quelques miettes d'os et de cendres, puis les servants du Mâumênka noient dans le fleuve les quelques tisons qui fument encore... Et la famille, les amis, en cortège, remontent lentement les degrés de pierre jaune, se perdent sous le portique qui mène à la ville...

Sur le bûcher municipal, les brûleurs jettent de l'eau et,

avec leurs longs bambous, poussent dans le Gange un amas de chair recroquevillée, qui a l'aspect d'une monstrueuse grenouille noire, avec, en haut du crâne, une place parfaitement blanche. De leurs bâtons ils chassent cela dans le fleuve, mais bientôt la chose remonte, flotte à la dérive, suivie d'une nuée d'oiseaux de proie qui arrachent des lambeaux de chair grillée, se les disputent dans l'air, — tandis que des crocodiles nagent sous le cadavre, l'attirent au fond, de leurs énormes mâchoires un instant aperçues à fleur d'eau.

Au-dessus du Mâumènka s'élèvent deux espèces de stèles : — un couple sculpté, s'étreignant parmi les flammes, qui remémore les temps où les bûchers consumaient les veuves avec l'époux...

Près d'une échoppe où je marchande de vieux bronzes, dans une boutique large ouverte, assis seul parmi les vases et les plateaux de métal qui brillent comme de l'or, un gamin de quatre ans, pour costume une jaquette de soie verte bordée de velours bleu cousu de fils d'argent, un collier de perles, une culotte bleue brodée d'or — et du kohl aux yeux. — Sur une ardoise il trace nettement des lignes, puis écrit au-dessous ses lettres indiennes jolies comme des ornements, et il épelle sa leçon : « *Pa pa pa, pi pi pi, pā pā pā, pom pom pom...* » Et, comme je le regarde, il s'égayé, éclate d'un bon rire de bébé très heureux ; après quoi, il reprend gravement sa besogne.

Devant nous, sous un portique, un homme se déshabille, jette son *sarang* et son *dhouti*, ne garde que son mince pagne. Il porte à bout de bras un énorme pot de cuivre plein d'eau. Puis, avec ses dents, il enlève de terre le vase, se redresse debout, et, sans s'aider des mains, la tête renversée, il s'inonde, prend une douche qui rejaillit sur les dalles, éclabousse les spectateurs du premier rang. Après un joli boniment coupé de rires, débité très vite, il fixe son *dhouti* autour du vase, rempli à nouveau, et en attache le bout à une mèche de ses longs cheveux. Dans un mouvement toujours plus vif, il fait tourner la lourde chose, qui semble lui arracher la tête, la disloque, avec des bruits d'os rompus.

Enfin il cesse, et, tout de suite rhabillé, nous rejoint, son pot sous le bras, nous offre de recommencer...

Au bord du Gange, une vieille, après force salamalecs, génuflexions et bras tendus vers les divinités du ciel, lance de tout petits papiers enveloppés de boules de pâte : — prières à Rama que le fleuve saint va porter au dieu.

Non loin d'elle, une autre femme prie, lave des pots de cuivre, prie encore, fait prendre un bain à son nourrisson ; puis, accroupie sur une planche, elle prie longuement, les bras tendus vers l'eau bordée de fleurs, chariant des cadavres.

En aval du Mâumènka, des gens font leurs ablutions pieuses, et, tout près d'une chose informe, chairs grillées, noircies, tenant à des os jaunes, et dont un oiseau enlève des morceaux, un vieux puise dans sa main quelques gouttes et les boit...

Le soleil couchant embrase les pierres d'une transparence ardente ; tout en haut d'un des escaliers montant de la berge à la ville, contre une porte dont les clous étincellent, un mendiant sacré, en loques jaunes, tient un vase de cuivre incendié de reflets. Il se détache dans une gloire d'or, a l'air d'une idole. Longtemps, il reste immobile, puis disparaît derrière la porte aux clous de feu, tandis que tout se nuance en rose mauve, s'éteint en bleu profond.

De gros tam-tams, qui battent en notes basses des noires, des petits au son très sec, précipités en quadruples croches, et, sur cet accompagnement, les fioritures aiguës d'une flûte de cuivre. Les musiciens approchent très vite, précédés de deux grands chameaux de charge, si rares dans Bénarès aux rues étroites, dallées en gradins, où l'on ne rencontre que des piétons. Encore des chevaux de selle tenus à la main. Ensuite, un groupe nombreux d'hommes en habits de fête ; après un espace vide, un orchestre horriblement faux, puis un palanquin que recouvre un châle rouge tout brodé de perles et de palmes d'ors différents. Là dedans, on porte le marié de huit ans, vêtu de satin jaune pâle, une guirlande de soucis au cou, et, par-dessus son turban, un chapeau de jasmin dont les franges pendent tout autour de sa tête, voilent

un peu sa figure à peine distincte encore dans le jour presque éteint.

Petit mari de huit ans, très grave, assis, les jambes croisées, une grosse gerbe de fleurs à la main; en face de lui, ses deux tout petits frères en soie blanche et colliers de jasmin.

Le cortège va chez la mariée, qui doit avoir quatre ou cinq ans... Sur les époux, ce soir, le brahmane dira les prières; le mari restera chez les parents de sa femme. Demain l'épouse viendra passer une nuit sous le toit de son mari; et puis tous deux reprendront leurs occupations d'école ou de métier, ne se reverront, même plus peut-être, s'ils ne sont pas très voisins, jusqu'à ce que le garçon ait quinze ou seize ans et qu'on célèbre alors le mariage véritable, avec le même cérémonial, le même cortège d'amis et de présents et de musique, aux premières lueurs des étoiles...

Ce matin, la voiture du Maharajah de Bénarès vient me prendre. Nous allons au Gange. Là, pour le tout petit espace de sable à traverser de la route au bateau, attend un palanquin escorté d'un bonhomme qui m'abrite sous une haute ombrelle rouge frangée d'or. La barque, ombragée d'un dais de pourpre, a quatre rameurs rouges. L'eau de soie claire, très large, semble immobile, et tout au loin, dans un poudroiement très doux, Bénarès s'estompe en masse d'or que dominent les deux frères minarets de la mosquée d'Aurangzeb.

Nous abordons à Ramnagar, palais de marbre, l'air d'une ville fortifiée, plongeant dans le fleuve ses murs massifs que couronnent des loggias, des kiosques légers, découpés en dentelles de pierre sur le ciel éclatant.

Le long des marches qui descendent vers le fleuve, une armée de serviteurs en rouge fait la haie; en haut de l'escalier, le prince me reçoit, en tunique jaune brochée d'argent, pantalons de soie de plusieurs violets fondus. Sur la tête, un turban très petit, endiamanté d'une aigrette qui jaillit d'un bouquet de fleurs.

Du grand salon de réception, aux murs de marbre blanc, aux épais tapis superposés, qui finit en loggia, la vue s'étend au

loin, sur la plaine verte, sur le fleuve lumineux, la ville sainte aux coupoles miroitantes... Et, comme apportés par la brise, des parfums montent, nous embaument, tandis que le rajah me parle des fêtes du printemps, des bateaux qui promènent la danse des bayadères sur le Gange constellé d'étoiles.

Au lieu de l'habituelle guirlande de fleurs, le prince me donne un collier de fils d'argent au bout duquel pend une médaille de soie verte et violette, toute brodée de paillettes d'or. A travers une série de parcs, nous allons voir Sumer-Mandir, un temple tout en carrés de sculptures qui retracent les scènes du Ramayana. Sur le toit, hérissé de pierres en pointe, des milliers de pigeons bleus dorment au soleil, adoucissent d'un chatolement azuré la masse crûment jaune de la pierre.

Parfois, en été, le prince vient ici voir lever les étoiles et faire ses dévotions.

Tout là-bas, l'enchantement de Bénarès la sainte, aux tons d'ambre et de miel, se transforme en mirage si lointain, si transparent, que l'on s'attend à le voir s'évaporer dans l'air déjà surchauffé, vibrant au soleil.

Un jardin aux allées menues, toutes droites, bordées de capucines, de reines-marguerites et de géraniums, entoure le palais, tandis que les haies de jasmin, de roses et de bougainvilliers s'échevellent librement sous les ombrages des grands tamarins et des banians.

Au-dessus d'un massif d'orangers en fleurs, des papillons voletent, blancs, à dessins noirs, le dessus des ailes cloisonné, jaune et rose de Chine tendre.

Pour rentrer, nous passons par un village, amas de maisons basses, groupées autour d'un puits. Devant un petit temple, un fakir nu, ses cheveux lisses et noirs roussis au bout, enroulés en turban, deux fois, au-dessus de sa tête, se grille au soleil et chante une sorte de rythme sans air, rapide, pendant que deux tout petits, cachés sous une grande feuille de latanier, le regardent en suçant leur pouce...

Sur les berges, les larges escaliers, dans les ruelles de Bénarès, partout aujourd'hui on saupoudre les idoles d'une

poudre rouge pour fêter le « mois du sang » ; deux bonshommes qui venaient de faire leurs dévotions, gravement, devant une Kali grimaçante, arrosent de leur fard les loques d'un pauvre : il s'en va furieux tandis qu'ils se tordent...

Le soleil se couche dans de la braise de pourpre ardente, qui sur l'eau se mue en cuivre chaud, strié de mauve ; puis le ciel se fait d'or, pâlit en citron, et, dans la brume qui du fleuve monte et s'étend sur la plaine, s'unifie en obscurité pâle, sans couleur.

A travers la brume, une partie de l'horizon se chauffe, la lune émerge en disque rouge ; et sur le ciel d'or vert elle semble d'or pâle, et chatoie sur le Gange immobile, pailleté de diamants au saut des poissons ou à l'effleurement de grands oiseaux clairs qui volent silencieux... Puis l'or s'éteint, la lune devient d'acier sur le ciel intensément bleu, sur l'eau d'un ton froid de métal trempé...

A l'observatoire, où les gardes couchés sur des lits de sangle dorment en plein air, je monte tout en haut du petit escalier sans rampe, pour regarder, au bout d'une barre de fer levée vers elle, l'étoile du Nord, saphir clair en des profondeurs de velours bleu.

Dans les ruelles, entre les maisons fantômes, blenies à la lune, entre les carrefours éclairés par la lueur chaude de quelques lampes enveloppées de papier rouge, des coins d'ombre épaisse, où l'on distingue vaguement des vaches et des chèvres couchées.

Près d'un temple, des tam-tams, des cloches mettent la vie de leur tapage dans le silence d'alentour. Les fidèles glissent sans bruit de leurs pieds nus sur les dalles, des fleurs à la main, entrent dans le sanctuaire au fond duquel brillent des bougies.

Plus loin, dans un tout petit sanctuaire, un jeune brahmane surhumainement beau, vêtu de blanc, lit un livre saint à deux femmes. A eux trois ils emplissent tout l'édifice, dont la porte est à moitié voilée, comme d'un rideau, par des guirlandes de fleurs.

Assises devant le temple, obstruant la rue, une vingtaine de femmes parfumées de santal et de citron écoutent le texte

que le prêtre psalmodie clairement, le doigt suivant les lignes imprimées.

Dans la rue aux bayadères, des femmes à toutes les fenêtres, les jolies très éclairées, les autres dans un savant demi-jour. De partout arrivent des sons de musette et de tambourin, et parfois le chant guttural et savamment chevroté de quelque danseuse.

Surtout des jeunes gens, des enfants, presque tous vêtus de blanc, passent et repassent devant les fenêtres éclairées, tandis qu'au bout du carrefour on illumine, en ce mois de ramadan, la mosquée d'où sortent des fidèles.

Sur le Gange, en bateau, la dernière fois.

Les temples, les palais, qui se reflètent dans l'eau pure, semblent de loin des forteresses, dont les petites fenêtres, tout en haut, sont les meurtrières. Les grands escaliers vides, les parasols brillant à la lune, la berge des bûchers avec deux ou trois lueurs de feux qui s'éteignent, entourés de formes accroupies, tout cela passe derrière le léger voile de brume qui se joue au-dessus du fleuve; et sur le palais du rajah de Nagpur, la couleur rouge, dégradée, pâlie, puis vers le bas effacée par les eaux, laissant la pierre nue, a l'air d'une draperie de gaze tendue le long de la muraille. Cependant plane un bienfaisant silence, bercé d'un chant de flûte lointain, étouffé...

Un khatryia, un très vieux à belle tête blanche, m'a vu hier avec le collier de fils d'argent que le rajah de Bénarès m'a donné. Persuadé que moi aussi, je suis un rajah. — un rajah d'Europe, — il me persécute pour que je lui donne un titre. Il voudrait être *Ray Bahadur*... Et longtemps il reste dans ma chambre, après m'avoir suivi déjà une partie de la matinée à travers le bazar. Pour m'en débarrasser, je l'appelle comme il veut, mais cela ne suffit pas encore: il faut que je lui mette la chose sur un papier. Enfin, c'est écrit, et, tout heureux, il montre son parchemin à des amis qui l'attendaient dans le jardin, et, très grave, imbu de sa nouvelle dignité, à pas lents, il disparaît sur la route.

A la gare, des pèlerins toujours affolés, criant, courant après leurs paquets perdus ; et de leur foule un groupe se dégage, précédé d'un homme nu-tête qui sonne une grosse cloche, à grands gestes de bras en l'air. En chantant, le cortège défile, se perd dans les petites rues...

Du pont qui traverse le Gange, encore une fois apparaît la ville sainte, les grands parasols d'or, les baigneurs encombrant les esaliers de pierre jaune... Et lorsque tout s'efface, Abibulla prononce :

— Si l'Inde avait trois Bénarès, on ne pourrait plus jamais la quitter.

LA QUESTION DES OCTROIS

C'est à l'abolition des octrois qu'a été consacrée, en 1893, une des dernières séances de la cinquième législature républicaine. Avant de retourner devant leurs juges, les députés avaient voulu témoigner du souci qu'ils avaient de réformer un des vices les plus impopulaires de notre régime fiscal : ils avaient décidé que les communes auraient « le droit de remplacer leurs octrois par des taxes directes ».

A la vérité, cette formule vague n'augmentait en rien la liberté d'action des communes. Nulle part et jamais les villes n'avaient eu l'obligation de s'entourer de barrières ; partout et toujours celles qui avaient créé des octrois avaient gardé la faculté de les supprimer. Il est vrai qu'elles n'usaient pas de cette faculté. — apparemment parce qu'elles l'ignoraient, pensaient peut-être les députés. — Voter un texte pour la leur rappeler était peu conforme aux usages parlementaires : on ne fait pas des lois pour rappeler aux gens qu'ils ont tel ou tel droit. On fit donc comme si le droit n'avait pas existé dans le passé, et l'on proclama qu'il existerait pour l'avenir.

Est-il besoin de dire que les villes mieux informées ne supprimèrent rien du tout ? Les « suppressionnistes » se mirent à crier plus fort que jamais que, si les communes ne supprimaient pas leurs octrois, ce n'était pas faute d'en avoir

le droit, mais bien parce qu'on ne leur en fournissait pas le moyen. Malheureusement, on attendit quatre ans pour écouter leurs doléances, et l'on ne songea à mieux faire qu'alors que le temps manquait pour discuter sur l'opportunité de la réforme et sur la meilleure manière de la réaliser.

Il fallait trouver, cependant ! Cette fois, en effet, ce n'était plus seulement ceux de Paris et de Lyon qui se montraient exigeants ; c'étaient surtout ceux de Narbonne et de Montpellier. Le Midi s'était levé, et il invoquait, d'une voix si impérieuse, un argument si convaincant — la *mévente* des vins — que personne n'eut le courage de lui tenir tête. Ceux-là mêmes qui jugeaient plus sage d'attendre qu'on eût le temps de réfléchir tinrent à proclamer la légitimité des réclamations du Midi. Et il advint ainsi qu'on manifesta de nouveau, deux jours avant la clôture de la session, comme avait manifesté la Chambre précédente. Cette fois, malheureusement, la manifestation fut moins anodine : elle ne consistait plus à permettre de supprimer quelque chose qu'on n'avait jamais été contraint de garder ; on enjoignait aux communes de réduire leurs droits d'octroi, sans leur fournir le moyen d'y substituer de meilleurs impôts. Tel fut le résultat de la loi du 29 décembre 1897.

Cette loi, aujourd'hui la base nécessaire de toute discussion sur la suppression de l'octroi, n'a qu'une portée restreinte. Elle ne s'applique qu'à peu de taxes et ne s'impose qu'à peu de villes. Elle réduit les seuls droits sur les vins à un tarif maximum nouveau ; les seules villes qu'elle mette dans l'embarras sont celles dont les droits sur les vins excédaient ce tarif réduit : trois cent quatre-vingts communes devaient, avant le 1^{er} janvier 1899, avoir opéré la réduction prescrite ; cent cinquante-deux n'ont pu se soumettre. Les taxes de remplacement qu'elles ont proposées étaient tellement inacceptables qu'on a dû légiférer une fois de plus pour ajourner à un an l'exécution de la mesure.

Ce délai suffira-t-il pour qu'on trouve ce qui est introuvable ? Non, sans doute ! On reconnaîtra bientôt, si le bon sens l'emporte, que la loi de 1897 n'a été qu'une funeste réclame électorale, qu'il n'en peut sortir aucun bien, qu'elle peut engendrer beaucoup de maux. On l'abrogera ; un projet

en ce sens est déjà déposé. Avant d'examiner ce qui pourrait être fait de mieux, il n'est pas sans intérêt de dire pourquoi la loi de 1897 ne saurait être trop sévèrement jugée. Il y a, de cet examen, d'utiles leçons à tirer.



Cette loi n'a pas été faite en faveur des habitants des villes ; on a dit et redit dans les deux Chambres qu'il s'agissait avant tout de venir au secours de la viticulture. Cela a été affirmé par M. Bardoux, et par M. Cochery, et par M. Mas, et par M. Cot, et par M. Guillemet, et par M. Berry. C'est à la mévente des vins qu'on veut porter remède. Les viticulteurs ne vendront pas plus de vin, puisqu'ils vendent tout leur vin ; mais ils vendront leur vin plus cher quand il y aura moins de droits à payer.

Certes, je ne prétends pas qu'on ait tort de vouloir aider nos paysans. Mais je me demande, tout d'abord, pour quelles raisons on a l'idée de les secourir avec l'argent des citadins seuls, au lieu d'employer à cette fin l'argent de toute la France. « Le meilleur remède à la mévente des vins, dit M. Guillemet, c'est l'abaissement des droits d'octroi. » — Un autre remède, pourtant, serait au moins aussi efficace, c'est la suppression du droit d'entrée qui se perçoit de la même manière. Pourquoi n'y pas recourir ? Et comment cette idée-là, si simple et si juste, n'est-elle pas venue à MM. les députés de Paris ? Qu'ils tiennent à dégrever les viticulteurs, nous le voulons bien ; mais il est au moins singulier qu'au lieu de les dégrever à l'aide de nouvelles taxes demandées à tout le monde, ils préfèrent les dégrever à l'aide des taxes payées par leurs seuls électeurs !

Je sais bien qu'ils entretiennent cette illusion que les Parisiens en profiteront. Ils disent aux viticulteurs : « Vous vendrez plus cher quand il n'y aura plus d'octroi », et ils disent aux Parisiens : « Vous achèterez moins cher parce qu'on ne vous fera plus rembourser l'octroi. » Et, comme ils ne parlent pas en même temps aux uns et aux autres, ils espèrent qu'on n'apercevra pas la contradiction. Les Parisiens ne sont pas assez naïfs pour s'y laisser prendre ; ils ont entendu raconter

que, lorsque l'octroi de Bruxelles a été supprimé, en 1860, le prix des denrées n'a pas baissé. Ceux qui n'ont pas gardé ces souvenirs historiques se rappellent, à défaut, une expérience personnelle : ils savent qu'en 1881 la Ville et l'État se sont entendus pour abaisser de 5 francs par hectolitre les droits sur le vin. Le litre de vin ne s'est pas vendu un centime moins cher.

La loi de 1897, au moins, apportera-t-elle à la viticulture le Pactole qu'on lui promet ? Les vigneronns aussi seraient bien naïfs s'ils escomptaient ces avantages ; pas plus que les Parisiens ils ne profiteront des millions de droits supprimés. Alors, où donc ces millions passeront-ils ? On le sait bien à la Chambre, mais on n'a pas osé l'avouer : ils resteront aux intermédiaires, c'est-à-dire aux marchands de vin. Les marchands de vin sont devenus les vrais maîtres de ce pays, et nos représentants n'ont rien à refuser à ces enfants gâtés du régime parlementaire. En ce triste temps où chaque jour nous révèle de tristes choses, il n'en est peut-être pas de plus vraiment triste, au fond, que la constatation de l'omnipotence chaque jour grandissante du marchand de vin.

C'est en pensant qu'elle ne profiterait qu'aux marchands de vin que j'ai dit de la loi de 1897 qu'elle ne pouvait faire que peu de bien. J'ai ajouté qu'elle ferait beaucoup de mal ; à vrai dire, elle menace tout le monde. Le Conseil municipal de Paris s'était imaginé tout de suite qu'il pourrait circonscrire le fléau et faire peser le plus gros des nouvelles taxes sur une catégorie de gens qu'il regarde comme bons... à ruiner : les propriétaires. Croit-on de bonne foi que la propriété parisienne, déjà si lourdement chargée par les expédients qu'on invente chaque jour dans les bureaux de la préfecture pour la tondre plus sûrement, soit capable de porter ce nouveau fardeau ? On ignore donc que pour beaucoup la propriété est une industrie, et qu'elle aussi peut faire faillite, et que la faillite de la propriété, c'est la chute du crédit, c'est la ruine des entrepreneurs qui en vivent, c'est la misère pour les innombrables ouvriers du bâtiment, c'est la révolution peut-être pour tout le monde ? — Non : ce dernier détail n'est pas ignoré à l'Hôtel de Ville où l'on a au moins le grand mérite de la franchise. La loi nouvelle y a été saluée tout haut

comme capable d'avancer d'un large pas la faillite de la propriété. Mais nous, qui ne sommes pas révolutionnaires, nous qui tenons seulement au développement de la liberté, au progrès de notre pays, à la juste répartition des charges publiques, nous ne pouvons suivre nos édiles dans cette voie.

Fort heureusement, d'ailleurs, les propriétaires n'étaient pas seuls atteints par les bizarres projets dont on nous a menacés. Sans entrer dans le détail des taxes diverses sorties de l'imagination des employés de M. le Préfet, j'en signale une qui était bien faite pour populariser la mesure. C'est celle qui devait atteindre sans exception possible tous les locataires parisiens. Tous les locataires, c'est-à-dire tout le monde, — sauf ceux qui ont élu domicile sous les ponts de la Seine!

Qu'importe, dit-on, puisqu'on paiera le litre de vin un sou de moins! — Mais non! Encore une fois non! Qu'on se détrompe! Personne à Paris ne paiera le vin moins cher. Sans cela, qu'advierait-il donc des espérances de nos vignerons et des promesses à nos marchands de vin? Et puis mettons les choses au mieux: supposons encore qu'on paye le litre de vin onze sous au lieu de douze. Croit-on qu'on ne souffrira pas beaucoup plus d'avoir à ajouter cinq francs à chaque terme de loyer, — car on devait rembourser cette taxe au propriétaire qui en faisait l'avance — qu'on ne jouira des trente ou quarante francs économisés sou à sou?

La loi de 1897 a été une loi de fin de mandat faite non pour la France, mais pour l'électeur. M. Fleury-Ravarin l'avait clairement aperçu lorsque, plus conscient que nos députés parisiens de son rôle de défenseur des villes, il avait demandé que la mesure votée eût un caractère seulement facultatif. On n'eût pu faire, sans doute, que peu de bien à ceux qui comptaient sur le dégrèvement; mais on n'aurait fait de mal à personne. Peut-être verrons-nous se résoudre ainsi la question pendante; un projet est déjà présenté où M. Guillemet reprend pour son compte l'amendement Fleury-Ravarin. Cela, il est vrai, ne résoudra pas le problème de la suppression des octrois; mais il vaut mieux garder un mal dont on souffre que le changer contre un pire.



N'y a-t-il donc pas de moyen de nous délivrer du mal ? Sommes-nous condamnés à l'octroi à perpétuité ?

Je sais bien que l'exemple qui nous est fourni par nos voisins aujourd'hui délivrés de cette plaie fiscale ne peut être invoqué à cet égard qu'avec une extrême prudence. On ne coupe pas une jambe aussi facilement qu'on coupe un doigt. Les octrois de Bruxelles, de Leipzig ou de Copenhague ne ressemblent pas à l'octroi de Paris. Le problème ne s'est présenté nulle part avec cette donnée qui en fait l'énorme difficulté : l'octroi de Paris, et ses cent cinquante millions de rendement ! Malgré cela, je ne erois pas qu'il soit impossible de supprimer les octrois de France, y compris l'octroi de Paris. Mais il est vain d'en chercher la suppression par les voies où l'on s'est engagé depuis une dizaine d'années. La plupart de ceux qui ont fait vers ce but de très louables efforts me semblent avoir agi à la façon des mouches qui se heurtent aux vitres pour sortir d'une chambre ouverte. Je vais essayer de montrer de quel côté se trouve l'ouverture.

On s'est trompé, à mon sens, pour avoir oublié trois vérités essentielles qu'on ne peut méconnaître sans se buter à d'insurmontables obstacles.

La première de ces vérités, c'est que la suppression des octrois est une réforme d'ordre national et non d'ordre communal. La rançon de l'octroi ne doit pas être demandée seulement à ceux qui vivent dans la ville, mais encore à ceux qui vivent de la ville.

Comment ce préjugé a-t-il pu naître, que les Parisiens seuls paient l'octroi de Paris ? Paris a deux millions et demi d'habitants ; mais il héberge chaque jour un demi-million de visiteurs. Tous les Français, plus ou moins, et combien d'étrangers, sont tour à tour les hôtes de Paris. Et ces hôtes remboursent aux restaurants de Paris, aux cafés de Paris, aux marchands de vins de Paris, à tous les commerçants de Paris leur part d'octroi dont tous ceux-ci n'ont fait que l'avance. Paris offre à ses visiteurs ses monuments, ses promenades, ses musées, ses spectacles, ses boulevards bien

pavés, bien lavés, bien éclairés, ses expositions permanentes, ses attractions de tout ordre. Les visiteurs profitent des dépenses ; ils en paient leur part, et ce n'est que justice.

Mais ce ne sont pas seulement les visiteurs de Paris qui se joignent aux Parisiens pour les aider à payer les cent cinquante millions qui se perçoivent à la porte. Ce sont aussi les fournisseurs de Paris. Diront-ils le contraire, ces vignérons du Midi dont les récriminations assourdissantes ont seules fait voter cette misérable loi de 1897 ? Que si l'on me disait que dans telle petite bourgade il y a tel petit rentier qui, ne commerçant pas avec Paris et n'y mettant jamais les pieds, n'a pas d'intérêt à ce qu'on supprime l'octroi, je répondrais qu'il faut faire autant de cas de cet argument que du refus de contribuer à l'entretien des palais de justice parce qu'on n'a pas de procès, ou des écoles publiques parce qu'on n'a pas d'enfants.

Tous ceux qui ne vivent pas dans la ville vivent de la ville ; tous aujourd'hui payent l'octroi, et c'est à tous, c'est à toute la France et pas seulement aux citadins qu'il faut demander les trois cent vingt millions avec lesquels on se rachètera des octrois.

La deuxième vérité méconnue, c'est qu'il est tout à fait chimérique de vouloir remplacer trois cent vingt millions d'impôts indirects par trois cent vingt millions d'impôts directs.

En dernière analyse, les impôts directs sont ceux qui portent sur les gens et sur les choses ; les impôts indirects ceux qui portent sur les faits. Or, y a-t-il des choses qu'on n'ait pas taxées ? Les maisons ? Elles sont taxées. Les fonds de terre ? Ils sont taxés. Les bénéfices commerciaux ? Ils sont taxés. Les titres, les valeurs ? Ils sont taxés. Les traitements ? Les taxer, c'est les réduire ; on ne le peut pas. Les salaires ? Qui oserait les taxer ? Le revenu général, le revenu global ? Il est atteint par deux impôts établis sur les signes extérieurs de la richesse, l'impôt mobilier et l'impôt des portes et fenêtres. Nous avons tant d'impôts sur le revenu et sur les revenus divers qu'il n'y a que les simples pour s'imaginer que de telles taxes, en France, seraient une nouveauté.

Si tous les biens sont taxés, établir de nouveaux impôts sur

les biens, c'est augmenter ceux qui existent. Cela est-il donc possible? Il ne peut être question d'augmenter ni cet impôt des terres qu'on vient de dégrever de vingt-cinq millions, ni l'impôt des patentes. Que donnent les autres à l'État? A peine deux cent trente-cinq millions. Peut-on concevoir même l'idée d'en tirer trois cent vingt millions de plus?

Qu'on n'hésite donc pas à le reconnaître. Le seul impôt indirect, celui que nous payons en suçant notre café, en le buvant, en allumant notre cigare, en le fumant, en absorbant notre verre de liqueur, en faisant notre partie de cartes, celui que nous payons quand nous achetons un domaine ou quand nous héritons d'une fortune; le plus élastique de tous, parce que son produit monte quand la richesse progresse; le plus juste de tous, parce qu'il ne charge pas les consommations nécessaires, — le tabac, l'alcool, les cartes, la poudre, le café, ne sont pas des consommations nécessaires, — le plus léger de tous, parce qu'il se perçoit centime à centime et que ces centimes se mêlent au prix de la marchandise; celui qui remplit le plus sûrement cet idéal du parfait impôt qui est de produire le maximum de rendement en occasionnant le minimum de mécontentement, l'impôt indirect est seul capable de nous restituer sous une autre forme ce que nous lui demandons aujourd'hui sous la forme de l'octroi.

Pour expliquer par une image sensible cette incontestable supériorité des impôts indirects, je me suis servi jadis d'une comparaison qui m'a valu de très aimables railleries d'un de nos plus fins économistes. Si vous recevez un seau d'eau sur la tête, écrivais-je, vous vous en trouvez incommodé; si vous recevez deux seaux d'eau en poussière impalpable, c'est le brouillard; vous ne le sentez pas. Substituer des impôts directs aux octrois, c'est remplacer le brouillard par la douche, et c'est ce qu'il ne faut pas faire. Il faut remplacer le brouillard par un brouillard moindre, des impôts indirects mal assis et mal perçus par des impôts indirects portant sur d'autres faits et perçus par d'autres méthodes. M. Ernest Breloy appelle spirituellement cela un raisonnement hydraulique et météorologique: « Vaporiser les douches, s'écrie-t-il, voilà donc le secret des réformateurs modernes! » — Hé! hé! cher maître, il n'est pas déjà si mauvais de vaporiser

les douches. quand, de toute évidence, on est impuissant à les supprimer.

Il me reste à expliquer la troisième vérité, méconnue comme les deux autres : c'est qu'il n'y a pas, pour une commune, d'autre impôt indirect possible que les octrois.

La cause en est dans ce que nous appelons l'instabilité des impôts indirects. Perçu à raison des faits, l'impôt indirect ne donne, pour un même temps, des sommes à peu près équivalentes que s'il porte sur des faits capables de se produire un nombre considérable de fois. Il y a là une application simple de la loi des grands nombres. Sur trente-huit millions de Français, par exemple, il en mourra chaque année un nombre sensiblement égal, et les fortunes transmises se compenseront de manière à former un total sensiblement pareil. Le rendement de l'impôt des successions sera donc à peu près régulier. Mais imaginons qu'on veuille appliquer un impôt successoral à une commune de six cents habitants. Il y a là une demi-douzaine de grosses fortunes : qu'un des riches décède, et le budget a plus de revenus qu'il n'en demande ; il se trouve en déficit, au contraire, l'année où ne mourront que de pauvres diables.

L'instabilité de l'impôt indirect cesse d'être un inconvénient, ou plutôt elle disparaît quand les bases sont établies sur de grandes masses de population, ou bien quand les faits atteints se reproduisent sur un nombre presque infini de fois, même pour un petit pays. Or les seuls faits qui aient une fréquence suffisante pour être utilement taxés au profit de la commune sont les faits de consommation courante qu'atteint l'octroi, ceux-là justement qu'on veut dégrever.

Si nous tenons pour démontré que les communes ne peuvent avoir d'autres impôts indirects que les octrois, et si les octrois ne peuvent être remplacés que par des impôts indirects, toute solution de la difficulté ne devient-elle pas impossible ? — Aucunement ! mais nous sommes forcément conduits à la seule solution vraie, à celle qu'ont entrevue jadis M. Glais-Bizoin, M. Frédéric Passy, M. Boiteau, qu'avait reprise M. Guillemet il y a huit ans et qu'il aurait défendue sans doute avec plus d'énergie s'il avait été pénétré de la première des vérités rappelées, qui est la nécessité de faire con-

courir toute la France à la rançon des octrois : cette solution consiste à abandonner aux communes ceux des impôts directs qui conviennent le mieux à leurs finances, et à compenser ce sacrifice fait par l'État par la création d'impôts indirects généraux.

*
* *

Établis au profit de l'État, les impôts directs sont pleins d'inconvénients; ils sont inégaux de ville à ville, de personne à personne. Un commerçant de Paris fait cent mille francs d'affaires et dix mille francs de bénéfices : pourquoi paie-t-il une patente plus élevée que le commerçant d'Alençon qui fait le même bénéfice pour le même chiffre d'affaires, puisque ce que donnent l'un et l'autre sert également à payer la justice, à payer l'armée, à payer les fonctionnaires publics, et que ces services sont pareils pour l'un et pour l'autre? Qu'on attribue la patente aux communes, et la différence de taxation devient parfaitement logique. Les services que rend la municipalité d'Alençon ne sont pas les mêmes que les services rendus par la municipalité parisienne.

Je pourrais m'étendre longuement sur ce point et montrer qu'en général les impôts directs, détestables pour les nations, deviennent excellents pour les villes. Le changement de leur destination transforme en qualités leurs pires défauts. Leur franchise devient une garantie contre les gaspillages municipaux, leur brutalité devient une sauvegarde contre l'entraînement même des contribuables moins portés à réclamer des dépenses quand ces dépenses les affectent plus visiblement: leur inégalité de personne à personne cesse à peu près d'exister puisque les fortunes des personnes d'une même ville sont appréciables grâce à des éléments raisonnables de comparaison : — deux loyers de quatre mille francs, à Paris, peuvent supposer un même revenu ; mais dira-t-on que quatre mille francs de loyer à Paris supposent le même revenu que quatre mille francs de loyer à Alençon? — Le mode de perception des impôts directs, si imparfait pour l'État, devient préférable, parce qu'il est plus simple, pour des administrations inhabiles comme sont les municipalités. La grosse question

de la péréquation qu'on essaie en vain de résoudre depuis trois quarts de siècle disparaît. Ici l'exemple de l'étranger peut s'invoquer : c'est à l'impôt direct seul que s'alimentent les paroisses anglaises et les villes allemandes. Bref, on peut regarder comme une vérité scientifique cette affirmation : le meilleur régime fiscal est celui où l'on sait allier judicieusement ces deux catégories d'impôts en les destinant à satisfaire ces deux catégories de besoins : aux besoins des villes les impôts directs, aux besoins de l'État, des impôts indirects.

Quels impôts directs demanderons-nous à l'État d'abandonner aux communes ? Quand nous sommes venus exposer à la Commission sénatoriale, qui étudiait consciencieusement la question, les desiderata de la ville de Lyon à l'administration de laquelle j'avais alors l'honneur d'appartenir, le maire de Lyon demanda seulement l'abandon de l'impôt des propriétés bâties. Nous avons constaté plus tard, en lisant le rapport de M. Bardoux, que le maire de Bordeaux avait préconisé l'adoption d'une méthode semblable et demandé l'abandon des patentes. A la vérité, c'est non seulement l'impôt des patentes et l'impôt des propriétés bâties, c'est en outre l'impôt des portes et fenêtres — assis en définitive sur la propriété, bien qu'il ait pour objet d'atteindre le revenu global — qu'il est opportun d'abandonner aux villes, si l'on veut que partout, même à Paris, la réforme soit praticable.

Qu'on remarque d'ailleurs à quel point ces impôts directs s'adaptent à merveille à l'usage qu'il s'agit d'en faire. Il va sans dire qu'il ne pourrait pas être question de limiter aux villes à octroi l'abandon des taxes directes, puisqu'on demanderait à tout le monde les impôts indirects qui devraient combler le vide. Nous ne voulons pas que le « plat pays » nous exploite ; mais nous devons nous garder d'exploiter le « plat pays ». Or les taxes qu'il s'agit d'abandonner ne se perçoivent à peu près que dans les villes ; elles ne sont vraiment lucratives que là où s'élèvent des maisons et là où se tiennent des boutiques. Un abandon équitable pour tous ne donnerait de grosses ressources, en somme, qu'aux villes qui ont de gros besoins.

Est-il besoin d'insister sur ce point ? Non, car ce n'est pas ce côté du problème qui inquiète. Tout le monde accordera que de ces deux réformes, suppression radicale des octrois,

abandon aux communes des deux cent soixante-dix millions que donnent à l'État les taxes indiquées, la première est favorable à tous, paysans et citadins, producteurs et consommateurs, vigneron et Parisiens ; et que l'autre n'est gênante pour personne, les mêmes fonctionnaires en effet devant continuer à percevoir les mêmes taxes par les mêmes procédés, sauf à ne pas les verser à la même caisse.

*
* *

Le point difficile, c'est de rendre à l'État, qui n'a pas le moyen de s'en passer, l'équivalent des millions perdus.

Quand je colportais autrefois de ville en ville mes idées sur le moyen de supprimer l'octroi, je m'évertuais à démontrer que nos deux meilleurs impôts indirects, comparés surtout aux impôts étrangers sur les mêmes faits, étaient susceptibles de procurer, grâce à quelques remaniements d'ailleurs nécessaires, les ressources dont nous avons besoin. Je préconisais l'impôt progressif sur les successions et la réforme des droits sur les alcools.

L'impôt progressif des successions est acceptable, même pour un partisan déterminé de la proportionnalité, même pour un adversaire des impôts sur le capital. Je renonce cependant à en faire état : on vient de toucher aux taxes successorales pour effacer une autre tache de notre législation financière, le principe de la non-déduction des charges dans le calcul des droits. On dit qu'il est à craindre que le Sénat ne suive même pas en ceci la Chambre, dont les décisions sont cependant fort modérées ; n'y pensons plus.

Quant aux droits sur l'alcool, je nourrissais une belle illusion. Sans adopter les théories de mon collègue, M. Alglave, qui, bien que séduisantes par certains côtés, ne me semblent pas sur le point d'aboutir, je m'imaginai qu'on pouvait essayer au moins de sauver du ridicule notre législation actuelle. Aujourd'hui, il en est des taxes sur les spiritueux comme de l'amour révélé par les marguerites. On paie un peu, beaucoup, passionnément... ou pas du tout ! On paie un peu quand on ne supporte que le droit de consommation ; on paie beaucoup quand on y ajoute le droit d'octroi ; on

paie passionnément quand on subit en outre le droit d'entrée ou quand on paie les taxes de remplacement de Paris et de Lyon ; on ne paie pas du tout quand on jouit d'un privilège que le malheur des temps semble préserver de toute atteinte : le privilège des bouilleurs de cru. — Il serait si simple, me disais-je, de supprimer l'octroi, de supprimer le droit d'entrée, de supprimer le privilège, de supprimer les complications, d'apporter de l'air dans toute cette réglementation en y mettant de la clarté, et de l'égalité, et de la simplicité ! Il serait si facile d'instituer, sur toutes ces ruines, un droit de consommation unique, sérieux, solide, pareil pour tous, fécond pour le trésor, perçu à la fabrication ou à la sortie des entrepôts, non certes par une méthode nouvelle, mais par les vieilles méthodes connues : le droit de consommation actuel, multiplié par trois ! On croit peut-être que cela réduirait la consommation des spiritueux ? Si l'on pensait vrai, ce serait certes une raison de plus pour tenter la chose. Moi, je n'ose pas y croire et je pense plutôt, — j'ai pour cela des motifs et des termes de comparaison que je me dispense de donner ici, — je pense plutôt qu'il ne se consommerait pas un petit verre de moins, et que les droits sur les alcools rapporteraient largement, par ce moyen, de quoi racheter tous les droits d'octroi.

Tout cela n'était qu'un rêve, car il m'a été dit qu'on réservait l'alcool pour modifier les droits sur les boissons dites hygiéniques. On a ajouté que l'intérêt des députés était de maintenir le privilège des bouilleurs de cru et que, bien que l'intérêt de la France fût évidemment en sens contraire, il était fort à craindre que l'intérêt des députés l'emportât sur... l'autre. Ces raisons, plutôt attristantes, étaient si bonnes, que j'ai renoncé à mon rêve. Nous garderons notre législation incohérente sur l'alcool, et, avec elle, le vice détestable dont nous mourons, l'alcoolisme.

Je renonce, puisqu'il le faut bien, à obtenir de l'alcool et des successions de quoi payer la plus grosse part des frais de la suppression des octrois. Alors, où prendrons-nous l'argent ? Je suis certain qu'il n'est pas introuvable ; en attendant qu'on ait trouvé, je me permets d'indiquer un moyen provisoire de se le procurer, — moyen tellement simple,

tellement facile, tellement pratique, tellement à la portée de la plus routinière des administrations, que je ne verrais pas grand inconvénient à ce qu'on en fit un moyen définitif.

En l'an VII de la République, il y a juste cent ans, nous avions besoin de quelques millions pour faire la guerre à l'Europe : une loi du 6 prairial augmenta d'un décime provisoire l'ensemble des impôts indirects existants. En 1855, l'empereur Napoléon III avait besoin d'argent pour payer les frais de la guerre faite aux Russes... au profit des Anglais : un second décime sur les impôts de toute nature fut établi. Je lis dans l'exposé de motifs par lesquels on expliquait la mesure ces paroles très raisonnables : « Le décime anciennement établi sur la plupart des impôts indirects existe depuis si longtemps que, pour le public, il est presque confondu avec la taxe principale. Le nouveau décime paraîtra donc une augmentation relative peu considérable par rapport à la quotité totale de l'impôt tel qu'il est aujourd'hui perçu. Il n'aura pas l'inconvénient de grever d'une charge lourde une seule classe de contribuables, ou d'affecter gravement certains objets ou certaines transactions. Il se répartira sur un très grand nombre de redevables et sur une grande variété de produits, et, par suite, il sera presque insensible pour chacun d'eux. » — Le même procédé fut repris une fois de plus par la loi du 30 décembre 1873. Cette fois, on surchargea seulement d'un demi-décime les contributions indirectes. Depuis 1873, ce qu'on disait si justement en 1855 de l'ancien décime de guerre est devenu vrai des deux décimes et demi : on y est habitué ; ils sont entrés dans le principal de l'impôt. Nous ne pouvons plus compter sur le caractère provisoire de ces taxes : il serait simple de ne plus les distinguer du principal.

Or, si nous ouvrons notre budget, nous y trouvons que nos taxes indirectes de toute nature produisent aujourd'hui près de deux milliards et demi. J'en faisais l'éloge, tout à l'heure ; mais quel panégyrique vaut la seule indication de ce chiffre-là ? Un décime de plus, provisoire... comme les autres, donnerait près de 250 millions et permettrait d'abolir partout les douanes intérieures. Croit-on qu'on puisse mettre en balance la hausse légère des contributions indirectes et la suppression de tous droits sur les consommations nécessaires ? Deux dé-

cimes, à mes yeux, ne seraient pas trop chers pour supprimer l'octroi. Il suffit d'un seul. Qu'on en fasse donc l'essai.

Je termine ce trop long exposé sur une aride matière sans en avoir tout dit. J'ai dû laisser dans l'ombre bien des côtés très délicats du problème qui comporteraient encore d'utiles développements. Il en est un, notamment, qui présente de sérieuses difficultés et que je ne voudrais pas paraître ignorer. Nos barrières d'octroi ne servent pas seulement à percevoir des taxes d'octroi pour les villes et des droits d'entrée facilement transformables, en somme, en droits généraux. Elles servent encore à faciliter la surveillance et à assurer la perception de la plupart de nos contributions indirectes. Il faudra, le jour où on les supprimera, qu'on trouve le moyen de se tirer autrement d'affaire. Mais ce sont là des détails que je ne puis pas discuter : ils touchent à l'application du système, non à son principe.

Je n'ose pas trop espérer, d'ailleurs, — bien que la question soit, depuis quelques jours, portée devant le Parlement par un des plus sympathiques et des plus écoutés de nos jeunes représentants, M. Fleury-Ravarin, — qu'on se range à mes idées ; mon ambition est moins encore de les faire adopter en pratique que de démontrer, comme j'ai tenté de le faire, qu'en dehors des règles générales qui les dominent, il n'y a pas de procédés efficaces pour supprimer l'octroi.

J'aime mieux l'octroi, et sur ce point-là je suis à peu près certain d'être suivi par tout le monde, que les expédients tortionnaires réservés par les députés de Paris à leurs électeurs et par le Préfet de la Seine à ses administrés. Si vous ne pouvez pas, messieurs les députés, trouver de nouveaux impôts indirects, si vous ne voulez pas augmenter d'un décime les impôts indirects anciens, eh bien ! n'hésitez pas. Laissez-nous nos octrois. Nous n'en mourrons pas et nous les trouverons moins amers que la pilule qu'on va vous demander encore de nous faire avaler.

H. BERTHÉLEMY

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Janvier-Février 1899

LIVRAISON DU 1^{er} JANVIER

	Pages.
MAURICE DONNAY	Georgette Lemeunier 1
COMTE DE BLACAS	} Avant et après Waterloo 86
DUK DE WELLINGTON	
MATHILDE SERAO	Sentinelles, prenez garde à vous! (2 ^e partie) 96
PIERRE DE SÉGUR	Boutteville le Duelliste 121
LOUIS BERTRAND	Le Sang des Races (fin) 153
D'ESTOURNELLES DE CONSTANT	Contre la Représentation coloniale 203
FERNAND GREGH	Georges Rodenbach 204

LIVRAISON DU 15 JANVIER

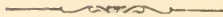
GÉNÉRAL BARON GOURGAUD	Conversations de Napoléon à Sainte-Hélène 229
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	Le Ferment (1 ^{re} partie) 246
COMTE FLEURY	La France et la Russie en 1870. — II 291
ERNEST LAVISSE	« L'Étudiant » de Michelet 326
VICTOR BÉRARD	L'Angleterre et l'Empire du Monde 347
ÉMILE DESCHANEL	A mon Fils, après une lecture de Marc-Aurèle . 389
VICTOR TANTET	L'Ambassade de Tippou-Sahib à Paris en 1788. 393
MATHILDE SERAO	Sentinelles, prenez garde à vous! (fin) 421
MICHEL SALOMON	Les Premières pages de Pierre Loti 443

LIVRAISON DU 1^{er} FÉVRIER

	Pages.
ERNEST LAVISSE	France et Angleterre : — à Sir Charles Dilke. 433
ÉDOUARD ESTAUNIE	Le Ferment (2 ^e partie). 483
ERNEST DAUDET	La Dissolution de la « Chambre introuvable » 542
KAREL KRAMARSCH	L'Avenir de l'Autriche 577
COMTESSE M. DE NOAILLES	Poésies. 604
GUSTAVE REYNIER	Les Bacheliers de Salamanque 609
RUDYARD KIPLING	L'Enlèvement de Mowgli. 637
DE MARCERE	La Constitution de 1875 et M. Wallon. 665

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

GABRIEL D'ANNUNZIO	Le Songe d'un Soir d'Automne 673
H. DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère (4 ^e série-I) 704
N.-M. BERNARDIN	Henri II de Lorraine. 728
ÉDOUARD ESTAUNIE	Le Ferment (3 ^e partie). 772
VICOMTE M.-A. DE REISET	Avant et après Iéna 823
GEORGES DUMAS	Moussane 834
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	Notes sur l'Inde. — Fin 849
H. BERTHÉLEMY	La Question des Octrois. 880



AP La Revue de Paris
20
R47
1899
jan.-fév.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

